REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXe ANNÉE. — QUATRIÈME PÉRIODE

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXe ANNÉE. — QUATRIÈME PÉRIODE

TOME CENT SOIXANTE ET UNIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

—

1900

LES
TRONÇONS DU GLAIVE

PREMIÈRE PARTIE

I

Le dimanche 9 octobre 1870, à une heure de l'après-midi, la rue Royale, à Tours, n'était que fourmillement d'affairés et d'oisifs, cohue d'uniformes. Sur le va-et-vient et le stationnement des groupes, planaient une rumeur bourdonnante, un brouhaha de curiosités en éveil. On se pressait aux abords de l'Archevêché. A côté de francs-tireurs bariolés, gesticulans, des officiers et des soldats de toutes armes montraient leurs visages énergiques où s'imprimait l'abattement de la défaite. Les capotes crasseuses, les dolmans usés des échappés de Sedan coudoyaient les tuniques neuves des troupes de dépôt. Les pantalons gris de la mobile, l'incroyable abondance des aiguillettes d'argent et des épaulettes d'or, une floraison empanachée d'états-majors sortis de terre encombraient la chaussée, le trottoir, parmi la multitude des habits civils et des toilettes claires. Des élégantes, préservant leurs robes de soie, des ouvriers en casquette, les fonctionnaires du régime nouveau et les habitans paisibles de la ville, des journalistes en rupture de boulevard, Paris et la Province, toutes les classes de la société, amalgamées dans un vaste et surprenant tohu-bohu.

Charles Réal, l'ingénieur des mines, et son frère Gustave, le

médecin, descendaient le courant. Ils se tenaient par le bras, et, quoique différens de stature, la même ronde et fine bonhomie donnait un air de famille aux traits mâles, à l'aspect svelte et jeune encore du premier, à la figure rougeaude et rasée, à l'embonpoint trapu du second. A travers le moutonnement humain massé devant l'Archevêché, ils aperçurent les hautes fenêtres du palais, le perron, la cour d'honneur ombragée du vieux cèdre. Une pensée unique, un frémissement d'attente, rapprochaient cette foule. Gambetta venait d'arriver. Il était là, communiquant à ses trois collègues de la Délégation les nouvelles et les instructions du gouvernement de la Défense, la grande âme de Paris.

Charles Réal se retourna, quelqu'un lui frappait sur l'épaule.

— C'est toi, Lucien ? fit-il en reconnaissant son beau-frère, le chimiste Poncet, membre de la Commission spéciale de l'armement par le concours de l'industrie privée. Le « Sorcier », — Poncet, avec sa mèche grise, son grand nez et ses lunettes d'or, jouissait depuis longtemps de ce surnom d'amitié, — tout joyeux, répondit :

— Eh bien ! vous l'avez vu ?

Gambetta ! Ce nom déjà célèbre malgré les trente-deux ans du tribun, ce nom courait sur toutes les bouches, dans un chuchotement qu'enfiévraient le présent tragique, l'avenir inconnu.

Un enthousiasme agitait Poncet.

— J'étais à la gare ; il a passé devant moi, avec Clément Laurier et Spuller, au milieu d'un cortège républicain. A la bonne heure, voilà enfin un homme jeune, un caractère ! Cela nous changera.

Gustave Réal, bonapartiste, fit la moue. Charles, un de ces conservateurs pour qui le régime est peu et la tranquillité tout, hocha la tête. Au reste, ces trois hommes s'unissaient dans le sentiment des malheurs de la patrie, l'ardent désir de les venger.

Moment désespéré. A l'Empire effondré le 4 septembre dans le sang des désastres de Reischoffen, de Gravelotte, de Sedan, avait succédé le gouvernement de la Défense nationale. L'Empire s'était abattu d'un seul coup, tombant de lui-même, au milieu de la lassitude unanime. Il avait suffi que la foule poussât la grille du Corps législatif, envahît la salle. Et aussitôt la Chambre, qui n'avait pas su proclamer à temps la déchéance et se saisir du pouvoir légal, de disparaître, le ministère de se dissoudre, l'Impératrice de fuir. Elle quittait les Tuileries brusque-

ment désertes, gagnait à travers les corridors du Louvre la porte basse de l'exil. Quant au Sénat, il s'était évanoui comme une ombre. Nulle révolution qui se fût accomplie avec moins de violence; on eût dit le cours naturel du Destin. La France se réveillait aux mains connues d'Arago, de Crémieux, de Garnier-Pagès, de Favre, doublés de politiques nouveaux, Pelletan, Ferry, Gambetta, Rochefort, qui avaient grandi pendant ce sommeil de dix-huit ans. Le déclin de 70 rejoignait l'aube de 48. La République renaissait.

Mais dans quel état le pays sortait de son rêve ! Les gloires militaires cachant le néant de l'armée, l'apparat de luxe détournant du travail fécond, la paresse dorée, la frivolité niaise, ces causes de la catastrophe, qu'elles étaient loin déjà ! Les soldats, les aigles, les canons d'Italie et du Mexique, victimes d'une impéritie criminelle, emplissaient les casemates allemandes. La capitulation de Sedan, avec 100 000 hommes, cinquante généraux, un maréchal de France, un Empereur, s'inscrivait comme une tache sans exemple dans l'histoire. Nos dernières troupes régulières, 175 000 combattans, étaient acculées aux fossés de Metz, sous le patient regard du prince Frédéric-Charles. Par la brèche saignante de l'Alsace et de la Lorraine, le flot de l'invasion coulait, coulait sans cesse; les bataillons prussiens, la landwehr de l'Allemagne entière, plus de 800 000 hommes pullulant comme des sauterelles noires, s'avançaient irrésistiblement. Leur marche impitoyable, leurs durs talons foulaient en maîtres le sol gaulois. Province à province, imposant la loi du plus fort, ils organisaient la ruine et le pillage systématiques. Un quart des départemens obéissait à des préfets teutons. Toul et Strasbourg, malgré une défense tenace, étaient en cendres, Marsal et Laon rendus, Bitche, Phalsbourg, Neuf-Brisach bombardés. Paris enfin, malgré la ceinture de ses forts et son immense armée improvisée autour du corps de Vinoy, Paris, depuis trois semaines, se voyait séparé de la France, étreint dans un cercle formidable d'investissement Il semblait que la guerre fût finie; elle commençait. Cette fois, c'était la véritable, aussi légitime qu'avait été absurde l'autre. Guerre de la patrie envahie, guerre sainte. Et cependant, partout le désarroi, la surprise des partis; le plus grand nombre doutant de l'utilité de la résistance et nourrissant une arrière-pensée de restauration, impérialiste, légitimiste ou orléaniste; la République suspecte à beaucoup, ardemment servie par quelques-uns,

travaillée elle-même de fermens révolutionnaires; la poussée de l'Internationale; la province mal résignée à recevoir la loi d'un gouvernement où elle n'était pas représentée; hier, aujourd'hui, demain, bouillonnant dans le vaste creuset de l'heure trouble; la masse du pays hostile à se défendre; les enrichis d'hier, les cam pagnes souhaitant plus encore que les villes la fin de ce cauchemar.

La France se cherchait et ne se retrouvait pas. Elle était étourdie de son essor rapide, cramponnée à la jouissance du sol fructueux, de cette terre où l'or venait de circuler par mille voies nouvelles, les chemins de fer, les chemins vicinaux, tout un réseau artériel et veineux. Privée de son cœur, ce Paris de qui elle était accoutumée de recevoir le sang vivace, l'impulsion des idées, la province se désagrégeait en ligues diverses, en efforts tumultueux et vains. Lyon, Marseille revendiquaient leurs franchises communales, s'isolaient dans une agitation séparatiste. Sous la présidence militaire de Trochu, les ministres restaient stérilement enfermés derrière les murs de la capitale. Au lieu des titulaires des Finances, de la Guerre, de l'Intérieur, des Affaires étrangères, dont l'action eût été indispensable, le gouvernement n'avait délégué pour le représenter que Crémieux, Glais-Bizoin et l'amiral Fourichon, trois vieillards. A peine s'installaient-ils, que la notification de l'entrevue de Ferrières venait comme un coup de massue anéantir tout espoir de paix immédiate. Jules Favre, le 19 septembre, était allé implorer l'humanité de Bismarck. Il réclamait un armistice qui permît à la nation de convoquer l'Assemblée, au gouvernement de déposer un pouvoir dont les responsabilités étaient lourdes. La Prusse, en échange, demandait la cession des départemens du Haut et du Bas-Rhin, une partie de celui de la Moselle avec Metz et Château-Salins. Devant ces conditions inacceptables, le gouvernement renonçait aux élections, jurait de nouveau de ne céder jamais « ni un pouce de notre territoire, ni une pierre de nos forteresses. »

Le rôle de la Délégation était tracé : plus d'élections! Or, de sa propre autorité, elle les reportait au 16 octobre, quand seule la guerre devait absorber toutes les pensées. A quoi bon délibérer sous le canon ennemi? La guerre, rien que la guerre! Ce n'était pas trop que l'activité la plus sagace, l'union la plus complète.

Malheureusement, des trois délégués, le premier arrivé, Cré-

mieux, garde des sceaux de 48, avocat de talent, avait usé sa vie dans les luttes oratoires. Ce septuagénaire assumait, avec une enfantine vanité qui l'empêchait d'en sentir le poids, l'effrayante charge de six ministères. Il s'était, faute de place, installé avec sa tribu dans les appartemens du coadjuteur, à l'archevêché. Grâce à l'aménité de Mgr Guibert, Israël et le Christ fraternisaient. La fidèle Mme Crémieux prenait part discrète au conseil, donnait de sages indications. Bientôt, au grand désappointement de Crémieux, surgit Glais-Bizoin. Point de mission définie. Tel on le vit descendre à l'hôtel de Londres, coiffé d'un vaste chapeau gris à longs poils, vieux parlementaire n'ayant jamais fait qu'interrompre les ministres à la tribune, vieux garçon sans tenue et sans autorité, au demeurant animé des meilleures intentions, tel on le vit, les jours suivans, errant d'une administration à l'autre, prodiguant ses audiences en plein trottoir, interrogeant à tort et à travers, déblatérant sur ses collègues. Ce triumvir ambulant couchait au Lycée ou à l'Hôtel, mangeait à table d'hôte, siégeait au café du Commerce plus qu'à l'archevêché. L'amiral Fourichon enfin, débarqué en même temps que Glais-Bizoin, dirigeait les ministères de la Guerre et de la Marine. Avec ses vêtemens noirs et sa haute cravate, son collier de barbe soigneusement taillé, sa correction gourmée, l'honorable marin apportait, au milieu de l'immense désorganisation, ces vertus bonnes pour la paix : respect du train-train et culte étroit de la hiérarchie. D'où tiraillemens continus, une bonne volonté à l'entrave. Il venait, après une scène des plus vives, de résigner le ministère de la Guerre, refusant de sanctionner l'arrestation du général Mazure, commandant à Lyon, faite sur l'ordre de Challemel-Lacour, préfet du Rhône. Crémieux, sans embarras, avait ajouté ce nouvel intérim à ses titres nombreux, tandis que Glais-Bizoin, nu comme devant, harcelait d'avis le général Lefort, organisateur en sous-ordre, mais efficace, de la partie militaire.

Elle se débrouillait lentement, pendant que la Délégation s'évertuait de son mieux, et que M. Thiers, ambassadeur officieux, voyageait de cour en cour, cherchant à réchauffer, à Londres, à Saint-Pétersbourg, à Vienne, à Florence, des sympathies refroidies par le malheur. Où étaient les alliances projetées, les promesses de l'Autriche et de l'Italie ? Il n'y avait plus qu'une ligue des neutres, somme toute contre nous.

Pour nous défendre, soldats, fusils, canons manquaient. De l'armée impériale, il ne restait en France et en Algérie que cinq régimens de ligne, six de cavalerie, une seule batterie montée. A peine 23 000 à l'effectif. Les troupes de dépôt ? Oui, 150 000 hommes, mais épars, dont 100 000 non-valeurs, recrues de la classe 69, ouvriers hors rang. Le matériel ? Des pièces rayées, mais seulement de quoi constituer 48 batteries, et encore disséminées aux quatre coins du territoire, sans leurs affûts ; au lieu des 26 000 chevaux qu'il eût fallu pour l'attelage, 1 800 seulement. L'armement ? Des chassepots, mais en nombre insuffisant ; des fusils à tabatière, mais discrédités. Munitions, équipement, habillement, campement, tout à créer, et dans une proportion gigantesque. Ajoutant à ces difficultés, la routine affolée, l'indiscipline dissolvante.

Le 15e et le 16e corps s'amassaient petit à petit, l'un à Nevers, Bourges, Vierzon, l'autre à Blois. Des dépôts sortaient escadrons et compagnies, formés au fur et à mesure en unités de marche. On enrégimentait de même, reconstituée en hâte, grossie des célibataires ou veufs sans enfans au-dessous de trente-cinq ans, la garde mobile, œuvre du maréchal Niel que l'incurie de Lebœuf avait laissée lettre morte. Mais, malgré le dévouement du général Lefort, l'activité du colonel Thoumas, tels étaient la pénurie, le décousu, qu'on vit longtemps des bataillons en blouse et en sabots ; on s'attachait à l'épaule avec de la ficelle des havresacs improvisés ; certains étaient sans baïonnettes.

Cependant les bureaux de la Guerre, établis au maréchalat avec force cloisons provisoires, ne désemplissaient pas. Offres généreuses ou suspectes, dévouemens spontanés : officiers et soldats prisonniers évadés à réintégrer, démissionnaires reprenant du service, civils en quête d'emplois, fournisseurs à l'affût de marchés, inventeurs prônant leurs merveilles. Partout, à la préfecture où, avec les services de l'Intérieur et les Finances, voisinaient les Postes et Télégraphes, à l'archevêché qui abritait dans ses combles les Affaires étrangères, au petit séminaire où fonctionnaient administration départementale et communale, hôpitaux, prisons, comptabilité, commission d'armemens, au lycée hébergeant la Marine, les Cultes, l'Instruction et les Travaux publics, au palais de justice devenu son propre ministère, c'était le même tourbillon de zèles, d'ambitions, de convoitises, de rancunes, sous même couleur de patriotisme.

Pour achever de sacrer Tours capitale, délégation aussi de ce

grand pouvoir : la Presse. La *Gazette de France* et *le Constitutionnel*, *le Moniteur Universel*, *le Français*, *l'Union*, une succursale de l'*Agence Havas*, campaient dans les imprimeries, si débordées que *le Figaro*, *le Siècle*, *l'Univers* n'y pouvaient trouver place. On se montrait le visage glabre d'Émile de Girardin, la silhouette pensive d'Hippolyte Taine. La Banque de France, l'Observatoire, la compagnie des chemins de fer d'Orléans complétaient ce vaste ensemble. Les hôtels regorgeaient ; impossible à prix d'or d'y dénicher une chambre. A la gare, des montagnes de malles, un encombrement fou. La ville, bondée de voitures, d'étrangers, de voyageurs, grouillait comme une fourmilière. Rues et quais, naguère silencieux, étaient sillonnés d'ivrognes, de mendians, de chanteurs, presque tous en uniforme. Les cabarets faisaient fortune ; pour dix sous, on y buvait à l'heure ; le vin abondant de la dernière récolte faisait tourner les têtes. Une longue *Marseillaise* battait, du matin au soir et du soir au matin, les pavés et les murs.

Au mail, la vie mondaine continuait. Profitant des derniers beaux jours, des cocodettes, assises sous les grands platanes, étalaient leurs toilettes parisiennes précipitamment emportées. Autour de leurs chaises, émigrés de marque et beaux jeunes gens paradaient. Et, pêle-mêle, les marchands de fusils problématiques, de draps avariés, les démocrates des plus lointains villages, les épaves de 48, vieilles barbes proscrites, blessés de Février, les utopistes aux plans capables de réformer en quinze jours la société entière ; commérages, intrigues, coteries ; les bruits les plus extraordinaires étaient accueillis avec une imbécile crédulité : noblesse et clergé vendus, prêts à livrer la patrie aux Prussiens, dépôts d'armes mystérieux dans les caves des châteaux ; une bière circulant à travers les départemens, couverte d'un drap doré, et renfermant sans nul doute quelque haut personnage, Moltke, Guillaume, peut-être ! Tout un déballage de prophéties obscures, toute une littérature spéciale gobée à l'aveugle ; les tables d'hôte centres de stratégies, foyers des dissensions de parti ; le salon de Mme Pelouze à l'hôtel de Bordeaux, avec son cénacle de ministres futurs, politiciens en réserve, satellites de M. Thiers.

Et, en face de tout cela, la présence polie, mais ironique, du corps diplomatique, logé tant bien que mal au hasard des relations ou de la chance : lord Lyons, le prince de Metternich, Okouneff, Nigra, l'Espagne, la Suède, la Suisse, la Grèce, la

Perse, le Chili. Seul, pour correspondre avec la méfiance prudente des puissances, le représentant de Jules Favre, le comte de Chaudordy. Mais ambassadeurs, chargés d'affaires, attachés de légation, n'étaient là que surveillans, disposés bien moins à intervenir favorablement qu'à juger à l'œuvre le gouvernement nouveau. L'Europe, le monde civilisé, suivaient, de tous ces regards attentifs, les convulsions de la France.

Les Réal et Poncet s'éloignaient à petits pas. Le Sorcier reprit :

— Nous avions besoin d'un coup de fouet. Au diable les élections ! Pas de discours, des actes ! Si vous aviez vu Gambetta passer au milieu des cris, des vivats, des questions... Il n'a répondu que par ces mots : *Toute l'armée de la Loire sur Paris !*

— C'est le cas de dire qu'il tombe du ciel, fit Gustave Réal, avec cette bonhomie dont on ne savait jamais si elle raillait ou non.

Poncet, convaincu, donnait des détails. Gambetta était audacieusement parti de Paris avec Spuller, le vendredi matin, dans la nacelle de l'*Armand-Barbès;* au-dessous pendait une flamme tricolore. Le ballon avait essuyé le feu des avant-postes prussiens; à hauteur de Créteil, une balle effleurait la main du voyageur. Près de Montdidier, l'aérostat manquant de lest restait accroché à un chêne : des paysans accourus aidaient à la descente. Gambetta gagnait Amiens, le Mans, jetant sur sa route de vibrantes exhortations.

— Au fait, Gustave, il a passé par chez vous, continua Poncet, mais vous aviez déjà quitté Rouen.

Et affectueusement :

— Eh bien ! qu'est-ce que vous comptez faire, affreux bonapartiste ?

Médecin estimé, connu par son *Traité des fractures*, Gustave Réal était de ces célibataires invétérés que le spectacle de la souffrance ne parvient pas à blaser; malgré ses quarante-neuf ans, il cachait un cœur tendre sous une réserve moqueuse. Il répondit :

— On se battra dans le Nord; il n'y aura que trop d'ambulances à diriger.

Charles l'approuva; lui-même, ingénieur jouissant d'une situation faite, père de famille aux cheveux grisonnans, il comptait bien, malgré son manque de foi républicaine, offrir au pays ses services.

— Je repartirai après la noce, dit le docteur.

Les deux frères sourirent à ce mot qui en d'autres temps n'eût évoqué que joies. Eugène Réal, le fils aîné de Charles, épousait dans quelques jours sa cousine Marie Poncet, nièce du chimiste et de Mme Réal. C'était une orpheline, recueillie après la mort de son père, explorateur connu, tombé dans un lointain pays d'Afrique; les Réal, encore sans fille alors, avaient voué une affection profonde à cette enfant d'une sensibilité délicate. Elle avait grandi au milieu des autres, Eugène, Louis, Henri, Marcelle, Rose; elle était une petite sœur de plus, traitée sans différence. Eugène l'aimait du premier jour, quand, garçonnet de neuf ans, il l'avait vue apporter endormie de fatigue, frimousse pâle et cheveux blonds. Tendresse protectrice et jalouse, devenue peu à peu, à travers les jeux, l'étude, un amour partagé, quoique ignoré d'eux-mêmes, et qui, sitôt révélé, les emplit d'une pensée absorbante, unique: s'appartenir l'un à l'autre pour la vie.

Marie, Mme Réal et ses autres enfans étaient en ce moment à Charmont, près d'Amboise, au château des grands-parens Réal, qui habitaient là toute l'année. Eugène, resté à Tours, où, depuis la formation des mobiles d'Indre-et-Loire, il avait changé sa toge de jeune avocat contre une vareuse aux galons neufs de sous-lieutenant, était sur le point, avec son père et ses oncles, d'aller rejoindre sa fiancée.

— Ah ! ces amoureux, bougonna Poncet, ils sont fous ! A-t-on idée de se marier à la veille d'aller se battre?

Et, prenant Charles à partie :

— Ma sœur est aussi déraisonnable que toi.

Le mariage était, depuis le commencement de l'année, fixé au mois d'octobre. Et, lorsque, en présence des événemens, on avait parlé de le remettre, le désespoir des jeunes gens avait été tel qu'on s'était résigné à ne rien changer.

— N'accuse pas Gabrielle, dit Charles. Tu sais bien que, s'il n'avait dépendu que de nous, la fête eût été retardée. Grand'père est le seul coupable.

Tous appelaient ainsi le vieux Jean Réal, chef incontesté de la famille, qui vénérait son intelligence, sa bonté, ses soixante-dix-huit ans alertes. Une vie forte et simple, comme cette terre de Touraine qu'il aimait, qu'il cultivait en fils pieux et avisé, et dont il portait le ciel léger dans ses yeux clairs. Soldat de Leipzig à l'âge où l'on sort de l'école, sous-lieutenant de la campagne

de France décoré de la main de Napoléon sur le champ de bataille d'Arcis-sur-Aube, lieutenant des derniers carrés de Waterloo, Jean Réal, après cette ouverture de vie aventureuse et sanglante, rentrait au foyer natal avec l'enivrement et l'horreur du rêve guerrier qui l'avait promené des champs de la Prusse aux plaines de la Champagne, aux vallons de Belgique. Entre la première abdication et le retour de l'île d'Elbe, le sous-lieutenant, revenu à Charmont, avait épousé sa chère femme Marceline. Licencié après la bataille sous Paris, il regagnait le pays, s'attachait au sol, et, à force de travail patient, d'habiles améliorations, il élargissait la propriété paternelle, s'élevait au rang des premiers viticulteurs. La Restauration, la monarchie de Juillet, la République, le second Empire, ne le détournaient pas du labeur quotidien, et aujourd'hui, officier de la Légion d'honneur, possesseur du château de Charmont et de deux cents hectares en vignes, bois et prés, il achevait simplement sa vie, sans fonctions publiques, appuyé sur sa vieille et bonne compagne, au milieu de ses petits-enfans, dans la respectueuse estime de la contrée.

Gustave dit :

— Je trouve cela touchant, moi, cette volonté du grand-père, qui entend qu'Eugène et Marie soient heureux, fassent comme lui-même a fait, à la veille de Waterloo. Est-ce qu'on sait ce que demain nous réserve ? Il faut saisir le bonheur au passage.

Poncet haussa les épaules.

— Ces vieux garçons ! Avec cela que vous prêchez d'exemple.

Et lui-même pensa à son fils, le sculpteur, ce grand diable de Martial, enfermé dans Paris, soldat à cette heure. Un remous de la foule les bouscula. Un murmure, des exclamations. Un Italien à foulard rouge, drapé du manteau garibaldien, traversait théâtralement la rue.

— Vous devez être content, Sorcier? Tous les sauveurs de la République débarquent le même jour ! Vous ne nous avez pas encore parlé de Garibaldi.

Cette fois Poncet se fâcha :

— Ah ! oui, parlons-en ! Voilà un des plus nobles républicains de l'Europe, un héros qui a partout versé son sang pour la liberté, le bonheur des pauvres. Et quand ce grand vieillard vient nous offrir son épée, à peine si on ose l'accepter. Il arrive ; personne pour le recevoir ; pas de logement prêt. On le mène dans un quartier perdu, on le fait poser sous la pluie ; pas de clef. Enfin,

la porte ouverte, rien, ni feu, ni chaise. Au bout d'une heure seulement on a daigné lui trouver une chambre à la préfecture.

Il consulta sa montre :

— Mais vous me faites bavarder! J'ai du travail au petit séminaire. Adieu.

Il les quittait avec son sans-façon habituel. Charles Réal loua les qualités éminentes du Sorcier. Il rendait de précieux services à la commission d'armement. L'intransigeance de ses opinions n'excluait pas la pitié la plus généreuse pour tous les déshérités. Cet inventeur d'explosifs terribles, ce chimiste jouant avec les secrets de la vie et de la mort était un vrai philanthrope. Ses revenus et ceux de sa femme passaient à des charités. Pour seul luxe, quelques fleurs dans son jardinet de Montmartre. S'il parlait ainsi de la République des pauvres, c'est qu'il les connaissait bien, pour avoir soulagé leurs misères.

Ils étaient devant le café où Charles Réal avait rendez-vous. Par miracle, une table se vidait à la terrasse. Ils la prirent d'assaut. Tandis que son frère traitait son affaire, Gustave contempla le défilé de la rue. Le nombre et la diversité des francs-tireurs l'amusa. Un homme verdâtre, dont l'enthousiasme se mesurait à la pile de bocks, énuméra :

— Ah! un zouave pontifical! Un volontaire de Nice : gris de fer et chapeau tyrolien... Celui-là, avec son gilet brodé, doit être un engagé de Cathelineau. Hip! Hip! Hurrah! pour les volontaires américains!

L'attention se concentra sur deux partisans vêtus de noir qui marchaient d'un pas funèbre. C'étaient des francs-tireurs du Gers. Ils avaient étonné Tours avec leur étendard noir orné d'une tête de mort et d'ossemens croisés. Un serment terrible les liait. On parlait aussi des Ours de Nantes, des Panthères d'Oran. Les tirailleurs espagnols étaient annoncés. En général, on n'augurait pas trop de ces contingens bizarres, ils flattaient néanmoins le chauvinisme futile. Soudain, sur le trottoir en face, on s'attroupa. Un vieux monsieur, d'un ton majestueux et familier, questionnait un franc-tireur girondin. Son nom se répandit : Glais-Bizoin! Il protégeait particulièrement ces corps libres, dans son idée, belle en principe, que chacun combattît, fût-il armé d'une faux, d'une fourche. Ces défenseurs de tout acabit lui donnaient du fil à retordre. Il avait dû apaiser une sédition des volontaires Aronsohn, passés maintenant sous les ordres du Polonais Lipowski.

Quelqu'un hurla : « Vive le père des Francs-Tireurs! »

Glais-Bizoin, satisfait, salua.

— Le conseil est donc fini, dit Gustave... Puis, comme l'ami de Charles partait, le docteur, sautant à une autre idée, en homme qui, arrivé de la veille, a mille choses à dire :

— As-tu des nouvelles d'Amélie?

— Je crains que sa sciatique ne l'empêche de venir au mariage. Mais Du Breuil sera là.

Ils parlaient de leur sœur, mariée au vieux commandant Du Breuil; elle vivait au fond de la Creuse, toute au regret de son fils cadet, tué au Mexique, aux angoisses de savoir l'aîné, le commandant Pierre, bloqué sous Metz avec l'état-major et l'armée de Bazaine.

— Eugène! cria tout à coup M. Réal en apercevant son fils.

Le sous-lieutenant de mobiles s'arrêta court. Il avait belle mine, sous le képi noir, dans sa vareuse bien ajustée. Svelte et grand comme son père, le sourire fin, la barbe en pointe, très blond, les yeux clairs des Réal. Tous trois partaient ensemble.

— Je reviens de l'exercice, dit le jeune homme.

Son bataillon prenait tournure. Il parla de son apprentissage en mots courageux, confians, calculant la distance au but. Comme ils tournaient au coin du boulevard Heurteloup, un soldat déguenillé, la tête entourée d'un linge, la capote de ligne relevée sur un pantalon abject, les accosta la main tendue, demandant l'aumône avec une haleine de vin. Il bredouillait des explications. Eugène, secouant la tête, soupira. Les deux frères détournaient les yeux. L'ivrogne, comme ils le dépassaient, les injuria.

— A quoi servent les ordres? demanda M. Réal. Et la loi martiale?

— Que faire? murmurait tristement Eugène. Puis, avec une conviction profonde : — Ah! comme nous avons besoin d'un maître!... Il ajouta : — J'ai entendu dire qu'une armée allemande s'approche réellement d'Orléans. Espérons que le général La Motte-Rouge et le 15e corps ne vont pas faire comme le général de Polhès, qui, l'autre fois, a déguerpi, évacuant la ville, sans même avoir aperçu l'ennemi.

La foule, à chaque pas, devenait plus dense. Ils arrivaient à la préfecture. Gambetta venait d'y faire son entrée. Un nouveau rassemblement les attira. Par groupes, on commentait avec fièvre les nouvelles. Plus d'élections! Un ordre du gouvernement de

Paris les ajournait. On était tout à la guerre. Il n'y avait pas dix minutes que le décret, copié à la main, était placardé derrière le grillage des arrêtés officiels.

— Poncet va être content! dit M. Réal.

Certains spectateurs ne l'étaient pas, et le montraient. D'autres approuvaient avec passion. Eugène, en pleine ardeur de jeunesse, s'écria :

— On ne va donc plus avoir qu'une idée : se battre!

— Et des chefs? dit le docteur.

On se précipitait sous le porche. Portés, bousculés, un flot les poussa dans la cour intérieure. Ils étaient coude à coude, pressés, entre leurs voisins, dans un immense corps ondulant et bruyant, secoué de sentimens contradictoires. Foule compacte, adolescens, femmes, vieillards, soldats, ouvriers. Brusquement les têtes se levèrent; beaucoup se découvrirent. Une acclamation retentit : — Vive Gambetta! Puis, progressivement, comme une houle s'apaise, le silence, l'immobilité.

Sur un large balcon de pierre, un homme venait de paraître. Il se détachait de ses compagnons. On ne voyait que lui. De taille plutôt ramassée, les épaules larges, une figure pleine encadrée d'une barbe noire et fournie, le front vaste, le nez aquilin, ses cheveux longs rejetés en arrière, Léon Gambetta promena sur la foule un regard dominateur.

Tous eurent cette sensation nette : quelqu'un! Tous contemplaient, avec la curiosité de savoir comment il allait répondre à leur attente, le jeune député qu'une récente fortune politique environnait pour la plupart d'un éclatant prestige, pour d'autres de suspicion. Célèbre en 68, au lendemain de l'audience où, sous le couvert du procès Baudin, il avait d'une voix tonnante instruit celui de l'Empire, l'avocat devenu homme d'État, l'élu de Paris et de Marseille arrivait précédé d'une belle réputation d'éloquence, d'une autorité chaque jour accrue par deux ans de sagace et courageuse opposition, autorité à laquelle ajoutait encore sa part dans les derniers événemens. Quoique ayant blâmé la guerre avant d'en voter la déclaration, il s'était depuis ardemment efforcé à la servir, en proie à cette idée fixe : faire de chaque citoyen un soldat; quoique ayant blâmé l'envahissement du Corps législatif au 4 septembre, il avait su prendre à temps la barre en main, diriger, sinon dominer les événemens. On adorait, on haïssait en sa personne le proclamateur de la déchéance et l'un

des fondateurs du gouvernement provisoire. Si, pour beaucoup, l'idée de république s'incarnait en lui, à cette minute on ne songeait qu'à la défense de la patrie et aux forces vives qu'il y apportait. On couvait des yeux cet homme nouveau dont la vaillance assumait une si lourde charge, ce ministre de l'Intérieur qui, après avoir enfiévré Paris, venait insuffler à la province la flamme de son espoir et la confiance de la capitale.

Une légende l'accompagnait, comme quiconque déchaîne la bête aux mille voix, la popularité. On se racontait que, fils d'un Gênois, d'un petit épicier établi à Cahors, il s'était élevé lui-même; ainsi, son œil droit, l'œil de verre si semblable à l'autre qu'il paraissait vivant, il se l'était crevé, enfant, au séminaire de Montauban, pour ne pas devenir prêtre. Non! ripostaient de mieux renseignés, un simple accident, l'éclat d'un foret d'acier, un jour qu'il flânait dans la boutique d'un coutelier. Ils vantaient son adolescence laborieuse, le furieux appétit de lecture qui faisait de sa mémoire l'une des plus riches et des plus exercées, à ce point qu'il vous récitait sans sauter un iota ou une virgule telle *Olynthienne* de Démosthène, tel discours de Mirabeau; et le feu! la conviction! le geste!... Bah! un hâbleur, disaient les uns, bon pour enthousiasmer une salle de café! un débraillé, usant ses coudes à toutes les tables de brasserie! — Un tempérament! affirmaient les autres, à la fois réfléchi et passionné, une de ces natures débordant de vie généreuse et d'énergie contenue. On verrait à l'œuvre.

Mais, penché sur le balcon de pierre, maintenant Gambetta parlait. Des mots brefs, un accent qui mordait la chair. Et déjà, la communion s'établissait, sous l'influence de cette voix mâle et chaude, de ce geste assuré, qui imposaient leur charme, leur volonté. Le ministre, avec une gravité austère, presque triste, rendait hommage à l'héroïsme de Paris, reprochait à la province de n'avoir pas fait son devoir. Le temps n'était pas aux discours. Bientôt on distribuerait des affiches, faisant connaître sa mission. Il fallait travailler immédiatement...

— Nous n'avons pas une minute à perdre. Que chacun soit à son poste de combat. Séparons-nous en criant: Vive la République!

A cet avertissement brusque, chacun, surpris, se recueillait, descendait en soi. La sévérité de ces phrases si simples trouvait un prolongement dans bien des âmes. On se dispersait avec calme.

Deux heures après, rentrés dans leur appartement, les Réal, songeurs, voyaient accourir Poncet, une proclamation à la main. Il la jeta sur la table.

— Lisez.

Troublés encore, mais envisageant l'avenir avec plus d'espérance, ils écoutèrent, les yeux picotés d'émotion, Eugène scander, d'une voix tremblante, ces mots décisifs qu'attendait le pays, poignans et sonores comme un appel de clairon :

« ... La situation vous impose de grands devoirs. Le premier de tous, c'est de ne vous laisser divertir par aucune préoccupation qui ne soit pas la guerre, le combat à outrance! Le second, c'est, jusqu'à la paix, d'accepter fraternellement le pouvoir républicain, sorti de la nécessité et du droit... Il faut mettre en œuvre toutes nos ressources, qui sont immenses, secouer la torpeur de nos campagnes, réagir contre de folles paniques, multiplier la guerre de partisans, et enfin inaugurer la guerre nationale!... La République fait appel au concours de tous... C'est sa tradition à elle d'armer de jeunes chefs : nous en ferons! Levons-nous donc en masse, et mourons plutôt que de subir la honte du démembrement! »

Poncet, d'un air triomphant, regarda Charles et Gustave. Leur visages répondaient. Un commun élan d'énergie et de fierté leur mettait une flamme aux joues. Plus d'opinions politiques : un seul cœur. M. Réal se tourna vers son fils :

— Tu demandais un chef. Nous l'avons !

II

Le soleil reparut ; dans la fente des nuages, un coin d'azur s'élargissait ; parmi la brume froide, l'air encore pluvieux, un voile d'or tomba sur les hêtres roux de la longue avenue de Charmont. Et ce fut un sourire à travers les larmes, l'acquiescement des choses, le symbole de cet après-midi même, éclaircie de bonheur entre les tristes jours.

Marcelle et Rose, entraînant Marie pâle et joyeuse dans l'ampleur de la robe de satin blanc et du voile, relevés de fleurs d'oranger, firent irruption sur le perron. Elles guettaient du côté de la grille, au bout de l'avenue. Tout à coup, ce furent des cris, des battemens de mains : « Les voilà !.. » Une voiture débouchait. Elles avaient reconnu l'oncle Poncet, que leur plus jeune frère

Henri ramenait de la gare d'Amboise, dans le phaéton. Rose, une gamine encore avec ses treize ans éveillés, fit demi-tour, et courant à la porte-fenêtre, dans l'envolement de ses cheveux blonds et de sa courte jupe de soie bleue : « Les voilà ! Venez vite !... » Henri, très fier, en adolescent pour qui tout est triomphe à l'entrée de la vie, arrivait à toute allure. Il décrivit une savante courbe méditée d'avance, arrêta d'un coup de main trop brusque son cheval ruisselant, tant il l'avait mené bon train.

Poncet, grognon d'avoir manqué la messe de mariage : — « Impossible de quitter Tours ! Une séance qui n'en finissait pas; vingt personnes à entendre ! » — s'élançait déjà vers Marie. Mains aux épaules, avant de l'embrasser, il la contempla, le temps de recueillir en lui l'image délicieuse de ce frais visage dont le teint diaphane et les yeux candides resplendissaient d'une félicité grave. Elle rendit tendrement le baiser, devinant ce que contenait l'étreinte silencieuse de ce vieil homme qui l'aimait : mélancolie des circonstances, ardens souhaits d'avenir.

— Ah bien ! tonton, vous faites un joli témoin ! s'exclama Marcelle, petite personne décidée en qui le sens pratique se mêlait de façon piquante à la grâce de la seizième année.

— C'est le cousin Maurice qui vous a remplacé, déclara Rose d'un ton de reproche espiègle.

On sortait en hâte du salon, Mme Poncet la première, puis les jeunes, puis les vieux. Sur le vaste perron, ainsi groupés devant la façade du château, c'était un beau spectacle que celui de cette grande famille unie, si diverse et si saine, pleine de force et de simplicité : les deux ancêtres, Jean Réal et sa femme, dominant de leurs têtes blanches, de leurs troncs desséchés, robustes encore, les rejetons pressés de la double lignée des Réal et de leurs cousins les Réal de Nairve, seize parens de souche commune, avec cette variété des âges et des caractères, ce fonds identique qui est le patrimoine de la race, vertus et défauts inhérens à cette riche terre maternelle, à cet air subtil de Touraine.

Poncet, entouré, fêté, ne savait à qui entendre. Depuis quinze jours, il vivait dans la fournaise, sans avoir pu trouver une heure où venir embrasser les siens, goûter quelque repos dans ce doux paysage de Charmont, au milieu de figures chères. Il baisait le front du grand-père et les vieilles joues de Marceline, dont les traits ridés avaient une gaie sérénité d'enfant. Il serrait les mains d'Eugène, — son rayonnement était touchant, — de

ses beaux-frères Charles et Gustave, de sa sœur Gabrielle. Ce garçon réfléchi, pâlot, gardant dans sa maigreur un air de souffrance récente, c'était son neveu Louis, le second fils de Charles; sorti de l'École centrale, réformé pour myopie et voulant se rendre utile, il avait été s'offrir à Paris; la direction des Postes et Télégraphes l'envoyait à Strasbourg; il y avait subi les cinquante jours de siège, s'évadant après la capitulation, et, l'âme ébranlée, les oreilles bourdonnantes encore du furieux bombardement, il se refaisait à Charmont... Cet homme encore vert, long, sec, de tournure militaire, nez d'oiseau de proie et cheveux gris, le bras droit amputé sous la manche repliée, c'est le vieux Du Breuil... Cet autre, un solide gaillard avec sa barbe poivre et sel, son air déluré de chasseur et de cavalier, c'est le cousin Maurice, un Réal de Nairve, l'inspecteur des forêts. Celui-là, qui tend la main en souriant, Poncet hésite, cherche dans sa mémoire... Ce masque hardi, hâlé, cette ressemblance...

— Tu ne le reconnais pas? dit le grand-père avec malice.

Gabrielle vint à la rescousse :

— Voyons, Lucien ! Mais c'est Frédéric.

Un Réal de Nairve, lui aussi, le frère du forestier. Un risquetout, qui, sa fortune jetée au vent: jeu, femmes, écurie de courses, s'en était allé se refaire une existence neuve dans les pampas de la République Argentine, grand fermier, éleveur de chevaux, et qui aujourd'hui accourait, fils prodigue, pour la défense de la mère patrie. Il ramenait un corps de vingt-cinq volontaires, équipé à ses frais, et désigné déjà pour rejoindre Garibaldi et l'armée des Vosges.

Mais, apercevant Mlle de la Mûre, plate et blême jeune fille qui causait avec Henri, son garçon d'honneur, Poncet se récria. Il avait oublié de saluer la grosse comtesse, qui justement était à un pas de lui, et qui, légitimiste agressive, se découvrit une raison de plus de le trouver antipathique. Le comte, vieil ami du grand-père et l'un des témoins d'Eugène avec M. Du Breuil, inclina son crâne rose, dans un plongeon mécanique. Le second témoin de Marie, M. Brémont, président du tribunal d'Amboise, vieillard jaune et fin comme l'ambre, interpella Poncet, traduisant la pensée de tous, cette constante impatience de savoir, cette anxiété de l'inconnu dont chacun souffrait, même dans la trêve du moment.

— Quelles nouvelles?

Poncet, encore fiévreux de l'activité dont il sortait, de ce tumulte de plans, de projets, de marchés, de décrets, jeta :

— Confiance ! Tout s'organise, vous verrez.

Puis, changeant de ton :

— Je mangerais volontiers quelque chose. Vous savez que je n'ai pas déjeuné.

On s'apitoyait, on s'empressait. Tandis que le chimiste gravissait les marches du perron, Eugène profita de la diversion pour retenir sa femme. Les uns entraient dans le salon ; d'autres, allumant un cigare, gagnaient, à droite du château, la terrasse d'où l'on domine la Loire.

Marie, levant ses yeux bleus, regarda le jeune homme. Ce compagnon des jeux d'enfance, ce doux, ce beau, ce cher fiancé de toujours, voici qu'il était à présent son mari. Dans ce long et timide regard, où Eugène plongeait éperdument, il y avait l'extase presque incrédule du rêve réalisé, une joie douloureuse à force d'intensité, la pensée d'aujourd'hui et de demain; il y avait l'attente confuse du mystère, un trouble divin fait de désir et de crainte.

— Marie ! dit-il.

Ce simple mot leur mettait les larmes aux yeux, éveillait au fond de leur cœur un infini de tendresse et d'amertume ; ils savouraient la pleine conscience d'eux-mêmes, l'ivresse d'éprouver dans cette courte minute humaine la toute-puissance éternelle de l'amour. Ils se regardaient toujours ; brusquement la vierge rougit ; alors il se mit à parler des événemens de la journée, ces riens qui resteraient dans leur souvenir, forme précise des choses, lucidité de leurs sensations. A la dérobée, elle considérait son mari, — son mari ! — admirait ce svelte officier tête nue, son expression de tendresse virile, de généreuse volonté. Subitement il s'inquiéta : — Tu n'as pas froid ?

— Non, fit-elle, mais toi ?

Bien qu'ils se fussent tutoyés de tout temps, il leur sembla le faire pour la première fois ; ils y trouvaient un sens plus intime, une émouvante douceur.

Un bras autour de la taille, il l'entraînait lentement ; ils suivirent l'allée des peupliers, témoins des parties de cache-cache aux vacances de naguère, contournèrent la grande pelouse ; ils laissaient en arrière le château, les fenêtres pareilles à des yeux. Un besoin de solitude les attirait vers cette charmille

où, deux ans auparavant, Marie, convalescente après une crise d'anémie, aimait à se promener au soleil. Ils revirent le kiosque de chaume et ce jour où, rêveuse, il l'avait surprise, d'une arrivée brusque. Elle se levait en sursaut, si jolie avec l'ombre mouvante des feuilles sur son chapeau de roses et son visage empourpré. Ils firent le pèlerinage de tous ces lieux où leur moi de jadis, ces frêles enfans qu'ils n'étaient plus et dont ils gardaient avec attendrissement l'image vivante, avaient passé, pleuré, souri. Là, sous ce châtaignier centenaire, le gros chagrin qu'elle avait eu pour une poupée cassée ! Et l'épagneul de cousin Maurice, Tom, aussi gros qu'elle, qui de sa large langue lui léchait la face, en guise de consolation ! Plus loin, dans ce petit bois de saules, il venait lire des heures entières ; elle incarnait pour lui toutes les héroïnes. La bonne mousse épaisse où, couché de son long, il avait dévoré en cachette *Paul et Virginie!* Il se grisait d'aventures lointaines, d'exploits fabuleux. Oh ! les savanes merveilleuses, le vent des pays inconnus !... Ces arbres, ce gazon, l'ovale glauque de l'étang dans son cadre de nymphéas et de roseaux, l'odeur de la terre, ce soir plus pénétrante que jamais, ce relent de feuilles mortes et d'humus, tout leur parut avoir une signification nouvelle. Ce décor, où tant d'eux était lié par des fils invisibles, se mêlait à leur âme, d'une communion si profonde qu'il en recevait une insolite magie, un frémissement de vie insoupçonnée encore.

Le soleil descendait au-dessus des massifs rougis, dans l'air vaporeux, la poussière dorée de l'automne ; ils revenaient à la terrasse, au spectacle accoutumé des couchans de feu, des nuages mirés en îles vermeilles dans l'eau tranquille de la Loire. Ils étaient seuls. Ils s'accoudèrent aux balustres, emplissant leurs yeux du tableau familier ; à gauche, de l'autre côté de l'avenue, derrière les hêtres jaunissans, les toits d'ardoise du village ; plus bas, séparé par la route, le groupement des dernières maisons de Charmont, jusqu'à la berge ; en avant, les grasses prairies du château, semées de noyers, le fleuve sablonneux, l'horizon bleuâtre où se fondait la silhouette d'Amboise ; à droite, à perte de vue, l'étendue des champs, des vignes et des bois, tout le fertile domaine dont le grand-père Réal était fier, ce sol qui leur semblait une chose animée, une si grande part d'eux-mêmes. Une sereine impression de silence et de recueillement flottait dans l'air lumineux.

— Quelle paix ! murmura Eugène. Le bel endroit pour être heureux !...

Ces mots, à mesure qu'il les prononçait, l'écartaient de ce coin béni, de cette terre si doucement nommée « le jardin de la France. » Ils étalaient devant lui d'autres campagnes dévastées, pleines d'incendies fumans, de villages à sac, et le morne labour des batailles, hérissé de fosses fraîches et de débris sans nom... La patrie morcelée, le drapeau noir sur les villes conquises, cette même terre piétinée de bottes sanglantes, défoncée par les lourds canons, les interminables charrois de l'envahisseur, l'armée bavaroise dans les murs d'Orléans, ses éclaireurs longeant la Loire, à vingt-cinq lieues d'ici.

Et, dans trois jours, il lui faudrait s'arracher de son bonheur, aller retrouver à Ouzouer-le-Marché son bataillon, détaché à la 3e division du 16e corps ! L'incertitude de l'avenir, la menace du danger le tenaillèrent d'un affreux déchirement, mal pansé par l'acceptation noble du sacrifice. Il songeait surtout à sa femme, à sa souffrance de leur séparation, suivie pour elle de quelle anxiété ! Craignant qu'elle ne le devinât, il se hâta de rompre le silence, sans qu'elle en fût dupe.

— Comme nous trouverons bon l'an prochain de revenir à cette place ! La guerre sera finie, nous aurons oublié ce mauvais rêve. Nous serons délivrés, qui sait ? vainqueurs peut-être ! Il n'y aura plus qu'à travailler, pour réparer la brèche, élargir le foyer. Il faut songer à ceux qui viendront.

Il lui saisit tendrement les mains. Il parlait à phrases caressantes, évoquant le moment où il reprendrait sa robe d'avocat ; il ne plaiderait que de belles causes, elle serait orgueilleuse de lui ; ils habiteraient à Tours un clair appartement sur le mail ; tout un bercement de projets qui enveloppaient, ouataient l'avenir. Marie enivrée l'écoutait avec une extase enfantine, un regard presque craintif. Fragile dans sa robe blanche, dont les fleurs suaves exhalaient un faible parfum, elle souriait, souriait toujours davantage, un pli douloureux au coin de la bouche ; tout d'un coup le pauvre sourire s'effaça, dans un muet flot de larmes. Elle s'abattit sur l'épaule d'Eugène.

De loin, M. et Mme Réal, bras dessus bras dessous, qui venaient en causant avec le grand-père et l'oncle Gustave, les aperçurent. Ils obliquèrent, faisant le grand tour, par le bois de saules ; et, tandis que leur père expliquait à Gustave une planta-

tion future, M. Réal confiait à sa femme le parti qu'il venait de prendre. La situation lui dictait son devoir : il ne pouvait se résoudre à rester inactif. Il ne lui avait parlé jusque-là que de son désir et de ses scrupules : « Comment servir le mieux? Les hommes capables de tirer un coup de fusil ne manquaient pas. Que chacun utilisât son savoir, ses aptitudes ! »

Inquiète, Mme Réal l'interrogea du regard.

— Tu te souviens de mon projet de torpilles? On peut l'appliquer à la destruction des ponts, des voies ferrées. Poncet a parlé à la Commission. On a décidé de m'en faire construire un certain nombre. Mais les poudres spéciales et divers objets font défaut. Je suis forcé d'aller chercher cela en Angleterre.

Le visage de Mme Réal s'éclaira. Elle avait craint un départ plus dangereux. C'était bien assez des périls qu'allait courir Eugène, et que comptait affronter Louis de nouveau, dans le service de la télégraphie de campagne. Sans parler de la folie d'Henri, qui, malgré ses dix-sept ans, voulait absolument être soldat, lui aussi ! Il les harcelait de supplications, jurait de s'engager en fraude ; son père avait dû se fâcher.

— Quand comptes-tu partir? demanda-t-elle simplement.

Elle ne faisait aucune objection, sachant que son mari n'agissait pas à la légère. Elle avait appris à respecter sa douceur ferme. Vive, expansive, ayant dans le ménage une part d'initiative et d'autorité, elle suivait du même pas depuis vingt-cinq ans la route quotidienne, se retrouvant toujours à l'unisson, dans un mutuel élan de confiance et de franchise. Belle encore, sous ses bandeaux noirs, le teint frais et le buste jeune, elle gardait une bonne humeur avenante, un constant équilibre moral.

— Je me mettrai en route avec Gustave, dit M. Réal, et de Rouen je gagnerai Honfleur ou Le Havre.

— Il ne faut pas songer à s'embarquer à Calais, intervint le docteur. On tomberait dans les croiseurs ennemis.

Il retournait créer une ambulance qui suivrait les mouvemens de l'armée de Bourbaki, sitôt celle-ci constituée. Le commandant de la Garde, chargé par Bazaine d'une mission politique auprès de l'Impératrice, n'avait pu rentrer dans Metz, et, venu offrir son épée à la Défense nationale, il avait accepté le commandement des troupes du Nord.

Le grand-père dit de sa voix menue, restée très nette :

— Gambetta a raison d'accueillir tous les dévouemens, sans

distinction de parti. Bourbaki, Cathelineau, Charette, c'est bien.

Ils avaient rejoint sur la terrasse les jeunes gens. Marie avait encore les yeux rouges, mais son sourire était revenu.

— Est-ce qu'ils ne sont pas gentils à voir? fit le vieux Jean Réal. Et dire qu'on ne voulait pas marier ces enfans-là! Que diable, il n'y aura jamais trop de Réal!

Les yeux perçans entre les paupières ridées avaient immédiatement vu le drame intime. Il attira Marie, et, caressant d'une tape amicale la joue de son petit-fils :

— Va, mon garçon! Je me suis marié comme toi la veille d'une guerre, et d'une rude! Mais, en me battant, je revoyais ta grand' mère qui m'attendait, je pensais à mon toit de Charmont, à ces arbres, à ce champ-là. Ça me donnait du cœur. Tu vois, j'en suis revenu.

Rose, qui accourait, se jeta dans les bras de sa mère et, l'embrassant, annonça, essoufflée, avec une révérence comique :

— On réclame Messieurs et Mesdames pour le vin d'honneur.

Jean Réal, dont la bienfaisance s'étendait sur le village entier, avait invité tous les paysans amis du château. Une collation était préparée pour eux dans les communs. Pendant le dîner de noces, ils se régaleraient du bon vin pétillant et léger, de ce clos Réal célèbre à la ronde.

— Dépêchons-nous, avant que la nuit tombe. Et préviens ta grand'mère, dit Mme Réal à Rose, qui repartit au galop.

Sous un hangar tendu de toiles et décoré de branchages, une quarantaine d'hommes en blouse propre et de femmes au costume noir égayé d'un blanc bonnet de dentelles, les jardiniers du parc, les vignerons du domaine se pressaient autour des trois couples, en qui, de génération en génération, s'était renouvelée la famille des propriétaires de Charmont, Jean, Charles, Eugène Réal et leurs femmes. De la vieille Marceline à Charles, de Gabrielle à Marie, c'étaient, reliant le vétéran de Waterloo à la recrue de la Loire, une chaîne solide, un siècle de vertus domestiques et de traditions françaises. Tous obscurément les respectaient, reconnaissant en eux des représentans autorisés de leur race, des fils de cette terre tourangelle, leur aïeule commune. M. Pacaut, le maire, un forgeron retiré, porta la parole. La jeune Céline, la fille du garde champêtre, venait d'offrir un bouquet. Les trois femmes l'embrassèrent; Eugène remercia. On débouchait, sur un signe du grand-père, les premières bouteilles, et

quand les verres furent pleins, on trinqua à la santé des mariés, à la santé de la France. Les tables étaient couvertes de viandes, de gâteaux et de fruits; les Réal et le maire s'éloignèrent, souhaitant bon appétit.

Ils sortaient de la cour, Marie poussa un cri. Surgi devant elle, un être hirsute gambadait, avec une grimace effroyable. Ricanant, il répétait, un doigt tendu : « les Prussiens! » — C'est l'Innocent, fit Eugène, en rassurant sa femme d'une pression de bras, tandis que Pacaut écartait l'homme, une espèce de fou inoffensif, vivant de la charité publique. N'importe, Marie en conservait une impression pénible.

Une demi-heure après, dans la vaste salle à manger étincelante de bougies, autour de la nappe ornée des dernières roses de l'automne, de lourds surtouts d'argenterie et de monumentaux plats froids, les vingt-deux convives étaient attablés. Les potages desservis, le vieux Germain, tout ragaillardi, — il se rappelait le mariage de M. Charles! — versait un porto sec, dont la solennité de sa main tremblante et le conseil respectueux de sa voix soulignaient la valeur.

Grand'mère Marceline tournait d'un côté, puis de l'autre, son regard joyeux; ayant à sa droite le curé, à sa gauche le maire, elle surveillait avec une sérénité souriante l'assemblée : en face d'elle, son vieux Jean, à l'un des bouts, Eugène et Marie qu'ils n'avaient pas voulu séparer, à l'autre, le coin déjà bruyant des petits-enfans; puis, répartis selon les préséances, les témoins, son gendre Du Breuil, ses cousins de Nairve, Poncet près de la comtesse de la Mûre, ses fils, sa bru. D'une oreille distraite, elle écoutait le murmure des conversations, si vieille, si blasée par sa longue vie, que ce terrible et inévitable sujet de la guerre, où malgré soi on revenait toujours, ne la troublait pas plus que l'affairement de Germain lançant, d'un regard de chef d'armée, deux domestiques et trois servantes portant saumons magnifiques et saucières.

M. Brémont, regardant avec bienveillance le plat qui allait lui arriver, disait à Mme Poncet :

— Je compte beaucoup sur M. Thiers. Il a rapporté de son voyage les sympathies de l'Europe. On affirme que, muni d'un sauf-conduit, il va se rendre à Paris, puis à Versailles, pour conférer d'une paix possible avec Bismarck. C'est un fin négociateur.

Mme Poncet, née Vedel, femme à grands os, à forte carrure d'Auvergnate, la bonté même, observa :

— Bismarck est plus malin que lui.

M. Bompin, le curé, vantait les volontaires de Cathelineau s'équipant au château d'Amboise. Cependant Eugène, aux hochemens de tête sceptiques du comte de la Mûre, peu convaincu de la nécessité de la défense : — « Que ne réunissait-on plutôt l'Assemblée? » — racontait :

— Oui, on nous a distribué des Remington. L'armée de la Loire est solidement réorganisée. Vous avez beau m'objecter toujours Artenay, Artenay! Eh bien! oui, La Motte-Rouge a été battu, Orléans évacué. Après? Depuis que le général d'Aurelles a pris le commandement, le 15e corps ne se ressemble plus. La discipline a refait des hommes, au camp de Salbris. On sait maintenant qu'il y a des lois martiales. Le 16e corps, sous le général Pourcet, s'est constitué de toutes pièces.

— La discipline, s'écria le cousin Frédéric avec son indépendance de partisan, belle chose! Quel dommage que nous ne l'ayons pas tous dans le sang! Cela dispenserait de faire fusiller pour un oui, pour un non, une broutille, un poulet volé.

L'inflexibilité de d'Aurelles devenait légendaire.

— Vous avez raison, dit de sa voix tranchante le vieux commandant Du Breuil; chacun devrait trouver dans son patriotisme l'obéissance au chef et le respect de soi-même. Un homme qui répond non, ce n'est rien; laissez-le dire à cinq cents, c'est la révolte. Un poulet volé, ce n'est rien; mille, c'est la maraude. Sans discipline, pas d'armée!

M. Pacaut approuva, de toute son âme paysanne : c'était bien assez qu'un Allemand pût lui enlever sa basse-cour ou son cochon. Mais des Français, ah non!... Une exclamation de Mlle de la Mûre attira l'attention; la jeune fille, de blême, en devint rouge. Louis, qui à sa prière donnait des détails sur le bombardement de Strasbourg, timide sous ce cercle de regards, baissa le voix, et avec une colère qui animait son visage calme :

— Nous avons reçu près de 200 000 obus. Vers le milieu du siège on était si habitué qu'on allait et venait dans les rues. Les faubourgs de Pierres et de Saint-Nicolas étaient en cendres, les musées, le Temple neuf et la Bibliothèque détruits; car les Badois tiraient sur la ville plus que contre les remparts. Ils n'ont eu

raison du général Uhrich et des habitans que la veille de l'assaut. Pas un édifice public ne restait debout.

— C'est horrible! soupira Mme de la Mûre, entre deux bouchées d'un salmis de perdreaux. Oh! les vandales!

Henri, jaloux de l'impression produite par son frère, regardait avec dépit sa demoiselle d'honneur tout oreilles. Il eût voulu, lui aussi, pouvoir étonner l'assistance par quelque aventure héroïque. Et dire qu'on allait encore laisser Louis, avec son peu de santé, repartir quand on lui défendait, à lui, de s'engager! Henri maudissait ses dix-sept ans. Avec des muscles pareils! Louis expliquait maintenant son évasion, sous un passeport d'employé de commerce. C'est égal, il avait de la chance d'être assis là, devant ce verre de Corton.

Tous pensèrent aux manquans, les Poncet à leur fils Martial, Frédéric et Maurice à leur frère Georges, le marin. Et avec eux l'image de Paris, où étaient enfermés le jeune sculpteur, soldat de la garde nationale, et le capitaine de frégate, détaché au fort d'Ivry, avec son équipage de la *Minerve*, — la grande image de la capitale s'empara des esprits. On savait que Paris résistait avec vaillance. Un ballon avait apporté la nouvelle de combats heureux. Mais pour combien de temps?

Mme Réal, tournée vers son beau-frère, le vieux Du Breuil, lui demanda :

— Toujours sans nouvelles de Pierre?

Il secoua tristement la tête. L'inexplicable inertie de Bazaine était depuis un mois le sujet de ses angoisses. Pourquoi le maréchal ne bougeait-il pas? Quelle tactique obscure le maintenait acculé à Metz? Non, pas de nouvelles! Il ne savait si son fils était vivant.

— Il court des bruits alarmans, reprit Mme Poncet.

Le grand-père frappa de son couteau sur son assiette. Il voulait faire participer les absens à cette réunion de la famille, et, songeant à sa fille aînée, Mme Du Breuil, restée souffrante au fond de la Creuse, il leva son verre :

— Je propose de boire au souvenir de tous. — Dans ce toast qui englobait Amélie et Pierre Du Breuil, Martial, Poncet et Georges de Nairve, les regards, par une cordiale intention, se dirigèrent, dans un second haussement de verres, sur Frédéric si longtemps éloigné. Seul Maurice, le forestier, gardait un front soucieux; que faisait à cette heure son fils, si différent de lui,

trop pareil à sa mère, une créature dont il avait dû se séparer ? Gontran, petit crevé gros et fort comme un Turc, s'était, aux premiers bruits de la guerre, découvert une irrésistible vocation d'infirmier, puis, bientôt las du brassard, il était parti retrouver à Londres d'autres compagnons de plaisir.

Dans le court silence qui suivit, la voix de Poncet s'éleva, continuant d'horripiler Mme de la Mûre que l'éloge de Gambetta et tout ce qui touchait à la République, par conséquent à la Défense, faisait bondir :

— Mais songez donc, Madame, à la prodigieuse énergie de cet homme, à l'impulsion qu'il a donnée à la nation entière. En quinze jours, cet avocat de trente-deux ans, improvisé ministre de la Guerre et de l'Intérieur, non seulement rétablit l'ordre, mais, à force d'activité, de divination, d'entrain, rend confiance aux troupes, en fait jaillir du sol de nouvelles, crée du jour au lendemain des approvisionnemens, des armes. Ce que j'admire en lui, c'est moins ses étonnans côtés pratiques que le souffle fiévreux, l'intense patriotisme qui l'anime.

— Pourquoi pas 93 tout de suite ? lança M. de la Mûre.

Poncet répliqua :

— 92 seulement ! La Patrie en danger, la levée en masse !

Cette idée, continuait-il avec une conviction éloquente, écouté de tous, sauf d'Eugène et de Marie isolés dans la contemplation l'un de l'autre, cette idée du pays debout contre l'oppresseur était le grand honneur de Gambetta. La guerre, sacrilège en dehors des frontières, est sacrée en dedans. Vaste et criminel assassinat lorsqu'elle poursuit un but de conquêtes, c'est le premier, le plus beau des devoirs, aussitôt qu'elle défend les champs, les villes, la race même, les trésors et le passé d'un peuple, la patrie. Il fallait savoir gré à Gambetta, à ses collaborateurs, de leur immense effort. Rien qu'au ministère de la Guerre, délégué à un ingénieur civil, Charles de Freycinet, en deux jours le service avait été réorganisé. Il n'existait qu'un seul exemplaire de la carte d'état-major, trouvé à grand'peine ; par la photographie, l'autographie, on en fabriquait des milliers. Un bureau de reconnaissances centraliserait les renseignemens sur l'ennemi. Un comité d'étude des moyens de la Défense, avec Naquet, — Poncet était trop modeste pour parler de lui, — examinait, utilisait les inventions. On allait en Amérique chercher des canons, des harnais. On achetait des fusils à toutes les industries d'Europe. A Tulle, à Saint-

Étienne, à Châtellerault, à Bourges, nos manufactures d'armes et de munitions fonctionnaient nuit et jour. En même temps, les décisions se succédaient, portant aux extrémités du pays le sang jeune d'une volonté ardente : — formation des corps de gardes nationaux mobilisés ; — suspension des lois d'avancement : à temps troublés, mesures exceptionnelles ; on n'avait plus de cadres, il fallait en faire ! — les mobiles, les mobilisés, la légion étrangère et les corps francs, groupés en armée auxiliaire, assimilée à l'armée régulière, noble idée fondant dans une même foule tous les soldats de la France ; on avait les mêmes devoirs, on aurait les mêmes droits ! — organisation de vastes camps régionaux ; vingt autres décrets encore !

Le maire, réservé jusque-là, et qui, de ses doigts d'ancien forgeron, déformés en spatule, s'ingéniait à manier verres et fourchettes aussi aisément que ses voisins, prit la parole. Tout cela était bel et bon. Mais, de cette masse de décrets, un pourtant l'offusquait : la déclaration de l'état de guerre pour tout département à moins de 100 kilomètres de l'ennemi.

— Quoi de plus naturel ? protesta le cousin Maurice. Dans le rayon de son inspection, il venait précisément de mettre en état de défense la forêt d'Amboise : vastes terrassemens, coupures de chemins, abattis d'arbres. Souffrant d'une chute de cheval au moment de l'enrégimentation des gardes forestiers à Paris, sur l'appel du capitaine des chasses, il avait été heureux de ne pouvoir s'y rendre ; il serait plus utile avec quelques vieux gardes, dans un pays dont il connaissait les ressources et jusqu'aux moindres sentiers.

Mais Pacaut grommela :

— Allez, ça n'est pas ça qui les empêchera d'arriver ! Alors, pourquoi nous forcer, nous autres, à nous en aller tous, avec nos femmes, nos enfans, le bétail, les grains, le fourrage, ne laissant derrière nous que les hommes valides, pour se faire tuer ? Comment ! il faudra brûler nous-mêmes les provisions qu'il n'y aurait pas moyen d'emporter. Et nos maisons, nos meubles, nos vignes, qu'est-ce que ça deviendra ? Et, s'ils avancent toujours, faudra-t-il avec nos troupeaux reculer jusqu'à la mer ? Non, ça n'a pas de bon sens.

M. Bompin opina :

— Et pourquoi nous rendre responsables, maire, curé, notables, de l'exécution d'une mesure aussi barbare ? Pas une commune ne s'y résignera.

Poncet, le seul qui eût l'âme vraiment stoïque (il n'était pas propriétaire), se disait en regardant ces deux faces préoccupées, Pacaut avec sa face bovine, M. Bompin avec son air de mouton triste : « Hélas! là est vraiment le mal. Les paysans sont incapables de comprendre la beauté d'un semblable sacrifice, l'évacuation totale, le vide devant l'ennemi! Ils préféreront voir leurs récoltes et leur bétail saisis, leur vin bu, leurs maisons souillées. Tout, plutôt que de mécontenter le vainqueur et de s'exposer aux représailles! »

Le grand-père méditait, si absorbé qu'il ne remarquait pas Germain lui offrant du chaud-froid de volaille. Et Poncet, avec regret, songea :

— Lui non plus n'est pas de mon avis.

Mais le vieux Jean Réal parla :

— Je ne suis pas suspect d'indifférence envers mon pays, mais je crois que nous le servirons mieux en ne l'abandonnant pas. Cette terre qui est mienne et que j'aime d'une longue habitude, je ne veux pas la quitter; je ne veux pas mourir hors de mon toit. Le sol est un être vivant, il faut le défendre pied à pied. Qu'il y ait un fusil derrière chaque haie, derrière chaque mur; soldat ou non, que chacun prenne une arme, combatte sans répit, sans quartier. Voilà comme je comprends la lutte à outrance. Que tout le peuple de France se lève, jusqu'à ce qu'il ait chassé l'ennemi du territoire, jusqu'à ce que nous ayons reconduit le... dernier Prussien, de village en village, à la baïonnette, dans le rein!

A cette gaillardise, qui répondait au sentiment de la plupart, il y eut une petite ovation de bravos et de rires. Mais Pacaut, obstiné, riposta :

— Nous serons bien avancés quand Charmont rôtira comme Ablis et Châteaudun!

L'atrocité inutile de ces vengeances épouvantait les campagnes, indignait les villes. Des francs-tireurs, ayant surpris un escadron de hussards à Ablis, le village, aussitôt repris, avaient été régulièrement et froidement brûlé par le général major von Schmidt. A Châteaudun, un millier de francs-tireurs et de gardes nationaux commandés par Lipowski et de Testanières, avaient défendu la ville. Nul acte plus légitime, nul droit plus sacré. En retour, le général von Wittich, maître enfin de la place, ordonne la destruction et l'incendie. Les soldats vont de maison en maison

épongeant les bois au pétrole; ils mettent le feu avec soin, contraignent, pistolet sous la gorge, des habitans à enflammer leurs propres maisons. Ils allument la paillasse d'une paralytique, ils tuent un vieillard et le jettent dans le brasier. Deux cent trente-cinq maisons sont calcinées; la lueur est telle qu'elle rougeoie sur dix lieues. Et, lorsqu'ils s'en vont, après avoir frappé une contribution de 200 000 francs, et envoyé jusqu'à paiement complet quatre-vingt-seize otages au fond de la Poméranie, on trouve derrière eux le campement bestial d'une horde : des planchers jonchés d'os énormes et de viandes crues, des vêtemens de femme lacérés, salis, les portraits et les glaces troués de balles, partout des vomissemens, et sur la Grande Place des milliers de bouteilles vides et cassées.

Charles Réal s'écria :

— Raison de plus! La guerre au couteau, puisque nous avons affaire à des sauvages.

— Et ce qui est pis, reprit Poncet, à des sauvages policés, agissant avec méthode. Ils refusent de traiter en soldats nos francs-tireurs, nos paysans. Ont-ils donc oublié leur propre exemple, leur levée en masse de 1813, les ordres de leur roi de ne pas revêtir l'uniforme et de nous courir sus? Ils déclaraient ne faire la guerre qu'à l'Empereur! Non, non, ils ont levé le masque. Ce qu'ils font, c'est une guerre de race; ce qu'ils veulent, c'est l'anéantissement de la France!

Un souffle grave passa. Muets, les Réal unifiaient leur âme au destin de la patrie. Les visages montraient l'émotion intérieure, révoltée chez les hommes, douloureuse chez les femmes. Marceline et le grand-père revoyaient les heures cruelles de la première invasion, Mme Réal ne songeait qu'à ses fils; Eugène et Marie jouissaient avec désespoir des minutes si brèves.

Une rumeur, un bruit de voix croissant, des pas dans le jardin se firent alors entendre. Il y eut un instant de surprise; les domestiques étonnés, laissant là leur dessert, se rapprochèrent des portes-fenêtres. Jean Réal commanda d'ouvrir. On criait : au feu! Une clarté confuse emplissait la nuit noire. Tout le monde se leva, désertant brusquement la table en désordre; des chaises tombèrent; on envahit le perron. Sur la terrasse, le groupe des paysans mêlés aux serviteurs du château considéraient, avec des exclamations étouffées, l'horizon rouge. On eût dit la réverbération d'un immense incendie. Lentement la lumière montait,

empourprant le ciel sombre, effaçant les étoiles. Troublés, les convives gagnaient la terrasse, les deux groupes se fondirent.

— C'est Amboise qui brûle ! dit le maire.

Mais non, la silhouette de la ville se détachait sur le rayonnement de ce voile écarlate ; la clarté venait de plus loin, de foyers invisibles. Une vieille femme murmura :

— Les campagnes sont en feu !

L'étrange aurore resplendissait ; on voyait les pays s'étendre, à travers une inquiétante profondeur. Des arbres paraissaient prêts à flamber dans une fumée rousse ; la course des nuages agitait de grands spectres, la Loire roulait une eau sanglante. Soudain, ajoutant au mystère et à l'angoisse, le tocsin s'éleva des quatre coins de l'horizon ; au branle des clochers, la peur des villages appelait à l'aide. L'Innocent, grimpé sur le rebord des balustres, courait en criant, le bras étendu :

— Les Prussiens ! Les Prussiens !

Mais Poncet rassura les femmes :

— Ce n'est qu'une aurore boréale. J'en ai vu de pareilles, en Norwège.

Une gerbe de rayons fulgurans s'échappait du Nord. A l'Est, dans la partie qui dominait Paris, Metz, Orléans, Bourges, Dijon, un flux de sang noyait tout le firmament. On se regardait, émus du reflet sinistre aux visages. Eugène serrait dans ses bras Marie effrayée, dont la robe blanche était devenue rose. Malgré les explications de Poncet, les paysannes, autour du curé, faisaient le geste de la croix ; les paysans béans contemplaient en silence, consternés comme devant un signe annonciateur, une menace de fléaux terribles. Le tocsin sonnait toujours. Et chacun, tout en écartant l'idée superstitieuse, se sentait point d'un malaise indéfinissable, d'une crainte inconnue.

III

Martial Poncet s'éveilla, la tête lourde, dans le jour blafard de son atelier, rue Soufflot. Les images confuses du sommeil le poursuivaient, ce prolongement en rêve de la tumultueuse réalité : visions de foules et de remparts, fracas assourdi des canons du siège.

Décidément, il avait eu tort de boire hier soir tant de bocks au triomphe du parti de l'ordre. Son ami Thérould, — avait-on

idée d'un anarchiste pareil ? — n'était qu'un saltimbanque : débiter de sang-froid des insanités pareilles ! Quant à Nini, pas de plus gentille petite femme. Il avisa, en désordre sur un escabeau, sa vareuse et son pantalon noir de garde national, trempés du déluge de la veille ; les passe-poil et la bande rouge avaient déteint. « Sale drap, sales fournisseurs ! » Dans un coin son flingot, un antique fusil à percussion, inoffensif et terni. Et encore Martial était des privilégiés, beaucoup ne possédant qu'un képi. Il bâilla, s'étira, puis, debout d'un saut, les pieds dans des babouches turques, il gagnait la petite cuisine, pour faire sa toilette, tournait le robinet ; l'eau ne vint pas ; on la mesurait. « Heureusement que la concierge a rempli les seaux ! » Et, barbotant à plaisir, il songea : « C'est aujourd'hui dimanche, 9 octobre, je ne suis pas de garde aux remparts avant mercredi. Trois jours de libres ! Nini viendra me poser mon Andromède... A moins qu'on ne batte le rappel comme hier, pour aller encore sauver le gouvernement ! »

A l'aise dans le vieux costume de velours brun qu'il affectionnait, il mouilla les linges qui enveloppaient l'argile de la statue. Sur des sellettes, deux ou trois maquettes grises dressaient la vie rudimentaire de leur nudité, sortant du limon vigoureusement pétri à coups d'ébauchoir et de pouce. Des moulages au mur plaquaient leur blancheur crue. Grand, maigre, visage spirituel et tourmenté, un front large qui rappelait celui de son père, le sculpteur allait d'une œuvre à l'autre avec une envie de travail, un regret du temps perdu ; il roulait sous ses doigts une boulette de glaise ; mais il la lança d'une chiquenaude à l'autre bout de la pièce : « Rien à faire ! »

Il revoyait la place de l'Hôtel-de-Ville envahie d'une foule compacte. Des affiches, placardées par les soins de la faction de Belleville, avaient donné rendez-vous aux gardes nationaux et aux citoyens pour demander d'immédiates élections communales. Les bataillons de Blanqui, de Flourens, de Millière étaient là, hurlant devant les portes fermées. Arrivent, sous une pluie torrentielle, Trochu à cheval et son état-major. On crie : « A bas les traîtres ! A bas les capitulards ! Vive la Commune ! » Pendant ce temps, les mobiles bretons prévenus accourent par le souterrain qui relie la caserne Napoléon à l'Hôtel de Ville. Leur apparition décontenance l'émeute. C'est alors qu'avait débouché sur la place son bataillon, avec plusieurs autres formés en hâte. Les membres du

gouvernement, rassurés, sortaient pour les passer en revue; il voyait Trochu prononçant un discours. Grandes acclamations de : « Vive la République ! A bas la Commune ! » On s'était dispersé quittes pour la peur. La pluie tombait toujours.

A peine un mois depuis le 4 septembre ! Qu'on était loin de cette radieuse journée où, dans un allégement universel, la jeune République souriait à tous les yeux, enivrait tous les cœurs, de cette première quinzaine où Paris semblait une énorme fête, avec ses rues débordantes de passans et de voitures, ses cafés bondés de filles et d'officiers de mobiles. La guerre, on n'y pensait plus ! Les choses s'arrangeaient du coup; Paris n'était qu'espoir, azur, soleil. Ce gouvernement de la Défense, quel crédit il avait rencontré tout d'abord ! Martial se souvint d'avoir erré toute cette après-midi du 4, dans la gaieté de la foule. Il avait vu abattre les aigles aux devantures des fournisseurs, Favre et Ferry quitter la Chambre et annoncer à Trochu, rencontré au pont de Solférino, la proclamation de la déchéance. Le Gouverneur, venu au petit pas, regagnait le Louvre au trot, et, se mettant en civil, s'empressait, sur la prière d'une députation, de rallier l'Hôtel de Ville. Il y trouvait les onze élus de Paris, déjà constitués en gouvernement, — un moyen d'écarter les noms, inquiétans pour la masse, de républicains trop avancés, tels que Blanqui, Delescluze, Félix Pyat, Millière, accourus les premiers. Le général, sous condition qu'on sauvegardât les trois principes : Dieu, la famille, la propriété, promettait son concours; on le nommerait Président, avec pleins pouvoirs militaires pour la défense.

C'est ainsi que, sous la direction de Trochu, ancien Gouverneur impérial, les députés de l'opposition, Emmanuel Arago, Crémieux, Jules Favre, Jules Ferry, Gambetta, Garnier-Pagès, Glais-Bizoin, Pelletan, Picard, Rochefort, Jules Simon, toute la représentation de Paris, moins Thiers, se trouvaient investis d'un pouvoir, illégal par la force des choses, mais consenti par la nation entière. La fraction du Corps législatif qui avait fini par se mettre d'accord, le palais évacué, convenait elle-même, sinon de reconnaître un gouvernement né de l'insurrection, au moins de ne pas le combattre, tant qu'il aurait à lutter contre l'étranger. Quant à Paris, grisé de sa révolution pacifique, seule la marche toujours avançante de l'ennemi avait pu le persuader que la guerre durait encore, et que la ville sacrée, la capitale du monde, était menacée à son tour. L'arrivée du corps de Vinoy,

sauvé du désastre de Sedan par une retraite habile, la nomination de l'énergique Ducrot, prisonnier évadé, au commandement de l'armée, la reprise fiévreuse des travaux de défense commencés par Palikao, mais interrompus par le chômage dont les ouvriers avaient salué huit jours durant la chute de l'Empire, l'horizon chaque jour rétréci par le rideau des colonnes allemandes, les ponts de la Seine, de l'Oise et de la Marne sautant à mesure, les chemins de fer se repliant jusqu'à ce qu'Asnières et Vincennes devinssent têtes de ligne, jusqu'à ce que les derniers wagons rentrassent enfin derrière les portes murées, tous ces avertissemens réveillaient les craintes, sans dissiper les illusions ; personne ne croyait à l'éventualité d'un blocus, à la durée d'un siège.

Paris affamé, vaincu, cela paraissait à tous une chimère, un sacrilège impossibles! Et pourtant on était sur un qui-vive perpétuel, on redoutait le bombardement ou un assaut brusque qui eût emporté les fortifications vieillottes, bousculé l'armée régulière, le 13e et le 14e corps, vieux soldats de Vinoy et formations hâtives de Renault. Ce qui n'empêchait pas d'aller voir, en badauds, les immenses parcs à bestiaux établis à l'intérieur des fortifications, l'engouffrement prodigieux des approvisionnemens aux Halles. On montait la garde aux remparts avec une insouciante légèreté : deux heures de faction, le reste en flâneries le long des tentes où l'on couchait le soir, en parties de cartes ou de bouchon, en tournées chez le marchand de vins. On était tout à cette vie nouvelle, au changement d'habitudes, de personnes, d'idées qu'apportait avec soi la République : souvenirs de 48, rappel de 92. Mais l'investissement, complet le 19 septembre, le cercle cadenassé des IIIe et IVe armées allemandes, Prince royal de Prusse et Prince royal de Saxe, avec le grand quartier général de Guillaume à Versailles, la débandade de Châtillon, ses zouaves hagards et son remous d'attelages éperdus, les intolérables conditions de Bismarck, publiques après l'entrevue de Ferrières, avaient, en même temps que fouetté le patriotisme et l'indignation, rendu plus nerveuse cette impressionnable population de Paris, de cœur ardent, d'esprit mobile, sautant de l'enthousiasme le plus fou au découragement sans cause, criant à la victoire le matin, le soir à la trahison.

Derrière le gouvernement débordé, pliant sous la multiplicité des besognes, derrière ces républicains honnêtes, mais

incapables de se hausser à la maîtrise de leur mission, se levait un parti d'agitateurs, brûlant de remettre la main sur le pouvoir qui leur avait échappé, le 4 septembre. Ah oui! on était loin des premières heures, où ce beau mot de République simplifiait, illuminait tout! Quel chemin parcouru, ou plutôt quel piétinement!...

Au moment de rouler une cigarette, Martial s'aperçut qu'il n'avait plus de tabac. Il passerait aussi à la crémerie, avalerait une tasse de café, — il vivait d'une façon un peu bohème, mais sobre. Son petit groupe en marbre de Daphnis et Chloé lui avait l'autre année rapporté deux mille francs, mis alors en réserve pour les mauvais jours. Il ouvrit un vieux secrétaire Louis XV un peu bancal, dont il appréciait la courbe heureuse, fit jouer un tiroir à secret et prit à même quelque monnaie.

Il poussa le vantail de la porte, traversa de plain-pied la cour séparée de son atelier par un jardinet et par une haie de lilas. Devant l'écurie ouverte, un cocher et un palefrenier, rouges de santé, pansaient deux beaux chevaux, attachés aux anneaux du mur. Leur propriétaire, M. Blacourt, les contemplait avec satisfaction. Il salua Martial, dont il connaissait le nom depuis qu'ils habitaient la même maison. Comment, se dit l'artiste, ces trois gaillards ne sont-ils pas gardes nationaux comme moi? Dans son bataillon, les gens mariés et d'âge mûr étaient en majorité. Au troisième, logeait un petit rentier, M. Delourmel, qui, pliant sous le sac, s'en allait courageusement monter sa garde. Pendant ce temps, les magasins, les cafés regorgeaient de commis et de garçons, gros et gras, qui se moquaient pas mal de la loi appelant tous les hommes de vingt-cinq à trente-cinq ans.

— Pas de lettres? jeta-t-il sans conviction devant la loge. Depuis dix-neuf jours, il était, comme tout Paris, sans nouvelles, partageant l'inquiétude, la fièvre d'attente de cette multitude séparée du reste de la terre. Les journaux, avec leurs proclamations à effet, leurs tirades emphatiques, au lieu de tromper cette faim, l'excitaient. On avait bien appris la semaine dernière la reddition de Toul et de Strasbourg, nouvelles pires que le silence.

La concierge, Mme Louchard, femme hydropique et maussade, — car elle faisait tout dans la maison depuis que son mari, élu officier de la garde nationale, sans cesse dehors, pérorait aux clubs et chez les marchands de vins, — s'appuya sur son balai :

— Des lettres? ah bien! oui. Est-ce qu'ils pensent à nous, en province? Et l'étranger, monsieur, pour qui nous avons tant fait! Mais Paris n'a besoin de personne, Paris supportera tout!

Martial reconnut, dans cette amertume, l'exaltation du mari, homme remuant et bavard, aujourd'hui foudre de guerre, à l'admiration des petites gens du quartier.

Dans la rue, où des passans riaient, causaient comme en temps habituel, une averse commençait. Les trottoirs se vidèrent: seule une compagnie de gardes nationaux, derrière les grilles du Luxembourg, continua de gesticuler: — Portez armes! Reposez armes! avec plus de zèle que d'ensemble. Il se hâta d'acheter son maryland, entra dans la crémerie, au coin de laquelle se balançait, découpée en zinc, une vache rouge. La patronne, derrière son comptoir, sommeillait, énorme et apoplectique.

— Comme vous venez tard, monsieur Poncet!

L'horloge marquait onze heures. Disposant la tasse et deux morceaux de sucre sur une soucoupe, elle versait le liquide noir et fumant.

Bien que fortement additionné de chicorée, on ne buvait à la Vache Rouge, elle l'attestait du moins, que du vrai moka. A la devanture, une terrine de beurre salé étiquetée 5 francs le kilo, — de beurre frais, il n'était plus question, — faisait pendant au luxe inouï d'un croissant de Hollande. Une corbeille d'œufs sur le comptoir complétait le maigre assortiment. Deux ouvriers en blouse, coiffés du képi et déjà éméchés, firent irruption, poussant devant eux un lieutenant de leur bataillon. Ils réclamèrent de l'eau-de-vie. C'était le plus clair du commerce de Mme Groubet.

— A ta santé, citoyen lieutenant!

— Encore un que Bismarck ne boira pas, dit l'officier en absorbant la rasade.

Ils entamaient une discussion sur la réunion publique de la veille, rue de l'École-de-Médecine: « Tant qu'on n'aurait pas balayé le gouvernement! » Une vieille femme, un cabas de tapisserie à la main, se glissa dans la boutique, et, tendant un litre, elle demanda comme la chose la plus naturelle:

— Deux sous de lait, je vous prie.

Les trois consommateurs écarquillaient les yeux. Mme Groubet, scandalisée, s'écria:

— Du lait? mais d'où tombez-vous? Du lait? c'était bon du temps de l'Empire. Il n'y en a plus que pour les millionnaires.

Étonnée, la vieille femme murmura :

— Alors un œuf, je vous prie.

Elle posait deux sous sur le comptoir. La crémière éclata :

— C'est six sous pièce, madame !

Et, comme l'acheteuse, reprenant ses deux sous, s'en allait sans rien dire, Martial, en partant, entendit les gardes nationaux ricaner : « Elle débarque de la lune ! » Il regarda disparaître l'humble robe noire, le mannequin voûté sous le châle, pensif à l'idée de ces existences de cloporte autour desquelles le monde pouvait crouler, sans qu'elles s'en aperçussent. Cette réflexion lui suggéra : « Si je rentrais aussi dans ma coque ! Essayons de travailler, il n'y a que ça ! » Mais, sous le porche, il se heurtait à Mme Thédenat, portant un lourd panier. Elle habitait au quatrième avec son mari, le fameux Jules Thédenat, l'historien. C'étaient de vieux amis de la famille Poncet, des Du Breuil et des de Nairve. Martial s'élança :

— Je vais vous monter votre panier.

Mme Thédenat avait rougi sous ses bandeaux blancs. « Sans ce diable de charbon !... Et encore elle avait dû faire plusieurs boutiques, avant d'obtenir ses cinq kilos !... Quant aux provisions, elles ne pesaient guère. » Elle acceptait quand même de bon cœur, montant l'escalier devant lui ; elle raconta qu'elle venait des Halles : c'est là seulement qu'on avait chance de trouver un chou, des carottes. « Je sais bien que ce sont des légumes volés, dit-elle, mais la banlieue est abandonnée, les jardins n'ont plus de maîtres, et, sans nos maraudeurs, tout cela serait perdu. »

Martial sentit la délicatesse du scrupule. Il aimait Mme Thédenat pour son inépuisable bonté, pour les soins si dévoués, si discrets, dont elle entourait son mari ; il était sa divinité, son culte ; elle jouissait avec un orgueil touchant du prestige de l'ancien professeur au Collège de France, exilé volontaire du coup d'État, l'ami de Victor Hugo, de Louis Blanc, de Quinet. Depuis dix ans, Jules Thédenat, de retour, installé rue Soufflot, suivait de son modeste cabinet de travail, dominant le Luxembourg et Paris, le cours fatal des événemens. Tout en écrivant l'*Histoire de la Révolution*, il appliquait au tourbillon de l'heure actuelle sa philosophie prophétique, sa claire conception des choses.

Martial et Mme Thédenat avaient dépassé le premier, où logeait le jeune M. Blacourt. Des voix, venant du second, les frappèrent. Un chien aboya derrière la porte ; il y eut un caquètement éperdu,

des battemens d'ailes de volatiles. « A bas, Pataud! » gronda quelqu'un. — C'est le fermier de Clamart, dit Mme Thédenat. Quand l'immigration des paysans s'était rabattue, avec leurs basses-cours et leurs meubles, un arrêté du gouvernement avait mis à leur disposition les appartemens laissés vides par les fuites en province. C'est ainsi qu'au second, déserté par les Du Noyer, un magistrat et sa femme, gens d'une morgue et d'une prétention insupportables, campait, comme en pays conquis, toute une famille de paysans : fermier, mère, femme, frères, sœurs, sans compter les animaux. Martial, en passant devant le troisième, s'enquit du petit mobile de la Côte-d'Or, blessé à Chevilly, et que les Delourmel hébergeaient. A l'arrivée à Paris des 100 000 mobiles équipés en hâte dans les départemens, par le ministère Palikao, on les avait, faute de casernes, répartis provisoirement chez l'habitant. Mme Thédenat, sur son palier, mit la clef dans la serrure.

— Je ne sonne pas, dit-elle, car ma femme de ménage ne vient pas le dimanche.

Elle prenait le panier des mains de Martial, et, comme il s'esquivait :

— Restez, je vous en prie ! Mon mari sera content de vous voir.

Elle le fit passer de force par l'étroite antichambre, l'introduisit chez Thédenat : — Jules, M. Martial.

Thédenat, qui causait avec un ami, se leva, la main tendue. Il avait grand air malgré sa petite taille, une façon à lui de porter haut la tête, ses blancs et fins cheveux bouclés rejetés en arrière. Le regard se plantait droit, dardé par de larges yeux verts qui éclairaient la figure ardente et pâle.

— Asseyez-vous là, fit-il, en désignant une chaise au coin de la fenêtre... M. Poncet, le sculpteur ; M. Jacquenne.

Martial salua, avec curiosité, le proscrit de 52, un des irréconciliables qui, à l'exemple d'Hugo, n'avaient pas voulu profiter de l'amnistie impériale, un homme long et sec, à front fuyant, à menton volontaire, hérissé de barbe grise; il avait une expression dure et paraissait perpétuellement irrité. Il reprit sa phrase interrompue :

— Vous avez beau dire ! la vérité n'est pas avec les avocats bavards. De quel droit veulent-ils garder en main la barre qu'ils ont indûment saisie ? Paris entend se gouverner lui-même. Ses

députés ne sont plus à son image ; les élections communales s'imposent. Voyons, Thédenat, ne sentez-vous pas que la justice, le vrai patriotisme, sont du côté du peuple qui travaille et souffre, du peuple qui, lui, veut véritablement se battre et réclame la sortie en masse ? L'Association Internationale des travailleurs, la Fédération des sociétés ouvrières, c'est de là que part le plus sincère élan de la résistance. Le cerveau de Paris n'est pas à l'Hôtel de Ville, dans le Salon jaune ; il est dans ce pauvre troisième étage de la place de la Corderie, au Comité central des vingt arrondissemens !

Thédenat l'écoutait avec une sympathie mêlée de doute. Dix-huit ans d'exil, loin d'émousser les convictions de son vieux camarade, en avaient aiguisé le tranchant. C'était cette même verve qui rendait si vigoureux ses pamphlets de Bruxelles et de Genève, plus âpre encore.

— Non, Jacquenne. Je ne sens pas que le vrai patriotisme soit de faire de la politique sous le canon prussien. Et Dieu sait si j'aime ce peuple si vivant, si intelligent, quelle foi j'ai dans son idéal de justice et de liberté ! Mais tenez ! Hier, quand on criait sur la place : Vive la Commune ! notre ami le général Tamisier fit signe de prêter l'oreille à la voix des canons ennemis. — « Elle parle assez haut, a-t-il dit, écoutez-la ! » J'ajoute, moi : — Tant qu'elle parlera, qu'on se taise !

Jacquenne reprit :

— J'admets. Alors, que le gouvernement fasse son devoir ! Au lieu de se borner à des proclamations ronflantes, à des hochemens d'encens sous le nez de la garde nationale, qu'il utilise les forces innombrables dont il dispose ! Qu'on se batte pour de bon ! Pourquoi a-t-on abandonné, après la débâcle honteuse de Châtillon, toutes les hauteurs du Sud-Est, cette ligne de redoutes commencées qui eût éloigné d'autant le cercle tonnant dont vous parlez, pour essayer de les reprendre, quand on a vu que les Allemands n'entraient pas le lendemain dans Paris, comme un couteau dans du beurre, selon le mot de Crémieux ? Cette réoccupation du plateau de Villejuif, belle victoire, ma foi ! Les ouvrages étaient vides. Et Chevilly, on prend soin de prévenir l'ennemi par une canonnade, on sort, le général Guilhem se fait tuer, oui, bravement. Mais à quoi ça sert-il ? une reconnaissance sans autre résultat que plus de 2 000 tués ou blessés, un mouvement dont la retraite est ordonnée d'avance ! Et Trochu !

parlez-moi d'un général en chef qui ne se donne même pas la peine de venir sur le terrain ou qui arrive le combat fini! Comment, nous disposons de 500 000 soldats, nous avons pour centre d'opérations une ville formidable d'où nous pouvons rayonner contre un ennemi moins nombreux et dispersé! Et nous ne tentons pas une trouée! A défaut, pourquoi ne pas les harceler sans cesse, bouleverser leurs travaux? On finirait par en avoir raison! C'est fou d'immobiliser 300 000 hommes sur les remparts! Pourquoi n'emploie-t-on pas autrement cette immense armée de la garde nationale? Elle s'aguerrirait comme une autre.

Jacquenne parlait avec une conviction agressive. Aussi les choses justes qu'il disait paraissaient injustes dans sa bouche. Accouru d'exil au matin du 4 septembre, trop tard, il partageait les rancunes secrètes, les griefs publics, d'ailleurs en partie fondés, des Delescluze et des Blanqui. Non qu'il eût le bas appétit d'une place; mais, sectaire, il souhaitait mettre en œuvre tout un système d'idées, mûries, aigries par trente années d'apostolat et de misère.

— Seuls, continua-t-il, Rochefort et Dorian valent quelque chose parmi ces gens-là.

Martial, qui comme tout Paris, s'était amusé aux cinglans articles de *la Lanterne*, ne put s'empêcher d'objecter:

— Ironie à part d'instituer une commission des barricades et de l'en nommer président, je ne vois pas qu'on utilise bien Rochefort. A quoi riment ces amas de pavés, aussi encombrans qu'inutiles? Quant au ministre des Travaux publics, si populaire...

— Dorian, intervint Thédenat, c'est autre chose! Je connais un ingénieur qui, aux Arts-et-Métiers, centralise les diverses commissions des Travaux publics. Leur activité est prodigieuse. Malgré le mauvais vouloir de l'artillerie, l'éternelle routine! on fond des canons, on fabrique des affûts, on fait de la poudre, des cartouches; les grandes usines construisent des mitrailleuses; les industries privées travaillent à la confection des chassepots: au Louvre et dans les ateliers des chemins de fer, des centaines d'ouvriers transforment les vieux fusils en armes à tir rapide. Partout la science intelligente improvise des miracles. Nous voyons ce que peut la vertu de l'effort, le génie de la nécessité.

Un coup de sonnette, une exclamation joyeuse de Mme Thédenat, le bruit d'une voix connue. La porte s'ouvrit, donnant

passage à un capitaine de frégate, aux favoris grisonnans, au visage froid et réfléchi. C'était Georges Réal de Nairve, commandant en second du fort d'Ivry. Il avait été appelé pour renseignemens de service au ministère de la Marine, on ne l'attendait pas au fort avant le soir, il en profitait pour venir sans façon visiter ses amis à l'heure du déjeuner.

— Vous voyez si je fais fond sur votre affection, dit-il.

La pénurie des vivres avait suspendu les invitations accoutumées. Toute une part de relations mondaines était tombée du coup; on ne partageait qu'avec ses vrais amis.

— Bah! dit gaiement Thédenat, les marins sont sobres.

De Nairve échangeait avec son cousin Martial une poignée de main. Jacquenne, qui à la vue de l'uniforme s'était renfrogné, reprit son réquisitoire, à l'adresse de Thédenat :

— Et les vivres? pourquoi les laisse-t-on gaspiller de la sorte? Quantité de gens n'ont jamais mieux vécu. Une telle imprévoyance confine à la folie : dans toute place assiégée, le rationnement est de règle. Mais, voilà, veut-on seulement tenir jusqu'au bout? A-t-on la foi? Ce n'est pas huit jours après l'investissement qu'aurait dû fonctionner la Commission des subsistances, onze jours après, qu'on aurait dû réquisitionner blés et farines. On a dilapidé un mois de résistance.

Théoricien de gouvernement, il trouvait toutes simples des mesures qu'à la place des gouvernans il n'eût peut-être ni osé, ni pu imposer.

— Ce que dit monsieur, releva de Nairve, est exact en principe. Mais pourquoi suspecter ceux qui ont assumé le périlleux honneur de la défense? A qui ferez-vous croire qu'ils ne veuillent pas tenir jusqu'au bout?

Jacquenne secoua la tête, comme s'il en savait long; mais il dédaigna de répondre. De Nairve, blessé par ce mutisme, mesura la distance qui séparait leurs idées; cet homme, qui une minute auparavant lui était indifférent, soudain lui fut antipathique. Jacquenne s'était levé, cherchant son chapeau. Il eut un léger ricanement, et, comme s'il espérait atteindre l'officier, — sans doute un de ces suppôts de l'Empire! — il dit à Thédenat :

— Et les papiers des Tuileries! Le rôle de ce Devienne, un président de la Cour de cassation mêlé aux louches amours de Marguerite Bellanger et de Napoléon le Petit? Pour toute sanction, on le défère à l'enquête de ses pairs, et monsieur voyage, et l'en-

quête continue. C'est à croire que votre gouvernement se fait le complice du régime de la corruption.

Il ajouta plus bas :

— Réfléchissez, il faut que vous soyez des nôtres.

Serrant sans chaleur la main de son ami, il partit, saluant à peine de Nairve et Martial.

— Diable de Jacquenne! fit Thédenat, en rentrant. Et vous savez, Georges, c'est un esprit supérieur, un écrivain de race; mieux, c'est un caractère; il vit pauvre et dignement; je sais des traits qui l'honorent. Il mourrait pour le bonheur du peuple. Seulement, il ne sait pas tenir la balance égale! Sa logique inflexible pèse sur l'un des plateaux. — Il eut son fin sourire : — D'un côté toutes les satisfactions, de l'autre toutes les revendications humaines. Ah! si les plateaux pouvaient se mettre en équilibre! Je crains bien que, malgré sa bonne volonté, Jacquenne augmente encore l'écart.

Mme Thédenat annonça le déjeuner, et, voyant Martial brusquement debout pour prendre congé :

— Mais votre couvert est mis, vous n'allez pas nous faire l'affront de refuser.

Elle les précédait dans la salle à manger, intime avec son vieux bahut de noyer sculpté orné de plats d'étain, sa table ronde sous une nappe blanche, les chaises paysannes, la cage des canaris pendue devant la fenêtre. Martial se sentit à l'aise, touché par les assiettes à fleurs, la simplicité du service bourgeois, le pain rassis, la boîte de sardines pour premier plat. La bonhomie de ces deux vieux, qui lui rappelaient les habitudes de son père et de sa mère, la présence de son cousin de Nairve, lui donnaient une impression de famille, dont il était privé depuis longtemps. Que faisaient les absens à cette heure? Ne pouvant se les imaginer, les uns à Tours en train de commenter l'arrivée de Gambetta, les autres à Charmont, tout aux derniers préparatifs du mariage, il jouissait de cette minute de détente, de sécurité au milieu de l'isolement et de l'inconnu.

On parlait du manque de nouvelles. Que devenait la province? s'organisait-elle? Quand les armées de secours pourraient-elles se mettre en marche? C'était la hantise de tous. Le marin espérait. Il n'avait pu saluer sans émotion, en sortant du ministère, la statue de Strasbourg dans sa robe de drapeaux, et ses couronnes de gloire devenues des couronnes de deuil. Du moins, comme

Toul, l'héroïque cité avait fait son devoir. Et Laon ! Il rappela la folie sublime de ce garde d'artillerie, révolté par la lâcheté de la ville se livrant elle-même : Henriot attendait que les Allemands entrassent et faisait alors sauter la poudrière, s'ensevelissant sous les morts et les ruines. Pour lui, il savait bien que son fort, s'il devait se rendre, se vendrait chèrement. Il était là comme dans un navire à l'ancre, avec une bonne cargaison de munitions et de vivres dans les soutes. L'équipage ne pouvait descendre à terre sans permission. Il dépeignit, avec la poésie simple de l'homme qui aime son métier, les habitudes conservées, la stricte discipline; il évoqua la gueule des lourds canons marins aux sabords, les sentinelles aux bastingages, le timonier à sa longue-vue. A ces mots, ses yeux prenaient la nostalgie des grands cieux clairs au-dessus de la mer, balayés par les vents du large. Martial reconnaissait leur expression particulière aux de Nairve; ils avaient, plus que les Réal, le goût de l'action, un besoin d'espace et d'aventure qui, des trois frères, avait fait un forestier, un matelot, un colon d'Amérique.

M[me] Thédenat se levait pour changer les assiettes ; le sculpteur la prévint, voulut même, quoiqu'elle s'en défendît, apporter solennellement le *Horsesteack* entouré de pommes de terre bouillies. Et chacun de s'escrimer, avec bonne humeur, contre la chair coriace.

— N'est-ce pas que c'est très mangeable? dit M[me] Thédenat. Ils s'étaient mis au cheval depuis huit jours; on faisait queue moins longtemps aux grilles des boucheries.

— D'ailleurs, dit Thédenat, bœufs et moutons ne sont pas meilleurs. Rien de navrant comme ces troupeaux malades, décroissant chaque jour, qui se traînent à la pâture, dans le Bois de Boulogne.

— Notre pauvre Bois! soupira M[me] Thédenat.

Elle n'y allait pas deux fois l'an, mais en bonne Parisienne avait souffert de sa dévastation.

— J'ai vu des francs-tireurs tuer à coups de fusil les derniers cygnes du lac, dit Martial. C'était le jour où l'on m'a pris pour un espion prussien. Comme je rentrais, avec mes petits croquis, les gardes nationaux m'ont arrêté, malgré le képi. Mais je les excuse, railla-t-il, on est garde national ou on ne l'est pas. Dans le service, nous ne connaissons personne.

On rit, sachant que, si la manie de la foule était de voir par-

tout des espions, et des signaux suspects dans les lampes du soir, la rage de la garde nationale était d'arrêter tout le monde, les ingénieurs, les officiers, Trochu lui-même, l'autre jour.

Plaisamment, Martial prit de Nairve à partie.

— Vous souriez? Mon Dieu, c'est vrai, nous sommes un peu mêlés; on voit de drôles de figures dans les nouveaux bataillons. Mon lieutenant est un serrurier failli, mon sergent sort de Mazas. Les trente sous par jour? La plupart les acceptent, évidemment, et les boivent; on ne trouve plus d'ouvriers, ils aiment mieux gagner moins et ne rien faire. Mais, tout de même, il y a de braves gens. Témoin Delourmel. Et combien d'autres, le vieux président Bonjean, par exemple. Les soixante anciens bataillons sont bons. Je ne dis pas que nous méritions les éloges que nous a prodigués Trochu, après la grande revue où nous étions entassés 300 000, de la Bastille à l'Arc de Triomphe. Pourtant, à la longue, si on utilisait tout ce qu'il y a de valide, ça finirait par faire de vraies troupes. Il n'y a que le premier pas qui coûte.

— Pour cela, dit Thédenat, je suis de votre avis et de celui de Jacquenne. Une distribution d'armes et d'uniformes ne crée pas une armée; mais il faut se garder de l'excès contraire : on peut devenir soldat sans vingt ans d'exercice? N'est-ce pas, Georges? Voyez les mobiles. Certains ont fui à Châtillon; ensuite, à Villejuif, à Chevilly, ils ont crânement tenu. Demandez au petit Dijonnais qui est soigné chez les Delourmel, avec une balle dans l'épaule.

— J'aurais plus de confiance, déclara le marin, dans les mobiles de province que dans ceux de la Seine, dont l'indiscipline est déplorable. Ils se croient tout permis, abandonnent leurs postes. Et ce système néfaste des élections! Cette liberté absurde de nommer leurs officiers! Dire qu'ils s'occupaient à voter, pendant le combat de Châtillon!

— Pour moi, dit Thédenat, j'augure aussi bien de ce vaillant peuple de Paris, si l'on sait s'en servir, que de nos recrues des campagnes, dont je connais les qualités profondes. J'admirais à leur arrivée les Bretons pensifs et têtus, les Bourguignons au sang chaleureux comme leur vin, les Auvergnats solides, les Languedociens alertes. Il faut avoir confiance dans les vertus de la race.

Georges approuva, silencieusement.

Mme Thédenat parlait des ambulances. C'est là que Paris se montrait admirable, dans un élan de charité, qui faisait de toutes parts affluer les bons vouloirs, l'argent. En dehors des hôpitaux de la ville, de grandes sociétés, soudainement organisées, les *Ambulances de la Presse*, la *Société française de Secours aux blessés*, l'*Internationale*, créaient des milliers de lits. Les colonies étrangères rivalisaient de zèle. Un personnel médical et administratif surgissait et se multipliait. Des ambulances de campagne et des ambulances volantes doublaient les ambulances fixes, allaient jusque sous le feu. Au Palais de l'Industrie, au Corps législatif, aux Tuileries, à l'ambassade d'Autriche-Hongrie, dans les jardins publics, dans les foyers des théâtres et beaucoup de maisons particulières, les blessés trouvaient des soins assidus; et, si du cabotinage et parfois de vilains calculs s'y mêlaient, ces petitesses disparaissaient dans le grand mouvement de généreuse pitié. Ce que Mme Thédenat omit de dire, c'est qu'affiliée aux Sœurs de France, elle-même passait de longues heures au chevet des malades, dans une ambulance du Luxembourg.

Le dessert achevé, un pot de ces confitures où elle excellait, — on n'en referait pas cette année! — les trois hommes, rentrant dans le cabinet de travail, s'accoudèrent au petit balcon. Ils contemplaient les maisons voisines, prudemment munies de drapeaux d'ambulance, les pelouses du Luxembourg couvertes de maigres troupeaux et, dans le jour brumeux, la masse d'arbres tachée de rouille par l'automne. Au loin, par delà le vaste horizon de toits et de cheminées, une ligne bleue voilait le cercle des bois, les collines indistinctes, le profil confus du Mont-Valérien. Ils se taisaient, songeant à l'autre cercle, aux milliers, milliers d'ennemis qui occupaient, bouleversaient les rians villages, cette jolie terre des environs où ils avaient promené leurs amours et leurs rêveries de jeunesse. Berges de Bougival, étangs de la Celle-Saint-Cloud, taillis de Clamart! Noms frais comme des fleurs et savoureux comme des fruits : Fontenay-aux-Roses, Montreuil, Montmorency! Ils erraient en pensée à travers les sentiers de ces bois harmonieux, dénouant de colline en colline leur frémissante guirlande, de ces bois où l'on avait essayé de mettre la torche, si pleins de sève qu'ils avaient refusé de brûler. Puis ils en revenaient à l'énorme ville étalée sous leurs pieds, et dont ils percevaient la rumeur, faite du sourd écho du canon, du bourdonnement des clairons, des voix, des pas, du battement des

ateliers d'armes, des charrois sans fin, de l'immense vie confondue de deux millions d'êtres.

Thédenat, répondant à la discussion intérieure qui depuis le départ de Jacquenne se livrait en lui, dit à cœur ouvert :

— Ah! si chacun n'avait qu'une idée : la Défense!... Puis, hochant la tête, il confia : — Je suis allé souvent à l'Hôtel de Ville, j'y ai de vieux amis, j'en suis toujours revenu peiné. Chaque fois, c'étaient des délégations de Belleville, des gardes nationaux en armes; un jour, les délégués du Comité central et cent sept chefs de bataillons venant faire au gouvernement un cours de stratégie politique et militaire, réclamant l'envoi de commissaires du peuple aux armées. Un autre jour, c'est ce toqué de Flourens, le major de rempart, qui déploie ses troupes, exige 10000 chassepots. Le temps passe en discussions, en harangues. Il faut calmer celui-ci, satisfaire celui-là. Les ministres, le gouverneur, le maire de Paris, ne savent à qui entendre. La réunion des vingt maires, nommés par le vieil Étienne Arago, défend les intérêts de chaque quartier, en face de la réunion du conseil, divisé lui-même sur l'intérêt public. On temporise, on tâtonne. J'en suis à me demander comme Jacquenne : Ont-ils la foi? Pourtant ils sont patriotes. Trochu, un citoyen accompli, un brave, certes! Mais cette force morale qu'il nous vante comme panacée universelle, en des temps pareils d'autres qualités la priment : la décision, l'élan, la volonté de vaincre. Cela lui manque. Moins de discours, plus d'actes! Triste chose qu'un général noyé dans la politique! Le premier de nos chefs semble mener le deuil du siège... Favre, l'honnêteté, l'éloquence : un homme de sentiment, quand il faudrait un homme, tout court. Jules Ferry, un travailleur, un résolu; mais que peut-il dans la confusion générale? Jules Simon, orateur flou, fait pour la chaire, non pour la tribune. Picard, un sceptique, un habile Garnier-Pagès, la bonté même. Rochefort, pas à sa place, Emmanuel Arago, un nom sonore! Pelletan, sans grande influence. Tous, on dirait que le poids de leur responsabilité les écrase... Il y avait Gambetta, il est parti.

Il regardait du côté de l'horizon, derrière l'océan des toits, derrière les retranchemens invisibles, vers l'étendue de la France. Martial ému, de Nairve déguisant son trouble, l'écoutaient encore. Tout cela, le marin se l'avouait; mais, regard triste et bouche close, il s'enfonçait dans le chagrin de sa clairvoyance, le mutisme de sa discipline.

Tous trois ne pouvaient détourner leurs yeux de la ligne bleuâtre et de ce ciel brumeux qui, par delà l'ennemi, planait sur le mystère des provinces lointaines, sur l'agitation de la patrie.

IV

— Il faut, dit Nini, que je sois à quatre heures au Café de la Régence.

— Bon, dit Martial, en lui faisant signe de garder la pose, nous avons deux heures devant nous.

Et, avec cette ardeur fébrile où l'artiste tentait de s'arracher à la tristesse de l'heure présente, il pétrissait d'un pouce nerveux l'argile molle d'où sortait, frissonnant de vie, le torse crispé d'Andromède captive. L'aveu, cette fois officiel, de la capitulation de Metz, la perte du Bourget, il ne pouvait distraire sa pensée de ces deux nouvelles, dévoré d'une douleur et d'une humiliation qu'augmentait encore l'annonce de l'armistice probable, négocié par M. Thiers. Arrivé de Tours et descendu au ministère des Affaires étrangères, le vieux diplomate, avec l'appui du gouvernement, allait s'efforcer d'obtenir à Versailles une suspension d'armes et un ravitaillement qui eussent permis de convoquer une Constituante. A la lecture des journaux que Mme Louchard leur avait apportés en même temps que le déjeuner, sa colère avait été telle, qu'aussitôt expédié le ragoût venu de la crémerie, une ou deux cigarettes fumées rageusement, il avait voulu se rejeter aussitôt dans le travail, essayer de reprendre le fil interrompu de la matinée.

Debout contre un paravent en guise de rocher, Nini nue jusqu'à la ceinture, d'où sa chemise retombait en blanche draperie, retenue au renflement de la hanche, cambra son jeune buste renversé, les bras inégalement levés, tordus par des liens imaginaires. Ses cheveux blonds ruisselaient sur son dos; sa poitrine dressait la double rondeur des seins, petits et fermes avec leurs fleurs en pointe. Chauffé à rouge, un grand poêle jetait sur sa peau mate un reflet rose. La jolie frimousse parisienne souriait d'un air d'ennui résigné, conscient de la mission d'art remplie. Martial s'acharnait à rendre le modelé vivant des côtes, soulevées par la respiration et l'effroi. Il ne retrouvait pas l'émotion plastique du matin, cette entente du sculpteur et du modèle, cette

secrète communion de l'argile et de la chair. Tout à coup Nini cessa de sourire et dit :

— Si on tenait Bazaine, on lui ferait griller les pieds dans le poêle !

Martial laissa son ébauchoir ; plus moyen ! Et, sans embrasser sa maîtresse, comme il faisait d'habitude, la pose finie, il se mit à marcher de long en large, exhalant à petites phrases saccadées son indignation :

— Douze balles dans le corps !... Quel misérable !... Livrer une armée pareille, des généraux par douzaines, trois maréchaux, cent soixante-quinze mille hommes ! Et des aigles, des armes, des canons, en veux-tu, en voilà ! Et Metz encore !

— C'est ignoble ! dit Nini, qui, assise près du poêle, rajustait à son épaule ronde les dentelles de sa chemise.

— Et c'est le moment que le gouvernement choisit pour parler d'armistice ! Comme s'il n'y avait plus de Français en France, plus d'armées, plus de Paris, plus rien. On met les pouces, après un pareil soufflet sur la figure ! Alors quoi, il n'y a plus qu'à se coucher dans la boue, à tendre le dos aux bottes allemandes ! Et le Bourget, c'est du propre ! On enlève une belle position, le lendemain on la laisse reprendre. Tant pis pour ceux qui se font tuer ! Trochu s'en fiche. Il a son plan !

Nini fredonna l'air connu :

Je sais le plan de Trochu,
Plan ! Plan ! Plan ! Plan ! Plan !
Je sais le plan de Trochu ;
Grâce à lui, rien n'est perdu.

Elle avait une grâce frondeuse de gamine de Paris, un charme à elle ; avec cela, la franchise d'un camarade, une petite personnalité qui tenait à distance les galanteries trop libres.

On sonnait vigoureusement, une voix sépulcrale proféra :

— Ouvrez, au nom de la loi !

— C'est ce fou de Thérould, dit Nini déjà derrière le paravent, tandis que Martial déverrouillait la porte.

Sur un long corps dégingandé, une longue figure osseuse, canaille et bon enfant. Le rapin se glissa avec une flexibilité de Pierrot funambule et, jetant un regard circulaire, il désigna en louchant effroyablement le chapeau de Nini suspendu à un chevalet, le lit défait, les reliefs du déjeuner ; puis, prenant la voix de Gil Pérez, il lança sur trois notes différentes :

— Oh!... Oh!... Oh!...

— Bonjour, Thérould, cria Nini, je me rhabille.

— Le flagrant délit étant constaté, je n'insiste pas. Eh bien! mes petits agneaux, qu'est-ce que vous pensez de ça? — Avec emphase, un bras au ciel, il parodia la grosse lèvre et les yeux sourcilleux de Jules Favre : « Ni un pouce de notre territoire, ni une pierre de nos forteresses! Nous sommes au péril, non à l'honneur... » Et patati, et patata!

— Tais-toi, dit Martial, j'en suis malade.

— Malade? Pas tant que le gouvernement. Ce qu'on va le flanquer par terre! Tout Paris est dehors, ce n'est qu'un cri... Ah! mon vieux, épatante, ton Andromède!... Oui, a-t-on idée de soliveaux pareils?

Martial ne protesta pas. Chaque jour, en lui comme en presque tous, baissait la confiance du début dans les hommes du 4 Septembre. Leur popularité s'amoindrissait, aux récriminations furieuses des journaux et des clubs, motivées par tant d'impuissance et d'inaction. Qu'avait-on fait depuis le 9 octobre? Deux sorties inutiles, l'une sur Bagneux-Châtillon, l'autre sur la Malmaison. Deux pertes d'hommes et de munitions, tentées sans véritable esprit de lutte, sans but précis, et qui ne répondaient ni à la trouée en masse, ni au harcèlement continu. Deux satisfactions publiques à la nécessité de faire quelque chose. D'avance, la retraite était prescrite, et, pourvu qu'elle s'effectuât en bon ordre, le Gouverneur était content. L'indifférence avec laquelle il avait qualifié la perte du Bourget, « trop en flèche, de nulle importance stratégique, » et laissé égorger sans l'appui d'un canon 1 200 braves par la Garde prussienne entière, cette superbe, mêlée à tant d'inertie, se conciliait mal avec l'intelligente ardeur qu'on eût souhaitée du chef suprême de la défense.

Nini sortit de derrière le paravent. Thérould, balayant de son képi le plancher dans une révérence à la mousquetaire, se déclencha le cou, comme s'il eût voulu lui jeter sa tête en hommage. Un rouleau sortait de sa poche ; Nini, fureteuse, s'en empara :

— Voyons le chef-d'œuvre!

Thérould feignit l'angoisse :

— Touchez pas! Collection unique!

Il étala une série de caricatures, Napoléon, l'Impératrice en déguisemens ignobles, toute la basse revanche de la haine.

Thérould était de ces intransigeans qui n'estimaient pas payer trop cher des malheurs de la France l'écroulement de l'Empire. Il poursuivait les rois d'une inimitié personnelle, ne jurait qu'anarchie, république universelle. Non qu'il eût des convictions réfléchies, mais il avait pâti de l'insuccès et de la pauvreté, il était de ces cervelles creuses que toute aristocratie offusque ; sa vanité puérile prenant à la lettre les excitations révolutionnaires, il jugeait que places, gloire, honneurs, la société les lui volait, devait les lui rendre un jour. Au demeurant, excellent diable, très gai, tournant à tous vents, dangereux seulement quand il avait bu. Il déploya des journaux, une affiche vert tendre qui appelait les femmes aux armes, et lut :

— Les Amazones de la Seine. Hein ! Nini,... « pour rendre aux combattans tous les services domestiques et fraternels compatibles avec l'ordre moral et la discipline militaire. »

Elle eut un franc éclat de rire.

— Ce n'est pas tout, Nini, tu peux te signaler par des services plus éclatans encore. Suppose que les Prussiens entrent à Paris ; ils te trouvent gentille et veulent te le dire. Tu leur tends un doigt ; au bout de ce doigt il y a un dé, dans ce dé de l'acide prussique : Prussique ! Admire la coïncidence ! Tu piques, le Prussien tombe foudroyé. Plusieurs s'approchent, mais toi, tu te dégages, tranquille et pure, laissant à tes pieds une couronne de morts.

— Que c'est bête ! fit Nini, choquée.

— Très bon moyen, affirma Thérould, préconisé par le citoyen Allix. — Il frappa sur ses journaux : — J'ai là des choses étonnantes : le feu grégeois retrouvé, les pareballes qu'on pousse devant soi comme des brouettes. Nous avons encore l'inondation des égouts par un bras de la Seine, avec un appât irrésistible pour y attirer l'armée allemande ; la manière de prendre les obusiers au piège comme des éléphans. Ça vous fait tordre ? Du sérieux, maintenant. J'en ai pour tous les goûts. Des documens de première marque, des pièces pour l'Histoire ! Il montra un *Bulletin des Municipalités* tout chiffonné. Voilà l'immortelle proposition de Courbet — saluez ! — demandant que la colonne Vendôme soit déboulonnée, les rues portant des noms de victoires ou de généraux débaptisées comme coupables de perpétuer « le souvenir et l'idée anti-démocratique de la guerre ! » Voici le *Combat* de jeudi, ce que j'appelle « le bon Combat » du citoyen Félix Pyat,

la trahison de Bazaine encadrée de noir, un exemplaire échappé à la fureur de la foule. Hein ! le toupet du Gouvernement qui a osé démentir, et qui, aujourd'hui, nous sert le poisson avec la sauce du Bourget et le persil de l'armistice !

L'armistice ! Martial revit les siens ; il ne savait rien d'eux ni de la province, depuis la dépêche de Gambetta, annonçant la perte d'Orléans après Artenay et la formation de l'armée de la Loire. Il leur avait cependant écrit plusieurs fois, mais, si les ballons emportaient les cartes-lettres, aucune réponse privée ne parvenait ; seules, quelques dépêches officielles, confiées au retour précaire des pigeons-voyageurs. Que pouvaient penser son père, tous les Réal, de la mission de Thiers ? Cette perspective de l'armistice ne devait-elle pas les révolter comme lui ? Bien des braves gens, qui faisaient leur devoir, pensaient pourtant que ce parti douloureux était le plus sage, éviterait de pires désastres. Possible ! Mais la paix qu'on signerait ensuite ruinerait et démembrerait la France. Tout serait perdu, même l'honneur. Non, une partie de la bourgeoisie seule pouvait songer à acheter aussi chèrement son repos. Le pays n'y consentirait pas ! Il eut un doute... la province ? les campagnes ?... Et puis, que faisaient les armées de secours ?

Nini, avec cette foi simple, cette résolution sincère qui animait les femmes de Paris, protesta, une flamme dans ses jolis yeux marrons :

— L'armistice ? Je voudrais bien voir ça ! Il n'y a donc plus de chevaux aux abattoirs ? plus de pain sur la planche ?

Sous la pluie et la rafale, dans le jour glacé du petit matin, des queues résignées s'allongeaient aux boucheries, attendant l'ouverture. La petite bourgeoise et l'ouvrière, les riches d'hier devenus les nécessiteux d'aujourd'hui, sans une plainte, sans une bousculade, se rapprochaient dans la communauté du besoin, l'acceptation de la nécessité, payant d'une pénible patience l'humble morceau de viande quotidien.

Thérould roula soigneusement sa collection, signalant au passage deux ou trois pièces remarquables : l'*Appel au Peuple anglais* de Louis Blanc, l'*Appel aux Provinces* d'Edgar Quinet, La *Lettre aux Allemands* de Victor Hugo. Le grand poète jouissait d'une vogue énorme. C'est à lui qu'on avait été demander le premier sou pour la souscription des canons. Thérould aperçut sur le divan un volume neuf des *Châtiments*, qui pour la première

fois venaient de paraître en France. L'acteur Berton devait, le lendemain, lire à la Porte Saint-Martin *l'Expiation;* avec la recette, on fondrait un canon. Et, campé théâtralement, le rapin déclama :

> Waterloo ! Waterloo! Waterloo, sombre plaine!
> Comme une onde qui bout...

— M'sieu Poncet! M'sieu Poncet!

Le concierge, Louchard, faisait irruption, très ému :

— On bat le rappel dans les quartiers voisins! Les rues sont pleines de gens qui courent. Il y a plus de cent députations à l'Hôtel de Ville. Beaucoup de bataillons lèvent la crosse en l'air.

Il paraissait déguisé sous l'uniforme; on s'étonnait de voir un képi à deux galons surmonter sa face blême et sournoise, un sabre lui battre aux jambes. Une jubilation relevait d'un vilain sourire sa bouche tombante, faisait cligner ses yeux.

— Ça va être le tour des *purs*. Dans quarante-huit heures nous aurons la Commune. Tous les bons citoyens vont marcher.

Il disparut, bruyant comme un frelon noir qui se cogne; il allait à toutes les portes et jusqu'aux maisons voisines annoncer la grande nouvelle, ce « chambardement » où il comptait bien pêcher en eau trouble. On ne voyait que lui à la mairie, où, dans les comités d'armement, d'équipement, de vigilance surtout, il avait des amis. Une bonne nomination d'adjoint ne lui semblait pas au-dessous de son mérite. Il s'était distingué lors de la parade des engagemens. Un décret ayant ordonné dans chaque bataillon la formation d'une compagnie de marche, 6 500 volontaires seulement s'étaient offerts, malgré la réclame à grand orchestre. Au Panthéon, sur une estrade drapée de rouge avec l'inscription : *La patrie en danger*, surmontée d'un drapeau noir portant : *Strasbourg*, *Toul*, *Châteaudun*, se dressaient des tables couvertes de registres. Au bas, des tambours exécutaient toutes les cinq minutes un roulement. Les bataillons de l'arrondissement défilaient, mais le plus souvent, pour éviter l'enrôlement, ils se bornaient à crier au passage : « Tous! tous! » sans que personne sortît du rang.

— Une révolution? s'écria Thérould. Il faut aller voir ça!

— Nous n'attendons pas le rappel? demanda Martial.

— Plus souvent! moi, d'ailleurs, je lève la crosse.

Le bataillon dont ils faisaient partie n'était cependant pas hostile, quoique du deuxième ban. A mesure qu'il s'était créé de

nouveaux bataillons, ils se trouvaient, par le mode même de recrutement, de moins en moins bien composés. La nécessité d'armer, d'équiper, au milieu d'un désarroi total et dans le plus bref délai, cette énorme masse d'hommes, n'avait pas été sans quantité d'abus, de fraudes, de gaspillages. Beaucoup s'étaient fait délivrer plusieurs fusils, les marchands de vins en avaient à revendre. L'équipement s'effectuait mal, livré à l'arbitraire des maires, la garde nationale relevant comme la garde mobile du ministère de l'Intérieur, non de la Guerre. Ce qui contribuait puissamment au désordre, c'était la nomination des officiers à l'élection. Autant de primes données à des calculs plus ou moins avouables, tablant sur de vils intérêts. Quelques bons choix ne compensaient pas les mauvais.

Martial et Thérould avaient sauté sur leurs képis; Nini, prête en un tour de main, rose de plaisir à l'idée d'une bagarre, répétait :

— Dépêchons-nous, nous descendrons ensemble jusqu'au pont Saint-Michel.

Ils étaient sur le pas de la porte, quand elle dit :

— Martial, et ton flingot?

— Ça, non ! fit-il : réservé à l'usage des Prussiens !

Une pluie fine tombait. Ils aperçurent dans l'écurie ouverte les deux chevaux de Blacourt, gras et luisans sur leur bonne litière. Le palefrenier, qui n'avait pu se dérober plus longtemps à ses devoirs militaires et que Louchard avait pris dans son bataillon, relevait la paille à la fourche, tandis que le cocher, également affublé du pantalon noir à bande rouge, coupait en petits morceaux un pain entier dans une vannette. Depuis que l'avoine était rare, plusieurs propriétaires nourrissaient ainsi leurs chevaux.

— Si ce n'est pas dégoûtant, murmura Nini, quand tant de pauvres gens se rationnent!

Par l'entremise de Louchard, Blacourt avait trouvé à la mairie l'emploi de ses facultés pacifiques, un service qui le dispensait de monter la garde. Sous le porche, le locataire du troisième, M. Delourmel, et Tinet, un ouvrier relieur qui logeait avec sa femme dans une mansarde au cinquième, entouraient Louchard en pérorant : — Les capitulards sont renversés ! Dorian est président de la République. Le pouvoir nouveau se constitue. — Et, apercevant Martial : — C'est un délégué qui me l'a dit, il vient

de monter chez M. Thédenat, pour lui demander, de la part de Jacquenne, le grand proscrit, s'il veut entrer dans le gouvernement.

Justement le délégué descendait, plutôt amer. On le pressa de questions.

— Le citoyen Thédenat se réserve. On se passera de lui. Place aux purs ! En avant, citoyens.

Souterraine et puissante, toute une organisation révolutionnaire couvait. A côté de l'Internationale et de la Fédération ouvrière, fondues dans le Comité central des quatre-vingts délégués d'arrondissement, collaboraient des petits partis, guidés par des hommes d'action et des publicistes : Blanqui, le vétéran légendaire des prisons, martyr de son idéal ; Flourens, jeune, paré de son courage et de ses aventures ; le proscrit Delescluze, avec l'accent de conviction de sa voix douce et ardente ; Félix Pyat, le faux romantique ; Jules Vallès, écrivain de talent fourvoyé ; et combien d'autres ! Leurs journaux ne prêchaient que guerre à outrance, lutte à mort. Ils avaient trouvé dans les dernières nouvelles un thème excellent.

Le boulevard Saint-Michel était plein de monde, les omnibus n'avançaient plus. Des compagnies de gardes nationaux, sans fusils, s'écoulaient vers l'Hôtel de Ville. Le long des trottoirs, dans les cafés, aux fenêtres, on se groupait, on s'interpellait. Sur toutes les figures, une animation inusitée ; on sentait la révolution dans l'air. Les rappels intermittens, battus dans la brume, croissaient et décroissaient, en cadences angoissantes et sourdes. Nini les quittait au pont Saint-Michel, perdue aussitôt dans la fourmilière. Un même sentiment de révolte et d'hostilité courait de l'un à l'autre : Metz, le Bourget, l'armistice ! On n'avait pas une plainte pour le gouvernement ; tant d'impéritie avait lassé les bonnes volontés, promptes d'ailleurs au changement, faciles à rebuter. En aval, en amont, la Seine, que malgré soi l'on sentait barrée, de Choisy à Sèvres, hérissait sous le voile de la pluie ses vaguelettes, en un remous d'étang, non de fleuve libre. Une tristesse flottait sous le ciel bas, où le vent chassait les nuages. Plus le courant humain les entraînait, de la rue de Rivoli vers la place de Grève, plus ils se laissaient aller à la fièvre ambiante. Ils s'abdiquaient peu à peu dans cette âme spontanée, collective, des foules. Une immense rumeur se propageait en ondes. En se rapprochant du centre de l'agitation, Martial était frappé par le

nombre de ces faces de douleur et de colère. On ne discutait plus le gouvernement, on en voulait un autre.

Lorsque après un long piétinement, ils débouchèrent sur la place de Grève, le soir rapide commençait à tomber. En proie à la surexcitation générale, ils n'entendaient plus ce bourdonnement qui les avait troublés tout à l'heure ; ils étaient une des voix perdues, une des mille parcelles de cet immense amalgame humain, d'où montait un tumulte de vociférations, de huées, de vivats, un des mille souffles de cette forge aveugle d'où demain allait sortir. Ils ne pouvaient faire un pas, serrés dans l'étau de la masse mouvante. Le vaste rectangle compris entre le quai de Gesvres, les bâtimens annexes, la rue de Rivoli n'était qu'une nappe noire en ébullition ; en face, au-dessus du frémissement des têtes d'où émergeaient des bustes de cavaliers, des drapeaux, des crosses, l'Hôtel de Ville, dans le crépuscule blême, dressait sa façade monumentale, avec le cadran déjà lumineux de l'horloge, les hautes fenêtres d'où se penchaient en gesticulant des grappes d'hommes.

Autour d'eux, Martial entendait les propos se croiser : — Les sept baies de milieu, c'est la salle du Trône. — A bas Thiers ! — C'est de cette fenêtre-là qu'Étienne Arago a parlé ! — Qu'est-ce qu'il a dit ? — « Vous aurez les élections municipales, elles ont été demandées par les maires et acceptées par le gouvernement ! » — La Commune, alors ? — Vive la Commune ! — Non, non ! pas de Commune ! Arago l'a crié lui-même. — Si ! vive la Commune ! — Une vague soulevait Martial et Thérould. Ils se trouvèrent au milieu de la place. Quelqu'un dit : — Le général Tamisier vient d'arriver... Un autre : — Les deux bataillons qu'il amenait ont refusé de marcher. Tous ceux qui viennent en font autant. Le gouvernement a donné sa démission. Le départ d'une compagnie causa un reflux. Les gardes s'éloignaient, insoucians, dans un échange de quolibets et de rires. Mais un violent mouvement se produisit. Les tirailleurs de Flourens se faisaient place, leur chef caracolant en tête, manches cousues de galons, bottes à l'écuyère vernies. Des acclamations partirent, saluant une chute de petits papiers lancés du premier étage par les envahisseurs. C'étaient des listes du gouvernement nouveau ; elles couraient de main en main, applaudies, conspuées. Il n'y en avait pas deux pareilles ; les noms de Dorian, de Blanqui, Pyat, Delescluze, Millière, Louis Blanc, Victor Hugo étaient les plus fréquens. Des ré-

clamations s'élevèrent ; une voix demanda : Jacquenne ! Sur un morceau de liste déchiré, maculé, Martial put lire : « Mégy, Ledru-Rollin, Barbès... » — Mais il est mort ! s'exclama Thérould. On le regarda d'un mauvais œil.

Des hurrahs retentirent; il y eut une poussée formidable. Martial et Thérould, à demi étouffés entre des poitrines et des dos, meurtris de coups de coudes, furent jetés en avant, pris dans le flot irrésistible qui, mêlant aux tirailleurs de Flourens des centaines de badauds, de gardes, d'ouvriers, franchissait le porche, envahissait d'assaut l'escalier, se répandait à travers couloirs et salons, dans un fracas de portes, un effrayant vacarme. Lorsque cette trombe s'arrêta, Martial ne vit plus Thérould. Il essaya de respirer, étourdi, avec la sensation qu'il n'avait pesé qu'un fétu. Il était entre un vieillard qui ricanait stupidement et un homme barbu, nu-tête, braillant : — La déchéance ! — D'autres cris répondaient : — Destitution ! à Mazas ! à Vincennes !... Martial se rendit compte qu'il était dans l'embrasure d'une porte, accoté au mur. Il ne pouvait rien distinguer à travers la forêt des bras levés et des fusils brandis, seulement un plafond peint et doré, le haut des larges fenêtres et des rideaux jaunes, dans la dernière lueur du jour. Ce jour qui tombait, la tristesse du ciel gris derrière les vitres, le traversèrent d'une brève mélancolie. On le bousculait, il s'arc-bouta ; prenant appui sur l'épaule du vieillard, qui marmonna furieux, il se servit de la plinthe du mur pour se hisser. Il était là comme dans une tribune vivante, la foule si tassée qu'on ne pouvait faire un mouvement. Il put voir la longue et large table du Conseil, les membres du gouvernement assis; il reconnut Jules Favre à sa moue dédaigneuse, Jules Simon, le général Trochu avec son képi brodé d'or, Jules Ferry, Garnier-Pagès dans son faux col, tous immobiles sur leurs sièges, très pâles, mais résolus. Les tirailleurs de Flourens les enveloppaient. Trochu fumait un cigare avec calme.

Le tapage était assourdissant. L'atmosphère, chargée de la fumée du tabac et d'âcres émanations, s'épaississait. Martial vit Jules Favre se lever, jeter quelques mots, mais de toutes parts jaillissait : — Vive la Commune ! En face, dominant la salle, un individu coiffé d'un bonnet rouge, et juché sur des banquettes, faisait entendre des roulemens de tambour, entrecoupés de cris sauvages. Une étrange ivresse luisait dans les yeux égarés, tordait les bouches hurlantes. Martial, devant ce spectre de 93, fut pris

aux nerfs: l'orgueil d'assister à un spectacle de l'histoire, et aussi une sympathie pour ces hommes silencieux, dépositaires du pouvoir, dignes sous l'avalanche des griefs et de l'insulte.

Maintenant, un inconnu au visage jaune occupait la table, devenue tréteau public. — Lefrançais! Un lapin! dit à son côté un homme barbu, je le connais bien, je suis boucher à la Villette! — Plus haut! lança le vieillard qui paraissait plongé dans le ravissement. On n'entend rien... C'est cela! Bravo, la déchéance! Vive le Comité! Donnez les noms!... Lefrançais parut déconcerté. Sans doute la liste n'était pas préparée. Mais, aux cris de : Vive Flourens! A bas Trochu! un nouvel orateur s'emparait de la table. Gustave Flourens, — c'était lui, — marchait de long en large, le verbe haut, l'air arrogant; il agitait ses manches lisérées de galons, faisait voler les encriers et les écritoires sous le martèlement de ses bottes éperonnées. Millière se joignait à lui; figure de quaker, les yeux tendus sous des lunettes, les mains fiévreuses; impossible d'obtenir un moment de silence. A peine saisissait-on par bribes : —... Prisonniers..., otages... Toutes les voix protestaient: — Il faut les fusiller! Qu'on en finisse! Et par-dessus tout, couvrant le bruit, revenait dans un mugissement la clameur souveraine : Vive la Commune! Du temps passa; la nuit était proche. Flourens, maître de la table, lisait des décrets, sommait, toujours en vain, les membres du gouvernement impassibles à leur place, bras croisés sur la poitrine, de donner leur démission. Il arpentait le tréteau comme un fou, repoussant un vieux capitaine qui à chaque instant lui tendait un brevet, répétait d'une voix aiguë : — Nommez-moi donc ministre de la Guerre, je réponds du succès! — Une diversion se fit. Martial brusquement perdit pied. Autour de lui, on s'écartait, on criait : Gare! Dans un ah! ah! de satisfaction, des garçons de bureau apportaient les lampes Carcel. D'un pas assuré, d'un air tranquille, automates de l'habitude, ils accomplissaient à l'heure précise leur besogne accoutumée; un gouvernement s'effondrait, Paris changeait de maîtres, mais eux continuaient leur service, projetant sur le grouillement des corps le cercle paisible de la lumière jaune.

Dans le sillage, Martial, sous l'impulsion de ses voisins, avança. Cinq ou six rangs pressés le séparèrent des membres du gouvernement et de la table; il suffoquait, tant la chaleur, l'écrasement étaient forts. Devant lui, en l'air, rien, que le buste agité de Flourens, le singulier raccourci de ce visage hagard que les

lampes éclairaient par en dessous, le voile dense et flottant de la fumée, les dorures vagues du plafond. Les figures qui l'entouraient, l'ensemble de la salle, dans ce mélange d'ombre et de clarté, lui parurent fantastiques; il entendait Flourens proclamer, son nom en tête, au milieu de dénégations ironiques, la liste de son choix. On la discute avec violence, repoussant Rochefort, acclamant Millière, Delescluze, Dorian, Dorian surtout dont la popularité fait l'homme de tous les partis; Blanqui et Félix Pyat soulèvent une tempête; des noms encore... A bout de souffle, Flourens faiblit. Dorian, dans un émoi inexprimable, proteste qu'il n'est pas un homme politique, mais un travailleur, un fabricant; il ne peut diriger la guerre!... Multipliant les refus, le ministre descend de la table et se retire, en plein bacchanal... — Dorian président! Dorian dictateur! Quelques-uns, les moins enragés, imitent sa retraite. Un double courant s'établit, renouvelle en partie, autour des prisonniers, le cercle de geôliers et de curieux. Martial parvient en jouant des coudes à gagner la porte qui se referme derrière lui.

« Quelle heure est-il? Qu'est-ce que je fais là? » fut sa première pensée. Il se trouvait dans un vestibule où l'on circulait moins difficilement; un couloir spacieux, de hautes portes sculptées, un grand escalier de marbre; et partout des groupemens, un va-et-vient, une vibration de ruche. Sa rancune contre le gouvernement tombait, n'avait plus la forme hostile de ce matin; il lui en voulait toujours, mais il le jugeait à plaindre ; les outrages et la violence, loin de servir à quelque chose, n'étaient bons qu'à compliquer la situation. La fermeté que ces hommes montraient en refusant leur démission aux menaces, les intentions patriotiques, quoique désordonnées, de leurs adversaires, est-ce que tout cela ne devrait pas aboutir, dans cette heure si grave, à mieux que ce gâchis? Tant à faire, et tant de forces perdues! Au dépaysement de l'endroit, au spectacle insolite, une tristesse l'étreignit. Déjà, le 8 octobre, il avait été peiné par la dernière manifestation. Sans les bataillons de l'ordre! Viendraient-ils seulement aujourd'hui? Il sentit son impuissance, fut humilié avec Trochu, Jules Favre, les autres. Que se passait-il à présent dans la salle? Une générosité plus forte que ses préventions, la conscience soudaine que Flourens et consorts n'étaient qu'ambitions brouillonnes, plus dangereuses mille fois que la bonne volonté maladroite du gouvernement, le ramenaient à une apprécia-

tion juste. Un besoin de dévouement le saisit : se rendre utile.

« Tâchons de sortir ! Si je pouvais rejoindre mon bataillon ! » Comment s'orienter ? Un dédale de pièces, de corridors, de galeries. Quel escalier prendre ? Après bien des crochets et des détours, il atteignait le rez-de-chaussée, puis une cour. Les tirailleurs de Tibaldi gardaient la porte, visaient brutalement les laissez-passer. Il dut revenir sur ses pas. Et toujours cette foule d'hommes armés, ces faces de colère, de méfiance, de triomphe ; des meneurs fanfarons, de pacifiques gardes nationaux ébahis d'être là ; et ces profils sinistres qui surgissent des troubles, et ces badauds incorrigibles dont la présence obstinée sanctionne les révolutions. Mais Thérould ? Où pouvait-il être ? Martial pénétrait dans l'immense salle du Trône, envahie comme le reste, quand il croisa Jacquenne, portant haut la tête, d'un air grave et mécontent. Allait-il sauver la République ? Une horloge au mur marquait sept heures et demie. Il s'étonna, ayant perdu la notion du temps. Quelqu'un lui prit le bras. — C'est vous, Méjean ? fit-il en reconnaissant un employé des Archives, petit homme rageur, ancien militaire. D'où sortez-vous ? — De là, dit Méjean, en désignant un couloir sur lequel donnaient les bureaux des adjoints et des secrétaires. Il haussa les épaules, et, baissant la voix, il attira Martial dans une embrasure :

— Vous n'imaginez pas ce qui se trame ! Il paraît que le gouvernement, avant d'être tout à fait envahi, a accordé, sur la requête des maires, les élections municipales, sans fixer de date. Dorian vient d'arriver chez Étienne Arago, et supplié de tous côtés, il a signé avec le patron, Schœlcher, Floquet et Brisson, un décret fixant le scrutin à demain. L'affiche vient de partir à l'imprimerie. On croit tout sauver ainsi ! On ne fait que céder à l'émeute, sans bénéfice aucun... Il parlait d'un jet, trouvant enfin quelqu'un à qui se confier : — Au lieu de masser quelques bons bataillons, qui enfonceraient les portes et nettoieraient la salle du Conseil ! Le gros Picard, dès le début, s'est esquivé à l'anglaise. Malin comme il est, j'espérais qu'il nous enverrait la garde. Rien encore ! Et dire qu'on était averti depuis hier ! Étienne Arago avait prévenu Adam, le préfet de police... Et ce jobard de Trochu qui a fait retirer les postes de mobiles, quand il a vu que ça se gâtait ! Pas de coups de fusils, pas d'effusions de sang ! La force morale ! Une bonne blague. Quand on pense que, si l'on voulait, par les souterrains...

Méjean allait trop loin. Qui sait? la garde nationale finirait par arriver ! Tout se dénouerait pacifiquement. Cette horreur de la guerre civile, plutôt que d'amoindrir Trochu, l'honorait. Illusion certes, mais noble. L'archiviste continua :

— Si vous aviez vu l'envahissement du Conseil municipal, une bande menée par Delescluze et Tibaldi ! Ils ont enfoncé à la hache la grande porte du bas, et, grimpant par l'escalier en fer à cheval, ils ont fait place nette, saccageant fenêtres, banquettes et pupitres. En un clin d'œil, plus de maires. Ces Tibaldiens, quelles brutes !

Une clameur lointaine, qui venait de l'intérieur du palais, les fit se regarder. A ce moment une bousculade les sépara. On entendait un bruit montant de tambours battant la charge ; Martial suivit des Bellevillois qui couraient. Il était dans le vestibule de tout à l'heure. Subitement, du grand escalier, précédés des tambours roulant, un chef de bataillon et des gardes nationaux du 106e s'élancèrent. Ils se heurtèrent à la porte close de la salle du Conseil, et après sommations l'enfoncèrent. Mais, à l'intérieur, l'entassement était tel que seuls, le commandant, le porte-drapeau et quelques hommes purent pénétrer. Collé contre un mur, Martial interrogea un des arrivans : Charles Ferry était avec eux, ils étaient du 7e secteur, et conduits par M. Ibos. Inquiets de leur chef, ils s'impatientaient déjà devant la porte refermée, et, l'enfonçant une seconde fois, un plus grand nombre pénétra. Le hourvari ne cessait pas. Un petit sergent, resté dehors, grimpa sur les épaules de ses camarades, et de là put commenter la scène interminable. De longues minutes d'attente, des phrases brèves : les Tibaldiens harangués par Flourens veulent à tout prix faire feu ; le commandant Ibos monte aussi sur la table, il commence un discours. Soudain la table se rompt en deux, Ibos bascule et tombe. Remonté sur l'autre moitié, Flourens parle toujours. La situation empire. On parle de conduire les prisonniers à Mazas, de les fusiller en route. Le commandant fait un signe, les gardes se massent d'un seul côté, contournent la table... — Attention ! dit le sergent. Ils se rapprochent des membres du gouvernement ! Ils les enlèvent !... et, dégringolant, il rallia sa troupe, fit la haie. Dans une confusion, un tumulte, au milieu des coups de poing, Martial vit passer, emporté à bras, le général Trochu, un képi de garde national sur la tête. Les hommes du 106e enserraient Jules Ferry, Emmanuel Arago. Mais le flot se referma, barrant la fuite aux autres. Sous les im-

précations, les fusils en joue, les trois libérés descendaient l'escalier dans ce tourbillon. Martial, saisissant l'occasion, voulut s'échapper avec eux. Il ne put franchir dix marches; furieux, les Tibaldiens le repoussaient, l'un d'eux l'avait empoigné au collet: — De quel bataillon es-tu ? Pour qui ? — Lâchez-le! c'est un frère, commanda une voix connue. — Martial stupéfait hésita à prendre la main que Thérould lui tendait. Le peintre, tout débraillé, les yeux brillans, le teint rouge, sentait l'eau-de-vie. Il déclara, plein d'attendrissement et de mansuétude :

— Ah ! ma vieille, quel beau jour ! Tu n'en reviens pas, hein? — Il s'appuyait sur lui, comme heureux de fortifier son équilibre. Et plus bas : — Parfaitement. Il n'y a qu'à faire la grosse voix, ils obéissent. On me prend pour un membre de la Commune ! Ce sont de bons diables, nous avons trinqué. Et, montrant une porte près d'eux, il ajouta : — J'ai fait de la besogne depuis que je t'ai quitté. Tiens, voilà le salon de Blanqui. J'ai copié plus de vingt listes.

La porte s'ouvrit, démasquant la profondeur d'un salon rouge, et, dans la lumière des lampes, des dos courbés sur une table, d'autres personnages se démenant. Ils entendirent : — Eh bien ! tu seras préfet de Metz ! — Ah ! mais non, je n'en veux pas. Bordeaux, soit ! — Toi, Lechurel, à Nîmes... Bacu, directeur des Postes ? — Qui a la Préfecture de police ? — On la supprime. — C'est idiot ! Est-ce qu'on gouverne sans police ? Donnez-moi la Police ! Dégoûté, Martial se détourna : la curée !

Plus loin, des marchands, des femmes qui portaient des brocs de vin, des paniers avec des saucissons, des cigares, allaient de groupe en groupe. On vint chercher à manger pour les prisonniers. Il vit emporter une tranche de cheval dans un morceau de pain, destiné à Jules Favre. Des affamés en sueur mâchaient, buvaient; beaucoup, de fatigue ou d'ivresse, gisaient par terre. D'autres, congestionnés, leur fusil entre les jambes, assis le dos au mur, ronflaient. On respirait un air lourd et surchauffé; une buée couvrait les vitres, les panneaux et les glaces. Une horrible odeur de chair malpropre, de drap et de cuir mouillé écœurait Martial. La tête lui tourna. Sa tristesse croissait avec sa lassitude.

A partir de ce moment, tout se résuma pour lui en une suite incohérente de tableaux, avec cette précision coupée de lacunes, cette sensation de l'absurde qu'on trouve si naturelle en rêve.

Allant, venant, prisonnier libre, il vécut des heures tumultueuses, hanté par une succession de visages, dont certains l'obsédaient. Il errait comme un somnambule.

Du temps s'écoula... Un tirailleur de Flourens saigne du nez. Un gros chien remuant la queue furète partout, cherchant son maître. Une nouvelle poussée de gardes nationaux! Ils montent sans trop de résistance. Ce sont des bons, du 17e. Charles Ferry est encore avec eux. Ils occupent un salon, mettent des sentinelles aux portes de la salle du Conseil et de celle de Blanqui. Ils arrêtent et déchirent au passage les ordres de la Commune. Les insurgés finissent par s'en rendre compte, crient : — Aux revolvers! — Blanqui et Flourens se montrent, s'enquièrent. Le commandant du 17e ordonne : — Empoignez-moi le citoyen Blanqui! — Une lutte. Un petit vieux qui semble n'avoir que le souffle se débat, secoué, tiraillé, écartelé. On voit blêmir sa face grisâtre où proémine un grand nez cassé, sur une bouche démeublée. Un vaste front, des yeux où l'idée brûle. Son col est arraché, sa houppelande se déchire. Un coup de pistolet éclate. Où est Thérould?...

... Ailleurs, ce grand vieillard ascétique, à l'air orgueilleux et fin sous des cheveux blancs, c'est Delescluze. Il parle avec un chef de bataillon de la garde nationale couvert de boue. Autour d'eux, des gens à mauvaise mine. Ils murmurent : — C'est un commandant qui accourt des avant-postes. — Aussitôt des vivats. — Il faut y aller aussi! Il faut sortir! La levée en masse! — Exécutez les lois, dit l'officier, les hommes de vingt à vingt-cinq ans au combat, de trente-cinq à quarante-cinq dans les forts, les vieillards derrière les remparts. — Un tonnerre d'applaudissemens. On veut le proclamer général en chef...

... Martial est maintenant dans la salle du Conseil. Comment, déjà minuit? Voilà Blanqui, délivré, qui réapparaît, le cou nu, les vêtemens en désordre. On l'accable de poignées de mains, on lui fait fête. Il s'asseoit à la table avec Delescluze, Flourens, Millière et un homme blême qui est Ranvier. L'ascendant tranquille de Blanqui, sa voix grêle, mais nette, annoncent le maître. Sa plume grince sur le papier. Il signe des ordres, des ordres. Il réglemente l'émeute. Au bout de la pièce, dans l'embrasure d'une des deux fenêtres sur la Seine, les prisonniers sont réunis, assis sur des chaises, plongés dans leurs réflexions. Garnier-Pagès et le général Tamisier se taisent, Jules Simon échange un

mot avec son voisin le ministre de la Guerre, le général Le Flô en civil. Jules Favre, avec un beau mépris, dort la tête renversée, la bouche ouverte. Les tirailleurs de Flourens, postés en demi-cercle, les surveillent, prêts à faire feu à la moindre tentative de délivrance.

... Encore un trou; une vision qui ne se relie à rien. Il a dû s'écouler des heures. Martial, la tête dans ses mains, est affalé sur une marche d'escalier, près de la cour des cuisines... Mais que fait donc la garde nationale? Va-t-on laisser tuer comme cela les représentans de la France? Vingt bataillons devraient être arrivés depuis longtemps. Pourquoi Paris ne se lève-t-il pas?... Des voix. C'est Delescluze et Dorian qui passent. Ils causent avec animation. Les choses ne vont donc pas toutes seules? Méjean, — d'où sort-il? — s'asseoit près de lui, bien las. Martial n'est pas surpris, c'est le songe qui continue. Méjean parle : — Ils sont moins fiers! Les bons bataillons arrivent et cernent l'Hôtel de Ville ! Ah ! Ah ! Ah ! Pas moyen de quitter la souricière. Aussi on négocie, on transige. Il faut voir leurs figures : d'abord la jactance, puis le doute, maintenant l'inquiétude. Dorian, croyant bien faire, s'est entremis. On ne les poursuivra pas... Mais entendez-vous ? Il y a du nouveau en bas. On débouche des souterrains !... » Tous deux se précipitent. Des commandemens en breton ; les mobiles du Finistère, baïonnette croisée, foncent, déblayant le rez-de-chaussée.

... Une heure encore. Il paraît qu'on a trouvé Étienne Arago errant dans un escalier, à l'entrée des sous-sols. Méjean s'est fait reconnaître d'un capitaine. Il donne des indications sur la disposition des couloirs : on aurait vite fait d'enlever toute cette canaille ! Ce n'est pas l'envie qui en manque aux mobiles. Mais non, on compromettrait la vie des otages ! Le général Le Flô lui-même est venu donner des ordres. A aucun prix, que le sang ne coule. Du moins on a ramassé deux cent cinquante braillards, ils sont sous clef dans les caves. Enfin, enfin, les portes s'ouvrent devant deux compagnies du 106e et du 17e, envoyées par Trochu, Jules Ferry en tête. Ils parlementaient depuis des heures. Les mobiles leur frayent le chemin, prennent d'assaut le grand escalier, et parvenus à la salle du Conseil, s'écartent pour laisser passer Ferry et les gardes. La porte cède. On aperçoit les émeutiers en désarroi, braquant le fusil sur leurs captifs. On entend la dure voix de Ferry, et, quelques instans après, Blanqui sort au bras

de Tamisier, qui protège de l'autre côté Flourens. Décidément, il y a eu transaction. Pêle-mêle descendent, fripés, livides, les yeux cernés, les cheveux collés, Jules Favre, Millière, Garnier-Pagès, Delescluze, Simon, Ranvier, les deux gouvernemens délivrés ensemble, et s'amnistiant l'un l'autre.

Dans la fraîcheur glacée de la nuit, Martial s'éveillait. Hors de la fantômale clarté de sa prison, les ténèbres que rendait plus noire la lueur tremblotante des réverbères, les haies épaisses de gardes nationaux dont les fusils scintillaient confusément, le souffle vif du vent, lui furent un soulagement infini. En même temps, il gardait une souffrance, une honte obscures. Le vertige dont la ville entière venait d'être frappée l'emplit de regrets. Il pensait à ce débordement d'excès et de folies, à ce coupable exemple de guerre civile ; amèrement il évoqua les garnisons des forts, l'armée aux avant-postes, les sentinelles en faction ; au delà, la France qui, confiante dans sa capitale, s'armait pour la défendre ; et entre eux, derrière leurs tranchées, les Allemands à l'aguet, attendant joyeux que les Parisiens s'égorgeassent, pour entrer.

Paul et Victor Margueritte.

(*La deuxième partie au prochain numéro.*)

LE P. GRATRY

Le P. Gratry, sa Vie et ses Œuvres, par S. E. le Cardinal Perraud, évêque d'Autun, membre de l'Académie française. — Un vol. Téqui; Paris, 1900.

Depuis des années le cardinal Perraud nous devait, il devait au P. Gratry, que dis-je? il se devait à lui-même un beau livre, qu'il pouvait seul écrire et qu'il publie aujourd'hui. Il s'excuse, en sa préface, de l'avoir gardé et comme réservé cinq ans dans son esprit et dans son cœur. Mais de cette réserve, involontaire d'ailleurs, il semble que l'œuvre sorte plus claire, plus chaude aussi, et qu'une plus longue méditation, un souvenir plus longtemps fidèle accroisse la tendresse et la force du témoignage rendu.

On sait qu'avec le P. Charles, son frère, et l'abbé Perreyve, leur ami commun, le cardinal-évêque d'Autun fut jadis le disciple, le compagnon et le fils spirituel du P. Gratry. Attiré par lui à la vie sacerdotale, il vécut longtemps près de lui : non pas à son ombre, mais au contraire à sa lumière et comme dans son rayonnement. Il concourut avec lui à la restauration de cet illustre « Oratoire de France, » dont il devait être l'historien et dont il est aujourd'hui le chef. En 1872, quand le P. Gratry mourut, à l'étranger, le P. Perraud alla l'aider à mourir. Il avait reçu de lui la première touche divine; il lui donna la dernière. Aujourd'hui enfin, en le faisant revivre devant nous, il achève de payer sa dette et consomme entre leurs deux âmes un long échange sacré.

I

Le P. Gratry a parlé dans *les Sources* de « cet unique travail que l'oracle imposait à Socrate dans sa prison, pendant les quel-

ques jours qui le séparaient de la mort, lorsqu'il lui dit ce mot que nous ne savons pas traduire : *Ne faites plus que de la musique;* mot qui doit signifier qu'il faut finir sa vie dans l'harmonie sacrée. » Ce travail unique a été tout le travail du P. Gratry, le travail de son esprit et de son cœur. Il a pratiqué, dans le sens le plus étendu et le plus noble, le précepte qu'il croyait ne pas savoir traduire, et sa vie ne s'est pas seulement achevée dans l'harmonie : elle s'y est écoulée tout entière.

Harmonie de l'homme avec lui-même : accord entre les divers modes de connaître, entre les divers objets de la connaissance, entre les sciences, ou plutôt la science comparée, et la foi ; harmonie de tous les hommes et de tous les peuples entre eux par la commune obéissance aux lois évangéliques de justice et de charité : tels sont les cercles toujours élargis et comme dilatés, que le P. Gratry a remplis de lumière par sa pensée et de chaleur par son amour.

Son âme à lui ne fut pas tout de suite harmonieuse. En des *Souvenirs*, que son biographe a pu comparer aux *Confessions* de saint Augustin, il a raconté, souvent avec une admirable éloquence, les vicissitudes d'une jeunesse tantôt impie, tantôt hésitante et partagée. Né à Lille en 1805, de « parens excellens, » mais qui n'avaient aucune habitude religieuse, Alphonse Gratry fut élevé, sauf l'époque de sa première communion, dans le « mépris et l'horreur des églises et des prêtres. » Semblable au fils de Monique, il connut « la ferveur de l'irréligion (1). » Sa première communion fut pieuse et même sainte. Mais, quand vint la première épreuve et le temps qu'il a nommé l' « époque du scandale, » l'enfant, dans son esprit au moins, se troubla. Ses compagnons et ses maîtres conspiraient contre ses croyances. « En seconde, nous vîmes venir un nouveau professeur, un bel homme de vingt-quatre ans, qui avait la croix d'honneur. Enthousiasme de toute la classe. Et l'enthousiasme s'accrut encore lorsque, dans une énergique profession de foi, il nous apprit qu'il était ennemi des tyrans, ami de la vertu et supérieur à toute superstition. Il se moquait beaucoup d'Homère, de la Bible et du Pape ; il racontait les faits de la tyrannie et de l'Inquisition. Sur ce, tous les élèves de seconde perdirent la foi (2). » Deux ans plus tard, étant « vétéran » de rhétorique, l'écolier la retrouva. C'était un soir

(1) Cardinal Perraud.
(2) *Souvenirs de Jeunesse.*

d'octobre 1822. Assis sur son lit de collège, il eut d'avance la vision complète de sa vie, d'une vie qui s'annonçait heureuse, glorieuse peut-être. « Tout le bonheur possible de la terre était concentré là. » Mais soudain, comme un nuage sur le soleil, l'idée de la mort passa sur l'avenir et l'obscurcit. De même qu'il avait goûté la vie, il sentit la mort, avec tant de violence et d'horreur, qu'une voix cria en lui : « O Dieu ! Lumière ! Secours ! Expliquez-moi l'énigme, ô mon Dieu ! Je le promets et je le jure ! faites-moi connaître la vérité, et j'y consacrerai ma vie entière. »

Il ne se rendit pourtant pas tout entier, ni tout de suite. Quelque chose de lui résistait encore. Il lisait de mauvais livres et gardait une rose fanée. Mais l'impression divine demeurait, et se creusait peu à peu. L'année suivante (il était en philosophie), un nouveau professeur lui fut donné, et ce qu'un maître impie avait défait dans l'âme du jeune homme, un autre, plus humble, le refit saintement. Pour la seconde fois il cria vers son Père. Ce fut, dit-il, « comme un écho du grand cri de l'année précédente. Je pressentais la liaison de ces deux prières, de ces deux soirées et de ces deux voix, l'une intérieure, qui m'avait préparé et qui m'avait laissé un germe dans le sein, l'autre extérieure, qui venait appeler le germe à la lumière (1). »

Croyant désormais, et pour toujours, il voulut savoir, afin de concilier en lui-même, et, s'il se pouvait, dans les autres, la raison et la foi. « Je résolus d'apprendre les sciences. J'entrerai dans cette citadelle, me disais-je, et nous verrons si on a le droit de n'y pas croire en Dieu. » Il y entra d'emblée. Quelques mois lui suffirent pour se préparer à l'École polytechnique et pour y être admis. Il y connut encore le doute, l'angoisse et presque le désespoir. Mais c'était sa dernière épreuve. En sortant de l'École, il donna sa démission et rompit d'un seul coup avec ce qu'il appelait son « avenir visible. » Il avait résolu de ne pas se marier, de ne jamais devenir riche et de « rester libre à l'égard de toutes choses, hors la volonté de Dieu, sa justice et sa vérité (2). »

Prêtre, philosophe, polémiste, apologiste et apôtre, précurseur, écrivain, le P. Gratry a été tout cela : tant de caractères ou de personnages, que son biographe distingue, se sont fondus en l'unité de sa nature harmonieuse. « C'est avec notre âme tout entière, dit Platon, qu'il faut retourner notre raison, afin que de

(1) *Souvenirs de Jeunesse.*
(2) *Ibid.*

la vision des choses qui passent, elle puisse fixer le foyer de la lumière et de l'être. » Et voici le commandement de Moïse, que l'Évangile a confirmé : « Tu chercheras le Seigneur de toute ton âme, de tout ton cœur, de tout ton esprit, de toutes tes forces. » Celui-là seul le trouvera qui l'aura cherché ainsi, d'une recherche en quelque sorte multiple et totale. Elle est la condition nécessaire, la méthode absolue et unique pour arriver à la vérité. Le P. Gratry s'en était fait une loi. Entre les deux grands procédés intellectuels, syllogisme et dialectique, il préféra le dernier, précisément parce qu'il demande beaucoup non seulement à l'esprit, mais à la volonté. « L'intelligence peut perdre ou retrouver sa force d'élan vers l'infini. Cela dépend du ressort de l'âme et de la liberté morale, cet élan étant à la fois et indissolublement intellectuel et moral et ne pouvant être qu'un mouvement de totalité de l'âme humaine. Le mouvement intellectuel... ne s'exécute pas dans l'âme sans le mouvement moral correspondant. Voilà pourquoi les âmes malades ne l'opèrent point (1). »

Par malheur il y a beaucoup de ces âmes : la beauté de la sagesse les attire, mais leur passion les empêche d'en suivre l'attrait. « On cherche peut-être la sagesse de tout son esprit, mais pas de tout son cœur, » de son pauvre et faible cœur. « Est-ce que le plus grand fléau de la philosophie n'a pas été de tout temps cette maladive séparation de l'intelligence qui s'isole, dans l'âme, des autres forces; qui se sépare artificiellement du sentiment et de la volonté (2)? » Notre raison, à peine formée, se complaît en elle-même, et, pendant qu'isolée elle s'élève et s'évanouit dans le vide, nous savons jusqu'où, solitaire aussi, peut descendre notre amour. Alors « on voit d'un côté se dresser dans l'âme la crête de l'orgueil, orgueil produit par un commencement de lumière, qui n'est pas la lumière, mais bien sa ruine ; tandis que, de l'autre côté, on voit se former au bas de l'âme l'égout de la sensualité, sensualité produite par un commencement d'amour dégradé, qui n'est point l'amour, mais l'obstacle à l'amour (3). »

Gardons-nous donc indivisibles, et que tout soit commun entre notre esprit et notre cœur, entre notre entendement et notre volonté. On aperçoit aussitôt les conséquences d'un pareil accord : il confirme la promesse faite sur la montagne : « Heureux les

(1) *Connaissance de Dieu.*
(2) *Connaissance de l'Ame.*
(3) *Ibid.*

cœurs purs, car ils verront Dieu; » il introduit dans l'ordre de la connaissance, dans l'ordre non seulement de la foi, mais de la raison elle-même, un élément de morale, c'est-à-dire de liberté, de mérite ou de vertu.

Toute opération de l'intelligence, y compris l'expression de nos idées, exige, pour être parfaite, le concours de nos facultés. « Pour écrire, il ne faut pas seulement sa présence d'esprit, il faut encore sa présence d'âme, il faut son cœur, il faut l'homme tout entier; c'est à soi-même qu'il faut en venir. » A soi-même, à tout soi-même d'abord, mais pour monter plus haut, pour s'élever jusqu'à la suprême et divine concordance que le P. Gratry définit en ces termes : « Il faut apprendre à éviter non seulement tout mot sans pensée, mais toute pensée sans âme, mais tout état d'âme sans Dieu. »

Entre les modes mêmes du travail, entre les moyens pratiques de parvenir à la vérité, le rapport, bien plus, l'union est nécessaire. Les « Conseils pour la conduite de l'esprit » que le P. Gratry a rassemblés sous ce titre : *les Sources*, ne conduisent pas dans la voie solitaire. Lecture et prière, théologie et physique, morale et physiologie, « sources » divines ou seulement humaines, abreuvons-nous à toutes, si nous voulons que la vie totale afflue en nous. Organisons, ordonnons le temps lui-même. Consacrons le matin à l'étude et le soir au repos. Mais que ce repos, que le sommeil qui le suit, gardant un reste de pensée et de méditation, travaille en secret et porte des fruits. Connaissons la vertu mystérieuse des échanges et des alternatives nécessaires. Cessons parfois de lire, c'est-à-dire d'écouter, pour écrire : en d'autres termes, pour parler à notre tour; puis cessons de parler de la sorte et taisons-nous : c'est encore une « source » que le silence. Ainsi le loisir et le recueillement autant que le labeur; ainsi des formes de travail diverses et qui peuvent sembler contradictoires; ainsi les heures du jour et celles mêmes de la nuit, tout enfin conspirera pour établir en nous la solidarité des facultés, et, comme disait saint Thomas, « la pénétration des forces. »

L'accord qui doit régner en nous, si nous voulons connaître, existe hors de nous, autour de nous, entre les objets mêmes de notre connaissance. Leibniz a formulé cette vérité quand il a dit : « Il y a de l'harmonie, de la métaphysique, de la géométrie, de la morale partout. » Il y a partout, ajoute le P. Gratry, de la physique et de la théologie. « La science comparée est la

science véritable ; elle seule est la science, et le XVIIe siècle n'est au-dessus de tous les autres que pour l'avoir possédée, parce que ses plus grands hommes, de Képler à Newton, furent à la fois « mathématiciens, physiciens, astronomes, naturalistes, historiens, théologiens, philosophes, écrivains (1). » Il faut être savant ainsi ; qui l'est autrement ne l'est point. « Les mathématiques isolées brûlent et dessèchent l'esprit ; la philosophie le boursoufle ; la physique l'obstrue ; la littérature l'exténue, le met tout en surface, et la théologie parfois le stupéfie (2). » Aucun bien ne s'acquiert et nul mal ne s'évite que par le croisement des influences, par l'alternance ou la superposition des cultures. Craignez-vous que cette ambition, que cette acquisition totale épuise vos forces ou les dépasse, apprenez au contraire comment elle les exerce et les multiplie : «... Il se passe dans l'esprit ce que la science a constaté pour l'eau dans sa capacité d'absorption. Saturez l'eau d'une certaine substance, cela ne vous empêche en rien de la saturer aussitôt d'une autre substance, comme si la première n'y était pas, puis d'une troisième, d'une quatrième et plus. Au contraire, et c'est là le fort du prodige, la capacité du liquide pour la première substance augmente encore quand vous l'avez en outre remplie par la seconde, et ainsi de suite, jusqu'à un certain point (3). » Faut-il croire que, par une conformité mystérieuse, le miracle se reproduise en nous ? Le P. Gratry, du moins, quand il nous propose ou nous impose l'étude de la science comparée, demeure fidèle à sa méthode, puisqu'il emprunte à l'ordre physique, pour l'appliquer à l'ordre de l'esprit, non seulement un exemple, mais une loi.

Personne mieux que le P. Gratry n'a compris l'action et la réaction réciproques des sciences. Il aimait à les voir solidaires, ou plutôt charitables entre elles, empressées à porter le fardeau les unes des autres. Il admirait dans le passé les effets de leur mutuel secours. « Quelle n'a pas été la fécondité de l'algèbre appliquée à la géométrie, puis la fécondité de cette science double appliquée à son tour à la physique et à l'astronomie (4) ! » Il espérait davantage encore : l'avenir lui promettait un concert toujours plus vaste et plus harmonieux : « Que sera-ce quand

(1) *Les Sources.*
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*

on ira plus loin et que l'on saura comparer les sciences morales aux sciences physiologiques, et même physiques, et le tout à la théologie (1)? »

Le P. Gratry a possédé lui-même le secret, j'allais dire le génie de ces hautes comparaisons. Nul esprit ne fut moins particulier ou moins partiel que le sien. Il avait le goût de l'universel, la passion de l'ensemble, et c'est au centre des choses qu'il plaça toujours la vérité, comme la vertu. « Je travaillais, dit-il en racontant sa jeunesse, la théologie et la philosophie réunies, la scolastique et la mystique prises ensemble, et le tout comparé à toutes les sciences. » Aborde-t-il avant toutes les autres, pour la résoudre par le procédé dialectique, la question de l'existence de Dieu, c'est que toutes les autres y sont comprises : « En traitant cette question générale, nous sommes en théodicée, par conséquent en métaphysique; nous sommes en logique, puisqu'il s'agit de l'un des deux procédés de la raison, et même du principal. Nous sommes évidemment en morale, puisque la condition sans laquelle nul ne se démontre l'existence de Dieu est une condition morale, un acte libre de notre âme; nous sommes dès lors en psychologie, puisqu'il s'agit et de l'acte principal de l'intelligence et de l'acte principal de la volonté. Nous sommes au point où toutes les branches de la philosophie se touchent, au centre, à la racine de la philosophie (2). »

Après Dieu, s'il veut connaître l'âme, le P. Gratry ne l'isolera pas; il ne l'étudiera pas seule, parce qu'elle n'est pas seule en effet. Il se souviendra de la distinction de saint Augustin : « L'âme dans son corps, l'âme en elle-même, l'âme en Dieu. » Il n'oubliera pas le mot de saint Thomas : « L'âme n'est pas l'homme, » et il parlera ainsi : « Pour connaître l'âme et le corps, il faut savoir d'abord que l'âme est l'image de Dieu et que le corps est l'image de l'âme. L'âme et le corps se ressemblent : le corps est signe et instrument de l'âme. Il faut poursuivre cette ressemblance pour connaître l'âme par le corps, le corps par l'âme. Il faut que la science de l'âme serve enfin à la science du corps, et que les deux sciences se soutiennent, et que la science de Dieu les soutienne l'une et l'autre (3). » Il écrivait un jour : « Quand je dis feuille d'arbre, je ne dis pas feuille tombée, mais feuille

(1) *Les Sources.*
(2) *Connaissance de Dieu.*
(3) *Connaissance de l'Ame.*

tenant à l'arbre. » Il n'a jamais regardé, sans la voir tenant à l'arbre, une seule feuille de l'arbre de la science, ou de la vie.

Que dis-je? Il voyait l'arbre tout entier, ayant la science à sa base, à son faîte la religion. Il a su autant qu'il a cru; jamais il ne s'est montré moins jaloux, et son humilité seule m'empêche d'ajouter : moins fier, de sa raison que de sa foi. C'est pendant son année de philosophie qu'il éprouva l'invincible besoin « de savoir ce qui est » et de « laisser les mots pour aller aux choses. » Par amour pour la vérité, pour le service de Dieu, il brisa le charme dont la beauté littéraire le tenait alors enchanté. Mais il ne le brisa qu'en pleurant. Il répétait avec le psalmiste : « Parce que je sors de la vanité littéraire, j'entrerai dans les profondeurs de Dieu; » mais, alors même qu'il faisait au Seigneur l'énergique et douloureux sacrifice « de ces fleurs, de cette sève, de ce soleil, de ce printemps, » il lui disait tout bas : « Vous me rendrez tout cela peut-être. » Le Seigneur le lui a rendu.

A dix-neuf ans, à peine savait-il faire une multiplication. A vingt ans, élève de l'École polytechnique, il retenait sans prendre de notes une leçon d'algèbre qui avait duré cinq quarts d'heure, et les calculs dont Ampère avait deux ou trois fois couvert le tableau. Voilà ses dons scientifiques. Ses dispositions pour la philosophie, pour la métaphysique même, eurent quelque chose de plus hâtif encore et de plus étonnant, témoin cette page que nous empruntons aux *Souvenirs de Jeunesse* : « Je me souviens, dans ma première enfance, avant l'âge qu'on appelle de raison, d'avoir un jour senti l'impression de l'Être dans sa vivacité. Un grand effort contre une masse extérieure distincte de moi, dont l'inflexible résistance m'étonnait, me fit articuler ces mots : « Je suis. » J'y pensais pour la première fois. La surprise s'éleva bientôt jusqu'au plus profond étonnement et jusqu'à la plus vive admiration. Je répétais avec transport : Je suis! Être! Être! Tout le fond religieux, poétique, intelligent de l'âme, était en ce moment éveillé, remué en moi... Une lumière pénétrante, que je crois voir encore, m'enveloppait : je voyais que l'Être est, que l'Être est beau, bienheureux, aimable, plein de mystère. Je vois encore, après quarante années, tous ces faits intérieurs et les détails physiques qui m'entouraient. »

C'est là qu'il est permis de songer aux *Confessions* de saint Augustin : elles ne renferment rien de plus saisissant. Ainsi Dieu se révélait pour la première fois à cet enfant, non pas, comme à

tous les autres, par une impression sentimentale et pieuse ; encore moins sous une figure personnelle, avec les traits humains du Christ ou, comme ils disent, du « petit Jésus, » mais par une intuition foudroyante, exaltée jusqu'au transport, jusqu'à l'extase, de l'Être absolu et infini.

Le P. Gratry a été le philosophe et le métaphysicien qu'avaient annoncé des signes aussi éclatans. D'aucuns, rapporte son biographe, en ont pu douter. Voici comme il leur répond : « Si, pour être philosophe et reconnu comme tel, il faut avoir inventé quelque système inconnu jusqu'alors, trouvé sur les problèmes essentiels que se posent la raison et la conscience des théories entièrement inédites, annoncé la prétention d'ouvrir à l'esprit humain des voies pas encore frayées et où l'expérience et la sagesse traditionnelles ne seront comptées pour rien : dans ce cas, après avoir décerné pompeusement le titre de philosophe à Spinoza, à Kant, à Hegel, on pourra le dénier au P. Gratry (1). »

En ce sens et à ce prix, le P. Gratry l'eût refusé tout le premier. Une aventure de sa jeunesse l'avait mis de bonne heure en garde contre l'esprit de nouveauté, ses illusions et ses égaremens. Il se souvenait d'avoir admiré trop longtemps, comme un sage et même comme un saint, un maître qu'il devait reconnaître un jour pour un charlatan et un imposteur. « Pourquoi, se demande-t-il, avais-je couru ce danger ? Parce que je cherchais les hommes qui parlent en leur nom et non pas ceux qui parlent au nom de Dieu. Cet homme me séduisait parce que je le croyais savant et auteur de fort grandes découvertes. Et je méprisais les prêtres parce qu'ils n'avaient rien inventé. Je ne voyais pas que cet homme, qui avait inventé tant de choses, inventait la vérité, pendant que ces prêtres, qui n'inventaient rien, se bornaient à transmettre la vérité reçue. J'étais dans cette erreur que condamne l'Évangile : « Moi, je viens au nom de mon Père, et vous ne me recevez point. « Si quelqu'un vient en son propre nom, vous le recevez (2). »

Il ne fut pas de ceux qui viennent en leur propre nom. Mais, reprend le cardinal Perraud, « si l'essence de la philosophie, suivant le sens étymologique de ce mot, consiste dans la recherche et dans l'amour de la sagesse ; si, pour rappeler de belles définitions des anciens, elle est « la connaissance des choses di-« vines et des choses humaines, » de leurs causes et de leurs rela-

(1) Cardinal Perraud.
(2) *Souvenirs de jeunesse.*

tions; si cette science ou cette sagesse se propose pour objet de résoudre, par les méthodes les plus lumineuses, les plus compréhensives, les plus accessibles à tous, les difficultés théoriques et pratiques avec lesquelles l'homme est obligé de se mesurer pendant son passage en ce monde; si elle lui apprend à se bien servir du don de l'existence, à le rendre profitable à lui-même, aux autres, à la société du genre humain; si, par la vérité mieux connue sur son origine et sur sa fin, elle l'aide à trouver des ressources précieuses pour mieux accomplir ses devoirs, porter plus vaillamment les épreuves inévitables de la vie et, comme dit excellemment Aristote, se mieux acquitter de son métier d'homme, ἀνθρωπεύεσθαι : à tous ces titres, le P. Gratry doit être rangé parmi les philosophes qui auront le mieux mérité de leur temps, de leur pays, de l'humanité tout entière. »

Philosophe peut-être, mais philosophe mystique, a-t-on repris avec dédain, comme si le P. Gratry n'avait fait que substituer « une sorte de sentimentalité vague et occulte à l'exercice normal et nécessaire de la raison (1). » Il eût plutôt fait le contraire. Il fut mystique sans doute : par nature, et pour ainsi dire par définition, le prêtre, le religieux ou seulement le chrétien parfait aurait quelque peine à ne pas l'être. Mais il le fut comme ceux que Bossuet appelait les « mystiques en sûreté. » Il le fut selon cette définition : « Ne pas seulement entendre, mais sentir et pâtir le divin, » ou suivant cette autre : « Ne pas seulement voir les spectacles divins, mais goûter les saveurs divines. » Une pareille doctrine, un tel état n'a rien de commun avec le faux mysticisme, celui que réprouva Bossuet sous le nom d' « anéantissement pervers, » et qu'il fit condamner. Pour s'en convaincre, pour bien comprendre que le vrai mysticisme comporte non pas l'inaction, mais l'acte ; non pas l'abolition, mais l'accroissement et la dilatation de l'être, autrement dit de la raison et de la volonté, lisez dans le second volume de la *Connaissance de Dieu* l'analyse de la Querelle du quiétisme. Vous y verrez comment, — avec quelle sagesse, et j'allais dire quel bon sens, — le P. Gratry se félicite que l'Église ait pris et résolu cette grande et universelle question, métaphysique et morale à la fois, « du côté le plus *pratique*, le plus touchant, le plus utile au genre humain. »

(1) Cardinal Perraud.

La raison ! Le P. Gratry a protesté toute sa vie, et par toute son œuvre, de son respect et de son amour pour elle. Avec une mélancolie pénétrante, il répétait sans cesse le mot de Fénelon : « Nous manquons encore plus sur la terre de raison que de religion. » Où donc, se demandait-il, « où donc sont aujourd'hui les esprits médiocrement raisonnables ? » Autrefois on combattait le christianisme au nom de la raison ; maintenant, ayant reconnu qu'elle le soutient et le confirme, on ose, afin de le perdre à tout prix, s'attaquer à la raison elle-même. Tel fut l'effort ou le crime de Hegel, et, dans la fameuse doctrine de l'identité des contraires, le P. Gratry ne voulut jamais voir autre chose que le plus monstrueux des attentats contre la raison. Toute l'introduction de la *Connaissance de Dieu* consiste dans une admirable apologie de la raison, dans la défense de ces principes naturels, de ces « préambules de la foi » que l'Église a toujours consacrés et qu'elle inscrivit un jour en tête du catéchisme rédigé par les Pères du Concile de Trente. Qui donc a parlé plus magnifiquement que ce théologien catholique de la philosophie grecque? Qui s'est plus directement inspiré de Platon, lui empruntant sa méthode préférée, la dialectique, et se félicitant que saint Thomas ne lui fût nullement contraire, « ce qui serait un défaut capital. » — « Les chrétiens, quand la lumière de l'Évangile illumina le monde, n'avaient point à changer les élémens de philosophie véritable qui étaient dans le monde. Ils n'eurent qu'à les accepter, comme ils ne purent qu'admettre la géométrie. Ils ont reçu Platon et Aristote, dans la partie solide de leurs travaux, comme ils avaient reçu Euclide (1). » C'est en ces termes que, dans son histoire de la théodicée, au moment d'aborder saint Augustin, l'auteur de la *Connaissance de Dieu* prend congé de la philosophie antique. Et plus loin, embrassant du regard les deux versans que sépare la croix, il ajoute : « Des deux régions du monde intelligible qu'ont distinguées tous ceux qui ont entrevu la lumière, l'esprit humain occupait l'une, et par une conjecture certaine regrettait l'autre. Maintenant il occupe les deux (2). » Dira-t-on toujours que le P. Gratry méconnaît la raison, quand on le voit l'admirer ainsi, même seulement païenne, et lors même qu'elle ne faisait encore qu'attendre la foi?

Qu'on se rappelle aussi quelle part il a faite à la raison dans

(1) *Connaissance de Dieu.*
(2) *Ibid.*

la démonstration de l'existence de Dieu. Le P. Gratry a défini cette démonstration : « Le plus haut emploi d'un procédé général de la raison, dont la méthode géométrique infinitésimale est une application particulière... Ce procédé, qui en géométrie s'élève à l'infini mathématique, s'élève aussi, en métaphysique, à l'être infini qui est Dieu. Rigoureux comme la géométrie, il est en outre de beaucoup le plus simple et le plus rapide des deux procédés de la raison. Il consiste, étant donné par l'expérience un degré quelconque d'être, de beauté, de perfection, — ce qui est toujours donné dès qu'on est, qu'on voit, qu'on pense, — il consiste, disons-nous, à effacer immédiatement par la pensée les limites de l'être borné et des qualités imparfaites qu'on possède ou qu'on voit, pour affirmer sans autre intermédiaire l'existence infinie de l'être et de ses perfections correspondantes à celles qu'on voit (1). » Mais, si le cardinal Perraud se défend, — avec trop de modestie, — d'entrer dans l'analyse détaillée de cette théorie, quelle ne serait pas, si nous l'osions, notre témérité? Il suffira, croyons-nous, d'avoir signalé cette application d'un procédé rationnel et scientifique à la démonstration des vérités surnaturelles, comme le dernier et peut-être le plus éclatant hommage que le philosophe et le théologien ait rendu à la raison.

Ces « deux régions du monde intelligible » que le P. Gratry distinguait tout à l'heure, il s'est consacré, sans jamais les confondre, à les comparer toujours. Cette comparaison constante, et constamment renouvelée par des exemples sans nombre, est une des parties les plus fortes en même temps que les plus originales de sa doctrine et de sa méthode. Elle établit entre les choses de nouveaux rapports, c'est-à-dire des lois nouvelles. Et, s'ils n'offrent pas toujours avec évidence le caractère de nécessité qui seul fait la loi, ces rapports ont du moins l'apparence, la valeur spéculative d'hypothèses parfois ingénieuses, parfois grandioses, et tout près d'être sublimes. Toujours le mot de Leibniz : « Il y a de l'harmonie, de la métaphysique, de la géométrie, de la morale partout. » Voyons comment, après avoir cité ce mot, et même, nous l'avons dit, y avoir ajouté, le P. Gratry va le vérifier. Si, par exemple, comme l'expose à propos du dogme de la Trinité l'auteur de la *Philosophie du Credo*, si le point solide, élément de l'espace plein, implique « trois élémens, trois direc-

(1) *Connaissance de Dieu.*

tions, trois points linéaires, tout prêts à éclater chacun dans l'une des trois dimensions de l'espace; » si le rayon solaire se divise en trois rayons (de force, de lumière et de chaleur), comme la gamme de sept notes peut se ramener aux trois notes fondamentales de l'accord parfait; si toute chose enfin porte quelque vestige de la Trinité et pour ainsi dire le cachet du Dieu unique en trois personnes: c'est donc qu'il y a de l'harmonie, de la géométrie et même de la physique dans la théodicée.

Il y a de la géométrie dans la morale. Saint Augustin n'a-t-il pas été jusqu'à parler des dimensions de notre âme? Bossuet en distinguait le fond et la surface, et Képler a écrit un chapitre sur « l'Affinité de l'âme et du cercle. » Dans l'âme enfin, et dans les âmes, il y a de l'astronomie. Autour du centre ou du foyer de leur vie, les âmes, comme les astres, décrivent des orbites diverses : « Dans les unes l'excentricité est énorme, dans les autres elle est très petite. » Une même âme peut éprouver des alternances de mouvement. Tantôt l'ellipse tend au cercle, c'est-à-dire à la perfection : « les deux foyers tendent à se réunir en un seul point et y parviennent un instant; » tantôt « ce centre se dédouble et les foyers reparaissent. » Hélas! il est même des âmes qui n'oscillent point ainsi. Pour celles-là, qui sont hors de la vie, « l'excentricité est si énorme... qu'elle ne saurait se ramener... Il est certain qu'il y a des astres, et peut-être y a-t-il des âmes, qui, au lieu d'anéantir l'excentricité, la poussent à toute outrance, crèvent leur ellipse, se détachent complètement du soleil et vont se perdre dans les ténèbres (1). »

Le second volume de la *Connaissance de l'Ame* est rempli presque tout entier par cette théodicée et cette psychologie qu'on pourrait appeler cosmique. « Qu'allez-vous chercher dans les astres? » demandait-on parfois au noble contemplateur, dont les regards ne redescendaient plus. Il y cherchait la dernière, j'entends la plus haute et la plus vaste des harmonies, celle qui enveloppe toutes les autres, et qui consomme ou couronne l'ordre entier de l'intelligence. Quand il l'avait pour ainsi dire entendue résonner en même temps dans le ciel physique et dans le ciel de l'âme, quand il avait découvert tant de profondes conformités entre les vérités de la science et celles de la foi, alors peut-être il avait bien le droit de redire avec enthousiasme les belles paroles

(1) *Connaissance de l'Ame.*

de Képler, un de ses maîtres préférés : « Seigneur, soyez béni ! J'ai dérobé les vases des Égyptiens. J'en veux faire un tabernacle à mon Dieu. »

II

Mais Dieu, qui veut qu'on le connaisse, veut aussi, il veut surtout qu'on l'aime et que nous nous aimions les uns les autres pour l'amour de lui. « Malheur à la connaissance stérile qui ne se tourne pas en amour (1) ! » Personne moins que le P. Gratry n'encourut cet anathème. Il avait pris pour devise le : « *Filioli, diligite invicem !* » de saint Jean, et le passage, ou plutôt l'ascension de « l'ordre de l'esprit » à « l'ordre de la charité » fut la démarche constante de sa pensée et de son cœur.

Elle s'accomplit en lui dès son enfance et d'instinct. Après avoir fait le récit, — rapporté plus haut, — de sa première émotion métaphysique et religieuse, l'auteur des *Souvenirs de Jeunesse* ajoute : « Je vois encore clairement le lieu où j'ai reçu cette grâce... Je vois encore cette petite cour tout éclairée par le soleil... Je vois le petit escalier sur lequel je m'élançai, avec des transports de cœur, pour aller embrasser ma mère : car depuis ce moment je sentis un redoublement d'amour pour elle. » Dans cette âme de cinq ans, le vrai et le bien éclatèrent ensemble, la charité jaillit de la connaissance, et la révélation de l'Être eut pour effet immédiat et nécessaire un accroissement de l'amour.

Plus tard, après la dernière des crises où se débattit sa jeunesse, après des semaines et des mois de mortelles souffrances, la vie lui revint, pour toujours cette fois, telle que la première fois elle lui était venue : « La vie, ô mon Dieu bien-aimé, la vie me revenait sous forme d'amour : et elle me revenait sous forme d'amour du prochain. Elle ne me revenait pas sous forme d'amour mystique et solitaire d'un Dieu caché, régnant au loin dans un ciel invisible. Elle me revenait sous forme d'amour de mes frères, présens et visibles sur terre (2). » Il eut alors la vision, qu'il a souvent décrite en des pages brûlantes de tendresse et de charité, « d'une ville dont tous les habitans s'aimaient. » Elle ne devait jamais cesser de faire le fond de sa vie, de ses idées et de ses sentimens. Il a tenu ses regards constamment fixés sur « cette

(1) Bossuet.
(2) *Souvenirs de Jeunesse.*

bienheureuse ville, pour comprendre la vie, la mort, le monde, l'histoire, l'Église et l'avenir (1). »

Cette ville idéale, qu'en pensée ou en rêve il habitait toujours, il l'a quelquefois réellement habitée. Il en trouva d'abord une réduction dans la communauté réunie à Strasbourg autour de l'abbé Bautain et d'une vieille et sainte femme que la petite église appelait sa mère. Le P. Gratry fut pendant onze années l'hôte de ce cénacle. Il le quitta pour entrer comme postulant chez les Rédemptoristes du Bischenberg, dans les Vosges; mais la révolution de 1830 les dispersa. Bientôt, professeur à Strasbourg, puis directeur de Stanislas, il fut enfin nommé aumônier de l'École normale (2). Ainsi, diverse par les fonctions ou les devoirs, mais toujours associée à d'autres, sa vie, parmi ses compagnons ou ses élèves, était toujours celle qu'il a définie en un mot: « La vie rassemblée. »

C'est pour assurer à cette vie un asile qu'avec un groupe élu de disciples il entreprit le rétablissement de l'Oratoire. Il le rétablit selon l'idéal ancien, celui que Bossuet a défini quand il a parlé de « ce dessein de société sacerdotale, qui ne doit avoir d'autre esprit que l'esprit de l'Église, ni d'autres règles que ses canons, ni d'autres supérieurs que ses évêques, ni d'autres liens que la charité, ni d'autres vœux que ceux du sacerdoce et du baptême (3). » Comme, au XVIIe siècle, le cardinal de Bérulle, le P. Gratry et ses compagnons, au XIXe siècle, ne se proposèrent que d'organiser une existence commune, toute de prière et de travail, entre prêtres séculiers. Pour un esprit aussi largement social que celui du P. Gratry, la largeur de ce principe d'association en faisait justement la beauté. Il aima l'heureux accord, pour une tâche commune, du consentement unanime et de la liberté, du mouvement propre avec la volonté de tous. S'il préféra la société oratorienne à toute autre, c'est parce que, plus que toute autre, elle se rapproche de l'Église, ce type de l'universelle société (4). Alors, a-t-il écrit, se rappelant les jours de l'Oratoire, « alors se déroulèrent quelques années de vrai bon-

(1) *Souvenirs de jeunesse.*

(2) Le Directeur de l'École normale était alors M. Vacherot, avec qui le P. Gratry devait avoir un jour une polémique dont on trouvera les dernières traces dans la *Revue* du 1er mars 1869.

(3) Oraison funèbre du P. Bourgoing, supérieur de l'Oratoire.

(4) Voyez le bel ouvrage du cardinal Perraud : *l'Oratoire de France au* XVIIe *et au* XIXe *siècle.* Chez Douniol (Téqui, successeur).

heur, de vie intime et fraternelle, d'amitié sainte, de véritable fécondité d'esprit et d'âme. Là se formèrent, sous une austère et douce inspiration et sous un humble et saint exemple, de véritables cœurs sacerdotaux, bons et patiens, humbles, aimans et courageux... Là enfin s'écoulait un âge d'or... Ces serviteurs de la lumière, à laquelle ils étaient consacrés tout entiers, opéraient la philosophie en esprit et en vérité (1). »

Au bout de huit années, le P. Gratry dut renoncer à la vie de communauté. Il se retira pour travailler, plus seul et plus libre encore, à sa tâche. Cette tâche, a très bien dit le cardinal Perraud, c'était « la pacification du monde par la justice et par la vérité. » Le P. Gratry se l'était imposée dès sa jeunesse, et, jeune encore, il la proposait à de plus jeunes que lui. « Mes petits enfans, disait-il ingénument à ses collégiens de Stanislas, il s'agit de sauver le monde. » Et, pour lui du moins, c'est de cela seul, mais de tout cela, qu'il s'est agi toujours. Si, dans un chapitre des *Sources*, il recommande à ses disciples de rompre avec le siècle (ce qui d'ailleurs ne veut point dire : leur siècle), il leur enjoint au contraire de demeurer en communication, en communion avec l'humanité. Le P. Gratry se plaisait à citer les paroles de saint Chrysostome : « Vous n'avez pas seulement à vous occuper de votre propre salut, mais vous avez à rendre compte du monde entier. » Près de sa table de travail, il avait toujours, comme un symbole ou un programme, le globe terrestre surmonté de la croix.

On peut dire du P. Gratry qu'il n'a fait que traverser le vrai pour arriver au bien. Personne plus que ce penseur profond n'a compris la vanité de la pensée solitaire, de l'intelligence qui ne s'élève pas à l'acte et à l'acte bienfaisant. « Toute la science possible est vide et froide. Quoi de plus partiel et borné que le monde de la réflexion ? Plus j'y entre, plus je vais m'éloignant de la plénitude de la vie... Eussiez-vous toute la vérité, — et l'on n'en a jamais qu'une partie, — ce n'est pas tout ; car la vérité seule sans la charité n'est pas Dieu, mais une image et une idole (2). » *Connaissance de Dieu*, *Connaissance de l'Ame :* ces titres sont incomplets, ces livres ne sont pas seulement de science, mais d'amour ; belles en sont les pages où l'on connaît, mais les pages où l'on aime en sont plus admirables encore. Relisez, dans la *Connaissance*

(1) *Henry Perreyve.*
(2) *Connaissance de l'Ame.*

de l'Ame, ce début de la seconde partie, qui semble un regret, presque une excuse : « Nous sentons le besoin d'avouer que, dans le volume qui précède, nous avons encore sacrifié à la pâle philosophie abstraite, mais, dans ce second volume, nous essaierons un effort plus grand pour mieux sortir de l'abstraction et entrer davantage dans la substance des choses. » Lisez la seconde partie tout entière. Vous y verrez en quelque sorte s'accomplir sous vos yeux la conversion de la connaissance en amour. Sans doute vous retrouverez, par endroits, le philosophe et même le métaphysicien. C'est lui qui définit ainsi le sacrifice : « Soumettre le fini à l'infini pour unir l'un à l'autre ; » c'est lui qui de cette définition même conclut à l'harmonie entre l'ordre de l'intelligence et celui de la volonté : « Soumettre sa chair à sa raison, c'est le sacrifice de la sensualité. Soumettre sa raison à Dieu, c'est le sacrifice de l'orgueil. C'est un procédé moral et pratique analogue au procédé logique et spéculatif qui monte des phénomènes sensibles, placés hors de nous, aux notions abstraites qui sont en nous, et s'élève ensuite aux idées qui sont en Dieu, et qui sont Dieu. »

N'importe, le sentiment domine ici, et, dans l'admirable théorie des deux foyers, dans celle de la transformation par le sacrifice, c'est la chaleur qui s'accroît, encore plus que la lumière. Celui qui démontrait l'existence de Dieu par un procédé de dialectique, démontre l'immortalité de l'âme par les raisons du cœur. « Aimer ! s'écrie-t-il. Il faudrait faire rendre à ce mot un son qu'il n'a jamais rendu. » Il a su le lui faire rendre, ce son d'une puissance et d'une douceur nouvelles, lorsque, répudiant les argumens abstraits « et les raisonnemens sans entrailles, » il n'a voulu retenir en son cœur que « cette simple démonstration de l'immortalité, » démonstration absolument certaine pour qui sait voir et surtout pour qui sait aimer : « Je veux aimer toujours tous ceux que j'aime. Donc ils vivront et je vivrai (1). »

A mesure qu'il avançait en âge, il ne voulait, il ne savait plus qu'aimer. Il l'a dit lui-même, d'une manière exquise : sa tête, moins fière, se penchait vers son cœur. A la fin de la préface de la *Connaissance de l'Ame*, il présentait son livre « comme une longue lettre, ou comme une longue visite, à tant d'amis inconnus ou intimes, anciens ou à venir, qui daignent parfois nous chercher, nous appeler, et que nous avons paru négliger. Chères

(1) *Connaissance de l'Ame.*

âmes, sachez donc que pendant ce temps nous étions tout à vous, à vous, ou nommés par vos noms, ou idéalement entrevus et rêvés, et nous vous écrivions, en toute cordiale et intellectuelle tendresse, les choses qui suivent. » Dix ans après, sa charité s'était encore étendue. Ce n'est plus à des âmes en quelque sorte particulières qu'il s'adressait, mais à l'âme unique et totale de l'humanité. Quand il écrivit, en 1868, quatre ans avant sa mort, son dernier grand ouvrage : *la Morale et la Loi de l'Histoire*, le P. Gratry était devenu l'un de ces ouvriers dont parle le prophète, « qui travaillent sur les nations. »

La vérité qui fait le fond et la substance de l'ouvrage, vérité non point inventée ou découverte, mais transmise, mais rappelée avec un éclat jusqu'ici peut-être sans pareil, c'est « qu'il n'y a qu'une morale, une justice éternelle, immuable, une et la même toujours, en toute affaire humaine, d'homme à homme, de peuple à peuple, de gouvernant à gouverné. Il n'y a pas une morale individuelle et une morale sociale, une morale politique et une morale internationale. Il y a la morale absolue, loi universelle de l'histoire, loi nécessaire de tous les faits humains, qui détruit ce qui lui résiste et vivifie ce qui lui obéit (1). » Et cette loi, qui n'est pas négative et d'abstention, mais d'action et positive, est contenue tout entière dans le précepte évangélique : « Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le pour eux. » A cette loi, que nous sommes libres d'accomplir ou de violer, d'autres lois préexistent, nécessaires celles-là, formant ce que le P. Gratry a nommé « la divine préparation de justice dans le monde. » Lois domestiques, nationales, économiques, sociales, toutes admirables et bienfaisantes. « En toute chose, Dieu commence. Il prévient non seulement chacun des hommes en particulier, mais l'humanité tout entière. Nous sommes plus près de tous les biens que nous n'osons le soupçonner. Nous ne sommes séparés du ciel et de la terre promise que par un obstacle moins fort que notre liberté. » Pour préparer l'union totale qu'il dépend de nous de consommer un jour, Dieu nous a donné des commencemens ou des degrés d'union. Il a fondé la famille par le « partage merveilleux du genre humain en deux moitiés, qui s'aiment inévitablement, qui s'aiment d'un amour à la fois libre et nécessaire, à la fois physique, moral et intellectuel. » Et puis, grou-

(1) *La Morale et la Loi de l'Histoire.*

pant les hommes comme les astres, le Seigneur a distribué la terre entre les nations : de même qu'il avait créé la famille, il a créé la patrie. Aux harmonies morales il a ajouté les harmonies de l'esprit : la sagesse, « qui illumine tout homme venant en ce monde, » et la religion, la vraie religion, « car elle est au milieu de nous richement répandue comme les bienfaits de la nature. » Il n'y a pas jusqu'à l'ordre matériel, celui du travail et de la richesse, que Dieu n'ait organisé avec harmonie. Il a voulu et il a fait que la propriété non seulement ne fût pas le vol, mais que, dans une certaine mesure et par la force même des choses, elle fût la charité. « L'homme qui cultive un champ, qui l'enferme d'un mur, qui en recueille les fruits et les vend, celui-là ne prend rien, mais il donne. Il reçoit, mais rend davantage... Et ce qui est vrai de la terre est vrai aussi de tout travail accumulé, de tout fonds, de tout instrument de travail, de toute propriété... Toute force qui s'accumule, toute machine qui s'invente, tout progrès qui s'opère, tout cela se résout bientôt en un bien-être gratuit pour tous... Ainsi, vous le voyez, chacun, pour vivre, est forcé de pratiquer ce texte charmant de la sainte Écriture : « Dieu a chargé « chaque homme du soin de son prochain : *Unicuique mandavit « Deus de proximo suo.* »

Mais voici que cette admirable « vie de relation » rencontre, comme un double obstacle, les deux formes capitales de l'iniquité, les deux grands manquemens à la loi : le meurtre et le vol, l'homicide et la spoliation. « D'homme à homme, de peuple à peuple, de gouvernant à gouverné, » l'un et l'autre attentats ne cessent de s'accomplir. Individus ou nations, l'auteur de *la Morale et la Loi de l'Histoire* a détesté pareillement ceux qui prennent et ceux qui tuent. « A cause de la misère du pauvre et du gémissement de ceux qui souffrent, » il s'est levé, comme le Seigneur, contre la race « dont les dents sont des glaives pour broyer et manger l'indigent (1), » Apôtre et précurseur, dit du P. Gratry le cardinal Perraud : prophète aussi, car il a prévu la féodalité d'argent et « l'organisation de plus en plus scientifique du pillage ; » car il a jeté ce cri de colère et de mépris que plus d'un peuple, aujourd'hui, mériterait encore d'entendre : « *Principes vestri socii furum* : les premiers parmi vous se sont faits les compagnons des voleurs. » Il a haï l'esclavage ; il a haï la guerre :

(1) *Proverbes*.

j'entends, ainsi qu'il entendait lui-même, la guerre agressive, injuste et conquérante. Il l'a condamnée comme la condamna Fénelon écrivant à Louis XIV ou pour lui, comme la condamne la doctrine constante de l'Église. Il a prononcé de sa bouche de prêtre que, depuis le partage de la Pologne, l'Europe était en état de péché mortel. « Aujourd'hui même, écrivait-il, au milieu de l'Europe, une nation en égorge une autre. » Il l'écrirait encore aujourd'hui : ce n'est plus « au milieu de l'Europe, » mais il n'y a que le lieu de changé.

Ayant défini la loi d'abord, puis l'obstacle, le P. Gratry a considéré dans l'histoire le jeu des forces libres, qui tantôt se brisent contre la loi, tantôt triomphent sous la loi. Il a trouvé dans le passé plus d'exemples, hélas ! de ce brisement que de ce triomphe. Les trois derniers siècles de notre destinée, — il a parlé surtout de la France, — nos vicissitudes et nos révolutions, tout s'est éclairé pour lui à l'unique lumière de la loi. Les faits contemporains eux-mêmes lui sont devenus par elle plus intelligibles. Le P. Gratry était de ceux qui savent parler non seulement du présent, mais au présent, et, comme il a dit de l'abbé Perreyve, « renouveler la parole dans chaque siècle et selon la nouveauté du siècle et selon l'éternelle antiquité du vrai (1). » Il a connu le temps où il a vécu, et dans « l'ordre du moment présent » il n'a jamais refusé de voir « la volonté actuelle du Dieu caché que tout siècle aussi bien que tout homme porte en lui. » Dans les mouvemens et, comme a dit son biographe, jusque dans « les paroles de l'heure présente (2), » il a su discerner le sens divin. « Est-il si difficile de ramener le cri de liberté à toutes ces idées primitives de liberté chrétienne, de liberté morale et religieuse, de liberté des âmes contre le vice, l'erreur, la concupiscence et l'orgueil : sainte liberté de l'âme en Dieu, sans laquelle il est démontré, même par les adversaires, que tout progrès de liberté civile et politique, religieuse et internationale, est absolument impossible? — Est-il si difficile encore de ramener le cri d'égalité au : *Fiat æqualitas* de saint Paul : « Que l'égalité s'établisse, » et à cette étonnante épître de saint Jacques, qu'on peut appeler l'*Épître de l'égalité?* — Est-il si difficile, enfin, de reconnaître que la mission divine des siècles où nous entrons est en effet d'arriver à cette phase nouvelle de l'ère nouvelle, que

(1) *Henry Perreyve*, p. 187 et suiv.
(2) C'est le titre d'un ouvrage du cardinal Perraud.

le Seigneur lui-même nous a prophétisée, lorsqu'il donne au monde cette éternelle et magnifique loi du progrès, que nul encore ne comprend bien : « Si vous restez dans ma parole, vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous donnera la liberté ? »

L'auteur de *la Morale et la Loi de l'Histoire* a tout espéré de la loi du progrès. Il a vu le monde moderne entrer de plus en plus en possession de la science physique, « clef des forces de la nature, qui lui permettent enfin de soumettre la terre entière. » Il a vu le genre humain conquérir « l'unité de lieu, » puisque les peuples et les individus peuvent s'entendre instantanément d'un bout du monde à l'autre. « La nécessaire unité d'action peut enfin commencer. » Rappelant l'antique parole du Seigneur: « Est-ce toi qui peux dire à la foudre : Viens ici et va-t-en aux extrémités de la terre ? » il s'est réjoui qu'avec la permission divine, l'homme ait fini par répondre au divin défi. Plus de science, il est vrai, n'est rien sans plus de justice, mais la science même va devenir ouvrière de justice. « La source du mouvement inépuisable est en nos mains. Nous le pouvons multiplier sans terme... L'humanité, en possession de la force physique fondamentale, est en voie d'abolir enfin l'esclavage du travail, qui tue, et de le remplacer par la liberté du travail, qui relève et qui fortifie. »

Dans l'ordre moral et social, le P. Gratry n'attendait pas moins de prodiges, ni de moindres, que dans l'ordre scientifique. « De grands progrès sont accomplis et d'immenses progrès se préparent, toujours à condition que les hommes demeurent dans la loi. » Mais ils n'y demeurent guère, et, depuis la mort de l'apôtre éloquent, trente ans bientôt passés ont trop souvent trahi son espérance. Qu'importe, il faut le louer d'avoir tout espéré et toujours. « L'abominable fléau de la spoliation de l'humble par le puissant dompté presque partout ; » le principe de la libre association vainqueur de la féodalité financière ; le travail devenu plus facile, cédant quelques heures du jour et quelques jours de l'année au repos voulu de Dieu ; la guerre elle-même atténuée d'abord, puis abolie, et « l'héroïque courage, si richement déposé par Dieu dans le cœur d'un si grand nombre d'hommes..., employé non plus à l'extermination des hommes, mais à la lutte intrépide et dévouée jusqu'à la mort contre les maux de toute forme qui accablent l'humanité ; » l'Eglise enfin consommant entre tous le miracle de l'union parfaite et de la « vie

rassemblée, » voilà, dans le dernier ouvrage du P. Gratry, les dernières visions ; après les harmonies de l'intelligence, voilà les harmonies de la charité.

Il mourut enchanté par elles. Pendant sa dernière maladie, il répétait souvent : « Oh ! la charité ! la science de réunir les hommes ! » et parmi ses papiers on trouva ce testament d'universel amour :

« Je laisse à tout être humain que j'ai jamais salué ou béni, et à qui j'ai jamais adressé quelques paroles d'estime, d'affection ou d'amour, l'assurance que je l'aime et bénis deux ou trois fois plus que je ne l'avais dit.

« Je lui demande de prier pour moi, pour que j'arrive au royaume de l'amour, où je l'attirerai aussi par l'infinie bonté de notre Père.

« J'étends ceci à tous mes amis inconnus et à venir, et aussi loin que Dieu me permet de l'étendre, *omnibus hominibus* (saint Paul).

« Je les salue tous devant Dieu, je les bénis du fond du cœur, je leur demande de prier pour moi, et j'espère que je serai près d'eux, et avec eux, après ma mort plus que pendant ma vie !

« Et à revoir auprès du Père. »

Il semble bien, après cela, qu'on puisse dire du prêtre qui a relevé l'Oratoire ce que Bossuet disait du prêtre qui l'a fondé : « Le monde entier était trop petit pour l'étendue de son cœur, pendant que son cœur même était trop petit pour l'immensité de son amour. »

... Et voici qu'au moment de finir, le mot de l'oracle nous revient à la mémoire. Si le P. Gratry mit de la musique en tout, si tout fut musique en son esprit et dans son âme, la musique véritable et qui n'est que musique, celle-là même il la comprit et l'aima. Il l'aima jusqu'à la fin, comme tout ce qu'il aimait. « Encore quinze jours avant sa mort, a raconté le cardinal Perraud, un musicien ambulant s'était arrêté sous ses fenêtres et avait joué je ne sais plus quelle mélodie d'un grand maître. « Ce n'est pas cela, dit le Père, c'est beaucoup trop lent. Tenez, dit-il à mon frère, portez-lui cette pièce, dites-lui qu'un grand musicien l'écoute, et demandez-lui ou de cesser de jouer cet air, ou de le jouer plus vite. » Le Savoyard ne se le fit pas dire deux fois. La mesure fut accélérée, et le Père dit : « Bien, bien, c'est cela maintenant. »

Un mot vient de nous échapper, que nous regrettons déjà, et que le P. Gratry le premier nous eût fait reprendre. « La musique qui n'est que musique. » Il n'y a pas, il ne saurait y avoir de musique pareille, de musique en soi, n'ayant aucun rapport, que dis-je? n'étant pas elle-même le rapport des sons avec l'esprit et le cœur. Le P. Gratry le savait bien. C'est à dix-sept ans qu'il devint tout à coup musicien. « J'appris, dit-il, à transposer en musique ce que je savais en littérature et en philosophie. Je vis et sentis les concordances de la musique. Je compris l'identité de la critique littéraire et de la critique musicale (1). » Il a tout compris de la musique le jour où il en a compris cela. Les « concordances de la musique » le conduisaient à des analogies plus hautes, et de l'harmonie première, il s'élevait aux suprêmes harmonies. « La musique est le symbole de la création. La musique, comme la création, se compose de sons et de signes, d'esprit et de matière. Comme dans la création, le sens, dans la musique, c'est l'intelligence, c'est l'amour, c'est la liberté, c'est le libre et lumineux mouvement de l'âme et de l'esprit. Et le signe, la matière, ce sont des nombres, des rapports de nombres, des figures géométriques, des sphères. « Ces formes expriment cet esprit; ce signe exprime ce sens; c'est un fait. » Voilà donc des nombres et des rapports de nombres, des formes géométriques, des sphères ou des ellipses formées dans l'air, qui expriment des mouvemens de l'âme, de l'amour, de la passion, de la sagesse, de la liberté. « Il y a donc quelque ressemblance et quelque analogie entre ces nombres et formes et ces mouvemens d'âme, entre cette morale et cette géométrie (2). »

Autant que l'intelligence de la musique, l'auteur de cette belle page en eut l'amour. Elle fut pour lui toute sa vie « une compagne, une admirable et ravissante amie, » dont il ne pouvait supporter longtemps l'absence. « Je ne connais, a-t-il dit dans *les Sources*, qu'un seul moyen de repos dont nous ayons quelque peu conservé l'usage ou plutôt l'abus dans l'emploi du soir: c'est la musique. Rien ne porte aussi puissamment au vrai repos que la musique véritable. Le rythme musical régularise en nous le mouvement et opère, pour l'esprit et le cœur, même pour le corps, ce qu'opère pour le corps le sommeil, qui rétablit dans sa plénitude et son calme le rythme des battemens du cœur, de la

(1) *Souvenirs de Jeunesse.*
(2) *Connaissance de l'Ame.*

circulation du sang et des soulèvemens de la poitrine. La vraie musique est sœur de la prière comme de la poésie. Son influence recueille et, en ramenant vers la source, rend aussitôt à l'âme la sève des sentimens, des lumières, des élans. Comme la prière et comme la poésie, elle ramène vers le ciel, lieu du repos. »

Le soir, à l'heure de la poésie et de la prière, le P. Gratry aimait qu'on fît de la musique autour de lui. Aujourd'hui, quand je regarde en arrière, je vois encore, très loin et comme au bout de mon enfance, quelques-uns de ces soirs harmonieux. C'était rue Barbet-de-Jouy, dans le grand cabinet de travail du Père. On découvrait par une large baie le dôme des Invalides et tout le bleu des nuits d'été. Debout auprès de la fenêtre, le P. Gratry parlait des astres. Il me semble que sa voix était douce, un peu couverte, mais pénétrante et comme lumineuse au travers d'un voile. Nous étions peu nombreux : le P. Adolphe Perraud (aujourd'hui le cardinal), son frère Charles, mes parens et moi-même, un peu troublé. Quand la nuit était complète, on allumait des flambeaux, on ouvrait le piano : « Mes petits enfans, disait-il alors, il faut jouer pour les Muses et pour nous, » et l'on croyait, tellement l'heure était recueillie, presque auguste, jouer en effet devant des témoins invisibles et divins.

Toutes ces choses sont passées; mais il me suffit encore d'une page du P. Gratry, ou même de son nom seulement prononcé, pour que je m'en souvienne. La musique autrefois mit quelque chose de commun entre ses dernières et mes premières années. Puisse-t-elle aujourd'hui me servir de prétexte, ou d'excuse, pour m'être permis de lui rendre un hommage trop peu digne de lui !

CAMILLE BELLAIGUE.

CORRESPONDANCE INTIME

DU

GÉNÉRAL JEAN HARDŸ

(DE 1797 A 1802)

Parmi les valeureux soldats qui moururent en combattant pour la France sous la Révolution et l'Empire, combien en est-il dont la postérité n'a pas même relevé la trace? A part quelques héros, dont les noms sont connus de tous, les exploits présens à toutes les mémoires, des généraux de la première République, l'histoire n'a conservé le souvenir que de ceux qui ont partagé de près la gloire de Napoléon ou qui, après avoir survécu à tous les désastres, ont pris soin eux-mêmes de hausser leur renommée en écrivant leurs Mémoires. Pour être illustre, il faut avoir été un des maréchaux de la suite du grand capitaine ou, tout au moins, s'être fait soi-même son propre historiographe. Quant aux vaillans que la mort a fauchés trop tôt, aux compagnons de Hoche, de Marceau, de Kléber, de Moreau aux armées du Nord, de Sambre-et-Meuse, de Rhin-et-Moselle et du Danube, ils restent pour la plupart des inconnus, si grands qu'aient été les services rendus à la patrie, quelque part qu'ils aient prise aux victoires, qui sont souvent dues aux grands talens militaires qu'ils ont déployés, aux travaux sérieux et incessans qu'ils ont accomplis, à l'énergie patiente et à l'expérience qu'ils ont montrées dans la poursuite de leurs desseins, en dépit de la légende, si longtemps répandue et si difficile à détruire, parce qu'elle plaît à l'orgueil national, que la Révolution française a improvisé ses soldats et ses généraux;

que, pour repousser l'Europe coalisé, il a suffi d'un grand élan patriotique; Carnot organisant la victoire, et les baïonnettes des volontaires faisant reculer l'invasion!

Dans cette héroïque phalange apparaît à son rang Jean Hardÿ, qui, né à Mouzon, dans les Ardennes, en 1762, mourut à trente-neuf ans, à Saint-Domingue, et fut l'un des plus brillans parmi ces soldats qui, formés à l'armée de la monarchie, devaient rendre d'indiscutables services à la patrie et à la république. La Révolution le trouve fourrier à Royal-Monsieur, attendant son brevet de sous-lieutenant. Il est l'un des premiers à s'enrôler devant l'Autel de la Patrie; il conduit à l'armée du Nord les volontaires d'Épernay. C'est à leur tête qu'il gagne, sur la butte de Valmy, le 20 septembre 1792, ses épaulettes de chef de bataillon. Après Wattignies, le 16 octobre 1793, où il commande le 7e bataillon de la Marne, il est chargé de défendre Philippeville contre les Autrichiens et réussit, par de vigoureuses sorties, à ravitailler cette place, qu'il conserve à la France. En récompense de sa belle conduite, le Comité de Salut Public, sur la proposition de Carnot, le nomme général de brigade, commandant l'avant-garde de l'armée des Ardennes (27 janvier 1794). Hardÿ force, le 26 avril, les gorges fameuses de Bossus-les-Walcourt, où, cent ans auparavant, les armées de Louis XIV avaient subi un grave échec. Il donne l'assaut à Thuin le 10 mai, à Fontaine-Lévêque le 25, et, dans les nombreux combats livrés sur la Sambre, il se fait remarquer par son intrépidité et sa science tactique. Le 3 juin, devant Charleroi, il soutint, à Monceau, avec deux bataillons d'infanterie légère, le passage de l'armée sur la rive droite de la Sambre, pendant que Sénarmont et six pontonniers débarquaient, sous le feu croisé de l'artillerie autrichienne, jusqu'au dernier bateau de l'équipage de pont.

Quand l'armée des Ardennes se fondit, à Fleurus, le 26 juin 1794, dans celle de Sambre-et-Meuse, Hardÿ commandait l'avant-garde de la division Marceau. Il prit part à la conquête de la Belgique, à la prise de Maëstricht, au blocus de Mayence. A Klein-Winternheim, devant Mayence, il repoussa, par un changement de front habilement exécuté sous le feu, une sortie en masse de la garnison, et il fut de nouveau cité à l'ordre du jour, le 29 juillet 1796. Pendant la retraite de Jourdan, après Wurtzbourg, en septembre 1796, Hardÿ gardait la rive gauche du Rhin avec douze mille hommes. Ce fut lui qui apprit à Moreau, général

de l'armée de Rhin-et-Moselle, que Marceau avait été blessé mortellement à Altenkirchen, le 19 septembre.

« Vous me demandez, mon cher général, des nouvelles de l'armée. Le général Jourdan s'était retiré jusqu'au débouché de Wetzlar, appuyant sa droite au Rhin par Nieder-Lahnstein et couvrant parfaitement le blocus d'Ehrenbreitstein. On est resté quelques jours en présence. Une division de l'armée du Nord, en abandonnant sa position à la première escarmouche, a permis aux Autrichiens de pousser une pointe vigoureuse sur Ehrenbreitstein et de débloquer cette forteresse.

« Le général Marceau, commandant les trois divisions de droite, ayant par ce mouvement l'ennemi sur ses derrières, a dû changer de position pour se rabattre sur le corps de bataille. Dès lors Jourdan a pris le parti de faire sa retraite sur Düsseldorf. Marceau, qui soutenait la retraite, a été blessé dans une affaire d'arrière-garde ; peut-être, dans ce moment-ci, est-il mort ! C'est mon meilleur ami, c'est à côté de lui que je combats depuis trois ans, avec la presque certitude du succès. Une balle lui a traversé la poitrine. C'est une calamité pour l'armée, car il était bien l'homme qu'il fallait pour commander l'aile droite, par sa sagacité, la justesse de sa conception, en un mot, par tous les talens que vous lui connaissez... Mes larmes coulent, mon général, en vous faisant ce récit... Je sais que vous n'y serez pas indifférent.

« J'ai proposé au général en chef de jeter quelques compagnies de grenadiers au delà du Rhin, vers les débouchés de Nastein et de Wiesbaden, pour inquiéter l'ennemi sur son flanc et sur ses derrières. Dans tous les cas, je suis prêt à me porter en avant avec mes 12 000 hommes. Donnez-moi de vos nouvelles, mon général, si vous le pouvez. Je suis ici comme un enfant perdu, mais qui saura bien se retrouver quand l'occasion se présentera. A la levée du blocus de Mayence, j'ai pris position en arrière de la Seltz, ma droite en arrière de Partenheim, ma gauche à Bingen. Là je suis maître de mes mouvemens, je puis recevoir le combat, ou bien, en trois heures, repasser la Lahn, derrière laquelle j'attendrai de pied ferme tout ce qui se produira devant moi... »

Hardy fit ensuite dans le Hundsrück une campagne, marquée par des succès éclatans à Nieder-Ingelheim, Kaiserlautern, Bingen, la Montagne Saint-Roch et le Mont-Tonnerre, où il fut grièvement blessé. Cette blessure l'obligea à revenir à Philippeville, où, le 18 janvier 1797, il épousait la belle-sœur de son vail-

lant compagnon d'armes de Valmy, le commandant d'artillerie de Sénarmont, Mlle Calixte Hufty de Busnel, dans tout l'éclat de sa grâce, de sa beauté et de ses vingt ans.

Pendant quelques semaines, la guerre et ses dangers furent oubliés dans la maison patriarcale de Philippeville. Il fallut bientôt la quitter. Hoche successeur de Beurnonville à l'armée de Sambre-et-Meuse, impatient de gloire, avait passé le Rhin le 20 avril 1797. Hardÿ prit la poste pour rejoindre l'armée. C'est à cette date que commence la correspondance avec sa femme, dont il fut presque toujours séparé, et qui jette une vive lumière sur les événemens auxquels il prit part jusqu'à sa mort à Saint-Domingue, en 1802.

S'il faut être un peu en garde contre les auteurs de Mémoires qui racontent, dans tous les moindres détails, les événemens auxquels ils n'ont pas assisté, qui entrent dans tous les secrets d'État ou des plans militaires, et qui vous donnent audacieusement la relation exacte de toutes les batailles livrées plus ou moins loin d'eux, il n'en va pas de même avec des lettres intimes comme celles-ci, qui n'étaient pas destinées à être publiées, qui n'ont pas été écrites pour le besoin de la cause avec quelque arrière-pensée, mais bien sous l'impression du moment, de la chose vue, avec ce tour singulier de conversation, mêlé de plaisanterie, de sérieux et de tendresse, qui s'allie si naturellement au sentiment du devoir, à l'esprit d'abnégation et au plus noble courage.

Le général Hardÿ de Périni, qui a hérité des goûts militaires de son ancêtre et à qui l'on doit le récit en plusieurs volumes de nos *Grandes Batailles françaises depuis Bouvines jusqu'à Rocroy*, a tenu à honneur de recueillir ces lettres de son grand-père, après en avoir élagué tout ce qui lui semblait trop intime ou familial, pour ne conserver que ce qui intéresse l'histoire. On y verra quel fut le rôle important rempli par le général Jean Hardÿ durant ces cinq années, à l'armée de Sambre-et-Meuse, où il prend le direction des sièges d'Ehrenbreitstein et de Fort-Cassel et commande 20 000 hommes, avec résidence à Coblentz. C'est dans cette ville, au siège de son commandement, qu'un an à peine après la mort de Marceau, dont il venait de célébrer l'anniversaire, il eut le triste devoir de faire transporter le corps de Lazare Hoche, également son ami et son compagnon d'armes, et de prononcer son oraison funèbre.

La *Correspondance* du général Jean Hardÿ permet de le suivre

à l'armée d'Allemagne, du 27 septembre au 15 novembre de la même année, puis à Coblentz, où Mme Hardÿ rejoint son mari après la signature de la paix, à Udine, près de Campo-Formio ; durant l'expédition d'Irlande ; à l'armée du Danube, du 13 mars au 1er mai 1799 ; pendant la campagne d'Helvétie, du 3 juillet au 28 août de la même année ; à l'armée du Rhin, du 3 novembre 1799 au 26 avril 1800 ; en Bavière, au combat d'Ampfingen, où la division du général Hardÿ, combattant contre un corps d'Autrichiens trois fois plus nombreux, montra, au rapport du général Dessoles, chef d'état-major, une fermeté et un courage extraordinaires, tandis que son commandant était lui-même blessé (1).

Après avoir été, à la suite de ce beau fait d'armes, nommé inspecteur général aux revues, le général de division Hardÿ fit partie de l'expédition de Saint-Domingue.

De sa correspondance (2), nous détachons les deux chapitres sur l'expédition d'Irlande et l'expédition de Saint-Domingue, qui pourraient prêter à plus d'un rapprochement avec des événemens encore tout récens.

I

I. — EXPÉDITION D'IRLANDE (3).

A Madame Hardÿ.

Paris, 27 messidor (14 juillet 1798).

Tu ne t'attendais pas à recevoir de moi une lettre datée de Paris ; je ne songeais pas davantage à te l'envoyer.

Le 19 messidor, à neuf heures du soir, le télégraphe apportait à Strasbourg un ordre de Schérer, ministre de la Guerre, expédié

(1) *Bulletin des opérations. Division Hardÿ.*

(2) Cette correspondance sera publiée prochainement par la librairie Plon.

(3) En juillet 1798, après le départ de Bonaparte pour l'Égypte, le Directoire reprit brusquement son projet de porter la guerre dans les îles Britanniques.

La révolte de l'Irlande, noyée dans le sang par lord Campden, couvait encore sous les ruines, malgré les mesures de clémence adoptées par le nouveau vice-roi lord Cornwallis. Le gouvernement français décida qu'on enverrait aux Irlandais-Unis un chef, le général Hardÿ, 5 000 hommes de troupes aguerries, de l'argent, des armes et des munitions. Deux divisions navales, réunies à Brest et à Rochefort, étaient mises à la disposition du général Hardÿ. La plus importante, celle de Brest, comprenait un vaisseau, huit frégates et un aviso, sous le commandement de Bompard, marin résolu et expérimenté. Nous verrons, par les lettres qui suivent, comment elle fut retenue, du 1er août jusqu'au 17 septembre, dans la rade de Brest, bloquée par une escadre anglaise.

de Paris le même jour à sept heures du soir, prescrivant au général Sainte-Suzanne, commandant d'armes, de me dépêcher un courrier pour que *je me rende sur-le-champ en poste à Paris*. Le 20 au soir, je recevais le courrier; le 21, je faisais mon paquet; le 22, à neuf heures du soir, je partais d'Huningue ; le 25, à dix heures du soir, j'étais à Paris. Hier matin, 26, j'ai vu le ministre et les directeurs. Dans quatre ou cinq jours, je partirai pour Brest. Que vais-je y faire? Je n'en sais rien encore. J'ai quitté Barras, hier, en pleine fête; il m'a donné rendez-vous aujourd'hui, à midi. Je dîne ce soir chez le ministre. Le prochain courrier t'en apprendra davantage.

Paris, 29 messidor (16 juillet).

J'ai dîné hier au Luxembourg; Barras m'a dit qu'aujourd'hui ou demain j'apprendrais du nouveau. Je suis attendu chez le ministre des Relations extérieures; j'y cours.

Paris, 1er thermidor (18 juillet).

Je partirai après-demain matin pour Brest; je terminerai demain matin toutes mes affaires avec le Directoire et les ministres.

Le général Hardÿ, commandant en chef l'Armée expéditionnaire d'Irlande, au citoyen Bruix, ministre de la Marine.

Brest, 15 thermidor (1er août).

Vos instructions m'ont été remises ce matin par le général Terrasson, qui m'a communiqué votre lettre. Vous me pressez de partir, je le désire autant que vous. Le Gouvernement a certainement à cœur que l'expédition réussisse, mais il n'en a pas encore donné les moyens. La trésorerie nationale ne remplit pas les promesses qu'elle m'a faites avant mon départ de Paris. L'ordonnance de 135 000 francs, que le Directoire a mis à ma disposition, devait me précéder à Brest. Le payeur de la 13e division n'en a même pas reçu avis. Cependant il rassemble les fonds; il n'y a que la trésorerie qui le retienne.

Je me suis concerté avec le chef de division Bompard; il résulte de notre conférence que la flotte est prête à mettre à la voile. Ce qui reste à embarquer peut l'être en moins d'une matinée; mais ce qu'on a fait pour l'équipage et pour l'état-major ne suffit pas. Il est indispensable que vous accordiez encore un mois de

solde d'avance. La majeure partie de mes troupes, embarquée depuis vingt jours, a dépensé les deux tiers de ce qu'elle a reçu. Il ne reste plus rien à la Marine pour faire de nouveaux approvisionnemens et nourrir les passagers. Les officiers de marine et leurs matelots réclament un arriéré de plusieurs mois. On avait promis aux troupes de terre une avance de trois mois de solde. Il n'y a pas à la caisse du payeur divisionnaire de quoi en payer un seul et, aurait-il des fonds, qu'il n'a pas d'ordres.

J'ai passé les troupes en revue ; je les ai trouvées dans un état de nudité qui fait pitié. Il ne reste pas une guenille dans les magasins de Brest ; j'ai cependant, à force de sollicitations, obtenu de l'ordonnateur en chef de la Marine une chemise bleue par soldat. Je devais trouver 2 000 habits d'uniforme, des gibernes, des armes, pour les transporter en Irlande ; je ne sais si le département de la Guerre a donné des ordres, mais il n'y a rien de tout cela à Brest. C'est encore la Marine qui a bien voulu me prêter 500 briquets pour armer les grenadiers et les sous-officiers. La cavalerie que j'emmène devrait se trouver à Guingamp ; elle est encore à Nantes et ne pourra pas être à Brest avant huit jours. Je devais avoir 200 canonniers et je n'en trouve pas cent, tant à pied qu'à cheval. Enfin, le commissaire des guerres et ses administrations ne sont pas encore arrivés.

Je suis convaincu qu'il me suffira, Citoyen Ministre, de vous faire connaître ces difficultés pour qu'elles soient levées. Le moyen le plus efficace est l'argent ; sans argent on ne fait pas la guerre.

Au même.

16 thermidor (2 août).

J'ai reçu, ce matin, les Adresses adressées aux Irlandais, en français et dans leur langue. Je les répandrai à profusion dans le pays. Je vous envoie copie de ma proclamation ; je la ferai distribuer en abordant en Irlande.

Le général commandant l'armée française en Irlande aux Irlandais réunis.

Irlandais,

La persécution que vous éprouvez d'un gouvernement atrocement perfide a excité des sentimens d'indignation et d'horreur dans l'âme des amis de l'humanité. Tous les hommes libres dé-

plorent votre malheur et admirent votre constance. Vos plaintes ont retenti dans toutes les parties du globe ; mais votre cause est devenue particulièrement celle du peuple français. C'est pour vous prouver son affection, c'est pour seconder vos généreux efforts, que le Directoire exécutif de la République française m'envoie vers vous.

Je n'aborde pas votre île pour y porter le ravage et vous dicter des lois. Compagnon d'armes et ami de Hoche, je viens remplir ses engagemens (1) et vous tendre une main secourable. Je vous apporte des armes, des munitions et les moyens de vous affranchir d'un joug barbare.

Je vous présente mes braves compagnons; ils ne connaissent que le chemin de l'honneur et de la victoire. Vieillis dans l'art de vaincre les tyrans sous quelque forme qu'ils se présentent, ils joindront leur courage au vôtre, leurs baïonnettes à vos piques, et l'Irlande sera affranchie.

Victimes infortunées du plus exécrable despotisme, qui gémissez dans les cachots de l'Angleterre, ouvrez vos cœurs à l'espérance, vos fers seront brisés!

Irlandais, qui avez vu vos maisons dévorées par les flammes, vous les verrez reconstruites!

Apaisez-vous, mânes innocens de Fitz-Gerald, d'O'Coigley, d'Edward Crosbie, de William Orr, de Thomas Bacon; votre sang, versé pour la cause sainte de la liberté, cimentera l'indépendance de votre Patrie. Il coule dans les veines de vos compatriotes, et les Français vont châtier vos bourreaux!

JEAN HARDY.

A Madame Hardy, à Philippeville.

Brest, 19 thermidor (6 août).

J'ai reçu les instructions du Directoire. Sans qu'il me dise

(1) En 1796, Hoche avait appuyé auprès du Directoire les propositions de Wolfe-Tone et de Napper-Tandy, chefs des patriotes irlandais, qui assuraient que le débarquement d'une seule division française en Irlande serait le signal d'un soulèvement général. « Le plus court chemin de Londres, disait le pacificateur de la Vendée, c'est par Dublin ! »

On l'avait chargé de l'entreprise; 15 vaisseaux de ligne, 12 frégates, 6 corvettes, 9 transports avaient quitté Brest, le 16 décembre 1796, pour conduire 17 000 Français sur les côtes d'Irlande. Le lendemain, la tempête avait dispersé cette flotte. Hoche et l'amiral Morard de Galles, montés sur la frégate la *Fraternité*, avaient débarqué, en janvier 1797, dans l'île de Ré, sans avoir pu tenir les promesses faites aux Irlandais.

encore bien positivement où j'irai, une division de dix navires (1) est prête à mettre à la voile. J'y embarque quelque milliers d'hommes avec de l'artillerie et des munitions; au premier vent favorable, nous partirons. D'ici là, je saurai sans doute où je dois aller, ce que je dois faire, et je t'en instruirai. Que ce voyage ne te cause pas la moindre inquiétude; c'est l'affaire de trois à quatre mois.

Les gazettes, à Brest, comme à Paris et ailleurs, s'occupent beaucoup de notre expédition; les unes affirment que nous allons à Malte, d'autres à Saint-Domingue, à la Jamaïque, en Irlande. Personne ne sait au juste de quoi il est question. L'opération dont je suis chargé n'est pas plus périlleuse qu'une autre; elle me donnera un grand travail, mais elle me fera honneur, même si je n'avais pas un plein succès. Plusieurs généraux de division distingués, Championnet, par exemple, ont demandé au Directoire le commandement de l'expédition.

Je leur ai été préféré sans la moindre démarche; à telles enseignes que, le jour de mon arrivée à Paris, je ne me doutais pas du motif qui m'y avait appelé. Mes aides de camp, Vallin et Sauvage, sont arrivés hier en poste.

27 thermidor (mardi, 14 août).

Le courrier m'a apporté l'ordre de mettre à la voile et de me rendre en Irlande pour en chasser les Anglais, en assurer l'indépendance et y organiser l'autorité civile et militaire. « Partez, m'écrit le Directoire, partez, Général; l'Irlande vous attend, partez! La gloire de votre pays, le salut d'un million de malheureux qui vous tendent les bras, et la confiance du Directoire en dépendent.

« Pour instructions: dévouement, audace, loyauté, respect des mœurs, des personnes et des propriétés. Voilà ce que le Directoire vous sait capable d'accomplir; voilà ce qu'il attend de vous! »

Ce voyage n'est pas plus daugereux qu'un autre. Si le ciel

(1) Le vaisseau le *Hoche*, de 74 canons, commandant Bompard, chef de division; les frégates : la *Romaine*, de 44 canons, commandant Bergevin, capitaine de vaisseau; l'*Immortalité*, de 44 canons, commandant Legrand, capitaine de vaisseau; la *Loire*, de 40 canons, commandant Segond, capitaine de frégate; l'*Embuscade*, de 36 canons, commandant Clément de la Roncière, capitaine de vaisseau; la *Coquille*, de 36 canons, commandant Déperonne, capitaine de vaisseau; la *Bellone*, de 36 canons, commandant Jacob, capitaine de frégate; la *Résolue*, de 36 canons, commandant Bargeau, capitaine de frégate; la *Sémillante*, de 36 canons, commandant Lacouture, capitaine de frégate; l'aviso la *Biche*.

favorise notre traversée, qui ne doit pas durer plus de cinq jours, si nous abordons heureusement, alors je réponds du salut de l'Irlande !

Adieu, ma belle amie, ma bien-aimée Calixte, je te quitte pour me rendre à bord du vaisseau le *Hoche*. J'espère être plus heureux que le héros dont il porte le nom.

A Bruix.

3 fructidor (20 août).

Tous les élémens paraissent s'entendre pour nous clouer dans la rade de Brest et y enchaîner l'ardeur de nos troupes. L'escadre anglaise augmente à vue d'œil ; hier, elle nous a présenté 42 voiles, qui, à la chute du jour, étaient en ordre de bataille en face du Goulet. J'aurais peine à vous dire qui est le plus affligé de tous ces contretemps, de Bompard ou de moi. Nous n'avons, ni l'un ni l'autre, le moyen de parer à tant d'inconvéniens. Cependant, en me reportant à ce que vous m'avez dit dans le principe et à ce que vous m'avez écrit, depuis qu'il importe surtout d'envoyer un général aux Irlandais, il me vient cette idée que je vous soumets.

Je partirai de Rochefort (ou de Nantes) avec vingt officiers bien choisis, quatre cents hommes (infanterie, artillerie et hussards), quelques pièces de campagne, sur deux bonnes frégates, commandées par des capitaines éprouvés. J'arriverai promptement en Irlande sans accident. Pendant que je travaillerai, sur les lieux, à connaître l'esprit public, à préparer la réussite du projet du Gouvernement, la division, ici, pourrait attendre qu'une bourrasque violente rejetât l'escadre anglaise sur ses côtes ou dans la Manche, ce qu'on ne peut guère espérer avant trois semaines, c'est-à-dire avant l'équinoxe.

Vous apercevrez aisément, Citoyen Ministre, que ce projet n'est point celui d'un marin ; mais, quelle que soit l'opinion que vous en ayez, je me repentirai d'autant moins de vous l'avoir proposé que j'espère, par là, vous convaincre que, si les intentions du Directoire exécutif n'ont point été jusqu'à ce moment remplies, il n'y a pas de ma faute.

Je me plais à vous répéter que le désir le plus ardent de partir anime toutes les troupes, qu'elles brûlent d'impatience de voir arriver le moment où elles pourront faire briller leurs baïonnettes victorieuses aux yeux d'un peuple digne de la liberté, et que ces sentimens sont bien partagés par leur chef.

P. S. — Dans le cas où vous approuveriez mon projet et où vous ne voudriez pas détacher Bompard de sa division pour lui donner le commandement de la flottille, je vous recommande son second, Maistral, capitaine de frégate.

4 fructidor (21 août).

Depuis quelques jours, un calme profond régnait dans nos parages; à peine les flammes des bâtimens mouillés dans la rade nous indiquaient-elles positivement quel semblant de vent nous avions. Hier, vers la brune, nous eûmes un bon frais; Bompard, cédant à son impatience et à la nôtre, et voulant enfin exécuter les ordres du Gouvernement, donna l'ordre à la division d'appareiller. A notre sortie du Goulet, tout semblait nous favoriser; le temps s'obscurcit, la lune disparut, la brise devint plus forte. Nous filions 8 et 9 nœuds; nous aurions certainement traversé la ligne ennemie, bien qu'elle fût de quarante-deux voiles, et nous nous serions trouvés, au matin, avec notre vaisseau et les huit frégates, à 35 lieues de terre, si un événement malheureux ne nous eût arrêtés. A hauteur de la pointe Saint-Mathieu, deux de nos frégates, la *Fraternité* et la *Bellone* (1), s'abordèrent et se firent mutuellement des avaries. Les marins vous en rendront un compte détaillé.

Cet accident arriva sous nos yeux; l'ennemi, que nous *frisions* alors, s'en aperçut; il tira un coup de canon, lança force fusées et multiplia ses signaux pour avertir l'escadre, qui ne tarda pas à répondre. Bompard, voyant son projet découvert, crut qu'il était prudent de virer de bord. Le reste de la nuit fut employé à regagner la rade, où nous rentrâmes au point du jour, après avoir fait cinq lieues marines.

C'est grand dommage que nous ayons eu cet accident; le coup était audacieux. Il aurait redoublé l'énergie de nos marins, déconcerté les Anglais, et nous aurait fait grand honneur; il nous

(1) « Notre frégate la *Bellone* fut abordée par la frégate la *Fraternité*, que la trop grande obscurité de la nuit avait empêchée de nous voir et de nous éviter. Les deux vaisseaux, accrochés par leurs manœuvres, se heurtaient avec fracas; la mer était grosse et nous filions 7 nœuds (2 lieues et demie) à l'heure. Le choc fit tomber à l'eau un matelot de la *Bellone*. Le maître d'équipage Calwess sauta dans la mer pour le secourir; il le saisit par les cheveux et le ramena à bord. Puis, sans vouloir changer ses vêtemens mouillés, tremblant de froid, Calwess courut à son poste, grimpa, comme un écureuil, de cordage en cordage, encouragea les matelots, rajusta lui-même les manœuvres rompues et ne pensa à lui que quelques heures plus tard, quand l'ordre fut rétabli, le calme revenu, et que les deux frégates, enfin séparées, eurent repris tranquillement leur marche. » *Rapport au général Hardÿ du chef d'escadron Langlois, embarqué sur la* Bellone.

reste celui de l'avoir tenté. C'est particulièrement au commandant de la flotte, à Bompard, qu'en appartient le mérite.

Maintenant l'Anglais nous bloque étroitement; il croise dans l'Yroise et garde le passage du Raz. Nous avons d'autant moins l'espoir de passer, que notre tentative d'hier l'a fait redoubler de vigilance et de précautions; nos moyens maritimes sont insuffisans pour l'éloigner de Brest. Il n'y a plus que le gros temps d'équinoxe qui puisse nous en débarrasser.

D'après ces considérations, permettez-moi, Citoyen Ministre, de remettre sous vos yeux le projet que je vous ai soumis dans ma première dépêche. Si j'insiste, c'est que je crains que ceux qui me précèdent (en supposant qu'ils aient débarqué) n'agissent à contresens des intentions du Directoire. Ils sont isolés; chacun d'eux se croit maître de faire ce que bon lui semble, et il n'y a, sur les lieux, personne pour les diriger ou les contenir.

Je vous prie de bien peser ce que j'ai l'honneur de vous dire et de songer sérieusement au résultat.

J'attendrai vos ordres avec une impatience égale à mon désir de réussir.

11 fructidor (28 août).

Ce qui m'inquiète le plus, c'est qu'on s'est pressé de faire partir la petite division que j'avais à Rochefort (1) avec le général Humbert, avant de savoir si nous étions en mesure ici, et que je crois Humbert arrivé. Cela dérange totalement mon plan de campagne et va entraver mes opérations. Je connais Humbert et je crains que tout ne soit bouleversé quand j'arriverai. J'ai envoyé un courrier à Paris, pour témoigner au Gouvernement mes craintes à ce sujet. Si les choses ne réussissent pas comme j'avais lieu de l'espérer dans le principe, le Gouvernement n'aura aucun reproche

(1) La division de Rochefort, comprenant trois frégates : la *Concorde*, capitaine Papin; la *Franchise*, capitaine Guillotin; la *Médée*, capitaine Coudein, et une corvette, la *Vénus*, capitaine Senez, mit à la voile le 4 août. Son chef, Savary, réussit à débarquer, le 22, au nord-ouest de l'Irlande, dans la baie de Killala, le général Humbert, 2 adjudans-généraux, Fontaine et Sarrazin, 1150 soldats français et 3 pièces de campagne. Un millier d'insurgés se joignit aux libérateurs. Humbert, sans attendre son général en chef, courut aux Anglais, les battit à Castlebar, le 27 août, et se rendit maître du comté de Connaught. Il avait déjà prescrit la levée en masse et organisé un gouvernement provisoire, lorsque lord Cornwallis vint, avec 15000 hommes, lui demander une revanche. Humbert battit en retraite vers la côte, et après une série de combats glorieux, il fut enveloppé et vaincu, le 8 septembre à Ballinamuck. Les Anglais eurent des égards inaccoutumés pour le général et les 844 Français qui survécurent à cette héroïque folie. Les insurgés irlandais se dispersèrent.

à me faire. Chargé de l'organisation civile et militaire, j'ai senti tout le poids de ma mission ; je sais combien ma tâche est pénible. J'avais tout préparé pour répondre pleinement à la confiance du Directoire ; j'ai communiqué mon projet aux Irlandais (1) que j'ai à mon bord, ils me promettaient un succès complet. Peut-être mes précurseurs ont-ils déjà tout mis sens dessus dessous et faudra-t-il que je recommence sur de nouveaux frais. Je ne perds cependant pas l'espérance ; il m'en coûtera sans doute plus de peine, il me faudra déployer plus d'énergie et faire des exemples ; j'en ai la force, j'en aurai le courage.

A Bruix.

12 fructidor (29 août).

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 9, pour m'informer que le Directoire a suspendu notre départ jusqu'au moment où la division navale pourra passer sans danger. Nous obéirons, Citoyen Ministre, mais avec chagrin.

Je regrette que vous n'ayez pas approuvé mon projet.

On dit que le Directoire a permis l'armement en course à quiconque se chargerait de transporter une compagnie en Irlande. Cette proposition n'a pu être faite au Gouvernement que par ses ennemis ; car que deviendraient nos troupes isolées, en débarquant en Irlande ? Des brigands, qui porteraient indistinctement la désolation chez les royalistes et les patriotes, et il est aisé de prévoir comment nous serions reçus, après eux, par les insulaires.

Je vous remercie des vœux que vous formez pour le succès de notre expédition ; il dépend beaucoup des troupes qui sont arrivées les premières. Si donc Humbert vous a informé de son débarquement, je vous conjure, Citoyen Ministre, de lui tracer d'une manière bien positive le cercle dans lequel il doit se circonscrire. Il est brave (personne ne peut lui contester cette qualité) ; mais, dans les circonstances présentes, le courage ne suffit pas.

Au moment de l'embarquement, j'ai fait donner un à-compte aux troupes sur les fonds mis à ma disposition. Non seulement cette somme ne m'est pas encore rendue, mais le payeur ne sait même pas où puiser de quoi solder quinze jours à l'armée expéditionnaire. Cependant on a promis hautement aux soldats de leur payer trois mois d'avance, et ils y comptent toujours. La

(1) Un des chefs du mouvement insurrectionnel irlandais, Wolfe-Tone, était attaché au général Hardÿ comme adjudant-général sous le nom de Smith.

même promesse a été faite, à Paris, aux officiers sans troupes qui ont obtenu de s'embarquer; ils demandent quand on les paiera. J'appelle, Citoyen Ministre, votre sollicitude sur cet objet.

A Madame Hardy.

13 fructidor (30 août).

Le courrier que j'avais envoyé à Paris est revenu hier au soir. J'avais exposé notre situation au Directoire. Je lui avais fait sentir la presque impossibilité de sortir de la rade tant que l'escadre anglaise, forte, encore aujourd'hui, de trente à quarante voiles, croiserait devant nous et que le vent nous serait contraire. Mais, comme, dans sa dernière dépêche, il me témoignait sa surprise de ce que nous n'étions pas encore sous voiles, je lui ai demandé des ordres positifs pour mettre ma responsabilité à couvert et lui ai promis qu'avec cela rien ne nous arrêterait.

Cette détermination, bien appuyée par le commandant de nos forces navales, a mis la puce à l'oreille à nos Directeurs. Ils ont craint un nouveau coup de crânerie et se sont empressés de me répondre que, quelque pénible qu'il fût de temporiser, ils m'ordonnaient d'attendre qu'un coup de vent, éloignant l'ennemi de nos côtes, nous permît de passer sans nous compromettre.

Nous ne pourrons sortir avant douze ou quinze jours, c'est-à-dire avant l'équinoxe. A cette époque, de violentes bourrasques éloigneront les Anglais de nos côtes. Le vent les rejettera sur les leurs ou dans la Manche, et nous pourrons passer. Dieu le veuille!

19 fructidor (5 septembre).

Ce qui me rend ma femme plus précieuse, plus adorable et plus chère, c'est cette détermination profondément réfléchie qui la porte à me dire : « Va te couvrir de gloire en Irlande et reviens dans mes bras! »

Oui, mon amie, oui, j'irai où mon devoir et l'honneur m'appellent; je servirai la cause de l'humanité; je déploierai l'étendard de la liberté sur le sol de la tyrannie; je briserai les fers d'un million d'Irlandais et je reviendrai plus digne de toi!

Ma proclamation aux Irlandais a reçu l'approbation du Directoire. Je l'ai fait traduire en anglais et imprimer à 20000 exemplaires.

Bompard est un bon enfant, brave comme César, franc et

loyal comme son épée; il fait tous ses efforts pour nous rendre, à mes officiers (1) et à moi, la vie du bord agréable, et nos relations sont très amicales.

25 fructidor (11 septembre).

Les vents ne veulent pas plus nous favoriser que l'escadre anglaise s'éloigner. Nous n'avons pu mettre à la voile.

La saison s'avance et mon expédition ne se fait pas. J'ai une tâche glorieuse à remplir, plus je tarderai et plus je trouverai de difficultés. Il fallait de la promptitude, de l'audace, et il n'y a rien de fait! Je suis cruellement tourmenté depuis le départ du général Humbert et de quelques autres, partis des côtes de la Manche. Je crains qu'ils n'aient tout gâté!...

27 fructidor (13 septembre).

Depuis quatre jours, nous ne voyons plus les Anglais, il est probable qu'ils se sont retirés sur leurs côtes, et, si le vent nous devenait favorable, rien ne nous empêcherait de gagner le large. Nous avons bien, par intervalles, quelques momens propices, mais ils sont de courte durée, et l'on ne manie pas un vaisseau comme, sur terre, nous remuons un bataillon. On n'est pas plus vexé que nous le sommes.

Je t'envoie copie de la proclamation que je ferai distribuer à l'armée quand nous serons à vingt lieues en mer. Ce sont chétifs cadeaux pour toi, ma mie, je le sens bien, mais que puis-je t'envoyer d'ici? Ne la laisse pas sortir de la maison avant d'être certaine que nous sommes partis.

Le général Hardÿ, commandant en chef l'armée expéditionnaire, aux Officiers et Soldats.

Braves compagnons,

Vous annoncer que nous partons pour l'Irlande, c'est vous dire que nous allons rejoindre des frères, des amis qui nous tendent les bras et qui nous regardent déjà comme leurs libérateurs.

(1) « Nous restâmes six semaines en rade de Brest, contrariés par les vents qui nous empêchaient de passer le Goulet et de gagner la pleine mer. C'est un triste séjour qu'un vaisseau pour les officiers de terre; on est entassé les uns sur les autres, de mauvaise humeur et peu tolérans. » — Général Vallin. *Notice sur ma vie pendant soixante-cinq ans. Manuscrit inédit, rédigé en 1835, pour son petit-fils, le colonel Léon Borelli de Serres.*

C'est à vous, guerriers vainqueurs de tous les rois coalisés contre la liberté de votre patrie, qu'il appartient de briser les fers d'un peuple courageux, qui fait tous les jours de nouveaux sacrifices pour assurer son indépendance.

Les Irlandais vous accueilleront avec joie ; ils rempliront envers vous les devoirs de l'hospitalité ; leur sollicitude et la mienne écarteront de vous tous les besoins ; ils augmenteront votre solde de leurs deniers ; ils feront plus : ils prendront place dans vos rangs pour hâter la destruction des tyrans qui depuis trop longtemps les oppriment impunément. Chacun de vous les guidera au chemin de l'honneur ; de la pointe de vos baïonnettes, vous fixerez la victoire et creuserez le tombeau des Anglais.

Braves compagnons, les Irlandais sont dignes de la liberté ! Pour en jouir, ils n'attendent que le secours de la Grande nation. Loin de les traiter en ennemis vaincus, vous les regarderez comme les amis de la République française ; vous respecterez leurs personnes, leurs propriétés, leurs usages, leurs mœurs et surtout les malheurs dont le plus affreux despotisme les accable ; vous admirerez leur constance dans la lutte pénible qu'ils ont à soutenir contre la tyrannie.

A ces vertus vous joindrez la plus exacte discipline, sans laquelle nous n'avons point de succès à espérer.

Le Directoire m'a investi du pouvoir de relever le mérite des belles actions et m'a donné le droit de punir le crime ; vous trouverez en moi impartialité et justice.

La bonne conduite, les talens, les actions d'éclat seront publiquement récompensés ; mais la sévérité des lois n'épargnera aucun de ceux qui s'écarteront de leur devoir, et la mort punira les lâches, les alarmistes, les concussionnaires et les pillards.

A Madame Hardy.

28 fructidor (14 septembre).

Il est huit heures du matin, nous sommes sous voiles depuis trois heures ; le vent, quoique très faible, est assez bon ; l'ennemi ne paraît pas ; nous sommes hors du Goulet.

Je t'embrasse à travers les mers et te souhaite une bonne santé. Conserve-moi ta tendresse et sois sûre de celle de ton époux, de ton ami.

Journal de bord du général Hardÿ sur le Hoche.

30 fructidor (16 septembre 1797).

A quatre heures après-midi, les vents fraîchissent de la partie du N. et N.-N.-O. On appareille, on part; on passe le Raz (vents variables du N.-E. et N.-N.-E.) non sans peine. Neuf pilotes de l'île des Saints rassurent l'équipage et, à onze heures, nous sommes hors de danger. Je donne aux pilotes la récompense promise, 75 louis.

1er jour complémentaire (17 septembre).

Au jour, calme et beau temps, filant 2 nœuds seulement; on aperçoit trois bâtimens ennemis (1) à 2 lieues de distance, l'un à O.-N.-O., les deux autres à O. 1/4 S.-O. A huit heures, ces bâtimens tirent le canon pour nous signaler; mais le commandant Bompard se détermine à continuer sa route. Peut-être les eût-il atteints; mais il avait des instructions à suivre (2).

2e jour complémentaire (18 septembre).

Les vents N.-N.-E. Beau temps, belle mer. A trois heures, nous rangeons les roches de Penmarch, de 2 lieues. Un des trois bâtimens ennemis disparaît (3). A cinq heures, on aperçoit un autre bâtiment, de fort tonnage, qui, pendant la nuit, s'est joint aux deux autres.

3e jour complémentaire (19 septembre).

A huit heures, on relève la pointe de l'île de Groix. On donne la chasse aux bâtimens ennemis. A dix heures, on lève la chasse, et nous gouvernons à O.-S.-O.

Latitude nord de Groix : 47°39'. Longitude occidentale : 5°50'.

Bompard, inquiet d'être suivi par trois navires anglais, un vaisseau rasé, l'*Anson*, et deux frégates, *Ethalion* et *Amelia*, avait,

(1) Une frégate de premier rang, *Ethalion;* un vaisseau rasé, *Anson;* une goélette, *Sylphe.*

(2) « Je dois témoigner de l'enthousiasme des troupes embarquées sur la *Bellone*, pendant la *chasse* que nous avons donnée aux trois bâtimens anglais et de notre regret de les voir s'échapper. Nous avons respecté en silence la docilité de Bompard, qui n'a pas su profiter de cet élan spontané et général pour enfreindre les ordres du Directoire. » (*Rapport du chef d'escadrons Langlois embarqué sur la* Bellone.)

(3) La goélette est allée porter à l'Amirauté le rapport du commandant de l'*Ethalion*. Elle a été remplacée, dans la chasse par la frégate de premier rang *Amelia*, capitaine Herbert.

depuis sa sortie de Brest, gouverné au S.-O., pour les tromper et surtout pour éviter les escadres qui croisaient à l'entrée de la Manche.

Hardÿ le décida, le 19 septembre, à détacher deux frégates, la *Loire* et l'*Immortalité*, sous le commandement de Segond, commandant de la *Loire*, pour donner la chasse aux bâtimens anglais. Mais, quand Segond demanda, par signal, l'ordre d'attaquer, Bompard répondit par le signal de ralliement. Il avait relu les intructions du ministre de la Marine : « *Éviter tout ce qui pourrait ralentir sa marche et retarder son point fixé pour le débarquement de ses troupes.* » La *Loire* et l'*Immortalité* rejoignirent la division; l'*Anson*, l'*Ethalion* et l'*Amelia* virèrent de bord, en même temps qu'elles, pour continuer leur poursuite.

Bompard eut alors la fâcheuse inspiration de vouloir faire croire aux Anglais qu'il allait aux Antilles. Il doubla le cap Finisterre et continua de gouverner au Sud-Ouest. Il comptait faire le tour des Açores, y perdre les bâtimens anglais, puis reprendre la route de l'Irlande. Une saute de vent l'obligea de virer au Nord. Pendant ces douze jours de navigation inutile, aucune souffrance ne fut épargnée aux 3000 hommes embarqués sur des navires de guerre, mal aménagés et encombrés de matériel. Bompard n'eut plus, dès lors, qu'une pensée : débarquer au plus tôt le corps expéditionnaire. Il laissa même, le 25 septembre, passer, sans l'attaquer, un convoi anglais de 100 voiles, peu escorté, dont la prise aurait causé au roi George un préjudice plus grand que le débarquement d'une poignée de Français dans l'Irlande, attérée par la capture du général Humbert et de sa brigade.

Hardÿ et Bompard ignoraient le sort d'Humbert. Sachant qu'il avait débarqué au nord de l'Irlande, dans la baie de Killala, ils faisaient route pour atterrir au lac de Swilly, dans l'espérance d'y voir leur débarquement protégé par les troupes françaises unies aux Irlandais. La déception fut cruelle!

L'amirauté anglaise, après avoir cru que Bompard allait à Terre-Neuve, avait appris, par ses croiseurs de l'Atlantique, que décidément il se dirigeait vers l'Irlande. Elle laissa l'amiral Bridport, avec neuf vaisseaux de ligne, à hauteur d'Ouessant, pour empêcher les navires français de regagner leurs ports, et elle envoya de Plymouth le commodore sir John Borlase Warren avec quatre vaisseaux : le *Foudroyant* (de 80 canons), le *Canada* et le *Robust* (de 74), le *Magnanime* (de 44), les frégates *Melampus* et *Doris*, à

la poursuite de l'escadre ennemie, que l'*Anson* et l'*Ethalion* n'avaient pas quittée.

Le 11 octobre, quand les Français se croyaient au but et saluaient les côtes d'Irlande de leurs acclamations, quand Hardy se disposait à atterrir au lac Swilly, l'escadre anglaise fut signalée. Elle avait le vent, la liberté de manœuvre, 520 canons contre 400; les navires français, encombrés de troupes, avaient subi de graves avaries. Bompard laissa entourer le *Hoche* par les vaisseaux de Borlase Warren; il ne sut pas donner à ses frégates l'ordre de courir, toutes voiles dehors, aux Anglais, et de remplacer la canonnade à distance par un audacieux abordage, où les bataillons de Sambre-et-Meuse auraient eu raison des marins britanniques, moins nombreux, sinon moins braves. Bompard accepta la bataille navale, et il la perdit, après avoir combattu 4 heures, un contre cinq, pour sauver ses frégates. Ce fut un glorieux désastre.

COMBAT DU *Hoche.*

Rapport du général Hardy au Directoire.

21 vendémiaire.

Après 29 jours d'une navigation extrêmement pénible, la division commandée par Bompard, qui devait porter en Irlande les troupes dont vous m'aviez confié le commandement, était arrivée, le 20 vendémiaire, à hauteur de l'île Tory. Il ne nous restait plus que 7 à 8 lieues à faire pour entrer dans le lac Swilly, que, de concert avec Bompard, j'avais choisi pour notre débarquement. Le temps était beau, le vent favorable; depuis deux jours, nous avions perdu de vue le vaisseau rasé et les deux frégates ennemies qui, depuis l'île d'Ouessant, nous avaient constamment observés. Tout semblait nous présager un succès complet.

A midi, nous aperçûmes une escadre anglaise composée de huit vaisseaux, qui forcèrent bientôt de voiles, les uns pour nous reconnaître de plus près, les autres pour gagner le vent. Dans ce moment même, nous éprouvâmes une avarie irréparable par la fracture et la chute de notre grand mât de hune. Il ne m'appartient pas de vous donner les détails des manœuvres qui furent faites pour atteindre notre but et remplir vos intentions; je laisse ce soin aux officiers de marine (1).

(1) Cf. Journal de bord du capitaine de frégate Bargeau, commandant la *Résolue.*

Le lendemain, 21 vendémiaire, à six heures et demie du matin, nous nous trouvions par les 10°3′ de longitude occidentale, à vue de terre et presque en face du lac Swilly. L'ennemi, qui nous avait serrés de près pendant toute la nuit et que nous avions en vain essayé de tromper par une fausse route, ne tarda pas à nous attaquer.

Le *Hoche* fut d'abord assailli par un vaisseau rasé et un de 74 (1); nous nous battîmes pendant une heure sans éprouver beaucoup de pertes; mais bientôt l'ennemi fut renforcé par un vaisseau de 80, un de 74 et une frégate de 18 (2). La frégate la *Romaine* (commandant Bergevin), qui s'était jointe à nous, fut obligée de virer de bord à l'approche du renfort ennemi, et nous nous trouvâmes *seuls contre cinq*. Le combat devint alors terrible et opiniâtre de part et d'autre ; le *Hoche* vomissait le fer et la flamme de tribord, de bâbord et de l'arrière. Il est impossible de trouver plus de courage et d'activité dans nos soldats de terre et de mer, plus de fermeté et de sang-froid dans tous les officiers placés aux différentes batteries, ni plus d'ordre dans une action aussi chaude que meurtrière. L'espérance de la victoire allait toujours croissant dans l'équipage et chacun travaillait avec une ardeur égale à ses désirs.

Cependant le vaisseau avait déjà près de cinq pieds d'eau dans la cale; le poste des chirurgiens était encombré de blessés; toutes les manœuvres étaient coupées, les voiles en lambeaux, les batteries en partie démontées; trois fois les gaillards avaient été complètement balayés; les sabords de la deuxième batterie n'en formaient plus qu'un; les mâts et les vergues, fortement endommagés, menaçaient d'écraser l'équipage par leur chute. Enfin, réduit à l'impossibilité de gouverner, prévenu, pour la deuxième fois, qu'il n'y avait plus de place au poste pour les blessés, ne pouvant plus compter sur le secours de nos frégates, dont quelques-unes étaient déjà aux prises, forcé de céder au nombre qui l'accablait, le chef de division Bompard se détermina à amener le pavillon national, après en avoir défendu l'honneur, avec son intrépidité ordinaire, pendant 3 heures 45 minutes.

Aucune de nos frégates, excepté la *Romaine*, n'a eu part à cette action; mais à peine le *Hoche* fut-il rendu, qu'à leur tour elles furent enveloppées par les forces ennemies.

(1) *Magnanime* et *Robust*.
(2) *Canada*, *Foudroyant* et *Amelia*.

Tous ceux qui étaient à bord du *Hoche* se sont vaillamment battus (1); on ne saurait donner trop d'éloges aux officiers et aux soldats. Notre perte s'élève à 130 hommes, dont 3 officiers; parmi eux, Vildey, lieutenant au 6e d'artillerie, jeune homme d'un mérite rare et qui donnait les plus hautes espérances. La République perd en lui un brave défenseur et un zélé partisan. Avant d'expirer, il a recommandé sa famille à la sollicitude du Gouvernement; puis il est mort avec le calme de la philosophie et la tranquillité d'un homme qui a toujours rempli ses devoirs avec honneur et sans reproche. Il emporte l'estime de ses chefs et l'amitié de ses camarades.

Je m'occupe de recueillir les noms de ceux qui se sont particulièrement distingués.

Recevez, Citoyens Directeurs, l'expression du regret bien sincère que j'éprouve de n'avoir pas été mieux secondé par la fortune et de n'avoir pu justifier la confiance dont vous m'avez honoré.

Les Frégates. — Les huit frégates, au signal de *former la ligne de bataille sans égard au poste*, s'étaient placées en avant du *Hoche*. La *Loire*, l'*Immortalité* et la *Bellone* en étaient les plus rapprochées. Quand le *Robust* et le *Magnanime* assaillirent le vaisseau français, la *Romaine* vint à son secours et tira quelques bordées sur le *Robust*. L'arrivée du *Canada*, du *Foudroyant* et de l'*Amelia* obligea la *Romaine* à virer de bord.

Pendant trois heures, les frégates, que le calme et la houle empêchaient de manœuvrer, durent se tenir à distance des dangereuses bordées des vaisseaux anglais, répondre au feu de l'*Anson*, du *Melampus*, de l'*Ethalion* et de la *Doris*, et assister, impuissantes, à la magnifique agonie du *Hoche*. Segond, commandant la *Loire*, proposa à Legrand, commandant l'*Immortalité*, d'aborder le *Robust;* les grenadiers du général Ménage, entassés sur l'*Immortalité*, demandaient à grands cris l'abordage. Mais l'*Immortalité* fit de fausses manœuvres qui l'empêchèrent de se joindre à la *Loire*, et Segond dut renoncer à se servir de la baïonnette.

Bompard prisonnier, le capitaine de vaisseau Bergevin, à qui revenait la lourde tâche du commandement, fit, de la *Romaine*, le

(1) Les bataillons de la 53e demi-brigade, formés en carrés sur le pont, exécutèrent des feux de salve, qui firent de grands ravages dans les équipages anglais. Aussi, quand le commodore monta sur l'épave, il dit à Hardÿ, en lui tenant la main : « C'était folie, Général, de transformer un vieux bateau désemparé comme le *Hoche* en un champ de bataille de Sambre-et-Meuse ! »

signal de forcer de voiles, et la fuite commença. L'*Embuscade* et la *Coquille*, plus éprouvées que les autres frégates par les boulets anglais, avaient amené leur pavillon.

La *Bellone*. — Le capitaine Jacob, sur la *Bellone*, engage la lutte contre le *Foudroyant*, pour permettre à la *Loire*, à la *Romaine* et à l'*Immortalité* de s'échapper. Un boulet rouge met le feu aux grenades entassées sur le pont. Déjà le gréement et la voilure sont en feu; l'enseigne Cotelle et le capitaine Barbier, du 7e hussards, s'élancent dans la mâture et, avec quelques matelots intrépides, ils éteignent l'incendie. Jacob fait jeter à la mer tout ce qui alourdit la marche et gêne la manœuvre. Il se dérobe au *Foudroyant;* mais il est rejoint par le *Melampus* et par l'*Ethalion* qui, après deux heures de canonnade, obligent, à grand'peine, l'héroïque Jacob à rendre sa frégate démâtée, prête à couler; on ne compte plus les morts et les blessés.

La *Résolue*. — Après la prise du *Hoche* et le signal de la *Romaine*, le capitaine Bargeau a forcé de voiles. A midi, nous ne tirions plus que nos canons de retraite, qui ont été bientôt hors de portée. Nous avions devant nous un vaisseau rasé, l'*Anson*, qui avait perdu son mât d'artimon, mais qui manœuvrait pour nous couper la route, tandis que les autres navires anglais nous appuyaient la chasse. Nous nous trouvions, ainsi que la *Loire*, la *Romaine* et l'*Immortalité*, entre les chasseurs, l'*Anson* et la côte, qui nous restait sous le vent, à trois lieues. A trois heures, la *Loire* nous a dépassés et s'est trouvée bientôt à portée de l'*Anson;* elle a échangé avec lui deux ou trois volées, puis a gagné le large.

De suite notre tour est venu; nous avons engagé le combat presque à portée de mousquet. On a fait, de part et d'autre, un feu à mitraille très actif et très meurtrier; mais l'*Anson* avait du 32 et nous n'avions que du 12. Le gaillard d'avant, où était le commandant Potier, a beaucoup souffert; un sergent-major a été tué à côté de lui. La caronade a été démontée, tous les canonniers tués ou blessés, beaucoup de matelots mis hors de combat et un lieutenant légèrement blessé.

A quatre heures, l'*Immortalité* est venue nous seconder; mais, supérieure en marche, elle nous a bientôt dépassés, et tout le feu de l'*Anson* s'est concentré sur nous. A cinq heures, nous avons coupé le petit mât qui remplaçait son artimon.

A six heures et demie, la *Romaine* a passé au vent de l'*Anson* et lui a lâché quelques coups de canon en s'éloignant.

Nos manœuvres étaient trop maltraitées pour que nous puissions gagner l'*Anson* de vitesse. A la nuit, l'Anglais s'est trouvé si désemparé à son tour, qu'il a mis ses voiles sur le mât et s'est laissé *culer*. Le combat a fini avec le jour; nous avons suivi l'*Immortalité* toute la nuit. Une circonstance prouvera, entre mille, le sang-froid des soldats républicains. Il fallait pomper continuellement, et quarante hommes étaient groupés autour du grand mât. Eh bien! les pompes ont joué sans interruption au plus fort du combat, et le grand mât a reçu plusieurs boulets ramés à quelques pieds au-dessus des pompes. Sur le gaillard d'arrière, un boulet a emporté le sac d'un soldat qui était au bastingage et a renversé le chef de brigade, Lée.

Le 22 vendémiaire au matin, nous étions dans la baie de Donegal, près de l'*Immortalité*, qui a signalé de se préparer à descendre. Le chef de brigade Lée a siégé au conseil de guerre présidé par le général Ménage. Ce conseil a jugé que la descente était impossible. Sur l'observation que les troupes et l'équipage de la *Résolue* étaient forcés de prendre terre pour échapper à une perte certaine si la frégate continuait à tenir la mer, le capitaine de vaisseau Legrand, commandant l'*Immortalité*, a promis qu'il ne nous abandonnerait pas et que nous pouvions compter sur lui, si nous allégions la *Résolue* en jetant à la mer les fardeaux trop pesans et même les canons. On convint donc de partir à un signal déterminé.

Il est venu des Irlandais à bord nous apprendre que le général Humbert avait été vaincu et fait prisonnier.

A huit heures du soir, on a appareillé. A peine hors de la baie de Donegal, on a aperçu un feu, qu'on a pris pour celui de l'*Immortalité;* ce qui nous a engagés à montrer un feu, de temps à autre.

Le vent s'est levé; la mer est devenue très grosse. Le péril augmentant, on a décidé de jeter les canons à la mer; mais, auparavant, Bargeau a essayé, en les mettant à la serre, de soulager sa frégate.

A minuit, nous avons eu connaissance d'un bâtiment sous le vent. Le capitaine a cru que l'*Immortalité* nous ralliait et a fait diminuer de voiles. A une heure, ce bâtiment nous a rangés sous le vent, à portée de la voix. Le capitaine l'a hélé, le prenant toujours pour l'*Immortalité;* mais une volée l'a bientôt tiré d'erreur. Cette bordée a été suivie de beaucoup d'autres, qui ont tué plu-

sieurs hommes dans leur hamac. C'était le *Melampus*, frégate anglaise de 44 canons de 18, capitaine Graham Moore (1). Il a fallu se rendre, hélas!

L'*Immortalité* (2). — L'*Immortalité* et la *Résolue* sont allées, de conserve, mouiller, le 22 vendémiaire, à la vue d'un vaisseau anglais, dans la baie de Donegal, près de Ballyshannon. Nous aurions pu débarquer sans obstacle, si la prudence l'eût permis. On crut devoir tenter de regagner la France, mais les élémens semblaient conjurés avec nos ennemis pour assurer notre perte. En sortant de la baie, nous essuyâmes une tempête qui nous sépara de la *Résolue* et brisa nos mâts, nos vergues et notre gréement, déjà extrêmement endommagés par le feu du vaisseau rasé *Anson*, contre lequel nous nous étions battus pendant une heure et demie, le soir du 22 vendémiaire, après l'affaire du matin.

A peine étions nous rajustés et en état de tenir la mer que nous fûmes attaqués, le 29, par la frégate anglaise la *Fish-Guard*, de quarante-huit canons, dont vingt-huit de 18 et vingt de 32. L'action, très meurtrière, coûta la vie au général Ménage et au capitaine de vaisseau Legrand. On amena pour ne pas couler; il y avait six pieds d'eau dans la cale quand l'officier anglais vint nous amariner (3).

La *Loire*. — La *Loire*, au signal de forcer les voiles, était passée sous le feu du *Foudroyant*, dont la bordée l'avait fort endommagée. Cependant la frégate, bonne marcheuse, s'était mise promptement hors de portée. L'*Anson* lui barrait la route; Segond eut la pensée d'attendre la *Résolue*, la *Romaine* et l'*Immortalité*, pour assaillir avec elles le vaisseau rasé, dont la perte était cer-

(1) L'Anglais a voulu nous mener dans le lac Surly, mais la tempête l'en a empêché. Nous avons fait le tour de l'Irlande, en courant les plus grands dangers, et surtout en manquant de nous perdre sur le cap Cantive.

Le 28 vendémiaire, nous sommes entrés dans la Clyde, en Écosse, et avons mouillé en rade de Greenock; de là on nous a conduits à Édimbourg, et enfin à Peebles, où nous sommes. Nous avons été traités avec les plus grands égards par les généraux et les officiers supérieurs; nos soldats aussi; ils sont au château d'Édimbourg, les officiers à Peebles. La conduite de tous, dans cette catastrophe, a prouvé que nous étions dignes d'un meilleur sort et que nous avions droit à la bienveillance de notre général en chef.

Dans le régiment de Lee (brigade étrangère), il y a eu cinq tués et neuf blessés, dont le capitaine Molliens.

(2) *Rapport au général Hardÿ de l'adjudant général Cravey, embarqué sur l'*Immortalité.

(3) Nous avons été conduits à Plymouth, d'où l'on nous a envoyés en cautionnement à Tiverton. Tous les officiers de l'*Immortalité* sont ici, ainsi que quelques-uns de ceux de la *Bellone* et de la *Loire*.

taine. Les signaux ne furent pas compris, et les trois frégates se dérobèrent; la *Résolue* et l'*Immortalité* de conserve, la *Romaine* isolément. Segond, ne pouvant éviter le feu de l'*Anson*, déploya le pavillon anglais au-dessus du sien, pour faire croire que sa frégate était une prise; mais l'ennemi ne s'y trompa pas et lâcha sa bordée. Aussitôt Segond abattit les couleurs anglaises et, toutes voiles dehors, il courut à l'*Anson* pour le canonner si vigoureusement qu'il le désempara et put s'échapper.

La *Loire* rencontra la *Sémillante* ; Segond se rangea sous les ordres du capitaine Lacouture, plus ancien. Mais, à l'approche de trois bâtimens anglais (deux frégates, la *Mermaid* et la *Révolutionnaire*, et une corvette, le *Kangaroo*), Lacouture abandonna la *Loire*, qui ne pouvait pas suivre, et reprit sa liberté de manœuvre. Le 17 octobre, la *Loire* est atteinte par la *Mermaid*, un des trois bâtimens anglais auxquels elle a échappé la veille, en maltraitant la corvette. Segond, réduit à ses basses voiles, cloue son pavillon au mât d'artimon, harangue son équipage et accepte le combat. Une bordée, à portée de pistolet, de ses canons chargés à deux boulets, rase deux mâts de la frégate anglaise. Le troisième, resté debout, permet à la *Mermaid* de s'enfuir.

C'était le quatrième combat que la *Loire* soutenait depuis le 21 vendémiaire. Mais elle était criblée comme une écumoire; il n'y avait plus à bord ni bois ni cordage. Attaquée le lendemain par l'*Anson* et le *Kangaroo*, la *Loire* lutta plus d'une heure encore. Segond n'amena son pavillon que quand il eut six pieds d'eau dans sa cale. Il avait à son bord 46 morts et 71 blessés.

La *Sémillante*, la *Romaine* et la *Biche* revinrent en France : la première, à Lorient ; les deux autres à Brest.

Le général Hardy, prisonnier de guerre, à sa femme.

A Buncranagh, aux bords du lac Swilly (nord de l'Irlande),
le 15 brumaire (5 novembre).

Chacun a sans doute déjà fait la gazette sur notre combat naval du 21 vendémiaire. Je ne veux pas faire de commentaires sur ce que tel ou tel prétend en savoir ; il est plus intéressant pour toi, ma bonne amie, d'apprendre que ton mari n'a pas succombé, qu'il n'est pas même blessé, qu'il se porte bien ; je désire que ma lettre te parvienne assez à temps pour calmer tes inquiétudes et les dissiper. Nous allons être conduits en Angleterre, où j'espère ne pas rester longtemps, comptant que je serai, avec mon état-

major, renvoyé sur parole. Sois sûre, ma mie, que mon désir le plus ardent est de revoler près de toi et de te donner de nouvelles preuves de mon amitié.

P.-S. — Nous n'avons qu'à nous louer des généreux procédés de nos vainqueurs. Ils font tout ce qui est en leur pouvoir pour adoucir notre sort.

Au Directoire.

Nos malheurs auraient trouvé leur terme dans le combat du 21 vendémiaire, si la fortune capricieuse se fût contentée d'une victoire et nous eût permis d'arriver au port. Elle avait résolu de nous éprouver par d'autres revers.

Aussitôt que nous fûmes transférés, les officiers, sous-officiers et moi, à bord du vaisseau le *Robust*, le capitaine voulut faire voile pour Portsmouth, en passant par la mer d'Irlande. Mais les vents se déclarèrent contre nous et nous rejetèrent dans le Nord. Ce n'est que par miracle que nous échappâmes, deux fois, au naufrage, tant sur les îles Bishop's que sur celles d'Écosse. Le *Hoche* nous suivait dans un état si déplorable qu'à chaque instant nous croyions le voir englouti. Il ne lui restait, pour toute mâture, qu'un tronçon, de dix pieds, de son artimon ; il n'avait pas dix aunes de toile, et l'eau augmentait de plus en plus dans sa cale. La mer était toujours violemment agitée ; les vents soufflaient avec une violence extraordinaire. Une frégate, que nous avions rencontrée par hasard et qui avait pris le *Hoche* à la remorque, était à tout moment forcée de l'abandonner à la fureur des flots pour ne pas s'exposer à périr avec lui.

Cette tourmente, nous l'avons subie pendant dix-huit jours. Ajoutez que, les vivres étant sur le point de manquer, on avait réduit la ration au quart.

Enfin les vents se calmèrent un peu, et nous pûmes, le 10 brumaire, regagner le lac Swilly, où nous trouvâmes un excellent mouillage. La vue de cette baie redoubla mes regrets, car 10000 hommes peuvent y débarquer facilement, et nous aurions trouvé infiniment plus de ressources que je ne m'y attendais en ne consultant que ma carte.

Le lendemain, les adjudans-généraux Simon et Wolfe-Tone (dit Smith) furent appelés à terre par le général Cavan, commandant l'arrondissement de Londonderry, qui se trouvait alors

au village de Buncranagh. Simon resta vingt-quatre heures chez le général et fut traité avec beaucoup d'égards; mais on envoya Smith à Londonderry, où il fut jeté dans un cachot et chargé de fers. Dès qu'il m'en eut fait part (1), je descendis moi-même à terre et j'écrivis à lord Cornwallis la lettre dont je joins ici la copie. J'en adressai une autre à ce malheureux officier pour le rassurer et l'engager à supporter son sort avec courage. Malgré mes réclamations, l'adjudant-général Smith a été traîné de prison en prison jusqu'à Dublin. Il est doué d'une âme forte, et je suis convaincu qu'il déploiera un grand caractère. Mais ses ennemis sont tellement acharnés contre lui qu'on ne saurait prendre des mesures trop promptes pour lui sauver la vie.

Je laisse à votre prudence et à votre sagesse, Citoyens Directeurs, le soin de faire en faveur de cet officier les démarches que vous jugerez nécessaires.

A Lord Cornwallis, commandant en Irlande.

Milord,

L'adjudant-général Wolfe-Tone, dit Smith, attaché à l'état-major de l'armée expéditionnaire dont le gouvernement français m'a confié le commandement, et fait avec moi prisonnier de guerre sur le vaisseau le *Hoche*, réclame mon intervention auprès de vous, parce qu'il a été enfermé dans un cachot et chargé de chaînes. Je n'entre pas dans la question de savoir si vous avez des griefs contre cet officier ; mais il est citoyen français, il fait partie

(1) A la prison de Derry, 12 brumaire, an VII.

L'adjudant-général W.-Tone, dit Smith, au général Hardy, commandant en chef l'armée française expéditionnaire.

Général,

A mon arrivée à Derry, j'ai appris avec le dernier étonnement que des ordres avaient été donnés pour me faire mettre aux fers, comme un malfaiteur. J'ai écrit en conséquence à lord Cavan, en termes respectueux, mais fermes, protestant contre l'indignité méditée contre l'honneur de l'armée française en ma personne, et réclamant mes droits de citoyen et d'officier français. Il ne me reste maintenant que de m'adresser à vous, comme à mon général, représentant ici la grande nation à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir, et de réclamer votre intervention auprès du gouvernement anglais afin que je sois traité, comme prisonnier de guerre, avec les privilèges attachés à mon grade, et qu'il me soit permis de partager votre sort et celui de mes braves camarades, comme j'ai eu l'honneur de partager vos périls dans le combat.

Salut et respect,
T. W.-Tone, dit Smith.

de l'armée française, il est prisonnier de guerre; et, sous ce triple rapport, il a droit à des égards et à du respect.

J'aime à me persuader, Milord, que vous reviendrez à des idées plus justes sur son compte, et que l'esprit de prévention ne l'emportera pas sur la droiture qui doit caractériser les hommes que le mérite ou la fortune a placés sur un grand théâtre. L'adjudant-général Wolfe-Tone est un honnête homme ; sa bravoure et ses actions d'éclat lui ont mérité la confiance du gouvernement français et l'estime de tous les soldats qui ont l'honneur pour guide. Je ne dois donc pas vous cacher la surprise qu'il me cause en m'apprenant que vous le faites traiter ignominieusement comme un scélérat.

Je réclame, au nom du gouvernement français, toute votre équité pour ce malheureux officier. Si le sort des armes vous a favorisé au combat du 21 vendémiaire, je ne puis croire que vous vouliez vous prévaloir de ce succès pour avilir la nation française dans la personne de son adjudant-général Wolfe-Tone.

C'est cependant ce qui résulte de l'acte infamant qui vient d'être commis à son égard.

J'ose espérer, Milord, que vous prendrez ma lettre en prompte considération et que je pourrai informer le Directoire exécutif que votre conduite envers l'adjudant-général Wolfe-Tone est plus conforme aux principes de la justice.

Général Hardÿ.

Le vice-roi d'Irlande fit répondre par son secrétaire, M. Taylor, au général Hardÿ :

« Son Excellence n'ignore point les égards et les soins qui sont dus aux prisonniers de guerre que le succès des armes du Roi a fait tomber entre ses mains; la volonté de Sa Majesté serait mal observée si les officiers français, pris dans le combat du 12 octobre, avaient à se plaindre de notre conduite envers eux.

« Quant à T. Wolfe-Tone, Son Excellence ne le connaît que comme un traître, qui voulait revenir en Irlande pour tenter par la force des armes ce qui n'a pu réussir par ses intrigues, qui n'a cessé d'y semer la rebellion et la discorde, et qui vient enfin d'y être conduit pour recevoir la punition due aux crimes dont il s'est rendu coupable envers son Roi et sa Patrie (1). »

(1) Wolfe-Tone, conduit à Dublin pour y être jugé, déploya un grand caractère dans sa défense. Fidèle aux principes stoïques qu'il avait toujours professés,

Le général Hardÿ était envoyé en Angleterre avec son chef d'état-major Simon et ses aides de camp Vallin et Sauvage.

II

Deux ans après son retour de captivité en Angleterre, à Litchfield, et après avoir fait, en ces quelques mois, des campagnes sur le Danube, en Helvétie, à l'armée du Rhin et en Bavière, où, l'on s'en souvient, il se battit glorieusement, Hardÿ, alors inspecteur général aux revues, était nommé président du Comité central de l'inspection générale par le Premier Consul, qui lui destinait le ministère de l'Administration de la Guerre, qui fut créé seulement le 8 mars 1802. Mais Hardÿ en avait assez déjà des fonctions administratives. La blessure reçue au combat d'Ampfingen, en Bavière, était fermée, sa sciatique vaincue; il était impatient de tirer le sabre du fourreau.

Oubliant le serment qu'il avait fait, à l'issue de cette malheureuse expédition d'Irlande, qu'on ne le prendrait plus à courir les mers, il accueillit avec transport l'offre que lui fit le beau-frère de Bonaparte, Leclerc, de faire partie, comme général de division, de l'expédition de Saint-Domingue.

Il ne se doutait pas, en s'asseyant à Plombières à la table de Pauline Bonaparte, qu'il l'accompagnerait, l'année suivante, à Haïti et qu'il mourrait, lui aussi, tout jeune encore, comme ses compagnons d'armes, Marceau, Hoche et Leclerc lui-même, sans avoir rempli toute sa destinée.

EXPÉDITION DE SAINT-DOMINGUE.

Le général de division Hardÿ à sa femme.

A bord de la *Révolution*, en rade de Brest,
4 brumaire an X (26 octobre 1801).

Me voilà en rade, attendant, comme toute l'escadre, que le vent favorable nous pousse en pleine mer. Jusqu'à ce moment il a été contraire; mais il peut tourner au Nord. Nous sommes parés à tout événement.

Un arrêté des Consuls nous permet de laisser à nos familles le

il envisagea la mort en sage et se la donna lui-même pour épargner à ses nombreux amis la douleur de le voir périr sur l'échafaud. (Jomini. *Guerres de la Révolution.*)

quart de notre traitement. Je remets à l'inspecteur aux revues Le Doyen une délégation pour que tu touches 1125 francs par trimestre. J'espère, au retour de Saint-Domingue, avoir acquis, par des voies licites et honnêtes, de quoi assurer ton bien-être, élever nos enfans et nous mettre à l'abri du caprice des hommes puissans !

6 brumaire (28 octobre).

J'apprends avec plaisir que la saignée t'a soulagée et que notre cher petit Victor va de mieux en mieux. Dieu veuille que tu fasses heureusement tes couches, et que tu me donnes, cette fois, une petite fille te ressemblant.

Tu me parles du chagrin que te cause notre séparation; j'y prends plus de part que personne et je chercherai tous les moyens de l'adoucir. Crois-tu qu'il ne m'en coûte pas autant qu'à toi?

Je ne sais si mon sacrifice sera apprécié de ceux qui ont charge de m'en récompenser; mais je ferai mon devoir, je travaillerai à l'amélioration de notre sort et, au retour, nous serons dédommagés. Ta sœur Agathe ne sera pas oubliée.

C'est pour vous, mes bonnes amies, pour mes enfans, que je vais encore tenter la Fortune; elle se décidera peut-être à me sourire! Nous attendons le vent favorable pour appareiller; il change à tout instant et nous contrarie beaucoup. Nous espérons que la lune, en son nouveau quartier, le fixera et nous portera heureusement et promptement à destination.

J'ai reçu une lettre de Sénarmont, qui approuve fort la résolution que j'ai prise. Il voit la chose sous son véritable aspect, parce que, lui, raisonne le métier.

Bonsoir, ma bien-aimée Calixte; tranquillise-toi sur ma santé et sur mon sort.

Je t'envoie mille baisers bien tendres, en te priant de les partager avec Victor et Agathe. Je vous aime bien et vous aimerai jusqu'à mon dernier soupir.

Le départ fut encore retardé; Bonaparte avait persuadé à sa sœur Pauline d'accompagner son mari à Saint-Domingue, et Leclerc alla chercher sa femme à Paris. Hardy l'accompagna. Calixte aurait voulu partir comme Mme Leclerc; mais elle avait de nouvelles espérances de maternité et surtout elle ne voulait pas quitter Victor et Félix. Les emmener, c'était impossible; elle redoutait pour eux la traversée, la guerre, le climat, la fièvre jaune! Hélas!

peut-être avait-elle le pressentiment qu'elle ne verrait plus son « bien-aimé général. » Cette séparation fut plus cruelle que les autres, et c'est dans les larmes que s'acheva leur roman d'amour conjugal, après quatre années d'un bonheur sans nuage.

Rennes, 26 brumaire (17 novembre).

A Madame Hardy.

Leclerc n'ayant cheminé qu'à petites journées, à cause de sa femme qui ne supporte pas la voiture, notre voyage s'est fait très lentement. Je suis arrivé à Rennes hier, à deux heures. Bernadotte a donné un grand dîner, suivi d'un petit bal, pour faire ses adieux à Mme Leclerc, cousine de sa femme. Le ménage me précède; il vient de partir, il y a une heure; de sorte que je ne pourrai continuer ma route que ce soir, faute de chevaux. Pour peu que ce train-là continue, je ne serai pas à Brest avant trois jours. Si je l'avais prévu, je serais resté plus longtemps près de toi. Je pourrai recevoir ta réponse, car nous ne sommes pas encore prêts. Je t'écrirai jusqu'au moment de mettre à la voile.

A bord de la *Révolution*, en rade de Brest.
8 frimaire (29 novembre).

Nous nous attendions à quitter la rade ce matin. Le vent est bon; mais l'amiral Villaret-Joyeuse ne le trouve pas assez fixé. Il est possible que nous soyons encore ici dans trois ou quatre jours. J'ai dîné, hier, à bord du vaisseau-amiral, où se trouvent le général en chef et sa femme. Elle se plaint déjà de migraines, de maux de cœur. Elle parle de Paris avec un intérêt qui fait croire qu'elle le regrette beaucoup. Elle a cependant un très joli appartement sur le vaisseau l'*Océan;* mais cela ne vaut pas son boudoir de la rue de Courcelles. Et puis (entre nous soit dit), je crois que la petite *madame* s'écoute beaucoup et prend quelque plaisir à se plaindre.

Elle et son mari me font toujours mille amitiés; Leclerc m'a dit et promis les choses les plus flatteuses. Je tâcherai de conserver leurs bonnes grâces.

16 frimaire (7 décembre).

Le temps est affreux, le vent contraire: impossible de sortir!

Toussaint-Louverture n'a pas pu faire accepter sa constitution. Pendant qu'il l'envoyait en France pour la faire sanctionner par le

gouvernement, il cherchait à renforcer son armée insurrectionnelle en achetant des nègres à la Jamaïque (1).

Les Anglais n'ont pas permis qu'on lui en vendît un seul. Déconcerté, il a présenté de nouveau sa constitution, qui a été, une seconde fois, refusée par les Consuls.

Les colons ont appris avec une joie indicible les préliminaires de la paix entre la France et l'Angleterre. Les nègres désertent les drapeaux de Toussaint pour redemander du travail à leurs anciens maîtres. Tout fait espérer que nous serons bien accueillis.

22 frimaire (13 décembre).

Enfin, le signal d'appareiller est donné. Quatre vaisseaux, plusieurs frégates et corvettes (2) sont partis. Demain, à la pointe du jour, nous les suivrons.

J'ai vu Leclerc ce matin. Il n'a pas encore organisé son armée ; mais il m'a dit que, comme il comptait sur moi plus que sur tout autre, il voulait m'avoir près de lui.

Je commanderai la partie Nord de Saint-Domingue ; Boudet, la partie Ouest ; Rochambeau, la partie espagnole.

Armée de Saint-Domingue.
Le général de division Hardÿ, commandant au Cap Français, à sa femme.

19 pluviose, an X (8 février 1802).

Nous avons fait une traversée fort pénible jusqu'à 150 lieues

(1) Colonie anglaise.

(2) Trois escadres avaient été réunies à Brest, à Rochefort et à Lorient, pour transporter l'armée de Leclerc à Saint-Domingue. Celle de Brest, la plus importante, sous le commandement direct du commandant de la flotte, le vice-amiral Villaret-Joyeuse, était renforcée par l'escadre espagnole du contre-amiral Gravina (Cinq vaisseaux : *Neptuno*, de 80 canons ; *Guerrero*, *San Pablo*, *Francisco de Paula*, *Francisco de Assise*, de 74 canons. Six frégates : la *Soledad*, la *Sirène*, de 36 canons ; la *Furieuse*, de 44 canons ; la *Fraternité*, la *Précieuse*, la *Fidèle*, de 36 canons. Trois corvettes : la *Cigogne*, la *Découverte*, la *Vigilante*. Un cutter : le *Poisson-Volant*. Deux transports : la *Nécessité* et la *Danaë*). Elle comprenait un vaisseau de 120 canons : l'*Océan*, et neuf de 74 : le *Mont-Blanc*, le *Gaulois*, le *Patriote*, le *Cisalpin*, le *J.-J.-Rousseau*, le *Watignies*, le *Révolutionnaire*, le *Duquesne*, le *Jemmapes*. Sur ces navires français ou espagnols, 7000 hommes étaient embarqués.

L'escadre de Rochefort, sous le pavillon du contre-amiral Latouche-Tréville, comprenait un vaisseau de 80 canons, le *Foudroyant ;* cinq de 74 : l'*Union*, l'*Argonaute*, l'*Aigle*, le *Duguay-Trouin*, le *Héros ;* six frégates : la *Franchise*, la *Clorinde*, l'*Uranie*, la *Poursuivante*, de 44 canons ; la *Vertu*, l'*Embuscade*, de 36 ; deux corvettes de 26 canons : la *Bayonnaise*, la *Diligente ;* deux avisos : le *Renard*, l'*Aigle ;* 3000 hommes de débarquement.

La division de Lorient (un vaisseau de 74, le *Scipion ;* une frégate de 44, la

de Brest. De là à Saint-Domingue, nous avons eu le plus beau temps et la plus agréable navigation du monde (1).

Je n'ai pas eu le mal de mer, mais j'ai souffert de ma blessure, qui voulait se rouvrir. Un coup de bistouri a fait sortir deux esquilles. Six jours après, je me portais aussi bien qu'à mon départ de Paris.

Nous sommes arrivés devant le Cap le 15 pluviôse (2). Je me suis approché des forts qui défendent l'entrée du port. Je croyais qu'on allait me faire le signal d'entrer et que l'armée me suivrait; mais il en a été tout autrement.

Cornélie; une corvette de 18, la *Mignonne*; une flûte, la *Serpente*) transportait 1200 hommes.

(1) La flotte de Brest avait appareillé le 14 décembre. Elle devait rallier sous Belle-Isle l'escadre de Rochefort et la division de Lorient. Après les avoir attendues quatre jours, elle avait été assaillie par des vents contraires et n'avait doublé le cap Finistère que deux semaines après son départ. Ce retard de Villaret-Joyeuse eut pour l'expédition de Saint-Domingue des résultats aussi fâcheux que celui de Bompard pendant l'expédition d'Irlande. Latouche-Tréville, en ne rencontrant pas la flotte de Brest, avait fait route vers le cap Samana, point de rendez-vous désigné sur la côte d'Haïti. Il y arriva dix jours avant son chef et croisa, sans débarquer ses troupes, à la vue des nègres qui prévinrent Toussaint.

Déjà les Anglais lui avaient annoncé que de grands armemens se faisaient en France pour combattre sa dictature et réintroduire l'esclavage dans la colonie. Il n'y avait pas cru : « Nous voulons rester libres et Français; pourquoi nous ferait-on la guerre? »

Cependant il s'installa, avec les 1 800 soldats d'élite de sa garde, au cap Samana et il attendit. Le 1er février, il vit arriver la flotte de Brest, que la division de Lorient avait ralliée. Cinquante navires de guerre, dont dix-sept sous pavillon espagnol, évoluaient sur trois lignes et se dirigeaient vers l'Ouest le 3 février. C'était la route du Cap-Français, capitale de l'île. Toussaint ne pouvait plus se méprendre sur les intentions du Premier Consul. « Il faut périr, dit-il à ses officiers, en leur montrant ce grand déploiement de forces navales. La France entière vient se jeter sur Saint-Domingue. On l'a trompée; elle veut se venger et faire de nous des esclaves; aux armes ! »

Il manda à ses généraux, Christophe, au Cap; Morpas, à Port-de-Paix; Dessalines, à Fort-Dauphin; Laplume, à Port-au-Prince; Paul Louverture (son frère), à Santo-Domingo, de réunir leurs bataillons, de brûler les villes et les habitations qu'ils ne pourraient défendre, et de le rejoindre dans les Mornes, qui formaient une citadelle naturelle au centre de la partie nord d'Haïti, entre Plaisance, Dondon et Ennery. Pour suivre les opérations à Saint-Domingue, consulter la carte de Thiers.

(2) Leclerc avait perdu devant Samana trois jours à organiser définitivement le commandement et à donner ses ordres pour les opérations. Sur ses six généraux de division, Dugua était chef d'état-major, Debelle dirigeait l'artillerie et le génie; Hardÿ, Desfourneaux, Boudet, Rochambeau commandaient les divisions actives. Les ports principaux devaient être attaqués en même temps : le Cap, par Hardÿ et Desfourneaux; Fort-Dauphin, par Rochambeau; Port-au-Prince, par Boudet, dont la division serait transportée par l'escadre de Latouche-Tréville; Santo-Domingo, par le général de brigade Kerverseau, et les troupes de Lorient. Le débarquement eut lieu le 5 février, à l'ouest du Cap, pour les divisions Hardy et Desfourneaux, après que Christophe eut refusé l'entrée de la baie du Cap à l'amiral et qu'il eut déclaré au parlementaire qu'il ne connaissait d'autre chef que Toussaint-Louverture et que c'était à lui qu'il fallait s'adresser.

Le lendemain, je passai à bord de la frégate l'*Uranie*, ayant l'ordre de chercher un point de débarquement assez éloigné de la ville. Leclerc vint à mon bord avec le général Desfourneaux. Toutes les frégates de l'armée se rallièrent à l'*Uranie*.

Après avoir longtemps louvoyé, nous descendîmes dans l'anse à Margot. Je commandais l'avant-garde; le débarquement s'est bien fait.

Trois de nos chaloupes ont échoué sur des bancs de sable, près du rivage. Les soldats sont entrés dans l'eau jusqu'aux aisselles et les nègres effrayés ont pris la fuite vers la montagne. Nous les avons poursuivis et battus. J'ai pris six canons.

Voilà le bulletin de ma première opération. Le lendemain, à cinq heures du matin, je me suis mis en marche, à travers les mornes, pour me rendre au Cap.

J'avais neuf grandes lieues à faire, avec des soldats qui n'avaient rien à boire ni à manger. Je me suis mis à pied à leur tête; j'ai causé avec eux pendant toute la route, les encourageant à bien faire et les maintenant dans le plus grand ordre. Il le fallait, parce qu'à chaque pas nous étions entourés par des nègres armés, qui nous eussent fait le plus grand mal, si on les avait provoqués. Je parlai à ces malheureux, je les engageai à retourner chez eux, à y travailler paisiblement. Je parvins à me débarrasser, sans brûler une amorce, de 3000 *Philistins*, qui auraient pu m'égorger, avec mes troupes, dans la montagne, sans que j'aie eu le temps ni le moyen d'en sortir.

La plaine commence à deux lieues du Cap. J'y entrai à la nuit et, de suite, je fus attaqué par quelques centaines de nègres, de mulâtres et de blancs mêlés ensemble, commandés par Toussaint-Louverture en personne. Une demi-heure m'a suffi pour les culbuter et les mettre en fuite.

Je continuai ma marche à la lueur des incendies; les habitations de la plaine et la ville du Cap flambaient. Vision horrible! Je frémis encore en l'évoquant. Enfin, j'arrivai dans cette cité malheureuse, à travers les cris, les hurlemens, le feu et la fumée. La ville brûlait depuis trois jours; il ne reste pas une maison intacte. A peine avons-nous trouvé, Leclerc et moi, un coin pour nous abriter. Nous y resterons cependant, et, par la douceur, l'humanité, la persuasion, nous réussirons à sécher les larmes, à consoler les infortunées victimes du désastre.

Toussaint et son lieutenant Christophe se sont réfugiés dans

les mornes. Déjà on nous dit qu'ils sont divisés. Nous sommes tentés de le croire en voyant la multitude des nègres qui les abandonnent et le peu de dispositions qu'ils prennent pour nous arrêter. Hier, les deux fils de Toussaint lui ont été envoyés (1). Ces jeunes gens pleurent et déplorent les cruautés de leur père. La loyauté et la grandeur d'âme du gouvernement français nous feront probablement des prosélytes et abrégeront nos travaux.

Je me suis avancé, hier, avec quelques bataillons, dans la plaine pour reconnaître le dégât; il n'est pas grand. Ces misérables n'ont brûlé que très peu d'habitations. Leur fuite a été si précipitée qu'ils n'ont détruit que des huttes et des cases. Il n'en coûtera pas six francs pour reconstruire chacune d'elles.

Voilà où en sont nos affaires ; elles deviendront plus brillantes par la suite; mais il y a encore beaucoup à faire.

Cette lettre devant être mise dans le paquet du général en chef, je me hâte de la terminer.

Remets les tiennes au général Olivier ou au général Pille, mes anciens collègues du Comité, que j'embrasse. Ils me les feront parvenir avec les paquets envoyés par le Premier Consul au général en chef. C'est le moyen le plus sûr et le plus expéditif.

Au Cap-Français, 26 pluviôse (15 février 1802).

Un aviso m'a apporté tes lettres des 20, 24 et 29 frimaire. Celle du 29 était numérotée 1. J'ai profité du retour de ce bâtiment pour t'écrire. C'est ma deuxième lettre. La corvette la *Diligente* part demain, avec celle-ci, qui est la troisième.

La chaleur est très supportable; il est vrai que nous sommes encore dans ce qu'on appelle l'hivernage, c'est juin en France. Avec des ménagemens on peut se porter à Saint-Domingue aussi bien qu'en Europe.

Nous entrons demain en campagne (2); j'ai de la besogne

(1) Ils étaient élevés en France, à l'Institut Colonial. Le Premier Consul avai eu la généreuse pensée de les envoyer à leur père, avec le directeur de cet Institut, porteur d'une lettre de Bonaparte à Toussaint. La lettre fut remise trop tard pour empêcher la rébellion.

(2) Les 10 500 Français arrivés avec Leclerc avaient été renforcés par 3 800 soldats amenés de Toulon (contre-amiral Gantheaume, quatre vaisseaux, une frégate, une corvette, une flûte) et de Cadix (contre-amiral Linois; trois vaisseaux, trois frégates). Le capitaine-général, maître des villes de la côte, voulut en finir avec l'armée de Toussaint, retranchée dans les mornes. Il prépara une attaque concentrique, en faisant marcher vers Ennery, du nord au sud, les divisions Hardÿ, Desfourneaux et Rochambeau, pendant que Boudet, venu de Port-au-Prince, marcherait du sud

par-dessus les yeux. Les moyens nous manquent, surtout les transports pour les subsistances : nous sommes dans un grand embarras.

J'ai passé la revue des troupes; elles sont fort belles et dans les plus heureuses dispositions. Tout nous fait espérer que la campagne ne durera pas plus d'un mois; ce mois suffira pour détruire le principal noyau de l'armée de Toussaint. Il ne restera ensuite que quelques cantons à pacifier, ce qui ne sera pas difficile.

La partie espagnole de l'île (1), dont Toussaint s'était emparé, vient de se soumettre. Les habitans seront armés pour repousser les tentatives de Toussaint. Voilà qui est d'un heureux augure et contrarie les projets du chef des rebelles.

Boudet s'est emparé de Port-au-Prince. Cette belle ville n'a pas été, comme le Cap, en proie aux horreurs de l'incendie (2).

Au camp de la Crête-à-Pierrot, 3 germinal (24 mars).

Depuis cinq semaines que nous sommes en campagne, je n'ai pas eu une minute à moi. C'est la fin. Nous tenons bloqué un fort, qui se rendra demain ou après, et nous rentrerons dans nos cantonnemens.

Je me porte très bien, malgré des chaleurs et des fatigues excessives. J'attends impatiemment de tes nouvelles et désire que tes couches aient été heureuses.

Un clou mal placé a empêché Maurice de faire campagne; il garde ma maison au Cap.

Le Général de division Hardy, commandant en chef les divisions du Nord (3), *à sa femme.*

13 germinal (2 avril).

Notre première campagne dans la colonie est terminée. Elle

au nord. Le mouvement enveloppant était complété au nord-est par Debelle et la brigade Humbert, détachée de la division Desfourneaux.

(1) Kerverseau était entré à Santo-Domingo sans tirer un coup de fusil. Paul Louverture, odieux aux riches colons espagnols, avait dû se replier vers la Grande-Rivière et rejoindre son frère Toussaint. Les Français se maintiendront à Santo-Domingo jusqu'au 15 juillet 1809.

(2) Dans le sud de la région française, le général nègre Laplume, en haine de Toussaint, s'était soumis à la première injonction. Le Capitaine-général l'avait maintenu dans son commandement.

(3) *Ordre du jour du 11 germinal.* — Le général Hardy prend le commande-

nous a donné un mal horrible, beaucoup de fatigues et de privations, que j'ai fort bien supportées. Je suis revenu avant-hier avec les deux divisions que je commande (la mienne et celle de Desfourneaux), dans la plaine du Nord, et me voilà rentré au Cap.

J'ai une besogne infernale, surtout avec ces coquins d'administrateurs qui, pendant notre absence, ont mis le vol et le gaspillage à l'ordre du jour. Je me charge de leur rogner les ongles. Je viens de destituer un commissaire ordonnateur, qui méritait que je le fisse passer par la fenêtre. Nous recommencerons le branle quand le gouvernement nous aura envoyé les forces nécessaires. En ce moment nous sommes loin de compte.

P.-S. — Mes aides de camp te présentent leurs hommages; ils ont été aussi heureux que moi; pas un n'est blessé.

18 germinal (8 avril).

Un de mes compagnons d'infortune en Irlande part demain pour la France. J'en profite pour te donner de mes nouvelles. Je vais bien, mais la moitié de ma maison est une infirmerie. Cela ira mieux dans trois ou quatre jours; rien de dangereux d'ailleurs.

Hardÿ devient dès lors l'agent le plus actif de la pacification. « Tout en redoublant de surveillance, écrit-il à Salm, qui, à Plaisance, a malmené le général noir Morpas, placé sous ses ordres, il faut user de beaucoup de ménagement et de dextérité. »

Il en donne si bien l'exemple, que son redoutable adversaire, Christophe, le plus brave, le plus intelligent des généraux de Toussaint, invoque son intervention pour rentrer en grâce auprès du Capitaine-général et l'obtient.

On ne peut douter, en lisant la réponse du général Hardy, que Saint-Domingue eût été conservée à la France s'il avait vécu.

Au général Christophe.

30 germinal (20 avril).

Le capitaine Villon, commandant à la Petite-Anse, m'a com-

ment des divisions du Nord; son quartier général est établi au Cap. Le général Salm le remplace dans le commandement de la division de droite. Le général Clauzel prendra, par intérim, le commandement de la division de gauche pendant la maladie du général Desfourneaux.

Le Capitaine-général,
LECLERC.

muniqué, Citoyen Général, la lettre que vous lui avez adressée; j'en ai donné connaissance au général en chef.

Il est aisé de voir, par les détails dans lesquels vous entrez, que vous avez été la victime des insinuations perfides de gens qui ont constamment travaillé à l'anéantissement de la liberté. Pendant leur séjour en France, ils ont embrassé successivement tous les partis, suscité les troubles et les divisions. Après s'en être fait expulser, ils sont venus dans la colonie débiter des mensonges et des calomnies, afin de trouver dans de nouveaux troubles les moyens d'existence qui leur manquaient en Europe. Leur astuce vous a inspiré de la méfiance contre le gouvernement français et contre ses délégués. Mais notre conduite, depuis notre entrée à Saint-Domingue, a dû vous éclairer sur la loyauté de nos intentions. Il y a douze ans que nous combattons pour la liberté; pouvez-vous croire que nous voulions ternir notre gloire et détruire notre ouvrage?

Revenez, Général, à des sentimens plus justes, et croyez que vos principes sont les nôtres. La réputation dont vous jouissez dans cette contrée ne devait pas faire présumer que nous trouverions en vous un adversaire du Gouvernement.

Cependant, Général, ce Gouvernement est prêt à oublier le passé. Je vous parle avec la franchise d'un soldat qui ne connaît pas de détours. Revenez de vos erreurs; votre adhésion aux vrais principes de la liberté peut réparer les maux qui désolent cette belle colonie. Il n'est pas digne de vous de soutenir la cause d'un Toussaint, usurpateur et rebelle. La mère patrie vous tend les bras; elle est indulgente à ses enfans égarés. Jugez-en par nos procédés envers les généraux Clervaux, Paul Louverture et Morpas et leurs compagnons d'armes.

Si vous avez vraiment l'intention de reconnaître les lois de la République et d'obéir aux ordres de son Gouvernement, venez, Général, vous joindre à nous. Hier, nous vous combattions comme un ennemi; demain, si vous le voulez, nous vous embrasserons comme un frère.

Je vous propose une entrevue à l'habitation Vaudreuil. Amenez vos troupes et, si nous ne nous entendons pas, je vous donne ma parole d'honneur que vous serez libre, après la conférence, de retourner à vos avant-postes.

Au quartier général de la Grande-Rivière.
Le 8 floréal (28 avril).

Henry Christophe, général de brigade, commandant le cordon du Nord,

Au citoyen Hardÿ, général de division, commandant les divisions du Nord.

Citoyen Général,

Votre lettre d'hier m'a été remise. Je suis infiniment sensible au plaisir que vous m'annoncez avoir éprouvé en apprenant le résultat de la conférence que j'ai eue avec le général en chef. La confiance que votre franchise m'a inspirée ne peut désormais que s'affermir et s'accroître, et j'ose croire que vous aurez la même confiance en moi.

Le général en chef a bien voulu m'accorder de servir sous votre commandement; je m'en réjouis. Je vais m'occuper de suite d'exécuter vos ordres concernant l'état de situation des troupes, le rassemblement et l'envoi à la Petite-Anse des bataillons coloniaux que vous me mandez d'y faire descendre. J'aurai le même soin de vous remettre les états de l'armement, de l'équipement, de l'artillerie et des munitions.

Je fournirai pareillement l'indication, que vous désirez, des lieux où sont construits les ouvrages défensifs.

Je m'occupe de faire rentrer les cultivateurs dans les habitations. L'état numérique que vous me demandez sera une opération difficile, jusqu'à ce qu'ils aient repris leurs travaux habituels. Tous mes soins tendent à les y ramener, et, dès que j'y serai parvenu, je ferai les relevés nécessaires pour la situation que vous désirez. Quant à l'état nominatif des cultivateurs par habitation, j'observe qu'au temps de tranquillité, c'eût été une opération fort longue par la nécessité de faire les relevés dans chaque habitation.

J'ai pareillement reçu, Citoyen Général, la lettre touchant le renvoi des personnes qui s'étaient réfugiées dans les mornes. Dès ma sortie du Haut-du-Cap, j'ai donné les ordres nécessaires pour leur retour dans leurs foyers; il ne dépend maintenant que de leur volonté de s'y rendre.

Je n'ai pas connaissance des deux officiers pris au Doudon. Le chef de brigade Noël n'était pas à cette affaire. C'est peut-être le

chef de bataillon Noël jeune qui les a pris; il était de la colonne que commandait Toussaint Louverture. C'est auprès de Toussaint que doivent se trouver ces deux officiers.

Je viens de porter moi-même à ce général la lettre que le général en chef m'avait remise pour lui. J'ai lieu d'espérer, de l'entretien que j'ai eu avec lui, le retour de la tranquillité dans toute la colonie. Il va répondre au général en chef et lui adresser sa lettre par un de ses aides de camp.

J'éprouve, comme vous, mon Général, le désir sincère de vous voir et de vous embrasser. J'en hâterai l'instant autant que me le permettront les opérations que vous me prescrivez et celles qu'exige le retour parfait de l'ordre dans ces quartiers.

Salut et considération.

HENRY CHRISTOPHE.

Au Cap Français, 16 floréal (6 mai).

Le général de division Hardÿ à sa femme.

Nous commençons à respirer et à nous reconnaître. Voilà la guerre finie; les chefs des rebelles se séparent et se rendent à nous avec leurs troupes. J'ai été assez heureux pour donner le branle à tout cela en amenant adroitement Christophe à Jubé.

Toussaint arrive demain (1). Il n'y a plus contre nous que Dessalines, qui est un monstre plus affreux que les autres. Nous ne pouvons pas compter que nous l'aurons facilement; mais il n'ira pas loin.

Nous voici plus tranquilles, et j'en suis fort aise; car c'est un terrible métier que la guerre dans ce pays. Jusqu'à présent, j'ai eu une besogne d'enfer: je commande la moitié de l'île, et Rochambeau, l'autre moitié. C'est moi qui ai le plus de peine, parce que le Nord a toujours été plus remuant que le Midi.

Nous touchons à la saison des grandes chaleurs; je me prépare à les éviter autant que possible. Leclerc m'a permis de disposer d'un jardin qui est dans les mornes, près du Cap, et qui a appartenu aux religieux. Ce jardin me donne des fruits en abondance

(1) Il a proposé de se soumettre. Leclerc lui écrit le 3 mai : « Le capitaine-général accepte la soumission du général Toussaint Louverture, et lui donne l'assurance que ses troupes seront traitées comme celles de l'armée française. » Hardÿ écrit à Clauzel, le 7 mai : « La garde de Toussaint arrivera demain à Plaisance. Passez-la en revue, et dites-moi ce que vous en pensez. »

et les légumes pour ma table. On en vend même pour payer les nègres que nous employons. Il y a une superbe fontaine; Maurice y fait un jet d'eau et un ajoupa, sous lequel on sera au frais. On construit une case, que je me propose d'habiter avant quinze jours.

Je ne connais au Cap âme qui vive; je n'ai encore mis le pied que dans la maison que j'occupe. On vante beaucoup, en Europe, les femmes de ce pays-ci. Eh bien! ma chère amie, je te donne ma parole la plus sacrée que je n'en ai pas encore rencontré une seule, blanche, mulâtresse, noire, griffe ou quarteronne, qui m'ait produit la plus légère impression.

On me demande pourquoi je ne t'ai pas amenée; je m'en félicite tous les jours. C'eût été te rendre le plus mauvais service. Les quelques femmes d'officiers qui ont suivi leurs maris voudraient bien être restées chez elles. Depuis deux mois, Mme Leclerc est à Port-au-Prince, où elle s'ennuie à la mort.

Au moment où nous terminions avec Toussaint, une frégate, arrivant de Lisbonne, nous a apporté la nouvelle de la signature de la paix avec l'Angleterre (1). Nous n'étions pas tranquilles à ce sujet depuis le refus que les Anglais avaient fait à un de nos vaisseaux d'entrer à la Martinique (2).

Bernadotte m'écrit qu'il s'est présenté deux fois chez toi sans avoir pu te rencontrer. Je crois qu'il aura incessamment l'expédition de la Louisiane.

En attendant, tu peux t'adresser à lui en toute confiance.

Au quartier général du Cap, 27 floréal (17 mai).

Celui qui te remettra cette lettre, ma bien-aimée Calixte, est le citoyen Estève, chef de division à la 11e demi-brigade légère. C'est un très brave homme, qui s'est plusieurs fois, pendant la campagne, fait remarquer par sa conduite distinguée. A la dernière affaire, extrêmement chaude et difficile, il a reçu deux coups de feu; je lui ai fait donner un sabre d'honneur. Je te prie de le recevoir comme il le mérite. Il te dira qu'il me laisse en bonne santé; je désire qu'il trouve la famille bien portante.

Villemanzy vient de m'écrire; c'est de lui que j'apprends que tu es accouchée d'un garçon.

Adieu, ma bien-aimée; donne-moi souvent de tes nouvelles;

(1) La paix d'Amiens, 27 mars 1802.
(2) Alors colonie anglaise.

dis-moi comment s'appelle le nouveau venu (1) ; qui en est le parrain. Je te serre bien tendrement contre mon cœur, ainsi que nos trois chers enfans.

A toi pour la vie,
JEAN HARDŸ.

Nous lisons en marge : *Cette lettre est la dernière que j'ai reçue de mon bien-aimé mari.*

Le 27 mai (7 prairial), après avoir assuré, par ses victoires et sa bienveillance envers les vaincus, la pacification de la partie nord de Saint-Domingue, Hardÿ en organisait l'administration civile et militaire, lorsqu'il fut terrassé par la fièvre jaune.

Armée de Saint-Domingue. Division du Nord.
Ordre du jour du 8 prairial an X
(28 mai 1802).

Le général Hardÿ n'est plus! La mort vient de l'enlever à ses frères d'armes, à ses amis.

L'armée de Saint-Domingue, et spécialement les divisions du Nord, sentiront vivement cette perte. Tous les braves, à cette nouvelle, honoreront sa tombe du souvenir de ses exploits, en attendant que la France entière s'associe à leur regret. Sa mémoire glorieuse survivra dans le cœur de ceux qui l'ont connu!

Le Chef d'état-major des divisions du Nord,

ISAR.

Dieu avait voulu épargner à Hardÿ les douleurs de la défaite. La fièvre jaune continua ses ravages; elle emporta les généraux Leclerc, Richepanse, Debelle, Tolozé, Dugua, Dampierre, Desplanque, l'inspecteur aux revues Le Doyen, l'adjudant-général Larocheblin et plus de la moitié des 22 000 Français qui avaient débarqué dans l'île maudite.

Toussaint fut conduit et interné en France. Mais ses lieutenans Dessalines, Christophe, Clairvaux, Paul Louverture, jetèrent le masque de leur apparente soumission et soulevèrent les bataillons noirs, qu'on n'avait pas désarmés. La lutte recommença, impla-

(1) Édouard.

cable. La rupture de la paix avec l'Angleterre donna aux rebelles de puissans alliés; les escadres britanniques bloquèrent la côte et ne laissèrent plus les renforts aborder à Saint-Domingue.

Rochambeau essaya de lutter quelques temps encore; étroitement investi dans le Cap Français, il dut se résoudre à accepter, le 28 novembre 1803, la capitulation que les Anglais lui offrirent.

Le général Ferrand réussit à gagner, avec 600 soldats dévoués, la partie espagnole de l'île. Il s'enferma dans Santo-Domingo et résista aux attaques de Dessalines. L'*Empereur noir*, après un siège de vingt et un jours, fut mis en déroute par le contre-amiral Missiessy (mars 1805).

Un soulèvement des Espagnols coûta la vie à Ferrand, en novembre 1808; mais 1200 braves maintinrent encore pendant huit mois le drapeau français à Santo-Domingo.

Le général Barquier ne rendit la place aux Anglais, le 15 juillet 1809, qu'après avoir épuisé ses vivres et ses munitions.

La colonie française de Saint-Domingue est devenue, en 1825, la République indépendante d'Haïti. Mais, pendant plus d'un demi-siècle, la citadelle du Cap Français, où reposent les cendres d'un des vainqueurs de Toussaint Louverture, s'est appelée le fort Hardÿ.

LA

RÉFORME DE LA SYNTAXE

Un arrêté ministériel, — rendu le 13 juillet 1900 sur la proposition du Conseil supérieur de l'Instruction publique, — a décidé que l'on ne dirait plus désormais en français : *les folles amours*, mais *les fous amours* d'Antoine et de Cléopâtre ; que l'on pourrait choisir, d'après la circonstance, entre : *le Dieu des bonnes gens* et *le Dieu des gens bonnes ;* et qu'on écrirait indifféremment, voire avec ou sans trait d'union, des *te Deum*, ou des *tedeums ;* et pourquoi pas des *tédéons ?* C'est le commencement de la « réforme » de l'orthographe ou de la syntaxe ; — et on peut dire que, pour commencer, voilà certainement : *de la belle ouvrage.*

Il est vrai que le Conseil supérieur de l'Instruction publique, en proposant ces nouveautés, s'est défendu de toute intention révolutionnaire. Il n'a pas, nous dit-il, voulu « légiférer en matière de langage ; » il s'est abstenu avec le plus grand soin « d'édicter aucune règle nouvelle ; » il n'a prétendu « obliger personne à se conformer à ses propositions, *ni même*, ajoute-t-il, *à en prendre connaissance*, » ce qui est sans doute le comble de la modestie, si ce ne l'est pas de la franchise. Mais le ministre, plus courageux, n'a pas hésité, lui, en revêtant de sa signature les propositions métaphysiques du Conseil, à spécifier très expressément qu'à dater de son arrêté, — je serais tenté de dire son *ukase*, — les règles abolies de par la tolérance dudit

Conseil ne seraient plus enseignées dans nos écoles primaires ni même secondaires. Et, en effet, quel besoin d'apprendre des règles qui auront cessé d'exister? Si le participe passé s'accorde encore avec son complément, ce ne sera donc plus, à dater du 1er août 1900, que dans les établissemens d'enseignement supérieur. Le ministre et son Conseil ont bien voulu faire cette concession à quelques professeurs, trop vieux pour changer d'orthographe à leur âge! Mais les pédans ne contraindront plus la liberté naturelle du citoyen sous la tyrannie de la règle du pluriel en *aux* ou de la concordance des temps; et l'imparfait du subjonctif a vécu... Je voudrais, avant d'en prononcer l'oraison funèbre et de le défendre, — ou, peut-être, de l'abandonner à mon tour, — rechercher du moins à quels dieux on l'a sacrifié, et les raisons qu'on a *eues*, ou *eu*, puisque l'un et l'autre se diront désormais, d'opérer, en fin d'année scolaire, cette espèce de coup d'État.

I

De ces raisons, j'en écarte une d'abord, et c'est celle qui consiste, comme le dit le Conseil supérieur de l'Instruction publique, à se proposer de rendre, par ce sacrifice, « l'étude du français moins difficile aux étrangers. » Je me suis laissé conter, à ce propos, qu'il y a de cela quelques années, comme il était question d'élever dans Paris un monument à Shakspeare, Meilhac, sollicité d'y contribuer de son obole, répondit par le billet suivant, à l'adresse de notre cher confrère Ludovic Halévy : « Mon cher ami, rappelle-moi donc le nom de cette belle place de Londres où s'élève la statue de Molière.... » Je dirais volontiers, après Meilhac, et d'après Meilhac : « Et qu'est-ce que les Anglais, ou les Allemands, ou les Italiens ont donc fait, ou font donc, pour rendre l'étude de leur langue plus facile aux étrangers, en général, et aux Français en particulier? » Encore faut-il, en ces matières, un peu de réciprocité! Quand les Anglais, pour nous rendre l'étude de leur langue moins difficile, auront pris la résolution de conformer leur orthographe à leur prononciation, ou, ce qui nous serait bien plus commode encore, leur prononciation à leur orthographe, — nous verrons à « réformer » notre syntaxe en leur faveur.

Mais, en attendant, puisque je parle d'eux, leur exemple nous

prouve qu'entre les « difficultés » d'une langue et les progrès de sa diffusion parmi les étrangers, ou il n'y a pas de rapports, ou ces rapports ne sont pas ceux que pense le Conseil supérieur de l'Instruction publique. L'apprendrai-je à quelqu'un qu'entre toutes les langues actuellement parlées à la surface du globe, il n'y en a pas de plus universellement répandue que l'anglais, quoique d'ailleurs il n'y en ait pas où la figure des mots diffère plus de la manière dont ils sonnent, et que même l'on soit moins assuré de pouvoir parler parce qu'on la lit? Tenons donc pour certain qu'en altérant systématiquement la physionomie de notre orthographe ou de notre syntaxe française, nous n'en aurons pas rendu pour cela l'étude « moins difficile aux étrangers. » Si nous voulons que les étrangers apprennent notre langue, — et moi-même, qui écris ces lignes, je crois le désirer autant que personne, et voilà tantôt soixante-quinze ans qu'on y travaille dans cette *Revue*, — donnons-leur, créons-leur des raisons de l'apprendre. La manière en est connue, si d'ailleurs elle n'est pas à la portée de tout le monde, et nos grands écrivains nous l'ont enseignée, depuis Montaigne jusqu'à Renan. Mais ne nous imaginons pas que la suppression de la règle des participes y soit de quelque chose! Une certaine difficulté d'apprendre le français en ferait même plutôt le caractère aristocratique. Et, en fin de compte, à tant d'étrangers, qui de cette langue n'apprécient guère que ce qu'il en faut pour commander leur dîner dans nos restaurans à la mode ou pour négocier une affaire de cœur dans le promenoir des Folies-Bergère, ne procurons pas nous-mêmes, avec des sourires et des façons d'entremetteur, les moyens de l'écorcher.

Une autre raison, d'un tout autre genre, mais non pas pour cela meilleure, est celle que l'on tire des complications de notre syntaxe, et des inconvéniens qui en résulteraient dans nos concours et dans nos examens. L'auteur du : *Rapport présenté au nom de la Commission chargée de préparer la simplification de la syntaxe française enseignée dans les Écoles primaires et secondaires*, y a fortement insisté. « Quand on lit les grammaires françaises élémentaires, dit-il, et surtout les exercices qui y sont joints, on est étonné du nombre considérable de complications ou de subtilités qu'on y trouve. » De la part d'un professeur, c'est en vérité son étonnement qui nous étonne. Il en est à cet égard d'une langue comme d'une science; et on pourrait avec autant

de sens ou de philosophie reprocher à la chimie la subtilité de toutes les distinctions qu'elle maintient entre ses alcools. Et aussi bien, je vous le demande, quelle si grande différence y a-t-il donc entre C^2H^5OH et C^3H^5OH? Mais, où l'étonnement redouble, c'est quand le rapporteur de la *Commission chargée de préparer*, etc., s'avise là-dessus de citer des exemples à l'appui de son dire. Les grammairiens, nous dit-il, enseignent qu'il faut écrire *groseille* au singulier, dans l'expression du *sirop de groseille*, parce que, réduites en sirop, les groseilles ont perdu leur forme, mais il faut écrire *groseilles* au pluriel, dans l'expression des *confitures de groseilles de Bar*, parce que dans ces confitures les groseilles restent entières. « N'est-il pas regrettable, continue l'éloquent rapporteur, que des commissions d'examen, qui doivent être composées de personnes intelligentes, s'arrêtent à discuter de semblables puérilités? » Mais plût à Dieu, répondrons-nous, qu'elles n'en eussent jamais à discuter que de semblables! et, véritablement, que trouve-t-on de si puéril dans une distinction de ce genre?

Car enfin, il faudrait s'entendre! et convenir entre nous du prix que nous attachons aux choses. Tout est « puéril, » en matière d'orthographe ou même de syntaxe, si l'on examine la question *sub specie æternitatis*, du point de vue de Sirius ou d'Aldébaran; et, sans doute, on n'a besoin ni de savoir en quels cas précis *groseille* prend ou ne prend point d'*s*, ni même d'écrire correctement en sa langue, pour être ici bas Ampère ou Cauchy. Ce qui paraît seulement un peu singulier, c'est de parler de grammaire sans essayer soi-même d'entrer dans les raisons des grammairiens. Pour un grammairien, pour un critique, pour un historien de la langue et de la littérature, et, — l'oserai-je dire? — pour un professeur, il ne saurait y avoir de puéril, en matière d'orthographe et de syntaxe, que ce qui est manifestement l'œuvre du caprice ou de l'arbitraire; et, précisément, tel n'est point le cas de l'exemple cité. On dit : *une forêt de chênes*, avec le signe du pluriel, et on dit, au singulier, *un parquet, une table, un buffet de chêne;* on dit un *bouquet de hêtres*, avec un *s*, et on dit : *des sabots de hêtre*, sans *s*; on dit *une allée de tilleuls*, et on dit : *une infusion de tilleul*; on dit encore : *du pain d'orge*, et on dit : *voilà de belles orges;* et généralement on met le singulier quand l'objet a subi une modification qui le dénature, mais on met le pluriel quand cette modification, si profonde

soit-elle, ne l'a pas affecté dans sa forme ou dans son apparence normale. Qu'y a-t-il là de si « puéril, » ou de si « subtil, » ou de si « compliqué? » La nuance n'est-elle pas de celles qui méritent d'être notées? L'élève qui l'aura saisie n'aura-t-il fait aucun progrès dans l'art d'analyser ses idées? dans la connaissance même des choses? Et nous, allons-nous défaire la langue pour la mieux enseigner? Ou suffira-t-il désormais qu'une complication nous ait, au temps de notre enfance, *embarrassés*, ou *embarrassé*, pour que nous nous en vengions, dans notre âge mûr, en la faisant disparaître? Et si les candidats aux fonctions de facteur rural ou d'agent voyer s'en trouvent gênés à leur tour, que veut-on que nous y fassions? Ils en seront quittes pour vendre de la futaine ou du chocolat.

Eh oui! je le sais bien, il est fâcheux qu'une destinée humaine, — je prends, pour un instant, les choses au tragique, — dépende quelquefois d'une faute ou d'une inadvertance d'orthographe; il est fâcheux qu'un jeune homme ou une jeune fille se voient écartés de la carrière de leur choix pour avoir oublié qu'on n'écrivait pas des *chef-d'œuvres*, mais des *chefs-d'œuvre*, des *chou-fleurs*, mais des *choux-fleurs*, et qu'au pluriel *choux* et *genoux* prenaient un *x* au lieu d'un *s*; et il est encore plus fâcheux qu'entre plusieurs candidats qui se disputent une même place, on n'ait pas trouvé jusqu'ici d'autre ni de meilleur moyen de faire un choix que le concours. Mais, en ce cas, — je veux dire si les « puérilités » de l'orthographe .ou de la syntaxe ont si peu d'importance, — nous n'avons donc qu'à supprimer dans les concours l'épreuve de la « dictée » d'orthographe ou de l' « exercice » de grammaire! Si peut-être les juges de ces concours ne sont pas tous ni toujours les « personnes intelligentes » qu'on suppose au Conseil supérieur de l'Instruction publique, nous n'avons qu'à les changer. Ou encore, et si décidément on pense qu'il soit moins utile à un jeune Français de connaître sa langue maternelle que de savoir par quel degré de latitude se trouvent Lisbonne ou Tromsoë, contentons-nous alors de le faire composer « en géographie! » Car, je me borne à en faire ici brièvement la remarque : on ne voit guère de moyen, dans une démocratie comme la nôtre, de renoncer au système des concours. Nous en connaissons tous les funestes inconvéniens, et même, il y a lieu de craindre que, comme en Chine, notre mandarinat ne finisse par en mourir. Seulement, on ne voit

pas, je le répète, ou, du moins, je ne vois pas de moyen d'y porter remède. Il y a des maladies dont il faut que l'on meure, et la défiance démocratique en est une ! Si l'on supprimait les concours, on ne la guérirait point, on ne la soulagerait pas : on l'exaspérerait ! Mais, pour diminuer dans les concours la part de la fortune, bouleverser l'orthographe et la syntaxe de la langue ; faire ainsi des examens de carrière, et notamment des plus humbles de tous, de ceux qui ne donnent accès qu'aux plus modestes emplois de l'administration ou de la bureaucratie, les régulateurs de la « parlure française ; » subordonner la mentalité d'un grand peuple aux exigences de l'école primaire, s'il serait assurément difficile de rien imaginer de plus barbare, c'est ce que le Conseil supérieur de l'Instruction publique, mal inspiré, et le ministre, mal conseillé, sont en train de faire, ont commencé de faire ; — et c'est ce que nous ne pouvons trop ni même assez déplorer.

Ce qu'il y a d'ailleurs de plus surprenant, c'est qu'ils semblent avoir eux-mêmes reculé devant leur besogne : « La Commission a jugé qu'elle ne devait rien autoriser qui pût porter atteinte à la bonne tradition de la langue... La Commission s'est contentée d'indiquer jusqu'où peut et doit aller dans les examens la tolérance en matière de syntaxe française... Convaincue de n'avoir rien admis qui puisse porter atteinte à la langue française, la Commission... » Ainsi s'exprime le *Rapport*, et ce sont là de ces choses que l'on se hâte de se dire à soi-même, quand on craint que les autres en conviennent moins aisément. Non pas, peut-être, qu'en réalité, je le veux bien, si l'on examine les « tolérances » proposées par la Commission, adoptées par le Conseil, et consacrées par le ministre, il n'y en ait d'insignifiantes, et, par exemple, je ne vois pas grand mal à ce que l'on écrive *des choufleurs* ou *des tedeums;* je n'y vois qu'un peu de ridicule ; mais d'autres propositions sont plus inquiétantes, et ce sont celles qui ont pour objet de réagir contre le travail d'analyse qu'écrivains, grammairiens et critiques ont opéré depuis trois ou quatre cents ans sur les élémens de la langue.

J'en ai déjà donné plus haut un exemple caractéristique : en voici un second : « On permettra, disait le *Rapport*, d'écrire indifféremment : *Elle a l'air doux* ou *douce*, *spirituel* ou *spirituelle*. On n'exigera pas la connaissance d'une différence de sens subtile suivant l'accord de l'adjectif avec le mot *air*, ou avec le mot dési-

gnant la personne dont on indique l'air. » Il ne s'agit pas de savoir si la différence est « subtile, » mais uniquement si elle est fondée; et qui niera qu'elle le soit, si nous n'avons sans doute pas toujours la réalité de notre air? Considérant donc à ce sujet que le génie de la langue admettait indifféremment l'une et l'autre expression : *Elle a l'air doux*, et : *Elle a l'air douce*, les grammairiens ont essayé, pour prévenir toute confusion, d'établir entre elles une légère différence de sens, et dans l'espèce ils y ont réussi. Quel avantage voit-on à détruire aujourd'hui leur ouvrage? pourquoi? dans l'intérêt de qui? et comme si, de toutes les qualités d'une langue, et d'une langue dont on se plaît à louer singulièrement la clarté, la première n'était pas d'avoir pour chaque nuance de l'idée ou du sentiment une expression qui la traduise; qui ne traduise qu'elle; et qui cesse de la traduire, dès qu'on y change, ne fût-ce qu'une syllabe et, voire, comme dans le cas présent, qu'une lettre?

II

Ces observations paraîtront-elles peut-être elles-mêmes un peu compliquées et subtiles? A ce que j'ai déjà dit de cet argument je pourrais ajouter que des observations de ce genre forment toute une part de ce que M. Michel Bréal a nommé du nom de *Sémantique:* c'est la science des significations successives, diverses, et parfois contradictoires qu'une même locution, une même « tournure, » un même mot ont *revêtues*, ou *revêtu*, au cours de l'histoire d'une langue. Mais il y a autre chose à dire. Pour compliquées ou subtiles qu'on les trouve, ces observations nous conduisent à des observations plus importantes. Elles y conduisent comme nécessairement. Et tout d'abord elles peuvent servir à dissiper l'équivoque dont il semble que se payent jusqu'ici les adversaires ou les partisans de la simplification de la syntaxe et de la réforme de l'orthographe. Ne raisonnent-ils pas, en effet, ou n'ont-ils pas l'air de raisonner, les uns et les autres, comme si, depuis trois ou quatre cents ans, ni l'orthographe ni la syntaxe française n'avaient varié d'un usage ou d'une règle? Au nom de l'étymologie, de la phonétique, et de la logique, — de leur logique à eux, — ne dirait-on pas que les « réformateurs » ont entrepris d'abolir une superstition plusieurs fois séculaire, promulguée sans droit par « les pédans du XVIe siècle, »

consacrée par les beaux esprits du XVIIe, aveuglément suivie par les grammairiens du XVIIIe, universellement respectée par les écrivains du nôtre? et, de leur côté, leurs adversaires ne sont-ils pas dupes de je ne sais quelle croyance et quelle confiance en une fixité lexicographique et grammaticale, dont on pourrait dire qu'elle n'appartient même pas aux langues mortes?

Or, en fait, et pour ne pas remonter plus haut, les sept éditions du *Dictionnaire de l'Académie*, qui se sont succédé de 1694 à 1878, sont là pour prouver combien, en moins de deux cents ans, l'orthographe et la syntaxe française ont varié. Elles n'avaient pas moins varié dans une période antérieure; et, qui voudra s'en convaincre n'aura qu'à comparer entre eux, d'après leur date, les manuscrits des *Sermons* de Bossuet, ou encore les différentes éditions que le grand Corneille a lui-même données de ses œuvres. Ceci pour l'orthographe. Mais un bien éloquent témoin des variations de la syntaxe est le *Commentaire sur Corneille*, de Voltaire : Voltaire, aux environs de 1760, ne comprend plus Corneille! et certes, s'il n'était Voltaire, ses observations, qui sont un monument de l'esprit de chicane et d'envie, passeraient pour en être un de la timidité du goût et de l'étroitesse de l'intelligence. Et de nos jours mêmes, quand Hugo s'est vanté d'avoir mis « un bonnet rouge au vieux dictionnaire, » croyez-vous, par hasard, que la langue du romantisme ne diffère de celle de l'*Encyclopédie* que par la richesse ou la diversité de son vocabulaire? Lisez là-dessus la *Préface de Cromwell!* A deux cent soixante-quinze ans de distance, ce que le poète y affirme, c'est, comme Ronsard et du Bellay, dans leur *Défense et Illustration de la Langue française*, son droit souverain sur la langue. La question n'est donc pas de savoir si quelqu'un a le droit de réformer l'orthographe ou de modifier la syntaxe. Ce droit est reconnu. Si d'ailleurs personne ne l'avait, l'histoire est là pour nous prouver qu'alors orthographe et syntaxe se modifieraient ou se réformeraient toutes seules. Une langue ne vit qu'à cette condition : on ne la fixe point pour toujours à un moment de son évolution. Mais le vrai problème est de savoir dans quelle mesure il nous appartient de précipiter ou de retarder cette évolution; quelles sont les raisons qu'on allègue d'en tenter l'entreprise ; et, supposé qu'on la tente, en quel sens il convient d'essayer de la diriger, vers quel but, et au nom de quels principes.

Il y a de cela trente ou quarante ans, on se tirait d'affaire au

moyen d'une métaphore. En ce temps-là, les langues étaient des *organismes*, et, de même que les espèces dans la nature, on estimait qu'elles variaient, en dépit de l'homme, nécessairement et mystérieusement, sous l'influence de la concurrence vitale et de la sélection naturelle. On a reconnu, depuis lors, que la comparaison n'expliquait rien du tout, si même elle n'embrouillait plutôt quelques notions très simples; et on est d'accord aujourd'hui pour admettre qu'en matière d'orthographe, de syntaxe, et même de style, ces grands mots de *concurrence vitale*, ou de *sélection naturelle* n'ont jamais rien enveloppé que d'imaginaire ou d'hypothétique. Il se peut que des lois naturelles, — des lois physiques et physiologiques, résultant de la conformation de nos organes ou de la qualité des airs, des eaux, et des lieux, — régissent les déformations de la phonétique; mais ce sont des besoins humains qui font varier le vocabulaire ou l'arrangement des mots d'une langue. C'est sur la nature de ces besoins que les opinions se divisent; et les « simplificateurs de la syntaxe, » ce sont présentement tous ceux qui, dans une langue donnée, la française ou l'anglaise, ne voient qu'un instrument de communication entre les hommes, une algèbre conventionnelle, un « chiffre » national; et leurs adversaires, ou pour mieux dire, ceux qui leur résistent, ce sont tous ceux qui, dans une langue illustrée par une longue littérature, voient avant tout une œuvre d'art.

En effet, — quand on ne voit dans une langue donnée qu'un moyen de communication ou d'échange des idées, — on ne se soucie point de l'histoire de cette langue; on la prend telle qu'elle est à un moment quelconque de son évolution; et on ne s'inquiète que d'en faciliter la connaissance pratique à tous ceux qui la parlent. On opère donc, on collabore avec la nature, dans le sens de « la loi du moindre effort; » on simplifie le chiffre national; et, orthographe ou syntaxe, c'est alors qu'on en met, si je puis ainsi dire, l'acquisition au rabais. Dans le minimum de temps possible, et avec le moins de peine, tout le problème est de faciliter à un Chinois ou à un Esquimau le moyen de se commander un *smoking* ou de se faire faire un *shampooing*, puisqu'enfin c'est ce qui s'appelle répandre à l'étranger la connaissance du français. Mais, quand on considère une langue comme une « œuvre d'art », le point de vue change, et ce qu'on aime d'elle et en elle, ce que l'on n'en voudrait point perdre, mais conserver pieusement, c'est avant tout et par-dessus tout ce que son long et glorieux passé a fait

d'elle. Si l'on essaie d'en faciliter alors quelque chose aux étrangers, c'est la lecture de ses grands écrivains ; c'est la connaissance de ses principaux monumens. On ne veut point que Corneille et Racine, que Pascal et Bossuet, que Molière et La Fontaine, que Voltaire et Montesquieu, que Rousseau et Chateaubriand, qu'Hugo et Lamartine, que Taine et Renan deviennent pour les étrangers, et même pour les nationaux, des « auteurs difficiles, » qui les rebutent, et auxquels ils préfèrent la lecture du *Journal officiel* ou du *Charivari*. On répugne invinciblement à l'idée de remplir les grands classiques de solécismes rétrospectifs, ou de leur imposer une orthographe qu'ils n'ont pas connue, et telle même que, s'ils l'avaient connue, ni leur prose, ni leurs vers ne seraient peut-être ce qu'ils sont.

Car, — quand on ne voit dans une langue donnée qu'un moyen de communication ou d'échange des idées, — on est aisément insensible, ou l'on devient vite indifférent à la « figure » et à la « sonorité » des mots ; à l' « harmonie » de la phrase ; et généralement à tout ce qui fait que, de deux manières de dire à peu près la même chose, l'une est d'un écrivain, et l'autre d'un barbouilleur de papier. Les mots ne valent alors qu'en raison de ce qu'ils signifient, ou comme on dit, de ce qu'ils « connotent, » à la manière des signes algébriques ; et la beauté du discours se ramène à celle d'une équation bien posée. Mais, quand on considère une langue comme « une œuvre d'art, » le point de vue change. On sait, ou on croit savoir, et, en tout cas, on estime qu'indépendamment de l'idée qu'ils traduisent, les mots ont une valeur intrinsèque, un pouvoir, une vertu propre, que l'on peut comparer à celle de la ligne ou de la couleur, comme telles, dans les arts plastiques. On estime qu'il y a des sonorités « canaille, » si je l'ose ainsi dire, et qu'il y en a de musicales, de poétiques. N'est-il pas évident que ces deux vers de Racine :

Ariane, ma sœur, de quel amour blessée,
Vous *mourûtes* aux bords où vous *fûtes* laissée,

ne seraient pas ce qu'ils sont, si le poète avait écrit :

Ariane, ma sœur, de quel amour blessée,
Vous êtes morte aux bords où l'on vous a laissée?

Il ne l'est pas moins qu'au lieu de dire : « Celui qui règne dans *les cieux* et de qui relèvent tous les empires, » Bossuet n'au-

rait pas dit la même chose en prononçant : « Celui qui règne dans *le ciel*, — ou dans *les ciels*, — et de qui relèvent tous les empires. » Il est encore évident que ces vers d'Hugo :

Un frais parfum sortait des touffes d'asphodèle,
Les souffles de la nuit flottaient sur Galgala,

ne seraient pas ce qu'ils sont s'ils étaient ainsi modifiés :

Un *frai parfun* sortait *dès toufes d'asfodèle*
Lès soufles de la nuit *flotaient* sur Galgala.

C'est ce que ne sentent pas nos « réformateurs », et ce qu'il y a de plus irritant en eux, c'est qu'ils ne se doutent point qu'ils ne le sentent pas. Une *graphie* en vaut pour eux une autre, puisqu'elle n'a toujours pour objet que de représenter graphiquement un son, — *graphicè depinxisti*, comme dit M. Diafoirus, — et la prononciation au besoin corrigera l'impression de l'œil. Une tournure en vaut une autre, et même mieux qu'une autre, si par hasard elle est plus claire. Et pourquoi ne dirais-je pas qu'à leurs yeux, ou à leurs *œils*, un écrivain en vaut un autre, du moment qu'ils se font tous les deux également comprendre? C'est précisément ce que n'admettront jamais ceux qui considèrent une langue comme une « œuvre d'art. » Ils continueront de croire que, dans une langue élaborée par cinq ou six siècles de culture esthétique, le mot a sa valeur en soi, qu'il a son « individualité; » qu'il est, selon l'expression du poète, « un être vivant, » qu'on le mutile donc en en modifiant l'orthographe; qu'un *lis* n'est plus un *lys*, qu'une *enchanteuse* diffère beaucoup d'une *enchanteresse*, que la *scintillation* des étoiles s'éteindrait si l'on écrivait désormais *cintilation;* qu'il en est des locutions ou des tournures comme des mots; que, si l'on supprime l'imparfait du subjonctif dans ce vers de Racine :

On craint qu'*il n'essuyât* les larmes de sa mère,

on en fait évanouir le charme; et qu'en modifiant enfin la syntaxe ou l'orthographe, la première précaution qu'on doive prendre est de ne pas transformer le français de nos maîtres en une espèce de *volapuk*.

Malheureusement, — quand on ne voit dans une langue donnée qu'un moyen de communication ou d'échange des idées, — on n'en mesure donc aussi la perfection que sur ses caractères d'utilité

pratique, et on croit être moderne ou progressif quand on n'est à vrai dire que barbare. Et aussi bien, comment ne le serait-on pas, si, dans une question qui n'a jamais sans doute relevé que du petit nombre, c'est la foule qu'on fait intervenir, et les exigences de l'école primaire dont on ose faire la loi des Leconte de Lisle et des Flaubert? On simplifiera la syntaxe de l'auteur de *Salammbô* dans l'intérêt des employés de l'octroi, et on modifiera l'orthographe du *Cœur d'Hialmar* ou de l'*Épée d'Angantyr*, pour la plus grande satisfaction des bons petits enfans qui préparent l'examen du brevet supérieur! Mais, quand on considère une langue comme « une œuvre d'art, » on n'en est pas pour cela moins progressif ni moins moderne; on n'en est pas même plus aristocrate; mais on essaie seulement de ne pas embrouiller les questions. On ne met pas l'orthographe sous la juridiction du maître d'école; on ne demande point à Martine ou à Chrysale ce qu'ils pensent de Vaugelas; on ne touche point à la syntaxe d'une langue pour faire croire à ceux qui la parleront toujours assez mal qu'ils la parlent aussi bien que s'ils la parlaient mieux! Et, s'il est d'ailleurs assurément fâcheux que l'intervalle entre la langue populaire et la langue littéraire soit plus grand chez nous qu'il ne conviendrait, on se défend, comme d'un crime ou d'un sacrilège, de le vouloir combler en abaissant la langue littéraire au niveau de la langue populaire!

Réussira-t-on à concilier ces deux points de vue : celui d'où l'on considère la langue comme une « œuvre d'art », et celui qui consiste à ne voir en elle qu'un instrument d'échange ou de communication des idées? Je ne le crois pas; et, quelque préférence que nous ayons pour le premier, si nous reconnaissons que le second peut se défendre par des considérations de l'ordre économique ou même électoral, c'est pour cela qu'on eût été sage de ne pas émouvoir la question. Personne en France n'y songeait, il y a seulement vingt-cinq ou trente ans, et personne, si ce n'est quelques pédagogues en mal de notoriété, n'y songe encore aujourd'hui sérieusement. Le vaudeville ou l'opérette s'amusaient des bizarreries de la langue, et, dans les cercles d'étudians ou quelquefois dans les familles, on s'égayait des « complications » et des « subtilités » de la grammaire. Mais il n'en était que cela! Les difficultés, s'il en surgissait, se tranchaient ou se résolvaient par l'usage, et, quand par hasard un poète ou un orateur osait quelque innovation, elle réussissait ou elle ne réussissait pas, et

on laissait l'opinion prononcer. C'est ce qui n'est plus désormais possible. Sournoisement, sans en avoir presque averti personne, et avec ce sentiment de son infaillibilité qui la caractérise, l'« Administration » s'est emparée de la question, et, aussitôt que posée, l'a résolue dans le sens de ses commodités personnelles. Il va falloir examiner maintenant les solutions qu'elle en a données. Et quel principe appliquera-t-on soi-même à cet examen? On vient de voir qu'il y en avait au moins deux, et qu'étant contradictoires l'un de l'autre, c'est à peu près, ou, pour mieux dire, c'est exactement comme s'il n'y en avait pas.

III

Par exemple, en ce qui concerne l'orthographe, — car c'est une question d'orthographe autant que de syntaxe, — le Conseil supérieur de l'Instruction publique a décidé que, dans les noms composés, « même quand les élémens constitutifs des noms composés seront séparés dans l'écriture, *on n'exigerait jamais le trait d'union.* » Je ne discute point sa décision, parce qu'aussi bien je ne m'en émeus guère, et il me paraît même tout à fait indifférent que l'on écrive: un *fier-à-bras*, ou un *fier à bras*, ou un *fierabras*. Il est cependant déjà plus grave de permettre d'écrire à volonté un *vice-roi*, ou un *vice roi*, ou un *viceroi*, en attendant sans doute que l'on écrive bientôt: un *vice-amiral*, ou un *vice amiral*, ou un *viçamiral*, ou un *visamiral*. Je ne haïrais pas non plus *soulieutenant*; et nous y viendrons tôt ou tard! Ce sera le moment, alors, après les mots composés, de s'en prendre aux mots simples, et, comme aussi bien on l'a demandé plusieurs fois, un ministre, qui sera peut-être encore M. Georges Leygues, décrétera la suppression, dans le corps ou à la fin des mots, de toutes les lettres qui ne se prononcent point. On écrira :

Le *sor* qui de l'*honeur* nous ouvre la *carière*

ou :

Le *toi s'égai* et *ri* de *mil* odeur divine.

Et pourquoi enfin, si deux mots se prononcent de la même manière, ne les écrira-t-on pas aussi de la même façon? Le latin *sanctus* nous a donné *saint*, et *sanus* nous a donné *sain*. Nous avons encore tiré *seing* de *signum*, *sein* de *sinus*, et *ceint* de *cinc-*

tus. Que de « complications ! » que de « subtilités ! » « N'est-il pas regrettable que des commissions d'examen, qui doivent être composées de personnes intelligentes, s'arrêtent à discuter de semblables puérilités ? » et pourquoi ces *cinq* mots ne s'écriraient-ils pas *sin*, tous les *sin*, comme on les prononce ?

Et qu'on ne dise pas que de pareils exemples sont rares en français, ni surtout que nous voulons rire ! On ne rit point aux dépens du Conseil supérieur de l'Instruction publique, et il faut toujours prendre un ministre au sérieux. Mais, partant du principe qu'ils ont posé, je défie le Conseil supérieur de l'Instruction publique, et le ministre lui-même, de nous dire où, à quel point ils s'arrêteront, et pourquoi, dans cette voie de « simplification ! » Ils n'en auront plus le moyen, ni eux, ni quiconque, après eux et comme eux, s'avisera de vouloir réformer l'orthographe « par principes. » La raison en est celle que nous avons donnée. L'orthographe d'une langue historique est le témoin de son passé ; ses singularités, ses anomalies mêmes, ses méprises font partie de son évolution ; elles sont consacrées par des chefs-d'œuvre ; et ni on ne mutile impunément les chefs-d'œuvre, ni on ne remonte le cours d'une évolution plusieurs fois séculaire, ni surtout on ne « refait » l'histoire ! C'est pourquoi l'opportunité, en pareille matière, est de laisser faire au temps, et le vrai principe est de n'en pas avoir. L'orthographe d'une langue, dont l'histoire est vieille de plus de mille ans, et qui s'est formée du concours de tant de circonstances particulières, ne saurait être ni *étymologique*, ni *phonétique*, ni surtout *logique*. Elle est ce que les siècles l'ont faite, et, de temps en temps, on pourra bien la modifier, comme on l'a fait, répétons-le, depuis deux ou trois siècles, — sans bien savoir pourquoi, sans vouloir le savoir, pour des raisons cachées ; — mais toute prétention de la « refondre » en bloc ou de la « réformer » en grand sera barbare, et, nous l'espérons bien, inutile.

Il en est autrement de la syntaxe. La syntaxe proprement dite est en grande partie l'œuvre des grammairiens, dont la plupart se sont peu souciés des exemples des écrivains, si même on ne doit dire qu'ils ont pris généralement un plaisir pédantesque à trouver les maîtres en faute. Un grammairien s'immortalise en découvrant un solécisme dans Molière ! Les grammairiens du XVIII[e] siècle, en particulier, disciples de Condillac ou collaborateurs de l'*Encyclopédie*, se sont en outre inspirés d'un esprit

tout à fait analogue à celui du Conseil supérieur de l'Instruction publique, et, sans doute, c'est pourquoi leurs prétentions de simplifier la langue n'ont presque toujours abouti qu'à en compliquer les règles. C'est encore eux qui, les premiers, cessant de voir dans la langue une « œuvre d'art, » ne se sont préoccupés que de la rendre, à ce qu'ils croyaient, plus claire, en la rendant plus logique, et ils n'y ont pas tout à fait échoué, je dois en convenir, mais, grâce à eux, on ne saurait oublier que du même coup la langue a failli perdre tout ce que les romantiques ont dû lui restituer, non sans opposition, quelques années plus tard, de liberté, de force, ou de grâce.

Nous avons donc ici à notre tour, et comme eux, le droit de « revoir, » de « corriger, » et au besoin de « défaire » leur œuvre. Il nous est permis, à notre tour, si nous en avons de bonnes et valables raisons, de taxer de pédantisme et de subtilité ceux dont l'imperturbable assurance a noté d'incorrection ou de négligence La Fontaine et Molière. Et, ne voulant voir dans la langue qu'une œuvre d'art, nous avons le droit de rejeter ou de relâcher des entraves que n'ont pas connues ou subies nos plus grands écrivains. Assurément nous tiendrons compte des travaux de nos grammairiens. S'ils ont introduit dans l'usage quelques distinctions « subtiles, » mais heureuses, — de ces distinctions qui répondent, comme nous avons essayé de le faire voir, à un progrès de l'analyse psychologique ou à une connaissance plus approfondie des choses, — nous n'aurons garde de les repousser. Nous distinguerons, comme eux, avoir *l'air doux* d'avoir *l'air douce*, et *imposer* d'avec *en imposer*. Mais nous n'interdirons à personne d'écrire *davantage que;* nous admettrons que le pronom *en* soit relatif des personnes aussi bien que des choses : *Il aima la princesse et il en fut aimé;* nous tolérerons le rappel du sujet au moyen du pronom personnel dans une phrase comme celle-ci, taxée de négligence ou d'incorrection par pléonasme dans toutes nos grammaires :

Et Louis, à ces mots, prenant son diadème
Sur le front du vainqueur *il* le posa lui-même;

et, s'il faut faire enfin quelque chose pour l'école primaire, nous modifierons, conformément à l'exemple des grands écrivains, les règles, — en effet quelque peu compliquées, — qui gouvernent l'accord du participe passé.

Ce n'est pas ici le lieu de l'entreprendre : il y faudrait regarder de trop près ; et je trouve à ce propos que le Conseil supérieur de l'Instruction publique et M. Georges Leygues ont décidé bien étourdiment que, « pour le participe passé construit avec l'auxiliaire *avoir*, on tolérera qu'il reste invariable dans tous les cas où on prescrit aujourd'hui de le faire accorder avec le complément. » Cette désinvolture n'est-elle pas admirable? Dans tous les cas où l'on observait de certaines règles, dont les applications particulières mettaient parfois dans l'embarras nos instituteurs eux-mêmes, eh bien ! on ne les observera plus. J'aimerais autant que l'on dît : « Dans tous les cas où l'on interrogera les candidats sur le cours de la Seine, on tolérera qu'ils ne sachent ni où elle prend sa source, ni les contrées qu'elle traverse, ni les affluens qu'elle reçoit, ni même en quel point de nos côtes elle se jette à la mer... » Mais la question est plus compliquée, et, avant de la résoudre, il faudrait absolument qu'un grammairien philosophe l'eût étudiée dans l'histoire, et à fond.

Ceux qu'elle intéresserait trouveront d'utiles indications, quoique sommaires, dans un livre qui paraissait au moment même où le ministre de l'Instruction publique signait son arrêté de tolérance. Je veux parler de l'admirable *Traité de la formation de la langue française* de MM. Hatzfeld, A. Darmesteter et Thomas, qui complète leur savant *Dictionnaire*, et que nous espérons bien qu'on en détachera, comme formant à lui seul tout un ouvrage original, unique en son genre et nouveau. Si nous nous reportons donc à leur chapitre : *Du participe*, on y verra que le nœud de la difficulté consiste à savoir exactement dans quels cas le participe ne forme qu'un seul verbe avec l'auxiliaire, et dans quels cas, au contraire, *avoir* étant tout le verbe à lui seul, le participe n'est plus alors qu'un adjectif. Soit, par exemple : *les grands écrivains que Paris a vus naître ;* il semble bien qu'en ce cas le participe fasse corps avec l'auxiliaire, et qu'ils ne constituent le verbe qu'à eux deux ; on pourra donc écrire : *les grands écrivains que Paris a vu naître.* Pareillement, et au lieu de : *Quelles raisons avez-vous eues d'agir ainsi?* nous pourrons écrire : *Quelles raisons avez-vous eu ?* si l'on juge qu'*Avez-vous eu* soit ici tout le verbe : *J'ai eu, tu as eu, il a eu...* D'autres cas seront plus douteux. Corneille a écrit :

Là, par un long récit de toutes les misères
Que pendant notre enfance ont *enduré* nos pères ;

mais Racine a dit :

> Je verrai les chemins encor tout parfumés
> Des fleurs dont, sous ses pas, on les avait *semés*...

Ont-ils eu tort? ont-ils eu raison? Encore une fois, c'est ici ce qu'on ne saurait dire *a priori*, par sentiment, en quelque sorte, et sans y avoir regardé d'un peu près. Je dis seulement qu'avant de rien « réformer » et de rien « simplifier, » on fera bien d'attendre que quelqu'un nous ait donné un *Traité du participe*, où nous lui permettrons, quant à nous, de se moquer de la « logique, » pourvu qu'il fonde ses décisions ou ses observations en histoire. Encore une fois : une langue est une formation historique, et, de son histoire, les seuls faits qui comptent pour nous sont les œuvres de ses grands écrivains.

On dira peut-être à tout cela : « Mais, vraiment, ces questions ont-elles tant d'importance et valent-elles qu'on s'échauffe si fort à les discuter? « Nous le croyons, pour notre part; nous avons donné les raisons que nous avions de le croire; et nous avons, pour le croire avec nous, tous ceux qui savent ce qu'une langue a de liaisons, diverses et multiples, infinies et profondes, avec la « mentalité » d'un grand peuple. C'est ce qu'exprime énergiquement un vieux dicton anglais, qu'il ne faut pas sans doute prendre au pied de la lettre : « *Whoever speaks two languages is a rascal; Défiez-vous de ceux qui parlent deux langues,* » mais qui exprime bien cette idée si juste qu'on perd sa race en perdant la pureté de sa langue. La « mentalité » anglaise se transformerait à parler français, et réciproquement. Nous ne saurions donc trop veiller sur le dépôt de la langue, avec un soin trop jaloux, disons avec une sollicitude trop méticuleuse; et c'est pourquoi toutes ces questions d'orthographe et de syntaxe ont en réalité infiniment plus d'intérêt et d'importance que celle de savoir qui sera demain ministre, sénateur, — et même conseiller de l'Instruction publique.

J'ajoute que la transformation, s'il y a lieu, s'opère de nos jours par l'école primaire, et c'est encore un point sur lequel il convient d'attirer l'attention. Car on dit volontiers, et peut-être croit-on que, de toutes ces « réformes, » et de toutes ces « simplifications, » celles-là survivront seules, et s'incorporeront au fond de la langue nationale, que l'usage consacrera. Mais on oublie qu'il n'y a plus d'usage. On pouvait invoquer l'usage quand il y

avait « une cour » ou, au moins, une « société. » Mais où est aujourd'hui la « cour, » et où la « société ? » Il n'en faut donc pas douter : grâce à l'école primaire, si nous n'y prenons pas garde, c'est l' « Administration » qui deviendra maîtresse de l'usage, et, en moins de quelques années, sa « syntaxe » et son « orthographe, » en tant qu'officielles et parce qu'officielles, deviendront l'orthographe et la syntaxe de la langue même. Les « commissions d'examen, » comme en Chine, s'en seront emparées, et nous protesterons alors, si nous voulons, mais en vain, et autant en emportera le vent !

C'est ce qu'il y a de grave dans l'arrêté ministériel rendu le 31 juillet 1900 par M. Georges Leygues, sur la proposition du Conseil supérieur de l'Instruction publique. On pensera ce que l'on voudra des « tolérances » qu'il a édictées : *Sunt mala, sunt bona quædam, sunt mediocria plura !* Nous ne les approuvons ni ne les désapprouvons en bloc. Ce serait imiter leur légèreté à tous deux. Mais ces tolérances, et d'autres encore, fussent-elles toutes justifiées, il resterait qu'elles ont été proposées sans droit, par une assemblée qui n'avait aucun titre pour cela ; — que cette assemblée le sait bien, et la preuve en est dans le biais qu'elle a pris de prétendre « qu'elle ne voulait point du tout légiférer en matière de langage,... mais seulement *introduire dans les examens une tolérance large et intelligente,* » ce qui est se moquer du monde ; — que, s'il y a lieu de « simplifier la syntaxe » ou de « réformer l'orthographe, » il est inadmissible que cette simplification ou cette réforme soient réglées par les exigences de l'école primaire ; — qu'il y a quelque chose de barbare à défigurer ainsi la physionomie de nos textes classiques, pour complaire aux familles de quelques candidats fonctionnaires ; — et qu'enfin l'idée seule de prétendre simplifier systématiquement la syntaxe est le contraire d'une idée libérale, d'une idée scientifique, et d'une idée de progrès, si l'on sait assez qu'en tout ordre de choses, et particulièrement dans les choses naturelles, le progrès se définit par la spécialisation, la différenciation, et la complexité croissantes.

FERDINAND BRUNETIÈRE.

POÉSIE

LES HEURES

AU FIL DES JOURS

Oh! savoir vivre heureux dans son humble maison,
Renoncer à poursuivre un bonheur impossible,
Se faire une âme simple et devenir sensible
Aux plaisirs passagers qu'offre chaque saison;

Savoir ne dédaigner aucun sujet de joie,
Jouir de la clarté d'un azur calme, et voir
Dans l'éclat d'un matin, dans la tiédeur d'un soir,
Un gage d'amitié que le ciel nous envoie;

Quand le retour d'avril rend les bois palpitans,
Savoir prendre sa part du renouveau des choses,
Et, se rafraîchissant à la fraîcheur des roses,
Laisser au fond de soi renaître le printemps;

L'été, parmi les champs ou le calme des villes,
Savourer, dans la paix des longs après-midis,
L'ombre lente des parcs doucement attiédis
Et des stores baissés sur les chambres tranquilles;

En automne, où les fleurs ont de plus doux parfums,
Où l'amour s'attendrit d'un peu de lassitude,
Laisser, dans le silence et dans la solitude,
Son âme s'incliner aux souvenirs défunts;

Puis en décembre, auprès du foyer clair, connaître
La douceur d'avoir froid pour se réchauffer mieux,
Et se sentir aussi plus vivant, plus joyeux,
Quand le premier frisson de l'hiver vous pénètre;

Et vivre ainsi, chanter, aimer, selon le cours
Des saisons, dont chacune apporte un peu de rêve,
Puis, quand la neige fond et que l'hiver s'achève,
Et qu'un rayon qui filtre annonce les beaux jours,

Lorsque, sous la rosée en perles qui les trempe,
Les fleurs s'ouvrent, goûter le charme passager
Des soirs calmes qu'on voit doucement s'allonger
Et des premiers repas qu'on achève sans lampe...

L'ORPHELIN

Quand sa mère vient de mourir,
Le cœur de l'orphelin se serre,
Et, malgré sa douleur sincère,
Il est déjà fier de souffrir.

Il l'aimait bien, sa mère morte,
Et cependant, toujours en deuil,
Il a comme un naïf orgueil
Des longs vêtemens noirs qu'il porte.

Et ses camarades entre eux
Rient et jouent sans qu'il les envie.
L'enfant connaîtra dans la vie
La fierté d'être malheureux.

LA SOLITUDE

La Solitude a des caresses,
Dont seuls connaissent la douceur
Les orphelins sans grande sœur
Et les poètes sans maîtresses.

Elle sait lire dans nos yeux
Nos angoisses les plus secrètes,
Ses attentions sont discrètes,
Ses gestes sont silencieux.

Elle nous dit : « Soyez tranquilles.
— « Mes bras chauds vous tiendront blottis, —
« Et n'allez pas, vous, les petits,
« Vous mêler aux clameurs des villes. »

Lorsque nous rêvons, assoupis
Dans une vague lassitude,
Elle marche, la Solitude,
A pas très lents sur le tapis.

Elle aime la clarté des lampes,
Et parfois, quand nous travaillons,
Elle nous frôle, et nous croyons
Sentir son souffle sur nos tempes.

Et, les soirs mauvais et nerveux
Où le mal de vivre nous blesse,
Elle baise nos fronts et laisse
Glisser ses mains dans nos cheveux.

PRINTEMPS

L'hiver est chassé par le vent.
Avril renaît. La feuille pousse.
Et quelque chose de vivant
Frémit dans chaque brin de mousse.

Mille insectes qu'on ne voit pas
Rôdent dans la verdure grise,
Et sous mes pieds, à chaque pas,
Je sens une herbe qui se brise.

Et je m'égare lentement
Le long de la sente suivie,
Avec le vague sentiment
Que je marche sur de la vie.

LA MARE

Autour de cette mare où l'eau calme frissonne,
Il subsiste toujours, ma chère, un peu d'automne,
Et ce coin d'ombre ignore en sa tranquillité
Les bises de l'hiver et les feux de l'été.
Un branchage touffu, qui se resserre à chaque
Nouveau printemps, y garde une fraîcheur opaque,
Et les menthes, les joncs et les jeunes roseaux,
Qui pourrissent sans fin dans le calme des eaux,
Entretiennent, parmi les feuilles tamisées,
Un vague et doux parfum d'herbes décomposées.
Seul, immobile au bord de l'eau, dans la fraîcheur,
Un cygne, mal certain de sa toute blancheur,
Inspecte tout le jour ses ailes, en silence.
Mais le soir, quelquefois, quand la brise balance
Les branches, découvrant l'azur vaste des cieux,
Ému soudain, il tend le cou, lève les yeux,
Et, suivant dans le ciel la fuite des nuages,
Il rêve vaguement à de lointains voyages.

LES CLOCHES

Ma barque flotte au fil de l'eau.
Mon rêve flotte au fil de l'heure.
Je préfère le triste au beau :
Chante-moi la chanson qui pleure.

Le jour décline. Qu'il est doux
D'aller sans cesse à la dérive !
Comme la terre est loin de nous !
Existe-t-il même une rive ?

Mais voici que dans le ciel clair,
Comme un appel des villes proches,
Un tintement traverse l'air...
Les cloches ! Les cloches ! Les cloches !

NOVEMBRE

Novembre est de retour. C'est la saison d'aimer.
Dans le parc solitaire, où la nuit fait pâmer
Les lys pâles d'automne et les dernières roses,
Flotte l'âme odorante et subtile des choses.
Et, tandis qu'en rêvant j'écoute la rumeur
De la brise, qui naît, s'enfle, décroît et meurt,
Pareille au bruit des mers lointaines sur le sable,
Je ne sais quoi de doux et d'indéfinissable,
Le parfum de la brise ou la couleur des cieux,
Le sourd bourdonnement du parc mystérieux
Ou la complicité de la nuit endormie
Me rappellent le jour où la première amie,
Ayant levé vers moi ses grands yeux apaisés,
Se livra toute pâle à mes premiers baisers.
Comme en moi tout le cher souvenir se réveille !
On dirait que la nuit qui s'est faite, pareille
A la nuit frissonnante et tiède de l'aveu,
Me remplit encor d'elle et me la rend un peu.
Je la cherche des yeux. Je tressaille, j'écoute,
Et mon âme ce soir se sent reprise toute.
J'entends encor sa voix lente me caresser,
Et mes lèvres, sur qui se posa son baiser,
Dans la brise qui passe, exquise et caressante,
Cherchent l'illusion des lèvres de l'absente.

AUTOMNE

Voici l'automne qui finit,
Et l'ombre des sous-bois tressaille.
Les amoureux cherchent un nid.
Un frisson court dans la broussaille.

La brise frôle la forêt,
Des feuilles tournent dans l'espace.
Un ruisseau murmure. On croirait
Entendre l'automne qui passe.

Et les couples silencieux,
Au fond du grand bois monotone,
Ferment tout doucement les yeux
Pour écouter mourir l'automne.

CHANT D'AUTOMNE

Nous n'aurons plus beaucoup de beaux jours cette année.
Les arbres presque nus frissonnent sous les cieux.
La rose qui restait au jardin s'est fanée;
Et l'automne décroît lentement dans tes yeux.

Et le charme attristé de l'heure qui décline
Au fond de tous les cœurs verse un trouble secret,
Et toute âme est un peu ce soir comme orpheline,
Et chaque souvenir se teinte d'un regret.

Qu'importe? Ces beaux jours transparens et paisibles
Ont d'autant plus de prix qu'ils sont plus passagers.
Et nous-mêmes, plus las, plus frileux, plus sensibles,
Nous percevrons ce soir des frissons plus légers.

Aussi profitons bien de cette fin d'automne,
Qui, par sa grâce intime et son recueillement,
Convient à notre amour éphémère et lui donne
Je ne sais quoi de doux et triste exquisement.

Songeons que le jour fuit, songeons que l'heure est brève.
Écoutons en tremblant l'automne s'éloigner.
Chaque instant qui s'envole emporte un peu de rêve.
Chaque serment d'amour peut être le dernier,

Mais, si déjà l'hiver frissonne dans l'espace,
Si, ce soir, le parfum des fleurs doit s'épuiser,
Pour préciser au moins la minute qui passe
Unissons nos deux cœurs en un dernier baiser.

Fixons à tout jamais cette heure enchanteresse,
Cette heure grave et lente, impossible à saisir,
Où l'automne qui meurt prête à notre tendresse
La subtile douceur de ce qui va mourir.

RETOUR D'HIVER

Pénétrons-en la grâce exquise, qu'exagère
Le trouble indéfini de la chute du jour,
Et, dans cette minute unique et passagère,
Savourons tout le charme éternel de l'amour.

Voici les tristes vents annonceurs de Décembre,
Ils chassent devant eux l'automne qui s'enfuit.
On dirait que le soir ne quitte plus la chambre,
Et l'on sent tout le jour l'approche de la nuit.

Seules, dans les logis bien clos où l'ombre rôde,
Les femmes, que la nuit effare, ont mieux compris
Qu'il fait bon être deux dans la chambre bien chaude,
Et guettent en tremblant le retour des maris.

Dès qu'ils auront quitté l'usine ou la charrue,
Vers la demeure aimée ils hâteront le pas.
Ils ne flâneront pas à causer dans la rue;
Le cabaret, ce soir, ne les retiendra pas.

Ils songent que là-bas s'inquiètent les femmes,
Car la fin de l'automne et le jour qui finit,
Par ces retours d'hiver, éveillent dans les âmes
Un instinctif besoin de se blottir au nid.

André Dumas.

LES MANŒUVRES

DE

L'ARMÉE NAVALE

JOURNAL DE BORD

Toulon, 20 juin 1900.

Un ordre du ministère m'embarque en corvée sur le *Fontenoy*, — beau nom pour un vaisseau de France, — qui fait partie de la division des gardes-côtes dans l'escadre de la Méditerranée.

J'assisterai aux manœuvres, à la revue navale, à la réception du Tsar, s'il se décide, à celle du prince H..., si nous nous décidons.

Je vais noter ce que je verrai, mes impressions, mes réflexions, celles de mes camarades, de nos hommes, du public même, quand celles-ci me parviendront. Après tout, puisqu'il faut, — le règlement l'exige, — tenir un journal de bord particulier, pourquoi ne pas essayer de le rendre intéressant pour tout le monde ? La Marine n'y perdra pas, si je réussis.

Élargissons donc le cadre un peu étriqué de l'imprimé officiel que nous faisons si souvent remplir par notre fourrier et que l'Inspecteur général, qui sait à quoi s'en tenir, feuillette d'un doigt hâtif, vers la fin d'août, sur le tapis vert du commandant.

Et d'abord présentons la *Fontenoy*.

C'est le cuirassé moyen conçu il y a dix ans, qui n'est plus le cuirassé moyen d'aujourd'hui, car la loi du progrès veut, paraît-il, que tous les types grossissent.

Il est certain que 6600 tonnes, d'ailleurs assez mal réparties (car le poids de la cuirasse de flottaison est ici excessif), ce n'est assez ni pour soutenir le combat d'escadre, ni pour entreprendre une opération de quelque durée en haute mer.

Avec leur modeste vitesse (15 nœuds au maximum), leur rayon d'action réduit, leur armement où tout est sacrifié à deux énormes pièces de 305 ou de 340 millimètres, les quatre gardes-côtes de notre division ne satisfont ni aux lois essentielles de la stratégie, ni aux exigences actuelles de la tactique.

Aussi, de fort médiocres cuirassés d'escadre qu'ils étaient jusqu'en 1898, les voilà devenus de très convenables gardes-côtes, qui rendraient, dans les opérations restreintes d'une défense active, de sérieux services.

Seulement, où faut-il les mettre? Au Nord ou au Midi? A Dunkerque, au Havre, à Cherbourg, ou bien à Toulon, en Corse, à Bizerte ?...

Grave question, et passionnante, si j'en juge par les discussions dont mes oreilles retentissent, à peine arrivé sur le *Fontenoy*. C'est que les intérêts particuliers sont en jeu dans cette affaire. Depuis deux ans que la division des gardes-côtes a été transférée de l'escadre du Nord à celle de la Méditerranée, on a pris ses habitudes à Toulon, des installations ont été faites que l'on pensait définitives et sur lesquelles on se reposait en toute sécurité.

Ah! bien oui, sécurité!... Il ne faut point parler de cela en marine. La division repart pour le Nord, et le bruit court, persistant, appuyé de raisons spécieuses, qu'elle y restera après les manœuvres. Catastrophe, désolation!...

Mais laissons un moment les gardes-côtes

Errans et ballottés sur des flots incertains,

et jetons un coup d'œil sur l'escadre de la Méditerranée proprement dite.

C'est déjà une belle réunion de bâtimens : six de nos plus forts cuirassés, que balancent seuls, dans le Nord, le *Masséna* et

le *Carnot*; 3 croiseurs cuirassés ; 3 croiseurs de 2e classe; 2 contre-torpilleurs et 4 torpilleurs de haute mer. En tout 21 unités.

Les 6 cuirassés (12 000 tonnes, 17 à 18 nœuds, 40 à 45 centimètres de cuirasse à la flottaison, puissante artillerie) forment deux divisions. La première, immédiatement sous les ordres du vice-amiral commandant l'escadre de la Méditerranée, se compose du *Brennus*, du *Charlemagne* et du *Gaulois* ; la seconde, dirigée par un contre-amiral, comprend le *Charles-Martel*, le *Jauréguiberry*, le *Bouvet*.

Le *Bouvet* va être détaché de sa division, ayant été choisi pour porter le pavillon du vice-amiral commandant l'armée navale, *l'amiralissime* du temps de guerre, disent quelques-uns, que nous désignerons simplement par son titre de *commandant en chef*.

Les croiseurs de toute catégorie sont ordinairement groupés en escadre légère, — exploration à grande distance, avant-garde, flanquemens, missions extérieures, — autour du *Pothuau*, monté par un contre-amiral. Les 3 croiseurs cuirassés *Pothuau*, *Chanzy*, *Latouche-Tréville*, déplacent 5 000 tonnes, sont revêtus de 10 à 11 centimètres d'acier, portent une artillerie moyenne bien protégée et filent de 17 à 19 nœuds.

Le *Cassard*, le *Du Chayla*, le *d'Assas*, ont 1 000 tonnes de moins, ce qui les prive de cuirasse de flanc, mais poussent leur vitesse jusqu'à 20 nœuds, avec un approvisionnement sérieux de combustible. L'artillerie de ces bâtimens est bien comprise et, toute proportion gardée, ce sont peut-être nos unités les mieux armées. Le *Lavoisier*, le *Linois*, le *Galilée*, croiseurs de 3e classe (2000 tonnes et 20 nœuds) ne sont plus que des bâtimens de liaison, des répétiteurs ou porteurs d'ordre, des éclaireurs aussi, mais des éclaireurs à qui la faiblesse de leur armement offensif et défensif ne permettrait guère de garder le contact de l'ennemi.

Quant aux contre-torpilleurs *Dunois* (800 tonnes), *Hallebarde* (300 tonnes), et aux torpilleurs de haute mer *Cyclone*, *Forban*, *Flibustier*, *Chevalier* (120 à 150 tonnes, 24 à 26 nœuds), ils ont un rôle assez complexe : avant le combat, estafettes et porteurs d'ordres, comme les précédens, — à la condition que l'état de la mer leur permette de marcher vite, — ils ont, pendant l'engagement, la double tâche de protéger les cuirassés contre les brus-

ques attaques de leurs congénères ennemis et de profiter à leur tour de toute occasion favorable pour torpiller l'adversaire.

Ce ne sont pas là, du reste, les seuls torpilleurs dont puissent disposer au besoin le commandant de l'escadre de la Méditerranée et, au dessus de lui, le commandant en chef.

Il y en a huit autres, beaucoup plus petits, il est vrai (15 à 18 tonnes), disposés sur le pont d'un grand bâtiment rapide d'un type spécial, la *Foudre* (6 000 tonnes, 20 nœuds, cuirasse de pont seulement, artillerie réduite).

Bien discuté encore, ce type spécial, cet « hybride » à qui l'on a voulu faire jouer les grandes utilités, — pardon de cette expression, — porteur et nourricier de torpilleurs, atelier flottant, magasin ambulant de torpilles de toute sorte et de matériel d'estacade, croiseur et éclaireur au besoin, transport, si c'est nécessaire, etc., etc.

D'aucuns prétendent qu'ayant tant de cordes à son arc, ce remarquable archer ne saura jamais bien de laquelle il doit se servir. Et puis quel nom singulier que la *Foudre*, pour une unité dont le rôle sera, dans tous les cas, plus utile que brillant !...

Enfin, nous la verrons à l'œuvre, et il est possible qu'elle montre de précieuses qualités. Quant à ses torpilleurs, si menus, si délicats, quand et comment les emploiera-t-on, à supposer qu'on les puisse débarquer commodément en pleine mer ?...

On peut les débarquer par « temps maniable, » m'assure-t-on; l'expérience en est faite. Leur utilisation? — Supposez la *Foudre* arrivée pendant la nuit près d'un port où s'est réfugiée une division ennemie qui a des avaries, ou qui a besoin de se ravitailler, ou qui encore, se sentant serrée de trop près par des forces supérieures, se résout à combattre à l'ancre, sous la protection d'ouvrages à terre. Nos huit petits torpilleurs sont débarqués, déjà tout prêts à marcher, en pression et armés; ils courent vers l'entrée du port, s'y glissent inaperçus en longeant, en serrant la terre, et attaquent brusquement à l'aube, « entre chien et loup, » l'heure de la grande fatigue pour ceux qui veillent depuis longtemps... C'est le succès presque assuré, grâce, justement, à l'exiguïté, à l'invisibilité relative de l'assaillant. Les grands torpilleurs d'escadre fussent venus tout seuls, ne demandant à la *Foudre* que du charbon et de l'eau douce; mais ils auraient été découverts et canonnés.

Et maintenant, si vous me dites qu'à ce compte, des *sous-marins* transportés par la *Foudre* feraient encore mieux l'affaire, je serai de votre avis, sous la réserve pourtant que les difficultés de la direction d'un sous-marin dans des parages inconnus seront aplanies.

21 juin, 1er jour des manœuvres.

A 9 heures du matin, par un très beau temps, humide et chaud, avec un peu de brume à l'horizon, la division des gardes-côtes reçoit l'ordre d'appareiller avec la *Foudre* et les quatre torpilleurs de haute mer.

Appareillage bien réussi. Nos quatre bateaux traversent rapidement, adroitement, les rangs serrés des cuirassés d'escadre et des croiseurs, — qui ne partiront, eux, que ce soir ou demain.

Grand vacarme de tambours, de clairons, de musiques : ce sont les saluts aux bâtimens amiraux. L'équipage est aux postes de manœuvre sur les plages avant et arrière, en rangs sur deux, immobiles, la garde présentant les armes. Tout cela a grand air et sent la forte discipline. La Marine d'autrefois avait plus de laisser-aller, de rondeur, de bonhomie. Nous nous sommes saxonisés. Peut-être viendra-t-il quelqu'un, dans la suite des temps, qui découvrira les qualités françaises.

Aussitôt hors de la rade, appel général. Quand on part pour la guerre, il faut être bien sûr d'emmener tout son monde. Lecture de l'ordre du jour du commandant en chef à l'armée navale. Nos hommes se sont pelotonnés autour du lecteur, avides d'entendre. Ils penchent des figures curieuses, un peu émues... Eh! mon Dieu, non, ce n'est pas la guerre, mais tout de même on la sent toujours là, tout près!... Il y a dans ce départ un inconnu impressionnant, un je ne sais quoi de redoutable... Et puis cette « armée navale, » cette grande flotte qui va se réunir, ça frappe les imaginations des bons « mathurins » — et un peu les nôtres, aussi. — En attendant, « rompez vos rangs, marche ! » — Et attrape à filer à l'arrière, dans le sillage, la bouée lumineuse de brume! C'est le premier exercice d'une série qui sera longue.

Route sur la pointe Ouest de Majorque. Nous y mouillerons demain.

22 juin. — Dragonera.

En vue de Majorque, le matin de bonne heure. Nous en longeons la côte Ouest, très relevée (1100 mètres), avec des dente-

lures pittoresques. Temps couvert, un peu pluvieux. La nuit a été lourde et chaude.

L'amiral demande quelle est la consommation de charbon dans les vingt-quatre heures. On accuse de 40 à 45 tonnes. C'est beaucoup, car nous n'avons pas marché vite, entre 10 et 11 milles à l'heure.

A ce compte, et en complétant, bien entendu, notre charbon à Oran, pourrons-nous « étaler » jusqu'à Brest, où nous n'arriverons, paraît-il, que du 8 au 10 juillet? C'est douteux, puisque nous ne prenons que 450 ou 500 tonnes, en moyenne, dans nos soutes...

Les machines des gardes-côtes ne sont pas particulièrement économiques, c'est vrai, mais il faut bien aussi reconnaître l'inexpérience, en même temps que le dévouement, d'une partie du personnel de chauffe. On n'a pu fournir au *Fontenoy* le nombre de chauffeurs brevetés qui lui revient réglementairement. Pour assurer le service normal à trois équipes se relevant à deux reprises différentes dans la même journée de vingt-quatre heures, il a fallu faire état des apprentis chauffeurs et prendre dans l'équipage des hommes de bonne volonté qui, du rôle effacé, quoique indispensable, de soutiers, — approvisionneurs de charbon, — s'élèveront peu à peu, si l'endurance physique ne trahit pas leur zèle, à celui d'apprentis chauffeurs ou chauffeurs auxiliaires.

Mais quand atteindront-ils ce rang honorable ?... Quand les manœuvres seront terminées ; et, en attendant, notre charbon s'en va en fumée, c'est tout à fait le cas de le dire, en fumée noire et épaisse. Et ce sera bien pis quand les grilles seront engorgées de mâchefer, après plusieurs jours de marche.

D'où vient donc que nous soyons toujours à court de chauffeurs, plus encore que de mécaniciens?

C'est d'abord qu'il en faut de plus en plus, la puissance des appareils évaporatoires grandissant toujours; ensuite, que le recrutement des chauffeurs est laborieux, cette spécialité n'ayant pas encore reçu un développement suffisant au point de vue de la hiérarchie des grades ; enfin, que nous ne nous attachons peut-être pas assez à garder ceux que nous formons.

Sans doute on a pris depuis peu de bonnes mesures pour étendre le recrutement, pour favoriser l'instruction pratique, la formation de bons chauffeurs. Il y a encore à faire, et, quand nous voyons la quantité de gabiers, de timoniers, de canonniers, de fusiliers,

brevetés ou auxiliaires, dont nous disposons, nous nous demandons si la répartition initiale de nos contingens dans les diverses spécialités n'est pas systématiquement en défaut.

Je veux bien qu'il soit pénible d'obliger nos pêcheurs, nos marins de l'Inscription maritime, les hommes du grand air et du libre horizon, à s'enfermer dans une chaufferie pour y « suer leur graisse, » lorsque graisse il y a, par des températures de 50 à 60 degrés. Mais enfin, il le faut absolument ; le premier besoin est de marcher, de marcher *vite*, si possible, *sûrement*, en tout cas. Or, ces hommes-là vaudront toujours mieux, étant plus endurans à la mer, plus *chez eux* à bord de nos bateaux, plus *à nous*, que les « terriens » qui nous viennent du contingent ordinaire.

Pour les garder, une fois formés, c'est un sacrifice d'argent à faire, des primes de réadmission, des hautes paies à donner ; des grades aussi, des grades modestes de sous-officiers. Et surtout ne demandons pas à ces braves gens trop de « connaissances théoriques ! » Laissons-les ce qu'ils sont.

Le mouillage est venu interrompre toutes ces réflexions échangées entre officiers après le déjeuner. Nous voici ancrés tous les quatre au pied d'un grand rocher jaune de plus de 300 mètres de haut, qui porte un phare à son sommet.

C'est la Dragonera, qui forme la pointe Ouest de Majorque. De l'autre côté, la grande île, non moins rocailleuse ni moins jaune, avec, pourtant, quelques taches d'un vert grisâtre, çà et là. Mais que de cailloux, *bone Deus* ! Evidemment les frondeurs des Baléares n'avaient qu'à se baisser pour en prendre ...

Mais non, point de jugement téméraire. Nous sommes ici du mauvais côté de l'île, du côté de l'ossature, et il suffit de regarder la carte pour constater qu'il y a, face au Nord et au Sud, de larges vallées ; et ces vallées ont certainement une belle végétation. Enfin, il faut bien que l'on trouve quelque part les orangers qui donnent la « Maïorque » que l'on crie à tue-tête à Marseille et à Toulon. Et les bigarrades et les figues ; et même, dit-on, le coton, qui vient fort bien aux Baléares et qui va remplacer les laines. Celles-ci, comme toutes les laines espagnoles, s'effacent devant les laines de l'Argentine et de l'Australie.

Nous retrouvons ici la *Foudre* et les quatre torpilleurs qui nous avaient précédés au mouillage. A 4 heures, l'amiral appelle à son bord les commandans et leur donne ses instruc-

tions pour notre première opération de guerre, l'attaque d'Oran. Cette attaque comprendra du reste deux phases. Nous ferons d'abord une tentative de nuit, une sorte de reconnaissance, et le soin de nous repousser reviendra surtout aux torpilleurs de la défense mobile d'Algérie; la deuxième attaque, faite au petit jour, permettra aux ouvrages de la place d'entrer en jeu sérieusement.

Dès ce soir, et tout demain, nous allons préparer notre monde à recevoir de bonne sorte nos minuscules, mais redoutables adversaires. Quant aux batteries, point autre chose à faire que de se placer autant que possible dans les zones les moins battues et d'ouvrir le feu vigoureusement dès qu'on les aura reconnues.

24 juin, 5 heures du matin. Oran.

Nous venons de laisser tomber l'ancre, et l'énorme serpent de chaîne, bruyamment, s'engouffre dans l'écubier avec des soubresauts convulsifs... Et puis, un grand silence.

Derrière nous, un soleil paresseux, s'élève, enveloppé de brumes blondes, au-dessus de la montagne des Lions. A gauche, Oran, mal éveillé, malgré la canonnade dont nous venons de le saluer, se cache derrière le gros bastion du Murdjajo.

Voilà cet imposant amphithéâtre de Mers-el-Kebir, dont j'admirais déjà, il y a quinze ans, la puissante et sobre architecture, et cette belle couleur d'un jaune roux, la couleur éternelle de la terre d'Afrique.

Peu de changement. Quelques maisons de plus à Saint-André, à Sainte-Clotilde; quelques-unes de moins à Mers-el-Kebir, que remplacent mal les casemates toutes neuves du vieux fort hispano-arabe.

Quelques grandes taches vertes aussi, sur les pentes basses des gradins; des moutonnemens de gommiers, d'oliviers, de citronniers dans les creux...

Et sur la mer calme, d'un calme gris, huileux, roulent gauchement, comme des hoplites accablés sous l'armure trop lourde, nos quatre cuirassés.

C'est que la nuit a été fatigante! Dès la tombée du jour et encore loin de la côte, ne sachant jusqu'où la défense mobile pousserait sa pointe, nous nous sommes mis en garde, les feux éteints rigoureusement à l'extérieur, la bordée de quart aux pièces, aux projecteurs, sur les passerelles, ouvrant tout grands les yeux.

C'était pour la plupart de nos hommes la première veille de nuit contre les torpilleurs; ils avaient, certes, bonne volonté, grand désir de bien faire, sans compter la curiosité; mais aussi beaucoup d'inexpérience, l'émotion de l'inconnu, l'alourdissement inquiet d'une nuit de peu de sommeil.

On l'a bien vu lorsque, à l'aube à peine blanchissante, les torpilleurs se sont jetés sur nous, sortant brusquement de l'abri de la pointe Canastel. Ils étaient attendus, trop attendus même, toutes les recommandations avaient été faites, bien faites, épuisées;... et cependant il y a eu des surprises, des projecteurs qui ne s'allumaient pas assez tôt, des faisceaux lumineux qui s'agitaient, éperdus, des coups de 37, de 47, qui partaient au hasard, tout seuls, comme ces fusils célèbres...

Au fond, l'attaque n'a point été si réussie que l'ont cru quelques-uns de nos assaillans. Tel torpilleur qui criait victoire en passant le long du cuirassé qu'il venait, pensait-il, de torpiller, ne s'était pas aperçu, — et pour cause, — qu'il était en prise, depuis un moment, au feu du cuirassé qui précédait sa prétendue victime. « Tant qu'on ne mettra pas des balles dans les fusils!... » disait un jour un de nos généraux à propos de l'assaut final aux grandes manœuvres...

D'ailleurs, un incident imprévu avait singulièrement favorisé les torpilleurs. Un paquebot sortant du port d'Oran nous avait obligés à rallumer nos feux de route pour éviter une collision. En temps de guerre, on ne s'en fût pas préoccupé, et l'approche des cuirassés n'eût pas été dénoncée au dernier moment à leurs adversaires.

Et puis, n'allez pas croire que tout torpilleur arrivé en bonne position de lancement pourra lancer effectivement sa torpille, et surtout que cette torpille ira au but.

Laissons donc de côté les controverses sur l'attaque de cette nuit et ne retenons que cet enseignement d'une portée générale: les équipages des torpilleurs se fatiguent beaucoup, mais ils fatiguent encore davantage ceux des grands bâtimens qui s'exposent à leurs coups. Conclusion : le torpilleur est un excellent moyen d'user le bloqueur.

Et, pour n'être point nouveau, ceci vaut toujours la peine d'être constaté.

Quant au bombardement d'Oran, au petit jour, oh! mon Dieu,

c'est tout ce que l'on voudra. Nous n'avons guère vu les ouvrages, qui ne nous distinguaient pas beaucoup mieux. Chacun y est allé gaiement de sa poudre, et les bons « Arbis » ont dû être contens. Cette petite fantasia terminée, on se dirige sur Mers-el-Kebir; on mouille; on déjeune à la hâte; le charbon arrive dans de vieux chalans; on se plonge dedans; ça dure toute la journée, une belle journée de dimanche et de la Saint-Jean, tandis qu'à terre, tout près de nous, les villages sont en fête : processions, pétarades, volées de cloches...

Pauvre Mathurin, tu tournes la tête un moment, entre deux briquettes de charbon... « Allons! leste, mes garçons; il faut en finir, » crie le second, et vers cinq heures, cinq heures et demie, attrape à laver le pont et la batterie, et puis le souper à la hâte, et puis le hamac, — pour ceux qui ne sont pas de la division de quart, bien entendu...

Voilà ce qui s'appelle vingt-quatre heures bien remplies.

25 juin, soir.

Nous sommes revenus devant Oran; nous mouillons au Nord-Est de la jetée; nous nous embossons même, comme les vaisseaux du temps jadis. Assaillans avant-hier, nous serons, cette nuit ou demain matin, défenseurs de la place. Celle-ci nous défend à son tour, car notre division est supposée avoir des avaries de machine — ou de coque — qui ne lui ont pas laissé le loisir de rentrer dans le port. Nous sommes, finalement, surpris au mouillage. Tâchons que ce ne soit pas un Aboukir.

Beaucoup de mouvemens de torpilleurs (nos amis, cette fois), à la fin du jour. Ils vont prendre leurs postes de combat. Leur chef de groupe, un aviso rapide, va se mettre sous les canons de Mers-el-Kebir, dans l'Ouest, et dirige un faisceau permanent de lumière électrique vers le Nord-Est, au large de Canastel.

Les bâtimens ennemis viendront s'y peindre, sans doute, avant d'atteindre leurs positions de tir; en tout cas, ce faisceau lumineux gênera leurs vues, s'interposant entre eux et la place.

On les a aperçus déjà, ou du moins leurs éclaireurs, aux dernières lueurs du jour. Ils sont venus pousser une reconnaissance. Nous ont-ils reconnus, nous, serrés contre la côte? *Chi lo sa?...*

En tout cas, nos équipages sont, par bordée, aux postes de veille, les guetteurs sur les passerelles, les chefs de pièce, relevés

d'heure en heure par leurs servans, à la culasse de leurs canons, les appareils de pointage nocturne prêts à fonctionner... Et ça va être, toute la nuit, l'attente énervante...

Vers 11 heures du soir, une communication nous vient d'Oran. L'escadre est aux prises, au large, avec les torpilleurs. En effet, on a entendu de lointaines détonations. On cherche à voir. Rien...

Tout retombe dans le silence.

4 heures du matin. Une ligne grisâtre au delà de Canastel, vers le cap de l'Aiguille; c'est l'aube, assez embrouillée de brumes, comme avant-hier. La ligne s'étend, la lueur pâle gagne dans le ciel, et alors, tout près de l'horizon, on aperçoit comme des traînées noirâtres : ce sont les fumées des vaisseaux. Dans une demi-heure l'attaque commencera. Réveil général, branle-bas de combat; les grosses tourelles se mettent en mouvement pour s'essayer, lourdement, pesamment; leurs 305, leurs 340 ne tireront d'ailleurs que des étoupilles, et ce sera mince pour ce gros effort, tandis que les canons de 100 brûleront des cartouches à blanc.

Voilà l'escadre, voilà les mâtures, les coques. Deux grands groupes : les cuirassés qui viennent tout droit du Nord, sur Canastel, les croiseurs qui poussent un peu vers l'Ouest, chassant devant eux les torpilleurs battus et bientôt coupés d'Oran, s'ils n'y prennent garde...

Canastel ouvre le feu, un peu tôt, nous semble-t-il. L'escadre est-elle réellement dans son champ de tir? En tout cas, elle s'est placée dans le secteur de la défense le plus faible en artillerie et elle doit prendre d'écharpe cette première batterie. La voici qui oblique sur le centre de la position par un mouvement « tous à la fois » mathématiquement exécuté. Ce serait notre tour d'« écoper », s'il y avait des projectiles dans ces formidables pièces dont nous percevons, à 4000 ou 5000 mètres, les grondemens assourdis. Ripostons, par conséquent. Tout près de nous, les ouvrages les plus rapprochés d'Oran commencent le feu. Sur la crête du plateau Nord-Est, au delà du cap Blanc, presque englobé aujourd'hui dans la ville, une batterie de campagne s'installe et tire sur les superstructures des cuirassés.

Deuxième mouvement « tous à la fois. » Les voici un peu plus près, ces cuirassés, et un peu plus à l'Ouest. Maintenant les feux couvrent la terre et la mer; éclairs, tonnerres, toute la lyre.

Eh bien! on a beau y être habitué, à ces exercices, et savoir au juste ce qu'en vaut l'aune, c'est toujours impressionnant, — au moins quand ils sont bien faits. C'est aussi l'avis des milliers d'Oranais qui s'entassent, se bousculent avec des cris d'enthousiasme sur les pentes de la Casbah, sur les toits des maisons, sur le port, la jetée...

La canonnade mollit peu à peu, cependant; l'escadre s'éloigne dans le Nord-Ouest, satisfaite d'avoir écrasé la défense. Celle-ci ne l'est pas moins d'avoir coulé l'escadre. Tout le monde est content, même les bons zouaves qui, bien alignés, ont fait des feux de salve sur les bateaux à 4000 mètres... Quels hommes! Quels fusils!...

Là-dessus, pour nous, gardes-côtes, réappareillage et remouillage à Mers-el-Kebir; mais, cette fois, loin de terre, loin des points facilement accostables. Les grands cuirassés, les bâtimens-amiraux se les réservent. Et vite, vite, il faut refaire encore du charbon, de l'eau douce, s'occuper des vivres, des provisions de toute sorte pour la grande traversée. Demain nous embarquerons bœufs et moutons pour les rationnaires, poulets, canards, lapins, petits « gorets » pour les tables; et du foin, du son, d'énormes sacs de légumes... l'arche de Noé!

27 juin, 2 heures.

Le grand départ. Le temps est orageux, d'une chaleur piquante; la houle du large nous secoue sans merci. On est inquiet, agité, nerveux, et il y paraît. Les signaux se succèdent, rapides; les timoniers sont sur les dents... Affolés, ils se trompent dans leur télégraphe à bras et il faut tout recommencer. Quelle patience!... On échange des communications aigres-douces : les bateaux se plaignent, les « majorités » gourmandent...

« Votre patente de santé est-elle visée?... — Combien prenez-vous de charbon? — Combien reste-t-il de tonnes d'eau dans la citerne? — Nous n'avons encore ni bœufs, ni moutons...

« Envoyez les vaguemestres à bord de l'amiral.., — Vos permissionnaires sont-ils tous rentrés?... Et vos cuisiniers?... etc., etc., etc. »

Les chalands à bœufs, les chalands à fourrages, les citernes, les charbonnières, tout se heurte et se mêle; les canots à vapeur courent éperdus, les baleinières se hâtent, leurs nageurs courbés

sur les avirons, ruisselans de sueur sous le grand chapeau à coiffe blanche...

« Sacristi! (j'adoucis, j'adoucis beaucoup) Sacristi! s'écrie le commandant en second, l'acteur principal dans cette scène et la victime aussi. Que je voudrais donc être à ce soir! »

6 heures. — Nous y sommes. L'armée appareille. Je dis bien l'armée, car, d'entrée de jeu, trois escadres sont constituées:

La première, c'est celle de la Méditerranée, diminuée du *Bouvet*;

La seconde est formée des quatre garde-côtes, à la tête desquels se place justement le *Bouvet*, monté par le commandant en chef;

La troisième, l'escadre légère, comprend les croiseurs cuirassés et les croiseurs de 2e classe.

Les petits croiseurs et les contre-torpilleurs se répartissent entre ces trois grands groupes. La *Foudre* et les quatre torpilleurs de haute mer sont partis pour visiter un poste de torpilleurs que l'on veut faire connaître aux officiers de l'École supérieure de la Marine.

Pour demain, on nous annonce trois séries d'exercices :

Évolutions « tous à la fois »;

Formation d'éclairage à grande distance;

Simulacre de combat entre escadres.

Voilà encore une journée bien chargée, mais, cette fois, les victimes seront les commandans, les officiers de quart, et puis, et toujours les pauvres timoniers.

28 juin.

Éveno, matelot de 2e classe, fusilier auxiliaire, du contingent de 1898; profession de cultivateur; né aux environs d'Auray. — C'est mon « ordonnance », dirait un officier de l'armée; nous, nous disons « mon domestique, » et plus simplement « mon fusilier », car ce sont presque toujours des fusiliers qui remplissent les fonctions dont il s'agit; fonctions beaucoup plus réduites à bord qu'à terre et dont les titulaires ne sont exempts ni de quart, ni d'exercices.

Maintenant, qu'est-ce qu'un fusilier et qu'est-ce qu'un fusilier auxiliaire?

Dans la marine, organisme complexe, tout en nuances et en accommodemens, le *fusilier* est à la fois un soldat et un marin.

Marin, heu!... plutôt moins; soldat, plutôt davantage. Marin par le costume, par l'habitude de l'existence à bord; soldat par l'instruction, très poussée en infanterie, par un certain air de caserne, un certain pli de discipline et de correction automatique dont se gaussent volontiers les vrais « mathurins, » les canonniers, les timoniers, les gabiers surtout. Ceux-ci, comme militaires, sont, je vous prie de le croire, d'un dessin beaucoup plus « flou. » Ils ont, mettons qu'ils avaient, une dent contre les fusiliers, qui font à bord le service des gardes, des factions, de la police... Des gendarmes, quoi!

Mais les fusiliers dont je parle là sont les fusiliers brevetés, — soldats de 1re classe, — ceux qui deviennent « caporaux d'armes, » « sergens d'armes, » « capitaines d'armes » (oh! les bonnes vieilles dénominations et que l'on a eu bien tort de supprimer!).

Le fusilier *auxiliaire*, lui, n'a pas réussi à se faire breveter en quittant le bataillon des apprentis fusiliers de Lorient. Il n'avancera pas, il sera « simple homme » tant qu'il restera au service, à moins que, changeant de spécialité, il n'essaie du métier de chauffeur, qui offre un excellent débouché à tous les braves garçons dont l'instruction n'est pas à la hauteur de la bonne volonté, de l'aptitude physique, de l'endurance.

Ce serait bien le cas de mon Éveno,

Au demeurant le meilleur fils du monde,

mais dont la cervelle n'assemble qu'un nombre restreint d'idées. La chauffe ne lui répugnerait pas autrement: double ration de vin, supplément journalier de 50 centimes, le droit d'être sale six jours sur sept. Voilà des avantages! Pourtant, on y a bien chaud, dans ces chaufferies, et, comme Éveno a trouvé un « poste, » il n'est point pressé. « L'homme de poste, » chez nous, c'est à peu près « l'embusqué » de l'armée. Le nôtre a beau n'être pas exempt du service ordinaire, il n'en recueille pas moins quelques menues faveurs: d'abord il a plus d'eau douce que les autres à la distribution, — il en prend toujours un peu de celle de son officier, — et c'est une grosse affaire à la mer, pour laver son linge. Ensuite il a bien, grâce à son « poste, » grâce à la chambre de son officier, un abri tutélaire contre les poursuites du caporal d'armes, quelques petits recoins, quelques sûres cachettes pour ses effets, son savon, son « fourbissage. »...

Revenons à nos manœuvres. Le premier article du programme est changé : tir réduit en marche par escadre, sur buts-ballons, au lieu des mouvemens « tous à la fois. » Divers incidens retardent le tir. La *Foudre* nous ramène les officiers de l'École supérieure, et il faut que chaque cuirassé fasse reprendre l'officier qui lui est attribué. Il y a de la houle, du clapotis; les baleinières mettent du temps à gagner la *Foudre*; l'embarquement des « malles de cuir » est laborieux, et les petits camarades jouissent du spectacle, bien à leur aise sur les passerelles des grands bateaux. Le cruel Lucrèce a toujours raison. Au reste, aucun danger sérieux.

Avec cela, les précautions à prendre pour le tir, — distance à mettre entre les divers groupes, — ne nous permettent de commencer qu'à 10 heures. Voilà un programme bien compromis, car on ne pourra se remettre en route que vers midi, et, si l'on veut passer le détroit pendant la nuit, il n'y a plus un instant à perdre en évolutions.

29 juin.

De l'autre côté du détroit. L'Océan est, ma foi! plus clément que la Méditerranée, j'entends celle d'hier, de la côte du Riff, qui, après tout, n'était pas bien méchante. Au moment où j'arrive sur la passerelle, nous doublons Tanger en glissant sur des flots paisibles. Même pas de houle, ce qui est bien rare ici.

Tanger ? Cette grande tache blanche sur un fond d'un jaune sale, dans une buée grise; voilà tout ce que j'en aperçois. Plus à l'Est, le Mont-aux-Singes, le pilier africain des colonnes d'Hercule, s'estompe de brumes, lui aussi. La côte espagnole, je la distingue à peine à la jumelle : voici cependant Tarifa, le point le plus Sud; Algésiras peut-être, ou du moins la pointe Carnero. Quant au gros morne de Gibraltar, sa silhouette caractéristique se confond dans le gris avec les hautes terres des sierras de Ronda et de San Roque. Le *Djebel-al-Tarik*, le nid d'aigle du premier conquérant arabe de la terre d'Europe, n'est pas tout à fait dans le détroit, mais déjà sensiblement dans la Méditerranée.

Et l'armée ? L'armée se reforme en ordre serré après une nuit passée rigoureusement en ligne de file, tous les feux éteints. Ce souple ruban de 9 000 mètres s'est ployé, dans le sombre, tout le long de la rive africaine, pour échapper aux vues de la côte d'Europe. Mais, « en temps de guerre avec l'une des puis-

sances riveraines du détroit, » — j'emprunte à un document officiel cette formule exquisement discrète, — cette puissance, qui est, sans doute, une puissance maritime abondamment pourvue de croiseurs, d'éclaireurs, d'estafettes, et qui a là, tout près, une admirable base d'opérations, cette puissance, dis-je, laisserait-elle passer sans les apercevoir 29 bâtimens de combat?

Et puis, ne savons-nous pas qu'elle mettrait aussitôt la main sur Tanger?

Le plus sûr de beaucoup serait peut-être encore de creuser le canal des Deux Mers!

30 juin.

Journée de petite navigation le long de la côte de Portugal, en vue du cap Saint-Vincent et de la Sierra de Monchique, joliment découpée en gris bleuté sur l'horizon pâle. Beaucoup d'évolutions aujourd'hui. Il me semble que le vif intérêt qu'on y prenait autrefois s'est atténué. La génération qui nous précède ne voyait guère que cela dans la marine : c'est qu'ayant dû passer des manœuvres à la voile aux manœuvres à la vapeur, elle avait conservé vivace le souvenir des longues discussions soulevées par cette révolution, des luttes épiques pour tel ou tel ordre, pour les « formations » opposées aux « évolutions, » rectangulaires ou obliques.

D'ailleurs, à cette époque, et longtemps encore après, on croyait que l'art de se mouvoir ensemble sur l'eau, c'était toute la tactique navale, confondant ainsi les moyens et le but. On croyait, ferme comme roc, que c'était à l'angle de chasse, à la formation en coin que Tegethof devait la victoire de Lissa, comme Nelson avait dû celle de Trafalgar à la formation en deux colonnes destinées à rompre la ligne mince de Villeneuve et de Gravina.

Nous sommes habitués aujourd'hui à l'idée que le succès a d'autres facteurs, ne fût-ce que celui de la force morale...

— « Ce qui n'empêche pas, s'écrie R***, le lieutenant de vaisseau canonnier, que le canon décide de tout. Voyez le Yalou, voyez Santiago et Manille!

— Soit. Mais encore faut-il que le canon soit servi par des hommes qui *veulent* être victorieux et qui croiront l'être jusqu'au bout...

— Peuh!... Et les bons pointeurs, qu'est-ce que vous en

faites? Les pointeurs qui, dès le début, vous donnent la supériorité du feu que vous ne perdrez plus!

— Hé! justement... Les qualités essentielles du bon pointeur ne sont-elles pas, avec une vue parfaite, le calme, le sang-froid, la confiance en soi-même, c'est-à-dire la force morale?... »

Pour en revenir à nos évolutions, on a essayé plusieurs formations d'armée par escadre. Quelle était la meilleure? Je n'en sais rien; cela dépendrait des circonstances. Je ne retiens que trois observations:

En premier lieu, la vitesse réduite à laquelle nous condamne la faiblesse de l'approvisionnement de charbon de quelques unités diminue les difficultés de manœuvre et les chances d'accident, mais aussi l'intérêt des évolutions. Au combat, on commencerait avec des vitesses déjà supérieures, qui, peu à peu, s'augmenteraient encore.

Pour former complétement le coup d'œil et les nerfs des capitaines, il faudrait évoluer, au moins quelquefois, à 13, 14, peut-être 15 nœuds.

En second lieu, si l'on attachait tant de prix aux évolutions, à la belle ordonnance des escadres, à la précision mathématique des mouvemens « tous à la fois, » pourquoi n'avoir pas créé des groupes parfaitement homogènes? Au contraire, nulle flotte où la fantaisie individuelle se soit donné plus librement carrière que dans la nôtre. De là, pour le service d'escadre, de graves inconvéniens dans l'emploi rationnel des appareils moteurs, qui s'usent vite à ce jeu perpétuel de brusques augmentations, de brusques diminutions de vitesse. Et le défaut n'est pas moins sensible au point de vue purement militaire: on voit remplir le même rôle, occuper le même poste dans les formations, à des bâtimens dont les facultés sont très diverses, dont le rayon de gyration, la disposition de l'armement offensif et défensif, diffèrent essentiellement. En bonne tactique, cela est fâcheux.

Enfin, — c'est ma troisième observation, — les choses se passent bien tout de même. On sait manœuvrer chez nous.

« Après tout, dit le capitaine de frégate, à qui arrivait ce matin l'écho de notre discussion, qu'est-ce donc que la tactique navale, si ce n'est la science des évolutions? »

De L..., qui s'entend à ces questions et connaît bien son histoire maritime, répond tout de suite par des exemples:

« Je pense, dit-il, qu'un détroit vraiment *étroit* doit être défendu en dedans et non en dehors, — tout comme, à terre, un défilé, — surtout quand le défenseur a sur l'une des rives un établissement maritime sérieux, qui menace le flanc ou les derrières de l'assaillant. D'en donner tous les motifs, ce serait trop long en ce moment. Un peu de réflexion y suffit d'ailleurs, avec l'étude des opérations de 1675 entre Duquesne et Ruyter, devant le détroit de Messine. En tout cas, c'est là de la tactique, de la grande tactique, comme on dit dans l'armée.

« Maintenant, qu'une fois le principe admis, on recherche, en s'inspirant des circonstances particulières, quel doit être le dispositif d'ensemble de la force navale chargée de la défense, rien de mieux, et on fera encore de la tactique, de la tactique au deuxième échelon.

« Il en est enfin un troisième, intéressant encore, mais moins essentiel : c'est l'ordre que le gros de cette force navale adoptera pour se jeter sur l'adversaire qui vient de franchir le détroit. Or c'est là seulement qu'interviennent les évolutions, si tant est qu'il y ait lieu d'en faire...

« Et j'ajoute ceci : mon principe fût-il contesté, jugeât-on qu'au contraire il faut défendre le détroit *en dehors*, mon argumentation resterait entière, car c'est là, et non point ailleurs, que serait toujours le problème tactique capital.

« Croyez-vous, pour prendre un autre exemple, que l'amiral espagnol ait appliqué de sains principes de tactique quand il a essayé de rompre de vive force le blocus de Santiago?... Non, n'est-ce pas? Une règle précise, qu'il a complètement méconnue, lui prescrivait de jeter une ou deux de ses plus fortes unités sur les Américains pour permettre aux autres de gagner au pied, en suivant, du reste, des routes divergentes, autant que possible. Tout le monde est d'accord là-dessus, ce qui prouve bien l'existence de cette règle, existence virtuelle, tout au moins. Et cela démontre aussi l'existence de principes de tactique qui sont tout autres que ceux d'après lesquels on fait tracer par une belle escadre, sur l'azur des flots, des figures géométriques de complication croissante.

— Mais sont-ils formulés, ces principes; et où?

— Nulle part, malheureusement. C'est une lacune à combler.

1er juillet.

Repos dominical. Repos relatif, cela va de soi. A la mer, tout est fatigue : fatigue latente, quelquefois, mais qui se traduit toujours par une usure plus rapide. En tout cas, point de dimanche pour les chauffeurs et mécaniciens ; nulle trêve pour eux que ce sommeil lourd, écrasé, où je les vois tomber pêle-mêle, sur le pont, dans les coins de la batterie, après leurs quatre heures de quart dans la fournaise.

Un contre-torpilleur, qui a rempli hier et cette nuit diverses missions spéciales à bonne vitesse, se fait ravitailler en charbon par les six cuirassés d'escadre. La mer est belle, mais il y a une houle lente et longue qui le fait rouler beaucoup. Chaque cuirassé lui envoie un canot plein de charbon choisi, remorqué par une embarcation à vapeur. L'opération est menée rondement, malgré le roulis qui secoue le *Gypaète*. Cependant un cuirassé est en retard. Le commandant en chef en fait l'observation par un signal à bras. L'intéressé, qui a été pris à l'improviste, déclare qu'une demi-heure de préparation lui eût été nécessaire. En effet, sauf les baleinières de sauvetage qui restent toujours suspendues au-dessus de l'eau par leurs bossoirs spéciaux, en dehors du navire, les embarcations sont, quand on prend la mer, disposées sur des chantiers placés en dedans.

Si la *Foudre* était là, ce serait son affaire de ravitailler le *Gypaète*. Mais, depuis le passage du détroit, elle est partie avec les torpilleurs d'escadre. Que font-ils? Où sont-ils? C'est le secret de l'état-major d'armée.

Au reste, beaucoup de mouvemens de navires légers. De jour, de nuit, on les voit paraître et disparaître... Ils sont utiles, décidément. Autrefois on ne l'aurait pas cru.

2 juillet.

La jonction des escadres.

Un jour gris, des bancs de brume, un ciel crachineux et maussade.

D'assez bon matin l'escadre légère s'est portée en avant à la recherche de l'escadre du Nord ; nous approchons en effet du point fixé pour le rendez-vous. Vers 8 heures, un petit croiseur, le *Linois*, signale à l'amiral commandant en chef que le croiseur cuirassé *Bruix*, de l'escadre du Nord, s'est mis en relations avec le *Pothuau*, que monte le commandant de notre escadre légère.

Peu de temps après, entre deux grains de pluie fine, on reconnaît le *Pothuau* et ses croiseurs cuirassés auxquels se sont joints le *Bruix* d'abord, puis le *Dupuy-de-Lôme*, à la silhouette caractéristique. La jonction est faite par les éclaireurs : les deux cavaleries fraternisent.

La pluie continue, et c'est dommage, car derrière ce rideau flottant on devine les cuirassés.

Vers 9 heures, une éclaircie, un fugitif rayon... Les voici ! Ils viennent du Nord-Est, de notre droite, et c'est encore dommage, parce que leur poste est à notre gauche et que le rassemblement va être laborieux.

Si encore le soleil se décidait franchement!... Mais non; la buée grise enveloppe tout. Quel ennui!... On s'était tant promis un beau spectacle!...

Une détonation lointaine, bien faible : c'est le salut du *Masséna* qui commence, le salut du commandant de l'escadre du Nord au commandant en chef, quinze coups de canon. Le *Bouvet* répond par onze coups; et pendant cette tirerie les six cuirassés du Nord, *Masséna*, *Carnot*, *Amiral-Baudin*, *Formidable*, *Amiral-Duperré* et *Redoutable*, défilent sur notre front à bonne distance, de la droite à la gauche, tandis que les croiseurs cuirassés courent de la gauche à la droite, les croiseurs légers du Sud au Nord, les répétiteurs, les estafettes entre les lignes, affairés, rapides...

C'est, un moment, une confusion qui semble inextricable; puis, tout à coup, on s'aperçoit que, chacun ayant pris son poste aussi vite que le permettent les vitesses de route adoptées, l'armée est parfaitement formée en quatre colonnes, avec une avant-garde, une arrière-garde et des unités de liaison.

Le soir, évolutions d'armée, gênées par la brume. Il y a à peu près juste quatre-vingt-quinze ans, en juillet 1805, dans les mêmes parages, par une brume plus épaisse encore, les 20 vaisseaux de Villeneuve rencontrèrent les 15 vaisseaux de Calder, qui étaient chargés de les repousser loin des côtes d'Europe. L'amiral anglais fut assez heureux pour enlever 2 vaisseaux espagnols à son adversaire, mais son escadre subit de telles avaries qu'elle céda le champ de bataille et remonta vers le Nord, laissant Villeneuve rentrer au Ferrol, s'y renforcer, s'y ravitailler. C'était pour ce dernier une victoire stratégique, tandis que Calder se flattait ingénuement d'un succès tactique auquel l'Amirauté, plus sagace,

n'attacha qu'une fort médiocre importance. Quelques incidens de cette bataille en plein brouillard égayèrent le public français, qui donna à la rencontre du 20 juillet le nom significatif de « Bataille des Quinze-Vingts. »

Rien de bien sensationnel dans nos manœuvres, sauf une certaine ligne de front de 15 cuirassés, avec deux autres, en avant et en arrière, de croiseurs cuirassés et de croiseurs protégés. Les cuirassés tenaient plus de 6 000 mètres. C'était imposant. Je me souviens qu'étant aspirant dans l'escadre de l'amiral Jauréguiberry, je lui vis former une ligne de front de 9 cuirassés seulement, mais à 100 mètres d'intervalle, au lieu de 400. Les commandans n'étaient pas fort à leur aise; mais ce fut bien pis quand l'amiral signala de former la ligne de file, par un mouvement « tous à la fois » de 90°. A cette époque déjà, les cuirassés avaient tout près de 100 mètres de long, de sorte qu'il fallait marcher exactement « beaupré sur poupe, » ou plutôt « éperon sur gouvernail, » ce qui est bien plus dangereux. Quelques capitaines s'y résolurent sans marchander; quelques autres, effrayés, laissèrent culer de 100, de 200 mètres. C'était une épreuve de caractère, une « colle » d'un genre original, émouvant. Il n'y eut personne de blâmé, mais on vit bien que l'amiral tenait en estime particulière ceux qui n'avaient pas « molli. »

3 juillet.

La brise s'établit au Nord-Ouest; elle fraîchit, mais aussi le ciel se découvre. La mer grossit un peu : c'est le temps où il y a des moutons sur l'eau et des balles de coton au ciel. Sous les assauts de la houle et des vagues, les grands cuirassés restent impassibles. Leurs 12 000 tonnes font roc. Nos 6 600 ne font pas si ferme. Nous roulons, nous tanguons, « nous mettons le nez dans la plume. » Que serait-ce s'il faisait vraiment mauvais?

Aujourd'hui, à 2 heures, combat pour les 4 escadres, 2 contre 2 : Méditerranée contre Nord; garde-côtes et croiseurs de deuxième classe contre croiseurs cuirassés. On ne doit pas s'approcher en dedans de 1 500 mètres, ce qui exclut les coups décisifs. En effet, nous assistons à une série de passes savantes, d'enroulemens, déroulemens, ondulations rythmiques de lignes de file. Pour un observateur en ballon, ce serait un beau combat de serpens. Le tout pour aboutir à l'inévitable rond dans l'eau et à la lutte acharnée de l'artillerie du travers.

Deux remarques : la première, que c'est la queue de la ligne qui « écope » toujours. Il faut donc placer là une ou deux fortes unités, bien armées, bien défendues. La seconde, que le respect de la ligne de file signalée par « l'amiral » est tel que d'aucuns laissent l'arrière de leur navire longtemps en prise à des feux convergens d'enfilade ou d'écharpe, alors qu'étant en queue de ligne, ils pourraient, d'un coup de barre, prendre une position moins désavantageuse.

Sans doute, si les projectiles pleuvaient réellement, l'intérêt d'une telle manœuvre apparaîtrait plus pressant. Mais qui sait? Déshabitués de l'initiative que nous fait le service d'escadre, oserions-nous nous soustraire à l'obligation de naviguer dans les eaux du matelot d'avant ? — Oui, peut-être. Alors, je vais plus loin : oserions-nous, le cas échéant, rompre la ligne, comme Nelson à Saint-Vincent en 1797, ou la conduire ailleurs que ne l'a prescrit l'amiral, comme Foley à Aboukir?...

Épineuse question! Car de conseiller aux capitaines ces manœuvres hardies, brutales, qui violentent la fortune, manœuvres admirées quand elles réussissent et que le blâme expire sur les lèvres du chef dont la gloire en profite, de les conseiller, dis-je, qui prendra la responsabilité... ?

Non, cela ne se prescrit pas! Mais, en revanche, peut-être y a-t-il un certain « état d'âme » qu'il faudrait encourager...

4 juillet.

Meilleur temps, brise moins âpre, ciel un peu voilé. Beaucoup de pêcheurs de Groix autour de nous. Ces « Grésillons » poussent fort loin au large, car nous sommes bien à 80 milles de leurs côtes. Ils vont où va la sardine.

De 8 h. 30 à 10 h. 45, évolutions « tous à la fois » exécutées par 4 escadres de 6 bâtimens, à 600 mètres l'une de l'autre. Cela devient intéressant, parce qu'il faut *absolument* ne pas commettre d'erreur sur le sens de l'abattée. O timonerie ! précieuse timonerie que celle qui peut jurer, — calme, infaillible au bout de ses longues-vues ! — que c'est bien sur la droite et non sur la gauche que l'amiral signale de tourner!

Oui, mais qu'un obus nous enlève ces timoniers alertes, si prompts à saisir un signal à peine déferlé, à deviner les pavillons qui montent, l'œil vif, la mémoire imperturbable, par qui les remplacerons-nous ?... Vraiment nos codes sont trop compliqués !

Je sais bien qu'il est convenu qu'on ne fera plus de signaux au cours du combat, et l'on pense avoir ainsi résolu la difficulté. Pas tant que cela; car, s'il n'y en a plus *au cours* du combat, il y en aura forcément *au début*, alors que déjà les projectiles pleuvront sur les passerelles.

Simplifions donc nos signaux. Que l'on ne veuille pas dire ni savoir tant de choses. Et il me paraît qu'à ce point de vue la méthode expérimentée dans l'escadre de la Méditerranée a beaucoup de bon. Sera-t-elle adoptée par celle du Nord? Je n'en sais rien. On est si « chacun de son bord » chez nous, et de si bonne foi!...

Au reste cette réunion des deux escadres en armée navale doit logiquement avoir pour résultat, — entre bien d'autres, — l'examen, la discussion, l'essai loyal des méthodes diverses, et, pour conclusion, le choix définitif des meilleures.

Ce soir, après une répartition nouvelle des bâtimens dans chaque escadre, branle-bas et exercice de combat. L'escadre des croiseurs se bat encore contre la nôtre, augmentée du *Bouvet*. Justement, on se sert du système de mouvemens « tous à la fois » de l'escadre du Midi, mais pas avec un plein succès, me semble-t-il. Un moment les deux escadres se rapprochent brusquement. Vont-elles se traverser ? — Émotion... Mais le commandant en chef, aussitôt, fait rompre le combat. Il en coûterait trop, peut-être, et l'on ne peut risquer ce paquet.

5 juillet.

Ce matin nous sont arrivés les « bleus » confidentiels, — c'est inimaginable, ce qu'il y a de choses confidentielles dans la marine! — au sujet du mouillage dans la baie de Quiberon et de l'attaque des positions défendues. Comment sont arrivés ces bleus ? — Bien simplement : nous avons une boîte, un cylindre étanche, que nous fixons à une bouée. Au moyen d'un cordage, d'un « faux bras, » nous filons la bouée et la boîte à un torpilleur-estafette qui s'en empare, ouvre la boîte, y met les bleus, la referme, jette le tout à l'eau et nous fait signe de haler à bord. Ce que nous faisons.

Qu'y a-t-il dans ces bleus? Hé ! je ne le sais point, n'ayant pas lu les journaux de France, et pour cause...

En gros, il s'agit évidemment de s'emparer de cette belle position de Quiberon et d'en faire une base d'opérations combinées,

ce que voulaient faire les Anglais en 1757 et en 1796. Aussi, pendant que le gros des escadres tonnera contre Belle-Isle et contre les batteries de la terre ferme, il y aura un détachement chargé de tenir sous le canon l'isthme du fort Penthièvre, de tragique mémoire, par où pourraient venir des secours.

A 8 heures et demie, au moment où nous allions encore faire des évolutions, le temps s'est couvert, la brume est venue. Au lieu de manœuvres, il a fallu faire de la sonde, beaucoup de sonde avec l'appareil Thomson. La route nous porte sur la pointe Sud-Est de Belle-Isle.

A 2 heures, brusque déchirure. Voilà la pointe en question et toute la côte de Belle-Isle.

A 3 heures et demie, l'amiral, modifiant son programme, fait le signal de se préparer à mouiller sous la petite île d'Hoedik.

6 et 7 juillet. — Hoedik.

Donc, avant-hier, mouillé tous à la fois sous Hoedik — autant dire en pleine mer. Le soir, vaguemestre à Port-Haliguen ; le lendemain matin, cuisiniers au Croisic : lettres, provisions ; amitiés, légumes frais. Toutes les joies !

Après quoi, charbon et eau. Les relâches de la division des gardes-côtes ne sont pas des « relâches, » mais des charbonnages, des *coaling stations*.

Entre temps, exercices variés : pose des estacades qui doivent protéger l'escadre au mouillage contre les torpilleurs de Lorient et de Rochefort réunis. Cette attaque devait avoir lieu dans la nuit du 6 au 7. Nous avons encore consciencieusement veillé, mais rien n'est venu. Fatigue inutile.

La fatigue, pourtant, est-elle inutile ? Peut-on vraiment s'y entraîner, et y a-t-il une gymnastique de la fatigue ?

Hum ! Je voudrais bien savoir ce qu'en penserait un vrai physiologiste. En tout cas, s'il peut y avoir entraînement à la longue, la durée des manœuvres d'armée n'y suffira probablement pas. Et puis, avec des Français, il y a toujours le côté « moral, » le côté imaginatif à considérer. A ce point de vue, il serait fâcheux que la déception de cette nuit se renouvelât.

8 juillet. Le Raz-de-Sein ; Morgat.

Appareillé à midi. Les gardes-côtes s'enfoncent dans la baie pour canonner une batterie isolée qui se cache, — perfide ! —

dans un curieux entrelacs d'îlots et de presqu'îles aux découpures bizarres.

En dépit de nos airs terribles, c'est jour de joie pour la nature : le ciel est d'un bleu charmant avec de coquets nuages blancs et gris. La terre, un peu basse, a des reliefs mollement ondulés, des teintes douces, harmonieuses : l'ambre des grèves taché du roux violacé des roches, le verdâtre des landes, le gris bleuté des bois, un peu sombre dans les fonds, le gris plus clair des villages, assemblés en gros tas, qui lancent dans l'air leurs fins clochers, qui dressent en vigies leurs moulins, et quelques-uns, ceux du bord de l'eau, leurs phares, leurs sémaphores d'un blanc de chaux, brillant au soleil.

Sur la mer d'émeraude, plaquée d'opale laiteuse par les bas-fonds, — il y en a beaucoup; nos hélices remuent le sable vaseux ; on se regarde, un peu inquiet, sur la passerelle, — les voiles trop blanches des yachts se mêlent, curieuses, autour de nous, aux taille-vent roussâtres, tannés, des pêcheurs du Morbihan, les petits-fils des Vénètes aux voiles de cuir, tandis que les mouettes rapides, effrayées par notre vacarme, égratignent d'un coup d'aile oblique le glacis transparent des eaux.

Tout cela est joli, gracieux ; tout cela serait reposant... Mais nous tirons, nous tirons sans relâche ; c'est un roulement continu, et l'on dirait d'énormes hannetons, formidables et inoffensifs, qui viennent zigzaguer en bourdonnant au milieu des fleurs souriantes, moqueuses...

Qu'en pense Éveno ? — Éveno est songeur. Il a beau être servant d'un canon de 100 millimètres qui brûle tant qu'il peut ses cartouches à blanc sur la batterie muette, ce « fait de guerre » — fictif — ne l'intéresse pas du tout, c'est visible, ou bien a cessé de l'intéresser. Il y a là-bas, du côté d'Auray, un clocher qui le préoccupe beaucoup plus. Je passe à côté de lui, je le regarde ; il me jette un coup d'œil en dessous... Ah ! ce clocher !... Oui, mais il faut ouvrir la culasse du canon de 100 ; il le sait, il l'ouvre, cette culasse, cette bonne culasse du canon de 100... Ah ! ce canon !... Mais aussi ce clocher !... Fâcheuse perplexité ! pénible partage !...

C'est dimanche, mais, cette fois, il n'y a de dimanche pour personne. Nous passons le raz de Sein, grosse affaire, et nous allons mouiller à Morgat, où nous serons attaqués, — une fois

de plus ! — par les torpilleurs de la défense mobile de Brest.

Voyons le passage du raz de Sein : c'est entre 6 et 7 heures du matin que l'armée, venant du Sud, a pris sa formation en ligne de file par escadres. Il y a cinq escadres : les trois escadres de cuirassés (Méditerranée, Nord, gardes-côtes et *Bouvet*), celle des croiseurs cuirassés, celle des croiseurs protégés. A cinq unités par escadre, cela fait vingt-cinq bâtimens ; les huit autres sont répartis en éclaireurs ou flanqueurs. Les bâtimens étant à la distance normale de 400 mètres, chaque escadre tient 2 kilomètres et demi. L'intervalle entre les escadres étant de 800 mètres, la longueur totale de la ligne de file est de tout près de 16 kilomètres, entre 8 et 9 milles marins.

Très joli temps, frais, vif ; soleil net, fouillant tous les détails de la côte et jetant des paillettes luisantes sur une mer bleu sombre. La pointe du Raz est une falaise toute droite, terminée par d'énormes roches éboulées ; en face d'elle, la « chaussée de Sein, » la terrible chaussée, montre tous ses cailloux, et ce sont comme les têtes d'un grand troupeau de phoques s'ébattant au soleil.

Voilà un raz de Sein d'une humeur charmante. Qui donc en disait du mal ? En tout cas, il s'est mis en frais pour l'armée navale.

Nous l'abordons cependant : nous passons d'abord à l'Est de « la Basse Trouargreiz ; » puis, laissant « la Plate » et « la Vieille » à droite, la chaussée à gauche, le *Bouvet*, éclairé par le *Galilée*, tourne brusquement sur tribord et contourne par l'Est « le Tevennec, » qui divise en deux chenaux la partie Nord du raz. Nous suivons à la queue leu leu, et c'est curieux de voir cette immense chaîne se ployer en progressant peu à peu, sans qu'aucune de ses mailles s'embrouille, sans que les distances soient une seule fois perdues.

Quelques évolutions pour finir la matinée, après que le dernier anneau a eu doublé le Tevennec. Il s'agit aujourd'hui de faire prendre à une armée composée de trois escadres cuirassées une formation de combat qui donne, dès le début, beaucoup de feux, — ordre de front, par conséquent, d'une certaine étendue, — tout en laissant au commandant en chef la faculté de soutenir à temps une aile menacée.

Solution : l'escadre de la Méditerranée se forme la première, en ligne de front ; l'escadre du Nord se range derrière elle dans le même ordre, à 1 200 mètres ; l'escadre du commandant en chef reste

en colonnes par division ou en ligne de file derrière le centre des deux premières, prête à tomber par un mouvement simultané de 90° sur l'adversaire qui voudrait accabler les unités d'aile.

Telles, à Wagram, les armées d'Italie et de Dalmatie arc-boutaient, en colonnes profondes, notre centre et notre gauche fléchissans.

Voilà ce que j'ai cru comprendre, en gros. Si je me trompe, que saint Échiquier, patron des évolutions, me pardonne !

A 2 heures et demie, mouillage dans la baie de Morgat, célèbre par ses rochers et ses grottes. Lorsque j'étais au *Borda*, il y a quinze ou seize ans, nous y venions quelquefois en « liberté de manœuvre. » A cette époque, le touriste n'y sévissait pas encore, et c'était paisiblement beau. Sont-ils arrivés déjà, les Parisiens, comme les appellent les bonnes gens ? Voilà des chalets ouverts, des cabines sur les plages, mais on ne découvre ni chapeaux canotiers, ni casquettes blanches, ni ombrelles rouges.

Aussitôt l'ancre tombée, signal d'exécuter le plan n°... Les navires légers désignés vont mouiller un peu au large. Ils sont chargés de notre sécurité cette nuit, ce qui, d'ailleurs, ne nous empêchera pas de veiller, chacun pour son propre compte.

Que feront ces bâtimens légers ? — Confidentiel, confidentiel! Ce que je puis dire, car c'est assez visible, c'est que leurs projecteurs restent braqués toute la nuit dans des directions invariables. Au loin, dans la cendrée lumineuse des nappes électriques, on voit circuler les ombres grises des torpilleurs de grand'garde.

L'attaque commence à 11 h. 50. Nous ne voyons rien. Beaucoup de pétarades sur notre front. A 12 h. 20, nous croyons voir quelque chose. Nous tirons. C'est tout. Ce doit être comme ça dans beaucoup de batailles.

A 1 heure, nous allons nous coucher. Pas pour longtemps, par exemple !...

9 juillet. — Brest.

Calme plat. Vers 6 heures et demie du matin, un banc de brume épaisse, qui heureusement se dissipe à 7 heures et demie, tout juste pour l'appareillage. Joli défilé de l'escadre du commandant en chef autour de la première escadre qui commence son mouvement. Saluts, tambours, clairons, musiques : cacophonie militaire à laquelle il faut que l'oreille s'habitue et qui, quelquefois, impressionne.

Au moment où nous sortons de la baie, les pêcheurs de Douarnenez y rentrent, et le contraste est amusant de cette flottille pacifique qui se mêle à l'armée navale. C'est son droit : à nous, bâtimens à vapeur, de nous déranger pour les bateaux à voiles. Ce serait bien gênant, d'ailleurs, tant ils sont nombreux ; mais ils sont si adroits, si lestes à loffer ou à laisser porter !... Et en passant tout près, à nous toucher, ils sourient, ils saluent, ils aperçoivent une figure de connaissance, un parent peut-être... « Hé ! *ma doué !* C'est Jean-Marie !,.. »

Et Jean-Marie leur envoie le bonjour de la main.

Les voilà dépassés et déjà, du côté des « tas de pois, » s'avance une autre flottille de ces jolis bateaux robustes, râblés, dont les voiles rouges tranchent sur la mer glauque comme les coquelicots sur les blés encore verts.

Nous serons à Brest vers 11 heures et demie ou midi.

Les camarades de l'escadre du Nord nous ont parlé hier de leur opération initiale : le forcement du blocus de Brest.

Le groupe qui représentait l'escadre française n'a pas pu échapper à la division légère du groupe qui représentait l'escadre ennemie, mais il ne faudrait pas en conclure que celle-ci serait arrivée en temps utile pour barrer la route aux nôtres. Il est presque toujours facile à des bâtimens rapides, dans un cas pareil, de retrouver la force navale qui vient de s'échapper du port où on la croyait renfermée ; il l'est déjà moins de garder le contact pendant quelque temps, après l'avoir pris ; il ne l'est plus du tout d'y amener le gros des bloqueurs, à moins toutefois que ce gros ait une supériorité de vitesse marquée sur l'escadre qui vient de prendre le large.

Serait-ce le cas de l'escadre anglaise de la Manche, composée des navires du type *Majestic* ? Oui, il faut le reconnaître. Mais cette supériorité va s'atténuant peu à peu en raison de l'entrée en ligne, de notre côté, d'unités nouvelles et plus rapides. Nous portons en ce moment la peine du dédain qu'on montrait, il y a une quinzaine d'années, pour la vitesse, cette qualité qui met en valeur toutes les autres, parce qu'elle en multiplie l'effet, cette qualité nécessaire au plus fort, essentielle, vitale pour le plus faible.

L'opération analogue de l'escadre de la Méditerranée a été marquée par des incidens assez intéressans : le groupe français,

depuis un jour déjà sorti de Toulon et tout près d'arriver à sa destination, a été retrouvé dans la nuit du 24 au 25 juin par le gros de l'escadre ennemie, figuré par le *Charles-Martel*, accompagné de plusieurs croiseurs. Le *Charles-Martel*, qui avait envoyé ses bâtimens légers battre l'estrade, conservait ses feux de route allumés afin que les éclaireurs pussent aisément le retrouver. Cette circonstance a complètement trompé les veilleurs du groupe français, qui, lui, naviguait tous ses feux masqués. On prit le *Charles-Martel*, si bien illuminé, pour un paquebot, car on ne distinguait rien de sa coque ni de sa mâture dans la nuit noire, et l'on ne pensa pas à se dérober quand il en était temps encore. Aux premiers coups de canon à blanc, il fallut reconnaître l'erreur...

Cela arrivera certainement en temps de guerre, et des méprises plus étranges se sont déjà produites dans les grandes manœuvres précédentes. Non seulement, la nuit, tous les chats sont gris, mais encore ils changent de taille et de forme.

Il faut ajouter aussi que le groupe français n'était pas couvert par sa division légère, qu'un autre incident avait malencontreusement éloignée de son gros.

Midi ; le mouillage à Brest.

La brume a tout à fait disparu. Le soleil vainqueur fouille de ses rayons la mer et la terre. Lentement, portée par le flot, l'armée s'avance sur l'eau translucide, glauque, moirée çà et là par de légers frissonnemens de brise.

Réunis sur la passerelle du *Fontenoy*, c'est à peine si nous sentons, comme de lointaines pulsations, les battemens ralentis de nos hélices. Aucun bruit, aucun mouvement, que le glissement silencieux de ces trente-trois coques luisantes au soleil, liées par des liens invisibles, poussées toutes ensemble par une force muette, mystérieuse...

C'est splendide. Nous restons là, tous, immobiles, émus...

Une surprise encore, surprise aimable, de retrouver en pleine beauté, — non plus cette beauté que nous connaissions, sévère, un peu triste, mais une beauté nouvelle, souriante et fleurie, — cette grande baie de Brest et son Goulet imposant, et ses deux vestibules gardés par de merveilleux rochers, les anses de Camaret et de Bertheaume, tout cela inondé de la lumière chaude, vivante du Midi, qui, fidèlement, nous accompagne jusqu'aux pays des cieux voilés.

Mais pourquoi, sur les deux rives du Goulet, cet énorme et attristant appareil militaire?... Pourquoi toutes ces taches jaunes de terres remuées qui gâtent la verdure des pentes, pourquoi tous ces baraquemens, tous ces talus de batterie qui brisent de leurs arêtes géométriques les lignes molles, ondoyantes des vallons ombreux ?... Ne pourrions-nous nous défendre à moins de frais de laideur?... Non, sans doute. Il faut que tout ici se hérisse de canons et de canons que l'on voie bien : ni la flotte ne compte, ni les gardes-côtes ne sauraient servir à rien, ni les torpilleurs torpiller qui que ce soit. On n'a confiance que dans les grosses pièces de l'artillerie de terre, et on en mettra tant qu'il en peut aller. Quant à la dépense, la dépense pour cette défensive pure, cette défensive immobile !... Hé ! bonnes gens !... vous verrez bien où elle va.

10 juillet. — A Brest.

Hier, donc, à 12 h. 04 exactement, toutes les ancres sont tombées, et cela fit, dit-on, l'admiration des Brestois rangés sur le Cours. Malheureusement ces Brestois étaient en petit nombre. L'armée navale n'étant annoncée que pour 2 heures de l'après-midi, on pensait avoir le temps de déjeuner. Vous voyez l'événement!...

Il y a eu, paraît-il, de vraies fureurs, dont la presse locale s'est faite discrètement l'écho. Cette explosion nous amuse et nous étonne : s'agissait-il donc d'un spectacle payé, et les mouvemens des escadres se doivent-ils régler désormais sur les convenances du public ?

Non... Mais c'est qu'on aime tant, ici, la marine et les marins ! Les uns, — ou plutôt les unes, — d'un amour tendre ; les autres d'un amour tempéré, raisonnable ; mais d'aucuns d'un amour sévère, exclusif, autoritaire, qui n'entend point plaisanterie : « Qu'est-ce que ça signifie de tromper son monde comme ça, d'arriver sans tambours ni trompettes, — mais avec canon pourtant, — de frustrer les vieux loups de mer du Cours d'Ajot du plaisir vif de juger les manœuvres et de départir sans appel le blâme ou la louange ?... »

Oui, on aime vraiment la marine, et, pour tout dire, Brest, c'est la marine même. A Toulon, nous sommes chez les Toulonnais ; à Cherbourg, nous campons tout proche des Cherbourgeois ; à Brest, nous sommes chez nous, bel et bien chez nous. Et aussi

ces braves gens de Brestois, Bretons et « Brezounecs » se considèrent comme chez eux sur nos navires de guerre. Ils sont de la famille. A la lettre, d'ailleurs ; n'ont-ils pas toujours à bord un fils, un frère, un neveu et Dieu sait combien de cousins, puisque tout le monde cousine en Bretagne ? Et puis ils y sont tous passés, par la marine. Ils étaient sur le *Fontenoy*, il y a trente ans déjà. Seulement le *Fontenoy* d'alors était un vaisseau à deux ponts... « Un beau vaisseau, monsieur, et fin voilier ! » Ils étaient sur le *Bouvet*. Celui-là, par exemple, a beaucoup grossi. C'était, à l'époque, un joli aviso, une fine barque, qui se battit vaillamment à la Havane contre un Prussien, le *Meteor*.

« Il avait de fameux canons, capitaine, ce Prussien-là, mais il a été bien attrapé tout de même quand nous lui sommes arrivés dessus grand largue, et que nous l'avons abordé à la voile. Oui, c'était le bon temps. On manœuvrait !... N'empêche que le *Bouvet* d'aujourd'hui est un rude bateau. Et puis il a l'amiral à son bord !... »

Le bonhomme qui m'entreprend là est un vieux maître canonnier venu pour demander au second son fils, un torpilleur, qu'il voudrait emmener à terre tout de suite. Un peu plus loin, il y a un groupe plus timide qui ne demande rien. C'est la famille de Madec, le gabier : sa mère, une petite femme pâle, usée, tout en noir, sa sœur, une fillette qui va sur ses quinze ans et qui a déjà un beau fichu, une belle coiffe, un tablier de soie ; son frère, le mousse, — dix ou douze ans, — des yeux vifs, des mouvemens souples de jeune chat. Ils sont là, depuis longtemps. On s'est bien embrassé. On a échangé quelques paroles, et maintenant on se tient par la main, sans rien plus dire, avec des regards vagues, perdus...

Et je me souviens, en les voyant, de ce charmant passage de La Bruyère : « Être avec ceux qu'on aime, cela suffit. Leur parler, ne leur parler point... »

Madec, lui, n'est parti qu'avec les permissionnaires. Ah ! ces permissionnaires, quelles chaloupées dans toute l'escadre, et quelle fête, quelle joie ! Il fallait voir ça à terre, sur le coup de 5 heures, quand ils sont arrivés au grand pont de la Recouvrance. Toutes les bonnes femmes, toutes les belles filles de Brest étaient là, assises sur les marches, jasant ferme, mais sans cris, sans gestes, car cette race est patiente : elle sait attendre. Mais, au moment où les premiers canots ont tourné le coude de la Pen-

feld, ah! la belle bousculade!... Et les appels! « Jean-Marie! Jean-François! Yves! » Et les embrassades, les larmes dans les yeux!...

Mon Dieu! Ils ne revenaient pas du bout du monde, c'est certain. Mais quoi! Toulon est si loin, par chemin de fer, et c'est si cher! On ne peut pas venir, et alors, c'est comme s'il était en Chine, le pauvre Jean-Marie!

11 juillet, 12 juillet. — Brest; départ pour Cherbourg.

Les nouvelles sont intéressantes ici. D'abord il n'y aura pas le moindre monarque, pas le plus petit prince à la revue de Cherbourg, pas même un navire étranger. Ce n'est pas ce qu'on nous avait dit à Toulon. Nous n'en sommes pas autrement surpris et, tout amour-propre national mis à part, nous en serons vite consolés. La « fantasia » sera déjà assez fatigante!

En Chine, cela va mal, très mal. Nous armons des croiseurs; on bat le rappel des officiers, et déjà les listes d'embarquement sont vides. La marine française a ceci de particulier qu'elle n'arrive jamais à compléter ses états-majors de bâtimens dès qu'on sort un peu du petit train-train courant. Quelques-uns avancent qu'il serait bon d'avoir plus d'officiers, d'autant mieux que l'on construit beaucoup et que la flotte augmente. Mais c'est là une opinion qui n'est point orthodoxe et qui sent le fagot.

Il vaut mieux avoir peu d'officiers, pour qu'ils soient meilleurs. Quand la guerre vient, on complète avec n'importe qui. C'est comme ça que l'on a fait toujours, et voilà qui est décisif. Seulement c'est dommage que l'on ne puisse pas allier la quantité et la qualité.

Mais tout cela n'est pas grand'chose. La grosse nouvelle, la « tuile » du jour, c'est l'inspection générale, dès l'arrivée à Cherbourg, de la division des gardes-côtes... « Dès l'arrivée à Cherbourg? Vous plaisantez! — Nullement; c'est écrit. Voyez l'ordre... — Mais nous faisons du charbon aujourd'hui, — naturellement — nous partons demain. Ça nous fera trois bonnes semaines de mer; il nous en faudrait autant pour nous décrasser. Nous serons sales comme des... — ... Petits gorets, c'est entendu. Mais vous passerez l'inspection générale tout de même! »

Ah! quel coup! quelle aventure! N'avoir pas son bateau propre pour l'inspection générale!... Le commandant s'assombrit, le

second enrage, les officiers hochent la tête, les maîtres se regardent d'un air ahuri...

Aujourd'hui, 12, à 1 heure, départ pour Cherbourg.

13 juillet, à Cherbourg.

L'appareillage de Brest, hier, a été aussi bien réussi que le mouillage. Toujours beau temps : c'est comme la note caractéristique de notre voyage. Cependant un peu de houle et presque de la brume au Nord du Four, le passage semé de roches, — pas toutes connues, — qui conduit de la baie de Brest dans la Manche en laissant le Conquet, l'Abérildut, l'Aberwach' à droite, sur le continent, Ouessant et la dangereuse chaussée de Molènes à gauche, du côté de la haute mer.

Aucun incident. Au petit jour, nous nous sommes trouvés au Nord-Ouest des Casquets et des îles Normandes... des îles Anglaises ! Nous marchons lentement pour ne pas arriver trop tôt et pour nous former à peu près suivant le plan de mouillage adopté pour la rade de Cherbourg.

Voici, d'assez près, Aurigny et sa digue, excellent poste pour les contre-torpilleurs anglais. Voici la Hague et son grand phare, planté au milieu des roches mauvaises qui hérissent le raz Blanchart. Voici la côte Nord du Cotentin, relevée en pente douce, verte, riante, semée de maisons blanches et de clochers gris, et puis l'anse gracieuse de Saint-Martin, le beau vallon de Nacqueville et son château. Un peu plus loin, les premières batteries de Cherbourg, la nouvelle digue de l'Ouest enceignant le fort Chavagnac, robuste et trapu cylindre de béton, couronné d'énormes pièces. Derrière, un peu dans le gris, le fort du Homet, la grande digue et la « montagne » du Roule, avec sa citadelle.

Calme plat, un peu de brume à l'horizon; soleil déjà chaud. C'est par un jour semblable de la fin de mai 1692 que Tourville s'avança, sur les mêmes flots, à la rencontre des Anglo-Hollandais. Il avait 44 vaisseaux, les alliés 90, et, si la partie lui paraissait inégale, nul ne le savait que le roi de France. Pourquoi donc, après toute une journée de lutte héroïque, sans avoir perdu un navire, sans avoir plié un moment, le vaillant capitaine se crut-il obligé, le lendemain, de se retirer?

N'est vaincu que celui qui croit l'être ! Honteux du résultat de la bataille de la veille, nos adversaires n'eussent pas été plus heureux dans une seconde rencontre. En tout cas, mieux valait succomber

en haute mer, en combattant, en ruinant le vainqueur, que de périr misérablement, échoué, incendié à la plage de Barfleur, sous les yeux de Jacques Stuart et de l'armée française, celle-ci presque indifférente, celui-là presque satisfait, dit-on, à la vue du désastre.

Nous entrons dans la rade. Le mouillage de chaque bâtiment est marqué par une embarcation qui montre un pavillon convenu. Mais l'espace est étroit, si la presse est grande, et il est plus facile de reconnaître son poste que de s'y rendre. Enfin, le coup d'œil des capitaines y aidant, sans parler du calme de la mer, tout s'arrange en peu de temps. On se tasse...

Et chaud! chaud!... Lavage, brossage, briquage! astique et frotte, garçons! Ah! c'est qu'il y a les fêtes, et que nous ne sommes pas ici pour nous amuser. Et le bateau est si sale, si pelé, si galeux, couvert d'une crasse innommable... Charbon, suie, graisse, escarbilles, tout y est!

Allons! les embarcations en dehors et aux tangons! Les pompes montées pour arroser partout : l'eau de mer en jets vigoureux pour le plus gros; l'eau douce ensuite avec le savon, la potasse, le savon noir s'il le faut. Demain ce sera la peinture, — attention, du siccatif! — avec les moques, les bouchons, les pinceaux. Toute une journée de peinture! ah! celle-là, par exemple, c'est la revanche de compère Mathurin. Une journée de peinture! Pas de plus grande satisfaction dans son existence à bord... Jean-Marie est artiste, Jean-Marie est peintre!... Barbouilleur, dites-vous? — Soit! mais il barbouille avec ravissement, s'il n'a qu'un simple bouchon; avec orgueil, un orgueil recueilli, si on lui a fait l'honneur de lui confier un pinceau.

D'ailleurs, c'est une journée où on a le droit de ne pas *se changer*. Sale on était en se levant, sale on sera jusqu'au coucher. Pure félicité! Le second et le capitaine d'armes ferment les yeux, sachant bien que le lendemain on sera propre, astiqué, pomponné.

Mais qu'est-ce que ces figures renversées?... Commandant, second, officiers, tous s'abordent en chuchotant, avec des gestes heurtés, assouplis discrètement par l'habitude de dominer les impressions trop vives. On se passe un « bleu, » deux bleus, un « signal à bras, » on les relit, on les commente, on les discute.

Et de quoi donc s'agit-il?... De deux nouvelles inégalement désastreuses : d'abord, et toujours, l'inspection générale; nous la connaissons déjà, celle-là. Mais aujourd'hui elle se précise : c'est pour demain — demain! Ensuite le maintien définitif et sans appel de la division des gardes-côtes à Cherbourg, non point *dans le Nord*, d'une manière vague, indéterminée, prêtant à équivoque, laissant comme le reflet d'une espérance; non, à Cherbourg, très précisément. Oh! la rade de Cherbourg en hiver, misère! N'y aurait-il pas quelque part un bateau en partance pour la Chine, que j'y coure?... Si, justement! Il y en a même deux ici : le *Redoutable* et le *Chasseloup-Laubat*. Mais quoi! Leurs états-majors sont complets, archi-complets et l'on n'accepte pas de volontaires...

« Enfin, de quoi vous plaignez-vous? dit H..., le docteur, qui aime le genre ironique; ne fait-il pas aussi beau qu'à Toulon, ici? »

Le fait est que le temps est superbe : ciel lumineux, brise tiède apportant une odeur légère, subtile, de foins coupés, flots bleus, à peine ondulés, souples, caressans... Plus heureux que Danton, qui ne se flattait pas d'emporter la patrie à la semelle de ses souliers, nous avons entraîné dans notre sillage les eaux d'azur de la Méditerranée.

15 juillet.

Le séjour à Cherbourg est aujourd'hui au second rang des préoccupations. Tout à l'inspection générale! L'inspection générale, c'est à la fois la chanson, l'air et le refrain. Et j'ai beau, pour ma part, être à peu près désintéressé dans l'affaire, puisque je viens d'embarquer, je me sens tout de même entraîné par le courant. Il faut, moi aussi, que je « ponde » des rapports, que je fournisse des états, que je vérifie des livrets, que j'interroge les brevetés qui vont subir un examen, — un de plus, on ne sait pas pourquoi...

Cependant j'essaie de parler de la fête...

— Quelle fête?... Celle du 14 Juillet?... mais c'était hier. Que lui voulez-vous? On a pavoisé, on a tiré le canon, on a eu « la double, » etc., etc... Qu'est-ce qu'il vous faut de plus?

— Mais non... Je parle de celle, ou plutôt de celles du 18 et du 19. Que faisons-nous? Quelles illuminations, quels canots pour

la fête vénitienne? Ça ne va pas se faire tout seul, ces histoires-là...

— Oui, oui, c'est entendu, les canots, les illuminations... Et à propos, les sacs de vos hommes sont-ils bien complets? Toutes les les balles tirées sont-elles portées sur le livret? Et le registre de l'École, et le rapport sur les progrès des brevetés et l'état des réclamations?... »

Allons, il faut s'y résigner... C'est une obsession.

17 juillet.

C'est fini. C'est à n'y pas croire, mais c'est fini. J'entends l'inspection générale, la terrible inspection générale. Tout s'est bien passé. Nous avons été couverts de fleurs, ce qui prouve que nos chefs, gens avisés, savent faire la différence du possible et de l'impossible. Nos registres, — mon Dieu! que de registres!... Le salon du commandant en était tout plein. O Marine! ô paperasses! — nos registres, donc, étaient en règle... Hum!

Ah! par exemple, nos journaux de bord particuliers brillaient par leur absence :

« J***, notez ça, » dit l'Amiral à son aide de camp.

Les sacs étaient complets, propres même, sauf ceux de deux ou trois apprentis marins que nous n'avons pas encore pu déshabituer de la malpropreté native.

Les exercices... Eh! après tout, ces exercices n'ont pas été mal non plus. Il y a eu du tirage dans une tourelle. On a expliqué à l'amiral que c'était à cause de ceci et à cause de cela. J*** a noté encore. L'entretien du bateau, la propreté, la célèbre propreté... Heu! Heu! Enfin, très bien tout de même, positivement bien. Il y a même des détails qui prouvent que, etc., etc... Là-dessus le commandant et le second se sont regardés. Coup d'œil éloquent!

Que voulez-vous! Si ç'avait été à Toulon, au mois de septembre, après une quinzaine de jours de tranquillité!... Bast! Justement, c'est ce que nos amiraux savent bien, et ils nous ont loué de ce que nous aurions sûrement fait, si nous avions pu le faire. Et d'ailleurs les épreuves subies ne parlaient-elles pas en notre faveur? N'était-ce pas méritoire de réussir, avec ces bateaux à peine armés d'équipages de rencontre, d'apprentis sans expérience, de chauffeurs improvisés, une sorte de campagne de guerre de trois semaines et une traversée de 1900 milles?

Allons ! vivent les gardes-côtes ! Ce qu'ils gardent sera bien gardé, s'il plaît à Dieu : l'honneur militaire et la côte de France!

18 juillet. — Les fêtes.

Voilà que ça commence. Et ça commence, naturellement, par une corvée : nous mouillons deux ancres à jet qui nous permettront de nous tenir « évités » l'avant vers l'Ouest, quels que soient le vent et le courant ; il s'agit de former pour la revue navale de belles et larges avenues parallèles que parcourra l'*Élan*, suivi de son cortège.

Les chaloupes sont en branle, le « maître, » entouré de ses seconds, distribue d'un air imposant et digne la besogne à ses gabiers affairés ; les gros câbles montent du fond de la cale, avec les orins et les bouées. C'est tout l'appareil de la vieille marine qui réapparaît, qui sert toujours, d'ailleurs, et dont on aura toujours besoin...

Personne ne chôme, cependant. Voici les torpilleurs penchés sur leurs circuits d'illuminations, les timoniers sur leur grand pavois, les canonniers qui disposent leurs pièces et leurs munitions à blanc pour les saluts, pour le combat de nuit. Toute la ruche est en rumeur, tandis que l'ordonnateur de tous ces mouvemens, l'officier en second, médite, en compagnie du capitaine d'armes, son bras droit, sur le « passage à la bande » qu'il faudra exécuter demain dans l'après-midi.

Et la fête vénitienne ?... On s'en occupe aussi. Les patrons des canots, les charpentiers, les voiliers s'empressent autour de L***, l'officier de manœuvre, chargé des embarcations. « Qu'est-ce que vous allez faire, quel genre de décoration ?... — Chut ! — c'est un secret. Vous verrez ça demain. »

3 h. 45. — Le moment solennel est arrivé. Le canon du Roule tonne et de sourds échos se prolongent dans l'étroite vallée de Quincampoix. Aussitôt la rade entière se pavoise au signal du *Bouvet*. C'est magique et l'effet est prenant, comme de tous les mouvemens d'ensemble bien exécutés.

« En voilà pour 36 heures de bamboula !... » dit entre haut et bas le gabier Potrel, le loustic attitré de l'équipage. Je le regarde sévèrement, malgré une forte envie de rire, et mon farceur se dissimule derrière un camarade avec un air honteux qui ne me trompe guère.

Le commandant est parti, d'assez méchante humeur dans son bel habit brodé. Beaucoup de baleinières sur rade et de jolies vedettes à vapeur. Beaucoup d'officiers généraux qui circulent « avec leurs marques distinctives » et, chaque fois qu'ils passent dans nos environs, vite il faut appeler la garde et rendre les honneurs. C'est même assez amusant pour le spectateur, sinon pour la garde, qui, appelée à grands cris de l'avant à l'arrière et de l'arrière à l'avant, exécute de vrais *steeple-chase* en courant sur un pont fort encombré. Éveno y est incomparable. Son fusil d'une main, son fourreau de sabre-baïonnette de l'autre, il saute, il saute, il bouscule les torpilleurs et leurs câbles électriques, tout du long étendus... Et des malédictions étouffées, dont il n'a cure, courent après lui...

11 heures. — Les illuminations, le combat naval.

Vraiment cela est beau! Et non pas tant par l'éclat, la variété de ces illuminations, l'art charmant de quelques-unes, l'inattendu de quelques autres, que par la puissance de l'ensemble, de la simultanéité, c'est-à-dire, au fond, par l'impression intime que l'on a d'une forte volonté ponctuellement obéie par une foule d'autres volontés. Et même (discutons un peu avec notre admiration) il est heureux que l'on sache bien que cette forte volonté serait aussi ponctuellement obéie pour les choses graves, essentielles, — la navigation, la guerre, — sans quoi on se laisserait aller à penser, en souriant, à ces grands ballets bien montés, aux 1500 jambes de l'*Excelsior*, se levant et s'arrondissant toutes avec la même grâce au même signal du metteur en scène.

Je remarque aussi le parfait, trop parfait asservissement de la lumière dans ces fragiles ampoules de verre des lampes électriques. Pas une lacune, pas un trou, pas une fluctuation dans ces interminables et correctes rangées de points lumineux. C'est... je ne sais comment dire... c'est de la lumière morte, figée au moins, et je me prends à regretter cette vivante, cette frissonnante mobilité des rampes à gaz, s'éteignant, se rallumant au moindre souffle. Feux follets, lutins, farfadets, qui jouez en courant, qui vous poursuivez accrochés aux saillies, aux frises, aux frontons, joyeux et mignons sujets de Titania la blonde, que l'on suivait des yeux, amusé, un peu inquiet, encore un peu de temps et vous ne ferez plus rêver que les poètes de sous-préfecture!

Quant au « combat naval, » peste! c'est autre chose... Oh! mes

oreilles, mes pauvres oreilles!... Songez qu'en deux reprises, l'une de cinq, l'autre de sept minutes, l'armée navale a tiré 15000 coups de canon, des calibres moyens et légers, c'est vrai, mais d'autant plus criards et d'une sonorité plus déchirante!...

Mais comme spectacle, qu'était-ce donc? Heu!... Des éclairs rouges, de longs jets de flamme au travers de nuages opaques et suffocans, de plus en plus opaques et suffocans, qui roulent, s'avancent, se repoussent, se pénètrent... Un moment le feu est si intense que toutes ces nuées se mettent à flamber... Et cela ne serait pas mal, assurément, si l'on pouvait respirer. Aveuglé, assourdi, le souffle court, je ferme les yeux, je me bouche les oreilles et je me demande avec anxiété ce que serait un combat naval de nuit, un vrai, un combat qui dégénérerait en mêlée?... Concevez-vous une mêlée de cuirassés, un corps à corps d'énormes MV^2 dans cette nuit brûlante et hurlante, dans cet extraordinaire chaos?

De ce drame inouï le dénouement serait, en tout cas, remis au hasard, et, comme personne ne se soucie de prêter des mains complaisantes à cet agent mystérieux de l'inflexible destin, il est probable que l'on fera tout au monde pour éviter ce genre de rencontre.

19 juillet. — La revue.

... Des vaisseaux reluisans, alignés sur cinq longues colonnes, le grand pavois battant; 16000 hommes rangés sur les plats-bords, sur les passerelles, sur les tourelles, immobiles, — à distance, de vrais soldats de plomb; — un grand silence sous le grand soleil, des broderies qui étincellent sur l'eau qui miroite...

... Une longue attente, parce qu'on est toujours prêt trop tôt... Enfin, au loin et se rapprochant peu à peu, des cris, des cris cadencés, réglés, des cris mécaniques, qui font penser encore à ces jouets d'enfans, vous savez?... Et cette belle sonnerie « aux champs, » qu'autrefois, tout petits, nous entendions avec émotion, quand s'approchait sous le grand dais doré le Saint Sacrement, le bon Dieu!

... Un gilet blanc barré de rouge dans un gros d'habits noirs et d'uniformes variés, qui passent vite, sur l'*Élan* le bien nommé... Et derrière, d'autres bateaux, plutôt vieux et laids, qui courent, qui s'essoufflent, chargés, surchargés...

Tout cela s'éloigne, et là-bas, du côté de la digue, du côté des paquebots, une grande clameur confuse...

C'est passé, c'est fini... On se regarde, on sourit un peu, lassé, énervé. Point de réflexions. A quoi bon ?

Et tandis que l'officier de manœuvre commande le toujours bien venu : « Faites rompre ! », nous descendons jouer un rams, un pauvre rams pour nous détendre.

Mais non, ce n'est pas fini ! Il y a encore la fête de nuit, la fête vénitienne... Oh ! grâce, grâce !... On a écrit ça partout, n'est-ce pas ? On vous a dit la longue théorie des lanternes, des lampions, des « sujets : » la galerie, le bateau de fleurs, — musique, chants, — le cygne, le crocodile que d'aucuns... oh ! grâce encore !... ont appelé caïman. Et il paraît que cela faisait rire...

Il est minuit. La brise s'est levée ; la nuit noircit, humide... La théorie se disloque ; avec les étoiles, les lampions s'éteignent : on ne reconnaît plus les ailes du cygne, ni la mâchoire du crocodile.

Rompus, fourbus, enroués de chants et de cris, les nageurs accostent péniblement. Allons !... « Tout le monde à se coucher ! » — Oh ! oui, c'est cela, allons nous coucher.

20 juillet.

Il est 9 heures du matin. Je prends le quart. Le timonier me remet le cahier de service, et je lis : « Service ordinaire du vendredi. » Oh ! la bonne parole, parole de paix et de sérénité : plus de fêtes, plus de cérémonies, plus d'inspections générales ! Le service ordinaire, tout simplement ordinaire...

Ordinaire, c'est bientôt dit ; ne croyez pas cependant que le calme absolu succède brusquement à tant d'agitations. Après le coup de vent, il y a encore de la houle...

Et d'abord il faut liquider la situation des gardes-côtes. Détachés de l'escadre du Midi, rattachés à celle du Nord, ils vont reprendre, avec leur mission particulière d'instructeurs d'apprentis marins, un effectif de « permanens » très réduit.

De L..., le stratégiste, n'en croit pas ses oreilles quand on lui annonce ce « mouvement. »

« Et qui donc, s'écrie-t-il, nous parlait d'un soi-disant *intérêt militaire* à nous laisser ici, *dans ce... de poste d'avant-garde ?* Que ferions-nous avec des équipages ainsi composés ? S'est-on jamais avisé de diminuer les effectifs des régimens de l'Est ? Non, certes,

on les renforce, au contraire... Quant à nous, nous n'aurions qu'à nous retirer dans le port aussitôt la guerre déclarée, et alors que garderions-nous, beaux gardes-côtes que nous sommes? Nos précieuses carcasses?... Ce n'est point assez.

— Tout beau! riposte le sage R..., laissez le budget se remettre d'une alarme si chaude (car vous supposez bien que nos manœuvres ont coûté cher...), et peut-être nous rendra-t-on nos effectifs...

— Je n'en crois rien. La Chine absorbera tout.

— Laissez donc faire les événemens et aussi ceux qui ont la charge de nous conduire. Croyez qu'ayant en main des balances plus justes que les nôtres, ils pèsent mieux le pour et le contre; et enfin, mon cher ami, sachez goûter la douceur d'obéir sans comprendre.

— Admirable! Gerson, A Kempis!... Mais c'est de l'*Imitation* toute pure ce que vous nous donnez là! Malheureusement cette résignation n'est plus de notre temps...

— On pourrait discuter là-dessus. Mais appelez-la stoïcisme; elle vous agréera peut-être mieux sous ce nom, encore que ce ne soit pas tout à fait la même chose...

— Tant y a qu'il ne s'agit pour nous que de faire marcher ici le petit commerce, je vois cela clairement, et vous aussi.

— Mon Dieu, quand cela irait avec le reste et que le souci d'un intérêt particulier se confondît avec celui des intérêts généraux, croyez-vous qu'il n'en a pas toujours été ainsi? Et êtes-vous donc si téméraire que de prétendre faire le départ exact des prétextes et des raisons?...

— Oh! oh! ce n'est pas « stoïcisme » que vous vouliez dire tout à l'heure : c'est plutôt « scepticisme, » mon bon ami...

— Mais non, mais non; je vous...

— Capitaine, dans un quart d'heure on armera le canot-major! » crie le timonier de service, ouvrant et refermant brusquement la porte du carré, et nos deux galans de se précipiter dans leurs chambres pour s'habiller en civil.

La discussion est finie. Il est sans exemple qu'une discussion tienne contre le canot-major. Et c'est fort heureux.

21 juillet.

« Ordre d'armée n°.... Cherbourg, le 20 juillet 1900. En exécution des ordres de M. le Ministre de la Marine, le pavillon

du vice-amiral commandant en chef l'armée navale sera rentré à bord du *Bouvet* le 21 juillet 1900, à 1 h. 45 de l'après-midi...., etc., etc. »

5 heures du soir. — Le commandant revient. Nous savons qu'il est allé à la gare l'accompagner, et nous sommes là, autour de la coupée, pour tâcher de savoir comment ça s'est passé.

« Ça s'est passé très simplement, dit le commandant en répondant à l'interrogation muette du capitaine de frégate ; il n'a pas dit grand'chose ; nous non plus. Nous n'aurions pu, ni les uns, ni les autres. Il a serré les mains bien fort... Et le train est parti. »

Le commandant descend. Nous restons là, sur le pont, rêveurs. Chacun pense à ce train qui s'en va vers Paris. C'est vrai, nous savions que ce n'était pas pour durer ; mais comme ç'a été vite fini ! Et puis, que voulez-vous ? On lui est attaché, on l'aime...

Journée d'adieux, du reste, journée pénible ! A 2 heures, on avait pris congé du chef de l'escadre du Midi, et là encore les cœurs avaient battu, les voix tremblaient un peu...

Voilà donc tous les liens détachés qui nous retenaient encore à cette belle Méditerranée, à ce souriant et cher Toulon. Allons, morbleu ! Plus de regrets, mes amis ! Voyez seulement ce ciel, cette mer, qui déploient toutes leurs séductions... Le Midi est mort pour nous. Vive le Nord !

Et maintenant, faisons notre bilan. Résumons les principaux enseignemens que nous laisse ce mois de manœuvres où se trouvèrent réunies à peu près toutes nos forces navales des mers d'Europe.

Laissons de côté les derniers jours. Il ne faut pas demander au noble cheval de guerre réduit à courir en rond dans un cirque ce qu'il pense de la représentation. Cherbourg ne console ni de Kiel, ni de Fachoda..., au contraire ! Heureux encore, toutefois, si de la belle ordonnance de ces fêtes, si surtout de l'émotion d'une imposante revue, — que de hautes convenances justifiaient, — le pays peut conclure, logicien naïf, à la puissance de sa marine, et s'il sait enfin prendre conscience de ce que nous pourrons faire... quand il voudra !

Mais, sérieusement, du 21 juin au 12 juillet, qu'avons-nous fait, qu'avons-nous appris ?

Ne nous perdons pas dans le détail; n'allons pas rechercher si telle ou telle formation est militairement plus judicieuse, nautiquement plus aisée à tenir, esthétiquement plus belle à voir que telle ou telle autre. Il suffit que le commandant en chef soit éclairé là-dessus. Ne recherchons pas davantage si les méthodes d'attaque des ouvrages de côte s'adaptèrent toujours exactement aux circonstances locales, tactiques et hydrographiques; si l'on s'est bien défendu contre les torpilleurs, et si ces derniers furent plus ou moins heureux dans leurs attaques. Tout cela, — d'intérêt secondaire et de discussion quasi-stérile, faute de moyens d'information décisifs, — tout cela s'efface dans la constatation de ce fait simple, mais capital, que pendant trois semaines une armée navale considérable s'est rassemblée, a navigué, a mouillé plusieurs fois en se ravitaillant, sans que jamais aucune avarie sérieuse se soit produite, sans qu'aucun retard ait compromis les desseins du commandant en chef, sans que rien ait révélé l'effort, l'effort après lequel il faut, coûte que coûte, s'arrêter épuisé.

Non, certes! nous n'étions pas épuisés, n'est-ce pas, mes camarades des gardes-côtes? malgré tant de conditions défavorables; et vous ne l'étiez pas davantage, vous autres des petits bateaux, qui marchiez toujours, et si vite!... Et quant à ceux des grands cuirassés, des grands croiseurs, armés avec l'effectif de guerre, ils n'étaient même pas fatigués.

A qui revient l'honneur de ces résultats pratiques, auxquels, peut-être, on n'osait pas s'attendre?

Au commandant en chef, d'abord, et à son état-major d'armée; mais aussi aux états-majors des escadres qui présentaient des bâtimens bien entraînés. Ensuite au personnel, — et je ne m'appesantis pas sur ce point. Enfin, osons le dire, *au matériel*, oui, à ce matériel de la Marine, depuis les coques énormes jusqu'aux plus petites machines, ce matériel dont il est de mode de dire tant de mal, beaucoup plus de mal qu'il ne mérite, en tout cas, encore que tout n'y soit point sans reproche, sûrement...

— Soit, diront quelques-uns, la preuve est faite que nous pouvons constituer une belle armée navale, la faire naviguer et combattre. Tenons-nous en là, car l'assurance en est chère : un million, au bas mot.

— Non pas, répondrai-je, ne nous en tenons pas là! Recommençons, au contraire. Il y a tant de choses à faire encore!...

Au demeurant, s'il est vrai, — et c'est évident en soi, — que

ces trois semaines de *manœuvres d'armée* ont surtout profité à l'*état-major d'armée*, je suis assuré que cet état-major ne se considère pas comme suffisamment informé sur tout. Et je n'ajoute pas, c'est assurément inutile, qu'*il faut* que cet état-major soit permanent. Il y a là un intérêt supérieur.

Mais enfin quelles nouvelles expériences, quelles nouvelles études pratiques sont donc nécessaires?

Lesquelles?... Qu'on me pardonne, à moi, chétif, d'énumérer celles qui me viennent à l'esprit.

L'expérience du mauvais temps, d'abord. Il a fait presque toujours beau, et, certes, nous ne nous en plaignons point. Pourtant tout le monde sait que la marine par beau temps et la marine par mauvais temps, ce n'est point du tout la même chose. Croyez-vous que le commandant en chef eût pu se servir de ses bâtimens légers aussi souvent, aussi utilement qu'il l'a fait, s'il avait eu à compter avec une grosse mer? — Non. Mais aurez-vous du mauvais temps, l'an prochain, tout juste à point nommé? — Je l'ignore, naturellement; mais il en faut courir la chance.

L'expérience des ravitaillemens en pleine mer, ensuite. Nous ne serons jamais sûrs de ne pas trouver l'ennemi en force devant le port désigné. D'ailleurs, nous aurons souvent intérêt à dérober notre marche en piquant bien au large, et tant que notre flotte comptera des unités trop pauvres en charbon!...

L'expérience de quelques vraies opérations, enfin, — d'opérations stratégiques et tactiques, dans le sens absolument militaire des mots. Il me semble que de L*** a bien un peu raison et que les évolutions ne sont pas tout, ni même presque tout. Maintenant que l'état-major d'armée est édifié sur les formations qui conviennent en divers cas à une grande force navale, maintenant qu'il est assuré de la souplesse étonnante que conserve une armée de quatre escadres aussi bien manœuvrées que l'étaient les nôtres, le 2, le 3, le 4 juillet, eh bien! il pourra donner libre carrière à ses conceptions et développer logiquement les thèmes si intéressans qu'ébauchèrent les opérations de la fin de juin, au sortir de Toulon et de Brest.

Après tout, l'idée fondamentale de nos manœuvres n'était-elle pas celle que le Directoire et Napoléon avaient essayé de réaliser en 1797-1798, 1804-1805? — Oui, mais il faudrait *figurer l'adversaire*; le placer comme nous savons qu'il le serait aujour-

d'hui; lui donner la supériorité numérique; autoriser de part et d'autre l'emploi de bonnes vitesses; sans quoi, tout reste fâcheusement invraisemblable...

« C'est assez difficile, tout cela; c'est coûteux, un peu délicat... »

— Difficile? — En quoi, je vous prie, après dix mois de préparation, alors que l'on a si bien fait déjà, étant pris de court? D'ailleurs, peu importe le thème, et je n'attache pas plus d'importance qu'il ne convient à celui-ci. Encore faut-il en avoir un, bien ferme, bien clair, auquel tous s'intéressent... Condition plus essentielle qu'on ne croit.

— Coûteux? — Mettons 50 pour 100 de plus que cette année, pour pouvoir mobiliser quelques unités de supplément. A quoi nous servirait de dépenser des centaines de millions pour construire des bâtimens, si nous n'apprenions pas à les faire agir en masse? Pour quinze cent mille francs, — peut-être pas! — c'est donné...

— Délicat? — Oh! pardon... Mais alors, que messieurs les Anglais commencent; ou plutôt qu'ils cessent de faire figurer la flotte française dans leurs thèmes de grandes manœuvres, ce à quoi ils ne manquent jamais... Et, d'ailleurs, que signifient ces vains scrupules? Nous ne nous en battrons pas un jour plus tôt pour cela! — Allons! il faut s'y résoudre... A l'année prochaine, s'il vous plaît!

***

IMPRESSIONS D'ÉCOSSE

I

Mon arrivée en Écosse fut une déception. Je n'étais pas venu par l'Angleterre, et c'est à Leith, le port enfumé d'Édimbourg, que je mis le pied dans la contrée des lacs, des bruyères et des ruines. Le steamer nous débarqua sur une jetée de bois où rôdaient des portefaix ivres. C'étaient de jeunes garçons ou des vieillards : je ne vis que leur air misérable et leurs yeux aux paupières rouges, sans cils, brûlées d'alcool. Ils traînèrent nos bagages à travers la ville, jusqu'à la gare. Par cette belle journée d'été, il n'y a dans les rues ni joie, ni lumière. Cette activité en travail ne donne point l'impression d'une ruche bourdonnante au soleil, mais d'un atelier taciturne. Des bâtisses noires m'évoquent la sombre prospérité des civilisations industrielles et l'esprit organisateur de la société anglo-saxonne : ce sont des usines, des docks et des maisons corporatives. Sur le quai de la gare, j'ai une impression d'étouffement et d'exil. Les rails commencent là, au pied d'une muraille charbonneuse. Ils s'allongent dans une banlieue salie. Le regard cherche en vain cet horizon de mystère qui ouvre au rêve, bien loin de la brutale réalité des embarcadères, une échappée dans le poétique inconnu des départs. L'homme, ici, est captif de son labeur, serf de cette glèbe nouvelle, asservie elle-même au réseau de fer, au poids des machines, souillée, défigurée. Tendu dans l'effort, tout à l'âpreté de sa tâche quotidienne, il n'a plus pour ses semblables ce regard où le loisir éveille une curiosité et la douceur de vivre une sympathie. On est indifférent et brutal. Nos bagages gisent sur le trottoir. Selon l'usage britannique, ils ne sont pas enregistrés. Ce pays de l'initiative et de la liberté laisse chacun veiller sur soi, prévoir et

pourvoir. Enfin, le train roule lentement dans un morne paysage : des rues sales, aux rangées de maisons ouvrières, des stations de faubourgs, des cheminées d'usines. Tout à coup, au flanc d'une colline, une forteresse étrange, féodale et massive, allonge sa façade crénelée, flanquée de tours rondes. Elle est peut-être très vieille ; mais je ne sais pourquoi ses murs ternis, qui ont le luisant du grès, ne me paraissent pas imprégnés de la poésie des siècles. La fumée des locomotives a imparfaitement remplacé pour eux la patience du temps. J'apprendrai demain que ce château, dont mon imagination, hantée des vieilles chroniques d'Écosse, essaie de deviner l'histoire, est la nouvelle prison.

A travers la cohue des voyageurs, les étalages de journaux, de revues et de livres, le long des galeries souterraines toutes sonores du roulement des cabs, nous sortons de la Waverley Station, et nous voici en plein cœur d'Édimbourg. La ville apparaît tout entière, et cette vision d'ensemble est à la fois confuse, grandiose et bizarre. A gauche, dans les fumées et les brumes, la vieille ville dresse ses pignons dentelés, ses clochers, ses tourelles, toute l'architecture archaïque qui assiège ses rues montueuses, et la masse triomphale de sa forteresse, légende de pierre, obstinée à dominer la vie moderne. Elle veille là, toujours, comme au temps où elle défendait la cité ; mais la colline de roc qui lui sert d'assise tombe à pic sur les jardins anglais de Prince's street. J'ai devant moi leurs pelouses, leurs remblais ombragés d'arbustes, le clocher sans église qui célèbre le culte d'un homme et laisse voir sous l'arche de sa base la statue de sir Walter Scott. A droite, un bel alignement de maisons oppose le luxe du présent à la grandeur du passé et la prospérité britannique à la gloire légendaire et à l'antique rudesse écossaises. Derrière nous, comme une colline sacrée, Calton Hill, Acropole en détresse, jonché de monumens disparates : une colonnade inachevée, une svelte tour en l'honneur de Nelson, une rotonde à la mémoire de Dugald Stewart, et un peu plus bas, à mi-côte, le monument de Robert Burns. C'est tout Édimbourg qui offre à mes yeux sa complexe harmonie. De cette ville double, si diverse en ses deux parties insolemment séparées par la chaussée du chemin de fer, je ne vois point encore le détail et je ne discerne pas l'ordonnance. Mais je comprends qu'elle tente de concilier sa gloire et son activité ; la vie s'y meut dans la poésie du souvenir ; son effort d'aujourd'hui est tout pénétré de la tradition des siècles, et je respire dans les

fumées de la gare et des usines l'âme exhalée du sol historique et des vieilles pierres.

Le soir même de mon arrivée, je fus prié à une soirée qu'offrait une colonie cosmopolite de dames dans une résidence d'étudians, provisoirement transformée, pour cette saison de vacances, en une pension de famille. On eût dit une honnête réunion de casino. Des jeunes femmes jouèrent du violon. Un docteur allemand, barbe jaune et lunettes rondes, tira de sa poche un minuscule calepin où il avait condensé le trésor mélodique de son pays, qu'il détailla d'un ton pénétré. J'eus tout loisir de regarder le salon : il encadrait, dans un décor du XVe siècle, notre lamentable banalité. « Un de nos rois a couché ici, » me dit une jeune fille. Pour aller au buffet, je traversai une petite cour. Les fenêtres irrégulières percées dans ses murs gris et roses l'éclairaient d'une lumière falote de réverbère; un banc semblait attendre des hôtes familiers, et je m'assis dans ce soin désert et ce décor suranné où la vieille Écosse semblait endormie...

Une musique stridente, comme pour la réveiller bruyamment, éclata au premier étage : un joueur de *bag-pipe* venait d'entrer, et, raide, la tête à droite, grave comme un prêtre et ferme comme un soldat, sa cornemuse sous le bras gauche, tournait d'un pas héroïque dans l'envolée des rubans verts, au rythme aigu de son assourdissante mélopée. Soudain, il s'arrêta pour jouer le *reel.* Quatre jeunes femmes essayèrent de ressusciter devant nous la danse nationale, ce quadrille trépidant et sauvage qu'il faudrait voir courir par les gars en jupe courte, le genou nu et le poignard à la ceinture.

Quand je rentrai le long des rues silencieuses de la ville haute, mes oreilles résonnaient encore des chants aigres du *bag-pipe;* son rythme obstiné avait chassé les musiques banales, et il me sembla que la beauté des plafonds et des murailles, le pittoresque original de la petite cour, avaient vaincu, de leur réalité plus durable et plus forte, les mobiles apparences que nous y avions un moment agitées.

Le lendemain matin, le soleil entra me réveiller. Je courus ouvrir ma fenêtre à guillotine, étroite et haute, qui enchâssait dans l'épaisseur du mur son faîte triangulaire. Devant moi, au bout d'une rue déserte encore sous la buée matinale, le rocher du château, hérissé de sa forteresse, semblait avoir gardé notre sommeil. De loin, la masse seule m'apparaissait, citadelle abrupte

enserrant dans ses remparts des restes de palais, de chapelle, des corps de garde et des casernes. Au premier plan, la demi-lune d'une épaisse muraille percée à jour dressait sa batterie vide, dominant l'esplanade. Une fois dehors, je suivis la pente de la vieille ville : High Street et Canongate. Chaque étage avançait sur la rue, de toutes ses fenêtres, les tringles où séchaient du linge et des hardes multicolores. Les enfans grouillaient pieds nus dans les *closes*, étroites et longues ruelles qui traversent l'épaisseur des maisons populaires.

Je passai devant le vieux Tolbooth, tribunal et prison de jadis, tel, avec son horloge en saillie, entre deux poivrières, qu'il était déjà sous Jacques VI, quand la Canongate formait un bourg indépendant. Enfin, j'arrivai à Holyrood.

Derrière le château et sa chapelle ruinée, l'horizon était fermé par deux montagnes mélancoliques. A leur pied, il semblait une résidence seigneuriale, perdue dans une solitude, bien plus qu'un palais de roi à l'entrée de la capitale. Une sentinelle, en grande tenue de Highlander, allait et venait, l'arme au bras, comme s'il y avait à veiller encore sur une majesté. Et ce fond de collines nues, ces tours massives avec leurs toits en poivrières, ces tristes murs, ce soldat des régimens d'Écosse, composaient un ensemble d'une si intense couleur historique et d'une telle vérité rétrospective que je sentis, à la pensée de Paris et de ses palais, de la douce France et des châteaux enchantés qui se mirent dans la Loire, le frisson de détresse dont défaillit la reine Marie, quand elle se vit captive de son isolement et de sa grandeur, entre les rumeurs de sa capitale et le silence de ces pentes dénudées...

Cette impression du dehors se précise à l'intérieur. Que nous sommes loin d'un Fontainebleau ou d'un Saint-Germain! L'influence étrangère n'a pas pénétré là. Nul souffle des paradis de l'art n'a tiédi le ciel où se profilent ces tours; nul rayon de la vie voluptueuse et dorée des cours italiennes n'a jamais tremblé sur ces grossiers planchers, ni baigné la rudesse de ces panneaux de chêne. Voici la galerie de portraits, dans la partie du palais construite par Charles II. Elle n'a grand air que par ses dimensions et l'alignement, sur ses murs, des cent vingt effigies de souverains d'Ecosse, depuis Fergus Ier jusqu'au dernier des Stuarts. L'honnête praticien flamand qui exécuta la commande en gros du gouvernement écossais déploya dans sa tâche plus de conscience que de génie. Il s'était engagé, et tint parole, à peindre cent dix toiles

en deux années, moyennant une rétribution de 50 francs par toile. Mais il ne s'agit point d'art. Ces images sont là pour rappeler tous ceux qui commandèrent aux destinées de l'Écosse ou firent son histoire, qu'ils se nomment John Baliol, Robert Bruce, Macbeth ou Marie Stuart.

Je me suis attardé surtout dans l'antique tour du Nord-Ouest, où sont les appartemens de Darnley, et au-dessus, reliés par un escalier privé, ceux de la reine Marie : le cabinet de toilette, la chambre à coucher, le petit réduit où l'étrange souveraine soupait avec quelques familiers lorsqu'y pénètrèrent, le samedi 9 mars 1566, vers sept heures du soir, les assassins de Rizzio ; enfin le salon d'audience dont le seuil étale encore une large tache que la tradition attribue au sang du favori. Et la religion des souvenirs est si stricte que rien n'est restauré dans cette partie d'Holyrood, deux fois sacrée à la fidélité écossaise. Les tentures de damas cramoisi, aux franges et glands de soie verte, qui décorent le lit et la chambre, tombent en poussière, à peine en devine-t-on encore la couleur. Mais la tristesse de ces décors fanés convient bien à l'évocation d'une histoire dont la vérité égale les plus tragiques légendes. Les descendans des sujets de la reine Marie lui gardent un culte où il entre certes de la pitié pour ses malheurs, de l'admiration pour sa beauté, de la sympathie pour ses faiblesses, mais surtout un mystérieux amour pour l'antique lignée de princes nationaux qu'elle représente, l'orgueil de toute cette histoire révolue dont elle est la poésie encore vivante, de cette séculaire noblesse qu'elle revêt d'une grâce infinie, et de cette destinée écossaise qu'elle symbolise jusque dans sa lutte inégale et sa touchante défaite.

Pendant quelques jours, je suis dépaysé et je sens que tout m'est étranger. C'est la pénible impression de Leith qui reparaît et s'aggrave. Je vais flâner chaque soir dans les rues les plus animées. Aux devantures des boutiques une lumière crue éclaire des étalages sans goût qui offrent leur profusion de choses utiles et médiocres. Il y a des monceaux de comestibles, une gargantuesque richesse de jambons, de saucisses, de quartiers de bœuf; un pêle-mêle de lourdes pâtisseries, de confiseries grossières, de chocolats communs, de tabacs variés, de grenades et de pastèques. Tout cela dans une confusion qui déroute des regards habitués à l'ordre rigoureux et à l'élégance précise de nos vitrines. Je distinguais avec peine entre le charcutier et le boucher, le pâtissier et le

confiseur; les fruits ressemblent à des légumes, et le magasin du *tobacconist* a l'air d'une épicerie. Ici, un vague restaurant qu'on croirait un bar; là, un débit de spiritueux où l'on vend des portions de poisson. Un assortiment de casquettes orne l'entrée d'une maison de tailleur; et ce serait une induction téméraire de croire que ces chemises sont à la porte d'un chemisier.

Il n'est guère plus facile d'identifier les gens qui passent. Les enfans du peuple vont pieds nus, tous très sales, sans qu'on puisse reconnaître les petits vagabonds quasi-abandonnés et les bambins d'ouvriers. Beaucoup de femmes en cheveux : peut-être des jeunes filles qui ont fini leur journée de travail, peut-être d'honnêtes ménagères, peut-être des aventurières de la rue. Et ces jeunes garçons qui les accostent, sont-ce des apprentis ou des rôdeurs? Parmi les gens corrects, je ne reconnais que les clergymen, et mes yeux, avides de certitude, ne s'arrêtent avec sécurité que sur les robustes Highlanders. Encore ces fantassins ont-ils l'étrange usage de tenir à la main un frêle bambou de cavalier.

Dans la Canongate, les portes des *closes* sont fermées, et chaque embrasure abrite un colloque sentimental. Il faut marcher avec précaution : la rue est pleine des zigzags des ivrognes. Des femmes intoxiquées de whisky ricanent, titubent, tombent, et des jeunes filles aussi se traînent effroyablement ivres, les yeux saillans et hébétés, la figure tuméfiée, les lèvres gonflées sous un vomissement d'injures. Je bouscule un grand diable qui, debout, devant la porte basse d'une boutique de coiffeur, invective le patron. Celui-ci, très calme, continue sa besogne et se contente d'un bref avertissement. L'ivrogne s'obstine : alors le coiffeur dépose ses ciseaux et son peigne, sort de son officine, et d'un coup de poing en pleine figure étend l'homme raide. Puis il met son volet, rentre chez lui et ferme sa porte. Tout cela s'est fait en quelques secondes, avec une brutalité froide et résolue qui dénote l'habitude de ces exécutions. Hélas! un pire spectacle m'attendait dans High street : un de ces beaux soldats que j'avais vus si coquets et si crânes, avec les bas à revers, le kilt à carreaux et la veste de flanelle blanche, a roulé dans la boue. Les policemen l'ont remis à la ronde de nuit, qui remonte lentement, de son pas rythmé, vers la citadelle.

Arrivé devant ma porte, je me trouvai fort embarrassé. J'avais oublié la clef de l'entrée et la maison n'avait pas de concierge. Je sonnai plusieurs fois sans résultat. A quelques pas derrière moi,

un policeman m'observait. Son attention commençait à me gêner, quand il s'approcha, me salua militairement : « Vous avez oublié votre clef, Monsieur? » Et, sans attendre ma réponse, il tira de sa poche un passe-partout, ouvrit la porte, fit un second salut et s'éloigna.

Pour la première fois, je pénétrai dans ma chambre avec plaisir. Je fus reconnaissant à toutes les choses silencieuses dont j'étais entouré de m'offrir un refuge contre les rumeurs et les spectacles de la rue. Les images que je rapportais de ma promenade à travers cet enfer anglais d'Édimbourg s'unissaient, s'organisaient dans ma tête fatiguée. C'était une masse encore confuse et qui se dressait devant moi avec je ne sais quelle hostile résistance. Il me semblait que la vie anglo-saxonne prenait forme et figure en ce vaste corps dont l'aspect muait sans cesse des titubations agitées de l'ivrogne à la rassurante démarche du patient, paisible et solide policeman.

On m'avait recommandé l'office militaire du dimanche à l'ancienne cathédrale de Saint-Gilles. Sur la place de l'église, la foule, qui a partout les mêmes curiosités, attendait les soldats. De toutes les rues affluaient les fidèles, leurs trois livres sous le bras : *Holy Bible*, *Prayer Book* et *Church Hymnary :* les enfans en avaient leur charge. Par le portail grand ouvert, un flot humain envahissait le temple. Soudain le silence de la rue est déchiré du bourdonnement strident des *bag-pipes* et du bruit des fanfares. Voici, descendant Castle Hill, l'admirable régiment des Gordon Highlanders. En tête, les sonneurs de cornemuse, rythmant leur allure de montagnards au pibrok héroïque et sauvage. Ils défilent la tête droite ; et leur uniforme sombre, — jupe courte, justaucorps vert et petite toque, — dans une envolée de rubans, prend un air de fête. Derrière, à un intervalle de quelques pas, tout le régiment suit, musique en tête et tenue de gala : la veste rouge, le kilt à carreaux, le plaid de tartan agrafé d'une boucle d'argent à l'épaule, et le haut bonnet de fourrure dont la retombée floconneuse cache le côté droit du visage. Je ne sais quoi d'archaïque et de barbare rehausse le défilé discipliné de cette troupe sans armes et se concentre en un personnage étrange, placé au centre des musiciens et qui les domine tous, comme l'ancien tambour-major de nos régimens. Une peau de léopard éployée sur sa poitrine tombe plus bas que ses genoux. Il s'avance rejeté en arrière, faisant saillir devant lui une « grosse caisse » démesurée, sou-

tenue par des courroies qui lui prennent les épaules. Ses deux bras agitent frénétiquement les marteaux, qui s'élèvent, retombent, bondissent, tournoient en moulinets au-dessus de sa tête, dans le délire d'une maëstria furieuse rythmée par leurs coups sourds.

Selon l'usage de l'Église presbytérienne, il y eut lecture de la Bible, cantiques, prières et sermon. Mais je n'eus point un seul instant, dans cette nef grandiose où les vitraux agitent de mobiles lueurs, l'impression de froideur laïque et rationnelle que donne le prêche protestant entre les murailles nues des temples sans mystère. Ici, l'ombre est religieuse. Des siècles de catholicisme ont divinisé le silence de ces voûtes et leur demi-jour inondé de rayons. Aussi, lorsque dans le chant des soldats monta l'hymne de vaillance et de foi soutenue par l'harmonie des cuivres qui retombait à chaque strophe sur un roulement de tambours, je sentis toute la beauté de ce présent qui ne fait que continuer le passé, et lui emprunter ses décors, comme, dans les beaux sites que le touriste admire, les ruines mêlent l'histoire morte à la nature vivante. Il faut bien admettre, puisqu'elle est un fait, cette harmonie où l'Écosse d'aujourd'hui a réconcilié tant de contradictions. Ce peuple de puritains semble avoir oublié l'hostilité de Marie-Stuart et de Knox; ces âmes moralisantes ne s'offusquent point des voluptés qu'exhale une vie trop amoureuse; ces sages esprits politiques ne sont point gênés dans leur loyalisme. Leur amour de la reine Marie ne détourne pas leurs hommages du trône d'Élisabeth. C'est que, là-bas, les puissances du présent aiment mieux hériter du passé que l'insulter ou le maudire. Elles l'honorent, parce que tout ce qui est vient de lui et que le travail accumulé des siècles est le seul capital de la famille humaine; elles le chérissent, parce qu'il est l'effort endormi des aïeux; elles composent avec lui, parce qu'elles savent que « l'humanité compte plus de morts que de vivans. » La sagesse anglaise a compris un sentiment qu'elle partage : elle s'est bien gardé de heurter la tradition nationale de la patrie vaincue. On sait bien, dans les deux royaumes unis, qu'il n'est point nécessaire, pour marcher d'un pas assuré, de se croire nés d'hier et qu'une nation s'y prend mal à renier son histoire pour continuer sa vie. Les générations présentes puisent une force singulière dans le sentiment qu'elles vivent et travaillent depuis si longtemps, que tant de destinées ont préparé la leur, et le passé offre un point d'appui solide au levier avec lequel de telles volontés espèrent soulever l'avenir.

L'âme nationale demeure ainsi consciente d'elle-même, et se plaît à éclairer ses profondeurs, à discerner ses propres élémens. Flânez aux vitrines des libraires : ce ne sont que vues de l'Écosse, de ses sites, de ses ruines; livres sur l'Écosse, histoires des clans, monographies des lieux célèbres; ce sont les portraits de ses grands hommes, des personnages illustres, de tous ceux qui ont pris une part à sa destinée, qui ont exprimé ou séduit son âme. Et surtout ce sont les œuvres elles-mêmes. Robert Burns et Walter Scott sont omniprésens en d'innombrables éditions, de luxueuses et de populaires, format de bibliothèque et format de poche, recueils compacts ou séries de légers volumes. Autour d'eux, et comme des rayons de leur gloire et des réfractions de leur génie, les chants des poètes, les évocations des romanciers, les récits des historiens, tout ce monde de vérité et de rêve qui enveloppe une nation comme le ciel enveloppe un paysage.

II

Quand je partis vers les Hautes-Terres, j'avais déjà rayonné aux environs d'Edimbourg, et les évocations de la merveilleuse cité s'y étaient à la fois précisées et approfondies. Ce pays est beau comme le souvenir. Dans le large rectangle par où les Highlands celtiques se rattachent à l'Angleterre, l'Écosse semble avoir concentré ses forces pour les déployer en un lourd front de bataille en face de l'ennemi. C'est là que se pressent sa gloire et sa prospérité. Elle y épanouit ses richesses et ses résistances. Nous y trouvons aujourd'hui son agriculture la plus prospère, son industrie, et les magnifiques débris de sa grandeur religieuse et militaire, qui idéalisent sa vie présente.

Le climat, moins rude que dans les Highlands, et le sol plus fertile, permettent les cultures. C'est dans des champs comme les nôtres ou parmi de petites villes heureuses que s'épanouit la poésie des ruines. Les abbayes et les palais mêlent le rêve de l'histoire à l'activité des jours paisibles. Voici la ruine délabrée de Craigmillar, près d'un hameau qui porte encore le nom de Petite-France. La reine Marie avait fait du château une de ses résidences favorites, et sa garde française logeait au village. Un peu plus loin, à l'Ouest de la capitale, le palais de Linlithgow dresse sa masse quadrangulaire, percée tout en haut de jours étroits qui lui donneraient un air de prison, n'était je ne sais

quelle fruste noblesse qui les éclaire comme un invisible soleil. C'est le Versailles des rois d'Écosse. Il ressemble au nôtre comme Holyrood au Louvre des Valois. Marie Stuart est née derrière ces massives murailles, dans une chambre dont tous les Écossais vous indiqueraient la place, à l'angle de l'Ouest. Plus loin encore, tout à la pointe du Forth, commandant le détroit d'un côté et de l'autre la vallée, voici Stirling, le pendant d'Édimbourg et qui fut comme une seconde capitale du royaume. Une colossale forteresse domine la ville et les plaines d'alentour. Elle aussi couronne une colline abrupte, sorte de rocher à pic, hérissé de ce château qui fait bonne garde. Nous sommes entrés par une voûte sombre, sur le pont-levis abaissé. La citadelle enserre dans ses casernes un délicieux palais. Des remparts, j'ai vu un Highlander en sentinelle se promener l'arme au bras le long des chemins de ronde. Rien ne semblait changé depuis des siècles ; mais des sillons bien tracés rayaient de jaune et de vert le champ de bataille de Bannockburn. En face, sur une colline boisée, le monument de Wallace, autre sentinelle immobile et qui semble monter une garde d'honneur. A l'horizon, nous devinons la silhouette des Hautes-Terres d'où descendaient, comme d'un réservoir intarissable, les obstinés défenseurs de l'indépendance, héros et martyrs de la nationalité écossaise, vainqueurs avec Robert Bruce et vaincus avec Charles-Edouard.

La colline du Château s'abaisse doucement vers la ville. Nous avons suivi sa pente et rencontré l'église qui porte encore le nom des Greyfriars, moines gris. Jacques VI y fut couronné le 29 août 1567. Le comte de Mar tenait dans ses bras le prince, âgé de treize mois. Knox prêcha le sermon du sacre ; le comte de Morton et Lord Hume firent les sermens au nom du roi ; après la cérémonie, le comte de Mar rapporta le monarque dans sa *nursery*. Aujourd'hui, la petite ville mène sa vie tranquille dans les décors du passé. Nous avons vu la maison d'Argyle, vieil hôtel dans une cour exiguë. Il sert maintenant d'hôpital militaire. C'est un rappel, en terre d'Écosse, de notre Hôtel de Cluny. Mais la petite façade Renaissance est lourdement flanquée d'une grosse tour féodale, tandis qu'à l'angle opposé, la pointe d'une poivrière se dégage des murs pour percer le toit. Les armes ducales s'étalent au-dessus de la porte dans un cadre de pierre, et des figures de soldats convalescens nous regardent derrière les petits carreaux des fenêtres aux frontons sculptés. Je me suis arrêté aussi devant le

Guild Hall qui semble un chalet de pierre emprisonnant un clocher d'église. Et j'aurais voulu vivre quelques jours, veiller quelques soirs, dormir quelques nuits dans cette ville où l'Histoire se révèle aux yeux et semble inviter le voyageur à s'arrêter pour la comprendre et pour l'aimer.

Mais je ne suis qu'un passant et je dois continuer ma route. Nous allons vers la colline qui regarde le rocher de Stirling et sert de piédestal au monument en l'honneur de Wallace. La chaleur du jour était tombée. Nous suivions une route poudreuse, bordée de prairies et de maisonnettes. Nous voici sur le bord de la rivière de Forth, que traverse un vieux pont en dos d'âne avec une pyramide pointue à chacun de ses quatre angles. Des pierres s'entassent à la base des piliers et font des parterres ruinés d'où grimpe le lierre qui tapisse les arches. Un peu plus loin, un beau pont de fer a été construit pour les besoins nouveaux. Mais on n'a eu garde de démolir celui qui si longtemps suffit aux ancêtres et mire aujourd'hui dans l'eau sombre son image ennoblie par le temps. Devant nous, le long tertre boisé où se dresse la tour. A mesure que nous approchons, nous voyons mieux son architecture hardie, qui déchire l'air du soir de ses aiguilles de pierre. Étrange comme le défi d'un burgrave et triomphale comme une évocation de la légende wagnérienne, elle hausse son témoignage épique d'héroïsme et de victoire dans une apothéose de grandeur militaire et de religieuse noblesse. A l'un des angles, s'ajoure la cage étroite d'un escalier de pierre. A l'autre, regardant la plaine, et face à la statue de Robert Bruce qui de l'autre côté de la vallée se dresse dans la cour de Stirling, une immense effigie du héros se détache de l'arête vive. Debout sur un socle en saillie, il tient haute et droite son épée qui commande et protège. Sa main gauche repose sur un bouclier dont la pointe est appuyée à terre; il est gaîné des mailles de fer de son armure et le manteau noué sur la poitrine et rejeté en arrière découvre un sayon léger pressé d'une ceinture de cuir. Le casque sans cimier et sans visière donne une physionomie romaine au visage de ce royal soldat. Mais, au-dessus de sa tête, à demi engagée dans l'anfractuosité d'une ogive dont le sommet surplombe, la haute couronne d'Écosse repose à l'abri du glaive. Je ne crois pas qu'on puisse exprimer plus d'amour, d'admiration et de piété que dans ce monument jailli du sol en regard de la forteresse illustre et ce face à face des deux guerriers séparés par le champ de bataille où leur

vaillance fit triompher les destinées de leur peuple. L'Écosse a le génie de l'hommage.

Un autre jour, j'ai visité, dans une rafale de vent et une tourmente de poussière, la petite ville de Haddington, l'Haddington de Knox et de Carlyle. On l'appelle la *Lampe des Lothians*. Le Réformateur y est né, et j'ai vu la maison qu'habita son ardent apologiste. D'un vieux pont, je regardai la rivière, qu'un charretier passait à gué et je suis monté vers la grande église de pierre rose à demi ruinée. Une partie de la nef est à ciel ouvert ainsi que la tour carrée qui s'élève au centre. L'autre est restaurée pour le culte, temple d'aujourd'hui dans les ruines de l'Église abbatiale, touchant symbole bien propre à nous faire entendre que dans les débris de sa grandeur morte ce peuple sage pense trouver le plus noble asile aux besoins du présent.

Vous ne pouvez faire un pas dans cette région du Forth, dans ces comtés de Stirling, Linlithgow, Edimbourg, Haddington et Rosburgh, sans y être enchanté de la magie de l'histoire, belle comme une légende. Voici Melrose, rêve gothique, éternisé dans la grâce hardie de la pierre, ruine adorable qui laisse voir le ciel et n'arrête la liberté du regard qu'au miracle de ses colonnettes, aux découpures de ses dentelles ajourées, aux lignes si sveltes qu'épanouit en broderies l'immense baie ogivale ouverte sur l'orient. Le temps n'a pas détruit tout seul cette beauté qui défiait ses outrages. Bâtie par David Ier, l'abbaye fut bientôt incendiée par les armées anglaises, relevée par Robert Bruce, et brûlée deux fois encore. Ses débris attestent aujourd'hui la lutte séculaire, et leur témoignage égale encore la gloire qu'il rappelle.

Puis, c'est Dryburgh, ruine plus misérable : des pans de muraille couverts de lierre et dans la pointe d'un pignon en triangle une rosace toute simple ; des restes du cloître avec les portes normandes ; enfin, isolée comme une tombe, l'aile mieux conservée, rectangle tout découpé d'ogives et détruit à mi-hauteur, qui abrite les sépultures de sir Walter Scott et de sa femme. Il est bien, là, dans son pays natal, non loin de ces autres ruines, l'abbaye de Jedburgh, l'abbaye de Kelso. Il passa tout près de là ses premières années, chez son grand-père, à Sandy-Knowne, où le soignaient sa grand'mère et sa bonne tante Janet. Puis il vint à Kelso même, et c'est là que, dans un vieux jardin, le maladif enfant de treize ans lut pour la première fois, sous l'ombre d'un platane, le recueil d'anciennes ballades, *Percy's Reliques*, dont

le charme le captiva si fort qu'il en oublia de dîner. Toute la contrée s'appelle aujourd'hui la terre de Scott, *Land of Scott*, comme il y a, au sud de Glasgow, dans les comtés d'Ayr et de Lanark, la terre de Burns, *Land of Burns*. Oh ! le fidèle pays ! Il honore ses poètes au point de leur consacrer la région qu'ils ennoblirent en respirant son air et qui semble aujourd'hui leur devoir le plus pur de son charme, parce qu'ils en reçurent jadis le meilleur de leur génie.

C'est bien ici, en effet, l'Écosse de Walter Scott, la romantique Écosse des eaux fraîches, des vallées vertes, des collines boisées et des belles ruines. Elle demeure à jamais vivante pour nos âmes dans l'œuvre de l'écrivain national et semble se faire visible à nos yeux par l'évocation enchantée qu'il appelait son roman de pierre. Abbotsford est une de ses œuvres et, je crois bien, son œuvre préférée. N'y cherchons point la logique d'un plan préconçu. Cette harmonie confuse des pavillons, corps de logis, pignons dentelés, flèches, pinacles, balcons et tourelles, trahit une inspiration plus libre. Le baronet a bâti sa maison comme il contait ses histoires, avec la même fantaisie et le même amour. Il en a pris les matériaux dans les ruines du passé, et, dociles à son appel, ils viennent s'ordonner en de nouvelles combinaisons. Les murailles de la maison et celles du jardin sont faites de vieilles pierres sculptées provenant de toutes les parties de l'Écosse. La porte du vieux Tolbooth d'Édimbourg a trouvé place à l'extrémité Ouest, où elle ouvre dans une cour. A l'autre bout, façade Est, les visiteurs entrent par un portail copié du palais de Linlithgow. Les panneaux de chêne sculpté qui revêtent les murailles du vestibule viennent du palais de Dunfermline, ainsi que le plafond. Les détails d'architecture sont copiés de Melrose et de Roslin. Tout autour de la corniche sont les armoiries des Douglas, des Scotts, des Kers, des Armstrongs et autres grands clans de la Frontière qui, comme le rappelle une inscription en style archaïque, « gardèrent les marches d'Écosse dans le vieux temps pour le roy. » Partout une profusion d'armes, de cors de chasse, de cornes de cerf. C'est un sanctuaire du passé, où l'âme de W. Scott respirait à l'aise, comme celle du moine fervent dans le sanctuaire de Dieu. Il y voulut mourir, et, quand on le rapporta malade, irrémédiablement frappé, la lueur vacillante de sa pensée n'éclairait plus qu'une idée fixe : « Je sais maintenant que je suis à Abbotsford. » C'est pour sauver la chère demeure

qu'il soumit sa vieillesse au plus rude travail, comme il avait dissipé sans compter, pour l'élever et l'embellir, les trésors de sa prospérité. Ce domaine et ce palais furent l'objet de toutes ses complaisances, il aimait en eux tous les chers paysages, tous les beaux vestiges qui avaient éveillé son imagination, le charme de la vivante Écosse et la poésie des anciens jours, toute la nature de son pays, toute son histoire, toute sa légende, tout ce qu'il avait vu de sa vérité et de sa beauté, tout ce qu'en avait deviné son âme éprise. Abbotsford lui résumait son rêve : c'était la plus aimée de ses œuvres, parce qu'elle était l'image de ce qu'il aimait le plus.

Et l'amour fut le maître de son art. L'imagination de sir W. Scott erra d'abord, mélancolique et charmée, parmi les souvenirs; puis elle sentit se concentrer en elle les rayons brisés de cette grandeur et de cette beauté prêtes à reparaître parmi les hommes et elle s'anima du désir de ressusciter une vie qui, dans les limbes de l'histoire, attendait sa venue. Et plus que jamais le génie se manifesta créateur, parce qu'il s'était fait libérateur. Son office fut de dissiper les ombres de la mort, qui enveloppaient le sommeil de la vieille Écosse, et de la faire paraître, délivrée aussi des ombres de la vie, dans la poésie de sa vérité. Sans doute W. Scott idéalisa le passé de sa patrie, mais l'idéal qu'il découvrit au fond de l'histoire, peut-être parce qu'il le sentait au fond de son cœur, est plus vrai que toutes les apparences de la réalité. Il satisfait les âmes qui se reconnaissent en lui, s'y complaisent et s'y reposent, s'y abandonnent jusqu'à s'identifier avec lui. Il devient ainsi leur modèle, elles se façonnent à son image. On peut dire que W. Scott est un père spirituel de la patrie. Il a donné un asile idéal au génie de sa nation, qui garde ainsi la claire conscience de lui-même et survit à sa fortune. N'essayons point, si nous n'avons pas pénétré ce rôle exceptionnel d'un homme, de comprendre le culte singulier qui lui est voué. Il y a de plus grands poètes, des romanciers d'un art plus savant, des artistes d'une perfection plus rare; il n'y a pas d'écrivain plus national, dont l'œuvre reflète mieux l'âme commune, en concentre plus de rayons et soit plus propre à la diriger à sa propre lumière. Faut-il donc s'étonner que cette œuvre soit un facteur de l'histoire et qu'en ce haut rang l'écrivain devienne un héros? Et c'est aussi le cas de Robert Burns, qui exprima avec une intensité de poésie plus émouvante moins d'élémens de l'âme écossaise.

C'est non moins le cas de John Knox. Et nous y pourrions joindre ces représentans plus discrets, les Th. Reid, les Dugald Stewart... C'est son âme immortelle que l'Écosse aime en leur génie, comme c'est son image qu'elle cherche dans les grandes figures de son histoire. Elle n'a plus de réalité que dans cette vie surnaturelle. Ses grands hommes ont sauvé son autonomie, et l'union avec l'Angleterre ne saurait prévaloir contre leur divin prestige. Fidèle à son nouveau destin comme à son ancienne gloire, elle relève son loyalisme du culte de ses héros. La religion de l'héroïsme ne se comprend nulle part mieux qu'en ce pays dont elle est vraiment rédemptrice, et nous ne nous étonnerons plus qu'elle y ait proclamé son évangile par le verbe enflammé de Carlyle...

D'autres excursions me firent voir la sauvage Écosse de la mer et des grèves. Je me rappelle des villages de pêcheurs au bord de ce duché de Fife que les Écossais appellent « un manteau de mendiant à frange d'or. » Dans leurs vêtemens goudronnés, avec leurs barbes en collier et leur teint hâlé, ils me semblèrent tout pareils à nos matelots bretons ; leur rude parler écossais avait les mêmes résonances gutturales ; et, par les étroites fenêtres fleuries, mon regard, qui plongeait dans les chaumières, vit de petites tables luisantes et des rideaux blancs trop teintés de bleu. Les ménagères préparaient le repas du soir. Je n'avais point l'impression de la misère, mais d'une vie très rude et du pauvre effort humain qui vient se raidir, sous tous les cieux, aux lisières des mondes, devant l'indifférence mouvante de la mer. Alors, je sentis monter en moi toute la mélancolie du voyageur qui « reconnaît sous des masques divers l'immuable détresse du vieil Adam. » Nous suivîmes la côte où les siècles ont laissé des épaves d'abbayes et de forteresses parmi les rochers et dans de petites îles. On nous conduisit en barque d'Aberdour à l'îlot d'Inchcolm. Une tour carrée, des murailles effondrées, une pauvre ferme : ce fut là, jadis, le glorieux monastère de saint Colomban, le missionnaire d'Irlande qui vint évangéliser le pays. Quelle solitude, ce soir, et quel silence ! Ici, comme dans la petite ville de Stirling, comme parmi les ruines de Melrose ou de Dryburgh, j'ai cette impression que le pays *a été*. Les jours semblent ne survivre à l'histoire que pour en refléter le prestige, et leur activité paisible fait survivre dans l'éternelle beauté des choses un peu de ces énergies du passé dont les grandes flammes presque éteintes jettent encore des lueurs sur les armoiries mutilées du foyer. Mais cette

humble vie suffit pour animer le décor des ruines, pour humaniser les choses mortes, leur donner cette âme pareille à la nôtre et dont l'absence exile les splendeurs des musées dans leur gloire indifférente comme si, en se détachant d'elles, elle les avait détachées de nous. Sur cette terre, le présent ne peut pas se croire indépendant des âges disparus; il ne peut pas se donner l'illusion mauvaise qu'il existe par lui-même et serait sans ce qui fut. Au contraire, nulle part il ne se rend mieux compte de la solidarité des temps; nulle part il ne sent mieux et n'aime davantage les liens qui l'enchaînent et le soutiennent. Il a la religion du passé, qui est la plus grande idée des hommes, après celle qui les rattache à Dieu.

III

Me voici enfin au seuil des Highlands. Du train, qui longeait la côte de Fife, j'ai vu onduler au soleil d'août des blés d'or sur les grèves. Puis nous avons traversé le comté et franchi le *Firth of Tay* sur un pont de 1 800 mètres. A Dundee, nous changeons seulement de gare, à travers la cohue dont une visite princière emplit la ville pavoisée. Quelques minutes plus tard, nous descendions à Lochee. La propriété de nos hôtes est tout près du chemin de fer, à l'écart de la ville. Nous n'avons qu'à traverser la voie pour pénétrer dans le parc. Une simple et solide maison en pierre grise, avec pavillons en saillie, vérandahs, jalousies laquées de vert pâle, se détache sur les pelouses et les allées de sable. Je n'ai gardé de ma première soirée qu'une impression de douceur et de sérénité. Après le dîner, nous avons fait une promenade. Le long crépuscule d'Écosse alanguit le jour qui ne peut pas finir. La lune, tout d'abord rousse derrière des raies foncées de nuages, se dégage, monte et s'éclaircit. Les étoiles s'allument. Nous revenons par une nuit de velours, bleue, silencieuse et pure. Dans ce pays inconnu, tout est mystérieux à cette heure. J'aperçois au loin des lumières et je soupçonne une ville. Nous marchons sur une route d'une largeur démesurée, qui sépare des champs. Il souffle une fraîche brise. Nulle grandeur sauvage ne tourmente l'imagination, que repose la calme majesté de l'étendue et du sommeil. Nous sommes dans l'Écosse riante et laborieuse; mais elle est endormie, et l'ombre pacifique verse un délicieux oubli des fatigues, des soucis, des tumultes, à l'âme délivrée...

Nous sommes allés, le dimanche matin, à l'église catholique de Lochee. On l'appelle « l'église romaine » dans ce pays d'où la Réforme a voulu bannir le beau mot qui veut dire universel. Chacun de nos hôtes se rend à son temple presbytérien; car il y en a beaucoup et les Écossais sont très attachés à leur chapelle, à leur ministre. En attendant l'heure de l'office, je me suis promené à travers la petite ville. Tous les magasins sont fermés. On ne rencontre dans les rues fort propres que des fidèles chargés de la Bible et du *Church Hymnary*. Mon entrée à l'église me donne la sensation très douce que peut éprouver un voyageur quand, loin de son pays, il met le pied sur le pont d'un navire, lambeau flottant de la patrie absente. Rien ne me dépayse ici et tout m'y affranchit de la loi de l'espace. Le prêtre debout au bas des degrés de l'autel, les enfans de chœur, le parfum de l'encens, les paroles latines, le rite sacré toujours identique à lui-même, immuable parmi toutes les différences de race, de langue et de mœurs, symbolisent plus clairement que jamais pour moi l'universalité de la foi catholique et la communion des âmes qu'elle rapproche au-dessus des accidens éphémères et des décors changeans de la vie.

Je passai l'après-midi de ce dimanche d'Écosse à causer avec M. V... dans la solitude silencieuse de sa bibliothèque. Il m'avait mis entre les mains une histoire de Dundee, illustrée de tous les vestiges du passé, des monumens disparus et de ceux que le zèle conservateur des citoyens entretient avec tant de piété. C'était cette religion du passé que je retrouvais à l'embouchure du Tay comme à celle du Forth, au seuil des Highlands comme dans les marches glorieuses des Basses-Terres. Pendant que je feuilletais l'album, mon hôte lut quelques versets de sa Bible. « C'est un bon livre, me dit-il, très bon pour tous, et vraiment une ressource précieuse par son universelle diffusion. Il a fait beaucoup de bien à l'Écosse. » Je regardais son visage pensif, qu'une ardeur disciplinée faisait énergique et doux. Il m'évoquait celui de Knox, atténué, apaisé. Ce calme Écossais d'aujourd'hui, avec sa sérieuse sagesse, sa patience et sa piété, son optimisme un peu sombre, m'apparaissait comme un héritier tranquille du Réformateur. Il me représentait clairement l'Écosse puritaine, qui semble se reposer, depuis John Knox, dans la gravité de ses convictions pratiques et l'harmonieux équilibre de sa foi et de sa vie.

Mais j'avais l'âme encore trop pleine de la gloire passée pour accueillir l'erreur qui représente l'Écosse comme une terre de

barbarie où la Réforme aurait fait pénétrer un premier rayon. Partout s'élève du sol national, contre cette illusion de la partialité historique, le démenti des abbayes, où l'art du moyen âge attarde ses miracles, et des champs de bataille dont le nom seul évoque un héroïsme d'épopée. Peu de pays furent plus grands que ce petit royaume d'Écosse, si éloigné pourtant des foyers lumineux de la vieille Europe, si rudement occupé à se défendre. Ses antiques ballades attestent sa culture poétique, et la dynastie des Stuarts brille parmi les lignées royales. Il est très vrai que la féodalité belliqueuse y fut plus âprement divisée qu'ailleurs, surtout parce que la nature même du sol favorisait le régime des clans. Longtemps ce pays ne connut d'autre organisation que celle des bandes armées. Un jour vint pour lui, comme pour les autres, et à peu près vers le même temps, où l'esprit centralisateur des monarchies modernes y affirma la notion de l'État. Nul doute qu'elle ne s'identifiât trop étroitement à la personne du souverain. Et le souverain se trouva être une souveraine, jeune princesse élevée à la cour de France entre les Valois et les Guises. Elle parut chez elle comme une étrangère, despotique et fantasque. Les courages s'enflammèrent autour de sa beauté, tandis que les rivalités s'exaltaient autour de sa faiblesse. Ce fut, dans le triomphe des passions, un déchaînement d'orage. Une seule idée, dominant ce chaos, brillait de sa fixe lumière : l'idée religieuse. Knox y alluma le sentiment national; il identifia la réforme avec la liberté et l'indépendance écossaises. Le génie de l'Écosse entra dans la voie que lui frayaient la rude éloquence du prophète et son indomptable énergie.

Ce n'est pas grandir un homme que de mutiler autour de lui la beauté de l'histoire. La figure de Knox m'apparut plus vivante et plus vraie, quand je la vis se détacher du fond mouvant de son siècle, telle que la projeta la force du destin. Ne disons pas qu'il a donné une âme à l'Écosse; l'Écosse plutôt lui prêta son âme, et cette incarnation en fit un héros. L'âpre théologie qui anime les controverses d'un Calvin et soutient sa dogmatique raisonneuse s'efface ici devant les réalités de l'action. Carlyle appelle le protestantisme allemand « un glapissement d'argumentation théologique, » et il insiste avec son insolente rudesse: « C'est une contention sceptique, laquelle en vérité a glapi de plus en plus, en descendant jusqu'au voltairianisme lui-même, à travers les contentions de Gustave-Adolphe jusqu'à celles de la

Révolution française. » Knox avait mieux à faire que d'équiper une dialectique orgueilleuse. Dans les circonstances où le plaçait l'histoire, il représenta la nation et la cause de l'Écosse. « Les nobles du pays, appelés par leur position à prendre ce poste, on ne les y trouvait pas ; Knox devait marcher, ou personne. Reine malheureuse ; mais pays plus malheureux encore, au cas où elle serait heureuse. » N'est-ce point, à un tournant des destinées de ce peuple, le héros national, « un homme qui ne désirait pas voir la terre de sa naissance devenue un terrain de chasse pour les intrigans et ambitieux Guise ? » La terre de sa naissance! Voilà bien où il puisa sa force et la claire conscience de son rôle. « Qui êtes-vous? lui demandait un jour Marie Stuart, vous qui prétendez donner des leçons aux nobles et à la souveraine de ce pays ? » — « Madame, un sujet né dans le royaume. »

Oui, il était du royaume ; et plus d'une fois dans mon voyage je crus voir affleurer aux figures rencontrées le meilleur de son âme. Car c'est l'âme même de l'Écosse, à la fois nationale et religieuse, dont la religion s'orienta selon les hasards de l'histoire qui sont peut-être la logique de la nature. Le pays a peu changé depuis cette époque où commença de s'épanouir sa moderne personnalité. Aussi Knox reste-t-il une des expressions les plus vives de l'image nationale, et il ne faut plus s'étonner si l'Écosse, qui l'a façonné, paraît son œuvre. On croit voir l'empreinte du Réformateur sur les âmes que modèle encore le vieux génie du pays et de la race. N'avais-je point devant moi comme une effigie de sa propre figure en cet après-midi un peu vide et triste, où la tiédeur du recueillement dominical favorisait ma rêverie?...

Le lendemain, nous quittions à regret nos hôtes d'Elmswood, pour continuer notre tour des Highlands, et nous arrivions vers le soir à ce paradis de verdure, d'eaux glacées, de vallons et de ravins où une mouvante marée de feuillage assiège les îlots silencieux que forment les pelouses autour des châteaux et des villas. C'est la fraîche Écosse solitaire, dont les pentes ondulent comme des vagues boisées qui s'effondrent en gorges sombres ; la région des bouleaux pleureurs et des cascades, boisée, mouillée capricieuse et murmurante, au Nord du comté de Perth, à l'entrée de cette forêt d'Atholl qui le sépare des comtés d'Aberdeen et d'Inverness. Nous descendons à Blair Stholl. Sur le quai de la petite gare, Mrs B... nous attend, très simple et tout en noir. Elle a choisi cette station un peu plus éloignée de sa maison pour nous

faire suivre en voiture la route fameuse qui domine la passe de Killicrankie.

A Fincastle, dans un grand parc, deux maisons pittoresques, l'une à l'entrée, et l'autre plus loin, qui se détache sur le gazon. En passant devant la première : « Voici votre demeure, me dit Mrs B... Vous pouvez y écrire sur une table où Browning a composé un de ses poèmes. »

Quand j'entrai dans la salle à manger à l'heure du dîner, Mrs B... était transformée. Elle avait sur la tête une blanche parure, au cou, un large collier d'or. Elle portait une robe à traîne et son voile blanc rejeté en arrière lui descendait jusqu'à la taille. C'était une châtelaine des contes de Walter Scott, dans un de ces châteaux où les Stuarts ont couché. Les hautes lampes allumées aux coins de la salle, la table carrée éclairée d'un seul flambeau d'argent à trois branches, la lourde argenterie, la nappe aux broderies de soie, ce luxe sévère, cette atmosphère de cérémonie où les gens se meuvent avec tant de naturel et de bonne grâce, tout entretenait l'illusion d'un monde quasi-royal et d'une vieille aristocratie toujours vivace et charmante.

A dix heures, Mrs B... sonna. La file des bonnes entra silencieusement. Toutes étaient vêtues du même costume noir, où tranchait la blancheur du tablier et de la coquette coiffure brodée. Elles se rangèrent le long du mur, assises très droites sur leur chaise. L'une d'elles disposa au milieu du salon une petite table et un siège. Mrs B... s'avança d'un air grave, la Bible à la main, s'assit, ouvrit le livre et lut quelques versets. Puis elle s'agenouilla et tous les assistans l'imitèrent, tournés contre la muraille. Alors, elle récita le *Pater*. Lorsqu'elle se releva, les *maids* disparurent, et nous prîmes congé à notre tour.

Un orage avait éclaté, et de larges gouttes de pluie tombaient des feuilles. Quand je me trouvai devant la porte du vestibule ouverte sur le parc obscur, Mrs B... s'inquiéta de mon retour et me pria d'attendre un instant. Je pensai qu'elle allait m'envoyer quelqu'un de ses gens. Elle reparut enveloppée d'une mante, ses fins souliers vernis protégés par des sabots de bois. « Je vais vous reconduire, me dit-elle. J'aime tant sortir le soir, par la pluie, quand il fait bien noir! » Et, en dépit que j'en aie, Mrs B... avec sa robe de soirée, sa parure blanche et son large collier d'or, partit devant moi à travers les allées inondées que je ne distinguais même pas.

A minuit, je veillais encore devant la table de Browning. J'allai à ma fenêtre : un paysage de montagne se devinait dans l'ombre. La lumière de mes lampes projetait son halo dans la cour, et la vieille maison, endormie au pied des masses embrumées, faisait songer, avec sa façade basse, ses deux ailes en retour et les frustes sculptures de ses fenêtres à petits carreaux, à quelque manoir de *laird* écossais. C'était bien le meilleur cadre à mes impressions de ces derniers jours. Elles s'y organisaient en une image de vie simple, noble, indépendante et fière, toute pénétrée de la douceur sauvage que la solitude insinue dans les âmes, comme pour conserver leur pureté. Alors seulement certaines vertus peuvent s'épanouir. Je comprends mieux aujourd'hui l'Écosse fidèle à ses chimères, fervente dans ses croyances, libre de bien des convoitises et détachée de beaucoup de vanités. Son idéalisme a traversé les siècles et il imprègne encore d'une tenace essence la civilisation nouvelle.

J'ai respiré délicieusement ce parfum dans la maison de Mrs B... Reposé par cette nuit de fraîcheur et de silence, je traversai, le lendemain matin, le parc ensoleillé, et je trouvai la famille réunie au salon en attendant le *breakfast*. La lumière matinale entrait par les fenêtres ouvertes. L'aînée des jeunes filles se mit au piano, et sa mère lui choisit un cantique. Il glorifiait Dieu qui fait les matinées si belles et nos cœurs si charmés. Les paroles étaient certes d'un poète, et le chant d'un musicien. Il semblait que les premiers rayons du jour, à travers une âme très jeune, eussent divinisé leur beauté.

Il est assez habituel en Écosse que les domestiques ne paraissent point au repas du matin. Tout est préparé et dressé d'avance. Ce sont les enfans qui, après avoir mangé leur *porridge* (avoine concassée et cuite à l'eau), et un peu de poisson ou des œufs, s'empressent autour de leurs parens et des hôtes, dans l'intimité de la salle close. On devine assez, à de tels usages, un fond de simplicité patriarcale. Le luxe écossais, qui décore la vie, ne la transforme pas. Il reste une parure posée à la surface des choses : elle pourrait disparaître, sans leur rien enlever qu'un peu d'éclat. Les jeunes filles nous offrirent le thé, les tartines, les viandes froides et les gâteaux. Leur bonne grâce donnait à ce début de la journée comme un air de petite fête. Puis elles guidèrent notre promenade à travers le parc, jusqu'à des lacs dormans, lamés de feuilles sombres. Les rives ondulaient en

tertres de bruyères rosées ou violettes, et cet ensemble résumait pour nous, dans un décor humain, tout le paysage d'Écosse. Les propriétés seigneuriales font avec une incomparable noblesse les honneurs de la nature aux hôtes des châteaux.

L'excursion de l'après-midi nous conduisit à une ferme de Mrs B... On s'y arrêta pour le thé de cinq heures, que des bonnes, envoyées devant nous, avaient préparé et servi. La fermière accueillit sa « dame » à l'entrée et disparut; mais, bien qu'elle n'eût pris aucune peine, Mrs B... voulut la revoir et la remercier de nous avoir reçus et prêté une salle de la maison. Cette politesse, que j'ai si souvent remarquée, n'a rien de factice. Un évangélique sentiment domine les rapports entre les classes, et jamais je n'ai vu service plus exact, plus empressé que celui de ces jeunes bonnes à qui leur maîtresse dit simplement : « Ne pensez-vous pas qu'il est temps de faire atteler? » ou : « Je crois que vous pouvez apporter le café. »

Au départ de Blair-Atholl, nous traversons la région centrale des Highlands. C'est la désolation absolue : des lieues et des lieues sans un village. Encore est-ce la partie la moins déserte et la moins sauvage, puisqu'elle est coupée du chemin de fer. Mais ailleurs on peut, paraît-il, marcher trois jours sans trouver une maison. Notre train va lentement, entre des montagnes violettes, sous la mélancolie des écharpes de brume. Parfois un filet d'eau tombe en cascade et ravine la pente abrupte. C'est dans ce rude paysage de bruyère et de brouillard qu'il faudrait entendre l'aigre pibrok des Highlanders. Je comprends l'énergie de cette race, son détachement des choses qui la fit chevaleresque, son élan religieux et le tour pratique qu'elle donna toujours à ses visées spéculatives. Dans les douceurs d'un ciel indulgent, l'homme se laisse vivre. Il s'éveille aux violences de la nature et le problème s'impose d'ordonner sa vie. Les philosophes écossais ne perdirent point contact avec la réalité : ils aimèrent mieux s'évader d'une critique captieuse dans la doctrine du sens commun. Mais la théologie surtout convient à ce double souci de la pensée et de la conduite. Il y a un théologien dans chaque paysan écossais. Ce goût raisonneur dut favoriser singulièrement le succès de la réforme puritaine, qu'un ardent désir de bien vivre sauva de la dissolution rationaliste.

Je touchais au point le plus reculé de mon voyage, à ces Highlands de l'Ouest qui projettent dans une mer noyée de brumes

leurs caps déchirés, leurs contreforts abrupts et leur avant-garde de rocs, où la houle calmée glisse ses coulées de golfes. Le train qui m'amenait d'Inverness atteignit enfin la côte, et je vis surgir, pareil au rêve pétrifié d'un Ossian gigantesque, sous des nuages et des rayons, un chaos de pierre et d'eau, grandiose comme l'ébauche d'un monde et plus désolé que le débris d'un déluge. Nous suivions cette côte si étrangement découpée, où la voie se déroulait et se tordait au bas d'un talus à pic, d'un immense talus, chute verdoyante de l'Écosse dans la mer. C'était un ruissellement et des cascades d'eaux vives, à travers un fouillis de petites plantes et de fougères, une fraîcheur de feuillage et de rosée, toute la grâce de ce pays qui s'abîmait dans ces farouches fiords, dont le nom rauque de *loch* est comme le dernier cri de la gorge humaine sur les confins du monde.

Au milieu de ce chaos, la volonté de l'homme ne pouvait qu'expirer ou concentrer toute son énergie. Il semble que l'âme écossaise doive à la vertu de ces âpres spectacles son élément de résistance, et, par un contraste nécessaire, son invincible besoin d'ordre. Cet ordre, en vain le voulut-elle réaliser dans son histoire. Elle y échoua et n'appliqua plus son effort qu'à organiser sa vie intérieure. Qu'elle y ait réussi, c'est ce dont on ne saurait douter quand on a pénétré dans ces familles nombreuses, soumises à la discipline d'un puritanisme qui a plus de vigueur que de rigueur et rappelle moins la triste figure de Calvin que la jovialité de Knox. Je dis bien : la jovialité. Elle respire ici sur tous les visages et me fait penser à ce petit fût de bourgogne que Carlyle nous montre en souriant dans la cave de son rude théologien. L'hospitalité de mes Écossais en avait la saveur et en communiquait la gaîté. J'admirais leur santé morale, l'harmonie parfois un peu massive de leur existence, et sous leur cordiale bonhomie une grande noblesse. Il me souviendra toujours d'un mot que j'entendis devant la montagneuse île de Skye qui coupait l'immensité des flots. Comme je félicitais une mère de l'éducation qu'elle avait donnée à ses enfans, à ses sept enfans, elle me répondit simplement : « J'ai tâché qu'ils fussent indépendans des choses et à la disposition des hommes. »

Je me suis parfois demandé, à mesure que se dévoilait à moi l'âme écossaise, si elle n'était pas quelque peu sœur de la nôtre, et j'ai cru parfois le sentir assez nettement. Dans le vieux palais d'Holyrood où nos rois échangèrent avec ceux de l'Écosse

Cette hospitalité mélancolique et sombre
Qu'on se donne et se rend de Stuart à Bourbon,

il ne me semblait pas que le génie du lieu fût pour nous un génie étranger. Et cette impression s'affirma parmi les ruines d'où monte la religion du passé comme un encens dans l'air du soir. Elle ne se démentit point au contact plus direct de la nature éternelle et de la vie quotidienne. Le génie écossais est pareil au nôtre comme l'églantine des haies à la rose des jardins royaux. Il en diffère comme le sol et le ciel des deux pays. L'irruption de la mer dans les déchirures des côtes, le sommeil embrumé des pâturages, la verte aridité des montagnes ou la poésie mélancolique de leurs landes violettes, la solitude nuageuse et glacée des rives septentrionales, ont attristé et durci la destinée de ce fier petit peuple en qui nous pouvons reconnaître encore, sous des formes plus rudes, l'idéalisme, la grâce et la courtoisie du pays de France. L'histoire acheva la différence. L'héroïsme écossais dut s'obstiner surtout aux luttes pour l'indépendance. Sa ténacité maintint une nation. Les Robert Bruce et les Wallace dressèrent sur les droits de leur pays des épées tutélaires qu'auraient saluées Joyeuse et Durandal ; les licornes d'Écosse firent reculer à Bannockburn l'étendard que la bannière de Jeanne délogea d'Orléans ; et ce n'est peut-être pas une illusion d'imaginer que la race qui vécut des siècles de luttes et de rêves à l'extrémité affinée de la grande île britannique accueillit sur sa rude terre et sous son ciel changeant les chimères exilées du redoutable empire des Angles. Un homme d'esprit qui connaît à fond les pays d'outre-Manche me disait un jour : « Si la géographie était raisonnable, elle eût retourné l'Angleterre pour mettre l'Écosse en face de nous. »

Quand, au retour, je m'arrêtai à Glascow pour y prendre l'express de Londres, l'empreinte de la brutale civilisation anglaise, qui finira peut-être par transformer le vieux royaume après l'avoir conquis, me rendit méconnaissable la terre des montagnards rebelles, de la reine Marie et de Walter Scott. Mais l'image de ce noble pays obsédait ma mémoire et je ne la vis pâlir qu'avec les étoiles, à l'heure où dans la nuit blanchissante, frissonnant à l'arrière du navire qui traversait la Manche, j'ai deviné, indécise encore à l'horizon lointain, la ligne gris-bleu de la côte de France.

FIRMIN ROZ.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 août.

Les Conseils généraux, qui sont habituellement des assemblées discrètes, l'ont été cette année plus que jamais. Leur session d'août s'est ouverte et fermée sans le moindre incident. On s'attendait, dans le clan ministériel, à des ordres du jour qui auraient témoigné au gouvernement confiance et admiration : ces ordres du jour ne sont pas venus. C'est à peine si on a pu en relever un tout petit nombre, autour desquels on s'est vainement efforcé de faire quelque bruit. Il y a pour le moment, dans l'opinion provinciale, une grande indifférence, ce qui n'est d'ailleurs un bon symptôme pour personne. Tant de déceptions ont amené de la lassitude et du découragement. On chercherait en vain des marques de satisfaction, même dans le parti radical-socialiste, qui est aujourd'hui au pouvoir : il a, lui aussi, le sentiment de la stérilité gouvernementale, et il commence à en manifester quelque impatience. Maintenant que vous avez sauvé la République, dit-il à nos ministres, ou plutôt aux siens, faites donc autre chose ! Mais c'est plus difficile, et on ignore encore, parmi tant de projets de loi qu'il a déposés pour la forme, si le gouvernement fera un effort sérieux pour en faire aboutir un seul. En tout cas, il chercherait en vain un encouragement quelconque du côté des Conseils généraux. N'ayant trouvé rien à dire, ils ont préféré se taire, et laisser les choses suivre leur cours sans y mêler ni approbation ni improbation.

Nous ne parlons ici que de politique intérieure. Au dehors, nos assemblées départementales ne pouvaient pas se désintéresser de ce qui se passe en Chine, et elles ont toutes tenu, ou presque toutes, à manifester, sous une forme quelconque, l'intérêt avec lequel elles suivent les travaux de nos soldats en Extrême-Orient. Le patriotisme, Dieu merci, ne s'endort jamais chez nous, et il unit aisément tous les

cœurs. M. le Président de la République n'a pas été étranger à ces manifestations : il en a donné personnellement le signal par les discours qu'il a adressés, à Cherbourg et à Marseille, à nos troupes qui partaient pour la Chine. Jamais il n'avait été mieux inspiré. A Marseille en particulier, M. Loubet s'est élevé au-dessus de la circonstance immédiate qui l'y avait appelé, à savoir le départ de nos soldats, pour parler des rapports permanens qui doivent exister entre l'armée et la nation. « Je suis venu, a-t-il dit, pour dissiper cette équivoque criminelle que l'esprit de parti essaie de faire naître et qu'il voudrait perpétuer, en cherchant à creuser un fossé entre l'armée et la nation. Tentative monstrueuse qui échouera, qui a déjà échoué, j'en ai la certitude... Nation et armée ne sont qu'un. » On sait de quel côté s'est produite cette tentative que M. le Président de la République a si sévèrement, mais si justement condamnée, et nous n'y insisterons pas. Le sentiment public en avait déjà fait justice, sans attendre les paroles officielles qui ont été néanmoins les bienvenues. Les journaux de Marseille ont rendu compte de l'émotion et de l'enthousiasme de la foule au moment où nos soldats abandonnaient le sol de la patrie. On a beau dire et beau faire, il y a dans les masses populaires un instinct auquel elles ne résistent pas, et qui les porte à exprimer leur sympathie ardente et profonde à ceux qui, sortis d'elles, vont défendre au loin les intérêts ou l'honneur du pays. Cette sympathie a fait explosion à Marseille. On raconte qu'un député socialiste, qui assistait à ces manifestations sans y rien comprendre, en a montré de l'étonnement, et qu'il a cru en trouver la cause dans l'atavisme, c'est-à-dire dans la persistance de la barbarie primitive. Nous croyons, en effet, que l'atavisme y est pour quelque chose, mais qu'il faut l'entendre autrement. Il y a entre les générations successives un lien qui les rend solidaires les unes des autres, héritières de leurs espérances, de leurs efforts, de leurs douleurs, et qui fait de la tradition transmise des plus anciennes à celles d'aujourd'hui quelque chose de toujours actif et vivant. Ce sont là les titres de noblesse d'une nation qui n'est pas née d'hier : malgré ses égaremens et ses défaillances partielles, notre démocratie n'est pas disposée à les renier. A l'exemple de M. le Président de la République, les Conseils généraux, soit dans les discours de leurs présidens, soit par des ordres du jour motivés, ont envoyé à notre armée d'Extrême-Orient le salut de la patrie lointaine, toujours présente à leur cœur. L'un d'eux, toutefois, a cru devoir y ajouter un vœu : c'est celui de l'Yonne. Il a exprimé le regret de voir se rouvrir les guerres de religion. Convaincu que les mis-

sionnaires sont les grands coupables de la perturbation à laquelle le Céleste Empire est en proie, et que, sans eux, les bons rapports n'auraient jamais été troublés entre l'Asie et l'Europe, il a engagé le gouvernement à chasser les missionnaires de toutes nos colonies, en attendant qu'on chasse les congréganistes de la métropole. M. Homais est éternel !

Les Conseils départementaux ont traduit un sentiment général dans le pays. Tout le monde y attendait avec une impatience de plus en plus vive des nouvelles de notre petit corps expéditionnaire, et on s'étonnait depuis quelques jours de ne pas en avoir davantage. Enfin le silence qui pesait sur lui a été rompu, et nous pouvons maintenant nous rendre compte de la part qu'il a prise à l'œuvre commune. Dans les premiers télégrammes arrivés en Europe, elle avait été singulièrement amoindrie. Ce n'est même pas assez dire, car ces télégrammes ne faisaient aucune mention de l'arrivée du contingent français à Pékin. Nous ne rechercherons pas s'il y avait là une omission intentionnelle : chacun est libre d'en penser ce qu'il voudra. Mais certainement les Anglais ont abusé de leur mainmise sur le télégraphe pour chanter les exploits des uns et négliger ceux des autres : il va sans dire qu'ils n'ont pas oublié les leurs. Nous n'irons pas jusqu'à leur en faire un grief formel, et, si nous le faisions, ce ne serait pas sans exception ni réserves. Le plus important de leurs hommes de guerre en Extrême-Orient, l'amiral Seymour, a en effet écrit à l'amiral Courrejolles, le distingué commandant de nos forces navales, une lettre pleine d'effusion cordiale qui fait également honneur à celui qui l'a écrite et à ceux qui l'ont inspirée. Il est impossible de mieux rendre justice à nos marins que ne le fait l'amiral Seymour. Sa lettre est d'autant plus significative qu'on la sent écrite au courant de la plume, sans la moindre préoccupation littéraire, sans aucun souci des négligences de style qui peuvent s'y présenter : c'est l'œuvre d'un soldat adressée à un autre soldat. L'amiral anglais s'y montre rempli d'estime pour le courage et l'endurance de nos marins, aussi bien que de reconnaissance pour l'appui qu'il a trouvé auprès d'eux. Il exprime l'espoir que cette confraternité d'armes, où l'on apprend mutuellement à se connaître et à s'aimer, resserrera les liens des deux pays. C'est un désir que nous formons comme lui. Rien, au surplus, ne rapproche plus les hommes que des dangers courus en commun, si ce n'est peut-être l'expression publique des sentimens de confiance mutuelle qu'ils ont rapportés de cette épreuve.

A ce point de vue, la lettre de l'amiral Seymour a peut-être plus fait pour la bonne entente des deux pays que tous les travaux des diplomates. Ces travaux viennent de l'esprit, tandis que la lettre de l'amiral semblait venir tout droit du cœur.

Il nous restait, toutefois, à savoir ce que notre corps expéditionnaire avait fait à Pékin. Y était-il arrivé avec les autres? Quel y avait été son rôle? Quelle partie de l'œuvre commune avait-il remplie? Sur tous ces points les premiers télégrammes anglais étaient muets, et c'est seulement au bout de dix jours d'attente, mêlée de quelque anxiété, que nous en avons enfin reçu un du général Frey. Alors le rideau s'est levé. Notre part dans la prise de Pékin et dans la délivrance des Européens n'a été inférieure à aucune autre : elle a été digne du courage de nos soldats, de l'intelligence et de l'esprit d'initiative de leur chef. Le général Frey avait depuis longtemps fait ses preuves; on savait ce qu'on pouvait attendre de lui; on ne doutait pas qu'au jour décisif il serait au premier rang. Nous nous réjouissons doublement de son brillant succès, car le général Frey est un de nos collaborateurs, et les lecteurs de la *Revue* savent qu'il pense et qu'il écrit aussi bien qu'il agit. Nos soldats, conduits par lui et secondés par le contingent russe, se sont bravement emparés de plusieurs portes de la ville. Mais ils ont fait plus. A la suite d'un combat de rues long et difficile, au milieu de barricades défendues obstinément par les Chinois, ils sont parvenus enfin au Pétang et ont délivré les missionnaires et les chrétiens qui, avec Mgr Favier, avaient subi un siège de deux mois. Ce sont là évidemment les chrétiens dont parlait M. Pichon dans le télégramme où il refusait de quitter Pékin avec une escorte chinoise : il aurait dû pour cela, disait-il, abandonner deux cents chrétiens à une mort certaine; il préférait partager jusqu'à la fin leurs dangers, quel qu'en fût le dénouement. On est heureux de lire dans le télégramme officiel du général Frey qu'à peine mis eux-mêmes en liberté, M. Pichon et les membres de notre légation se sont joints à lui et n'ont pas cessé de marcher à ses côtés. Cette attitude courageuse et vraiment française leur fait honneur. « A la légation française, avait déjà dit le général Frey, le moral est parfait. » Il y a eu à coup sûr, au moment des délivrances qui ont rempli la journée du 15 août, des scènes touchantes dont nous ne connaissons pas encore les détails, mais dont il est facile de deviner le caractère. Au milieu des atrocités chinoises, les civilisés d'Occident se retrouvaient, se reconnaissaient, se tendaient la main. On tremble à la pensée de ce qui serait arrivé si les troupes internationales étaient restées en route, ou si elles avaient dû

attendre de nouveaux renforts. La résistance des légations était sur le point d'atteindre ses dernières limites : quelques jours encore, et elle aurait cessé. L'insuccès de la première tentative faite sur Pékin par l'amiral Seymour était de nature à jeter du découragement dans les esprits de nos officiers, ou du moins à leur inspirer quelque timidité. S'ils avaient obéi à une circonspection qui semblait d'ailleurs si légitime, que seraient devenus les Européens enfermés dans les légations et les chrétiens dans le Pétang? Avec une audace que le succès a récompensée, les troupes alliées n'ont tenu compte que de cette considération. Malgré leur faiblesse numérique, elles ont marché sur la capitale, au milieu de campagnes en partie inondées, où les Chinois et les Boxeurs se présentaient devant elles en masses profondes. Rien n'a arrêté leur élan. Elles ont été en quelques jours sous les murs de la ville. Le lendemain elles étaient dans la ville même, et le surlendemain le palais impérial avait succombé.

Mais il était vide. Malgré les bruits contradictoires que les Chinois, fidèles à leurs vieilles habitudes, ont fait courir à ce sujet, il est aujourd'hui certain que l'Empereur et l'Impératrice ont pris la fuite, sans qu'on sache encore dans quelle partie plus ou moins éloignée de l'Empire ils se sont réfugiés. Et, quand même on le saurait, la situation n'en serait pas très sensiblement changée : avec nos forces actuelles, il nous serait impossible de nous mettre à la poursuite des fugitifs, et c'est même une question de savoir si, lorsque tous nos renforts seront arrivés et réunis, il y aura lieu de le faire. Cette course, en effet, pourrait durer longtemps. La Chine est immense, et pour peu que l'Impératrice prenne le parti de fuir toujours devant les troupes internationales, celles-ci devront fournir de nombreuses étapes avant d'atteindre le but mobile qui se dérobera continuellement devant elles. Il y aurait bien une solution : ce serait de déclarer déchue la dynastie mandchoue et d'en mettre une autre à la place. Peut-être se verra-t-on finalement forcé d'y recourir; mais combien sera-t-elle onéreuse et coûteuse! Une dynastie nouvelle n'aurait de force que celle que nous lui donnerions; elle ne nous en apporterait elle-même aucune. Ce serait donc pour les puissances l'obligation d'entrer à fond, et pour longtemps, dans les affaires chinoises. Il faudrait se résigner à une guerre civile dont le résultat le plus vraisemblable serait d'amener la dislocation de la Chine; et cela, certes, n'est souhaitable pour personne. Tous les gouvernemens protestent à qui mieux mieux contre une politique qui pourrait avoir cette conséquence, et nous les croyons sincères. Il ne faudrait pourtant pas trop s'y fier. Cette sincérité d'au-

jourd'hui pourrait bien se modifier avec les événemens et ne pas résister à certaines tentations. Il n'est de l'intérêt de personne de s'exposer à cette périlleuse épreuve : ce n'est pas celui des puissances, c'est encore moins celui de la Chine. Notre espoir est que, dans l'endroit ignoré où elle a trouvé un refuge, l'Impératrice comprendra que, puisque les puissances sont disposées à traiter, le plus sage de sa part est de profiter de leurs dispositions présentes et de ne pas leur laisser le temps d'en changer. Nous savons ce qu'est aujourd'hui ; qui peut dire ce que sera demain ?

Sans attribuer à telles ou telles puissances des desseins plus ou moins dissimulés, desseins qui n'existent peut-être pas encore, mais qui pourraient bien naître de l'occasion et que nous qualifierons d'éventuels, il est sûr que la politique de l'Angleterre, par exemple, et celle de l'Allemagne, doivent être l'objet d'une attention constante. L'Angleterre n'a pas en ce moment les mains tout à fait libres. Ses forces militaires sont encore absorbées par la guerre du Transvaal, sans qu'on puisse prévoir le jour où cet état de choses prendra fin. Cependant, si elle est occupée ailleurs, elle n'est pas aussi affaiblie qu'on veut bien le dire ; elle conserve l'espérance de retrouver bientôt la disponibilité de son armée de terre ; elle ne renonce à aucune de ses prétentions : tout au plus en ajourne-t-elle la poursuite. L'incident de Shanghaï est, à ce point de vue, très instructif.

Malgré quelques troubles partiels qui s'y sont produits et qui y ont été, jusqu'à ce jour, réprimés sans grande peine, la région du Yang-tsé-Kiang est restée calme ; on n'y a signalé aucun désordre grave. Cela était encore plus vrai qu'aujourd'hui au moment où les Anglais, sans motif apparent ou du moins suffisant, ont voulu débarquer des troupes à Shanghaï. S'ils en avaient de reste, il aurait été certainement plus utile de les diriger vers le Nord et de les unir au corps expéditionnaire qui opère dans le Tchi-li. C'est bien par là que les Anglais ont fini, mais c'est par là qu'ils auraient dû commencer. On connaît leurs projets sur le vallée du Yang-tsé : loin d'en faire mystère, ils ont voulu que personne ne les ignorât, et en effet personne ne les ignore, mais tout le monde n'est pas tenu de s'y prêter. Au reste, l'Angleterre a paru hésiter elle-même dans la manière dont elle les exécuterait, et, depuis ces derniers temps surtout, elle a semblé préférer ce qu'on a appelé la politique des portes ouvertes à celle des zones d'influence. La confiance très justifiée qu'elle a dans sa supériorité commerciale lui permettait d'atteindre ainsi son but avec autant de sûreté et beaucoup moins de frais. Aussi a-t-on été surpris de sa velléité d'action du

côté de Shanghaï. Toutes les autres puissances étaient engagées dans le Tchi-li où elles accomplissaient une œuvre d'intérêt général; elle-même, par tous ses organes officiels et officieux, se prononçait énergiquement contre toute démarche qui pourrait aboutir au démembrement de la Chine : dès lors, ne devait-elle pas s'abstenir d'une intervention isolée sur un point quelconque du Céleste Empire, et peut être plus particulièrement sur celui où on lui attribuait avec quelque fondement des ambitions particulières? La diversion qu'elle menaçait de faire devait inspirer quelque étonnement, voire quelque inquiétude, aux autres puissances. L'histoire, et même la plus récente, montre que l'Angleterre, lorsqu'elle est débarquée seule quelque part, fût-ce pour y rétablir l'ordre au profit de tous, ne s'en va plus, et ne tarde pas à considérer le pays comme lui appartenant. Une expérience aussi probante que celle de l'Égypte ne pouvait pas être perdue. Plusieurs puissances, et notamment la France, ont annoncé que, si l'Angleterre débarquait des troupes à Shanghaï, elles en débarqueraient également. La plupart ont des concessions à côté de la concession anglaise; il serait difficile de leur contester un droit dont l'Angleterre userait. Et il ne servirait à rien de dire que le gouvernement de la Reine avait obtenu une autorisation spéciale du vice-roi, car on conteste précisément au vice-roi l'autorité nécessaire pour l'accorder, et surtout pour l'accorder à celui-ci en la refusant à celui-là. Pendant quelques jours, on s'est demandé ce qui allait arriver. L'amiral Seymour avait été envoyé devant Shanghaï avec une intention qui paraissait claire. Néanmoins le gouvernement anglais, en présence de l'attitude de certaines autres puissances, montrait quelque hésitation, ou plutôt faisait quelques réflexions. Les journaux impérialistes, à Londres et à Shanghaï, lui reprochaient avec véhémence ce qu'ils appelaient déjà un recul; ils assuraient que le prestige britannique en subirait une irrémédiable atteinte; ils demandaient une action énergique et prompte. Le gouvernement ne s'y est pas laissé entraîner. Il a compris ce qu'il y aurait de grave, et assurément de répréhensible, à rompre le parfait accord qui avait existé jusque-là entre les puissances, et à soulever une question nouvelle avant d'avoir résolu celle qui était pendante à Pékin. Malgré les clameurs de la presse chauvine, il s'est contenté de débarquer quelques soldats dans sa concession de Shanghaï, exemple qui a été aussitôt suivi par nous; mais il ne s'agissait de part et d'autre que d'un petit nombre d'hommes, et d'une démonstration platonique. Le gros des forces britanniques a été, comme il convenait, dirigé vers le Nord. L'incident a donc eu le dénouement qu'il devait

avoir, et nous dirions que tout est bien qui finit bien, si nous étions sûrs que tout est fini. Mais est-ce bien certain? Il serait peut-être imprudent, parmi les préoccupations que doit causer l'avenir, de ne pas faire entrer en ligne de compte le mouvement que l'Angleterre a dessiné du côté de Shanghaï, peut-être avec la connivence de plusieurs vice-rois. L'avertissement ne s'adresse pas seulement à l'Europe, mais encore à la Chine. Si la situation actuelle se règle par un arrangement immédiat, il sera sans doute possible d'éviter des complications plus grandes; mais, si elle se prolonge, et si, en se prolongeant, elle s'embrouille et s'aggrave de plus en plus, nul ne peut prévoir tous les incidens qui risqueraient de se produire, ni le parti que telles ou telles puissances essaieraient d'en tirer. Un hivernage des troupes internationales en Chine, — et c'est là ce qui nous menace, — n'entraînerait pas seulement des conséquences militaires, mais des conséquences politiques qui, échappant dès aujourd'hui à toute prévision, pourraient bien échapper par la suite à tous les efforts pour les diriger ou les modérer.

Que dire de l'Allemagne? Son gouvernement proteste, comme les autres, contre toute pensée d'ambition personnelle. Il semble, à écouter le langage qui se tient sur tous les points du globe, que le désintéressement le plus édifiant soit, en cette fin de siècle, la vertu uniforme des nations et de ceux qui les guident. Mais, si on ne s'en tient pas au langage, si on regarde, si on observe, si on réfléchit sur ce qu'on voit, la conclusion est différente. L'empereur Guillaume aime d'autant plus la mise en scène qu'il s'y entend à merveille : aussi convient-il, dans tout ce qu'il dit et dans tout ce qu'il fait, d'attribuer une part à l'exercice de cette faculté un peu théâtrale qu'il pousse parfois jusqu'à l'exubérance. Il étonne, il entraîne, il éblouit. Mais on se méprendrait en croyant que c'est là l'homme tout entier. Sous un décor romantique, l'Empereur allemand conserve un esprit très pratique, parfaitement lucide et avisé, et qui laisse rarement échapper l'occasion de s'assurer quelque avantage. Depuis qu'il est sur le trône, l'Allemagne ne s'est certainement pas diminuée en Europe, et elle s'est considérablement agrandie dans d'autres continens. En Afrique, il n'a fait, si l'on veut, que continuer en la développant une politique commencée avant lui; mais l'œuvre allemande en Asie est la sienne propre; c'est lui qui en a eu l'initiative; on se rappelle avec quelle brusque audace il l'a entamée, et personne n'a la simplicité de croire qu'il n'ait pas l'intention de la pousser plus loin. Ses derniers actes ont confirmé ce sentiment.

La nomination du feld-maréchal de Waldersee n'a pas été moins imprévue que la plupart des autres manifestations de la volonté impériale. Guillaume a mis subitement le monde en face d'un fait accompli, en lui demandant une adhésion et non pas un conseil. Depuis, dans un discours retentissant comme sont tous ceux qu'il prononce, il a causé une nouvelle surprise en assurant que c'était l'empereur de Russie qui avait eu la première idée de la nomination du feld-maréchal de Waldersee. Il y a là un problème politique, ou peut-être psychologique, dont la solution échappe. Nous ne nous chargeons pas de démêler dans quelle mesure, ni sous quelle forme, les deux empereurs se sont mutuellement suggestionnés; et d'ailleurs, peu importe. Si l'idée première est réellement venue de Saint-Pétersbourg, on s'en est emparé à Berlin avec tant de hâte que l'empereur Nicolas n'a même pas eu le temps de nous en parler. Cette précipitation est curieuse à relever : elle donne la sensation d'une harmonie préétablie. Quoi qu'il en soit, la nomination du maréchal de Waldersee, si elle était vraiment désirée en Russie, n'était attendue nulle part ailleurs. On l'a acceptée, et nous l'avons acceptée comme les autres, malgré les répugnances particulières que nous pouvions en éprouver, parce qu'il n'y avait vraiment rien à dire contre l'illustre maréchal. Il passe dans son pays pour un homme de guerre de premier ordre. Il jouit d'une réputation européenne, et tous les connaisseurs assurent qu'elle n'a rien d'usurpé. Il fallait donc bien s'incliner. Plus tard l'empereur Guillaume, dans un nouveau discours, a affirmé que l'adhésion universelle au choix qu'il avait fait était une reconnaissance non moins universelle de la supériorité de l'Allemagne, tant au point de vue de l'organisation qu'au point de vue de l'action militaire. En cela il se trompe, et, si la question avait été préalablement posée de la sorte, elle aurait reçu des solutions moins uniformes. Mais, dans cette affirmation toute personnelle de l'Empereur, on aperçoit un trait de son caractère et une aspiration à l'hégémonie militaire dont on doit désormais tenir compte. Il y a en tout cela un étalage de puissance qui peut faire des effets assez différens sur l'Europe et sur la Chine: nous souhaitons sincèrement que l'effet produit sur la Chine soit de nature à la faire réfléchir sur les projets ultérieurs de l'empereur Guillaume, et l'amène en conséquence à des dispositions immédiatement conciliantes. Ce qui frappe dans les allures de la politique allemande, c'est la mise en œuvre de moyens disproportionnés avec le but à atteindre, à supposer du moins que ce but soit bien celui qu'on avoue. Le feld-maréchal de Waldersee s'imposait, ne fût-ce que par le bénéfice de son grade,

comme commandant des forces internationales en Chine ; aucune rivalité ne pouvait se dresser devant lui ; mais était-il bien nécessaire, pour résoudre militairement la question chinoise, d'envoyer en Extrême-Orient un personnage de cette envergure, et n'y avait-il pas dans ce choix quelque chose d'excessif ? L'événement a déjà répondu, puisque la nomination de M. de Waldersee était à peine faite que les troupes internationales à Tien-Tsin n'ont pas cru avoir besoin de l'attendre pour courir à Pékin : elles y sont effectivement arrivées sans lui. On a sans doute un peu trop méprisé les Chinois jusqu'à ce jour ; ils pourront par la suite devenir sur les champs de bataille des adversaires plus dangereux qu'on ne l'a cru ; mais nous n'en sommes pas encore là, et c'est faire dès à présent beaucoup d'honneur à ces soldats rudimentaires que de brandir sur leur tête, en manière d'épouvantail, sinon la supériorité sur toutes les autres, au moins l'énormité de l'organisation militaire de l'Allemagne, et de leur dépêcher le premier homme de guerre de ce pays, en assurant qu'il l'est aussi du monde entier. Ce n'est pas suivre le précepte d'Horace :

Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus
Inciderit.

Le dénouement n'avait pas besoin de l'intervention d'un si grand guerrier ! Mais, dira-t-on, il ne peut qu'en profiter. Soit : nous souhaitons qu'il en profite pour se produire avec plus de promptitude. Sinon, nul ne peut savoir ce qui se passera en Chine, lorsque cent mille hommes seront réunis sous la main du feld-maréchal de Waldersee. L'empereur Guillaume ajouterait une surprise de plus à toutes celles qu'il nous a déjà ménagées, si ce déplacement ne devait, en somme, servir à rien du tout. Nous ne lui attribuons pas dès maintenant une politique arrêtée et précise ; il faut laisser aux circonstances la part de hasard qu'elles comportent ; mais, quand on a provoqué l'occasion, et qu'on s'est mis en mesure d'en recueillir le fruit, il est rare qu'elle ne vienne pas justifier une habile prévoyance. En tout cas, le prestige de l'Allemagne en Extrême-Orient ne peut que gagner au rôle que le feld-maréchal est appelé à remplir, et l'empereur Guillaume a su montrer à mainte reprise que le prestige était une force dont il sait admirablement tirer parti.

Il serait facile de poursuivre cette étude et de montrer d'autres puissances encore, soit européennes, soit asiatiques, prêtes à une politique un peu moins désintéressée qu'elles se plaisent à le dire. Comment le leur reprocher ? Cela est dans la nature des choses. Il arrive

même assez souvent qu'un gouvernement, aussi bien qu'un homme, ne se doute pas par avance de ce qu'il sera amené à faire à un moment donné. Il est sincère aujourd'hui en protestant contre ce qu'il fera demain. Le plus sage est de ne pas se laisser déborder par les événemens. Pour cela, toutefois, il ne suffit pas que la bonne volonté soit d'un seul côté. Tout le monde civilisé pense aujourd'hui que l'effondrement du vieil édifice chinois serait une catastrophe d'autant plus redoutable que personne ne se sent assez fort pour la dominer. Mais c'est une considération sur laquelle on pourrait être conduit à passer : il suffirait que les convoitises de l'un s'allumassent pour que toutes les autres se missent aussitôt à flamber. On entrerait alors dans une voie de complications infinies. Le gouvernement chinois le comprendra-t-il à son tour? On s'explique que l'Impératrice ait voulu se soustraire à la mainmise directe des armées internationales, soit par une crainte confuse de ce qui aurait pu arriver dans l'effervescence du premier moment, soit pour mieux rester maîtresse de ses déterminations ultérieures. A supposer qu'elle se rende compte de la situation comme nous venons de l'exposer, et qu'elle veuille négocier, peut-être négociera-t-elle plus librement en se tenant à quelque distance. Dans ce cas, quel sera le négociateur? On l'ignore : on ne voit rien, ni personne. Nos troupes s'efforcent de mettre de l'ordre à Pékin, et elles y arriveront matériellement au bout de quelques jours. Mais après?

Il n'y a plus de gouvernement. Nous ne rencontrons en face de nous aucune autorité qui tienne encore debout. Les vice-rois, dans leurs provinces, effrayés par la rapidité et la facilité relative de la prise de la capitale, se tiennent tranquilles : mais ils attendent, et probablement ne savent pas encore à quel parti ils s'arrêteront enfin. Pour ce qui est de Li-Hung-Chang qui, naguère encore, se mettait si volontiers en avant, se disait investi d'un mandat officiel en vue des négociations à ouvrir, et cherchait effectivement à les entamer avec les puissances, sa confiance en lui-même semble avoir quelque peu diminué, et naturellement celle qu'il inspirait aux autres n'en a pas été accrue. Beaucoup disent qu'il est en disgrâce. L'Impératrice ne lui pardonnerait pas d'avoir mis trop peu d'empressement à se rendre aux appels qu'elle lui adressait, et d'être resté à Shanghaï, au lieu de venir à Pékin. Le vieux vice-roi se demandait sans doute ce qu'il y serait allé faire, et peut-être n'était-il pas sans craintes sur les risques personnels qu'il pouvait y courir. Quoi qu'il en soit du passé, se sent-il encore aujourd'hui en mesure de négocier? S'il a jamais eu un mandat régulier pour le faire,

ce qui est fort douteux, les circonstances ne l'en ont-elles pas dépossédé? Peut-il parler au nom d'un gouvernement évanoui? Quelques soupçons qu'on ait pu avoir sur son compte, il est sans doute le meilleur négociateur avec lequel nous puissions être mis en rapport, et certainement le plus capable. Mais il a, comme tout le monde, perdu contact avec son gouvernement, et il n'est pas moins désemparé que tout autre mandarin. Un télégramme dit que le Conseil des amiraux a décidé de le tenir en rade jusqu'à ce que les ministres à Pékin en aient décidé autrement : cela même est un trait ajouté à la confusion générale. Un autre télégramme dément à la vérité le premier, et ajoute qu'on ne sait même pas très bien ce qu'est devenu Li-Hung-Chang. De quelque côté qu'on se tourne, on ne voit que le néant. Si cette situation doit durer, il faudra bien y pourvoir, sans se dissimuler la difficulté. On ne comprend pas très bien comment le *condominium* de cinq ou six puissances pourrait s'exercer sur les affaires chinoises sans se briser un jour ou l'autre. Et qui sait si ce n'est pas ce jour-là qu'attend le gouvernement chinois?

La situation est donc très obscure. La première partie de la tâche commune, peut-être difficile à exécuter, était du moins très facile à définir. Il fallait aller à Pékin, dégager les légations, délivrer les Européens, sauver les chrétiens indigènes : à cela nos vaillans soldats suffisaient. Rien n'est plus simple que le devoir, quand il peut se réduire à une opération militaire. Mais, quand il conduit à une opération diplomatique, il prend un caractère plus complexe et plus vague. Dans le premier cas, il reste le même jusqu'à ce que le but soit atteint; dans le second, il peut se modifier en cours de route. Il ne semble pourtant pas impossible que les puissances se mettent d'accord sur ce qu'elles ont à demander à la Chine : elles l'étaient hier, pourquoi ne le seraient-elles pas demain? Unies, tout leur sera aisé; mais c'est une épreuve à laquelle il sera prudent de ne pas les laisser trop longtemps exposées.

Francis Charmes.

Le Directeur-gérant,

F. Brunetière.

pos-
ques
neil-
t, et
erdu
que
ux a
ient
éné-
oute
. De
tion
ulté.
q ou
s se
tend

âche
ile à
uro-
suf-
luire
n di-
Dans
dans
rtant
elles
ient-
euve
sées.

T

ven
de l
ture
Étie
diss
le d
plei
la p
sold
batt
l
don
con
verr
obte
cont
mur

(1

LES
TRONÇONS DU GLAIVE

DEUXIÈME PARTIE (1)

V

Charles Réal sortait, avec Poncet, du Petit Séminaire, où il venait de rendre compte à la commission d'armement. Il ramenait de Londres des caisses d'explosifs. Tous deux allaient à la Préfecture faire régulariser sa nouvelle mission : la fabrication à Saint-Étienne des fameuses torpilles perfectionnées par Poncet. M. Réal disait en quelques mots son voyage, Gustave aperçu à Rouen; — le docteur organisait son ambulance de campagne. Le train était plein d'officiers échappés de Metz, venant s'offrir. Ils commentaient la proclamation de Gambetta, regrettaient qu'on vînt parler aux soldats de trahison. N'importe! puisque Gambetta voulait se battre, ils en étaient.

Le Sorcier avait reçu la veille une carte-lettre de Martial qui donnait sur l'émeute et les élections de Paris quelques détails confirmant une dépêche tombée d'un ballon à la Flèche. Le gouvernement, sentant le besoin de faire renouveler ses pouvoirs, avait obtenu au nouveau plébiscite une majorité énorme : 442 000 oui contre 49 000 non. Deux jours après avaient eu lieu les élections municipales : un maire et trois adjoints par arrondissement.

(1) Voyez la *Revue* du 1er septembre.

— Diables de Parisiens! dit Poncet, ils choisissent bien leur moment pour jouer à la révolution! Enfin, cela aura du moins servi à consacrer la République aux yeux des brid'oison pour qui la « fôorme » est tout.

— Reste à connaître, dit M. Réal, le jugement de la France.

— Bah! bah! que ferions-nous aujourd'hui d'une Assemblée? Orléans, Napoléon, Chambord, chaque parti voudrait tirer à soi, et pour cela traiter au plus vite. Les élections se feront toujours assez tôt. Moi, je répète avec Favre : « N'ayons qu'un cœur et qu'une pensée : délivrance de la Patrie. »

— Qui sait pourtant ce qui sortira de la démarche à Versailles de M. Thiers?

— Mais, mon bon Charles, c'est une question tranchée. Thiers a échoué, il nous revient. La Prusse n'a voulu admettre ni le ravitaillement de Paris, ni la participation à une Constituante des élus de l'Alsace et de la Lorraine. Autant avouer qu'elle compte nous arracher les deux provinces!

— Alors, fit M. Réal, en pensant à ses fils, — car, bien qu'il eût préféré une paix honorable, il acceptait dans toute sa rigueur le sacrifice, — *adieu vat!* comme dit notre cousin le marin.

A la Préfecture, antichambres et couloirs bourdonnaient de solliciteurs. Ils croisèrent des silhouettes de policiers devant les bureaux de la Sûreté, où régnait depuis trois semaines A. Ranc. Il était arrivé par ballon en même temps que Kératry, qui, ayant résigné ses fonctions de préfet de police, était, après une courte mission à Madrid en vue d'obtenir des secours militaires du maréchal Prim, reparti pour le camp de Conlie, où il devait organiser les forces de Bretagne. Plus loin, des journalistes venus à la publicité, une armée de postulans à toutes fonctions publiques, des radicaux en quête de sous-préfectures, garnissaient les embrasures, couvraient les banquettes. Grâce à Poncet, ils n'attendirent qu'une demi-heure. Plus rien qu'un timbre à faire apposer au Maréchalat. Ils descendaient l'escalier quand le « Sorcier » salua familièrement un monsieur très pressé, qui souleva sa casquette blanche à guirlandes d'or entrelacées, M. Steenackers, le directeur des Postes et Télégraphes.

— Une rude besogne!

C'est à la Préfecture que se centralisaient les innombrables fils dont le réseau, toujours frémissant, enveloppait les provinces encore libres, portait aux extrémités du territoire et jusqu'aux

confins du monde les palpitations du cœur national qui, Paris bloqué, battait à Tours. C'est là que venaient s'amonceler lettres et dépêches après la course périlleuse des ballons, là que les pigeons prenaient haleine, avant de remporter en plein ciel, vers la ville captive, leurs messages ailés, guettés des faucons et des balles.

— Au fait, que je vous montre quelque chose! dit Poncet.

Il le conduisit dans une autre partie des bâtimens; un employé sourit en les voyant venir.

— Il y en a justement de ce matin, fit l'homme; avec précaution, sans bruit, il les introduisit dans une vaste pièce aux fenêtres grillagées, salon démeublé qu'on avait transformé en volière. Contre le mur du fond, un large perchoir s'étalait, couvert de pigeons endormis. D'autres, sur le tapis semé de bassins miroitant d'eau claire, lustraient leurs plumes, se nettoyaient les pattes à petits coups de bec minutieux. Poncet prit des mains du gardien un morceau de pain qu'il émietta. Certains, apprivoisés, venaient dans un battement d'ailes saisir au bout de ses doigts une parcelle à la volée. Un se laissa prendre et caresser.

— Quand ils arrivent ahuris, froissés par la cage étroite et les secousses de la nacelle, dit Poncet en lissant de sa main osseuse le tiède duvet de neige, ils ont beau être affamés, ils ne mangeraient pas avant d'avoir pris leur bain et fait leur toilette. Il baisa sur la tête le pigeon inquiet : « Cher petit, tu ne sais pas, quand l'amour te ramène au colombier, la beauté de ton rôle, quels vœux te suivent, quelle impatience t'attend! »

Et cet homme à l'apparence bourrue, cet amant des pauvres et de l'humanité, qui par horreur de la guerre ne rêvait aujourd'hui que moyens de destruction terribles, mettant la science au service du meurtre, eut, en reposant l'oiseau sur son perchoir, un regard d'une douceur infinie.

Au Maréchalat, où fonctionnaient les bureaux de la Guerre, un empressement d'affairés, de quémandeurs, ceux qui venaient offrir des plans, des inventions, ceux qui rôdaient autour des marchés avantageux; on les voyait dans les jardins feuilleter leurs carnets, parler chiffres et fournitures, s'éloigner en courant vers le télégraphe ou la gare pour faire affluer sur Tours leurs commandes trop souvent fallacieuses: draps brûlés, souliers à semelle de carton, armes de pacotille. A côté d'achats excellens, de détestables. Des fusils hors d'usage, vendus à bas prix à l'Italie,

rachetés le sextuple. D'autres, par lots énormes, négociés cinq ou six fois de suite, passant et repassant comme des figurans de cirque, et finalement payés le maximum. Mais comment, dans un pareil tourbillon, s'y reconnaître, discerner d'avance l'honnête homme du coquin? Le contrôle était plein d'abus et de fraudes. Le moyen de vérifier un par un quarante mille fusils livrés d'un coup, quand le jour même tout devait partir pour l'armée réclamant des armes à cor et à cri. La variété des modèles ajoutait à la confusion. Au milieu de cette tourmente, le désordre était inévitable. Mais quelle activité efficace, que de prodigieux efforts!

L'aspect des bureaux était modifié par quantité d'officiers échappés de Metz redemandant du service. La marche de l'armée de la Loire vers Paris, décidée à la fin d'octobre, avait été remise à cause des pluies torrentielles défonçant les chemins et sous le coup de la chute de Metz. Depuis deux jours on en avait résolu la reprise. Les corps d'armée de d'Aurelles et de Chanzy, successeur de Pourcet, massés derrière la forêt de Marchenoir, commenceraient les hostilités par l'attaque d'Orléans, occupé par le corps bavarois de Von der Thann, tandis que la division Martin des Pallières, franchissant la Loire à Gien, exécuterait un mouvement tournant. Pour dissimuler la concentration des troupes, de Freycinet, habilement, avait répandu le bruit de transports au Mans. On s'était arrêté à cette campagne sur Paris de préférence au plan préconisé par Trochu, dont Ranc avait apporté l'écho : atteindre Rouen par l'Ouest, et là donner la main à une sortie de l'armée de Paris. On eût opéré ensuite dans la Normandie, menaçant Versailles et les communications ennemies. Mais une marche de flanc aussi prolongée était irréalisable; gagner Paris par la Beauce en reprenant Orléans, point stratégique qui couvrait Tours, Bourges et le Mans, était le plus simple. On était à la veille d'une bataille. De petits combats, dont un heureux à Saint-Laurent-des-Bois, — on en recevait le bulletin au même instant, — avaient noué le contact. M. Réal, soudain assombri, tenta de s'imaginer où pouvait être Eugène. Pas une lettre depuis qu'il avait rejoint son bataillon.

Ils traversaient une pièce d'attente, où il reconnut et salua quelques-uns de ses compagnons de voyage. Le commandant Carrouge, qui causait avec un jeune commandant d'artillerie de la Garde Impériale à figure énergique et maigre, s'inclina. Au même moment une porte s'ouvrit; un vieillard long et sec, très pâle,

moustache grise relevée, s'avançait d'un pas brusque, sans voir personne, absorbé dans son émotion. Charles Réal regardait avec surprise la manche repliée sur l'avant-bras amputé. Poncet, non moins stupéfait s'écria :

— Mais c'est Du Breuil! Qu'est-ce que vous faites ici?

Ils le croyaient retourné près d'Amélie, dans son château de la Creuse. M. Du Breuil leva sur eux un regard d'une acuité douloureuse, un visage encore marqué d'un combat violent :

— Vous venez chercher des nouvelles de Pierre? demanda Poncet.

Il répondit, contraint :

— Non, j'en ai.

— Voilà, dit Réal en montrant discrètement Carrouge, un commandant avec qui j'ai voyagé; il connaît Pierre. Voulez-vous que je vous le présente?

Sans attendre, il mit les deux hommes en rapport. Carrouge s'empressait de renseigner le père, racontant les douloureuses péripéties du blocus, inquiet d'ailleurs qu'on lui prît son tour et surveillant la porte.

— Mais, ajouta-t-il, d'Avol vous dira cela mieux que moi; et le hélant : — C'était le meilleur ami de votre fils.

M. Du Breuil s'avança, la main ouverte : il savait les anciennes relations de M. d'Avol et de Pierre, il était heureux de le rencontrer. Gêné, le jeune officier, tendant le bout des doigts, répondit :

— Vous m'excuserez, monsieur. J'ai en effet été l'ami du commandant Du Breuil. Mais dans les tristes jours que nous avons traversés, nos idées ont cessé de se trouver d'accord. Nous n'envisagions plus le devoir de la même façon.

— Que voulez-vous dire? demanda sèchement M. Du Breuil, blessé au vif.

D'Avol, avec une sincérité dont l'effort mettait une rougeur à ses pommettes maigres, continua :

— Nous ne nous donnions plus la main. Il préférait subir la capitulation et ses conséquences. Je repoussais cela comme une honte. Voilà comment nous sommes aujourd'hui, lui captif de l'autre côté du Rhin, moi libre, prêt à servir de nouveau. Croyez, monsieur, qu'il m'en coûte de parler ainsi.

Dans l'esprit ulcéré de d'Avol repassait le drame de cette amitié brisée, sa jalousie haineuse pour la tendresse dont sa cou-

sine, Anine Bersheim, avait favorisé Pierre. Il détourna les yeux du vieillard immobile et qui semblait peser en lui-même ces dures paroles. M. Du Breuil dit enfin, d'une voix pénétrée :

— Vous êtes sévère, monsieur. Pour moi, ceux qui ont courbé la tête sous le joug cruel de la discipline, je ne les blâme pas, je les honore et je les plains. On peut subir sans honte les lois de la guerre quand on les a courageusement observées. Un mot encore. Un Du Breuil est forcé de faire défaut, un autre le remplace. Mon fils est prisonnier, je redeviens soldat.

D'Avol salua, conscient de la grandeur simple d'un tel acte. Très digne, M. Du Breuil s'éloignait, suivi de Réal et de Poncet. Dans la rue, encore vibrant, il rompit le silence :

— Oui, mes amis, c'est fait. Me voilà lieutenant-colonel du 3ᵉ zouaves de marche, au 20ᵉ corps. Je vais embrasser ma femme, boucler ma cantine et chercher mon cheval.

Il lut dans le regard de son beau-frère une admiration mêlée d'inquiétude et continua rondement :

— C'est tout naturel; soyez tranquilles, je m'en tirerai très bien. Mon bras? J'en serai quitte pour garder le sabre au fourreau, voilà tout. La tête est bonne, c'est l'important, et le coffre encore solide.

Autour de sa propriété, les paysans d'Aubusson étaient habitués à le voir parcourir infatigablement les routes, au trot de son alezan, petit courtaud robuste qu'il enfourchait sans aide. Il avait contracté dans tous les actes quotidiens une étonnante adresse de gaucher. Réal et Poncet, qui eussent tenté de le dissuader d'un parti si douloureux pour Amélie, si hasardeux pour lui, n'osèrent plus insister devant le fait accompli, cachèrent leur préoccupation.

— Mon parti a été pris dès que j'ai su que Pierre était prisonnier. Parbleu, s'il n'a pas cru devoir s'évader, c'est qu'il est en repos avec sa conscience. Personne n'a de reproches à lui faire. Il s'est bien battu. Mais notre pays a besoin de ses fils, il faut que toute la famille soit représentée. Alors je me suis dit : Pierre n'est pas là, j'ai bon pied, bon œil, je peux marcher, je marche. Ce n'est pas vous qui allez vous en étonner quand Martial, Eugène, Louis et vous-mêmes faites votre devoir.

Il eut un retour de colère, grommela :

— Je leur ferai bien voir, à ces blancs-becs, qu'un Du Breuil en vaut un autre.

Ce qu'il ne contait pas, c'est qu'un débat pénible, le même qui avait dû déchirer l'âme de son fils, se prolongeait en lui. S'il ne pouvait se résoudre à condamner l'attitude de Pierre, il ne pouvait non plus refuser son approbation à ceux qui, au péril de leur vie, étaient accourus relever le drapeau. Du moment que nul engagement ne les liait... Et peut-être, dans sa détermination, entrait-il l'instinct d'une compensation obscure.

M. Réal, le lendemain, revoyait encore cette scène dans le cabriolet de louage qui, de la gare d'Amboise, le menait à Charmont. Ses affaires terminées, il avait voulu, entre deux trains, aller surprendre, embrasser les siens, avant de partir pour Saint-Étienne. Le roulement adouci des roues dans la grande avenue, les clartés courantes des lanternes faisaient surgir les troncs des hêtres, le fouillis roux des branches. Malgré le froid vif et la brume qui montait de la Loire, le silence, la paix des arbres, du sol le pénétraient du charme accoutumé. Jamais il n'avait mieux ressenti la beauté de ce nid de Charmont où il allait laisser les siens. Comme tout était précaire aujourd'hui, avenir, famille, maison! Laissant le vieux Germain, tout content, s'emparer de sa valise. « Mais comment monsieur n'a-t-il pas prévenu? » M. Réal, sans vouloir qu'on avertît personne, entrait rapidement, poussait la porte du salon. Marcelle et Rose, que le bruit de la voiture avait attirées à la fenêtre, se retournèrent avec des cris de plaisir, et, bondissant vers lui, se pendirent à son cou. « C'est papa, nous en étions sûres! » Entre leurs frais visages, il apercevait avec bonheur l'intimité rompue d'un sursaut, la vaste pièce claire sous les lampes, sa femme qui s'élançait, son fils Louis penché sur un livre et se levant très vite, son père et sa mère à leur table, laissant tomber cartes et jetons, et se renversant dans leurs fauteuils avec une joie étonnée. La bonne étreinte! Marie, descendue en hâte de sa chambre, accourait. Pâle, nerveuse, quoique résolue, elle avait perdu l'éclat subtil qui l'illuminait le jour de son mariage; la femme était née de la jeune fille, dans un épanouissement où il y avait moins de cette divine fraîcheur heureuse, plus de sérieux prématuré. Une rêverie ardente l'emportait hors d'elle, à la suite d'Eugène; son corps seul était là. Maintenant Charles Réal devait expliquer, raconter, répondre; il jouissait de tout, des interruptions, des sourires, de la vie muette des choses, de la forme et de la place habituelle des meubles, de la lumière des petits abat-jour sur l'ovale vert de la table à jeu, du grand

feu de bûches pétillant et dansant qui lui chauffait si délicieusement le dos. Mais bientôt il lui sembla que la gaieté générale avait quelque chose de factice ; il surprit un regard de sa femme et de Marcelle ; au fait, qui donc manquait? il n'avait pas son compte ; et soudain inquiet :

— Où est Henri?

Il perçut de l'embarras ; le grand-père souriait malicieusement, la sérénité de grand'mère Marceline, bien que rassurante, couvrait un mystère. Rose avait une mine sournoise de petite personne renseignée, la jolie Marcelle ne se départait pas de son calme.

— On me cache quelque chose? Voyons, Gabrielle, où est Henri?

M[me] Réal, avec la loyauté de son regard, l'enjouement de sa belle nature pondérée, — pourtant son fils lui avait fait bien peur ! — prit la parole :

— Henri va venir, tranquillise-toi, tu l'as devancé de peu. Nous espérions que tu ne saurais jamais son escapade. Eh bien, voilà : il n'a pas pu résister à son désir. Deux jours après ton départ, il a disparu, nous avertissant par une lettre que, ne pouvant entrer dans la ligne sans ton consentement, il allait s'engager avec des francs-tireurs. Heureusement, le cousin Maurice l'a rencontré, par miracle, dans la forêt de Marchenoir, l'a sermonné et nous le ramène. Nous avons reçu hier sa dépêche ; tu penses si depuis nous respirons... Mais ne te fâche donc pas, c'est fini !

M. Réal s'indignait. Le garnement ! Désobéir ainsi, effrayer tout le monde, désoler sa mère ! Mais on l'entourait ; Marcelle et Rose intercédaient ; le grand-père déclara : « Voyons, voyons, il a du cœur, cet enfant ! Il faut être juste, ses frères s'en vont, il veut faire comme eux. » Louis, qui partait le lendemain pour prendre, dans une des sections de télégraphie de campagne attachées au quartier général, une place devenue vacante, essaya aussi de convaincre son père. Bien que n'ayant pas la facilité de parole, l'esprit distingué d'Eugène, ni la flamme d'Henri, on l'écoutait toujours pour sa raison placide et son bon sens fin qui rappelaient l'oncle Gustave. Le plus fort était fait ; et quand, une demi-heure après, un roulement de voiture annonça le cousin Maurice et le fugitif, M. Réal ne gardait plus qu'une sévérité apparente.

— Voilà le criminel, dit gaiement le forestier, dont le teint haut en couleur, la barbe épaissie, attestaient la vie au grand air, à parcourir routes et lisières de la forêt de Marchenoir, dont il organisait la défense avec ses gardes. C'était dans un véritable campement de bohémiens, au milieu de francs-tireurs de mauvaise mine, qu'il avait découvert Henri, tout fier de son escapade, voyant la vie et ses compagnons en beau. Le jeune homme ne s'attendait pas à trouver là son père ; son visage offrit un curieux mélange de bravade et de confusion. Mais la façon dont Réal lui dit : « Embrasse ta mère, et ne recommence plus ! » l'indulgence qu'il devinait chez son grand-père et chez le cousin Maurice, l'enthousiasme de ses sœurs eurent vite guéri sa blessure d'amour-propre. Il avait fait acte d'homme. L'orage était passé. La soirée s'écoula dans l'intimité reprise, pareille, eût-on dit, à tant d'autres, presque gaie sous les lampes amicales, à la chaleur des braises croulant dans le foyer ; mais chacun poursuivait au fond de soi sa pensée, espoir insouciant des jeunes, tristesse pacifique des vieux, songerie grave du cousin Maurice, de M. et de Mme Réal, tandis qu'appliquée à sa broderie, les yeux fixes, Marie, silencieuse, tramait du même fil sa douleur et la soie.

A la même heure, ce soir-là, Eugène, sous sa petite tente, grelottait. Une botte de paille pour matelas, sa cantine pour oreiller, blotti dans sa couverture et son manteau, il essayait de dormir. Le froid, qui traversait la toile raide, glaçait sa rêverie. L'exquise figure de sa femme se détachait des autres visages chers, le hantait comme une présence : obsession d'autant plus amère qu'une seconde après il ne sentait que l'absence, le vide. Les courtes minutes de son bonheur, sa jeunesse toute parfumée de Marie, le souvenir de ses actes et de ses pensées, lui semblaient presque le rêve d'un autre, parmi la tumultueuse, l'inexorable réalité. Poussé aux épaules, emporté par une force invincible, il se rendait compte du peu, du rien qu'il était, au milieu de ce formidable déchaînement. Deux grands peuples, la vieille société française, ce qui pour lui représentait la patrie, sol, pierres, traditions, histoire, l'échafaudage du présent et jusqu'aux fondemens du passé, tout était bouleversé par une rafale furieuse. Parens, amis, lui-même s'évanouissaient, atomes imperceptibles, dans cette multitude de Français en armes. Un jeu de

hasards obscurs menait à l'aveugle ces masses d'hommes opposées à d'autres masses d'hommes, n'ayant plus entre elles d'autre fraternité que la mort. Son infime, sa totale impuissance lui étaient une souffrance aiguë; à la longue, un jour indistinct se faisait en lui, mais coupé d'éclipses brusques, de ténèbres où il roulait de nouveau; puis revenait la pâle aube mystérieuse : il ne pouvait rien à ce colossal conflit d'événemens et d'êtres, mais il pouvait quelque chose sur lui-même. Si minime, si borné que fût son champ d'action, c'était un petit univers qui lui appartenait en propre, et dont il connaissait certains chemins battus, certaines parties, dont d'autres lui demeuraient ignorées. Il savait que bien des coins étaient en friche, l'aube de ce jour indécis lui en révélait l'étendue, lui faisait pressentir tout un travail à faire. En même temps, avec une joie mêlée de surprise et d'hésitations, il croyait se découvrir des domaines nouveaux, et ce petit univers, plein de terres vierges et vastes, invisible à autrui, n'était autre que le commencement de la possession de soi. Jusqu'à présent il avait peu réfléchi, s'était laissé vivre, au courant tracé; malgré sa sensibilité vive, il n'avait pas souffert, enfant, jeune homme, du contact de ses camarades, de ses égaux, de ses supérieurs. Nature heureuse, et de plus trouvant le nid construit, l'aisance assurée, jouissant de l'existence comme d'un héritage, côte à côte avec Marie, il n'avait qu'à suivre la pente facile, dans la régularité de son labeur, l'épanouissement de leur destinée. Et voilà que d'un coup tout s'abattait autour de lui comme un décor de théâtre; il se trouvait aux prises avec des circonstances inouïes, d'impérieux devoirs; pour seul horizon, ce soir, dans cette insomnie de fièvre aux avant-postes, l'angoisse de l'inconnu, la crainte de la mort... La mort? Naguère, elle ne lui apparaissait que comme un improbable accident, ou le terme d'une lointaine vieillesse. Mais, demain, il allait se battre, et il avait beau secouer le cauchemar terrible, il en revenait toujours à ce saisissement, la mort, qui d'un instant à l'autre pourrait fondre sur lui, le séparer à jamais de Marie, des siens. L'abîme lui semblait d'autant plus noir que, malgré son éducation religieuse, il gardait un doute, dont il s'était jusqu'alors accommodé, mais qui le torturait à cette minute. La survie? Elle ne s'imposait pas à sa raison. Cependant ne jamais revoir sa femme, son cœur ne s'y pouvait résoudre. Il s'en rejetait plus violemment dans l'amour de la vie, dont les sources chaudes bouillonnaient en lui. Comme

elle était belle cette vie, comme il l'aimait, non plus à la manière d'autrefois, riante et légère, mais pour ce qu'elle contenait d'intime et de profond, d'insoupçonné ! Suffisait-il de vivre honnêtement, égoïstement? N'y avait-il pas une plus haute notion du devoir? une mission de bien à remplir vis-à-vis de soi, des autres, de son pays? une règle de conduite qui pouvait se formuler : se rendre utile, selon ses forces? Il eut conscience que s'il mourait demain, malgré l'immense tendresse qu'il avait vouée à Marie, et c'était le sentiment le plus fort et le plus noble qu'il avait éprouvé, il n'aurait pas complètement vécu. Non, il n'aurait pas vécu...

Allons! il ne fermerait pas l'œil de cette nuit. Mieux valait se dégourdir un peu, faire les cent pas. A tâtons, il souleva le triangle de toile, se glissa dehors. Les blancheurs vagues des tentes voisines lui firent penser à ses hommes, à cette cinquantaine d'existences dont il était le maître, hier gens quelconques, paysans, ouvriers, bourgeois, aussi étrangers à lui que s'ils n'eussent pas été, et qui maintenant, sous l'uniforme, soldats improvisés, attendaient de son inexpérience, responsable pourtant, le réconfort humble et tout-puissant de l'exemple. Dans quelques heures, ces visages qu'il commençait à peine à connaître, beaucoup anonymes encore, se tourneraient vers lui, cherchant l'impulsion, le signe. Il ne distinguait, tant la nuit était sombre, que la ligne immédiate des faisceaux, une sentinelle allant et venant dans le froid vif. On avait défendu d'allumer les feux. Pas une étoile. Le ciel invisible. Rien qu'un voile flottant d'ombre et de nuages; toutes les épaisseurs du noir et de l'espace. Il crut entendre le souffle d'un dormeur; et de proche en proche, au long des files de tentes couvrant la plaine, sur les rangées d'hommes et de chevaux, sur les bivouacs épars, le campement des bataillons, des régimens, des brigades, le souffle lui parut s'étendre, grandir, s'enfler, rythme inégal, respiration géante.

Derrière le rideau des cavaliers de grand'garde et des cavaliers en vedette, ces milliers de vivans voyaient-ils à travers leur songe les milliers d'êtres pareils, si différens, qui comme eux sans doute, par-delà ces champs et ces villages, proches dans la nuit, dormaient et rêvaient avant de s'entre-tuer? Tragique sommeil pour un grand nombre, à peine interrompu bientôt, et qui reprendrait ensuite, mais éternel. Avec l'horreur de la mort, la monstruosité de la guerre l'emplit d'une indicible révolte. Ado-

lescent, il n'avait, dans ce terme funèbre, vu qu'imagerie de gloire, héroïsme pompeux, des fanfares de clairons et des claquemens d'étendards, des hourras et de la fumée. Enseignemens d'école et fiction des livres : Turenne et son canon, Murat caracolant, Ney dans la neige, fusil en main. Jamais il n'avait songé aux dessous répugnans et affreux, à cette folie du meurtre, à cette exaltation de la force et des instincts sauvages, à toute la basse animalité lâchée. Il exécra les fous qui avaient précipité leur pays dans le gouffre sanglant. Mais du fond de sa chair une intuition naissait, l'aube pâle de tout à l'heure, lumière qui devint évidence : cette guerre dont il subissait le fléau, il ne devait pas s'attarder à la maudire, mais plutôt l'aimer, lui sacrifier passionnément ses idées et sa vie, maintenant qu'elle dévastait le sol sacré. Il se dit avec orgueil que loin de faire œuvre de mort, il faisait œuvre de vie. Il défendait sa femme, les siens, la douce terre de Charmont; il défendait d'autres existences et d'autres terres semblables, le passé, l'avenir. Il servait la justice, le droit, tout ce que résumait d'inaliénable ce mot suprême : l'intégrité de la France. Hors d'ici, l'étranger! Hors d'ici, les barbares! Ces Allemands dont, il y a quatre mois, il admirait les puissantes qualités de volonté, d'énergie, l'esprit de méthode, dont il reconnaissait la science militaire et la forte discipline, il les haïssait aujourd'hui, pour leur froide cruauté, pour leur âpre faim de conquête, pour leur dureté dans la victoire.

Longtemps il médita, en marchant pour se réchauffer. Il pensait à bien des choses pour la première fois, il se répétait : oui, là est le devoir; d'abord, remplir de son mieux son métier d'officier et de soldat, aujourd'hui se bien tenir, donner l'exemple sous le feu, plus tard, la guerre finie, se développer dans un sens meilleur. Son affection pour Marie, cette tendresse brûlante de volupté, s'exaltait d'une pureté grave. En lui montait l'aube, tandis que peu à peu dans les ténèbres l'Orient se mettait à blêmir, et que, blanchissant le ciel et les nuages, le matin d'un grand jour se levait. Le souffle des mille sommeils se changeait en rumeur croissante, la toile des tentes s'agita, et sur deux lieues d'étendue, un réveil sans dianes fit surgir de terre la jeune armée de la Loire, dans le murmure des hommes et le hennissement des chevaux.

La soupe mangée, le 75[e] mobiles, où le bataillon d'Eugène, 3[e] d'Indre-et-Loire, fusionnait avec les bataillons du Loir-et-Cher,

partait à son tour, dernier régiment de la brigade Bourdillon, division Jauréguiberry. La brigade servait de réserve à l'aile gauche du 16e corps, flanquée elle-même de la division de cavalerie Reyau. Il faisait moins froid, une trouée de soleil illuminait le jour gris. Eugène, à son rang, piétinait. Une bonne humeur animait sa compagnie. Au malaise de savoir qu'on marchait à l'ennemi, se mêlait une confiance instinctive, un entrain qui fréquemment devenait factice. Puis des silences, puis une plaisanterie, et des rires. L'Indre-et-Loire, fier au début de ses remingtons, jalousait le Loir-et-Cher pourvu de baïonnettes. Les képis blancs ondulaient. Eugène, au sommet d'une côte, s'émerveilla du soudain spectacle : la vaste plaine mollement accidentée était couverte du déploiement des deux corps d'armée de d'Aurelles et de Chanzy; leurs vagues successives noyaient les creux, serpentaient aux crêtes. Le roulement des batteries, des ambulances et des bagages, le martèlement des sabots et des pas se fondait en un bruit sourd qui émouvait le cœur. Depuis l'anéantissement des armées régulières et l'échec du corps de La Motterouge, ces troupes étaient les premières que le pays mît réellement en ligne, armée de 75000 hommes créée de toutes pièces, dans un hâtif et magnifique labeur, armée disparate mais disciplinée, premier effort de la province vers Paris.

A neuf heures et demie, sur la droite, on entendit le canon. A cette voix brutale Eugène tressaillit, un désarroi dans tout l'être. Puis aussitôt il se raidit, secoué à chaque détonation : tel un homme ivre essaie de marcher droit. Le regard de ses hommes se fixait sur lui, cherchait le sien, quêtant un modèle à leur propre tenue. Quand le rose revint à ses joues pâles, il osa seulement alors les regarder. Tous avaient partagé sa peur, quelques-uns étaient encore verts. On marchait cependant, et pour des conscrits, les mobiles faisaient assez bonne contenance. A mesure que les coups espacés de la canonnade s'unifièrent dans un fracas continu, la gaieté revint, plus fébrile; ils se sentaient à l'abri; l'idée que leurs camarades essuyaient le feu, tout en les emplissant d'une angoisse, leur laissait une sécurité. Après une halte on repartit. Eugène n'avait pas fait cent pas que, pour la seconde fois, le champ de bataille se déroula devant lui. C'est à droite qu'avait lieu le combat, un choc d'artillerie à distance. A ras de terre floconnaient de petits nuages blancs; puis un roulement rauque et terrible, dont le sol tremblait. Il crut distinguer des

sifflemens particuliers, le vol strident de l'obus. La fusillade crépitait de plus en plus vive; des fermes en avant sur la route brûlaient. Eugène contemplait avec un intérêt poignant le panorama, les lignes mouvantes dans le jour gris, les éclairs rouges des batteries, la terre vivante sous la fourmilière, et, à travers les pans de fumée, des taches claires de villages. Leurs noms, qu'il connaissait pour avoir traversé jadis le pays et que lui avait rappelés l'ordre de mouvement, se précisaient dans sa mémoire. Rozières, Coulmiers, Baccon, lequel serait taché ce soir du sang de la défaite ou de la victoire? Lequel conserverait dans l'histoire la marque éblouissante ou sombre?

Maintenant, descendant le versant, les bataillons s'engageaient dans la plaine. Eugène cessa de voir. Il n'y avait plus autour de lui qu'un paysage limité, des champs qu'une haie cachant l'horizon bordait, un bouquet d'arbres dont les dernières feuilles frissonnaient au bout des branchettes. De se retrouver avec ses hommes dans l'ignorance et l'attente, l'énervement le reprit. Ils ne voyaient rien; étaient-ils invisibles? Le tonnerre gronda plus fort; on entendait distinctement cette fois la plainte déchirante et l'éclatement des obus. Soudain, à cent mètres sur la droite, un vol noir, une explosion de terre et de fumée. Ils étaient découverts. Une griffe convulsive saisit Eugène aux entrailles: la peur hideuse qui dissout la volonté, affole d'un vertige. Un second, un troisième obus éclatèrent, se rapprochant. Instinctivement les mobiles courbaient le dos, s'aplatissaient. Un quatrième s'abattit dans le tas; des balles sifflèrent. Eugène perçut à côté de lui le bruit mat du plomb trouant un corps, son voisin tomba; d'une voix étranglée, inconsciente, il commanda : Serrez les rangs! On ne l'écoutait pas, un flottement d'abord, une panique brusque éparpillèrent sa section, la compagnie entière. Dans une bousculade, lui-même fut emporté, d'une volte-face irrésistible. Une lueur de conscience le traversa : il fuyait donc? Non! Il voulait arrêter ses hommes, c'était cela qu'il voulait! Et pris d'une rage inexplicable, il empoigna le premier venu, le secoua. Il courait de l'un à l'autre, les adjurant de faire demi-tour, les encourageant. Près de lui, son capitaine, un colosse roux, bras étendus, parvenait à grouper quelques hommes; il les appelait par leur nom, les raillait, les gourmandait, avec une grosse voix confiante. Presque aussi vite qu'ils s'étaient débandés, les mobiles se reformaient; la compagnie redevint un organisme; Eugène compta son peloton. Ils passaient

près du mort : il avait l'air d'un enfant, couché sur le dos, ses jambes repliées, les bras en arrière comme dans une sieste. On remontait le versant, on stationnait dans une ferme.

Eugène, humilié, souffrait d'une façon atroce : il avait fui. Ses hommes, qu'il avait presque aussitôt tenté de ramener, avaient-ils été dupes? Le capitaine s'y était-il mépris? Est-ce que sa lividité ne l'avait pas trahi? Non, il avait réussi à donner le change, sincère d'ailleurs à cette seconde où il avait colleté le gros Neuvy, qui en restait confus. On devait croire qu'il n'avait pas hésité, qu'il avait rempli son devoir... Allait-il se mentir à lui-même?... Il avait fui! Où étaient toutes ses belles résolutions de la nuit? En un instant balayées. L'aube intérieure? Rien qu'un souvenir, les ténèbres. Et Dieu sait s'il avait voulu, s'il voulait être brave! La chance seule avait fait qu'on ne vît point sa défaillance; sa honte s'en accrut, et aussi sa résolution de dominer ses nerfs à l'avenir, de mériter vraiment le crédit qu'on lui faisait.

On avait quitté depuis longtemps la ferme, on gravissait une petite côte. Dans l'éloignement, une masse sombre de cavalerie parut : Allemands? Français? De nouveau l'incertitude, la bonne volonté en suspens. Renseignemens pris, c'était la division Reyau, attendant des ordres au lieu d'agir. Le bataillon s'arrêta. Des heures d'immobilité. Assis sur la terre gelée, on écoutait le grondement. Eugène s'étonnait : c'était donc cela, une bataille? Marcher, s'arrêter, attendre. A la longue, cette inertie devenait intolérable : ne pas bouger, ne rien savoir...

C'était pourtant l'heure où, venant renforcer les tirailleurs de la division Peytavin, encore tout échauffés de la prise de la Renardière, une colonne de la division Barry, composée du 38ᵉ de marche, du 7ᵉ bataillon de chasseurs et des mobiles de la Dordogne, s'ébranlait pour l'attaque de Coulmiers; sous un feu meurtrier, elle prenait pied dans le parc, donnait l'assaut de maison en maison. A cette minute, le général Barry, voyant ses troupes fatiguées, mettait l'épée à la main, et criant : « En avant! vive la France! » enlevait d'un bond héroïque les mobiles de la Dordogne. Leur jeune enthousiasme refoulait les vieilles troupes bavaroises, emportait le village, poussant à la pointe des baïonnettes l'élan de la nation.

Un peu plus tard, venue d'où? apportée comment? l'insaisissable nouvelle de la victoire, courant d'un bout à l'autre de

l'armée, venait aboutir au bataillon d'Eugène. Les visages exultaient, un enivrement montait aux yeux. Il était cinq heures du soir. Le jour hésitait à mourir. A l'horizon confus grouillait en tronçons noirs le serpent de l'armée bavaroise en retraite : où était la cavalerie de Reyau? C'était le moment de poursuivre! Eugène la chercha des yeux. Vainement. Elle avait pris pour l'ennemi les tirailleurs de Lipowski chargés de l'appuyer, et, sans autre éclaircissement, avait regagné son campement du matin. Eugène ne pensait à rien. Il suivait dans le crépuscule l'éloignement des Bavarois vaincus. Une pluie fine, fouettée de neige fondue, commençait à tomber. Il n'avait plus ni faim, ni soif, ni fatigue. Une joie immense le transportait, effaçait tout. On était vainqueurs!

VI

Trois jours après, à quelques kilomètres d'Orléans, sur le seuil de la petite maison de Villeneuve-d'Ingré où fonctionnait la section de télégraphie de campagne attachée au quartier général de l'armée de la Loire, Louis Réal guettait une porte à quelque distance, devant laquelle stationnaient deux voitures crottées et, promenés en main par des ordonnances, des chevaux sellés ayant de la boue jusqu'au ventre.

— Sœur Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? gronda de l'intérieur une voix de basse-taille.

Louis rentra dans la pièce, où deux de ses camarades, affublés comme lui d'un uniforme de lieutenant, noir à bande bleue, tout battant neuf, se chauffaient les mollets devant une haute cheminée de pierre pétillante de sarmens. Ils savouraient avec délices les instans de répit que donnait à leur labeur le conseil de guerre tenu à cette minute dans la maison de d'Aurelles entre le général en chef, le ministre de la Guerre et son délégué, le général Borel, chef d'état-major, et le général Martin des Pallières. Gambetta, en même temps qu'arrêter le plan à suivre, était venu apporter aux troupes les félicitations de la République pour l'heureux succès de Coulmiers, le premier depuis le commencement de la guerre.

— Ouf! reprit la voix de basse-taille de Sangbœuf; en attendant que militaires et pékins se mettent d'accord, on a le temps de souffler.

— Oui, mais gare la bombe ! dit le plus petit des deux employés, Guyonet, aussi glabre que l'autre était barbu, les ordres vont pleuvoir !

Il louchait, avec le sentiment de son importance, sur les deux galons d'or qui ornaient sa manche, quand, impérieuse, la sonnerie électrique retentit. C'était justement à lui d'assurer la transmission ; avec une grimace comique il se dirigea vers son appareil : Pas une minute tranquille !

Quoique arrivé du matin, Louis avait pu déjà se rendre compte de l'importance de ce service, dont les installations provisoires, le travail incessant étaient des plus compliqués et des plus pénibles. Il fallait, avec des appareils très lents, mettre en relation le général en chef et le gouvernement de Tours, suffire à la correspondance des quartiers généraux, aux demandes des intendans et des médecins, une multiplicité de dépêches souvent fort longues et chiffrées.

Au bruit saccadé du manipulateur, Sangbœuf murmura :

— Où serons-nous demain ? Que vont décider les grands manitous ? Si on n'écoutait que moi, il y a longtemps que nous arpenterions la route de Paris. Guyonet, cessant d'enregistrer, déclara du ton péremptoire d'un stratège :

— A quoi sert une victoire, si l'on ne sait en tirer parti ? On a éreinté pour rien les troupes de des Pallières, avec un long mouvement tournant dans le vide. C'est vrai, on a battu les Bavarois, mais on ne les a pas poursuivis. Est-ce que la cavalerie de Reyau, au lieu de rentrer paisiblement à son campement, n'aurait pas dû leur couper la retraite ? Le commandant de Lambilly, et les quarante-cinq cavaliers d'escorte de Jauréguiberry ont ramassé le lendemain deux canons attelés, plus de cinquante caissons et voitures, et cent trente prisonniers ! Hein ! jugez si notre cavalerie avait marché !

— Pour moi, dit Sangbœuf, Gambetta va nous pousser en avant. Ils sont en train de décider qu'on marche. Je parie trois cigares !

Louis ne disait rien, peu bavard, tout à l'incertitude du lendemain, au tourbillon de ses souvenirs récens : le départ de Charmont, le long voyage de Blois à Orléans par la voie ferrée réoccupée de la veille, son arrivée dans la ville en fête, où les volontaires de Cathelineau, accueillis comme des libérateurs, étaient entrés au branle des cloches célébrant la victoire de Coul-

miers. Il revoyait Charmont, la trêve heureuse du jour des noces. Il pensait à Marie, à Eugène : quand serait-on de nouveau réunis dans la grande salle à manger ? Puis Strasbourg ; il croyait être encore tristement assis dans une pièce de la citadelle, suivant de la fenêtre aux carreaux brisés le spectacle du bombardement ; les remparts déserts, les pièces démontées ; plus loin l'esplanade jonchée de branchages ; et, par delà, des murs, des toits qui s'écroulaient dans la fumée et les flammes.

Du seuil, de nouveau penché, il inspectait la route, — les deux voitures et les chevaux de selle y étaient toujours, — contemplait à travers le vent, la pluie, la boue, une corvée de lignards pliant sous des sacs de pain, un trot d'estafettes, et, fuyant dans la direction de l'armée, suspendu à des arbres en guise de poteaux, le petit fil télégraphique si mince qui, tout à l'heure, allait peut-être porter, par tous les camps dispersés, l'ordre attendu, le mot bref qui ferait s'abattre les tentes, courir aux faisceaux, dans la joie du départ, au rythme des clairons. Le frêle lien le ramenait à Eugène. Divination fraternelle, prescience obscure? Pas un instant il ne se l'imaginait mort ou blessé. Il se le représenta dans l'inaction du bivouac, dépaysé, isolé comme lui. Mais un mouvement se produisait devant la maison du commandant en chef. Louis vit sortir, monter en voiture un personnage robuste, enveloppé dans une pelisse de fourrures... — Gambetta ! souffla Guyonet accouru. Derrière le ministre, la silhouette nerveuse du délégué se hâtait... — Freycinet, dit Sangbœuf. Ils n'avaient d'yeux que pour ces deux hommes, en qui s'incarnait, au-dessus des généraux, la pensée directrice, l'âme de la guerre. Les voitures s'éloignaient. Un général, des officiers supérieurs, des aides de camp se mettaient en selle. Les trois télégraphistes virent se diriger vers eux un officier d'ordonnance. — Canonniers, à vos pièces ! dit Sangbœuf. — Je suis curieux de savoir quel plan il nous apporte ? grommela Guyonet, tout prêt à la critique.

Louis reconnut un camarade d'Eugène, fils d'un manufacturier de Tours. Tous deux s'écrièrent : — Ah ! par exemple ! Avide de savoir, Louis demandait presque aussitôt : — Eh bien, on marche ? L'officier qui avait remis les dépêches à Sangbœuf, haussa les épaules, et prenant Louis à part : — Vous êtes jeune, vous ! D'Aurelles, qui est vieux, préfère ne pas bouger. Il n'a pas confiance dans les troupes qui viennent de faire leurs preuves. Il

n'a voulu se rendre ni à l'avis du délégué, ni au désir du général Borel, qui tous deux conseillaient de porter l'armée en avant. On s'établit autour d'Orléans; on crée un camp retranché qu'on fortifie. Au revoir, mon cher, vous avez de quoi vous occuper.

Louis, devant l'appareil Morse, transmettait mécaniquement les ordres amoncelés, aux interjections indignées de Guyonet, dont les hautes conceptions ne pouvait admettre des « mesures aussi saugrenues. »

— Dites donc, Sangbœuf, vos trois cigares !

Préférant ne pas juger une décision dont la portée et les motifs lui échappaient, Louis, joyeux de s'appliquer à sa tâche, faisait aller son manipulateur : appel immédiat à Orléans d'ingénieurs et d'ouvriers, réquisitions d'outils dans les départemens voisins; on devrait dès le lendemain creuser des fossés, dresser des palissades, asseoir les plates-formes des batteries fixes; les ports militaires enverraient des pièces de marine à longue portée. Et dans le silence de la chambre tiquetaient sans discontinuer le pianotement sec et inégal, la transposition précipitée des signes.

Une aube maussade et froide se levait sur la plaine de Beauce, bruinait dans une grisaille tramée de pluie, autour du village de Saint-Péravi-la-Colombe. Depuis le soir de Coulmiers tombaient la même neige et la même pluie, dix jours de monotone intempérie qui faisaient du sol un étang de boue, pénétraient les habits, détrempaient l'âme. Eugène entendit sonner la diane, mais se pelotonnant dans la chaleur humide de sa couverture et de son lit de paille, il goûtait une somnolence, où les voix des caporaux réveillant les hommes, le cinglement de l'eau sur les tentes, se mêlaient comme en rêve. Quand il rouvrit les yeux il faisait grand jour. Il eut honte, se secoua, et passant la tête dans l'entrebâillement de la porte flottante, cria : — Ricard !

L'ordonnance, un jeune paysan de Vouvray, face ronde et matoise criblée de taches de rousseur, sortit d'une tente voisine, et, pataugeant dans la boue liquide, vint prendre contre la tente d'Eugène une marmite remplie par un ingénieux système de gouttière. Une corvée de moins. Celle de l'eau était des plus pénibles, souvent loin des camps, et si peu qu'employassent pour leur toilette ces masses d'hommes, encore en fallait-il beaucoup.

Eugène, couchant tout habillé, fut vite prêt. Il mit en ordre ses petites affaires, disposa sur sa cantine sa lampe à alcool, ses brosses, ce qu'il appelait faire son ménage. Combien de temps habiterait-il cette étroite maison, plantée d'hier en face du parc de Saint-Péravi ? C'était depuis Coulmiers sa troisième installation.

Disparue, l'ivresse qui lui avait fait supporter la première nuit de triomphe sans sommeil, le piétinement sans fin, la halte transie aux distributions tardives. Et le feu qui ne prend pas, la lavasse du café, le biscuit dur ! Petits malheurs, à côté d'une grande joie : on apprenait la reprise d'Orléans, le recul des Allemands jusqu'à Étampes ; l'espérance de compléter la victoire par une vigoureuse offensive, une marche à travers les campagnes joyeuses au-devant des frères prisonniers de Paris, rendait moins lourd le sac, moins harassante l'étape. La neige entrait dans le cou, fondait le long du dos ; une glu fangeuse collait aux semelles, on soulevait à chaque pas un poids de plomb. Puis les heures, les jours coulèrent. On prenait vite conscience du manque de plan, d'idée dirigeante. Poursuite, pointe en avant ? Non, stationnemens sans but, remous de nappe qui, au lieu de se précipiter en torrent hors de la digue rompue, reflue, clapote, s'immobilise.

Ils avaient traversé des villages où les inscriptions allemandes, les carreaux cassés, les litières de paille souillée disaient la tristesse de l'invasion. Le sang de chevaux morts, tout raides, rougissait des flaques. Deux ou trois vieillards, quelques femmes regardaient d'un air hébété le défilé des colonnes... La secousse devant les premiers cadavres ennemis, trois fantassins à l'uniforme bleu, pieds nus ! Parbleu, il s'attendait bien à cette rencontre ; il ne l'avait pas prévue si saisissante. Ces corps à l'abandon ayant subi le vol sacrilège, ce qui restait d'expression à leurs visages crispés, l'idée que ces chairs blêmes avaient été des hommes, et qu'au fond d'une ville bavaroise des parens, une mère, une fiancée les suivaient encore de leurs vœux ardens, lui inspiraient une horreur profonde, ajoutaient à sa nausée.

Du bivouac de Villardu à celui de Clos-Aubry, toujours la pluie, la boue, — une semaine s'allongeait dans l'inaction et l'ennui. Décidément on ne bougeait pas ; Coulmiers resterait sans lendemain. Qu'attendait-on ? Que les troupes de Von der

Thann se reformassent, que celles du grand-duc de Mecklembourg descendissent de Chartres ? Une reconnaissance culbutant à Viabon un régiment de uhlans avait trouvé sur la table de son chef, le prince Albrecht, un ordre de mouvement explicite. Et l'armée de Frédéric-Charles, disponible depuis la reddition de Metz ? Ne devait-elle pas, à marches forcées, accourir aussi ? Mais le 16e corps resserrait ses cantonnemens ; on demeurait acculé à Orléans. En vain Chanzy demandait à d'Aurelles d'occuper la ligne plus avancée de la Conie, en vain Lipowski et ses éclaireurs pouvaient pousser jusqu'à Voves, aux deux tiers du chemin de Chartres. Sous prétexte de réapprovisionnemens, on perdait un temps précieux, on payait un remède contestable par un mal certain.

Assis sur un pliant, Eugène griffonnait quelques mots au crayon pour tenir sa promesse à Marie. Longue causerie intermittente, où tenait le meilleur de sa tendresse, et qu'il tentait de lui faire parvenir comme il pouvait. Il relut la dernière lettre reçue, vieille de huit jours, usée aux plis, tant il l'avait rouverte. Mais, bien vite, il la remit dans son portefeuille, craignant de s'attendrir. Il ne voulait pas penser à leur séparation, il n'était déjà pas si brave ! Se dévouer pour la patrie, oui, c'était très beau, mais on ne pouvait pas se montrer stoïque du matin au soir. L'exaltation du combat dure peu, ensuite il y a le terre à terre, les fatigues, les privations, tout l'écœurement du jour à jour. Il glissait sur la mauvaise pente, il voulut réagir : le meilleur moyen de s'habituer à son devoir était encore de l'accomplir. Que devenaient ses hommes ?

Le temps s'était un peu éclairci. Le vent balayait le ciel gris. Le coq gaulois perché sur le clocher de Saint-Péravi se découpait sur les nuages mouvans ; les arbres dénudés du parc s'agitaient avec un murmure. Eugène passa le long des tentes. Le sergent vint au devant de lui, rendit compte : « Trois malades. Il avait dû infliger une garde de police à un tel. Toutes les cartouchières étaient à changer. Et toujours pas de baïonnettes. » Il parlait d'un ton délibéré, en exagérant l'attitude militaire. Ses yeux fureteurs, son grand nez au-dessus de sa petite moustache blonde, exprimaient, avec le contentement de soi, l'orgueil de détenir une part d'autorité. Fils d'un commerçant en soieries, élevé pour les amabilités du comptoir et l'empressement à l'égard du client, il s'enivrait de commander à ses maîtres de la veille ; un galon, le

plaisir d'exercer la tyrannie en réserve chez tout homme avaient transformé Seurat.

Eugène s'enquit des malades. La variole sévissait. Pas étonnant, avec une vie pareille. Il allait d'une tente à l'autre, voyant se dessiner un sourire de sympathie chez les uns, l'indifférence ou l'hostilité chez d'autres, saisissant les nuances de cette âme complexe du soldat vis-à-vis du chef; lui-même partageait ces sentimens. Ainsi il s'arrêta complaisamment devant Neuvy qui, graissant avec soin son fusil, lui adressa un bon regard; loin de garder rancune à l'officier depuis la volte-face de Coulmiers, le gros moblot lui vouait un respect affectueux. Ami encore, ce petit homme noir comme une taupe, aux yeux doux, appelé Verdette, un apprenti cordonnier. En revanche Cassagne, le grêlé, à qui il avait fait une observation la veille, détourna la tête; il brossait avec rage sa vareuse plaquée de boue, fronçant le sourcil, comme s'il rendait le lieutenant responsable de cette vase tenace qui rejaillissait partout, coulait dans les guêtres, poissait paille et couverture, bouchait le canon des fusils.

Traversant la ligne des faisceaux, Eugène s'approchait des feux; les cuisiniers surveillaient leurs marmites noircies, posées sur deux grosses pierres; une fumée âcre, rabattue par le vent, sortait du bois mouillé.

— Ah ! mon lieutenant, dit un mobile de la section, qui planté devant le foyer regardait Michot, le cuisinier, éplucher un oignon, si c'est pas malheureux ! Jamais ça ne sera cuit ! Quand il y a tant de bois sec dans les fermes. Mais non, les paysans le gardent pour les Allemands !

Eugène, à la volubilité du moblot, au brillant de son regard, devina qu'il conservait de son ébriété de la veille. Pas un méchant garçon, au contraire, serviable et dégourdi, ce Pirou, un ouvrier charpentier que la ville avait contaminé, — trop de lundis arrosés d'alcool. En continuant sa tournée dans le camp, il songeait à l'étonnant mélange de sa section, image réduite de la compagnie ; il en était ainsi du bataillon au régiment, dans cette armée improvisée de la mobile, où toutes les professions, tous les caractères se fondaient dans un ensemble disparate, image de la société.

Au dessous, les paysans plus nombreux, puis les ouvriers des villes, les fils de commerçans, puis les privilégiés de la bourgeoisie et de la noblesse. Un monde sans cohésion, avec ses

heurts et ses préjugés, militarisé en hâte, en gros, peu formé au joug de la discipline. Avec son déplorable système, la France n'avait d'armée que les troupes impériales, troupes de métier, où des officiers braves, trop confians, des soldats pour la plupart engagés ou remplaçans, croupissaient dans l'illusion de leur gloire et l'oisiveté des garnisons. Grâce à l'incurie du souverain et des ministres courtisans, aux déplorables théories de l'opposition, redoutant de faire du pays une caserne — « (Prenez garde d'en faire un cimetière ! » avait prophétisé le maréchal Niel,) — la France, aux appels impétueux de Gambetta, ne trouvait pour la défendre que des milliers et des milliers d'hommes arrachés à la charrue, aux ateliers, aux salons. Mais le courage et la bonne volonté ne suffisent pas à improviser des armées. Les maîtres d'aujourd'hui, les contradicteurs de la veille s'en apercevaient. Il faut un esprit, une éducation spéciale; l'un et l'autre manquaient. On avait beau mettre debout la nation, la foi sublime de 92 était éteinte, le pays était tiré à quatre partis, désagrégé par le goût et le besoin corrosifs de l'argent, l'abaissement du niveau moral. L'absence d'institutions militaires, la pénurie des chefs laissaient presque désarmées ces foules en armes, promptes au soupçon, à l'abattement, aux défaillances. Des généraux très jeunes ou très vieux, changés à tout instant, ne parvenaient pas à faire jaillir l'étincelle, les belles qualités dormantes. Trop souvent les officiers subalternes, sans prestige et sans autorité, ignoraient les premiers mots d'une science qui ne s'acquiert qu'à l'usage. Bien des dévouemens réels demeuraient stériles.

Et pourtant, se disait Eugène, fallait-il désespérer au lendemain de la victoire, lorsque ces jeunes troupes, où tous les coins du sol imprimaient leur marque, n'attendaient qu'un signal ? Rien que dans son régiment, la France du centre groupait la fine et forte santé des Tourangeaux, la vivacité plus âpre des Beaucerons, la douceur des Solognots fiévreux. Dans la brigade, la division, le corps d'armée, il y avait, sous les ordres de Chanzy, des hommes venus de la Charente, de la Mayenne, de la Nièvre, de la Sarthe, des Bouches-du-Rhône, de l'Isère, de la Haute-Loire, de la Dordogne, tous avec les traditions et l'orgueil de leur clocher, les loquaces et les silencieux, ceux de la plaine et de la montagne. A la forme de leur visage et de leurs corps, à leurs traits distinctifs, s'évoquaient le cours sinueux

des fleuves, le vent salé de la mer, ou bien la brume des vallées, l'air sec et léger du Midi. On voyait l'admirable diversité des races, chacune avec son groupement de patois, d'habitudes, défauts et qualités. D'antiques rivalités de province à province se faisaient jour, réveillées par le contact, pour disparaître aux heures de bataille dans la fraternité du danger, la communauté de la patrie.

— Venez-vous déjeûner, Réal ? disait la voix brusque et cordiale du capitaine. Eugène salua avec plaisir le colosse roux. M. de Joffroy était un ancien lieutenant qui, après la Crimée, avait démissionné et fait un riche mariage, homme paisible, grand chasseur, aimant son chez-soi, ses enfans, ses terres.

A la popote, Eugène serra la main de son camarade le lieutenant Groude, architecte mal bâti, longue figure bizarre, un de ces vieux garçons sentencieux à qui les phrases toutes faites tiennent lieu de pensées. Ils constituaient à eux trois le cadre de la compagnie, vivaient ensemble ; un mobile, aide de cuisine d'un grand restaurant de Tours, dirigeait leur table, mettant son amour-propre à varier, par trente-six façons, l'art d'accommoder les pommes de terre.

Une longue après-midi, mal abrégée par une inspection des remingtons. Allait-on mettre au moins cette inaction stupide à profit pour distribuer des baïonnettes ? Eugène, qui s'ennuyait ferme, accepta volontiers l'offre de son capitaine ; s'ils allaient faire un tour du côté de Patay, jusqu'à la Boissière ? Sortis du camp, ils s'étonnaient de suivre en promeneurs la route libre à travers les champs nus ; la haie des talus, les arbres bas leur parurent nouveaux et reposans ; pour un instant ils oubliaient la guerre, s'émerveillaient de respirer un air plus pur, l'odeur des prés mouillés fleuris de pâles colchiques d'automne. Il y avait donc des coins de nature paisibles, des horizons que ne mouvementaient pas des défilés d'hommes et de charrois. Des rainettes vertes, en les entendant venir, plongeaient dans les fossés. Comme c'était joli, cette éclaircie d'invisible soleil couchant, cette frange orangée au bas des nuées grises ! Là-bas, une ferme en était toute dorée. Une vapeur montait de la terre rougeâtre. Ils prirent un chemin qui menait vers les murs lumineux.

— Un bon temps de chasse, dit M. de Joffroy. C'est celui-là que je préfère. Je m'en vais avec de bons souliers, le carnier s'emplit ; devant moi, mon chien Ravaud marche en remuant la

queue, et quand on rentre, quelle faim de loup, quel plaisir de retrouver sa femme et les moutards autour de la soupe fumante !

Eugène, lui, contemplait de la terrasse les prairies en pente de Charmont, la brume qui flotte au-dessus de la Loire. Il s'en allait avec Marie ; elle était emmitouflée dans une capeline, tout contre son épaule. Les brindilles sèches craquaient sous leurs pieds, la douceur du soir descendait dans leur cœur.

Une voix avinée, des cris de colère les surprirent.

— Cela vient de la ferme, dit M. de Joffroy. Ils pressèrent le pas. La dispute s'échauffait, avec des glapissemens aigus de femme. Ils débouchèrent sur une grand'route que longeaient les bâtimens. Devant la porte cochère, un rassemblement se démenait. A la vue des officiers, plusieurs soldats détalèrent. Il n'en resta qu'un, aux prises avec un vieillard en tricot. Ils tentaient de s'arracher un fagot de bois sec. Le képi blanc du moblot dodelinait aux secousses, tandis qu'écumant de rage, le paysan suffoquait : — Voleur ! Brigand ! La femme, une bique jaune, bramait à fendre l'âme. L'ivrogne se retourna, Eugène reconnut Pirou. En même temps la femme s'élança, les prenant à témoin : — C'est pis que des Prussiens ! Ils ont volé des poules ! Ils prennent tout notre bois ! Le capitaine regarda la route : à gauche s'avançait une compagnie revenant des avant-postes ; à droite, deux officiers d'état-major, au trot. M. de Joffroy fronça le sourcil : « Cet imbécile va se faire pincer. » Indulgent, il ne demandait qu'à arranger l'affaire, quitte à indemniser plutôt les paysans de sa poche. Cette arrivée inopportune l'inquiéta.

— Lâche donc ça ! fit-il.

— Voyons, Pirou, dit Eugène.

L'ouvrier, qu'un petit verre avait dû replonger dans l'ivresse, cligna de l'œil :

— Vous, je vous respecte, mais ces ... là ! Qui qui se fait casser la gueule pour eux ? C'est à nous d'abord, ce bois !

Et, d'un ébranlement furieux, il fit tomber l'homme. La compagnie n'était plus qu'à trente mètres ; les officiers d'état-major arrivaient. La femme hurla de plus belle. Que faire ? Très contrarié, le capitaine crut, en usant de son autorité, — il le fallait d'abord, — qu'il convaincrait Pirou. Il empoigna le fagot et, grossissant la voix : — Lâche ça ! La compagnie, presque à sa hauteur, regardait. Il sentait derrière son dos le regard des officiers d'état-major arrêtés, le souffle tiède de leurs chevaux. Pirou, les yeux

injectés, eut un éclair d'hésitation, mais l'ivresse fut la plus forte; avec une mauvaise figure butée, il se cramponnait aux branchages. M. de Joffroy, que l'irritation gagnait, tira de toutes ses forces. Seconde tragique, puis le geste irrémédiable : Pirou, du plat de la main, bousculait le capitaine.

— Halte! criait une voix. On entendit l'arrêt, le choc sourd des armes reposées. Eugène, très pâle, embrassa d'un regard la compagnie immobile, la tristesse sévère des officiers d'état-major, M. de Joffroy pourpre, Pirou livide, à demi dégrisé par le silence terrible.

— Arrêtez cet homme, dit l'un des deux cavaliers. Un caporal saisissait l'ivrogne qui se laissa faire. Les visages montraient clairement l'émotion, l'inflexible sentence. — En avant, marche! commanda la voix. Les officiers d'état-major, après un colloque rapide, les noms relevés sur un calepin, s'éloignaient. Le paysan rentrait chez lui, satisfait, son fagot serré dans ses bras, derrière la femme qui ricanait.

Lentement, sans oser se regarder, sans échanger un mot, Eugène et M. de Joffroy revenaient au camp. Le crépuscule baignait la plaine d'une humidité vaporeuse; au loin tout était silencieux et recueilli. La frange de feu des nuages avait disparu; l'étendue des prés couverts d'eau s'estompait dans l'air gris; les colchiques mauves s'étaient refermés. De l'ombre s'éleva des sillons : les haies des talus, les arbres bas devenaient noirs.

La journée qui suivit fut pour Eugène très douloureuse. Il en revoyait les détails dans l'interminable nuit qui précéda l'exécution. Son témoignage devant la cour martiale, les visions obsédantes de la veille le hantaient. Devant lui se dressait Pirou, près du feu de bois vert, à côté du cuisinier épluchant un oignon; la soupe cuisait dans la marmite noircie. Il entendait la voix avinée, blagueuse de l'ouvrier. L'après-midi encore, il l'avait remarqué devant sa tente recousant un bouton. Pirou lui avait souri, méditant déjà son exploit. Maudite promenade! quel besoin avaient-ils de sortir avant le dîner, de se diriger vers cette ferme! Le drame se précipitait : les cris perçans de la femme, ce misérable bois mort tiraillé aux mains du vieux, de Pirou, du capitaine, l'arrivée malencontreuse des témoins, et puis le geste fatal, le mouvement sans méchanceté de l'ivrogne défendant sa conquête, cette impulsion inoffensive, moins qu'une injure, moins que rien. Et par une convention barbare, cela

devenait un outrage mortel ! La discipline était atteinte. Il fallait du sang pour l'exemple... Maintenant c'était la cour martiale terrifiante à force de simplicité. Une grange vide, une table, les cinq juges sur des chaises de paille ; en face, debout, l'accusé. Eugène entrait, commençait sa déposition. Pendant qu'il parlait, essayant, comme M. de Joffroy, d'atténuer la scène, il épiait anxieusement le président, un vieux chef de bataillon impassible, les assesseurs, deux capitaines, un lieutenant et, ainsi que l'exigeait le décret, un sergent de la compagnie. C'était Seurat qui, gonflé d'importance, écoutait seul avec intérêt. Un des capitaines dessinait d'un air absorbé, l'autre s'agitait comme s'il avait hâte de voir la séance levée; le lieutenant, déguisant un bâillement, tourmentait sa moustache. Et Pirou ! Cette figure contractée, où le désir de vivre luttait avec la crainte, cette révolte de l'individu jeune contre une loi sauvage, ce clin d'œil gouailleur qui revenait comme un tic ! Eugène emportait un regard de bête traquée, reconnaissante pourtant. Avec M. de Joffroy, il revenait de Saint-Péravi, siège du quartier général et de la prévôté. Échangeant leurs réflexions, ils attendaient le retour de Seurat. La compagnie, assemblée autour des tentes, chuchotait avec animation. On vit venir le sergent, grave.

— Eh bien ? demanda le capitaine d'une voix mal assurée.

— La mort.

Ces mots faisaient courir un souffle, le murmure tombait, dans un silence. Brusquement M. de Joffroy avait regagné sa tente. Il n'était pas venu dîner. Eugène, se retournant dans la paille, fixait son attention sur la toile de la tente qu'un vent secouait. Nuit d'encre. Qu'elle s'abrégeât pour lui, ne finît jamais pour Pirou. Avait-il des parens, une amie? Avec une angoisse que plus d'un partageait à cette heure, Eugène s'effara : pourvu que le peloton d'exécution ne fut pas désigné dans la compagnie; que lui-même... Et Seurat, dormait-il après avoir prononcé les mots meurtriers ? Sa voix n'avait-elle pas tremblé, en assumant une telle responsabilité ? Sans doute les circonstances, l'usage la lui avaient imposée. L'armée, comme toute société, plus encore, ne peut subsister sans une règle rigoureuse, l'observation d'un servage étroit. Existait-il pourtant au monde un plus dur devoir ? Du jour au lendemain, pour une peccadille que tant d'autres commettaient impunément, pour une des résultantes infimes de cette œuvre de brutalité et de carnage, devenir le juge sans

appel d'un camarade, d'un frère, son bourreau peut-être?... L'idée que, soldat, il eût pu être tout à l'heure de ceux qui brûleraient leur cartouche contre un Français, qu'officier il pouvait être celui qui, d'un mouvement de sabre, ordonnerait le feu, le révulsait jusqu'aux moelles...

Comme au matin de Coulmiers, l'aube le trouva hors de sa tente. Mais cette fois le jour avait beau grandir, aucune clarté ne se faisait en lui; il n'était que doute et ténèbres. Il vit les hommes se lever, procéder, mornes, à leurs habitudes. A la pâleur de M. de Joffroy, dont, par une sorte de pudeur, il évita d'aller serrer la main, il comprit que la nuit avait été aussi cruelle pour lui. La lenteur avec laquelle la section se préparait, le rassemblement, l'inspection lui furent autant de supplices. Il n'osait regarder ses hommes. Maintenant, par une impatience qu'il se reprochait, il souhaitait, tant l'attente lui était odieuse, que la chose fût faite. Il avait, avec un soulagement infini, appris que le premier bataillon était chargé de la besogne. Clairons sonnans, un régiment de marche, un bataillon de chasseurs longeaient le front de bandière; il fallait, pour la solennité de la leçon, que la brigade fût réunie. Dans un vaste champ voisin de la ferme, les troupes étaient formées sur trois côtés d'un carré. A l'un des bouts, Eugène, en avant de sa section, regardait le centre vide, un groupe d'officiers autour du général à cheval. Près d'eux, sur un rang, les douze hommes du peloton funèbre. Il entendit un bruit de voiture; elle s'arrêta. Entre deux gendarmes, Pirou descendit : un frémissement courut parmi ses camarades. Eugène, figé, vit passer devant lui le mobile. Pirou, dont les traits ravagés criaient une révolte contre la fatalité, lui jeta un regard de haine. Eugène en souffrit, se rappelant la façon dont le malheureux, avant la catastrophe, lui avait souri; évidemment n'y comprenait rien; et lui-même, à cette minute, comprenait-il davantage? Dans le carré, Pirou, entre ses gardiens, suivi du médecin-major et de l'aumônier, s'éloignait, diminuait. Visible de tous les points, le colonel commandant les troupes éleva son sabre : « Portez vos armes! » Du même geste les trois côtés du carré obéirent, dans le scintillement simultané des cinq mille fusils. D'un seul mouvement, les bras gauches retombèrent, dociles à cette discipline pour laquelle un homme allait mourir. La voix lointaine, impersonnelle, reprit : « Tambours, ouvrez le ban! » Un roulement lugubre, suivi d'un silence plus lugubre

encore. On crut entendre le souffle rauque du prisonnier. Eugène songeait au ciel libre, à l'espace ouvert; maintenant le sort s'accomplissait, toute fuite était impossible. Une voix grêle lisait le jugement; dans l'oppression muette, on distingua les derniers mots : « Au nom de la patrie envahie, le soldat Pirou est condamné à la peine de mort. » Presque aussitôt, une forte détonation, puis un petit coup sec, isolé, sinistre. Le coup de grâce! Avec une ironie amère, Eugène regardait monter et se dissiper le nuage de fumée.

De nouveau le colonel commandait : « Armes au bras ! » Les tambours fermèrent le ban ; l'impitoyable défilé commença. La compagnie d'Eugène, étant la dernière, dut attendre ; enfin M. de Joffroy, qui avait de grosses larmes au coin des yeux, la mit en marche. Eugène suivait passivement. On arriva devant le cadavre. Auprès se tenaient le prêtre et le docteur; Pirou, face à terre, gisait sur le côté, dans une mare de sang noir. On reprit le chemin du camp. Un poids alourdissait les cœurs, scellait les bouches.

Eugène revoyait toujours le regard de haine du supplicié. Il se trouvait amoindri dans sa dignité d'homme, ressentait pour tout une horreur confuse. Ses hommes, que son regard interrogeait maintenant, partageaient ce qu'il éprouvait lui-même. Seurat n'avait plus sa morgue, semblait aplati; le gros Neuvy roulait des yeux éplorés; Verdette, si doux, avait un air farouche; Cassagne ne se gênait pas pour déclarer : — C'est barbare et idiot ! Eugène fit semblant de ne pas entendre. Oui, c'était barbare ! Il se répétait pourtant : « Au nom de la patrie envahie... » Puis les mots tranchans qu'avait dits M. Du Breuil au cousin Frédéric, le soir des noces : — « Sans discipline, pas d'armée ! » Et cela, il était bien forcé de le reconnaître : une armée forte, le salut du pays avant tout ! Qu'était cette pauvre existence sacrifiée, au prix des innombrables existences fauchées déjà et que faucherait demain ? A Coulmiers, son voisin, le petit mobile, était tombé sans qu'il l'eût plaint de tant de regrets. Et il était innocent ! Pirou, un pauvre diable, un ivrogne, victime lui aussi d'une loi supérieure. Un holocauste à la patrie, qui, pour vaincre, avait besoin de troupes disciplinées... Mais tout à coup le regard haineux du mort le transperçait, ce regard d'un être vivant, d'un homme pareil à lui. Sa conscience chavirait. Il ne ressentait plus qu'un indicible dégoût pour la guerre, pour cette meule sanglante qui

broie tout sentiment individuel, étouffe toute pitié, toute fraternité, pour la guerre qui brûle, qui viole, qui saccage, qui massacre, pour la guerre qui change l'homme en bête sauvage!...

La nuit du 27, en pâlissant, laissa voir dans l'ombre terne et le froid du petit matin la compacte ondulation de divisions en marche. Ce n'étaient pas le 15[e] et le 16[e] corps sortant enfin de leur trop longue inaction, c'étaient, beaucoup plus à l'Est, du côté de Beaune-la-Rolande, le 18[e] et le 20[e] qui, sur les ordres du délégué à la guerre, tentaient l'offensive, à l'extrême droite. L'armée de la Loire, à ce moment, se composait du 17[e] corps, général de Sonis, couvrant la gauche ; au centre, des corps de Chanzy et de Martin des Pallières, qui avait remplacé d'Aurelles, promu au commandement en chef ; enfin des deux corps qui évoluaient en ce moment, le 18[e], dirigé par le chef d'état-major colonel Billot, et le 20[e], général Crouzat. De ces trois corps nouveaux, éclatant témoignage de l'activité de Gambetta et des bureaux de la guerre, le 17[e] en avant de Châteaudun, venait de faire une reconnaissance heureuse à Brou ; mais inquiété par les troupes du grand-duc de Mecklembourg, il s'était replié en désordre sur Écoman, permettant aux Allemands de réoccuper Châteaudun. Quant au 18[e], formé à Nevers, transporté à Gien et de là à Montargis, il manquait de commandant ; le 20[e], composé des élémens hétérogènes qui avaient opéré dans les Vosges, arrivait seulement, après avoir couvert Lyon, si mal équipé que quantité de mobiles étaient en blouse, les pieds enveloppés de toile ou de peaux de mouton.

Inquiet de voir s'accomplir sans entrave la concentration de l'armée de Frédéric-Charles, las de l'inertie de d'Aurelles, dont il ne pouvait tirer une vélléité d'action, et voyant les effets démoralisans de la vie de bivouac, pressé d'ailleurs par les dépêches de Paris réclamant un concours rapide, Freycinet avait fini par s'arrêter au plan d'une marche sur Fontainebleau. Si l'armée de Paris trouait, ce ne pouvait être que dans cette direction. Ainsi, en s'avançant vers Beaune-la-Rolande et Pithiviers, on lui tendait la main. Mais surtout, le mouvement commencé entraînerait d'Aurelles, aurait l'avantage d'opérer une diversion nécessaire pour dégager les provinces de l'Ouest, où s'opérait la formation du 21[e] corps, et la gauche de l'armée de la Loire, menacée par le grand-duc de Mecklembourg. Malgré les con-

seils et les récriminations de d'Aurelles, proposant enfin de bouger, Freycinet s'entêtait au mouvement prescrit. C'était pour l'exécuter qu'après les engagemens de Mézières et de Ladon, le 18e corps par la droite et le 20e corps de front se portaient sur la petite ville de Beaune-la-Rolande.

A huit heures, le général Crouzat donnait l'ordre d'ouvrir le feu. Le commandant de l'artillerie, un colonel à figure énergique et maigre, trente-quatre ans à peine, disposait lui-même, au nord de Saint-Loup, la batterie de 12 d'où le premier coup de canon allait partir. Il portait l'uniforme de commandant de l'artillerie de la Garde Impériale, sous lequel il était sorti de Metz, franchissant en plein jour les lignes allemandes à cheval, après avoir dispersé une patrouille de uhlans. Le galon neuf ajouté aux quatre anciens donnait à Jacques d'Avol un prestige de jeune chef, entreprenant et résolu.

En avant de son état-major, il indiquait au capitaine de la batterie un emplacement meilleur pour l'une des pièces. Inspectant d'un regard canons et servans prêts à la manœuvre, les officiers à leur poste, la ligne des caissons en arrière, il sourit. Une cruauté joyeuse éclairait son visage tendu ; on devinait qu'il exultait de bonheur devant cette minute fiévreusement souhaitée. Les longues humiliations dans la boue de Metz, la rage de voir inutilisées, perdues pour la France et livrées à l'Allemand, ces deux magnifiques batteries de la Garde si patiemment dressées, qui le jour de Rezonville avaient pourtant su cracher leur mitraille, la joie d'être libre, la fierté de retrouver ces mêmes troupes de Frédéric-Charles, la rage de la défaite et l'espoir exaspéré de la revanche, tout cela se concentrait dans une jouissance orgueilleuse, si intense qu'elle était prête d'éclater en rire ou en sanglots. Il tira sa montre, vérifia de nouveau, de sa main en abat-jour, le champ de tir. Le chagrin de canonner une ville française s'évanouissait pour lui dans l'âpre volupté de frapper d'abord ces taches remuantes et noires, cette fourmilière envahissante de l'ennemi.

D'une voix dure, il jeta : — Allez ! On entendit : « Première pièce, feu ! » Un éclair rouge, une explosion qui fit se cabrer les chevaux, l'âcre odeur de la poudre. « Seconde pièce, feu ! » A ce signal, la première division débouchait de Boiscommun, précédée de ses tirailleurs. La fusillade crépita, les canons tonnaient. Le colonel d'Avol fit pivoter sa jument, et, les oreilles

bourdonnant de cette musique divine, il piqua des deux, rayonnant. La bataille était commencée.

A quatre heures elle durait encore. Les Allemands rejetés dans Beaune s'y maintenaient. La deuxième division entrait en ligne ; mais zouaves et mobiles, après avoir enlevé les premières maisons, se repliaient sous un feu décimant. Et le 18e corps qui n'arrive pas ! Une colonne d'artillerie et d'infanterie allemande, venant de Pithiviers, débouche sur le flanc gauche. La première division la repousse, en lui enlevant un canon. Le 18e corps n'arrive toujours pas. Il est quatre heures et demie.

A ce moment le général Crouzat, voulant tenter un dernier assaut, court vers trois compagnies des Pyrénées-Orientales et vers les zouaves. En avant de ceux-ci, un vieux colonel talonne de l'éperon son petit courtaud qui boite. Ferme en selle, tenant dans la main gauche une canne avec les rênes, la manche droite repliée sur l'avant-bras, le vieillard montre un visage calme, empreint d'une volonté stoïque. Il a confiance dans les soldats qui le suivent, de jeunes zouaves encadrés de vétérans d'Afrique, qui lui rappellent ceux que jadis il conduisait, avec ses cavaliers, dans les montagnes kabyles.

— Colonel Du Breuil, encore un effort !

— A vos ordres, mon général !

Avec son escorte, Crouzat se met en tête et fait sonner la charge ; la petite troupe s'élance sur Beaune-la-Rolande. Le cheval de M. Du Breuil s'abat, blessé d'un éclat d'obus. Sain et sauf, le colonel se relève, et regagnant sa place à longues enjambées, — son sabre inutile est resté accroché à la selle, — il va droit devant lui, la canne à la main, le front haut. Ce n'est pas un enthousiasme amer qui, comme d'Avol, l'étreint. C'est une ardeur sereine, réfléchie. Certes, à cette seconde, il ne se doute pas que le 18e corps, forcé de se battre en route, n'arrivera qu'à la tombée du soir, et encore pour envoyer ses balles par méprise sur les tirailleurs du 20e ; il ne se doute pas qu'éreintées, disjointes, les troupes qui autour de lui se ruent avec une fureur sauvage, rentreront comme lui, la nuit close, dans leurs cantonnemens. L'eût-il su que sa pensée n'en eût pas été troublée, son pas ralenti. Mobiles et zouaves jonchaient le chemin. Il marchait toujours. Il ne songeait pas à sa femme, il ne songeait à son fils prisonnier que pour se dire : « A ma place, il marcherait ainsi. » Ils étaient arrivés aux premières maisons de la ville ; des fenêtres et

des portes roulait le feu à bout portant ; une barricade flambante coupait la rue. Sans ivresse ni défaillance, une foi profonde dans son regard d'acier, rigide comme le devoir, grave comme le sacrifice, M. Du Breuil marchait toujours.

VII

— Mais enfin, s'écria Frédéric, avec un violent coup de poing sur la table, à qui dois-je m'adresser alors ?

Plus tanné qu'à son retour d'Amérique, bien pris dans son uniforme gris de fer à ceinture-cartouchière, guêtré de cuir et boueux jusqu'au genou, béret épinglé d'une cocarde tricolore, le commandant des chasseurs des Pampas, Frédéric Réal de Nairve, empoignait au bras et secouait un officier italien, blouse rouge et grandes bottes, dont le teint de cire, les fines moustaches noires, toute la physionomie rageuse souriait comme si elle eût voulu mordre.

Démuni de souliers et de cartouches après un mois passé aux avant-postes, surtout après la retraite précipitée qui de Dijon, le coup de main manqué, le ramenait à Autun avec sa compagnie, Frédéric, laissant ses hommes campés aux portes de la ville dans le couvent de Saint-Martin, était arrivé tout droit au bureau de la Place.

— *Pazienza, Signor. Il maggior di piazza* va venir. *Si volete aspettare un po !*

Frédéric lâcha prise, et tandis que le garibaldien se remettait à écrire, penché sur une table à tréteaux salie d'encre, où des bouteilles tenaient lieu de chandeliers, il arpenta la pièce empuantie de tabac. Des images collées au mur représentaient Garibaldi, un poignard à la main, arrachant la Liberté d'entre les bras du Pape et de Napoléon. Devant une fenêtre, une table plus petite, ornée d'une couverte de campement et d'un flacon d'absinthe, attendait *il maggior*. Tout dansait dans sa tête : le combat de Dijon, la retraite, succédant à trente jours de vie à travers la campagne, de coups de feu dans les bois, de repas incertains, de courts sommeils. Où en était-on ? Quel décousu ! Quel désarroi !

Un éparpillement, une confusion extraordinaires ; foison de chefs, sans hiérarchie. Werder, mal à l'aise dans un pays dont il ne connaissait pas les projets, les moyens de lutte, était entré dès

le 30 octobre à Dijon, bravement défendue par une faible garnison. Depuis tout s'était borné à des escarmouches de partisans, à l'heureuse surprise de Châtillon-sur-Seine par Ricciotti Garibaldi.

Frédéric, le nez à la fenêtre, contemplait le spectacle qui depuis le matin animait rues et places. Autun semblait une ville conquise. Chariots et fourgons, montures d'état-major, causaient un enchevêtrement inextricable. Une foule hétéroclite, déjà remise de sa débandade, tenait le haut du pavé, traînant le sabre et parlant fort. A côté des patois italiens les idiomes les plus divers : le polonais, l'anglais, le turc. Des Espagnols à interjections gutturales coudoyaient des Égyptiens silencieux et basanés, des Grecs à figure noble. Il y avait de tout dans cette armée, pompeusement titrée Armée des Vosges, et répartie en quatre brigades commandées par le vaillant général Bossak-Hauké, un Polonais proscrit, ancien colonel de l'armée russe ; par le colonel Delpech, hier encore préfet de Marseille, avant-hier teneur de livres ; enfin par les deux fils de Garibaldi, Menotti et Ricciotti. Issue de rien, elle comptait aujourd'hui douze mille hommes, où l'on voyait de l'excellent et du pire, des braves et des lâches, d'honnêtes mobilisés et des francs-tireurs de tout poil, les corps libres les moins disciplinés de la France, pêle-mêle avec des aventuriers venus des quatre coins du monde. Pas de jour où ne s'élevassent des plaintes d'habitans, de prêtres molestés, de commerçans volés. Et cependant, de cette tourbe bariolée, de cette lie écarlate, où s'étaient égarées bien des bonnes volontés, on pouvait attendre d'héroïques exemples de ce courage que donnent la brutalité des penchans et le dédain de la mort. Frédéric avait pu en juger à l'attaque de Dijon.

Un petit vieillard olivâtre, revêtu d'une pelisse à brandebourgs, entra dans un cliquetis de sabre et d'éperons.

— *Il maggior !* dit le garibaldien.

Frédéric exposait sa demande ; on ne pensait pas que ses hommes allaient marcher sans souliers, se battre sans cartouches ! Le Niçois l'ayant toisé avec la visible antipathie qu'il portait à tout ce qui n'était pas chemise rouge, s'asseyait à sa table, soulevait la bouteille d'absinthe. Satisfait de la retrouver au même niveau, il daigna secouer la tête, déclarer que les Bureaux de la Place n'étaient pas un magasin. Voir au quartier général !

Frédéric tournait les talons, claquait la porte. Il éprouvait une répulsion à servir sous de tels hommes. Lui, Français, accouru de si loin pour se battre avec son pays, il ne s'était pas attendu à ce qu'on lui infligeât des maîtres étrangers si arrogans, si oublieux du devoir commun. Certes, il n'incriminait pas le chef des Mille, le héros d'Aspromonte et de Mentana ; il respectait le pur désintéressement de sa vie, la noblesse de son idéal ; il admirait l'élan de gloire et de sacrifice qui, à son âge, le tirait de sa retraite de Caprera, l'exposait aux fatigues rigoureuses, à la mort possible. Sans aller, comme bien des fanatiques, jusqu'à penser que la présence de Garibaldi équivalait à un concours de cent mille hommes, il subissait, avec une partie de l'Europe, le prestige légendaire du vieux champion des revendications sociales et de la liberté des peuples. Il conservait, de la seule rencontre qu'il eût eue avec lui, — sa présentation à l'arrivée, — une impression de grandeur et de sympathie. Garibaldi, assis au coin du feu, ses béquilles auprès de lui, une fourrure sur ses jambes à demi paralysées, un fichu de soie rouge aux épaules, lui avait tendu gracieusement une longue main sèche aux doigts raides, lui souhaitant, sans l'ombre d'accent étranger, la bienvenue. L'air souffrant, un binocle sur le nez, il lui implantait dans le souvenir sa pâle et léonine figure à barbe et crinière blanches, d'admirables yeux de force et de douceur. Frédéric, de le voir si faible, si usé, n'en avait que plus admiré, à l'attaque de Prénois, avant Dijon, la vaillance qui maintenait à cheval ce corps débile, encastré dans une selle mexicaine, tandis qu'un petit clairon, tenant la bride, sonnait la charge.

Il était parvenu au quartier général, traversait des antichambres pleines d'un ramage d'officiers garibaldiens, au plumage pourpre et doré. Il fit passer sa carte, patienta longtemps. On l'introduisait dans une pièce élégante et tiède ; un tapis moelleux assourdissait le pas ; des fleurs fraîches embaumaient dans des vases de Sèvres, sur la cheminée. Devant la flamme claire, enfouis en de confortables fauteuils, des officiers coquettement frisés, mains blanches chargées de bagues, chuchotaient et riaient. Autant qu'il put comprendre, il s'agissait d'un succès remporté le jour même par le général Crémer, à Nuits, où il venait d'entrer, après avoir battu les Allemands.

— Pas si haut, Luigi ! fit un personnage maigre et blafard, dont les galons couvraient la manche rouge. — Et aussitôt le

colonel Lobbia, penché sur un guéridon de marqueterie, replongea son regard myope dans les paperasses. Frédéric, choqué, allait élever la voix, lorsque la porte s'ouvrait devant un homme de haute taille et de belle mine, pincé dans une casaque écarlate bordée d'astrakan et rehaussée d'aiguillettes d'or. Blond, les yeux gris, l'air insolent et intelligent, c'était le seigneur du lieu, le chef d'état-major colonel Bordone. Ex-chirurgien de la marine française, puis pharmacien à Avignon, l'ancien combattant des Mille, ayant italianisé son nom de Bourdon, portait avec désinvolture les trois condamnations d'amende et de prison dont les tribunaux l'avaient gratifié pour coups, détournemens et escroquerie. Se targuant d'avoir facilité la venue en France de Garibaldi, il avait, à force de ruse et d'audace, évincé le chef d'état-major primitivement désigné, le colonel Frappoli, ancien ministre de la Guerre à Turin, grand prêtre de la franc-maçonnerie péninsulaire. D'une totale nullité militaire, il abusait de l'ascendant que lui avaient donné sur le général son aplomb et son activité pour escamoter le pouvoir à son profit, décidant de tout, tranchant du maître, traitant sur un pied d'outrecuidante égalité jusqu'au délégué à la guerre lui-même. Freycinet, si cassant d'habitude, le tolérait par force, lui prodiguant, comme à son maître-esclave, d'hyperboliques louanges, des cajoleries à l'italienne, tant le renom républicain de Garibaldi en imposait.

Bordone écoutait la requête de Frédéric avec sa mauvaise humeur habituelle. Il allait le congédier sans réponse, lorsque, radouci devant l'insistance énergique du partisan, il le dévisageait : — N'est-ce pas vous, commandant, qui êtes entré avec nous un des premiers dans Prénois? — Et, tout miel, Bordone signa.

Dehors, Frédéric, voyant que la nuit tombait, voulut, avant le dîner de ses hommes, leur porter le précieux papier, grâce auquel son lieutenant toucherait demain matin cartouches et souliers. Malgré l'heure peu avancée, des ivrognes battaient les murs, des chants licencieux montaient des ruelles. Au couvent de Saint-Martin, il trouva ses volontaires groupés dans une salle basse. Les fusils alignés, propres, s'appuyaient au mur comme sur un râtelier d'armes. Près de chaque botte de paille, le fourniment était en ordre. La soupe aux choux mijotait dans un énorme chaudron qui emplissait l'âtre. Des chasseurs, rudes figures bronzées et calmes, rapiéçaient leurs vêtemens, d'autres

jouaient aux osselets, un lisait la Bible. Le lieutenant, vieil homme taciturne, causait avec un moine qui, avec un soupir, montra à Frédéric le promenoir jonché de soldats débraillés.

— Il y a aussi, ajouta-t-il, la Guérilla d'Orient qui murmure. Ils disent qu'ils n'ont ni munitions ni chaussures, qu'il n'y en a que pour les garibaldiens. Ils parlent de quitter Autun et l'armée.

Frédéric, fier de constater la tranquillité de ses hommes, — il était pour beaucoup dans ce maintien de l'obéissance, si rare au milieu de l'indiscipline ambiante, — regagnait allègrement la ville, tout au délassement d'une soirée de liberté et d'oubli. Les Allemands? Personne n'y songeait. Sans doute, enfermés à Dijon, ils se remettaient de leur alerte. Et pressée de jouir, joyeuse de se retrouver dans ses cantonnemens, l'armée entière de Garibaldi, insoucieuse et bourdonnante, se répandait dans les hôtels, les auberges, les tripots et les bouges. Une heure après, attablé au milieu d'officiers de mobilisés et de garibaldiens qui se regardaient comme chien et loup, Frédéric, dans la grande salle de l'hôtel de la Poste, savourait un dîner copieux arrosé de champagne. Des rires de femmes, qui étaient là nombreuses, les unes en corsage voyant, d'autres en travesti d'uniformes, perçaient le bruit de la table d'hôte. Il les regardait avec une curiosité ardente, sa lassitude, son énervement évanouis dans une détente complète. Il se sentait léger, plein de force et de jeunesse. A quarante-trois ans, retrempé par sa vie coloniale, il retrouvait des sensations lointaines de plaisir et de fête, d'autant plus violentes au contraste des derniers jours ivres d'éreintement, fouettés par la vue du sang et l'odeur de la poudre. Il était assis entre un superbe nègre aux galons de lieutenant et un camarade qui lui avait fait signe, le Polonais Malonsky, chef d'un minuscule corps franc semblable au sien, un diable d'homme, courageux et chevaleresque, dont la raison vacillait dans des yeux d'un vert étrange. En face d'eux, une très jolie blonde qui trônait, entourée de Génois, souriait avec une bienveillance manifeste. Sa peau très blanche, sous la torsade drue et dorée de ses cheveux relevés d'un ruban amarante, avait la douceur d'un camélia neigeux. Des yeux noirs, luisans d'effronterie, une petite bouche impérieuse et fine, la paraient d'un charme d'aventurière qui la distinguait des autres, brunes populacières, filles sorties on devinait d'où.

— J'ai cru d'abord, dit Malonsky, qu'elle reluquait le nègre, puis moi. Mais décidément, mon cher, c'est vous.

Frédéric, flatté, répondait à l'œillade. Une conversation générale s'engageait; dans un langage hybride, coupé de mots en *o* et en *i*, des exploits fabuleux étaient célébrés, on toastait à des santés diverses; et quand, après de multiples tasses de café et des petits verres, on se leva de table, certains assez peu solides sur leurs jambes, il partait bras dessus, bras dessous avec les Gênois et la femme. Ils paraissaient de vieux amis. Elle se laissa prendre la main, lui dit tout de suite: — Tu me plais. Comment t'appelles-tu? Elle répéta: — Frédéric, Frédéric! Cela sonnait bien. Un vrai nom d'homme. Lui-même redisait, ravi, les syllabes charmantes: Madeleine. Il regardait avidement sa nuque, les petites mèches lumineuses et l'éclat de son cou, avec un signe noir dans un pli comme une mouche dans du lait.

Ils entrèrent tous ensemble au café. Une dispute s'éleva: Malonsky menaçait de fendre la tête d'un consommateur qui le regardait de travers. Les Gênois en s'interposant compliquaient la querelle, dont Frédéric profita pour baiser tranquillement Madeleine sur la bouche. Ce fut un éblouissement. Tout son passé de voluptés faciles et de passions vives lui remonta dans le sang et l'étourdit. Il jouissait à plein corps de l'instant si précaire, si fugace. Que pesait sa vie? S'il était tué demain? L'air froid de la nuit ne dissipait pas cet entraînant vertige, l'avivait encore. Le ton de jalousie irritée dont un des Gênois, dans la rue, appela: Maddalena! le transportait d'une fureur subite. Mais la belle fille, serrée contre lui, se mit à rire... Qu'on lui... laissât la paix! Elle était libre! Résignés à son empire et sachant qu'elle leur reviendrait, les Gênois prirent le parti de fermer les yeux. Malonsky, radicalement ivre, récitait d'une voix élégiaque des vers de Slovacki. Une horloge sonna minuit. Ils étaient arrivés devant une vieille maison de la rue Saint-Saulge. A travers les contrevens d'une pâtisserie filtrait un filet de lumière. Un des garibaldiens se fit ouvrir, et par la porte entre-bâillée tous se glissèrent. Ils pénétraient au premier, dans une pièce déjà pleine, crûment éclairée de bougies. Autour d'une table chargée de cartes, de billets de banque et d'or, se pressaient un double cercle de joueurs et de spectateurs, une cohue de toute race et de tout rang, des figures ravagées, exultantes ou sombres, des mains fiévreuses, crochues. Avant chaque coup, des silences gros d'émotion; après,

des brouhahas d'exclamations et d'injures. Un major obèse tenait la banque.

— Tu joues, n'est-ce pas? dit Madeleine.

Frédéric, qui n'avait pas touché une carte depuis le serment qu'il s'était fait à son départ pour l'Amérique, hésita. Mais sa pointe d'ivresse, son désir pour cette créature, l'occasion, tout ressuscitait le vieil homme; il s'abandonna au torrent de l'heure.

— *Signori*, faites vos jeux, il y a 1500 francs en banque.

Frédéric s'emparait d'une chaise, Madeleine penchée derrière lui; il sentait la flamme de son haleine, le contact souple et ferme de sa gorge. Monnaie, billets, s'entassaient sur les deux tableaux. Il ponta à droite, perdit, gagna. Son tour venu de prendre la main, il abattait huit, ramassait une liasse. Dès lors, repris par son démon, il joua frénétiquement, des heures. Par moment, il songeait à ses frères, à Maurice si indulgent, au marin dont le puritanisme l'avait toujours blâmé. Si Georges le voyait? Et au lieu d'une honte, il éprouvait une envie de rire. Le gosier sec, les pommettes rouges, il jouait avec délices, perte ou gain l'appliquant davantage. Il voyait dans une fumée, intensément, les traits crispés de ses partenaires. Tiens, le nègre du dîner, comme il est blême! Est-ce qu'il déteindrait? Et celui-là, avec ses cinq galons, on jurerait un garçon coiffeur. Des bougies meurent, des bobèches éclatent. Un tumulte, des huées: « *Ladro!* Filou! Bandit! » On prend au collet le banquier, un Levantin bouffi, qui a remplacé le major. On se bouscule. Les poches bourrées d'or et de chiffons bleus, Frédéric se retrouve dans la rue, au bras de Madeleine. Un escalier noir, une chambre inconnue, des lèvres qui se collent aux siennes, et tout sombra dans une folie de caresses, un néant divin.

Il n'en sortait que l'après-midi, sursautant du lit au cri de Madeleine demi-nue:

— Les Prussiens!

Une fusillade désordonnée épouvantait Autun. Le fracas du canon ébranlait les vitres. Il s'habilla comme un fou, s'élança. Ses hommes!... Il se heurta, en dégringolant les marches, contre un garibaldien suppliant qu'on lui donnât un déguisement; quelques-uns cherchaient la cave. D'autres couraient au feu, les tambours battaient le rappel. Les habitans effarés rentraient dans leurs maisons, les magasins se fermaient. Des galops d'estafettes faisaient étinceler le pavé.

Frédéric, hors d'haleine, atteignit le bout de la ville : — Le couvent de Saint-Martin ? criait-il. — Pris par l'ennemi ! — Quels ordres ? — On ne sait pas. Garibaldi, Bordone, introuvables... Un remords lui déchirait l'âme. Enfin, aux dernières maisons, la vue de l'uniforme gris bien connu le rassérénait. Son lieutenant l'informa, à mots brefs. La Guérilla d'Orient ayant plié bagage, les Badois avaient pu enlever le couvent. Eux-mêmes avaient battu en retraite en tiraillant. Heureusement on avait les cartouches. Frédéric prit son fusil, qu'un des chasseurs portait en bandoulière, et posément, derrière un pan de mur crénelé, l'esprit aussi vif qu'à un matin de chasse, heureux et ragaillardi, il chargeait, ajustait, tirait, tandis que Ricciotti tentait un retour offensif, et que de la hauteur du Grand Séminaire, trois batteries, tonnant en hâte, repoussaient l'attaque.

Journal de Gustave Réal.

Un carnet de toile grise, tout neuf, fermé par un élastique rouge, où pêle-mêle avec de brèves ordonnances, des mementos hiéroglyphiques, le docteur, aux instans de répit, notait plus longuement ses sensations. Entre deux feuillets, des lettres de famille épinglées qu'il gardait précieusement, mettaient l'intimité des souvenirs, la silencieuse paix de Charmont, une douceur d'oasis dans l'aridité de ces heures de sang, de fièvre et de fatigue.

16 novembre, Fontaine des Sablons.

Première note sérieuse depuis huit jours. Voilà mon petit monde en train. De Rouen à Lille, de Lille à Arras, démarches, tracas. Sapristi, civils ou militaires, ça ne brille pas par l'organisation ! Leur république, en cela encore, détrône l'Empire. Enfin, j'ai mes deux voitures, des brancards, une tente, une caisse de pharmacie complète, mes boîtes à amputation et à résection. Comme personnel, deux aides, trois infirmiers. Quatre bons chevaux pour tirer le tout. Seuls les blessés manquent. Ils viendront toujours assez tôt. Les journaux de Beauvais, où les Saxons règnent, annonçaient il y a huit jours l'arrivée à marches forcées, sur Amiens et Rouen, de 80000 hommes de l'armée de Metz sous Manteuffel. Les contributions pleuvent ! Saint-Quentin, ville ouverte, pour avoir essayé de résister, a dû payer en expiation 900000 francs.

emportés bien vite dans des petits tonneaux! A Soissons, tant l'ombre d'un franc-tireur épouvante, le gouverneur édicte que quiconque sera pris les armes à la main sans faire partie de l'armée régulière sera jugé « comme *traître* et pendu ou fusillé sans autre forme de procès. » J'ai copié la phrase, admirable d'impudence. Traître qui, sur son propre sol, défend la vie des siens et sa propriété! Non, c'est roide!... Grâce aux efforts de Farre, notre petite armée grossit. Le 22ᵉ corps a presque 23000 hommes. Le terrible c'est, comme toujours, le commandement. Où sont les armées impériales? Bourbaki est bien là, mais son âme? Ce n'est plus le brillant général de la Garde, dont la prestance, l'entrain au feu électrisaient les vieilles troupes; il n'a pas confiance dans ces recrues. Il doute de tout, des autres, de lui-même. Les suspicions que son passé inspirent l'énervent et le blessent. Malgré lui, il est gêné, sent qu'il gêne. Pour certains caractères, l'habitude du succès est le grand ressort. S'il manque, tout plie. Il a demandé à être relevé de son poste.

Lettre de Charles.

17 novembre, Saint-Étienne.

Cher frère,

Je t'écris d'une table de café. Pas une minute! Il a fallu trouver une usine qui consentît à se charger du travail, très délicat et très dangereux, de mes torpilles; pas moyen de songer aux manufactures de l'État en pleine trépidation. Saint-Étienne n'est qu'un immense chantier de tuerie, un entrepôt de mort. Belle œuvre pour des hommes instruits et policés! Après tout, on lutte pour sa peau, l'air qu'on respire, les êtres qu'on aime, on lutte pour les souvenirs et l'avenir de notre chère France!... Je me sens seul, loin de Charmont, d'où m'arrive une grande lettre. Gabrielle parle longuement de Marie, dont le désespoir résigné fait peine. Pauvre petite! Eugène, Dieu merci, est sain et sauf; je suis tranquille aussi pour Louis. Mais combien de temps va durer l'accalmie? Les Allemands de Metz arrivent à grands pas. Que de périls et d'inconnu! Je n'ai aucune sécurité avec Henri, dont l'idée fixe est d'aller se battre. Il me tourmente chaque jour pour s'engager. J'ai peur qu'il ne médite un nouveau coup. A-t-on jamais vu un garnement pareil? Il est terrible : monsieur n'a-t-il

pas été s'amouracher de la jeune Céline, la fille du garde champêtre ; tu te rappelles, la blondinette qui nous a offert un bouquet le jour des noces, au vin d'honneur? Marcelle est, paraît-il, très débrouillarde, elle a le sens pratique de sa mère, une décision étonnante. Quant à Rose, c'est l'âge où tout glisse ; ses rires égaient la vieille maison. Père et maman vont bien. Elle, tu la vois d'ici, sa vie de petites habitudes, réglée comme du papier à musique. Lui, Coulmiers l'a tout rajeuni; il est plus vert que jamais, parcourt le pays en prêchant la lutte ; il a fait venir quelques remingtons pour les jardiniers et les vignerons. Cette énergie, dit Gabrielle, est loin d'être du goût de notre voisin le comte de la Mûre : leur amitié se refroidit. Le comte ne se console pas de l'échec de Thiers et du rejet de l'armistice, déclare toute résistance locale inutile, absurde ; il exploite, auprès des notables trop disposés à l'entendre, la peur des représailles. Le maire et le curé, Pacaud et M. Bompin, ont des visages longs d'une aune. « Faisons le vide dans les campagnes! » a dit Gambetta. « Faisons le vide! Faisons le vide! » répète le comte à satiété. Et pour être prêt à donner l'exemple, il fait ses malles. Déjà Mlle de la Mûre a fui chez des cousins de Dordogne, et la comtesse brûle d'aller la rejoindre. Elle ne comprend pas que ma femme et mes filles puissent, quoi qu'il arrive, rester à Charmont. Espérons que l'invasion n'avancera jamais jusque-là! Agathe Poncet pourrait bien à la rigueur prendre Marcelle et Rose. Car pour Gabrielle et Marie, elles pensent comme moi, leur place est auprès des vieux, au foyer.

Allons, docteur, assez bavardé. Je t'embrasse,

CHARLES.

22 novembre. Corbie.

Bourbaki est parti. Farre commande en attendant Faidherbe, le Sénégalien. Les Allemands marchent sur Amiens, d'où notre grand mouvement d'aujourd'hui. Toute l'armée (trois brigades) s'est portée en avant pour couvrir la ville.

27. En avant de Corbie.

On s'entre-tue. Canonnade et mousqueterie au-delà de Villers-Bretonneux, depuis les bois de Morgemont, sur une immense ligne qui doit aller jusqu'à Dury, à hauteur d'Amiens. Les mi-

nutes me semblent des siècles. D'ici je ne vois rien. Le drapeau de Genève flotte pour indiquer l'ambulance. Personne encore; tout à l'heure nous ne saurons où donner de la tête. Ce bruit est horripilant. Midi. Du monde sur la route, une charrette, des brancards... Ils arrivent!

30 novembre. Corbie.

Depuis trois jours, je vis double. Les blessés à soigner, les morts... Et mon petit monde! Les nôtres ont battu en retraite, les Allemands sont maîtres d'Amiens; craignons de les voir apparaître à chaque instant. Premier combat qui fait honneur à nos formations improvisées. Le général Farre, avec des troupes sans expérience, sans cohésion, a tenu en échec les vainqueurs de Gravelotte, s'éloigne librement. Cette attitude de la jeune armée du Nord console un peu de la perte d'Amiens et de sa citadelle, dont le brave commandant, Vogel, a été tué.

Pour combien de temps suis-je à Corbie? Quand pourrai-je rejoindre? Mes malades dorment. Je viens de dîner d'un peu de soupe et d'un morceau de fromage. Une méchante bougie tremblote sur les murs. C'est effrayant ces rafales qui, à l'improviste, remplissent les premiers villages venus de blessés et de cadavres. Au début il y en avait trop, j'étais sur les dents. A présent, seize évacués, huit décédés, on voit clair. J'en ai trois qui n'iront pas loin.

Moi qui me croyais blasé! J'ai vu jusqu'ici toutes les formes de la mort : celle qui vide les berceaux, celle qui vient à la fin de la vie et vous emporte comme tombent la feuille sèche et le fruit mûr, celle qui entre à pas inattendus et vous assassine dans le dos, celle qui s'étiole dans les lits d'hôpital ou saigne sur les tables de dissection. Mais cette boucherie, détruisant tant d'êtres qui n'étaient pas encore marqués du signe, toutes ces chairs foudroyées, déchirées, tailladées... J'entends dans la maison en face les coups rythmés d'un menuisier qui cloue en hâte des bières; depuis trois jours le marteau frappe sans s'arrêter; je pense aux parens qui ne savent pas, à leurs songes anxieux où vivent encore ceux qui sont sous terre. Je songe à tous les miens. Quels mauvais sommeils ont mes blessés! Le marteau du menuisier cloue toujours.

VIII

— Ah! mes enfans, qu'il fait bon chez vous! déclara Thérould assis par terre, le dos au poêle. La famille, il n'y a que ça!

L'atelier de la rue Soufflot gardait toujours sa simplicité bohème, — le secrétaire bancal, un vieux coffre de bois sculpté, le divan effondré, les statues sur leurs sellettes; mais une armoire à glace, un paravent autour du lit, des giroflées dans un vase de Delft, marquaient une présence féminine, l'intimité d'une vie à deux gentiment arrangée. Nini en peignoir, dans un grand fauteuil Louis XIII à tapisserie usée, cousait lestement une dentelle à un corsage; une jambe croisée, l'étoffe épinglée au genou, elle allongeait, dans le joli naturel de cette pose, son pied fin chaussé d'une mule pendante.

Martial, debout, devant une figurine de glaise fraîche, modelait une silhouette de Parisienne du siège, jupe courte et pieds nus, ramassant un fusil. Andromède, sous un voile, séchait à l'autre bout de l'atelier; sa nudité, dressant ses bras purs et son torse délicat, lui semblait à cette heure une chose morte, un art de luxe, sans signification. Le moyen de ne pas subir l'obsession du moment ? Ses émotions, au lieu de revêtir une forme symbolique, ne pouvaient plus se manifester qu'immédiates, vivantes : rendre ce qu'il avait sous les yeux, les préoccupations de chacun. Il captait, à petits coups d'œil, la ressemblance de Nini, ne parvenant plus à incarner autrement que sous les traits de son amie les trouvailles de sa pensée.

Au début, la jeune femme n'avait été pour lui qu'un caprice charmant. Puis à mesure que la longueur, l'ennui du siège avaient infligé à chacun l'isolement, la rupture des habitudes, Martial, sentant son cœur vide, son atelier désert et froid, s'était rapproché d'elle. Nini venait de perdre une tante qui partageait son logement, tenait le ménage. Sa vie libre, assurée jusqu'alors par des travaux de broderie riche, des poses de modèle qu'elle ne consentait qu'à son gré, achevait d'en être bouleversée, parmi le cataclysme qui appauvrissait les bourses les mieux garnies, ruinait les petites. Un jour Martial l'avait trouvée aussi esseulée que lui, supportant sans le dire la gêne, des privations sans doute. Touché, il saisissait tout le charme de cette petite nature vaillante, dont il n'avait senti d'abord que la grâce prime-sautière.

Empaquetant le linge, pliant les robes dans une malle, il lui mettait son collet aux épaules, nouait les brides de son chapeau. — Qu'est-ce que tu fais? demandait-elle, émue. — Je t'emmène! Si tu savais comme l'atelier est triste sans toi !... Ils avaient uni de la sorte leur détresse : à deux ils se réchaufferaient, s'encourageraient. Et depuis, Nini, à qui Martial avait déféré le pouvoir, confié le secret du bureau Louis XV, du tiroir à argent, — satané argent, ils y touchaient à peine, et le tas diminuait si vite! — Nini, veillant à tout, dispensant le feu et la lumière, un rire ici, une fleur là, était le génie familier, la douce providence du lieu.

Thérould, cuit d'un côté, se releva d'un bond de singe, et de ses bras ouverts entourant le poêle à la manière d'un autel, il s'écria :

— O feu bienfaisant, tu mérites qu'on te célèbre d'une louange païenne ! Hélas, le bois est introuvable, le charbon se fait rare, le coke a disparu. Bientôt le gaz va nous manquer! De loin en loin clignote un pauvre réverbère. Nos maisons, à partir de sept heures, plongent dans la nuit. Heureux qui possède alors la lampe fidèle ou la bougie coûteuse ! — Quittant le dithyrambe, il reprit de sa voix faubourienne : — Ah ! là là ! J'étais hier sur les boulevards, les cafés empestent le pétrole, on n'y voit goutte. Sale gouvernement, qui, au lieu d'éclairer les Parisiens, met la lumière sous le boisseau. Poursuivre les grands patriotes, les héros du 31 octobre !

Ce que Thérould évitait soigneusement de dire, c'est que, fait prisonnier par les mobiles bretons pendant l'échauffourée de l'hôtel de ville, il avait été jeté dans une cave où, dégrisé, il avait passé la nuit. Son irritation contre le gouvernement venait du magistral coup de pied dans le derrière dont un mobile l'avait remis en liberté. Depuis il était révolutionnaire à mort. Il ne manquait pas une réunion des clubs rouges, n'ayant que l'embarras du choix. Dans la plupart, ce n'était qu'incohérence, violente et basse démagogie. Chaque soir, par tous les quartiers, des salles s'emplissaient d'une foule de braillards. Des orateurs cocasses émettaient des motions insensées. L'un voulait qu'on lâchât contre l'ennemi les fauves du Jardin des Plantes; un autre, qu'on chassât au rempart à coups de fouet les prêtres en chemise; un troisième regrettait de ne pouvoir escalader le ciel pour aller poignarder Dieu. Thérould en prenait et en laissait;

il excellait aux interjections gouailleuses, y avait gagné plus d'une expulsion. Il reprit :

— Ce que je leur ai collé un de ces *Non !* le jour du plébiscite ! Par malheur vous êtes un tas de fainéans qui, le jour où on vous livrera pieds et poings liés, irez encore de votre *Oui.*

Martial haussa les épaules :

— Si je préfère aux Tibaldiens, des mains desquels tu m'as tiré, Trochu, Favre et consorts, ça ne veut pas dire que j'absolve l'inertie passée, présente et future. Comme toi j'ai souffert de cet interminable mois. Mais enfin, depuis Coulmiers, la reprise d'Orléans, tout est changé. Songe donc ! la province dont nous doutions, la province arrive avec une véritable armée ! La délivrance approche ; d'Aurelles n'est pas loin. Oui, nous aurions dû nous élancer au-devant d'eux ! Mais Trochu s'est réveillé. On va sortir ! Demain, c'est la grande bataille ; qui sait ? nous débloquons Paris. Ce n'est plus le moment de politiquer !

— Amen, dit Thérould, on ne fera jamais de toi qu'un gâcheur de plâtre. Il chantonna : Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés. Voilà les portes closes. Les marchands de vin sont dans le marasme. Et le trafic des maraudeurs ? Fini ! J'en ai crayonné de ces types ! Ils revenaient par centaines, courbés sur leurs sacs, poussant des brouettes, des petites voitures : pommes de terre, poireaux, des choux, des navets encore humides et terreux, arrachés en hâte sous le feu de l'ennemi.

— Taisez-vous donc, dit Nini, c'était pour les richards, ces légumes-là ! Oh ! manger un bon plat de petits pois frais, ou seulement une belle chicorée avec de l'huile qui ne soit pas de l'huile de lampe !

— Oh ! se lamenta Thérould, un rosbif aux tranches larges et rouges...

— Huh ! fit Martial, les yeux fermés, et humant une grillade imaginaire, rien qu'une pauvre petite côtelette de mouton...

— Adieu, dit Thérould, d'une voix de mélodrame. De pareils souvenirs font mal... Il se baisa galamment la main : — Mes respects, princesse !... Puis, à Martial : — Au revoir, garde national modèle !

Sur le seuil il se ravisa, et revenu à pas solennels :

— Non ! mais pourrais-tu me dire ce que signifient tous leurs micmacs ? Le but, n'est-ce pas, c'est de tirer enfin de ces

400 000 hommes une armée qui puisse se battre? Il serait temps, nous voilà le 28 novembre, au soixante-treizième jour du siège. Les volontaires n'ont rien donné. Pourquoi n'avoir pas décidé que de vingt-cinq à trente-cinq ans on ferait partie des compagnies de marche ! On aurait eu des troupes capables de devenir solides. Pas du tout. On décrète que chaque bataillon, quel que soit sa composition et son effectif, fournira quatre compagnies actives, composées d'abord des volontaires de tout âge, puis des célibataires ou veufs sans enfans, enfin des hommes mariés ou pères de famille de trente-cinq à quarante-cinq ans. Qu'est-ce qui arrive ?

Martial avoua :

— Le gâchis. Les anciens bataillons, qui sont des gens mûrs et mariés, épuisent rapidement toutes les catégories. Les nouveaux, plus nombreux et formés de célibataires, restent pleins de jeunes gens. Ainsi, dans la maison, Delourmel, avec ses quarante-quatre ans, va être forcé de planter là sa femme, tandis que l'ouvrier relieur du cinquième se promènera libre comme l'air. Les vieux iront se faire tuer, les jeunes joueront au bouchon sur le rempart.

— Moi, dit Thérould, je m'en fiche. Je marche comme toi. Mais c'est égal, quelle sacrée organisation !

Martial se mit à rire :

— Je crois bien ! Blacourt, son palefrenier et son cocher ont assez traîné ! A propos de Blacourt, une bien bonne. Tu sais que Louchard l'avait embusqué à la mairie. Arrive le décret. Voilà mon Blacourt désigné pour la compagnie de guerre. Un désespoir ! Aller risquer sa peau quand on a cinquante mille livres de rente... Il ne dormait plus, cherchait un remplaçant. Ses larbins ? Impossible, pris comme lui. Est-ce que Louchard ?... Oui, peut-être. Mais un homme si important, lieutenant, marié... Cela valait, au bas mot, huit mille francs. Blacourt, qui tondrait un œuf, a failli en faire une jaunisse. Enfin il se résigne. Patatras ! Le chef de bataillon, flairant une transaction, refuse net ; c'est au tour de Louchard à se désoler. Non ! Il faut voir leurs têtes !

— Je le déteste, moi, ce poseur, dit Nini révoltée. Ses sales chevaux m'empêchent de dormir, en tapant toute la nuit.

Cette fois Thérould s'en allait, lorsqu'en ouvrant la porte il s'effaça devant un vieillard aux fins cheveux blancs, aux yeux pensifs. C'était Thévenat.

— Je ne vous dérange pas? fit-il en s'inclinant devant Nini avec cette galanterie respectueuse qu'il témoignait à toutes les femmes, même aux plus humbles, comme à des reines.

Il admira la maquette que Martial venait de quitter, reporta d'un bon sourire vers Nini, fière et confuse, la louange silencieuse. Il savait que depuis huit jours les deux jeunes gens vivaient ensemble, et sa bonhomie indulgente le comprenait.

— Comment vais-je oser maintenant demander à l'artiste un service si au-dessous de lui? Vous connaissez ma réduction en plâtre du Persée de Cellini, qui est à l'angle de la cheminée, contre ma bibliothèque? Je l'ai rapportée de Florence il y a quarante ans, et j'y tiens comme au souvenir même de ma jeunesse. Je me plais à y voir la noble image de la Vérité triomphant de l'ignorance et de la méchanceté humaines. Ce matin, maladroit que je suis, j'ai laissé tomber dessus un tome de Gibbon. Le bras qui tient le glaive s'est détaché. Vite, il faut que vous veniez me raccommoder ça. Je ne peux pas voir sans douleur le héros mutilé. Il me semble qu'il souffre d'une blessure réelle, et que le bras qui soulève la face horrible et le cou ruisselant de Méduse va faillir à son tour et lâcher son trophée.

— Nous allons essayer, dit gaiement Martial. Laissez-moi seulement me munir d'un peu de chair de rechange.

Tandis qu'il préparait une poignée de plâtre et une petite éponge, Nini se risqua timidement.

— Nous avons avec bien du plaisir, monsieur, lu dans le journal que le gouvernement vous avait rendu votre place au Collège de France.

Thédenat parlait avec simplicité de sa joie de reprendre, après dix-huit ans de silence, l'enseignement interrompu. Certes l'histoire offrait de grandes leçons! Mais, pour l'instant, les auditeurs manquaient. Il ajouta malicieusement : — Je catéchise devant les banquettes. Lycées, facultés et cours, toutes les administrations publiques fonctionnaient tant bien que mal. Rares élèves, professeurs intermittens. Les pantalons d'uniforme passaient sous la robe. Au palais de justice, on appelait les causes dans le vide, un des avocats manquait toujours.

— Nous y sommes? demanda Martial. Thédenat prit congé, en s'excusant, et tous deux sortaient, le sculpteur se retournant vers sa maîtresse, dans un sourire terminé en baiser muet.

En traversant la cour, un bruit de dispute les frappa. Gagnant

en hâte l'escalier, fuyait le dos courbé de Blacourt. Devant la loge du concierge, Tinet, l'ouvrier relieur du cinquième, criait furieux :

— Rapiat, voleur! Quand on pense que ce cœur de poule a eu le toupet de m'offrir quinze cents francs pour aller m' faire casser la margoulette à sa place. Et moi, godiche, je me laisse attendrir, je vais m'offrir au chef de bataillon. Qu'est-ce qu'il me répond? « Ce monsieur vous vole. Il a déjà proposé 8000 francs à Louchard. »

— Oui, citoyens! glapit le lieutenant-concierge, vouloir corrompre un pur comme moi! Mais j'ai su repousser les tentations de l'aristocrate!

Martial ne put se retenir de rire, tout en faisant chorus à la lâcheté de Blacourt. Le relieur, — il avait la mine d'un furet, le nez pointu, les yeux rouges, — s'exaspérait à sa propre rage :

— Quinze cents francs à moi, parce que je suis un pauvre ouvrier, quand il en offre 8000 au lieutenant! Un rabais de six mille cinq! Fesse-Mathieu! Capon!...

Mais des aboiemens, des cris, des caquetemens remplirent l'escalier d'une poursuite et de vols aveugles. Des plumes tournoyèrent. Martial et Thévenat virent s'abattre dans leurs jambes des poules affolées. D'autres grimpaient aux étages supérieurs. Ne sachant vers lesquelles s'élancer, le fermier de Clamart, sur le palier du second, invectivait sa femme, devant la porte ouverte. Des lapins s'échappaient maintenant.

— Ferme donc l'armoire, hurla-t-il, en rattrapant l'un par ses longues oreilles, au lieu de rester là comme une buse!

Prenant son parti, il se précipita vers un gros de poules qui, perchées sur la rampe du cinquième, battaient frénétiquement des ailes, Martial avait fini par saisir deux des volailles étiques et, poussant la porte de l'appartement, il héla la paysanne, tandis que Thévenat caressait Pataud, le chien noir à longs poils qui remuait la queue avec satisfaction. Ils restaient suffoqués de l'odeur, de la vue. L'antichambre, la salle à manger, le salon des Du Noyer étaient jonchés de fumier, un sol de basse-cour gluant de détritus et d'immondices. Les murs n'étaient pas épargnés, les tentures lacérées et souillées, les bibelots et les meubles empilés dans les coins. Sur les étagères, des pommes achevaient de mûrir. Ah! quand le magistrat reverrait son cher mobilier, les tapis dont Mme Du Noyer s'enorgueillissait. Martial et Thévenat s'es-

quivaient bien vite. Au troisième, ils trouvaient, attirés par le bruit, Mme Delourmel et le petit mobile qui, remis de sa blessure, était venu remercier les braves gens qui l'avaient si bien soigné. Il tournait son képi dans ses mains rouges, l'air ému et content.

— Revenez nous voir, dit Mme Delourmel, une petite femme en boule, au cordial visage rond sous les anglaises noires. — Dieu veuille, fit le Bourguignon. On se bat demain. — Si! si! A bientôt. Mais vous savez, — elle menaça du doigt, — plus de folies! — Il avait par reconnaissance apporté un cadeau ruineux, où toutes ses économies avaient passé, un magnifique gîte à la noix de huit livres, piqué d'une rose en papier.

— Entrez! Entrez, messieurs. Votre femme est là, monsieur Thévenat. Elle tient compagnie à mon mari qui est rentré tout enrhumé de sa dernière garde.

Elle fermait la porte au moment où le fermier redescendait, tenant en main deux grappes de poules que Mélie, la compagne du relieur, l'avait aidé à capturer.

— C'est bien fait! L'horreur d'homme! Je voudrais que ses bêtes meurent toutes. Il les garde soigneusement pour les vendre plus cher, quand, au lieu de 15 francs, un poulet en vaudra 30!

Le fermier était détesté de la maison pour sa brutalité d'abord, et pour son avarice, depuis que, dénoncé par Louchard, on avait saisi chez lui, au moment de la réquisition, des pommes de terre amoncelées jusqu'au plafond. — C'est comme le relieur d'au-dessus, ce Tinet, dit Mme Delourmel en levant les yeux au ciel, un pas grand chose non plus, un gobeloteur!

Elle les introduisait dans la salle à manger, où M. Delourmel, sous un amas de manteaux et de couvertures, toussait. Elle invoqua Mme Thévenat :

— N'est-ce pas, chère madame, vous croyiez que Tinet et Mélie étaient mariés depuis cinq ans? Eh bien! pas du tout. Ils n'ont passé devant le maire que ce matin. Et vous savez pourquoi? C'est à cause de la loi qui vient de paraître : quinze sous par jour aux femmes des gardes nationaux dans le besoin! Et dame! trente et quinze, ça fait quarante-cinq.

— Je gage, dit Mme Thévenat, que nous allons voir beaucoup de mariages comme celui-là.

— Des mariages à 15 sous! dit M. Delourmel, enchifrené.

Et aussitôt tous se mirent à parler du sujet unique. Où en était depuis Coulmiers l'armée de l'intrépide d'Aurelles, ignoré

hier, célèbre aujourd'hui? A Pithiviers, à Étampes peut-être? Demain enfin, après ces quinze jours d'inexplicable torpeur, Paris se levait à son tour. On ne savait pas bien les détails. Ce devait être du côté de la Marne. La deuxième armée entière, commandée par Ducrot, opérait. Un certain nombre de gardes nationaux mobilisés appuieraient le mouvement. Martial se plaignit de leur petit nombre : trois mille à peine; il eût souhaité marcher. Ils critiquèrent la réorganisation des troupes, le partage en trois armées. Seule celle de Ducrot, l'ami de Trochu, réunissait tous les élémens vigoureux, la première restant composée de la garde nationale, sous Clément Thomas, qui avait remplacé Tamisier; la troisième sous Vinoy, faite de divisions éparses, des mobiles sans artillerie. Pourquoi n'avoir pas unifié tout cela? A l'idée qu'il serait probablement inutile demain, Martial confessait son humiliation.

— Heureusement, dit M. Delourmel, que le contingent bavarois commence à se lasser de la guerre. Ah! s'il est vrai que Garibaldi soit entré, comme on l'affirme, dans leur pays. On dit que le roi Louis a pris la fuite devant les chemises rouges.

Ces dames épuisaient leurs ordinaires plaintes : la rareté, la cherté des vivres, si cruelle aux pécules restreints. On avait eu beau parquer dans Paris d'innombrables troupeaux, entasser aux halles, dans les caves, les magasins, les entrepôts, 300 000 quintaux de farine, 100 000 de riz, des tonneaux de viande fumée, des meules de fromage, des murs de conserves, des montagnes de légumes secs! En deux mois la ville géante avait englouti le bétail sur pied, dévoré à demi sa réserve de pain, fait disparaître ses menus vivres. Malgré le rationnement, les bons municipaux qui, aux boucheries, faisaient s'allonger d'interminables queues, les ressources baissaient à vue d'œil. Seul le pain était en abondance, et sauf le riz, les salaisons, les pâtes, le café et le vin, — tout manquait. Les quelques rares denrées de commerce, le chocolat, l'huile, quintuplaient de prix. Pour tout assaisonnement, des graisses innomables, à 4 francs le kilo. L'œuf valait 14 sous, une paire de lapins 36 francs. Le cheval était presque l'unique viande; ânes et mulets, requis dès le commencement du mois, n'avaient fait qu'une bouchée. On prenait gaiement son parti de ces innovations gastronomiques. Aux crocs des étals pendaient, festonnés et parés, des écorchés qui étaient des chiens, des chats. On vendait des saucissons de cheval. Le marché aux rats, place de l'Hôtel-de-Ville, étalait ses cages de fer toujours

pleines, 60 centimes la pièce. Rue Croix-des-Petits-Champs, on en confectionnait des pâtés.

— Qui est-ce qui nous aurait dit, il y a un an, dit M. Delourmel, qu'avec des trous remplis de glucose, nous essaierions d'attirer les rats des carrières, des égouts et des caves, afin d'en faire notre régal?

— Pouah! fit Mme Delourmel qui était, comme tant d'autres, partagée entre le dégoût et la faim.

Thévenat, avec une pointe d'ironie, insinua :

— Mais voyons, chère madame, de quoi vous plaignez-vous? Avouez que nos ressources sont infinies. Il y a plus de vingt millions de rats dans nos sous-sols. Sans aller jusqu'à l'osséine, qu'un chimiste féroce propose d'extraire des ossemens des catacombes, celle qu'on tire des os des animaux tués dans Paris fournit un potage excellent.

— La soupe aux boutons de guêtre! jeta Martial.

Des rires accueillaient la plaisanterie. Si dures que parussent les privations, tous les supportaient de bon cœur. Le gai courage de Paris, même aux jours les plus noirs, se traduisait en blague. Si facile, si médiocre qu'elle fût d'habitude, la blague, dans un tel moment, c'était de la vaillance, de la résignation, du sacrifice. Ame légère de la Ville, capable d'endurer une grande souffrance et d'en sourire. Ce Paris frivole, où l'Europe n'était accoutumée de voir qu'un bazar de plaisirs, s'était retrempé dans le malheur comme dans une source lustrale. Paris ne tiendrait pas quinze jours, avait-on dit, Paris tenait depuis deux mois et demi. Les femmes, qu'on prétendait si futiles, montraient une ténacité stoïque, une admirable simplicité de dévouement, elles sur qui pesaient les charges chaque jour plus lourdes de la vie.

La voix de M. Delourmel s'éleva :

— J'assistais, il y a quatre jours, à la matinée du Théâtre-Français pour l'œuvre de secours aux victimes de la guerre. Un acte d'*Hernani*, de *Lucrèce Borgia*, des pièces des *Châtimens*. On met Victor Hugo à toutes les sauces. Aujourd'hui les blessés, hier les canons.

On parla de la souscription toujours ouverte, de la voiture municipale, annoncée dans les rues à son de clochette et recueillant au passage tous les débris d'airain ou de cuivre pour la fonte. Thévenat raconta sa visite à l'usine Cail, la lave ardente coulée dans le moule d'où elle sortait canon, la curiosité des

tours entraînant dans leur rotation les pièces comme d'énormes gigots de bronze à la broche. Malgré la résistance, la mauvaise volonté du comité d'artillerie opposé à toute initiative de l'industrie, les canons du commerce et les affûts fabriqués dans les ateliers des chemins de fer, des omnibus et des petites-voitures étaient en train de constituer une artillerie excellente, se chargeant par la culasse, égale, sinon supérieure à l'artillerie ennemie. Les Parisiens étaient fiers de leur armement. Quelques grosses pièces de marine à longue portée étaient connues, aimées, à l'égal de personnes vivantes. Dans le sourd grondement des détonations, on distinguait leur voix. On disait : — Voilà *Cunégonde* qui crache, ou : — Tiens, *Joséphine* soupire. Au Mont-Valérien, la *Marie-Jeanne*, d'un coup de tonnerre, jetait à 8 kilomètres des projectiles de 200 kilos.

Ainsi, tous trois, d'un sujet à l'autre, prolongeaient leur causerie, revenant toujours à l'inconnu du lendemain, à cette tentative qui allait réunir peut-être enfin Paris et la France. Ils sympathisaient dans un sentiment qu'ils ne connaissaient pas autrefois, une solidarité née des événemens traversés ensemble. Si différens avec cela ! La haute sérénité de Thévenat plongé dans ses études, sa foi dans l'avenir ; la bonne humeur de Martial, jeune, amoureux, artiste ; l'équilibre prudent de M. Delourmel, bourgeois placide et timoré, homme d'ordre, de principes et de lieux communs. Avec sa benoîte figure soigneusement rasée, son corps tassé par la grippe, ses pantoufles tendues vers le feu maigre, le petit rentier n'avait nullement la mine d'un soldat d'avant-postes. Il soupira :

— Maintenant que voilà les portes fermées, quand reverrai-je mon jardin de Nogent ? A moins que la bataille imminente ne nous libère, je ne referai pas de longtemps l'excursion.

Il montra le bouquet d'asters desséchés dans un vase, sur le buffet. Ils le gardaient comme un souvenir. Il dépeignit les gares vides et nues, l'ironie des vieilles affiches : *Voyage circulaire dans l'Alsace et dans les Vosges. — Train de plaisir pour Nancy...*, les files de wagons au repos, gris de poussière. A Nogent, la tristesse des maisons dévalisées, de la Marne, si vivante jadis, des collines brumeuses d'où, brusquement, des coups de fusil partaient. Si mélancolique que fût le tableau, une bouffée d'air pur entra. Thévenat dit :

— Le printemps reviendra ; les arbres reverdiront. Bientôt la

France délivrée sentira monter la sève. Nous ne pourrons subir toujours le dur germanisme, une réaction est fatale. Mais je vous fais perdre votre temps, Martial. — Les deux hommes prenaient congé. — Attendez-moi ! attendez-moi ! s'écria Mme Thévenat. Je pars aussi. — Elle se leva en jetant un coup d'œil à son mari, avec une hâte que rien ne semblait justifier, pas plus que la lenteur que Thévenat mettait à monter les marches. Elle les précédait dans l'appartement. Martial, devant le Persée, ayant constaté l'état de la fracture, dit, en jouant le médecin :

— Ce ne sera rien; donnez-moi seulement un bol plein d'eau, une soucoupe et un vieux manche de porte-plume. Thédenat allait les chercher lui-même, surveillait avec un plaisir d'enfant Martial mouillant son plâtre, rafraîchissant avec l'éponge les segmens du bras cassé. Il taillait lui-même le bois du porte-plume destiné à servir d'armature et, le rapprochement des deux morceaux opéré, soutenait le bras porteur du glaive tandis que Martial plâtrait la suture.

Une voix bourrue les fit se retourner. Thévenat parut ennuyé.

— Laissez donc, madame, ce n'est pas le fils du républicain Poncet qui me trahira !

Martial, stupéfait, vit entrer Jacquenne. C'était toujours cet air hérissé, ce port de tête raide, tendant le visage au front fuyant, au menton volontaire, où la rude barbe grise s'était épaissie, mais les traits hâves et tirés marquaient une exaltation nerveuse, un retour fixe d'idées, tout le crispé de la fièvre obsidionale. Il sourit pourtant, d'un gauche sourire qui étonnait dans sa morose figure :

— Non, ce n'est pas monsieur qui me livrera.

Martial revit le soir du 31 octobre, la salle du Trône envahie, le sectaire passant, rigide et mécontent.

Au lendemain du décret d'arrestation, Jacquenne croyant rendre, libre, plus de services à une cause qui était pour lui la vérité, le salut, s'était caché dans diverses maisons ; l'autre semaine les Thévenat l'avaient vu arriver. L'historien ne se souvenant que de sa vieille camaraderie lui disait seulement : « Vous êtes chez vous. » Il commençait aussitôt des démarches pour qu'on abandonnât toute poursuite. Mme Thévenat, avec ce dévouement à son mari qui était sa vie, sans songer à se plaindre de la gêne causée dans son petit ménage, se multipliait en attentions et en soins délicats.

Insensible à la sortie, Jacquenne se consumait dans la rancœur du passé, la méfiance de l'avenir. Le gigantesque élan qui poussait la province vers Paris, le mouvement réflexe qui allait lancer demain Paris contre la province, le laissait en somme assez froid. Il n'avait d'yeux que pour les fautes, tout à son amour exclusif de la grande cité, à sa chimère que la Commune proclamée, Paris ville libre, c'était le meilleur moyen d'expulser l'étranger, le commencement de la libération des peuples, une ère nouvelle.

Il était assis près de la fenêtre où une brume opaque empêchait de voir, par-delà le Luxembourg défeuillé, la ligne molle des collines, le profil austère du Mont-Valérien. Et amèrement il se mit à parler, ressassant les souffrances, la longueur de cet interminable mois.

— Vous voyez trop en noir, M. Jacquenne, dit M[me] Thévenat. Depuis Coulmiers, tout est oublié. Comment penser à autre chose ? La province qui s'est levée, la province victorieuse qui vient à nous ! N'allons-nous pas tenter le grand combat ! Ah ! quand le pigeon est arrivé, portant la bonne dépêche ! Pauvre petit ! dire qu'il était blessé. Ainsi il s'en est fallu de rien que nous ignorions le triomphe de nos frères ! Moi, quand je vois une de ces mignonnes bêtes s'abattre à l'angle d'un toit, toute lasse de sa course, les plumes trempées, je suis si attendrie que le cœur me fait mal. Tout le monde se rassemble. On l'appelle, on lui tend les mains. Et quand on le voit s'élever, repartir droit vers son colombier, quelle émotion ! Que va-t-on apprendre, quelles nouvelles de ceux qu'on aime, du bonheur ou de la peine ?

— Vous ai-je dit, interrompit Martial, qu'un des pigeons arrivés d'Orléans m'a apporté une courte dépêche de mon père. Trois mots seulement : « Allons tous bien. » C'est une fière invention, ces réductions photographiques ! A eux deux, les derniers pigeons ont apporté 1100 dépêches.

On centralisait à Tours tous les télégrammes de la province, qu'on typographiait en forme de journal condensé et que la photographie réduisait. Roulé en cylindre, le précieux envoi était glissé dans un tuyau de plume qu'un fil de soie cirée fixait sous la queue du pigeon. Ces messagers que guettait l'ennemi, Paris les honorait d'un culte pieux. Ils étaient le seul lien, bien frêle, bien chanceux, qui le rattachât au reste de la nation. Quant aux ballons, dont vingt-huit s'étaient déjà envolés, qu'on confec-

tionnait sans trêve sous le hall des gares, ils partaient, mais ne revenaient pas, quelques-uns capturés, d'autres allant atterrir jusqu'en Norvège ou se perdre en mer. Voyages périlleux: les vents, la menace d'engins spéciaux, du mousquet de Krupp, sans parler, pour les aéronautes, du risque de se voir, une fois pris, traités en espions.

Qui sait si tout cela n'allait pas devenir superflu? Jacquenne contemplait d'un air têtu la vitre qui le séparait de la vie, le brouillard opaque du dehors. Il se rongeait d'impuissance dans cette geôle amicale, prisonnier malgré tout. Martial venait de terminer sa réparation. Un bruit sonore monta de la rue, les notes cuivrées d'un clairon qui s'égrenèrent stridentes. Cette voix familière que d'autres jours, à force de l'entendre, ils n'écoutaient plus, parla dans le silence, fut l'appel guerrier, le sursaut violent de leur espoir. Tout le frémissement de l'armée prête à s'ébranler s'agitait dans cette vibration. Thévenat dit :

— Confiance en demain, mes amis!

Ils se rapprochèrent de la fenêtre, dont Jacquenne s'éloignait, contemplèrent à leur tour, l'âme angoissée de désir et d'attente, l'énorme ville noyée dans la brume et recueillie comme eux, l'océan confus des toits, et, par-delà ce rideau mystérieux, l'horizon qu'allait percer, dans les flammes et le sang, l'effort gigantesque de Paris, l'horizon vague derrière lequel la province était en marche.

Paul et Victor Margueritte.

(*La troisième partie au prochain numéro.*)

AUBE DE RÈGNE

LETTRE DE ROME

Rome, 25 août.

Victor-Emmanuel de Savoie, troisième du nom, vient de prendre la route de Naples. L'Italie politique rentre en vacances, ces vacances qu'interrompit, il y a bientôt un mois, le monstrueux attentat de Gaetano Bresci. Le roi et son Parlement se sont entrevus : conformément à tous les rites, qui ne pouvaient, en cette occurrence, avoir un meilleur gardien que l'octogénaire M. Saracco, ils se sont prêté un mutuel serment; et désormais ils se recueillent, jusqu'au tête-à-tête de l'automne. On dit que le roi, dans son recueillement, prend surtout conseil de lui-même; le Parlement, peut-être, essaiera de prendre conseil de ce qui existe d'opinion publique en Italie. Les heures où la tribune est muette ne sont pas toujours les moins fécondes pour la destinée des peuples : quelles décisions seront mûries et quelles solutions ébauchées au cours des silencieuses semaines que l'Italie endeuillée va franchir? C'est ce qu'il serait intéressant de pouvoir soupçonner. Mais c'est faire œuvre plus instructive, parce que plus solide et plus sûre, d'observer les deux interlocuteurs qui tiennent entre leurs mains l'avenir du royaume, et d'épier les problèmes que tranchera cet avenir, à moins qu'il ne les perpétue.

Victor-Emmanuel III a trente-deux ans. On sait peu de chose encore à son sujet. Les savans, depuis quelques années, le réputent bon numismate; et nulle science assurément n'est plus

digne d'être un jeu de prince. Les seules monnaies, en général, auxquelles s'intéressent les souverains sont celles qui portent leur effigie et dans l'aloi desquelles ils mettent leur honneur : cet exclusivisme est fâcheux. Car en vérité, pour l'usufruitier d'un trône, il ne saurait y avoir de « leçon de choses » plus éloquente, et, comme l'on dit aujourd'hui, plus suggestive, qu'une collection de pièces de monnaie : témoins durables des vicissitudes des dynasties, il advient souvent, par surcroît, qu'elles rendent hommage à Dieu dans leur exergue, à Dieu qui seul est grand. La numismatique, en somme, c'est la philosophie des rois.

On prête à Victor-Emmanuel III une grande robustesse de volonté. Il y a, dans sa jeunesse, une journée des Pyramides où cette force éclata : « Je suis sûr de moi, » disait-il aux amis vigilans qui voulaient que pour escalader ces cimes de pierre il tendît aux *ciceroni* sa main d'Altesse : il avait en effet raison d'être sûr de lui, puisque, sans accident, il atteignit au faîte; et les barnums des bords du Nil purent augurer que le futur roi d'Italie agirait par lui seul.

En quoi sans doute ils ne se trompaient point. Car déjà l'on nous rapporte que Victor-Emmanuel III, n'admettant point que l'on considère sa plume royale comme une machine à paraphes, ordonne que les décrets lui soient soumis trois jours avant la signature, ou tout au moins la veille. Il a, dans son discours du trône, parlé de ses droits et de ses devoirs de roi avec une fermeté qu'on a jugée frappante. La proclamation à son peuple, dont trois de ses ministres s'étaient efforcés de lui épargner la rédaction, a subi, paraît-il, de sérieuses retouches, moins peut-être pour améliorer la prose de ces politiciens experts que pour attester le droit du monarque à avoir, lui aussi, tout comme le plus humble des sujets, des idées et un style.

Victor-Emmanuel II est couramment célèbre, dans cette façon de légende contemporaine par laquelle se terminent les histoires d'Italie, sous le titre enviable de Grand Roi. Humbert Ier, pour la presse entière de la péninsule, voire même,— ce qui est significatif,— pour la presse républicaine, est désormais le Bon Roi. Il suffira certainement à Victor-Emmanuel III d'être appelé dans l'histoire le Roi, — le roi tout court, revendiquant avec ténacité tout son droit de faire tout son devoir, se faisant violence à lui-même, s'il le faut, pour remplir tout son devoir, mais faisant vio-

lence aux autres, s'il le faut aussi, pour épuiser tout son droit. On affirme que, d'instinct, il était, en sa prime enfance, assez peu militaire, mais que la dignité de prince royal eut raison de l'instinct, et qu'entre sa frêle prestance et son uniforme de général, son vouloir et l'habitude finirent par créer l'harmonie. On cause beaucoup, d'autre part, de son premier contact avec ses ministres, et de l'assidue curiosité avec laquelle il les a mis sur la sellette, les uns après les autres, les obsédant d'interrogations précises sur les affaires de leurs départemens, et semblant toujours sur le point de leur poser la question de confiance, tout comme s'il eût été, lui Victor-Emmanuel, une de ces incarnations très fragmentaires de la souveraineté nationale qu'on nomme des députés ; les ministres, même, se seraient demandé, entre eux, si ce n'était point là une façon de leur donner congé; ils ont conclu que non et sont restés en charge, mais en constatant chez leur maître une façon nouvelle d'être roi qui comporte une façon nouvelle, plus ponctuelle et plus absorbante, d'être ministres. A sa propre surprise, ce jeune prince devint militaire, comme l'était Humbert Ier; à la surprise de ses ministres, ce militaire agit en roi.

Il est à l'âge, d'ailleurs, où l'on imite encore, qu'on en ait conscience ou non. Aurait-il longuement médité, dans sa studieuse retraite napolitaine, les fortes et durables impressions que durent lui laisser, il y a huit ans, ses fidèles chevauchées auprès d'un autre jeune homme couronné? C'était à Metz; l'armée allemande déployait ses grandes manœuvres. Guillaume II, quelque assuré que fût le sabot de son cheval, ne pouvait se défendre, en foulant la terre messine, de la sentir quelque peu mouvante; et les artistiques efforts que probablement il tentait pour se raidir contre cette sensation désagréable devaient ajouter à son prestige naturel je ne sais quoi de contraint, d'étudié, de facilement imitable aussi, tout de suite frappant pour un spectateur novice : le prince de Naples, peut-être, rapporta ce spectacle au-delà des Alpes. Montré à son peuple futur, en 1872, du haut du balcon du Quirinal, par Frédéric-Guillaume, prince héréditaire de Prusse, prince impérial d'Allemagne, montré à l'Europe, en 1893, dans les plaines lorraines, par Guillaume II, roi de Prusse, empereur d'Allemagne, Victor-Emmanuel III semblait doublement prédestiné pour assouplir son tempérament de roi « libéral, » hérité de la maison de Savoie, aux leçons et aux exemples de gouvernement que la maison de Hohenzollern prodigue volontiers

à ses alliés. Que si vraiment il a profité de ces leçons et de ces exemples, il y aura en Italie quelque chose de changé.

Humbert Ier, en effet, fut le représentant le plus loyal, le serviteur le plus accompli, d'une conception politique qu'exprimait une maxime fameuse en son archaïsme : « Le roi règne et ne gouverne pas. » A l'abri de cette formule, des souverains comme Louis-Philippe gouvernaient en ayant seulement l'air de régner : tant elle comporte d'échappatoires, et tant il est difficile, — parce que, prise au pied de la lettre, elle est absurde, — de l'appliquer avec une parfaite correction. Mais ce sera dans l'histoire la marque d'Humbert Ier de s'être fait un point d'honneur de cette impeccable observance. Il ne connut qu'une défaillance à cet égard, et ce fut une défaillance héroïque, où il risqua sa vie. Le choléra sévissait à Naples; Humbert Ier s'y attardait; Depretis, son ministre, le conjurait de revenir à Rome : « Dites au Parlement, lui répondit-il, que le roi vous a dit : Je resterai. » Le Bon Roi n'admettait point qu'une Chambre ou qu'un ministre lui défendît d'être bon. Ce fut la seule incartade de sa souveraineté : il la commit au nom du dévouement.

Un collaborateur d'un périodique militaire, qui aimait beaucoup Humbert, vient d'essayer un savant parallèle entre lui et César : il explique que l'un et l'autre avaient le même âge lorsqu'ils s'illustrèrent par les grandes actions dont on garde la mémoire, et que tous deux, hélas! moururent au même âge, victimes d'un crime analogue, et portant une série de blessures dont la seconde seule, chez l'un comme chez l'autre, avait été mortelle. Tout en respectant ce parallèle un peu superstitieux, on lui doit reprocher d'être une atteinte à l'originalité propre d'Humbert Ier.

Il a régné vingt-deux ans parmi les luttes des partis, luttes d'autant plus acerbes qu'elles portaient souvent sur des questions de personnes beaucoup plus que sur des questions d'idées; d'autant plus pénibles que, plusieurs de ces vieux partis étant en décomposition, elles ressemblaient à des soubresauts d'agonie; et d'autant plus ingrates, enfin, qu'elles n'étaient jamais décisives. La personnalité du roi s'effaça si scrupuleusement parmi ces luttes qu'elle échappa aux nombreuses haines qui en furent le fruit : la haine de Bresci fut un cas d'exception, comme l'est la folie. Il semblait qu'Humbert Ier cherchât moins à être l'arbitre des partis en conflit qu'à être, véridiquement, sincèrement, le

greffier de son Parlement, chargé de proclamer le parti vainqueur et de lui remettre le pouvoir. Et déjà, pour une conscience aussi sévère, cette tâche était lourde; car les votes des assemblées parlementaires, en Italie comme ailleurs et peut-être plus qu'ailleurs, sont en général un tel grimoire qu'il faut beaucoup d'attention pour y lire, infiniment de bonne volonté pour les comprendre, et un certain genre de volonté pour s'arrêter, sans ambages ni tâtonnement, à ce que l'on croit avoir compris. Humbert Ier, durant son règne si brutalement clos, a toujours témoigné cette attention, cette bonne volonté et ce genre de volonté. Lorsque le grimoire était trop illisible, il dissolvait son Parlement, et recommençait l'épreuve avec le suivant.

Sous le gouvernement du second roi d'Italie, l'étoile de Savoie, la mystérieuse et victorieuse étoile, n'a point cessé de resplendir sur l'horizon; mais ses rayons se jouaient, docilement, à travers le prisme qu'interposaient tour à tour les partis; le resplendissement n'en avait rien d'insolent: c'était une étoile constitutionnelle. Tout fait croire que Victor-Emmanuel III, non moins loyal mais plus exigeant, voudra concentrer sur sa jeune tête, — altitude surplombant les partis, — la lumière de cette étoile, toujours mystérieuse et toujours victorieuse. Un membre de notre école française de Rome, M. Georges de Manteyer, vient précisément de publier un docte et curieux travail (1), qui prend l'aspect d'un don d'avènement; il ressort de ce travail que Victor-Emmanuel III, descendant, à la trentième génération, de Garnier, comte de Troyes et vicomte de Sens, serait, à la trente-cinquième, grâce à la mère dudit Garnier, le propre rejeton de l'empereur Charlemagne, et peut-être même, à la quarante-quatrième, l'arrière-petit-neveu de l'empereur Avitus. Voilà une découverte qui ne déplaira point au nouveau souverain : il préférera, sans doute, ne point vérifier le *peut-être*, aimant mieux s'arrêter à Charlemagne que de remonter à l'éphémère Avitus.

A vrai dire, les progrès des partis antidynastiques constellent de quelques taches d'ombre l'éclat d'un aussi splendide héritage. Le Parlement, tel que l'ont constitué les élections de l'été dernier, laisse entrevoir certaines menaces. Radicaux, républicains et socialistes étaient, tous ensemble, soixante-sept, lorsque M. le

(1) *Les Origines de la Maison de Savoie en Bourgogne*, par G. de Manteyer. Rome, Cuggiani.

général Pelloux les renvoya devant leurs électeurs ; ils sont revenus à Montecitorio au nombre de quatre-vingt-quatorze, et la place qu'ils occupent dans le pays est beaucoup plus considérable.

Le Parlement, par définition, est la représentation du peuple italien : le fait dément cette définition. Entre 1882 et 1892, il y avait en Italie, tant en vertu des capacités qu'en vertu du cens, 2 900 000 électeurs ; les réformes réactionnaires de M. Crispi abaissèrent ce chiffre jusqu'aux approches de 2 millions : le corps électoral italien est un corps électoral épuré.

Joignez-y qu'il est fort hétérogène. Dans le Nord, l'électeur est assez éveillé à la vie politique : il en a, de longue date, les traditions, et pour les ressaisir, il n'a qu'à se rappeler les actives municipalités du moyen âge ; il attache quelque prix au suffrage qu'il émet. Dans le Sud, l'électeur est trop souvent une machine à voter : il ne demande rien de sérieux à ses mandataires, parce qu'il prend peu au sérieux le principe même du mandat ; volontiers il transforme en maître le député qu'il se donne, ou tout au moins il ratifie par cette élection l'hégémonie d'une coterie locale ; le sens de la profession civique, l'idée de la vie nationale, lui font défaut. Or dans le Nord les abstentions sont nombreuses, et dans le Midi les électeurs sont très empressés ; parmi les 1 360 906 suffrages dont le dépouillement a créé le Parlement actuel, le plus grand nombre sont des suffrages méridionaux. Le Midi, qu'on a pu dénommer l'Italie barbare, et dont les gazettes locales, croissant en nombre mais non point en valeur, sont, non pas même des organes de parti, mais les émissaires d'insignifiantes camarillas de clocher, est beaucoup plus assidu près des urnes que la région du Nord, qu'on pourrait qualifier d'Italie cultivée, et dont la presse est digne d'un grand État.

Dans la plupart des pays, l'abstention politique est un acte d'indifférence : il en est autrement, parfois, en Italie. Le Bergamasque et le Vénitien qui adressent au Vatican leur carte d'électeurs vierge de tout usage, prétendent faire un acte politique : ils montrent au Pape, par là, et indirectement au Roi, leur active volonté de ne prendre aucune part à la vie centrale de la nation. Le Méridional, au contraire, qui va voter au sortir de la messe, non sans avoir demandé au syndic quel est le candidat qui, sur le marché des voix, a garanti la plus forte *mancia*, n'a pas encore compris et n'est pas proche de se convaincre qu'en

faisant choix d'un député, il accomplit un acte politique. Retenez cette différence, et lorsque vous observez, par la suite, que les membres du Parlement qui représentent le plus de suffrages exprimés sont des députés du Midi, vous concluez aussitôt, et avec raison, à la médiocre portée politique de leur mandat; rien de surprenant, dès lors, que cette portion du royaume, la plus souffrante et la plus négligée, expédie à la Chambre, périodiquement, une notable caravane de députés ministériels, c'est-à-dire satisfaits.

Que si vous demandez enfin le total des voix obtenues par les divers partis aux dernières élections, les agens du roi, qui les ont additionnées, vous répondront qu'ils ont compté 445 000 suffrages républicains, radicaux ou socialistes; 303 000 suffrages d'opposition constitutionnelle, et 611 000 suffrages ministériels. D'où vous déduirez, par un élémentaire calcul de proportions, que les partis antidynastiques auraient droit à 166 sièges si l'on voulait les représenter au Parlement d'une façon adéquate à l'importance qu'ils ont dans le pays : c'est qu'une cinquantaine de collèges n'ont assuré aux candidats ministériels qu'une majorité variant entre dix et cent voix. Et vous conclurez, en second lieu, que si l'opposition constitutionnelle, en juin dernier, est arrivée plus forte à la Chambre que l'opposition antidynastique, c'est au contraire celle-ci qui, dans le pays, a groupé sous ses bannières la majorité des mécontens.

En deux mots et pour nous résumer, l'assemblée de Montecitorio (1), issue d'un corps électoral qui n'est pas, en droit, le pays tout entier, et d'où s'excluent systématiquement, en fait, un certain nombre de catholiques, élue par des suffrages dont la majorité appartient à la partie du royaume la moins éclairée et politiquement la moins expérimentée, ménage aux divers partis, dans la vie parlementaire, une influence singulièrement disproportionnée à celle qu'ils possèdent dans la vie nationale.

Mais ces constatations, loisibles à tout citoyen de l'Italie, ne sauraient prévaloir, dans le cerveau d'un roi, contre la lettre du *Statuto*. De par son serment, au nom de son loyalisme, Victor-Emmanuel doit succéder au respect qu'avaient son grand-père et son père pour un Parlement ainsi composé, et considérer ce Par-

(1) Voir en particulier, pour plus de détails, les articles très précis de M. Mereu, dans la *Revue Bleue* du 28 juillet 1900, et de M. Trovason, dans la *Riforma sociale* du 15 août 1900.

lement comme la représentation nationale. Cependant, quelque sereine confiance qu'il ait affichée dans les « libérales institutions du royaume, » on lui prête l'heureux dessein de prendre contact avec le peuple, par une série de voyages à travers l'Italie. Le Parlement, cette écorce, cache parfois aux rois constitutionnels la sève de l'arbre : il semble que Victor-Emmanuel III veut sentir fermenter la sève elle-même.

Il a, dans son discours du trône, signalé d'une voix ferme ce « plébiscite de douleur » dont les populations prenaient partout l'initiative. Le terme était heureux et fut le bienvenu ; c'est la piquante fortune du mot « plébiscite, » d'avoir figure séditieuse sur un versant des Alpes et d'être *persona gratissima* sur l'autre versant. Mais une partie de la presse monarchiste, égarée par cette originale expression, a salué le deuil général de l'Italie comme la consécration formelle de tout un système politique : c'était outrepasser singulièrement la pensée royale, et surtout la pensée de la péninsule.

On ne croirait point que Sénèque eût en vue l'Italie lorsqu'il écrivait, il y a dix-neuf siècles : « Les grandes douleurs sont muettes. » Nulle part, au contraire, le chagrin public ne se traduit avec une plus incoercible effusion : nous en avons eu la preuve oculaire à Rome même, au surlendemain de la catastrophe de Monza. D'innombrables affiches, bordées d'un deuil sévère, tapissaient la blancheur écrue des nouveaux immeubles et gâtaient l'indéfinissable patine des vieux palais. Toutes les associations, tous les corps de métiers, tous les groupemens de provinciaux émigrés à Rome, confiaient leur douleur à l'affichage, avec une émouvante unanimité. On sait d'ailleurs qu'en terre italienne, chaque fois qu'une société dont la caisse est bien remplie perd l'un de ses membres, elle fait les frais de quelques annonces lugubres, çà et là collées à travers la ville, pour associer tous les citoyens à ce demi-deuil de famille. Aussi les républicains ou les socialistes n'ont-ils ressenti nul malaise en voyant tel groupement dont ils faisaient partie, — et où même, peut-être, ils étaient la majorité, — infliger une flétrissure à Bresci, rendre hommage au roi victime, et compatir à l'infortune de la reine : on saluait dans le roi victime le président honoraire de l'association, et l'on honorait dans la reine-mère la *benemerita socia.* Ces hommages étaient trop intimes pour avoir une portée politique

Beaucoup d'affiches, du reste, indiquaient, avec autant de netteté que le comportait la discrétion, qu'elles ne prétendaient nullement à cette portée. J'en prendrai comme exemple les Travailleurs du Livre, stigmatisant « un délit que la civilisation humaine, *sans distinction de partis*, a le devoir de condamner; » ou bien les indigènes des Marches présens à Rome, constatant que les divergences d'idéal politique s'effacent derrière le soulèvement des consciences, et laissant entendre, ainsi, que cet effacement momentané n'est point une abdication; ou encore la Société gastronomique, prévenant les passans que, « de par son pacte fondamental, elle s'abstient de toute manifestation politique, » et que pourtant « elle ne peut se défendre de s'associer à la peine commune. » A bons entendeurs, salut; et, si parmi les travailleurs du livre, si parmi les indigènes des Marches, si parmi les gastronomes, il y avait des républicains, ils étaient bons entendeurs et remerciaient leur bureau d'avoir prévu leurs susceptibilités.

La « Société ouvrière centrale » et l' « Union universitaire du Vingt-Septembre » pesaient les termes de leurs placards avec une subtile réserve qui laissait entrevoir combien elles eussent été désolées, l'une et l'autre, de passer pour monarchistes. La « Société ouvrière » rappelait que « la conquête intégrale de la liberté et l'amélioration économique du sort des classes déshéritées » est un « idéal qui réunit les hommes de tous partis dans l'œuvre de régénération morale, » et c'est en réfléchissant que la violence ne peut réaliser cet idéal et qu' « elle ne peut ni hâter ni arrêter le progrès humain, » que cette Société protestait contre le crime de Monza. De son côté, l' « Union universitaire » écrivait :

L'idéal de liberté qui a pu réunir des jeunes gens de tout parti dans une œuvre de régénération morale nous enseigne que le progrès humain ne peut être retardé ni hâté par la violence. C'est en hommage à un tel principe que nous unissons nos pensées à celles de tous les citoyens d'Italie pour déplorer hautement la barbarie d'un acte qui ne peut germer que dans un cerveau malsain, incapable de comprendre l'idéal humain.

Voilà deux déclarations qui font honneur à la jeune Italie : elles montrent que, depuis l'attentat d'Orsini contre Napoléon III, depuis l'attentat d'Agesilao Milani contre Ferdinand de Bourbon, et depuis l'époque, aussi, où M. Crispi, sous le nom de Manuel Pareda, parcourait la Sicile pour enseigner aux futurs révoltés la fabrication des bombes, l'étiage de la moralité publique s'est

élevé. Seul M. Crispi, dans une lettre étonnante que viennent de reproduire tous les journaux, continue de se glorifier de cette occupation de jeunesse; mais les membres de la « Société ouvrière » et du « Cercle universitaire, » tels qu'ils se révèlent dans leurs affiches, ont des sentimens plus humains; et le jour où s'effriterait, à Plaisance, l'inscription solennelle qui commémore le serment d'Orsini, « condamné par l'histoire, mais sanctifié par l'amour de la patrie, » elle ne serait point rétablie, j'espère, sans être amendée de quelque façon. Gaetano Bresci, sans le vouloir, vient d'enseigner la haine de l'assassinat politique. Il a violé odieusement le droit de l'homme à la vie : c'est sur cette observation philosophique qu'un autre groupe de travailleurs, la « Société générale ouvrière romaine, » a fondé sa protestation contre le crime de Monza; les perruquiers de Rome, aussi, ont pris ce considérant comme point de départ de leur affiche.

Il y avait émulation entre tous les sujets du roi pour apporter une condoléance : ils pensaient tous, comme le disaient en leur style les artistes dramatiques, qu'ils ne pouvaient « rester spectateurs inertes du plus atroce des délits. » Conducteurs de tramways et conducteurs de *botte*, négocians en comestibles et crieurs de journaux, marchands ambulans et ouvriers boulangers, coururent chez l'afficheur; et les afficheurs à leur tour collèrent, en leur nom à tous, un manifeste personnel : après avoir divulgué, presque à foison, les sentimens d'autrui, n'avaient-ils pas le droit, à leur tour, d'exprimer pieusement leur propre pensée?

Au milieu de ces innombrables placards qui étaient des actes d'humaine et large charité, on finissait par relever, à force de toiser les murailles, quelques affiches qui étaient des actes de foi, des proclamations de loyalisme : celles, entre autres, de la Ligue monarchique, de la Jeunesse monarchiste, de la Société de Secours mutuels entre les Employés de l'État. On ne faisait point une thèse, ici, sur le droit à la vie ou sur l'inefficacité de la violence; on proclamait que, « si le roi est mort, les institutions ne meurent pas, » et l'on saluait, d'un même geste dévoué, Humbert Ier et Victor-Emmanuel III.

Au premier moment, la presse dynastique interpréta ce généreux unisson des regrets et des larmes comme un indice de « réchauffement » de l'esprit monarchiste; elle montra dans cette exégèse quelque témérité. Puis elle se troubla; les soudains

accès de dévotion à la mémoire du roi défunt, auxquels semblaient être en proie les rédactions d'un certain nombre de gazettes républicaines, agacèrent les organes monarchistes. « C'est pis que chez Fregoli! C'est pis que le transformisme! » s'exclamait, d'une assez méchante humeur, un journal de Venise. M. Pantano, représentant des partis avancés, prit la courtoise liberté d'apporter, lui aussi, en son nom et au nom de son groupe, à la tribune de Montecitorio, l'expression de sa tristesse : il s'entendit brusquement interrompre par un député royaliste, qui, fort vilainement, le traita de crocodile.

L'interruption fit un médiocre effet en Italie : il y avait une sorte de conspiration des cœurs pour se mêler, tous ensemble, au deuil qui frappait une noble maison, et pour souffrir avec une reine en laquelle les plus farouches des républicains se plaisent à saluer une compatriote; cette sainte complicité des pleurs et des silences, des effusions et des réserves, a été comme troublée par l'interjection : « Crocodiles! » Les véritables fidèles des monarchies sont terribles en leur zèle; ils ne respectent pas la trêve des larmes. C'est qu'en raison même de leur féal attachement, ils ne sont jamais en grand deuil : ne savent-ils pas que les monarchies sont immortelles, théoriquement au moins? « Le roi est mort. Vive le roi! » et ils appuient sur la seconde phrase. L'Italie, elle, appuyait sur la première, et la voulait prolonger en une pause attristée; l'Italie, elle, était en grand deuil. On fut amèrement ému par la mort d'Humbert Ier, — n'en doutez point un instant, — dans les villes mêmes de Budrio et de Gonzaga, qui, huit jours après cette mort, envoyaient au Parlement deux socialistes; et la coïncidence de cette journée électorale avec l'octave du deuil ne saurait être trop méditée.

L'Italie a commémoré Humbert Ier comme il eût aimé à être commémoré. Il advenait, parfois, au regretté souverain, d'échanger des cordialités charmantes avec les adversaires de sa couronne. « Majesté, lui disait un jour un avocat républicain, si nous avions la république, je donnerais non seulement mon vote, mais mon sang, pour que vous fussiez président! » Et le bon roi de répliquer : « Cher avocat, ne serait-il pas mieux d'épargner votre sang et de me prendre comme je suis et pour ce que je suis? » C'est ce qu'avait fini par faire, avec le temps, un autre républicain, le poète Giosué Carducci. Il était à Mantoue, en 1884, pour les fêtes en l'honneur de Virgile; et comme on le

savait fort peu royaliste, on hésitait, en sa présence, à vider des coupes aux santés royales. Le vin d'Asti, — champagne de céans, — réprimait ses impatiens pétillemens. M. Carducci, fort gentiment, rassura les buveurs constitutionnels : « Ce serait un remords pour moi, déclara-t-il, que, par égard aux opinions politiques d'un convive, on attiédît la chaleur des toasts qui doivent être portés à Leurs Majestés. Je bois donc au bonheur d'Humbert de Savoie, qui, par sa courtoisie et son humanité, console le républicain lui-même de l'avoir pour roi. » On ne pouvait être plus galant, et le chantre de Satan finit par se consoler si pleinement qu'il devint royaliste. M. Carducci regrette aujourd'hui son roi; mais ses anciens coreligionnaires politiques regrettent l'excellent président de république dont ce monarque avait l'étoffe. Heureuse Italie! Nous n'avons jamais vu, dans notre France, l'Élysée s'emménager pour abriter, sous une raison sociale nouvelle, les mêmes cortèges qui prenaient congé des Tuileries...

Exagérer la portée politique des paroles de deuil que multipliaient les plumes et les lèvres républicaines, et puis, brusquement, en contester la sincérité : telle a été la première erreur de tactique des publicistes monarchistes. C'est l'une des grandeurs de l'homme de n'être d'aucun parti lorsqu'il pleure : pourquoi la presse royaliste, égarée par je ne sais quel intérêt de chapelle, a-t-elle méconnu cette grandeur ? Poursuivant ses imprudences, elle a, de gaieté de cœur, après avoir gravement désobligé les républicains, fait naître des incidens fort pénibles entre la dynastie et le Vatican.

Parmi les puissances étrangères, la Curie, grâce à sa proximité, avait été la première à connaître l'abominable nouvelle; et c'est dans les organes de la Curie, — il est intéressant de l'observer, — que furent le plus nettement condamnées l'odieuse signification et l'infâme portée de la besogne assumée par Bresci. « Dans la personne du souverain, c'est le principe d'autorité qui est frappé; » ainsi s'exprimèrent, à la suite du comité provincial que possède dans les Marches l'*Œuvre* catholique *des Congrès*, un certain nombre de journaux catholiques. La *Civiltà cattolica* se voila d'un liséré de deuil, en hommage, évidemment, à ce principe d'autorité si brutalement outragé. M. Santucci, le *leader* du parti catholique au Conseil municipal de Rome, après avoir critiqué comme « des phrases qui veulent être nobles, mais sont

en somme assez pauvres, » certaines périodes sur le droit de la vie humaine à l'inviolabilité, dénonça le crime de Bresci comme un « atroce attentat à la puissance suprême qui s'incarne dans toute forme de gouvernement. » Don Albertario, qui, il y a moins de deux ans, expiait dans les cachots de Finalborgo, de par la volonté de M. le général Pelloux, de prétendues infractions au principe d'autorité, écrivit dans l'*Osservatore cattolico:*

Nous souffrons comme citoyens, et citoyens chrétiens, reconnaissant dans le Roi le représentant de l'autorité placée de par la volonté de Dieu au milieu des hommes, voyant dans l'auguste victime non sa personne seulement, mais l'institution qu'elle représentait, et sachant que c'est cette institution surtout qu'a visée l'assassin, qu'il a voulu tuer et supprimer, dans cet orgueil de l'homme qui ne peut supporter aucune représentation du principe d'autorité, — principe qui vient de Dieu et ne peut trouver d'appui solide qu'en Dieu.

En surprenant de semblables accens dans les journaux catholiques, la presse dynastique espéra tout de suite qu'ils étaient les bruits précurseurs d'une *conciliazione*. Que n'y voyait-elle plutôt, et plus simplement, une conséquence naturelle de la doctrine catholique sur le pouvoir et sur la société ? Avait-elle donc oublié que, tout au début de son pontificat, Léon XIII avait fait exprimer à la cour d'Italie l'indignation que lui causait l'attentat de Passanante? Et ne se souvenait-elle plus que, lorsque Humbert Ier fit vaillamment son devoir de roi en affrontant le choléra napolitain, Léon XIII avait chargé le cardinal San Felice de le complimenter? Ni l'une ni l'autre de ces démarches n'avaient eu la portée d'une déclaration d'amour, prologue indispensable de tout *connubio*.

Ce rapprochement aurait dû suffire pour rendre les publicistes monarchistes plus réservés en leurs commentaires. Mais ils se rappelaient à propos qu'Humbert Ier, peu de jours avant sa mort, avait pourvu d'aumôniers les troupes expédiées en Chine, et que le discours dont il avait salué leur départ avait invoqué Dieu pour le succès des armes italiennes : n'était-ce point assez du prestige de ces deux souvenirs pour supprimer, dans la conscience du clergé, la question romaine?

Ils voyaient le vieux Corso, ce Corso auquel aucun pape, quelque ambitieux qu'il fût, n'avait osé imposer son nom, cette route historique du peuple et du carnaval romains, recevoir le nom d'Humbert Ier; ils constataient qu'au Conseil municipal de

Rome, aucune voix catholique n'élevait de réserves au sujet de ce baptême : c'était l'indice, apparemment, que dans la conscience des catholiques laïques la question romaine s'effaçait.

Ainsi rêvaient les publicistes dynastiques, s'exaltant d'espoir en espoir, et fort insoucians, au surplus, de ce que pensaient les catholiques du reste du monde.

Une question se posa : celle de l'inhumation d'Humbert I[er]. Victor-Emmanuel, le Grand Roi, avait deux fois conquis Rome : la première fois par ses soldats, la seconde fois par ses cendres ; son enterrement au Panthéon avait été interprété comme le symbole de l'intangibilité de la capitale, comme un sceau définitif mis sur l'occupation. Était-il nécessaire, à la mort d'Humbert I[er], de réitérer le symbole et d'apposer un sceau nouveau? Les conseillers de la couronne ont ainsi pensé : Humbert I[er], même mort, n'aura pas eu la douce liberté d'être laissé tranquille *a casa*. La *casa*, pour ses restes vénérés, eût été la Superga, qui domine la capitale de ses ancêtres et recouvre leurs tombes. On y montre au visiteur le mausolée provisoire, — provisoire depuis un demi-siècle, — où Charles-Albert repose, car à la Superga, les rois de Piémont s'y devaient prendre à deux fois pour dormir leur dernier sommeil ; ils n'occupaient le monument personnel qui leur était destiné qu'après avoir, durant le règne de leur successeur, fait une sorte de stage dans le mausolée. Voilà cinquante ans que Charles-Albert dort d'un demi-sommeil, cinquante ans qu'il attend que le cortège funèbre de son successeur le vienne bientôt réveiller. L'infortuné vaincu de Novare attendra longtemps encore... Humbert I[er], paraît-il, aurait volontiers réveillé son grand-père. Déraciné de sa patrie indigène par les besoins de la politique, il eût rêvé de reprendre racine dans son Piémont bien-aimé en y laissant tout au moins sa dépouille. Le chapelain de la Superga, qui savait à ce sujet la pensée du feu roi, la fit nettement connaître ; il lui fut répondu qu'en certains cas les goûts personnels devaient céder à la raison d'État. Riposte cruelle, qui fut en tout temps la rançon de la gloire! Nombreuses sont les princesses qui payèrent l'honneur de leur sang en ne pouvant à leur gré disposer de leur cœur. Humbert, lui, expia le récent honneur fait à sa maison par le « libéralisme » italien, en ne pouvant disposer de ses os. Et l'Italie officielle a poussé devant elle, dans Rome, le cercueil

d'Humbert Ier. De la troisième Rome et de la maison de Savoie, quelle est donc la conquérante et quelle est donc la conquise?

Sans épiloguer sur ce délicat problème, le Vatican laissa faire : il fut doux avec la mort, et permit que la religion s'associât largement aux funérailles.

Cent prêtres, cent capucins prirent part au cortège. La confraternité des Stigmates, celle de la Bonne Mort, firent avec leurs cagoules une sorte de lugubre rideau. La fameuse couronne de fer fut apportée de Monza : son cercle d'or, on le sait, incruste l'un des clous du Christ, et le Vatican lui-même, au XVIIIe siècle, avait défendu contre Muratori l'authenticité de ce clou, établissant ainsi la valeur de la relique dont plus tard, aux dépens de l'Autriche, la maison de Savoie s'est fait un trophée. Sur le seuil du Panthéon, une inscription fut apposée; on y lisait : « Pour l'âme du roi Humbert Ier, bon, loyal, magnanime, le peuple italien élève vers Dieu des prières, avec des larmes expiatoires. » Et ces prêtres et ces capucins, et ces cagoules et cette couronne, et ces prières et ces larmes, apparurent à la presse monarchiste comme l'annonce d'une ère nouvelle; déjà l'on affirmait que l'Église romaine, qui pleurait sur Humbert Ier, allait sourire à Victor-Emmanuel III. De même que les pouvoirs publics, au surlendemain de la triste solennité, rendraient hommage au roi nouveau, de même l'Église, pour le surlendemain du *Dies iræ*, offrirait peut-être à la jeune royauté, sinon le baptême, du moins quelque programme de catéchuménat, dont elle-même ensuite, — car il n'est rien que de commencer, — saurait maternellement tempérer la rigueur et hâter l'accomplissement. On publiait avec insistance, dans les organes de la dynastie, des lettres épiscopales de Crémone, de Gênes, d'Acqui, d'autres villes encore : et ces lettres attestaient que si la monarchie de Savoie, gênée sans doute par les propos autrefois échangés entre Constantin et le pape Silvestre, n'aspirait point au baptistère même du Latran, témoin historique de ces propos, du moins elle trouverait, çà et là dans la péninsule, des baptistères largement ouverts et rapidement accueillans. Un journal entreprenant, l'*Alba*, laissait espérer en son allégresse que tel fauteuil archiépiscopal pourrait devenir, dans la suite, une chaise curule de sénateur.

A la hâte, on lestait un beau ballon d'essai; une légende naissait, de toutes pièces, d'après laquelle Humbert Ier, en 1895, au-

rait accepté du Pape un plan de *conciliazione,* si M. Crispi ne l'avait, au nom de la maçonnerie, menacé d'une révolution. Ce plan mystérieux était-il pour jamais abandonné ? Il est vrai que dans son message d'avènement, Victor-Emmanuel III promettait, en un langage légèrement impérieux que le Vatican sut comprendre, de défendre l'État contre tous les périls, « de quelque côté qu'ils vinssent, » et qu'il terminait ce message par une déclaration sur l'intangibilité de Rome. Mais la presse monarchiste ne doutait pas un seul instant que le Vatican, sous les auspices du bon vent qui soufflait, voulût bien excuser ces deux détails. Victor-Emmanuel III, dans son discours du trône, n'affirmait-il pas « son amour de la religion et de la patrie, » au risque d'être corrigé par certains journaux sectaires, qui, supprimant la conjonction, prêtaient aux lèvres royales un hommage à « la religion de la patrie ? »

L'amendement, en un sens, avait je ne sais quoi de prophétique ; c'était bien une « religion de la patrie » qu'on était en passe d'inaugurer. On commettait la maladresse d'espérer du Saint-Siège la plus solennelle des approbations pour le fervent appel que l'auguste Reine mère venait de lancer vers Dieu ; par une ironie d'un goût douteux, c'étaient les journaux généralement hostiles à l'idée religieuse qui sommaient le Vatican d'attribuer une valeur liturgique, garantissant l'accès du culte public, à cette improvisation de la douleur; comme si la spontanéité qui en faisait le prix avait permis d'en mesurer tous les termes à la norme des liturgistes et de les adapter aux exigences coutumières des théologiens! Déjà l'on faisait choix d'une heure et d'une église, à Rome même, pour inaugurer cette dévotion... L'oratoire israélite en donnait l'exemple ; l'Église romaine suivrait.

Déjà l'on prévoyait que le Panthéon, sis au centre de la ville, serait un endroit trop turbulent pour abriter cette quasi-résurrection du vieux foyer de la cité, allumé près des tombes des Pères du peuple, ayant des garibaldiens pour vestales, et réchauffant les âmes des populations italiennes ; c'est à Saint-Paul-hors-les-Murs que M. Domenico Gnoli, l'un des meilleurs connaisseurs des trois Romes, rêvait d'installer, pour l'avenir, le mausolée de la maison de Savoie ; sur la frise qui fait le tour de la basilique, 258 papes ont leur portrait, mais ces portraits ne seraient point une entrave ; et l'on s'habituait facilement à l'idée que, trois ou quatre fois par siècle, l'Italie épanouie commande-

rait, pour ce nouveau Saint-Denis, tantôt l'effigie d'un pontife et tantôt la tombe d'un roi. En attendant, un album allait s'ouvrir, où tous les curés de la péninsule qui célébraient des messes pour le roi auraient à cœur d'inscrire leurs noms, afin de laisser un gage à la piété nationale. Et l'on décidait, comme une chose toute naturelle, que l'église de Castel-Gandolfo, dépendant d'une villa que la loi même des garanties déclare propriété papale, ouvrirait ses portes, toutes grandes, pour une cérémonie de commémoration religieuse à l'occasion du deuil dynastique.

Cependant les fidèles de toutes nations, témoins proches ou lointains de ces indiscrets élans, pouvaient se demander si le « nationalisme » italien n'allait pas s'enfoncer, à la façon d'un coin, dans le christianisme universel, et si la liberté du Pape, parmi les nuages d'encens et le bruissement des prières, ne serait pas tout doucement ensevelie dans le sépulcre du Roi.

Alors le Vatican sortit de son silence ; il voulut remettre le calme dans la conscience universelle, dont il a la garde et la responsabilité. L'heure n'était plus aux demi-mots : pour couper court aux abus de l'espérance et assurer la sécurité du monde catholique, un langage décisif était nécessaire. Au soir du 18 août, l'*Osservatore Romano* publia, par ordre, le communiqué que voici :

Quelques personnes en Italie, et beaucoup plus encore à l'étranger, en face des honneurs funèbres ecclésiastiques accordés au défunt roi Humbert, et en face d'une certaine prière publiée pour le repos de son âme, ont émis des plaintes contre l'autorité ecclésiastique, comme si elle s'était écartée, en cela, des lois très saintes de l'Église.

Il importe d'observer que l'autorité ecclésiastique a toléré les funérailles du roi défunt, non seulement pour protester contre l'exécrable délit qui a été perpétré contre sa personne, mais encore, et beaucoup plus, à cause des circonstances personnelles au défunt, qui, dans les derniers temps surtout de sa vie, a donné des marques non douteuses de sentiment religieux, jusqu'à désirer, disait-on, se réconcilier avec Dieu, par le moyen des sacremens, en cette année jubilaire.

Cela posé, il est à présumer que dans les derniers momens de sa vie il a imploré l'infinie miséricorde de Dieu, et que s'il en avait eu la facilité il n'aurait point hésité à se réconcilier avec lui.

Or c'est une loi de l'Église, déclarée plusieurs fois par la Sacrée Pénitencerie, qu'en pareil cas, on peut consentir la sépulture ecclésiastique même à quelqu'un à qui, par ailleurs, elle ne serait point due, en réglant la pompe extérieure conformément au rang de la personne.

Quant à la prière connue, composée en un moment d'angoisse suprême et bien admissible, comme elle n'est pas conforme aux lois de la liturgie sacrée, elle ne peut être et n'a jamais été approuvée par l'autorité ecclésiastique.

C'est du Saint-Office qu'émanait ce communiqué, c'est-à-dire d'une congrégation qui a un caractère religieux par excellence; qui peut évoquer à son ressort les questions de culte public, et qui n'approprie pas ses décisions aux vicissitudes de la politique courante. Il y avait un péril religieux : l'Autriche, la France, l'Espagne, terres qui donnèrent longtemps asile au joséphisme, au gallicanisme, au régalisme, et qui savent, pour les avoir jadis laissés planer sur leur sol et sur leur foi, comment ces nuages se forment et comment ils grossissent, multipliaient auprès du Vatican les paroles d'inquiétude. En chargeant le Saint-Office, et non point la secrétairerie d'État, de parer à ce péril par une déclaration formelle, le Pape a montré qu'il agissait, non en souverain temporel dépossédé, mais en souverain spirituel; en annonçant d'avance à un journaliste de Turin la publication de ce communiqué, il a montré qu'il voulait avoir, aux yeux du monde catholique, la pleine initiative de cet acte. Une lettre pontificale parut le surlendemain, adressée au cardinal-vicaire, et dans laquelle Léon XIII mettait en relief, avec non moins de sérénité que de vigueur, le caractère purement négatif, exclusivement anticatholique, des efforts que tentent à Rome, auprès de la « religiosité » italienne, les diverses églises protestantes : cette lettre apportait au monde catholique un nouvel indice de l'inflexibilité de l'évêque de Rome.

Les organes des partis dynastiques auraient dû s'accuser eux-mêmes, accuser la hardiesse de leurs commentaires, l'exubérance de leurs espoirs, l'imprévoyance de leurs tentatives : car c'étaient ces commentaires, ces espoirs et ces tentatives qui avaient contraint le Vatican de rassurer les catholiques des deux mondes, ceux de l'ancien et ceux du nouveau, — ce nouveau monde dont Mgr Ireland, au lendemain même du communiqué, se faisait publiquement l'interprète au Vatican en proclamant le prix qu'attachent les catholiques d'Amérique à l'indépendance du pontife et au caractère international de la Ville éternelle.

Mais il semble au contraire que certains organes de l'Italie officielle fassent effort pour aggraver l'incident : on les voit sommer l'État d'user de ses droits, menacer l'Église d'un nouveau

Culturkampf, soulever contre le cardinal Svampa une partie de la populace de Bologne, complimenter tel maire de village qui donne l'ordre, dans les écoles, de substituer au *Pater Noster* la prière visée par le Saint-Office, réclamer que l'église romaine de l'*Ara Cœli*, propriété municipale, ouvre ses portes, de force ou de gré, pour la récitation publique de cette prière, et accumuler les invectives et les outrages à l'encontre du cardinal secrétaire d'État.

Si bien que les calculs, d'ailleurs assez grossiers, par lesquels ces journaux prétendaient transformer en un acte de résipiscence et de « conciliation » la part prise par le Vatican au deuil général du monde civilisé, n'ont abouti, après quinze jours de gaucheries, qu'à rendre, entre les deux pouvoirs, le fossé plus large et les rapports plus pénibles. En réparant par un rapide silence les effets de leur débordante et compromettante prolixité, ces journaux répondraient, tout ensemble, au digne et discret désir d'une reine en deuil et aux intérêts politiques du royaume.

On a mieux à faire, en effet, qu'une guerre religieuse : déjà, depuis l'avènement de Victor-Emmanuel III, foisonnent les projets d'une politique nouvelle; et tous ne sont pas dénués d'intérêt. Nous laisserons de côté, tout de suite, un vœu qu'on a fréquemment émis en ces derniers jours, et qui recèle, à l'endroit du règne précédent, un reproche dont tout l'étranger s'étonnera. Vingt-deux ans durant, une femme d'élite s'est donné pour tâche d'extraire de la lave encore chaotique du *Risorgimento* les élémens délicats et subtils d'un *Rinascimento* artistique et littéraire, et de renouer les plus belles traditions italiennes en restaurant le culte de la beauté dans le cœur d'une nation qui, depuis quelques lustres, se laissait exclusivement fasciner par l'idole de la liberté. Et c'est à l'heure où Marguerite de Savoie est momentanément détournée de cet apostolat esthétique par le plus atroce des deuils, que nous voyons des journaux de secte, toujours désireux d'opposer cour à cour et Quirinal à Vatican, se plaindre que la cour royale, sous le dernier règne, n'ait tenu qu'une médiocre place dans la vie de la « capitale ! » Passons et n'insistons pas.

S'il en faut croire d'autres publicistes, le gouvernement d'Humbert Ier aurait fait, pour la défense du territoire national, des sacrifices insuffisans : la marine, l'armée, appelleraient de

promptes réformes. Il ne suffit pas, à leur gré, que l'armée mobilisable compte 1 300 000 hommes de plus qu'elle n'en avait à l'avènement d'Humbert, et les effectifs mobilisables de la flotte 161 000 unités de plus (1). Rome, paraît-il, serait à la merci d'un coup de main, sinon des gardes suisses, tout au moins des Français : c'est du moins ce que prétend, dans un livre qui a fait du bruit, M. Pompeo Moderni. Le livre, écrit à la façon d'un roman de M. Jules Verne, s'appelle *le Siège de Rome en 19..* : une armée française occupera la ville sans difficulté ; le gouvernement royal émigrera vers Aquila ; ce sera tant pis pour le Vatican, car il brûlera ; et M. Pompeo Moderni prête aux populations italiennes une telle mollesse de résistance que dès le début de l'ouvrage nous les entendons crier « A bas la guerre ! » et « Vive la paix ! » M. Moderni réclame qu'on fasse des fortifications, des canons et des consciences.

Les alarmes de M. Francesco Crispi ont plus d'autorité que celles de M. Pompeo Moderni : l'ancien ministre d'Humbert Ier, dès le lendemain de la mort de son maître, a sauté sur sa plume depuis quelque temps mécontente, et expédié à la *Rivista Marittima* un anxieux article, qu'ont reproduit tous les journaux de la péninsule : il affirme qu'en dix ans l'Italie, qui était la troisième puissance maritime de l'Europe, est devenue la septième, et cela en dépit de ses colonies, qui sembleraient l'inviter, au contraire, à développer sa flotte, et en dépit de l'épouvantail de Bizerte, que M. Crispi, toujours gallophobe, promène adroitement sur l'horizon du nouveau règne.

D'autres doléances, qui viennent d'ailleurs, témoignent que les *irredentistes* tiennent toujours une besogne en réserve pour la flotte et pour l'armée. Le *Circolo Trieste* de Rome, dans l'affiche même où il pleurait Humbert Ier, glissait cet avertissement d'une opportunité douteuse : « Nos cœurs s'étaient peut-être trop éloignés des fins auxquelles Dieu nous destinait ; que le martyre du roi nous ramène aux saintes traditions auxquelles nous devons l'Italie ! » Comment ce vœu peut être commenté et comment précisé, c'est de quoi l'on se peut rendre compte en feuilletant un fascicule intitulé : *le Cri de l'Italie, des Alpes au*

(1) Voir pour ces chiffres, et en général pour la statistique des progrès de l'Italie sous Humbert Ier, un article considérable de M. Monzilli dans la *Rivista politica e letteraria* du 15 août 1900.

Monténégro, 29 juillet 1900. Nous y lisons, par exemple : « C'est du bûcher sur lequel le peuple excité brûla le cadavre de César assassiné que surgit l'Empire romain, et, si César donna son nom à nos montagnes, Auguste, que cet assassinat fit monter tout jeune sur le trône, fut celui qui les annexa à l'Italie. » On ne saurait inventer une plus somptueuse parabole pour diriger vers les Alpes Juliennes l'œil nerveux de Victor-Emmanuel III. Nous apprenons, dans le même fascicule, que les Italiens de la rive orientale de l'Adriatique élevaient chaque jour vers Humbert Ier, « mort comme le Christ, parmi le peuple qu'il aimait, » la prière consacrée : *Adveniat regnum tuum!* Ainsi, « des Alpes au Monténégro, » l' « Italie » souhaite le règne de la maison de Savoie.

Il y a dans la fortune et dans les exodes de cette maison une sorte de rythme, constamment régulier, qui sans cesse la pousse vers l'Est : M. Georges de Manteyer, remontant vers un lointain passé, nous la montrait s'acheminant depuis Sens et depuis Troyes jusque vers Turin, après un crochet sur Vienne en Dauphiné, voire même sur Arles. La voilà qui, de Turin, fait un crochet sur Florence, voire même sur Rome : une femme de lettres très familière avec ces épisodes, Mlle Melegari, a déjà commencé d'écrire, sur ces trois capitales, une sorte de trilogie qu'en dépit du cadre romanesque l'histoire devra consulter. Mais les *irredentistes* de survenir : ils demandent qu'après ces crochets, la maison de Savoie prenne rendez-vous avec eux de l'autre côté de l'Adriatique ; et de même qu'au xe siècle le mariage d'Odon et d'Adélaïde fut pour cette auguste famille l'occasion de franchir les Alpes, de même, à la fin du xixe siècle, elle met l'Adriatique à l'épreuve par un voyage d'amour à Cettigne, et ce voyage réussit.

Silence pourtant à l'irrédentisme ! Il est la poésie de la politique. La question sociale, plus prosaïque, mais plus légitimement impérieuse, rappelle et retient Victor-Emmanuel III. Un parti nombreux, et qui chaque jour va grossissant, réclame, avant tout, des réformes sociales. Naguère, ici même, on en a signalé l'urgence pour les Calabres et les Pouilles (1). Victor-Emmanuel III, s'il veut être le témoin des plus épouvantables misères, n'a point à descendre si loin : la campagne romaine est à sa porte, et la

(1) Voir G. Goyau, *Lendemains d'unité : Rome, royaume de Naples*. Paris, Perrin, 1900.

virile promenade qu'il y fit soudainement, en la quatorzième nuit de son règne, pour s'enquérir d'un accident de chemin de fer, prouve qu'il n'est point homme à redouter de s'y aventurer.

Un hygiéniste de Rome, observateur minutieux des détails économiques, M. le professeur Angelo Celli, vient de consacrer à ce grandiose désert une monographie toute pleine de constatations lugubres. Tout proche de Rome la chaumière est un luxe : en 1881, pour 12 374 personnes, il y avait dans la campagne romaine 556 abris ; et le nombre, depuis vingt ans, en a diminué. Le nouveau système de « colonisation interne, » dont on avait attendu quelques avantages pour les familles de travailleurs, leur assure, hélas ! en guise de revenu, une dette de 45 francs après le première année de labeur, de 63 francs après la seconde, de 60 fr. 70 et de 6 fr. 10 d'intérêts après la troisième, et ne leur laisse quelque profit qu'à partir de la quatrième année, un profit qui, généralement, déduction faite des dettes à payer, s'élève, pour trois cent soixante cinq jours de peine, à un peu plus de 8 francs ! Malade, ce travailleur vient à l'hôpital, à Rome ; et jusqu'à ces derniers temps, jusqu'à ce que fût voté un misérable crédit de 111 000 francs, nécessaire pour indemniser les hôpitaux romains, la commune natale du pauvre hère, à laquelle ces hôpitaux avaient recours, se remboursait elle-même en vendant aux enchères le lambeau de terre ou le baudet que l'infortuné malade possédait peut-être encore. La fièvre sévit parmi ces essaims de travailleurs, et l'on marchande la quinine. La viande est presque inconnue ; parfois, avidement, on peut tailler quelques morceaux sur les membres à demi mortifiés du cheval qu'une mouche charbonneuse vient d'abattre, et l'on est glouton d'une pareille viande. Telle est la campagne romaine au seuil du xxe siècle. Cent ans en arrière, on voit planer sur ses mornes étendues quelques commencemens d'espérance, grâce aux admirables lois agraires du pape Pie VII ; aujourd'hui l'espoir même sommeille. Les essais de plusieurs législateurs, M. Piacentini en 1872, M. Balestra en 1875, M. Vitelleschi en 1883, n'ont pu améliorer la situation de l'*Agro romano* ; et c'est un professeur de l'Université de Breslau, M. Sombart, qui a osé écrire, dans un livre dédié pourtant au ministre Farini, qu' « à peine on rencontre pareille misère dans les pays les plus barbares et les plus incultes de la terre. » D'être plus longuement l'impuissant tuteur de semblables infortunes, c'est ce que ne peut assuré-

ment pas accepter le cœur entreprenant de Victor-Emmanuel III.

Mais la générosité de son action sociale courrait le risque de paralysie s'il se laissait entraîner, sous l'impression du crime de Bresci, à une politique de représailles contre les partis avancés. Qu'une certaine fraction, en Italie, s'intitule socialiste-anarchiste, ce n'est point une raison pour faire retomber sur tous les députés socialistes l'unanime malédiction qui pèse sur l'assassin de Monza. Un certain nombre d'organes constitutionnels ont commis cette erreur de polémique : il la faut déplorer ; ce n'est point en mettant la légèreté au service de l'injustice qu'on créera les élémens d'une sérieuse vie publique. Les criminelles associations qui, dans l'ombre, aiguisent le poignard ou chargent le revolver, ne se montrent point disposées à épargner les socialistes : M. Bovio, pour avoir mal parlé de Bresci, a reçu d'occultes et terribles menaces ; et tel journal anarchiste d'Ancône, l'*Agitazione*, s'est constamment distingué par sa véhémence d'invectives contre tous les groupes d'extrême gauche. Inventer des solidarités imaginaires pour se débarrasser d'adversaires politiques gênans serait indigne d'un gouvernement qui se pique de libéralisme ; les hypocrisies légales ont toujours leur lendemain, et ce lendemain est une revanche ; l'expérience sanglante faite à Milan, en 1898, par le cabinet Pelloux, n'a pas réussi.

Le plus clair résultat de cette expérience fut de contraindre le parti socialiste, au cours des deux dernières années, à sacrifier volontairement une part de son autonomie et de son originalité distincte ; à se grouper avec d'autres partis pour la défense des libertés populaires ; et à laisser un peu de côté, provisoirement au moins, l'exposé de ses plans de reconstruction sociale. M. le professeur Enrico Ferri, tout récemment, déplorait cette évolution au nom du progrès général des idées ; et M. Bissolati, son collègue au Parlement, la justifiait au nom des nécessités politiques. Est-il opportun, pour les ennemis du socialisme révolutionnaire, de multiplier, entre ce groupe et les autres partis avancés, les occasions de coquetterie ? C'est au jeune souverain d'en décider. Il semble dès maintenant que Victor-Emmanuel III ne veut aucunes lois nouvelles de répression ; les anciennes lui paraissent suffire. Mais la répression n'est pas tout : en présence de certaines difficultés d'ensemble, elle n'est qu'un misérable moyen dilatoire ; elle est l'opportunisme de la peur. Victor-Emmanuel III n'a pas le droit ni probablement l'envie d'être simplement un gendarme.

Ces partis avancés, qui sont l'objet des inquiétudes gouvernementales, ont éveillé dans les consciences italiennes les plus éclairées et les plus libres des questions et des doutes qui comportent un examen et une réponse : l'insurrection de ces questions et de ces doutes nous paraît être, dans l'histoire de l'esprit public italien, l'épisode le plus important des dernières années. En face de cet épisode, vis-à-vis d'un peuple qui commence à demander le bilan du *Risorgimento*, l'avènement d'un jeune souverain qui, de son côté, ne connaît que par ouï-dire et d'une façon déjà lointaine les fastes de cette légendaire période, peut être réputé propice. Son âge et son initiative lui garantissent une certaine indépendance d'esprit et de conscience pour comprendre les voix nouvelles qui s'élèvent, brutales peut-être mais sincères, et pour en tenir compte.

« L'Italie est une; elle n'est pas unifiée. » — « L'Italie méridionale est semblable à une machine éteinte sur un binaire oublié, parmi le va-et-vient d'une centaine de locomotives. » La première de ces formules est de M. Lombroso, l'anthropologiste; la seconde est de l'un de ses élèves, M. Niceforo, auteur d'un livre qui fit beaucoup de bruit il y a deux ans : *l'Italia barbara contemporanea;* et un publiciste de Catanzaro, M. Antonio Renda, ayant questionné à ce sujet un certain nombre de sociologues du royaume, a recueilli, dans un volume intitulé *la Questione meridionale*, les réponses très détaillées qui lui ont été adressées et qui, pour la plupart, justifient M. Niceforo.

Quelles que soient les causes premières de l'immense distance qui sépare les populations du Nord et celles du Midi, soit qu'on y voie, avec M. Lombroso, M. Sergi, M. Niceforo, l'influence de la diversité des races, soit qu'avec M. Colajanni l'on en impute la cause à des circonstances historiques, ou qu'on admette, avec M. Loria, que la différence de densité des populations suffit à déterminer cette inégalité profonde de civilisation, soit enfin qu'avec M. Ferrero l'on constate le phénomène en renonçant à l'expliquer, il y a là un fait qui subsiste, qui s'aggrave, et qui s'impose à l'attention des hommes d'État de l'Italie.

C'est un député, M. Paternostro, qui écrivait il y a peu de temps dans la *Revue des Revues :* « L'unité italienne a trouvé le Midi arrêté dans son développement et n'a rien fait pour l'élever au niveau de la civilisation européenne. » A l'origine de cette inertie, on apercevrait certainement beaucoup d'indifférence de

la part du pouvoir, et quelque responsabilité, aussi, de la part des populations méridionales, qui ont trop mollement appelé sur leur triste sort la sollicitude des gouvernans. M. Nitti, dans le livre magistral qu'il vient de publier sous le titre *Nord et Sud*, a mis en relief les pénibles effets de cette indifférence et de cette mollesse, et la situation de victimes où les régions méridionales ont été reléguées.

Mais ce malheur avait une cause plus profonde, et cette cause était une erreur. Fourvoyé par les mauvaises habitudes intellectuelles qu'inculqua longtemps l'esprit révolutionnaire, et dont les sectes perpétuaient l'héritage en même temps qu'elles en recueillaient le bénéfice, on traitait la mosaïque italienne, purement et simplement, comme une table rase, et l'on oubliait les facteurs antérieurs, soit ethniques, soit surtout historiques, qui avaient mis leur empreinte, bien personnelle et bien décisive, sur les divers carrés de la mosaïque. Lorsqu'on commença de discerner l'erreur, une sorte de superstition la maintint : l'impénitence finale à cet égard semblait être un acte de piété à l'endroit de l'unité de l'Italie. C'est ce qu'écrivait naguère à M. Renda un éminent criminaliste, M. Scipione Sighele : « La plupart, disaient-ils, craignent de voir chanceler l'unité politique de l'Italie s'ils proclament au grand jour qu'il y a deux Italies; » et l'inopportunité, pour M. Sighele, consistait, tout au contraire, à fermer les yeux à la lumière du grand jour. « Il y a deux Italies, profondément diverses et hétérogènes, affirmait à son tour M. Mario Pilo : elles vont, peu à peu, s'enchevêtrant l'une dans l'autre et se fondant, comme peuple, dans le grand creuset de l'unité nationale; mais, d'origine et de nature, elles sont plus étrangères entre elles, il le faut avouer, que l'Italie du Sud ne diffère de la Grèce et de l'Espagne, que l'Italie du Nord ne diffère de la France et de la Suisse... »

Tandis qu'une certaine philosophie politique avait trop longtemps dissimulé l'Italie réelle sous le voile de ses coutumières abstractions, les historiens à leur tour, s'emparant de l'unité italienne comme d'un superbe canevas, entreprenaient sur ce canevas, si l'on peut ainsi dire, une tapisserie uniforme, conventionnelle, irréelle. A les lire, on eût cru que dans toutes les régions de l'Italie le mouvement unitaire avait eu les mêmes origines, les mêmes phases et le même esprit. On ne saisissait

pas, sous l'homogénéité souvent pompeuse de leur narration, la différence profonde qui distingua, par exemple, l'insurrection lombarde et le *lasciar fare* napolitain.

D'une part une insurrection patriotique, groupant sous ses enseignes les bras et les cœurs de tout un peuple, et d'un peuple de braves, et voulant à tout prix l'expulsion de l'étranger. D'autre part, au Midi, un coup de force, souhaité par l'élite d'une bourgeoisie libérale, réalisé par une bande qui s'appela les Mille ; et par-dessous cette bourgeoisie, sur le passage de ces Mille, une masse populaire inerte, qui n'avait ni l'idée ni le courage soit de répudier l'aventure, soit de la seconder, une masse parfaitement insensible aux exemples d'héroïque défensive donnés par une reine que pourtant elle aimait, une masse rebelle au métier des armes, — M. Niceforo l'explique en termes si vigoureux que nous n'oserions ici les reproduire, — une masse, enfin, qui semble faite pour provoquer les paniques, et qui constamment, dans une mêlée, exposerait à ce péril l'armée du royaume d'Italie. « L'unité politique de l'Italie, écrivait récemment M. le député De Marinis, avait pour elle, au Midi, le cœur et l'intelligence d'un petit nombre d'hommes supérieurs, mais non pas la conscience populaire. »

Que si, poussant plus loin, nous voulions épier les caractères de cet autre mouvement qui conduisit l'armée piémontaise jusqu'au seuil de la porte Pie, nous saisirions d'autres variétés d'aspect. Un certain nombre des instigateurs estimaient, comme le disait dès 1796 un *Mémoire* adressé au Directoire en faveur de la conquête de Rome, que « c'est sur la puissance temporelle des Papes, sur les revenus dont ils jouissent, que repose principalement leur autorité spirituelle (1), » et Mazzini se flattait que la spoliation du souverain entraînerait à bref délai la déchéance du pontife.

Bref, ce phénomène de l'unité fut infiniment complexe : les prestiges de l'archéologie, qui racontait l'ancienne grandeur de l'Italie (2), les inspirations de Dante Alighieri, qui pleurait cette grandeur, les actives susceptibilités de la conscience nationale, qui la voulait restaurer, et les obsédantes menées des sectes anti-

(1) Cité dans le beau livre de M. Albert Dufourcq : *le Régime jacobin en Italie*, p. 567. Paris, Perrin, 1900.

(2) Voir à ce sujet un chapitre très curieux et très nouveau dans le livre de M. Albert Dufourcq : *Murat et la question de l'unité italienne en 1815*. Rome, Cuggiani, 1898.

religieuses, qui la voulaient exploiter, tout cela conspirait, s'unissait, s'entre-croisait et s'entr'aidait, et tout cela donne à l'histoire de l'unité italienne un caractère composite, non moins composite que le résultat même de cette unité.

Victor-Emmanuel III prend la couronne au moment où l'unité de l'Italie commence d'apparaître, aux yeux des historiens ou des sociologues impartiaux, non comme un phénomène de génération spontanée, mais comme un acte de violence à l'endroit de la nature, violence couronnée de succès. A vrai dire, ces récentes conclusions ne sont point la condamnation de l'unité. Beaucoup d'œuvres, demeurées grandes à travers l'histoire, furent, en leur origine, des violences à la nature. Mais ces conclusions, du moins, donnent à réfléchir sur les moyens d'adapter aux besoins et aux usages des diverses régions une législation trop homogène, et d'élargir les mailles du réseau unitaire sans d'ailleurs en déchirer la contexture. « Uniformité passive en tout : l'Italie a été étendue dans un lit de Procuste, » écrivait dès 1890 M. Merlino, l'avocat de Gaetano Bresci (1). L'histoire et la sociologie contemporaines, en Italie, réclament, précisément, qu'on en finisse avec cette uniformité passive, qu'on fasse à l'esprit fédéraliste sa part, et qu'on la lui fasse large et franche ; l'histoire et la sociologie encouragent M. Colajanni dans sa vigoureuse campagne fédéraliste (2), forme moderne de l'antique guelfisme. Et ces conclusions enfin n'invitent point à défaire l'œuvre de la nationalité italienne, mais elles permettent de se demander si l'œuvre ne doit point être refaite autrement.

Entre les deux Italies si distinctes entre elles, Rome, capitale improvisée de l'une et de l'autre, et différant également et de l'une et de l'autre, s'interpose comme un isthme : isthme essentiellement volcanique, — on vient encore d'en avoir la preuve, — et dont les commotions, tantôt sourdes et tantôt bruyantes, se répercutent, non seulement jusqu'aux deux extrémités de la péninsule, mais à travers tout l'univers catholique. Que ces secousses produisent des ébranlemens, l'univers catholique, alors, en demandera compte à l'Italie. Or les générations antérieures avaient cru qu'en occupant cet isthme elles uniraient les deux Italies : on nous répétait, ces jours derniers, dans toutes les

(1) Xavier Merlino, *l'Italie telle qu'elle est*, p. 214. Paris, Savine, 1890.
(2) Voir en particulier la collection de la *Rivista popolare*, organe de M. Colajanni.

harangues officielles, que Rome est le symbole de l'unité nationale. Il est des symboles qui sont des liens, mais il en est qui ne sont que des étiquettes. En fait, comme le dit M. Lombroso, l'union n'est pas l'unification ; et n'est-ce pas, précisément, à la suite de l'occupation de l'isthme des Sept Collines et de la résistance passive que rencontre toujours cette occupation, que, de part et d'autre de cet isthme, depuis trente ans, une partie des forces vives de l'Italie s'abstient de toute vie politique et de tout concours à l'œuvre de la fusion nationale ?

De telles discussions, il y a quelques années seulement, eussent semblé parfaitement oiseuses ; tout de suite on y eût coupé court, en les dénonçant comme un extrême artifice des vieux partis pour remettre en question le fait accompli. Mais ce n'est point aux vieux partis, certes, qu'obéissent les nombreux penseurs, — anthropologistes, historiens, sociologues, — qui ont répondu à la convocation de M. Antonio Renda : ce sont des réalistes, qui travaillent non pour l'Italie d'avant-hier, mais pour celle d'après-demain ou peut être, si Victor-Emmanuel le veut, pour celle de demain.

Il y a quelques jours, au moment même où les populations italiennes, chacune en son dialecte et chacune à sa manière, faisaient l'oraison funèbre d'Humbert Ier, un publiciste de Rome, M. Édouard Arbib, prononçait, dans la *Nuova Antologia*, une autre oraison funèbre presque aussi douloureuse. Il pleurait l'ancien idéal patriotique aujourd'hui disparu. « On ne trouve presque plus jamais, écrivait-il, chez ceux qui s'occupent de politique, la conscience de l'unité nationale... J'ai éprouvé un serrement de cœur en voyant avec quelle désinvolture des hommes de sens raisonnent de cette éventualité, possible et prochaine, d'une Italie défaite (*disfacimento*). C'est le discours du jour, c'est la manifestation d'une défiance universelle. Dans l'âme du peuple semble s'être évanoui, ou peu s'en faut, le sentiment de l'incommensurable durée des institutions, et s'est glissé le sentiment qu'un changement est inévitable. Les vieux eux-mêmes, si on les pressent à ce sujet, disent avec candeur qu'ils désirent mourir bien vite, par crainte de voir aller en pièces cette Italie à laquelle, dès leur jeunesse, ils donnaient leur pensée, leur cœur, leur bras et leur sang. » M. Arbib, alors, cherche la cause de ce phénomène, « le plus pénible et le plus alarmant qui puisse advenir dans la vie d'un peuple. » Cette cause, il la trouve, presque exclusivement,

dans la diminution de la valeur morale chez les hommes politiques : ils ont, paraît-il, perdu l'habitude de sacrifier au bien de la patrie les avantages personnels ; ils ne savent plus ce que c'est que le désintéressement. M. Arbib ressuscite, sous leurs regards qu'il voudrait sentir confus, la physionomie plus pure des hommes de la génération précédente : et son article s'achève sans conclusion, comme il arrive en général pour les éloges du temps passé.

Victor-Emmanuel, lui, acceptera-t-il de se réfugier dans le passé comme dans une impasse? Il constatera, plutôt, que les temps sont nouveaux ; qu'avec Humbert Ier, le valeureux soldat de Custozza, la période épique de l'histoire d'Italie s'est close ; qu'il doit, lui, jeune monarque, être l'éducateur de ces populations qui semblent s'abandonner ; que dans la péninsule, tout s'est modifié, sauf l'auguste réserve du Vatican, qui doit voir et qui voit plus haut et plus loin que l'Italie et qui n'a pas besoin d'assouplir ses maximes et ses démarches aux caprices éphémères de l'histoire. Et cette évolution dont l'issue fait trembler, et cette ténacité qui vient de se montrer de plus en plus sûre d'elle-même, seront à Victor-Emmanuel III, dans sa solitude provisoire de Capodimonte, un double sujet de réflexion. La politique italienne, telle qu'elle s'élabora sous l'impression prestigieuse de l'unité nouvelle et sous la menace des dangers que cette unité semblait courir, était une politique d'imagination et une politique de représailles : la force des choses réclame et les amis de l'Italie doivent souhaiter qu'aux fantasmagories imaginatives succède l'observation des réalités vivantes, et au fantôme des représailles la vérité des solutions.

***

LA
LITTÉRATURE EUROPÉENNE

I

A l'occasion de la réunion du *Congrès d'Histoire comparée*, — et en qualité de président de la section qui portait le titre de *Section d'Histoire littéraire comparée*, — j'ai prononcé le 23 juillet, au Collège de France, une conférence dont l'objet était de définir la matière, le programme, et la méthode de la *Littérature européenne*. La littérature européenne, il est vrai, n'est qu'une « branche » de la littérature comparée; et encore, on va le voir, n'ai-je pris cette expression même de « littérature européenne » que dans son sens le plus étroit. Il ne faut pas vouloir trop embrasser d'un coup! Si l'on voulait donner à l'expression toute son étendue, comme l'ont fait Mme de Staël, dès 1800, dans son livre de la *Littérature*, et Frédéric Schlegel, quinze ans plus tard, dans son *Histoire de la Littérature* (1), elle envelopperait les littératures de l'antiquité, la grecque et la romaine, aussi bien que les littératures de l'Europe moderne; — et la littérature du moyen âge n'en serait pas exclue.

Le domaine de la littérature comparée, ainsi que l'a fait justement observer M. Gaston Paris dans la première de nos réunions particulières, est encore plus vaste. On n'en saurait écarter les grandes littératures orientales : l'hébraïque et l'arabe, la persane et l'indoue. Que serait-ce qu'une théorie de l'épopée, par exemple, qui ne tiendrait pas compte des *Mahabharata* et des

(1) *Histoire de la Litterature ancienne et moderne*, par Frédéric Schlegel, traduite de l'allemand sur la dernière édition par William Duckett, 2 vol. in-8°; Paris, 1829, Ballimore. La première édition allemande est, je crois, de 1815.

Ramayana, ou une théorie du lyrisme qui laisserait en dehors d'elle les *Psaumes* et le *Cantique des Cantiques?* La réponse n'est pas douteuse, et je n'ai pas besoin de la formuler.

Une question plus délicate est de savoir si la définition de la littérature comparée doit envelopper, au même titre que celles de Pindare et de Sapho, les poésies de Thou-Fou et de Li-Taï-pé. La difficulté est la même que celle où se sont heurtés les auteurs de toutes les histoires universelles : j'entends ici les histoires qui sont véritablement des « histoires, » et non pas seulement des chroniques ou des annales. Les uns, comme Bossuet, ont pris le parti, pour des raisons qu'ils ont naïvement données, de négliger les peuples de l'extrême Orient, et les autres, comme Voltaire, dans son *Essai sur les Mœurs*, n'ont pas voulu les négliger, afin de faire autrement que Bossuet. Mais ce qui n'a pas dépendu d'eux, c'est que ces civilisations lointaines et mystérieuses ne se fussent développées *excentriquement* aux nôtres, et, n'ayant ainsi que peu de points de contact avec elles, n'offrissent conséquemment avec elles que peu de points de comparaison. Elles en offrent de rencontre ou de coïncidence; elles en offrent peu de comparaison. Pareillement les littératures. En un certain sens les poésies de Thou-Fou et de Li-Taï-pé, — et on en a fait plusieurs fois la remarque, — sont tout à fait dans le goût d'Anacréon et d'Horace, de Parny, de Béranger, plus voisines des nôtres, et de nos habitudes occidentales d'esprit, que ces poèmes gigantesques et démesurés, étranges et presque fous pour nous, qui sont les *Pouranas* indous. Mais, en revanche, et, pour qu'il y ait prétexte ou matière à comparaison vraiment féconde, s'il faut une certaine continuité de communications ou d'échanges, et d'action réciproque, de parentage ou de cousinage, entre les objets que l'on compare, on voit bien la nature de la difficulté. Nous ne prétendons pas la résoudre aujourd'hui.

Elle est différente, mais non pas moindre, ni moins subtile, quand on vient à se demander si les *Chants* et les *Contes populaires*, contes moraux, contes de fées, contes de nourrices, relèvent ou non de la littérature comparée. Quelque hypothèse que l'on adopte sur l'origine et la transmission du conte ou de la chanson populaire, il y a certainement ici matière à comparaison dans le sens philosophique du mot. Si *le Petit Poucet*, par exemple, nous est venu de l'Inde, comme les uns le veulent, il y a lieu de rechercher comment, par quelles voies, il est arrivé jus-

qu'à nous, et comment, en quel sens, tout le long de sa route, le génie des races qui se l'appropriaient successivement en a modifié les détails, ou peut-être même le fond. Mais si l'on veut, dans l'hypothèse contraire, qu'il soit né sur place, en différens lieux et en différens temps, comment alors expliquerons-nous cette coïncidence? et, de géographique, en quelque sorte, qu'elle était, la recherche comparative, pour être devenue psychologique, n'en est pas moins intéressante. Seulement, à leur source, dans leur thème original et premier, la chanson populaire ou le conte sont-ils vraiment de la « littérature? » Je ne voudrais à ce propos m'embarrasser ici de distinctions subtiles : mais entre *le Petit Poucet* et *la Divine Comédie*, par exemple, ou *le Petit Chaperon rouge* et le *Faust* de Gœthe, ou même celui de Marlowe, n'y a-t-il vraiment qu'une différence de degrés? En d'autres termes, et si nous voulons nous entendre entre nous, ce qu'il convient d'appeler *littéraire*, n'est-ce pas uniquement ce qui a eu l'intention de l'être, ou, mieux encore et avec plus de précision, n'est-ce pas ce qui a tendu, de la part et dans la pensée de son auteur, quel qu'il soit, anonyme ou illustre, à la réalisation, consciente et voulue, d'une certaine idée de grâce ou de beauté? On remarquera que la même difficulté ne laisse pas de faire hésiter, en plus d'une occasion, les historiens de l'art. Un ustensile de ménage, une amphore, par exemple, ou un miroir sont des documens archéologiques du plus grand intérêt. Dirons-nous qu'ils soient de l'art? Et si l'on décide qu'ils en sont, et pareillement, qu'une chanson ou un conte populaire sont de la littérature, ne voit-on pas le danger, lequel est, en « littérature comparée » comme en art, de subordonner infailliblement le mérite ou le prix de la forme à la signification du fond, et la valeur des objets eux-mêmes, non pas du tout à ce qui en fait l'intérêt d'art, mais l'intérêt documentaire, historique, et je dirai, si l'on y tient, scientifique?

Mais à cette question non plus, je ne me propose point aujourd'hui de répondre, et des discussions auxquelles elle pourrait donner lieu les lecteurs ne trouveront pas trace dans cette conférence que j'ai récrite ou écrite pour eux. Après tout, nous avons toujours le droit de circonscrire notre sujet, quelque relation qu'il soutienne avec un sujet plus vaste; et, fermement convaincu d'ailleurs « qu'on ne saurait ni connaître le tout sans connaître les parties, ni les parties sans connaître le tout, » il nous est tou-

jours permis de n'appliquer notre effort qu'à une des parties du tout. Ce qu'on exige alors uniquement de nous, c'est de laisser voir, ou au besoin de mettre en lumière, les rapports de cette partie avec le tout, de la monographie avec l'ensemble; et c'est pour me conformer à cette exigence qu'en limitant l'objet de ce court essai à la définition de la *Littérature européenne*, je ne devais pas oublier d'avertir que la littérature européenne n'est qu'une « branche, » ou, pour mieux dire, une province, et peut-être une étroite province, dans le champ presque infini de la *Littérature comparée*.

II

Si l'on disait que les études, et même les recherches de littérature comparée sont assez récentes en France, on aurait tort et on aurait raison. On aurait raison, si l'on faisait observer qu'à Paris, au moment même où j'écris, tant à la Sorbonne qu'au Collège de France, il n'existe pas une seule chaire de littérature comparée; mais on aurait tort, si ces recherches, inaugurées par Mme de Staël, au début du siècle qui va finir, et continuées par toute une école dont les deux Schlegel, Sismondi, Fauriel, Jean-Jacques Ampère, F. Ozanam, sont les principaux représentans, se trouvent être vraiment françaises d'origine. Nous sera-t-il permis de rappeler que la *Revue des Deux Mondes* s'est longtemps honorée d'en entretenir la tradition ? et ce n'est pas sa faute, mais celle des circonstances, ou peut-être aussi des écrivains, si la curiosité publique, depuis vingt-cinq ou trente ans, s'est un peu détournée chez nous de ce genre de travaux. Ils sont de ceux qui ont besoin d'être comme encouragés par une certaine complicité de l'opinion littéraire; et, sans doute, cette complicité, dans ces derniers temps, n'a fait défaut ni aux admirables études de M. E.-M. de Vogüé sur *le Roman russe*, ni, quelques années auparavant, à celles d'Eugène Fromentin sur *les Maîtres d'autrefois*, — lesquelles rentrent par tant de côtés dans la définition de la littérature comparée; — mais nous ne pouvons pas ne pas nous souvenir de la longue indifférence que la même opinion a témoignée pour les travaux d'Émile Montégut, l'homme qui peut-être aura le plus contribué, dans notre siècle, à faciliter, par l'intermédiaire de la critique française, la communication ou l'échange entre les littératures du Nord et

celles du Midi. Comment donc et pourquoi la tradition s'est-elle interrompue? C'est ce qu'il n'est pas inutile d'examiner, si, comme je le crois, les raisons qu'on en peut donner éclairent d'avance et déterminent dans une certaine mesure la notion même de méthode en littérature comparée.

Et premièrement, l'ancienne critique, la critique académique, avait tant abusé du « parallèle » que le discrédit du genre s'était étendu, de proche en proche, à toute espèce de comparaison, et déjà, vers 1830, rien ne paraissait plus suranné, plus artificiel, plus « poncif » que de comparer Corneille avec Racine, si ce n'est de les comparer tous les deux avec Shakspeare ou Lope de Vega. C'était en vain qu'en histoire naturelle, par exemple, ou en philologie, et précisément à la même époque, la méthode comparative renouvelait, comme on dit, la face de la science, et en vain que des sciences nouvelles, — si toutefois ce sont des sciences, — telles que la mythologie ou la religion comparées, se fondaient sur cette méthode même, ou plutôt en sortaient tout entières et tout armées! La critique n'y prenait pas garde. Elle persistait à ne vouloir voir dans la « comparaison » qu'un exercice de rhétorique, lequel, comme tous les exercices du même genre, était à lui-même sa fin, et dont le succès pouvait assurément faire honneur à l'habileté du critique ou du bel esprit, mais, après tout, ne servait de rien à l'avancement de la connaissance. On estimait communément que, de la comparaison de Corneille et de Racine, une seule chose résultait, qui était que l'auteur de la comparaison préférait, pour sa part, Corneille à Racine, ou Racine à Corneille; et on le lui reprochait comme une marque de singulière étroitesse d'esprit : le vrai critique, en ce temps-là, devait les préférer tous les deux! Mais, après les avoir « comparés, » s'il s'avisait, le pauvre homme, de les « juger » et surtout de les « classer, » c'est alors que l'on se fâchait, et dans les petits journaux, ou même dans les grands, il n'y avait pas assez de plaisanteries, ni d'assez spirituelles, contre cette critique dont l'objet semblait être de loger des talens dans l'alcool de ses bocaux dûment étiquetés : GENUS TRAGICUM : SPECIES CORNELIANA : *varietas Crebillonensis*.

C'est qu'aussi bien le préjugé se fortifiait d'un autre, et il était également entendu que dans une œuvre littéraire, dans une tragédie de Racine, dans un roman de Richardson, dans un poème de Gœthe, ce qu'il y a d'intéressant, c'est un peu le milieu qui les a vus paraître, et dont ils expriment quelques élémens, mais

c'est bien plus et surtout Gœthe lui-même, Richardson et Racine. Iphigénie, Clarisse, Marguerite..., eût-on dit volontiers, que nous importent ces créatures, toutes personnes d'ailleurs fictives, non existantes? et quel besoin de les comparer entre elles ou avec d'autres? Mais de savoir quelle espèce d'hommes furent un Wolfgang Gœthe, un Samuel Richardson ou un Jean Racine; ce que l'on retrouve d'eux dans leur œuvre; l'involontaire confession qu'ils nous y ont sans doute laissée de leurs goûts, de leur conception de l'homme et de la vie; la trace et le ressouvenir de leurs petites histoires de femmes, voilà ce qui enrichit vraiment la connaissance de l'humanité. Et on ne réfléchissait pas qu'à ce compte, la plus médiocre rapsodie, la plus indécente, — les *Mémoires de Casanova* ou le *Monsieur Nicolas* de Restif de la Bretonne, — iraient de pair avec les chefs-d'œuvre du roman ou de la poésie; que le talent ou le génie ne seraient vraiment que des anomalies ou des monstres, des cas pathologiques, dans la nature et dans l'histoire, s'ils ne servaient qu'à singulariser ceux qui en sont affligés; et qu'enfin leur singularité même ou leur originalité ne saurait se définir que par rapport à la banalité antérieure ou ambiante. Pour sentir toute l'originalité de Racine, il n'y en a qu'un moyen, qui est de le comparer à quelque autre, et la raison en est que lui-même n'est vraiment lui, quel qu'il soit, ni vraiment quelqu'un, ni vraiment Jean, que dans la mesure où il « diffère » de Pierre et de Thomas, de François et de Louis, de Prosper et d'Antoine... C'est ce qu'il faudra bien que l'on finisse par comprendre.

Nous ajouterons là-dessus que si l'un et l'autre préjugé s'excusaient, ou se justifiaient, dans le temps que toute comparaison ne pouvait guère aboutir qu'à des généralisations prématurées, vagues et arbitraires, ce temps semble aujourd'hui passé? A vrai dire, et en dépit de tant de motifs qui eussent dû les rendre inséparables l'une de l'autre, la critique et l'histoire n'ont fait alliance que de nos jours. Au siècle dernier, quand les savans Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur jetèrent les fondemens et publièrent les premiers volumes de l'*Histoire littéraire de la France*, on se rappelle peut-être de quelles plaisanteries le « goût » et la « critique » les assaillirent par la plume de Voltaire. Classique ou romantique, la critique de notre siècle n'est demeurée que trop fidèle, jusqu'aux environs de 1860, à l'esprit de ce grand homme, et je pourrais citer des *Histoires de la litté-*

rature française dont il n'y a presque pas un « jugement » qui ne soit faussé par le mépris absolu de la chronologie. Ni les Anglais, ni les Allemands, pendant longtemps, n'en ont témoigné plus de respect; et, comme on ne pouvait sans doute « comparer » les littératures entre elles avant qu'on eût dressé de chacune d'elles des inventaires méthodiques à peu près complets, la « littérature comparée, » manquant de ces inventaires, a donc longtemps manqué de son point d'appui, pour ne pas dire de sa base même. Il en est autrement de nos jours. Nous possédons l'histoire particulière et nationale de presque toutes les grandes littératures modernes. Des Français ont même écrit des *Histoires de la littérature anglaise*, et des Anglais, des Allemands surtout, de fort bonnes *Histoires de la littérature française*. On a fait un pas de plus, et, — conformément à l'exemple qu'en avait donné jadis Henry Hallam, dans son *Histoire des Littératures de l'Europe depuis 1500 jusqu'en 1700*, mais en essayant de composer ce qu'il s'était contenté de juxtaposer, — on a commencé « d'atteler à trois ou à quatre, » si j'ose ainsi dire, et de faire marcher de front l'histoire de plusieurs littératures à la fois. Tels, en Allemagne, Hermann Hettner (1), ou, en Suisse, Marc Monnier (2), l'un des premiers, je crois, qui ait professé en Europe la littérature comparée; et tels encore en Angleterre les cinq ou six collaborateurs qui, sous la direction de M. G. Saintsbury, l'un de nos meilleurs historiens anglais de la littérature française, ont entrepris tout récemment de nous donner en douze volumes, sous le titre de *Periods of European Literature*, une véritable histoire de la littérature européenne (3).

Je signalerai encore, dans le même ordre d'idées, l'intéressant opuscule de M. Louis P. Betz: *la Littérature comparée, Essai bibliographique* (4), avec une introduction de M. J. Texte. M. J. Texte, — que la mort vient de nous enlever, — était en France, à l'heure actuelle, et depuis quelques années déjà, l'homme le plus capable de populariser, je ne dis pas de *vulgariser*, ce genre

(1) *Literaturgeschichte des achtzehnten Jahrhunderts*, von Hermann Hettner, 3ᵉ édition, 5 vol. in-8°; Brunswick, 1872, F. Vieweg.

(2) *Histoire générale de la Littérature moderne*, par Marc Monnier, doyen de la Faculté des Lettres à Genève, t. I, *la Renaissance, de Dante à Luther;* Paris, 1884, F. Didot, et t. II, *la Réforme, de Luther à Shakspeare;* Paris, 1885, F. Didot.

(3) *Periods of European Literature*, edited by professor Saintsbury : *a complete and continuous history of the subject*, 12 vol. in-8°; Londres, W. Blackwood.

(4) In-8° ; Strasbourg, K. Trübner, éditeur, 1900.

d'études, et sa perte sera plus d'une fois vivement ressentie. A qui donnera-t-on cette chaire de Littérature comparée que l'on avait fondée tout exprès pour lui à Lyon? C'est une question secondaire. Mais ce qui importe, en tout cas, c'est qu'on ne « dénature » point la chaire, et, au contraire, qu'on en fonde plutôt, et au plus tôt, une autre à Paris, où je répète qu'il n'y en a point. A des études nouvelles, s'il faut des organes ou des moyens d'action nouveaux, le moment n'a jamais été plus propice à la fois et plus urgent de les procurer aux études de littérature comparée. « Il nous manque une histoire générale de la Renaissance en Europe, — écrivait précisément M. J. Texte, dans son introduction à l'opuscule de M. Betz; — il nous manque une histoire générale du classicisme ou du romantisme, une histoire du drame moderne, combien d'autres livres! Il semble que, dans la plupart des pays d'Europe tout au moins, l'histoire des littératures nationales ait été suffisamment étudiée pour qu'on puisse maintenant songer à ces travaux. Le XIX[e] siècle aura vu se développer et se constituer l'histoire nationale des littératures; ce sera sans doute la tâche du vingtième d'en écrire l'histoire comparative. » Nous ne pouvons que nous associer à cette espérance; et qui sait? si de même que l'histoire des littératures nationales n'a pas contribué médiocrement à raffermir les nationalités de l'Europe contemporaine dans le sentiment de leur unité propre et de leur originalité personnelle, tout de même, l'histoire comparée de ces littératures n'aura pas pour effet de nous enseigner que le sentiment des unités nationales non seulement n'a rien d'incompatible avec celui de la solidarité européenne, mais encore qu'il en est le véritable fondement? Il faut être au moins deux pour être solidaire l'un de l'autre, et que ces deux en fassent plus d'un.

III

Quelle méthode y emploierons-nous donc? Pour le décider, faisons une hypothèse, et posons idéalement l'existence d'une littérature européenne, dont les littératures particulières ou nationales ne seraient, dans l'histoire de notre moderne Europe, que des manifestations locales et successives. On sait que l'hypothèse, à vrai dire, n'en est pas une, et les *Chansons de Geste* ou les *Romans de la Table ronde*, les *Fabliaux*, les *Mystères*, sont là pour témoigner qu'une telle littérature a réellement existé. Le

premier chapitre ou la première partie d'une *Histoire de la littérature européenne* devrait être consacré, non pas précisément à exposer l'histoire de la littérature du moyen âge, mais à dresser l'inventaire européen de cette littérature, et la question serait à peu près celle-ci : « Quels thèmes généraux d'inspiration les littératures modernes ont-elles hérités de la littérature du moyen âge? » On remarquera là-dessus que, toute littérature étant nécessairement épique, dramatique ou lyrique, une pareille question serait sans doute assez promptement résolue.

Quelle transformation ces thèmes ont-ils subie? Ce serait la seconde question, qu'on pourrait formuler d'une autre manière, assez différente, si, comme on le voit peut-être, elle se ramène à la question de savoir quel a été le caractère essentiel du mouvement que nous avons nommé du nom de Renaissance. Mais, au lieu de discuter, comme nous le faisons, sur la Renaissance en général, et, généralement aussi, avec l'intention peu philosophique de prouver qu'il eût mieux valu qu'elle ne se produisît pas, — c'est le point de vue de l'École des Chartes et de l'École du Louvre; — ou, au contraire, que nous ne saurions trop nous féliciter du changement de direction dont elle a donné le signal, — et c'est le point de vue de l'École normale; — on essaierait d'en reconnaître la vraie nature à la lumière de l'histoire des genres.

Il est un de ces genres, entre tous, qui se prêterait merveilleusement à cette étude, — je serais presque tenté de dire à cette *expérience*, — et ce serait le genre dramatique, ou, si l'on le veut, le genre tragique. En effet, nous le voyons partout et à la fois, dans le cours du XVIe siècle, en Angleterre, comme en France, et comme en Italie, se dégager de la littérature des *Mystères* et des *Moralités*. Ou plutôt, j'ai tort de dire qu'il s'en « dégage, » car, en le disant, j'ai l'air de résoudre ou de trancher une question très délicate, qui est celle des rapports de nos premières tragédies modernes, — la première en date est la *Sophonisbe* du Trissin, 1516, — avec les *Moralités* et les *Mystères;* et la question ne saurait être si facilement résolue. Contentons-nous donc de noter deux points, qui semblent dès à présent assurés, et qui sont les suivans. En Italie, comme en France, et comme en Angleterre, le développement ou le progrès du genre tragique s'est produit exactement en raison de la décadence des *Mystères;* et la réaction s'est bien moins opérée contre la matière

même ou la substance des *Moralités* que contre les procédés qui la faisaient comme évanouir, cette substance, à force d'être allégorisée. Du premier de ces deux points on trouvera la preuve dans le savant ouvrage d'Alessandro d'Ancona sur les *Origines du Théâtre en Italie* (1), et la preuve du second dans les préfaces de nos Grévin ou de nos Jean de la Taille (2). Il est permis d'en tirer cette conclusion, que la Renaissance a eu pour premier caractère d'être littérairement une réaction contre le moyen âge, — plus ou moins consciente, je ne l'examine point ici; — et, secondement, que cette réaction a eu pour objet, un peu dans tous les genres, de substituer à l'*allégorisation* la représentation de la nature.

Mais cela ne s'est point fait tout de suite, ni directement, et c'est ce qu'on voit bien encore par l'exemple de la tragédie. Ce n'est point d'abord en eux, ni autour d'eux que les hommes de ce temps ont reconnu la nature, mais dans les œuvres de l'antiquité ; et ce n'est donc point à la nature elle-même qu'ils ont demandé les moyens de l'imiter, mais à ceux qui l'avaient autrefois « attrapée ». Un grand peintre a dit, — et c'était un peintre de portraits, — que toutes les leçons de l'art de dessiner ou de peindre n'avaient pour but que d'exercer l'élève « à voir la nature; » et, en effet, tout le monde a des yeux, mais beaucoup ne s'en servent pas pour voir. Les hommes de la Renaissance ont demandé aux anciens de leur apprendre à voir; et, novices dans cet art, si difficile à la fois et si simple, ils ont, comme il arrive en pareil cas, imité pêle-mêle les qualités et les défauts de leurs maîtres. Par là s'explique la fièvre d'érudition qui les a échauffés, exaltés, soutenus; l'erreur qu'ils ont commise, poètes ou artistes, non pas tant sur le choix que pour n'avoir pas voulu faire de choix entre les modèles; et le prix souvent excessif que, sans y pouvoir atteindre eux-mêmes, ou peut-être par désespoir d'y atteindre, ils ont attribué à la perfection de la forme.

C'est à ce moment que trois influences ont agi particulièrement sur le genre tragique, et l'ont transformé, d'une imitation morte ou languissante qu'il était de l'antique, en une imitation

(1) Florence, 1872, Lemonnier éditeur.

(2) Voyez dans le *Jacques Grévin* de M. Lucien Pinvert, Paris, 1899, Fontemoing, le chapitre intitulé : *le Théâtre de Grévin*, pages 165, 166; et dans l'édition des *Œuvres de Jean de la Taille, Seigneur de Bondaroy*, donnée par M. René de Maulde, Paris, 1878-1882, Léon Willem, en 4 vol. in-12, la préface des *Corrivaus*.

je n'ose dire encore plus vivante, mais déjà plus appropriée aux exigences de son évolution interne et de l'esprit du temps. Je veux parler de l'influence de Plutarque, avec ses *Vies parallèles;* de l'influence de la *Poétique* d'Aristote, et de l'influence de Sénèque le Tragique, ou des dix pièces qui nous sont parvenues sous son nom. Pour émouvoir les sensibilités et frapper les imaginations, les hommes de ce temps ont appris du plus amusant des biographes qu'aucune combinaison de l'esprit ne valait les catastrophes de l'histoire, et, selon l'ingénieuse expression de notre vieil Amyot, « les cas humains représentés au vif » sur la scène du monde, par les César et les Alexandre, les Démosthène et les Cicéron, les Brutus et les Caton. Entre ces « cas humains, » qui, naturellement, ne contenaient pas tous la même quantité d'émotion dramatique, la *Poétique* d'Aristote leur a procuré des raisons de fixer leur choix; et à cet égard, il est sans doute curieux d'observer que, tandis que l'on travaillait, presque partout ailleurs et jusque dans le domaine de la logique, ce qui était une grande sottise, à détruire l'influence du philosophe, au contraire, son autorité n'a été jamais plus grande ni plus absolue, moins discutée qu'alors en matière d'esthétique dramatique. Enfin, à l'influence d'Aristote et de Plutarque s'est ajoutée celle de Sénèque, pour des raisons qui, — chose assez peu connue, — n'ayant nulle part plus agi qu'en Angleterre, n'ont donc été mieux mises par personne en lumière que par les historiens du théâtre anglais (1). C'est ici un des points essentiels de l'évolution du genre dramatique, et il importe d'y insister.

Les Grecs de l'époque classique, depuis Homère jusqu'aux Alexandrins, sont des Grecs, et les Latins de la République sont des Latins; mais Plutarque et Sénèque sont déjà des « cosmopolites; » et peu importe qu'ils aient écrit l'un en grec et l'autre en latin, ce n'est plus à une cité, ou à une confédération de cités,

(1) Voyez *A history of English dramatic Literature,* des origines à la mort de la reine Anne, par A. W. Ward, 3 vol. in-8°; Londres, nouvelle édition, 1899, Macmillan.

L'auteur renvoie à une étude du Dr J.-W. Cunliffe : *The Influence of Seneca upon Elizabethan tragedy* (1893), que je ne connais pas, et au livre de John Addington Symonds, *Shakspere's Predecessors in the English drama,* in-8°; Londres, 1888, Smith et Elder.

L'occasion m'étant donnée de citer le nom de John Addington Symonds, je la saisis une fois de plus pour recommander à tous ceux qu'intéresse le sujet sa remarquable *Histoire de la Renaissance en Italie.* Comment et pourquoi ne l'a-t-on pas traduite ?

mais à tous les hommes qu'ils s'adressent. Quels que soient leurs défauts (et si Plutarque en a plutôt d'aimables, ceux de Sénèque le Tragique sont énormes et presque repoussans), nous ne sommes point en les lisant arrêtés, ni distraits, ni gênés ou dépaysés par ces singularités locales et ces accidens particuliers dont les raffinés se font leur plus vif plaisir quand ils lisent Hérodote ou Pindare, Salluste ou Catulle, Virgile même ou Tite-Live. Contemporains de la fusion de toutes les nationalités de l'ancien monde dans l'unité romaine, et on pourrait déjà presque dire dans l'unité chrétienne, — à ce point qu'on a pu débattre la question des « rapports de Sénèque avec saint Paul, » — Plutarque et Sénèque, l'un Espagnol et l'autre Grec, ont écrit pour l'Empire; et c'est pourquoi les hommes de la Renaissance, Anglais ou Italiens, Allemands ou Français, ont pu les aborder de plain pied. Leur influence au XVIe siècle est le signal, ou du moins l'un des symptômes de ce que l'on a justement appelé : *la latinisation de la culture*, et je l'entends ici, plus particulièrement, d'une tendance commune de l'Europe d'alors à résumer, ou à synthétiser l'antiquité tout entière dans les écrivains de l'époque impériale.

Et le phénomène ne se limite point aux nations de race latine, ou crues telles; on le constate en Angleterre; et, en Angleterre comme en France, c'est à Sénèque que l'on demande le modèle de la forme tragique. Plutarque aussi n'y est pas moins imité qu'en France, ni Aristote moins écouté qu'en Italie. C'est comme si l'on disait qu'avant de se « nationaliser, » et de devenir anglais dans la patrie de Shakespeare, espagnol dans celle de Lope de Vega, français dans celle de Corneille, le drame a commencé par être « européen » dans tous les sens du mot; — et je ne crois pas qu'on l'ait jusqu'ici très bien vu. La littérature de la Renaissance, en général, a été vraiment européenne, quoique d'une autre manière que la littérature du moyen âge. Elle n'a rien exprimé de particulièrement « national. » En elle, et par elle, sous la discipline de l'humanisme, international par définition, l'Europe entière a fait sa rhétorique. On a demandé aux anciens le secret de les égaler et au besoin de les surpasser. Mais aussitôt qu'on a cru le tenir, on s'est souvenu que l'on était « les gens d'alors, » — des modernes, des Français, des Espagnols, des Anglais, — et on n'a point retourné contre ces anciens les leçons qu'on avait reçues d'eux, mais dans les formes antiques, et selon le

mot du dernier de nos classiques, on a essayé d'introduire des « pensers nouveaux. »

L'histoire du mouvement de la Renaissance ainsi comprise formerait le second chapitre ou la deuxième partie d'une histoire de la « littérature européenne. » L'évolution des genres, — *lyrique* ou *élégiaque ; — dramatique ; — épique* ou *narratif*, — en serait la trame. On ne disserterait point *in abstracto* sur la Renaissance, et, pour l'étudier, on ne commencerait point par poser qu'elle a été ceci ou cela ! On n'en déterminerait pas les caractères *a priori*. Mais on les verrait se dégager de l'histoire même des genres. Le seul sujet de la *Sophonisbe*, étudié dans ses transformations, depuis le Trissin jusqu'à Mairet, et dans les causes prochaines de ses transformations, projetterait sur l'histoire du genre tragique une lumière dont l'éclat s'étendrait à toutes les parties obscures de l'histoire de la Renaissance. Les conclusions que l'on déduirait de l'histoire du genre tragique, si peut-être elles se trouvaient trop générales ou trop ambitieuses, on les corrigerait au moyen des observations suggérées par l'évolution du genre lyrique ou du genre épique, par l'examen attentif de *la Franciade* ou de *la Jérusalem*, des *Amadis* ou de la *Diane enamourée* de George de Montemayor. Après avoir défini dans la rigueur des termes et inventorié le legs de la littérature du moyen âge aux littératures de l'Europe moderne, on essaierait de dire comment, en quel sens, l'héritage a été compromis ou amélioré, — je ne sais ni ne recherche ici lequel des deux, — par l'esprit de la Renaissance. Et, si je ne me trompe, on aurait précisé du même coup l'un des plus intéressans entre tous les points de vue d'où l'on puisse envisager l'histoire de la « littérature européenne. » C'est de savoir ce qu'une même donnée, la même à son origine et dans son fond, ce que le même thème épique ou dramatique est devenu, *selon qu'il passait d'un milieu dans un autre*, ou, encore, *selon qu'il se nationalisait entre des frontières différentes ;* et d'européen, à proprement parler, selon qu'il devenait espagnol, je suppose, ou français.

IV

Or, et par l'effet d'une rencontre qu'on serait tenté de croire due au hasard, si ce hasard n'avait, en y songeant, son explication toute naturelle, les grandes littératures de l'Europe moderne

ne se sont point développées *simultanément*, mais *successivement;* et on peut dire en toute exactitude que, depuis trois ou quatre cents ans, chacune d'elles a manifesté, comme à son tour, ce qu'elle avait de plus national et de plus particulier. Pour retracer à grands traits l'histoire de la « littérature européenne, » et ainsi dessiner le cadre où chacune des recherches auxquelles elle pourrait donner lieu trouvera naturellement sa place, nous n'avons donc pas besoin de nous composer laborieusement un plan : il nous est donné par l'histoire. Ici encore, comme en tant d'autres occasions, nous n'avons qu'à nous laisser faire, et, dans quelque embarras que nous puissions craindre de nous jeter, l'histoire, ou plutôt la seule chronologie nous en tire. C'est ce qu'il sera sans doute intéressant et utile de montrer très brièvement.

Il ne faut admettre pour cela qu'un principe, dont j'espère que l'on ne me disputera pas l'évidence, et ce principe est que la littérature comparée ne s'attachera dans ses recherches qu'à ce qui est comparable. S'il arrivait en effet qu'une littérature quelconque se fût contenue, pour ainsi dire, dans ses propres frontières, et ne les ayant jamais débordées, n'eût donc ainsi jamais participé à ce courant d'échanges qui est la première condition d'une littérature internationale, il est évident que les productions en pourraient bien avoir leur très grand intérêt en soi, mais une telle littérature n'appartiendrait pas à l'histoire de la littérature européenne. Tel est le cas de la littérature basque, — si du moins il en existe une qui soit digne de ce nom, — et, que les bardes me le pardonnent! tel est le cas de la littérature bretonne, moderne ou contemporaine. Par une extension qui n'a rien d'abusif, il suit de là que les productions d'une grande littérature ne nous appartiennent qu'autant qu'elles sont entrées en contact avec d'autres littératures, et que de ce contact ou de cette rencontre on a vu résulter des conséquences. Et sans doute cela ne veut pas dire qu'on négligera ces productions! Si l'on négligeait les *autos sacramentales* de Calderon et de Lope de Vega, on se priverait d'un grand plaisir; et on serait plus qu'injuste pour l'une des formes les plus originales que l'art dramatique ait jamais revêtues. Mais cela veut dire qu'ils n'ont dans l'histoire de la littérature européenne qu'une importance relative, et que la littérature espagnole ne s'étant point mêlée par eux au mouvement de la pensée européenne, ce n'est donc point d'eux qu'il

nous faut tenir compte pour faire à la littérature espagnole sa place dans une histoire de littérature européenne. En littérature européenne, si je puis ainsi dire, et dès que l'on se met au point de vue historique, le moment de caractériser chacune des grandes littératures de l'Europe moderne sera nécessairement celui de sa plus grande expansion.

La première place appartient sans conteste à la littérature italienne, et on peut dire que de 1450 à 1600 ou environ, la littérature italienne a régné presque sans partage. A qui le doit-elle? Il semble bien que ce soit à Dante, si nous voulons remonter jusqu'à la première origine; et n'eût-il été que l'*ouvrier* de son poème, c'est lui qui a forgé l'instrument dont se sont après lui servi tous ses successeurs. Mais trois autres hommes ont surtout représenté, dans l'Europe du XVI[e] siècle — et pour ne rien dire des érudits, — cette primauté de la littérature italienne: Pétrarque, Boccace, et Arioste; l'auteur de ce *Canzoniere* dont l'influence a traversé les siècles pour venir harmonieusement expirer dans la poésie de notre Lamartine; l'auteur du *Décaméron*, auquel on peut rattacher, sans beaucoup d'artifice, la lignée de ces conteurs italiens qui sont avec lui demeurés les maîtres de la nouvelle tragique (je songe surtout à Bandello en écrivant ceci) et l'auteur du *Roland furieux*. En celui-ci viennent aboutir les *Chansons de geste* et les *Romans de la Table ronde*, déjà tout prêts pour la transformation que leur fera subir, cinquante ou soixante ans plus tard, l'auteur de la *Jérusalem*, et qui aura pour conséquence de les métamorphoser d'une matière jusqu'alors poétique en une matière proprement musicale. Si l'on ajoute à ces grands noms celui de Machiavel, on n'aura pas énuméré, tant s'en faut! tous les grands écrivains de l'Italie de la Renaissance, mais, précisément, et surtout dans une histoire de la littérature européenne, je ne voudrais pas les avoir tous énumérés. Une histoire n'est pas une compilation. Il suffit que ce soient ici les « maîtres » ou les « guides; » qu'il y ait quelque chose de leurs exemples, sinon de leur génie, dans presque tous leurs contemporains ou leurs successeurs; et qu'on ne puisse enfin, comme je le crois, assigner à la littérature italienne considérée dans son ensemble, aucunes qualités ni même aucuns défauts qui ne se manifestent chez eux en acte ou qui n'y sommeillent en puissance. Le *Marinisme* lui-même n'est-il pas déjà presque tout entier dans Arioste?

Dirai-je que la littérature espagnole a la première secoué le joug de la littérature italienne? Ce serait mal parler, et il faut se contenter de dire qu'ayant la première libéré son originalité de l'imitation de l'italien, elle s'est trouvée la seconde à exercer l'hégémonie de la littérature européenne. Cette hégémonie a duré de 1600 à 1660, ou à peu près, ce qui la rend contemporaine, — on peut en faire la remarque en passant, — de la durée même du plus grand pouvoir politique et de la domination des armes espagnoles. Mais s'il convient d'indiquer la coïncidence, et pour ma part j'y reconnaîtrais beaucoup plus qu'une coïncidence, il nous faut convenir qu'on avait vu le contraire en Italie. Ce serait ici dans notre programme le lieu d'en rechercher les raisons.

La littérature européenne est redevable à la littérature espagnole de trois grandes créations. C'est en Espagne, — ou peut être en Portugal, — que la matière des *Chansons de geste* et des *Romans de la Table ronde* est devenue celle des *Amadis*, d'où plus tard, sous une influence italienne, s'est dégagé le roman pastoral avec *la Diane* de Montemayor. Il y a des chevaliers errans dans les *Romans de la Table ronde*, mais l'ingénieux hidalgo de la Manche est une création de l'Espagne autant que de Cervantès. Faut-il y voir une caricature? On en dispute, et aussi bien Cervantès ne l'a peut-être pas su lui-même! En tout cas il n'y eut jamais de caricature plus bienveillante ou plus attendrie, ni surtout plus symbolique ; et le génie chevaleresque de la noble Espagne a passé tout entier dans le personnage de don Quichotte. Les héros eux-mêmes des Amadis et les bergers de la *Diane* n'en sont pas de plus parfaites incarnations. Ce sont tous en même temps, ou plutôt ce sont pour cette raison, à la guerre comme en amour, des raffinés du point d'honneur, et notre point d'honneur, à l'espagnole surtout, dépendant un peu de notre condition sociale, on entrevoit ici la liaison du roman picaresque avec le roman chevaleresque. Le roman picaresque est la seconde des grandes créations de l'Espagne, et par l'intermédiaire des adaptations françaises et anglaises, du *Francion*, du *Gil Blas*, du *Roderick Random*, je ne sais s'il serait très paradoxal d'en vouloir suivre la fortune jusqu'à *la Vie de Bohème*. Et enfin, parce que le point d'honneur, qui se ramène, en dernière analyse, à régler sa conduite *sur ce que l'on croit se devoir*, engendre nécessairement toute une casuistique, la troisième création vraiment européenne de la littérature espagnole est le drame, si les plus beaux drames de nos littératures mo-

dernes, en ce qu'ils ont d'essentiel et de philosophique, roulent pour la plupart sur des cas de conscience. *Le Cid* est un cas de conscience; *Hamlet* est un cas de conscience; *Hernani* est un cas de conscience. Dira-t-on là-dessus que l'on ne voit pas bien ce que Shakspeare ou Ben Jonson doivent à l'Espagne, leur théâtre étant antérieur à celui de Calderon et de Lope de Vega, et que, sans doute, on ne saurait nier qu'ils aient fait du « théâtre ? » Mais Sénèque était de Cordoue! et si cette réponse a un peu de l'air d'une mauvaise plaisanterie, je ne sais pas la raison de la chose, mais je constate que le drame anglais du XVIe siècle n'a pas franchi la Manche, et le théâtre n'est devenu vraiment européen que par l'intermédiaire du génie espagnol.

Cette littérature espagnole avait toutefois un grand défaut, parmi toutes ses qualités, et le défaut même qui aux environs de 1650 pouvait et devait être le plus grand obstacle à sa diffusion. Elle était trop « particulariste; » et le goût de terroir en était trop prononcé. On ne pouvait, sauf *Don Quichotte*, rien adapter d'espagnol aux exigences de l'esprit européen, sans modifier profondément ce qu'on en adaptait. Elle avait quelque chose aussi de trop indépendant, je veux dire de trop affranchi de la tradition de cette antiquité qui demeurait toujours la maîtresse des esprits. N'est-il pas permis d'ajouter que, sans être naturaliste, — et il faut même dire : au contraire ! — elle était souvent un peu dure, ou un peu crue? Ce caractère est celui de quelques-uns des plus grands peintres de l'Espagne. Et pour toutes ces raisons, comme à mesure que l'étoile de l'Espagne pâlissait, la fortune de la France grandissait tous les jours, la littérature française, à son tour, devenait l'inspiratrice ou la régulatrice de la littérature européenne. C'était aux environs de 1660, et son influence allait durer un peu moins de cent ans.

J'ai tâché de montrer ailleurs ce qui l'avait fondée. Il y avait alors une cinquantaine d'années que la littérature française, presque dans toutes les directions, tendait, par le moyen de l'observation psychologique et morale, à la gloire de l'universalité. Ni Ronsard ni Rabelais n'y avaient peut-être songé, mais l'auteur des *Essais* s'était proposé de retrouver « cette forme de l'humaine condition que chacun porte en soi ; » et, que l'on ne puisse nier la subtile et pénétrante action de son livre, Pascal et Bossuet, Molière et La Fontaine, La Rochefoucauld et La Bruyère nous en sont d'assez sûrs garans. Les critiques, les précieuses, les gram-

mairiens, étaient alors survenus, et pour atteindre cette universalité qui devait, d'après eux, dans leur ambitieuse espérance, substituer la langue française aux privilèges du latin et du grec, ils s'étaient livrés au long et patient travail d'épuration du vocabulaire, d'assouplissement de la syntaxe, de coordination de la phrase, qui, du français encore inorganique de Montaigne, avait fait en cinquante ans la langue des *Provinciales*. A dater de ce moment, et si l'on ne tient pas compte de quelques irréguliers, l'objet commun de nos grands écrivains était devenu le même : — effacer ou dissimuler leur personnalité, la faire évanouir, pour mieux dire encore, dans l'intérêt de leur sujet, que ce sujet fût le *Cid* ou l'*École des Femmes*, un sermon sur l'*Éminente dignité des Pauvres* ou la fable des *Animaux malades de la Peste*, *la Princesse de Clèves* ou *Télémaque* ; — dégager de ce sujet lui même ce qu'il contenait de plus humain, c'est-à-dire de plus général, de plus indépendant des atteintes du temps ; — ne jamais oublier qu'on n'écrit ni pour soi, ni pour le vulgaire, ni non plus pour les savans, ou les pédans, mais pour les « honnêtes gens, » c'est-à-dire pour ceux qui n'ont point d'enseigne, qui vivent de la vie de tout le monde, qui ont le sentiment, l'expérience des réalités; — tenir la bride aux fantaisies qu'on pourrait avoir d'opposer son opinion particulière à l'opinion commune, et ne la combattre, s'il y a lieu, cette opinion commune ou générale, qu'en commençant par se la concilier; — garder son naturel parmi tant de contraintes, ou plutôt faire servir ces contraintes elles-mêmes à la réalisation de ce parfait naturel ; — et enfin, par tous ces moyens, selon le mot de l'un d'eux, travailler ou contribuer « au perfectionnement de la vie civile. » C'est pour avoir atteint ce degré de généralité que la littérature française a établi son pouvoir en Europe, et non point, ou bien plus que pour aucune qualité qui fût intérieure ou intrinsèque au génie de notre langue. Et aussi bien notre langue n'est-elle devenue ce qu'elle est que pour s'être de son mieux conformée à cet idéal. On la loue d'être claire : il faut donc dire qu'elle est claire d'avoir voulu l'être. Pendant un long temps, en français, le souci du style ou la préoccupation de la forme n'ont eu pour objet que de les accorder l'un et l'autre avec le fond. L'art d'écrire n'a consisté que dans la recherche des moyens les plus propres à diminuer l'intervalle qui sépare un esprit d'un autre, ou notre pensée de son expression. Et l'hégémonie de la littérature française a duré tout juste

autant que cette conception de la littérature a développé ses qualités sans les payer de trop de défauts.

Car elle a bien ses défauts, dont le principal est, en ne s'adressant qu'à la raison pure, d'avoir donné très peu de chose à l'imagination et à la sensibilité. Incomparable dans l'expression des idées générales, elle n'a pas été toujours aussi heureuse dans l'expression des idées particulières et concrètes. Or, vers le milieu du XVIIIe siècle, c'est précisément de ces idées que l'Europe a commencé de s'éprendre. On en a un bon exemple dans l'idée même et dans le succès européen de l'*Encyclopédie*. On ne voulait plus désormais que des faits, et de toute nature, mais des faits, et ce que les contemporains de Diderot ont peut-être le plus admiré de lui, croyez-vous que ce soit son *Père de Famille?* non, c'est sa description du métier à faire les bas. Ainsi s'ouvrait la France elle-même à l'influence anglaise, dont cette *positivité*, comme nous dirions aujourd'hui, faisait le principal caractère. Et, à l'excuse de nos écrivains, si l'on voulait une preuve de la réalité de ce besoin, on la trouverait dans ce fait, puisque aussi c'en est un, que l'Europe entière va, pour ainsi dire, au-devant de l'influence anglaise. Cette influence commence à s'exercer aux environs de 1720, et elle va durer jusqu'en 1830.

Il se produisit alors un phénomène assez singulier : la littérature anglaise, en devenant européenne, apprit à se connaître, et, pour la première fois depuis qu'elle existait, on la vit prendre enfin conscience d'elle-même. Elle n'eut garde de répudier, puisqu'on les appréciait universellement, aucune des rares qualités qui sont celles de Fielding ou de Richardson, mais, tout Anglais qu'ils fussent, elle s'aperçut combien Swift et de Foë, Pope et Addison l'étaient davantage; les auteurs comiques de la Restauration furent remis en lumière; Dryden et Milton furent estimés à leur valeur; et finalement, on rendit à trois Anglais la justice qu'on leur avait non pas précisément refusée, mais marchandée jusqu'alors dans leur propre pays : je veux parler de François Bacon, de William Shakspeare et d'Edmond Spenser, l'auteur de la *Reine des Fées*. L'influence des premiers est facile à saisir dans l'histoire générale de la littérature européenne du XVIIIe siècle. La France de Voltaire, de Diderot, de d'Alembert n'a pas hésité à sacrifier son Descartes à Bacon; l'Italie même a paru oublier que, s'il y avait un « fondateur » de la science expérimentale, il ne s'était pas appelé Bacon, mais Galilée; et l'Allemagne a trouvé

dans la conception shakspearienne du drame libre le point d'appui qu'il fallait à sa littérature pour secouer le joug de la « dramaturgie » française. De telle sorte que ce n'est pas assez de dire que Shakspeare, mieux connu, a rendu à la littérature anglaise conscience d'elle-même, mais il faut ajouter que son influence n'a pas été moins grande sur la formation de la littérature allemande. Et pour Edmond Spenser, il est bien vrai qu'aujourd'hui même, ailleurs qu'en Angleterre, et en Amérique, on ne le connaît guère (1); mais son rôle n'a pas moins été capital dans la formation de ce que l'on pourrait appeler l'idéal romantique anglais; et ainsi, d'une manière indirecte, comme précurseur du romantisme, l'influence européenne de l'auteur de la *Reine des Fées* n'a guère été moins considérable que celle de Shakspeare. Ces indications, que je donne en passant, auraient besoin d'être vérifiées, précisées surtout et suivies dans leurs conséquences. Mais en ce qu'elles ont de plus général, je les crois justes; et ce qui ne contribue pas médiocrement à me les faire croire telles, c'est la facilité même de la liaison qu'elles nous permettent d'établir entre le rôle de la littérature anglaise et celui de la littérature allemande.

De même qu'en effet, au XVIe siècle, le ferment grec, si l'on osait se servir de ces expressions un peu techniques, avait fait lever ce qu'il y avait dans le génie latin de forces devenues comme oublieuses d'elles-mêmes, ainsi, dans les dernières années du XVIIIe siècle, le ferment britannique a dégagé du génie allemand ce qu'il contenait de fécondité latente et de germes inutilisés. En tant qu'européennes, les origines de la littérature allemande sont critiques... et britanniques. S'il y a une littérature allemande, c'est d'abord que Lessing l'a voulu (2) ! Mais sa volonté n'y eut sans doute pas suffi, et il y fallait de plus la révélation des affinités du génie allemand avec le génie anglais. Aucune littérature moderne n'est sortie, pour ainsi parler, de son fonds. La littérature allemande en est un curieux exemple. Le problème

(1) Tout ce que nous savons d'Edmond Spenser en France, c'est ce que Taine en a dit dans son *Histoire de la Littérature anglaise*, et il ne lui a pas mesuré son admiration. Mais sur le rôle de Spenser dans la formation de l'idéal romantique anglais, on consultera : *The beginnings of the English romantic movement*, par H. W. L. Phelps, in-8°; Boston, 1893, Ginn, et *A history of English romanticism in the XVIIIth century*, par H. Henry Beers, in-8°; New-York, 1899, Henry Holt.

(2) *Histoire des Doctrines esthétiques et littéraires en Allemagne*, par M. Émile Grucker, t. II; *Lessing et son Époque;* Paris, 1896, Berger-Levrault.

de ses origines ne s'éclaire qu'à la lumière de la « littérature comparée, » et il est de savoir pour quelle part sont entrées, dans la détermination de ses caractères essentiels, la volonté de réagir contre les habitudes littéraires de la France, et l'ambition de rivaliser avec l'Angleterre dans l'expression de ce que Mme de Staël a la première appelé le génie des races du Nord.

Quoi qu'il en soit de la proportion de ces deux élémens dans la formation de la littérature allemande, ce qu'il y a de certain, c'est qu'aux environs de 1810 on la voit soudainement se révéler au monde, et, par ses critiques, par ses poètes, par ses philosophes, prendre à son tour la direction du mouvement intellectuel. Elle le doit un peu à Mme de Staël. C'est Mme de Staël qui, dans son livre de la *Littérature* d'abord, et depuis dans son *Allemagne*, ayant posé la distinction lumineuse des « littératures du Nord » et des « littératures du Midi, » a induit les premières à chercher l'expression de leur originalité dans leur opposition même aux secondes, et ainsi à faire du « romantisme, » avant tout et en dépit de tout, l'antithèse du « classicisme. » Elle le doit au génie de ses grands écrivains, si l'Europe moderne n'a pas connu de critiques plus pénétrans que Lessing ou qui aient répandu plus d'idées que Herder, ni de plus grands poètes que Gœthe et que Schiller, ni de plus profonds philosophes que Kant et que Hegel : il n'y a que Schiller que je crains qui soit un peu surfait dans cette rapide énumération. Et elle le doit enfin à son caractère profondément individualiste, qui est encore celui dont l'auteur du livre de l'*Allemagne* avait été le plus frappé. On remarquera que s'il n'y en avait pas qui dût plus séduire les Anglais en leur montrant dans la littérature allemande une continuation de la leur, il n'y en avait pas qui pût mieux convenir à nos romantiques, ou les servir plus efficacement, dans le grand combat qu'ils avaient entrepris contre le classicisme. C'est ainsi que s'est établi l'empire de la littérature allemande chez nous et de l'autre côté de la Manche, pour durer, comme on sait, jusqu'aux environs de 1870 ; gagner alors en Italie et en Espagne ce qu'il perdait en France ; et plus récemment enfin s'étendre jusqu'aux États-Unis.

Je ne crois pas devoir ici parler de l'influence encore actuelle des littératures de « l'extrême Nord, » je veux dire la russe et la scandinave. Il n'y a pas assez longtemps qu'elles sont entrées, si je puis user de l'expression diplomatique, dans le concert de la

littérature européenne, et les caractères « nationaux » ne m'en semblent pas encore assez déterminés. Non pas, on l'entend bien, que j'en méconnaisse l'originalité! Nul n'admire plus que nous Ibsen ou Tolstoï! Je dis seulement que je ne vois pas encore très bien ce qu'*Anna Karénine* ou le *Canard sauvage* ont de spécifiquement russe ou norvégien, et on se rappelle que dans cette esquisse d'une histoire de la « littérature européenne, » c'est là, pour nous, le point essentiel. Littérairement, je ne considère comme européen que ce qui a enrichi l'esprit européen de quelque élément demeuré jusqu'alors « national » ou « ethnique. »

Mais ce qu'en tout cas je voudrais qu'on eût vu, c'est qu'à se représenter ainsi la « littérature européenne, » le cadre en a été comme tracé par l'histoire, et il n'y aurait qu'à le remplir. Si quelques-uns des caractères que j'ai cru pouvoir assigner aux cinq grandes littératures que l'on peut appeler dès à présent classiques en leur genre paraissent discutables, douteux ou controuvés, on n'a qu'à les mieux définir, et, ainsi qu'il sied, je consens qu'on y ait peu de peine. Mais ce que je voudrais que l'on reconnût, c'est la situation respective de ces cinq grandes littératures à l'égard les unes des autres; c'est la courbe de l'évolution de la littérature européenne à travers l'histoire de ces littératures; et c'est enfin l'identité de ce genre de recherches avec celles qui font l'objet essentiel de la « littérature comparée. » C'est ce que je vais essayer de montrer par un autre exemple, en renversant maintenant le problème, et au lieu de descendre, comme j'ai fait tout à l'heure pour la tragédie, des origines européennes d'un genre à sa nationalisation, en remontant de sa nationalisation à son origine européenne.

V

Considérons donc le roman anglais du XVIIIe siècle, celui de Daniel de Foë, — dans l'œuvre duquel, on le sait, *Robinson Crusoé* n'est qu'une rencontre, un accident heureux, comparable sous ce rapport à *Manon Lescaut* dans l'œuvre de notre abbé Prévost; — le roman de Richardson : *Paméla, Clarisse, Grandisson;* celui de Fielding : *Tom Jones, Amélia,* qui ne voulait être qu'une dérision ou une parodie du roman de Richardson, mais qui en est devenu le prolongement; le roman de Smollett encore, et après

l'avoir défini par ses caractères en quelque sorte les plus anglais, qui sont connus, dépouillons l'en. Il nous restera des fictions qui ont toutes pour point de départ l'imitation de la vie commune, et dont la reproduction des mœurs contemporaines est évidemment le principal objet. Ces fictions se proposent encore de nous émouvoir par la diversité des combinaisons du hasard ou des jeux de la fortune : sous l'apparente uniformité de la vie, nous y apprenons en combien de manières une destinée humaine peut différer d'une autre. Elles donnent d'ailleurs satisfaction à ce goût de l'aventure qui est l'origine de tous les contes. Et la signification morale en est plus ou moins déclarée, mais elles sont toutes, comme qui dirait des espèces de leçons de choses, un conseil de faire ou de ne pas faire, une invitation à imiter nous-mêmes Paméla, Clarisse et Grandisson. Mais, dépouillées ainsi de ce qu'elles ont de proprement anglais, n'y perdent-elles pas, en même temps que de leur saveur, quelque chose de leur nouveauté? Et, en effet, dans leur généralité, tous ces caractères n'appartiennent guère moins qu'aux romans de Richardson, à ceux de l'abbé Prévost, de Marivaux, de Lesage lui-même. Il nous faut donc passer la Manche, et chercher, dans le roman français de la première moitié du XVIII[e] siècle, les origines prochaines du roman anglais.

Qu'on le remarque bien à ce propos : nous laissons entièrement de côté la question de savoir si Smollett a imité Lesage ou si Richardson, en sa *Paméla,* ne s'est pas peut-être inspiré de la *Marianne* de Marivaux. Elle a son intérêt, mais elle est secondaire; elle ne regarde que les biographes de Marivaux et de Richardson. Nous nous bornons à constater l'existence d'un courant intellectuel et moral dont l'influence, avant de se faire sentir en Angleterre, s'est exercée en France. Nous disons qu'un peu avant que Richardson ou Fielding ne s'en avisât, des aventures de la vie commune avaient été contées en français par Prévost, par Marivaux, par Lesage, et, comme telles, élevées de parti pris, avec intention, à la dignité des aventures tragiques des rois ou des grands de ce monde. Cette intention très nette est surtout évidente dans les romans de l'abbé Prévost : *Cleveland,* le *Doyen de Killerine,* l'*Histoire d'une Grecque de qualité;* sa matière, c'est les aventures des Bérénice et des Roxane qui n'appartiennent pas à l'histoire, les Roxane de la bourgeoisie, les Bérénice de campagne. Tandis que l'auteur de *Gil Blas,* en la francisant, « euro-

péanisait, » si je puis ainsi dire, la veine du roman picaresque, celle du *Lazarille de Tormes* et du *Guzman d'Alfarache*, et se faisait le peintre ironique de la vie journalière, Prévost, lui, prenait tout au tragique, jusqu'à l'aventure du chevalier des Grieux, — je ne dis pas de Manon Lescaut; — et se complaisait en des récits inspirés d'une autre origine. Cette origine était celle d'où Mme de Lafayette et Segrais avaient tiré la *Princesse de Clèves* et *Zayde* (1).

Mais la *Princesse de Clèves* et *Zayde*, à leur tour, d'où venaient-elles? Nous n'avons pas besoin, pour le savoir, de sortir des frontières de la littérature française, puisque aussi bien c'est le temps de sa domination européenne, et les romans de Mme Lafayette, — nous dirions aujourd'hui ses « nouvelles, — » ne sont que l'aboutissement du grand, du long, de l'interminable roman de la période antérieure, la réduction, et la quintessence des *Artamène*, des *Clélie*, des *Cléopâtre* et des *Cassandre*. S'il y a d'ailleurs une généalogie certaine, une filiation littéraire connue et prouvée, c'est sans doute celle qui rattache le roman de Mlle de Scudéry, celui de La Calprenède et de Gomberville à l'*Astrée* d'Honoré d'Urfé. *Abraham genuit Isaac*... l'*Astrée* a engendré le *Polexandre* et l'*Endymion*, qui ont engendré l'*Artamène* et la *Clélie*, qui ont engendré la *Princesse de Clèves* et *Zayde*. Or l'*Astrée* nous ramène au temps d'Henri IV, — dont on conte que les diverses amours y tiennent leur place, dans plusieurs épisodes, sous des noms à peine déguisés, — et ce temps, nous l'avons dit, est celui de la domination de la littérature espagnole. C'est pourquoi l'*Astrée* n'est-elle même qu'une transcription ou une adaptation de la *Diana enamorada* de George de Montemayor. Nous approchons ici du but, et il ne nous reste qu'à dire ce que c'est que la *Diana* de Montemayor.

L'écrivain lui-même n'a pas laissé de traces profondes dans

(1) Voyez sur l'histoire du roman anglais : *The development of the English novel*, by W. L. Cross, in-8°; New-York et Londres, 1899, Macmillan; et sur l'histoire du roman picaresque le livre de M. F. W. Chandler : *Romances of Roguery*, part. I, *The Picaresque Novel in Spain*, in-8°; New-York et Londres, 1899, Macmillan.

Ce dernier volume est le troisième d'une collection d'*Études littéraires*, inaugurée par la publication du livre de M. J. E. Spingarn : *A history of Literary Criticism in the Renaissance*, et qui se continuera de temps en temps, — *from time to time*, — selon l'état des travaux de l'Université de Columbia, sous la direction de MM. G. Edward Woodberry et Brander Matthews. On nous pardonnera, si nous y avons reconnu quelques traits de la méthode que nous prêchons, de nous en féliciter naïvement.

l'histoire de la littérature de son pays : l'œuvre est une combinaison du romanesque des *Amadis* et du « pastoral » des *Arcadie*. La pastorale est d'origine italienne, et on peut dire que toutes les *Arcadie* sont issues de celle de Sannazar, lequel, dans la conception du genre, s'est inspiré de Virgile ou de Théocrite. La popularité s'en est étendue, comme l'on sait, à l'Europe entière, et Ronsard dans ses *Églogues*, ou du Bellay dans ses *Jeux rustiques*, Rémy Belleau dans sa *Bergerie*, Sidney dans son *Arcadia*, Cervantes dans sa *Galatée*, pour ne rien dire du Tasse dans son *Aminta*, sont autant d'imitateurs ou de disciples du poète napolitain. L'originalité propre de Montemayor a été de faire entrer dans le cadre de la pastorale la matière chevaleresque des *Amadis*. Les héros de sa *Diana enamorada* ne sont que des « bergers, » mais leurs aventures passent en invraisemblance ou en singularité celles même d'Amadis et d'Oriane, et l'humilité de leur condition se compense par l'exaltation de leur ardeur amoureuse (1).

Tel est également, parmi d'autres mérites que nous n'avons point à caractériser ici, le mérite essentiel de l'*Astrée*. Et comme les *Amadis*, — dont la diffusion remonte jusqu'aux premières années du XVIe siècle, — ne sont qu'un *rifacimento* des *Romans de la Table ronde*, nous nous trouvons enfin ramenés aux origines elles-mêmes de la « littérature européenne. » De Samuel Richardson, libraire anglais, et puritain, à Crestien de Troyes, de *Clarisse Harlowe* à *Parsifal*, du roman conçu comme une exacte imitation de la vie commune au roman conçu comme une espèce de poème, et de poème épique, l'intervalle est comblé. Personne n'a imité personne, et chacun, en se conformant au goût de ses contemporains, a peut-être cru qu'il n'obéissait qu'au sien propre. Mais, au cours d'une évolution trois ou quatre fois séculaire, la matière s'est transformée ; le temps, la race, le talent y ont mis leur marque sans qu'elle cessât pour cela d'être elle-même ; et, tout de même que dans la nature, ainsi, rien qu'en revêtant des formes différentes, les mêmes élémens, mêlés ou combinés en proportions inégales, ont donné naissance à des êtres vraiment différens. N'est-il pas vrai qu'ainsi comprises les recherches de

(1) Il est peut-être utile de noter que la *Diane* de Montemayor a été traduite en français dès 1578, et plusieurs fois réimprimée. L'édition que j'en ai sous les yeux est datée de 1592 ; et on sait que les premiers volumes de l'*Astrée* n'ont paru qu'en 1608 au plus tôt. Montemayor était Portugais d'origine.

« littérature comparée » en pourraient prendre une singulière ampleur, une portée que peut-être on ne soupçonnait pas, et conduire finalement à des conclusions qui les dépasseraient de beaucoup ?

Car on le voit, je crois, par cet exemple. Il ne s'agirait pas seulement de « comparer » entre eux deux écrivains ou deux œuvres : la *Phèdre* de Racine et celle d'*Euripide*, la *Marianne* de Marivaux et la *Paméla* de Richardson, le *René* de Chateaubriand et le *Manfred* ou le *Lara* de Byron ; mais le programme serait infiniment plus vaste, et les développemens ou recherches qu'il comporte n'intéresseraient peut-être pas moins l'histoire générale et la philosophie que l'histoire même des littératures. A la vérité, on essaierait de se souvenir qu'il est avant tout question de littérature ou d'art, et on se défendrait de l'éternelle tentation qui est, depuis cent ans, de tout voir dans un poème ou dans un roman, excepté ce roman ou ce poème eux-mêmes. Mais si par hasard on y succombait, l'inconvénient ou le danger serait ici moins grand qu'ailleurs, et il est facile d'en donner la raison. C'est que les œuvres ne pouvant être définies que par rapport les unes aux autres et dans leur enchaînement historique, il en résulterait nécessairement une « classification » de ces œuvres. Or le naturaliste évolutioniste a beau faire : il ne peut empêcher que, dans la généalogie des espèces de la nature, chaque degré nouveau se caractérise par un plus ou un moins, par une perte ou par un gain, par un progrès ou une déchéance. Et c'est ainsi que dans l'histoire comparée des littératures, quand on affecterait, de propos délibéré, la plus dédaigneuse indifférence, ou la plus scientifique, pour la valeur esthétique des œuvres, on ne pourrait jamais faire qu'une tragédie ou un poème donné fussent autrement *définis* que par rapport à ceux qui ont signalé dans l'histoire le point de perfection du genre ; et, qu'on le voulût ou non, la *définition* serait en somme un jugement. Ce jugement serait d'ailleurs préservé d'être absolu, par l'obligation qui s'imposerait de donner des définitions, dont l'intelligente largeur ouvrît toujours à l'avenir d'un genre la possibilité d'en perfectionner le passé.

VI

Ce court essai de définition de l'objet, de la méthode et du programme de la « littérature européenne » serait trop incom-

plet, si je ne disais, en terminant, quelques mots au moins des récens obstacles où semblent s'être heurtées chez nous les recherches de littérature comparée. Je n'ai parlé que de ceux qui les avaient retardées dans le passé : ceux dont je parle maintenant sont ceux qui les entravent dans le présent. On craint donc, premièrement, que l'effort qu'il nous faudra faire, nous Français, je suppose, pour acquérir de Dante ou de Shakspeare une intelligence aussi complète que possible, — analogue ou du moins voisine de celle qu'en peuvent avoir des Anglais ou des Italiens, — n'abolisse, n'émousse, ne pervertisse en nous ce sens aigu de la forme, laquelle, en littérature, n'est effectivement rien si elle n'est *nationale;* et on craint, en second lieu, qu'à promener ainsi de littérature en littérature, d'Italie en Espagne, d'Angleterre en Allemagne, une curiosité de dilettante, nous ne l'y égarions, et nous n'y perdions la conscience de notre génie national. Je citais récemment ici même le vieux dicton anglais: *Whoever speaks two languages, is a rascal;* et, dans sa grossièreté, je tâchais de démêler ce qu'il enferme très certainement de vérité profonde. On craint semblablement qu'en matière de littérature, la préoccupation de tout comprendre n'aboutisse à nous rendre incapables de rien sentir un peu profondément; et que de nous placer avec trop de complaisance au point de vue européen, ce ne soit compromettre ce qu'il y a en chacun de nous de plus français ou de plus allemand, de plus anglais ou de plus italien.

Je n'éprouve, pour ma part, ni l'une ni l'autre de ces craintes; et, au contraire, pour commencer par le premier point, j'attends du développement des recherches de « littérature comparée » une double correction ou rectification de la fausse idée que l'on se fait généralement en critique de ces deux choses capitales : le style et l'invention.

On connaît les vers de Musset :

> Il faut être ignorant comme un maître d'école
> Pour se flatter de dire une seule parole
> Que quelqu'un, ici bas, n'ait pas dite avant nous.
> C'est imiter quelqu'un que de planter des choux;

et si peut-être on soupçonnait Musset, en les écrivant, d'avoir voulu plaider sa propre cause, un philosophe, l'Américain Emerson, a dit à peu près la même chose, et même en l'exagé-

rant. Il se pourrait, a-t-il écrit, que « la grande puissance géniale consistât à n'être pas original du tout, à être une parfaite réceptivité, à laisser le monde faire tout, et à souffrir que l'esprit de l'heure passe sans obstruction à travers la pensée ; » et il l'a écrit à propos de Shakspeare, c'est-à-dire, et sans doute, à propos de l'un des plus prodigieux « inventeurs » qu'il y ait jamais eu dans l'histoire d'une littérature. Il avait raison ; et précisément, c'est ce que l'histoire comparée des litératures démontrera plus clair que le jour. On ne *crée* point en littérature, ou du moins le mot de *créer* n'y saurait avoir le sens ambitieux que lui donnent précisément ceux qui ne connaissent que la littérature de chez eux. On ne *crée* point surtout de rien, *ex nihilo*, comme disent les philosophes ; et au contraire, si l'histoire comparée des littératures établit quelque chose en ce point, c'est qu'aucune invention n'est vraiment une invention, et une invention féconde à son tour, qui ne se greffe, pour ainsi parler, sur quelque chose d'existant. Ainsi, chez nous, l'invention de La Fontaine, qui n'a créé le sujet que d'une douzaine peut-être de ses *Fables*, lesquelles n'en sont point les meilleures ; et ainsi l'invention de Racine, qui semble avoir mis une sorte de coquetterie moqueuse à ne porter sur la scène presque aucun sujet que l'on n'y eût mis avant lui. Non seulement Racine n'a inventé ni *Mithridate*, ni *Iphigénie*, ni *Esther*, mais on avait mis avant lui sur la scène française, et en vers français, *Esther*, *Iphigénie* et *Mithridate*. Et, à vrai dire, c'est surtout au théâtre, ou plus généralement dans le domaine de la fiction, qu'il n'y a rien de plus méprisable qu'un fait. L'invention ne consiste donc point du tout à en imaginer, mais à s'emparer, je peux dire, de ceux qui existent, pour y mettre sa marque, la marque de sa race, — *made in England*, *made in Germany*, — celle de son temps, et, quand on le peut, celle de son individualité.

La vraie définition du style est voisine de celle de l'invention, et c'est encore l'histoire des littératures comparées qui nous l'apprend. Personne aujourd'hui ne croit, je l'espère, ni n'enseigne donc plus, que le style se superposerait en quelque manière à la pensée comme un vêtement se superpose au corps, et bien moins qu'il ait pour objet d'orner, de parer, ou de brillanter le discours. « En pensant bien, il parle souvent mal, » a-t-on dit de Molière ; et deux siècles écoulés depuis lors ont éloquemment témoigné que, s'il y a dans cette antithèse quelque semblant de vérité, ce

n'est pas du tout Molière que nous en devons moins estimer, mais c'est l'idée que nous nous faisions du style qu'il nous faut corriger. L'histoire des littératures comparées nous y aidera. Nous y apprendrons en effet que les pires défauts du style, tels qu'on les définit dans les rhétoriques, et tels qu'on nous conseille de les éviter, non seulement ne sont point incompatibles avec le génie de l'écrivain, mais en font quelquefois une partie. Cela dépend des sujets que l'on traite. Cela dépend encore, et peut-être surtout, de la possession que l'on a des ressources d'une langue donnée, et cette possession, sachons-le bien, ne se manifeste pas moins dans les incorrections d'un Saint-Simon ou dans l'euphémisme d'un Shakspeare, que dans la précision d'un Lessing ou dans la concision lapidaire d'un Dante. Mais ce qui est vrai, c'est qu'en de certaines langues, on peut n'être qu'un médiocre écrivain et cependant avoir parfaitement écrit. Il suffit pour cela d'avoir vêtu de correction grammaticale et d'une suffisante clarté des sentimens dont la clarté n'est faite que de leur manque de profondeur, ou des idées que l'on n'a point pensées soi-même, et pour son compte, mais empruntées telles quelles à la tradition. Si c'est encore ce que l'histoire des littératures comparée ne saurait manquer de mettre en lumière, elle ne nous rendra pas un médiocre service, et bien loin d'atténuer en nous le sentiment de la forme et du style, je vois des raisons pour qu'elle contribue au contraire à le développer.

Et j'en vois également pour qu'elle aiguise en chacun de nous, Français ou Anglais, Espagnols ou Allemands, le sens de ce qu'il y a de plus *national* en nos grands écrivains. On ne se pose qu'en s'opposant; on ne se définit qu'en se comparant; et ce n'est pas se connaître soi-même que de ne connaître que soi. Je reprends l'exemple du roman. Rechercher ce que Le Sage, en empruntant son *Gil Blas* à la veine espagnole du roman picaresque, a cru devoir y modifier pour l'accommoder à l'esprit français du XVII[e] siècle finissant, ou inversement, examiner si la *Marianne* de Marivaux est une première ébauche de la *Paméla* de Richardson, et préciser à quelles conditions la donnée française s'est comme anglicisée, ne sera-ce pas enrichir la psychologie du génie français de tout ce qu'on trouvera qui le différencie du génie anglais ou du génie espagnol? et pour un Espagnol ou pour un Anglais comme pour un Français, quel moyen y a-t-il de se mieux assurer des traditions de la race ? Oserai-je ajouter qu'il n'est pas

du tout nécessaire à la continuité de ces traditions que chacun d'eux se préfère constamment ou systématiquement aux autres? qu'au contraire il est essentiel à cette continuité de savoir comment se sont modifiées ces traditions elles-mêmes ? et qu'enfin continuité n'est pas synonyme d'immobilité, mais plutôt de mouvement?

Aussi bien, et puisque j'ai touché ce point, en profiterai-je pour faire une observation qui ne s'applique pas seulement aux choses de la littérature, mais à d'autres encore, et cette observation, c'est qu'il y a deux sortes d'unité. Il y a, si je puis ainsi dire, une unité tout arithmétique, une unité de répétition, dont toutes les fractions sont égales ou identiques à elles-mêmes, et il y a une unité organique, une unité de variété, dont l'harmonie résulte de la différenciation même des parties qui la constituent. C'est du moins ce que nous enseigne la science naturelle, et là même est le point de distinction de l'organique et de l'inorganisé. S'il existe une « littérature européenne, » ce ne peut être qu'en ce second sens; et, supposé qu'elle soit encore à l'état inorganique, on ne la constituera donc qu'à condition de l'organiser. Mais on ne l'organisera que dans la mesure même où on en différenciera les élémens successifs, et on ne les différenciera qu'à mesure qu'on les définira par des caractères plus précis, qui exprimeront le fond même des choses, et qui, dans l'espèce, plus ils seront « nationaux » plus il y aura de chances pour qu'ils soient vraiment les plus profonds ou les plus essentiels. J'irai plus loin encore ! et je dis que plus ils seront « nationaux, » plus ils seront « européens, » si « la littérature européenne » n'est faite que de la diversité des formes que les exigences des génies nationaux ont imposées successivement ou simultanément à une matière commune; s'il est impossible, en dehors de la diversité des formes, d'en concevoir seulement l'idée; et si, par conséquent, sa notion s'enrichit tous les jours de ce qui donne à ces grands organismes qu'on appelle des nations, une conscience plus claire, plus énergique, et plus tenace de leur *personnalité*.

FERDINAND BRUNETIÈRE.

LA BOUCLE DU NIGER

1896-1898

La mode est de dire que l'expansion coloniale de la France, dirigée par des conceptions plus magnifiques que pratiques, n'a pas été réglée en proportion exacte des besoins et des ressources actuelles du pays. A cette première critique on en ajoute volontiers une seconde : l'activité commerciale, la faculté d'exploitation économique, ne seraient pas en rapport avec l'excès de nos annexions territoriales, si bien qu'au gré de certains polémistes, le contraste va s'exagérant, après plusieurs années d'occupation, entre l'immensité de nos possessions et la médiocrité des affaires qui s'y traitent.

Peut-être y aurait-il dans cette appréciation pessimiste des choses une part de justice et de vérité, si ceux qui la formulent ne négligeaient communément l'un des facteurs dominans du problème : l'action coloniale est en effet commandée par des préoccupations d'avenir plutôt que par le souci exclusif du présent; elle est presque toujours déterminée par l'obligation de mesurer son effort sur celui des puissances rivales. Sans doute, il serait plus prudent et plus avantageux, après s'être établi sur un point quelconque du globe, de ne rayonner et de ne s'étendre que dans la limite précise des progrès économiques accomplis et des nécessités évidentes d'accroissement. Mais cela n'est possible que dans les régions où l'on est seul, dans une île, à Madagascar

par exemple, où, une fois maîtresse du plateau central, la France a pu choisir librement son heure pour s'avancer vers l'Ouest ou vers le Sud, sans craindre qu'un retard suffît à compromettre son extension future. Si, en revanche, l'on considère un continent où le premier comptoir installé sur la côte ne vit que des produits amenés de l'intérieur, où des comptoirs voisins cherchent à l'anémier par le détournement de son trafic, où ses concurrens s'appliquent à le prendre à revers en s'emparant des contrées qui l'environnent et lui procurent sa clientèle, on s'avise tout aussitôt que la même méthode de développement, recommandable ailleurs, serait ici désastreuse, et que la prudence suprême se confondrait avec la suprême imprévoyance.

Nulle part cette loi essentielle de l'expansion coloniale ne se révèle sous une plus éclatante lumière que dans la boucle du Niger. Sans les efforts énergiques de nos explorateurs en 1896 et 1897, trois de nos établissemens auraient été arrêtés dans leur essor, frappés d'une stérilité en quelque sorte congénitale, voués pour jamais à végéter misérablement. On peut même dire que ces efforts sont venus trop tard pour assurer la croissance ultérieure de ces colonies dans des conditions absolument favorables : les regrettables conséquences du ralentissement de notre activité durant les quelques mois qui avaient précédé n'ont pu être complètement réparées, et les progrès du Dahomey, de la Côte d'Ivoire et du Soudan français en seront pour longtemps entravés.

I

« Jetons un instant les yeux sur une carte de l'Afrique occidentale. Nous voyons un puissant fleuve, le Niger, décrire une vaste courbe d'Akassa, où il se jette dans la mer, aux montagnes du Fouta-Djallon, où il prend sa source au nord-est de Sierra-Leone. Entre ce fleuve et la côte s'étend une énorme contrée aussi grande que l'Europe, fertile, avec une population très dense en général, et extraordinairement riche. C'est le Soudan occidental. Tout le long de la côte se trouvent des colonies européennes, plusieurs anglaises et françaises, une allemande, une portugaise, ainsi qu'une république indépendante. Si nous commençons par le Nord, ce sont d'abord le Sénégal ou Sénégambie (à la France), au milieu duquel s'enfonce, comme un coin étroit, un territoire

britannique, la Gambie. Puis se trouve une autre petite région, la Guinée portugaise; vient ensuite la Guinée française ou Rivières du Sud. En suivant encore la côte vers le Sud, on rencontre successivement : le Sierra-Leone, la république noire de Libéria, la Côte d'Ivoire française, la Côte d'Or, le Togo allemand, le Dahomey français, finalement le Lagos et le protectorat de la côte du Niger, derrière lequel s'étendent les possessions de la Compagnie du Niger. Tous ces établissemens forment en quelque sorte la bordure extérieure du grand continent. Ce dernier est entouré par une région basse, marécageuse, malsaine, qui couvre une largeur d'environ 50 à 60 milles. C'est là qu'abondent les richesses immédiatement utilisables de l'Afrique occidentale, huile et noix de palme. Derrière les marécages s'étend une épaisse ceinture de sombres forêts. C'est la région ténébreuse des arbres gigantesques, dont le soleil essaye, en vain, de percer les voûtes de feuillages entrelacés, des puissantes broussailles enchevêtrées, d'où s'élèvent des vapeurs pestilentielles qui vous suffoquent, tandis que le silence et l'aspect effrayant, en quelque sorte surnaturel, de toutes choses, vous remplit d'une indescriptible et énervante mélancolie. Mais un jour le purgatoire lui-même prend fin. Maintenant la forêt s'évanouit et l'on émerge dans une contrée belle et ouverte, avec des hautes terres, de fertiles vallées et des montagnes vaguement bleues dans les lointains. C'est là que réside l'avenir de l'Afrique occidentale, quand on aura drainé les marécages, quand la voie ferrée aura traversé la ceinture forestière, quand les larges routes commerciales prendront la place des pistes à peine frayées et que l'impulsion de la pénétration européenne se sera portée de plus en plus loin vers les hautes terres plus saines. Voilà l'action essentielle que nous n'avons pas su réaliser : c'est ce que la France a parfaitement bien compris. »

Ainsi s'exprimait, dans un article du 1er septembre 1897, la *Daily Chronicle*. Et, poursuivant sa complainte pour réveiller le zèle de ses compatriotes, le journal anglais montrait la Gambie et Sierra-Leone « condamnés » à une mort lente au point de vue économique, depuis que, par les diverses conventions conclues de 1883 à 1895, elles ont été coupées pour toujours de leurs hinterlands naturels; il signalait la Côte d'Or fortement « concurrencée » par la Côte d'Ivoire, Lagos par Kotonou, qui, en moins de quatre ans, avaient su réaliser un chiffre annuel d'affaires de

15 millions de francs (1). Puis, la *Daily Chronicle* concluait ainsi :

« Si Samory n'existait pas, la Côte d'Or serait maintenant tournée comme l'ont été la Gambie et Sierra-Leone. C'est-là que se trouve une brèche dans la base du grand triangle nigérien ; c'est là que réside encore une dernière chance pour nous. Il faut nous concilier Samory, en faire notre ami, lui payer un subside raisonnable, travailler à la fois par lui et à côté de lui, si nous voulons mettre obstacle aux empiètemens de la France. Car les nombreuses expéditions françaises qui sillonnent actuellement le Soudan occidental en tous sens enserrent de toutes parts le domaine actuel de Samory, et le gouvernement français ne dissimule pas son intention d'attaquer ce dernier dès qu'une occasion favorable se présentera (2).

« Nous arrivons maintenant au plus sérieux danger qui nous ait encore touchés. Le traité de 1890 stipulait nettement que Say devait être la limite extrême de l'influence française sur le Niger. De ses sources jusqu'à Say, le Niger était français ; il était anglais de Say à son embouchure. Mais il nous semble que le traité de 1890 est moribond ; en fait, il est plus que moribond, il est bien mort. Comment pourrait-il en être autrement, puisque les Français occupent actuellement le fleuve en aval de Say jusqu'aux confins du Nupé ? Ils tiennent la clef des rapides de Boussa, et ils ont rapidement accumulé des troupes, des munitions, du matériel, dans cinq postes sur le fleuve. Une ligne de postes réunit ces stations à Porto-Novo, sur la côte ; de ce dernier point, une ligne télégraphique s'avance rapidement vers le Nord. Le Borgou, le Boussa, le Gando, le Gourma, le Mossi, le Gourounsi sont couverts d'un réseau de postes français et de voies de communication. Qui oserait donc nier ces faits ? A quoi servirait d'invoquer le traité de 1890, si l'une des parties contractantes réplique par l'occupation effective ? Le « fait accompli » est en tout temps un argument difficile à combattre : en Afrique, c'est le seul argument possédant une réelle valeur. »

(1) En 1899, ce chiffre s'est élevé à 25 millions, se partageant par parties presque égales entre les importations et les exportations.

(2) On ne saurait trop recommander cette suggestion de la *Daily Chronicle* aux méditations de la *Saturday Review*, qui, à propos de la mission Marchand, dénonçait avec une pudique indignation le « cynisme » apporté par la France dans sa prétention, non pas même de s'allier aux Madhistes, mais d'éviter un heurt violent avec eux.

Ce cri de détresse est de 1897 : il est provoqué par les « faits accomplis » depuis moins d'une année. En 1896, la situation était bien loin d'être aussi brillante pour la France, aussi alarmante pour l'Angleterre.

Deux catégories principales d'actes diplomatiques régissaient alors la délimitation des possessions françaises et anglaises dans cette région. A l'Ouest, la colonie britannique de Sierra-Leone était arrêtée aux environs du 10e degré de latitude Nord, et la Gambie, qui forme angle droit avec la première, à Yarbatenda. A l'Est, la convention du 5 août 1890, faite surtout pour obtenir de l'Angleterre la reconnaissance du protectorat français sur Madagascar, étendait « la zone d'influence de la France *au sud de ses possessions méditerranéennes* jusqu'à une ligne de Say, sur le Niger, à Barrua, sur le lac Tchad, tracée de façon à comprendre dans la zone d'action de la Compagnie du Niger tout ce qui appartient équitablement au royaume de Sokoto. » Cela voulait dire exclusivement à n'en pas douter que, sur la rive *gauche* du Niger, la France s'interdisait de descendre ses postes au-delà de Say.

Entre ces deux régions extrêmes se plaçait une série de cinq colonies, — le Lagos anglais, le Dahomey français, le Togo allemand (1), la Côte d'Or anglaise, la Côte d'Ivoire française, — qui s'étendaient sur le golfe de Guinée, de la rive droite du Niger à la république indépendante de Libéria, laquelle était délimitée elle-même vers le Nord par l'acte du 8 décembre 1892. Ces colonies se peuvent comparer au cinq doigts dirigés vers le golfe d'une main dont la paume serait formée par la boucle du Niger proprement dite. Si les conventions internationales les avaient soigneusement déterminées dans leurs contours longitudinaux jusqu'au 9e parallèle Nord, aucun texte ne les enserrait à leur frontière septentrionale. Ainsi se trouvait exister entre Sierra-Leone et le Niger d'une part, entre le 9e ou le 10e parallèle et le Soudan français de l'autre, une région sans maître, sans maître européen tout au moins, dans laquelle, à l'Ouest principalement, Samory promenait ses hordes pillardes.

Malgré la grande richesse de cette région, celle notamment du Mossi et du Gourounsi, situés au nord de la Côte d'Or, cette situation aurait pu se prolonger de longues années sans deux

(1) Anciennement dénommé Côte des Esclaves.

circonstances qui précipitèrent l'évolution des événemens. Pour se protéger lui-même et protéger les tribus amies de la France contre les incessantes déprédations de Samory, le Soudan français, qui, seul de toutes nos possessions de l'Afrique occidentale, disposait de forces militaires (1), avait été amené à s'avancer vers le Sud et à refouler progressivement le trop célèbre almamy. D'autre part, en dépit des stipulations expresses de l'acte général de Berlin de 1885, l'Angleterre s'était toujours refusée à réaliser les engagemens qu'elle avait souscrits sur la libre navigation du Niger. Ses concurrens allemands ou français se voyaient donc conduits, pour forcer son consentement, à tenter de prendre pied sur la rive droite du fleuve, soit au-dessus, soit au-dessous des rapides plus ou moins infranchissables de Boussa.

Tel était, dans ses grandes lignes, le champ ouvert aux rivalités des trois grandes puissances de l'Occident européen dans la boucle du Niger. Une activité intense y fut déployée en 1896 et 1897, pour préparer les élémens des conventions de délimitation qui ont été signées le 23 juillet 1897 avec l'Allemagne, le 14 juin 1898 avec la Grande-Bretagne, et pour permettre, peu de semaines après, la ruine définitive de Samory.

II

Dès 1894, la lutte s'engagea dans les territoires vacans sous la forme qui précède toujours, en Afrique, l'occupation effective : des missions sillonnèrent l'arrière-pays des colonies côtières ; les explorateurs cherchèrent à signer avec des chefs indigènes plus ou moins authentiques des traités de commerce ou de protectorat, de manière à pouvoir invoquer lors des réglemens définitifs quelque droit d'antériorité sur les régions contestées.

Ce fut d'abord le métis Fergusson, qui, parti de la Côte d'Or, s'avança par Salaga et Sansanné-Mango vers le Mampoursi, le Gourounsi et le Mossi, pour redescendre par Bobo-Dioulassou et Oua, prétendant, dans cette hâtive randonnée, avoir soumis à l'influence anglaise tous les pays situés jusqu'au 13e parallèle. Bientôt après, le capitaine Lugard quittait le Lagos pour planter le

(1) La colonne dirigée par le colonel Monteil pour s'emparer de Kong avait été dissoute en 1895 ; la Côte d'Ivoire n'avait que peu ou pas de troupes. De même le Dahomey, depuis la soumission de Behanzin en 1892.

drapeau britannique sur le Borgou, tandis que le docteur Grüner était envoyé par le Togo allemand pour atteindre, par le Gourma, la rive droite du Niger. De son côté, le gouvernement français fit remonter par le commandant Decœur le long couloir formé par le Dahomey entre les possessions anglaises et allemandes : M. Decœur, allant du Sud au Nord, coupa la ligne suivie de l'Ouest à l'Est par le docteur Grüner, entra à Fada-N' Gourma et poussa jusqu'à Say. Chacun de ces explorateurs multiplia si bien les traités et les accords avec les indigènes qu'au bout de quelques mois, on ne pouvait plus rien démêler dans l'écheveau embrouillé de leurs prétentions respectives : d'interminables discussions s'élevèrent sur la validité de celles-ci, sans que les nouvelles conventions conclues par les uns ou par les autres en 1895 apportassent autre chose que des complications nouvelles à la solution du problème.

Le vice de cette politique, — vice commun aux trois compétiteurs en présence, — était en effet qu'aucun acte de prise de possession effective ne suivait la conclusion d'un traité : à peine un explorateur parti, un autre, de nationalité différente, arrivait au même endroit et obtenait sans trop de peine des indigènes des engagemens contraires à ceux qu'ils venaient de consentir au premier voyageur. Bien mieux : le commandant Toutée ayant installé un poste français, qu'il baptisa du nom d'Arenberg, sur la rive droite du Nil, en aval de Boussa, le gouvernement en décida l'évacuation dès la première réclamation de l'Angleterre (octobre 1895) et sans qu'il eût été possible à celle-ci d'établir d'une manière quelconque qu'elle possédât un droit juridique sur ce territoire. Il semblait donc que, de part et d'autre, on hésitât à prendre le contact définitif, et que le jeu des petits papiers auquel on se livrait fût destiné à amuser la galerie plutôt qu'à préparer réellement une prochaine solution du conflit.

Cette situation ne manquait pas d'inconvéniens, principalement pour la France, qui est toujours disposée à attendre d'un heureux hasard la fin de ses difficultés, et qui compte souvent sur la bonne volonté de ses adversaires plutôt que sur ses propres efforts pour faire prévaloir ses vues. Quand, au début de 1896, commencèrent à Paris les premières négociations officielles avec la Grande-Bretagne et les premiers pourparlers officieux avec l'Allemagne en vue de la délimitation des possessions du Niger, la France se trouva soudain en face d'un ensemble de prétentions

telles que force lui fut de s'aviser qu'on ne désirait point une entente acceptable, et qu'on cherchait seulement à gagner du temps pour étayer ces prétentions de quelques argumens de fait irrésistibles. L'Angleterre réclamait en effet le Gourounsi, le Mossi, le Borgou; l'Allemagne revendiquait le Gourma. Si la France eût accepté ces bases de négociation, elle eût obtenu ce double et désolant résultat de voir ses colonies côtières coupées de tout accès par le Nord-Est au Niger, coupées aussi de toute communication directe avec le Soudan autrement que dans la région occidentale, alors infestée par les déprédations de Samory. D'autre part, comme les publicistes les plus autorisés du monde colonial anglais ne cachaient point leur désir de s'entendre avec l'almamy; comme l'Angleterre envoyait des troupes à la Côte d'Or et au Lagos; comme l'Allemagne elle-même faisait succéder à son explorateur, le docteur Grüner, une mission militaire dans la direction de Sansanné-Mango, il était évident qu'on voulait appuyer les revendications théoriques par des mesures pratiques, et se préparer à pouvoir invoquer utilement, à bref délai, les stipulations de l'acte général de Berlin de 1885.

Les articles 34 et 35 de cet acte s'expriment ainsi :

« La puissance qui, dorénavant, prendra possession d'un territoire sur les côtes du continent africain situé en dehors de ses possessions actuelles ou qui, n'en ayant pas eu jusque là, viendrait à en acquérir, et de même la puissance qui y assumera un protectorat, accompagnera l'acte respectif d'une notification adressée aux autres puissances signataires du présent acte, afin de les mettre à même de faire valoir, s'il y a lieu, leurs réclamations. Les puissances signataires du présent acte reconnaissent l'obligation d'assurer, dans les territoires occupés par elles sur les côtes du continent africain, l'existence d'une autorité suffisante pour faire respecter les droits acquis, et, le cas échéant, la liberté du commerce et du travail dans les conditions où elle serait stipulée. »

Bien que ce texte ne vise expressément que les possessions côtières, on pouvait par analogie en réclamer l'application au différend actuel. A supposer même qu'on ne portât pas le débat sur ce terrain, le fait accompli n'est-il pas, de l'aveu des Anglais eux-mêmes, « le seul argument possédant une réelle valeur en Afrique (1)? »

(1) Voir l'article précédemment cité de la *Daily Chronicle*.

Or puisque aussi bien l'Angleterre et l'Allemagne s'appliquaient à réaliser un nombre respectable de « faits accomplis » pour mettre la France en échec, celle-ci eût eu le plus grand tort de ne pas prendre les devans. Elle résolut donc, aussitôt après la constitution du cabinet Méline (29 avril 1896), non pas de rompre, mais d'interrompre les négociations de Paris : au lieu de discuter sur textes, elle essaya de se placer dans une position telle qu'elle pût délibérer sur occupation effective (1).

M. Ballot, gouverneur du Dahomey, alors en congé de convalescence en France, reçut l'ordre de rejoindre son poste pour la fin de l'hivernage. Trois officiers, le lieutenant de vaisseau Bretonnet, les capitaines Baud et Vermeersch, furent mis à sa disposition, avec mandat de remonter vers le 9e parallèle Nord, puis de se déployer en éventail, pour se porter sur les points contestés et y organiser un embryon d'administration française.

M. Bretonnet partit de Carnotville le 28 décembre 1896, accompagné de 100 miliciens et d'autant de porteurs; avec les seules ressources financières de la colonie, il créa une série de postes dans le Borgou septentrional; il atteignit Boussa le 5 février, en fit son quartier général durant plusieurs mois, remonta vers Ilo en juin, et descendit à Kayoma en septembre, non sans avoir eu, à diverses reprises, à faire le coup de feu contre les indigènes. A l'automne de 1897, la France occupait la rive droite du grand fleuve de l'Afrique occidentale en amont et en aval des rapides de Boussa.

A la même époque, et avec un effectif moindre que celui de M. Bretonnet, les capitaines Baud et Vermeersch avaient pris la direction de l'Ouest. Ils contournèrent Sansanné-Mango, qu'occupaient les Allemands, pénétrèrent par Pama dans le Gourma, mirent quelques mois à organiser le pays, puis se séparèrent pour marcher, M. Baud, sur Ilo, M. Vermeersch, sur Nikki, où la France arbora son drapeau le 13 novembre après un assez vif combat.

En même temps, les postes avancés du Soudan français avaient reçu l'ordre de descendre vers le Sud pour opérer leur

(1) La France n'avait alors en cours de route dans cette région que la mission purement hydrographique du lieutenant de vaisseau Hourst, qui, partie en janvier de Tombouctou, atteignit en octobre 1895 l'embouchure du Niger, après avoir reconnu la navigabilité du fleuve.

jonction avec les détachemens venus du Dahomey. Les lieutenans Voulet et Chanoine installèrent méthodiquement des postes dans le Mossi et le Gourounsi; ils enlevèrent Ouagadougou le 1er septembre 1896, atteignirent le Gourma dès février 1897, et aidèrent MM. Baud et Vermeersch à pacifier la contrée. Au bout de quelques mois, par une série d'efforts bien combinés et soutenus, toutes les positions utiles se trouvaient ainsi effectivement occupées en vue des négociations futures.

L'opération ne s'était pourtant pas accomplie sans quelques heurts avec nos compétiteurs européens. A peine nos missions parties de Pama, les Allemands y étaient arrivés, et le capitaine Baud avait dû revenir sur ses pas pour les prier d'en sortir; ils le firent d'abord, puis y revinrent, si bien qu'en définitive la ville resta occupée simultanément par un détachement français et un autre allemand, jusqu'à ce que l'accord intervînt entre les deux gouvernemens intéressés. Quelques mois plus tard, dans la région de l'Ouest, à Oua et à Bouna, même incident avec les Anglais; même solution aussi, après échange de sommations réciproques d'avoir à évacuer ces places, sommations qui, bien entendu, restèrent sans effet.

III

Les jeux étant faits désormais, il n'y avait plus qu'à abattre les cartes. La conversation diplomatique commença d'abord avec l'Allemagne, et cela dès le printemps de 1897. Les coloniaux de Berlin menaient grand bruit autour des progrès de la France dans la boucle du Niger et dénonçaient avec violence le « sans-gêne » avec lequel elle s'était établie sur des points dont la possession était revendiquée par le Togo. Le gouvernement allemand ne s'émut pas outre mesure des reproches d'inertie qu'on lui adressait; il apporta dans les négociations suivies à Paris le désir le plus sincère et le plus loyal d'aboutir à une entente équitable. La discussion se poursuivit néanmoins durant plusieurs semaines. D'un sérieux examen des titres et de concessions mutuelles résulta enfin la convention du 23 juillet: le Togo allemand conservait Sansanné-Mango et remontait sa frontière jusqu'au 11e parallèle, mais, en reconnaissant à la France la possession intégrale du Gourma et du Borgou, l'Allemagne s'interdisait tout accès au Niger.

De ce côté le succès était complet. Il avait même été suffisamment rapide. Il n'en fut pas de même dans les négociations entamées quelques semaines plus tard avec la Grande-Bretagne : elles traînèrent plusieurs mois et n'aboutirent pas à un aussi brillant résultat, mais réparèrent cependant, en définitive, une large partie du dommage produit par l'arrêt de notre expansion en 1895.

Bien que, — on ne saurait trop le répéter, — « le fait accompli » soit, en Afrique, le seul argument possédant une réelle valeur, les Anglais estimaient qu'il s'était réalisé trop de faits à leur détriment dans les derniers mois. Leur mauvaise humeur était grande. La Compagnie royale du Niger s'était fort inquiétée de l'occupation par M. Bretonnet de la rive droite du fleuve ; elle avait tout mis en œuvre pour amener le gouvernement français à faire évacuer Boussa, comme, deux ans auparavant, il avait évacué Arenberg, annonçant l'envoi de gros contingens de troupes et d'hommes de main sur le bas Niger pour l'y contraindre au besoin. Le gouvernement français ne broncha point devant ces menaces ; il attendit paisiblement d'une discussion contradictoire des titres et des positions acquises la solution normale du conflit. La Compagnie royale changea aussitôt de tactique : elle concentra tous les moyens dont elle disposait, — ils sont nombreux et puissans, — pour agiter la presse et peser sur les résolutions du cabinet de Londres.

Rien n'est curieux comme de suivre, pour ainsi dire au jour le jour, le développement de cette savante campagne, qui, modérée et courtoise au début, s'irrite et s'exaspère à mesure que l'on constate l'insensibilité et le sang-froid de la France, en même temps qu'elle redouble d'intensité lorsque les difficultés intérieures que traversait alors notre pays semblent offrir une occasion meilleure pour nous imposer des prétentions excessives. Rien non plus n'est plus ignoré, ou plus oublié, quoique singulièrement instructif : on y voit en effet et le médiocre cas qu'il faut faire des polémiques de presse, lors même qu'elles sont l'œuvre de publicistes britanniques, et la manière dont les étrangers savent exploiter, sinon même favoriser à leur profit, nos dissensions intestines.

« Les Français se repaissent, brûlent et détruisent tout sur leur passage, » disait le *Times* en parlant de l'occupation de Boussa par M. Bretonnet, occupation faite de l'aveu et sur la

demande des chefs indigènes (1). « La situation intérieure de la France n'est pas tout à fait satisfaisante, écrivait-il en février, en parlant d'une prétendue agression française sur le Sokoto (2), et dans un moment de faiblesse, des ministres peuvent être tentés de faire plaisir à une clique de politiciens bruyans et à leurs adhérens qui appartiennent à la canaille des grandes villes ou à la section militaire chauvine, en continuant le jeu de tromperie à l'égard de l'Angleterre et en refusant de désavouer les agressions illégitimes d'officiers de bas étage... Il faut que l'action de ces officiers soit immédiatement et catégoriquement désavouée, et que les ordres pour leur rappel et leur châtiment soient aussitôt donnés. » Ces aménités, particulièrement suggestives sous la plume des enthousiastes zélateurs du docteur Jameson et de M. Cecil Rhodes, étaient accompagnées de manifestations sensationnelles du secrétaire d'État des Colonies, M. Chamberlain : à la Chambre des communes, ce ministre lisait, avec une retenue pleine de sous-entendus et d'émotion calculée, les télégrammes relatant l'incident de Oua ou tout autre que l'imagination populaire pouvait amplifier ; il demandait des crédits pour accroître les forces militaires de l'Afrique occidentale anglaise, accroissement indispensable, disait-il, « que le différend avec la France ait une solution satisfaisante ou non. » En dépit des efforts modérateurs des organes qui, comme le *Standard*, représentaient plus spécialement la pensée personnelle du premier ministre lord Salisbury, une impression très nette se dégageait peu à peu : la Grande-Bretagne négociait à Paris, suivant l'expression du *Times*, dans l'unique espoir « d'obtenir par des moyens amicaux l'évacuation pure et simple des territoires appartenant à sa sphère d'influence, et ce, de la façon la moins blessante pour les sentimens de ses voisins, mais non pas pour écouter des propositions tendant à démembrer davantage ses possessions ouest-africaines. »

A ces attaques, dont plusieurs constituaient de véritables provocations, la presse française, — celle, s'entend, qui a une importance analogue aux journaux anglais précités, — répondait

(1) Janvier 1898. Voir, pour le détail de toutes ces polémiques, la collection du *Bulletin du Comité de l'Afrique française*.

(2) Il s'agissait de la mission Cazemajou, qui se dirigeait vers le lac Tchad par le Nord de la ligne Say-Barroua, et qui avait reçu l'ordre exprès de ne pas pénétrer sur les territoires que la convention de 1890 avait reconnus comme appartenant à la zone d'influence britannique.

avec une entière modération, mais une absolue fermeté. De leur côté, aux exigences intransigeantes des négociateurs anglais, les commissaires français répliquaient par la seule affirmation de leur volonté de trouver, d'un commun accord, une base équitable de délimitation; ils ne s'obstinaient dans aucune revendication déterminée; ils voulaient seulement sauvegarder les intérêts essentiels dont ils avaient la défense, à savoir la jonction du Soudan français aux colonies côtières et l'accès de ces colonies au Niger avec la libre navigation du fleuve. On discuta près de neuf mois avant de pouvoir s'entendre. De ce laborieux effort sortit enfin la convention anglo-française du 14 juin 1898.

Cette convention attribue à la France Bouna, une partie du Gourounsi, le Mossi et le Gourma, c'est-à-dire les contrées les plus riches des territoires contestés, celles aussi qui réunissent les possessions françaises du haut et moyen Niger avec les établissemens de la côte et constituent ainsi le « *solid compact* » de notre domination dans l'Afrique occidentale. En revanche, la Côte d'Or anglaise avance sa frontière septentrionale au 11e parallèle; la partie orientale du Borgou, suivant une ligne qui descend d'Ilo vers Tabira, laissant Nikki à la France, échoit en outre à la Grande-Bretagne. La France ne se trouve pourtant pas exclue par là de l'accès au bas Niger: deux emplacemens propres à l'établissement de ports commerciaux lui ont été cédés à bail par l'Angleterre pour une durée de trente années et avec faculté de tacite reconduction, l'un sur l'une des embouchures du Niger, l'autre sur la rive droite, entre Léaba et le confluent de la rivière Moussa ou Mochi. Un autre article de la convention ayant stipulé que, durant le même délai, les deux puissances s'interdisent d'appliquer aucun traitement différentiel à leurs sujets et à leurs marchandises dans la plus grande partie des territoires visés par le traité, l'accès du fleuve et sa libre navigation sont enfin implicitement garantis (1).

Ainsi fut réglé, sans que cela constituât un triomphe intégral pour aucune des deux parties, mais du moins à leur satisfaction respective suffisante, un conflit qu'on s'était vainement efforcé outre-Manche de rendre tragique : il y avait seulement fallu de

(1) La convention du 14 juin 1898 contient encore diverses clauses avantageuses à la France : au nord-ouest du Sokoto, la frontière a été ramenée de Say à Ho; l'Angleterre nous a reconnu les rives Nord, Est et Sud du lac Tchad à partir de l'intersection du 14e parallèle Nord avec la rive occidentale du lac.

notre part une douce ténacité, quelques ordres donnés à propos par le pouvoir central, la rigoureuse discipline et le bel entrain de nos chefs de mission. « Pincés! » s'écria la *Pall Mall Gazette* en annonçant et commentant le traité. Toujours plus grave, mais aussi plus douloureusement amer, le *Times*, qui déplorait surtout la cession du Mossi, exhala ses regrets en ces termes : « Nous, dont l'empire a été en grande partie fondé par une prompte action aux momens décisifs, nous avons laissé l'action aux autres jusqu'à ce que le moment décisif fût presque passé. A la fin, nous nous éveillâmes au danger. Mais notre tardive affirmation de nous-mêmes ne pouvait nous sauver de la peine due pour notre négligence antérieure. Nous devons payer pour notre indolence, tandis que nos rivaux recueillent le fruit de leur esprit d'entreprise, bien que, — et ici le *Times* était sur les principes en contradiction formelle avec le *Daily Chronicle*, — bien qu'une bonne part de cette initiative ne fût pas légitimée par les lois du droit international. » Aveu significatif, qui mérite de fixer en tout temps l'attention de ceux qui ont affaire avec la Grande-Bretagne.

IV

Les ambitions anglaises et allemandes n'étaient malheureusement pas les seuls obstacles contre lesquels la France eût à lutter pour asseoir sa domination dans la boucle du Niger. De tous les souverains indigènes qui s'étaient opposés à ses progrès et dont elle avait dû détruire successivement la puissance dans les dernières années, pour assurer et sa propre tranquillité et la sécurité des tribus soumises, un seul subsistait encore, et non le moindre : l'almamy Samory, que ni la négociation ni l'hostilité déclarée n'étaient encore parvenues à réduire. Promenant ses bandes dévastatrices depuis l'arrière-pays de la Côte d'Ivoire jusqu'aux confins de la Guinée, Samory était une cause permanente d'inquiétude et de trouble, sans parler de l'appui que trouvaient ou pouvaient chercher auprès de lui certains de nos rivaux européens.

Il était très malaisé de savoir avec quelque précision quelles étaient les visées réelles de Samory depuis la brusque interruption des opérations que le colonel Monteil avait dirigées sur Kong (avril 1895). Bien qu'il n'eût pas subi alors de défaite réelle, l'almamy restait incontestablement affaibli : il avait éprouvé des

pertes sérieuses en hommes, en munitions, en chevaux surtout, ce qui l'atteignait dans l'une de ses forces vives, sa cavalerie; sa confiance en lui-même paraissait notablement ébranlée; après avoir pillé tant et tant de pays, il ne savait plus guère où mener ses sofas pour les ravitailler; mais son inépuisable astuce et l'extraordinaire mobilité de ses mouvemens ne permettaient jamais d'être renseigné sur ses intentions, ni de faire aucun fonds sur celles qu'on se croyait en droit de lui attribuer.

De là deux écoles ou, si l'on veut, deux tendances dans le personnel colonial : du côté de la Côte d'Ivoire, colonie essentiellement « civile, » on était porté à penser que Samory avait principalement en haine l'uniforme des officiers français, et que de simples administrateurs, n'éveillant pas chez lui le souvenir des combats antérieurs, auraient des chances sérieuses de l'amener à composition durable; au Soudan, où dominait l'élément militaire, on considérait avec un dédain très peu déguisé toute tentative de rapprochement, on surveillait avec une méfiance très justifiée par le passé les exodes fréquens de l'almamy, et l'on se tenait prêt sinon à l'attaquer, du moins à repousser ses agressions. Entre ces deux partis et ces deux systèmes, le pouvoir central n'avait pas à choisir de propos délibéré : dans un temps où sa préoccupation principale était de faire face aux compétitions allemandes ou anglaises, son devoir étroit consistait à n'ajouter aucune complication à une situation déjà infiniment délicate; il lui incombait de maintenir le Soudan dans sa position défensive, jusqu'à ce qu'on eût tiré au clair les espérances de la Côte d'Ivoire.

Il s'y appliqua en effet. Vers la fin de 1895, Samory avait conduit ses bandes dans le Bondoukou, à proximité de la frontière de la Côte d'Or anglaise, que certains l'accusaient même d'avoir franchie. Si la politique britannique était vraiment dominée par les aspirations morales et humanitaires que lui prêtent si volontiers les publicistes anglais, la voie à suivre eût été tout indiquée: une entente entre les diverses colonies européennes intéressées eût rapidement permis d'enserrer Samory et de débarrasser l'Afrique occidentale de ce redoutable fléau. Mais chacun sait que l'Europe est divisée contre elle-même, et ne se soucie guère de faire front contre l'ennemi commun. Force était donc pour la France d'agir avec ses seules ressources.

En mars 1896, sur la foi de renseignemens recueillis par

l'administrateur du Baoulé, M. Nebout, et d'une lettre où Samory se disait prêt, croyait-on, à traiter avec les Français, la Côte d'Ivoire fût autorisée à organiser une mission qui se rendrait auprès de l'almamy : on devait lui offrir de s'établir à poste fixe sur la rive droite du Bendama, à charge pour lui d'accepter le protectorat et la présence d'un résident français. La mission partit en avril et revint en juillet sans même avoir réussi à joindre Samory : ce dernier prétendait maintenant n'avoir jamais fait d'ouvertures de paix, et avoir seulement voulu répondre aux avances d'un agent plus ou moins avoué de M. Nebout, qui demandait à venir commercer dans les pays occupés par l'almamy.

Ce premier échec ne découragea ni les illusions de la Côte d'Ivoire ni la bonne volonté du pouvoir central. Après l'administrateur du Baoulé, celui de l'Indénié, — M. Bricard d'abord, puis M. Clozel, — se crut en possession de propositions formelles. « J'écouterai des paroles de paix, avait écrit Samory en envoyant quelques cadeaux. J'aime trois mille fois le gouverneur. » Cet amour hyperbolique avait bien quelque chose de suspect, mais comme on désirait éviter ou tout au moins retarder de nouveaux conflits on s'en contenta. On le fit d'autant mieux qu'à la fin de 1896, la Côte d'Or anglaise, qui n'avait jamais combattu Samory, qui lui avait même à diverses époques procuré armes et munitions, lui expédiait une mission importante dirigée par le capitaine Houston (1), mission sur le caractère de laquelle le cabinet de Saint-James, dûment interrogé, ne donna que des explications fort vagues, mais qui, elle non plus, n'atteignit pas l'almamy, car elle fut mise en déroute par les sofas, au mois d'avril, aux environs de Oua. Si Samory se montrait rebelle aux séductions anglaises, sans doute n'avait-il point intérêt à se brouiller avec la France. A la fin de mai 1897, le gouverneur de la Côte d'Ivoire fut invité à envoyer au potentat nègre le secrétaire général de la colonie, M. Bonhoure; mais en même temps, comme on ignorait si le sort fait au capitaine Houston n'était pas réservé à l'envoyé français, le Soudan reçut l'ordre de rapprocher peu à peu ses postes des régions occupées par Samory.

(1) La *Daily Chronicle* n'était pas seule à prêcher l'entente avec Samory ; le 28 février 1896, le *Times* se vantait que l'Angleterre avait toujours trouvé chez lui des dispositions amicales (*friendly*); en mars, la *Pall Mall Gazette* rappelait que « son attitude avait toujours été favorable, et qu'en deux occasions, il avait offert d'accepter le protectorat britannique. »

Cette double entreprise sembla d'abord se poursuivre avec un plein succès. On s'attendait à ce que M. Bonhoure atteignît à la fin de juillet la résidence actuelle de l'almamy : Dabakala. D'autre part, le commandant Caudrelier, chargé de l'exécution des mouvemens stratégiques prescrits au Soudan, recevait une lettre dans laquelle Samory se déclarait prêt à traiter, à la condition d'être autorisé à rentrer dans son pays d'origine, Sambatiguila; enfin, comme gage de bon vouloir, les sofas évacuèrent Lokhoso, que les Français se hâtèrent d'occuper. Mais soudain, un détachement placé sous les ordres du capitaine Braulot et qui devait marcher de Lokhoso sur Bouna, fut attiré dans un guet-apens et massacré par le propre fils de Samory, Sarankémory, (20 août 1897), et l'on apprit que M. Bonhoure, renonçant à poursuivre sa route, revenait à la côte.

Il semblait bien cette fois que la preuve de la fourberie de Samory était faite et que tout espoir de jamais vivre en paix avec lui était définitivement perdu. Pis encore : la répercussion que le déplorable meurtre du capitaine Braulot pouvait avoir sur la fidélité de certaines tribus indigènes, s'il demeurait impuni, obligeait à réclamer une réparation, au besoin même à préparer une répression. Par ailleurs, la volonté qu'avaient les Anglais d'occuper Bouna pour leur compte en vue des négociations de Paris forçait à ne point renoncer au plan dont la réalisation avait été si fâcheusement interrompue par l'accident du 20 août, dût-on même se heurter de nouveau aux sofas. Bref, le conflit qu'on avait tout fait pour éviter jusque-là apparaissait désormais comme imminent et inéluctable : si désireux fût-on de gagner du temps, on n'était nullement certain d'y réussir, d'autant que, d'après divers renseignemens, Samory se préparait à attaquer O'D'jenné ou Sikasso, peut-être même ces deux localités à la fois.

Le ministre manda aussitôt au Soudan (20 septembre 1897) d'avancer ses troupes vers le Sud et d'occuper la ligne de la Volta, de manière à constituer un front de bandière contre toute tentative d'incursion. On eut ainsi 1800 tirailleurs répartis dans quatre centres principaux de résistance. Derrière eux, des réserves avaient été levées, tant pour leur prêter assistance éventuelle que pour tenir les voies de communication. Mais en même temps qu'on adoptait ces mesures de défense, et qu'en augmentant les relèves normales de l'automne on se préparait à mener, le cas échéant, une campagne décisive contre Samory, on évitait avec

soin de précipiter le cours des événemens. Les détails du meurtre du capitain Braulot étant encore inconnus et son caractère peu défini, une enquête minutieuse fut prescrite : « S'il y a eu guet-apens, télégraphiait le ministre le 24 septembre, on sera fixé de suite par les survivans; sinon, Samory cherchera à se justifier. Dans ce dernier cas, après réponse, il faudra exiger un châtiment exemplaire des coupables en présence d'un blanc et l'évacuation immédiate de Bobo-Dioulassou et de Bouna comme garantie. Nos lettres ne devront contenir aucune menace ni laisser percer nos intentions. »

L'enquête ne laissa planer aucune ombre sur les circonstances de la journée du 20 août : le guet-apens dressé par Sarankémory fut nettement établi; le capitaine Braulot, qui revenait de Bouna, sans y avoir pénétré, sur Lokhoso, avait été ramené vers Bouna par le fils de Samory sous prétexte de malentendu, et avec les marques extérieures de la plus grande confiance, lorsque, à un signal donné, les sofas s'étaient précipités sur lui à coups de sabre.

Aucun retard n'était plus justifiable : il fallait agir, sans s'épuiser en inutiles demandes de réparation, mais sans se départir non plus de la prudence que commandait la situation et en ne progressant que dans la stricte mesure où les communications de nos colonnes pouvaient être assurées. En octobre, le commandant Caudrelier s'empara de Bobo-Dioulassou; en décembre il occupa les environs de Bouna, où déjà se trouvait un détachement anglais; en février il s'établit à Oua, où la même rencontre se produisit. Le cercle se resserrait ainsi autour de Samory, mais aucun contact direct n'avait été encore pris avec lui, et les positions occupées étaient plus importantes au point de vue des négociations pendantes avec la Grande-Bretagne qu'au regard de la répression du meurtre du capitaine Braulot.

Cette répression s'imposait cependant : quiconque a jamais manié les populations nègres sait qu'elles sont particulièrement impressionnables et que le moindre échec infligé au prestige des blancs a sur elles de graves répercussions. On s'en aperçut en 1898 comme en tant d'autres occasions antérieures : voyant l'impunité de Samory, le sultan de Sikasso, Babemba, fut pris d'une noble émulation; il n'osa pas sans doute, comme son voisin et allié, aller jusqu'à l'assassinat, mais, sans aucun motif, alors qu'aucun incident n'était venu troubler nos relations avec lui, il

chassa honteusement de sa capitale, après l'avoir dépouillée de ses armes, de ses munitions et de ses vêtemens, une mission tout amicale et pacifique dirigée par un de nos officiers. Dans le même moment (février 1898), un de nos détachemens, installé à Kong depuis le 25 janvier, fut assiégé quinze jours durant par deux ou trois mille sofas de Samory, et délivré seulement le 27 février, grâce à une marche rapide du commandant Caudrelier. En d'autres termes l'exemple de traîtrise donné par Samory était suivi par d'autres, et Samory lui-même devenait chaque jour plus agressif.

Tout en maintenant le drapeau tricolore dans les postes convoités par les Anglais jusqu'à l'issue des négociations de Paris, une première et sérieuse leçon fut infligée à Babemba : le nouveau lieutenant-gouverneur du Soudan, le colonel Audéoud, forma une colonne, avec l'autorisation expresse du gouvernement (15 février), la mit en marche au commencement d'avril et s'empara de Sikasso le 1er mai, après de vifs combats. Samory étant désormais coupé de toute alliance indigène et dans l'impossibilité de s'échapper vers l'Est, une action combinée put enfin être organisée contre lui : avec le lieutenant-colonel Bertin, les commandans Pineau et de Lartigue pour seconds, le lieutenant-gouverneur du Soudan prépara un ensemble de mouvemens stratégiques qui, exécutés d'avril à octobre, aboutirent à la capture de Samory et de ses fils.

La « paix française » régnait désormais dans l'Afrique occidentale. A part le dernier effort militaire dirigé contre l'almamy, aucune dépense exceptionnelle n'incomba de ce chef à la métropole.

V

Telle fut l'œuvre accomplie en quelques mois dans la boucle du Niger par l'activité, malheureusement un peu tardive, de l'administration coloniale et de la diplomatie françaises. Dans la pensée du gouvernement, cette œuvre se complétait par deux missions dirigées vers les régions que la convention franco-anglaise de 1890 mettait alors dans la zone d'influence de la France : le capitaine Cazemajou, parti en février 1897, avait reçu mandat du Comité de l'Afrique française de se porter vers le lac Tchad et de tâcher d'instituer des relations de bon voisinage avec Rabah, le

sultan du Bornou, en même temps que le gouvernement lui prescrivait d'éviter avec soin de descendre en territoire d'influence anglaise, c'est-à-dire au sud de la ligne Say-Barroua; d'un autre côté, M. Gentil, administrateur au Congo français, reçut l'ordre, en avril de la même année, de remonter du Sud au Nord vers le Tchad par la rivière Chari. Enfin, dans la limite de ses attributions, le ministère des Colonies secondait les projets et préparatifs de la mission Foureau-Lamy, qui devait descendre de l'Algérie vers le Soudan. A tous ces mouvemens présidait une même pensée : empêcher l'interposition de tiers entre les diverses parties de notre empire africain et préparer la jonction de nos tronçons épars, sinon par l'occupation effective, du moins par des conventions de commerce et de protectorat qui nous assureraient pour l'avenir un droit d'antériorité incontestable vis-à-vis de compétiteurs européens éventuels. C'est seulement en 1899 que fut réalisée cette dernière partie du programme ; les expériences faites et les leçons subies dans la boucle du Niger n'avaient pas été étrangères à sa conception.

Et maintenant les résultats acquis ou espérés justifient-ils un pareil effort ? la méthode suivie par la France en ces régions est-elle irrationnelle au premier chef, anti-économique et imprudente comme on le dit couramment ? notre commerce est-il incapable de suivre l'impulsion donnée et la voie tracée par les militaires ou les administrateurs ? notre pays fait-il, en un mot, œuvre de mégalomanie plutôt que de politique avisée en se laissant séduire par l'Afrique ? Si aride que soient à certains égards ces questions, elles méritent d'être serrées de près.

Il semble, à première vue, que l'empressement mis par les Anglais ou les Allemands à procéder comme nous le faisons nous-mêmes suffise à expliquer la hâte que nous apportons à nous étendre dans les vastes territoires de l'Afrique occidentale. Trop enclins ou à nous exalter démesurément ou à nous dénigrer au-delà de tout sens commun, nous devrions nous dire qu'en imitant l'exemple d'émules qui passent avec tant de raison pour de subtils négocians, nous ne nous exposons pas à de trop cruels mécomptes. En constatant leur mauvaise humeur lorsque, par hasard, ils arrivent trop tard sur un point que nous venons d'occuper, nous possédons la plus topique des réponses aux détracteurs systématiques de l'expansion coloniale.

Mais s'ils se résignent devant l'évidence des faits et s'incli-

nent, quoique à regret, dans un débat de principe, les esprits chagrins se consolent tout aussitôt en reprochant à la politique coloniale française sa méthode à défaut de son but : ils opposent nos brusques mouvemens militaires à la lente pénétration commerciale des Anglais ; ils dénoncent dans nos « expéditions lointaines » l'amour du bruit, du geste et de la poudre, qui est assurément tout le contraire de la colonisation véritable. Dans leur beau zèle à tout glorifier outre-Manche, à tout noircir chez nous, ils oublient très volontiers que, sans remonter trop loin dans l'histoire et pour parler de la seule Afrique, on rencontre chez les Achantis, en Abyssinie, au Soudan égyptien, au Transvaal, maint énorme et coûteux déploiement militaire de la part de la Grande-Bretagne, tandis qu'ailleurs, sur le Niger, dans l'Ouganda, elle opère par voie de missions plus ou moins armées, et qu'en définitive elle fait comme tout le monde, traitant et commerçant quand elle le peut, frappant quand il le faut.

Cette évocation de faits historiques ou contemporains incontestables ne désarme pourtant pas l'attaque : l'adversaire, un instant décontenancé, change sa position et donne un nouvel assaut. C'est maintenant des résultats qu'il parle : il décrit sous les plus sombres couleurs la situation misérable des colonies françaises, il la rapproche avec complaisance des brillantes statistiques fournies par les territoires placés sous la domination britannique ; puis dans une merveilleuse fantasmagorie, on voit défiler les tableaux éclatans de l'Inde, de l'Australie, du Cap ou du Canada, qui sont des pays faits, déjà anciens et fort peuplés, sans que l'on songe jamais, et pour cause, à comparer les seules contrées qui soient vraiment comparables, c'est-à-dire celles qui sont voisines l'une de l'autre et sont nées à peu près à la même époque.

Ici cependant, et nulle part ailleurs, gît l'intérêt présent.

Or si l'on s'applique à l'étude impartiale et détaillée de la position relative des établissemens français et anglais de la côte occidentale d'Afrique, on discerne bien vite qu'il ne reste rien, ou à peu près, de la thèse adverse, et que pour la prospérité financière et commerciale, la France n'a rien à envier à sa puissante rivale dans l'œuvre des dernières années.

Au point de vue financier tout d'abord : les recettes locales des colonies anglaises de Lagos, de la Côte d'Or, de Sierra-Leone et de la Gambie, qui étaient en 1893 de 11 040 000 francs, se sont

progressivement élevées jusqu'en 1898 à 15 750 000 francs (1), tandis que dans le même temps celles des colonies similaires françaises du Dahomey, de la Côte d'Ivoire, de la Guinée, du Sénégal et du Soudan passaient de 7 à 15 millions, c'est-à-dire qu'elles ont plus que doublé. A Lagos et dans la Gambie, le budget s'équilibre, sauf d'insignifiantes variations; il en a été de même à Sierra-Leone jusqu'en 1895, mais, depuis lors, un déficit annuel de 100 000 à 500 000 francs y est presque devenu la règle; pis encore, à la Côte d'Or, l'insuffisance des ressources, qui était seulement de 175 000 francs en 1894, est parvenue à 875 000 francs en 1895, à 1 125 000 francs en 1896, à 4 225 000 francs en 1897, pour retomber au chiffre encore respectable de 3 millions en 1898 (2). Dans le même temps, le Dahomey s'est constamment maintenu en équilibre budgétaire, même lorsqu'il a eu, en 1897-1898, à faire face aux fortes dépenses des missions du Niger; pareillement la Côte d'Ivoire, qui, avec ses excédens de recettes, a constitué une caisse de réserve lui laissant une disponibilité de plusieurs centaines de mille francs; de même la Guinée, aujourd'hui assez riche pour contracter dans de bonnes conditions des emprunts pour travaux publics (3); de même le Sénégal, qui, malgré les grandes fluctuations qu'amènent dans sa situation financière les variations de récolte des arachides, possède une caisse de réserve dotée de 1 300 000 francs (4), et, en outre, des excédens qui lui permettent d'engager de nombreux et importans travaux extraordinaires. Il n'est pas jusqu'au Soudan, dont les impôts ne donnaient que 564 000 francs en 1893, qui n'ait perçu près de 4 millions en 1898, et qui ne participe pour un demi-million par an à la construction du chemin de fer de Kayes au Niger.

(1) Voici le détail de ces recettes, par année et par colonie, en milliers de francs.

Colonies anglaises.

	1893	1894	1895	1896	1897	1898
Lagos	2 875	3 425	3 550	4 500	4 425	5 162
Côte d'Or	5 050	5 450	5 750	5 925	5 950	6 475
Sierra-Leone	2 325	2 475	2 450	2 400	2 650	2 950
Gambie	800	600	400	650	975	1 175

Le Togo allemand, la République de Libéria, la Guinée portugaise ont un budget de moins d'un million chacun, très fréquemment en déficit.

(2) En vertu d'une loi de 1899 l'Angleterre a avancé 7 750 000 francs à Sierra-Leone, 20 millions à Lagos et 14 millions 1/2 à la Côte d'Or pour construction de chemins de fer ou de ports.

(3) Il s'agit de la construction d'une voie ferrée de Konakry au Niger, dont les 120 premiers kilomètres sont aujourd'hui en voie d'exécution.

(4) Cette caisse, depuis sa création en 1893, a reçu 2 200 000 francs, et en a payé 1 100 000; elle atteint aujourd'hui son maximum réglementaire.

Il ne s'agit là que de recettes et de dépenses locales. Pour être complet il y faut joindre un autre élément, considérable à la vérité, mais d'un caractère spécial : les subventions métropolitaines. Ces subventions sont nulles au Dahomey et à la Côte d'Ivoire, presque inexistantes en Guinée (1), importantes seulement au Sénégal et au Soudan, où elles s'élèvent ensemble à près de 13 millions. Dans ce chiffre, un peu plus de 2 millions sont employés soit au service de la garantie d'intérêt du chemin de fer de Dakar à Saint- Louis, soit à la participation de l'État dans la construction de la voie ferrée de Kayes au Niger. Le reste est presque exclusivement composé de dépenses militaires : au Sénégal et au Soudan sont en effet les réserves centrales des tirailleurs indigènes, où l'on puise, selon les besoins, les détachemens nécessaires pour le service de la côte d'Afrique, voire même les élémens principaux des corps expéditionnaires ou des garnisons de Madagascar ou d'ailleurs; au Soudan, l'on a dû, jusqu'à la capture de Samory, se tenir sur un pied de guerre à peu près constant vers le Sud, et la garde de la frontière septentrionale, du côté des Touaregs, impose de lourdes dépenses en hommes et en transports. Mais ces dépenses, temporaires pour une large part, ne doivent pas plus être imputées au compte des colonies que nous considérons en ce moment que les frais de la guerre du Transvaal, par exemple, ne sont imputables à la colonie du Cap : elles permettent à la France de couvrir de son drapeau, entre le Sénégal et le Niger, une superficie de territoire pour le moins quadruple de celle que détient l'Angleterre dans la même région.

Quoi qu'il en soit, les chiffres de dépenses n'ont qu'une valeur relative : ce n'est pas en eux-mêmes qu'il les faut prendre, mais dans leurs rapports avec l'ensemble des opérations commerciales effectuées dans la contrée, sinon l'on risque de tenir pour un symptôme de richesse ce qui ne serait en réalité qu'un signe d'appauvrissement. Or si l'on établit la proportion entre les dépenses locales et le commerce extérieur de ces diverses colonies, on voit que cette proportion est de 15,32 pour 100 dans les établissemens anglais ; elle est, pour les français, de 11 pour 100 seulement, ce qui est la preuve que notre administration coloniale n'est point si détestable qu'on le dit couramment, de 13 pour 100

(1) Celle-ci a reçu quelques centaines de mille francs en 1895 et 1896 pour les frais exceptionnels de la colonne de Kong. La Guinée a touché du Trésor 320 000 francs en 1899.

si l'on y ajoute les subventions de la métropole pour travaux publics, de 23 pour 100 si l'on y comprend, mais à tort, les dépenses militaires.

Ce commerce extérieur, quel est-il donc? comment se répartit-il sur les divers points de la côte occidentale d'Afrique? quelles sont les lois de ses oscillations? Ici encore, l'examen des statistiques donne des résultats surprenans.

Voici d'abord les chiffres absolus, de 1893 à la dernière année officiellement connue, en prenant pour point de départ, pour les colonies françaises, non pas 1893, qui a été exceptionnellement faible et conduirait à formuler des conclusions excessives sur le rapide développement de nos opérations, mais 1892, qui s'est présentée dans des conditions plus normales : les importations dans les colonies anglaises ont passé de 51 250 000 francs en 1893 a 71 millions et demi en 1898, les exportations, de 54 040 000 à 60 350 000 francs; les importations ont été de 36 270 000 francs dans nos établissemens en 1892, de 57 750 000 francs en 1898, tandis que les exportations montaient de 32 300 000 à 49 530 000 francs. De là cette conclusion : malgré l'avance qu'il avait sur nous, le commerce anglais se voit rapidement regagné par le nôtre, puisque son accroissement durant cette période n'est que de 35 pour 100 à l'importation et de 11 pour 100 à l'exportation, tandis que nos colonies ont progressé respectivement de 64 et de 53 pour 100. Et si, au lieu de considérer le bloc, on regarde chacune des colonies intéressées, l'on voit que les françaises sont toutes, sans exception, en progrès considérable, au lieu que les anglaises sont soit en décroissance, soit dans le *statu quo*, ce qui explique surabondamment l'ardeur des compétitions britanniques dans la boucle du Niger (1).

(1) Le tableau ci-dessous, où les établissemens européens sont rangés dans leur alternance géographique, montre cette situation année par année.

Importations en milliers de francs.

	1892	1893	1894	1895	1896	1897	1898	1899
Lagos	»	18 725	18 600	20 400	22 525	19 250	22 700	»
Dahomey	6 430	10 450	10 770	10 540	9 730	8 240	9 995	12 350
Togo	»	»	»	»	2 100	2 500	»	»
Côte d'Or	»	17 950	20 325	23 275	22 750	22 775	27 725	»
Côte d'Ivoire	1 980	2 475	3 120	3 000	4 690	4 690	5 600	»
Sierra-Leone	»	10 425	11 950	10 675	12 375	11 425	15 150	»
Guinée française	3 600	4 000	4 890	5 000	4 630	7 630	9 000	15 440
Guinée portugaise	»	»	»	1 556	»	»	»	
Gambie	»	4 150	3 250	2 425	2 750	4 400	6 150	
Sénégal et Soudan	24 200	13 860	27 000	28 260	26 175	27 000	33 155	

VI

Il y a malheureusement une ombre à ce tableau : si, par le fait de ces résultats, l'administration coloniale française est complètement lavée du reproche d'être une entrave au mouvement commercial, le commerce et l'industrie de la France n'ont pourtant pas profité de cet essor autant qu'ils l'auraient pu. L'exportation de nos établissemens de la côte occidentale vers la France ou ses autres colonies, qui était de 16 millions en 1892, n'est parvenue qu'à 26 millions et demi en 1898, soit seulement un peu plus de la moitié de l'exportation totale; l'importation des produits de la métropole et de ses colonies, qui était de 15 millions en 1892, n'a atteint que 23 millions en 1898, soit un peu plus du tiers de l'ensemble. Mais cela tient à des causes générales et profondes, de beaucoup antérieures à notre récente expansion coloniale, et qui, pour disparaître, exigeraient une réforme intégrale de nos habitudes industrielles ou commerciales. A l'exportation de la côte occidentale d'Afrique, les huiles et amandes de palme et les arachides viennent seules volontiers en France, tandis que le caoutchouc, l'ivoire, l'acajou, la gomme vont en Angleterre chercher le marché du monde. A l'importation, ce qu'il faut surtout ce sont des cotonnades et des alcools de traite : non seulement les nôtres ne parviennent que péniblement à lutter pour le bon marché avec les produits anglais ou allemands, mais nos commerçans ne trouvent ni chez nos industriels ni chez nos banquiers le crédit à long terme indispensable pour mener des opérations de cette nature dans les pays

Exportations en milliers de francs.

Lagos	»	20900	20535	24625	24375	20275	22050	
Dahomey	7260	8830	9970	10520	9225	5780	7540	12700
Togo	»	»	»	»	2000	1000	»	
Côte d'Or	»	18050	21250	21950	19800	21450	24825	
Côte d'Ivoire	3740	4360	4070	3700	4400	4720	5040	
Sierra-Leone	»	9975	10630	11325	11225	10025	7275	
Guinée française	4000	4800	5200	5230	5800	6725	7800	9460
Guinée portugaise	»	»	»	1225	»	»	»	
Gambie	»	5125	3750	2350	2925	4150	6200	
Sénégal et Soudan	17300	18000	18170	12440	19560	21140	29150	

Il est à remarquer que l'année 1895 a été témoin au Sénégal d'une grosse crise commerciale. Quant au Soudan, c'est seulement en 1898 que la douane lui a assigné un contingent distinct dans le mouvement commercial du Sénégal : ce contingent a été de 8030000 francs à l'importation, de 3620000 à l'exportation.

lointains, où la longueur des transports et le caractère saisonnier des échanges obligent à des découverts prolongés, bien au-delà du papier à trois mois usité dans notre vieux continent.

A la vérité, ces questions, qui méritent une étude distincte, ne sont pas plus particulièrement coloniales : qu'il s'agisse de crédit ou d'adaptation des produits, comme prix ou comme qualité, aux besoins et aux facultés de la consommation, le commerce tout entier d'exportation y est intéressé, surtout pour les marchés éloignés récemment ouverts au négoce européen ; nos possessions de la côte africaine ne souffrent pas plus sous ce rapport que notre mouvement d'affaires en Extrême Orient, voire même en Russie, de nos habitudes routinières et de notre indolence. Si nous n'avons pas encore poussé notre production au degré d'intensité où l'Angleterre et les États-Unis ont conduit la leur ; si nous ne savons pas nous contenter, en le compensant par la multiplicité des affaires, du maigre bénéfice dont se satisfont les Allemands ; si nous n'avons pas suffisamment réussi, en présence d'une concurrence internationale aussi acharnée que celle dont nous avons désormais le spectacle, à nous pourvoir de l'organisation commerciale et des instrumens de crédit nécessaires, il n'est pas douteux cependant que des tentatives appréciables ont déjà été accomplies dans ce sens ; tant sous l'action du besoin qu'à l'incitation d'exemples voisins, nous commençons à nous lancer délibérément dans cette voie, et les succès déjà obtenus nous encouragent à y persévérer.

En revanche la politique coloniale est spécialement intéressée au développement de la production, et, partant, de la puissance d'achat de nos établissemens. Pour nous être laissé successivement déposséder, puis distancer, par nos rivaux, nous n'avons guère pu constituer notre empire d'outre-mer qu'avec des terres tropicales généralement impropres à l'immigration et à l'acclimatation des Européens. Nous sommes dès lors condamnés à faire presque partout de l'exploitation plutôt que de la colonisation proprement dite. Cela est vrai surtout de nos récentes acquisitions dans le continent noir : à part quelques régions favorisées comme le Fouta-Djallon, et diverses contrées de la boucle du Niger, l'Européen ne saurait sans danger s'y livrer au travail de la terre. Est-ce à dire qu'il convienne de se borner, ainsi que le font certains de nos émules, à recueillir des mains des indigènes le caoutchouc et l'ivoire, au risque de voir ces

populations imprévoyantes, *propter vitam vivendi perdere causas*, et détruire les lianes, faire disparaître les éléphans pour obtenir un gain plus facile et plus prompt? Assurément non : l'exploitation rationnelle du caoutchouc, celle de la noix de kola, l'introduction méthodique de diverses cultures nouvelles, café, coton ou autres, sont des œuvres qu'un état-major européen peut avantageusement entreprendre, en se bornant à fournir aux indigènes les capitaux et les directions utiles. Puis, en suivant peu à peu le mouvement, sans s'abandonner à de trop vastes conceptions, mais en s'attachant à pourvoir aux besoins locaux au fur et à mesure qu'ils se développent, maintes industries peuvent et doivent venir étayer cette première partie de la tâche : briqueteries, distilleries, scieries, tissages, etc., pour lesquelles quelques contremaîtres blancs suffisent à éduquer la main-d'œuvre autochtone.

Si elle veut seconder l'action commerciale des particuliers, un devoir primordial incombe toutefois à l'administration : celui de leur fournir des moyens de transport sinon rapides, — le temps compte pour peu de chose encore en ces vastes contrées, — du moins assez économiques pour permettre l'adduction à la côte des produits naturels et l'importation des marchandises de traite. Des routes partout où on le peut, des chemins de fer quand il le faut : tel est l'objectif que doivent désormais poursuivre nos agens de tous ordres; ce faisant, ils affranchiront et les services publics et le négoce des frais écrasans du portage, en même temps qu'ils rendront disponibles pour la production les milliers d'hommes employés dans les caravanes. A cet égard, il est malaisé de rien imaginer de plus pitoyable que le système pratiqué par la France jusqu'en 1897 pour la jonction du Sénégal au Niger par la voie ferrée de Kayes à Bammako : un crédit annuel était alloué à cette entreprise qui lui permettait tout juste d'avancer de 8 à 10 kilomètres par exercice, et exigait plus de vingt ans pour l'achèvement de la ligne. La consolidation et l'escompte de cette annuité, combinés avec quelques autres expédiens financiers, ont autorisé le Soudan à développer son chantier de manière à parvenir au terme du travail dans trois ou quatre années. L'exemple aussitôt donné a été imité : la Guinée a trouvé prêteur pour exécuter les 120 premiers kilomètres de la voie qui reliera Konakry au Niger. Il n'est pas jusqu'au Dahomey qui ne soit sur le point de traiter avec une compagnie pour l'exploitation d'un chemin de fer dont il payera en partie les frais.

L'Afrique occidentale française est donc désormais en branle : l'impulsion est partie d'en haut, le mouvement a été suivi par de nombreuses entreprises privées. Pour être en apparence moins fortes et moins bruyantes que celles de certaines autres colonies, ces entreprises n'en font peut-être que meilleure besogne sans que de ce côté, — cela est remarquable et heureux, — il ait été nécessaire de donner à aucune d'entre elles un monopole commercial.

Le marché qui s'ouvre ainsi à notre activité est-il, ainsi que l'affirment les croyans, d'une puissance à peu près indéfinie, ou au contraire, comme le disent les pessimistes, irrémédiablement restreint par le peu de densité de la population et la paresse invétérée des habitans ? Il serait assurément téméraire de se prononcer radicalement en faveur de l'une de ces opinions extrêmes. Mais quiconque a parcouru, à quelques années d'intervalle, les rives du Sénégal, sait avec quelle extraordinaire rapidité ces contrées se repeuplent, lorsque la traite des esclaves, les guerres intestines et les déprédations périodiques des grands tyrans indigènes ont cessé d'exercer leurs ravages. La « paix française » donnera dans la boucle du Niger les prompts résultats qu'elle a produits au Sénégal. Or si les bouches se multiplient, les besoins croîtront en conséquence. En Afrique comme ailleurs la femme est coquette, et c'est pour satisfaire à ses fantaisies que l'homme se résigne au travail. Certes, des siècles s'écouleront encore avant que le nègre soit en état de fournir à ses compagnes des articles de luxe tels que nous les comprenons en France. Mais, pour n'être pas celui d'ici, le luxe de là-bas ne saurait être indifférent à l'industrie de la métropole.

ANDRÉ LEBON.

VOYAGE AU JAPON

IV (1)

L'ESPRIT RELIGIEUX

I

L'empire Japonais compte environ trois cent mille temples, chapelles, sanctuaires bouddhistes ou shintoïstes, et cent cinquante mille prêtres, moines prêcheurs, grands prêtres et grandes prêtresses. Ses routes sont pleines de pèlerins, pèlerins des Cent Temples, pèlerins de la Province de l'Est, mendians des Quatre Provinces, les uns portant des cloches, les autres de petits tambours. Comme la Bretagne ses calvaires et ses vieux saints de granit, les campagnes et les collines du Nippon possèdent leurs Bouddhas sculptés dans le bois ou la pierre et qui, la mitre en tête, la crosse en main, ressemblent parfois à nos gothiques évêques. Partout, dans les ruelles silencieuses, sur les sommets solitaires, près des maisons de thé, le long des champs, parmi les rivières quand les épis se lèvent, suspendu au linteau des portes, aux branches des arbres ou à un bâton fiché en terre, le *gohei*, dentelle de papier, épouvantail des sauterelles et des oiseaux, mais symbole divin et dieu lui-même, chasse les corbeaux et les malins esprits, protège les moissons et les âmes. Le soir, à Tokyô, en plein hiver, par la pluie et la boue, je rencontrais

(1) Voyez la *Revue* des 15 décembre 1899, 15 janvier et 1er mars 1900.

des hommes presque nus qui, pour accomplir un vœu sacré, couraient une clochette à la main. La foule et les kurumayas s'écartaient devant ces coureurs ruisselans, éclaboussés jusqu'aux épaules, et le bruit galopant de leur sonnaille décroissait dans l'ombre où les marchands de macaroni égrenaient leur mélopée criarde. Chaque maison, riche ou pauvre, a son autel des ancêtres : des baguettes d'encens, des coupes de saké, des offrandes de riz, des fleurs y honorent les tablettes aux caractères chinois où vivent sous leur nom posthume les âmes des morts. Tous les enfans sont portés au temple, trente et un jours après leur naissance si ce sont des garçons, trente-trois si ce sont des filles ; et chacun d'eux est voué à une divinité qui deviendra comme son ange gardien. Tous les défunts, les mains jointes, assis sur leurs talons dans leur coffre funèbre, sont accompagnés au cimetière par leurs bonzes ou leurs kanushi. Les dieux sont associés à toutes les fêtes. Point de semaine où un quartier de la ville n'illumine son temple et n'en chôme le patron. Les plus beaux sites sont des lieux de prière. L'homme n'y peut faire un pas sans qu'un portique, un autel, une corde de paille, une pierre sacrée mêle au sourire de la nature la présence d'un hôte surnaturel. Lorsque les cerisiers en fleur mettent le peuple en liesse et que la ville entière se répand au parc d'Uyéno, les temples bouddhistes, dont le crépuscule étoilé de cierges estompe les idoles et adoucit la splendeur du bronze et des laques, ouvrent au sein de l'illusion printanière leur pénombre odorante où retentissent les tambours et les flûtes de Pan. Des prêtres glissent devant les autels comme des ombres magnifiques. Plus loin, sur l'estrade que les enceintes du Shintoïsme réservent aux danses, les petites prêtresses aux gestes lents célèbrent leur mystère, tandis que la foule fait ses dévotions, banquette et murmure dans l'éblouissement des fleurs et respire jusqu'à l'ivresse leur léger parfum d'amande amère. Les adolescens et les jeunes filles rient sous leur masque de papier et se poursuivent autour des lanternes neigeuses. La volupté profane s'entrelace aux vieilles religions et plie ses modes d'ordinaire inconstantes à leur stabilité ; et, depuis des siècles, rien n'a changé sur la terre japonaise, ni les fleurs, ni le culte des fleurs, ni la musique, ni les danses, ni les masques, ni les dieux.

Et cependant le christianisme et les philosophies d'Europe y ont pénétré et s'y propagent. Le catholicisme a retrouvé, sous

une cendre deux fois séculaire, de pauvres étincelles dont il a rallumé les veilleuses de la Vierge. Les paroisses de Tokyô ont déjà leurs églises. La flèche d'une cathédrale s'élance du centre même de Kyotô. La croix romaine domine, au nord et au sud de l'empire, les ports d'Hakodate et de Nagasaki. Derrière nos missionnaires qui essaient de reconquérir les âmes à une foi consacrée par des martyrs, les popes russes et les pasteurs protestans mènent leur pieuse propagande. J'ai dit quelle impression m'avait produite, en face du palais impérial, l'église orthodoxe dont la masse emphatique écrase un quartier de la capitale. Anglicans, presbytériens, méthodistes, anabaptistes, unitariens, toutes les sectes réformées rivalisent de zèle et n'étonnent pas moins par les variations de leur culte que par la variété de leurs architectures. Environ quatre-vingt mille Japonais sont convertis à l'Évangile. Et dans ce pays, où les chrétiens éprouvèrent de si dures persécutions politiques, non seulement les apôtres se disputent librement les cœurs, mais encore les entreprises les plus grossières de mysticisme peuvent se livrer à leur dévergondage sans que personne s'en émeuve. J'ai vu passer sous les yeux à peine surpris de la foule japonaise les bateleurs et les trombones épileptiques de l'Armée du Salut.

On en conclut généralement à l'indifférence religieuse des Japonais. Ils entretiennent, dit-on, des relations de politesse avec la divinité. Ils la saluent sous quelque forme qu'elle se présente, et même, pour n'en être point gênés, ils l'intéressent à leurs plaisirs et la mettent de moitié dans leurs fredaines. Leur inquiétude de touche-à-tout les fait courir aux nouveaux dieux, mais leur curiosité, bientôt satisfaite, les en détourne. Ils reviennent lestement aux anciennes pratiques, qui ne sont que les rites superstitieux de leur athéisme. A la divinité qu'ils encensent, ils murmureraient volontiers comme le petit juif de Voltaire : « Pardonnez-moi... Mais je pense entre nous que vous n'existez pas. » Ils le pensent; ils n'en sont pas très sûrs, et, dans le doute, ils continuent de brûler leur encens. Leurs innombrables chapelles ne sont que des paratonnerres contre un orage problématique. Ils ont soin de les élever dans les endroits où la faiblesse humaine n'a point accoutumé de résister aux tentations. Les pèlerins dépensent à leurs pèlerinages plus de vin que de cire, et leurs multiples dieux servent de couverture à leurs multiples défaillances. Bouddhistes, shintoïstes, ils ne savent eux-mêmes ce qu'ils

sont, ou plutôt ils sont l'un ou l'autre et les deux ensemble suivant l'heure et l'occasion. Les fidèles semblent moins attachés aux dieux qu'à la demeure des dieux. Un temple, pour changer de patron, ne change point de clientèle. Le bouddhique Amida y trônait hier; aujourd'hui le miroir shintoïste y reflète la divinité du Soleil; mais les mêmes familiers y viennent ronronner leurs prières et tirer sur la cloche. D'ailleurs les Japonais en usent à leur aise avec les immortels. Leur dévotion ne s'embarrasse point des longues formules cérémonieuses de la civilité humaine. Ils expédient leurs hommages. Depuis qu'ils nous ont emprunté l'usage des cartes de visite, on en trouve partout, devant les tabernacles, aux pieds des idoles et jusque sur les tombes fameuses. Un Japonais bien élevé corne sa carte pour le seigneur Bouddha, le dieu Hachiman ou les âmes des Quarante-Sept Rônins. D'un avis presque unanime et que tant de détails paraissent justifier, les Japonais indifférens et courtois, ironiques et superstitieux, accordent à leurs divinités d'autant plus de place sur la terre qu'elles en tiennent moins dans leur pensée. Ils ne leur marchandent ni les jardins, ni les eaux, ni les collines, ni les forêts, et leur achètent par ces nombreux bénéfices le droit de ne point se préoccuper d'elles. Leur doux paganisme nous ramène aux jours anciens où les philosophes sacrifiaient en souriant des coqs à Esculape.

La thèse est amusante et spécieuse. Je crains seulement que ceux qui les jugent ainsi ne se laissent abuser par les apparences et ne rapportent tout à leurs idées occidentales. Plus j'ai fréquenté d'hommes sous des ciels divers, plus je me suis persuadé que souvent leur manière de comprendre et d'honorer l'inconnaissable créait toute leur différence. Ni les rudes passions qui réveillent en nous l'animal primitif, ni les petits intérêts sociaux ne varient d'un continent à l'autre. Mais sitôt qu'on pénètre dans la vie intérieure d'un peuple, on la sent éclairée et comme échauffée d'un rayonnement mystérieux, et nos yeux, qui ne sont point habitués à cette lumière, en distinguent mal les nuances et les valeurs. Je ne me suis jamais senti l'âme plus chrétienne que du jour où j'ai vécu parmi des bouddhistes. Tout est christianisé en nous, même notre indifférence, même, si j'ose dire, notre irréligion. Nos sceptiques ne s'apparient point avec les leurs; nos païens ne ressemblent pas à leurs impies.

Croyans ou incrédules, si la plupart des Européens que j'ai

rencontrés au Japon tenaient les Japonais pour de simples mécréans, c'est qu'une religion qui ne prétend pas monopoliser le salut des hommes ne leur semblait point en être une. Ce peuple les confondait surtout par son absence de fanatisme. Or la tolérance, qui commence seulement à s'introduire dans nos mœurs plus encore que dans nos esprits, est une des habitudes morales les plus anciennes de l'Extrême-Orient. J'y verrais même le caractère distinctif de la race jaune. Elle n'y est arrivée ni par le doute, ni par l'indifférence, ni par le respect réfléchi de la pensée humaine. Son inaptitude à concevoir l'absolu l'y a naturellement conduite; et cette vertu que nous prisons à l'égal des plus hautes, parce qu'elle nécessite chez nous une série d'efforts et de victoires intérieures, ne provient chez les Japonais que d'une insuffisance métaphysique. Ils ignorent notre amour de la vérité dont nous avons payé le privilège par des siècles d'intolérance. Ils ne la cherchent point comme nous, qui la cherchons encore longtemps après que nous l'avons trouvée. Leur religion n'en a pas revêtu l'idéale et inflexible beauté. Leurs actes de foi n'entraînent pas forcément la donation de tout l'être et ils n'affectent pas au mot croire le même sens que nous.

N'interrogez point un Japonais sur ses convictions religieuses. Vous lui poseriez des questions qu'il ne s'est peut-être jamais posées à lui-même. Et s'il y voit clair dans sa conscience, en quoi ses sentimens pourraient-ils vous intéresser? Ils lui conviennent et ne conviennent qu'à lui. Sa piété n'éprouve guère le besoin de se communiquer aux âmes qui l'entourent. Elle a je ne sais quoi de tacite et de réservé. J'ai beaucoup fréquenté à Tokyô les temples populaires : ils ne m'ont jamais donné l'impression d'une communion de fidèles rassemblés pour une même prière au même Dieu. Chacun vient, entre, accomplit les rites qui lui plaisent, se découvre ou reste couvert, se prosterne ou s'incline, s'arrête ou passe, manifeste par son attitude sa pleine confiance envers la divinité, ou sa demi-confiance, ou son quart de confiance. Rien n'y révèle l'effusion silencieuse des cœurs également convaincus et touchés. Mais personne n'y scrute la sincérité des prières. Les paupières mi-closes n'y promènent point autour d'elles d'officieuse enquête sur la dévotion d'autrui. Les controverses hargneuses des sectes bouddhistes n'inquiètent pas plus la foule que les rivalités des marchands ne troublent les acheteurs. Ce sont des querelles de moines qui, loin de chercher la vérité, se disputent aigrement

l'organisation de la fraude. Les apôtres du Japon sont plutôt des illuminés solitaires; ses bigots, des entêtés taciturnes; ses douteurs, des insoucians. Les dieux ne rapprochent ni ne séparent les âmes. On n'y connaît pas les damnables erreurs, ni les ardentes hérésies, ni les schismes passionnés, ni cette espèce de cagots, la plus imbécile de toutes, l'athée militant.

La somme de vérité divine que réclame l'esprit japonais est contenue dans la tradition; mais la tradition ne se présente pas à lui sous une forme dogmatique. On peut en prendre et en laisser. On peut même y ajouter. La religion est du domaine de la fantaisie et de la sensibilité. Elle ne s'impose pas à la raison pour la vaincre et l'humilier. D'ailleurs, cette raison ne raisonne pas comme la nôtre. Plus ingénieuse que profonde et plus subtile que tenace, les grandes obscurités l'intriguent et ne la tourmentent pas. Les énigmes du monde piquent sa curiosité ni plus ni moins que des rébus. Les Japonais apportent dans leurs argumentations le même goût de l'imprévu que dans leurs divertissemens. Leur dialectique est une boîte à surprises. C'est par l'inattendu qu'ils sont persuadés. Ils subissent délicieusement l'inexplicable. Notre logique leur paraîtrait brutale, susceptible de fausser la délicate complexité de l'Univers. Cette harmonie tout humaine, que le génie grec parvint à réaliser dans son polythéisme, leur demeurerait inintelligible. Le mélange parfois extraordinaire du profane et du sacré dont leur vie nous offre tant d'exemples n'est que l'image innocente de ces antinomies que leur rêve a conciliées dans la même vapeur. Ils vivent enveloppés d'une atmosphère religieuse aussi légère et aussi douce que l'air de leur pays et ne se demandent point s'ils sont religieux.

On objecte leurs superstitions, leurs pitoyables superstitions! C'en est une assurément que de prêter au renard le pouvoir d'ensorceler les hommes et au blaireau celui de jouer dans le clair de lune du tambour sur son ventre. Mais, catholiques, luthériennes ou orthodoxes, nos campagnes sont peuplées de semblables prodiges. Et si je vois bien en quoi la religion se distingue de la superstition, j'aperçois moins nettement la ligne qui les sépare. Qu'on me dise plutôt où finit le règne végétal et où le règne animal commence! Les Japonais ont à un très haut degré le sentiment de l'invisible. Il se traduit chez eux par un panthéisme plus instinctif que raisonné. Leurs superstitions, sauf en certains cas de possession diabolique, ne leur causent point de pernicieux

égaremens. Elles ne sont ni rudes ni mauvaises, mais fantasques comme les vieux troncs tordus et inoffensives comme les bêtes que nourrit et réchauffe leur terre maternelle. Elles sanctifient le songe obscur de la plante et la force endormie dans la pierre. Leur culte se confond avec celui des dieux et des morts, et ceux-là mêmes qui en sourient n'oseraient y porter la main, émus à la pensée qu'il s'y cache peut-être quelque chose d'inviolable.

Ainsi, tolérans, réfractaires à des dieux exclusifs, détachés en apparence, mais au fond respectueux du mystère où baigne toute notre vie, les Japonais ne poussent pas la croyance jusqu'à la certitude morale, ni l'incrédulité jusqu'à la négation. Ils peuvent s'établir définitivement dans le provisoire, et, en religion comme en politique, fonder leur paix intérieure sur des équivoques. Le shintoïsme et le bouddhisme se partagent leur conscience depuis quinze cents ans et ne l'ont jamais déchirée. On dit que ces deux cultes se complètent. Ils se complètent en effet pour des esprits qui juxtaposent. L'un divinise la nature et ne voit guère en nous que des corps à purifier; l'autre la résout en une vapeur d'illusions rapides et décevantes, et, sous les vains prestiges de la chair, mortifie les désirs de l'âme. L'un respire l'innocence primitive et la bonté des choses; l'autre exhale une tristesse sans fin et comme une odeur de cendre. Les Japonais n'ont pas opté; mais ici leur admirable quiétude dans les idées les plus contradictoires ne les a point desservis. Ils doivent à l'accord paradoxal de ces deux religions tout ce qui donne à leur vie morale une apparence de complexité, à leur intelligence superficielle des instans de profondeur. Ils lui doivent leur perpétuel passage de l'extrême simplicité à la suprême délicatesse et leur mysticisme ingénu, et leur naturalisme mélancolique, et leurs rencontres terre à terre avec le sublime. Vous avez vu ces larges eaux dormantes qu'un enfant traverserait sans se mouiller les genoux. Elles seraient limpides si, plus profond, leur lit de pierre et d'herbes n'en colorait et n'en chargeait la transparence. Et cependant, au coucher du jour, quand la splendeur qui annonce les ténèbres enflamme leur miroir, ces légères nappes d'eau nous apparaissent comme des abîmes. L'âme religieuse du Japon s'étend et se perd dans les sables. Le shintoïsme lui a donné sa couleur qui est celle de la terre, et des rocs, et des plantes. Et le bouddhisme a jeté sur elle des reflets atténués de ce vaste incendie où sa pensée consume les mondes.

II

Quand un Japonais cultivé vous parle du shintoïsme, il ne le fait souvent qu'en termes vagues et dédaigneux ou de l'air contraint d'un parvenu à qui l'on rappelle sa modeste origine. Mais, si l'on songe que ce même homme éprouve une égale répugnance à vous introduire chez lui et que sa politesse consiste à rabaisser tout ce qui lui appartient et lui tient au cœur, on devine, sous cette religion restaurée en culte officiel pour les besoins de la politique, une épargne de sentimens et de traditions qui lui sont d'autant plus chers qu'il les dissimule ou feint de les mépriser. Le shintoïsme n'est pas seulement le culte de la majesté impériale : c'est la religion du nationalisme japonais. C'est aux temples shintoïstes, aux *mya*, que l'on porte les nouveau-nés, et quand l'invisible dieu passe dans sa dentelle virginale, c'est le *gohei* shintoïste qui décide de leur prénom. L'enfant pourra suivre plus tard la doctrine de Confucius ou les mirages d'Amida ; il pourra même répondre aux appels des religions étrangères ; mais il a été consacré shintoïste, et les anciens dieux du pays l'ont si bien possédé que son âme en garde à tout jamais l'orgueilleuse et naïve empreinte.

Un Japonais, d'un esprit très libre, mais très conservateur, me disait un jour : « Nous sommes tous shintoïstes, et vous-même, monsieur, qui m'entendez, vous l'êtes comme nous. J'ai vu partout en traversant la France, dans les mairies, les collèges, les tribunaux, des bustes de la République : voilà votre shintoïsme ! » — « Il a ce désavantage sur le vôtre, lui répondis-je, que nous en changeons quelquefois. » — « En effet, me dit-il : un de mes vieux amis qui connut la France en 1869 me rapporta que votre shintoïsme avait alors des moustaches. C'est le danger des symboles à figure humaine. Notre simplesse eut peut-être plus d'esprit que votre haute culture ; et notre shintoïsme, avec sa pierre précieuse, son sabre et son miroir, est assuré de vivre tant que les Japonais aimeront la finesse, l'honneur et leur propre visage. » Et il reprit dans un sourire qui dilatait sa face glabre et lunaire : « Il faut respecter ce miroir, monsieur ! Le Japon s'y contemple et s'y trouve beau. »

Acceptons la boutade, et, curieux de ce miroir sacré, tâchons d'y saisir les caractères primitifs et permanens où l'âme japonaise se manifeste, s'admire et s'enchante.

Je lus des ouvrages shintoïstes et j'allai consulter des prêtres réputés pour leur sagesse. Braves gens, bons pères de famille, fonctionnaires consciencieux, ces sacristains et marguilliers du culte impérial me semblèrent aussi faibles théologiens que pauvres philosophes. Ils m'accueillirent dans leur maison qui touchait au temple : elle était nette et vide, si vide et si nue que jamais l'ombre même d'une idée n'avait dû effleurer ses boiseries rustiques et ses fins tatamis. J'y cherchai vainement le kakémono que le moindre paysan déroule au mur de son alcôve, ou la fleur dans son vase de bronze qui évoque toutes les fleurs, ou l'arbre minuscule qui résume toute la forêt. Mais petit arbre éloquemment tordu, vase ciselé, fleur unique, peinture décorative, ces ornemens bouddhistes n'avaient point leur place dans ce logis archaïque où seule vaquait à sa rêverie la douce lumière du Japon.

Cependant mes hôtes, à genoux sur leurs nattes et devant leurs tasses de thé, m'initiaient à leur théogonie. Les dieux s'y enfantaient par l'œil et par le nez ; les premières moissons y poussaient sur leur cadavre ; le frère de la déesse Soleil, exaspéré contre sa sœur, lançait un cheval écorché dans son métier de tisseuse ; des myriades et des myriades de divinités, dont les noms les plus courts sont encore longs d'une aune, les unes gigantesques et les autres falotes, emplissaient, sans les animer, le ciel, la terre, les eaux et les régions basses. Tout cela débité gravement et à la lettre donnait aux bouches de ces docteurs une enfantine sénilité. Et pourtant leurs légendes ne sont pas moins riches que celles où le génie aryen prit conscience de lui-même et de l'univers. On y retrouve les absurdités sublimes qui, dans toutes les religions des peuples, semblent attester une révélation primitive ; car il est bien étrange que si tous les peuples ont éprouvé le même besoin de croire, leur imagination ait cédé à d'uniformes délires. Ces légendes sont comme les fruits édéniens cueillis par l'humanité aux branches de son berceau. Mais elles se dessèchent et se flétrissent quand les âmes, uniquement amusées de leur éclat, n'en pénètrent pas la saveur mystérieuse. D'où vinrent aux Japonais ces conceptions grandioses dont leur petitesse n'a tiré que des chimères insignifiantes ou de froides allégories ? Leurs exégètes et leurs philosophes, au lieu de les interpréter, se sont puérilement extasiés devant leurs invraisemblances. Les plus habiles d'entre eux découvrirent, sous leur mythologie tombée en fatras, quelques principes importés par les marchands de Hollande. Ils

en profitèrent pour dauber les erreurs chinoises et s'exalter à nos propres dépens. « Voyez ces barbares! s'écrièrent-ils. Oh, les esprits laborieux et lents qui mirent des siècles à comprendre que la terre tournait! Nous le savions, nous, depuis que, penchés sur le chaos où sa masse encore molle nageait comme une graisse flottante, nos dieux remuaient les eaux de leur lance infatigable! » Et certes les anciennes théogonies ne nous offrent pas un plus beau symbole de l'éternel mouvement du monde : seulement ces penseurs s'en avisèrent un peu tard. Piqués au jeu, ils entreprirent d'accorder les gesticulations de leurs fantômes avec les signes précis de la science étrangère. Mais le temps était passé où l'esprit japonais pouvait vivifier le miracle de ses dieux. D'ailleurs cette cohue de divinités silencieuses n'inquiétait point les moralistes. Ils avaient simplifié les problèmes. Le Japon est la terre des dieux; les Japonais sont les fils des dieux et comme tels participent de la sagesse des dieux. Ils savent tout de naissance. Entre eux et les autres peuples, la différence n'est pas dans le degré, mais dans l'espèce. Race divine, naturellement heureuse et infaillible, s'ils en arrivaient à juger qu'un système de morale leur fût nécessaire, ils s'avoueraient par là même inférieurs aux animaux. C'est en ces termes que le vieux docteur Motowori, vers le fin du XVIIIe siècle, exposait la doctrine shintoïste. Et les prêtres que j'interrogeai sur la destinée humaine raisonnaient, si j'ose ainsi parler, à peu près comme Motowori.

Le miroir shintoïste a reflété l'image d'une vanité prodigieuse et les satisfactions les plus épanouies que l'homme ait jamais dues à son ignorance. Durant des siècles, la pauvreté des idées japonaises s'y est complaisamment mirée. Mais les âmes n'apprirent point à s'y connaître. Aujourd'hui son verre grossissant leur répète encore leur divine ascendance; et si toutes n'y croient plus, beaucoup pensent du moins comme cet honnête Japonais qui, en pays étranger, se laissait traiter par un chevalier d'industrie de petit-fils du Mikado et qui, volé, dupé, me disait plus tard : « Je savais bien que ce n'était pas vrai, mais ça me flattait. » Le shintoïsme les flatte dans ce qu'ils ont d'irréductible : leur orgueil d'insulaires. Mais cet orgueil, — insupportable quand il se hausse à vouloir philosopher, — n'est au cœur des humbles qu'un instinct de conservation et l'amour religieux du pays natal. La pensée japonaise, présomptueuse et stérile, a des racines vivaces et d'une exquise délicatesse. Sa valeur est le secret de la terre.

Si le shintoïsme engourdit chez l'homme la faculté spéculative, il met à sa portée, sous une forme que l'usage enrichit, deux ou trois principes essentiels qui suffisent à faire je ne dis pas un grand peuple, mais un peuple aimable, sain et même fort.

Sans dogmes, sans bible, sans échappée vers la vie future, il le retient ici-bas et circonscrit sa vision aux objets qui l'entourent. Ces objets sont charmans. Les pieds humains foulent avec une tranquille ivresse la « route des dieux » tracée dans les fleurs. Si bas qu'elle descende et si haut qu'elle monte, les yeux ne la perdent jamais. Collines, vallées, forêts, apparition vivante des îles sur la mer, toutes les saisons la colorent : l'été de son vert sombre, l'automne de sa pourpre. Son printemps a des neiges; son hiver des parfums. Les coups de tonnerre de la nature s'y achèvent en sourires. Dans cette lumière et cette beauté, le premier besoin qui s'éveille chez l'homme est d'y répondre par la pureté de son corps. Il craint les souillures, et la souillure de l'enfantement, et la souillure de la mort, et tout ce qui peut blesser devant ses pas l'image d'une santé brillante et parfaite.

Le rite fondamental du shintoïsme fut une règle d'hygiène. Les purifications qui accompagnaient la naissance et suivaient les funérailles persistent encore sous les vieux usages. On répand du sel dans la chambre des malades; on en jette sur les personnes qui revienent d'un enterrement. Le sel est un antiseptique expiatoire. Les ablutions religieuses se sont transformées en immersions quotidiennes et domestiques. De l'empereur jusqu'au dernier kurumaya, les Japonais se plongent tous les jours dans leur piscine. Le manque de netteté sur eux et autour d'eux les scandalise. Ils y voient plus que de la négligence, presque du sacrilège. Car les dieux sont partout, et le nom de *kami* ne s'applique pas seulement aux divinités créatrices ou aux hommes « supérieurs : la montagne est kami; la mer orageuse est kami; l'arbre, la plante, le fruit, la fleur, la pierre, qui parlaient dans les premiers temps du monde, sont kamis ; ce qui sort de la main des hommes pareils aux dieux peut être kami ; l'air, cet air du Japon si transparent et si salubre, est plein de kamis, divins courriers des âmes en prière. Rien ne doit profaner ces êtres vénérables qui se manifestent à nos cœurs comme la brise à nos sens. La propreté de la ménagère est un acte de piété. Ce serait offenser un Invisible que de salir les nattes de sa maison ou de mêler à la cendre de l'hibashi quelque matière impure. Nous manions rudement nos esclaves

mobiliers; notre pensée ne les anime que dans la folie de la colère et pour les violenter. Le Japon est peut-être le seul pays du monde où l'on soit poli envers les choses. Les Japonais ont des mains respectueuses et légères. D'ailleurs, leurs pieux égards ne s'adressent qu'aux choses du pays. N'attribuez pas uniquement à l'inexpérience leur incurie fréquente des objets européens. Ces objets ne sont à leurs yeux que des étrangers profanes. On peut les salir avec impunité. Nous retrouvons sans doute à l'origine de toutes les religions cette hygiène purificatrice. Mais les Japonais n'en firent guère plus un symbole que l'oiseau qui se lustre aux rayons du soleil. Elle n'implique chez eux aucune tache originelle et remet simplement les créatures en harmonie de pureté avec la création.

Ce peuple amoureux de la grâce des eaux, et des pierres qu'elles ont polies, et des vapeurs qui s'en exhalent, ce peuple si tendrement attaché à la figure des choses, n'a point relégué ses morts dans de tristes enfers où les ombres gémissent d'être des ombres. Je ne sais si le culte des morts a précédé tous les cultes et s'il ne fallut bien du temps à l'humanité pour jeter entre elle et l'autre bord de l'abîme cette chaîne de fantômes. Mais le shintoïsme qui établit la céleste origine de la nation japonaise ne tarda pas à confondre les morts avec les dieux, créateurs du pays. Ce sont les kamis les plus chers et les plus vénérés. Ils font le retour des saisons, les vents, les pluies, les bonnes et les mauvaises fortunes. Ils gouvernent l'empire des vivans. Ils vivent enfin d'une vie intangible et réelle. Ils respirent les fleurs qu'on a cueillies pour eux; ils se désaltèrent à la coupe d'eau fraîche qu'on leur a versée. Ils se plaisent à la musique, aux danses, à tout ce qui met en belle humeur les divinités célestes. Le meilleur peintre de la vie japonaise, Lafcadio Hearn, nous conte l'histoire véridique d'une danseuse qui, veuve de son amant, le soir, dans sa hutte solitaire, à l'heure où celui qui l'avait adorée la contemplait d'ordinaire toute à lui, revêtait ses plus riches atours et, aux clartés des lampes, dansait en souriant devant sa tablette funèbre. Le perpétuel miracle de la présence réelle des morts développe prodigieusement chez un peuple le sens de l'invisible. Les Japonais dorment, s'éveillent, marchent, causent dans la société des esprits. Mais, si ces esprits agissent sur nous, nous réagissons sur eux, tant le monde sensible est intimement mêlé au monde surnaturel. Le *Journal officiel* nous informe parfois

que les mânes d'un soldat héroïque ont reçu de l'avancement ou que l'empereur élève dans la hiérarchie un mort illustré par son fils. J'ai vu des Européens en rire. Riraient-ils du poète qui a dit de ses ancêtres : « Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi? » Ces Européens n'ont-ils pas chez eux des panthéons? Ne donnent-ils pas à leurs morts célèbres des promotions publiques en marbre ou en bronze? C'est la même idée, mais dépouillée de sa force intuitive et refroidie par l'intelligence. Le Japonais, borné aux idées sensibles et pour qui les esprits ne sont pas des abstractions, obéit ingénument à des suggestions primitives dont le verbe de nos grands poètes n'est souvent qu'un écho ressuscité. Tel vers de Lamartine, imprécis comme le premier rythme de l'âme humaine, telle image de Hugo, qui semblerait d'une sibylle ou d'un spirite, seraient à coup sûr je ne dis pas mieux compris, mais plus directement sentis d'un paysan japonais que d'un bourgeois parisien.

Science ou psychologie, nos thèses sur l'hérédité, nos traités sur l'évolution, nos drames et nos romans qui les mettent en tableaux ou en actes, toute notre logique, toute notre éloquence, tout notre art ne valent pas, pour entretenir la religion du passé, le petit autel domestique où les Japonais entrent en commerce avec les morts. Nos théories sont excellentes, et mieux que les peuples d'Extrême-Orient nous connaissons nos humbles origines. On nous explique ce que notre vie plus humaine représente dans les générations antérieures d'efforts accumulés; notre conscience plus riche, de douleurs, de pensée, de patience et d'amour. On nous apprend la piété envers ceux dont les armes ou la parole élargirent nos frontières et qui, par le seul fait qu'ils exprimèrent l'idéal de notre race, nous incitent à y persévérer. Ce sont là des notions qu'on n'enseigne point aux Japonais. Il les savent ou plutôt ils les sentent à une profondeur que n'atteignent ni l'impulsion des poètes ni la dialectique des philosophes. Leur présent n'a pas rompu, si j'ose dire, le lien ombilical qui l'attache au passé. Patriotisme, courage du soldat, dévouement à la famille, respect inaltérable de la mère qui a porté dans le fruit de ses entrailles quelque chose d'immuable et de divin, toutes ces vertus ne sont que des honneurs dus et rendus aux morts. Les anciens législateurs du Japon qui obligeaient les enfans à payer les dettes de leurs parens ne firent qu'appliquer au civil la loi morale du shintoïsme. Et dans les temps reculés, quand on pouvait se

vendre et que le sacrifice de sa liberté pour de louables motifs n'entraînait point l'infamie, ils voulurent que les enfans qui se vendraient au profit de leurs parens fussent dégradés, afin que la piété filiale se montrât toujours prête aux plus dures abnégations et que le mérite s'en rehaussât de la pire souffrance.

Les ancêtres, transfigurés en génies, admettent au foyer des religions étrangères, à condition toutefois que les nouveaux dieux ne les insultent pas. Une atteinte maladroite ou grossière donnerait le branle à des mouvemens d'un fanatisme moins religieux que civique. Qui touche aux morts soulève contre lui la terre du pays. Mais tous ces morts ne furent point d'honnêtes gens. Ceux qui laissèrent de fâcheux souvenirs, on les apaise par quelques offrandes. Leurs ombres acariâtres ne ressemblent point à nos Esprits des Ténèbres. Si l'âme japonaise a bien soupçonné dans la nature une sorte de dualisme, elle n'a jamais conçu le mal éternel, absolu. Ses « Génies de la Perversité » ne sont point acharnés à notre perte. Et ils restent sacrés, parce que leur influence, même maligne, est encore un élément de l'atmosphère nationale. D'ailleurs ces souffles méchans que renvoient des tombes isolées sont emportés dans la grande haleine de bienfaisance où le Japon respire.

J'ai fait le pèlerinage d'Isé, là où sont brûlés et rebâtis tous les vingt ans les temples les plus sacrés du shintoïsme. La mer poissonneuse déferlait sur les saintes grèves du Yamato. Ses vents promenaient une odeur saline à travers les rizières et les champs de trèfle jusqu'aux montagnes qui fermaient l'horizon. La verdure sillonnée par des ondulations de fleurs rouges se nuançait d'une sombre lumière dans les replis des vallons, dans les gorges des collines. Partout des fermes neuves, des ruisseaux, des ponts de bois, des pierres aux formes étranges, des arbres centenaires. J'étais seul sans autre guide que mon kurumaya qui ne savait pas un mot de ma langue. Les pèlerins emplissaient les routes : les uns richement vêtus de soie foncée avec leurs fillettes en robes claires, les autres poudreux, le bâton à la main, portant au cou leur sac de papier huilé plein d'amulettes. Il me souvient encore d'une jeune femme qui suivait son mari et menait son petit garçon costumé en général européen. Le costume détonnait sans doute au milieu de la foule japonaise, mais il était bien touchant, ce petit Japon futur conduit aux autels du passé.

Nous entrâmes sous un hallier magnifique, dont la lumière et

l'ombre, au sein de cette nature, semblaient en condenser toute la douceur éparse. Des chemins dévalaient vers une eau limpide où les pèlerins se lavaient dans le reflet des branches. La grande avenue montait en tournant avec sa chaussée de galets arrondis et ses deux pâles sentiers de terre jaune. D'espace en espace des portiques, ou *torii*, anciens perchoirs du haut desquels les oiseaux offerts aux dieux annonçaient l'aurore, étendaient sur nos têtes leur solive horizontale et légèrement arquée. Et nous parvînmes au temple de la déesse Soleil, à ce temple universellement vénéré où chaque année, dans la saison du riz, un envoyé de l'empereur dépose les prémices de la récolte.

Son toit de chaume à pente raide, dont les poutres extrêmes se prolongent et se croisent dans l'air, son balcon circulaire à peine exhaussé de deux marches, ses portes à tourillons dénotent l'architecture de la hutte primitive. Sa cour, tapissée de cailloux polis par la mer et les torrens, ressemble à une grève desséchée. De son enclos en bois de cryptoméria on dirait la palissade d'un corral. Sa porte d'entrée que nul ne franchit est tendue d'un voile diaphane et blanc qui ne cache rien, si ce n'est l'invisible. Point de décoration ; aucune image. Le miroir, les gohei, ces caducées aux bandelettes de papier, les reliques du temple, soies précieuses, ornemens de sellerie pour les chevaux sacrés, sont enfermés dans l'humble dépendance des trésoreries et n'en sont tirés qu'aux fêtes solennelles. Et cette simplicité déconcertante et périssable a je ne sais quoi de divin. De tous les temples que j'ai visités en Extrême-Orient, seul, le temple shintoïste m'a produit, à moi profane, une émotion religieuse. Il peut dénoncer l'indigence native des Japonais, mais je perçois dans leur âme une étincelle mystérieuse qui combine les élémens les plus simples pour en faire quelque chose d'exquis. Avec des planches à peine équarries, des pierres ramassées au lit d'un torrent, de la paille, des poutres, un rideau et la magie de la nature, ils vous donnent l'impression qu'un dieu est là.

J'ai connu, dans l'Amérique du Sud, un fils de paysan qui, devenu puissant et riche, s'était bâti des palais entourés de parcs merveilleux. Au centre même de ses domaines, on voyait une pauvre petite cabane où une vieille femme tournait son rouet. C'était sa maison natale et la femme était sa mère. Malgré l'invasion des magnificences bouddhistes, les Japonais ont pieusement conservé à leurs dieux indigènes leur première chaumine,

presque une étable, sanctuaire définitif de la tradition. O sainte idée de la patrie, c'est toi qui rends augustes ses poutres coupées dans tes forêts, ses pierres roulées par tes flots, son chaume sorti de ta glèbe ! Des sophistes épris d'un mauvais rêve humanitaire ont dit que tu nous divisais, et pourtant je sens bien que si je ne te possédais pas, je serais plus loin de ces hommes dont me séparent déjà mon éducation et mon sang. Mais par toi nous nous comprenons, car tu es un grand truchement des cœurs. Et dans la forêt d'Isé, au milieu des pèlerins, je foulais respectueusement la terre, cette terre où, quand l'homme s'agenouille et se prosterne, s'il se croit plus près des dieux, c'est aussi qu'il est plus près d'elle.

III

La doctrine de Confucius, une fois importée au Japon, devait s'y naturaliser d'autant mieux que le culte du shintô, si improductif en spéculations, contenait déjà le germe d'un positivisme religieux. Elle ne fit qu'en rédiger le mémorial. D'esprit et de cœur, les samuraïs japonais gardèrent la foi shintoïste. Seulement ce fut dans la bible chinoise qu'ils en épelèrent les formules.

Mais que chez un tel peuple, optimiste et vaniteux, le bouddhisme se soit acclimaté sans lutte et sans orage au point d'en ombrager toute la vie sociale, l'événement tiendrait du prodige si le bouddhisme n'était trop souvent l'exploitation d'une philosophie mystérieuse par un clergé d'effrontés casuistes. Les dieux récalcitrans qui lui barrent la route, il les métamorphose en Bouddhas, comme ses moines jeûneurs baptisent carpe la volaille appétissante, et baleine des forêts la viande du sanglier qui se vautre dans les mares. Sa métaphysique transcendantale lui donne une admirable fluidité et lui permet de revêtir les formes les plus imprévues. Il est subtil et grossier, subtil même dans ses grossièretés. Rien ne l'entrave. Il se glisse partout ; il affecte un nouveau sens aux vieilles images mystiques ; il sature le sol, le bois, la pierre, l'homme. Quand il n'est pas le breuvage, il est la coupe où les lèvres se désaltèrent. « Il se fait lune, soleil et nuage, herbe, oiseau et poisson, » et il se fait la terre pour recevoir les morts. Toutes les superstitions indigènes viennent à lui comme les reptiles au charmeur ; il les apprivoise, il en joue, il en jongle. Il ouvre des écoles d'ascétisme et tient des boutiques

d'amulettes. Ses drogues sont composées par des philosophes; ses abraxas, gravés par des professeurs d'hypnotisme. Ses bonzes auraient confirmé nos encyclopédistes dans leur idée que les prêtres fabriquent les religions. J'en ai entendu plusieurs, et non des moindres, m'exposer tranquillement la nécessité de machiner un ciel à l'usage des pauvres et de leur frayer la voie du salut avec des idoles pour bornes milliaires. Imposteurs ? Oui et non. Leur charlatanisme respire souvent la miséricorde. Ils ont dissimulé dans l'appât où se prennent les âmes une dose homéopathique de vérité. Détestable ou délicieux, jusqu'en ses pires avatars, le bouddhisme garde encore un principe de bonté supérieure. Ce grand maître d'illusions ne croit pas déchoir en opposant aux illusions qui nous perdent des illusions qui nous sauvent. Il nous trompe comme la nature, mais contre elle et dans le sens de notre bonheur.

Ses subterfuges, dont il fait des véhicules de sainteté, lui furent au Japon une première cause de succès. Il n'exigea point la ruine des anciens temples; il accapara leurs dieux et reprit à son compte le culte des ancêtres. Rien ne sembla changé dans le pays sinon que les divinités se multiplièrent et qu'on en vit la figure. Mais plus encore que l'élasticité de sa diplomatie, ses nouveautés sensuelles contribuèrent à son triomphe. On a dit que le shintoïsme ne parle pas au cœur. On dirait mieux qu'il ne parle pas aux sens. Par les sens inoccupés le bouddhisme s'écoula librement et s'installa victorieusement dans l'âme japonaise.

Ce n'est pas sans raison que le vieux shintoïste Hirata, qui commande d'offrir aux morts de l'eau et des fleurs, réprouve l'encens et le déclare abominable. Le bouddhisme fit agir sur les Japonais des parfums inconnus. Leurs petits temples n'exhalaient qu'une odeur de feuillage et de bois fraîchement écorcé, et comme les fleurs japonaises ont plus d'éclat que d'arome, on priait les dieux dans l'air pur et dans les bonnes senteurs de la terre humide. Le culte se pratiquait au grand jour, et si le hallier lui prêtait son ombre, le ciel y rayonnait encore. L'esprit communiquait avec l'invisible naturellement et sans que les nerfs en fussent ébranlés. Mais sitôt qu'on passe le porche d'une église bouddhiste, les allées de lanternes, les jardins emblématiques, les bassins de pierre, les portes dorées, les rouges encorbellemens sculptés en têtes d'éléphans, de dragons ou de rhinocéros, les colonnes qui, peintes, semblent drapées d'étoffes de Bénarès, ou

nues, par la richesse de leurs veines, célèbrent la gloire des essences mystérieuses; les plafonds aux caissons polychromes, les brocarts, les murs de cèdre ciselés d'oiseaux éclatans, chacun sous ses feuilles et sur sa branche coutumières, tout surprend les yeux, les attache, les amuse, leur fait embrasser en l'espace d'un instant l'univers sensible des formes et des couleurs pour noyer leur ivresse dans la pénombre d'un sanctuaire de laque et de bronze, où les réchauds et les cierges parfumés la recueillent et la transmettent à l'odorat.

Ces temples encombrés de merveilles, musées voluptueux du néant, et qui s'étendent, se compliquent, se ramifient en corridors, se prolongent en passerelles, sous le désordre panthéistique de leur architecture, découvrent et imposent à l'émotion des sens leur secrète unité. Le bouddhisme éveilla les Japonais au monde des sensations, les unes étranges et les autres charmantes. Il leur apporta de l'Inde, de chez cette vieille thaumaturge du genre humain, des rituels d'exorcismes, des paroles magiques, des incantations nocturnes, une théosophie capable d'exciter les amateurs et de séduire les femmes. De la télépathie élémentaire du shintoïsme il fit une science occulte. On distingua le *shyriô*, cet esprit des trépassés qui agit sur les vivans, et l'*inkyriô*, cet esprit des vivans qui agit à distance sur les vivans eux-mêmes. Les morts rôdèrent au chevet de leurs parens malades et vinrent leur tirer les pieds vers le sépulcre. Quand deux personnes de la même famille meurent dans l'année, et qu'une troisième doit être déjà marquée pour les suivre, car le proverbe dit : « Toujours trois tombes, » on creuse une nouvelle fosse, on y dépose un cercueil avec un cadavre de paille; le prêtre bouddhiste grave sur la fausse pierre tombale un nom posthume et jette ainsi un charme à la mort. Le Japon eut ses envoûteurs, qui se rendaient au temple désert vers deux heures du matin, à l'heure du Bœuf, sous un grand chapeau de paille surmonté de trois chandelles allumées, tenant à la main la figurine en terre et les clous. Il eut ses alchimistes et ses nécromans. Des mères en deuil revirent leur enfant, plus beau qu'au jour de sa naissance, traverser, le sourire aux lèvres, une route silencieuse sur la rivière des larmes. Et l'on entendit les *Gaki* hurler la faim, car c'est un des supplices que l'enfer bouddhiste réserve à ses damnés. Et le ciel dépêcha vers les hommes des *Tennin* dont les ailes angéliques sillonnèrent les nuits bleues. Et des voix inouïes vaticinèrent dans les temples.

A cette sorcellerie crépusculaire l'art vint mêler sa magie lumineuse. Tout l'art du Japon sort du bouddhisme. Les bonzes furent ses sculpteurs, ses peintres, ses poètes, ses musiciens, ses potiers, ses tisserands, ses jardiniers. Des arabesques du temple aux hiéroglyphes de la pierre, des fresques sacrées aux derniers livres d'images, des récitatifs dramatiques aux chansons des rues, des laques d'or aux ustensiles de ménage, des soies brochées aux simples cotonnades, des parcs seigneuriaux aux jardins en miniature, le génie japonais n'a rien produit qui n'évoque une légende, n'illustre une pensée, ne décèle un sentiment bouddhiste. Et cet art, comme il aiguise la finesse de nos sens! Comme il sait mettre dans un rien le miracle de la vie! Comme il saisit au passage ce qu'on ne voit pas deux fois mais ce que, l'ayant vu, on reverra toujours! Impressionnisme, si l'on tient aux formules. Et cependant sous cet impressionnisme quelle vision exacte des types permanens! L'artiste japonais cherche à dégager des illusions éphémères le principe même de ces illusions. Son coup d'œil ne perçoit dans l'individu que les traits qui le distinguent des autres espèces. Il ne retient de la forme que la loi visible du genre, l'idée apparente de la nature dont tous les hommes, dans tous les temps, seront pareillement impressionnés. Il fait rendre à la sensation ce que son inachevé peut contenir d'infini. L'art bouddhiste entretient chez les Japonais une sensualité fine et douce, juste assez pour que leurs sens les induisent à penser que les réalités les plus précieuses sont des mirages.

Parfums, laques d'or, brocarts, pénombre enflammée des temples, peinture évocatrice, poésie de lueurs et de frissons, richesse des objets souvent en désaccord avec leur importance : stimulans de rêves, aiguillons de mélancolie! Le shintoïsme avait répandu sur la nature toutes les séductions sauf une, que les disciples de Bouddha révélèrent aux Japonais : la fragilité. Elle leur devint encore plus chère, cette nature, du jour qu'ils la sentirent si périssable, et plus belle quand ils comprirent que leurs yeux en faisaient la beauté. Emportés à la dérive des apparences, ils apprirent à en goûter les éclairs et les caresses. Ces caresses fugitives, ces éclairs si tôt évanouis ne valent que par l'esprit qui en répercute et en prolonge la lumière et la douceur. Ils arrêtèrent toute leur âme sur des instantanés. La réalité ne fut plus pour eux qu'une électricité mystérieuse dont les petites étincelles communiquaient à leurs songes des vibrations infinies. Et, comme

moins l'étincelle est vive plus le miracle est grand, ils s'accoutumèrent à préférer le reflet au rayon, l'ombre à la chose, le frôlement au toucher, l'écho lointain au bruit sonore; et avec ces échos, ces frôlemens, ces ombres, ces reflets, ils se composèrent leur monde intérieur.

Je ne crois pas que les Japonais aient jamais conçu formellement la pensée créatrice de l'univers, mais leurs plus humbles paysans éprouvent à un degré que ne soupçonnent pas les nôtres le prestige des phénomènes, la rapidité décevante de la vie, et, sur le fleuve qui nous entraîne, le délicieux pouvoir de l'évocation. Je demandais un jour à des prêtres bouddhistes d'où venait le sourire éternel sur les lèvres japonaises. Ils me répondirent par ces deux dictons que se répètent les enfans eux-mêmes : « Vivant, mort. » « Rencontre, séparation. » On rapporte que jadis, à certaines cérémonies religieuses, ce peuple organisa d'étranges concerts. Les musiciens mimaient sur leurs flûtes et sur leurs instrumens à corde des airs silencieux. Ils jouaient en pensée, et l'assemblée recueillie écoutait leur silence. Je n'ai pu savoir si la chose était vraie, mais de tous les Japonais que j'ai interrogés, aucun ne la jugeait invraisemblable. Elle symbolise à merveille la volupté bouddhiste par excellence : l'hallucination volontaire.

Cependant le bouddhisme les mena plus outre. La nature dissoute en un ruissellement de phénomènes, il réduisit l'âme à l'état d'une eau limpide aux mille molécules, où se succèdent des reflets et des ombres. A la mort, cette âme se décompose, s'évapore, se résout en ses divers élémens. Mais notre désir de vivre persiste et se réincarne. Ce n'est pas notre moi qui transmigre en d'autres formes, c'est la résultante de nos actes. Le bilan du bien et du mal que dépose notre vie au moment qu'elle s'éteint constitue le germe d'une nouvelle existence. Ce que nous sommes dérive de ce que nous avons été. Nous n'en gardons pas plus de mémoire que, dans le cours d'un rêve, il ne nous souvient des autres songes qui nous ont torturés ou ravis. Nos réincarnations sont les rêves terribles ou charmans de notre volonté de vivre. Et quand nous parviendrons à la délivrance, c'est-à-dire au réveil, toutes nos naissances, et nos vies, et nos morts dérouleront à nos yeux dessillés leurs joies et leurs misères. Telle est l'implacable loi du *Karma*.

Nous touchons ici à la différence essentielle qui nous sépare des Japonais. Nous croyons à l'identité consciente de la personne

humaine : ils n'y croient pas. Je sais bien qu'ils vivent, en apparence, comme s'ils y croyaient. Mais le déterminisme a-t-il jamais empêché un philosophe d'agir comme s'il se sentait libre? Les fatalistes orientaux ne luttent-ils pas souvent, ne commercent-ils pas, plus souvent encore, comme s'ils faisaient eux-mêmes leur destinée? A coup sûr, le peuple ne s'est point assimilé ces théories profondes : il n'en a retenu que les idées de préexistence et de réincarnation. Elles sont très fortes sur les cœurs; elles ont frappé des proverbes, inspiré des chansons populaires, créé des locutions et des métaphores. Les rapports sociaux en ont même subi l'influence. La pensée que le forfait du criminel réalisait l'héritage de sa vie précédente a souvent fait tomber le sabre de la main du vengeur. Les souffrances dont l'injustice nous révolte, le Japonais s'y résigne avec le vague sentiment de les avoir méritées sans doute dans une existence antérieure. Coups de foudre de l'amour, brusques réminiscences! Notre fiancée d'aujourd'hui fut jadis notre épouse. Dès que je la vis, je reconnus sur ce nouveau visage l'enchantement d'un ancien amour, et la corde qui lie nos deux barques fut nouée certainement en des temps qui sont morts. La brièveté de la vie ne contente point nos grands désirs de tendresse et de dévouement. Impatiens d'un peu d'éternité, ils débordent sur le cycle inéluctable de nos vies futures. Père et enfans sont engagés les uns envers les autres pour une vie, mari et femme pour deux, maître et serviteurs pour trois, et les amans, dans leur divine imprudence, se promettent leur foi pour cinq, six ou sept vies. Et ce que je disais plus haut des vers de Hugo et de Lamartine, c'est ici qu'il faudrait le redire en citant des poètes anglais, ou notre cher Sully Prudhomme, ou certains vers de nos symbolistes. Ils ont exprimé parfois les affinités préétablies de nos cœurs avec les choses, la résurrection d'un passé aboli dans la nouveauté du présent, le parfum retrouvé sans qu'on l'eût jamais senti, le bruit reconnu sans qu'on l'eût jamais ouï, la maison déjà familière sans qu'on l'eût jamais vue, et l'étranger, misérable ou sublime, qui pleure en nous sans nous avoir jamais dit sa patrie et son nom. Ces raffinemens de la sensibilité occidentale sont les lieux communs de la poésie japonaise, les actes de foi les plus naturels de la religion.

Mais quelle morale fonder sur ce flux éternel et changeant des êtres et des choses? Ce que je nomme ma personnalité n'est que la chaîne ondoyante et insensible d'un convoi de forçats. Je

promène dans les champs infinis de la métempsycose des vies reliées l'une à l'autre, mais l'une à l'autre aveugles, sourdes et muettes. Quand je m'engage pour des existences futures, mon esprit peut-il être la dupe de mon cœur, puisque je ne me rappelle rien de mes existences passées? Cet individu, dont le résidu de mes actes renferme la semence, cet individu qui sera moi et n'aura jamais conscience d'être mon moi, qu'ai-je à faire de m'en préoccuper? Quel motif d'intérêt me détournerait des voluptés faciles? Ainsi raisonnerait l'Européen pour qui sa personne morale est comme une citadelle aux arêtes précises et solidement retranchée. Notre intelligence se plaît à creuser des fossés, élève des barrières, improvise des remparts. Le langage ne trahit-il pas lui-même notre invincible besoin de délimiter et de terminer, quand, voulant exprimer l'infiniment beau, nous disons une *beauté achevée?* Une fois barricadés et fortifiés dans notre moi, c'est alors que nous essayons d'en sortir. Il semble que nous n'ayons amoncelé tant d'obstacles que pour nous en rendre le saut plus méritoire. Mais le bouddhisme supprime les frontières. Mon être ne commence ni ne finit dans les limites de ma personne, et l'inconnue que j'appelle mon âme est au fond de tout ce qui vit. Le mot altruisme ne signifie rien.

Insensé qui croyais que je n'étais pas toi!

Je suis toi, et je suis aussi le songe de la pierre, le demi-sommeil du végétal, le souffle de la bête, l'énergie qui se cache sous les mille formes de la nature. Comment sortirais-je de moi? Je m'étends encore plus loin que ne volent mes désirs. Imaginer des personnalités distinctes, de petits mondes bornés : quelle détestable illusion! Je participe aux peines et aux plaisirs de l'univers et je n'ai même d'autre existence que d'y participer. J'embrasse tous les êtres en mon être; et la sympathie n'est que la conscience de cette vérité suprême.

Les Japonais acceptent « ce grand mystère de l'éthique » comme les chrétiens les mystères de leur foi. Leur ancien état social où l'homme s'appliquait expressément à ne point différer des autres hommes, où le code n'admettait ni la propriété personnelle ni le droit de tester, transposait ainsi dans la communauté civile l'unité mystique du bouddhisme. Ne vous étonnez pas qu'ils n'aient conçu ni la liberté, ni même la « charité. » Ce sont des idées individualistes. Ils en appelleront à la douceur, à

la résignation, et, comme le dit Schopenhauer dans ses admirables pages sur la Sympathie, « ils demanderont grâce plutôt que justice, nous ramenant à ce point de vue d'où les êtres apparaissent tous fondus en un seul. » De là, parfois, dans leurs romans ou leurs légendes, des coups de théâtre qui nous déconcertent. Il me souvient d'un conte tragique où, héroïquement trompé par la femme qui est en son pouvoir et ne veut pas lui appartenir, l'amant se glisse chez elle dans la nuit sombre et lui coupe la tête, croyant couper celle du mari. Le lendemain, pris d'épouvante, il accourt, se jette aux pieds de son rival, lui confesse son crime, lui tend son sabre ensanglanté. Mais le mari recule et s'écrie : « Comment pourrais-je tuer un homme qui l'aimait! » Représentez-vous ce qu'une telle scène, non préparée, soulèverait chez notre public de révolte et même de dégoût. Mais relisez le passage de Schopenhauer : « Si tu pouvais, par un effort de ta haine, pénétrer dans le plus détesté de tes adversaires et là parvenir jusqu'au dernier fond, alors tu serais bien étonné : ce que tu y découvrirais, c'est toi-même. Tu es cela! » Mari et amant se retirent tous deux dans un monastère bouddhiste.

Les plus humbles Japonais perçoivent sous les phénomènes de multiples correspondances. Leur sentiment de la nature est tel que si j'en voulais rendre l'acuité je le qualifierais d'égoïste. Ils chérissent dans le brin d'herbe ou le papillon ce qu'ils ont en eux-mêmes d'énigmatique et d'éternel. Leur langue renferme un mot intraduisible et dont le sens est indéfinissable : *giri*. Le giri, c'est l'obligation morale la plus ténue et la plus forte; c'est le fil invisible où deux cœurs sont joints, alors même qu'ils n'éprouvent l'un pour l'autre aucune tendresse. On se tue par giri, on fait le bien, quelquefois le mal, par giri. Le giri explique, excuse ou justifie des milliers d'actes dont le mobile nous échappe. Un jeune bonze propose à une courtisane de s'enfuir avec lui. Elle refuse et tous deux s'empoisonnent. On arrive, on les sauve, on demande à la femme pourquoi elle a voulu mourir. Est-ce par amour? Son amant n'était qu'un hôte de passage. Par misère? Elle secoue la tête et répond : « Le giri l'ordonnait. » On dirait qu'à certains momens, l'âme se reconnaît dans une autre âme et, passive, s'y abandonne à sa destinée.

Cette puissance de la sympathie les amène souvent à des vertus aussi belles, aussi pures que les vertus chrétiennes. Mais il y reste toujours de l'inexprimé. Le bouddhisme ignore l'effusion,

cette ivresse impétueuse et charmante du cœur qui s'ouvre un passage et se précipite en d'autres cœurs. Son évangile prêche le silence. Au Japon la douleur ne crie pas, l'amour ne s'épanche pas, le deuil sourit, l'abnégation se tait. L'isolement apparent des âmes qui m'a tant frappé sur la terre japonaise, je l'ai compris du moment où ces âmes ne formaient qu'une seule âme. Autant les Japonais aiment les longs bavardages et les complimens interminables, autant ils demeurent réservés sur tout ce qui touche au tréfond de l'être. Ils excellent à parler pour ne rien dire, mais sitôt qu'ils auraient à dire, ils refoulent les inutiles aveux et s'en remettent au mystère qui les identifie du soin de se faire entendre. Un résident européen me contait qu'il avait fréquenté pendant quinze ans un ménage japonais sans avoir jamais surpris entre l'homme et la femme le moindre témoignage d'affection. Tous deux, l'épouse déférante et silencieuse, le mari dédaigneux et taciturne, ne semblaient avoir de commun que le toit de leur maison. Ils ne mangeaient pas ensemble, ils ne sortaient pas ensemble, ils n'associaient ni leurs rêves ni leurs plaisirs. Cependant l'homme tomba gravement malade et fut bientôt moribond. « J'étais là, me disait mon compatriote, quand il sentit la mort. Il prit doucement la tête de sa femme et l'appuya un instant sur son épaule. Puis leurs yeux humides se rencontrèrent, et je n'ai jamais vu de plus beau regard d'amour. »

L'incroyable force de silence des Japonais imprime à leurs renoncemens la mélancolie du sourire, donne à leurs sacrifices un prolongement infini. Leurs âmes se créent des agonies exquises. Ils dissimulent leur sensibilité comme ils font de leur vraie richesse. Un Européen marié avec une Japonaise avait un fils que le frère de sa femme adorait. L'enfant mourut, et l'oncle maternel, qui chaque jour traversait Tokyô pour s'asseoir au chevet du petit malade, accueillit la triste nouvelle d'un hochement de tête et d'un demi-sourire. Rien, durant les deux jours qui précédèrent l'enterrement, ne trahit chez lui la moindre émotion. Mais la dernière nuit il pénétra dans la chambre mortuaire, et le père, qui du fond de son fauteuil semblait assoupi, le vit s'approcher du cadavre et brusquement éclater en sanglots.

Le Japon est plein d'histoires aussi simples que ses temples shintoïstes, et qui nous étonnent moins encore par leur sublimité que par l'aisance naturelle où les cœurs entrent dans le sublime. Je n'en veux citer qu'une : elle me paraît d'autant plus élo-

quente que les Japonais n'y trouveraient rien d'exceptionnel.

En 1812 un capitaine russe, Rikord, envoyé pour négocier le rachat du capitaine Golownin qui, l'année précédente, dans une exploration des Kuriles, était tombé au pouvoir des Japonais avec tout son équipage, s'empara d'une jonque et en retint le patron comme otage. C'était un armateur, du nom de Kahi, assez riche, et qui, sans appartenir à la classe des samuraïs, avait pourtant le droit de porter un sabre. Il fut emmené en captivité à Okhotsk, et sa famille le crut perdu. Son meilleur ami, désespéré de cette infortune que l'horreur des étrangers rendait pire que la mort, distribua ses biens aux pauvres et, comme nos saints au désert, se retira sur une montagne. Cependant les Russes, touchés de sa noblesse et de sa dignité, ramenèrent leur prisonnier, et Kahi rentra dans sa ville. Il y apprit ce que son ami avait fait. Il ne lui envoya point de messagers; il n'éprouva pas le besoin de le serrer dans ses bras; il ne songea pas à partager ses biens avec l'homme qui, pour l'avoir aimé, s'était appauvri. Mais ce Kahi comptait parmi ses enfans une fille que, depuis des années, il avait chassée de sa maison. Aux parens, aux amis qui l'avaient supplié de lui pardonner son inconduite, il avait toujours répondu que l'honneur le lui défendait. Tous les efforts s'étaient brisés contre sa décision irrévocable. Or il oublia la honte, il s'imposa de fléchir son orgueil puritain, il reconnut le sacrifice par le sacrifice, il rappela sa fille, ne doutant point, disait-il, que son ami le saurait un jour et comprendrait.

De tels sentimens émergent des profondeurs bouddhistes. Ils ont l'inexprimable beauté de ces fleurs de lotus qui s'épanouissent au crépuscule sur l'eau d'un étang solitaire. Oh! je sais qu'il y a de la vase dans l'étang! Je n'ignore pas que le bouddhisme japonais est mêlé d'impuretés ignobles; que ses prêtres sont trop souvent incultes ou scandaleux; et je ne pense pas que ses philosophes aient ajouté beaucoup à la gloire de la doctrine. Ils ont subi l'ascendant d'une métaphysique dont ils adoptèrent les conclusions bien plus qu'ils ne les enrichirent. Leurs douze sectes rivalisent d'arguties et de basse scolastique. Leur fameux apôtre Nichiren qui s'écriait : « Rien ne peut m'émouvoir si ce n'est d'être vaincu dans la discussion par un homme plus sage que moi, mais je ne crois pas que cet homme se rencontre jamais! » me produit l'effet, au point de vue intellectuel, d'un médiocre penseur. Le bouddhisme ne nous intéresse que vu ou

entrevu avec les yeux des humbles et des braves gens. Tout ce qu'il y a de grâce dans l'évangile du lotus, de mélancolie dans son pessimisme, de tendresse dans son désespoir, les Japonais en ont précieusement parfumé leur intimité, embaumé leurs vertus. Leur idolâtrie aux masques chinois n'a pas trop alourdi leur rêve. Ses superstitions grimaçantes ont des pieds légers qui ne meurtrissent point les cœurs. Un air doux et limpide circule autour de leurs autels. J'oublie l'horrible face du dieu Emma, pour me rappeler que ce roi des Enfers laisse un ou deux jours par an respirer les damnés. Il lui sera tenu compte de ces deux jours sur toutes les terres et dans tous les ciels! Et je ne me sens pas le courage de ne pas aimer la Kwannon au beau visage et aux yeux tristes, la Kwannon si chastement drapée, la divinité la plus populaire, la déesse de la Commisération.

IV

Shintoïsme et bouddhisme influèrent forcément l'un sur l'autre. Le shintoïsme tempéra l'ivresse bouddhiste et retint les Japonais aux pentes funèbres où d'autres peuples roulèrent. Son culte de la patrie leur fut une ancre dans la fuite éternelle de l'univers. Le bouddhisme corrigea l'indigence et la rusticité du culte primitif. Les deux religions se firent souvent, dans le même temple, des concessions réciproques, l'une se relâchant de sa simplicité campagnarde, l'autre de sa pompe voluptueuse et nostalgique. Ce fut l'alliance du savetier et du financier. Le financier y perdit un peu de sa tristesse, le savetier un peu de son entrain.

Mais bouddhisme et shintoïsme, que deviennent-ils dans la subite irruption des idées occidentales? Les découvertes de l'Europe infirment les concepts du shintô. L'active trépidation de la vie moderne dérange l'idéal du bouddhisme. La foi des Japonais n'est plus d'accord avec leur nouvel état. L'harmonie religieuse de l'empire est rompue. Que la science européenne s'amuse à retrouver des pressentimens de vérité dans les symboles topiques d'un vieux culte et des intuitions prodigieuses dans la métaphysique hindoue, ces divertissemens n'empêchent pas que notre civilisation par son indépendance à l'égard du passé, son respect de l'individu, ses progrès industriels, ses convoitises, ses instincts démocratiques et l'insolence de sa ploutocratie, ne contredise brutalement les principes de la société japonaise et n'en déchire

avec violence l'atmosphère religieuse. Cela est si vrai que le bouleversement politique du pays, comme toutes les révolutions où les âmes désemparées chassent sur leurs ancres, a provoqué des accès de mysticisme, suscité des visionnaires et des prophétesses.

Une femme nommée Miki, originaire de la sainte province du Yamato, se prétendit éclairée d'une soudaine illumination et entraîna des milliers de cœurs. Elle est morte depuis douze ans, mais sa bonne nouvelle s'est répandue par toutes les provinces. Le Ten-ri-Kyô, assemblage de conceptions bizarres et de dieux shintoïstes, a ses temples, sa légende miraculeuse, ses livres de révélations, ses mystères, ses orgies sexuelles, ses initiés. On y annonce qu'un temps viendra où le genre humain reconnaîtra le Japon comme son premier séjour, la prophétie de Miki comme la vérité divine. Alors une rosée céleste tombera sur le tertre verdoyant où les dieux générateurs Izanagi et Izanami célébrèrent leur nuit de noces. Et l'aveugle recouvrera la vue, le muet la parole, le sourd l'ouïe, le boiteux marchera, le lépreux guérira, et les fous se réveilleront de leur mauvais rêve. Prenez garde que ces prédications excitantes sont d'autant plus dangereuses qu'elles trahissent chez un peuple ébranlé dans sa foi séculaire et humilié par la conquête irrésistible de l'Occident, non seulement le désir d'une croyance et d'un soutien nouveaux, mais encore le besoin de surmonter l'humiliation et d'imaginer une mystique revanche.

L'espoir dont le Ten-ri-Kyô abuse les simples trouve un écho dans l'officine des écrivains et des philosophes. L'importation des ouvrages européens a produit une renaissance des études religieuses. Les travaux de France et d'Allemagne ont secoué çà et là l'ancienne torpeur des dignitaires bouddhistes. Mais en même temps que les Japonais apprennent à mieux connaître leur religion, ils en exigent la réforme. Le vieux bouddhisme pensif et triste les effraie comme s'ils craignaient d'avoir le sort du patriarche Daruma, de la secte Zen, lequel perdit ses jambes pour être resté trop longtemps en méditation. Ils veulent marcher, se hâter, courir, dépasser l'agile Européen. Ils rêvent d'un néo-bouddhisme qui serait « démocratique, empirique, optimiste. » De gros livres ont été publiés sur la matière. Et ce néo-bouddhisme optimiste, empirique, démocratique, m'a remis en mémoire certain néo-christianisme qui n'attesta naguère chez nos doux intellectuels que la ruine prétentieuse de l'esprit chrétien. D'ailleurs les Japonais, imitateurs incorrigibles, tiennent encore

plus au réformateur qu'à la réforme. La gloire de posséder un Martin Luther a tourmenté leur sommeil. « Si une religion relativement inférieure, telle que le christianisme, écrit l'un d'eux, a pu être régénérée par l'indomptable foi d'un Luther, que ne doit-on pas attendre du bouddhisme lorsqu'un semblable apôtre y portera sa flamme ! » — « Au point de vue religieux, dit un autre, la situation du Japon vis-à-vis du reste de l'univers est comparable au soleil. Les fondateurs de religions, comme le groupe des planètes, gravitent vers notre archipel. Nous affirmons qu'il sera le dernier champ de bataille où les dieux livreront leurs derniers combats. » Le néo-bouddhisme japonais, n'en doutez point, a reçu la mission providentielle d'unifier les croyances humaines et de donner au monde sublunaire une foi définitive. Je préfère encore la rosée du Ten-ri-Kyô à cette espèce de shintoïsme bouddhiste et lyrique. Mais l'une et l'autre expriment la même exaspération de vanité blessée et le même désarroi intérieur.

Seuls les Japonais qui se font chrétiens me semblent introduire dans leur vie une logique salutaire. Admettez un instant que nos maîtres nous imposent, sans que nous l'ayons jamais demandé, des institutions, des codes, des coutumes empruntés à l'Extrême-Orient et imprégnés de bouddhisme. Les plus résignés d'entre nous se prendraient le front à deux mains et s'écrieraient : « Sous peine que notre tête éclate, commençons par nous faire bouddhistes ! » Sociétés de bienfaisance, Hôtels-Dieu que visite l'impératrice, tribunaux où l'individu se réclame de ses droits, lois plus équitables, divorce plus malaisé, habitudes sociales et domestiques modifiées par le sentiment de la pudeur, ces institutions et ces nouveaux usages, tirés de l'Europe, sont tous marqués au coin du christianisme. Et cependant la religion occidentale ne paraît pas devoir s'introniser au Japon. Rien dans le bouddhisme n'y répugne absolument, si ce n'est peut-être ses analogies extérieures avec le catholicisme et sa ressemblance intime avec l'indiscipline protestante. Avez-vous remarqué que souvent une langue étrangère nous est d'autant plus difficile à bien parler qu'elle se rapproche davantage de notre langue natale ? Nos missionnaires n'arrivent point à convertir les musulmans qui ont presque mis au rang de leurs prophètes Jésus, fils de Marie. Mais le catholicisme avait surtout contre lui sa banqueroute sanglante sous les premiers Tokugawa, le déplorable souvenir

des moines espagnols et son titre de religion romaine, où l'orgueil national du Japon flairait une obscure menace. Ce n'est qu'à force de prudence, d'amour, d'intelligence aimable et libérale, de dévouement aux intérêts indigènes que nos missionnaires sont parvenus à former des confréries de catholiques excellens. J'ai rencontré parmi leurs catéchumènes des âmes où la noblesse chrétienne s'alliant à la politesse japonaise composait un tout rare et délicieux. Néanmoins la magnifique discipline dont notre Église a, depuis deux mille ans, maîtrisé tant de passions, remporté tant de victoires sur la chair humaine, résisté à tant d'assauts, inspire aux Japonais les plus intelligens le désir de lui emprunter sa pompe, ses dignités, ses processions, ses règles même pour raffermir l'autorité chancelante de leurs sectes religieuses. Et si leur idée fait honneur aux missionnaires français, dont ils proposent souvent l'exemple à leurs bonzes, c'est tout de même une étrange chimère que de vouloir « catholiciser » le bouddhisme, essentiellement anarchique.

Le protestantisme, lui, se crut plus de chances de réussir. Ce n'était point que son passé prouvât moins d'intolérance. En janvier 1843, un grand meeting de pasteurs se tint à Londres pendant la guerre de l'opium, la plus abominable qu'une barbarie civilisée ait jamais entreprise. Ils rendirent grâces à Dieu d'avoir permis que l'Angleterre, par les brèches ouvertes à son poison, eût frayé dans l'empire chinois des routes à l'évangélisme. L'Américain Richard Hildreth, qui cite le fait, ajoute : « Ni les lettres des missionnaires jésuites, ni l'histoire de leurs missions ne m'ont rien fourni de comparable à ce spécimen du zèle protestant. » Mais, Anglais ou Américains, les clergymen se présentaient aux yeux des Japonais comme les annonciateurs d'une religion nouvelle, optimiste, pratique, accommodée aux transformations du monde moderne, individualiste et telle que chaque peuple pût l'adapter à ses convenances et la modeler sur ses fantaisies. Leur assurance d'Anglo-Saxons et leur appareil scientifique aidèrent encore à leur premier succès. Beaucoup de ces pasteurs étaient des hommes distingués, professeurs, historiens, médecins, naturalistes. Leur chapelle avait des lumières de laboratoire. Les Japonais, charmés qu'on s'adressât à leur raison, s'empressèrent de feuilleter la Bible et conçurent une église nationale qui restituerait au christianisme son ingénuité galiléenne et qui même nous apprendrait à débrouiller, mieux que nous ne le fîmes, les pe-

tites difficultés de notre théologie. Mais il se produisit ce curieux phénomène que le protestantisme entre les mains païennes de ces nouveau-nés à la réforme, comme si sa logique interne échappait à tout régulateur, atteignit du premier coup le dernier terme de son évolution : le rationalisme. En 1893, dans une assemblée des presbytériens de Tokyô, on décida que les doutes qu'ils pourraient avoir de la divinité de Jésus-Christ n'empêcheraient point les pasteurs scrupuleux de rester en charge, car, disait-on, « si la foi en la divinité de Jésus était exigée, un grand nombre de ministres devraient abandonner leur chaire. » Il en fut de la religion protestante au Japon comme du parlementarisme qui, dans l'espace d'un jour, passa de la verdeur à la maturité et à la corruption. Le Japonais se couche protestant et se réveille rationaliste. Et je ne demanderais pas mieux que d'y applaudir, si j'avais confiance dans une raison aussi vite émancipée.

D'ailleurs, de toutes les tendances européennes, seule l'irréligion de nos esprits forts satisfait pleinement les parvenus et les nouveaux maîtres du pays. Les missionnaires se sont heurtés aux mêmes objections où se retranchent nos libres penseurs. Le Japon n'avait guère changé depuis le commencement du XVIIe siècle : seulement cette fois, la *Bible expliquée aux aumôniers du roi de Pologne* et la philosophie de Paul Bert avaient traversé les mers et débarqué du même paquebot que les apôtres. « La religion, n'étant en somme qu'un reste des âges barbares et incultes, ne saurait convenir à une époque où l'esprit humain est en pleine efflorescence. Tant qu'un pays demeure attaché à sa religion, ce pays ne peut prétendre ni à la civilisation, ni à la puissance, ni à la richesse. Les grands pays d'Europe et d'Amérique ont eu raison des entraves du christianisme. Il faut les féliciter de leur courage. La France et la Suisse ont enfin prohibé de leurs écoles tout enseignement de morale religieuse... » Qui parle ici? Est-ce ton ombre, ô pharmacien d'Yonville ? Est-ce un anticlérical des Batignolles ou de Pantin? Non, j'emprunte ces lignes à un article sur le vice constitutionnel de la morale religieuse paru en 1898 dans une revue japonaise qui fait autorité en matière d'éducation. Je crains que son auteur n'ait l'esprit un peu bien simpliste. Mais, comme ses compatriotes les politiciens ont cru de bonne foi par les exemples étrangers qu'il suffisait d'étrangler ses scrupules pour devenir un homme politique, le spectacle superficiel de l'Occident l'a persuadé qu'il suffisait d'étouffer les croyances reli-

gieuses d'une nation pour que cette nation devînt un grand peuple. Son opinion, les Japonais des hautes classes ne sont pas éloignés de la partager et de la professer. Les membres du gouverment et surtout ceux qui les gouvernent commencent à englober dans le même dédain christianisme et bouddhisme. Les doctrines de désintéressement les gênent aux entournures. L'élite intellectuelle du Japon meurt un peu chaque jour à la vie intime de sa race. J'aime, malgré sa rudesse, ce vieux proverbe de pêcheurs russes ou grecs, que c'est toujours par la tête que pourrit le poisson.

Le peuple, lui, ce réservoir de dévouement et de piété, ne paraît pas avoir encore trop ressenti le pouvoir desséchant des idées antireligieuses. Les Japonais n'ayant jamais pâti du fanatisme clérical ne souffriront peut-être jamais de l'autre, plus mortel. Mais si leurs maîtres imprudens finissaient par les détacher du culte des ancêtres et ruinaient en eux la « sympathie » bouddhiste, on aurait tout à craindre de ce peuple qui n'eut d'autre discipline morale que sa mélancolie et ses traditions. Heureusement la religion des aïeux, où le bouddhisme et le shintoïsme ont accordé leurs efforts, persiste au cœur de la foule avec une incroyable vitalité.

Du temps que j'étais à Tokyô, il se passa dans un village de l'Ouest une histoire qu'un témoin me conta et qui prouve non seulement comme en matière de religion les malentendus sont faciles entre Européens et Japonais, mais aussi combien le peuple, averti par son instinct de conservation, reste attaché au respect de ses morts.

Deux diaconesses anglaises étaient venues catéchiser ce village, et, selon leur habitude, pensèrent qu'un peu d'argent bien distribué aplanirait à leur parole le chemin des âmes. Elles trouvèrent une pauvre fille orpheline et endettée qui, moyennant dix francs par mois, se laissa toucher de la grâce. Les deux dames la baptisèrent, chantèrent des psaumes et, de prêche en prêche, promenèrent leur conquête. Mais un jour elles découvrirent dans un coin de son logis les tablettes funéraires de ses parens, ces tablettes sacrées dont la néophyte n'avait pas eu le courage de se défaire, dernier vestige et suprême objet de son idolâtrie. Les protestantes anglaises n'ont pas la tolérance coupable des jésuites. Elles signifièrent à leur catéchiste que si ces planchettes diaboliques ne disparaissaient de sa demeure, sa rente mensuelle

lui serait coupée. Toutefois elles lui donnaient à choisir, de les enterrer ou de les jeter à la rivière. La fille, qui comptait sur sa rente pour payer ses dettes, consentit au sacrifice. Le soir venu, elle se glissa dans un champ, mais, prise de terreur, elle abandonna le trou commencé et courut d'une haleine jusqu'au torrent où, les yeux fermés, elle lança les âmes de ses père et mère. On la vit. Le village connut la profanation. Personne n'avait jugé mauvais qu'elle se fît chrétienne, mais, de ce jour, tout le monde s'éloigna d'elle, et les enfans même évitèrent la réprouvée. Cependant les diaconesses, lasses de prêcher au désert, dirent à leur convertie : « Nous allons partir, et, maintenant que vous voici tout à fait chrétienne, vous comprendrez que nous réservions nos faibles ressources aux progrès de notre œuvre. » La fille fut atterrée. Elle revint trouver les dames et leur expliqua sa situation, et que, pour payer ses dettes, n'ayant plus que son corps qui lui appartînt, elle serait sans doute obligée de le vendre. Les Anglaises se récrièrent d'horreur, comme si les démons de la luxure les eussent assaillies. « Allez-vous-en, nature abominable! fille perdue! » La pauvre fille sourit, salua jusqu'à terre, et s'en alla tout droit à la maison de joie. Mais, bien qu'elle fût jolie, on ne voulut point l'y recevoir, car on savait son crime, et tous les hommes eussent déserté l'hôtellerie d'amour si l'enfant sacrilège en avait passé le seuil. Elle dut poursuivre sa route jusqu'au Yoshiwara d'une ville lointaine, où elle tremble encore qu'un hôte de son pays l'y reconnaisse un jour...

ANDRÉ BELLESSORT.

HELLÈNES ET BULGARES

LA GUERRE DES RACES AU Xe SIÈCLE

Gustave Schlumberger, de l'Institut. — *Un Empereur romain au Xe siècle : Nicephore Phocas*, 1 vol. in-4°, avec 4 chromolithographies, 3 cartes et 240 gravures dans le texte. Paris, Firmin-Didot. — *L'Épopée byzantine à la fin du Xe siècle :* t. I, *Jean Tsimiscès ; les Jeunes Années de Basile II ;* t. II, *Basile II le Tueur de Bulgares*, 2 vol. in-4°, ornés l'un de 777, l'autre de 633 gravures, toutes d'après des documens authentiques ; plus une vingtaine de gravures hors texte. Paris, Hachette.

I

Quand s'opéra, en 395, à la mort de Constantin le Grand, le partage de l'immense empire romain en deux empires, on eût pu croire que dans les limites de celui d'Orient, au moins dans ses provinces d'Europe, aucune race humaine ne pourrait disputer la prépondérance à la race grecque. Dans l'espèce de champ clos compris entre le Danube au Nord, l'Adriatique et la mer Ionienne à l'Ouest, la Mer-Noire et l'Archipel à l'Est, il n'existait que des débris de peuplades, pour la plupart établies de toute antiquité dans la péninsule balkanique, réputées autochtones et dont les anciens géographes nous ont rendu les noms familiers. A peine effleurées par la propagation de la langue romaine, il semblait qu'elles ne résisteraient point à la pénétration grecque, rayonnant à la fois de Constantinople et d'Athènes ; il semblait que toutes ces vieilles nations, qu'elles appartinssent au groupe illyrique ou

bien au groupe daco-thracique, Mésiens, Albanais, Dardaniens, Péoniens, Pélagoniens, Chaoniens, Molosses, etc., aux idiomes pauvres et rudes, n'entreraient enfin dans le grand courant de l'histoire et de la vie que par leur absorption dans l'hellénisme. Si ces Barbares n'avaient pu, en quatre siècles d'empire romain, devenir, comme les Ibères ou les Celtes, de vrais Latins, pourraient-ils se montrer aussi réfractaires à cette langue hellénique qui, depuis le VI[e] siècle avant notre ère, s'insinuait chez elles par tant de colonies grecques et par toutes les voies du commerce, qu'avaient parlée les rois de la Macédoine et de l'Épire encore barbares, les Philippe, les Alexandre le Grand, les Antipater, les Ptolémée la Foudre, les Pyrrhus; plus rapprochée de leurs idiomes qu'autre parler humain; une langue qui était à la fois celle de l'Empire, celle de l'Église et celle de la civilisation?

Il devait suffire, semblait-t-il, que les successeurs de Constantin le Grand maintinssent la frontière du Nord bien garnie de forteresses et de légions, rigoureusement fermée aux hordes asiatiques, pour que la péninsule tout entière, en quelques générations, devînt comme une Grèce immense, et que de la Save au cap Ténare on n'entendît plus que les sons de la langue de Platon. L'hellénisme avait, évidemment, toutes les chances de succès : nulle rivalité possible de la part de ces obscures tribus indigènes; la rupture avec la Rome italienne arrêtant net l'afflux de colons d'Occident; ceux mêmes que l'empereur Trajan avait établis en Dacie, les futurs Roumains, emportés par la première tourmente des invasions, dispersés en des lieux inconnus, évanouis de l'histoire, qui pendant des siècles ne saura même plus leur nom; enfin les provinces asiatiques du nouvel empire, de Trébizonde à la Syrie, de Smyrne à l'Euphrate, hellénisées depuis les temps alexandrins, offraient pour la complète hellénisation des provinces d'Europe un réservoir inépuisable d'hommes et d'énergies.

Le gouvernement qui s'installait dans la vieille cité de Byzance disposait des trois forces morales les plus puissantes qui eussent encore existé dans le monde. Il procédait à la fois de Rome, de la Grèce et de la Judée. Son souverain était l'héritier de Jules César, d'Alexandre le Grand et de Jésus-Christ. Son peuple était le peuple hellénique, et le peuple romain, et le peuple de Dieu. Il était même le seul peuple romain, du jour où la vieille Rome succomba sous l'invasion germanique. De ce jour-là

aussi le maître de Constantinople se trouva être le seul empereur chrétien, le suprême défenseur de la foi, l'*Isapostolos* (semblable aux apôtres) par excellence, le détenteur de toute orthodoxie religieuse comme de toute légitimité politique, le monarque type vers lequel tous les rois et tous les peuples barbares eurent les yeux tournés et les mains tendues, les uns pour lui demander la consécration de leur titre royal, les autres pour s'offrir en qualité de colons ou de soldats, presque tous pour solliciter de lui l'initiation à la foi du Christ. Tout ce qui avait existé de grandeur, de majesté et de prestige pendant quinze ou vingt siècles dans le monde entier s'accumulait, après la disparition de l'empereur de Rome et durant les longues éclipses de la papauté romaine, sur la tête du césar de Constantinople (1). Les artistes byzantins le représentaient sur des mosaïques à fond d'or, comme un saint ou comme un dieu, une auréole entourant son front; et l'éclat de cette auréole, dans l'imagination des peuples prosternés, était fait de la majesté formidable des rois assyriens, ninivites ou perses magnifiés dans la Bible, de la sainteté de David, de Salomon, de tous les prophètes, de tous les confesseurs et de tous les martyrs, des souvenirs imposans que rappelaient les noms de César, d'Auguste, des Flaviens et des Antonins qui avaient tenu le monde dans le creux de leur main.

Toute cette puissance de grandeur réelle ou de prestige, tout ce qui subsistait de la forte organisation romaine, l'action centralisatrice d'une administration perfectionnée, le formidable appareil de la marine de guerre et des légions, le rayonnement de la propagande religieuse, était mis par l'héritier de Constantin au service de l'hellénisme, si puissant déjà par la séduction de sa langue et son éblouissante supériorité de civilisation.

A la vérité, les sujets du souverain de Byzance se qualifiaient eux-mêmes de « Romains, » et non pas d'Hellènes, nom qu'ils réservaient à leurs ancêtres païens. Ils avaient comme perdu la conscience de leur nationalité réelle. Pendant longtemps, ils avaient admis que le latin fût la langue officielle; encore sous Justinien, les grandes compilations de droit furent rédigées en latin; mais c'est à partir de ce moment que les lois nouvelles (les *Novelles*) furent promulguées en grec; que sur les monnaies des empereurs les caractères grecs se substituèrent aux latins. Bientôt, dans la

(1) Voir *Empereurs et Impératrices d'Orient : I, l'Empereur byzantin,* dans la *Revue* du 1er janvier 1891.

longue liste des dignités byzantines, les vocables grecs tendent à réduire la place occupée par les antiques appellations romaines. Le souverain oublie ses titres d'*Imperator*, de *César* et d'*Auguste* pour adopter ceux de *Basileus* et d'*Autocrator*. L'empire d'Orient s'intitule toujours l'empire romain; mais c'est un empire de la langue hellénique. C'est à l'hellénisme que l'on convertit les groupes de colons transportés en Europe de provinces lointaines, les recrues étrangères qui commencent à affluer dans les légions, les aventuriers latins, germains, scandinaves, arméniens, arabes ou turcs qui sont venus chercher fortune à Byzance et s'y sont élevés aux premières charges civiles ou militaires. Tous ces groupes se sont si rapidement assimilés qu'ils en arrivent à donner des empereurs au monde hellénique : presque au début, toute une dynastie slave, dont les fondateurs sont deux paysans, *Istok* (la Source) et *Oupravda* (la Vérité ou le Droit), qui seront les empereurs Justin Ier et Justinien le Législateur (le nom romain de celui-ci étant presque une traduction de son nom slave). Plus tard une série de dynasties arméniennes.

A beaucoup d'égards, l'empire romain d'Orient ressemblait à l'empire ottoman qui lui a succédé : dans celui-ci, les plus ardens soldats du Prophète furent les janissaires, enfans chrétiens enlevés à leurs parens, et les « spahis, » anciens seigneurs terriens des pays slaves, grecs ou albanais, qui, pour conserver leurs fiefs byzantins sous le nom turc de *timars*, avaient embrassé l'islamisme. La plupart des hauts dignitaires et les plus célèbres grands-vizirs de Soliman le Magnifique furent des renégats européens. Les sultans eux-mêmes, Osmanlis par leurs pères, étaient de sang chrétien par leurs mères, esclaves géorgiennes ou arméniennes, captives russes ou italiennes. De même que dans l'empire ottoman quiconque parlait le turc et confessait le Prophète était réputé Osmanli, de même dans l'empire byzantin quiconque parlait le grec et faisait profession d'orthodoxie était réputé « Romain, » c'est-à-dire Hellène. A Byzance comme à Stamboul, l'empire reposait moins sur une race que sur une foi. Telle était la puissance d'absorption de l'hellénisme qu'il opérait une véritable transmutation des élémens ethniques les plus divers, hommes du Balkan, du Pinde, du Caucase, du Taurus et du Liban, Européens ou Sémites, Iraniens ou Touraniens. L'empire était comme un laboratoire où le « sang des races, » pour employer la forte expression d'un de nos jeunes romanciers, subissait, sous

l'action d'une mystérieuse chimie politique, un perpétuel travail de combinaison ou d'amalgame.

Tout ce travail s'opérait au profit de la race hellénique, qui cependant, dans les provinces d'Europe comme dans celles d'Asie, était dans le même état d'infériorité numérique que dans l'antiquité ou dans l'âge contemporain. Même aujourd'hui, le nom de « Romains » se perpétue dans la Roumélie, quoiqu'elle soit devenue presque entièrement bulgare, et dans le « pays de Roum, » quoique l'Asie-Mineure soit devenue presque entièrement turque.

Tandis que la Rome italienne n'a régné sur le monde occidental que pendant cinq ou six siècles, la Rome byzantine survécut à celle-là pendant près de mille ans, qu'elle put employer à consolider sur l'Europe orientale la prépondérance de l'hellénisme. Les Grecs avaient pris ainsi une telle avance sur toutes les races rivales qu'il semblait impossible qu'aucune d'elles pût jamais lui disputer la suprématie. C'est pourtant ce qui se produisit; sur leur propre domaine ethnographique et politique, le droit à l'empire, le droit même à l'existence leur furent âprement contestés.

II

Si l'on examine aujourd'hui une carte ethnographique de la péninsule des Balkans, même en assignant à celle-ci pour limites le Danube et la Save, au lieu d'une teinte uniforme consacrant le triomphe de l'hellénisme, on a sous les yeux la plus étrange bigarrure. Négligeons la teinte qui révèle la présence d'une population turque attestant la conquête ottomane de 1453. Les populations helléniques se présentent à nous en deux masses principales : l'une occupe la région qui cerne Constantinople; l'autre couvre le royaume actuel de Grèce, avec ses dépendances insulaires. Ces deux grandes agglomérations, autour des deux métropoles de Byzance et d'Athènes, seraient totalement isolées l'une de l'autre si, le long des rivages de la mer Égée, il ne courait comme un mince cordon de population grecque, par Salonique et la presqu'île à triple pointe de Chalcidique, par le littoral de la Macédoine.

En sorte qu'en dépit des chances d'expansion que lui assura pendant mille ans la puissance romaine mise au service de l'hel-

lénisme, les bénéfices qu'a réalisés celui-ci depuis les temps antiques apparaissent médiocres. Il a conservé la Grèce propre, celle de Périclès et de Léonidas. Il n'a gardé qu'une partie de cette Macédoine sur laquelle avaient régné les Philippe et les Alexandre. La Chalcidique et le rivage Nord de la mer Égée lui étaient acquis, plusieurs siècles avant notre ère, par ses colonies ioniennes. La seule acquisition nouvelle, c'est l'expansion au-delà des murailles de la primitive Byzance jusqu'à la Maritsa. Est-ce un résultat suffisant de tant de victoires remportées par d'héroïques empereurs et d'une royauté dix fois séculaire dont la splendeur éblouissait le monde?

Ce ne sont ni les Grecs ni leurs vainqueurs de 1453 qui, ethnographiquement, sont aujourd'hui les maîtres de la péninsule. Sur tout le versant occidental du Pinde jusqu'à l'Adriatique, la vieille race pélasgique des Skipétars, de ces Albanais, de ces Épirotes sur lesquels a régné un roi de langue hellénique, Pyrrhus, continue à parler ses vieux idiomes, très apparentés au grec, mais qui ne sont pas devenus du grec. Toutefois cette race ne rivalise pas et n'a jamais rivalisé pour l'hégémonie politique. Le fait nouveau, créé pendant les années ténébreuses du haut moyen âge, c'est l'apparition d'une race qui couvre le Nord de la péninsule, dans sa plus grande largeur, de l'Adriatique à la Mer-Noire et à la mer Égée, qui l'occupe en une masse compacte, à peine mouchetée çà et là d'enclaves hétérogènes. Dans le processus obscur de sa formation en tribus, puis en nations, elle s'est fragmentée en deux portions inégales : à l'ouest, une nation serbe, dont les Croaties, la Bosnie, la Rascie, l'Herzégovine, le Monténégro, la Dalmatie ne sont que des provinces; à l'est, plus homogène de religion, de civilisation, de sentiment national, les Bulgares.

A l'heure actuelle, ni la race grecque, ni la race serbe, ni la race bulgare n'ont pu se constituer en États adéquats à leur importance numérique. Il reste des Hellènes en dehors du royaume hellénique, des Serbes en dehors des États nationaux de Serbie et de Monténégro, des Bulgares en dehors de la double principauté bulgare constituée par les traités de 1878. Il est probable que, dans les circonstances les plus favorables à la constitution définitive de ces États, beaucoup de groupes nationaux ne pourront jamais se rattacher à leur centre naturel, mais seront absorbés par des races rivales; en revanche, des groupes hétéro-

gènes seront absorbés dans ces mêmes États : ce qui établit une sorte de compensation. A prendre la situation actuelle, l'importance respective des races chrétiennes qui aspirèrent autrefois à l'hégémonie de la péninsule peut s'exprimer par ces chiffres : environ 3 millions et demi de Grecs; environ 5 millions et demi de Serbes; environ 5 millions de Bulgares. Au total, 10 ou 11 millions de Slaves contre 3 ou 4 millions d'Hellènes. Ceux-ci ne forment que le tiers ou le quart de la population totale. On peut donc en tirer cette conclusion que la longue bataille de mille ans, durant laquelle toutes les chances et les plus efficaces moyens d'action se trouvèrent de leur côté, n'a pas été gagnée par eux : ils n'ont guère fait que maintenir leurs positions; ils restèrent en minorité dans un empire qui porta leur nom et dont leur langue fut la langue officielle. Dès les temps qui précédèrent la conquête musulmane, une seule race de la péninsule fut en mesure d'y disputer à la race grecque la prépondérance : ce fut celle des Slaves.

III

Quand les premiers échantillons, encore clairsemés, de cette race humaine apparurent sur le sol de la péninsule, comme maraudeurs, prisonniers de guerre, soldats mercenaires, colons rivés à la glèbe, ce ne fut même pas sous leur nom ethnique, ni dans des conditions propres à justifier la plus flatteuse de ses étymologies (*Slava*, la Gloire). Jusqu'au VIe siècle, c'est des brigandages des Antes et des Vendes que se plaignent les chroniqueurs byzantins, qui d'ailleurs les confondent avec les hordes non slaves sous l'appellation classique de « Scythes. » Il faut que les garnisons impériales aient fait une garde bien peu vigilante sur la Save et sur le Danube, ou que les annalistes byzantins aient prêté bien peu d'attention à ce qui se passait en ces régions reculées, car, du VIe au VIIe siècle, l'immigration des Slaves a pris d'étranges proportions. Les chroniqueurs grecs commencent à les connaître sous leur vrai nom, et leurs pages se remplissent alors des révoltes auxquelles se livrent ces intrus, de leurs complicités avec tous les ennemis de l'empire, Arabes ou Avars, de leurs entreprises audacieuses sur les plus fortes villes de la monarchie, Thessalonique et même Constantinople. C'est quand

l'empereur Héraclius fut obligé d'appeler en Asie toutes les légions « romaines, » d'abord contre les Perses de Chosroès, puis contre les Arabes, que les frontières d'Europe, assez mal gardées jusqu'alors, achevèrent de se briser, et que l'infiltration devient inondation. Deux grandes masses de Slaves apparaissent, l'une dans les provinces du Nord-Ouest, sous les noms de Serbes, Dalmates, Chrobates ou Croates; — l'autre, encore innomée, dans les provinces du Nord-Est. Celle-ci se forma de tribus étroitement apparentées aux Slaves russes : de Smolènes, frères de ceux qui bâtirent Smolensk; de Sévériens, comme ceux de la Desna; de Drégovitches, comme ceux qui cultivaient les rives du haut Dniéper et de la Düna, etc. L'appellation commune, le vocable national que ces tribus devaient porter dans l'histoire leur fut imposé par un nouveau ban d'envahisseurs, qui finirent par s'absorber en elles, ne laissant surnager sur l'amalgame en ébullition que leur propre nom. Dans la horde bulgare qui créa la Bulgarie, certains ethnologues, comme M. Ilovaïski, n'ont voulu voir qu'une tribu slave attardée, sur les bords du Volga et du Don, à mener la vie nomade avec les tribus finno-turques. D'autres, moins entichés de l'orgueil de race, les rattachent nettement à la famille finno-turque, au même titre que les Huns, les Avars, les Madgyars, et que les Turcs ottomans. Leur principal argument est qu'il a subsisté, jusqu'au XIIIe siècle, sur le moyen Volga, une autre nation bulgare, dont la capitale, Bolgary la Grande, détruite par les Tatars Mongols, a laissé des ruines encore aujourd'hui visibles : cette nation, reconnaissable aujourd'hui dans les tribus tchouvaches, aurait toujours présenté les traits caractéristiques de la race ouralo-altaïque.

Nous n'avons pas à discuter ici les deux thèses ethnologiques. Que les Bulgares primitifs aient été des Slaves purs, ou des Turcs slavisés ensuite au contact des tribus de la Mésie, c'est bien une nation slave, sans mélange d'élémens finnois dans sa langue, sans altération dans son type européen, qui s'est formée sur les rives du Danube pour se répandre ensuite dans les campagnes de la Thrace et de la Macédoine. Nous ne rechercherons même pas si les 9000 Bulgares, qui avaient poussé jusqu'en Bavière et qui y furent massacrés en 631 par ordre du bon roi Dagobert, parlaient une langue slave ou un idiome turc. Notons seulement que c'est vers la fin du VIIe siècle qu'Asparuch ou Isperich, chef d'une horde de ces Bulgares pri-

mitifs, franchit le Danube, subjugua les tribus slaves de la Mésie et livra bataille à l'empereur grec Justinien II. En 811, l'empereur Nicéphore, dans une vallée des Balkans, fut vaincu et tué par le roi bulgare Krum, qui du crâne impérial fit une coupe à boire la *zdravitsa* (santé). En 813, c'est l'empereur Michel Rangabé qui est battu à Anchiale. Krum dévaste la Thrace, immole des bœufs et des hommes, suivant « son rite profane ou plutôt démoniaque, » devant la Porte d'Or d'Andrinople; puis il enlève d'assaut cette ville et, après un grand massacre, transplante la population hellénique dans les pays danubiens. En 814, c'est l'empereur Léon l'Arménien qui est battu auprès de Mésembria (Misivri) : Krum emmène 30000 captifs chrétiens et ose mettre le siège devant Constantinople, sous les murs de laquelle il meurt mystérieusement, comme autrefois Attila, frappé d'un coup de sang ou d'un coup de couteau. Des rapports un peu meilleurs s'établirent entre les successeurs de Krum et les *Basileis* byzantins.

C'est alors que quelques effluves de civilisation hellénique pénétrèrent dans la sauvage Bulgarie et que les missionnaires, disciples des « apôtres slaves » Cyrille et Méthode, commencèrent à y répandre la foi chrétienne. Ils y rencontrèrent un étrange néophyte, le roi Boris ou Bogoris, qui, épouvanté, à ce que raconte la légende, par la vue d'un tableau représentant les terribles scènes du Jugement dernier, consentit à se laisser baptiser (860). Du même coup il devint l'allié de l'empereur Michel III et le reconnut pour son « père spirituel, » mais après s'être fait céder par lui la *Zagorie* de Thrace, c'est-à-dire le golfe de Bourgas, jusqu'alors âprement disputé entre les deux belligérans. Boris, célèbre auparavant par ses cruautés, serait devenu tout à coup, par la vertu du baptême, un prince très doux, très clément et très pieux. Il est le premier Bulgare dont l'Église nationale ait fait un saint. Une miniature du XIII[e] siècle le représente la tête ceinte d'une auréole sur une mosaïque à fond d'or. Sa réputation de piété se répandit jusqu'en Occident; car voici comment parlent de lui les *Annales* d'Einsideln : « Le jour, aux yeux du peuple, il s'avançait revêtu des ornemens royaux; mais, la nuit, il se rendait secrètement dans une église, se prosternait sur le pavé et, revêtu d'un cilice, se livrait à la prière. » Il abdiqua la couronne en faveur de son fils aîné et entra dans un couvent. Il en sortit pour détrôner ce fils incapable, puis il y

rentra, quand il eut fait proclamer roi son second fils, qui fut le grand Siméon.

Les Slaves du Nord-Est, — Serbes, Croates, Rasciens, Herzégoviniens, Dalmates, — s'établirent plus pacifiquement dans la péninsule; ils y auraient été appelés, au VIIe siècle, par l'empereur Héraclius, qui comptait faire d'eux le rempart vivant de l'hellénisme contre les Avars. Ils ne furent jamais pour Byzance des voisins aussi incommodes que les Bulgares. Tandis que ceux-ci formèrent, dès le IXe siècle, une grande monarchie militaire, les Slaves du Nord-Ouest se divisèrent en sept ou huit principautés, qui reconnurent volontiers la suzeraineté du Basileus; leurs chefs s'intitulaient *krals* (rois) ou *joupans* (comtes) et prenaient place dans la sacro-sainte hiérarchie byzantine sous le nom grec d'*archontes*. En revanche, tandis que la Bulgarie finit par professer tout entière la même foi chrétienne que les Grecs, la foi dite « orthodoxe, » les Slaves du Nord-Ouest, tiraillés entre l'influence ecclésiastique de Rome et celle de Byzance, se trouvèrent divisés par la religion. Aujourd'hui encore la plupart des Serbes sont de rite « orthodoxe », tandis que les autres Slaves du Nord-Ouest (du moins ceux qui n'ont point passé à l'Islamisme) sont catholiques. La langue qui leur est commune à tous, sauf quelques différences dialectales, dissimule sa réelle unité sous la variété des alphabets, celui des Serbes se rapprochant des alphabets russe et bulgare, tandis que leurs voisins de l'Ouest ont adapté à leur idiome l'alphabet latin. L'histoire a mis entre les Bulgares et les Slaves du Nord-Ouest encore d'autres différences : les premiers ont tous subi la domination ottomane, sous laquelle s'est maintenue leur unité ethnique; les seconds ont été disputés pendant des siècles entre les dominations turque, germanique et hongroise : c'est pourquoi ils n'ont pu constituer leur unité nationale et en paraissent encore très loin.

Durant les siècles du moyen âge, à cause de leurs divisions politiques ou religieuses, les Slaves du groupe serbo-croate ont rarement trouvé l'occasion de jouer un grand rôle. Suivant que triomphait la Grèce ou la Bulgarie, ils restaient vassaux du Basileus ou passaient sous la suzeraineté du « tsar » danubien. A plusieurs reprises s'élevèrent chez eux des rois puissans qui remportèrent des victoires; mais jamais, tant que la Bulgarie et la Hellade se disputèrent l'hégémonie, la race serbo-croate ne fut pour elles un compétiteur. Une seule fois elle parut sur le point

de saisir le rôle prépondérant; mais c'était quand l'empire grec, mortellement atteint par le coup que lui avait porté la croisade de 1203, achevait de se disloquer; quand la Bulgarie, un moment ressuscitée par une dynastie valaque, s'effondrait de nouveau dans l'anarchie; quand le conquérant destiné à triompher à la fois de l'hellénisme et du slavisme allait prendre pied à Gallipoli. Ce fut à ce moment de désagrégation universelle dans le reste de la péninsule que toutes les tribus serbes se trouvèrent réunies sous le grand Étienne Douchan (1331-1355). Il imposa son alliance ou son protectorat à cette même Bulgarie dont ses ancêtres avaient été les vassaux, conquit les provinces grecques du Nord jusqu'à la Maritsa et jusqu'à l'isthme de Chalcidique, s'étendit dans la Macédoine et l'Albanie. Estimant que le titre de *kral* (roi) ne répondait plus à un tel degré de puissance, il se proclama *tsar* (empereur) à la fois des Serbes et des « Romains, » et, pour mieux affirmer la grandeur de sa nation, mit à la tête de son Église non plus un simple archevêque, dépendant du patriarche de Byzance, mais un patriarche de Serbie qui marcherait l'égal de celui-là. A la fois grand guerrier et sage législateur, il crut qu'il lui appartenait de substituer à la race grecque et à la race bulgare également en déclin la race encore intacte et toute neuve des Serbes. Pour atteindre ce but suprême, il fallait que le nouveau tsar des Slaves et des « Romains » pût s'introniser dans Byzance, chassant du trône impérial l'héritier dégénéré de Constantin. Sans doute alors la péninsule serait devenue un grand empire serbe, le tsar-basileus Étienne Douchan se fût installé à Constantinople en interprète des lois de Justinien et de Basile le Grand, en défenseur de la foi orthodoxe contre le schisme latin et l'invasion de l'Islam, peut-être en restaurateur de la civilisation. Aux Ottomans déjà prêts à franchir le Bosphore, il eût, comme il le disait, opposé, ce que la race hellénique était maintenant impuissante à leur montrer, « une vraie nation et une vraie armée. » Peut-être le sort de l'Europe orientale eût été modifié profondément, au grand profit de l'humanité tout entière. Mais l'année même qui précéda celle de la descente des Turcs à Gallipoli, Étienne Douchan, campé avec un matériel de siège sous les murs de Constantinople, périt de mort subite (20 décembre 1355). On dit que ses *voïévodes* s'écrièrent : « A qui l'Empire ? » Cette question s'était bien souvent posée dans les siècles qui précédèrent cette période si courte de la puissance des Serbes : jamais, jus-

qu'alors, cette vaillante race n'avait été en état de la résoudre à son profit. Un seul jour l'occasion s'en offrit à elle ; mais ce jour n'eut pas de lendemain.

Les vrais compétiteurs à l'empire, dans cette lutte séculaire, avaient été la race grecque et la race bulgare. Plus d'une fois le destin sembla pencher en faveur de celle-ci. Plus d'une fois, à défaut de l'hellénisme défaillant, elle parut capable d'opposer aux ennemis de la foi orthodoxe « une vraie nation et une vraie armée. » Pas plus que la Serbie, elle ne parvint à accomplir sa tâche jusqu'au bout. La race grecque, retranchée dans la plus puissante forteresse continentale et maritime qu'ait connue le moyen âge, fit tête obstinément. Même lorsque tantôt toutes les provinces d'Europe, tantôt toutes celles d'Asie lui échappaient, elle garda Constantinople, qui lui permit, l'orage passé, de reconquérir les provinces. Après chacune de ces crises, la Ville, de son indestructible énergie, refaisait l'empire. De nouveau rayonnait d'elle sur le monde la splendeur de l'hellénisme. Ces hautes murailles de Byzance, que n'avaient pu forcer ni les Huns, ni les Avars, ni les Perses, ni les Arabes, au pied desquelles, avec le dernier soupir de Douchan le Grand, devait s'exhaler, en 1355, l'âme de la Serbie, arrêtèrent également l'élan des tsars de Bulgarie vers la domination de l'Orient. Tant qu'elles ne furent pas brisées par les canons monstres et les antiques béliers du sultan Mohammed II, les Turcs eux-mêmes ne furent que campés dans la péninsule, destinés sans doute à disparaître comme toutes les hordes asiatiques qui les y avaient précédés. Du jour où ils purent à leur tour s'établir dans l'enceinte de Byzance, ils cessèrent d'être une horde pour devenir un État.

IV

Les grandes époques de l'histoire des Bulgares furent : le siège de Constantinople, en 924, par le tsar Siméon ; la revanche qu'en prit l'hellénisme sous les empereurs Nicéphore Phocas, Jean Tsimiscès et surtout Basile II ; enfin la Bulgarie secouant de nouveau le joug byzantin, sous l'impulsion d'une dynastie de race valaque, conquérant à son tour les provinces grecques, se heurtant, par une imprévue combinaison des événemens, à la chevalerie latine, battant en rase campagne un empereur français

de Constantinople et un roi piémontais de Macédoine, redevenue pour quelque temps la première puissance de la péninsule pour retomber ensuite dans l'anarchie qui devait la livrer presque sans défense à la conquête ottomane.

Nous laisserons de côté cette troisième période, où pourtant notre propre histoire est intéressée par de tragiques épisodes. Nous nous en tiendrons aux deux périodes précédentes, que les belles publications de M. Gustave Schlumberger, — doublement précieuses par le texte et par la richesse des illustrations, — nous convient à étudier. Aussi bien ce sont celles où non seulement la question de l'empire, mais la question de vie ou de mort se débattit le plus âprement entre deux les races.

Le second fils de Boris, premier roi chrétien des Bulgares, Siméon, régna de 893 à 927. La puissance de cette nation atteignit alors à son apogée. La fusion entre le premier ban de colons slaves et la horde d'envahisseurs qui donna son nom à la contrée s'était accomplie. La Bulgarie n'avait plus qu'une seule langue : le slave ; une seule foi : l'orthodoxie. Cependant, au point de vue topographique, la Bulgarie était triple : il y avait la Bulgarie danubienne qui, au sud des Balkans, débordait sur la Thrace jusqu'à la Maritsa et jusqu'à Salonique ; il y avait une Bulgarie trans-danubienne s'étendant jusqu'à la Moravie et à la Pologne ; il y avait une troisième Bulgarie s'étendant sur la Macédoine et l'Albanie, sur les deux versans du Pinde, autour des lacs de Prespa et d'Ochrida, où la race conquérante se superposait ou se mélangeait à d'autres races, mais où la réalité d'une forte colonisation bulgare est attestée aujourd'hui par la présence de myriades d'habitans parlant encore l'idiome national.

En outre, depuis le VIIe siècle, la race slave, plus spécialement la bulgare, avait projeté dans toute la péninsule, jusqu'à la triple pointe du Peloponnèse, des essaims de colons assez nombreux pour qu'à un certain moment la race hellénique parût presque entièrement dépossédée de son sol natal. Ces essaims ont modifié dans des proportions considérables, mais parfois difficiles à préciser, le vocabulaire géographique de régions où les Thessaliens, Béotiens, Athéniens, Achéens, Spartiates, Messéniens, pouvaient se croire intangibles. En Thessalie s'étaient cantonnés les Véligostes, les Berzites, les Ézérites, dont les noms ne peuvent s'expliquer que par l'étymologie slave. L'ancienne Magnésie s'appelle Zagorie (*derrière la montagne*). En Albanie, il

y a une autre Zagorie, une Babagora (*Mont de la Bonne femme*), un Biélograd (*ville blanche*). Même aux portes d'Athènes, sur le territoire sacré d'Éleusis, le village de Zastani (*derrière la palissade*) dénonce la présence de colonies slaves. Le nom moderne du Péloponnèse, Morée, est peut-être slave (*Moré*, la mer, donc le pays maritime). Ce qui ne peut être contesté, pas plus pour le Péloponnèse que pour le reste de la Hellade, c'est la multitude des noms de lieux dans le genre de ceux-ci : Zagora, en Messénie; Véligosti, en Arcadie; Goritsa (de *gora*) près de Mantinée; Chelmos (*colline*), en Achaïe; quantités de localités appelées Boukovitsa, Lipovitsa, Oriéchova, Toplitsa, Doubovo, Tirnovo ou Tyrnavos (de mots slaves signifiant hêtre, tilleul, noyer, peuplier, chêne, épine); Prochod, Pescanitsa, Kaménitsa, Granitsa, etc. (passage, sables, pierres, frontière); Tourovo ou Tourani, Bobrovo, Vltchi, Medviédets, Iastrébitsa, Rakovitsa (buffles, castors, loups, ours, faucons, écrevisses). Ce qui ne peut être non plus contesté, c'est la quantité de Zagories, Slavinies, Sclavinies, Slavochorion (cantons des Slaves), qui se rencontrent à tout moment dans les textes historiques. Sur les pentes de l'âpre Taygète de Laconie se sont maintenues pendant des siècles deux belliqueuses tribus, les Ézérites (*ozéro*, lac ou marais) et les Milinges, que la *Chronique de Morée*, au XIVe siècle, qualifie de Slaves. Est-il donc étonnant qu'un Basileus du Xe siècle, Constantin Porphyrogénète, dans son livre sur les *Thèmes* ou *Provinces*, stupéfait de la transformation qui s'était opérée dans son empire, se soit écrié : « Ἐσθλαϐώθη πᾶσα ἡ χώρα ; tout le Péloponnèse est devenu Slave ! »

Si les *Slavinies* du Nord, établies en Mésie, en Thrace, autour de Salonique et en Macédoine, avaient été les élémens dont se forma l'empire de Bulgarie, n'était-il pas à craindre que les Slavinies de la Thessalie, de la Béotie, de l'Attique et du Péloponèse ne gravitassent vers le même centre d'attraction et que, par elles, le royaume des Krum, des Boris et de Siméon ne s'étendît jusqu'au Taygète et au cap Ténare? A la vérité, dès le temps de l'empereur Basile le Grand, l'action politique et religieuse de Byzance avait commencé à s'exercer parmi ces tribus païennes; de gré ou de force, au moins celles de la plaine, furent soumises à la perception du tribut et à l'autorité des *stratèges* (gouverneurs); presque toutes, sans renoncer à certaines superstitions apportées des pays du Nord, avaient dû abjurer les dieux paternels, Voloss ou Péroun, confesser la foi du Christ et subir

l'autorité des évêques et des monastères helléniques. Mais la Bulgarie elle-même, pour être devenue chrétienne orthodoxe, en était-elle moins l'ennemie de l'empire ? Qui pouvait affirmer que les Slavinies baptisées eussent oublié leurs liens de race et de langage avec les tribus danubiennes, également baptisées? Ainsi l'empire grec se trouvait menacé non seulement sur ses frontières du Nord, mais au cœur de ses provinces les plus incontestablement helléniques. L'ennemi était partout : au dedans, au dehors.

Le roi Siméon, auquel une telle puissance et de tels moyens d'influence venaient d'échoir, avait été, par ordre de son père Boris, élevé à Byzance. Il paraît même que, la couronne étant destinée au frère aîné, Boris entendit que ce second fils embrassât la vie monastique. C'est pourquoi un écrivain du xe siècle qualifie Siméon d'*apostat :* ce qui signifie sans doute *défroqué.* Siméon dut recevoir une éducation de moine, c'est-à-dire d'intellectuel. Il aurait étudié à Constantinople « la rhétorique de Démosthène et les syllogismes d'Aristote. » Il y devint un *Hémiargos*, c'est-à-dire un demi-Grec. Il eût mieux valu pour les Hellènes qu'il restât simplement un barbare. Le goût qu'il avait, durant son séjour d'études, contracté pour les choses byzantines, pour le luxe de la cour impériale, la vaisselle d'or artistement travaillée, les belles étoffes de soie, ne pouvait qu'aiguiser ses convoitises pour la possession même de Byzance.

La première guerre entre Siméon et l'empire grec n'eut point pour cause un aveugle esprit de conquête ou de dévastation, mais un conflit d'intérêts économiques. La Zagorie de Thrace, que s'était fait céder le roi néophyte Boris, comprenait, sur le golfe de Bourgas, les ports d'Anchiale, Mésembria (Misivri), Sozopolis (Sisiboli) et Bourgas. En outre, Istropolis desservait le bas Danube. Tous ces ports étaient devenus florissans, parce que leurs navires allaient se décharger aux quais mêmes de Constantinople, à l'endroit dénommé « entrepôts bulgares. » Une intrigue d'eunuques impériaux gagnés par deux marchands grecs furieux de la concurrence des barbares, fit transporter les « entrepôts » à Salonique : les vaisseaux de Siméon avaient donc à franchir le détroit des Dardanelles, à contourner deux presqu'îles, celle de Gallipoli et celle de Chalcidique, pour aller débarquer leurs marchandises à Salonique, où d'ailleurs ils furent bientôt en butte à d'autres avanies. Siméon fit entendre des protestations

qui ne furent point écoutées. En plein xe siècle, l'Orient put assister à une guerre de commerce provoquée par une lutte de tarifs. Siméon poursuivit cette guerre avec toute la férocité asiatique, dévastant la Thrace, enlevant des milliers de captifs et renvoyant ses prisonniers de guerre avec le nez coupé (888). Pour se défendre, l'empereur Léon VI, dit le Sage (le savant), eut recours à un expédient terrible : l'appel contre ces demi-barbares à de purs barbares, aux Madgyars, qui erraient encore dans les steppes du Nord. Presque dans le même temps, le roi de Germanie, Arnoulf, les appelait contre la Grande Moravie et Léon VI contre la Grande Bulgarie (893). L'ouragan des cavaliers ougriens passa, rejetant les Moraves sur les montagnes de Bohême, les Bulgares sur la rive méridionale du Danube, détruisant pour jamais le contact et la cohésion entre les races slaves du Nord et celles du Sud, pour dévaster ensuite l'empire grec aussi bien que l'empire allemand. Ce recours à des sauvages, païens ou fétichistes, contre le peuple orthodoxe des Bulgares, Léon VI a cherché à le justifier ensuite dans ces lignes quelque peu entachées d'hypocrisie : « La Providence envoyait les Madgyars pour que les Romains chrétiens ne fussent pas contraints à tremper leurs mains dans le sang des chrétiens bulgares. »

Les populations slaves chassées de la rive gauche du Danube vinrent grossir celles de la rive droite et donner une force nouvelle à l'expansion bulgare vers le Sud hellénique. Siméon, qui ne pouvait ignorer d'où partait le coup qui venait de le frapper, dut passer plusieurs années à se défendre contre les hordes hongroises, et Léon VI put mourir en paix, léguant à son fils mineur, Constantin Porphyrogénète, la dette des représailles. Sous cette minorité troublée, les Bulgares enlevèrent Andrinople et trois fois assiégèrent Byzance. Vainement les tuteurs du jeune Basileus, notamment l'usurpateur arménien Romain Lécapène, tentèrent de provoquer de nouvelles diversions barbares, par les Petchenègues, par les Khazars, par les Serbes. Le moment vint où Siméon, vainqueur des Magyars, dompteur des Serbes, maître de la péninsule presque entière, réduisit l'hellénisme à la possession de deux îlots, la Grèce propre et la capitale. En outre il avait jugé que le simple titre de prince (*knèz* ou *archonte*) ne répondait plus à sa puissance nouvelle; le titre impérial de « tsar, » qu'il ne pouvait demander au Basileus, il l'obtint facilement du pontife romain. Il en obtint également l'autonomie

religieuse, et, à côté du nouveau tsar, un patriarche de Bulgarie vint trôner dans Preslav la Grande. Restait à enlever Constantinople.

Siméon comprit qu'il lui fallait la coopération d'une puissance maritime et d'une flotte de guerre. Dégagé de tout scrupule par les exemples que lui avaient donnés les « empereurs semblables aux apôtres », il adressa une ambassade au sultan fatimite d'Égypte. Les Arabes donneraient par mer l'assaut à Byzance, par terre les Bulgares. Aux premiers, tout le butin de guerre ; au tsar Siméon, la possession de ce joyau unique : Constantinople. L'empereur Lécapène eut cette chance que ses vaisseaux capturèrent les ambassadeurs arabes qui revenaient avec les envoyés de Siméon. Il emprisonna les seconds, traita bien les premiers, se servit d'eux pour renouveler la paix avec le sultan, moyennant un tribut de 11 000 pièces d'or. Siméon se trouva seul au rendez-vous sur les glacis de Byzance. Les épaisses murailles et les tours altières, garnies de machines de guerre, balistes, catapultes, bombardes à lancer le feu grégeois, d'images saintes renommées par leurs redoutables miracles, l'aspect d'une infinie multitude de soldats et d'une foule immense lui donnèrent grandement à réfléchir. Il eut une entrevue avec Lécapène. Les écrivains grecs prêtent à celui-ci un discours émouvant, plein d'onction chrétienne, d'humilité évangélique et, en même temps, de fierté royale. En dépit de son usurpation, Lécapène n'en était pas moins le successeur d'Auguste et de Constantin, l'*Isapostolos*, auquel tant de nations chrétiennes, à commencer par la Bulgarie, devaient leur initiation à la doctrine de salut, le « père spirituel » de tous les rois et de tous les peuples. Peut-être cette majesté vieille de mille années en imposa-t-elle à la majesté nouvelle de Siméon, le prestige intellectuel du représentant de l'hellénisme au « demi-grec, » l'empereur éternel à l'empereur parvenu. Même un Napoléon a pu, en présence d'un César d'Autriche, tant de fois battu par lui, céder à de tels prestiges. Au surplus, Siméon et Lécapène devaient être alors également convaincus qu'il existait pour chacun d'eux une impossibilité : pour le Basileus de refouler la Bulgarie dans les marais du Danube ; pour le tsar de prendre la Cité imprenable. Ils se quittèrent sans avoir, semble-t-il, rien conclu. Les chroniqueurs racontent qu'au moment de la séparation, deux aigles planèrent sur la tête des deux souverains, qu'ensuite l'un des aigles prit son vol vers le

Sud et l'autre vers le Nord. De fait, il y avait maintenant deux empereurs, deux empires dans la péninsule. Immense était l'empire bulgare ; l'empire grec d'Europe n'était plus représenté que par deux groupes de territoires, comme enclavés dans les possessions de son redoutable voisin. Mais, en cette année 924, où se constata l'impuissance des Bulgares à se donner Constantinople pour capitale, il fut décidé qu'ils ne seraient pas le peuple impérial de l'Orient, les héritiers de l'ancien peuple-roi. Trois ans après, en 927, mourait Siméon.

Il n'aurait peut-être pas été indigne de la haute fortune qu'il avait rêvée. On peut lui reprocher ses emportemens de despote asiatique, ses atroces cruautés durant la guerre, la forfanterie qu'il apporta à se décerner, en vue de ces murailles qu'il ne pouvait enlever, une sorte d'apothéose impériale, forçant les populations grecques, « avec l'insolence habituelle aux Scythes, à l'acclamer Autocrator. » Mais par certains côtés, il rentre dans la famille de ces grands souverains à demi barbares qui se dévouèrent à civiliser leurs peuples; presque chaque nation européenne honore l'un d'eux comme son premier initiateur : saint Vladimir de Russie, saint Étienne de Hongrie, Clovis ou Charlemagne chez les Francs.

Sous le tsar Siméon, la civilisation intellectuelle de Byzance dut pénétrer assez profondément la Bulgarie. Comme son savant confrère de Constantinople, Constantin Porphyrogénète, Siméon avait le goût des lettres; il s'entoura d'une cour de beaux esprits; il encouragea les plus instruits de ses sujets à composer des traductions, des adaptations, des anthologies de la littérature byzantine. Il faisait traduire en bulgare, par le pope Grégoire, la *Chronique* de Malalas ; par l'évêque Constantin, les *Discours* de saint Athanase contre les Ariens; il se laissait dédier par Jean l'Exarque son *Explication des Évangiles* et son *Tableau de la Création* ou l'*Œuvre des Six Jours*. Il patronnait une vaste compilation des Pères de l'Église. Les disciples de Cyrille et Méthode, chassés de la Grande Moravie par l'invasion madgyare, lui apportaient de précieux manuscrits ou composaient pour lui des ouvrages, comme les sermons, panégyriques et *Vies des Saints*, par Clément; la *Vie de saint Méthode*, par Gorazd ; l'*Invention des Lettres slaves*, par le moine Chrabr. Lui-même aspirait à la gloire littéraire: il écrivit le *Flot d'Or*, anthologie de saint Jean Chrysostome. Ses flatteurs le comparaient à « une délicate abeille

qui butinait le suc de toutes les fleurs pour le répandre sur ses boïars. »

Siméon avait installé sa capitale à Preslav-la-Grande, autrefois Marcianopolis, aujourd'hui Eski-Stamboul, naguère encore misérable village de trois cents masures, perdu au milieu de ruines immenses. Là, dans un mélange de byzantinisme raffiné et de luxe barbare, il cherchait à imiter de loin l'imposante étiquette de la cour hellénique et la splendeur monumentale de Constantinople. Si imparfaite que fût cette imitation, elle suffisait à émerveiller ses sujets. Jean l'Exarque, dans la préface de son *Tableau de la Création*, s'abandonne à une description enthousiaste de Preslav-la-Grande :

« Celui qui, arrivant de loin, entre dans la première cour du palais tsarien reste surpris; lorsqu'il approche des portes, sa surprise se traduit en questions multipliées. Entre-t-il dans la cour intérieure, il voit, des deux côtés, de splendides bâtimens, construits en pierres, revêtus de bois polychromes. Il voit de hauts palais, des églises, avec des sculptures de pierre et de bois, des peintures sans nombre; à l'intérieur, tout resplendit de marbre, de bronze, d'argent et d'or, avec un tel éclat qu'on ne sait où aller chercher des points de comparaison. Car l'étranger, dans son pays, n'a peut-être vu que de misérables huttes couvertes de chaume. D'admiration, il reste muet, comme pétrifié. Que s'il entrevoit le prince, quel spectacle ! Le prince trône en vêtemens brodés de perles, avec des colliers de monnaies à son cou, des bracelets aux poignets, ceint d'une ceinture de pourpre. A ses côtés siègent ses boïars décorés de chaînes d'or, de ceintures et de bracelets précieux. De retour chez lui, l'étranger, si on l'interroge sur son voyage : « Qu'as-tu donc vu là-bas ? » répond : « Je ne sais comment vous raconter tout cela : vos yeux seuls pourraient vous donner l'idée d'une telle splendeur ! »

V

Siméon avait désigné pour lui succéder le plus jeune de ses fils, Pierre, un enfant en bas âge, exposant ainsi son empire à tous les risques d'une longue minorité. En présence des Madgyars et autres nomades toujours menaçans sur la frontière danubienne, des roitelets serbes et croates courant aux armes, des

provinces insurgées, des frères aînés en révolte, des boïars redevenus souverains dans leurs châteaux forts, la couronne tsarienne et l'unité nationale eussent également péri sans l'habileté et l'énergie du régent Soursouboul. Contre tant de périls, celui-ci résolut de tenter un rapprochement avec les Grecs et de signer le traité que l'orgueil de Siméon s'était refusé à conclure. Il obtint de l'empereur Lécapène la reconnaissance du titre tsarien de son jeune maître et du patriarcat autonome. En outre, le Basileus accorda en mariage au tsar Pierre sa petite-fille Maria. Suivant l'usage, elle prit un nom nouveau, d'un heureux augure pour les deux peuples : celui d'Irène (la Paix).

Ce traité et ce mariage valurent aux deux empires quarante années de trêve. Avec une tsarine grecque installée à Preslav, la civilisation hellénique devait conquérir en Bulgarie un ascendant que n'avaient pu lui assurer toutes les victoires de Siméon. La jeune épouse n'avait pu quitter sans un serrement de cœur l'existence confortable, embellie par le luxe, les arts et tous les plaisirs de l'esprit, que lui avait assuré le Sacré-Palais. « Sa joie, dit un chroniqueur, était mêlée de tristesse ; elle était triste de renoncer à ses parens bien-aimés, à ses demeures royales, à la tendresse de ses proches; elle se réjouissait de ce qu'elle était la femme d'un roi et de ce qu'on l'acclamait souveraine des Bulgares ». La politique byzantine se garda de négliger les liens qui unissaient la maison régnante de Bulgarie et l'influence qu'y pouvait exercer cette fille d'empereur livrée comme en ôtage aux barbares. « Plus d'une fois, dit un chroniqueur byzantin, Irène vint de Bulgarie à la Ville visiter son père et son aïeul ; la dernière fois, elle fit le voyage avec ses trois enfans ». En Bulgarie même, elle dut être une protectrice pour les milliers de sujets grecs, artistes ou gens de métier, que les Krum et les Siméon, après le sac des villes romaines, avaient transplantés dans les bourgades de la Mésie. Elle dut contribuer à un nouvel essor de la littérature bulgare, presque tout entière empruntée ou compilée de la grecque : c'est vers cette époque qu'aux rédactions de caractère ecclésiastique qu'avaient encouragées Siméon s'ajoutèrent les œuvres d'un caractère laïque telles que la traduction du *Roman d'Alexandre le Grand*, du *Roman de Troie*, des contes sur *Varlaam et Josaphat*, sur le *Tsar Sinagrit et Akir le Sage*, sur *Salomon* et *Kitovras* (le Centaure), sur *Hélène la Belle*, qui plus tard passèrent du bulgare dans la littérature naissante de la Russie.

Toutefois, sous le vernis de culture hellénique, subsistait dans toute sa rudesse la Bulgarie primitive. Quand, sous l'empereur Tsimiscès, deux princesses issues de la tsarine Irène vinrent pour épouser les petits-fils de Constantin Porphyrogénète, ce ne fut pas sur quelque véhicule d'élégante fabrique byzantine, mais sur un char à l'antique mode scythique, aux roues de bois pleines et aux essieux grinçans, comme les *arabas* d'aujourd'hui, que les paranymphes les amenèrent à Constantinople. Dans la Bulgarie, riche en moissons et en troupeaux, la vie devait être large, mais dénuée de tout confort. Rude était le paysan bulgare ; plus rude encore le boïar de province.

La puissance et la même cohésion de l'État bulgare avaient tenu presque uniquement à l'énergique personnalité de Siméon. Elles ne devaient pas lui survivre. Sous le tsar Pierre, très pieux, très doux, sans talent ni ardeur militaires, la monarchie se démembra. Un de ses boïars, le comte ou *comite* Sischman, de Tirnovo en Mésie, alla s'installer, avec ses quatre fils, les *comitopouli* comme les appelèrent les Grecs, dans un château fort de l'Ouest. Il sépara de la Bulgarie danubienne la Macédoine et l'Albanie, y fonda une sorte de Bulgarie du Pinde, plus guerrière, plus féodale, plus nationale de sentiment, plus antigrecque que celle dont Preslav-la-Grande était la capitale. Plus d'un boïar dut l'imiter en des proportions plus modestes. Partout s'émancipait la féodalité, partout se restaurait l'autorité patriarcale des chefs de clan. Une autre cause de désagrégation, ce fut la propagation en Bulgarie de l'hérésie manichéenne, qui, du pope Bogomil, y prit le nom de *bogomilisme*. En s'attaquant à l'Église nationale incarnée dans le patriarcat, elle affaiblissait l'État ; elle tendait même à désagréger la nationalité. On a remarqué que lors de la conquête ottomane, la plupart des Slaves qui montrèrent de l'empressement à embrasser l'Islam étaient des Bogomiles.

VI

L'anarchie où était retombée la Bulgarie tenta l'ambition d'un empereur grec, Nicéphore Phocas, le premier tuteur des jeunes porphyrogénètes Basile II et Constantin VIII. Il estima facile de reconquérir au moins la Bulgarie tsarienne, la Bulgarie du Danube. Il ne réfléchit pas qu'achever la ruine de cet État qui, si affaibli qu'il fût, constituait encore un rempart à l'hellénisme contre les

hordes du Nord, c'était ouvrir à celles-ci les chemins qui les mèneraient au cœur de la monarchie grecque. Il n'eut aucun égard aux liens de famille et de religion qui avaient existé entre les deux maisons souveraines. Il ne vit pas qu'en même temps qu'une mauvaise action il faisait une mauvaise affaire. Lors du traité conclu entre Soursouboul et Romain Lécapène, le premier avait stipulé le paiement annuel d'une pension ou d'un tribut par la cour de Byzance. Lorsque les envoyés du tsar, en 967, vinrent réclamer l'argent, Nicéphore les fit rosser et chasser. Puis il envahit la Thrace et la reconquit jusqu'aux Balkans. Restait à subjuguer la Bulgarie danubienne. Nicéphore, comme autrefois Léon VI, fit appel aux barbares du Nord. Les barbares du Nord étaient alors les Russes, encore païens. Leur chef suprême, le prince de Kiev, était Sviatoslav, digne héritier des anciens wikings northmans qui avaient groupé en un embryon d'État les tribus des Slaves russes. Ce « roi de mer, » enchanté d'une telle aubaine, descendit le Dniéper avec dix mille guerriers embarqués dans des canots monoxyles. Il enleva Dorostol (Silistrie) et saccagea Preslav, qui semble ne s'être jamais relevée du désastre. Une fois installé en Mésie, trouvant le pays « abondant en toutes sortes de biens, » il refusa d'en sortir. Nicéphore Phocas n'avait donc abouti qu'à se donner pour voisin un empire slave qui s'étendait maintenant de la Baltique au Danube, et qui pouvait rallier à lui tous les Slaves groupés ou épars dans la péninsule des Balkans. Avant qu'il eût rien pu tenter pour réparer une erreur si funeste à l'hellénisme, il fut assassiné par l'amant de sa femme, un Arménien comme lui, Jean Tsimiscès (969). C'est à celui-ci, devenu empereur par son mariage avec la veuve impériale, qu'incombait la tâche ardue de déloger de la Mésie les Russes victorieux. Il leur prit Dorostol après une série de combats acharnés qui forment une véritable épopée. On en trouvera l'attachant récit dans les pages de M. Schlumberger. Un traité s'ensuivit entre l'empereur grec et le prince des Russes. Ceux-ci jurèrent, par leurs dieux Péroun et Voloss, de garder fidèlement la paix avec Byzance. La Bulgarie mésienne, si âprement disputée, resta le butin de guerre du Basileus. Quant à Sviatoslav, à la remontée du Dnieper, il fut attaqué par les Petchenègues, nomades de race turque, « mangeurs d'insectes, » massacré avec tous les siens, et son crâne servit de coupe à ses vainqueurs.

Jean Tsimiscès fit sa rentrée à Constantinople dans un triomphe à la romaine. Le tsar de Bulgarie, Boris, petit-fils du grand Siméon, fils d'une princesse impériale de Byzance, dut suivre à pied le char de l'empereur; puis, devant le peuple de la capitale, il dut se dépouiller de tous les attributs souverains, diadème, chlamyde de pourpre, brodequins rouges (*campagia*). Il fut ensuite promu à une des plus hautes dignités du palais, celui de *magistros*, tandis que son frère Romain, fait préalablement eunuque, obtenait un rang élevé dans la domesticité impériale. Il semblait que le triomphe de l'hellénisme sur son plus redoutable rival fût définitif et complet.

Il n'en était rien. La Bulgarie du Pinde restait intacte. Le *comite* rebelle, Sischman, était mort, peut-être empoisonné par son quatrième fils Samuel. Des quatre *comitopouli*, deux avaient été tués à la guerre, le troisième fut assassiné par ce même Samuel, qui prit en main le pouvoir. Pendant quarante années, il devait régner sur les cantons bulgares, serbes ou albanais qui composaient la Bulgarie occidentale. Celle-ci fut un empire bulgare à peu près comme l'État byzantin, avec ses provinces albanaises, slaves, arméniennes, syriennes, était un empire grec. Le souverain pontife de Rome, toujours empressé à faire pièce à celui de Constantinople, avait décerné à Samuel la couronne royale. Pourtant celui-ci ne méritait guère plus les faveurs du pape que celles du patriarche, car on l'accuse de ménagemens excessifs pour l'hérésie bogomile: à tel point que celle-ci, l'hérésie bulgare par excellence, la vraie « bougrerie », semblait être devenue la religion nationale de la Bulgarie de l'Ouest, également rebelle aux deux orthodoxies, en révolte contre tous les pouvoirs légitimes. L'État fondé par Sischman tenait la Serbie par les forteresses de Belgrade et Nisch; la Bulgarie danubienne par Sofia, Pernik et une trentaine de châteaux forts; la Macédoine par Skopia (Uskub) et Kiüstendil; l'Albanie par Bitolia (Monastir), Biélograd (Bérat) et Janina. Le nouveau roi s'intitulait successeur d'Alexandre le Grand et de Pyrrhus, qu'il considérait sans doute comme des Slaves. Il avait installé sa capitale à Prespa, sur une petite presqu'île et sur un îlot rocheux du lac, où l'on voit encore aujourd'hui les ruines d'une porte, de palais, d'églises. A Ochrida, située sur le lac du même nom, « la ville aux cent ponts », la « Venise albanaise, » il avait réinstallé le patriarcat national.

A la faveur des troubles qui suivirent la mort mystérieuse de

Tsimiscès (10 janvier 976), Samuel conquit la Bulgarie danubienne, envahit la Thessalie et emporta Larisse. Du sac de cette ville il rapporta un triple butin : pour sa capitale, les reliques de saint Achille, auquel il éleva une église dans Prespa; pour le peuplement de ses domaines, des milliers de captifs; pour lui-même, une belle Grecque, qu'il épousa. L'empire bulgare se relevait plus vaste, plus guerrier, plus redoutable à l'empire grec qu'il ne l'avait été à l'apogée du règne de Siméon. Seulement le centre s'en était déplacé de l'est à l'ouest, de la plaine mésienne à la montagne albanaise, de Preslav-la-Grande à Prespa. A part Constantinople et la Grèce propre, il ne restait en Europe à l'empire romain que les villes et districts de Philippopolis, Andrinople, Salonique et la province de Dalmatie, avec Raguse, Zara, Spalato et Durazzo.

VII

Telle était la situation de l'hellénisme quand eut lieu, après deux règnes d'empereurs-tuteurs, l'avènement définitif des deux petit-fils de Constantin Porphyrogénète, Basile II et Constantin VIII (976). Le premier était alors âgé de seize ans et le second de treize. Depuis un nombre presque égal d'années, puisqu'ils avaient été couronnés au berceau, ils régnaient nominalement. Ils allaient régner effectivement pendant un demi-siècle environ, le premier jusqu'en 1025, le second jusqu'en 1028. Une concorde toute fraternelle unissait les deux jeunes empereurs, grâce peut-être à l'extrême différence des esprits et des tempéramens. Constantin semble avoir été absolument insignifiant. C'était un Basileus quelconque, comme il s'en rencontre dans la longue série des souverains byzantins, ami du repos, résigné aux interminables cérémonies et liturgies du palais, bon à être peint sur une mosaïque à fond d'or avec le diadème en tête et le globe du monde dans sa dextre. Il ne parut qu'une fois sur les champs de bataille, et préféra sans doute mener avec des courtisans, eunuques, prêtres et moines, artistes ou philosophes, la vie d'un roi fainéant au fond du « palais gardé de Dieu. » Il rappelle beaucoup son aïeul, le studieux et sédentaire Porphyrogénète, et son père, le débonnaire époux de la belle Théophano.

Basile II, au contraire, semble avoir hérité l'esprit d'aventure,

l'infatigable activité, la passion et le talent de la guerre, l'héroïsme chevaleresque de ses deux tuteurs Nicéphore Phocas et Jean Tsimiscès. Comme eux, il passa sa vie dans les camps, guerroyant tour à tour et sans relâche au Nord et à l'Est, contre les Slaves et les Arabes, ne se reposant de ses campagnes d'Europe que par d'audacieuses algarades en Arménie, Anatolie et Syrie. Il appartient à cette série de Basileis guerriers, aussi braves que nos preux de l'Occident, mais ayant sur eux cette supériorité de posséder une science de la guerre. Dans toutes les crises que traversa l'empire grec apparaissent des souverains de ce type héroïque. Il n'est donc pas équitable de nous représenter la monarchie byzantine comme une succession de dégénérescences, de neurasthénies et de décadences : ce qui rendrait d'ailleurs inexplicable qu'elle ait pu survivre dix siècles à l'empire romain d'Occident. Parallèle à la série des rois fainéans, longue est la série de ces empereurs-soldats, qui contre les Goths, les Huns, les Avars, les Madgyars, les Allemands, les Slaves, les Perses, les Arabes, conduisirent les légions à la victoire ou, souvent, payèrent d'une mort glorieuse leur défaite. Elle commence au rude Marcien, l'époux mystique de l'impératrice-vierge Pulchérie, celui qui faisait répondre à Attila : « J'ai de l'or pour mes amis et du fer pour mes ennemis; » elle se continue par Héraclius, vainqueur des Perses, par les Comnène, dont la bravoure chevaleresque émerveilla les guerriers latins ; elle ne se termine qu'avec le dernier des Paléologue, Constantin Dragazès, qui périt sur la brèche de sa capitale et, dit la chanson grecque, fut « enterré sous les lauriers. » C'est dans cette glorieuse lignée d'empereurs que s'inscrit Basile II. C'est à ses mains qu'était confié le glaive de l'hellénisme contre le bulgarisme de nouveau triomphant.

M. Schlumberger a pris soin de réunir tous les textes qui permettent de faire revivre, avec plus de précision que ne l'autorisent ordinairement les chroniques et hagiographies byzantines, la personnalité physique et morale du champion de la race grecque.

Au physique, un « front vaste et proéminent ; » des yeux « qui lançaient des éclairs; » un cou, des épaules, des bras bien musclés. Et remarquons cette particularité, que Basile II partage avec Napoléon : « Une taille au-dessous de la moyenne. » La parole, ajoute Psellos, était « brève, abrupte, inculte plutôt que raffinée. » Une miniature du XIe siècle, que M. Schlumberger a

reproduite dans son volume sur Nicéphore Phocas, représente Basile II en costume de guerre. Cette image a toute la valeur d'un portrait contemporain. Au-dessus de l'empereur, se dégageant de l'azur, apparaît le Christ suspendant une couronne sur la tête de son fidèle champion. A droite et à gauche des archanges, portant la main aux armes de celui-ci; les effigies des saints guerriers de l'empire, Démétrius de Salonique, saint Georges, les deux Théodore, etc. Aux pieds du souverain sont prosternés, rampant sur les genoux et les coudes, suivant le protocole, des courtisans grecs ou les ambassadeurs des nations vaincues. L'empereur, la lance dans la main droite, le glaive dans la gauche, nous apparaît comme un guerrier vigoureux, aux traits fermes et sévères. La barbe est toute blanche. En tête, la couronne avec l'auréole. Le torse, élégant et svelte, est emprisonné d'une souple cuirasse en mailles d'or; sous la gorge, une fibule ornée d'un rubis retient le manteau léger qui flotte sur les épaules. Une tunique de pourpre violette, à large bordure d'or, descend jusqu'aux genoux. Les jambes sont guêtrées de bleu, les pieds chaussés des *campagia* ou brodequins de pourpre rouge. Tel se présente à nous « Basile, fidèle au Christ, Basileus des Romains. »

Pour la lourde tâche qu'il avait assumée, il tendit tous les ressorts de son énergie personnelle comme il tendait tous les ressorts de l'empire. Rien qui pût le détourner de l'œuvre à laquelle il s'acharnait. Point de luxe inutile : à peine quelques joyaux sur ses vêtemens d'apparat, de pourpre aux teintes sombres, quand il devait paraître en public et recevoir des ambassadeurs étrangers. Tout le reste de ses joyaux dans les coffres du fisc, dans le trésor de guerre. Point de cour parasite : même les philosophes et grammairiens, pour lesquels son aïeul le Porphyrogénète avait été un protecteur et un confrère, disparurent du palais. « Il n'avait, affirme Zonaras, aucun penchant pour les hommes de science et dédaignait l'instruction, qu'il considérait comme un bavardage inutile. » Reste à savoir si la science et l'instruction de ce temps, c'est-à-dire la scolastique byzantine, auraient pu empêcher Constantinople d'être mise à sac par les Bulgares. Enfin, un point sur lequel insiste M. Schlumberger, c'est que l'élément féminin, cause de tant de révolutions byzantines, est totalement absent de cette histoire. « Par une exception à peu près unique, Basile II semble n'avoir pas été marié. » Il laissait à son frère le soin de reproduire la race impériale comme il lui laissait la tâche de pré-

sider aux cérémonies de la vie de cour. En sa prime jeunesse, il s'était, assure Psellos, « livré sans pudeur, publiquement, aux plus folles orgies; il avait eu mainte liaison amoureuse; il avait adoré la société de ses compagnons de fête. » Brusquement le sentiment de sa responsabilité, le danger de l'empire, le transformèrent. Ce fut une conversion totale, comme celle qui marqua le réveil de Charles XII. Désormais plus de vin, plus de viande, et le coucher sur la dure. Basile II affecta la simplicité du soldat, qui met tout son luxe dans ses armes, et l'austérité d'un moine militaire. Nos Templiers et nos Hospitaliers, en leur âge héroïque, auraient pu l'adopter comme prototype. Yahia, un chrétien de Syrie qui écrit en arabe, nous dit : « Toute sa vie il ne but et ne mangea que le strict nécessaire... Jamais il ne se laissa aller à aucun confort. » Des deux frères, il fut le véritable empereur. Seul il dirigea le gouvernement, la diplomatie, la guerre. S'il édicta des *Novelles*, ce fut surtout en vue d'organiser les forces militaires de l'empire, de protéger contre les envahissemens des grands et des églises la terre des petits propriétaires, parce que cette terre était une sorte de fief, et que chaque fief faisait vivre un *miles* (*stratiotès*). Si on peut l'accuser d'avidité fiscale ou le louer de sa stricte économie, s'il laissa en mourant cette formidable encaisse métallique de 200 000 livres d'or, c'est que, pour avoir une bonne armée toujours prête à combattre, il faut un trésor de guerre toujours plein. Les prédécesseurs de Frédéric II, les Hohenzollern de la vieille Prusse, en savaient quelque chose. Cette parole « brève, abrupte, inculte, » c'est la voix du commandement. Le chroniqueur Zonaras affirme qu'il « préféra toujours être craint plutôt qu'aimé de ses sujets... Il ne pliait ni devant les lois ni devant les coutumes, n'en faisait qu'à son plaisir... Il allait droit au but, ne connaissant pas d'obstacles... Il n'employait dans le conseil et l'expédition des affaires que des gens sans naissance et sans instruction, auxquels il ne dictait que des dépêches écrites dans le style le plus rude, sans aucun souci de la forme. » Zonaras, ici, doit exagérer, par dépit de voir dédaigner ses pareils. Psellos expose les mêmes idées, mais sous une forme beaucoup plus équitable : « Ses secrétaires étaient des hommes obscurs, de mince éducation, mais sa correspondance fut toujours des plus brèves, si simple et tout à fait sans apprêt qu'elle n'exigeait pas de grandes capacités chez ses collaborateurs. Toujours il se refusa à écrire avec recherche, ou à user d'un style

fleuri. Il dictait lui-même toutes ses lettres, ne disait pas un mot de plus qu'il n'était nécessaire. » Donc Basile II avait simplement le défaut de dédaigner la diffusion pompeuse chère aux lettrés de Byzance comme à la chancellerie chinoise. Empereur, il affectait l'*imperatoria brevitas*. Après tout, ce n'était pas avec des subtilités de grammairiens que l'hégémonie de la race grecque pouvait être préservée. Le péché mignon de l'hellénisme, c'est d'avoir été trop beau parleur et trop brillant disputeur; en 1453, c'est parce que le dernier Paléologue ne put faire prévaloir la vertu militaire sur « le bavardage inutile » qu'il ne trouva que cinq mille neuf cent soixante-treize Grecs pour affronter autour de lui le suprême assaut.

La belle miniature du XIe siècle nous présente un empereur à barbe blanche; c'est que la guerre que Basile II soutint contre les Bulgares, commencée par lui presque à son avènement, ne se termina que quand il eut près de soixante ans. Elle dura donc près d'un demi-siècle. D'ailleurs les batailles bulgares ne sont qu'une partie de l'épopée militaire de l'empereur Basile. Durant tout son règne il lui fallut courir des champs de bataille d'Europe à ceux de l'Asie. Il eut à défendre contre les Allemands et les Arabes de Sicile les dernières provinces que l'empire grec eût gardées en Italie, à lutter sur la Mer-Noire contre les Russes; il dut livrer bataille à des stratèges usurpateurs entraînant dans leur rébellion les légions romaines d'Anatolie, réduire à l'obéissance les dynastes de l'Arménie, dompter les sauvages tribus du Caucase, qui, en notre siècle, firent tête aux meilleures troupes de Nicolas Ier et d'Alexandre II, tenir en respect le khalife de Bagdad, battre les armées du sultan d'Égypte, assiéger les places fortes des émirs syriens. Telle campagne de Basile qui en quelques semaines l'amenait, avec quarante mille fantassins montés sur des mules, du fond de la Bulgarie sous les murailles d'Alep, mérite d'être étudiée par les hommes du métier. Qui sait si, quelque jour, pour tel plan de campagne qui aurait pour point de départ les frontières russes et pour objectif celles de l'Égypte, l'audacieux raid du printemps de 995 ne deviendra pas d'actualité?

VIII

De tous les exploits de Basile II nous ne retiendrons ici que ses guerres contre les Bulgares. La lutte entre les deux races

européennes qui se disputèrent la domination de la péninsule balkanique est autrement importante pour l'histoire du monde que les dernières convulsions des empires arabes prêts à se dissoudre. Par malheur, si les affaires d'Asie, à cette époque, nous sont bien connues grâce à la richesse des sources orientales, il n'en est pas de même pour les affaires d'Europe. M. Schlumberger ne se lasse pas de dénoncer l'indigence et la misère des informations byzantines. Soit que les chroniques les plus importantes de cette époque ne soient pas arrivées jusqu'à nous, soit que les historiographes de la Ville n'eussent d'attention que pour les menus incidens du Palais et de l'Église, soit qu'ils aient cédé, comme Zonaras, à un esprit de rancune contre un Basileus contempteur des « philosophes, » ces événemens d'une importance capitale pour la race grecque nous restent très mal connus. Ce sont des informations vagues, décousues, sans précision, que M. Schlumberger a eu la plus grande peine à classer en leur rang chronologique, grâce à quelques dates que lui ont fournies les écrivains arabes ou syriens, Basile II, héritier de Jules César, a négligé de nous laisser des « Commentaires, » et l'hellénisme semble avoir témoigné d'une étrange indifférence pour le plus héroïque de ses champions.

Le tsar Samuel était déjà vieux quand le Basileus de vingt-six ans se présenta pour lui disputer ses conquêtes; toutefois il avait conservé toute son audace et toute l'âpreté de ses ambitions. Il profita, pendant des années, de ce que l'empereur était occupé en Asie par la terrible révolte des stratèges Bardas Phocas et Bardas Skléros, pour renouveler ses incursions en Thessalie. En 986, traversant de nouveau cette province, il se disposait à envahir le Péloponnèse, où ses émissaires avaient sans doute travaillé les Milinges et Ezérites de Laconie. Tout à coup, nous le voyons rebrousser chemin vers le nord. C'est que sur son flanc l'armée impériale, commandée par Basile II, s'était mise en mouvement. Remontant la Maritsa, longeant les pentes du Rhodope, elle avait évidemment pour objectif la grande forteresse bulgare de Srédetz ou Triaditsa, aujourd'hui Sofia. Basile II avait déjà franchi la Porte Trajane et le défilé où passe aujourd'hui le chemin de fer de Philippopolis à Sofia et que parcourait une voie romaine. Il avait mis le siège devant Srédetz lorsque Samuel, accourant du midi à marches forcées, bloqua l'armée assiégeante, la réduisit à la famine et la contraignit à faire retraite. Lorsqu'elle repassa la

Porte Trajane, elle fut, dans le défilé, assaillie par les Bulgares en embuscade. Le camp byzantin tomba entre leurs mains, avec tous les bagages, le trésor de l'armée, la tente même du Basileus et les insignes impériaux, L'Autocrator n'échappa qu'à grand'-peine au carnage. Il est probable que des généraux et dignitaires byzantins, irrités des façons autocratiques du jeune souverain, mécontens de le voir assumer le commandement suprême au lieu de respecter la tradition des rois fainéans, mirent quelque négligence à éclairer l'armée, à soutenir le prince. L'un d'eux, au récit de Skylitzès, « estima que, si Basile réussissait à vaincre les Bulgares dans cette première expédition, il en serait encouragé à n'en plus jamais faire qu'à sa tête, à commander toujours en personne, à ne plus jamais consulter ni lui ni les autres lieutenans : c'est pour cette raison qu'il s'efforça de faire échouer l'expédition. » Les disgrâces que prodigua Basile II, dès son retour à Constantinople, donnent créance à ces assertions.

Un poète grec de ce temps, Jean le Géomètre, dans sa pièce intitulée *le Désastre des Romains dans le défilé bulgare*, s'écrie : « O forêts, ô montagnes funestes, ô sinistres amas de rochers parmi lesquels les fauves bondissent sur les cerfs aux abois! O Phaéton, toi qui guides le char du soleil, raconte ces événemens à la grande âme de César. Dis-lui que le Danube a conquis la couronne de Rome. Dis-lui de voler à ses armes. Car, hélas! les lances bulgares sont victorieuses des flèches romaines. »

Il se passa dix ans avant que Basile II, absorbé par les révoltes d'Asie, où sa couronne et sa vie étaient en jeu, pût songer à prendre sa revanche. Samuel enleva Durazzo, sur l'Adriatique, sans doute pour mieux assurer ses communications avec les ennemis de l'empire grec en Italie. Vladimir, kral de Serbie, vaincu par Samuel, devint son gendre et son vassal. Le tsar de Bulgarie battit l'un après l'autre les faibles contingens, les « petits paquets » que pouvaient lui opposer les lieutenans auxquels Basile avait dû confier ses forces d'Europe. Tandis que le Basileus était à Antioche, dit le Syrien Yahia, Samuel, « cet homme belliqueux qui ne connaissait pas le repos, » s'était mis à reprendre les villes qui lui avaient été enlevées par les Byzantins. A la fin de 995, il avait surpris et battu, près de Salonique, une armée grecque. L'année suivante, comme il venait de dévaster l'Attique et le Péloponnèse, il fut lui-même surpris, de nuit, à un gué du Sperchios, par le *magistros* Nicéphore

Ouranos. Ce fut, paraît-il, une véritable tuerie, un « bain de sang » pour les légionnaires romains; le vainqueur rapportait à Constantinople 1 000 têtes coupées et 12000 prisonniers. Le tsar, après s'être dissimulé sous des tas de cadavres, put à grand'-peine, par des chemins de bêtes fauves, gagner la région du Pinde. Basile II profita de la victoire de son lieutenant pour reconquérir non seulement la Thessalie et Durazzo, mais la majeure partie de la Bulgarie danubienne, jusqu'à Viddin.

La Bulgarie des montagnes de l'Ouest restait le morceau de résistance. Avant qu'on pût s'y attaquer, onze ans se passèrent encore, tandis que Basile consolidait sa puissance en Asie, complétait ses armemens ou, durant les années 1000 à 1004, les plus obscures de ce règne dans les annales byzantines, conquérait les places bulgares de la frontière, comme Berrhœa (Verria), Servia (Silvidtsé), Édesse de Macédoine (Vodéna), Vidyni (Viddin), Dorostol (Silistrie). Dans la désagrégation de son empire, Samuel retrouvait parfois toute son audace : durant l'été de l'an 1003, sur les derrières des troupes impériales occupées au siège des places danubiennes, en pleine fête de la « Dormition de la Vierge, » il surprit et saccagea Andrinople, que le prompt retour de Basile le contraignit d'évacuer. Les Byzantins le payaient de retour : comme il essayait de secourir Skopia (Uskub), assiégé par eux, il fut surpris à son tour, perdit quelques milliers d'hommes et dut fuir, abandonnant les richesses de son camp, Le chute de Skopia entraîna la conquête de la basse et moyenne Macédoine. On voit que le cercle se resserrait autour du massif montagneux, des villes royales d'Ochrida, Prilep et Prespa, qui formaient le dernier refuge et comme le réduit de la monarchie bulgare.

Ce fut une guerre de plateaux ou de défilés, comme en ont connu les généraux ottomans chargés de réduire les tribus albanaises ou le Monténégro, féconde en surprises et en retours de la fortune, harassante pour les troupes impériales, irritante pour le conquérant. Samuel en était réduit à éviter les batailles rangées. Il se contentait de barricader les défilés. C'est contre une de ces passes fortifiées, celle de Cimbalongou (mot évidemment valaque), sur la route de Sérès à Melnik, que se heurta de front, en 1014, l'armée de Basile II. Devant la vigoureuse résistance que lui opposait le tsar, le Basileus pensait à la retraite, lorsqu'un de ses lieutenans découvrit un défilé secondaire qui permettait de

tourner la formidable position. Les Grecs firent alors un grand massacre des Bulgares, et Samuel ne dut la vie qu'au dévouement de son fils. Quinze mille des vaincus tombèrent entre les mains de l'empereur. Les chroniqueurs byzantins racontent qu'il fit crever les yeux à tous, sauf à un captif par centaine, qui, simplement borgne, se chargerait de conduire les aveugles à leur souverain. Quand cette effroyable procession parvint à la forteresse de Prilep, où s'était réfugié Samuel, le vieux tsar en éprouva un tel saisissement qu'il tomba à la renverse. Il mourut deux jours après.

M. Schlumberger voudrait pouvoir douter de la véracité du récit byzantin. Assurément ce récit a un air de légende : on l'a déjà lu dans d'autres annales. Mais il ne faut pas oublier qu'à Byzance même, comme dans la Chine d'aujourd'hui, on était prodigue de supplices atroces, et que celui de l'énucléation des yeux était fréquent, surtout entre compétiteurs au trône et même entre membres de la famille impériale. Sous le vernis d'une civilisation raffinée, la férocité asiatique cohabitait avec la dureté romaine. D'ailleurs Asparuch, Krum, Siméon, Samuel, avaient-ils été des conquérans si doux? En notre siècle même, à la lumière de la publicité européenne, un empire chrétien, qui rappelle à beaucoup d'égards celui de Byzance, n'a-t-il pas vu s'accomplir une action non moins abominable que celle que les chroniqueurs grecs attribuent à leur souverain? Après l'écrasement de l'armée italienne à Adoua, le 1er mars 1896, douze cents (quatre cents suivant d'autres témoignages) de ses *askaris* ou soldats abyssins tombèrent aux mains des vainqueurs. Quand le conseil de guerre délibéra sur la peine applicable à leur prétendu crime de trahison, l'empereur Ménélik, assure-t-on, se prononça pour une sentence relativement humaine; l'impératrice Taïtou exigea l'application intégrale de la peine édictée par la loi. En conséquence, les *askaris* prisonniers subirent une mutilation atroce : à chacun d'eux, avec de mauvais coutelas, on amputa la main droite et le pied gauche. La plaine voisine d'Adoua fut couverte de débris humains. Les trois quarts des suppliciés succombèrent soit à leurs blessures, soit au tétanos. Le plus petit nombre fut recueilli par les soins des Italiens. On estimera sans doute que l'empereur chrétien du xe siècle peut invoquer, à titre de circonstances atténuantes, les cruautés commises par l'empire chrétien du xixe.

Dans les deux cas, la raison d'État semble l'avoir emporté

sur tout sentiment d'humanité. L'impératrice d'Éthiopie entendait empêcher à l'avenir tout embauchage de soldats abyssins, comme Basile II se proposa de décourager par la terreur toute résistance. Il atteignit son but. Par la mort de Samuel la monarchie bulgare se trouve disloquée. D'autres exécutions suivirent, — gens décapités, aveuglés, empalés, — exécutions aussi terribles que celles qu'ordonnèrent ensuite les sultans ottomans. Le plus souvent, Basile II se contentait de transplanter en Asie les garnisons prisonnières. C'est pourquoi il existe aujourd'hui en Arménie des cantons bulgares. L'auteur anonyme des *Conseils et Récits*, un grand seigneur byzantin du XI[e] siècle, après avoir raconté comment Basile II « vainquit les soldats de ce parfait guerrier, de ce chef expérimenté qui avait nom le roi Samuel, » ajoute : « Après la mort du roi Samuel, tous les autres Bulgares durent se rendre au Basileus et furent réduits en esclavage, grâce à l'astuce, au courage, à l'énergie d'un homme : Basile le Porphyrogénète. »

Samuel eut pour successeur le fils de la Grecque qu'il avait enlevée à Larisse : donc un *Hémïargos*. Ce demi-Grec, Gabriel-Romain, fut assassiné par son cousin Vladislav. Celui-ci prit le titre de tsar, mais ne réussit pas à commander l'obéissance. Il vit les impériaux enlever Bitolia, Prilep, le château du légendaire héros des Serbes Marko Kraliévitch, Ochrida, où siégeait le patriarche et où se conservait le trésor du royaume. Il finit par se faire tuer sous les murs de Durazzo (1018).

Dans cette Bulgarie en détresse, deux partis se formèrent : l'un pour la soumission au Basileus, l'autre pour la lutte à outrance. A la tête du premier, le patriarche David, la tsarine Marie, veuve de Vladislav, les boïars de la cour et de la plaine. Pour les inciter à la soumission, Basile accueillit avec clémence les chefs qui mettaient bas les armes; peut-être leur confirma-t-il leur situation terrienne, comme firent plus tard les sultans ottomans, qui, parmi les *joupans* serbes ou les *boïars* bulgares, nommèrent des *aghas* et des *beys*. Mais désireux d'avoir les chefs sous sa main, à Constantinople, Basile leur conféra des dignités antiques, telles que *protospathaires* ou *patrices*. Quand la tsarine-veuve Marie lui amena ses trois fils et ses six filles en bas âge, plus neuf autres enfans de la famille tsarienne, il l'accueillit avec douceur et prit sous sa protection cette famille tragique, cette famille digne des anciens Atrides, où les orphelins du tsar régicide Vla-

dislav se confondaient avec ceux du tsar assassiné. Basile dut même protéger Marie contre les ongles des filles de ce dernier. Celui que l'admiration ou la terreur des peuples avait déjà surnommé *Bulgaroctone*, « le Tueur de Bulgares, » n'interrompit point, pour de si futiles incidens, sa tournée impériale à travers le pays conquis, faisant ses entrées triomphales dans les métropoles tsariennes des Bulgares, trônant dans leurs palais, garnissant de ses soldats leurs citadelles, de colons grecs ou arméniens leurs campagnes, encaissant leurs trésors. Dans la presqu'île et les îlots où s'élevait la cité royale de Prespa, il bâtit deux forteresses, dont l'une s'appela *Basilida* et dont l'autre a laissé des ruines désignées sous le nom slave de *Grad* (la Ville).

Outre le parti de la soumission, il y avait celui de la résistance. Il était surtout composé des boïars de la montagne, des chefs de clan bulgares, serbes ou albanais. Deux d'entre eux, en leurs nids d'aigle perchés sur les cimes inaccessibles, arrêtèrent longtemps les légions : Frujine, sur le Tomor, près de Bérat, à 2 600 mètres d'altitude; Ivatch ou Ibatzès, sur le Vrokhotos. Le premier, réduit par la famine, dut capituler : Basile le reçut à merci et le nomma capitaine dans sa garde. L'autre, après avoir fait une soumission nominale, se révolta de nouveau. Un hardi partisan, à la faveur des fêtes de l'Assomption, pénétra jusqu'à son aire, l'enleva presque au milieu des siens, lui creva les yeux et, faisant de son corps un rempart contre les flèches, vint le déposer vivant aux pieds de l'empereur. Basile, jugeant Ivatch indigne de clémence, l'enferma dans un cachot. Un troisième, Nikolitsès, tour à tour traître au tsar et au Basileus, tour à tour pris ou évadé, essayait de perpétuer, comme chef d'une bande de *haïdouks*, un royaume errant de Bulgarie. Lui aussi finit par apporter sa soumission ; mais Basile, irrité de ses multiples trahisons, lui accorda seulement l'hospitalité d'une prison.

Basile, par les garnisons placées dans les forteresses, par les colonies grecques ou asiatiques implantées dans le pays, établit son pouvoir dans ces réfractaires montagnes avec une solidité que n'avait obtenue avant lui aucun de ses prédécesseurs chrétiens, qu'après lui n'obtinrent jamais les sultans de Stamboul.

La tournée impériale, domptant les superbes, relevant la race grecque si longtemps opprimée, se poursuivit à travers la Thessalie, la Phocide, la Locride, la Béotie, l'Attique. Ce qui semble donner son vrai caractère à cette guerre de cinquante ans

contre la nation rivale, le caractère d'une guerre de races, c'est que le pèlerinage de l'empereur aboutit à l'Acropole d'Athènes. Le Parthénon, l'œuvre quinze fois séculaire d'Ictinos et Callicratès, devait resplendir alors de la claire magnificence de ses marbres, des sculptures encore intactes de ses frises et de ses métopes, de la glorieuse théorie de ses Panathénées. Les Vénitiens, les Turcs et les Anglais n'avaient point encore passé par là. L'éternelle jeunesse du temple d'Athéné, après quinze siècles écoulés, se maintenait en sa fraîcheur première. Le seul changement qui s'y fût opéré, c'était sa transformation, dès le ve siècle, en église chrétienne. Le culte de la vierge Marie avait simplement succédé au culte de la vierge Pallas. La double sainteté de ce lieu attirait en pèlerinage les Hellènes et les barbares d'Occident. Dans ce sanctuaire éternel de la race grecque s'agenouilla l'empereur victorieux, Arménien d'origine, Hellène par le langage et par le cœur. C'est en langue grecque que retentirent les chants d'église qui remerciaient de ses victoires les nouveaux Olympiens. De joyaux et de vases sacrés arrachés au trésor d'Ochrida il enrichit le temple de la Panaghia, de la Notre-Dame d'Athènes, ainsi que l'appelèrent par la suite les croisés d'Occident et les barons français de l'Achaïe. Un triomphe à la romaine attendait le Basileus dans l'autre ville sainte des Grecs, la cité de Constantin. Traîné par des chevaux blancs, précédé des chars où s'étalaient les trésors de Prespa, de Prilep et d'Ochrida, escorté de la longue procession de ses prisonniers bulgares, boïars du Danube, du Rhodope et du Pinde, parmi lesquels la tsarine, veuve de Vladislav, les filles du tsar Samuel, tout un troupeau de petits princes et princesses, l'empereur fit son entrée dans Sainte-Sophie. Toutefois les triomphes des empereurs byzantins, tout humilians qu'ils fussent pour les vaincus, n'avaient point la férocité des triomphes romains d'autrefois. Le bourreau n'attendait pas dans quelque Tullianum les chefs au courage malheureux. Quand ils avaient défilé, peut-être chargés de chaînes, mais qui étaient d'or, sur l'arène de l'Hippodrome, on les invitait courtoisement à occuper des places d'honneur sur les gradins et à contempler la suite du spectacle. Catherine, une des filles du tsar Samuel, après avoir orné le triomphe de Basile II, épousa plus tard Isaac Commène et devint « impératrice des Romains. »

La domination byzantine sur la Bulgarie reconquise ne fut pas trop dure. Du moins elle ne le fut pas plus que pour les sujets

de race grecque. Il n'y avait plus de Bulgarie, mais seulement des provinces « romaines » soumises à des *stratèges*. Le patriarcat bulgare était aboli, mais il subsistait un métropolite d'Ochrida relevant du patriarche de Constantinople, et le « très saint archevêché de Bulgarie, » maintenu à Ochrida, conserva tous ses privilèges et immunités. Les impôts qu'avaient levés les tsars nationaux, Siméon et Samuel, ne furent point modifiés ; ils continuèrent à être perçus en nature : par joug de bœufs, un *modius* de blé, un *modius* de millet et une cruche de vin. Basile II, dit un chroniqueur, « avait ordonné que l'ancien ordre de choses serait partout maintenu. » Ce fut seulement quand les sages ordonnances du Bulgaroctone furent rapportées par ses successeurs que les premiers symptômes de mécontentement et de rébellion se manifestèrent dans le pays conquis. Le « Tueur de Bulgares » n'en avait pas moins assuré, pour cent soixante-sept ans, l'hégémonie de la race grecque dans la péninsule.

Il ne survécut que trois années à l'accomplissement de sa mission. Mort en 1025, il eut une sorte d'histoire posthume. Par une coïncidence étrange, vers le même temps où la Bulgarie, grâce à l'anarchie introduite dans la péninsule par les conquérans français, sortait de son long assoupissement, son vainqueur, après deux cent cinquante ans de repos dans la sépulture impériale des Saints-Apôtres, était chassé de son tombeau. En l'an 1260, au moment où les Grecs se préparaient à reprendre leur capitale sur le dernier empereur français, quelques-uns de leurs officiers, pénétrant dans une petite église de la banlieue, trouvèrent un squelette, appuyé debout à la muraille et dans un parfait état de conservation. Des soldats ou des pâtres facétieux avaient placé entre ses dents une flûte de berger. Près de là était une tombe brisée sur le marbre de laquelle on pouvait lire le nom du vainqueur des Bulgares. Les officiers grecs, émus d'une telle profanation, emportèrent le squelette dans des étoffes tissées d'or et de soie et allèrent l'ensevelir en grande pompe dans une des églises de Sélymbria. Dans l'intervalle qui s'était écoulé entre sa première inhumation dans l'église des Saints-Apôtres et ses nouvelles obsèques en l'église de Sélymbria, l'ombre de Basile II aurait eu des raisons pour s'attrister dans la nuit du tombeau. Au début du XIIIe siècle un souverain des Bulgares semblait vouloir éclipser sa gloire exterminatrice et surenchérir sur ses sanglantes représailles. C'était le troisième et le plus gé-

nial de ces frères valaques qui fondèrent la dernière dynastie bulgare : il s'appelait Johannitsa (Petit-Jean) ou Kalojean (Jean le Beau) ; mais il avait déjà fait tant de mal aux Hellènes, saccageant leurs villes, égorgeant leurs prisonniers, qu'ils l'avaient surnommé Skylo-Johannès (Jean le Chien). Il porte dans l'histoire un autre surnom : celui de *Romaioctone*, le « tueur de Grecs, » par opposition au *Bulgaroctone* Basile II. Ainsi se perpétuait tout au long des annales, à travers les retours de la fortune capricieuse, en des sobriquets truculens et macabres, la haine inexpiable des races combattant pour l'éphémère hégémonie de l'Orient, tandis qu'à l'horizon de l'Est lointain apparaissait le grand « tueur » des Bulgares comme des Grecs, l'héritier de cet Osman dont le nom turc signifie le « briseur d'os. »

IX

Il nous reste à chercher pourquoi Constantinople, en 924, à l'apogée du tsar Siméon, ne put devenir la capitale d'une Bulgarie s'étendant sur toute la péninsule, et pourquoi, à la fin du xe siècle, ce fut le Basileus et non pas le tsar qui établit sur la région tout entière son autorité souveraine.

A ces deux momens il y avait entre les deux empires une apparente égalité de force ou d'infirmité. Dans la péninsule, la race grecque, alors comme aujourd'hui, était numériquement plus faible que la race bulgare, surtout quand celle-ci se renforçait de contingens serbes et croates. En revanche, la puissance de la race grecque en Europe se doublait de celle que possédait cette même race dans les provinces d'Asie. Si on allègue que dans celles-ci l'hellénisme avait à lutter contre l'indocilité des dynastes arméniens et caucasiens et contre les derniers efforts de l'islamisme arabe, il faut se souvenir que la Bulgarie, sur la frontière du Nord, eut à combattre les Russes, les Petchenègues et les Hongrois. Incommode voisine pour l'empire grec, elle lui rendit du moins le service de recevoir les coups qui, auparavant, s'adressaient à lui seul. Elle tenait à grande distance de Constantinople les invasions barbares. Si, du côté du Sud, elle inquiétait l'hellénisme, elle lui servait de boulevard du côté du Nord. Elle prit à son compte une cause de faiblesse qui jadis incombait directement à la monarchie « romaine. »

Ni l'empire grec ni l'empire bulgare n'étaient absolument nationaux. Dans le premier, nous rencontrons quantités d'enclaves slavonnes, de *Slavinies*, sans parler de l'irréductible masse albanaise. Le second ne reposait pas davantage sur une race homogène : il eut à compter avec les Croates, les Serbes et les Albanais; les enclaves et colonies valaques devaient déjà y être nombreuses, puisque le troisième empire bulgare eut pour fondateurs des aventuriers de sang latin.

A Byzance le pouvoir impérial manquait de stabilité. Longue est la liste des empereurs qui périrent de mort violente et des usurpateurs qui firent sanctifier leur attentat. Rien que pendant la période aiguë de la lutte entre les deux races, on voit, sous Constantin le Porphyrogénète, le pouvoir usurpé par la dynastie de Romain Lécapène, qui est ensuite précipitée du trône. Les jours de Romain II et de Nicéphore Phocas furent abrégés par des crimes. Le règne de Basile II fut troublé par la double usurpation de Bardas Phocas et de Bardas Skléros. Cependant, durant cette période, on constate chez les Byzantins un sérieux progrès dans le respect de la succession légitime : Lécapène ne chercha point à détrôner Constantin Porphyrogénète; Nicéphore Phocas et Tsimiscès respectèrent les droits de Basile II et Constantin VIII. Ces espèces d'usurpateurs se contentèrent d'être associés aux princes légitimes, participant ainsi à leur légitimité de « porphyrogénètes. »

Même aux époques où le trône était le plus instable, les autres institutions l'étaient beaucoup moins. La « sacro-sainte hiérarchie » des fonctionnaires, l'énergie administrative et bureaucratique restaient intactes; elles maintenaient, dans la capitale, l'ordre matériel, sur les frontières, le mouvement commercial et les recettes douanières, dans les provinces, l'autorité des stratèges et la perception à peu près régulière de l'impôt. L'autre colonne de la société, c'était l'Église, et, durant toute cette période, elle ne fut sérieusement inquiétée ni par Rome, ni par les hérésies.

Dans l'empire bulgare, l'instabilité du trône était pire qu'à Byzance : le tsar Pierre, l'héritier du grand Siméon, ne dut qu'à l'énergie du régent Soursouboul et à la destruction de ses frères aînés une tranquillité relative. Le tsar Samuel fut un fratricide et peut-être un parricide. Son fils Gabriel-Romain périt par son cousin Vladislav. D'institutions à vertu centralisatrice, on n'en

voit presque pas trace en Bulgarie. Derrière les décors de théâtre, la pompe aulique de Preslav la Grande ou de Prespa, on distingue les tribus montagnardes jalouses de leur indépendance, les nobles se retranchant dans leurs châteaux forts, les chefs de clan, les dynastes féodaux tenant en échec le pouvoir royal. Ni la tradition d'autorité ni l'habitude de l'obéissance n'étaient aussi fortement établies dans l'empire bulgare que dans l'empire grec : de là une grande infirmité pour le premier. Cet esprit d'anarchie se retrouve aussi dans les choses ecclésiastiques. L'Église orthodoxe est en lutte avec une Église hérétique, presque aussi puissante qu'elle-même et tout aussi nationale, au moins dans la région du Pinde. Ce que nous savons de l'impôt bulgare ne permet pas de supposer qu'il ait pu suffire à entretenir un véritable État comme était l'empire byzantin, avec des organes permanens de défense et d'attaque.

Jusqu'ici, dans le parallèle entre les deux empires nous avons trouvé entre ces deux États du moyen âge certaines analogies, tout en constatant, sur presque tous les points, la supériorité du plus ancien. C'est dans le domaine militaire que cette supériorité va surtout éclater. Or l'état militaire d'une nation est comme la résultante, tout au moins la plus claire expression de son état social et politique. La Bulgarie n'eut jamais une sérieuse marine de guerre, puisque Siméon avait dû solliciter celle du sultan d'Égypte. Eut-elle une vraie armée ? A-t-elle connu un art militaire ? D'élémens ethniques les plus divers, agrégés ou étrangers à l'empire, le génie byzantin parvint à recruter de braves légions, une infanterie solide, une rapide cavalerie, soutenue par une artillerie nombreuse et bien servie, dont les catapultes et balistes lançaient des boulets de pierre, des viretons d'airain et des pots de feu grégeois. Il existait une stratégie, une tactique, une poliorcétique byzantines. Elles s'inspiraient des traditions, mais adaptées aux temps nouveaux et aux guerres nouvelles, qu'avaient formulées les théoriciens de la Grèce et de la Rome antique. Parmi les écrivains militaires de Byzance, il suffit de citer les empereurs Maurice, Léon le Sage, Constantin Porphyrogénète, Nicéphore Phocas, et l'auteur anonyme des *Conseils et Récits*. Ces traditions d'art militaire, héritées de l'antiquité, les Bulgares ne les possédaient que de seconde main ; ils n'ont guère eu le temps de s'en pénétrer. Si Krum et Siméon purent balayer devant eux les légions de Byzance, ce fut en entraînant,

dans une brutale impétuosité de torrent, toutes les hordes du Nord; ce fut par l'écrasante supériorité du nombre sur un adversaire que déconcertait une tactique non encore étudiée. Quand les Grecs, sous Basile II, se mirent résolument à l'œuvre, pas une fois le tsar Samuel ne put remporter de victoire en bataille rangée : son succès de la Porte Trajane fut une surprise de nuit, dans un défilé, et largement compensée par la terrible surprise au gué du Sperchios. Presque aussitôt, nous le voyons se réduire à la défensive, se maintenir sur les hauteurs, remparer ses villes, barricader ses défilés. Entre les troupes qui enlevèrent ces hauteurs, ces remparts et ces défilés, et celles qui n'eurent, bien abritées, qu'à les défendre, la vraie supériorité militaire devait être du côté des premières. Elles durent avoir pour elles la fermeté dans la défensive, l'audace dans l'offensive, l'effort d'ensemble coude à coude, l'art des formations et des évolutions.

Les armées bulgares du xe siècle nous apparaissent ou comme des hordes indisciplinées, ou comme une collection de milices paysannes conduites par leurs boïars, ou comme des bandes de *haïdouks* dévalant des montagnes. Il y eut certainement en Bulgarie un noyau permanent d'armée, comme la garde impériale, à lances d'argent et d'or, dont s'entoura Siméon; peut-être n'y a-t-il jamais eu d'armée permanente.

Il est à remarquer que la Bulgarie infligea plus de désastres à l'empire quand elle gardait encore sa barbarie native ; elle lui fut moins redoutable quand elle essaya de retourner contre lui ses propres armes et sa propre tactique, quand Krum ou Siméon traînaient à leur suite 5 000 voitures d'artillerie. Assurément la race bulgare, dans les guerres du xe siècle, manifesta les mêmes qualités de bravoure, de solidité et d'endurance qui se sont retrouvées sur les champs de bataille de 1885, à Slivnitsa et à Pirot. Contre les Grecs du xe siècle, elle eut le désavantage d'hésiter entre sa primitive tactique et la tactique savante qu'elle prétendait emprunter aux impériaux. Elle tomba dans ce piège qui toujours tenta les peuples neufs. Elle se laissa surprendre en flagrant délit de transformation. Cela revient à dire que l'hellénisme avait sur elle, comme organisation politique et militaire, une avance de dix siècles, qui ne pouvait se regagner en quelques générations. La Bulgarie devait être nécessairement battue par ceux qu'elle avait acceptés pour ses maîtres en fait d'art militaire. C'est ce qu'éprouvèrent les rajahs de l'Inde contre les Anglais,

Abd-el-Kader contre les Français, tous les demi-civilisés contre les civilisés.

L'état politique et social de la Bulgarie, qui ne lui permettait pas d'avoir une véritable dynastie et une capitale permanente, ne lui permit pas la constance dans les traditions, la suite dans les desseins, la longue préparation qu'exige la formation d'une vraie armée et de vrais chefs. Siméon, Samuel, géniaux à leur manière, n'eurent pas de successeurs capables de les égaler. L'empire byzantin était un vieil État, avec une capitale fixe, une politique traditionnelle et une armée permanente. En dépit de ses vices d'organisation, il put produire en une seule génération trois empereurs qui nous apparaissent, Basile II surtout, comme les plus grands hommes de guerre qu'ait connus le moyen âge européen. La différence entre la Bulgarie et la Grèce du xe siècle ne tient donc pas à une infériorité native chez la race la plus jeune; seulement celle-ci était toujours contrainte à improviser et, du premier coup, se dépensait tout entière; au contraire la vraie force de l'hellénisme consistait en un patrimoine séculaire de traditions et de ressources. Les Bulgares furent vaincus moins par les Grecs du xe siècle que par la vieille Rome, dont Constantinople était l'élève et l'héritière. Le coup qui les abattit était monté depuis mille ou douze cents ans. Ils furent en réalité vaincus par Marius, Jules César et Trajan. Leur amour-propre national peut s'incliner devant de tels vainqueurs.

ALFRED RAMBAUD.

REVUE LITTÉRAIRE

LES SPECTACLES DE LA FOIRE ET NOS SCÈNES DE GENRE

A côté des théâtres d'ordre, classés, catalogués, mis en exploitation régulière et qui sont donc de grands théâtres, nous avons vu depuis une quinzaine d'années se multiplier les entreprises particulières et pulluler les scènes hors cadre : Théâtre libre, théâtre d'Art, théâtre de l'Œuvre, théâtres de marionnettes, de pantomime, d'ombres chinoises, tréteaux, roulottes, guignols, cafés-concerts, cabarets littéraires et autres bouis-bouis. Ces théâtricules ne laissent pas que d'inquiéter les théâtres ; ceux-ci se plaignent qu'on détourne leurs spectateurs, crient à la concurrence déloyale, et regrettent, sans oser l'avouer, le temps où les troupes qui avaient un privilège pouvaient envoyer la maréchaussée aux troupes qui avaient un public. Le fait est que tout un public, et non le moins élégant, prend volontiers le chemin de ces petits théâtres où l'attire la promesse de spectacles un peu différens de ceux qu'il trouve partout ailleurs, plus curieux, plus piquants sinon plus délicats. Ce phénomène de la multiplication des théâtres d'à côté n'est pas sans importance, même pour l'histoire de l'art dramatique. Mais aussi il n'est pas nouveau. On l'avait vu déjà se produire de point en point au cours du XVIIIe siècle, avec toutes ses variétés et toutes ses conséquences. A côté de la Comédie-Française, du Théâtre Italien et de l'Académie de musique naissent et se développent les théâtres de la foire. Ils intéressent l'histoire des théâtres puisque nous leur devons nos modernes théâtres de genre. Ils intéressent l'histoire littéraire elle-même, puisque plusieurs formes de divertissement drama-

tique s'y sont ébauchées, et que deux genres s'y sont presque entièrement déterminés : l'opéra comique et le vaudeville.

L'histoire des forains et de leurs démêlés avec leurs puissans adversaires est des plus curieuses. Elle a été souvent contée : elle vient de l'être une fois de plus, de façon très attrayante, par M. Maurice Albert dans son volume : *les Théâtres de la Foire* (1). Ceux d'entre nous qui se plaignent d'avoir une Exposition tous les onze ans peuvent se consoler en songeant que leurs pères en avaient deux par an, une au printemps, qui était la foire Saint-Germain, une en été, qui était la foire Saint-Laurent, lieux de plaisir en même temps que places de commerce. Les badauds de toutes les classes s'y donnaient rendez-vous, ceux du beau monde désertant la place Royale et ceux du peuple désertant le Pont-Neuf. Ils y trouvaient des attractions variées. Longtemps les entrepreneurs de spectacles se bornèrent à exhiber des phénomènes, hommes à deux têtes, hommes sans bras, hercules, « femmes fortes » qui soulevaient avec leurs cheveux des poids de cent kilos, à montrer la lanterne magique et faire jouer des marionnettes, ou danser des animaux savans tels que pigeons, chiens, rats, et surtout des singes parens, de ce Fagotin immortalisé par son duel avec Cyrano. A la fin du XVIIe siècle la troupe la plus en faveur était une troupe de vingt-quatre sauteurs dirigée par le Français Alard et l'Allemand Vonderbeck. Alard eut l'idée d'encadrer les exercices de ses sauteurs dans de petites scènes dialoguées. Le livret de l'un de ces spectacles est venu jusqu'à nous. Il est intitulé : *les Forces de l'Amour et de la Magie* (1678). Le théâtre représente une forêt, où des personnages costumés en démons et en polichinelles se tiennent immobiles sur des piédestaux. Après que quelques hautbois ont joué une ouverture, un homme paraît, c'est Merlin; il se plaint d'être valet, et valet d'un maître qui, non content d'être magicien, est amoureux : ce maître est Zoroastre, amoureux de la bergère Grésinde. Tout à coup les démons sautent de leurs piédestaux, font des tours d'acrobates et donnent à Merlin des coups de bâton. Au second acte, Zoroastre, pour séduire Grésinde, fait devant elle des tours de passe-passe : il lève des gobelets posés sur une table et d'où il sort des singes qui font des culbutes et des serpens ailés qui s'envolent. Au troisième acte, Grésinde, qui décidément ne se soucie pas d'avoir pour mari un si habile homme, invoque la protection de Junon : quand Zoroastre veut serrer Grésinde

(1) *Les Théâtres de la Foire*, par Maurice Albert, 1 vol. in-16 (Hachette); Cf. A. Heulhard, *la Foire Saint-Laurent, son Histoire, ses Spectacles;* Campardon, *les Spectacles de la Foire.*

dans ses bras, ce n'est pas la bergère qu'il embrasse, mais un démon tombé des frises. Un sujet d'un merveilleux enfantin, une vague intrigue, beaucoup d'acrobatie et de prestidigitation, un peu de musique et de dialogue, telle est, dans son premier état, la comédie foraine. Si naïve et si grossière soit-elle, c'est un commencement et un point de départ. Le progrès consistera à diminuer la partie foraine pour augmenter d'autant la partie musicale et littéraire.

Les théâtres déjà établis et officiellement reconnus ne s'y méprirent pas et flairèrent aussitôt la concurrence. Alors commence entre les forains et les directeurs de scènes privilégiées une lutte épique, fertile en incidens, ruses et stratagèmes, lutte des faibles contre les puissans qui dure avec des fortunes diverses pendant un siècle et se termine par la victoire définitive des faibles. Un jour c'est la Comédie-Française qui interdit aux forains de parler, un autre jour c'est l'Académie de musique qui leur interdit de chanter et de danser; ce sont les Italiens qui leur contestent le droit aux ariettes et ce sont les Marionnettes elles-mêmes qui leur défendent d'user de la pratique de Polichinelle. Il y a toujours dans la salle quelque émissaire des rivaux coalisés, parfois un Baron ou un La Thorillière, occupé à épier la moindre contravention. A peine la représentation est-elle terminée, le lieutenant de police prend possession de la « loge » où ses hommes se mettent en devoir de briser les sièges, mettre les accessoires en morceaux et brûler les décors. A maintes reprises et pendant plusieurs années les spectacles sont supprimés. Les forains ne se découragent pas. Aux privilèges des grands comédiens ils opposent les privilèges de la foire : ils mettent à profit les conflits de juridictions, les lenteurs de la procédure, l'irrégularité de la répression, les complaisances d'un pouvoir arbitraire, mais débonnaire. Habiles à profiter de tout, les Alard, les Francisque, les Dominique déploient dans la lutte une agilité, une souplesse, une adresse bien dignes des équilibristes, illusionnistes et danseurs de corde qu'ils étaient. Ils jettent dans la mêlée tous ceux dont les intérêts sont en quelque manière liés aux leurs, princes qu'ils ont divertis, abbés à qui ils paient des redevances : en sorte qu'on voit en justice des dignitaires de l'État ou de l'Église côte à côte avec des farceurs de foire. Ils vont jusqu'à prendre dans la garde ordinaire de M. le duc d'Orléans deux suisses qu'ils métamorphosent en directeurs de théâtre, les Suisses jouissant d'une quantité de privilèges, immunités et exemptions (1). Ils se hâtent de béné-

(1) Cf. Heulhard. *La Foire Saint-Laurent.*

ficier de toutes les mésaventures et défaillances de l'adversaire. Les Italiens sont chassés, en 1697, pour avoir, en jouant la *Fausse Prude* mécontenté M[me] de Maintenon : aussitôt les forains se partagent leurs dépouilles, leur empruntent de force leur répertoire, s'approprient les types d'Arlequin, de Scaramouche et de Mezzetin. L'Opéra est en faillite : les forains lui achètent le droit de « faire usage sur leur théâtre de changemens de décoration, de chanteurs dans les divertissemens et de danseurs dans les ballets. »

Mais la plus grande habileté des forains ce fut encore de s'adjoindre des auteurs de talent. Au lendemain de *Turcaret*, Lesage, s'étant brouillé avec la Comédie-Française, passe au théâtre de la Foire, dont il va pendant vingt ans être le fournisseur attitré. Piron commençait à se faire connaître dans le petit monde littéraire du café Procope par sa verve et les saillies de son humeur bourguignonne. Un beau matin, Francisque tombe chez lui : « Je suis entrepreneur de l'Opéra-Comique. La police m'interdit de faire paraître plus d'un acteur parlant sur la scène. MM. Lesage et Fuzelier m'abandonnent. Je suis ruiné, si vous ne venez pas à mon secours. Vous êtes le seul homme qui puissiez me tirer d'affaire. Tenez, voilà cent écus. Travaillez. » Et pendant trois années Piron travaille pour la Foire, avec une verve et une ardeur qui se refroidiront subitement dès qu'il abordera la Comédie-Française et écrira pour elle la *Métromanie*. Si l'on joint aux dix volumes publiés par Lesage, Fuzelier et d'Orneval, les trois qui contiennent les pièces écrites par Piron, on a le répertoire complet du théâtre forain pour une période qui va de 1713 à 1734, et qui est aussi bien la plus caractéristique dans l'histoire de ces spectacles. C'est la période de confusion. Tous les genres sont mêlés. Ce qui est curieux c'est d'apercevoir dans cette confusion les genres qui peu à peu se dégageront des élémens auxquels ils sont mêlés pour vivre enfin d'une vie indépendante. Et c'est de voir comment ces genres sont nés des circonstances, des conditions matérielles où se trouvaient les entrepreneurs de spectacles et de la nécessité qui s'est imposée aux auteurs de s'y accommoder ou de s'y soustraire.

Chacune des entraves apportées au jeu des forains devient pour eux l'origine d'une trouvaille ingénieuse, d'un emprunt fait à propos, ou d'une « création » qui, d'ailleurs, vaut ce qu'elle vaut. En 1709, les forains n'ont pas même le droit de monologuer. Condamnés au mutisme, ils joueront donc des « pièces à la muette. » Voici en quoi elles consistaient. Les acteurs prononçaient d'un ton tragique, sur le rythme de l'alexandrin, des mots qui n'avaient aucun sens. Le ton et les gestes

rappelaient de façon grotesque les acteurs de la Comédie-Française dans leurs rôles les plus récens. Molière, dans l'*Impromptu de Versailles*, s'était amusé, en passant, à ce genre de drôlerie. Les forains s'en emparent et le font venir jusqu'à nous; ce sont les *imitations*. — En 1713 les forains se trouvent privés tout à la fois du droit de dialoguer, de monologuer, de chanter et de danser; ils ne renoncent pas pour si peu à jouer des pièces. Ils s'avisent du stratagème suivant. Ils font imprimer sur des écriteaux les paroles que les acteurs ne pouvaient débiter et que la mimique ne pouvait rendre. Deux enfans habillés en amours et suspendus en l'air par des contrepoids déroulaient l'écriteau; l'orchestre jouait aussitôt l'air du couplet et donnait le ton aux spectateurs, qui chantaient eux-mêmes ce qu'ils voyaient écrit, pendant que les acteurs y conformaient leurs gestes. La première des pièces que Lesage compose pour la Foire, *Arlequin roi de Serendib*, est le type de ces « pièces à écriteaux. » Arlequin a été jeté par la tempête dans l'île de Serendib; des voleurs l'attaquent, l'enferment dans un tonneau, dont s'approche un loup qu'Arlequin tire par la queue, en sorte que, dans l'effort, le tonneau se brise. Suivant une coutume de l'île, tout étranger qui y aborde doit être fait roi : Arlequin goûte fort les privilèges de la royauté : le chef des eunuques lui amène l'esclave favorite; des cuisiniers lui servent des plats recherchés, qu'il a seulement à défendre contre des médecins directement venus de l'île de Barataria. Mais cette royauté n'est que le prélude du sacrifice, et le roi d'un jour doit être immolé à l'idole du lieu. Par bonheur, le grand prêtre n'est autre que Mezzetin, qui reconnaît Arlequin, l'embrasse, pille le temple avec lui et veut même voler l'idole pour la rapporter en France. C'est donc dans un cadre fantastique, où voisinent des souvenirs d'*Iphigénie en Tauride*, de *Don Quichotte* et des *Voyages de Bernier*, la *pantomime*, que les forains reprennent aux Italiens. — En 1722, si les forains n'ont pas le droit de dialoguer, ils ont du moins celui de parler. Avantage énorme, et qui va permettre à Piron de composer les trois actes de son *Arlequin Deucalion*. Arlequin joue le rôle de Deucalion resté seul au monde après le déluge. « Eh! bien je ne vois personne à qui parler, il n'y aura personne aussi qui me fasse taire. » Donc il bavarde à son aise, abondamment et sur tout sujet, il raille et il disserte, il verbalise, satirise, moralise. D'une futaille échappée au déluge il tire un nobiliaire : « Ah! ah! la jolie pièce de cabinet le lendemain d'un déluge! » Continuant ses fouilles, il tire de la futaille les pièces d'un procès, celui des anciens et des modernes. Puis c'est une paire de pistolets,

un sac à procès, un sac d'argent. « On peut appeler celui-ci le sac aux forfaits et la vraie boîte de Pandore. Que d'horreurs en sont sorties! Quels crimes n'a pas fait commettre l'amour de ces fanfreluches-là! » Mais au moment où notre moraliste va jeter les pièces dans la mer, quelque chose lui retient le bras, on ne sait quel charme l'acoquine à ce maudit métal. Et ces trois actes ne sont donc que le *monologue*.

Énumérons quelques-uns des élémens qui sont essentiels à la comédie foraine et qui devaient, par la suite, faire fortune. D'abord le merveilleux. Ce merveilleux, emprunté aux souvenirs de l'antiquité déformés par l'imagination populaire, au pittoresque conventionnel de contrées lointaines et étranges, aux contes de fées, à l'allégorie, à la fantaisie, a surtout pour objet d'amuser les yeux par le bariolage des costumes, la nouveauté de la décoration, les surprises des changemens à vue. Ainsi dans le *Temple du Destin*, *l'Antre de Trophonius*, la *Reine de Barostan*, la *Foire des Fées*. *L'Endriague*, de Piron, doit son nom à un monstre ailé qui occupait toute la largeur de la scène : on voyait la jeune Grazinde disparaître dans la gueule du monstre où Arlequin l'allait rechercher. Dans *l'Ane d'Or*, de Piron, qui n'a que peu de ressemblance avec celui d'Apulée, le principal rôle était celui d'un âne qu'on voyait en scène manger et boire comme un être humain, attendu que c'était Arlequin lui-même métamorphosé. Ce qui avait suggéré à Piron cette belle invention, c'est que l'Arlequin de la troupe se trouvait avoir un remarquable talent pour braire. Le merveilleux, que Boileau excluait de toute œuvre d'art sérieuse, avait ainsi trouvé accueil chez les forains qui deviennent les maîtres de la féerie. D'*Arlequin roi de Serendib* à l'*Ane d'Or;* de *l'Acajou*, de Favart, dont un acte se passe dans la lune, au *Pied de Mouton* et à la *Poudre de Perlimpinpin*, la chaîne est ininterrompue, et toute la différence ne provient que de l'ingéniosité grandissante des trucs et du luxe de la mise en scène.

La comédie foraine qui est une féerie est aussi, essentiellement, une *revue*. De quoi voulez-vous que rient des badauds parisiens si ce n'est du ridicule le dernier-né, du travers le plus récent, de la mode qui sévit, de l'engouement qui vient d'éclore, de l'aventure qu'on se conte à l'oreille, du scandale d'hier, des originaux du jour, et, en un mot, de tout ce qui est du domaine de l'actualité? Donc l'auteur de *Turcaret* et bientôt de *Gil Blas* ne manquera pas de mettre en scène ses victimes ordinaires : financiers, médecins, nobles de fraîche date, petits-maîtres débauchés, comédiens superbes et poètes faméliques. L'allusion est parfois d'une remarquable précision, remarque M. Maurice Albert. Dans *Arlequin traitant*, un manieur d'argent paraît sur la scène entre

deux archers avec du foin sur son chapeau, dans ses manches, entre le justaucorps et la chemise. Or quelques semaines auparavant, un homme d'affaires que l'exempt cherchait avait été trouvé caché dans des bottes de foin. Piron sème à profusion ces traits de satire contemporaine. Non seulement il en égaie son dialogue, mais parfois il les réunit dans une longue tirade, sorte d'intermède qui interrompt la pièce, à la manière de la parabole antique. Ainsi dans l'*Endriague* Scaramouche s'avance sur le devant de la scène et s'adressant au public, qu'il prend à témoin, il lui conte ce qu'il vient de surprendre dans une grande ville fort peuplée dont les habitans se sont tout à coup pétrifiés. « J'ai pris sur le fait des cabaretiers achevant d'empoisonner en catimini de mauvais vin qui n'était déjà que trop malfaisant; des pâtissiers empestant leur pâte; des boulangers sophistiquant la leur; des bouchers qui masculinisaient les vaches et les brebis; des rôtisseurs qui donnaient le fumet de garenne à de vieux clapiers, et cent autres friponneries d'arrière-boutique. » Il est allé à l'Académie française, au Palais, au tripot : « Ah! les bonnes figures à peindre! Que les gagnans et les perdans étaient aisés à distinguer! » Dans *les Enfans de la Joie*, la déesse Até nous fait part de quelques-uns de ses étonnemens. Elle a vu un financier s'enrichir par la banqueroute, une fille qui mériterait la Salpêtrière rouler carrosse, un mari au courant des fredaines de sa femme qui en prend son parti et passe encore pour un honnête homme. C'est la veine des *Caractères*, du *Diable boiteux* et des *Lettres persanes*. Et c'est par ces traits de satire que la comédie foraine a quelque valeur littéraire et fait parfois songer à la bonne comédie.

Il faut à toute revue son acte des théâtres. « Et des spectacles, n'en dites-vous rien? » demande Arlequin à Mercure, qui s'occupe beaucoup des potins de Paris depuis qu'il est devenu le *Mercure galant*. « Si fait, j'en parle, répond Mercure. Je ne me suis donné, ce voyage ici, que le temps d'arracher en volant quelques affiches. » Il en donne lecture. Voici le spectacle des Marionnettes qui fait courir tout Paris; c'est *Pierrot Romulus*, où Romulus figure en Pierrot, le grand pontife de Rome en Polichinelle et Tatius en bonhomme Jambroche. « *Arlequin*. Quel maudit genre de farces est-ce là? Comment l'appelle-t-on? *Mercure*. Parodies, laboratoire ouvert aux petits esprits malins qui n'ont d'autre talent que celui de savoir gâter et défigurer les belles choses. *Marinette*. Je goûte fort ces parodies, et le secret de changer les larmes en éclats de rire. » Et continuant de lire, en les commentant, les affiches de théâtre, Mercure y trouve la parodie d'*Œdipe*, un *Thimon*

le misanthrope, les *Sept Sages de la Grèce*, *Iphigénie et Cartouche* (*l'Antre de Trophonius*). D'ailleurs dans la Comédie foraine, aucun sujet ne revenait plus souvent que la critique des théâtres. Non seulement les forains décochaient à leurs rivaux des milliers d'épigrammes, mais ils avaient soin de mettre le public au courant de leurs démêlés avec la Comédie-Française ou les Italiens; des prologues ou même des pièces entières n'avaient pas d'autre sujet. Les *Funérailles de la Foire*, le *Rappel de la Foire à la Vie*, la *Querelle des Théâtres*, dix autres ouvrages de ce genre, sont de véritables comédies de polémique. Les forains ne se contentent pas de railler la Comédie sur la composition de ses spectacles, sur le jeu de ses acteurs et sur l'effroyable solitude où elle se morfond; mais ils ont assez de confiance dans la bonne volonté et dans l'éducation artistique de leur public pour traiter devant lui des questions abstraites et spéciales. Que dites-vous d'une scène où l'Art et la Nature, mariés et faisant mauvais ménage, plaident en séparation? Et quoi d'un dialogue où les deux interlocutrices sont la « Première représentation » et « l'Impression, » personnifiées et discutant pour savoir laquelle est la plus redoutable à l'auteur?

Comme leur Marinette, les forains goûtaient vivement la parodie. Aucun genre n'était chez eux plus en faveur. Toute pièce nouvelle et quelle qu'en fût la fortune, se voyait aussitôt parodiée à la foire. C'était un tribut qu'il fallait payer. Beaucoup avaient le bon esprit d'en rire; quelques-uns s'en fâchaient. On sait parmi lesquels était Voltaire. Aux yeux de ces parodistes enragés, rien n'est sacré, pas même l'Olympe. L'auteur du *Mariage de Momus* ne nous montre-t-il pas les dieux occupés à jouer « au jeu qu'on appelle le métier deviné, » et qui vaut sans doute les charades ou les bouts rimés. L'un des joueurs fait les gestes qui caractérisent un métier; les autres doivent deviner. Apollon va et revient majestueusement, branlant les deux bras sur les hanches, battant des timbales avec les talons, touchant à sa perruque, nasillonnant et chantant sur le ton de la vieille déclamation. « C'est un comédien français, » s'exclame le chœur des dieux. Dans la même pochade nous assistons aux doléances des ministres du temple de la Vertu. « O siècle! ô mœurs! n'avoir pas étrenné! Quoi! pas le moindre denier, pas le moindre poulet! » C'est déjà l'exclamation attristée de Calchas : « Trop de fleurs! » C'est la *Belle Hélène* un siècle d'avance. En sorte que la comédie foraine enfermait encore le germe et portait en elle l'espérance de l'opérette.

Monologue, revue, féerie, opérette, parodie, tous ces genres s'an-

noncent dans la comédie foraine. Mais ce n'est par aucun d'eux qu'elle se caractérise et elle ne leur emprunte pas son nom. L'élément vivant, déjà tout prêt à se développer et d'où vont prochainement sortir deux genres encore inconnus, c'est le couplet. Ces couplets, que jadis les spectateurs entonnaient en chœur sur des airs connus, sont maintenant semés dans la prose du dialogue et l'acteur les chante sur des airs nouveaux composés par le musicien de la troupe; d'autres couplets, d'intention malicieuse, forment le « vaudeville » par lequel se terminent les pièces et aussi indispensable à la fin d'une comédie foraine que l'envoi à la fin d'une ballade. C'est ici le principe actif et fécond pour un avenir prochain. De là le nom de « comédie en vaudevilles » que portent ces pièces, ou celui plus généralement adopté « d'opéra comique » qu'elles portent depuis 1715 et qui sert même à désigner le théâtre de la foire. Constituées en effet par le mélange du dialogue en prose et des couplets en vers destinés à être chantés, elles tendent à devenir ce que nous appelons encore l'opéra comique et ce qu'on appelait jadis le vaudeville à couplets. Opéra comique et vaudeville ne sont pas encore distincts l'un de l'autre, mais se confondent dans un seul genre aux limites mal fixées. Pour se constituer définitivement, se différencier et achever de se définir, il leur reste bien des progrès à faire. Le premier est précisément d'éliminer tous ces élémens que nous avons énumérés, qui les masquent et qui les étoufffent. Un autre est de répudier le concours d'Arlequin et de Scaramouche, utiles auxiliaires de la première heure, mais que doit bannir le genre nouveau s'il veut être chez lui et n'employer qu'un personnel qui lui appartienne. Un autre, non moins important, consiste à rejeter je ne dis pas le libertinage dont on s'accommodera souvent, mais la grossièreté encore inhérente au répertoire forain de Lesage et de Piron. Car nous voulons bien que les spectacles réglés par ces hommes d'esprit fussent de toutes manières préférables à ceux dont on régalait jadis les badauds des deux Foires; mais on ne s'attend pas que Lesage s'interdît un genre de drôleries dont Molière et ses successeurs immédiats faisaient encore un usage copieux; et pour ce qui est de Piron, deux de ses pièces tout au moins, *Tirésias* et *la Rose*, n'étaient que le développement de situations des plus scabreuses. Encore ne faut-il pas juger ces pièces sur le texte qui en est parvenu jusqu'à nous. Ce texte n'est guère qu'un canevas sur lequel brodaient les acteurs et qu'ils illustraient de plaisanteries ignobles, ajoutant encore par le geste à l'indécence du mot. En d'autres termes, il faut que le genre né sur les tréteaux de la foire et paré de la

dépouille des Italiens rejette tout ce qui lui donne le double caractère italien et forain.

Ces progrès se font peu à peu grâce à l'honnête Panard, qui a beaucoup contribué à épurer la comédie foraine, à Boissy, à Fagan. Les dernières modifications sont dues à Favart et à Vadé. C'est *la Chercheuse d'esprit* de Favart (1741) qu'il faut lire si l'on veut se faire une idée de ce genre indécis, aux formes charmantes et douteuses, qui, débarrassé des élémens forains, hésite encore entre l'opéra comique et le vaudeville. La grossièreté a disparu, le libertinage d'imagination est partout. Arlequin, Scaramouche, le Docteur et Colombine ont cédé la place à M. Subtil et à Mme Madré, un tabellion et une fermière, à Lucas et à Nicette. Un niais et une ingénue, tels sont les héros de Favart, mais un niais assez fin pour duper une matrone, une ingénue de qui l'ingénuité s'ingénie à trouver l'esprit qui la fera craquer comme la frêle enveloppe de la fleur au moment de s'épanouir. Cette fausse naïveté, cette simplicité rouée, cette ingénuité égrillarde a bien sa date; et voilà des originaux tout prêts pour le pinceau de Greuze. Dans *la Coquette sans le savoir, le Coq de Village, les Amours grivois*, la note est la même. Notaires, paysans, militaires ont envahi la scène; et ce sont autant de « précieux. » Au genre précieux de Favart succède et répond le genre « poissard » de Vadé. L'auteur de *la Pipe cassée* et des *Bouquets poissards*, ce « Téniers de la poésie, » avait inventé de composer, avec les scènes de la vie familière des forts à bras du Port aux blés et des dames de la Halle, de petits tableaux qui prétendaient à une exactitude toute naturaliste. L'invention avait plu surtout dans les salons; la gentillesse en consistait à attraper le ton juste et le geste approprié pour lâcher des bordées de trivialités et d'injures empruntées au vocabulaire des harengères et des portefaix. C'est ce genre que Vadé transporte au théâtre avec son opéra comique des *Racoleurs* (1756) dont les personnages s'appellent Mme Saumon, marchande de poissons, Javotte, Toupet, perruquier, La Ramée, Jolibois et Sans Regret.

Désormais, l'opéra comique est constitué comme genre littéraire. Il a pour objet la peinture des mœurs des gens de la campagne et du peuple. Cette peinture, il la croit exacte; le décor et la mise en scène lui servent à indiquer le milieu avec un surcroît de détails précis. Mais il est inévitable qu'un genre nouveau s'imprègne de l'atmosphère d'idées et de sentimens qui règne au moment où il arrive à sa complète formation. L'opéra comique à ce point de son développement rencontre la sensiblerie : ils s'unissent pour toujours. A la même époque, c'est-à-dire aux environs de 1760, des musiciens tels que

Dauvergne, Duni, Monsigny, développent l'élément musical et donnent au genre nouveau son caractère lyrique. L'opéra comique est désormais viable. Les dernières années de l'ancien régime sont pour lui la période la plus gracieuse de son histoire, celle où l'équilibre subsiste entre ses divers élémens, la seule, en tout cas, où, la comédie n'y étant pas encore réduite à l'emploi subalterne de livret, il appartient à la littérature.

Des deux genres en concurrence, c'est donc l'opéra comique qui s'était trouvé le premier prêt. Cela s'explique aisément, attendu qu'il pouvait utiliser le plus grand nombre des élémens de la comédie foraine : décoration, mise en scène, costumes, danses, ensembles musicaux, donnée merveilleuse. C'est en abandonnant à son brillant rival toutes ces richesses, et ne gardant pour lui que la comédie satirique et le couplet malicieux que le vaudeville pourra se tailler un domaine à part. Encore lui faudra-t-il du temps pour cela, et les spectacles de la foire auront disparu avant qu'il y ait réussi. La disparition même des théâtres de la foire l'y aidera. En effet, sous Louis XVI, les forains émigrent au boulevard; ces théâtres du boulevard vont sans cesse se multipliant ; ils auront intérêt à exploiter un genre qui n'occasionne que peu de dépenses. D'ailleurs, ici encore, c'est le couplet qui sera l'élément vital; le « vaudeville » donnera son nom au genre, et les principaux fournisseurs en seront les chansonniers, membres du Caveau. Comme le XVIIIe siècle finissant nous avait donné les paysanneries de l'opéra comique sentimental, nous devrons au XIXe siècle commençant le vaudeville bourgeois de Désaugiers. Désormais installé à la scène, le couplet s'imposera comme un ornement nécessaire jusqu'au temps de *la Dame aux camélias* et des *Filles de marbre*, et le vaudeville, modifié et perfectionné par Scribe, envahira la comédie.

Il resterait en effet, et ce ne serait pas le côté le moins curieux de la question, à suivre l'influence exercée par les théâtres forains sur les autres théâtres et à constater la répercussion des genres nouveaux de l'opéra comique et du vaudeville sur ceux qui occupaient les grandes scènes. De bonne heure, les Grands Comédiens et les chanteurs privilégiés se préoccupèrent des succès de leurs humbles rivaux, et, si le premier moyen dont ils s'avisèrent fut de tâcher de les réduire au silence, un autre fut de chercher à leur dérober quelques-uns des procédés par lesquels ils avaient su conquérir l'applaudissement. Déjà en 1726, dans le prologue de la parodie d'*Atis*, la Folie constate l'envahissement de tous les théâtres par le genre forain. Elle est allée à l'Opéra : on y jouait un opéra comique de Piron. Elle est entrée à la

Comédie-Française : Arlequin, Pierrot, Colombine y faisaient leurs culbutes et leurs cabrioles. Aux Italiens, elle a trouvé les mêmes divertissemens. Sans doute la Folie ne saurait être impartiale et il est de toute évidence qu'elle passe la mesure et abonde dans son sens. Il reste qu'il serait impossible de faire une histoire de la comédie au XVIIIe siècle sans y tenir grand compte des changemens qui s'y sont introduits par suite du voisinage des spectacles forains. Les auteurs qui travaillent pour la Comédie-Française ont le plus souvent commencé par se faire la main en travaillant pour la foire. Ils y ont pris des procédés de travail, contracté des habitudes et un tour d'esprit dont ils auraient peine et dont ils ne chercheront d'ailleurs pas à se défaire complètement. Favart a écrit *la Chercheuse d'esprit* avant d'écrire *les Trois Sultanes* et Sedaine a donné *Rose et Colas* avant *le Philosophe sans le savoir*. En changeant de scène, ils n'ont presque pas changé de manière. Si la comédie prend plus de pittoresque et s'attache davantage à reproduire le milieu, c'est que l'opéra comique a rendu sous ce rapport le public plus exigeant. Si elle gagne en mouvement et si, avec Beaumarchais, ce mouvement s'accélère jusqu'à la folie, c'est qu'elle y est excitée par l'exemple du vaudeville. Enfin comment oublier que, pendant toute la première moitié de ce siècle, le vaudeville nous a tenu lieu de comédie, et que, pendant toute la seconde, il a infesté la comédie et l'a gâtée par ses intrigues factices et ses personnages de convention? Car il faut bien l'avouer en terminant, si les spectacles forains ont eu une heureuse fortune et s'ils se sont continués par une postérité nombreuse, ce n'est pas à dire que les genres auxquels ils ont donné naissance aient été pour l'art dramatique des acquisitions dont il doive se montrer fier. Ni le monologue, ni la parodie, ni la revue, ni la féerie, ni l'opérette n'ont jamais prétendu à notre estime, et ils ont fait prudemment. Mais l'opéra comique et le vaudeville sont d'assez bons types du genre faux. Créés pour le divertissement des badauds, sous les auspices de la fantaisie débridée, ils sont toujours restés en dehors de la vérité. On ne renie jamais tout à fait ses origines, et ce n'est pas impunément qu'on a pour ancêtres des farceurs de foire, des danseurs de corde et des escamoteurs de gobelets.

RENÉ DOUMIC.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 septembre.

Si on a trouvé, il y a quinze jours, que nous ne montrions qu'une confiance médiocre dans la parfaite entente des puissances en Chine, on avouera que les incidens survenus depuis ont justifié nos craintes. Nous avions comme un pressentiment de ce qui allait se passer, et nous en avons dit les motifs. La politique de l'Europe à l'égard de la Chine s'est modifiée à partir du jour où l'Allemagne s'est introduite dans les affaires d'Asie, et par une conséquence naturelle, la Chine, inquiète et affolée, a modifié son attitude à l'égard de l'Europe ou, pour mieux dire, de toutes les puissances avec lesquelles elle se trouvait en rapport. Nous ne referons pas cette histoire ; elle est d'hier. La Chine, pour se débarrasser d'une obsession qui prenait de plus en plus le caractère d'un cauchemar, a employé des moyens atroces ; elle a violé tous les principes du droit des gens : elle a versé des flots de sang. Les puissances ont dû intervenir et marcher sur Pékin : mais, une fois arrivés là, un problème redoutable s'est dressé devant elles. Fallait-il chercher les moyens les plus rapides de faire la paix avec la Chine? Fallait-il plutôt prolonger la guerre, pour s'assurer une hégémonie plus absolue sur le Céleste Empire? Fallait-il enfin pousser les choses jusqu'au point où l'unité de l'Empire pourrait être compromise, et où le démembrement se produirait presque fatalement? Bien que tous les gouvernemens protestassent avec une égale énergie de leur désir, ou même de leur volonté d'éviter ces dernières solutions, considérées à juste titre comme dangereuses, leurs intérêts étaient quelquefois trop opposés et leurs vues trop contradictoires pour qu'il n'y eût pas des divergences dans la manière dont ils envisageraient la situation. Il était inévitable que les uns, considérant le but principal comme atteint, voulussent conclure le plus vite pos-

sible un arrangement avec la Chine, et que les autres préférassent le retarder dans l'espoir de le rendre plus avantageux pour eux. On n'a pas tardé, en effet, à se diviser sur la question.

Une dépêche est venue d'Amérique annonçant une nouvelle à laquelle l'opinion n'était nullement préparée, de sorte qu'elle a commencé par jeter quelque trouble dans les esprits. Le gouvernement russe avait pris une initiative qui pouvait passer pour hardie : il émettait l'avis qu'il y avait lieu pour les puissances d'évacuer Pékin, soit militairement, soit diplomatiquement, c'est-à-dire d'en retirer leurs troupes et leurs légations, et cela dans le plus bref délai. Ce n'était pas seulement une proposition que le gouvernement russe faisait aux puissances, mais plutôt une communication, nous allions dire une notification de la politique qu'il était pour son compte décidé à suivre. Il rappelait que l'objet principal de la marche sur Pékin avait été de délivrer les légations assiégées, et que cet objet était rempli. Dès lors, que restait-il à faire? La seconde partie du programme que les puissances s'étaient proposé en commun consistait à obtenir des réparations pour le passé et des garanties pour l'avenir, réparations et garanties qui devaient être mesurées aux facultés ou possibilités du gouvernement chinois. En d'autres termes, on se garderait d'imposer des conditions inacceptables ou irréalisables, plus propres à prolonger l'état de guerre qu'à y mettre fin. Ces principes posés, le gouvernement russe s'était demandé comment il convenait de procéder pour en assurer l'application.

Le gouvernement chinois avait pris la fuite; on n'avait trouvé à Pékin ni Impératrice, ni Empereur; on ne savait même pas où ils étaient allés, et la pensée de courir après eux à travers l'immensité de la Chine ne pouvait venir à l'esprit de personne. Cependant, pour négocier, il faut être deux. Rien sans doute ne serait, à la longue, plus embarrassant pour les puissances que de rester à Pékin en tête à tête les unes avec les autres, tête à tête que l'absence du gouvernement impérial finirait par rendre difficile, laborieux, quinteux peut-être, car la présence seule de ce gouvernement était de nature à maintenir entre elles bonne entente et harmonie. De là à conclure à la convenance de quitter Pékin, il n'y avait qu'un pas, et la logique devait le faire franchir assez vite. Le gouvernement russe s'est montré logique : il a pris son parti, sans s'arrêter aux considérations accessoires où un autre aurait pu s'attarder. A son sens, — et il l'a dit, — les troupes internationales devaient évacuer Pékin pour permettre au gouvernement chinois d'y rentrer; et, comme il était non seulement désirable, mais

indispensable que le gouvernement chinois y rentrât, l'évacuation immédiate s'imposait. Le gouvernement russe a donc transmis au commandant en chef de ses forces militaires et à son représentant diplomatique des instructions pour qu'ils se rendissent à Tientsin aussitôt qu'ils croiraient pouvoir le faire sans danger. Évidemment, on ne pouvait pas envoyer de Saint-Pétersbourg l'ordre d'évacuer Pékin du matin au soir, ou du jour au lendemain; le choix de l'heure devait être laissé à ceux qui étaient sur place; mais ces tempéramens, toujours nécessaires dans l'exécution d'une mesure délicate, n'en modifient pas le caractère essentiel, et nous répétons que rien n'est plus net que la politique russe. On peut la définir d'un mot : pour négocier utilement, il faut d'abord évacuer Pékin. D'autres puissances devaient estimer au contraire que, pour négocier utilement, il fallait y rester. Et, certes, elles ne manquent pas non plus d'argumens à faire valoir. L'histoire déjà assez longue de ses rapports avec les puissances occidentales montre que la Chine ne croit qu'à la force toujours présente, toujours pressante, et qu'elle reprend une incroyable audace dès que cette force parait, non pas même s'affaiblir, mais s'éloigner. Si nous quittons Pékin avant d'avoir imposé les conditions de la paix, n'est-il pas à craindre que les négociations ne s'en ressentent? D'abord le gouvernement impérial ne manquera pas de dire que nous reculons, et qu'après être entrés à Pékin, nous avons senti et reconnu l'impossibilité de nous y maintenir. Peut-être ne le croira-t-il pas lui-même, mais il le fera croire à son peuple, et, après les abominables événemens de ces derniers mois, le peuple chinois n'aura pas le sentiment qu'il a été battu, qu'il a dû céder à une force supérieure, que cette force pourra toujours s'exercer contre lui avec le même succès. Peut-être n'avons-nous pas assez fait à Pékin pour laisser à la Chine une impression de terreur suffisante. Ces considérations ont leur valeur. De là sont venus l'hésitation et le trouble de l'opinion lorsque la note russe a été connue.

Néanmoins, plus on y songe et plus on est conduit à croire que ces craintes sont exagérées. Si nous voulons, dans les négociations qui vont s'ouvrir, aboutir à un résultat rapide, où est l'inconvénient de témoigner au gouvernement chinois quelques-uns de ces ménagemens qui peuvent l'aider, suivant une expression de son vocabulaire, à sauver sa face? On peut même se demander si nous avons intérêt à l'humilier auprès de ses sujets au point de lui faire perdre toute autorité et tout prestige, car nous pouvons avoir besoin de ce prestige et de cette force. La seule chose qui importe est qu'il ne se fasse lui-

même aucune illusion sur sa dépendance : et comment pourrait-il s'y tromper? La rapidité et la facilité finales avec lesquelles quelques milliers de soldats européens, américains et japonais sont arrivés et entrés à Pékin sont faites pour l'en convaincre : la démonstration de la supériorité occidentale a été encore plus probante que si nous avions dû attendre l'arrivée de tous les renforts actuellement en route pour Tientsin. Un déploiement de forces aussi considérable n'a pas été nécessaire; il a suffi en somme d'une poignée d'hommes déterminés pour disperser réguliers et irréguliers chinois et forcer les portes de la capitale. Le gouvernement chinois, pris de peur, s'est dérobé. Où a-t-il été? Peu importe : il a disparu à la hâte, laissant derrière lui le palais impérial à la discrétion de l'armée internationale. On sait que celle-ci, représentée par des détachemens des diverses nationalités, a défilé dans le palais désert. De tels souvenirs ne s'effaceront pas de sitôt de l'esprit de l'Impératrice, de l'Empereur, des membres du Tsong-li-Yamen. Le gouvernement chinois sait aujourd'hui, à ne pas pouvoir s'y méprendre, qu'il est sous la main des puissances alliées, et qu'il ne retrouverait plus, à une seconde épreuve, l'indulgence relative qu'on lui témoigne en ce moment. En effet, si les suggestions modérées de la Russie finissent par prévaloir cette fois, il n'est pas douteux que ce sont les suggestions les plus radicales, les plus rigoureuses, les plus implacables même qui prévaudraient, et sans contestation possible, dans le cas où le gouvernement impérial, par complicité ou seulement par faiblesse, laisserait de nouveaux troubles éclater à Pékin ou dans les provinces. L'expérience qu'il vient de faire ne saurait être perdue. Mais, dira-t-on peut-être, il ne s'agit pas de l'avenir, il s'agit du présent, c'est-à-dire des négociations de demain : les puissances y exerceront-elles la même influence si leurs troupes ont quitté Pékin? Les dirigeront-elles avec la même autorité? Les feront-elles aboutir avec la même sûreté? Pourquoi non? L'évacuation de Pékin, quand bien même elle serait complète, n'en resterait pas moins presque fictive. Pas un soldat étranger ne quittera la Chine : tout au contraire, les renforts attendus arriveront à Takou et à Tientsin dans quelques jours, et alors Pékin, évacué ou non, se trouvera sous le coup d'une menace infiniment plus sérieuse que toutes celles dont il a pu être l'objet, même lorsque les troupes internationales campaient entre ses murailles. Ce qui a retardé d'abord la marche des alliés, c'est que le chemin de fer avait été détruit dans une grande partie de son parcours; mais on travaille à le rétablir et c'est un travail qui sera bientôt terminé. Le chemin de fer, une fois reconstitué,

sera surveillé et gardé. Pékin évacué, mais relié par une voie rapide à Tientsin, c'est-à-dire à une armée qui sera dans peu de jours dix fois plus nombreuse qu'elle ne l'est aujourd'hui, pourra, plus convenablement dans la forme, servir d'asile au gouvernement impérial, mais n'en restera pas moins à la discrétion absolue des alliés. Et c'est pour cela que la proposition russe, si même elle était acceptée par toutes les puissances, ne nous paraîtrait de nature à enlever à celles-ci, dans les négociations prochaines, aucun des moyens d'action sur lesquels une écrasante supériorité militaire leur permet toujours de compter.

Nous parlons de cette proposition sans aucun parti-pris. Lorsque nous l'avons connue pour la première fois, d'une manière un peu prématurée peut-être et par une indiscrétion du gouvernement américain, nous en avons éprouvé l'impression de surprise qu'elle a généralement causée partout. On ne s'y attendait pas ; personne n'avait pensé que Pékin pût être évacué si vite. Mais peu à peu les préventions se sont dissipées : nous savons plutôt gré aujourd'hui au gouvernement russe d'avoir pris une initiative que lui seul pouvait prendre, parce qu'il était celui de tous qui avait le plus d'intérêts engagés au nord de la Chine, et que nous devions être les premiers à accueillir, parce que nous étions celui qui en avait le moins. Les puissances qui résistent, ou qui hésitent encore en présence de la politique russe, expliquent cette politique par la situation particulière où se trouve la Russie à l'égard de la Chine. Il est conforme aux traditions de la Russie de ménager le Céleste Empire. La Russie et la Chine ayant une frontière commune extrêmement étendue, la guerre et la paix ont entre elles et pour elles une importance plus grande que pour les autres puissances. De plus, le développement politique et économique de la Russie, toujours croissant au nord de l'Asie, a tout à gagner au maintien de la paix. La situation même de la capitale chinoise à proximité des provinces russes est une circonstance favorable à l'influence prépondérante du cabinet de Saint-Pétersbourg, et on comprend que celui-ci éprouve une certaine inquiétude lorsque le gouvernement chinois quitte Pékin pour aller on ne sait où, peut-être dans des provinces où d'autres influences que la sienne pourraient plus facilement s'exercer sur lui. Cet état de fait, s'il se prolongeait, n'aurait rien pour lui plaire. Voilà ce qu'on dit, et certains journaux étrangers partent de là pour accuser le gouvernement russe d'avoir rompu, ou du moins compromis l'entente des puissances par son égoïsme, c'est-à-dire par la préoccupation exclusive de ses seuls intérêts.

Tel n'est pas notre sentiment. Nos intérêts, à nous, sont trop fai-

bles au Nord de la Chine pour troubler notre jugement, et peut-être n'avons-nous pas grand mérite à en conserver la parfaite impartialité. Au risque de lui donner un caractère un peu paradoxal, nous dirons qu'en ce qui concerne les pourparlers de demain, il est à peu près indifférent que les troupes alliées restent à Pékin ou qu'elles en sortent. Peut-être s'exagère-t-on, aussi bien d'un côté que de l'autre, l'importance de ce fait. La Russie croit que, si nous évacuons Pékin, le gouvernement chinois y rentrera aussitôt : ce n'est pas bien sûr. Elle estime que le gouvernement chinois n'acceptera de négocier que lorsque l'évacuation aura eu lieu, ce qui ne l'est pas davantage, puisque nous voyons ce gouvernement nommer ses plénipotentiaires sans attendre que Pékin lui soit rendu. D'autre part, nous avons expliqué pourquoi le maintien de l'occupation n'était pas indispensable à l'autorité des puissances. Dès lors, que faut-il voir dans le maintien de l'occupation ou dans l'évacuation de Pékin, sinon l'indication de deux politiques différentes, dont la première, sans le vouloir peut-être d'une manière consciente et sans se rendre compte des entraînemens qu'elle s'expose à subir, donne à l'action des puissances en Chine une extension sans limite certaine, tandis que l'autre se propose très résolument, après avoir fait l'indispensable, de rendre la Chine à elle-même et à son gouvernement? Entre ces deux politiques, — quand bien même nous ne mettrions pas au premier plan, comme on l'a dit autrefois, la considération de notre alliance, — il n'y a pas à hésiter. Nous sommes pour la seconde. Nous n'avons pas cessé, ici même, de mettre l'opinion en garde contre les inconvéniens d'une marche sur Pékin. Une obligation impérieuse s'est imposée à nous, comme à toutes les puissances; il n'y avait donc plus à tergiverser, il ne restait qu'à applaudir au courage de nos soldats et à l'habile direction qui leur a été imprimée. Mais le péril d'une politique trop exclusivement militaire en Chine ne cessait pas de nous préoccuper, et les démonstrations de l'Allemagne ne nous ont pas rassuré à cet égard. Ces préoccupations ont été partagées par d'autres, qui voulaient voir, comme nous, dans la prise de Pékin, la fin plutôt que le commencement de notre intervention en Extrême-Orient. C'est alors que la Russie a découvert sa politique et convié les puissances à s'y associer. Nous devions le faire, et il est probable que, parmi les adhésions qui sont venues à Saint-Pétersbourg, la nôtre est arrivée la première; à moins que, — et cela est plus probable encore, — toute cette politique n'ait été concertée d'avance entre les deux gouvernemens.

Mais d'autres adhésions encore paraissent s'être produites dès la première heure. Bien que les États-Unis n'aient pas été absolument explicites dans la forme qu'ils ont donnée à la leur, on la considère comme acquise. Ils ont rappelé, en répondant à la note de Saint-Pétersbourg, les motifs pour lesquels ils avaient envoyé un détachement de leurs forces militaires en Chine, et ils ont constaté avec satisfaction que les principes de leur politique étaient absolument conformes à ceux de la politique russe. Il ne pouvait s'agir, dans leur pensée, ni d'une acquisition territoriale, ni d'un acte quelconque qui fût de nature à précipiter le démembrement de l'Empire. Toutes les puissances avaient d'ailleurs fait, à ce sujet, des déclarations identiques. Dès lors, disait le gouvernement américain, « il ne doit pas être difficile, au moyen de négociations concurrentes, d'arriver à une entente amicale avec la Chine, grâce à laquelle les droits reconnus par traités aux diverses puissances seront confirmés pour l'avenir, la porte ouverte sera assurée, les intérêts et les biens des citoyens étrangers seront protégés, et pleine réparation sera faite pour les torts et les dommages qui leur ont été causés. » On ne pouvait préciser en meilleurs termes le but que doivent poursuivre toutes les puissances et que, dans tous les cas, les États-Unis se sont proposé. Rien de moins, mais aussi rien de plus. Le gouvernement américain constate ensuite que, s'il s'est passé des événemens très graves à Pékin et dans le nord de la Chine, la plus grande partie du pays est restée calme, et que l'ordre n'y a pas été sérieusement troublé. S'il l'a été sur quelques points, les efforts des vice-rois n'ont pas tardé à le rétablir. La situation générale est donc favorable au rétablissement de la paix. On y parviendrait sans doute par une « occupation conjointe de Pékin jusqu'au moment où le gouvernement chinois serait en état de conclure de nouveaux traités contenant des réparations pour le passé et des garanties pour l'avenir. » « Toutefois, » ajoute la note américaine, « nous considérons que, si une seule puissance vient à retirer ses troupes de Pékin, elle activera par là le retrait général des troupes de toutes les autres, ce qui est désirable. » En conséquence, le gouvernement de Washington a envoyé des instructions au commandant de ses forces en Chine pour qu'il se retire de Pékin après avoir conféré avec ses collègues quant à l'époque et aux conditions de ce retrait. C'est dans le cas seulement où il y aurait « unanimité parmi les cabinets à modifier les vues exprimées par le gouvernement russe dans le sens d'une occupation prolongée de Pékin, » que ces instructions seraient retirées ou modifiées. Elles ne le seront donc pas, et on peut

regarder les États-Unis comme ralliés à la proposition russe. On en dit autant du Japon : mais sa réponse n'a pas été publiée et nous ignorons dans quels termes elle est conçue. Le Japon, pas plus que la Russie, n'a intérêt à aider des puissances notoirement ambitieuses à s'immiscer à fond dans les affaires de Chine : s'il le faisait, il aurait sans doute à le regretter un jour. Mais il est trop avisé pour cela, et il compte trop sur l'avenir pour l'engager et le compromettre dès aujourd'hui au profit d'un tiers, quel qu'il soit. Sans connaître exactement la réponse de Tokio, nous sommes portés à croire, comme on paraît le faire à Saint-Pétersbourg, qu'elle incline dans le même sens que celle des États-Unis et de la France.

Cependant, à en juger par les journaux, l'opinion japonaise est encore un peu hésitante et ne paraît pas unanime. Mais où y a-t-il, sur cette question de l'évacuation immédiate, unanimité absolue? Est-ce en Angleterre? Est-ce même en Allemagne? En Angleterre et en Allemagne, si la grande majorité se prononce avec plus ou moins de force en faveur du maintien de l'occupation, quelque embarras se manifeste, même dans les affirmations les plus tranchantes. L'Angleterre n'est pas encore dégagée des préoccupations qu'elle a dans d'autres parties du monde que l'Asie, et elle n'est pas très disposée à affronter sans répit de nouvelles difficultés. Nous la croyons sincère dans son désir de ne pas prolonger la crise chinoise, et peut-être ne ferait-elle pas beaucoup de difficulté à accueillir la proposition russe si, précisément, elle n'était pas russe et ne venait pas de Saint-Pétersbourg. On s'est habitué à Londres à croire qu'on a toujours en Extrême-Orient des intérêts contraires à ceux de la Russie : c'est la première impression et le premier mouvement. Il y a quelques années, à la suite de la guerre sino-japonaise, il a suffi que la Russie et la France, d'accord cette fois avec l'Allemagne, se prononçassent dans un sens pour que l'Angleterre, au risque de se trouver isolée, se prononçât dans l'autre. Que fera-t-elle aujourd'hui? On l'ignore encore. Il est vrai qu'un membre du cabinet britannique, lord George Hamilton, secrétaire d'État pour les Indes, parlant, il y a quelques jours, à la Primrose League, s'est exprimé très nettement et même très vivement contre l'évacuation. Après avoir énuméré les demandes à faire à la Chine, et sur lesquelles toutes les puissances sont d'accord, — réparations pour le passé et garanties pour l'avenir : — « Pour obtenir, s'est-il écrié, ces conditions indispensables, pour établir un gouvernement central respectable et fort, il est absolument nécessaire que nous ne fassions rien qui puisse ressembler à l'abandon d'avantages que nous avons

acquis, ou à l'évacuation des positions que nous avons gagnées. Vous pouvez en tout cas être certains, Mylords et Messieurs, que si jamais quelque chose ressemblant à cela était proposé aux puissances, le gouvernement de Sa Majesté n'y participerait pas. » L'allusion est transparente; lord George Hamilton a certainement voulu dire que quelque chose qui ressemblait à cela avait été proposé au gouvernement de la Reine. Mais il ne semble pas que ce gouvernement l'ait repoussé *a priori* d'une manière aussi péremptoire que l'a fait le secrétaire d'État pour les Indes, puisque la seule réponse qu'on ait encore reçue de lui est qu'il a consulté ses représentans en Chine, et qu'il attend leurs rapports. Cela peut durer encore quelque temps. Lord Salisbury a l'habitude de laisser parler ses collègues, et il lui est arrivé plus d'une fois de faire remarquer, lorsqu'on invoquait leurs discours, qu'il n'avait encore personnellement rien dit : sa parole seule engage le gouvernement. On se rappelle même qu'un jour, à propos d'un discours prononcé par M. Chamberlain en dehors du parlement, lord Salisbury a déclaré tout simplement ne l'avoir pas lu. Il est donc possible que celui de George Hamilton soit l'expression d'un sentiment individuel et non pas de la politique du ministère. Lord Salisbury est dans les Vosges; il ne montre aucune hâte de rentrer à Londres; il laisse dire et il se tait, sans paraître prendre un très vif intérêt à ce qui se passe à Pékin, ou du moins à la question de savoir si on y restera ou si on l'évacuera. Peut-être pense-t-il, lui aussi, que cette question n'a pas toute l'importance qu'on y attache dans certains journaux, et qu'on peut la résoudre dans un sens ou dans l'autre sans que les événemens ultérieurs en soient bien sensiblement modifiés. Il est arrivé plus d'une fois à lord Salisbury de montrer un sang-froid voisin de l'indifférence au milieu de l'effervescence générale : généralement, il ne s'en est pas mal trouvé.

Quant à l'Allemagne, elle ne peut pas se dissimuler que certaines de ses manifestations ont étonné les autres puissances, et peut-être ferait-elle bien aujourd'hui de s'appliquer à les rassurer. Il n'y a de la part de qui que ce soit aucun mauvais sentiment à son égard; et, bien qu'elle ait apporté dans sa politique en Extrême-Orient des procédés nouveaux, qui n'ont pas toujours été recommandables, — ils ont été pour quelque chose dans les derniers événemens, — nul ne songe à la gêner dans la poursuite de ses intérêts. On s'est demandé seulement où elle voulait aller et où elle prétendait nous conduire, questions qu'il était impossible de ne pas se poser en écoutant avec l'attention qu'ils méritent les discours de l'empereur Guillaume, mais auxquelles

ces discours ne fournissaient pas une réponse assez claire pour être pleinement rassurante. Un de ces discours paraissait même donner à la mission du feld-maréchal de Waldersee en Chine un caractère politique, en même temps que militaire. Qu'on nous passe le mot : cela a effarouché. L'Allemagne voulait-elle donc s'attribuer la direction de toutes les affaires en Extrême-Orient? Très probablement cela n'était pas dans ses intentions, mais ses allures pouvaient le faire craindre. Aujourd'hui qu'elle se trouve en présence de la proposition russe, on comprend qu'elle réfléchisse avant de répondre. Nous l'avons vue jusqu'à ce jour s'appliquer à marcher d'accord avec la Russie. Elle n'a rien négligé pour donner l'impression que son intimité avec celle-ci était assez étroite pour qu'elle n'eût à cet égard rien à envier à aucune autre puissance. Nous voulons le croire; mais il semble qu'une entente aussi parfaite ait besoin, pour se maintenir, d'un échange continuel de vues, et que cet échange n'ait pas toujours eu lieu dans ces derniers temps entre Saint-Pétersbourg et Berlin. L'empereur Guillaume a peut-être cru le contraire, puisqu'il s'est imaginé, par exemple, que l'empereur Nicolas ne s'était pas contenté d'accepter la nomination du feld-maréchal de Waldersee et qu'il l'avait suggérée : cette erreur même prouve que l'accord des deux gouvernemens a été quelquefois, au moins d'un côté, l'effet d'une illusion complaisante. Quoi qu'il en soit à ce sujet, il reste à voir aujourd'hui si la bonne intelligence que l'empereur Guillaume a toujours voulu maintenir entre l'Allemagne et la Russie amènera finalement la première à se ranger à l'opinion de la seconde dans la question de Pékin. Quant à espérer que la Russie modifiera cette opinion, ou même qu'elle l'atténuera, on ne peut guère y compter : elle s'est trop engagée pour pouvoir reculer. Mais l'Allemagne n'ayant encore dit ni oui ni non, du moins à notre connaissance, il est très intéressant de connaître la réponse, approbative ou négative, à laquelle elle s'arrêtera. Si elle ne poursuit aucun but particulier en Chine, et si elle ne veut pas sortir du programme commun à toutes les puissances, pourquoi repousserait-elle la proposition russe? Le feld-maréchal de Waldersee, qui navigue encore vers les mers jaunes, exercera certainement la même intimidation sur le gouvernement impérial, qu'il soit à Tientsin ou à Pékin : il l'exerce déjà avec une entière efficacité sur le pont du navire qui le porte vers la Chine. Nous rappelions plus haut qu'à la suite de la guerre sino-japonaise, l'Angleterre avait fait bande à part et s'était cantonnée dans ce qu'un de ses hommes d'État appelait un splendide isolement. A cette même époque,

l'Allemagne montrait, au contraire, un empressement très vif à marcher avec la Russie et la France. Ce rapprochement, que les circonstances avaient amené, et qui éveillait ailleurs quelques susceptibilités, causait beaucoup de satisfaction à Berlin. Nous n'en sommes que plus curieux de voir si l'Allemagne persistera dans la politique qu'elle suivait à cette époque, ou si d'autres vues l'en détourneront. Quel que soit le résultat de cette épreuve, il sera significatif. L'empereur Guillaume, nous avons eu plus d'une fois déjà l'occasion d'en faire la remarque, dirige moins prudemment sa rhétorique que sa politique. Il a témoigné jusqu'ici avec tant d'éclat du prix qu'il attache à être toujours d'accord avec l'empereur Nicolas que, s'il se décide dans l'occasion actuelle à s'écarter d'une habitude aussi bien prise, cette dernière démonstration nous instruira, bien plus encore que les précédentes, sur l'intérêt passionné qu'il attache à sa politique en Chine. Nous n'en serons pas plus éclairés sur cette politique; mais nous saurons du moins qu'il n'hésite pas devant les plus grands sacrifices pour en poursuivre l'objet mystérieux.

C'est en cela surtout que les affaires de Chine, dans la phase où elles sont entrées, méritent toute notre attention. Qu'on quitte Pékin ou qu'on y reste, cela n'a qu'une importance secondaire; mais il y en a une très grande à constater l'attitude des diverses puissances à l'égard de la proposition russe. C'est une sorte de pierre de touche qui permet de mieux juger des dispositions les plus intimes des unes et des autres. Il semble d'ailleurs, si on se retourne du côté de la Chine elle-même, que la question de l'occupation ou de l'évacuation de Pékin y agite beaucoup moins les esprits qu'elle ne le fait en Europe. D'après les dernières nouvelles, les négociations en vue de la paix ne sont pas encore commencées, mais elles peuvent l'être dans peu de jours. Le prince Tching est déjà rentré à Pékin, qu'il avait quitté avec la cour impériale. On se rappelle sans doute que, pendant les derniers troubles, il a montré quelque modération envers les étrangers et leur a même, dit-on, prêté secours : il n'était pas partisan de la politique meurtrière qui avait prévalu dans les conseils de l'Impératrice. Il a reçu une double mission, qui consiste à se mettre en rapport avec les ministres étrangers et aussi à exercer un contrôle sur l'administration de la capitale. Cette administration étant actuellement entre les mains de nos commandans militaires, peut-être y a-t-il là une invite à la remettre au prince Tching. En tout cas, un lien existe dès aujourd'hui entre le gouvernement impérial et les puissances. On annonce d'autre part que Li-Hung-Tchang a reçu des pleins pouvoirs pour

négocier, d'accord avec le prince Tching, et qu'il en a officiellement justifié vis-à-vis de nos ministres. S'il en est ainsi, les négociations peuvent commencer sans retard et il est possible qu'elles aboutissent assez promptement, car les puissances savent certainement ce qu'elles ont à demander, et Li-Hung-Tchang s'en doute. Il pourrait dès lors se faire que les préliminaires de paix fussent signés avant que les puissances eussent résolu entre elles la question de l'occupation ou de l'évacuation de la capitale. Les opérations militaires, dès qu'elles ont été sérieusement engagées, ont marché si vite que le feld-maréchal de Waldersee risque de trouver peu de chose à faire lorsqu'il arrivera en Chine. Mais qui pourrait s'en plaindre? Et qui pourrait se plaindre, dans un autre ordre d'idées, si les opérations diplomatiques marchaient à leur tour d'un pas assez rapide pour que les puissances se trouvassent d'accord avec la Chine sur les conditions de la paix, avant de l'être entre elles sur ce qu'il convient de faire à Pékin? Nous mettons les choses au mieux; peut-être nous accusera-t-on d'un optimisme exagéré; peut-être les événemens contrediront-ils ces espérances. Si nous les mettons au pis, que peut-il arriver ? Que les troupes de certaines puissances quittent Pékin, et que les autres y restent. Dans ce cas, la cour ne rentrera probablement pas dans la capitale. Mais, au point où on en est, l'absence de la cour n'empêchera pas les négociations : elles commenceront quand on voudra.

Cela veut-il dire que la paix, lorsqu'elle sera signée, mettra fin à la question d'Extrême-Orient? Non sans doute. En réalité, cette question restera ouverte et l'œuvre de la diplomatie sera à peine suspendue. Mais il y aura une trêve et comme un temps de repos dans le cours presque fatal de l'histoire. Chacun de nous pourra faire son examen de conscience, bien reconnaître ses intérêts et se préparer pour l'avenir. La crise actuelle aura montré seulement la fragilité de l'accord des puissances : si le malheur voulait qu'elle durât plus longtemps, elle montrerait l'acuité de leurs dissidences et la rivalité de leurs ambitions.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-gérant,

F. BRUNETIÈRE.



LES TRONÇONS DU GLAIVE

TROISIÈME PARTIE (1)

XI

C'était le grand jour, l'immense effort de la sortie en masse, gigantesque essai de délivrance. On allait rompre enfin le cercle de fer, l'étau derrière lequel Paris étouffait; on allait au-devant de l'armée de la Loire, au-devant de la France qui accourait avec ses levées jaillies du sol, ses drapeaux neufs déjà laurés par la victoire. Chacun, sur cette page encore blanche du 29 novembre, inscrivait d'avance une des dates sacrées de l'histoire, sentait vibrer en soi l'héroïsme qui enflammait la proclamation de Ducrot; toutes les âmes suivaient de leurs vœux ce général qui, à la tête de son armée, jurait de ne rentrer que mort ou victorieux.

Les groupes commentaient les affiches de Trochu et du Gouvernement. La Ville se tendait dans un seul élan, vers le bruit sourd du canon qui tonnait du côté de Choisy et de l'Hay, où l'armée de Vinoy opérait une diversion, en même temps que le contre-amiral Saisset s'emparait du plateau d'Avron, et que d'autres sorties essayaient de donner le change sur la véritable trouée : Ducrot franchissant les ponts, enlevant les plateaux de la Marne.

Par malheur, dans la nuit l'ingénieur, sur qui reposait la charge essentielle du lançage des ponts, s'était convaincu, un peu

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 septembre.

tard, qu'ils ne pourraient être prêts à l'heure dite. Une petite flottille portant le matériel de construction devait, remorquée par le vapeur *la Persévérance*, capitaine de frégate Rieunier, franchir l'arche restée debout du pont de Joinville, en amont duquel les points de passage étaient fixés. Mais, par suite du resserrement du fleuve, où les arches écroulées et toutes sortes de matériaux formaient obstacle, par suite aussi d'une manœuvre antérieure d'abaissement des hausses mobiles d'un barrage en aval, hausses qu'on avait omis de relever, le courant se ruait d'une violence telle que *la Persévérance* perdit un temps irréparable avant de pouvoir forcer la barre. M. Krantz, l'ingénieur responsable, se persuadait de l'existence d'une crue subite, et sans espoir de remplir sa mission avant le jour, allait faire part au général Ducrot de sa déconvenue. Celui-ci, dont le plan croulait, galope au fort de Rosny où le Gouverneur avait établi son quartier général pour se rapprocher du champ de bataille. De cruelles minutes s'écoulent : désarroi, incertitude. Comment modifier les ordres de mouvement, imprimer à la sortie une autre direction? L'armée va s'ébranler, le temps manque. Renoncer à l'opération? Mais une déception pareille, pour les troupes, pour Paris surtout, fanatisé d'attente et d'espoir! C'est la Révolution! Trochu et Ducrot, bouleversés, sautent d'une idée à l'autre; prennent le pire parti : laisser faire, suivre le cours des choses. On lancera les ponts la nuit suivante, et le 30, à l'aube, on attaquera. Mais la surprise est éventée. Et tandis que Vinoy, qu'on oublie d'avertir, fait tuer son monde inutilement, l'ennemi emploie ces vingt-quatre heures de répit à se masser sur les plateaux, presque libres la veille, et que demain, hérissés de canons et de fusils, il faudra lui arracher de haute lutte.

Enfin le matin se leva, éclairant d'une lumière paisible les pentes des coteaux, l'S brumeux de la Marne, l'étendue encore endormie du vaste terrain semé de bois et de villages. Le sol, durci par la gelée, était blanc au loin; les arbres défeuillés se découpaient nettement; un magnifique soleil illuminait le ciel sans nuage. Soudain les forts retentirent, donnant le signal. Du plateau d'Avron, de Rosny, de Nogent, de la Faisanderie et de Saint-Maur, une volée d'obus s'éleva, pour aller s'abattre, dispersée, inutile, sur la ligne des positions ennemies, tandis que, sortant du bois de Vincennes, les colonnes profondes des quatre

divisions du 1er et du 2e corps s'ébranlaient, franchissant la Marne, au tremblement des ponts de bois dans l'eau verte.

Les routes sonores résonnaient sous le piétinement immense, le roulement ininterrompu des canons et des voitures. Armée de cent mille hommes, où seuls les deux vieux régimens de la retraite de Vinoy, le 35e et le 42e, subsistaient des troupes aguerries de l'Empire, au milieu des masses flottantes de la jeune République. Agglomération de recrues, de mobiles, avec des cadres de hasard ; multitude prête à se faire tuer, sans un chef capable d'utiliser vraiment ces admirables bonnes volontés. Du général au sous-lieutenant, la bravoure tenait lieu de tactique. On croyait avoir fait tout son devoir, en n'étant ménager ni de sa vie, ni de celle de ses soldats. Et les pommettes brûlantes de froid, les doigts raides à la crosse des fusils, les bataillons gravissaient la route libre, la pente des champs dont les mottes dures s'écrasent, interrogeaient du regard cet horizon clair, où le soleil fait miroiter des vitres, dore les murs, se pose en nappes blondes à la cime des bois. Champigny se détache sur la hauteur ; à gauche, les arbres du Plant, troués de maisons, et le remblai du chemin de fer de Mulhouse. Un grand silence plane en avant, qui angoisse par son mystère. De quel fossé, de quel talus partira le premier coup ? Les yeux guettent la petite fumée blanche, l'oreille la détonation brusque. Il est neuf heures.

Tout d'un coup, une batterie wurtembergeoise ouvre le feu, toute la ligne des avant-postes s'enflamme, le 1er et le 2e corps se déploient, refoulant les compagnies saxonnes de Champigny, du Plant et de Bry. A la gauche, en avant de la division de Maussion, marchant avec le bataillon d'éclaireurs, le général Ducrot a lui-même enlevé les hommes, hésitans devant une barricade sous la voûte du chemin de fer. Les gabions sont bousculés, les poutres renversées. Le général en chef, ferme à cheval, précède son état-major, qu'il dépasse du képi brodé ; sa taille athlétique, sa forte tête aux épaules larges expriment l'audace et l'entrain. Il ne semble pas se douter que sa place n'est pas là, mais en arrière, à un point d'où il pourrait embrasser l'ensemble du panorama, les mouvemens des troupes; visiblement, il estime son rôle bien rempli, parce qu'en payant de sa personne, il essaye de les mener à la victoire, ou à la mort. Lui, le représentant de tant de vies, des destins de Paris et de la France, il joue cette partie suprême presque à l'aveugle, jetant dès le début ce qui devrait

être la carte dernière, l'atout de sa vie. Il est dix heures. Les renseignemens arrivent, apportés par des officiers d'ordonnance au galop; on occupe, de Bry à Champigny, la crête du plateau. Paris vient de mettre le pied sur les collines, voit plus loin, respire.

Que faire maintenant? A droite, le château et le parc de Cœuilly, à gauche ceux de Villiers dressent leurs forteresses naturelles, dominent le plateau. Enlever cela ! Sans doute, le général en chef, qui dispose de 400 canons, va faire avancer son artillerie; il a prévu que les pentes, battues par l'ennemi, sont exposées; il a pris ses précautions pour abriter ses pièces, par des épaulemens provisoires. Non, c'est l'infanterie qui fera tout, celle de Maussion abordera Villiers de face et celle de Miribel de flanc; les régimens de Faron se porteront directement sur Cœuilly. L'attaque se dessine. Les rares batteries qui la soutiennent sont aussitôt démolies par les batteries adverses, qui surplombent; et pendant ce temps, les forts se taisent, ayant éparpillé leurs munitions, au lieu de concentrer le feu sur les villages. Du moins, Ducrot est persuadé que le 3e corps, son aile gauche, a franchi la Marne au-dessus de Nogent, et va, suivant l'ordre donné, attaquer Noisy, pour se rabattre ensuite sur Villiers qui, débordé, tombera.

Sur toute la ligne, pantalons rouges et capotes bleues fourmillent; par petits paquets, enflant une énorme vague humaine, les compagnies et les bataillons montent, débordent lentement la crête. Au dessous de Cœuilly, la pente est raide. Faron, sans attendre ses batteries qui s'attardent dans Champigny encombré, a lancé les fantassins de la Vendée, du 35e et du 114e. Des canons, derrière la grille du parc de Cœuilly, les arrêtent, sous un feu de mitraille ; les tirailleurs wurtembergeois visent comme à l'affût, par les meurtrières. Enfin, voici deux batteries; elles sont fauchées, se débandent; ramenées, elles disparaissent encore. Une autre lutte bravement, a le même sort. Enhardis, les Wurtembergeois s'élancent hors du parc, mais le 35e et le 114e, conduits par les lieutenans-colonels Lourde-Laplace et Boulanger, foncent à la baïonnette et les rejettent, arrivent jusqu'au pied des murs; là, criblés de balles, assaillis de flanc par de nouvelles troupes, ils plient sanglans, noirs de poudre, entraînant avec eux la division entière. La vague brisée reflue jusqu'à Champigny, abandonne dans son remous des centaines de blessés et de morts, pêle-mêle avec quatre cents Wurtembergeois.

En face de Villiers, le général en chef avait dirigé, mais sans plus de succès, l'effort du 2e corps. Les tirailleurs de Maussion, à peine la crête dépassée, sont accueillis par un ouragan de fer qui les refoule dans les vignes; l'artillerie n'est pas plus heureuse. Onze heures! Que devient le 3e corps? Le général d'Exéa a dû franchir la Marne, il s'approche de Noisy, il va surgir au delà de Villiers?... Et Ducrot, impatient, scrute l'horizon, prête l'oreille. Un aide de camp arrive, son cheval trempé fume; le cœur du général, allégé, bat plus vite: D'Exéa? — Ah! bien, oui! le 3e corps est encore sur la rive droite et ne fait pas mine d'en bouger, pas un pont n'est jeté!... La situation est intenable. Il faut prendre un parti. Alors la division Maussion s'avance à découvert, la brigade de Miribel tente de suivre le chemin de fer, pour déborder le parc vers le Sud. Généraux en tête, l'attaque de front ondule, hésite, repart. Vain courage! cinq cents hommes, deux colonels, quantité d'officiers jonchent le sol. On regagne la crête. L'attaque de flanc échoue de même contre la fusillade qui jaillit du mur fatal. Il est midi. Ducrot se rend enfin compte que l'artillerie seule aura raison de ces réduits imprenables. Il fait donner huit batteries, à l'abri desquelles on se réorganise.

Et d'Exéa? Pour le tirer de son inexplicable torpeur, le commandant Vosseur lui est détaché. Il trouve le chef du 3e corps en plein désemparement. A onze heures, sur les récriminations amères du général de Bellemare, le vétéran indécis s'était décidé à faire jeter les ponts, à laisser passer la rivière à Bellemare; mais voyant l'ennemi progresser sur la rive opposée, de Choisy à Bry, il avait aussitôt donné contre-ordre, et Bellemare, la rage au cœur, avait dû retraverser. Du haut des coteaux, les Saxons tiraient maintenant sur les marins de Rieunier, en train d'établir d'autres ponts à Bry. D'Exéa, que déjà dans la matinée un envoyé de Trochu était venu talonner sans résultat, argue : les Saxons gagnent, le 3e corps courrait le risque d'être jeté à la Marne! Pourtant ces pentes soi-disant occupées, le commandant Vosseur vient de les suivre. Il réitère l'ordre : franchir la rivière le plus tôt possible, repart vers le plateau où la canonnade répercutée en tonnerre roule, où à chaque seconde la foudre des détonations éclate. Et d'Exéa attend toujours : quoi?

Sur le plateau de Villiers, tandis que les batteries mitraillent parc et village où les renforts allemands grossissent, les Wur-

tembergeois attaquent; les chassepots les dispersent vite. Mais des masses noires s'approchent, longent les bords du plateau. Français? Allemands? Ducrot croit voir enfin l'invisible 3e corps... Les éclaireurs Franchetti, partis reconnaître, essuient des coups de fusil. Plus de doute, les Saxons! Ducrot fait coucher les hommes : silence absolu! Quand les premiers rangs ne sont plus qu'à quelques mètres, il crie: — Debout! Joue, feu! Sous la grêle furieuse, l'ennemi s'arrête, tombe, tourbillonne. Sabre haut, baïonnette brandie, pêle-mêle, les état-majors, les cavaliers d'escorte, les fantassins se précipitent; le général en chef brise sa petite épée dans la poitrine d'un Allemand. Les masses noires sont en déroute, talonnées. Mais de nouveau les murs du parc vomissent la mort; il faut reculer, à l'abri de la crête. Quatre batteries de la réserve générale accourent au galop, les servans sont décimés, impossible de tenir : les quatre batteries s'établissent plus en arrière, abandonnant deux canons faute d'attelages. La gauche du 2e corps est menacée. Les Saxons envahissent Bry. Par bonheur, de l'autre côté de la Marne, un aide de camp de d'Exéa les aperçoit; une batterie de mitrailleuses, du Perreux, les prend d'enfilade. En même temps, Ducrot engage la réserve d'artillerie du 2e corps; soixante pièces sont braquées de Champigny à Villiers; les éclairs rouges jaillissent, un lourd voile de fumée blanche s'épaissit et flotte, l'air vibre, déchiré par le sauvage tumulte, saturé par l'odeur âcre de la poudre. Il est deux heures.

A Cœuilly, après la retraite du 35e et du 114e, le combat avait continué avec la même frénésie. Le commandant du 1er corps, général Blanchard, après avoir fait donner son artillerie, vite écrasée en contre-bas, avait de nouveau porté en avant la division Faron. Mais un feu terrible part des créneaux et des meurtrières, broie ce dernier élan. Les moblots de la Vendée lâchent pied. Tout le 42e exécute, sous le feu précipité, une calme retraite par échelons marqués de jalonneurs, à hauteur desquels se portent, comme à l'exercice, un tambour et un clairon, sonnant *halte* et *en retraite* aussi crânement que tout à l'heure ils sonnaient la charge.

Maintenant, cramponné au coteau sans pouvoir y reprendre pied, en face de Villiers et de Cœuilly dressant leurs écueils au pied desquels est venue se briser l'énorme vague, le général Ducrot continue le duel d'artillerie, d'un bord à l'autre du plateau que jonchent des milliers de cadavres; de longues minutes

s'écoulent, dans le stupéfiant fracas qui achève de rendre sourd, dans la fumée qui prend à la gorge. Les canonniers chargent automatiquement, tirent toujours. La mort fauche, les servans se clairsèment, des affûts se brisent, des caissons sautent; le général Renault, commandant du 2e corps, « Renault l'Arrière-garde » des guerres d'Afrique, a eu la jambe broyée d'un éclat d'obus. Peu à peu le feu ralentit. Il est trois heures; le jour baisse. Ducrot prend alors la résolution de rester sur la défensive jusqu'au lendemain, puis se dirige vers le Four-à-Chaux, près de Champigny, pour faire construire des épaulemens. Mais un officier vient lui demander de la part de Blanchard l'autorisation de battre en retraite vers les ponts. Un assez grand nombre de généraux, peu confians dans leurs troupes, avaient accueilli la sortie avec froideur et la soutenaient sans entrain. Ducrot s'indigne : — « Allez dire partout que, sous peine de mort, je défends d'abandonner aucune position! » Il pique des deux, vers Champigny : plus de Blanchard, rentré chez lui sans attendre, après avoir donné l'ordre d'évacuer. Ducrot arrête à temps la division Faron en désordre et la reporte dans le village. Il prend le chemin de la villa Palissy où il espère rattraper Blanchard lorsque, comme un incendie mal éteint, la bataille se rallume sur la gauche. On entend une vive fusillade, du côté de Bry et de Villiers. Ducrot s'y précipite. Il est quatre heures. La nuit tombe.

C'était l'entrée en scène, inutile et tardive, de la division de Bellemare, qui vers deux heures était enfin parvenu à arracher à d'Exéa l'autorisation de marcher. Il avait franchi la Marne, et au lieu de se porter sur Noisy, comme l'ordre le prescrivait au 3e corps tout entier, escaladé Bry, d'où il avait chassé l'ennemi après un corps-à-corps acharné. De là, pensant pouvoir enlever de front ce redoutable parc de Villiers contre lequel le 2e corps avait échoué, Bellemare lançait la brigade Fournès. Les mêmes zouaves, qui avaient fui à Châtillon, d'un bond superbe arrivaient jusqu'à cent mètres du parc, et là, épuisés, hachés, reculaient, ramenant les deux canons abandonnés. La nuit s'est faite, le ciel rougeoie, Ducrot arrive, amenant le dernier renfort : quatre bataillons et deux batteries, tandis qu'immobile, retenu par d'Exéa, là-bas, de l'autre côté de l'eau, le 3e corps piétinant ronge son frein. Alors toutes les troupes de Bellemare s'ébranlent, avec une intrépidité fougueuse. En vain, Villiers, inexpugnable dans un cercle de feux, émiette et disperse le dernier assaut.

Nuit noire, le froid augmente. L'armée de Paris, campée sur ses positions, voit tomber sur elle, comme un suaire de glace, le poids de sa fatigue et le frisson des mortelles heures sans feu, sans pain, sans couverture. C'est, à ces oreilles encore bourdonnantes, à ces cerveaux pleins d'images tumultueuses, une saisissante impression que celle du silence auguste et de l'ombre. A cette heure Paris va s'endormir, confiant. Tout le jour il a été bercé par ce sourd grondement d'orage où les coups étaient si pressés qu'on ne distinguait plus qu'une basse profonde, continue. Le défilé des blessés, des prisonniers redoublait sa fièvre. Les cœurs étaient tendus du côté de la Marne. On s'inquiétait peu de l'insuccès de la vaillante diversion tentée par le général Susbielle sur Montmesly, diversion dont on avait oublié de prévenir, cette fois encore, Vinoy, en sorte qu'il s'était borné à reprendre, puis à évacuer la Gare aux Bœufs. On s'inquiétait peu de la diversion de l'amiral La Roncière sur Épinay. On ne songeait qu'à Ducrot : demain on compléterait la victoire, on percerait; c'était la délivrance, la main tendue aux armées de secours, la capitale réunie à la France!

Ducrot, de retour à Poulangis, où, sans que l'armée en sût rien, son quartier général était établi, se rendait si bien compte des illusions de Paris, et du danger qu'il y aurait à les braver, qu'il recula devant le seul parti raisonnable : rentrer, pour ressortir dans une direction nouvelle. L'opération était manquée; on s'était heurté à des lignes devenues infranchissables; on avait sans résultat perdu l'élite des soldats et des cadres; chaque heure de sursis renforçait les Allemands. Pourquoi s'entêter? Mais l'opinion! S'avouer vaincu, sans tenter l'impossible? On allait au-devant de l'insurrection. Alors, se battre encore, pour l'honneur des armes. Essayer de justifier l'imprudente promesse : mort ou victorieux... Quelques généraux, consultés, s'accordent sur cette étrange nécessité : on est dans une impasse, on y restera. Il n'y a plus qu'à informer le généralissime. Inlassable, Ducrot remonte à cheval, et par l'éclatant clair de lune, va trouver au fort de Rosny Trochu, invisible de la journée et dont le rôle s'est borné à une promenade sous le feu à Montmesly; puis, à trois heures du matin, il rentre à Poulangis, dormir un instant.

Une âpre bise souffle du Nord, balaie, sous la clarté bleue, l'S argenté de la Marne, les pentes des coteaux, le plateau funèbre. Là, au milieu de débris informes, de chevaux éventrés,

d'arbres fracassés, les milliers de blessés et de morts gisent dans les flaques de sang gelé. Ceux qui n'ont plus de souffle sont violets et rigides. Ceux qui respirent encore sentent le froid leur pénétrer le cœur, et se tordent, crispés, avant de s'assoupir à jamais. Les gémissemens et les râles se mêlent au sifflement du vent dans les branches noires. Quand on se hasarde au secours, qu'on fait un pas sur le plateau, les Wurtembergeois, par terreur d'une attaque, tirent. Lente, la lune baisse; les étoiles se montrent et cruellement scintillent. Le froid devient atroce. Les râles diminuent; la mort achève de glacer les tas immobiles.

Harassée, grelottante, le ventre creux, l'armée, encore lourde de son insomnie ou de son mauvais sommeil, se dressa dans ses vêtemens raides et fripés, agita ses membres perclus. Les appels s'égrenèrent dans le petit jour. On entendait : Présent! puis des silences : blessé, mort, disparu, mille trous sinistres entre les répons. Figures hâves, traits tirés; beaucoup avaient travaillé à remuer la terre, épaulemens et tranchées. Ceux qui avaient dormi demeuraient, transis de leur cauchemar sur le sol dur. De longues toux se faisaient écho. Pourtant l'insouciance de ces troupes jeunes, leur patriotisme, se lisaient aux visages. Ici, là, les plaisanteries du soldat, ces gros rires d'hommes assemblés. Le physique plus que le moral avait souffert. Ducrot, dans la blancheur de l'aube, parcourait avec son état-major la ligne des avant-postes. A Champigny, au Four-à-Chaux, les divisions Faron et de Malroy, faute d'outils, n'avaient presque rien fait. Son mécontentement, qui se calmait à la vue de la division Berthaut, solidement retranchée en face de Villiers, éclata lorsque, à la hauteur de Bry, il s'aperçut de la disparition de Bellemare. Ignorant que ce dernier, à l'annonce de nombreux renforts allemands, inquiet pour ses troupes décimées, l'avait fait chercher toute la nuit afin d'obtenir l'ordre de retraite, et ne pouvant soupçonner que le commandant du 3e corps avait pris sur lui de donner cet ordre sans le consulter, Ducrot, dans une colère violente, fait intimer à d'Exéa de réoccuper Bry sur-le-champ. Néanmoins, de part et d'autre, on n'avait aucune envie d'attaquer, les généraux allemands trop heureux d'avoir le temps d'arriver à la rescousse, de masser troupes et munitions, les Français de reprendre haleine. Ne fallait-il pas terminer les travaux, combler les vides, reconstituer les attelages, garnir cartouchières et caissons? Ne fallait-il pas surtout, dans un armistice d'abord tacite, puis ratifié avec

satisfaction par l'ennemi, relever les blessés, enterrer les morts?

Tandis que le long du front de bataille sonnait dans les abris le fer des pioches, que les soldats, laissés sans vivres, déterraient de pauvres légumes, mangeaient à moitié cuits, dépecés sur place, des lambeaux de chevaux tués, on se hâtait, sur le plateau d'agonie. Parmi les sillons bruns, l'herbe jaune, un pâle soleil éclairait les traînées et les amas de corps défigurés, les coquelicots des pantalons rouges. Le froid coupant, sous l'azur, annonçait une nuit plus meurtrière encore. Les corvées de lignards et de mobiles, de Wurtembergeois et de Saxons, se regardant sans haine, d'un air triste, ramassaient, ramassaient... Les blessés d'abord; ils ne repasseraient pas une deuxième nuit! puis les morts... Dans les fosses s'entassèrent les corps anonymes. La nuit tomba. Il en restait encore.

Et de nouveau douze heures glaciales, la prostration et les souffrances de l'armée vautrée à terre, l'ombre sereine, le silence, — un silence si profond qu'il semblait que toute vie fût en suspens, comme avant l'ouragan. Il était près de sept heures et demie quand, dans la cour de la ferme de Poulangis, Ducrot entendit éclater canonnade et fusillade, au-dessus de Champigny. Il sauta à cheval, galopa sur sa droite, vers la route. Une masse grossissante de voitures, de fantassins et de cavaliers, dans un tourbillon de panique, dévalait à fond de train vers la Marne. Affolés, des centaines d'hommes couraient devant eux, sans voir. La peur rendait le flot irrésistible. Le général et ses officiers, sabre et pistolet au poing, se mirent en travers. Le flot se divisa, s'étala dans la plaine. Des groupes firent halte; on leur parlait, on les rassurait. Ducrot ordonna de barrer les ponts, appela en toute hâte deux divisions de réserve et, sur la rive droite, en soutien, des bataillons mobilisés de la garde nationale, puis il s'élança aux premières lignes. Il traversait une inextricable confusion de fuyards. Du Four-à-Chaux à la Marne, le front se trouvait presque dégarni. Dans Champigny, surpris, à demi-envahi par deux régimens wurtembergeois, quelques braves tenaient bon, et, à l'abri des maisons, des enclos, des jardins, faisaient tête. La fusillade, dans le village, crépitait avec fureur.

Les Wurtembergeois avaient profité des mouvemens de relève et de la brume. Vers six heures et demie, les troupes montantes s'avançaient; à leur ignorance habituelle de toutes règles militaires, s'ajoutaient l'engourdissement du réveil, la fatigue des

journées et des nuits précédentes. Les mobiles, plus jeunes, sont plus las. Ceux de la Côte-d'Or arrivent sur le plateau du Signal, les sentinelles garnissent la Plâtrière et la lisière du bois en avant et à gauche de Champigny.

Derrière un arbre, serrant anxieusement de ses mains crevassées d'engelures son fusil chargé, le petit Bourguignon des Delourmel, écarquillant les yeux, tentait de percer le brouillard matinal, le taillis confus. Le jour commence à poindre. On y voit à peine. Hum! Ce n'était pas drôle d'être là, tout seul, en face de ce diable d'endroit inconnu, des Prussiens partout! Ventre vide, sale régime! Pas même une goutte de café... ou de vin, le bon vin de Meursault! C'est ça qui réchaufferait... Et des visions le hantaient : le pays, la maison, le champ; puis Châtillon, sa blessure, les bonnes gens qui l'avaient soigné, Mme Delourmel, une tasse de bouillon à la main, souriant sous ses boucles noires, l'air content de M. Delourmel devant le beau gîte à la noix qu'il leur avait apporté l'autre jour. Fameux rôti... Ah! rien qu'une tranche, une belle tranche maintenant... Soudain, un sifflet strident; les taillis bougent, des hurrahs, des coups de feu. Dans un craquement de branches, le moblot distingue une barbe rousse. Son saisissement est tel, sa terreur si paralysante qu'il sent tout chavirer. Il ne peut ni tirer, ni crier; à toutes jambes, le cœur sautant, il détale; les balles sifflent, il lui semble qu'une lourde main va s'abattre sur son épaule, ses oreilles bourdonnent. Des camarades le dépassent, il butte dans une racine, le soufflet des branches le décoiffe; voilà des murs, c'est la Plâtrière, et en avant, des gens qui se groupent; il reconnaît les capotes bleues. Plus qu'un fossé... Une vague conscience lui revient, un obscur sentiment du devoir. Il tourne la tête, les assaillans sont à vingt mètres. Machinalement il lâche au hasard son coup de fusil; son arme lui échappe, il porte les mains à ses cuisses, où il vient de recevoir un coup de fouet terrible. Ses mains sont couvertes de sang. Qu'est-ce qu'il y a? Il est par terre, les deux fémurs brisés, évanoui, dans le fossé.

L'attaque des Wurtembergeois refoule tout devant elle, envahit le plateau du Signal, renversant les tentes sur les dormeurs, lardant à coups de baïonnette les renflemens des toiles mouvantes. Les mobiles qu'on parvient à ramener finissent par maintenir, par rejeter les agresseurs. Le jour se lève, on se voit enfin. Plusieurs barricades de Champigny, toutes les maisons du

haut sont aux mains de l'ennemi, qui vient se briser contre les poignées du 35e et du 42e. Il n'a pas mieux réussi au Four-à-Chaux où la brigade Paturel l'arrête court et le pourchasse. Le 1er corps se remet de sa surprise. Ducrot reprend haleine, il ne sera pas tourné sur sa droite.

Au centre, sur le plateau de Villiers, la division Berthaut, bien retranchée, tient ferme. A gauche, où la brigade Daudel occupe Bry, l'alerte a été chaude. Les Saxons ont emporté le parc Dewinck et la moitié du village. Comme à Champigny, la journée commence par une débandade, rapidement contenue, grâce au général Daudel et au colonel Coiffé. On se bat de mur à mur, de jardin à jardin, on se fusille sur les pentes. Mais cédant aux craintes exagérées de d'Exéa, resté sur la rive droite, et voyant les Saxons descendre de Noisy, Ducrot prescrit à Daudel de retraverser la rivière. Celui-ci, en pleine lutte, n'exécutait qu'à regret le mouvement, quand Trochu, venant se mêler à l'action, ordonne de se reporter en avant. Sur toute la ligne, l'artillerie accourue avait engagé un feu violent, tandis qu'en arrière du plateau d'Avron, du Perreux, du fort de Nogent, une tourmente d'obus fend l'air et s'abat.

Il est à peine neuf heures; la première poussée du prince de Saxe, pour culbuter l'armée, la jeter à la Marne, a échoué; le général de Fransecky lance contre le 1er corps une brigade fraîche. L'un des régimens se heurte à la troupe du général Paturel, qui tombe grièvement blessé; mais sous la fusillade des tranchées et des carrières, les Poméraniens rétrogradent, disparaissent dans Villiers. Ils en ressortent, leur artillerie prenant le dessus; leurs tirailleurs, derrière les haies, les clôtures, les vergers, descendent des pentes de Cœuilly, tirent de la Maison-Rouge; la brigade Paturel les ramène à la baïonnette, reprend la Plâtrière. A Champigny, le second régiment prussien et les Wurtembergeois s'acharnent à l'assaut, au milieu des maisons en flammes, de la fumée épaisse. Partout, des coins de rue, des barricades, des fenêtres, des greniers, du clocher de l'église, les détonations partent. Au-dessus l'azur clair s'éploie, dans la gaieté du ciel vif et l'éblouissement du soleil. L'ennemi arrêté recule.

Au plateau de Villiers, la division Berthaut se défend énergiquement. La réserve générale accourt à l'aide des batteries. Les Saxons débouchent de Noisy et de Villiers. On se dispute, on s'arrache, champ par champ, verger par verger, le plateau re-

pris, perdu, repris. Ducrot, surexcité, le sang aux joues, éperonne un cheval blanc comme neige ; il galope derrière la ligne des tirailleurs, cible vivante. Mais le feu faiblit, les cartouches manquent. Les éclaireurs Franchetti vont en chercher, les rapportent de Bry dans des sacs sur l'arçon des selles. Le commandant Franchetti est tué; le feu reprend intense. Ducrot galope toujours. La direction de la bataille? Il n'y pense pas, il ne voit que le court cercle qui se déplace avec lui, pare au plus pressé, un régiment ici, un bataillon là. La victoire? Trouer, maintenant c'est fini, c'est impossible. Mais y a-t-il jamais cru? Reste la mort. Certes il ne la craint pas, il la nargue. Et si elle ne le frappe pas, c'est qu'elle ne veut point de lui. Un autre général galope à sa rencontre. C'est Trochu, sans état-major, suivi de quelques officiers et de deux hommes d'escorte. Vient-il en généralissime? Non, il s'efface devant Ducrot qu'il aime, — et dont il redoute le caractère entier. La victoire, plus encore que Ducrot, il la considère comme une chimère. Il est le serviteur résigné de Paris, par crainte de la guerre civile et manque de foi dans l'avenir. Paris veut qu'on sorte, on sort. C'est un fataliste que le patriotisme, non l'ambition, retient à son poste. Un autre ferait-il mieux? Sa présomption l'empêche de le croire. Il vaut surtout pour critiquer, pour raisonner, en juste et beau langage. C'est un esprit méthodique, un homme d'étude, un philosophe, un sage. Bon juge des défauts, mais incapable d'action. Au demeurant l'honneur, l'intégrité, l'intrépidité même. Il encourage les hommes, félicite les officiers. Il vient de Champigny, où les soldats des deux vieux régimens tiennent « comme des teignes. » Il discourt maintenant devant Villiers, paisible comme si les balles ne pleuvaient pas autour de lui. Le jour avance, dans cette effroyable mêlée qu'agite un ressac furieux, où les vagues d'hommes avancent, reculent, s'écrasent en choc de marée. Enfin, les Saxons se replient. Il est une heure. Trochu se dirige vers Bry, suivi de Ducrot soucieux et contraint; ces harangues l'impatientent. A Bry aussi les Saxons ont cédé. A travers les pans de fumée qui se déchirent et tournoient, sous l'azur lumineux s'étalent les maisons crevées, les rues encombrées de prisonniers, de blessés, de morts, les pentes semées d'armes, de casques, de havresacs, le plateau funèbre où de nouveau s'amoncellent, par tas épais, par files serrées, Saxons, Wurtembergeois, Français. A Bry, la division Bellemare relève les défenseurs épuisés. Sur le

plateau de Villiers et au Four-à-Chaux, la division Susbielle renforce les divisions Berthaut et Malroy. De nouvelles pièces crachent; il passe d'incessantes volées d'obus; vis-à-vis, l'artillerie de réserve allemande, des hauteurs de Cœuilly et de Villiers, répond sans relâche. Deux heures.

C'est l'instant suprême, à Champigny.

Quatorze batteries le bombardent. La division Faron, rivée aux murs qui chancellent, résiste au troisième effort désespéré de l'ennemi qui, depuis onze heures, a fait avancer une nouvelle division. Les soldats sont rendus, exaspérés. On s'est battu, on se bat avec une sauvagerie héroïque; les sapeurs trouent les murs à mesure, on progresse; ce n'est pas maison par maison, c'est chambre par chambre qu'on regagne le village; les coups de feu claquent dans la figure, la baïonnette cloue, la crosse broie. On tue, on tue, dans l'âcre fumée, l'odeur de poudre, l'explosion des obus, qui font sauter les toits, pleuvoir poutres et moellons. Le soleil rayonne. Les quelques habitans, qui restent blottis dans cette fournaise, contemplent, hagards, leurs ruines.

De l'autre côté de la Marne, à quelques centaines de mètres, l'artillerie du général Favé, malgré l'ordre du Gouverneur, reste silencieuse. Ducrot envoie son sous-chef d'état-major, le lieutenant-colonel Warnet, qui ne peut rien obtenir; le général Favé n'en veut agir qu'à sa tête. Devant cette inertie, Ducrot lui renvoie Warnet, chargé de prendre le commandement; mais, Favé, éludant l'humiliation méritée, se décide à avancer trois batteries, qui font un simulacre de tir. Le moment efficace est passé.

Des deux côtés la lassitude vient. Au Four-à-Chaux, Français et Prussiens, à cinquante mètres, restent face à face, hypnotisés dans une attente hébétée et tragique : ceux-ci sourds à la voix de leurs officiers qui les poussent, les frappent, les injurient; ceux-là criant : « A la baïonnette ! » sans tirer. Il est trois heures. Seuls désormais les canons tonnent. La grande voix des forts s'élève. Toutes les réserves donnent, mêlant leurs tonnerres dans un formidable déchaînement qui peu à peu fait taire l'artillerie allemande. L'ennemi est rejeté de partout. On reste maîtres des positions. Stérile succès, qu'une retraite suivra. Graduellement le feu s'éteint, le silence tombe, avec le crépuscule. Le soleil s'est couché dans des nuées rouges, puis violettes. Les silhouettes noires de Cœuilly et de Villiers se fondent, disparaissent; le froid, oublié durant la fièvre du combat, dégrise et mord. La nuit vient.

Elle étend l'immense suaire des ténèbres sur les troupeaux de soldats confondus, campant sur place, sur le va-et-vient des ambulanciers et des brancardiers, sur les routes sillonnées de convois gémissans, sur la Marne et la Seine, où les bateaux-mouches allongent leurs tristes cargaisons. Par milliers, chair ensanglantée, paquets inertes, reflue vers Paris le torrent des blessés, partis joyeux, pleins de sève et d'espoir. Tout le jour la Ville, comme hier, comme avant-hier, a vécu dans une exaltation fébrile, parmi la rumeur de la bataille invisible et si proche. Dans toutes les avenues qui avoisinent Vincennes, une foule innombrable se presse, piétine. Les blessés, empilés sur toutes sortes de voitures, défilent au milieu d'un frisson douloureux et d'une curiosité avide. Il y en a de farouches, d'anxieux, de loquaces. A la portière d'un coupé on distingue la cornette blanche d'une sœur, des linges tachés de sang, une figure blême d'officier. On s'élance au-devant des galops d'estafettes, on s'attroupe, on veut savoir. Bonnes, mauvaises, les nouvelles contradictoires éclairent, assombrissent, se propagent en ondes. Qui parle haut est écouté. On commente, on suppute. Puis des silences, des regards absorbés, et sur tous les visages jaunis par la longueur et les privations du siège, cette obsession de la bataille, de la sortie, le rêve d'en finir, l'idée fixe.

Partout où l'on peut voir, Paris s'est porté en masse. Au Père-Lachaise on s'écrase. Le cimetière regorge : on dirait une fête des morts. Et par-dessus les tombes communes, grimpée aux grilles, couvrant le mur d'où l'on aperçoit la plaine, les forts, l'horizon du champ de bataille, une cohue se pousse, l'oreille, les yeux vers les colonnes de fumée blanche qui sur le plateau, là-bas, cachent l'autre cimetière. Les proclamations du gouvernement entretiennent l'espoir : la trouée serait faite, l'ennemi en déroute. Le gouvernement délibère s'il nommera Trochu maréchal de France. Pourtant beaucoup doutent, et le soir descend, et l'angoisse grandit.

Sur le plateau, le petit mobile des Delourmel gisait toujours, au fond du fossé ; un halètement mécanique soulevait sa poitrine. D'atroces souffrances, depuis quatorze heures, l'avaient aplati à la place où il était tombé. Longtemps, pour soulager son supplice, il avait, comme une bête, hurlé, pauvre soupir dans le vacarme. D'indicibles affres, suivies de longs évanouissemens. Puis il avait gémi, d'une voix d'enfant ; puis il s'était tu, compre-

nant qu'il était seul, dans cette multitude furieuse. Un moment il avait essayé de se mettre sur le flanc, de ramper. Impossible, il avait cent kilos à la place des jambes. Maintenant il ne les sentait plus, anéanti de faiblesse, vidé de sang, anesthésié par le froid. Une seule sensation, de soif horrible. Tout le reste dissipé, disparu.

D'abord, dans les accalmies de la douleur aiguë, il avait perçu la vie de son horizon borné, les talus du fossé, l'herbe maigre, la terre où pourrissait une racine brune. Des arbres balançaient leurs branches nues, dont il voyait le réseau se détacher sur l'azur. Au-dessus, le ciel infini. Lentement, si lentement qu'il n'aurait jamais cru qu'un jour pût durer ainsi, le soleil avait décrit sa courbe; l'or fluide dépassait les arbres, atteignait le fossé, lui baignait le visage, lui brûlait les yeux. Pourtant cette tiédeur était bonne; puis le rayon glissait, remontait le talus; alors un frisson l'avait secoué; avec le froid l'envahissait une détresse affreuse. L'oreille contre le sol, il entendait se répercuter en lui le tremblement de la terre, tout le chaos de la bataille; pas de course des régimens, galops d'attelages, le roulement des canons, les explosions. Maintenant voilà que de grosses bottes accouraient, de lourds fuyards sautaient le fossé. Des cris, des coups de fusil. Et puis voilà des pantalons rouges; cela se calme; plus rien. Alors, dans la fièvre ardente, les visions défilaient, le pays, la maison, le champ... Il est sous les tilleuls, devant la mairie; c'est l'heure du jeu de boules. Les filles ont des rubans dans leurs cheveux; le vin blanc rit dans les verres... Pourquoi a-t-il quitté son village? Qu'est-ce qu'on lui veut? Il ne demandait rien. Pourquoi est-il là, dans ce fossé? Si seulement l'on était vainqueurs, si l'on trouait?... Tout à coup, la moitié du talus versa, dans le tapage d'un obus éparpillant une gerbe d'éclats, de terre et de fumée. Sur les jambes mortes du petit moblot venait de s'abattre un pan de linceul. Quand il reprit connaissance, le jour avait baissé, le cercle de ses idées s'était rétréci. Un délire confus l'agitait. Les Delourmel? Braves gens! Ils sont là, penchés au-dessus de son lit. Est-ce vrai qu'il va mourir? Est-il bien nécessaire qu'il meure? Puis, dans un éclair, toute son enfance remonte. Sa mère, les siens... Le cercle se rétrécit encore, le froid gagne; et la mémoire achève de sombrer; c'est la torpeur d'avant la fin. Il s'en réveille encore, la nuit est complète, le froid l'a saisi tout entier. Il n'a plus ni regrets, ni souffrances. Contorsionné, raidi, il n'est qu'un peu de chair terreuse,

contre la terre, dans les ténèbres. Victime obscure entre d'autres, humble sacrifice perdu dans un grand sacrifice inutile. Le souffle mécanique cesse. Le petit moblot est mort...

La nuit mortuaire, auguste, plane, sur le plateau que couvre, de ses sommeils fourbus, l'armée survivante. L'aube point; les soldats s'étirent et grelottent. Va-t-il falloir recommencer encore? On est à bout de faim, de fatigue et de découragement. Ducrot, sombre, parcourt le front des positions. Il se rend compte que tout nouvel effort est impossible. Il n'a plus le choix : ni victorieux, ni mort, — en retraite! Il réunit ses généraux, donne l'ordre qui, d'un bout à l'autre du plateau, ébranle en silence les troupes mornes. Un épais brouillard voile le mouvement; il assourdit la marche, pénètre l'âme. On ne voit pas devant soi. Que réserve l'avenir?

A Vincennes, Trochu s'émeut à la nouvelle qu'on repasse les ponts. Qu'en va-t-on dire à Paris? Lui qui, hier, annonçait la victoire!... Et l'armée de la Loire!... D'après une dépêche de Gambetta arrivée d'hier, elle est en route, espère être le 6 à Fontainebleau! Mais puisque Ducrot en juge ainsi... D'ailleurs, aussitôt ravitaillés, on tentera de percer de nouveau. La partie n'est pas perdue, elle est remise.

Et tandis que le Gouverneur se consolait avec ces phrases, Martial, sur la route de Nogent à Vincennes, au pas désuni des bataillons mobilisés en soutien depuis la veille, inutiles cette fois encore, Martial tristement songeait à cette gigantesque tentative avortée, au déplorable retard des ponts de la Marne, au sang prodigué dans ces batailles stériles. Qui accuser? Certes pas cette armée improvisée de Paris, ces jeunes troupes qui venaient de tenir glorieusement en échec les vainqueurs de Wœrth et de Sedan! Certes pas ces vaillans officiers, tombés à la tête de leurs compagnies et de leurs régimens. Autour de lui on murmurait; on maudissait Ducrot, héroïque mais malheureux; Trochu, dévoué à la patrie, mais sans la flamme qui inspire les grandes volontés.

Et las, les larmes aux yeux, il traînait la jambe sous le poids du siège, qui lourdement retombait sur tous.

X

D'un bout à l'autre de la rue Royale, à Tours, l'émotion d'une grande nouvelle faisait s'assembler les passans, animait les visages. L'armée de Paris, victorieuse, aurait percé le blocus, marchait vers la Loire. C'était le premier décembre, à l'heure où, en face de Villiers et de Cœuilly, fermant le passage, on enterrait les morts. Le soleil couchant, tout le jour, avait doré les maisons, les platanes défeuillés du mail, et s'éteignait dans une calme gloire, qui ajoutait à l'espérance.

Poncet courait à la Préfecture, retrouvait l'agitation de la rue. Il pénétrait jusqu'à Gambetta, apprenait de lui confirmation de la victoire.

A travers les fenêtres closes, la rumeur entrait. Quelqu'un, front collé à la vitre, dit :

— On vous réclame. Ils s'impatientent.

Gambetta se leva, de ce même mouvement brusque d'orateur, dont naguère, aux tables du café Procope, il était coutumier. Et familièrement, avec assurance, ayant fait signe d'ouvrir, il gagna le balcon. Poncet, par-dessus Spuller et Glais-Bizoin, dont les traits grimaçans paraissaient sculptés dans la pierre, entrevit à la lueur des réverbères le moutonnement des têtes dans le soir. La voix descendait en paroles vibrantes, sous lesquelles l'enthousiasme naissait, grandissait. Elle disait l'hosannah du triomphe, la délivrance prochaine de la patrie, l'héroïque Trochu se joignant à Ducrot pour entraîner les troupes au delà de la Marne, le cercle de fer rompu, l'amiral La Roncière poussant jusqu'à Épinay, au delà de Longjumeau, Amiens évacué, l'armée d'Orléans marchant à la rencontre de celle de Paris. Le génie de la France, un moment voilé, réapparaissait... « Qui donc oserait douter de l'issue finale ? »

Poncet, sans attendre la fin, partait au milieu d'une pause d'acclamations. Il lui tardait de retrouver sa femme, de causer des grands événemens, de Martial... La nuit était close, magasins illuminés, cabarets pleins. Des bandes chantaient *la Marseillaise*. Des inconnus se donnaient des poignées de main ; on se congratulait, on s'arrachait des carrés de papier distribués par des enfans et des femmes, criant : « Demandez la grande nouvelle ! La victoire de Paris par le général Trochu ! » Les murs se couvraient de placards.

Il faisait sombre, ce matin-là, au village de Faverolles. Un jour couvert enténébrait la cour, où les hommes s'agitaient autour du café, de leurs sacs. M. de Joffroy montra le ciel gris : « Un temps de neige! » Devant le puits blanc de glace, Verdette et Neuvy battaient la semelle. Eugène s'avança jusqu'à la porte de la ferme, regarda la route où des tringlots attelaient des voitures, et sous un auvent, Seurat, qui, dans un groupe de sergens-majors ou fourriers, copiait des ordres dictés par un capitaine. Le bruit lointain des charrois montait toujours des routes sonores, l'armée était en marche, ils ne tarderaient pas à bouger. Seurat, d'un air satisfait, le crayon à l'oreille, vieille habitude de commis, — approcha en bombant le torse. M. de Joffroy et Groude avaient rejoint Eugène ; Seurat lut, avec des temps et des intonations : selon l'ordre du général Chanzy, on allait poursuivre le succès de la veille, attaquer. Tandis que les divisions Barry et Maurandy devaient se porter sur Loigny et Lumeau, la division Jauréguiberry formant réserve appuierait la 2e division. Puis la bonne nouvelle, la grande victoire de Ducrot, la confiance qu'elle devait donner à tous... M. de Joffroy se frotta les mains :

— Avez-vous entendu, cette nuit, le murmure incessant des convois? On dit que le 17e corps accourt à la rescousse. Nous serons soutenus par lui, cet après-midi.

Seurat, maintenant, devant la compagnie rassemblée, recommençait sa lecture. Se savoir en réserve, le triomphe de Paris, réjouissaient tous les yeux. Eugène, une soupe chaude avalée, était de bonne humeur, plein d'espoir dans la journée. Ses hommes partageaient son entrain, stimulés comme lui par le succès de la veille. La fatigue restait, aux figures encore engourdies, bleues de froid. Il remarqua les mains crevassées, noires de crasse et de poudre, les vêtemens déteints, déchirés, bizarrement rapiécés, les souliers boueux et percés. Bien des souffrances déjà avaient imprimé sur ces traits jeunes leur usure rapide; plus d'un avait ployé, maigri sous le sac ; mais l'énergie restait sinon intacte, du moins tendue, capable des plus magnifiques élans. Comme on partait, Eugène aperçut devant leur écurie, gardés par deux gendarmes, les prisonniers qu'on allait joindre au convoi. Ils avaient l'apparence de gens robustes et bien nourris, opposaient un sourire tranquille aux regards curieux, gouailleurs, des moblots. Tiens, ce grand-là, qui hier avait des bottes superbes, a des souliers avachis! Eugène d'un coup d'œil vérifia

les chaussures, constata le troc, aux pieds de Cassagne, imperturbable. Indigné d'abord, il retint une observation, dit seulement d'un ton de blâme ironique : « Elles ne vous ont pas coûté cher, celles-là ! »

Sans qu'il sût comment, dans les longs préparatifs du départ, les marches, les haltes, une partie de la matinée s'était écoulée. Le canon tonnait toujours. Il fut étonné de lire à sa montre : dix heures. Déjà ! La compagnie était arrêtée le long d'une haie. Le soleil avait déchiré la nue, scintillait sur la terre gelée. La plaine se déroulait en larges ondulations semées de villages, de petits bois, de châteaux. Il se rappela le matin de Coulmiers, une plaine semée de villages semblables, le flux ruisselant des divisions déployées. Et, comme à Coulmiers, il se demanda lequel de ces villages était prédestiné, porterait ce soir la marque éblouissante? La défaite, il n'y songeait pas, il s'était levé pour une journée de victoire. Au sommet d'une colline en pente douce, le parc de Goury détachait son bouquet noir sur le ciel bleu. Moins loin, sur la gauche, Loigny; plus près encore, Villepion.

La bataille se livrait sur un immense arc de cercle, d'un château vers la droite, dont, minuscule dans l'éloignement, le toit d'ardoises luisait au soleil entre des nuages de fumée, à Loigny, qui déjà flambait. La canonnade et la fusillade assourdissantes ébranlaient les nerfs. Charger les fusils, mettre le sabre à la main, autant d'actes qui trompaient l'attente, en augmentant l'impatience. Quand vint l'ordre de se porter en avant, ce fut presque avec soulagement que d'un seul pas, gagnant la zone dangereuse, un fossé bordé d'osiers à partir duquel les obus pleuvaient, le régiment, aligné comme à l'exercice, parcourut un labour aux sillons givrés. Eugène, sentant derrière lui la poussée de sa section, participait à cette union fortifiante que ses hommes éprouvaient eux-mêmes à le voir devant eux. Solidarité du péril, de l'épreuve. Il contemplait, ainsi qu'un spectacle récréatif, les obus encore éloignés éclater en tombant, leurs ricochets de fonte courir comme des cailloux sur le sol plat. A mesure qu'on se rapprochait, on prêtait malgré soi l'oreille avec un petit frisson à leur musique glapissante coupée de sifflets brusques, de plaintes aiguës. Eugène franchit le fossé, quelqu'un glissa, trouant la glace; c'était Neuvy, qui, les pieds trempés, lança un juron. « Veux-tu mes bottes? » dit Cassagne; et tous de rire. Quelques mètres plus loin, dans la section voisine, deux mobiles tombèrent.

Ils ne se relevaient pas. Instantané, le silence revint. A distance, l'artillerie de la brigade, huit vieilles pièces usées, transformées, encore solides, suivaient. Les savoir là rassurait. Eugène distingua, à huit ou neuf cents mètres, une ligne de tirailleurs, et de l'autre côté, sur les pentes de la colline couronnée par le parc de Goury, les Prussiens. Des coups de canon en arrière retentissaient, il vit sur le mamelon d'où le 75e venait de descendre des pièces en batterie, l'éclair rouge des détonations, et, dans la fumée, les servans aller, venir, comme de petites figures automatiques. Tout à coup on cria :

— Ventre à terre !

Quoi? Que se passe-t-il? On est dans un pré. Eugène, étonné, fait coucher ses hommes. Ce sont les canons de la brigade qui, à leur tour, vont tirer. Le temps d'aviser, contre une touffe d'herbe au grésil craquant, un portefeuille gras tombé d'une poche, et il entend une voix essoufflée qui commande : « En avant! En avant! Les Prussiens sont en fuite. » C'est le colonel qui arrive au galop, crie déjà plus loin. Le régiment est debout. De toutes parts, les commandemens s'élèvent : « En avant! » Le terrain plonge. Une course spontanée, irrésistible, entraîne Eugène et sa section. La charge sonne, tant pis pour qui tombe; ils sont déjà loin. On franchit des petits fossés, on enjambe des corps. Une ligne de buissons dentelle les rangs, un vent glacé coupe les visages; le terrain remonte, on a chaud; on court sans voir, dans la fumée ; on crie à tue-tête. C'est une minute ivre de vitesse et de force.

— Halte! Halte!

La masse hurlante se ralentit, oscille. Les hommes soufflent, s'interrogent. Pourquoi halte? Les Prussiens regrimpaient rapiment la colline, jetant leurs sacs. Voilà un général qui passe, soucieux. Le colonel lui demande des ordres. Là-haut, des murs crénelés du parc, un feu violent crépite. « Il faut emporter cela! » dit le général Barry, dont la division, ayant échoué déjà devant Goury, se replie en désordre. De front, c'est impossible; le colonel détache sur la droite le premier bataillon. Celui d'Eugène va reprendre l'assaut. En tirailleurs! Mais l'ivresse est dissipée, l'élan perdu. N'importe, on marche. Toute la bataille est concentrée pour Eugène dans cet étroit espace, au bout duquel les murs gris, les arbres dénudés se dressent. Voilà Cassagne qui boite, ses bottes le gênent... Ah! mon gaillard!... Verdette tire coup sur coup, précipitamment; mais pour viser!... Le caporal Boni-

face, deux poils de moustache, penche sa tête bandée d'un mouchoir à carreaux, ajuste avec soin. Il ne fait pas bon ici. Le rang se clairsème. A côté de M. de Joffroy, dont plus loin la haute taille se démène, le beau Seurat laisse tomber son fusil. Un éclat d'obus l'a décoiffé, lui rabat sur le visage un lambeau de chair rouge. Bras étendus, il fait trois pas, tourne et s'abat. Eugène voit jaillir la cervelle. On est maintenant dans une carrière. D'ici on peut tirer comme à l'affût. Les balles écornent la pierre tendre; on a les genoux blancs. Mais voilà les Prussiens qui détalent, s'engouffrent dans une brèche du parc. Feu! Feu! Les remingtons s'en donnent. Cette fois c'est le vrai moment de charger. Eugène évalue à deux cents mètres la distance qui le sépare des murs, rien qu'un saut. M. de Joffroy lève son sabre; il l'imite. En avant! Toute la compagnie s'élance, plus que cent pas! Groude, qui tient son sabre bas comme un double mètre, — il a l'air d'arpenter, — est à sa hauteur. Des murs crénelés, le feu redouble; le bataillon hésite, s'arrête. Soudain Eugène aperçoit là-bas, à droite, la masse imposante d'une colonne compacte. Déjà M. de Joffroy la signale, des remingtons s'abaissent. Mais le colonel se précipite : — Ne tirez pas, c'est le 1er bataillon! — Eugène relève le canon de Cassagne qui grommelle : — Je parie que c'est des Pruscos! — En même temps, de la sombre colonne jaillit une gerbe rouge, une grêle de balles. Cassagne triomphe. Michot, le cuisinier, Ricart l'ordonnance, tombent; vingt autres s'affaissent; clopin-clopant, des blessés s'écartent. Le colonel a le pied broyé d'un éclat d'obus. Les compagnies hachées, décimées, battent en retraite; le quart du bataillon gît sur la pente.

A redescendre la colline, à sentir dans son dos la poursuite du vent de grêle, à faire tous les cent mètres demi-tour et de là voir chaque fois plus lointain le but manqué, Eugène, tant le revirement était brusque, ne se rendait pas bien compte encore. A son enthousiasme inconscient succédait de la rage, la conviction que ce n'était pas fini, un espoir quand même. Ce ne fut qu'à l'abri des premières maisons de Loigny qu'il mesura le sanglant échec. Une stupeur l'envahit. Comment, on avait été si près! Il revoyait l'angle des murs, un arbre brisé pendre sur les créneaux où des casques en pointe fourmillent. Et maintenant il était là, dans cette cour, près d'une charrette et d'un tas de fumier. Découragement? pas encore. Mais abdication involontaire de soi, dans une série d'actes machinaux, d'images animées comme en

rêve. L'instinct seul le guidait. Son âme s'était dissoute. Il n'aurait pu s'analyser, il vivait.

Les ralliés de la section essayent de barricader la route. Eugène les compte. Dix-sept sur trente. Où est donc le sergent Bru? Boniface l'a vu tomber au moment de la méprise. Il n'aura pas porté longtemps ses galons!... Des tables, des tonneaux, la charrette s'empilent. Dans la cour, Neuvy, avec une pioche, écrête le mur. Qu'est-ce que fait donc Verdette, à genoux sous le hangar? Il déplace des fagots? Non, il a découvert un tas de pommes de terre et en bourre sa musette. Le conseil de guerre alors, comme Pirou? Ah! bien oui, voilà Cassagne qui en fait autant. Ils mangeront ce soir, les pauvres diables. Dans la cuisine un vieillard bave, gâteux. Il a l'air, sur sa chaise, tant il est immobile, d'une souche déjetée. Où est l'escalier du grenier? De là, on serait bien pour voir. Des marches branlantes, une odeur de foin, la lucarne pleine de toiles d'araignée. Quelle vue! Ouf, ça cuit; la moitié du village flambe. Des lignards tirent à jet continu. Tiens! il y en a dans le cimetière. Ah! voilà Groude et M. de Joffroy à la fenêtre de la maison voisine. Bonjour! C'est étonnant comme la place est bonne. On distingue très bien la plaine, Goury, d'où maintenant les Bavarois arrivent; l'avant-garde court, il y a un officier à cheval, en tête. Quel malheur de n'avoir pas de fusil. Comme ils vont vite! Ah! l'officier est par terre. Bravo, Boniface! Les lignards du cimetière sont des lurons. Joli, le champ de repos : quel feu d'enfer! Eh bien, où est ma section? Les Bavarois sont là. La cour est vide!... Eugène voit les derniers tireurs s'engouffrer sous la porte. Instinctivement il veut les suivre, descend quatre à quatre, traverse la cuisine. Le vieux est allongé, dans une flaque de sang. La compagnie détale. Il trotte côte à côte avec M. de Joffroy, qui lui dit : « Le cimetière tient toujours! » Une maison en flammes leur darde au passage sa bouffée brûlante; ça sent mauvais. On traverse des champs où des cadavres font tache. Un caisson saccadant, attelage fou, sans conducteur, passe au galop. On est dans un petit bois. Eugène reconnaît des visages familiers. Voilà Neuvy, Verdette. On souffle. Là-bas, Loigny brûle dans un fracas terrible. Un clairon grêle s'époumone. Quelle heure est-il? Eugène tire sa montre. Elle est arrêtée, marque onze heures. Il en est trois. Il ne s'en doute pas, sait seulement qu'il est las, qu'il a faim. Quelqu'un lui parle : « Voyez-vous ces troupes en avant? Ce sont des cuirassiers blancs, n'est-ce

pas? » M. de Joffroy met sa main en abat-jour. « Il y a des uhlans aussi. » A plat ventre, les moblots usent leurs dernières cartouches. Un lignard qui est couché avec eux, appuyé sur ses coudes, pique brusquement du nez, ses mains se crispent sur le chassepot puis se détendent. Une fureur transporte Eugène. Les doigts lui démangent. Il ramasse l'arme, vide la cartouchière, et comme aux tirs de foire, autrefois, sur le mail, avec un plaisir d'enfant fouetté d'un âpre vertige, il charge, épaule, tire. Il ne se rend pas compte qu'il tue. Il accomplit un acte très simple, il fait sans réflexion son devoir.

Les remingtons manquent de cartouches. La culasse de son chassepot ne joue plus. Le clairon grêle sonne : en retraite! On quitte le bois. La compagnie traverse des champs, des fossés, un village. On s'y bat avec frénésie, dans le parc et le château. Eugène, maintenant presque détaché, contemple ces enragés. Il n'a plus que l'espèce d'irritation sauvage que donnent la fatigue et la faim. Il ne se soucie guère de savoir à présent comment ce village s'appelle. Il s'éloigne de Villepion comme il a fait de Loigny, sans se douter qu'à cette heure, tous deux reçoivent l'immortel baptême, la marque sombre, mais éblouissante. Car il y a des défaites aussi glorieuses que des victoires.

Tandis qu'anéanti, sa fièvre tombée, il gagnait, comme un somnambule, l'étape de hasard où il trouverait, dans la grange inconnue, pleine de cris de blessés, repos et sommeil de bête, le général de Sonis, amenant à marches forcées la poignée d'hommes seule valide du 17e corps, accourait vers le champ de bataille au secours de Chanzy.

Le 16e corps, écrasé dans sa marche en avant par l'armée du grand-duc de Mecklembourg grossie des Bavarois de von der Tann et des renforts de Frédéric-Charles, pliait. La division Maurandy, désorganisée, était jetée sur Terminiers. La division Barry s'arrêtait en déroute au delà de Villepion où Jauréguiberry, seul, se maintenait héroïque, après une résistance acharnée à Loigny. La nuit dans le froid vif venait. C'est alors que le général de Sonis, hier encore colonel de cavalerie à Laghouat, apparaît à la tête des troupes qu'il a pu détacher de son corps, épuisé par une longue marche. Trois brigades et de l'artillerie de réserve entraient en ligne, se débandant presque aussitôt. Il essaye de les entraîner. On refuse de le suivre. Désespéré, comprenant que l'heure du dévouement et de l'exemple suprêmes a sonné, Sonis

enlève une petite réserve d'élite. Ils sont huit cents : mobiles des Côtes-du-Nord, francs-tireurs de Tours et de Blidah, volontaires de l'Ouest. Ces derniers, sous Charette, s'appellent dans l'histoire les Zouaves pontificaux, vieux soldats volontaires, complétés de recrues, qui bien vite se sont pénétrés de l'esprit des anciens. Poignée d'hommes, qui est le plus éclatant témoignage de ce que peut, sur des âmes droites, un haut idéal. Ce sont des croyans. Et parce qu'ils ont l'ardeur profonde de la foi religieuse, ils ont le culte du sacrifice dans ce qu'il a de plus élevé, l'offrande entière à la patrie. Les mobiles à droite, les francs-tireurs à gauche, les zouaves au centre accompagnés de leurs aumôniers, tous s'élancent. Immédiatement après les tirailleurs, Sonis et Charette suivent à cheval. Le fanion du général, âme pieuse et mystique, est une bannière de soie blanche où le Sacré-Cœur est brodé. Vers Loigny, qui à douze cents mètres crache balles et mitraille, et où dans le cimetière quelques lignards du 37e tiennent encore, la charge fonce, à la baïonnette. Sa ligne irrésistible balaye le terrain découvert, une ferme, des boqueteaux. Bien des héros tombent. Le rang se serre, la charge avance. Sonis, une cuisse brisée, roule à terre. Le cheval de Charette s'abat. La charge avance. Elle emporte les premières maisons de Loigny, mais le général de Treskow masse sa dernière réserve et, sous un feu meurtrier, l'assaut tourbillonne et reflue. La bannière blanche, quatre fois abattue, aussitôt relevée, passe de main en main. Le porte-étendard Verthamon tué, Bouillé tué, son fils tué, Cazenove blessé, la hampe sanglante s'érige aux mains du sergent de Traversay. L'admirable petite troupe bat en retraite, et à peine poursuivie, parcourt fièrement le calvaire semé de ses morts. Partis trois cents, les volontaires de l'Ouest sont soixante-quatorze. Loigny, dans la nuit tombée, brûle toujours. Çà et là quelques fermes fument comme de grandes torches. Les premiers flocons de la neige voltigent. Le 16° corps s'écoule en désordre. C'est la retraite, morne, éreintée, grelottante. Les cœurs fléchissent. Le sourd roulement de l'artillerie qui se retire au galop ébranle les routes sonores, augmente l'effroi.

Deux nuits après, si énervé qu'il ne pouvait dormir, Louis, debout, les tempes battantes, contemplait Guyonet ronflant, renversé sur un dossier de fauteuil. Sangbœuf, rouge de contention, était penché à la lueur de deux bougies au-dessus de

l'appareil Morse, dont la mince bande bleue se déroulait, au tic tac du martèlement. Il faisait noir, il faisait froid, en dépit des bougies qui tremblotaient, des braises qui rougeoyaient dans la cheminée. Dehors, un piétinement ininterrompu de troupeaux emplissait l'ombre glacée. A travers fenêtre et porte, Louis l'entendait retentir en lui. Et cette rumeur monotone, parfois soulevée de jurons et de cris, berçait son désespoir taciturne. La fatigue et les émotions de la nuit dernière ajoutaient à cette surexcitation.

Ah! cette nuit du château de la Monjoie, où un aide de camp de Chanzy avait apporté les nouvelles de Loigny, où, de minute en minute, les aides de camp de d'Aurelle entraient silencieux dans le grand salon encore souillé du récent passage des Allemands, — glaces en miettes, tentures lacérées, sièges crevés, — déposaient leurs dépêches, tendaient un instant leurs bottes couvertes de neige à la flamme du foyer, causant bas... Louis, qu'avait longtemps assombri l'inaction de d'Aurelle, l'indécision du général en chef dont, par la transmission des télégrammes chiffrés, il était le témoin obscur, avait alors achevé de perdre confiance. Tandis que l'armée du duc de Mecklembourg écrasait le 16e corps et partie du 17e, le 15e, maladroitement divisé, ne prêtait à Chanzy qu'un secours dérisoire. La 1re division, avec des Pallières, restait immobile à Chilleurs; les divisions Peytavin et Martineau, qui selon l'ordre de mouvement général entamaient leur marche sur Pithiviers, au lieu de se porter droit au canon, s'engageaient mollement à Pourpry, pour rétrograder bientôt sur Artenay. Apprenant que l'aile gauche était rompue, et n'ayant pas encore reçu la dépêche qui le même soir lui restituait la direction de l'aile droite, 18e et 20e corps, d'Aurelle, réduit par conséquent au seul 15e, prenait le parti de renoncer sur-le-champ à une offensive qu'il n'avait jamais approuvée. Sans essayer de résister au centre, de coordonner son armée éparse, il décidait la retraite sur Orléans. Bien qu'il ne fût pas comme Guyonet stratège en chambre, Louis s'était rendu compte qu'une retraite sans combat, — le 15e corps, malgré l'engagement de Pourpry, demeurait intact, — allait avoir sur de jeunes troupes l'effet le plus désastreux. Et de fait, sitôt les ordres transmis, de dures heures courbé sur l'appareil Morse, — il ne l'avait que trop vu. Devant l'avenue du château, une cohue, pareille à celle qui en ce moment roulait grondante sous la fenêtre, avait jusqu'à l'aube submergé

la grande route, le bord des champs de neige. A travers les ténèbres fouettées d'essaims blancs, des ombres coulaient, intarissables. Pliés en deux, sans fusil, sans sac, des centaines d'hommes pieds nus tournaient le dos à l'ennemi, s'empressaient vers la ville. A la vue de ce pêle-mêle où il n'y avait ni officiers, ni rangs, rien qu'un amas de bétail, le cœur de Louis s'était serré d'un affreux pressentiment. Il avait deviné la défaite totale, la ruine foudroyante de ce qui hier encore était l'armée victorieuse de Coulmiers.

Et maintenant, dans la pièce où son insomnie le promenait, des braises mourantes de la cheminée aux bougies presque consumées de la table, il écoutait le torrent de la rue, ce long piétinement de débandade qui faisait un bruit d'eaux grosses dans les ténèbres. Il se remémorait toutes les dépêches de la journée, ces glas de défaite qui annonçaient l'action définitive, l'entrée en ligne de toute l'armée de Frédéric-Charles, accourue de Pithiviers en ne laissant devant le 18e et le 20e corps qu'un masque de quatre bataillons, et tombant tout entière sur le 15e corps en retraite. A Chilleurs, à la Tour, à Neuville-aux-Bois, le Prince Rouge enfonçait la division des Pallières dont les régimens meurtris, harassés, se traînaient dans la forêt, le long des routes, de village en village, vers Orléans, dans le crépuscule, dans la nuit. A Artenay, à Chevilly, il bousculait, après une lutte tenace, la division Martineau dont maintenant, sous la fenêtre, le flot rompu coulait, coulait intarissablement. En vain à l'Encornes, à Huêtres, les divisions Barry et Peytavin réussissaient à arrêter un moment l'envahisseur; le 16e corps se repliait; partout, à coups puissans de bélier, Frédéric-Charles précipitait sur le camp retranché, dans un formidable remous, les tronçons de l'armée.

Louis eut devant les yeux d'Aurelle tentant dans la grand'rue de Cercottes d'arrêter les fuyards. Aidé de tous ses officiers d'état-major, des gendarmes de la prévôté, des cavaliers d'escorte, il priait, conjurait, menaçait. Peine inutile! En proie à la terreur panique, oreilles sourdes, faces closes, le flot coulait toujours. Le cœur brisé, l'homme de la discipline, qui naguère faisait fusiller pour une peccadille, débordé, impuissant, voyait fuir entre ses doigts cette armée, qu'il avait formée, conduite, de Salbris à Coulmiers; car il ne suffit pas, quand on assume l'honneur de commander en chef, d'être un strict observateur de la discipline,

un vaillant soldat. Il faut, à l'ardeur de l'initiative, joindre la force de caractère. Elles lui avaient manqué toutes deux.

Un bruit sec fit tressaillir Louis. Une des bobèches avait éclaté. — Là ! dit Sangbœuf, en consultant la pendule, heureusement que j'ai fini. A vous le tour. Je vais imiter Guyonet. Les bougies sont dans le tiroir.

Louis venait de les renouveler, et, la tête dans ses mains, il songeait à Eugène; où était-il maintenant? Pourvu qu'il ne lui fût rien arrivé! Soudain la porte s'ouvrit sur la nuit glaciale et sur l'interminable défilé de fantômes. Un officier parut, tendit une dépêche à Louis. — « Urgent, dit-il. Très important. J'ai l'ordre d'assister à l'envoi. » Sans donner signe d'émotion, comme un manœuvre, Louis, la main à l'appareil, transposait le texte tragique. C'était le message de d'Aurelle au gouvernement de Tours, annonçant que tous les corps étant plus ou moins éprouvés ou désorganisés, il n'y avait plus lieu de faire des plans de campagne. Une seule ressource s'offrait : évacuer sans défense Orléans, le 16e et le 17e corps gagneraient Beaugency et Blois, le 18e et le 20e Gien; le 15e se retirerait en Sologne. Louis, tout en manipulant, se revit trois semaines plus tôt, en train de transmettre, après la victoire de Coulmiers, les instructions prescrivant la fortification du camp retranché à l'abri duquel l'armée se referait. Quelle ironie dans ce contraste! Que de temps stupidement gâché! Que de forces et de travaux perdus!

Le dernier mot lancé, l'officier salua, sortit, sans parler. Louis retomba au silence de la pièce où, traversant les murs, l'immense rumeur couvrait les ronflemens de Sangbœuf, la faible respiration de Guyonet. Il somnolait, quand la sonnerie tinta, et, brusquement réveillé, lut avidement, sur la bande déroulée, la réponse stupéfaite et sévère de Freycinet... « Il fallait rassembler les cinq corps épars, tenter un vigoureux effort!... » Le planton parti, il se remit la tête dans les mains, rêvassa longtemps, partagé entre le doute et l'espoir. La clarté des bougies devint jaune; les vitres avaient blêmi. Un jour de neige se leva. Guyonet et Sangbœuf étaient debout, on allait bientôt se remettre en route. Déjà les originaux des dépêches, les copies étaient entassées dans les cantines lorsque l'officier de tout à l'heure reparut, tendit avec une recommandation pressante le télégramme de d'Aurelle. Le général ripostait avec humeur qu' « étant sur les lieux, il était mieux à même de juger de la situation. Orléans

n'était plus défendable ; les forces de l'ennemi dépassaient ses prévisions ! Il maintenait l'ordre d'évacuation. »

Aussitôt l'officier parti, Guyonet, qui avait relayé Louis, levait les bras au ciel, commençait à développer un plan admirable. Mais un chef de service entra en hâte : « Vite, emballez les rouleaux Morse ! Nous filons sur Orléans ! »

Louis n'était plus à Saran quand la réponse du gouvernement, un acquiescement affligé, y parvint. Pris dans le courant rapide, ahuri, ballotté, il n'était maintenant qu'une épave de plus. Nulle volonté humaine, aucun obstacle n'eût pu entraver le déchaînement de ces milliers d'êtres sans chef. Inutilement d'Aurelle, troublé par les représentations de Freycinet, revirait, témoignait l'intention de défendre le camp. A Gidy, à Cercottes, les divisions Peytavin et Martineau recevaient le dernier choc, s'enfuyaient maintenant vers la ville, dans une confusion inexprimable. A Vaumainbert, à Saint-Loup, les restes de la division des Pallières fondaient, les batteries de marine éteignaient une à une leur feu, sur les positions tombant d'elles-mêmes, Le 16ᵉ et le 17ᵉ corps, coupés du gros, s'en allaient vers la Loire. Le 18ᵉ et le 20ᵉ passaient le fleuve en amont. Tout croulait. D'Aurelle, sans armée, télégraphia enfin l'abandon fatal. Sur toutes les routes, on ne sait quelle ivresse farouche emportait ces bandes, où parfois des chevaux sans cavalier trouaient, où des batteries au galop se frayaient passage, conducteurs éperonnant au sang les attelages. Les vides se comblaient aussitôt, dans une ruée bourrue vers l'abri. A mesure qu'on approchait d'Orléans, une satisfaction ranimait ces visages éteints ; l'espoir du pain, du vin, du lit. Dans la ville, on s'entassait. Les soldats ivres envahissaient cabarets et bouges ; beaucoup mendiaient ; on se couchait malgré le froid en travers des trottoirs. Les officiers emplissaient hôtels et cafés. La nuit tomba vite. Le cercle allemand se rétrécissait. Ses avant-gardes occupaient les faubourgs. Il fallait se hâter.

Sur le pont de pierre et le pont du chemin de fer, dans le désarroi de l'ombre, l'évacuation continuait, tumultueuse. Comment arracher des maisons cette foule inconsciente, si assommée de lassitude, si hébétée de découragement, que des milliers, plutôt que de faire encore un pas, se laissèrent prendre ? A partir de quatre heures, au-dessus de la Loire charriant des glaçons énormes, sur les ponts secoués, trop étroits, tout ce qui s'élan-

çait trois jours auparavant vers le mirage de l'armée de Ducrot, tout ce qui restait de l'armée de la Loire, l'effrayante horde, lignards, zouaves, chasseurs, mobiles, artilleurs, cuirassiers, hussards, le prodigieux amalgame de canons, de caissons, de voitures s'écrasa, cependant que le long des rues noires et des maisons mortes, dans Orléans évacué pour la quatrième fois, le grand-duc de Mecklembourg entrait, minuit et demi sonnant, derrière les tambours plats et les fifres aigres.

XI

— Dépêche-toi, ma bonne, si tu ne veux pas être en retard, fit Poncet, s'emparant d'un sac de nuit et d'une valise, tandis que sa femme, son chapeau à brides sur la tête, donnait un dernier tour de clé aux placards et aux armoires. Avec une ironie mélancolique, il ajouta : — « C'est que, vois-tu, il y a des gens plus pressés que nous ! Ce soir il ne restera plus à Tours que les Tourangeaux pur sang... » Tous deux embrassèrent d'un regard cet appartement des Réal, où, depuis l'arrivée de la Délégation, ils avaient vécu des heures d'intimité, d'angoisse, d'espoir.

Rue Royale, quantité de gens couraient vers la gare. Devant le Maréchalat, on chargeait sur une charrette des cantines et des caisses précipitamment empilées. Partout, à l'Archevêché, au petit séminaire, à la préfecture, au palais de Justice, au lycée, que les grandes administrations quittaient, c'était le même déménagement fiévreux, où chefs de service, commis, garçons de bureau, chacun mettait la main aux paquets. Tours, dans l'immense remue-ménage, se vidait en deux jours de ce que deux mois d'énorme centralisation y avait entassé de personnel, de dossiers, de paperasses. Déjà, dans la soirée du 8 et dans cette matinée du 9, les services des ministères, les hauts personnages, le corps diplomatique, Fourichon, Crémieux, étaient partis pour Bordeaux. Quant à Glais-Bizoin, toujours mouche du coche, il s'en allait en Bretagne visiter le camp de Conlie. Gambetta, lui, demeurait en arrière, voulant suivre de près le mouvement des armées, où il jugeait la présence du ministre de la Guerre utile.

Ah ! sans Gambetta, sans le prodigieux ressort de cet homme que, loin d'abattre, l'imminence du danger redressait, fouettait d'une énergie nouvelle ! Le jour même, des deux tronçons de l'armée, il avait refait des armées nouvelles. D'Aurelle enfin

destitué, il donnait à Bourbaki le commandement en chef des 15e, 18e et 20e corps, reconstituant à Sully la première armée de la Loire, avec mission de reprendre immédiatement l'offensive, de se remettre en route vers Melun et Fontainebleau ; Chanzy, en plus du 16e et du 17e corps, prenait le commandement du 21e, amené du Mans par Jaurès, et formait la deuxième armée de la Loire, avec mission d'assurer la défensive, de Vendôme à Beaugency, par la forêt de Marchenoir.

A la gare, où la voiture les déposait avec peine, au milieu de la bousculade des voyageurs et des bagages, d'un entassement fou de matériel et d'impédimenta de toutes sortes, les Poncet mettaient deux heures à prendre leurs billets, à faire enregistrer leur malle, à gagner le quai d'attente noir de monde. Les trains se succédaient, pris de force et bondés. Certains croyaient déjà voir apparaître les lances des uhlans, maudissaient la confiance de Gambetta, les illusions dont il les avait bercés. Une autre foule, plus serrée encore que la première, emplissait les salles, couvrait les quais. C'étaient, constamment ramenés par d'interminables files de wagons à bestiaux, des blessés pâles, linges sanglans, vêtemens en loques, un grand nombre, par ce froid lugubre, en pantalons de toile. Personne ne semblait s'apercevoir de leur présence. Sur les garages, des convois entiers stationnaient, tout murmurans de plaintes, sans pouvoir être débarqués. L'évacuation, dans l'affolement de l'intendance éperdue, ne se faisait pas. Et les blessés arrivaient toujours, beaucoup morts en route, ou mourans d'attendre.

Mme Poncet, deux grosses larmes dans les yeux, souffrait d'être à ce point inutile. Il lui tardait maintenant de partir. Poncet, révolté dans sa pitié profonde, éprouva, plus violentes, l'horreur de la guerre et la haine de l'ennemi. Tous deux, le vieux couple de travail et de charité, pensaient à leur fils, si loin dans ce Paris qui allait s'éloigner encore, à leurs neveux Eugène et Louis, à Charmont incertain, où bientôt l'invasion entrerait. Si encore ils avaient pu emmener les deux petites ! Que Gabrielle et Marie voulussent rester avec Marceline, les trois générations de Réal autour du grand-père, obstinément fidèle au foyer et au sol, ils le comprenaient bien. Mais une jeune fille comme Marcelle, une gamine comme Rose ! Est-ce que leur place était là ? Vainement, ils l'avaient dit hier à Charles, arrivé de Saint-Étienne, où la fabrication des torpilles était terminée ; il était

venu faire fixer par les bureaux de la Guerre sa destination définitive, et avant de rejoindre l'armée des Vosges, il allait embrasser les siens. Charles avait remercié, refusé. Comme le grand-père, il avait, dans sa religion de la famille, la superstition du toit, gardien des souvenirs et des habitudes, de l'abri tutélaire sous lequel, aux heures de calamité plus qu'à d'autres, il faut se serrer coude à coude, cœur à cœur.

Ils parvenaient enfin à se caser dans un compartiment de seconde bourré de gens et de colis, attendaient une heure, à travers le courant d'air glacé des vasistas sans vitres, que le train, s'ébranlant le long du quai couvert de blessés immobiles, les emportât, transis, accablés, vers un coin de France encore libre, ce Bordeaux reculant, dans les terres meurtries et l'instable avenir, la frontière diminuée de la patrie.

L'après-midi, Gambetta, laissant le gouvernement rouler vers sa destination, reprenait la route de Beaugency. Avec cette souplesse qui s'accommodait aux événemens, avec cette confiance ardente qui l'élevait à leur hauteur, il ne pensait qu'à son plan nouveau. En quatre jours, Chanzy avait su, par une ferme retraite, combattante à Patay, ramener à trente kilomètres en arrière, garder unis le 16e et le 17e corps, malgré la déplorable panique qui, après les engagemens de Bricy et de Boulay, avait éparpillé les divisions Barry et Maurandy, si démoralisées qu'elles refluaient en désordre jusqu'à Blois. En quatre jours, reformant avec le 21e corps une armée qui devait s'élever à 120 000 hommes et 300 canons, armée composite, d'élémens, d'armes et d'uniformes incohérens, sans autre lien que la patiente et tenace volonté du chef, il s'était établi sur la ligne prescrite, et depuis le 7, cramponné aux positions de Josnes, il résistait victorieusement à l'attaque du grand-duc de Mecklembourg, lancé à sa poursuite par Frédéric-Charles, le lendemain de la prise d'Orléans. On était au troisième jour de la bataille. Depuis soixante-douze heures, les jeunes troupes battues à Loigny, éreintées par des fatigues surhumaines, les marches, les privations, le froid, luttaient avec l'héroïsme de vétérans.

Au delà de Mer, — ne pouvant pousser jusqu'à Beaugency occupé par l'ennemi, — Gambetta descendait de wagon, gagnait en voiture le quartier général de Chanzy à Josnes. La nuit se passa à régler les questions urgentes : complément d'organi-

sation, de cadres, surtout à débattre le grand parti : continuation de la lutte, ou retraite découvrant Tours. Mais puisque d'elle-même la Délégation avait quitté la ville, et que de son côté Bourbaki, après une courte pointe sur Gien, loin de tenir campagne, se retirait vers Bourges, pour aller s'y refaire, — comme si la deuxième armée n'avait pas le même besoin, — il fut décidé qu'on se replierait sur la ligne du Loir, après avoir tenté une fois encore le sort des armes : « Qui sait, disait Chanzy, ce que peuvent apporter les changemens de fortune si fréquens à la guerre ? » Il ajoutait : « L'ennemi est aussi fatigué que nous. » Général et ministre s'étaient vite entendus. Chanzy avait alors quarante-sept ans, une singulière maturité d'esprit jointe à une résistante vigueur physique ; quoique assez chauve, il semblait jeune, avec sa taille élancée, sa figure fine et énergique, au front large, au nez aquilin, au regard vif empreint de volonté. De toute sa personne émanait la marque virile : un caractère. L'échec de la veille, les risques du lendemain n'existaient pas pour lui. Il se réveillait chaque matin avec une résolution indomptable, un espoir intact. Il faisait manœuvrer ses recrues comme de vieilles troupes, et parce qu'il avait confiance en ce qu'elles représentaient de vaillance et d'efforts possibles, elles avaient confiance en lui. Si inexpérimentées qu'elles fussent, si tragiques que se succédassent les revers, il ne formait, comme Gambetta, qu'un vœu, débloquer Paris, lutter à mort. Il croyait au triomphe final, et qu'une nation qui ne veut pas se laisser écraser, peut vaincre.

Et de fait, trois jours durant, il avait résisté pied à pied, cédant à droite par suite du recul de la division Camô, mais regagnant à gauche. Les rudes chocs des Allemands, à bout de souffle, désespérés, échouaient contre cette opiniâtreté. Forte à ce moment de 60 000 combattans, l'armée s'étendait, la droite au fleuve, la gauche à la forêt de Marchenoir. Jauréguiberry avait remplacé Chanzy au 16ᵉ corps. Le 7, lutte indécise, chacun conserve ses positions; le 8, les Bavarois plient au centre, mais enlèvent Beaugency et Messas, évacués après la blessure de Camô. Le 9, cramponné aux hauteurs de Tavers, en arrière de Beaugency, on recule à peine de deux kilomètres, après une lutte vive à Villorceau, à Villejouan, à Origny. Et, tandis que Gambetta, tranquille du côté de Chanzy, reprenait le chemin de Tours, pour de là courir à Bourges vers Bourbaki, le prier de tenter au moins une diversion, la deuxième armée livrait le 10 sa quatrième

bataille, reprenait Origny, tentait d'envelopper la droite ennemie. Quatre jours acharnés à la défense, à la possession d'une lieue à peine de terrain. Surgissement devant l'adversaire stupéfait d'une armée nouvelle, jaillie de sa ruine, comme un phénix de ses cendres. Foinard, Cravant, le Mée, Villorceau, Tavers, Origny, noms obscurs, perdus entre tant d'autres, tous dignes pourtant de demeurer glorieux dans l'histoire, car ils sont peut-être les plus significatifs de la défense, portent le plus éclatant témoignage de ce que peut le soldat à la dernière limite de ses forces, ravagé d'épuisement et de froid, quand un chef décidé le ranime, le maintient, de son inébranlable foi. Mais Frédéric-Charles, au secours du grand-duc, dirigeait en hâte deux corps d'armée complets, rappelés de leur poursuite contre l'armée de Bourbaki; Maurandy se laissait surprendre à Chambord, les restes de la division Barry n'offraient aucune solidité à Blois. Chanzy, sa mission remplie et au delà, redoutant de voir sa droite tournée, se décidait à donner enfin les ordres de retraite, vers Vendôme.

A Charmont, l'angoisse était vive. Les fuyards de Chambord avaient atteint Amboise, semant l'épouvante. A les en croire, l'ennemi accourait sur leurs talons; il avait pris Blois; il était là. Un instant, le général de Maurandy essayait de ressaisir ses hommes, songeait à défendre la ville. Un régiment de mobiles était détaché pour surveiller la forêt, mais une panique l'essaimait. Maurandy, recevant l'ordre de rallier Vendôme, se retirait aussitôt, coupant le câble du pont suspendu, faisant sauter le pont de pierre. Vite Amboise désarmait sa garde nationale; l'ordre était donné de jeter les fusils dans la Loire. On était au soir du 12.

Dans le salon du château, la vaste pièce tiède où se continuait la vie muette des choses, les lampes versaient leur clarté paisible sur la forme et la place habituelles des meubles. Un grand feu de bûches pétillait dans la cheminée, des ronds de lumière tombaient des petits abat-jour sur l'ovale vert de la table à jeu, aux deux bouts de laquelle, maniant cartes et jetons, le grand-père et la grand'mère se faisaient face. Leurs vieilles figures durcies semblaient se pétrifier, comme les autres soirs, en une sérénité absorbée. Marie, assise au coin du feu, dans un fauteuil bas, ayant laissé tomber sa broderie sur ses genoux, contemplait avec attention les jets de la flamme dansante. Elle écoutait

tomber au loin la pluie torrentielle qui, par toute la campagne, ruisselait dans le gluant dégel; percée jusqu'aux os, comme si elle marchait avec Eugène sous ce déluge, elle accompagnait son cher mari dans la retraite noire, inconnue; elle partageait chacune de ses souffrances, elle l'imaginait avec une pitié infinie, couché dans la boue, sans sommeil, sous la tente qui suinte et plie. Leur pensées se rejoignaient à travers le jour, à travers la nuit. Elle ne finirait donc jamais, cette guerre affreuse!... Dans un coin, Charles Réal, tenant les mains de sa femme, lui parlait à voix brève. Gabrielle penchait la tête, dissimulant son envie de pleurer. Et vraiment, à voir le jeu machinal des vieux, les attitudes familières, l'immuable tranquillité de la pièce, où le lent balancier de la pendule scandait l'heure de son grave tic tac, rien n'eût fait présager le drame qui se dénouait là: dans une heure, Henri et son père partaient.

A force de supplications, le jeune homme avait vaincu la résistance des siens. M. Réal, touché, comprenant qu'à cette minute critique, le pays avait besoin de tous, fier aussi de cet enthousiasme juvénile qui poussait Henri à imiter ses frères, avait consenti à le laisser s'engager. Seulement, pour être plus tranquille, il exigeait qu'Henri entrât au 3e zouaves de marche, le régiment de son oncle, le colonel Du Breuil, et tout à l'heure, rejoignant l'armée des Vosges, où, attaché à un corps du génie auxiliaire, il essaierait, avec ses torpilles, de nuire aux communications de l'ennemi, il allait emmener le jeune homme avec lui, jusqu'à Bourges. Là, il le confierait à Du Breuil, avant de reprendre son matériel à Saint-Étienne, pour le transporter à Autun. Mais le temps pressait. Il fallait, à la gare encombrée, coupée de la ville, — heureusement qu'on était sur la rive droite! — à la gare où refluaient, de Blois et de Mer, dans un tumulte indescriptible, d'innombrables convois de blessés, de matériel et d'approvisionnemens, trouver place dans un train descendant. Avec douceur, avec tendresse, Charles Réal encourageait sa femme. Elle se mordait les lèvres pour ne pas éclater en sanglots. Dans son amour maternel, elle s'était dit : « Au moins, de mes trois fils, un me restera. Henri est trop jeune, il ne peut partir. » Et voilà qu'une fatalité le lui enlevait; il lui fallait tout donner, son mari, ses enfans, aller au bout du sacrifice. Et cela, à l'heure la plus cruelle, quand se livrait la partie suprême. A voix étouffée, il essayait de trouver des mots d'espoir, de ra-

mener un pauvre sourire sur le beau visage bouleversé. Lui aussi avait le cœur saignant : quitter Charmont à cette minute, laisser sans protection ces femmes et le vieux père! Les deux derniers hommes de la maison partis, qu'adviendrait-il de ces existences qui lui étaient plus chères que la sienne? Tout l'effrayant aléa lui apparut : le château à l'abandon, les Prussiens si près... Qui sait, bientôt peut-être les vexations, l'insolence de l'envahisseur? Comment le père, avec sa rage patriotique, son caractère vif, supporterait-il?... Avait-il été sage de céder à sa volonté têtue? N'aurait-il pas dû, puisque Jean Réal était inséparable de Charmont et que Gabrielle et Marie se faisaient un devoir de ne pas abandonner les vieux, accepter l'offre de Poncet, écarter Marcelle et Rose?... Mais non, à moins de fuir de ville en ville, il n'y avait qu'un parti digne d'une famille unie comme la leur. Les hommes à l'armée; femmes, enfans, vieillards à la maison. C'est une lâcheté que de déserter le coin de terre où l'on tient par des racines si puissantes : la naissance, la mort; de fuir le toit où successivement tous ont vécu, aimé, souffert, dans le jour à jour des tristesses et des joies, la douceur des souvenirs et la force des habitudes, la religion du foyer. Le père avait raison: c'était bien.

Marie avait repris sa broderie, jetait de temps à autre un regard furtif sur Gabrielle. Comme elle la comprenait et la plaignait! Puis, point à point, elle suivait l'aiguille; une expression indéfinissable passait alors sur son visage où la douleur et l'amour avaient épanoui une âme de femme; elle paraissait écouter en elle-même, un doute mêlé d'espoir éclairait ses yeux bleus. Est-ce qu'elle ne se trompait pas, est-ce qu'une vie obscure n'allait pas bientôt remuer dans sa chair? Elle en sentait courir à travers ses veines, avec un trouble plein d'anxiété, l'émoi précurseur, le frisson délicieux.

Le grand-père posa ses cartes et fit pivoter son fauteuil. Il venait d'entendre la porte s'ouvrir, dans un éclat de voix gaies. Henri entrait, entouré de ses sœurs. Marcelle et Rose le contemplaient avec une admiration attendrie, dont il jouissait naïvement, bien qu'il fît le détaché. Il eût cru d'une âme inférieure de paraître troublé et, bien que l'étant au fond, il éprouvait un orgueil enivrant à faire acte d'homme, — de héros, disaient les yeux de Rose. Mon Dieu, oui, de héros, s'avouait-il, tout en affectant une simplicité de bon goût, conforme à la situation. Il avait

beau faire; ses gestes, la vivacité de son regard, tout disait son triomphe. Il se sentait grandi de cent coudées, croyait porter déjà l'uniforme glorieux des zouaves, braies bouffantes, chéchia crânement plantée. Il n'aurait pas l'air d'un « bleu. » Le chagrin de la séparation s'effaçait devant le champ d'aventures qui s'ouvrait. Il n'était pas jusqu'à son regret de quitter Charmont et la jolie Céline, la petite couturière, fille du garde champêtre, autour de laquelle il tournait depuis deux mois, qui ne lui devînt plaisir amer à l'idée qu'il immolait l'amour au devoir.

Marcelle, en petite personne calme et avisée, — à la place d'Henri, elle aurait été se battre aussi, — le forçait à vérifier s'il n'avait rien oublié : son portefeuille, les photographies, sa montre, sa bourse, le grand couteau à trois lames avec scie, poinçon et tire-bouchon qu'elle lui avait acheté, pareil à celui de l'oncle Maurice. Ses seize ans, qui devenaient chaque jour plus réfléchis, lui laissaient, en dépit de son chignon de demoiselle et de sa robe longue, un air d'extrême jeunesse, qui la désolait. Rose ne lâchait pas la main de son frère, se collait à lui avec une gentillesse affectueuse. Ils avaient toujours été très camarades. La gamine, si bruyante d'ordinaire, toujours dans un envol de jupes et de cheveux blonds, se tenait songeuse, avec cette immobilité des enfans qui pour la première fois découvrent dans la vie des choses mystérieuses. Jusqu'ici tous ces événemens extraordinaires, l'attente et l'inconnu des Prussiens fantastiques, lui avaient été un divertissement passionné, quelque chose d'analogue aux terreurs des histoires de Croquemitaine et de Barbe-Bleue. Elle venait seulement de toucher du doigt une porte d'ombre, qui, redoutable, s'entr'ouvrait silencieusement, devant elle.

— La voiture doit être attelée, dit Jean Réal, en levant les yeux vers la pendule. Vous êtes prêts?

— Une minute, dit Henri, soudain très rouge. Je reviens.

Quatre à quatre, il s'élançait dans l'escalier, courait à sa chambre où un instinct lui disait qu'il allait retrouver Céline. Elle avait aidé à la valise, il n'avait pu lui dire adieu devant ses sœurs, elle devait être là!... Une forme légère s'avançait dans le couloir; Céline s'arrêta. Elle avait les yeux rouges, les joues pâles sous ses frisons dorés, un peu défaits. Jamais elle ne lui avait paru plus charmante, avec sa taille ronde et mince, son corsage bleu piqué d'une aiguille au fil blanc, sa frimousse fine.

Il prit ses mains, qui étaient brûlantes. Elle osa alors le regarder en face, il ne vit plus l'ouvrière qui jusque-là évitait, partageait son affection timide. Elle fut la fleur brusquement éclose du premier amour, la rose fraîche du désir. Et d'un élan il lui jeta les bras au cou, leurs lèvres se touchèrent, dans un éblouissement. Elle le repoussa confuse, avec un retrait du buste qui était encore une caresse. Il sentit qu'elle lui prenait la main, y glissait un papier plié.

— C'est une médaille bénite, jeta-t-elle, portez-la toujours.

Et défaillante, elle s'enfuit. Henri serra le précieux souvenir. S'il ne portait pas la médaille, certes, il la garderait. Il la baisa avant de la serrer dans son portefeuille. Maintenant il pouvait partir; il aimait, il était aimé, il était vraiment un homme.

Au salon, Jean Réal et Marceline étaient debout; les adieux commencèrent par eux. La grand'mère, émue, tremblait; et cela impressionnait, venant d'elle, si apaisée et si imperturbablement calme. Goguenard, mais avec une petite toux qui en disait long, Jean Réal fit seulement :

— Va, mon brave, et descends-en beaucoup !

Henri était son Benjamin; il lui avait lui-même, ces derniers jours, appris l'exercice dans le parc, donné des conseils de tir; l'élève faisait honneur au maître. Qu'Henri s'engageât, rien de mieux, et pourtant son vieux cœur était tout triste; un peu plus, il l'eût maintenant empêché.

Mme Réal ouvrit ses bras, pour une muette, une interminable étreinte. Henri se hâtait, il abrégea les caresses de ses sœurs, désireux de ne pas montrer de faiblesse. Malgré la pluie battante, on accompagnait les voyageurs jusqu'à la voiture. La clarté jaune des lanternes plaquait, aux pieds du cheval, des reflets de lumière mouillée. Le vieux Germain, qui avait arrimé les valises, tenait un parapluie ouvert, près de la portière. Charles Réal grimpa vivement, lança un dernier : — Bon courage ! Penché à la portière, tandis que le coupé roulait, Henri, à l'adieu suprême des baisers et des gestes, répondait, d'une voix joyeuse qui affrontait l'avenir : — Au revoir !

Marie, qui en embrassant Henri avait revécu la cruelle minute où Eugène, deux mois auparavant, s'était arraché d'elle, s'approcha de Mme Réal; et quand, là-bas, au bout de l'avenue, la clarté des lanternes tourna, disparut, les deux femmes s'abattirent l'une sur l'autre en pleurant. Jean Réal dit enfin : — Allons !

La veillée commença morne. Marie, près de Mme Réal perdue dans sa pénible rêverie, avait repris son ouvrage. Marcelle à la table des livres, sous la lampe, ouvrait ses cahiers d'allemand, mais sa pensée y était encore moins que d'habitude. Aux pieds des vieux, Rose, la tête sur les genoux de sa grand'mère, bavardait avec insouciance, et son babil les distrayait. Tout à coup, Marcelle prêta l'oreille : un bruit de roues dans l'avenue... On se levait avec inquiétude : « Reviendraient-ils? » mais dans le vestibule une voix résonna, étrangère et pourtant connue. Le comte de la Mûre, quittant sa pelisse de fourrure et ses caoutchoucs, montrait un visage défait, où l'inquiétude avait remplacé la morgue. Il inclina son crâne chauve : Mesdames !... baisa la main de la vieille Marceline, puis serrant la main de Jean Réal, il gémit :

— Je viens faire près de vous une nouvelle tentative. Je n'ai pas voulu partir sans essayer de vous convaincre. Mon cher ami, c'est de la folie de rester !

Et attirant le vieillard au coin de la cheminée :

— Vous exposez inutilement ces dames !

Jean Réal regarda cette figure craquelée de rides, ce teint de vieille porcelaine, dont le sourire aimable, la dignité convenue, lui avaient si longtemps fait croire, en dépit de la divergence de leurs opinions, à une entente de sentimens et qui, au rude choc des circonstances, tombait comme un masque, ne laissant voir qu'égoïsme et peur. Il eut un haussement d'épaules, murmura :

— Vous exagérez, mon bon.

M. de la Mûre se récriait. Il tira de sa poche une lettre, l'agita. C'était un mot de M. Brémond, le président du tribunal. Réal allait-il le récuser aussi ? « La forêt s'emplissait de patrouilles ennemies. Les campagnes fuyaient en masse. La lie des traînards, des francs-tireurs débandés, infestaient le pays, pillant et volant, aussi redoutables que les Prussiens. »

— Quant à ceux-là, dit M. de la Mûre, on sait trop de quoi ils sont capables ! Moi, à votre place, je plierais bagages sans perdre une minute. Mme de la Mûre et moi partirons demain matin. Nous n'avons que trop tardé.

— Et où allez-vous ? demanda Jean Réal, marquant ainsi qu'il était inutile d'insister.

— Chez nos cousins, les Grimadac, à Caudéran près de Bordeaux, où ma fille, qui est en Dordogne, nous rejoindra.

— Si loin ? fit malicieusement le vieillard.

— Je tiens à être à proximité du gouvernement. Par le temps qui court, un véritable Français ne peut se désintéresser de l'avenir de notre pays. Cette affreuse guerre ne peut pas être éternelle. Je suis de l'avis de M. Thiers, il faudra toujours finir par la paix, et le plus tôt vaudra le mieux.

— Permettez, dit Jean Réal.

Mais Germain, à pas silencieux, déposait sur un guéridon le grand plateau du thé; Gabrielle, voulant prévenir la discussion, s'empressa d'offrir une tasse à M. de la Mûre; Marcelle présentait le sucrier. — Du lait? fit Rose. — Non, ma mignonne, un peu de rhum. Et tonifiant d'une addition vigoureuse le breuvage parfumé, il reprit : — Il faut être net en affaires. Nous avons perdu. Payons. Plus nous reculons la liquidation, plus cher elle nous coûtera.

— C'est un point de vue, dit Jean Réal, une rougeur légère aux pommettes. Seulement, vous partez d'un principe faux : Nous avons perdu ! Qu'en savez-vous ? C'est vite jeter le manche après la cognée. S'avouer vaincu d'avance, abdiquer toute idée de lutte, c'est pour moi, je l'avoue, un moyen trop simple de sortir d'embarras. Raisonnement de financier, de politique. Nous ne sommes pas en affaires! Croyez-moi, Gambetta a raison. La seule pensée que nous devrions tous avoir, c'est de nous battre encore. Un peuple n'est perdu que lorsque tout son territoire est conquis, son dernier soldat tué. Et encore!... Non, ce dont une nation meurt, ce n'est pas du sang versé, de la ruine matérielle, c'est de l'abaissement moral. Mon cher, la seule vraie défaite irrémédiable, ce n'est pas celle qu'on subit, mais celle qu'on accepte.

M. de la Mûre laissa tomber les bras, fit la moue : décidément, ce vieux Réal avait la tête trop dure, il ne comprenait rien aux spéculations élevées; comme de sortir de la vie habituelle vous change un homme ! Froissé au vif, il s'étonnait d'avoir pris pendant tant d'années son voisin pour un sage. Libre à lui de jouer aux hommes de Plutarque ! Il ne perdrait pas davantage son temps à le persuader.

Le silence se prolongeait. M. de la Mûre se leva :

— Après tout, mon bon ami, je n'insistais que dans votre intérêt.

Et tourné vers la grand'mère et Gabrielle : — Ma femme m'a chargé de vous redire encore qu'elle se mettait à votre disposition, si vous changiez d'avis. — Il flatta les joues de Rose et de Marcelle : — Elle eût été charmée d'avoir ces petites compagnes de voyage.

Jean Réal le reconduisait, le regardant mettre soigneusement ses caoutchoucs, endosser sa pelisse, nouer un foulard à son cou, rabattre les oreillettes de sa toque de fourrure. Il ne prendrait pas froid! Ils échangeaient une poignée de main molle. — Eh bien, adieu! mon cher. — Adieu.

La porte claquée, le roulement de la voiture décroissant, Jean Réal rentra au salon, où toutes attendaient, Marcelle s'approchait de lui, et l'embrassant avec effusion : — Cher grand-papa! — Il secoua sa tête blanche, dit avec bonhomie : — Et voilà vingt ans d'amitié par terre.

Cette nuit-là, on dormit mal. Le lendemain, avant le déjeuner, Jean Réal, sa tournée de propriétaire achevée, — suivait la grande avenue de hêtres qui menait au village. La pluie avait cessé. Un vent froid entre-choquait les branches où bruissait un murmure triste. Tout en marchant, il emplissait ses yeux du paysage familier : la fuite des prairies semées de noyers jusqu'au fleuve, la terre brune des vignes, les massifs des bois, tout le large domaine qu'il avait lentement créé, perfectionné, et que chaque année il voyait avec le même culte fervent, verdir, jaunir, s'épanouir en moissons lourdes, en grappes sucrées, en feuillages ombreux, puis sécher, mourir, pour renaître. Il arrivait à la grille, tournait sur la grande route. A sa droite, quelques maisons s'espaçaient, descendant vers la berge sablonneuse où les hauts peupliers dressaient leurs fuseaux. Il prit à gauche, vers la mairie et l'église, croisa quelques soldats qui lui demandèrent l'aumône. Eux aussi se disaient trahis. C'étaient des mobiles de la colonne de Tours, du régiment même qui, se portant au renfort de Chanzy, avait bivouaqué à Charmont, dix jours avant, et dont Jean Réal avait hébergé au château les officiers. Il revit le salon plein, les uniformes neufs, l'entrain avec lequel on avait toasté, verres de punch en main, au succès. Il écarta les mendians, d'un refus brusque, et poursuivi d'injures, parvint à la petite place plantée d'une rangée de tilleuls taillés. Devant la mairie, les membres de la commission municipale, la séance finie, se disputaient. L'instituteur, un homme chétif aux cheveux roux, aux yeux verts, aperçut le premier Jean Réal et, le saluant, vint comme pour lui demander secours.

— Parlez-leur, monsieur! Moi, je ne suis rien, on ne m'écoute pas. Pour que personne ne pense à se défendre, ils veulent jeter tous les fusils dans le fleuve!

Républicain convaincu, forcé de se taire sous l'empire, il s'était donné carrière depuis le 4 septembre, parlant haut enfin, jouissant de son triomphe vis-à-vis de la commission municipale, composée de l'ancien conseil, dissous avec tous ceux de France en septembre, mais maintenu par arrêté préfectoral. Il se retrouvait seul, maintenant que, la République en péril, les conseillers la défendaient avec autant de mauvais vouloir qu'ils l'avaient servie d'abord avec platitude. Mais déjà un des gros bonnets, Massard, prenait Jean Réal à partie. Il fallait que le danger fût grand, la peur pressante, pour que le menuisier, connaissant les idées du château, se risquât à contrecarrer le plus grand propriétaire, le bienfaiteur du pays. Rubicond et ventru, il battait l'air de ses bras courts. « Était-on fou? Ils n'étaient pas soldats. Les mobilisés? Partis. Les gardes nationaux sédentaires? Il y en avait treize bien comptés. Quand on n'est pas les plus forts, on se couche. Ce n'était pas la peine de faire brûler Charmont, fusiller les gens. Tout ça pour rien! » Et voyant que ses argumens rencontraient une approbation générale, il avisa l'Innocent, qui, gravement, à l'autre bout de la place, faisait l'exercice avec un bâton, aux huées des gamins.

— Eh! l'Innocent! c'est-il toi qui vas nous défendre?

On rit. L'idiot, tournant ses yeux rouges et sa tignasse crépue, mit le groupe en joue. Le maire, Pacaud, que la présence de Réal gênait, se décida et très vite: « Il n'y avait pas de déshonneur à agir selon la raison. Pourquoi garder des armes inutiles? Ça pouvait faire du tort à la commune. A quoi ça servait-il que la guerre durât? Plus tôt on arriverait aux élections... »

Sous les yeux clairs du vieillard, il parlait avec un embarras irrité, secouait sa tête bovine, frottait l'une contre l'autre ses mains épaisses.

— Mais gardez au moins vos fusils! cria l'instituteur. On peut les mettre de côté, sans les détruire!

Jean Réal fit un signe: « Qu'on les lui confiât. Il les garderait, lui. Ce n'étaient pas les caves qui manquaient au château. » Soulagé, Pacaud abonda. Parfaitement, on les porterait aujourd'hui même. Les autres, malgré l'opposition de Massard, acquiescèrent sans enthousiasme. On regardait Jean Réal en dessous, avec méfiance. Tous les visages suaient l'inquiétude, l'agitation. Un vent aigre charriait la pluie. Au-dessus de l'église, le ciel était noir.

Jean Réal s'éloignait. Il se rappelait les fanfaronnades du

même Massard, en juillet, avant la guerre. Assombri, il songeait à cette apathie des campagnes, couardes et veules, prêtes à tout plutôt que de compromettre leur sécurité animale. Ainsi, on en était venu là! Ayant toujours tourné dans son cercle laborieux de terrien, limité aux joies et aux soucis de la famille, il ne savait à quoi attribuer cette déchéance d'un grand pays. Il constatait la plaie, et s'étonnait de son étendue rapide, si profonde qu'elle pourrissait toute notion juste du bien et du mal, étouffait jusqu'aux sentimens sans lesquels on n'est pas digne d'être homme.

Le curé, M. Bompin, sorti d'une ruelle, eut un moment d'hésitation, et le saluant de loin, rasant les murs, s'éclipsa. Jean Réal ne fit qu'entrevoir la longue tête de mouton triste, la soutane usée : « Encore un, se dit-il, à qui je fais peur. Un brave homme, charitable pourtant, mais il aime trop la paix... »

Des cris, des voix colères montaient d'une maison, sur le seuil de laquelle parut le garde champêtre. Fayet, le père de Céline, avec sa plaque et son petit sabre courbe, sa blouse propre, avait la figure rasée, l'air énergique d'un ancien troupier. Loin d'éviter M. Réal, il lui fit le salut militaire, l'accosta avec un respect dévoué :

— C'est la Clicharde, expliqua-t-il, à qui on a volé un jambon, et vingt francs qu'elle avait dans une boîte... Quelque maraudeur, bien sûr. C'est mal pour des soldats... Et comme il en avait gros sur le cœur, il l'accompagnait un moment... « Croirait-on que des dernières troupes qui avaient passé il restait plus de dix soldats dans le village! Massard en cachait deux, ne se gênait pas pour leur dire de rester là, de travailler chez lui, que ça vaudrait mieux que de se faire conduire à la boucherie... Ah! au temps d'Inkermann et de Balaklava!... »

M. Réal regagnait la petite porte de la grille, s'engageait dans l'avenue. Le château, entre l'arceau lointain des hêtres, sous le ciel sombre, eut beau montrer sa façade amie, les yeux paisibles des fenêtres, pour la première fois, le vieillard n'en reçut aucune joie. Était-ce bien son Charmont? Il se sentit vieux, il avait froid. A pas lents, sa haute taille un peu voûtée, il avançait, absorbé. La pluie creva, noyant l'horizon d'une rafale grise. Elle ruisselait des arbres, picotait les flaques, étendait la boue. Alors, devant l'effondrement brusque de toutes les croyances de sa vie, hanté par ce qu'il venait de voir, désertion, lâcheté, abandon stupide,

pénétré par cette tristesse des choses, ce midi de pluie qui faisait le jour pareil au soir, il murmura, dans un bref accès de découragement :

— C'est la fin.

XII

Eugène, fourbu, marchait mécaniquement, les pieds meurtris dans ses bottes percées. Abaissant un œil morne sur la route durcie et défoncée, à peine s'il entendait le long murmure des pas, le bruissement inégal de la compagnie, du bataillon, du régiment en retraite. A peine s'il voyait par momens la campagne désolée, les squelettes des arbres noirs sous le givre, le lointain ondulement de l'armée : ici des batteries aux chevaux maigres peinant sur les traits tendus, là des files de convois, des alignemens de cavaliers, tout le lourd amas des colonnes mouvantes. C'était l'après-midi du 11, après les quatre jours de Josnes.

Eugène, qui avançait tête basse, buta contre un caillou; M. de Joffroy le retint. Eugène avait maigri, l'air souffreteux, l'entrain tombé. Lui résistait, habitué à une vie de campagne, plus tanné seulement, sa barbe poussée. Quant à Groude, malade, il se traînait, la face ravagée de bile. Il restait silencieux des heures, ne sentenciait plus de proverbes, toute son application obstinée à suivre. M. de Joffroy dit à Eugène : — Voulez-vous que je vous passe ma gourde? Ça vous remettra.

Mais Eugène n'avait ni soif, ni faim, ou plutôt tous ses instincts se fondaient à ce moment en un seul besoin : dormir. Une somnolence aux yeux ouverts l'engourdissait. Le grand coup de fièvre de Villepion, de Loigny, la détente harassante des jours suivans, de la retraite aux étapes obscures, l'énervement ensuite des quatre derniers jours de Josnes dans le sursaut des efforts continuels, le cauchemar interminable de la bataille, lui laissaient un accablement moral, une torpeur physique où il ne pensait presque plus à Marie, ni à rien de sa vie passée, tout au défilé des courtes visions immédiates, à une rage sourde d'en finir : humiliation de reculer encore, honte de sentir baisser autour de lui confiance et patriotisme, haine enragée et impuissante contre l'envahisseur. Un arrêt brusque fit courir son remous dans les rangs emmêlés. On se laissait choir, le dos rompu par le sac; les fusils jonchaient le sol; on se taisait, ou bien c'étaient des récri-

minations et des plaintes. Ça n'aurait donc pas de fin, cette guerre! Le long de la route, dans les champs, un régiment de lignards s'écoulait, corps dépenaillés, visages blêmes aux joues creuses, aux yeux luisans.

Verdette, brûlant de fièvre, accroupi près d'une flaque gelée, cassait, avec la crosse de son remington, des morceaux de glace terreuse qu'il suçait avidement. Et la marche reprit, le piétinement de bêtes. Des coups de feu lointains firent un instant dresser les têtes : « V'là qu'ils s'aperçoivent qu'on décampe! » Puis le bruit cessa, les têtes retombèrent. A trois heures et demie, le 75e mobiles arrivait à Villegonceau, dressait ses tentes sur le plateau désert, autour de quelques fermes aussitôt envahies. A coups de poing, à coups de pied, on se disputait la paille. Le sol était si dur que les piquets de bois des tentes n'y pouvaient entrer; on dut cette fois encore planter les baïonnettes dans les anneaux des cordes. Autour des feux où le plus souvent ne cuisait rien, des ombres se groupaient, noires dans la nuit vacillante. On mâchait du biscuit gelé, on échangeait de rares paroles; on sentait plus vivement le froid, la faim; et cette tristesse se prolongeait dans le sommeil.

Le 12, à travers le brouillard, qui peu à peu tournait en pluie, l'armée hâve et lasse se remettait en marche. Par la campagne noyée d'eau, par les routes grises s'étendit la masse d'hommes, dans le roulement confus des charrois, le passage des canons, l'immense fourmillement des fantassins et des cavaliers. Bien vite, sous l'averse incessante du dégel, la terre se liquéfiait, les ornières devenaient lacs; routes et campagne, à force d'être foulées au pied, n'étaient plus que fange grasse, étangs limoneux, où les arrière-gardes enfonçaient jusqu'aux chevilles. En vain, à Maves, à Nuisement, deux petits combats élevaient dans l'air strié de pluie leur rumeur brève et sourde; on scrutait anxieusement l'horizon, on écoutait la voix inexorable du canon, ce perpétuel grondement dont toutes les oreilles depuis deux semaines bourdonnaient; puis les visages, un moment inquiets, se penchaient de nouveau; l'armée continuait sa marche lente, alourdie par l'épaisse glu qui collait aux semelles en paquets de plomb, trempée du déluge torrentiel qui ruisselait aux képis, imbibait pantalons et capotes. Eugène courbant le dos, pataugeait. La brigade venait la dernière du corps, déployée pour pouvoir, en cas d'attaque, répondre plus rapidement. On che-

minait à travers vignes, labours, ravins et fossés, enfonçant dans les sillons, détruisant le blé vert. L'horizon sans arbres, sans clochers, indéfiniment reculait, sur la plaine sans limites, l'océan de boue. De temps à autre, un mobile tombait, demeurait là. Cassagne tout à coup lança un juron : une de ses bottes l'avait quitté. Clopin-clopant, talonné par les rangs suivans, il dut en gémissant poursuivre.

— Ben quoi, dit Verdette dont les yeux doux étaient à présent farouches, tu seras pieds nus, comme les camarades!

Beaucoup avaient depuis longtemps perdu leurs souliers, les pieds enveloppés de linges sans nom, ou s'écorchant à même.

Eugène revit le Bavarois de Faverolles et songea : « Bien mal acquis ne profite jamais, comme dirait Groude. » Mais au fait, où était-il donc, Groude? Il se retourna, l'aperçut loin en arrière, plié en deux, se tenant le ventre d'une main, l'autre crispée sur un échalas en guise de bâton. La figure lamentable de l'architecte disait un entêtement désespéré à ne pas abandonner le rang, à tenir jusqu'au bout. Plus d'un se serrait comme lui à ses voisins, lié à ce petit centre de l'escouade qui de la section à la compagnie, de la compagnie au bataillon, nouait ce chapelet de soldats. Quitter la colonne, se reposer un instant? mais après, comment rejoindre? Où aller, que devenir? L'intérêt plus que la discipline groupait ces bandes en marche. Pourtant des traînards s'essaimaient, aussitôt maraudeurs, rués à l'assaut des fermes et à la conquête des villages. Ceux qu'on traversait, maisons fermées sous la pluie, regorgeaient de blessés et de malades, varioleux ou typhiques.

Depuis huit heures du matin, Eugène marchait ainsi, aux côtés de M. de Joffroy, du même pas automatique qui ne choisissait plus la place où se poser, plongeait indifférent. Des arrêts à toute minute, des départs glissans, et tout autour, le vaste écoulement sans fin de l'armée, hommes et chevaux crottés jusqu'aux épaules, essieux embourbés, canons qu'on pousse aux roues.

— Y a-t-il encore quelque chose dans votre gourde? demanda-t-il au capitaine. Elle était vide. Une soif ardente les dévorait. Eugène marchait toujours, dans un hébétement où le sommeil parfois le prenait debout. Le passé, l'avenir, un trou noir; l'idée de boire, de manger, de dormir surtout succédait seule à l'idée de patrie, au doux sentiment de son amour; ni conscience ni souvenir, un besoin machinal si impérieux qu'il étouffait tout. Cette

lumière intérieure qu'il avait entrevue à la veille de Coulmiers, à la veille de Loigny, cette petite aube pure de devoir et de sacrifice, soufflée, éteinte. Le tendre visage de Marie, loin, trop loin, dissous dans la brume d'eau, la pluie, la pluie.

Cependant, vers le soir, le 75e voyait pointer, grandir le clocher de Pontijou. Tous les corps s'arrêtaient sur un même jalonnement d'avance prévu, fixé par la pensée vigilante. Dans ce vaste désordre de chacun des corps, un ordre général reliait l'armée flottante, maintenait compact ce faisceau énorme. Et c'était l'idée volontaire et minutieuse, jaillie du cerveau du chef, le dispositif quotidien des plus petits mouvemens, la mince ligne d'écriture griffonnée en hâte, dont le fil tenace, enveloppant ces milliers d'hommes, marquait une présence invisible, la sûre volonté du commandement.

Eugène avec sa troupe, — de trente, la section était tombée à quinze, — traversait un ancien camp dont ils ramassaient la paille pourrie. Halte! On était dans un labour. Une boue si profonde que les piquets n'y mordaient pas, — les baïonnettes d'hier pas davantage. Impossible de dresser les tentes. Ni bois ni eau, que les corvées durent aller encore chercher à un kilomètre et demi. Pour se faire une litière, jouir du fumier, il fallut ratisser avec des bâtons la boue liquide.

Le 13, dans l'aube affreuse, l'armée secoua son sommeil funèbre, sortit de son lit de vase, et de nouveau par les routes en fondrières, la campagne noyée d'eau, la nappe d'hommes s'étendit, dans le roulement plus pénible des charrois, l'ahan des attelages aux canons, l'immense cheminement, ralenti, exténué, des fantassins et des cavaliers. Vendôme pour tous se levait au bout de l'étape dans une attraction de phare, sur cet océan de misères. C'était la ville, avec ses toits, sous lesquels on dort, on mange, on boit, et bien que beaucoup dussent camper autour, sans y entrer, ils souhaitaient la voir apparaître comme un lieu béni de protection et de repos, une terre promise. Tout le jour le mirage recula, sous le flagellement de la pluie, le rejaillissement des flaques. On dépassait des soldats étendus, agonisant de fatigue, ou morts. On traversait des villages presque abandonnés; des traînards occupaient seuls des maisons, s'entassaient aux granges, sourds, hagards, insensibles aux menaces, aux prières. Ils aimaient mieux se faire prendre, bétail humain, par les uhlans à leur poursuite. Plus loin, d'autres villages semblaient déserts,

vidés par un fléau. Et la campagne aplanissait toujours la désolation de ses champs uniformes. Des chevaux crevés, déjà raides, des prolonges enlizées obstruaient les routes. La faim, la soif devenaient intolérables, on buvait aux mares, aux sillons; des plants de choux gelés, en un instant étaient arrachés, avalés crus. Dans une ferme où l'on mettait le pain à cuire, la fournée de pâte molle fut pillée, la farine chaude mangée sur place; les paysans, — sans doute ils avaient des fils, — pleurèrent de voir cela.

Eugène marchait sous l'impulsion de la souffrance acquise. Lui aussi mourait de besoin, eût voulu se laisser tomber comme sur un lit moelleux dans cette infecte boue : dormir,... dormir... Mais il comprenait qu'il ne se relèverait pas. Ce n'était plus son devoir, son amour, qui le retenaient à la vie; mais un instinct sauvage de conservation, qui faisait de lui un automate, rivé à l'atteinte du but. Alors, il se serrait contre M. de Joffroy, dans un besoin de s'épauler contre quelqu'un de plus fort; mais le bon géant, souffrant, marchait en silence, la mine sombre, ne secouant sa tristesse que pour jeter aux hommes une exhortation, un ordre. Et Groude ? Il n'était plus là ; ce matin au départ, il s'était évanoui, on l'avait chargé sur un fourgon. Derrière Eugène, la section suivait, pauvres diables que le même instinct de conservation, l'habitude groupaient en noyau ; une mise en commun de douleurs et de besoins, de forces latentes aussi. Que de manquans, depuis Tours ! Coulmiers, Loigny, Josnes, les privations, les marches... une moitié tuée, blessée, disparue. Ces visages qu'au début il différenciait mal, lui étaient familiers maintenant. Il lui semblait avoir toujours vécu avec chacun, il connaissait leurs façons d'être, leur caractère ; ces épreuves qui faisaient sortir tout ce qu'il y avait en eux de bon et de mauvais, mettaient à nu leur âme véritable, retrempaient les uns, pourrissaient les autres. Il se retourna : le caporal Boniface, très pâle, une lueur têtue dans les yeux, avançait, portant courageusement le sac, fusil à la bretelle. Le gros Neuvy, maigri, roulait des regards éplorés. Cassagne avait l'air de méditer un mauvais coup; son visage suait la révolte et la haine. Où était donc Verdette? Tout à l'heure, il trébuchait, avec son museau noir de taupe, parlant tout seul. Eugène en vain se retourna plusieurs fois, il ne le revit pas. Le petit homme, n'en pouvant plus, avait déserté. Beaucoup faisaient comme lui, passant à proximité de leur pays, ou parfois

même le traversant. La tentation était trop forte; ils jetaient leur fusil, restaient au village. Dans quelques régimens, les traînards étaient si nombreux qu'on dut les contenir par de la cavalerie; Eugène, le cœur serré, vit un moment, sur une route à l'horizon brouillé, les chasseurs d'Afrique charger.

Enfin, de bouche en bouche courut le mot magique : Vendôme! Vendôme! La nappe d'hommes s'immobilisa. A ce moment les cataractes du ciel crevèrent, un ruissellement s'abattit. Autour de la ville, brusquement emplie d'un tumulte boueux, les trois corps dressèrent leurs camps. A travers le cloaque de la campagne, par les routes indiquées, la masse flottante, en trois jours d'incroyables fatigues, avait été conduite, rassemblée sur les positions choisies. Pour la seconde fois, par une retraite douloureuse dont la difficulté lui faisait honneur, l'armée échappait à l'ennemi victorieux ; Chanzy venait de l'établir sur une nouvelle base de défense. Vaste front de 30 kilomètres, sur lequel bientôt les feux s'allumèrent. Le courage revint. On allait pouvoir manger, boire, dormir, et demain, se battre.

Le 14, Eugène, à ne pas bouger, goûta une ivresse délicieuse. Bien que restant avec sa troupe, car comme M. de Joffroy il partageait toujours la dureté du lit de terre et la pauvreté des ressources, loin d'imiter tant d'officiers dont le premier soin était de quitter leurs soldats, à ce point que Chanzy faisant la tournée des avant-postes ne trouvait dans sa longue visite ni un général, ni un chef de corps, — quelques heures de sommeil profond, dans de la paille achetée à une ferme, l'avaient à demi rétabli. Il ne gardait plus qu'une courbature. Se débarbouiller, changer de chemise, manger avec du pain qui ne fût pas détrempé un poulet sauté dans une marmite de soldat, se chauffer longuement à la flamme du bivouac, ces actes si simples que la privation rendait si précieux, refirent de lui un homme. Tant est grande la somme de fatigue que peut supporter un organisme jeune, tant se réveillent vite des réserves insoupçonnées d'énergie.

M. de Joffroy comptait son monde, passait une revue sommaire. On porta manquans Verdette et trois autres. La compagnie était de celles qui avaient le moins perdu ; beaucoup d'isolés circulaient au hasard, campaient dans les bois, des détachemens erraient à la recherche de leurs cantonnemens. Groude et cinq typhiques furent envoyés à Vendôme, d'où Chanzy faisait évacuer en hâte les hôpitaux pleins de varioleux et de blessés. Il parait

à tout; on distribuait les munitions venues de Bordeaux, on réapprovisionnait les convois, on remit de l'ordre dans les chemins de fer et les gares; le temps pressait, déjà, dans l'après-midi le contact avait été repris. Une fraction de l'armée du grand-duc attaquait. Eugène entendit le canon du côté du Nord, sut le soir qu'on avait conservé Morée, mais perdu Fréteval. Malgré la neige qui s'était mise à tomber, cette seconde nuit fut calme et reposante. Roulé dans sa couverture, blotti dans la paille, il reprenait possession de lui-même : idées, sentimens, images de sa vie passée, de son bonheur si court, Charmont, les siens, Marie... Il s'étonnait d'avoir pu l'oublier si complètement; tout avait sombré dans cet abîme de lassitude; tout renaissait, mais sans sécurité, sans vivacité, dans une espèce d'acceptation résignée, de mélancolie sous la meule de cette aveugle fatalité qui pesait sur lui, sur des milliers comme lui... Peu à peu, sa rêverie s'obscurcit, dans un néant sans rêves.

Le 15, Eugène recevait avec joie l'ordre d'abattre les tentes. Chanzy, qui la veille avait étudié le terrain, décidait de faire passer sur la rive droite une partie du 16ᵉ corps; le reste demeurerait sur le plateau de Sainte-Anne, en avant de Vendôme qui ne serait plus considérée que comme tête de pont. Un ordre du jour d'une simplicité magnifique était, avant de partir, écouté sous les armes. Et en route! La bataille imminente, on évitait d'y penser... On allait revoir une ville, des rues, des magasins! Par les rampes qui mènent à la vallée, et d'où l'on découvrait les ponts sur les deux bras de la rivière, le hérissement des toits et des clochers, par les rues étroites et tortueuses, le 75ᵉ descendit. Eugène foulait allégrement le pavé, s'amusait des visages aux fenêtres. La ville n'était qu'une inextricable cohue de soldats de toutes armes : capotes grises des mobilisés, blouses noires de la mobile, pantalons rouges de l'infanterie, des dolmans à brandebourgs, les vestes bleues et vertes des cavaliers, les manteaux sombres de l'artillerie, armes rouillées, draps plaqués de boue, les visages barbus et sales, tout cela formait un ensemble disparate, bruyant et terne. Entre les files des voitures, l'amoncellement des convois de vivres, on se glissait; les chevaux osseux, affamés, cherchaient à mordre. Pour la première fois, depuis huit jours, un pâle soleil reparaissait. Eugène en était tout ragaillardi. On gagnait sans trop de peine, sur la rive droite, les hauteurs de Courtiras d'où l'on domine la Loire. Le terrain était plus sec, le

temps radouci. Encore un bon repas, une bonne nuit, et après cela les Prussiens pouvaient venir!... Ils étaient là. Comme on achevait d'édifier les petites maisons de toile, le canon, sur la rive qu'on venait de quitter, retentit. Eugène éprouvait un allégement étrange, dont la honte ne diminuait pas le plaisir, à assister en spectateur à la bataille invisible qui, vis-à-vis, débordait en fumée au-dessus de la crête et dont le vent apportait, avec une odeur de poudre, le bruit croissant. Cependant, sur les feux des cuisines, les soupes commençaient à bouillonner. Un ordre : Bas les tentes! Aux faisceaux! Eugène partageait la mauvaise humeur de ses hommes. Pas de chance! retirer précipitamment la viande à peine cuite, renverser les marmites... Adieu le bon repas et la bonne nuit! et dans le jour redevenu gris, voilé de gros nuages, lentement le 75e reformé se déroula, redescendant vers le Loir, gagnant le bas de la colline grondante qu'ils contemplaient paisiblement de loin tout à l'heure.

A subir sans ordres, l'arme au pied, jusqu'à ce que le soir tombât, une attente interminable, Eugène ne ressentait plus le même énervement que jadis, à Coulmiers. Tant d'impressions violentes avaient passé sur lui! il se pliait à la nécessité souveraine. L'exaltation qui l'avait transporté à Loigny, la griserie du chassepot brûlant entre ses doigts, quand il tirait coup sur coup, sans réfléchir, avait fait place, après le suprême effort de Josnes et le fléchissement de la retraite, à une indifférence fatiguée. Il avait vu trop de larmes, trop de sang, trop de morts. Son devoir, il le remplissait sans défaillance, mais sans joie. Pourquoi s'était-il réjoui, à Courtiras, d'éviter le combat? Pourquoi s'affliger maintenant? Qu'on avançât, qu'on restât là, il ne s'en souciait plus. Est-ce que son destin n'était pas écrit? Là-haut, devant eux, la fusillade crépite, le canon tonne, le temps passe. La mystérieuse partie se jouait en dehors de lui. Dès le matin, au 21e corps, les marins de Jaurès avaient repris Fréteval, détruit le pont. Le grand-duc, dont l'armée épuisée se traînait depuis Josnes sur les traces de Chanzy, réattaquait en vain. Mais deux corps de l'armée de Frédéric-Charles entraient en ligne et, tandis que tous les efforts de l'un venaient se briser à Sainte-Anne contre la mâle résistance de Jauréguiberry, l'autre réussissait à emporter, au centre, les hauteurs de Bel-Essort, dominant Vendôme. La ville était découverte, Jauréguiberry menacé de flanc. La nuit tomba sur la bataille indécise.

Le 16, à l'aube, elle était perdue. Sans un coup de canon, sans un coup de fusil, dans les ténèbres, dans la décomposition grandissante, une défaite silencieuse accablait l'armée à bout. Les énergies achevaient de s'éteindre, les meilleurs n'en pouvaient plus. Seul, Chanzy, sans une seconde de défaillance, se raccrochait à une foi invincible. Il n'était pas las de la poursuite, ni de sa lourde responsabilité en face de l'ennemi acharné, dans l'immense rumeur de cette canonnade qui depuis dix-neuf jours les enveloppait de son inexorable menace. Il comptait sur l'épuisement fatal des adversaires, autant que sur sa propre ténacité. La fortune changeante reviendrait à la justice de sa cause, au secours du pays saccagé par une horde de dévastateurs. Sa pensée prévoyante planait sur le désastre. Il n'avait qu'une idée : lutter encore, toujours. Ses instructions prescrivaient une résistance poussée aux dernières limites. Force lui fut de se rendre à l'évidence. Les troupes qui avaient dû camper sans feu dans la boue, dans la neige, laissaient trop voir qu'il ne fallait plus rien exiger d'elles. Des rapports alarmans se succédaient à toute minute. Jauréguiberry lui-même venait à cinq heures du matin déclarer que c'était fini. Chanzy, avec sa décision prompte, se résignait à la retraite. La retraite encore! Sur le Mans, cette fois, le Mans, nœud de routes et de lignes ferrées, centre inappréciable d'approvisionnemens pour une armée qui avait un tel besoin de se refaire, le Mans, qui avec ses environs accidentés, couverts de forêts de pins, de vergers, coupés de talus, de fossés, présentait un excellent terrain de défense. Mais la retraite avec une armée désormais rompue, démoralisée, troupeaux plus que troupes, où rien, ni la volontaire, la minutieuse direction du chef, ni le sentiment du courage utile, de la discipline nécessaire, de la plus simple dignité humaine, ne prévalait contre l'excès de tant de souffrances, de si cruelles misères ! Autant, dès lors, la commencer de suite. Et profitant du brouillard pour cacher ses mouvemens, l'immense agglomération, dissoute dans chacun de ses corps, mais liée toujours par le fil tenace de la pensée en éveil, cette mince ligne d'écriture qui par le dispositif quotidien, le sûr détail des ordres, rassemblait ces milliers d'êtres, — le flot tumultueux se répandit. Par les routes indiquées, vers les étapes choisies, à travers le marécage de la campagne morne, avec une confusion gigantesque, l'armée s'écoula de nouveau, dans le roulement des convois, l'ahan essoufflé des attelages aux traits tendus

des canons fangeux, le grouillement exténué des hommes et des chevaux étiques. Tandis que des batteries couvraient le départ, et qu'à l'extrême gauche, le général Rousseau tenait toute la journée encore, devant Morée, dont il reprenait les premières maisons, des explosions se succédèrent. C'étaient les ponts du Loir, qui sautaient derrière l'amas des colonnes, abritées maintenant par la rivière. Dans Vendôme un désarroi éperdu. La gare bourdonnait du tohu-bohu de l'évacuation. On empilait munitions et vivres. Enfin l'énorme file du dernier train, attelé de deux locomotives, s'éloignait à toute vapeur.

Eugène, sur la route noire, marchait, repris à l'inexorable étau de sa place dans le rang. On ne s'arrêterait donc jamais, il faudrait éternellement se battre, reculer ! On avait eu pourtant du courage, autant que les Prussiens. Pourquoi étaient-ils les plus forts? Pourquoi la France était-elle toujours vaincue? Quel crime expiait-elle? N'avait-elle pas montré pourtant un merveilleux ressort; au souffle de Gambetta, des armées nombreuses ne s'étaient-elles pas levées du sol? Il ne se doutait pas que, se révélât-il un chef comme Chanzy, déployassent-elles, comme elles l'avaient fait, une bonne volonté sans bornes, un héroïsme spontané, tout cela était vain, car on n'improvise pas des armées; seule, la longue éducation militaire de l'ennemi lui donnait l'avantage, par un peu plus d'endurance. Et accusant le sort, dans une exaspération impuissante, il retombait au fatalisme. Il s'était dit, au début, avec l'enthousiasme d'une âme jeune et noble: « Je ne suis qu'un atome, dans cet ouragan qui bouleverse deux grands pays, mais, si infime que soit mon rôle, je puis du moins, par cette humble offrande, me rendre utile, selon mes forces. » Il s'était, par un élan de sacrifice, haussé jusqu'à sa propre découverte ; un domaine intérieur, presque vierge lui était apparu : la possession de soi, la conscience de sa mission humaine! Avec l'aube de Coulmiers, un lever de lumière s'était fait en lui, le fortifiant contre l'égoïsme de ses regrets, de ses défaillances, contre le déchirement de sa vie et la peur de la mort. Sous Orléans, dans l'inaction amollissante du bivouac, un moment l'exemple de Pirou, la nécessité de l'exécution, lui avaient rendu plus pénible son devoir, plus odieuse la guerre. A Villepion, à Loigny, dans l'ivresse du combat, une fièvre meurtrière l'avait soulevé, l'ardent souhait du triomphe sanglant de la Patrie. De quel cœur frénétique il visait, tirait machinalement. A

Josnes, ç'avait été le sombre va-tout de l'énergie désespérée, l'entêtement de la religion nationale, et aussi l'humiliation commençante, un enragement personnel à cette tuerie à distance, déjà l'ébranlement, le doute. Puis, avec la retraite sur Vendôme étaient venus, sous le poids trop lourd, la chute rapide et le glissement sur la mauvaise pente. Un moment, restauré, réchauffé, il avait repris pied. Maintenant, achevé par la dernière nuit, il partageait l'écrasement silencieux de la défaite sans combat. Ces dix heures d'abominable insomnie, sous la pluie battante, à changer continuellement de place, tant la boue enfonçait, avaient suffi à le ramener au niveau de cette foule sans âme qui, heurtée par le timon des charrettes et la croupe des chevaux, se traînait bestialement, couverte de haillons et de vermine.

Qu'elle fut dure, la montée de la côte de Villiers, cassés en deux sous le sac, dont les courroies sciaient l'épaule, dont la pesanteur semblait augmenter à chaque pas, à ce point intolérable que beaucoup se débarrassaient de leur fardeau, en jonchaient les fossés. Le pied heurtait des paquets de cartouches, des fusils, et aux endroits des distributions, des monceaux de biscuit et de viande, abandonnés pour ne pas avoir à les porter. Eugène touchait à la plus dure épreuve. Il retombait à cette prostration où seule avait place la détresse physique. De tout son être, il souhaitait la fin de l'étape : ne plus marcher, ne plus souffrir ! Un lit où s'étendre devint son idéal maladif. Le plus humble des lits, une paillasse aux draps rudes... Par instans, il implorait du regard M. de Joffroy, comme si celui-ci eût pu lui donner un peu de sa force. Le capitaine, redressant sa haute taille, s'arrêtait pour interpeller ses hommes. Mais les encouragemens de la grosse voix sonnaient creux. Le caporal Boniface laissait s'allonger son intervalle. Cassagne, verdâtre, à chaque halte, s'accroupissait, vidant ses entrailles. Neuvy, qui depuis longtemps boitait, se laissa rouler d'un coup, criant : « Je n'en peux plus ! J'aime mieux mourir. »

Le 17, la marche reprit. De Lunay, où le 75e avait couché, Eugène, dont le lit comme toujours avait été de paille humide, rentra dans l'éternel cauchemar de boue et de neige. Le régiment formait l'extrême arrière-garde du 16e corps, avec les batteries qui, dans chaque division, établies à des points dominans, devaient protéger les colonnes. Pourvu que, comme hier, l'ennemi ne harcelât pas la retraite ! Une mitrailleuse, une batterie

de réserve, un convoi, étaient restés dans ses mains! Pendant deux heures, le 16e corps défila. Dans ce pays montueux, on ne pouvait plus utiliser que les routes; elles étaient embarrassées de charrettes, le terrain si glissant qu'on en abandonnait beaucoup, culbutées dans les fossés. Les bataillons, les escadrons, les batteries s'égrenèrent dans la plainte criarde des essieux, le martèlement mouillé des fers des chevaux, et le piétinement crotté, l'interminable écoulement des fantassins et des cavaliers. Un goum passa; dans leurs burnous rouges et bleus, c'était pitié que de voir se blottir, grelottans, les Arabes basanés, cuits de soleil. Ils laissaient tomber un regard fier et triste, éperonnaient en silence leurs gris pommelés aux jambes nerveuses, aux queues flottantes. D'habitude on les hélait joyeusement. Cette fois ils s'éloignaient au milieu de l'hébétude générale. Cassagne, subitement, se mit à déblatérer, très haut, contre les officiers, contre cette vie ignoble. Eugène, tiré de sa torpeur, lui cria de se taire. Mais le forcené hurlait toujours, si excédant que les camarades eux-mêmes, fatigués de l'entendre, intervinrent; on lui ferma la bouche. Dès lors, il suivit sans lever les yeux. Le canon se mit à gronder. Allait-il se rapprocher? Non, la voix inexorable se cantonnait au Nord. Tant mieux! Ce n'était pas pour eux... Le général Gougeard, assailli à Droué par une division de cavalerie, ralliait ses mobilisés surpris et bousculait résolument l'agresseur. Eugène, heureux de ne pas avoir à se battre, n'avait plus notion du temps qui s'écoulait, de la distance. Un instant Neuvy, qui avait rejoint dans la nuit, lui parla; il ne le remarqua pas. Il était de nouveau ravalé aux exigences de l'instinct. Il marchait sans entendre et sans voir, il n'était que faim, soif et sommeil. Il tournait à la brute.

Autour de lui la section s'espaçait. Le noyau chaque jour se rapetissait. L'habitude qui jusque-là les avait groupés, le lien des souffrances et des besoins communs se déliait. A la solidarité de la discipline succédait l'égoïsme de l'action individuelle. Chacun pour soi. De toutes parts le faisceau crevait. Rompant toute barrière, filtrant à travers sentiers et campagnes, un flot de débandade grossissait. Malgré leurs pieds saignans, les traînards retrouvaient du nerf, doublaient l'étape. Vers le Mans, fascinant ces malheureux, le Mans, paradis de repos, vers les toits divins sous lesquels on cuve de longs sommeils, on se rassasie à plein ventre, des ruisseaux d'hommes sinuaient le long des chemins creux. En

arrivant à la Chapelle-Huon, Eugène compta la section : ils étaient douze.

Le 18, bien que le temps fût un peu meilleur, l'exode se poursuivit, couvrant de son déroulement sans fin les routes encaissées entre haies et talus, les vallées étroites et profondes avec leurs rubans d'eau, l'ondulation des crêtes boisées, les villages aux maisons de briques. Étalant la belle campagne accidentée de la Sarthe, le pays changeait de plus en plus, mais non le découragement, et l'amertume horrible d'aller ainsi, de kilomètre en kilomètre, de lieue en lieue, le front bas, les pieds à vif. Désertant les colonnes, emplissant les traverses, vers le Mans encore lointain, plus attirant à mesure qu'il se rapprochait, la masse des isolés fuyait toujours. Des escortes de convois se débarrassaient de leurs armes, en les fourrant dans les voitures. Des officiers, quittant leurs troupes, envahissaient des charrettes de réquisition, se juchaient sur le chargement et le siège. Eugène se traînait, insensible à la distraction du paysage, sourd aux exclamations de M. de Joffroy admirant un château niché au faîte d'une colline. Il était à la fin de tout, il eût presque souhaité la mort. On venait de s'arrêter pour souffler, au haut d'une côte. Il écoutait vaguement Boniface dire : « Joli endroit tout de même, » et Neuvy : « On n'entend plus le brutal! » quand derrière eux un coup de fusil partit. Ils sursautèrent. Cassagne, très pâle, un pied nu, la crosse du remington à terre, tenant le canon de la main gauche, secouait sa droite trempée de sang. D'un orteil, il avait pressé la détente. Crevé de fatigue, gorgé de dégoût pour « cette vie de forçat », il venait de se mutiler, préférant la souffrance d'un index broyé à la continuation du supplice.

M. de Joffroy se précipitait. Cassagne eut la présence d'esprit de gémir : « F... sort! Il ne manquait plus que cela! » Un silence pesant s'était fait. L'accident, personne n'y croyait. Mais sa blessure dégouttant d'un filet rouge, Cassagne gémissait : « Quel malheur! C'est en posant ma crosse à terre; le coup est parti. » Dans tous les regards se marquait une répulsion mêlée de pitié. Quelques-uns l'admiraient et l'enviaient : sa campagne était finie! Sans être dupe, — mais comment prouver le crime? et puis, dans ce tourbillon de maux, tant de principes sombraient!... La cour martiale? on n'avait guère le temps ni le cœur d'y songer!... — M. de Joffroy haussa les épaules et dit au caporal :

— Mène-le à l'ambulance.

Eugène, sous le fouet de cette émotion brusque, s'était ressaisi. C'était donc là qu'on en arrivait, à se laisser abattre? Une horreur réveillait en lui l'âme abdiquée. Le brouillard du matin dissipé, luisait une après-midi de soleil bien blême, bien court, mais dont le rayon consolant était une caresse d'aube après une si longue nuit. Les villages, plus riches, plus fréquens, le pittoresque vallonnement du paysage, disaient une étape nouvelle, et bientôt la proximité de la grande ville. Il pensa qu'il y aurait des lendemains, se reprocha d'avoir désespéré; Charmont avec sa chère maisonnée, l'avenir encore bien trouble, mais peut-être un jour possible, rasséréné, aux côtés de Marie, se levèrent dans cette éclaircie. Pour la première fois depuis Vendôme, il se tourna en souriant tristement, avec une lumière d'espérance dans les yeux, vers M. de Joffroy qui marchait près de lui, et fut tout ému et réconforté lorsque le bon géant, paternel, lui jeta : — Courage! — Il en fallait encore, avant d'atteindre Saint-Georges-la-Couée.

Autour d'eux, l'immense désagrégation continuait. L'armée à vue d'œil fondait. Balayant ses digues, se précipitait, non plus par ruisseaux, mais par rivières, par torrens, le flot des isolés et des traînards. En vain Chanzy barrait les routes, avec de la cavalerie et des gendarmes. Le sortilège de la ville hantait les cervelles affaiblies. Des corps entiers se hâtaient en fraude vers le Mans, déjà encombré par cette avalanche. Bétail confondu, troupeaux lâchés, les fantassins, les cavaliers, les artilleurs, se dépassaient, se bousculaient, avançant d'une poussée irrésistible, vers l'étable.

Le soir, à la section d'Eugène, on était dix.

Le 19, l'armée était enfin établie, en avant du Mans, à cheval sur l'Huisne, garnissait les positions prescrites. Elle allait pouvoir se refaire, attendre l'attaque imminente. Pour la troisième fois, elle échappait à la ruine complète, faisceau de forces dispersées, que seul avait maintenues, allait ramasser le lien volontaire, l'indomptable pensée de Chanzy, — faisceau de forces usées, encore vivantes.

Paul et Victor Margueritte.

(*La quatrième partie au prochain numéro.*)

L'APOSTOLAT [1]

La plus grande misère de l'homme n'est pas la pauvreté, ni la maladie, ni l'hostilité des événemens, ni les déceptions du cœur, ni la mort : c'est le malheur d'ignorer pourquoi il naît, souffre et passe.

Dissiper ce mystère a été le souci universel et passionné des siècles.

La lumière a été demandée aux philosophies et aux religions.

Dès les premiers jours, et partout où les sociétés se formèrent, des foyers furent allumés par la raison humaine au milieu de ces ténèbres. L'Égypte, l'Inde, la Chaldée, la Perse, la Chine, la Grèce, Rome, ouvrirent tour à tour des écoles de sagesse, où l'on essayait d'expliquer la vie. Malgré la différence des races, des lieux et des âges, ces écoles se combattirent moins qu'elles ne se complétèrent (2), et leurs langues diverses redirent la même doctrine.

Des temps si éloignés que nous ne savons rien de leur histoire nous ont transmis leur pensée. Les légers et indestructibles papyrus enfermés dans des cercueils gardent le témoignage que, trente

(1) Un important ouvrage en six volumes sur l'*Histoire des Missions catholiques au XIXe siècle*, est en préparation à la librairie Armand Colin. La conclusion sera écrite par M. Ferdinand Brunetière. La préface a été faite par M. Étienne Lamy, sous ce titre : *l'Apostolat*, nous en donnons les premières pages.

(2) C'est la conclusion manifeste de l'ouvrage de M. Jacques Denis : *Histoire des théories et des idées morales dans l'antiquité* (2 vol. Auguste Durand, Paris, 1856). L'auteur synthétise toute sa pensée dans ce vers de Lucrèce qui lui sert d'épigraphe :

« Et quasi cursores vitaï lampada tradunt ».

« L'homme est un, la vie morale est une, quoiqu'elle soit dans un perpétuel mouvement ; c'est le flambeau que les générations se passent les unes les autres en courant. » Préface.

siècles avant notre ère, l'Égypte n'ignorait pas le Dieu incréé et créateur, immatériel et maître de la matière, indivisible et partageant sa providence entre la multitude des êtres et la succession des âges. Elle ne doutait pas de la vie future, séjour de malheur ou de joie pour chaque homme selon ce qu'il aurait fait en ce monde, elle avait préparé contre la faiblesse qui le sollicite au mal les conseils les plus hauts de sagesse et de sainteté. Et, consciente qu'entre le monde des vivans et le monde des morts subsistaient des rapports invisibles, que les mérites des vivans pouvaient racheter les fautes des défunts, elle possédait la foi consolatrice en la communion des saints. Ces croyances de l'Égypte ont le même aspect de solidité simple et de puissance calme que ses monumens. Elles sont étrangères aux incertitudes qui accompagnent les philosophies moins anciennes, comme si, près de l'heure première où il avait été formé par son Créateur, l'homme n'eût pas eu encore le temps de perdre le souvenir.

Les philosophies venues ensuite et moins fortes de quiétude, ont cherché à pénétrer plus à fond le secret de la vérité. Si Dieu est bon et si l'homme est destiné au bonheur, pourquoi les épreuves de la vie présente et l'épreuve suprême, la mort? L'Égypte ne s'était pas troublée de ce problème. L'Inde le pose et le résout. Ses antiques écoles de sagesse sont unanimes à enseigner une science nouvelle qui est leur conquête : l'homme doit souffrir parce qu'il est un coupable. La foi des Indiens à la métempsycose, leur opinion que les demeures successives de l'être humain sont déterminées par les fautes commises dans des existences antérieures, mêlait d'hypothèses sans valeur l'idée fondamentale d'une chute originelle à expier. Cette expiation, d'après les Brahmanes, s'opérait de soi-même, par la seule vertu des épreuves extérieures que l'être coupable subit. Les philosophes bouddhistes combattent le matérialisme de cette doctrine. Ils disent que la perversité de l'âme ne saurait être effacée par les douleurs du corps; que la vertu absolutoire des peines n'est pas dans leur amertume, mais dans le consentement du patient à les subir; que sans cette collaboration de l'âme résignée à reconnaître, à aimer, à appeler la justice de la douleur, la douleur ne lave pas. Ils proclament que la régénération du coupable est le repentir, et la preuve même du repentir l'aveu de la faute : cinq cents ans avant le Christ, ils rendent hommage à l'efficacité de la confession. Mais en même temps la philosophie bouddhiste con-

tinue le rêve de la métempsycose et tire de cette erreur des conséquences logiques et désespérées. Elle contemple avec épouvante les vies successives où les êtres passent et repassent, comme les feuilles sèches que le vent d'hiver chasse et ramène dans un mouvement stérile, et les chances innombrables d'imperfections qui, durant le cours de chaque existence, vouent l'homme à une existence plus inférieure et plus dégénérée. Cet avenir est le mal suprême, le bien suprême est d'échapper au risque terrible, et, par suite, de ne plus être (1). L'anéantissement seul est la sûreté, il est la récompense parfaite des parfaits. Et ce n'est pas payer trop cher des plus héroïques vertus la délivrance d'entrer, par le néant, dans le repos. Cette doctrine n'était qu'une philosophie de désespoir, et, en présentant à l'homme la destruction comme unique bonheur, elle offensait l'instinct le plus profond de la nature, le désir de durer.

La race jaune apporte, à son tour, sa découverte. La raison de Confucius dissipe les rêves malsains de la métempsycose et restaure la croyance des sages Égyptiens. Comme eux, il enseigne que la vie future n'est pas une suite indéfinie d'épreuves nouvelles, mais la stabilité dans la récompense ou le châtiment; la piété qu'il rétablit en l'honneur des morts, adresse sa vénération à des êtres délivrés des imperfections dans une vie incorruptible. Il accepte des Brahmanes l'idée que l'épreuve terrestre est la rançon d'une faute, des Bouddhistes l'idée que le temps ne saurait à lui seul effacer le mal, mais se refuse à admettre avec eux que le repentir même ait cette puissance. Il voit que le regret n'empêche pas la faute, une fois commise, d'être à jamais; que les larmes même, souillées par la fange du corps et de l'âme, ne sauraient être offertes en compensation à Dieu; que si, dans les redoutables balances de la justice divine, le mal peut trouver un contrepoids, ce privilège appartient à une perfection pure de tout mal, donc étrangère à l'homme; que, par suite, si les remords ont cette puissance absolutoire, ce n'est pas par leur propre vertu, mais par le mérite d'un propitiateur surhumain. Et, comme le philosophe

(1) Çakya-Mouni (600 ans avant J.-C.) prêche ces « quatre vérités sublimes » : L'immense illusion qu'est en réalité notre existence personnelle; la douleur produite nécessairement par tout désir qui agite la vie humaine; le nirvâna, anéantissement complet de la vie qui en supprime l'illusion et la douleur; enfin le renoncement absolu à tout ce qui est de la vie présente; ce renoncement, dès la vie mortelle, nous achemine insensiblement au nirvâna. E. Burnouf. — *Introduction à l'histoire du Bouddhisme*, p. 252, 375, 808, etc.

juge le pardon nécessaire au monde, il tient pour nécessaire l'avènement d'un Rédempteur, annonce sa venue et l'espère prochaine.

Le génie grec parle à son tour. Si Dieu offensé par l'homme lui prépare, au lieu du châtiment, le pardon, la récompense, et ne veut se venger qu'en le rendant meilleur, l'adoration et la crainte doivent-ils être les seuls sentimens de l'homme envers Dieu ? Avec Socrate et Platon, la loi d'amour, le Nouveau Testament de la philosophie commence. Ils ne se contentent pas de reconnaître « la divinité immuable, éternelle, suffisant souverainement à elle-même, et communiquant le mouvement et la vie à tout le reste (1). » Ils ne s'attachent pas à la divinité par prudence et par intérêt, en considération des suites qu'aura pour lui la faveur ou la colère de la divinité. Ils se sentent attirés par l'attrait désintéressé, pur et invincible des perfections qui sont en elle. Ils ont pour bonheur en ce monde de fuir le monde qui empêche de « contempler la beauté divine ; » ils espèrent pour bonheur dans la vie future voir sans fin cette beauté, la comprendre mieux et lui ressembler davantage (2).

Platon peut-être l'emporta sur tous les philosophes, pour avoir défini la sagesse, l'amour de Dieu (3). Quand l'homme a donné son amour, il a donné ce qui en lui est moins indigne d'être offert en hommage à Dieu. Cet hommage est aussi le plus efficace, car l'attrait pour les perfections divines, quand il est sincère, ne va pas sans efforts pour les imiter. Et, tandis que la crainte de Dieu peut laisser intacte la dépravation de la volonté et, tout en disciplinant les actes, garder vivantes les racines de l'injustice, de l'orgueil, de la volupté, de tous les vices, l'amour suffit à les étouffer (4).

Enfin, au moment où le Christ allait paraître, la sagesse romaine, ajoutant à la philosophie grecque son génie formé pour le gouvernement et sa vocation d'universalité, concluait de l'existence divine à la dépendance humaine, de la sagesse divine à une morale certaine, de l'unité divine à une règle unique pour tous les hommes. Le plus illustre chef de cette école, Cicéron,

(1) Aristote, *Du Ciel*, liv. I, ch. IX.

(2) Platon, liv. II, v. *Lysis*, page 219. La beauté divine est le πρῶτον φίλον. Trad. Cousin.

(3) St. Augustin, *De Civit. dei*, t. VIII, ch. VIII. — Les livres I et II *de la République* et l'*Eutyphron* sont consacrés à la condamnation des fables scandaleuses des poètes.

(4) Cf. *Histoire des théories morales dans l'antiquité*, p. 149, 150 et sqq.

proclamait la suprématie de la loi divine sur les lois humaines, et en termes dont la netteté n'a jamais été dépassée : « Il n'y aura pas une loi à Rome et une autre à Athènes, une aujourd'hui et une autre demain ; mais la même, éternelle et immuable, régnera sur tous les peuples dans tous les temps, et celui qui a voulu, révélé, promulgué cette loi, Dieu, sera le seul maître commun et le souverain monarque de tous (1). »

Certes, une raison capable de ces efforts n'est pas impuissante, et, s'il y a à s'étonner, c'est qu'elle ait, par sa seule lumière, tant éclairé du grand inconnu. Mais si la philosophie a donné au genre humain ces témoignages en faveur des vérités qu'il cherche, ils ne suffisent pas.

La philosophie a pour guide unique la raison. Or les systèmes contraires où les écoles parviennent et s'obstinent, prouvent que cette raison est faillible. Et cette évidence de fragilité jette une suspicion même sur les doctrines que cette science consacre par son témoignage unanime. Elles ne sont que des hypothèses qui paraissent vraies à une majorité de savans et de sages. Des probabilités ne suffisent pas à l'humanité quand il s'agit de son sort. Il lui faut des certitudes.

La philosophie est lente. Elle demande à ses adeptes tant d'examens et de recherches qu'ils n'ont pas trop de leur vie pour s'expliquer la vie. Or combien d'hommes ont l'esprit assez puissant pour trouver par leurs propres forces la vérité ? Combien ont leurs jours assez libres pour faire de cette recherche leur unique profession ? Combien disposent assez des événemens pour ne pas accomplir d'actes avant d'avoir déterminé ce que ces actes doivent être ? Au commun des hommes la pénétration manque comme la science pour se livrer à de telles recherches, le travail subalterne de vivre ne laisse aucun loisir pour chercher les lois de la vie, et ils ne sauraient attendre au lendemain pour connaître leur devoir de chaque jour.

La philosophie ne se considère pas comme ayant charge d'enseigner la vérité à tous. Ses adeptes, même dans les plus célèbres écoles, n'ont jamais formé que des sociétés restreintes et fermées. C'est entre eux, c'est pour eux qu'ils ont pensé, uniquement soucieux de flotter dans leur petite arche sur le déluge d'ignorance qui engloutit le reste des créatures. Aucune école ne

(1) Cicéron, *De Republica*, I, 3, 16. Cf. *op. cit.*, t. II, p, 16, 17 et sqq.

s'est montrée généreuse de ce qu'elle avait découvert. Les plus anciennes ont voulu garder comme un secret et un monopole le bien qui appartient le plus à tous, la vérité. Les savans d'Égypte cachaient leurs doctrines sous le triple sceau de leurs hiéroglyphes, écriture destinée non à répandre, mais à cacher la pensée. Les Brahmanes s'étaient réservé le droit de lire les Védas, écrits dans une langue morte qu'eux-mêmes avaient peine à comprendre. Les mages de l'Assyrie et de la Perse furent aussi avares de leurs doctrines. La moins occulte, et la plus féconde en disciples fut celle de Confucius, mais encore ne se répandit-elle en Chine que parmi les lettrés. Avec Platon le génie humain avait jeté sa plus haute et sa plus pure flamme, mais il manqua à cette flamme la chaleur de la divine charité. L'amour dû à Dieu n'avait pas appris au philosophe le véritable hommage d'amour que Dieu prescrit et qui est, pour chaque homme, le souci de ses frères. Platon disait : « Connaître le créateur et le père de toutes choses est une entreprise difficile, et, quand on l'a connu, il est impossible de le dire à tous (1). »

Les siècles ont passé sans effacer le péché originel de la philosophie : dans tous les âges, dans toutes les races, elle est oligarchique. Même en chacune de ces familles si restreintes, chacun rêve de gravir des sommets inaccessibles à ses compagnons, de graver son nom sur la cime de quelque vérité immortelle, et le vœu secret du philosophe serait de dépasser de si haut les autres intelligences, qu'il fût seul à se comprendre. Égoïsme étrange chez les amis de la sagesse, orgueil le plus injustifié des orgueils ! Car si quelque chose était fait pour rendre humble la raison humaine, c'est bien l'impuissance qu'elle avoue de répandre parmi les hommes les vérités découvertes par elle. L'intelligence lui a manqué moins que le cœur : voilà pourquoi elle a été si stérile.

II

Le genre humain ne s'y est pas trompé. Et pas plus que les philosophes ne travaillent pour lui, il n'a espéré en eux. Sûr

(1) Platon, *Timée*, 41. cité par Denis. — Nous renvoyons souvent le lecteur à l'ouvrage de M. Jacques Denis parce que cet ouvrage a été écrit pour montrer « l'influence des anciennes philosophies sur les origines et la formation de la morale chrétienne. » L'auteur « partageant les idées du XVIIIe siècle sur les origines rationalistes de la morale humaine » ne peut être suspect d'avoir écrit pour le besoin de notre cause.

d'une seule chose, de ne pas s'être créé lui-même, et que toutes ses facultés lui étaient des dons de son créateur, il a considéré que la croyance générale de l'homme à une puissance tutélaire et souveraine était une révélation de la divinité à chaque homme. Dès lors, il était contraire à la raison faite par Dieu même, qu'il eût donné à tous le désir de le connaître et réservé à un petit nombre la faculté de le découvrir. Il était contraire à la justice que l'homme avide de foi en Dieu fût réduit à avoir foi à ces quelques hommes en désaccord les uns avec les autres, et parfois en contradiction avec eux-mêmes. Il était contraire à la sollicitude de l'Être qui avait donné à l'homme la vie de lui refuser l'intelligence de la vie. La raison, la justice, la miséricorde, exigeaient que chacun tînt de Dieu même la vérité sur Dieu. Seule, cette infaillible autorité pouvait fournir les certitudes absolues, immédiates, permanentes, dont chaque jour et chaque acte ont besoin. Et par cela même que l'homme sentait le besoin de cette révélation, il a été sûr de la posséder. Un acte de foi en la bonté divine a été l'origine de la foi religieuse. Cette croyance en un enseignement donné par Dieu lui-même à sa créature a été la certitude la plus générale des sociétés. Et depuis que le monde est monde, il n'a pas opté entre des philosophies, il a opté entre des religions.

Mais au moment où les familles humaines s'essayèrent à créer un culte, il fut primitif et grossier comme elles, et d'indignes objets surprirent l'hommage de ces simples. Ceux qui cherchèrent Dieu ne connaissaient pas même la terre. Ils affrontaient la nature encore nouvelle sans avoir appris à en dompter les forces, sans avoir eu le temps d'apprendre ses lois. Or, l'ignorance est la grande école d'idolâtrie, parce que pour l'ignorance tout est prodige. La première tentation de l'ignorance devait être de prendre pour Dieu les forces de la nature. L'homme, sentant son impuissance à les dominer, trembla devant elles, et son désir qu'elles lui fussent propices se changea bientôt en prière. Il ne sait pas distinguer, derrière les phénomènes terribles ou bienfaisans qu'il contemple, l'être invisible qui les gouverne, et, au lieu d'adorer Dieu dans ses œuvres, il rend à ces œuvres le culte dû à Dieu. La crainte est le fondement de ce culte.

Quand il crut ainsi s'être protégé contre la nature, l'homme voulut s'armer contre les autres hommes. Après la religion de la peur, vint la religion de l'égoïsme. Menacé par les mêmes passions qui, en lui, s'élevaient contre le repos et les droits de ses

semblables, il avait, dans cette lutte qui est la forme la plus constante de ses rapports avec ses semblables, besoin de protecteurs. Son imagination, à force de les chercher, les créa. Comme les enfans savent trouver dans les objets les plus informes une représentation parfaite de tout ce qu'ils ont en tête, l'enfant qu'est l'homme des sociétés rudimentaires, attacha aux fétiches créés par sa fantaisie superstitieuse toutes les puissances dont il avait besoin pour son commerce, ses héritages, ses amours et ses haines, se fit des dieux domestiques, des complices de ses fautes et, au besoin, de ses crimes.

Enfin, comme l'homme est contradiction, en même temps qu'il travaillait à dominer, à tromper, à supprimer ses semblables, il se sentit solidaire d'eux. Les fléaux communs, les guerres étrangères, parfois l'élan d'une piété désintéressée développèrent en lui le besoin de supplications auxquelles pût s'unir un peuple entier. De là un culte public en faveur de dieux, eux aussi imaginaires, mais symboles de sentimens, d'intérêts, d'espoirs collectifs. Ces cultes sont comme un miroir où les races se reconnaissent, une synthèse où leurs passions générales trouvent leur expression religieuse. Ils varient donc selon la place qu'occupent ces peuples dans le temps et sur le sol, selon leurs dangers, leurs besoins, leur caractère. La forme dernière et la plus parfaite de l'idolâtrie fut le culte de l'orgueil national.

L'idolâtrie, sous toutes ces formes, devint l'obstacle à la civilisation du genre humain.

Le commencement de cette civilisation est le dressage de la nature par l'homme, la lutte entre l'intelligence qu'il possède et les énergies qu'elle lui oppose, et la métamorphose des forces hostiles ou perdues en forces dociles et fécondes. Or, pour que l'homme devienne un maître sur son domaine, il faut avant tout qu'il ne doute pas de son droit à diriger les puissances aveugles des élémens, à capter les richesses de la terre, à détruire les animaux nuisibles et à traiter les utiles en serviteurs. Alors il lui reste à lutter contre les révoltes de ces forces, mais, comme il ne se méprend pas sur leur destination à être soumises, il accroît par ses tentatives de les dominer son expérience et étend peu à peu sa souveraineté sur sa demeure. Mais si dans ces élémens, dans ces animaux, dans ces plantes, il adore des dieux, il ne se sent plus le droit de les discipliner à son gré, c'est lui qui doit tout supporter d'eux comme l'esclave du maître : toute tentation

de s'en défendre lui devient une impiété; tout effort pour les détruire un déicide. Sa foi le tient enchaîné aux maux dont il se délivrerait s'il ne se trompait pas sur leur origine, elle perpétue la sauvagerie de la terre et l'impuissance de l'homme. Libres de superstitions, les Égyptiens d'autrefois et les sauvages d'Afrique et d'Amérique auraient fait la chasse aux crocodiles qui pullulent dans leurs fleuves, les Indiens auraient détruit les serpens venimeux qui habitent leurs plaines. Mais transformés en dieux, les sauriens et les reptiles infestent la terre et les eaux, et depuis des siècles, cette idolâtrie condamne chaque année à périr des milliers d'êtres humains. Plus l'homme se crée de dieux dans la nature, plus s'accroît le nombre des choses sur lesquelles il abdique son empire.

En même temps que cette première forme d'idolâtrie le dépossède de son autorité naturelle sur sa demeure, la seconde espèce d'idolâtrie, la crédulité aux influences purement imaginaires et soi-disant protectrices ou ennemies de chaque homme, la religion des divinités domestiques, des amulettes, des maléfices, déprave son âme. Qu'il mette sa foi dans les incantations et les sortilèges familiers aux mages de la Perse, qu'il lise la destinée écrite dans les astres comme les prêtres de Chaldée, qu'il interroge l'oracle de Delphes ou l'aruspice de Rome, qu'il fabrique de ses mains l'objet de ses confiances et de ses terreurs, comme font encore aujourd'hui les fétichistes d'Afrique et d'Océanie, quiconque croit sa destinée dominée par des influences irrésistibles, abandonne le gouvernement de sa propre vie avec le sentiment de sa responsabilité : dans quelque condition qu'il se trouve, son âme est serve. A quoi bon assurer par toute la discipline de sa bonne conduite le succès de ses entreprises, la durée de ses affections, sa richesse, sa gloire, son bonheur, s'il suffit, pour connaître son sort, de consulter un vol de corneilles ou l'appétit des poulets sacrés? A quoi bon se défendre contre l'habileté de ses adversaires par les lentes contre-mines d'une habileté supérieure, s'il suffit d'opposer à leurs amulettes des amulettes plus puissantes? Cette croyance que les affaires humaines doivent se résoudre par des interventions surhumaines, que cette intervention peut être obtenue par des rites et des dons, que les dieux sont à vendre, développe en l'homme toutes les folies de l'orgueil dans la prospérité, un fatalisme stupide dans les revers; elle le fait incrédule aux ressources de son intelligence, de sa volonté, de

sa persévérance, elle le fait rebelle au travail qui est la loi même du progrès.

La troisième forme de l'idolâtrie, la foi aux dieux publics et nationaux, détruit un autre élément essentiel de la civilisation, la paix. Créés par chaque peuple et par des peuples divers, d'âge, de caractère et d'ambitions, ils représentent partout ces diversités. Comme chacun de ces peuples les a créés non seulement avec ses craintes, ses désirs, mais avec ses préjugés, il estime ses dieux supérieurs à ceux des autres races, et les dieux étrangers pour les ennemis de sa fortune. Loin d'élever au-dessus des divisions nationales un asile où l'unité du genre humain pût prendre conscience d'elle-même, ces idolâtries effacent l'intelligence d'une société commune, le sentiment de la parenté, elles ne mettent que l'isolement farouche de chaque État sous la garde des dieux. Aucune de ces religions bornées à la race n'est faite pour s'étendre, aucune n'entend être détruite : elles perpétuent l'inégalité, la haine, la guerre entre les peuples.

Si l'on envisage enfin les traits communs de toutes les idolâtries, on reconnaît que par leurs caractères essentiels toutes font obstacle à la civilisation.

La civilisation ne peut avoir pour fondemens le mensonge. Or l'erreur des idolâtries est démontrée par leur multitude même, car Dieu est inséparable de l'unité. La souveraine puissance ne saurait être en même temps accordée à plusieurs : s'ils l'exercent ensemble, elle est divisée entre eux et Dieu a des bornes ; s'ils prétendent la posséder chacun tout entière, c'est Dieu qui est divisé contre lui-même ; s'ils se tiennent en échec, aucun des dieux n'a la toute-puissance ; si l'un d'eux l'emporte sur les autres, celui-là seul a la toute-puissance et ceux qui obéissent ne sont pas dieux.

La civilisation ne peut s'établir sans le secours d'une loi morale. La civilisation a pour but de rendre l'homme plus heureux ; il ne saurait devenir plus heureux qu'en devenant meilleur ; et pour devenir meilleur, il faut que l'homme se sente contraint au devoir douloureux par une autorité infaillible et soit comme élevé par elle au-dessus de lui-même. Comment s'élèverait-il au-dessus de lui-même s'il n'a qu'en lui-même son point d'appui ? Par les religions qu'il crée, il ne cherche qu'à assurer à ses intérêts, à son égoïsme la protection d'un ciel complice. Mais comment des religions faites par l'homme le transformeraient-elles ? Elles

ont établi des cérémonies et des légendes, ce qui émeut les sens et l'imagination, facultés humaines; elles n'ont pas donné de lois à la conscience parce que rendre le bien obligatoire au libre arbitre dépasse les forces de l'homme. Qu'on cherche dans les moins répugnantes des mythologies antiques cette contrainte morale. Sous des formes également divines, la vertu et le vice habitent un panthéon d'indifférence entre le bien et le mal : la sagesse a son culte avec Minerve, le travail avec Vulcain, la fidélité conjugale avec Junon, l'intelligence avec Apollon, mais aussi avec Vénus l'amour libre, la violence avec Mars, le vol avec Mercure. Les mythes qui racontent l'histoire de ces dieux les montrent soumis sans résistance ni remords à toutes les impulsions de leur humanité divinisée, et l'Olympe est l'asile sacré des débauches impunies. Toutes les croyances du paganisme chantent aux passagers de la vie un chant de Sirènes, enseignant à suivre la nature : et, par ce culte, l'humanité célèbre ses noces avec le bonheur terrestre. La douleur immortelle de ceux qui furent et ne sont plus, l'inconsolable deuil que, même dans les champs Élysées, les ombres vertueuses portent de ne plus habiter la terre, achèvent de persuader les vivans qu'il faut, durant l'existence trop courte, cueillir du moins tous les fruits de la vie. Une telle religion détruisait les bases du devoir et les hommes y étaient corrompus par les dieux (1).

La civilisation ne saurait avoir pour gouvernement définitif et garantie suprême la tyrannie. Or, toute idolâtrie étant une œuvre humaine, les hommes assez habiles pour la présenter comme divine, acquièrent sur les peuples un droit surhumain. Et soit que les usurpateurs de cette omnipotence religieuse l'emploient

(1) Euripide. *Ion.*, v. 446 à 452.

σὺ, καὶ Ποσειδῶν, Ζεὺς θ'ὃς οὐρανοῦ κρατεῖ,
ναοὺς τίνοντες ἀδικίας κενώσετε.
Τὰς ἡδονὰς γὰρ τῆς προμηθίας πάρος
σπεύδοντες ἀδικεῖτ'. Οὐκέτ' ἀνθρώπους κακοὺς
λέγειν δίκαιον, εἰ τὰ τῶν θεῶν κακὰ
μιμούμεθ', ἀλλὰ τοὺς διδάσκοντας τάδε.

« Neptune, Apollon et toi, roi du ciel, Jupiter, si les hommes vous demandaient compte un jour de vos violences et de vos débauches, la dépouille de vos temples ne suffirait pas à payer votre rançon. Quand d'indignes passions vous dominent, faut-il s'étonner si des mortels y succombent? Et quand nous imitons vos vices, est-ce nous qui sommes coupables, ou les dieux qui devraient être notre exemple et que nous imitons? » Édition gréco-latine de Firmin-Didot, Paris, 44.

à prendre le pouvoir politique, soit que les maîtres de la force matérielle s'en servent pour se rendre maîtres du pouvoir religieux, la confusion des deux puissances accompagne ou suit l'établissement de toute idolâtrie. Ce fut la règle sans exception du paganisme antique; elle se perpétue partout où il dure. Il a donc pour conséquence le plus oppressif des despotismes. Ceux qui obéissent n'ont contre les iniquités les plus odieuses nul recours ni en eux-mêmes ni au-dessus d'eux, puisque la même autorité est maîtresse des corps et des âmes. Ceux qui commandent ne connaissent aucun frein, puisqu'ils ont mis Dieu même au service de leurs caprices, de leurs passions, de leurs crimes. Un tel pouvoir, également redoutable pour les peuples et pour les princes, avilit la soumission et corrompt l'autorité.

La civilisation ne doit pas réserver pour quelques privilégiés tous les avantages de la vie et offrir à presque tous les hommes, comme leur seule part de droits, la souffrance du travail, les mépris et la servitude. Or les idolâtries, impuissantes à maintenir les sociétés et les individus en ordre par des lois morales, ont dû assurer cet ordre par l'artifice d'une hiérarchie forte et qui tînt les peuples immobiles. Il est digne de remarque, en effet, que les peuples idolâtres, si divers de croyances, ont reçu la même organisation sociale. Tous les avantages, honneurs, richesses, sont remis à une minorité. Le premier corps de l'État est celui des prêtres, qui sont chargés d'assurer à la hiérarchie sociale un respect sacré et se sont fait dans cette hiérarchie leur place, la meilleure. Pour affermir cette primauté contre les inconstances toujours à redouter de la foule, ils ont donné la seconde place aux guerriers qui, par la force, maintiennent en soumission la plèbe de ceux qui travaillent et produisent, les agriculteurs et les artisans. Enfin, pour que ceux-ci à leur tour aient intérêt au maintien de cette société, elle leur abandonne un pouvoir absolu sur leurs esclaves, choses vivantes, êtres humains à qui sont déniés tous les droits des hommes.

Cette domination du prêtre et du soldat sur le travailleur méprisé et de tous sur l'esclave, est le caractère commun de toutes les sociétés qui, dans le monde antique, ont établi et, dans le moment présent, perpétuent le polythéisme. Cette similitude domine les divergences des superstitions et des rites : elle donne à l'idolâtrie son unité.

Dans l'Égypte, la hiérarchie des castes paraît constituée aus-

sitôt que le culte. Elles sont inégales en dignité, diverses en fonctions, immuables, et la guerre fournit à cette société les esclaves qui, élevant la grandeur surhumaine des tombeaux et des temples, ont fait à l'antique Égypte son immortalité. Les mêmes divisions de classes et la servitude se retrouvent chez les Assyriens, les Mèdes, les Perses. Dans l'Inde, le mal inséparable de la société païenne devint plus audacieux encore. Les castes ne furent pas seulement établies comme la forme nécessaire de l'ordre social; ce fut un article de foi que Brahma avait fait sortir les Brahmes de sa tête, les guerriers de sa poitrine, les artisans de son ventre, et la différence entre les castes devint d'essence divine. Aussi elle s'est conservée intacte jusqu'à nos jours partout où la religion brahmique a survécu. Et non seulement elle ne laisse espérer au paria aucun adoucissement à ses humiliations terrestres, non seulement, par l'interdiction de tout contact entre les classes pures et la classe vile, elle abandonne celle-ci à la fange, mais elle perpétue jusque dans l'infini des existences futures cette condamnation. Les castes à jamais ont des demeures diverses, et, pour les misérables, le ciel est aussi inhospitalier que la terre.

Cette loi d'inégalité immortelle était une si horrible injustice, que le désir d'y porter remède suscita le Bouddhisme. Bouddha enseigne que les hommes de toutes castes ont droit au respect de tous en ce monde et, après la vie présente, à la récompense suprême, s'ils sont appelés par leurs mérites à l'état le plus parfait, celui de bonze, c'est-à-dire de pénitent. En opposant à la vocation par la race, qui immobilisait dès la naissance et pour jamais chaque homme dans la prison de son origine, la vocation par la vertu, qui apprenait aux uns à ne pas s'enorgueillir et aux autres à ne pas désespérer, il a accompli une œuvre vraiment libératrice, vraiment digne d'une âme religieuse. Mais s'il tempère l'iniquité des castes, il n'a pas osé les détruire, il ne l'abolit qu'en faveur des bonzes, la moins nombreuse des élites. Et malgré qu'à l'école de Bouddha et de Confucius la Chine ait mis dans ses livres, dans sa langue gouvernementale les plus beaux préceptes de morale, bien que ces préceptes aient eu de l'influence sur les actes; que, malgré de terribles réveils, la cruauté asiatique s'y soit endormie sous une douceur habituelle; que l'esclavage, tari dans sa source par la rareté des guerres, s'y soit maintenu seulement sous le nom de puissance paternelle et de puissance maritale; que nulle part peut-être le despotisme des princes n'ait été

moins malfaisant, l'immense empire a gardé la marque de toute civilisation idolâtrique : la séparation ne s'est jamais comblée entre une oligarchie accapareuse de tous les avantages et tout le reste des multitudes méprisées. Tout le progrès a été que cette élite, au lieu d'être héréditaire comme dans l'Inde, fut viagère. Au lieu d'appartenir à une caste de nobles, la Chine appartint à une caste de lettrés et tous les droits appartinrent à l'intelligence, mais cette intelligence, indifférente au sort des peuples et méprisante pour la grossièreté des multitudes, ne travailla que pour elle-même. Les lettrés mirent leurs efforts à n'avoir pas la même religion que les ignorans; ils ont gardé jalousement pour eux la doctrine de Confucius, qu'ils ont corrompue, et, à l'heure présente encore, il leur plaît qu'eux exceptés, quatre cents millions d'hommes égarent et avilissent leur instinct religieux dans des pratiques pleines de superstitions et vides de croyances.

Dira-t-on que, du moins parmi les Grecs, les castes furent ignorées et que régnait l'égalité civique? Cette démocratie ne fut que la plus étroite des oligarchies, une poignée d'hommes libres qui tint à la chaîne une multitude d'esclaves. Toutes ces républiques n'étaient fondées que sur la servitude. A Athènes, il y avait, disent les historiens contemporains de ce hideux spectacle, quatre cent mille esclaves pour trente mille citoyens (1). Les Lacédémoniens ne travaillaient que par les mains du peuple ilote, et les massacres réguliers qu'au témoignage de Thucydide ils organisaient par prudence, témoignent combien ces captifs l'emportaient en nombre sur leurs maîtres. Les Thessaliens, mieux pourvus encore de cette richesse humaine, avaient, grâce à la servitude de la nation péneste, tant d'esclaves qu'ils en fournissaient les autres peuples. Nulle part cet état social n'inquiéta la conscience de personne. Nulle part un seul penseur, un seul rêveur pour se demander si un régime où un dixième à peine de l'humanité a ses droits d'homme et refuse ces mêmes droits aux neuf autres dixièmes

(1) Athénée, liv. VI, p. 272, ch. Cf. Wallon. *Histoire de l'esclavage*, 3 vol., 2e édition, 1878. — Il faut remarquer que ces esclaves étaient des prisonniers de guerre, ou des « métèques » (étrangers domiciliés à Athènes au nombre de 45000) condamnés pour n'avoir pu payer leurs dettes.

Platon, *Leg.*, 633. C. — Plut., *Lyc.*, 28.

Plutarque nomme ce jour de fête à Sparte « κρυπτεία ». Les ilotes devaient se cacher pour n'être point tués. Quelques philologues allemands déclarent ce récit inadmissible. La « κρυπτεία » n'était, d'après eux, qu'une inspection de police accompagnée de manœuvres et de combats simulés. Cf. Ottfried Muller, *Doriens*, II, p. 41 (Trad. anglaise).

peut durer. L'idolâtrie a si bien justifié l'égoïsme des privilégiés qu'ils le croient justice. Aristote déclare l'esclavage « conforme à la nature, car le droit de commander et le droit d'obéir, ayant pour objet le salut commun, sont conformes à la nature. Celui qui est dans la société comme l'âme, capable de prévoir et de vouloir, est fait pour commander; celui qui est seulement, comme le corps, capable d'exécuter, est fait pour la servitude. » Et l'auteur de la *Logique* ne se demande pas si, précisément, il n'est pas contre la nature que la plus grande partie des hommes soient réduits à n'être que des corps, et si le bien commun n'exigerait pas que les hommes capables de prévoir et de vouloir travaillassent à rendre semblables à eux les autres hommes? Il ne voit dans l'esclave que « l'outil vivant » de l'homme libre (1).

Enfin, quand Rome, conquérant l'univers, eut emporté parmi les dépouilles et rassemblé dans son Panthéon les dieux de tous les vaincus, cette synthèse de l'idolâtrie fut la dernière et la plus grande leçon. A les comparer, on vit bien que la plupart de ces cultes étaient étrangers au symbolisme savant de l'Égypte, aux songes philosophiques de l'Inde, aux belles formes de la Grèce, que leurs divinités étaient les divinités des superstitions aveugles, des rites barbares et des sacrifices sanglans. Et de leur rapprochement jaillit, plus éclatant que leurs contrastes, leur caractère commun, le mépris de l'homme pour l'homme. Mépris de toutes les races sacerdotales qui, des grands prêtres aux jongleurs, vivaient de la crédulité générale, pour l'inintelligence universelle; mépris du peuple romain pour toutes les autres races qu'il avait domptées par ses soldats et pillait par ses proconsuls; mépris des sénateurs pour les plébéiens, des riches pour les pauvres, mépris de César pour l'univers; et sous cette hiérarchie de dédain, lourd édifice dont chaque assise écrasait l'assise inférieure, la substructure sombre de l'esclavage, l'ergastule colossal où presque toute la race humaine épuise sa vie pour nourrir l'oisiveté de ses maîtres et meurt pour distraire leur cruauté.

Seule échappait à ces vices la religion juive. Loin que son sacerdoce gardât le secret d'une science occulte, le plus grand législateur et historien de cette religion, Moïse, abandonnant les écritures emblématiques, mystérieuses bandelettes, où, comme la plus enveloppée des momies, la vérité restait captive, l'avait dé-

(1) Aristote, *La République*, liv. I, ch. II, III, IV, V.

livrée, rendue accessible à tous; et, à son exemple, les docteurs de la loi la maintenaient publique, soit par la clarté de l'enseignement parlé, soit par la simplicité d'une écriture facile à comprendre et à retenir.

Cette loi enseignait à l'homme des devoirs précis et impérieux. Elle avait fondé la famille sur le respect des parens et la monogamie, prescrit l'inviolabilité de la vie humaine et adouci l'esclavage; elle avait interdit non seulement le vol, mais la cupidité du bien d'autrui, elle défendait le mensonge.

Cette loi ordonnait au nom d'un maître suprême, unique, éternel, invisible et tout-puissant. L'homme était averti de n'adorer ni les ouvrages de ses mains, ni les fantômes de son imagination, ni les forces de la nature. Pour le mieux préserver de toute idolâtrie, cette religion lui apprenait comment et dans quel ordre le ciel, les eaux, la terre, les plantes, les animaux, avaient été faits de rien. Non moins formelle dans ses enseignemens sur l'homme, elle disait l'unité de l'espèce par la création d'Adam, le premier père; la première faute, la désobéissance et son châtiment, la vie douloureuse et mortelle qu'Adam a transmise à sa postérité; la seconde faute, la corruption punie par le déluge, et l'unité de la race continuée dans la survivance d'une seule famille; la troisième faute, l'orgueil de cette famille devenue multitude, qui, pour s'être réunie dans le travail d'atteindre le ciel, est dispersée par toute la terre, et, pour avoir concerté de s'égaler à Dieu, devient incapable de se comprendre; enfin la rébellion perpétuée sous toutes les formes et dans tous les âges par le peuple que le Seigneur s'est choisi entre ces peuples, et la dette héréditaire accrue par l'iniquité de chaque génération. Ainsi elle donnait à ses fidèles conscience qu'il fallait, pour compenser ce poids toujours plus lourd d'iniquités, une plénitude de mérites et, pour soustraire l'humanité à la justice, un secours surhumain; elle montrait nécessaire le Sauveur qu'elle annonçait.

Non seulement elle était sans égale par la hauteur et l'enchaînement de ses leçons : mais des signes extraordinaires venaient attester sa vérité. Elle avait des prophètes; leurs livres, qui accroissaient le trésor de l'écriture sainte, racontaient leurs visions d'avenir, et à voir s'accomplir les faits annoncés par les morts, chaque génération de vivans se sentait affermie dans sa foi. D'autres preuves, traversant les âges, sont venues attester même au scepticisme du présent siècle l'autorité de la Bible. Cer-

tains événemens racontés par elle mêlaient à la vie d'Israël celle d'autres peuples. L'histoire de ces peuples, inconnue jusqu'ici, a été révélée à nos jours, les caractères tracés, il y a des milliers d'années, sur les marbres égyptiens et les briques assyriennes nous sont maintenant intelligibles; or ils confirment les récits bibliques. Cela établirait seulement l'exactitude de l'écrivain sacré à rapporter ce que son temps pouvait connaître. Mais la Bible dit aussi par quelle succession de travaux divins a été créé l'univers: et le récit de la Genèse est conforme aux récentes découvertes de la science. Or jusqu'à nos jours quel regard avait cherché dans les profondeurs de la terre le secret de sa formation? Et quel homme avait pu assister à ces œuvres antérieures à l'homme? Dieu n'avait pour témoin que Dieu. Et si le hasard n'a pu instruire l'ignorance, qui l'a inspirée, sinon celui qui seul savait?

Ces certitudes de vérité dans les affirmations qui ont été soumises à un contrôle, contiennent la vraisemblance que la Bible n'est pas plus trompeuse dans ses enseignemens sur l'origine de l'homme et sur la révélation du Dieu véritable à toute la famille humaine avant la dispersion des peuples. Et dès lors quelles clartés sur les paganismes et les philosophies! Les similitudes qu'on s'étonne de trouver entre les idolâtries, la trame identique sous la broderie de leurs fables diverses comme l'imagination, leur croyance universelle à une chute originelle, à un déluge, à un effort des hommes pour escalader le ciel deviennent l'indice de la première et commune croyance. Et de même les philosophies qui s'essaient à démêler un chaos de clartés et de ténèbres se souviennent sans en avoir conscience, quand elles croient inventer. Elles n'ont tiré d'elles-mêmes que leurs erreurs : leur concorde et leur sagesse est un écho lointain de la loi divine qui avait instruit l'homme à l'origine du monde.

Et pourtant, la religion juive elle-même n'a pas tous les signes d'une religion définitive et parfaite. D'abord, elle aussi est nationale. Le peuple juif se considère comme une race privilégiée que Dieu a choisie pour faire avec elle alliance. Il forme une noblesse mystique dont on ne saurait faire partie si l'on n'a dans les veines le sang de ceux qui ont souffert dans le désert, bâti le temple, et entendu s'élever la voix des prophètes. Israël ne reconnaît à aucune race égalité avec lui, ce sentiment est si vif qu'il survivra même chez les Juifs convertis à la mort du Christ, ils refuseront d'admettre les Gentils au bénéfice du salut, et cette

avarice orgueilleuse sera un des premiers et des plus constans soucis des apôtres. La religion juive manque d'amour, non seulement pour l'homme, mais pour Dieu. Elle le craint; elle attend, avant de livrer son cœur, la grande preuve de miséricorde que Dieu a promise, l'envoi d'un Sauveur. Et enfin, à cause de cette espérance, la religion juive ne peut devenir la religion universelle et unique du genre humain. Car, par cette attente même, elle atteste que sa perfection est incomplète et sa destinée provisoire, et, mère qui doit mourir en enfantant le fils, elle porte dans ses prophéties la prescience de sa fin, elle chante dans ses psaumes ses funérailles.

III

C'est alors, quand toutes les philosophies et toutes les religions se sont montrées impuissantes à expliquer la vie et à commander le devoir, que le Christ paraît.

Aussitôt, les deux forces qui depuis le commencement du monde, la raison et la foi, cherchaient isolées leur voie et s'égaraient, s'unissent. Par lui, la foi apparaît fondée sur la raison, et la raison s'élève aux certitudes de la foi. Tout ce que les plus grands penseurs ont soupçonné sur la nature divine, il l'affirme; tout ce qu'ils ont entrevu sur la destinée humaine est mis au jour. Il attaque à la fois toutes les idolâtries en annonçant une religion qui, si elle est vraie, les convainc toutes de mensonge. Il n'invoque pas en faveur de cette religion les lumières mêlées d'ombre qui guideraient un sage et autoriseraient ses conseils : il ordonne au nom de Dieu, en Dieu, et ne laisse à aucune créature le droit à la désobéissance. De la religion juive, il garde et consacre l'antique doctrine sur l'unité de Dieu, la faute originelle de l'homme et la rédemption. Il rattache à la vérité révélée dès le commencement du monde la vérité qu'il vient compléter et ainsi Dieu est justifié de toute inconstance ; il n'a jamais abandonné à l'erreur sa créature, même coupable, et sa miséricorde, qui s'achève par la loi nouvelle, s'est poursuivie d'âge en âge sans s'interrompre depuis la création. C'est la bonté divine que le Christ vient rendre indubitable au monde. La bonté, bonté telle que son immensité ferait son invraisemblance, a conseillé à Dieu de devenir homme pour instruire les hommes. La bonté resplendit dans toutes les institutions établies par le Christ, dans ces sacremens qui tous

sont des secours gratuitement offerts à l'infirmité humaine; elle trouve son expression parfaite dans l'Eucharistie, qui perpétue la présence du Rédempteur sur la terre, le fait habiter en ces pêcheurs et nourrir leur faiblesse de sa vie. La bonté enfin donne son témoignage suprême sur le Calvaire où le Christ offre à la justice éternelle, en compensation des châtimens mérités par les fautes des hommes, les souffrances imméritées d'une victime sans tache, et par sa mort confirme sa mission.

De sa vie et de sa mort, les enseignemens coulent comme d'un principe. Puisque le plus évident attribut de Dieu est la miséricorde envers l'homme, le devoir le plus impérieux de l'homme est l'amour de Dieu : « Aimez Dieu par-dessus toutes choses. » Puisque Dieu a montré par de si extraordinaires preuves quel prix il attachait à sa créature, combien plus encore cette créature doit-elle devenir respectable à l'homme ! Il faut honorer en elle l'intérêt qu'elle inspire au créateur ; l'amour du prochain devient ainsi l'hommage le plus efficace par lequel l'homme puisse prouver son amour de Dieu : « Aimez votre prochain comme vous-mêmes. »

Par là est condamnée l'inique préférence que chacun se garde au détriment de tous, la plus universelle et la plus vivace des idolâtries. « Faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fît. » Voilà la règle simple à comprendre, difficile à observer qui interdit non seulement les entreprises sans scrupules sur les biens et les intérêts d'autrui, mais les excès d'autorité, les abus d'influence, les mauvais exemples, les conseils suspects, les moindres scandales, toute complicité, fût-ce celle d'un souffle, dans un dommage causé au prochain. Ces préceptes, qui avaient été à peine indiqués par les plus hautes philosophies comme un conseil, deviennent de devoir strict.

A ceux qui se sentent capables de monter plus haut encore, le Christ indique la voie des parfaits; servir les autres plus que soi-même, s'oublier. Dans le renoncement jusque-là entrevu par les sages survivait un égoïsme subtil, qui, après avoir discerné la médiocre valeur et l'éclat passager des choses humaines, refusait d'être dupe et se complaisait à se distinguer du vulgaire : ceux qui semblaient le plus détachés de tout n'étaient pas détachés d'eux-mêmes. Le Christ convie ses disciples à de plus entiers sacrifices : il ne leur demande pas de devenir étrangers seulement aux avantages qui ne méritent pas un désir, mais aux biens dignes

d'être possédés, aux joies légitimes, de s'en priver pour en devenir généreux, de pousser jusqu'au sacrifice de soi l'amour des autres. C'est à une immolation si contraire à la nature qu'il reconnaît ses véritables disciples : elle est l'imitation la moins imparfaite du rédempteur, elle est l'exemple le plus efficace qui puisse émouvoir les cupidités sans scrupules, et elle est le secret souverain pour rendre la société moins inique, plus douce, plus humaine, car tout ce qui diminue l'égoïsme étend la paix.

Cette fraternité n'est pas enseignée seulement aux doctes, aux riches, aux puissans, mais aux hommes de toutes conditions : elle ne doit pas s'exercer au profit de la minorité qui domine l'ordre social, mais au profit de la multitude qui le soutient. Le Christ sait les plus humbles capables de comprendre ce qu'ils ont intérêt à connaître, et sa sollicitude s'adresse avec prédilection aux ignorans et aux pauvres, parce qu'étant le nombre et l'infortune, ils ont un double droit de préséance.

Des devoirs qui sont prescrits par Dieu ne sauraient être subordonnés à la volonté des plus puissans parmi les hommes. L'autorité du prince, jusque-là maîtresse absolue des peuples, et qui se servait des religions mêmes pour obtenir obéissance au mal, se voit assigner son domaine et ses limites. « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. »

Cette réforme enfin n'est pas préparée à une seule nation. L'égoïsme de la race est combattu par le Christ comme l'égoïsme de l'individu. L'orgueil juif, le plus intraitable de tous, et qui croit avoir droit aux préférences de Dieu même, est sans cesse abaissé par le Christ. Les représentans des races méprisées, le Samaritain, la Chananéenne, le centurion deviennent des modèles proposés à l'imitation d'Israël. Par ces leçons est condamnée toute prétention superbe qui tiendrait à diviser les peuples. Les différences de la place qui leur a été assignée dans l'univers, de la couleur que le soleil laisse sur leur peau, de la langue qu'ils parlent, des mœurs qu'ils se transmettent, ne sauraient effacer le caractère commun de créatures faites par un seul auteur, formées des mêmes instincts, éclairées de la même conscience, appelées à la même destinée. Et la marque de Dieu imprimée sur son œuvre et qui est la seule dignité vraie de l'homme, destine le genre humain à pratiquer la même morale, à vivre sous la même loi. Et le Christ indique l'universalité de cette loi par sa dernière parole à ses apôtres : « Allez, enseignez toutes les nations. »

Le seul énoncé de cette morale était le plus grand espoir de bonheur qui eût jamais lui sur le monde. L'effort, accompli depuis lors pour substituer à l'erreur des crédulités, à l'inimitié des races et à l'égoïsme des passions cette morale civilisatrice, est devenu le grand fait de l'histoire. Depuis le Christ jusqu'à l'heure présente, il s'est à travers les siècles continué sans arrêt par l'apostolat.

L'apostolat n'a pas cessé d'avoir une double tâche : répandre la vérité chez les peuples qui ne la connaissent pas encore, la maintenir chez ceux qui l'ont reçue. Les deux œuvres sont solidaires, et c'est la surabondance du christianisme qui se verse des pays chrétiens dans les pays infidèles. Que la charité du zèle ou la pureté de la doctrine diminuent dans les premiers, les autres ne recevront plus la vie morale que d'une source troublée ou tarie. L'histoire de l'apostolat est donc l'histoire de l'Église elle-même.

Un juif a annoncé trois ans une doctrine qu'il nomme la bonne nouvelle dans quelques villes de Judée. Accusé par la puissance sacerdotale, condamné par la puissance politique, il est mort sur une croix aux applaudissemens de la multitude. Ses disciples étaient assez peu nombreux pour tenir avec lui dans sa barque de Génésareth et autour de la table où il prit son dernier repas. Ces douze hommes, parmi lesquels s'est trouvé un traître, étaient par leur pauvreté et par leur ignorance des hommes de rien dans leur propre pays. C'est à eux que le supplicié avant de disparaître a, d'un mot qui enveloppe le monde, légué les nations.

La docilité des apôtres n'est pas moins surprenante que la parole du maître. Dès qu'il les a quittés, ils se dispersent, certains de se rapprocher de lui par les routes de l'obéissance. Et l'impossible conquête est commencée.

ÉTIENNE LAMY.

UNE

CAMPAGNE PRÉSIDENTIELLE

AUX ÉTATS-UNIS

Le 6 novembre prochain les quarante-cinq États dont se composent présentement les États-Unis seront appelés à désigner les délégués électoraux à qui incombera, en janvier suivant, la mission de donner à la République Fédérale un nouveau président ou de confirmer dans ses fonctions le président actuel. Si les règles fondamentales en vertu desquelles s'effectue tous les quatre ans la nomination du premier magistrat de l'Union américaine sont généralement connues, il n'en est pas de même du travail préliminaire qui la précède et dont la complexité est faite pour dérouter toutes nos idées d'unité et de centralisation nationales. Il est difficile en effet d'imaginer un système plus différent du nôtre et qui s'éloigne plus des principes dont s'est inspirée notre Constitution en conférant aux deux Chambres, réunies en Congrès, le mandat de combler séance tenante la vacance présidentielle. On peut dire qu'en France la période électorale est presque aussitôt fermée qu'ouverte. C'est exactement l'inverse aux États-Unis, où un nouveau Président est à peine investi de ses fonctions que les partis songent déjà à préparer l'élection qui doit avoir lieu quatre ans plus tard.

Aux termes de l'article II de la constitution de 1789, la nomination du Président et du Vice-Président de l'Union doit être faite par un collège électoral spécialement convoqué pour la circonstance et où chaque État est représenté par un nombre de

délégués correspondant à celui des sénateurs et des députés qu'il envoie au Congrès. Le chiffre des sénateurs américains étant actuellement de 90, celui des députés ou des « représentans » pour leur laisser le titre sous lequel ils sont officiellement connus, de 357 (1), le total des électeurs présidentiels est donc de 447. Ajoutons qu'aucun d'eux ne peut être choisi parmi les membres du Parlement ni parmi les fonctionnaires salariés du Gouvernement Fédéral : les seules conditions pour être éligible à la Présidence sont d'être né citoyen des États-Unis et d'être âgé de trente-cinq ans.

Tel est dans ses lignes essentielles ce mode d'élection à deux degrés, qui, dans la pensée des fondateurs de la République Fédérale, devait assurer aux délégués des États toute liberté d'action pour le choix du futur Président. Il en fut ainsi pendant près d'un demi-siècle, les candidats à la Présidence étant dans le principe simplement désignés par la majorité parlementaire de leurs partis et recommandés par elle, sans autre intermédiaire, aux suffrages des électeurs spéciaux prévus par la constitution. Ce système de nomination s'est peu à peu modifié sous l'influence des comités dits « nationaux (2), » qui, en prenant en main le patronage des candidatures, ont finalement décidé de leur sort et sont restés maîtres de la situation.

Ces comités-directeurs, où chacun des quarante-cinq États est représenté par un délégué permanent et dont les pouvoirs, renouvelables tous les quatre ans, s'exercent d'une façon constante, ont d'ordinaire leur siège principal à New-York ou à Washington. Reliés par une chaîne ininterrompue de comités secondaires à tous les centres électoraux de quelque importance, ils disposent d'attributions d'autant plus larges qu'elles sont moins définies et restent libres par conséquent d'orienter la future campagne présidentielle dans le sens qui semble le plus conforme aux intérêts de leur parti ou à ceux de leurs chefs.

Pendant les trois premières années qui suivent l'installation

(1) Le nombre des sénateurs que chaque État envoie au Congrès est invariablement de deux. Celui des députés est fixé tous les dix ans, d'après le dernier recensement, proportionnellement au chiffre de la population, mais cette règle de proportion est variable.

(2) Le nom sous lequel ils sont désignés étant pour les étrangers une source fréquente de confusion, il ne sera peut-être pas inutile de rappeler que chaque parti a son Comité « national, » et que cet adjectif n'implique par suite aucune idée d'universalité.

d'un président leur action demeure toutefois à peu près occulte et le grand public n'y est qu'accidentellement initié. Ce n'est guère qu'un an avant l'élection, qu'ils entrent ostensiblement en scène par l'organisation des Conventions qui seront chargées de se prononcer sur les candidatures rivales.

Cette campagne préliminaire échappe aux règles constitutionnelles que nous avons rappelées plus haut. C'est d'elle néanmoins que dépend presque toujours le résultat final, et ce n'est qu'en suivant pas à pas les comités nationaux à travers les multiples étapes de cette marche vers le succès qu'on peut réellement se rendre compte de la continuité d'efforts, de la somme prodigieuse d'activité et d'énergie, et surtout des dépenses véritablement fantastiques qu'exige aux États-Unis la préparation d'une élection présidentielle.

Il nous a semblé qu'à ce titre un examen minutieux des conditions dans lesquelles s'accomplit ce travail de concentration et d'entraînement des forces électorales aurait son intérêt. Quoique les détails en soient plus particulièrement empruntés aux campagnes de 1896 et de 1900, cette étude s'applique d'ailleurs à toute élection américaine, sans distinction de parti.

PROLOGUE DE L'ÉLECTION PRÉSIDENTIELLE. — LES CONVENTIONS

Pour plus de clarté, nous rappellerons tout d'abord — très brièvement — ce qu'on entend aux États-Unis par Conventions. D'une façon générale on désigne sous ce nom toute assemblée réunie en vue de délibérer sur des questions d'intérêt public (1). Les Conventions « nationales » dont nous avons à nous occuper spécialement ici, ne sont pas composées, comme l'épithète dont elles se parent pourrait le faire supposer, de délégués appartenant aux différens partis de l'Union. Tout au contraire elles n'admettent dans leur sein que les membres du parti au nom duquel elles se réunissent et tout dissident en est exclu. Quoique leur rôle en matière d'élection présidentielle soit décisif, il n'est pas inutile de faire observer, — ne fût-ce que pour mieux marquer la continuité d'action à laquelle nous avons fait tout à l'heure allusion, — qu'elles sont précédées elles-mêmes de nom-

(1) Une Convention est le plus souvent un « meeting » politique. Cette même expression sert néanmoins parfois à qualifier des réunions d'un tout autre caractère, des réunions religieuses par exemple.

breuses Conventions régionales (on en compte généralement une par État). Nous nous bornerons à mentionner pour l'instant l'existence de ces dernières afin de ne pas compliquer par trop de détails l'étude assez aride de ce mécanisme électoral.

Aucune règle constitutionnelle ne s'appliquant aux Conventions, c'est au Comité national de chaque parti, qui a à cet égard toute latitude, qu'incombe le soin d'assurer leur formation et leur organisation. La tâche est plus ardue qu'on ne le suppose. Tout d'abord il s'agit de choisir la ville où seront convoqués les électeurs présidentiels. Des considérations d'ordres divers entrent ici en ligne de compte. Avant tout le siège de la Convention doit être assez central et desservi par des voies de communications assez nombreuses pour que l'accès en soit facile de tous les points du territoire. C'est le cas de Chicago, qui a dû à sa situation géographique de servir tour à tour de lieu de réunion pour les Républicains et les Démocrates lors des élections de 1880, de 1884, de 1888, de 1892 et de 1896. L'espoir de rallier à un parti les voix hésitantes d'un État douteux peut aussi dicter les préférences du Comité national. C'est un privilège fort envié par les villes qui offrent à cet égard les conditions requises que d'être le siège d'une Convention. Les délégués électoraux sont en effet suivis d'une véritable armée de spectateurs, atteignant souvent le chiffre de 50 à 100000 individus, dont l'afflux subit est un coup de fortune pour le commerce local. Le plus souvent les villes où se trouvent convoquées ces assemblées politiques sont choisies pour leur fidélité au parti dont les destinées sont en jeu. A ce point de vue, Philadelphie, qui est le principal boulevard du républicanisme, était tout indiquée pour abriter cette année les partisans de M. Mac-Kinley. Kansas-City, où se sont groupés ceux de M. Bryan, a dû son succès à la faveur qu'ont rencontrée dans cette région les théories du bimétallisme.

C'est d'ordinaire en juin ou en juillet que se tiennent les Conventions nationales, mais cette date peut être avancée ou reculée. Il n'y a à cet égard aucune règle précise.

L'usage, qui ici tient lieu de loi, a fixé le nombre de ceux qui y prennent part au double des électeurs présidentiels, ou autrement dit, au double des sénateurs et députés de chaque État. Les territoires (1) y étant généralement représentés par quelques dé-

(1) On désigne sous ce nom les régions qui n'ont pas encore été élevées au rang d'États et par suite n'ont pas de représentation au Parlement.

légués, les membres d'une Convention nationale atteignent un total d'environ 900 personnes.

Pour cette première consultation électorale, aussi bien que pour celle qui décidera définitivement du scrutin présidentiel, les États pèsent d'ailleurs d'un poids tout à fait inégal dans la balance, étant donnée l'inégalité de leur représentation parlementaire. Si le chiffre des sénateurs est invariablement de deux par État, celui des députés est susceptible en effet d'écarts considérables. Quelques exemples feront mieux saisir ces différences.

L'État de New-York, qui est le plus peuplé de l'Union et peut mettre en ligne 34 députés, compte 36 électeurs présidentiels et envoie par conséquent aux Conventions nationales 72 délégués.

La Pensylvanie, qui a 28 représentans au Congrès, peut réclamer 30 électeurs présidentiels, ce qui lui donne 60 voix à la Convention nationale.

L'Illinois, avec ses 22 députés, a droit à 24 électeurs présidentiels et à 48 délégués dans les Conventions.

Le Delaware, l'Idaho, le Montana, le Nevada, le North Dacota, l'Utah et le Wyoming, dont chacun n'est représenté au Congrès que par un député, tout en ayant chacun deux sénateurs, ne disposent respectivement que de 3 voix pour l'élection présidendentielle et de 6 dans les réunions conventionnelles.

Aucune uniformité d'ailleurs dans le mode d'élection des membres de la Convention. Chaque État procède à leur nomination d'après des règles qui lui sont propres et qui résultent de traditions locales. Parmi les délégués républicains qui ont pris part en 1896 à la Convention de Saint-Louis figuraient quatre femmes envoyées par l'Utah, patrie du mormonisme. Leurs pouvoirs n'ont pas été contestés, alors que plusieurs de leurs collègues masculins ont vu annuler leur mandat sous des prétextes plus ou moins plausibles. Ce détail suffirait à montrer jusqu'où peuvent aller dans cet ordre d'idées la tolérance et parfois l'arbitraire ou la fantaisie.

La majorité restant libre de rejeter les délégués dont l'élection a soulevé des protestations et de les remplacer séance tenante par les protestataires, les garanties d'impartialité sont naturellement ici très relatives. Mais il ne faut pas perdre de vue que dans toute cette période préliminaire les partis ne relèvent que d'eux-mêmes, que les Conventions n'ont pas d'existence officielle, que la loi n'intervient en rien pour la fixation des règles à suivre et

que les masses électorales s'accommodant en somme de ce système, quelque critiquable qu'il puisse être, leurs chefs sont implicitement autorisés par les intérêts du parti qu'ils personnifient à user de tous les moyens les plus propres à assurer le succès de leurs candidats.

C'est vers ce but que vont converger leurs efforts pendant les quelques mois qui précèdent la réunion de la Convention. Tous les modes de propagande susceptibles d'influer sur l'esprit des foules sont successivement mis à contribution. Meetings-monstres où l'éloge du candidat est prononcé par les orateurs du parti, exhibitions d'emblèmes reproduisant son image (1), défilés de clubs politiques, véritables processions avec bannières appropriées à la circonstance, rien n'est négligé pour éveiller en sa faveur les sympathies publiques.

Comme de juste, la presse joue dans ces manifestations un rôle prépondérant. On en comprendra toute l'importance si l'on songe qu'aux États-Unis les dimensions d'un journal quotidien dépassent trois ou quatre fois celles d'un journal français et qu'elles atteignent le dimanche les proportions d'une véritable encyclopédie, où toutes les informations, si étendues qu'elles soient, peuvent aisément trouver place. Ne pas perdre de vue non plus qu'un journal politique américain est en même temps un journal illustré donnant parfois dans un seul numéro plusieurs centaines de vignettes, où tout homme de quelque notoriété est assuré de voir son portrait, plus on moins fidèle, aussi souvent que son nom est mis en vedette par les événemens. On peut se figurer ce que devient dans ces conditions une campagne de presse systématiquement poursuivie pour la glorification d'un candidat célébré chaque matin et chaque soir par toutes les trompettes de la publicité.

Une entreprise aussi complexe ne peut être menée à bien que si elle est concentrée entre les mains d'un organisateur spécial chargé de tous les détails de cette mise en scène et disposant d'une autorité indiscutée de façon à imposer, s'il le faut, sa volonté. C'est le rôle du président du Comité national (*national chairman*). Il est d'ordinaire dévolu à une des notabilités du

(1) Il y en a de toutes les formes et de toutes les dimensions. Quelques-uns figurent une sorte de rosette qui peut se porter comme une décoration, constituant ainsi pendant toute la période électorale une réclame permanente pour le candidat dont le portrait reste fixé à la boutonnière de ses partisans.

parti que sa popularité a désigné à l'avance pour cette mission. Parfois c'est un riche financier qui, se sentant du goût pour la politique, met sa fortune au service de la cause qu'il épouse et se lance résolument dans la mêlée pour frayer la voie au candidat de son choix. Tel a été, en 1896, le cas de M. Mark Hanna, banquier de l'Ohio (aujourd'hui sénateur), inconnu la veille en dehors d'un cercle assez restreint de politiciens et qui, après avoir pris en main, comme un véritable général en chef, la direction de la campagne républicaine, est devenu tout à coup l'homme le plus en vue de son parti, qu'il se flatte cette fois encore de mener à la victoire.

C'est en effet une sorte de généralat qu'exerce celui qui assume la responsabilité de préparer le succès d'une élection présidentielle et cette qualification militaire se retrouve à chaque instant dans les bulletins électoraux des États-Unis. « Suivre pendant vingt-quatre heures les mouvemens du sénateur Hanna ou du sénateur Jones (1), — pouvait-on lire, il y a quelques semaines, dans le *Herald* (2), — c'est s'initier au problème le plus complexe qu'on puisse imaginer... Ces deux grands généraux de la campagne de 1900 apportent dans l'organisation de la machine électorale un tel souci de perfection qu'on pourrait croire qu'ils n'ont plus d'autre perspective ici-bas que d'élire des présidens... Chacun de ces deux chefs marque sur sa carte la répartition du travail en réservant les grosses responsabilités à ses collaborateurs immédiats. Ceux-ci ont à leur tour sous leur juridiction directe vingt ou trente, au besoin cent agens chargés de surveiller les détails et d'assigner leurs tâches à des centaines de subalternes, qui attendent d'eux leur consigne. La campagne une fois engagée, les agens placés au bas de l'échelle font leurs rapports à leurs supérieurs comme dans l'armée le lieutenant fait son rapport au capitaine. Le capitaine en agit de même à l'égard de son major, le major vis-à-vis de son colonel, le colonel de son général. Quand la situation devient menaçante, les généraux, (Hanna ou Jones suivant le cas,) dûment avertis, avisent aux moyens d'écarter le péril. »

On voit le rôle capital que jouent pendant toute cette période les présidens des Comités nationaux. Leur importance est telle que leur personnalité va presque de pair, dans les manifesta-

(1) Le sénateur Jones est président du comité national démocratique.
(2) 5 août 1900.

tions de la presse, avec celle du candidat qu'ils patronnent. J'ai sous les yeux un numéro du *World* pris au hasard dans une collection d'articles semblables, où il est rendu compte « de la première journée de campagne » de M. Mark Hanna. Les « reporters » chargés de suivre l'honorable sénateur dans ses déplacemens nous font assister heure par heure aux moindres détails de son existence. « A 7 heures, Mr Mark Hanna quitte son cottage d'Elberon ; — à 8 h. 15, il rencontre Mr B... au bateau de Sandy Hook et voyage avec lui jusqu'à New-York ; — à 9 h. 30, il débarque à Rector Street et se rend en voiture n° 1 Madison Avenue ; — à 10 h. 15, il entre au quartier général républicain où une quarantaine de personnes attendent ses instructions, avec 6 messagers et 8 reporters, il y est acclamé ; — à midi, il confère avec MM. K..., B..., S..., M... et G... — De midi à 1 heure, on prend de lui cinq photographies instantanées, il signe de nombreux papiers et expédie quantité de gens qui sont venus offrir leurs services ; — de 1 heure à 2 h. 30, il se rend à l'hôtel de la 5e Avenue, y déjeune avec MM. M... et S..., cause politique avec le barbier qui le rase et revient au quartier général ; — 2 h. 30, entretiens avec les reporters ; — 3 h. 30, revenu à la station de Rector Street avec Mr B... et reparti pour Elberon. » Deux colonnes de petit texte font suite à cet en-tête, qui est accompagné de cinq photographies du *National Chairman.*

Le lecteur nous pardonnera de multiplier ces citations. Elles font mieux comprendre que des explications théoriques ces mœurs électorales d'une physionomie si particulière.

Le lieu et la date de la réunion d'une Convention une fois arrêtés, il reste à en préparer l'organisation matérielle. Une immense salle, dont notre palais du Trocadéro peut donner à peu près l'idée, terminée par une estrade de proportions colossales, est aménagée à l'avance, parfois construite en entier pour la circonstance. Une semaine au moins avant la date officielle de l'inauguration, les chefs du parti sont déjà à leur poste de combat. Des réunions préliminaires, dont les profanes sont exclus, ont lieu dans quelque chambre d'hôtel et c'est là que se prennent en réalité les décisions que les initiés vont s'efforcer de faire prévaloir en séance générale.

Le jour de l'inauguration arrivé, des trains spéciaux, décorés de drapeaux et de cartouches représentant les grandes figures du parti, déversent d'heure en heure le flot des curieux. Les hôtels

sont pris d'assaut, car les premiers occupans seuls y trouveront place. Les manifestations en faveur des candidats ont déjà commencé. Partout, suspendus d'une rue à l'autre, leurs portraits sont signalés à l'enthousiasme des foules. Des processions gigantesques pendant le jour, des retraites aux flambeaux pendant la nuit se succèdent en leur honneur.

Aucun mode de réclame n'est dédaigné. En 1896, à Saint-Louis, « des hommes-sandwiches » portant sur leur dos et sur leur poitrine deux figures allégoriques montrant d'un côté l'ouvrier sous le régime du bill Mac-Kinley, de l'autre le même ouvrier sous le régime des tarifs démocratiques, le premier gras, élégant, heureux, le second hâve, déguenillé, misérable, circulaient sur le passage des délégations, les conviant sous cette forme suggestive à voter pour l'apôtre du protectionnisme. On sait, d'autre part, que la ressemblance, plus ou moins problématique, de M. Mac-Kinley avec Napoléon Ier a été un des grands moyens de propagande imaginés en 1896 par les promoteurs de sa candidature. Il est douteux qu'au temps de son omnipotence, le fondateur de la dynastie impériale ait été plus souvent représenté sous la redingote grise et le chapeau légendaires avec lesquels il est entré dans l'histoire que ne l'a été aux États-Unis pendant toute cette période le candidat du parti républicain.

Nous n'avons assisté jusqu'ici qu'aux manifestations de la rue et nous n'avons vu encore que le décor extérieur de la Convention. Nous allons pénétrer maintenant dans la salle des séances avec les quinze mille spectateurs qui vont s'y entasser pendant les cinq ou six jours, souvent plus, que dureront ces assises politiques.

Les plus ardens en ont franchi les portes dès l'aube et n'en sortiront que le soir si, comme c'est souvent le cas, deux réunions successives ont eu lieu dans la même journée. Quelques-uns auront payé 30 ou 40 dollars le droit d'entrevoir dans un lointain poudreux les illustrations du parti et de prendre part aux démonstrations tapageuses qui souligneront leurs discours. De ces discours les privilégiés placés à proximité de l'estrade officielle auront pu seuls entendre les passages essentiels; les autres applaudiront ou siffleront de confiance. Quels que soient en effet les poumons de l'orateur, il est de toute impossibilité que sa voix puisse remplir une enceinte d'aussi vastes dimensions.

Les délégations des quarante-cinq États, bannières et musique en tête, ont fait successivement leur entrée au milieu des vivats

de l'assistance. Le tumulte s'est à peu près calmé. Le président du Comité national déclare la séance ouverte. Elle débute invariablement par une prière, sorte d'invocation appropriée aux circonstances et qui sera répétée chaque jour, sous une forme différente, par un des pasteurs assistant à la séance (1). Je reproduirai ci-après, à titre documentaire, celle qui a été récitée à Saint-Louis, lors de l'ouverture de la Convention républicaine de 1896, et qui peut être considérée comme un modèle du genre :

« Dieu tout-puissant, les cœurs de tes enfans sont pénétrés de gratitude pour les bénédictions de toute sorte que tu as répandues sur notre pays depuis l'aurore de notre indépendance jusqu'à ce jour. Nous te remercions pour la sagesse et le courage qui ont rendu nos pères capables d'élever si haut l'édifice de notre fortune nationale, pour nous avoir sauvés de tous les dangers du dedans et du dehors, pour nos progrès sans précédens dans les temps de prospérité et de paix.

« O Dieu de nos pères, continue à guider et à soutenir tes enfans! Dans nos doutes, dans nos craintes et dans nos détresses, nous poussons vers toi un cri d'appel. Accorde-nous la sagesse nécessaire pour découvrir au milieu des problèmes et des perplexités de l'heure présente la voie de l'honneur et du salut. Aide-nous à chercher la solution des questions vitales qui se posent devant nous avec l'esprit de prudence, de patience et de tolérance qu'elles exigent, avec un patriotisme supérieur à toute mesquine condition d'intérêt. Rappelle-nous que l'honnêteté n'est pas seulement la meilleure, mais la seule politique digne d'être observée. Que nos cœurs soient remplis de respect et de sympathie pour les multitudes qui peinent et qui souffrent, succombant sous des fardeaux trop lourds pour elles et qu'il est de notre devoir d'alléger. Enseigne-nous comment nous pouvons diminuer leurs charges sans violer les droits de personne.

« Sur cette grande Convention, maintenant assemblée en ta présence, répands tes bénédictions. Puissent ceux qui vont y prendre part ne s'inspirer que du patriotisme le plus élevé, ne recherchant pour eux, ni pour leurs amis politiques, aucun avantage privé (*seeking no private or sectional advantage*) et n'envisageant que le bien de la nation, de façon qu'uni et prospère notre grand

(1) Les bénédictions du clergé figurent, aux États-Unis, au programme de toute Assemblée politique, sans en excepter les Conventions populistes qui renferment les élémens les plus avancés.

pays puisse, en tout ce qui est vrai et bon, servir de modèle aux autres peuples. Et c'est à toi, notre Dieu, qu'à tout jamais nous en rapporterons l'honneur et la gloire. Amen ! »

Après s'être ainsi mise en règle avec le ciel, la Convention procède à la nomination d'un président provisoire (*temporary chairman*) désigné par acclamation et qui le lendemain cédera la place à un président définitif (*permanent chairman*), à moins qu'il ne soit lui-même confirmé dans ses fonctions, lors de l'élection faite par les délégations des États. Chacun d'eux remerciera l'assemblée dans un discours, parfois fort développé, où seront exposés les principes généraux dont l'adoption leur paraît désirable.

Dans l'intervalle sont constituées les Commissions, investies du soin de préparer le travail de la Convention : « la Commission des lettres de créance » (*committee on credentials*), chargée de vérifier les pouvoirs des délégations ou, pour mieux dire, d'éliminer, au gré de la majorité, les délégués douteux ou importuns; la Commission des résolutions, qui s'occupera de rédiger le programme ou, pour employer l'expression consacrée, la « plate-forme » sur laquelle l'assemblée va être consultée ; la « Commission des nominations, » qui fera le triage préalable des candidats présidentiels, etc., etc.

L'élaboration de la plate-forme tient naturellement une place essentielle dans cette besogne préliminaire. Ce n'est d'ordinaire que trois ou quatre jours après l'ouverture des débats qu'elle est discutée en séance publique. Plusieurs rédactions différentes sont le plus souvent soumises à l'assemblée et amendées selon les vues des chefs les plus influens. On sait en quoi consistent ces manifestes électoraux, où se reflètent toujours plus ou moins, suivant le caprice des événemens, les principaux problèmes de l'heure présente. D'un caractère presque exclusivement économique en 1896 (1) en raison de la lutte monétaire engagée entre les États miniers de l'Ouest et les régions industrielles de l'Est, il était à prévoir qu'en 1900 les programmes des partis emprunteraient leur note dominante au conflit hispano-américain et aux annexions qui en ont marqué le dénouement.

(1) Si on élague des deux plates-formes adoptées en 1896 à Saint-Louis et à Chicago les vœux en faveur de l'indépendance de Cuba et quelques revendications secondaires, l'une et l'autre peuvent se résumer en quelques mots : dans le camp républicain, rétablissement des taxes douanières protégeant la production nationale, maintien de l'étalon d'or; — dans le camp démocratique, suppression de ces mêmes taxes, adoption de la frappe illimitée de l'argent.

C'est sur ce terrain tout nouveau en effet que la question a été posée par M. Bryan et le bimétallisme est passé à l'arrière-plan. La politique de conquête inaugurée par le parti au pouvoir contrairement aux traditions émancipatrices des États-Unis a été dénoncée à Kansas-City, aux applaudissemens des démocrates, comme devant dans l'avenir conduire au despotisme et comme aggravant, dans le présent, les charges du pays dans des proportions telles que 65 000 hommes sont devenus nécessaires pour garder les Philippines, alors que 25 000 soldats suffisaient avant 1898 à la sécurité de l'Union.

La thèse opposée, appuyée sur la nécessité de défendre l'honneur du drapeau et sur l'impossibilité d'appeler à l'indépendance des peuplades divisées entre elles et qui n'ont pu faire encore l'apprentissage de la liberté, n'a pas trouvé d'ailleurs moins de faveur dans la Convention républicaine de Philadelphie.

Quoique le programme voté dans ces Assemblées, dont l'opinion est faite d'avance, soit le plus souvent adopté sans contestation sérieuse, l'adhésion cependant n'est pas toujours unanime et il peut arriver qu'une fraction de la minorité, mécontente des résolutions prises par la majorité, se sépare d'elle avec éclat et passe à l'ennemi. Le signal d'une sécession de ce genre a été donné à Saint-Louis en 1896 par le sénateur Teller, qui après avoir vainement essayé de faire accepter par les républicains le principe de la frappe libre de l'argent est sorti de la salle des séances, entraînant après lui une vingtaine de délégués, qui sont allés grossir les rangs des Démocrates.

Au vote de la plate-forme succède la présentation des candidats qui est faite par les « leaders » du parti et qui est l'occasion des plus assourdissantes manifestations, l'intensité du tapage pouvant en pareil cas devenir la pierre de touche de la popularité. Ces candidatures sont du reste souvent d'importance très inégale. Chaque région électorale a son fils favori (*favorite son*) sur le nom duquel se groupe d'abord, par courtoisie, un nombre plus ou moins respectable de suffrages, sans autre objet que d'accorder à un enfant du pays un témoignage de flatteuse déférence. La majorité des deux tiers des votans étant nécessaire pour assurer la validité d'une nomination (cette règle a toutefois varié et les partis sont toujours libres de la modifier), ces manifestations de sympathie individuelle ont toute chance de rester platoniques.

Néanmoins les surprises du scrutin sont fréquentes. Le vieux proverbe italien qui veut que « celui qui entre pape au conclave en sorte cardinal » trouve son application dans les Conventions américaines, et tel candidat dont la place était marquée d'avance à la Maison Blanche s'est vu, dans le conflit des compétitions, préférer un concurrent obscur (*dark horse*), que la modestie de son passé protégeait plus efficacement contre les jalousies qu'éveille une trop grande illustration.

La nomination de M. Mac-Kinley, désigné à Saint-Louis en 1896 au premier tour de scrutin par 661 voix contre 240 données à l'ensemble de ses concurrens, constitue un fait assez rare, justifié toutefois par l'importance exceptionnelle qu'avait prise la question des tarifs, dont il était le champion le plus autorisé. Celle de M. Bryan, choisi en 1896 à Chicago, au cinquième tour, par la majorité démocratique, rentre au contraire dans la catégorie des surprises électorales que nous signalions tout à l'heure. Une physionomie sympathique, une éloquence naturelle servie par une voix dont l'éclat métallique semble avoir exercé sur l'assistance une sorte de magnétisme ont décidé d'une victoire que nul ne prévoyait la veille, pas même peut-être l'heureux vainqueur. Un phénomène analogue s'était produit en 1880. Le général Garfield, qui s'était chargé de soutenir, dans la Convention républicaine, la cause du sénateur Sherman, l'avait fait avec une chaleur si communicative qu'électrisée par son discours la majorité de l'assemblée l'acclama comme son candidat et que son nom sortit finalement le premier du scrutin.

Les deux partis ayant décidé cette année de maintenir les mêmes candidats qu'en 1896 la question s'est trouvée très simplifiée, mais le triomphe ne s'affirme parfois qu'après une lutte de plusieurs jours, qui donne lieu aux plus émouvantes péripéties. Franklin Pierce, qui a occupé la présidence des États-Unis de 1853 à 1857, n'avait été nommé par la Convention démocratique de 1852 qu'après trente-six votes successifs. Il en avait fallu cinquante-trois pour décider de la nomination de son concurrent républicain.

L'élection du candidat présidentiel est suivie immédiatement de celle du candidat à la vice-présidence, qui s'effectue dans des conditions identiques. Quoique cette seconde élection soit loin d'avoir l'importance de la première, puisque le vice-président n'est appelé à l'exercice effectif du pouvoir qu'en cas de décès du

président et qu'en temps normal ses fonctions sont limitées à la présidence du Sénat, elle est souvent l'occasion des mêmes contestations.

La proclamation des élus une fois faite, il reste à assurer le fonctionnement régulier du parti par la nomination des membres du Comité national, chargé pendant quatre ans, comme nous l'avons dit, de veiller à tous les détails de son organisation. Le Comité national renaît ainsi de ses cendres à chaque Convention et sa résurrection périodique est un gage de la permanence et de la continuité des vues qu'il représente.

Le rôle de la Convention nationale est terminé. La plate-forme qu'elle a votée doit maintenant recevoir la sanction du candidat sur lequel se sont portés ses suffrages et à qui elle sera présentée dans un délai plus ou moins long par une délégation spéciale. Il semble que ce soit là une simple formalité, l'élu du parti ayant dû être consulté sur la rédaction qu'il aura à contresigner. Cette ratification a néanmoins sa raison d'être, car les candidats présidentiels ne font pas nécessairement partie des Conventions qui les nomment et n'en suivent souvent les débats qu'à distance. En 1896 M. Mac-Kinley, par exemple, se trouvait dans l'État d'Ohio au moment où son nom était acclamé dans le Missouri et quoiqu'il eût adhéré aux principes du monométallisme, ses vues sur la matière étaient encore incomplètement connues.

La présentation de la plate-forme fournit d'ailleurs au principal intéressé, qui a déjà pu se faire une idée de l'accueil qu'a reçu dans le pays le manifeste politique dont il va endosser la responsabilité, l'occasion d'insister, dans un discours de circonstance, sur les points de ce programme qui peuvent lui rallier le plus de suffrages, ou d'atténuer au contraire les déclarations qui pourraient lui aliéner certaines classes d'électeurs. C'est ainsi qu'en ratifiant cette année à Indianopolis les résolutions votées quelques semaines auparavant à Kansas-City, M. Bryan s'est efforcé d'en accentuer le caractère anti-impérialiste, en gardant sur la question monétaire un silence significatif.

En esquissant la physionomie des Conventions nationales nous n'avons mentionné que les deux grandes assemblées où se décide d'ordinaire le sort des candidats présidentiels. Il est bon d'ajouter que le nombre n'en est pas forcément limité à deux. Au cours de la campagne électorale de 1896 une troisième Convention convoquée par les populistes s'est tenue à Saint-Louis peu de temps

après celle de Chicago, dont elle a fini par accepter le programme et le candidat. Une quatrième, organisée par la fraction du parti démocratique restée fidèle à la doctrine de l'étalon d'or, s'est réunie en septembre à Indianopolis. Elle a choisi pour son candidat le sénateur John Palmer de l'Illinois, sans s'abuser sur ses chances de succès et uniquement pour permettre aux démocrates anti-argentistes de se compter sur un nom qui ne fût celui ni d'un républicain ni d'un partisan de la frappe libre. Une assemblée populiste s'est également tenue pendant la campagne de 1900, mais cette fois à Sioux Falls dans le South Dakota. Toutes ces conventions se sont invariablement intitulées « Conventions nationales. »

CE QUE COUTE UNE CAMPAGNE PRÉSIDENTIELLE. — ORGANISATION FINANCIÈRE DES PARTIS

Les candidats présidentiels se trouvant définitivement désignés aux suffrages de leurs futurs électeurs par les Conventions de chaque parti, il semblerait qu'il n'y a plus qu'à attendre l'époque du scrutin officiel et qu'une période d'accalmie va s'ouvrir. Mais trois grands mois séparent encore cette première consultation électorale des élections de novembre et dans l'intervalle l'orientation politique des esprits est susceptible de reviremens. Pour entretenir l'ardeur de leurs adhérens ou pour en augmenter le chiffre, les partis vont redoubler d'activité et de sacrifices, multipliant sur tous les points du territoire, à mesure qu'approche le vote suprême, les manifestations destinées à préparer le succès final.

Chaque jour l'éloge du candidat présidentiel reparaîtra sous une forme nouvelle dans tous les journaux acquis à sa cause; les mêmes feuilles lui consacreront parfois jusqu'à cinq et six articles dans un seul numéro. Une pluie de brochures s'abattra sur les régions dont l'adhésion est douteuse. Des principaux discours prononcés pendant les dernières sessions parlementaires et qu'on suppose de nature à exercer une salutaire influence seront réédités à des millions d'exemplaires (ne pas perdre de vue que les États-Unis comptent près de seize millions d'électeurs) et distribués avec une incroyable prodigalité. Les meilleurs orateurs du parti se transporteront d'État en État, de ville en ville, sortes de mis-

sionnaires politiques chargés de prêcher l'évangile démocratique ou républicain, pendant que des courtiers électoraux de moindre envergure parcourent les campagnes, secondant l'action des grands chefs.

Le principal intéressé ne reste point inactif. Il a pu arriver parfois, surtout dans la période la plus rapprochée de la fondation de la République, alors que les États de l'Union étaient beaucoup moins nombreux et embrassaient de moindres espaces, qu'un candidat, fort des services rendus au pays, ait pu sans inconvénient abandonner à ses partisans le soin de combattre pour son élection, mais aujourd'hui une candidature présidentielle qui conserverait ce caractère contemplatif risquerait de courir à un échec. Il est de règle que celui qui aspire à l'honneur de gouverner les États-Unis paie de sa personne dans la bataille électorale et, comme un général d'armée, se porte de préférence sur les points où sa présence est jugée le plus nécessaire.

On évalue à plusieurs centaines les discours prononcés par M. Benjamin Harrison pendant les derniers mois qui ont précédé son élection et, au dire des journaux américains, M. Bryan n'aurait pas pris moins de dix-neuf fois la parole dans le trajet de vingt-quatre heures qu'il a effectué de Chicago à New-York quelques jours après que sa candidature avait été proclamée dans la Convention de juillet 1896. Nombre de ces harangues, débitées du haut de la plate-forme du *palace car* qui transporte le candidat, sont naturellement fort courtes. Bien souvent l'orateur se borne à quelques phrases de remerciement ou d'encouragement adressées à ses auditeurs. Ceux-ci semblent tenir à le voir plus encore qu'à l'entendre et, s'ils peuvent être admis à lui serrer la main, ses chances de succès sont singulièrement accrues. De tout temps, dans l'ancien monde comme dans le nouveau, la poignée de main a joué un rôle important dans les élections. Il y a dix-neuf siècles Salluste citait déjà l'exemple d'un candidat à la préture, qui avait compromis irrémédiablement sa nomination par le manque de conviction avec lequel il accueillait les mains qui se tendaient vers lui. Mais nulle part ce mode de propagande n'a été aussi généralisé qu'en Amérique. Il n'est pas rare d'y voir, pendant l'arrêt d'un train, plusieurs milliers d'inconnus défilant hâtivement devant la portière d'un wagon pour échanger un vigoureux *hands shake* avec le futur Président ou même avec le Président en exercice.

Une campagne électorale, du genre de celle que nous venons de décrire, entraîne naturellement un grand gaspillage de capitaux. La *Fortnightly Review* dans un article spécialement consacré à l'élection de 1896, évaluait, il y a quatre ans, à trois millions de livres sterling (75 millions de francs) les frais généraux qu'avaient eu à supporter les deux partis rivaux. Quelque excessif que ce chiffre puisse paraître, il est néanmoins très inférieur à ceux qui sont fréquemment donnés par les journaux américains. Le *Herald* par exemple estimait récemment (1) à vingt-cinq millions de dollars les dépenses de la double campagne actuellement poursuivie pour le compte de MM. Mac-Kinley et Bryan. La feuille new-yorkaise entrait à ce propos dans de curieux détails, qui rendent admissible l'énormité de ces évaluations.

Le principal élément de dépenses, en temps d'élection, provient de l'extraordinaire multiplicité des réunions publiques dans un territoire aussi vaste que les États-Unis et de la nécessité de faire face simultanément aux exigences oratoires qu'elle comporte. C'est ainsi que pour la campagne actuelle le Comité national républicain a dû enrôler, à lui seul, 5500 *speakers*. Or chacun d'eux coûte en moyenne 110 dollars par semaine en y comprenant le salaire de certains agens spéciaux de propagande (*spellbinders*) qui les accompagnent dans leurs tournées, plus 8 dollars par jour de frais divers (frais d'hôtel et autres). Ajoutons que ceux d'entre eux qui figurent en vedette sur l'affiche électorale reçoivent des honoraires beaucoup plus élevés, en rapport avec leur importance.

Il ne s'agit, dans cette première estimation, que des orateurs directement recrutés par le comité national et destinés à prendre la parole dans les grands centres. Mais chaque État a, comme nous l'avons vu, son comité particulier (*state committee*) qui a également à sa solde d'autres « speakers » chargés d'entretenir l'enthousiasme dans les moindres bourgs qui relèvent de sa juridiction. Des calculs approximatifs permettent de croire que le nombre de ces derniers est dix fois supérieur à celui qui a été indiqué plus haut, soit un total de 55000 « speakers » enrégimentés sous le drapeau républicain. Ce chiffre doit être doublé si l'on admet que les démocrates déploient la même activité électorale. La mobilisation et l'entretien de cette armée oratoire

(1) 5 août 1900.

représenteraient 11 millions de dollars, rien que pour les trois derniers mois qui précèdent la désignation des électeurs présidentiels.

L'impression et la distribution, qui est incessante, des brochures de toute sorte dont il a été question plus haut pendant toute la période électorale, figurent également dans l'addition pour une somme considérable. Le nombre des documens expédiés dont le total était déjà évalué à plus de 16 millions lors de l'élection de Garfield (1881), — la première pour laquelle ce mode de propagande soit devenu un facteur essentiel du succès, — s'est sensiblement augmenté à chaque campagne nouvelle et on n'est pas éloigné de croire que cette année ces publications diverses atteindront 100 millions d'exemplaires pour chacun des deux partis. Ajoutons à cette nomenclature 10 millions de boutons à l'effigie ou aux initiales des candidats, des centaine de milliers de drapeaux et d'emblèmes de tous les genres et de tous les formats, de cartes géographiques indiquant l'extension territoriale acquise par les États-Unis sous la dernière présidence, etc., etc.

La présente campagne sera marquée, d'ailleurs, par des innovations qui viendront encore grossir le bilan ordinaire des dépenses. Le parti républicain a décidé, par exemple, de faire une abondante répartition de phonographes, qui se chargeront, partout où cette méthode sera jugée opportune, de faire entendre, sous une forme vivante, les conseils politiques que réclame la situation. A cet effet, des discours inédits ont été récités devant les appareils enregistreurs par un certain nombre de membres du Parlement (1), dont les « speeches » pourront être ainsi indéfiniment reproduits pour l'édification des populations rurales, à qui ils sont plus particulièrement destinés.

Les démocrates comptent prendre leur revanche en appelant à leur aide les exhibitions stéréoptiques. De véritables représentations en plein vent, organisées au moyen de projections électriques et tendant à la glorification de leur parti, doivent avoir lieu sur les points spécialement menacés par la propagande républicaine.

On comprend que des campagnes électorales exécutées d'après des plans aussi gigantesques exigent un apport de fonds dont les

(1) M. Bryan a, de son côté, été prié de répéter, dans les mêmes conditions, la péroraison du discours qu'il avait prononcé en acceptant la candidature démocratique.

élections anglaises elles-mêmes, pourtant si dispendieuses, ne peuvent donner aucune idée. Les chiffres que nous avons cités plus haut deviennent par suite moins invraisemblables.

Le grand mal vient surtout de l'absence de contrôle dans l'emploi des ressources mises à la disposition des comités et de leurs ressortissans, car elle autorise toutes les suppositions. Des milliers d'intermédiaires, recrutés souvent à l'aventure, et dont nul ne peut surveiller la gestion, voient pendant plusieurs mois couler entre leurs doigts un Pactole, dont la source semble intarissable, sans autre consigne que de le répandre à leur tour pour le plus grand bien du parti. On devine ce que peut être une comptabilité établie sur ces principes (1).

L'Amérique n'est pas le seul pays où les consciences sont insuffisamment cuirassées contre les tentatives de ce genre, mais c'est celui où ces séductions peuvent se multiplier le plus librement. Les scandales de Tammany, pour se borner à cet exemple, ont montré dans le passé l'extension qu'avait pu prendre, un moment à New-York, le trafic des bulletins de vote. On risquerait néanmoins de s'éloigner tout autant de la vérité en généralisant ces accusations qu'en se refusant à admettre qu'elles soient partiellement justifiées. Ces campagnes électorales laissent surtout, — qu'on nous passe le mot, — l'impression d'un effroyable « coulage, » et il est douteux que les comités en aient, comme on dit vulgairement, pour leur argent. Les deux partis employant d'ailleurs les mêmes procédés, il est vraisemblable que les effets en sont le plus souvent neutralisés et qu'ils n'influent pas sensiblement sur les résultats du scrutin.

D'où sortent les fonds nécessaires à ces ruineuses campagnes?

(1) Les journaux américains, qui sont les premiers à dénoncer ces fâcheuses pratiques, se contentent de signaler le mal sans paraître croire à la possibilité d'y remédier.

« ... Il y a dans chaque district des États-Unis, disait à ce propos le *World*, le 8 août dernier, au moins deux comités de campagne (*campaign Committees*) recevant de comités supérieurs des sommes d'argent pour les besoins électoraux. Ces sommes s'élèvent dans les années ordinaires à des centaines de milliers de dollars, à de nombreux millions dans les années présidentielles. Or ceux qui les perçoivent et les distribuent n'ont de comptes à rendre à personne. Jamais ils n'ont à produire un reçu, une note, une pièce justificative quelconque. Ceux qui donnent l'argent ne savent pas et ne désirent pas savoir l'usage qui en est fait. Tout ce qu'ils demandent c'est le « résultat, » c'est que l'élection soit enlevée.

« ... Il n'y a pas le plus léger doute, poursuit le *World*, qu'une large part de ces sommes mystérieuses soit affectée directement ou indirectement à des tentatives de corruption, sous forme d'achat ou de sophistication de votes. Toute une horde de politiciens parasites trouve moyen d'en vivre. »

Les États s'imposent à cet égard de lourds sacrifices. Ils y sont largement aidés par les contributions des gens en place que la défaite de leur parti rendrait à la vie privée ou, dans le camp opposé, par ceux qui aspirent à leur succéder. De véritables taxes étaient autrefois *régulièrement* prélevées à cet effet sur les fonctionnaires dont l'existence officielle dépendait de l'issue de la campagne. En février 1870, une loi spéciale a été votée en vue de mettre fin à ces emprunts forcés. Elle est restée à peu près lettre morte. Lors de la création du service civil (1) l'administration fédérale l'a complétée par des règlemens dont la stricte précision ne semblerait devoir laisser place à aucune échappatoire. Le *civil service act* du 16 janvier 1883 renferme, en effet, un paragraphe ainsi conçu : « Les sénateurs, les députés, les délégués des territoires au Congrès, les délégués électoraux, les officiers ou employés des deux Chambres, les officiers relevant du pouvoir exécutif, judiciaire, militaire ou naval, les clercs ou employés des départemens ministériels ou de tout bureau rattaché au service exécutif, judiciaire, militaire ou naval des États-Unis, ne pourront ni directement, ni indirectement solliciter ou recevoir aucune souscription ou contribution pour un objet de propagande politique quelconque d'un fonctionnaire, clerc ou employé d'un département ministériel ou d'un bureau s'y rattachant ni d'aucune personne recevant un salaire provenant des fonds du Trésor des États-Unis. »

Les fonctionnaires fédéraux ont d'autre part été invités par l'administration centrale à signaler les tentatives de pression qui pourraient être exercées contre eux. Toutes les précautions semblent donc prises pour empêcher de tourner une loi dont la violation expose d'ailleurs les délinquans à une amende de 5 000 dollars et d'un emprisonnement qui peut aller jusqu'à trois ans. Ces prescriptions se heurtent malheureusement à des coutumes invétérées, contre lesquelles il est plus facile de légiférer que de sévir. Les renseignemens suivans que donnait récemment le *New York Herald* (2) ne permettent guère en tous cas de croire sur ce point à l'efficacité des circulaires administratives.

(1) Le service civil, institué en 1883, a eu pour objet d'obvier aux inconvéniens résultant du remaniement complet du personnel administratif à chaque changement de présidence. Sans conférer précisément l'inamovibilité à ceux qui en font partie, il les garantit contre des destitutions arbitraires. Son action protectrice s'étend à près de 75 000 fonctionnaires.

(2) Numéro du 23 juillet 1900.

« Le fonds de campagne de Tammany, lisons-nous dans la feuille américaine, ne sera pas cette année inférieur à 2 500 000 dollars. Voici quelles sont les estimations préliminaires :

« Prélèvemens sur les fonctionnaires : 1 million de dollars; prélèvemens sur les intérêts protégés : 1 million de dollars ; contributions diverses : 500 000 dollars.

« Ces chiffres, ajoutait le *Herald*, sont regardés comme modérés par ceux qui sont familiarisés avec les sources de revenus dont dispose Tammany. La ville de New-York dépense annuellement de 70 à 80 millions de dollars pour les traitemens et salaires de ses employés. Le taux ordinaire de la contribution est de 5 pour 100. Le personnel de la Cité affecté à un travail manuel et les instituteurs en sont pratiquement exempts, mais les autres fonctionnaires de tout ordre relevant de la juridiction de Tammany figurent au budget pour 20 millions de dollars.

« Quoique ces prélèvemens soient faits en violation de la loi du service civil, tout le monde sait qu'ils s'effectuent partout où il y a une élection. Dans quelques cas, les collecteurs se heurtent à des refus. Mais les fonctionnaires récalcitrans savent que, l'élection une fois faite, ils auront à chercher une autre position. La coutume est de payer et de se taire.

« Parmi les « intérêts protégés » sur lesquels on compte pour le second million figurent les cafés louches, les « music-halls, » les maisons de jeu, les monts-de-piété d'une certaine catégorie et autres établissemens analogues à qui il est permis de violer la loi par faveur spéciale de la police. Les contributions qui peuvent être obtenues de ce côté n'ont guère de limite que la capacité financière des protégés.

« Le dernier demi-million peut provenir de dons volontaires, de contributions fournies par les candidats, de versemens faits par des corporations ou des maisons de commerce, qui ont toute raison de désirer rester en de bons termes avec l'administration au pouvoir. Le montant en est également variable et susceptible de s'accroître considérablement sous une pression énergique. »

Ne pas perdre de vue que ces estimations qui ne visent que les souscriptions démocratiques s'appliquent uniquement à l'État de New-York (1), le plus important, il est vrai, par le nombre

(1) D'après les déclarations ultérieures (26 août 1900) faites par le Président du Comité national républicain, la part contributive de la Ville de Philadelphie a été

des votans et celui où la machine électorale est montée avec le plus de perfection, mais qui, par le chiffre de sa population, ne représente en somme que la onzième partie de l'Union. Il nous semble toutefois que, dans ces évaluations, on a fait une place trop restreinte aux contributions privées. Il se trouve toujours aux États-Unis, en temps d'élection, de richissimes capitalistes disposés à aider de leurs millions une candidature qui se réclame de leur appui et pour jouer, ne fût-ce qu'en syndicat, le rôle de Warwicks présidentiels. L'Amérique n'est pas seulement le pays des grosses fortunes, c'est celui des larges donations et la générosité des donateurs s'étend même à la politique.

Le clergé, dont l'ingérence dans les questions électorales s'accorde mal avec nos idées, jouit au contraire à cet égard, aux États-Unis, d'une complète indépendance d'action, qui s'explique d'ailleurs tout naturellement par le fait que ne tenant pas son existence légale du Gouvernement il est libre de toute attache administrative. Quoique son intervention s'exerce plus généralement d'une façon occulte et officieuse, il lui est loisible, à l'occasion, de faire de la chaire une tribune, sans que les partis paraissent s'en offusquer, pour recommander aux fidèles la cause qui a ses préférences.

On trouvera ci-après un exemple de ces prédications politiques, noté pendant la campagne présidentielle de 1896. Il s'agit d'un sermon prononcé dans une église baptiste de New-York contre la candidature de M. Bryan. Nous nous bornerons à en traduire la conclusion (1) :

« La chaire chrétienne ne peut rester plus longtemps silencieuse quand d'aussi graves questions morales sont en jeu... Personnellement, les deux candidats sont également honorables. Mais l'un est jeune et inexpérimenté, l'autre est dans la force de l'âge, de l'expérience et de la sagesse et a déjà fait ses preuves... Je suis ici pour mettre le patriotisme chrétien en garde contre les doctrines de Chicago, qui encouragent l'esprit d'anarchie et mettent en péril l'unité sur laquelle est fondée la grandeur de la République américaine... Quelles qu'aient pu être dans le passé vos affiliations de parti vous voterez tous contre des principes aussi néfastes. »

évaluée à six cent mille dollars (trois millions de francs) pour l'appui à donner à la candidature du parti.

(1) Le texte intégral de ce sermon a été donné le 20 juillet 1896 par le *New-York Herald*.

PÉRIODE OFFICIELLE DE L'ÉLECTION PRÉSIDENTIELLE

Nous allons entrer, enfin, dans la période officielle de l'élection, celle qui a pour point de départ la nomination des délégués chargés de choisir le président parmi les candidats déjà acceptés par les conventions. Ici encore aucune uniformité dans la manière de voter. Les États restent libres, de par la Constitution, de suivre à cet égard les traditions locales. L'élection doit toutefois être faite à la même date dans toute l'étendue des États-Unis.

L'Utah et le Wyoming accordent aux femmes le droit de suffrage. Le Connecticut le refuse aux illettrés ou plus exactement « à ceux qui sont hors d'état de lire la Constitution. » Même cause d'exclusion dans le Mississipi et dans la Caroline du Sud, où l'électeur doit prouver tout au moins « qu'il peut la comprendre, » dans le Massachussets et dans le Maine, où il doit de plus être capable de signer son nom. La Géorgie écarte du scrutin ceux qui depuis un certain nombre d'années n'ont point payé leurs taxes municipales.

Le plus souvent chaque district nomme séparément un délégué, qui choisira en son nom, sur une liste dressée à l'avance, les électeurs appelés à nommer le futur président, mais dans plusieurs États cette désignation appartient aux législatures (1). C'est au commencement de novembre (2) qu'a lieu, comme nous l'avons dit, cette opération électorale. Ce n'est toutefois que deux mois plus tard (le deuxième lundi de janvier) que les 447 électeurs présidentiels dont les noms sortiront de ce scrutin seront convoqués dans la capitale de leurs États respectifs pour y faire usage de leur droit de vote. Aux termes de la Constitution les bulletins où sont exprimés leurs suffrages doivent être « signés, certifiés et transmis scellés au siège du gouvernement fédéral à l'adresse du président du Sénat. »

Un autre mois se passera encore avant le dépouillement officiel du scrutin, qui se fera à Washington le second mercredi de

(1) Chacun des quarante-cinq États a, comme on sait, son Sénat et sa Chambre des représentans dont les pouvoirs législatifs s'exercent dans les limites de son territoire.

(2) Aux termes de la loi, l'élection doit être faite « le premier mardi qui suit le premier lundi de novembre. »

février en présence des deux Chambres. Le résultat en est d'ailleurs connu d'avance, les délégués étant moralement tenus de voter pour le candidat qui leur a été préalablement désigné par la convention de leur parti, qu'il ait ou non leurs préférences. Quoique cette règle ne soit écrite dans aucun code, elle est absolument impérative et il n'y a pas d'exemple qu'il y ait été dérogé (1).

Si la majorité obtenue par l'un des candidats dépasse la moitié des votans (elle doit être actuellement de 224 voix au minimum, le total des électeurs présidentiels étant de 447) l'élection est acquise et immédiatement proclamée. Si ce minimum n'était pas atteint, nous entrerions dans une nouvelle phase électorale et la Chambre des représentans serait appelée, séance tenante, à choisir le futur président parmi les trois candidats qui auraient réuni le plus de suffrages. Toutefois les votes ne seraient plus alors comptés individuellement mais par États, chaque État ne disposant plus que d'une voix, le Wyoming (100 000 habitans), pour nous en tenir à un des exemples déjà cités, étant investi du même pouvoir électoral que l'État de New-York (7 100 000 habitans).

Pour ce dernier mode de votation, la majorité absolue (soit aujourd'hui 23 voix pour 45 États), est également nécessaire. La Constitution a prévu le cas où cette majorité serait vainement poursuivie et décidé que, si la Chambre n'était arrivée à aucune solution avant le 4 mars, le « vice-président sortant » deviendrait de droit président des États-Unis.

La nomination du vice-président par les délégués électoraux est soumise aux mêmes règles constitutionnelles que celle du président. Elle doit, comme elle, s'appuyer sur une majorité dépassant la moitié des suffrages, à défaut de laquelle le Sénat est investi *ipso facto* du droit de choisir le futur vice-président parmi les deux candidats ayant obtenu le plus de voix.

Quelque minutieuses que puissent être ces règles dont la précision semble s'appliquer à toutes les éventualités, elles se sont cependant trouvées insuffisantes en 1876 et une procédure exceptionnelle a dû leur être substituée alors pour trancher le nœud gordien de l'élection présidentielle la plus embrouillée et la plus contestée qui fut jamais. L'Union fédérale ne comprenant alors

(1) L'ex-Président Benjamin Harrison, dans une publication récente, *This Country of Ours*, est allé jusqu'à déclarer que le délégué qui voterait pour un autre candidat que celui choisi par la Convention « serait un objet d'exécration et dans une période d'excitation électorale risquerait d'être lynché. »

que 38 États et le total des délégués électoraux ne dépassant pas 369, la majorité requise pour la validité de l'élection était par conséquent de 185 voix. Le candidat démocratique, M. Tilden, avait réuni 184 suffrages représentant les votes de 17 États; le candidat républicain, M. Hayes, n'en comptait que 163 représentant un même chiffre d'États, mais pourvus d'une population moindre et disposant par suite d'un moins grand nombre de délégués. Quatre autres États, où la lutte avait été particulièrement ardente et où les partis s'accusaient réciproquement d'irrégularités de toutes sortes, la Caroline du Sud, la Floride, la Louisiane et l'Orégon avaient nommé une double liste de délégués électoraux, se réclamant avec une égale énergie de pouvoirs également douteux. La même divergence existait dans le Congrès, divisé, comme c'est assez fréquemment le cas aux États-Unis, en deux majorités rivales, le Sénat étant acquis aux républicains, la Chambre des représentans aux démocrates.

Le sort de l'élection présidentielle reposait en somme sur la vérification des pouvoirs des délégations contestées. D'un commun accord, les Chambres décidèrent d'en remettre le soin à une commission composée de 5 sénateurs, de 5 députés et de 5 membres de la Cour suprême, dont 4 seraient désignés par le Congrès et le cinquième par ses collègues. Chaque parti ayant nommé des commissaires inféodés à ses idées politiques, la commission se trouva comprendre dans le principe 7 républicains et 7 démocrates. Les 4 membres de la Cour suprême firent choix pour le quinzième siège d'un juge appartenant à l'opinion républicaine et c'est elle qui triompha finalement dans ce curieux procès. Le tribunal s'étant prononcé par 8 voix contre 7 en faveur des délégations républicaines envoyées par les États douteux, ces 4 États apportèrent à M. Hayes un appoint de 22 suffrages, qui joints aux 163 dont il disposait déjà, formèrent un total de 185 voix représentant exactement le minimum indispensable à son élection. Il fut en conséquence proclamé président.

Malgré les protestations des délégués évincés, les démocrates s'inclinèrent devant ce verdict, accepté avec une patriotique résignation par le candidat dont il ruinait les espérances et qui, dans un autre pays, eût peut-être été accueilli avec moins de philosophie. Cette soumission au fait accompli, cette sorte de désarmement au lendemain de la bataille est presque toujours de règle aux États-Unis. Elle est d'autant plus digne d'être notée que la

guerre électorale y est plus acharnée et que les coups échangés au cours d'une lutte aussi prolongée laissent de cruelles meurtrissures.

D'autre part l'esprit de discipline fait généralement taire toutes les dissidences qui dans un même camp politique pourraient compromettre la victoire du drapeau, et il n'est pas rare de voir un candidat présidentiel écarté par une convention faire campagne pour le concurrent qui lui a été préféré. Tel a été en 1896 le cas de M. Reed, président de la Chambre des représentans, compétiteur de M. Mac-Kinley dans la Convention de Saint-Louis, et qui, au lendemain de sa défaite, a mis au service de son heureux rival son talent de parole et sa grande respectabilité. Un autre exemple de cette abdication et de ce sacrifice de toute susceptibilité personnelle au profit d'un programme commun a été donné à la même époque par l'ex-président Benjamin Harrison, dont le nom, avait été tout d'abord mis en avant pour une nouvelle présidence et qui, après avoir décliné les propositions qui lui étaient faites, s'est enrôlé sous la bannière du candidat choisi par son parti et a plaidé éloquemment sa cause dans les réunions publiques.

Nous touchons au terme de cette odyssée électorale. Le résultat définitif du scrutin a été enfin proclamé par le président du Sénat. Le futur président des États-Unis néanmoins n'est pas encore admis à l'exercice du pouvoir et un nouveau délai de deux mois va s'écouler avant son entrée en fonctions. Ce n'est que le 4 mars en effet, comme on sait, qu'il franchira le seuil de la Maison Blanche.

Pour le parti vainqueur, l'heure est enfin venue de jouir de sa victoire. En attendant qu'il puisse en recueillir des fruits plus substantiels, nous allons le voir, le jour de l'inauguration de la nouvelle présidence, officiellement associé au triomphe de son candidat. A ce point de vue la cérémonie du 4 mars, qui n'a d'analogue dans aucun autre pays, est particulièrement instructive. Elle comprend deux parties distinctes, d'un caractère tout différent : la prestation du serment qui a lieu sur les marches du Capitole et la « parade » (c'est le nom consacré) qui la suit presque aussitôt et qui a pour théâtre la principale avenue de Washington.

La première met littéralement face à face l'élu de la nation et la nation elle-même. C'est devant le peuple qu'il jure fidélité à

la Constitution, c'est au peuple qu'il s'adresse ensuite pour exposer dans un discours, qui remplira plusieurs colonnes de journal, le programme de sa politique. Debout sur l'estrade découverte, qui a été édifiée au bas du grand escalier du Congrès, le nouveau président domine d'un mètre ou deux à peine la multitude qui couvre de ses vagues houleuses l'immense place environnante. Il semble qu'il n'aurait qu'à étendre la main pour toucher du doigt les premiers rangs de ses auditeurs. La date de l'inauguration correspondant à une période hivernale parfois très rigoureuse, cette station prolongée sur une plate-forme qui n'a d'autre plafond que la voûte du ciel peut presque devenir un acte d'héroïsme. Le 4 mars 1893, lorsque le président Cleveland haranguait la foule au Capitole le thermomètre était descendu au-dessous de zéro et par momens la neige tombait à flocons.

La scène est d'une simplicité qui tire toute sa grandeur des circonstances. La formule du serment est lue à haute voix par le *Chief Justice* (chef de la Cour suprême), le président en répète un à un les mots sacramentels la main posée sur la Bible qu'il porte ensuite à ses lèvres. « Je jure solennellement, dit-il, de remplir fidèlement les devoirs de la charge de président des États-Unis et de faire tout ce qui sera en mon pouvoir *(to the best of my ability)* pour maintenir et protéger la Constitution. » L'exemplaire du livre saint qui a servi pour cette cérémonie est remis au nouvel élu en souvenir de son inauguration. Pour les lecteurs qui douteraient que le sentiment soit conciliable avec la politique, j'ajouterai que, lors de ses deux élections, le président Cleveland a tenu à prêter serment sur une Bible qui lui venait de sa mère.

Tout autre est le caractère de la « parade » qui clôt la cérémonie d'inauguration. On peut dire que du haut de la tribune qui a été dressée pour lui en face de la Maison-Blanche le président va passer la revue de son parti. Les élémens les plus divers figurent, en effet, dans ce défilé de 40 à 50 000 hommes (1), qui commence peu après le retour du Capitole pour se prolonger parfois jusqu'à la nuit.

En tête du cortège marchent d'ordinaire plusieurs brigades de l'armée régulière, puis viennent les milices particulières, les gardes nationales des villes de l'Union connues pour leur dévoue-

(1) Chiffre relevé lors de la seconde inauguration du président Cleveland.

ment au parti qui vient de vaincre dans les élections, les gouverneurs des États dont le vote a assuré la victoire, suivis de leurs états-majors étincelans de dorures, tous à cheval. A leur suite apparaissent les députations des clubs politiques (1) qui ont travaillé au succès de la campagne. Venues de tous les points du territoire, quelques-unes auront fait cinq ou six jours de voyage pour réclamer leur place dans cette procession triomphale. Chacune y forme un bataillon spécial, avec ses bannières et ses drapeaux où se lisent son nom et celui de ses chefs, avec son costume distinctif, sorte d'uniforme civil, destiné par l'étrangeté de sa coupe ou la bizarrerie de son ornementation à fixer l'attention de la foule et à solliciter ses applaudissemens.

C'est la partie la plus pittoresque et aussi la plus significative du défilé. L'effet produit par ces délégations n'est pas toujours heureux et l'excentricité dont elles font trop souvent étalage jure fâcheusement avec l'aspect général de la cérémonie, en elle-même très imposante. Quand une compagnie de ces « clubmen » par exemple, alignés comme des soldats en manœuvre, la main posée sur un gigantesque gourdin, semble se faire un point d'honneur d'évoquer par l'amplitude de ses collets noirs le souvenir des conspirateurs d'une opérette célèbre, on peut trouver que cette exhibition, quelque amusante qu'elle soit, serait avantageusement rayée du programme (2). Mais l'ensemble laisse malgré tout une

(1) D'après l'énumération qui en a été donnée à cette époque par un journal américain, près de cent de ces clubs étaient représentés à l'inauguration du 4 mars 1897.

(2) Dans un intéressant article publié en 1897 par le *Harper's Monthly Magazine*, peu de temps après l'inauguration du président Mac-Kinley, un auteur américain qui a marqué sa place parmi les écrivains les plus estimés de la jeune génération, M. Richard Harding Davis, portait le jugement suivant sur les députations civiles qui, cette même année, avaient pris part au défilé du 4 mars :

« On doit reconnaître l'importance des organisations politiques, et, dans nombre de cas, elles ont leur raison d'être et leur justification... Mais quand trois cents personnes marchent sous une bannière portant le nom et reproduisant les traits de quelque politicien, le spectateur est amené à penser qu'il n'a plus devant lui une république où chaque citoyen est supposé voter librement, mais une féodalité avec ses barons, leurs serfs et leurs vassaux... Tout le monde peut être fier de figurer dans les rangs d'une Société qui se pare du nom d'un Américain qui a fait quelque chose pour son pays, qui a vécu et qui est mort pour une grande idée. Mais pourquoi porter le collier d'un patron (*boss*) dans une cérémonie publique et se faire précéder d'une musique tapageuse pour attirer plus sûrement l'attention? Parmi ceux qui défilaient ainsi le jour de l'inauguration, on pouvait reconnaître, nous ont dit les journaux, des hommes d'affaires en vue, des avocats, des banquiers. Beaucoup d'entre eux paraissaient certainement appartenir à ce milieu social, mais si leur intelligence est réelle, comment ne voient-ils pas à quel point il est antidémocratique et anti-américain d'abdiquer leurs consciences aux mains d'un seul

impression saisissante. En voyant défiler pendant plusieurs heures, d'une allure si martiale, ces multiples associations que nous avons vues tout à l'heure à l'œuvre sur toute la surface du pays, on sent qu'on a devant soi une force redoutable, militairement disciplinée, merveilleusement organisée pour la lutte, facteur indispensable du succès, mais avec laquelle il faudra compter après la victoire et qui saurait rappeler ses services, si on était tenté de les oublier.

Sans insister autrement sur les côtés critiquables d'un système électoral dont les inconvéniens sont dus surtout aux abus qui ont faussé l'œuvre des fondateurs de la République fédérale, on ne peut s'empêcher de toute façon d'être frappé de ses complications et de ses lenteurs. Les unes et les autres s'expliquaient en grande partie, à l'époque où il a été institué, par l'état rudimentaire des communications entre les différentes régions de l'Union. Des mois entiers pouvaient se passer avant que les électeurs éparpillés sur cet immense territoire pussent entrer en contact et des délais dont l'étendue serait aujourd'hui incompréhensible étaient simplement justifiés par l'énormité des espaces à franchir. Les chemins de fer et les télégraphes ont changé la face des choses, et leur développement continu rend chaque jour plus sensible l'archaïsme d'une législation qui ne se maintient que par la répugnance qu'éprouvent les Américains à porter la main sur l'édifice de leur Constitution, même pour l'améliorer. Il est à supposer que ce sentiment, d'ailleurs fort respectable, suffira à protéger longtemps encore ce mode d'élection contre des remaniemens dont l'urgence semble d'autant moins impérieuse que ses imperfections n'empêchent pas la République Fédérale de poursuivre ses merveilleuses destinées.

J.-P. des Noyers.

homme? Une de ces sociétés, de près de mille membres, avait arboré cette devise : « Nous suivons Quigg partout où il nous conduit. » M. Quigg est peut-être, est probablement même, un jeune homme plein de bonnes intentions, mais pourquoi un millier d'individus font-ils un long voyage pour venir proclamer à Washington, en face des représentans de toutes les parties de l'Union, qu'ils ont cessé d'être de libres Américains, investis du droit sacré de voter à leur guise et qu'ils ne sont plus que de simples instrumens à la disposition de M. Quigg ? »

UN POÈTE BRETON

ÉMILE PÉHANT[1]

On lit dans le *Journal d'un Poète*, sous la date de 1835 : « Il m'est arrivé ce mois-ci trois choses heureuses : Émile Péhant, placé à Vienne comme professeur de rhétorique. Sauvé. — Chevalier (2), marié par amour, et *heureux*. — Léon de Wailly (3) a hérité de 500 000 francs, dit-on. Que les autres soient heureux, au moins, leur vue me fait du bien ! »

Quel était cet Émile Péhant qu'Alfred de Vigny se réjouissait en ces termes de savoir sauvé ? D'où venait-il ? Qu'a-t-il fait ? qu'est-il devenu ? C'est ce que je voudrais conter aujourd'hui, car son nom ne dit pas grand'chose aux générations nouvelles, et tout ce que les biographies du temps nous apprennent à son sujet, c'est qu'il prit part avec la bande des Jeune-France à la grande bataille romantique.

Si jamais pays fut capable d'exercer une influence morale sur l'esprit d'un poète-né, c'est bien la presqu'île guérandaise. Impossible de trouver le long de la côte bretonne une langue de terre d'un aspect plus sauvage et d'une désolation plus morne. Encore le littoral a-t-il perdu beaucoup de son caractère depuis que les

(1) D'après la correspondance inédite d'Alfred de Vigny, François Ponsard, Victor de Laprade, etc.

(2) Pitre-Chevalier, né à Paimbœuf en 1812, mort à Paris en 1864. Auteur de la *Bretagne ancienne et moderne*.

(3) Léon de Wailly, né le 28 juillet 1804, mort le 25 avril 1863. Auteur d'*Angelica Kauffmann*.

baigneurs l'ont semé de chalets de tous les styles et de toutes les couleurs. Quand on pénètre dans la presqu'île en venant de Saint-Nazaire et qu'on embrasse du regard tout le triangle compris entre les clochers de granit du Croisic, du Bourg de Batz et de Guérande, l'œil n'est arrêté, entre ces hautes tours, par rien qui puisse le distraire ou seulement l'arrêter. Il semble que le feu du ciel ait passé par là, tant le sol est brûlé. Pas un arbre, fût-il tordu par le hâle, pas une haie, pas un bouquet de verdure. Le désert ne doit pas être plus triste. Et c'est un désert aussi que cette vaste étendue de terrain, couleur de tourbe, où le vent fait rage, mais un désert d'eau marine, au lieu d'être un désert de sable, car la mer l'envahit de plusieurs côtés à marée haute pour alimenter les salines où les paludiers font la cueillette du sel.

Tel est le spectacle qu'on a devant les yeux sous les remparts de Guérande. La légende veut que la mer ait baigné le pied de ces murs du temps que les évêques de la ville haranguaient le peuple et les seigneurs du haut de la chaire extérieure de l'église Saint-Aubin. A présent, elle en est éloignée de près de deux lieues. Mais on la découvre admirablement tout de même pardessus les gros villages qui bordent la côte, et sa nappe bleuâtre, qui le plus souvent est couverte de brume, ajoute encore à la mélancolie qui se dégage de l'air ambiant de la presqu'île guérandaise.

C'est dans cette petite cité bretonne, enfermée comme au moyen âge dans sa ceinture de pierre, que Péhant vint au monde, le 19 janvier 1813. On lui donna les prénoms d'Émile-Jules-Fulgence. A cinq ans, il perdit son père. Sa jeunesse se ressentit cruellement de la gêne où tomba sa mère, restée veuve avec trois enfans. Cependant, comme il était doué d'une intelligence très précoce et qu'il avait grande envie d'apprendre, Mme Péhant (1), qui avait obtenu par faveur un bureau de tabac et qui possédait une certaine culture, le mit d'abord au petit séminaire de Guérande, où il fit la plus grande partie de ses études, et puis au lycée de Nantes, où il les termina de la façon la plus brillante. Après quoi, il prit la diligence de Paris sous prétexte de faire son droit, en réalité afin de tenter la fortune dans la carrière des lettres. Il

(1) Mme Péhant était une demoiselle Etiennez. Sa mère, née de Percy, était la nièce propre de Madame et de l'abbé de Percy, que Barbey d'Aurevilly a mis en scène dans son roman du *Chevalier des Touches*.

avait foi dans son étoile. Pourquoi, d'ailleurs, en aurait-il douté, quand Évariste Boulay-Paty, Élisa Mercœur et Auguste Brizeux, ses compatriotes, étaient devenus célèbres du jour au lendemain avec un mince volume de vers? S'il avait su que l'auteur de *Marie* était parti pour Rome avec des lettres de recommandation de Lamennais, et que Chateaubriand protégeait ouvertement tous les Bretons qui tenaient une plume, il aurait espéré davantage encore. Il est vrai que, lorsqu'il arriva à Paris, le premier ne songeait qu'à tirer vengeance de l'encyclique *Mirari vos,* qui l'avait foudroyé, et que le second, en se constituant le défenseur de la Duchesse de Berry, avait perdu tout crédit dans le monde gouvernemental. N'importe ! A défaut de l'appui de Chateaubriand et de Lamennais, il restait à Péhant l'amitié de son camarade Pitre-Chevalier, qui l'avait devancé à Paris. Pitre-Chevalier, qui avait commencé par faire du roman, semble avoir poussé Péhant dans cette voie, car une lettre d'Alfred de Vigny écrite à ce dernier le 20 décembre 1833 nous apprend que lui aussi fit un roman pour ses débuts.

Voici la lettre :

Il me paraît impossible, monsieur, que votre roman des *Deux Jeunes Filles* n'ait pas dans le monde le succès qu'il mérite; vous êtes poète, je n'en veux pour preuve que votre élégie : *Une Plainte*. Ce qu'elle a d'émotion triste et profonde n'y est pas affaibli par la forme que vous avez choisie sévère et que vous avez conservée telle jusqu'au bout. Tout ce qu'il me sera possible de faire pour qu'on vous rende bientôt justice je le ferai, et j'espère que l'heure ne tardera pas longtemps à venir pour vous faire prendre votre rang : votre talent très réel m'en donne l'assurance.

J'ai malheureusement à dévorer moi-même une part du calice que vous croyez avoir épuisé. J'irai vous voir pour vous donner un peu de courage, quoique le mien me suffise à peine à présent.

Croyez à tout le dévouement que je vous ai promis et que je ne cesserai de vous prouver.

ALFRED DE VIGNY (1).

Ce qu'était ce roman des *Deux Jeunes Filles*, je suis bien empêché de le dire, mes recherches pour en retrouver un exemplaire étant demeurées infructueuses, et Péhant, comme s'il avait renié son premier ouvrage, ayant omis de le comprendre parmi ceux de sa jeunesse et de son âge mûr. Mais pour qu'Alfred de Vigny

(1) Lettre inédite.

ait jugé à propos d'en complimenter l'auteur de la façon qu'on vient de voir, il fallait bien que ce péché de jeunesse fût digne d'autre chose que d'absolution, car le poète d'*Eloa* n'était pas ce qu'on appelle un donneur d'eau bénite. Il a même reproché plus d'une fois à ses illustres amis « les fades complimens par lesquels ils encouragaient et égaraient des jeunes gens dont ils n'avaient pas même lu les œuvres. » « Je n'ai jamais oublié Escousse, écrivait-il un jour à M[lle] Maunoir; cet enfant gâté fut vraiment asphyxié par des éloges insensés qui le plaçaient auprès de Shakspeare, si ce n'est un peu plus haut. Lorsque son second ouvrage tomba, croyant qu'il n'avait plus qu'à mourir, il se tua, comme vous savez, en compagnie d'un autre enfant perdu par le compliment parisien. » Alfred de Vigny était donc sincère en écrivant sa lettre à Émile Péhant. Je ne m'étonne pas, d'ailleurs, qu'il ait été frappé par la forme sobre et sévère dans laquelle le jeune poète coulait déjà sa pensée, car cette forme simple, exempte de rhétorique, était un peu la sienne : Péhant, à l'exemple des deux ou trois Bretons qui marquaient alors dans les lettres, ayant élu Vigny pour son maître et modèle. La preuve, du reste, que Vigny lui était vraiment dévoué, c'est que, deux jours après, il lui adressait le billet suivant :

Dimanche 22 décembre 1833.

J'ai le bonheur de pouvoir offrir à M. Péhant un emploi qui n'aura rien que d'honorable et qui l'occupera sous peu. C'est une ressource momentanée; je le prie de vouloir bien en venir causer avec moi demain lundi, entre onze heures et midi; et qu'il pense surtout que je ne l'oublie pas un moment.

ALFRED DE VIGNY (1).

Telle était la manière dont l'auteur de *Cinq-Mars* recrutait ses disciples. Et comme un bienfait n'est jamais perdu, quand celui qui en est l'objet n'a pas l'âme vulgaire, un an plus tard, lors des représentations de *Chatterton*, Émile Péhant était au premier rang de la troupe enthousiaste qui porta la pièce aux nues. J'ouvre les *Mémoires* inédits de Sainte-Beuve, et je lis à ce sujet :

Planche a assez rudement traité de Vigny dans la *Revue*, tenant avant tout à montrer qu'il est souverainement indépendant en critique et qu'il ne relève pas plus de la rue des Écuries-d'Artois (2) (style de Planche) que de la

(1) Lettre inédite.
(2) Où habitait Alfred de Vigny.

place Royale (1), et que s'il a souffleté Hugo, ce n'est pas par adoration pour le dieu d'*Eloa*. L'article de Planche a soulevé des scandales et de vives colères dans le petit monde idéaliste et de dilettantisme poétique qui se meut autour de Vigny : *Péhant, jeune auteur de sonnets, a quasi demandé Buloz en duel;* Émile Deschamps s'est remis au vers et a rimé une ballade sur Chatterton; Barbier, qui est l'aristocrate poétique le plus raffiné, qui n'aurait dû faire que des *pianto* et des sonnets *artistiques*..., Barbier et tous les autres poètes à la Chatterton de ce petit monde crochent sur Planche qui relève la tête; ils sont confits dans ce succès, qui n'a pas été de coterie le premier jour, mais qui l'est vite devenu!...

Péhant, jeune auteur de sonnets!... Sous la plume de Sainte-Beuve, cette simple mention équivaut à la mise à l'ordre du jour d'un sous-lieutenant dans l'armée. Et, en effet, Émile Péhant avait publié chez Erhard, au mois d'octobre 1834, un petit volume de sonnets qui ne valaient certainement pas le sonnet de Barbier sur Michel-Ange, mais dont quelques-uns pouvaient rivaliser avec les meilleurs des *Consolations* et des *Pensées d'Août*.

Sonnet, gentil sonnet, poème-colibri,
De prendre ta volée enfin l'heure est venue:
L'air manque au nid étroit qui t'a servi d'abri,
Tandis qu'un large ciel rit à ta bienvenue.

Pars donc, mais sois modeste, ô mon sonnet chéri;
Dieu ne t'a pas créé pour affronter la nue,
Des efforts excessifs t'auraient bientôt flétri:
Ne monte pas qui veut à la sphère inconnue!

Reste près des gazons, effleure les ruisseaux,
Mêle ta voix légère à la voix des oiseaux,
Baigne ton aile aux fleurs dont avril se parsème.

Pour être humble, ton sort n'en sera pas moins doux;
Le roitelet n'est guère admiré, mais on l'aime...
Heureux roitelet! l'aigle en est parfois jaloux.

Tel est le prélude du recueil, mais ce sonnet-préface, d'allure pimpante et légère, n'indique point le ton général de ceux qui suivent. Et le roitelet, à qui le poète vient de donner si modestement la volée, aura tout à l'heure des coups d'aile et des cris d'une autre portée et d'une autre envergure. Après cela, les sonnets de Péhant sont tout aussi romantiques que ceux de Musset et de Sainte-Beuve, si le romantisme est avant tout l'épanouissement

(1) Où habitait Victor Hugo.

de la poésie personnelle; et la note qu'ils font entendre, nous l'avons déjà entendue dans les *Méditations* ou dans *Joseph Delorme*. C'est toujours la plainte du malheureux qui souffre et se désespère, mais ici la souffrance est surtout physique, le cri qui domine est le pire de tous, puisque c'est le cri de la misère et de la faim.

LA PAUVRETÉ

Mes bons et chers parens, mes bons et chers amis,
Comment à vos conseils n'ai-je pas voulu croire ?
Comment ai-je quitté les bords de notre Loire?
Moi qui vous aimais tant, comment vous ai-je fuis ?

C'est que mon front voulait des lauriers à tout prix,
C'est qu'un spectre de feu passait dans ma nuit noire,
Qui me criait de loin : « Suis-moi, je suis la Gloire,
Suis-moi sans plus tarder, je t'attends à Paris. »

Hélas ! j'y suis venu sans nulle défiance,
Et, le front couronné des fleurs de l'espérance,
J'ai bondi dans ma joie et dans ma liberté.

Mais le spectre bientôt, jetant au loin son masque,
A retourné vers moi sa face maigre et flasque,
Et je l'ai reconnu. C'était la pauvreté.

LA FAIM

Vous qui m'avez connu dans ma jeunesse heureuse,
Le visage si plein et le teint si fleuri,
Et qui voulez savoir pourquoi ma joue est creuse,
Pourquoi mon front est pâle et mon corps amaigri ;

Peut-être vous croirez qu'une flamme amoureuse,
En me brûlant le sang, l'a seule ainsi tari,
Ou que c'est du travail la lampe douloureuse
Qui, troublant mon sommeil, à ce point l'a flétri.

Oh ! ce n'est point cela qui me tue et qui m'use ;
Que m'importent l'amour, et la gloire et la muse ?
Ce n'est pas pour si peu que je serais changé.

Oh ! non; si vous voyez ma figure si hâve,
Ma lèvre si livide et mon regard si cave,
C'est que voilà trois jours que je n'ai pas mangé.

On comprend mieux maintenant pourquoi le jeune poète applaudissait avec tant de cœur au succès de la pièce de *Chat-*

terton. C'était sa propre histoire, hélas! — moins la fin tragique et lamentable, — que Vigny avait portée au théâtre. Et s'il ne s'était pas asphyxié avec deux sous de charbon comme Escousse et Lebras; s'il ne s'était pas laissé mourir de faim et de désespoir comme ses compatriotes Émile Roulland (1) et Élisa Mercœur (2), c'est que ce petit Breton aux longs cheveux, était soutenu par une force intérieure qui avait manqué à ces malheureux enfans de la Bretagne. Il avait la foi.

Qui donc s'interdirait, comme moi, le blasphème,
S'il comptait, comme moi, ses jours par ses malheurs;
Si, comme moi, surtout, il n'espérait pas même
Un rayon de soleil pour essuyer ses pleurs?

Mais moi j'ai pleine foi dans le Maître suprême.
Quoiqu'il ait à ma route ôté toutes ses fleurs,
Je marche résigné; car je suis sûr qu'il m'aime
Et qu'un jour sa bonté me paiera mes douleurs.

J'ai crié, j'ai maudit, trompé par l'espérance;
Mais mon esprit s'épure et dans chaque souffrance
Des voluptés du ciel voit germer le trésor.

J'appris d'une tulipe à percer ce mystère:
Ce n'est qu'un vil oignon qu'octobre enfonce en terre;
Mai nous donne une fleur toute de pourpre et d'or.

II

Telles sont les deux notes de ce volume de sonnets. La première est une lamentation; la seconde est un cri d'espérance.

(1) Émile Roulland, avait débuté dans la littérature par des élégies et des odes pleines de promesses. Ayant entrepris de traduire en vers les *Lusiades* de Camoëns, il tomba dans une misère telle, au cours de ce travail, qu'il se laissa mourir plutôt que de tendre la main. Ceci se passait rue Saint-Honoré, 149, deux ou trois jours après la représentation de *Chatterton*. Quand Alfred de Vigny apprit cette mort, il écrivit la lettre suivante à M. Hippolyte Lucas :

« Monsieur, je viens d'être vivement ému de cette fin déplorable de M. Émile Roulland. Quoi! pendant que je plaidais sa cause, il mourait ainsi. Si je l'avais pu, j'aurais quitté le théâtre pour aller pleurer auprès de on lit. Voilà un martyr de plus. Hélas! ai-je crié dans le désert? En fera-t-on encore de nouveaux? Venez me répondre, monsieur, vous à qui sont bien connus les secrets du cœur et du monde. » — 20 février 1835.

(2) Élisa Mercœur avait quitté Nantes avec sa mère en 1828 et s'était installée à Paris, dans un petit appartement de la rue Meslay. C'est là qu'elle conçut le plan de sa tragédie des *Abencerages*, qui, après avoir été reçue par le comité du Théâtre-Français en 1831, fut refusée par le commissaire royal d'alors, et c'est là qu'elle mourut de consomption et de chagrin en 1835.

Émile Péhant était resté chrétien. En cela encore, il se montrait le digne élève d'Alfred de Vigny. Mais son christianisme, comme celui de son maître, était par-dessus tout une religion de pitié, de tendresse, de miséricorde. Depuis qu'il avait lu *Eloa,* les peines éternelles révoltaient sa sensibilité. Se pouvait-il que Dieu laissât pour toujours au fond de l'abîme un ange du ciel né d'une larme de Jésus, coupable seulement d'en avoir voulu tirer Satan? La question hantait l'esprit songeur du jeune poète, qui la résolut par la clémence ou la suppression de l'enfer, longtemps avant qu'Alfred de Vigny eût pensé à donner la même fin à son poème.

Eloa était un « mystère : » *Le Corps et l'Ame*, dans l'esprit de Péhant, était un « symbole. » C'est sous ce titre qu'il exposa sa thèse, en lui donnant la forme d'une idylle partagée en dix-sept sonnets, dont quelques-uns sont fort beaux.

Deux jeunes gens s'aiment à la passion, à la folie, mais leur amour n'est pas de même essence. La jeune femme est spiritualiste et voudrait

Rapporter tout à Dieu de qui nous tenons tout,
Afin que, comme on voit deux rayons de lumière,
Ensemble descendus au cristal d'une aiguière,
Ensemble remonter quand le vase est brisé,
Nos deux âmes aussi, de Dieu double étincelle,
Puissent, en s'enfuyant de notre corps usé,
S'envoler à la fois vers l'âme universelle.

Le jeune homme est athée et lui répond :

Amasser pour le ciel, c'est perdre des trésors.
Avant donc de mourir, épuisons nos transports;
Viens, ô ma bien-aimée, oh! je t'en prie en grâce,
Viens enivrer mes sens du parfum de ta grâce;
Notre amour est trop pur pour donner des remords.

Leur bonheur, dit le poète, avait ainsi

une source opposée;
Lui, courbé vers la terre, elle montant aux cieux,
Il vivait de la sève, elle, de la rosée.

Sur ces entrefaites, le jeune homme tombe gravement malade. Le voyant perdu, la jeune femme sanglote et lui dit tout bas à l'oreille :

Au Dieu qui nous a faits recommande ton âme,
Ami, pour que là-haut revivent nos amours.
Mais il lui répondit en tâchant de sourire :
— Moi, je n'admets pas Dieu, même pour le maudire!
Adieu donc, ô Marie, adieu!... C'est pour toujours.

Et il meurt. Comme il avait blasphémé en rendant l'âme, Marie ne cesse de prier et d'entasser vœu sur vœu dans l'espérance que Dieu ne l'avait mis qu'en purgatoire. Mais une nuit son ange gardien lui apparaît et lui dit de ne plus prier pour lui, que ses prières ne font qu'accroître son supplice. Alors, de désespoir, elle veut s'empoisonner. « Se tuer, c'est pécher, tant mieux! » De la sorte elle pourra partager la destinée de celui qu'elle aime. Cependant un dernier doute l'étreint, qui l'empêche d'avaler le poison. Elle rejette la coupe et attend patiemment l'heure de Dieu. Elle meurt, et prend place parmi les élus. Mais le ciel sans son bien-aimé lui fait l'effet de l'enfer. Et la voilà qui se met à la recherche, comme Eloa, de l'abîme sans fond où sont précipités les damnés. Soudain elle le découvre sous une épaisse couche de nuages, elle s'approche, elle reconnaît l'époux de son âme, elle lui parle, mais comme elle s'aperçoit qu'il souffre davantage à sa vue, elle remonte au ciel pour n'en plus redescendre. C'est alors que, touché de ses larmes,

Dieu dont le cœur est plein de clémence infinie,
De ses longues douleurs eut à la fin pitié.
« Ange incomplet, dit-il, que ton autre moitié
Se ressoude avec toi, car sa peine est finie. »
Et l'enfer eut relâche, et ce fut fête aux cieux,
Quand, devant l'Éternel, on les vit tous les deux
Venir se prosterner et prendre une auréole.

Les *Sonnets* de Péhant furent remarqués. Gustave Planche leur consacra une note bienveillante dans la *Revue des Deux Mondes;* Alfred de Vigny les présenta aux lecteurs de la *Revue de Paris;* Émile Deschamps, Barbier, Léon de Wailly, Chevalier, les prônèrent un peu partout. Quant à Sainte-Beuve, qui avait tant fait pour remettre le sonnet en honneur et qui toute sa vie fut favorable aux sonnettistes, s'il n'en dit rien quand ils parurent, nous savons aujourd'hui la raison de son abstention critique. « Tout en continuant d'admirer en Vigny le poète, » il commençait à se séparer « du rhétoricien et du rêveur systématique. » Et comme Péhant passait pour être « son chevalier, »

il aurait craint de se rapprocher du maître en disant du bien de son disciple. C'est, du moins, ce qui me paraît ressortir de la lettre d'excuses qu'il écrivit à Émile Péhant au mois d'août 1868.

Les *Sonnets* avaient donc eu, comme on dit à présent, une bonne presse. Mais l'auteur n'en devint pas plus riche pour cela. Au contraire ! il avait vidé sa bourse d'étudiant pour se faire imprimer, et, comme il n'osait pas demander à sa mère de plus grands sacrifices, il était tombé, en 1835, dans une misère noire. J'ai sous les yeux quatre ou cinq lettres à lui adressées à cette époque ; chacune d'elles porte une adresse différente, ce qui prouve qu'il était tout près de coucher à la belle étoile. Enfin Alfred de Vigny, qui ne le perdait pas de vue, le décida à accepter un poste universitaire. Péhant, dans un sonnet dédié à Villemain, avait dit :

Puis-je croire au soleil après tant d'ouragans?
Oui, car c'est Villemain qui m'ordonne d'y croire ;
Celui dont la bonté seule égale la gloire
Ne peut laisser mourir un poète à vingt ans.

Villemain, — pour justifier la confiance que le poète avait mise en lui, — intercéda en sa faveur auprès de M. de Salvandy, qui le nomma professeur de rhétorique au collège de Vienne. Il était sauvé, comme l'écrivait Vigny dans son *Journal*. Lui-même en avait si bien conscience que trois ans après, de retour à Paris, il rendait grâces encore à M. de Salvandy dans une assez belle ode.

Quand le Rhône se perd sous le sol qui s'entr'ouvre,
Le voyageur le croit englouti pour toujours ;
Mais bientôt il échappe à la nuit qui le couvre,
Et là-bas, au soleil, le regard le découvre,
Comme un long serpent bleu précipitant son cours.

Qu'il aille ! son destin a subi son épreuve,
Car ses flots oubliés grossissaient leurs trésors,
Ce n'était qu'un torrent, désormais c'est un fleuve,
Et plus d'une cité qui sans lui serait veuve
De feux reconnaissans couronnera ses bords.

Un jour que je pleurais, pauvre enfant sans ressource,
Un élu du Seigneur (1) m'apparut, et mes vers
Prirent à sa parole, en bondissant, leur course !

(1) Alfred de Vigny.

Moïse ainsi d'un mot fit jaillir une source
Des flancs d'un roc aride au milieu des déserts.

. . . .

Savourez bien la vie, ô riches de la terre;
Couronnez-vous de fleurs aux banquets du plaisir;
Si le peuple affamé veut bien encor se taire,
Que vos fêtes du moins s'entourent de mystère,
Ou nous écouterons les conseils du désir.

Le bonheur est un arbre où le désir s'élève
Parmi les beaux fruits d'or que convoitent nos yeux,
Et, pareil au serpent qui fit succomber Ève :
— Pourquoi donc, nous dit-il, vous contenter d'un rêve?
Ne goûterez-vous pas ces fruits délicieux?

Non, car pour les cueillir il faut commettre un crime,
Et, si nous nous ployons aux volontés du ciel,
Le Christ un jour viendra sauver ceux qu'on opprime,
Et sa main, nous versant le baume qui ranime,
Brisera pour jamais notre coupe de fiel.

Vous tremblerez alors, riches au cœur barbare,
Et vous regretterez d'avoir été de fer.
Je vous plains, je vous plains! vous dont la table avare
A toujours refusé ses miettes à Lazare;
Vos grincemens de dents réjouiront l'enfer.

Mais ce n'est pas pour moi que ma voix vous implore,
Et vous ne rirez pas de mon abjection;
Malgré les maux nombreux dont la dent me dévore,
Riches, regardez-moi, j'ai le front haut encore,
Car je n'accepte pas toute protection.

Fût-ce pour éviter les dalles de la morgue,
Jamais pour le Veau d'or ne fumera mon vœu :
De quoi peut-on louer un banquier plein de morgue?
La lyre du poète est sainte comme l'orgue
Qui garde tous ses chants pour les temples de Dieu.
. . . .

III

Cependant il eut beaucoup de peine à se faire aux exigences de sa situation nouvelle. Non que l'enseignement lui déplût, mais, en dépit du Rhône, qui lui rappelait la Loire à son embouchure, il se trouvait dépaysé dans la vieille cité de Vienne; fier et indépendant comme il l'était de son naturel, il s'en voulait

d'avoir vendu sa liberté pour un morceau de pain, et, malgré tout, il regrettait le pavé fangeux de Paris qui lui avait arraché plus d'une larme, quand il le battait, le ventre creux, en quête d'un gîte.

Mon Dieu, — lui écrivait Alfred de Vigny le 16 septembre 1835, — ne vous plaignez point, je vous en prie.

Vous êtes heureux de ne pas être à Paris, et il me semble que vous devez goûter une paix qui nous est inconnue, placé comme vous voilà au milieu de ces innocentes figures d'enfans qui écoutent et qui croient.

Pourquoi ces mouvemens de découragement? Ne vous laissez point abattre, à présent qu'il vous faut, au contraire, réunir toutes vos forces pour le travail. Qu'avez-vous besoin que ma conversation vous encourage? N'avez-vous pas vos instrumens autour de vous? les livres. — N'est-il pas heureux pour vous que votre devoir se trouve concilié avec vos goûts? Le silence que vous commandez à ceux que vous enseignez est favorable à vos propres études. C'est une chose qui me semble d'un prix inestimable, que de vivre ainsi dans l'air dont se nourrit la pensée. Vous le sentiriez vivement si vous étiez auprès de moi pendant que je vous écris cette lettre. J'ai reçu vingt coups dans la tête, depuis le commencement, parce que l'on me questionne, on entre, on sort, on vient me voir, tout s'agite dans des choses autres que la poésie, et j'écris au milieu de tout cela! Mais je vous assure que je ne prends pas ma plume pour vous envier. Que de fois je vais écrire hors de chez moi!

Vous vous souvenez de ce livre dont je vous parlais : *Servitude et Grandeur militaires*. Je viens de l'achever. Je n'ai pu me mettre à l'écrire que le 20 juillet, depuis que *Chatterton* se joue en province. Depuis ce jour jusqu'au 3 août, j'ai fait le troisième livre. Je vais vous l'envoyer.

On ne trouve plus un exemplaire de mes poèmes à Paris; sans cela, vous auriez déjà.

Fortifiez-vous par le recueillement, ne prenez pas d'habitude qui vous en détourne; je vous en prie, au nom de vos amis. Il est si heureux que vous soyez délivré de vos liens passés, qui vous pesaient tant! Si vous saviez que d'infortunes je vois de près en ce moment, et combien je jouis intérieurement de vous voir affranchi de celles qui vous menaçaient!

Faites de beaux vers comme ceux que vous avez faits! Ne vous endormez pas ainsi. Songez que c'est un engagement que d'avoir publié un premier recueil aussi élevé que l'est le vôtre et qui a pris une place très bonne dans l'opinion. Lisez! lisez! connaissez tout ce qui a été fait de beau, pour faire autrement et aussi bien. Profitez de ce que vous êtes seul, pour donner à vos idées le temps d'éclore et pour leur trouver une forme qui les représente avec nouveauté! Vous avez le temps qu'il vous faut pour nourrir votre âme du *pain sacré* que vous distribuez à vos disciples : l'enseignement a des reflets admirables pour celui même qui le donne. Votre force doit être doublée par l'exercice même de ce travail.

Je ne vous en ai pas voulu de votre silence. Je ne connais rien de pis que d'écrire une lettre aux personnes même qu'on aime le mieux, et je sens

parfaitement le plaisir que l'on a de remettre au lendemain cette imparfaite conversation, qui n'est qu'un monologue sans réponse.

Avez-vous fait votre discours de cérémonie? A-t-on applaudi votre manifeste? Vous ferez bien de semer des idées saines et les doctrines nouvelles de l'art à chaque solennelle occasion. Tout y est mystère encore pour le public, et je sais bien que l'idéale figure que l'on se fait de l'auteur reste plus avant dans la pensée des masses que l'idée même qu'il a voulu consacrer. Que voulez-vous? il faut se résigner à ces hasardeux événemens, lorqu'on agit sur l'inconstant public. On ne jette pas la lumière également sur un globe inégal. Quelques sommets s'illuminent et les vallées restent dans une demi-lueur, les gouffres, dans l'ombre.

Vous ne m'avez pas dit à quels traits vous avez reconnu ce qu'il y avait de mort dans le christianisme des Chartreux. C'était là ce que j'aurais voulu savoir; je ne me figure pas ces moines d'à présent. Parlez-m'en donc un peu.

Ce matin même Antony (Deschamps), M. Chevalier, Chaudesaigues et vos autres amis me demandaient de vos nouvelles et me chargeaient de mille tendresses pour vous. J'ai porté vos *Sonnets* à Brizeux, qui les aime, et espère en voir de nouveaux bientôt. Tous sont heureux de vous savoir établi, posé, reposé du moins, et à l'abri de ces chagrins qui nous retombaient sur le cœur. Ne vous exposez plus, je vous en prie, par aucun coup de tête, ou de cœur plutôt. Ne croyez point à la faiblesse de votre nature : cette croyance-là est un prétexte que se donne la paresse naturelle que nous avons tous apportée au monde ; je n'ai cessé de combattre la mienne, et je me donne encore de bonnes raisons pour ne rien faire. N'en cherchez pas, et surtout qu'aucune ne vous empêche de me répondre, car je suis tout à vous.

Alfred de Vigny (1).

J'ignore la réponse que le disciple fit à la lettre si cordiale du maître, mais je sais que la fortune lui procura presque immédiatement l'occasion de semer à côté de lui dans un terrain admirablement préparé « les idées saines et les doctrines nouvelles de l'art » que le poète de *Chatterton* lui recommandait de propager. Et l'on dirait vraiment qu'il avait été envoyé tout exprès à Vienne pour catéchiser l'heureux auteur à qui il était réservé de révolutionner une fois de plus le théâtre.

Parmi les personnes qui avaient entendu le discours de cérémonie de Péhant lors de la distribution des prix du collège de Vienne, il y avait un jeune homme de la ville qui, justement, venait de rentrer de Paris après avoir terminé ses études de droit. C'était François Ponsard, le futur auteur de *Lucrèce*. Il était sur

(1) Lettre inédite.

le point de commencer son stage d'avocat. Mais la profession ne l'attirait que médiocrement, et c'était plutôt par raison que par goût qu'il allait l'embrasser. Ses goûts étaient pour la poésie qu'il cultivait depuis l'âge de quinze ans; et si ses parens l'avaient laissé faire, il serait resté à Paris pour tenter la fortune au théâtre, car tout le poussait vers la scène : les souvenirs et la vue de l'amphithéâtre romain au pied duquel il avait grandi; le succès retentissant de la tragédie de *Léonidas*, de son compatriote Pichat (1); et surtout le plaisir qu'il avait goûté aux représentations tumultueuses des pièces romantiques. Ponsard fut donc de ceux qui applaudirent le discours-manifeste de Péhant. Le lendemain il avait fait connaissance avec le professeur, et, comme ils étaient tous deux à peu près du même âge et qu'ils avaient sur la littérature ancienne et moderne presque les mêmes idées, ils se lièrent tout de suite d'une amitié durable. Naturellement Ponsard subit l'influence de Péhant. Il hésitait, en matière de théâtre, entre la tragédie selon Racine et le drame selon Victor Hugo, et rêvait d'une forme d'art qui tînt le milieu entre la trop grande timidité des classiques et le dévergondage échevelé des romantiques. Péhant, qui comprenait d'autant mieux ces hésitations qu'il avait fait partie d'un clan qui les partageait, lui montra dans Alfred de Vigny le seul romantique ayant le sentiment de la mesure, et appela son attention sur la nouveauté de la pièce de *Chatterton* au double point de vue de l'idée et du style.

« Alors, pourquoi, lui dit un jour Ponsard qui brûlait de s'essayer sur les planches, pourquoi ne ferions-nous pas à nous deux un drame historique d'après la formule nouvelle? Je crois avoir trouvé dans Tite-Live un sujet très intéressant et très dramatique. »

Et il lui exposa le sujet de *Lucrèce*.

Mais Péhant, qui avait songé un moment à faire du théâtre, et à qui Mme Dorval, mandait, après avoir lu son livre : « Vous écrirez un rôle pour moi et je ferai de mon mieux pour vous aider à une popularité que vous méritez (2); » Péhant y avait définitivement renoncé, et je crois qu'il avait fait sagement. Tout en approuvant donc le choix du sujet de *Lucrèce*, notre professeur ne put que décliner l'offre de Ponsard. L'aurait-il acceptée, qu'il aurait été fort en peine de remplir son rôle de collaborateur, car, en 1837,

(1) Pichald (Michel), né à Vienne en 1786, mort à Paris le 28 janvier 1828.
(2) Lettre inédite du 22 décembre 1834.

le collège de Vienne ayant été fermé, je ne sais pour quelle cause, Péhant fut envoyé à Tarascon, où il ne demeura que quelques mois, faute d'avoir pu s'y acclimater. Mais il y resta assez de temps pour laisser un souvenir ineffaçable à ceux de ses élèves qui avaient lu ses vers. Voici, en effet, la lettre que lui adressait, quarante ans plus tard, Roumanille, le poète provençal.

Avignon, 1er janvier 1877.

Monsieur,

Tout me porte à espérer que cette lettre ne vous sera pas indifférente; aussi ai-je grand plaisir à vous l'écrire et ne doute pas du bienveillant accueil que vous lui ferez. En vous l'écrivant j'acquitte une dette de reconnaissance qui date de loin! je vous l'eusse payée plus tôt si j'avais su que le bibliothécaire de la ville de Nantes était ce même Émile Péhant qui fut mon premier maître en l'art des vers et dont les vers enchantaient ma jeunesse, tant et si bien qu'à cette heure j'en sais encore un grand nombre par cœur et me prends souvent à les ouïr chanter.

Libraire à Avignon, j'ai pu consulter le catalogue de Lemerre, car la poésie, hélas! a ici peu d'acheteurs! Le catalogue que ce libraire vient de publier tomba l'autre jour sous ma main, et j'y vis votre nom et le titre du livre que vous avez publié en 1835 : *Sonnets et Poésies*, avec une préface de votre ami Victor de Laprade. J'écrivis à Lemerre pour qu'il m'expédiât immédiatement ce livre par la poste. Je viens de le recevoir. C'est bien mon poète aimé! mon professeur en 1837 au collège de Tarascon. Vous ne vous souvenez point sans doute de ce jeune écolier provençal qui, lorsque vous donniez à vos élèves de la matière pour vers latins, vous apportait à la classe prochaine des dactyles et des spondées plus ou moins régulièrement disposés et qui, après avoir écrit et son devoir et ses pensums, épris déjà qu'il était de la douceur et de la grâce, de l'harmonie de sa langue maternelle, traduisait en vers provençaux ses vers latins. Ne vous en souviendriez-vous point? Votre élève n'a rien oublié de ses jeunes émotions, de vos bons enseignemens, de vos leçons toutes palpitantes, passez-moi le mot, de l'amour du vrai, du beau et du bien. Je vous récitais de vos vers qui m'enthousiasmaient tant! même avant les corrections que votre maturité y a faites.

Car si Dieu m'eût fait riche, oh! j'aurais eu bon cœur!
Chaque pauvre aurait eu sa part de ma richesse
Et chaque malheureux sa part de mon bonheur,

continuez-vous à dire. Mais vous disiez alors :

Et toi, poète aussi, chasse toute pensée,
Belle encor, mais qu'un autre a déjà caressée,
Ou tu verras ta joue obligée à rougir,
Car il faut à l'artiste une chose nouvelle,
S'il veut que les enfans qui naîtront un jour d'elle
Puissent porter son nom sans tache à l'avenir.

Le pauvre petit écolier qui, homme, a trouvé dans une boutique de libraire ce que vous appelez avec tant de raison « un refuge contre la poésie, » « un point d'appui solide, » est heureux plus qu'il ne pourrait vous le dire de vous retrouver après une si longue absence; d'évoquer, grâce à vous, les plus chers souvenirs de sa jeunesse; de pouvoir vous exprimer enfin sa reconnaissance pour tout le bien que vous fîtes, au bon moment, à son esprit et à son cœur; pour l'excellente direction que vous donnâtes à ses idées, à ses sentimens, à ses études. Soyez-en mille et mille fois remercié, cher Breton.

Le bon Dieu a voulu que votre écolier ait été le promoteur de cette renaissance de la gaie science provençale, dont vous avez ouï parler sans doute; que ses premiers vers provençaux aient préludé à des chants qui ont ému l'Europe littéraire, on peut le dire; qu'il fût en quelque sorte le père de toute une pléiade de poètes, de félibres aimant et chantant leur Provence, comme vous aimez et chantez votre Bretagne, comme l'aimait et la chantait Brizeux qui, au début de mon œuvre, me donna tant et de si pieux encouragemens. Dieu soit béni!

Adieu, monsieur et cher vaillant maître, quoique fort occupé par des articles d'étrennes, j'ai tenu à vous écrire tout ceci, quittant et reprenant la plume, entre une vente et une autre, parce qu'il me tardait de vous exprimer tant bien que mal les bons sentimens que je vous garde depuis si longtemps. Il ne vous sera pas difficile de vous convaincre que ma plume va *ex abundantia cordis* et écrit un français provençal. Je réclame toute votre indulgence, comme la réclamaient à cor et à cri les vers latins, les versions et thèmes que vous me corrigiez en l'an de grâce 1838.

Agréez, monsieur et cher maître, l'hommage de mes plus affectueux sentimens.

J. ROUMANILLE (1).

Cette lettre, qui ne pouvait manquer de réjouir le cœur de Péhant, lui fut adressée malheureusement trop tard, et c'est sa veuve qui la reçut. En la publiant à cette place, j'ai voulu montrer que le professeur chez ce Breton dépaysé était à la hauteur du poète, et qu'à Tarascon comme à Vienne, il avait été le semeur des récoltes futures.

En 1838, il était de retour à Paris, et c'est là que le 1er avril il reçut des bords du Rhône la lettre que voici :

Vienne, 1er avril 1838.

Mon cher Péhant,

Vous êtes donc bien paresseux, ou est-ce que vous m'avez tout à fait oublié ? De sorte que si je n'avais pas appris votre adresse par hasard, tout était fini entre nous, et il fallait me résigner à ne plus vous considérer que

(1) Lettre inédite.

comme un souvenir de 1837. Mais je suis plus tenace que vous, et je vais vous forcer à vous révéler encore à moi comme une belle et bonne réalité.

Que devenez-vous ? qu'avez-vous fait du poète ? A-t-il été remplacé par le journaliste, ou bien le professeur est-il ressuscité ? Vous me conterez votre vie depuis que je vous ai quitté. Pour vous y engager je vous conterais la mienne, si vous ne l'aviez déjà devinée d'un bout à l'autre.

Vous devez vous apercevoir que je m'essaie quelquefois au métier d'avocat de mur mitoyen, que je bois souvent de la bière et que je m'ennuie encore plus souvent. Voilà tout. Du reste, je me laisse aller à cette façon d'existence, et je n'aspire à rien de mieux. Comme le printemps revient, je suis allé m'entretenir de vous avec le ruisseau de Leveau, au bord duquel nous lisions Virgile. Ce ruisseau a élevé sa petite voix pour me demander ce que vous faisiez, et j'ai été obligé de lui répondre que je n'en savais rien. La pervenche a entr'ouvert son œil bleu pour me faire la même question. Je leur ai dit à tous, au ruisseau, aux pervenches, aux violettes, au rocher sur lequel vous ne vous assoirez plus, aux tisserands qui s'ennuient de courir sur l'eau sans que vous soyez là pour les prendre dans la main, aux écrevisses à qui vous ne faites plns l'honneur de les manger toutes vivantes, aux hannetons que vous ne tuez plus de votre badine, à tous enfin : que vous avez oublié vos anciens amis et qu'il y a à Paris des ruisseaux, des fleurs, des hannetons bien autrement aimables qui captivent maintenant toute votre amitié. Cette réponse a paru leur faire tant de peine que je leur ai promis de vous écrire et de glisser quelques mots pour eux dans ma lettre.

Outre ces pauvres créatures, il y a encore à Vienne des gens qui vous aimaient et qui ont conservé votre souvenir. Je ne vous parle pas de moi, mais de ceux dont nous faisions notre compagnie ordinaire. Ils m'ont souvent parlé de vous, et entre autres Jouffroy aîné, avec une grande affection. Ne viendrez-vous pas nous voir ? ne voulez-vous pas vous rajeunir de deux ans en recommençant nos promenades et nos causeries accoutumées ? Pour ma part, je n'aime rien tant que ce rajeunissement, car voilà que je baisse d'année en année ! Je ne crois pas être bien éloigné maintenant d'un assoupissement complet.

Il faut à présent que je vous transmette une prière de M. Timon. Il est fondateur de la *Revue de Vienne*. Cette revue voudrait avoir un petit coin poétique. Depuis six mois environ, elle n'a pu remplir ce coin que par des productions du terroir, et ces productions sentent le terroir. Elle vous demande d'écrire une pièce de cent ou deux cents vers, et moi le plus de vers possible, et le plus vite possible. Je choisirai et je garderai les miens pour moi. Si la gloire d'être inséré dans la *Revue de Vienne* n'est pas très alléchante, en récompense vous mériterez la reconnaissance des Viennois qui, peut-être, grâce à vous, finiront par comprendre ce que c'est qu'un vers, et de plus vous me ferez plaisir.

M. Timon a monté la revue sur un grand pied. Il insère de temps en temps, pour allécher le public, des articles payés. Je ne sais pas pourquoi vous vous feriez scrupule de recevoir d'un journal de Vienne une partie de ce que vous n'hésiteriez pas à recevoir d'un journal de Paris. Moi, je ne vois rien là dedans que de très naturel; c'est pourquoi je vous le dis. Je sais bien que la modicité du prix et l'obscurité de la revue enlèvent quelque pres-

tige! mais en définitive la propriété de vos vers vous reste, et quant à l'usufruit que vous nous livrerez, qu'importe à votre amour-propre qu'il trouve à Vienne un prix modique ou élevé?

Adieu, mon cher Péhant, répondez-moi aussitôt que vous pourrez.

Je vous embrasse.

Votre ami,

PONSARD (1).

Je ne sais pourquoi Péhant ne répondit pas à l'invitation de Ponsard. Toujours léger d'argent, il avait dû, pour ne pas trop écorner la petite somme qu'on lui avait comptée à sa sortie du collège de Tarascon, faire le voyage de Paris à pied, couchant dans les auberges ou les métairies, quand ce n'était pas au bord des routes. Mais maintenant qu'il battait de nouveau le pavé de la ville, il lui semblait avoir gagné le Pérou. Il était riche, en effet, d'illusions, qui ne tardèrent pas à rejoindre celles d'antan. Il avait retrouvé tous ses camarades de 1835 : Chevalier, Chaudesaigues, Léon de Wailly. Antoni Deschamps l'avait reçu à bras ouverts, et il l'en avait remercié dans un sonnet magnifique, où il le traitait de « messager de Dieu. » Il n'y avait qu'Alfred de Vigny dont il n'osât passer la porte, de peur d'encourir ses reproches mérités, mais il avait chargé Mme Dorval de le préparer au retour de l'enfant prodigue, et Mme Dorval, avec qui l'auteur de *Chatterton* avait rompu depuis trois ans, avait pris sur elle d'assurer Péhant que M. de Vigny ne lui en voulait pas. La paix signée avec le maître, le disciple se flattait de recommencer l'école buissonnière : pas avec la Muse par exemple. Il avait dit adieu aux vers, et, bien qu'il estimât

Que tout poète en prose est un ange déchu,

il avait suivi le conseil de son ami Pitre-Chevalier; il s'était mis à faire de la prose.

Pour moins d'une once de tabac,
Je vendrais volontiers ma muse.
Allons! qui veut sa cornemuse
Pour moins d'une once de tabac?
Cette nymphe laide et camuse
Fait trop jeûner mon estomac;
Je vendrais volontiers ma muse
Pour elle en vain je sue et m'use,

(1) Lettre inédite.

Elle me réduit au bissac ;
Ma pipe en feu du moins m'amuse.
Pour moins d'une once de tabac,
Je vendrais volontiers ma muse.

Ainsi chantait-il sur un mode badin. Mais la prose ne lui donna pas plus à manger que la poésie, et comme il était lassé de lutter et de souffrir et que sa mère le réclamait à cor et à cris, un beau matin il partit pour Nantes, où le maire d'alors, M. Ferdinand Fabre, lui offrait une place de chef de bureau à la Mairie. Ceci se passait en 1839. Trois ans plus tard, il se mariait. Notre Jeune-France, qui avait tant médit des bourgeois, s'était embourgeoisé comme un autre : le poète avait fini sur un rond de cuir et ne pensait plus déjà aux compagnons de lettres et de misère, quand un événement inattendu vint le secouer dans sa molle retraite et lui faire monter le rouge au front. Cet événement, c'était l'éclatante victoire de *Lucrèce* à l'Odéon, victoire qu'il aurait pu partager avec Ponsard, puisqu'il n'avait tenu qu'à lui d'être son collaborateur, et à laquelle M[me] Dorval avait contribué dans une large mesure. Pour le coup, Émile Péhant rompit le silence et, tout fier qu'il était de se dire l'ami de Ponsard, il lui demanda par lettre s'il l'avait oublié.

Je ne vous ai jamais oublié, lui répondit l'auteur de *Lucrèce*, le 17 mai 1843; j'ai parlé de vous bien souvent, et j'ai pensé à vous encore plus souvent. J'ai encore toutes présentes à mon esprit nos promenades à Leveau et nos veillées dans ma chambre de la rue des Beaux-Arts. Votre lettre m'a procuré de vives émotions; il me semblait que j'entendais votre langage bien connu et que j'allais vous serrer la main comme s'il ne s'était pas écoulé cinq ans depuis nos dernières causeries. Je compte bien que vous allez m'écrire souvent et longuement. Moi, de mon côté, je vous répondrai au premier loisir possible, car je ne regarde pas ces quelques lignes griffonnées à la hâte comme une réponse. Je ne sais où donner de la tête. Vous savez que je suis assez indolent, et je me trouve livré à une activité monstrueuse. J'ai chez moi des monceaux de lettres à répondre, de billets de visite, etc. Jusqu'ici je n'ai pas pu respirer au milieu des acteurs, des répétitions, des imprimeurs. Aujourd'hui que je commence à me retirer de ce tohu-bohu, je suis forcé de passer mes journées en cabriolet et en visites obligées. Le succès a été inouï. Nous sommes à la seizième représentation, et la salle est pleine du haut en bas. L'ouvrage a paru lundi dernier à trois mille exemplaires qui ont été enlevés le jour même. Une seconde édition est sous presse ; mais il est probable que l'écoulement n'en sera pas si rapide (1).

(1) Nous verrons tout à l'heure ce qu'en pensait Victor Hugo. Quant à Alfred de Vigny, voici ce qu'il en dit dans son *Journal :* « Toute la presse vient de louer

En cinq mois, le tout a été fait, et le rêve accompli. Je vais dans un mois me retirer à Vienne, où je me délecte à l'idée de vivre tranquillement et en flâneur. J'étais là-bas un très mesquin avocat. Votre prophétie à cet égard avait complètement menti. Mais j'avoue que d'un autre côté elle s'est réalisée au delà de toute possibilité. Aussi, je me constitue votre débiteur d'un dîner comme je suis votre créancier d'un autre dîner à l'endroit du malheureux *Manfred* (1); périsse sa mémoire! J'ai retiré tous les exemplaires restans de la circulation, et je les ai condamnés au feu.

Vous êtes marié, tant mieux. Sur mon honneur, je crois que c'est là le bonheur. J'ai failli l'être. On ne m'a pas trouvé assez riche. Voici ce qui m'a relancé dans les rimes; sans cet échec, je serais là-bas en robe noire! J'avais résolu d'avance un autodafé de mes barbouillages; je m'étais promis d'y renoncer, et j'aurais tenu parole. Je suis devenu plus nonchalant que jamais. J'aime le soleil, les promenades, la fumée du tabac, les journées sans visites, et je me donne au diable au milieu de toutes mes préoccupations. Il faut que chaque matin je combine d'avance l'emploi de chaque heure, pour économiser le temps. Jugez du tracas. Je vous donnerai des détails plus tard, en gros; j'ai vécu ces cinq dernières années sans aventures, sauf que j'ai sacrifié au dieu Cupidon. Je me suis aperçu que j'aimais beaucoup les femmes, et cette découverte a fait, du reste, que je me suis fort peu occupé du barreau et privé de tout souci de ce que pouvait souffrir mon amour-propre d'avocat. Aussi la barque allait toute seule à la dérive, sans que je me donnasse la peine de ramer, et même j'étais décidé à me retirer tout à fait à la campagne pour y fainéantiser à mon aise, quand est arrivée cette révolution fantastique dans mon existence. Ce n'est donc point parce que j'ai eu des déboires que j'ai composé *Lucrèce*. J'étais très indifférent aux propos et à la perte de mes procès, mais je m'ennuyais quand je n'avais pas à parler d'amour, comme dit Hernani, et je rimais pour alterner avec le sommeil dont était rembourré mon fauteuil.

A propos d'*Hernani*, il paraît qu'Hugo est furieux contre moi (2). Il me

Lucrèce pour ses qualités classiques, tandis que son succès vient précisément de ses qualités romantiques : détails de la vie intime et simplicité de langage, venant de Shakspeare par *Coriolan* et *Jules César*. »

(1) Cette traduction du poème de Byron avait été son premier ouvrage. Il l'avait publiée en 1837 chez Gosselin, l'éditeur romantique. Elle était franchement mauvaise, et il avait fallu toute l'indulgence de Charles Magnin pour y découvrir « plusieurs des qualités qu'il retrouva dans *Lucrèce*. » Cf. la *Revue des Deux Mondes*, du 1er juin 1843.

(2) Ponsard ne savait pas si bien dire.

J'ouvre le second tome de *Choses vues*, par Victor Hugo, et j'y lis sous la date de 1845 :

« Au cours des représentations de la *Lucrèce* de M. Ponsard, j'eus avec M. Viennet, en pleine Académie, le dialogue que voici :

M. Viennet. — Avez-vous vu la *Lucrèce* qu'on joue à l'Odéon?
Moi. — Non.
M. Viennet. — C'est très bien.
Moi. — Vraiment, c'est très bien ?
M. Viennet. — C'est plus que bien, c'est beau.
Moi. — Vraiment, c'est beau?
M. Viennet. — C'est plus que beau, c'est magnifique.

mord à belles dents. Lamartine, au contraire, est un chaud protecteur. Je dois aller passer un mois à sa campagne.

Je vois par ici tout plein de gens illustres. Ce serait fort agréable si ce n'était trop à la fois. Mais enfin je m'en retourne à Vienne; j'y passerai au moins un an et demi comme une marmotte, sans bouger. Puis je reviendrai risquer un autre essai qui, s'il se résout, en outre, fera s'écrouler tout le château de cartes. En résumé, mon cher Péhant, quand nous nous reverrons (et je note ce projet en tête), vous me retrouverez comme vous m'avez connu. Je n'ai changé, je crois, ni en bien ni en mal. Soyez heureux, je vous répète et je vous jure que la vie que vous devez mener me souriait tellement, que c'est parce qu'on n'a pas voulu de moi que j'y ai été enlevé. Je n'en suis pas fâché à présent, mais si les choses n'avaient pas tourné si miraculeusement, je frémis encore à l'idée des dégoûts que je me préparais.

Votre ami,

PONSARD (1).

De plus en plus fier de l'amitié de Ponsard, Émile Péhant se permit de publier la pièce de vers que le triomphateur de *Lucrèce* avait faite pour lui quand il était professeur à Vienne (2). Mais cette publication n'eut pas l'heur de plaire à Ponsard qui, le 27 mai 1843, lui adressa la lettre suivante :

MOI. — Vraiment, là, magnifique ?
M. VIENNET. — Oh ! magnifique !
MOI. — Voyons, cela vaut-il *Zaïre ?*
M. VIENNET. — Oh ! non. Oh ! comme vous y allez ! Diable ! *Zaïre !* Non, cela ne vaut pas *Zaïre.*
MOI. — C'est que c'est bien mauvais, *Zaïre.*

(1) Lettre inédite.

(2) Voici les derniers vers de cette pièce :

Ainsi la poésie, en ton sein renfermée,
Parce qu'on n'entend pas sa voix accoutumée,
Parce que son rayon ne luit pas au dehors,
Qu'elle reste pensée et ne se fait pas corps,
Peut échapper aux sens de la foule grossière
Dont l'œil matériel ne voit que la matière.

Ils en viendront peut-être à l'incrédulité :
Ils nieront qu'elle soit, qu'elle ait jamais été,
Et ne comprendront pas une occulte puissance,
Alors qu'elle repose et qu'elle fait silence.

Mais ce repos, Émile, est un travail encor :
C'est le travail de l'air amassant son trésor.
Comme il cueille un parfum dans la fleur caressée,
Tu sais dans chaque fleur cueillir une pensée,
Un rêve dans la nuit, un hymne dans la voix
Des eaux de la rivière et des feuilles du bois.

Puis une heure viendra : l'heure où la poésie,
Saturée à la fin de ses flots d'ambroisie,
Déploîra librement son magnifique vol
Et d'un pied dédaigneux repoussera le sol.
Des hommes, cependant, repentant de leur doute,
Te montreront encor les traces de sa route,
Que la fille du ciel, de retour au saint lieu,
Aura déjà chanté sous la face de Dieu.

Mon cher Péhant,

J'ai vu avec peine dans la *Gazette de France* d'aujourd'hui des vers que je vous avais donnés à Vienne et que la *Gazette* a trouvés, à ce qu'il paraît, dans un journal à qui vous les avez communiqués. J'écris à la *Gazette* pour expliquer qu'ils ne sont pas de fraîche date, et je recule même jusqu'au collège l'époque de leur composition, car cette publication me contrarie beaucoup. Je ne veux rien livrer à la publicité entre *Lucrèce* et la pièce à laquelle je vais travailler, pas même ce que j'ai fait récemment et que je pourrais avouer : à plus forte raison je ne voudrais pas qu'on fouillât dans le passé pour en extraire des choses faibles et tâtonnées. La curiosité est ici extrêmement éveillée, et il est important de ne donner en pâture à la critique que ce que j'aurai travaillé avec cette perspective, de sorte que la malveillance ne puisse s'égarer que sur ce que j'aurai jugé moi-même en état d'affronter la publicité.

Je vous prie donc instamment, s'il en est temps encore, de conserver pour vous seul ce que je vous ai confié et de n'y voir qu'un souvenir de notre amitié. J'ai refusé les offres de Buloz, qui m'ouvrait la *Revue des Deux Mondes*. Voyez si je ne dois pas tenir encore bien davantage à ce qu'on ne s'arme pas contre moi de ce que j'ai pu faire il y a longtemps.

Adieu. Recevez encore cette fois l'assurance de ma sincère affection, et adressez-moi vos lettres à Vienne, si vous ne m'écrivez pas avant cinq jours. Je pars... J'ai un besoin immense de repos.

Tout à vous,

F. PONSARD (1).

En écrivant cette lettre, Ponsard semblait prévoir la critique aigre-douce dont ses premiers essais allaient être bientôt l'objet de la part de M. Charles Magnin, qui les avait déterrés dans la *Revue de Vienne*. Mais Péhant fut froissé du ton de cette épître et n'y répondit que neuf ans après, comme en témoignent les lignes suivantes :

Paris, 24 décembre 1852.

Mon cher Péhant,

Je suis très heureux de votre bon souvenir; l'expression cordiale de cette vieille amitié me rajeunit de quinze ans; mais je comptais, même avant votre lettre, sur votre affection, et j'avais l'orgueil de ne pas me croire oublié, de même que vous pouviez être sûr que je ne vous oublie pas. L'oubli qu'amènent les années passe sur des relations de politesse et non sur l'intimité de deux camarades.

Je n'ai point de griefs contre vous; je me rappelle que j'ai été contrarié de la publication de quelques vers reproduits par la *Gazette de France*, je

(1) Lettre inédite.

crois. A cette époque, j'étais l'objet de quelque attention par suite du succès rêcent de *Lucrèce;* on recherchait ce que j'avais pu faire auparavant afin d'en noter malignement les défauts, et comme je reconnaissais moi-même le peu de valeur de ces essais, je me gardais bien de donner cette joie à la critique. Mais je n'ai été contrarié que du fait; votre intention était tout amicale, et c'est ce dont je n'ai jamais douté. D'ailleurs j'étais alors un débutant dans la vie littéraire, et beaucoup plus sensible à ces petites misères que je ne le suis à présent. J'ai endossé le *robur et æs triplex*, et, un peu plus accoutumé à mon genre de vie, je souris aujourd'hui de mes dépits d'autrefois. Bref, je ne vous en gardais aucune espèce de rancune. J'aurais été bien sot de vous en vouloir pour si peu de chose, et j'ai songé souvent à vous envoyer mes pièces. La seule raison qui m'ait arrêté, c'est qu'on ne peut pas mettre à la poste un imprimé portant une dédicace écrite à la main; or la pièce, sans la dédicace amie, ne signifie pas grand'chose et voilà pourquoi je n'envoie mes pièces ni à vous, ni à personne hors Paris.

Il est vrai que je pouvais vous écrire. J'en ai eu très souvent la bonne pensée; mais si vous saviez comme le temps est dévoré ici, comme on est surchargé d'occupations de toute sorte, comme on est écrasé de visites et de lettres à faire, vous comprendriez très bien cette extrême lassitude qui m'empêche d'écrire à mes meilleurs amis. Je les porte dans mon cœur et je leur dis mille choses en moi-même; mais je ne leur écris jamais. Ils le savent et ils me pardonnent.

Je voudrais ardemment être utile à votre ami; je vois, par la chaleur de vos expressions, que ce n'est pas une simple recommandation et que c'est comme s'il s'agissait de vous-même. Je n'ai pas besoin de vous dire dès lors combien cette affaire m'intéresse; mais, hélas! vous n'êtes pas au courant de ma situation personnelle. Je n'ai plus qu'un seul pouvoir, c'est celui de nuire aux gens en les recommandant. Ma démission persistante ne m'a pas mis dans les bonnes grâces du gouvernement (1); et je n'étais pas déjà vu d'un très bon œil, par suite de mes opinions connues et de mes relations avec Lamartine et autres personnages attachés à la République (2). Je vous donnerai une idée de mon peu de crédit en vous disant que tout mon répertoire, y compris *Lucrèce* (3), est supprimé par ordre du ministère, et que je ne sais si la censure autorisera la représentation de la pièce actuelle que je fais répéter à l'Odéon (4). Je ne connais ni ne vois personne parmi ceux qui sont de loin ou de près au pouvoir. Il est vrai que je rends visite au maréchal Jérôme, à qui je garde une vraie reconnaissance; mais cela se borne à inscrire mon nom chez lui, quand je rentre à Paris, ou au jour de l'an. En un mot, mon cher Péhant, je suis complètement disgracié et hors d'état de

(1) Ponsard s'était démis au mois d'avril 1852 du poste de bibliothécaire du Sénat, que lui avait offert le prince Jérôme, pour répondre à certaines calomnies qui avaient attribué sa nomination à l'influence d'une actrice en renom.

(2) Ponsard, à l'instigation de Lamartine, s'était porté à la députation dans l'Isère, en 1848 et en 1849, et n'avait pas été élu. Ses professions de foi étaient nettement républicaines.

(3) C'est l'Empereur qui, en 1858, leva l'interdit dont *Lucrèce* était frappée depuis sept ans.

(4) *L'Honneur et l'Argent.*

pouvoir obtenir aucune grâce quelconque pour moi ni pour mes amis.

Je compte que vous aurez gardé une assez bonne idée de votre vieil ami pour croire que je vous parle très sincèrement, et que ce n'est point du tout une excuse que je cherche à ma mauvaise volonté. Je vous jure que, si je pouvais quelque chose, je n'aurais pas de plus grande joie que de me mettre tout entier et très énergiquement à votre disposition. Aujourd'hui je ne peux que vous serrer les mains bien cordialement et vous dire que mes sentimens pour vous sont aussi vifs et aussi jeunes qu'au beau temps de nos promenades à Vienne et de nos longs entretiens.

Venez à Paris le plus tôt possible; ce sera une heureuse journée pour moi.

A vous de tout cœur.

F. Ponsard (1).

Certes, Péhant n'aurait pas demandé mieux que d'accepter l'invitation de Ponsard, mais il était enchaîné à sa table de travail depuis qu'il avait été nommé bibliothécaire de la ville de Nantes (1848), et il devait mourir sans revoir Paris.

Charles Monselet, son compatriote, disait un jour en parlant des livres qu'il connaissait comme personne :

Mon père en vendait; moi, j'en fis.

Péhant, qui avait commencé par en faire, se vit condamné pendant vingt ans à cataloguer, à ranger les livres des autres. Et l'on n'a qu'à feuilleter les six volumes in-8° à double colonne du *Catalogue méthodique et raisonné* de la Bibliothèque publique de Nantes pour se rendre compte du travail de bénédictin auquel il se consacra tout entier pendant ce laps de temps. Encore ce catalogue n'a-t-il pas été imprimé tel qu'il l'avait conçu et écrit, la commission de la Bibliothèque ayant jugé à propos de tailler dans son manuscrit comme dans du drap pour réduire les frais d'impression. N'importe! Émile Péhant avait acquis le droit de dire que la Bibliothèque de Nantes était son œuvre. Quand il y entra, elle se composait de 36 000 volumes et de 1 000 manuscrits. A sa mort, elle ne comptait pas moins de 40 000 manuscrits et de 100 000 volumes. Un autre aurait perdu dans les paperasses et la poussière de ces bouquins la flamme poétique de sa belle et triste jeunesse, Lui, non. De même qu'il suffit d'un coup de vent, d'une haleine, pour rallumer un feu près de s'éteindre, de même il suffit d'une circonstance inattendue, d'un témoignage d'ad-

(1) Lettre inédite.

miration et d'enthousiasme pour réveiller en lui le feu sacré d'où était sorti son premier volume de vers.

Péhant avait déposé sur un rayon de la Bibliothèque de Nantes, parmi cent autres volumes de poésies, son livre de *Sonnets*, revu et corrigé par lui d'une main sévère. Un jour, c'était en 1867, un poète de ses amis qui ne se doutait pas de son œuvre vient à passer devant ce rayon. Il s'arrête, s'amuse à regarder les titres des volumes et les noms d'auteurs, et tout à coup pousse un cri de stupéfaction. Il avait mis la main sur les *Sonnets* de Péhant. Il prend le livre, l'emporte sans rien dire et se délecte si bien à sa lecture, qu'il le passe à un autre poète de la ville encore plus ignorant que lui des commencemens littéraires de Péhant. Que fait celui-là ? Il prend sa plume et dans une étude sommaire, empreinte d'une pieuse et cordiale sympathie, il apprend aux lecteurs de la *Revue de Bretagne et de Vendée* qu'un poète était né en 1835 dont personne ne soupçonnait l'existence (1). Le plus surpris ce fut Péhant. De se voir ainsi découvert et présenté à un public où il ne comptait que des amis, dont beaucoup de lettrés, il éprouva une de ces émotions violentes et douces qui renouvellent le sang en une minute. Et voilà que la sève poétique qu'il croyait morte en lui remonte soudain de son cœur à sa tête, et que le vers se met à jaillir sous sa plume comme l'eau d'une source naturelle. Tant il est vrai que, selon l'expression de Musset, il existe chez les trois quarts des hommes

Un poète endormi toujours jeune et vivant.

Jamais renouveau poétique ne fut plus éclatant et ne donna autant de fleurs. Je voudrais pouvoir ajouter et de plus belles. Mais, hélas! les fleurs d'automne n'ont ni la force, ni la fraîcheur, ni la durée de celles du printemps. On ne laisse pas impunément sa lyre suspendue trente ans à la muraille. Quand, après ce délai, l'idée vous prend de la raccorder, ou bien ce sont les cordes détendues qui vous refusent le service, ou bien ce sont les mains alourdies qui ont perdu le doigté. Il est vrai que la question d'art fut toujours secondaire pour Péhant, et que le genre de poésie qu'il allait adopter n'a pas à cet égard les mêmes exigences que l'ode et le sonnet.

(1) *Revue de Bretagne et de Vendée* de juillet 1867, *Émile Péhant,* par Joseph Rousse.

IV

Pour tenter de renouveler la *Chanson de geste* à la fin du XIXe siècle, il fallait être, comme Péhant l'avouait lui-même, « de cette vieille race celtique que rien n'effraie, que rien ne décourage, dès qu'elle a devant elle un noble but. » Il fallait surtout ne pas compter sur le succès. D'abord, quand on vit à l'écart de toutes les écoles, au fond d'une ville de province, si grande soit-elle, on n'a pas beaucoup de chance de le trouver, fût-ce avec un chef-d'œuvre; ensuite, si nous admirons les grandes épopées chez nos voisins, nous nous inclinons jusqu'à terre devant le génie d'un Tasse, d'un Arioste, d'un Milton, d'un Camoëns, chez nous, tout ce qui ressemble à un roman en vers a le privilège de nous effrayer. Il n'y a guère que *Jocelyn* à qui nous pardonnions ses longueurs, parce que *Jocelyn* n'est en somme qu'un long chant d'amour, encore y sautons-nous par-dessus les descriptions qui, pourtant, sont admirables. C'est pour cela, je suppose, que Victor Hugo, qui avait la tête épique, ne nous a donné dans *la Légende des Siècles* que des fragmens d'épopée. Qui oserait lui donner tort? Il faut être de son temps quand on veut être entendu. Or la *Chanson de geste* serait aujourd'hui un anachronisme. Nous regrettons qu'Émile Péhant ne l'ait pas senti.

A quelle raison donc Émile Péhant cédait-il en choisissant cette forme plutôt qu'une autre, quand sa manière de peindre sans couleurs, quand son style ferme et vigoureux, mais ennemi de la métaphore et de l'image, aurait dû, semble-t-il, l'en dissuader? C'est que Péhant s'étant proposé de traiter un sujet du moyen âge, il lui parut qu'il ne pourrait s'acquitter convenablement de cette tâche que sous une forme intermédiaire entre le drame et l'épopée. Car il ne voulait faire ni l'un ni l'autre. C'étaient même les deux écueils qu'il voulait éviter, en s'efforçant de faire revivre les personnages « dans leur caractère plutôt que dans leur costume, dans leurs sentimens et leurs aspirations plus encore que dans leurs actions réelles. » Reste à savoir s'il y a réussi. Pour ma part, j'estime que sa chanson de geste a, malgré tout, l'allure et le ton du drame historique. J'ajoute qu'étant donné l'âme de l'auteur, il ne pouvait en être autrement. Cette âme, en effet, qui n'était ni lyrique ni épique, s'était formée tout naturellement dans le milieu historique et parmi les grands souvenirs

où Péhant avait passé son enfance et sa jeunesse, où il vivait depuis trente années. L'histoire de la Bretagne dont le poète avait nourri son âge mûr lui avait fait à son insu une âme d'historien qui n'attendait qu'une occasion pour se produire. Quand Michelet vint à Nantes, après le coup d'État, pour étudier les origines de la guerre de Vendée, il anima cette âme de son souffle, il lui donna des ailes et aussi le culte, la passion du moyen âge que personne n'a compris et chanté comme lui. La Muse fit le reste.

« Ma tâche, écrivait Péhant dans l'avant-propos de *Jeanne de Belleville*, est de retracer de ma vieille Bretagne, à l'époque la plus splendide de sa glorieuse histoire, un tableau complet, auquel la vie du connétable Olivier de Clisson servira de cadre... Il ne faudra pas à l'auteur de grands efforts d'imagination pour voir se dessiner dans son cerveau et se mouvoir dans son œuvre des héros que lui eussent enviés Tasse et Camoëns, et toute la phalange des poètes qui ont demandé leur inspiration à l'histoire. Quels noms éblouissans! Parmi les hommes, Du Guesclin, les trois Clisson, Beaumanoir, les deux Montfort, Charles de Blois, Gautier de Mauny, Jean Chandos, Pierre de Craon, Louis d'Espagne! Et sur l'arrière-plan, Édouard III, le Prince Noir, Philippe de Valois, Jean le Bon, Charles le Mauvais, Charles V le Sage, et Charles VI l'Insensé. Et parmi les femmes, Jeanne de Penthièvre, Jeanne la Flamme, Jeanne de Belleville, Marguerite de Clisson! Toutes les nuances, toutes les couleurs!

« Les actes valent les personnes; à chaque pas, des événemens si grandioses, si merveilleux, si émouvans, que nos romanciers les plus hardis n'oseraient les inventer.

« L'histoire que nous racontons aujourd'hui au public lui donnera l'idée des trésors de poésie qu'offrirait à une main plus forte ou plus expérimentée cette riche mine historique jusqu'à présent laissée en oubli... »

Le sujet choisi, quand il en eut fait le tour, il voulut écrire sa chanson de geste d'une seule haleine. Il possédait à la porte de Nantes une petite maison de campagne d'où la vue s'étendait sur l'Erdre et sur les arbres de la Haute-Forêt, où Michelet était venu chercher un refuge en 1852. Il s'y enferma pendant l'été de 1868, et tel était son enthousiasme, telle son ardeur poétique, qu'il lui arrivait d'écrire jusqu'à six cents vers dans une journée. *Jeanne de Belleville*, qui n'en contient pas moins de huit mille,

fut ainsi composée presque tout d'une traite. Et ce n'était que le premier des sept poèmes que Péhant avait entrepris à la gloire de la Bretagne. Encore une fois, il fallait être de race celtique pour oser s'attaquer, à cinquante ans, — après trente ans de silence, — à une œuvre pareille. Disons tout de suite que les deux volumes de *Jeanne de Belleville* sont tout à fait remarquables, en dépit des négligences de versification dont s'accusait l'auteur lui-même, et qu'il comparait très judicieusement aux bavures d'une fonte trop hâtive.

Ce premier poème est consacré à l'*Enfance du connétable* (Olivier de Clisson) sous la tutelle de son héroïque mère *Jeanne de Belleville*. Olivier de Clisson, invité par le roi avec d'autres seigneurs bretons, s'est rendu à Paris pour prendre part à un tournoi donné en l'honneur du mariage de Philippe Duc d'Orléans, second fils du prince Philippe de Valois. Au sortir du tournoi où il a fait maintes prouesses, « il fut pris, dit Froissart, et mis en prison au Châtelet de Paris. » Il était accusé de s'être allié, par *foi baillée*, au roi d'Angleterre Édouard III, ennemi du roi de France. Historiquement, la trahison n'est rien moins que prouvée; le poète avait le droit de supposer l'innocence du père de son héros.

Innocent ou coupable, Clisson, victime d'un guet-apens royal, fut décapité à Paris : son corps fut pendu aux fourches de Montfaucon et sa tête, portée à Nantes, fut exposée au bout d'une lance sur une des tours de la ville. Jeanne de Belleville conduisit ses fils sous les murs de cette tour : « Voilà, leur dit-elle, la tête de votre père! Jurez avec moi de le venger! » Et élevant vers le ciel les mains des deux orphelins, elle leur fit prononcer ce serment. L'aîné de ces enfans avait sept ans; c'était Olivier de Clisson, futur connétable de France. Cachée jusque-là dans la vie de famille, étrangère aux luttes des partis, Jeanne de Belleville, à partir de ce moment, ne respire plus que la vengeance. Accompagnée de son fils Olivier, elle enlève successivement six châteaux forts du parti de Charles de Blois et de la France et passe leurs garnisons au fil de l'épée. Traquée sur terre, elle équipe un vaisseau, coule bas les navires français qu'elle rencontre et dévaste les côtes. Après la perte de son navire, errant six jours dans une chaloupe avec ses deux enfans et trois serviteurs fidèles, elle vit son plus jeune fils mourir de faim entre ses bras. Elle aborda enfin au port de Morlaix, qui tenait pour le parti de

Montfort; elle y trouva un appui dans Jeanne de Flandre, veuve comme elle, et qui défendait avec une constance héroïque les droits de son fils Jean de Montfort.

Tel est le sujet de *Jeanne de Belleville*. Victor de Laprade, qui fut un des premiers à saluer ce livre, va nous dire quel parti le poète en a tiré.

« Il a divisé ces événemens en six grandes périodes, en six parties subdivisées elles-mêmes en chapitres, tableaux, chants ou rapsodies, à la façon de nos vieilles chansons de geste. Rappelons ici que dans *la Légende des Siècles*, Victor Hugo avait déjà remis en honneur la manière de nos épopées carlovingiennes et leur avait fait plusieurs emprunts qui ne sont pas les moins belles pages de son livre, sans dépasser toutefois l'original. M. Émile Péhant, dans un sujet entièrement neuf, n'avait d'autre emprunt à faire que celui de la méthode épique, et il a appliqué cette méthode avec simplicité et avec vigueur. Il a fait très sagement le contraire de ce qu'avait voulu M. Quinet dans son *Napoléon*, le contraire aussi de ce qu'ont essayé tous les auteurs de *Philippéide* et de *Franciade :* il a banni le lyrisme exubérant et s'est attaché au récit. Il a rejeté bien loin le merveilleux, les allégories, les épisodes sans vraisemblance; il a composé son poème comme une chronique, en s'écartant le moins possible de l'histoire; il a demandé la poésie aux faits eux-mêmes, à la peinture des caractères et des émotions, à ces deux sources éternelles de l'épopée : les événemens vrais et le cœur humain. Il n'y a pas d'aventures imaginaires dans son poème, et c'est une supériorité qu'il conserve sur les romanciers historiques. Il reste ainsi plus conforme à la dignité de la poésie et à la loi de l'épopée. Son livre pourrait tenir lieu d'une chronique comme les anciens poèmes ont longtemps tenu lieu d'histoire.

« L'art du poète, et il est très grand, c'est d'avoir développé l'élément dramatique de chaque situation, d'avoir introduit dans son récit la peinture des lieux, des mœurs, et tous les détails ressortant de l'action qui pouvaient animer les portraits de ses personnages. De cette façon, il a été à la fois historique et poétique, et c'est la loi de l'épopée, quelle que soit sa forme (1). »

Sous la plume autorisée du chantre de *Pernette*, cette critique louangeuse de *Jeanne de Belleville* ne pouvait que donner du

(1) Cf. *le Correspondant* du 25 mai 1869.

courage à son auteur. Ce ne furent pas, d'ailleurs, les seuls complimens que lui valut ce poème. Tout ce qu'il y avait de poètes en France se leva pour l'en féliciter, à commencer par ceux de sa génération qui le croyaient mort depuis longtemps. Antoni Deschamps lui cria bravo de son lit de souffrance; Sainte-Beuve, qui n'avait point oublié son volume de *Sonnets*, après s'être excusé de n'en avoir rien dit, lui manifesta son contentement de le savoir encore debout et tout prêt à recommencer. Victor Hugo, de son rocher de Guernesey, lui envoya le billet que voici :

H. H. 11 décembre 1863.

Heureusement pour vous, monsieur, vous vous êtes trompé en vous vantant d'avoir dans votre poème supprimé la *métaphore*. La métaphore, c'est-à-dire l'image, est la couleur, de même que l'antithèse est le clair-obscur. Homère n'est pas possible sans l'image ni Shakspeare sans l'antithèse. Essayez d'ôter le clair-obscur à Rembrandt! Vous êtes un peintre, monsieur, tant pis si cela vous fâche, et vos belles pages, nombreuses dans votre noble poème, ont toutes les vraies qualités du style, la métaphore comme l'antithèse, la couleur comme le clair-obscur. Votre drame n'en est que plus vivant, votre pensée n'en est que plus robuste; le lecteur est toujours charmé et souvent conquis. Je félicite votre poème d'être infidèle à votre préface, et je vous envoie mon cordial applaudissement.

VICTOR HUGO (1).

Mais c'est encore l'article de Victor de Laprade qui mit le plus de joie dans le cœur désenchanté d'Émile Péhant. Il lui sembla qu'à travers les complimens du poète de *Pernette*, il entendait la voix d'Alfred de Vigny, son ancien maître, car il savait que de Laprade était, lui aussi, le fils de l'âme et de la pensée du chantre d'*Éloa*, et que lorsqu'il avait été destitué, en 1861, Vigny, malade, s'était élevé contre le ministre et contre le souverain, « qui ne permettaient pas à un poète d'exprimer des idées aussi justes, aussi hautes que celles qui remplissaient ces belles pièces : *Pro aris et focis*, *Jeunes Fous et Jeunes Sages*, *Une Statue à Machiavel*, *les Muses d'État*. » Et à partir du jour où Victor de Laprade eut fait sur Péhant l'article qu'on vient de lire, — encore en ai-je passé la fin, qui était beaucoup plus louangeuse, — il s'établit entre ces deux nobles esprits, qui au point de vue politique n'avaient de commun que la haine de l'empire, une correspondance et des relations d'autant plus touchantes que,

(1) Lettre inédite.

ne s'étant pas encore vus, ils étaient condamnés à ne jamais se voir.

Voici l'une des premières lettres de Péhant :

Nantes, 26 mai 1869.

Cher et illustre ami,

Le brave G..., qui m'a donné tout son cœur, s'est empressé de m'apporter ce matin *le Correspondant* qu'il venait de recevoir et où il n'avait pris que le temps de lire votre dernière page. J'ai en toute hâte appelé ma femme et ma fille, avec qui j'ai l'habitude de partager mes bonheurs, et nous avons lu ensemble et à haute voix, avec une émotion que je ne saurais vous peindre, l'admirable article que vous avez consacré à *Jeanne de Belleville*. Puissent nos bénédictions et nos larmes vous tenir lieu de récompense! Vous avez rendu à ma famille la joie et l'espoir. Quant au sentiment d'orgueil dont je me suis senti pénétré, Dieu me le pardonnera sans doute, car il ne s'y mêlait aucune des fumées de l'amour-propre; ma fierté avait pour unique cause la sympathie dont m'honorait une âme comme la vôtre. Si, quand je m'enthousiasmais avec G... aux admirables vers de *Pernette*, quelqu'un m'eût fait entrevoir comme possible de devenir un jour l'ami, l'ami publiquement avoué, de l'auteur d'un pareil chef-d'œuvre, moi qui ai le respect ou plutôt le culte des grands hommes, je n'aurais jamais osé croire à une si haute faveur du ciel.

Et pourtant cette amitié inespérée, cette généreuse sympathie qui semble oublier les distances de position et de talent, elle se manifeste et déborde à chaque ligne de votre article. Aussi me suis-je juré de faire désormais tous mes efforts pour ne pas me montrer trop indigne du témoignage que vous avez bien voulu rendre de moi au public, à l'Académie, à Autran, à Saint-René Taillandier. Loin de moi ces lâches découragemens sous lesquels se déguisaient peut-être de coupables intérêts et où ma paresse était heureuse de trouver un refuge. Mes écrasantes occupations de fabricant de catalogues vont lundi et mardi prochain me laisser deux journées libres, et j'ai promis à G... de lui porter mercredi matin les cent cinquante à deux cents premiers vers de ma *Jeanne la Flamme*. En voyant un dédaigneux silence s'épaissir autour de mon premier poème, j'en étais venu à n'attribuer qu'à la complaisance ou même à la pitié les quelques encouragemens que j'avais reçus. Aujourd'hui, croyez-le bien, je ne m'abuse pas plus qu'hier sur certaines défectuosités de mon drame épique; mais je serais injuste envers vous si je ne lui reconnaissais pas quelque peu de vitalité et de valeur. La bonté naturelle de votre cœur et le désir de venir en aide à un ami en souffrance ont évidemment doublé votre indulgence, mais Victor de Laprade a vis-à-vis du public et de la postérité une responsabilité trop grande pour pousser l'indulgence jusqu'à se faire le parrain d'une œuvre dépourvue de toutes qualités de pensée ou de style. Je vais donc reprendre avec confiance ma *chanson de geste* et la poursuivre, sans interruption volontaire, aussi loin que Dieu m'accordera de la conduire... (1).

(1) Lettre inédite.

A cette lettre qui nous donne la mesure de l'homme modeste et doutant de lui-même que fut toute sa vie Émile Péhant, Victor de Laprade s'empressa de répondre comme suit :

Cher poète et ami,

Vous me donnez pour ces quelques lignes plus que je n'ai jamais reçu d'aucun de mes écrits, la certitude d'avoir réjoui et encouragé un noble cœur, un grand talent, et d'avoir conquis une bonne amitié. J'ai dit ce que je pensais et rien de plus. Si j'ai vu trop en beau votre poème, c'est qu'involontairement je l'aurai jugé avec cette complaisance naturelle qu'on a pour ses propres œuvres, pour ses propres idées, pour sa propre histoire. Nous sommes de la même génération, nous avons traversé les mêmes courans, nous sommes tous les deux des âmes sincères, fidèles à leurs premiers cultes, aimant la poésie pour elle-même. Après trente ans, nous nous retrouvons le même cœur que nous avions à nos débuts, et nous nous reconnaissons sans nous être vus jamais l'uu et l'autre, parce que nous sommes restés tous les deux ce que nous étions dans notre jeunesse. Comme je serais heureux si je pouvais contribuer à vous donner un peu de l'espoir et de l'élan nécessaire à la poursuite de votre œuvre ! Nous sommes déjà bien vieux pour de si grandes entreprises, mais je crois que les honnêtes gens conservent plus longtemps que les autres ce que Dieu leur a donné de talent. Les talens boursouflés, faux, qui se mentent à eux-mêmes avant de mentir au public, qui ont été surfaits par les circonstances ou par des ruses de métier, qui résident dans le tempérament et non pas dans l'âme, ceux-là ne survivent pas à la jeunesse, mais je crois que les gens de cœur restent poètes jusqu'au dernier souffle, et Dieu nous fera cette grâce. Il est bien vrai que j'ai rêvé toute ma vie une Jeanne d'Arc (1) : j'ai pour ce héros, pour cette sainte, une adoration qui se compose de tout ce qu'il y a de plus profond dans mes meilleurs sentimens. Après l'Évangile, son histoire me paraît la plus belle et la plus étonnante des histoires. C'est le sujet français par excellence, et c'est un sujet que sa grandeur même rend impossible. La poésie ne peut rien ajouter à la beauté de la simple chronique. Toutes les paroles de Jeanne sont sublimes et parachevées comme un verset de l'Évangile. J'ai eu souvent des remords de mes *Poèmes évangéliques*, et c'est, je crois, le plus faible de mes livres. Je n'aurais pas osé l'entreprendre à trente ans. Et cependant ce n'est pas une vie du Christ, ni une traduction des évangélistes que j'ai voulu faire, c'est simplement un recueil de réflexions et de prières sur quelques-uns de ses actes et de ses discours, comme on en fait régulièrement en prose ; à l'histoire de Jeanne d'Arc on ne peut rien ajouter et rien ôter. Plus j'y pense, plus je suis terrifié sans cesser d'être attiré. Si je cède jamais, ce sera par le sentiment d'une sorte de devoir, comme celui de confesser sa religion. Si je tente une Jeanne d'Arc, je sens

(1) A la fin de sa lettre, Péhant lui avait dit : « Je tiens de G... que vous avez songé bien des fois à prendre Jeanne d'Arc pour héroïne d'une chanson de geste. Puissiez-vous donner suite à cette inspiration qui, comme celles de la bergère de Domrémy, vous vient directement du ciel ! »

que je l'achèverai; si je ne le fais pas, j'aurai du remords. Et puis, pour quels lecteurs écrivons-nous ? pour cette foule qui n'élit que des chambellans, ou ceux de César ou ceux de la populace. Je suis, comme vous, bien triste des symptômes que font éclater les élections. Combien y a-t-il en France d'amis de la liberté? Aussi peu que d'amis de la poésie; c'est le cas de se donner plus étroitement la main.

A vous de cœur,

V. DE LAPRADE.

Cependant l'année terrible est arrivée. Beaucoup de bons esprits qui, hier encore, combattaient dans l'opposition, ont désarmé, séduits par les promesses de l'empire libéral. Victor de Laprade, à qui l'on a offert un rectorat pour le dédommager de la perte de sa chaire, hésite, craignant qu'on ne prenne son acceptation pour un signe de ralliement. C'est alors que Péhant, qui connaît tous ses scrupules, lui donne le conseil de les mettre sous ses pieds.

Nantes, le 3 avril 1870.

Cher et illustre ami,

Je viens de lire au *Journal des Débats* votre nomination définitive au rectorat de Grenoble. Celui de Lyon nous allait mieux à G... et à moi, mais ce n'est sans doute qu'une espérance ajournée. Dans tous les cas, c'est pour moi une bien douce satisfaction de savoir que l'un des hommes que j'admire le plus et que j'aime le mieux n'aura plus désormais à se préoccuper des soucis de la vie matérielle et pourra nous donner enfin toute la mesure de son génie... Dans votre nomination il n'y a pas eu de faveur; ce n'est que la simple réparation d'une odieuse iniquité. Depuis le 2 janvier, nous avons, G... et moi, examiné bien souvent et sous toutes ses faces la question de votre rentrée dans l'Université, et nous sommes toujours arrivés à cette conclusion que l'acceptation par vous des offres qui ne pouvaient manquer de vous être faites n'était pas seulement un droit, mais un devoir. S'il est un principe que les honnêtes gens de tous les partis doivent tenir à placer au-dessus de toute discussion, c'est que les services professionnels étrangers à la politique constituent pour ceux qui les ont loyalement rendus au pays des titres inattaquables et complètement indépendans des personnages auxquels les hasards des révolutions politiques en attribuent l'appréciation et la rétribution. Votre conscience, mon cher de Laprade, a dû déjà dissiper tous vos scrupules; mais je me crois le droit d'y ajouter le témoignage de la mienne. Je suis un vieux républicain et je n'ai jamais caché mon opinion que lorsque cette opinion distribuait des places. Depuis, c'est-à-dire à partir du 10 décembre 1848, je n'ai jamais mis le pied dans les salons d'un homme du pouvoir; je vous déclare, en outre, que l'avènement et les actes du ministère Ollivier ne me réconcilieront pas avec l'empire; mais mon austérité de principes et de conduite ne m'empêchera jamais de

proclamer qu'un avancement légitime ne saurait, d'où qu'il vienne, constituer un stigmate ni un lien de servitude...

Votre bien dévoué

ÉMILE PÉHANT (1).

Certes, si quelque chose était capable de vaincre la résistance de Victor de Laprade, c'était bien cette lettre si sensée et si noble. Pourtant le poète lyonnais hésitait de plus en plus à se rendre.

Cher poète et ami, écrivait-il de Paris à Émile Péhant, le 11 avril 1870, je suis vivement touché de votre lettre et de votre sollicitude d'homme d'honneur pour les scrupules de conscience qui m'inquiètent depuis deux mois et qui se ravivent en ce moment plus que jamais. Le plébiscite remet tout en question. Le retour au césarisme redevient possible. Et puisque j'ai eu le bonheur d'être expulsé par le césarisme, je ne veux pas rentrer avec lui. Si cette affaire de rectorat n'était presque faite et surtout si elle n'avait pas été commencée par le plus excellent et le plus dévoué des amis, M. Saint-René Taillandier, je crois que je déclarerais de suite que j'y renonce, mais je suis contraint de laisser aller les choses; je verrai plus tard ce que ma dignité me conseillera. L'élection d'Ollivier à l'Académie complique encore la question. Ceux qui ne connaissent pas nos bonnes relations antérieures et notre commune affection pour Lamartine qui lui avait envoyé ma voix, pourront croire que mon vote à l'Académie a été influencé par une ambition.

Je retombe donc dans la plus grande perplexité. Je pars aujourd'hui pour Lyon. J'y resterai jusqu'à la réception d'Auguste Barbier dont je suis parrain. Je vous ai adressé hier mon *Harmodius;* on ne dira pas au moins que ma poésie se tourne du côté de César; ce poème n'est pas un placet. Taillandier est admirablement disposé pour vous tous et pour moi, et nous avons causé ensemble de *Jeanne de Belleville*.

Dieu vous donne santé, bonheur et poésie.

Je vous serre la main de tout cœur,

V. DE LAPRADE (2).

Quelques semaines plus tard, Émile Péhant lui écrivait de nouveau à ce sujet :

Nantes, le 2 juin 1870.

Mon grand et bien-aimé poète,

... D'après la lettre que vous avez écrite à G... et qu'il vient de me communiquer, il paraît que votre fierté d'honnête homme ne se trouve pas suffisamment sauvegardée : tout rapprochement avec le césarisme vous

(1) Lettre inédite.
(2) Lettre inédite.

répugne, et vous avez pris la ferme et irrévocable résolution de refuser le rectorat qui vous était offert. A cette préoccupation exclusive de la question d'honneur, j'ai reconnu la grande âme à qui nous devons *Pernette* et *Harmodius*, et, au lieu de vous plaindre, je n'ai pu m'empêcher de crier : tant mieux! Aujourd'hui, après de longues et mûres réflexions, je me reproche cette exclamation égoïste. J'ai peut-être trop écouté ma haine et mon dégoût, quand j'aurais dû n'être préoccupé que de l'avenir de votre famille. Dieu n'a pas réservé à tous les hommes les joies amères, mais profondes, de l'abnégation ou plutôt l'abnégation comporte bien des formes, et parfois celle que le vulgaire est le moins prompt à comprendre, Dieu et la conscience la trouvent la plus généreuse et la plus méritante. L'homme qui n'a d'autre responsabilité que sa propre existence a le devoir facile, et pour lui la fortune n'est pas une condition nécessaire de l'indépendance. Mais les obligations du père de famille sont multiples et complexes; tous les sacrifices ne lui sont pas permis, et tant que l'honneur reste sauf, tant que la dignité n'est pas atteinte, les concessions aux circonstances peuvent être discutées, et dans cette discussion, la voix de la famille a le droit de se faire entendre à côté de la voix du *monde*. Ce n'est pas un vieux républicain n'ayant jamais forfait à son opinion qui conseillera à personne des capitulations de conscience, et d'ailleurs l'auteur d'*Harmodius* repousserait avec mépris ces lâches insinuations; mais je vous l'ai déjà écrit et j'ai le devoir de vous le rappeler, le rectorat ne constituait pour vous qu'un avancement professionnel; c'était la réparation d'une iniquité, et vos envieux eux-mêmes n'auraient pu y voir une faveur. Si donc votre refus est irrévocable, j'admirerai votre grandeur d'âme, mais, songeant plus que vous à votre famille, je me réjouirai de ne vous avoir pas poussé à ce sacrifice dont la nécessité absolue ne m'est pas démontrée. Tout dépend du reste des circonstances que j'ignore; vous êtes donc le meilleur juge, et quoi que vous décidiez, je suis certain d'avance que vous vous rangerez du bon côté. Mais hâtez-vous de prendre un parti. Les longues incertitudes énervent les hommes les plus forts, et je suis peiné, sans être surpris, de l'abattement profond où vous êtes et qui vous fait dire que le poète est arrivé au dernier de ses chants (1).

Il faut croire que l'honneur a, lui aussi, des raisons que la raison ne comprend pas, car à cette lettre Victor de Laprade répondit que la question de sa rentrée dans les fonctions publique était définitivement tranchée « dans le sens de son indépendance. »

« Cet incident, lui disait-il, en faisant allusion à une proposition qui lui avait été faite d'écrire à l'Empereur une lettre où il se bornerait à parler des patriotiques espérances qu'avait éveillées en lui la transformation de l'Empire libéral, s'est produit au moment même où je méditais mon refus sans connaître les disposi-

(1) Lettre inédite.

tions du prince, et j'ai saisi avec empressement l'occasion que me donnait cette condition proposée pour rompre entièrement. Mais je sais que malgré tout cela, lettres et articles de journaux, Saint-René Taillandier et le ministre de l'Instruction publique ne renoncent pas à poursuivre ma réintégration dans l'Université comme une réparation de l'injustice faite en ma personne à tout le corps enseignant. De plus, quand se fera la nomination de Renan (1), on aura encore besoin de la mienne pour faire compensation aux yeux des catholiques ; il n'est donc pas impossible que la question endormie se réveille dans quelques semaines ou quelques mois. J'essaie de l'oublier et de me remettre à la vie et au travail. A chaque jour suffit sa peine. Voilà une heure de trêve. Je m'en remets à la garde de Dieu pour le futur combat (2)... »

V

Hélas ! ce n'est pas cette question endormie qui se réveilla quelques semaines plus tard, c'est la nation elle-même qui fut réveillée dans les affres de la défaite. Et son réveil fut d'autant plus terrible que son sommeil avait été plus long.

Émile Péhant, comme tous les penseurs que l'âge ou les infirmités empêchèrent de courir aux armes, souffrit cruellement de nos désastres.

Au mois de juillet dernier, écrivait-il à Victor de Laprade le 20 décembre 1870, la Muse avait semblé vouloir honorer ma vieillesse d'une dernière visite, et pendant ses trente et un jours j'avais aligné sous sa dictée quelque chose comme mille à onze cents vers ; mon poème de *Jeanne la Flamme* commençait à se dessiner, et R..., à qui j'ai communiqué cette rapide ébauche, y a trouvé une couleur plus épique qu'à ma pauvre *Jeanne de Belleville*. Mais comme je faisais les quelques recherches historiques dont j'avais besoin pour ma quatrième partie, des malheurs inouïs se sont abattus sur la France. J'en ai ressenti le contre-coup, et sans pouvoir désespérer du succès final, je suis tombé dans cet accablement que vous avez si éloquemment dépeint. J'ai brisé ma plume pour ne plus songer jour et nuit qu'à nos douleurs. Mais que notre patrie triomphe, la Muse reviendra et trouvera dans mes souffrances des forces nouvelles ou au moins des couleurs vraies, car mon poème reproduit, chose étrange ! presque tous les désastres qui m'ont tant fait souffrir. Mais, hélas ! qui sait si la vieillesse et la mort peut-être ne précéderont pas la Muse ? Qu'importe, après tout ? J'ai eu la sagesse de ne jamais m'enivrer

(1) Renan ne fut réintégré dans sa chaire que par Jules Simon, sous le gouvernement de la Défense nationale.
(2) Lettre inédite.

d'une espérance de gloire que je savais irréalisable, et de mes chants avortés je me console aisément en prenant ma part des applaudissemens qui saluent les vôtres. Vous n'avez pas dit votre dernier mot, et je suis certain d'avoir à savourer d'autres triomphes (1).

Victor de Laprade, qui s'était retiré dans le Cantal après les troubles de Lyon, avait, on s'en souvient, enflammé tous les cœurs avec son hymne de guerre aux Vendéens et aux Bretons et ses imprécations contre le roi de Prusse.

De pareils chants, lui écrivait Péhant, ont pour la France toute l'importance d'une victoire, et n'y eût-il en notre faveur que cet unique symptôme, je me croirais en droit d'affirmer qu'un pays d'où surgissent des accens si virils et si humains au fond même de leur âpre austérité, ne saurait être un pays perdu sans ressource. Grâce à votre vers si noblement indigné, le manteau impérial ne sera plus pour le sombre assassin des enfans et des femmes qu'une corrosive robe de Nessus, dont le tombeau ne l'affranchira pas. Puisse la brûlante flétrissure que vous avez infligée au royal bandit servir d'avertissement et d'épouvantail aux monstres couronnés qui voudraient l'imiter un jour! Hélas! mon cher ami, l'enthousiasme dont m'a pénétré votre sublime invective m'aveugle peut-être sur ses résultats historiques, et en terminant ma phrase, la peur me prend que ce ne soit qu'une phrase. Ni l'homme, ni l'humanité ne sont peut-être *corrigibles*. A côté des cruautés royales que je viens de maudire avec vous, je vois aujourd'hui même s'étaler dans les journaux les atrocités commises à Hautefaye par les campagnards de la Dordogne. Est-ce que je n'aurais adoré toute ma vie qu'une mensongère idole? Me faudra-t-il, à 58 ans, rejeter comme une erreur décevante et sans base ma croyance aux progrès lents, mais continus, de notre chétive humanité! Non, Dieu ne saurait m'avoir ainsi trompé; dans toutes les cruautés contemporaines qui s'accomplissent si honteusement au bas et au haut de l'échelle sociale, il n'y a sans doute que d'horribles exceptions et un temps d'arrêt, que la faiblesse de ma vue ne peut s'expliquer, mais qui a sa cause providentielle... Enfin, mon illustre ami, n'est-ce pas un magnifique gage d'espérance et de pardon que Dieu nous a donné, en permettant qu'après tant de fusillades, d'emprisonnemens et de déportations, notre jeune république se soit établie sans souiller ses mains d'aucun acte de vengeance ni même de rancune? Vous ne me faites pas sans doute l'injure de croire que la république de mes rêves ait pour personnification le régime transitoire que les circonstances nous ont donné; mais je compte sur l'*honnêteté* indiscutable des membres du gouvernement de la Défense nationale pour rendre à la France la libre disposition d'elle-même dès que la dictature ne sera plus impérieusement nécessaire. Ah! quel grand peuple nous pourrions faire encore et comme nous triompherions aisément de tous nos ennemis, si les honnêtes gens de tous les partis pouvaient ou plutôt voulaient s'unir dans un effort commun, et, abdiquant des prétentions coupables, prêtaient au

(1) Lettre inédite.

gouvernement de la Défense nationale un loyal concours. Mais non, au risque de la guerre civile après la guerre étrangère, chaque parti n'a que des visées égoïstes, et en face du drapeau tricolore qui pouvait nous offrir à tous un abri sûr et une force irrésistible, on a élevé à la fois, — crime égal! — le drapeau blanc et le drapeau rouge. De ce dernier les partisans sont rares, et par cela même peu dangereux, mais les réactionnaires se sont plu à en grossir le nombre, et pour déshonorer en eux et par eux la république qui peut seule nous sauver, on a exagéré à plaisir et de parti pris quelques excès bien coupables sans doute, mais faciles à réprimer, et sur lesquels le patriotisme faisait un devoir de jeter un voile. Cet étalage de nos plaies devant l'envahisseur qui a intérêt à persuader l'Europe que la France est en pleine anarchie, cette organisation savante du dénigrement et de la calomnie excitent en moi une indignation profonde contre ces journaux qui se prétendent religieux et auxquels manque la première vertu chrétienne...

Pardonnez-moi cette trop longue diatribe, je ne fais pas de théorie pure, et mes vieilles opinions républicaines n'ont pas seules entraîné ma plume sur ce terrain. Je manquerais à cette franchise qui fait le fond de notre caractère si, moi qui professe pour vous un véritable culte, je ne vous exprimais, je ne dirai pas le regret, mais la crainte de voir votre Muse si pure et si patriotique donner son appui à ces hommes des anciens partis qui prétendent au privilège exclusif de représenter les honnêtes gens et qui, par leurs intrigues déshonnêtes, n'ont réussi jusqu'à présent qu'à livrer la France à Bonaparte. Vingt années de ce régime ne leur suffisent donc pas, ou sont-ils assez aveuglés par leurs petites rancunes pour ne pas comprendre que leurs nouvelles intrigues les mènent malgré eux à la régence? Ah! je vous en conjure, ne contribuez pas, même d'une manière indirecte, à cet ignoble résultat d'une lutte gigantesque. Vous n'avez voulu flétrir que les jacobins de Lyon, et l'on se sert de vos vers pour flétrir tous les républicains. On recommence 1848. Lamartine n'a servi qu'à démolir Ledru-Rollin; Cavaignac, Lamartine; puis, comme les juifs préférant Barrabas à Jésus, à Louis Bonaparte on a sacrifié Cavaignac. Dieu a dignement récompensé cette habile politique des honnêtes gens. O vous qui avez si glorieusement vengé Lamartine, ne mêlez pas votre voix à celles qui n'opposent maintenant Trochu à Gambetta qu'avec la volonté et l'espoir de renverser Trochu lui-même, s'il persiste à confondre le destin de la France avec la république (1).

J'ai publié cette lettre *in extenso* pour montrer au lecteur quelle âme ardente et quelle foi patriotique animaient le poète de *Jeanne de Belleville*. La lettre suivante, écrite un an après, c'est-à-dire à la suite des événemens terribles qui marquèrent le printemps de 1871, achèvera de peindre l'homme dans ses sentimens les plus intimes. Elle est adressée comme les précédentes au grand poète lyonnais.

(1) Lettre inédite.

Nantes, le 27 novembre 1871.

Cher et illustre ami,

Un long silence nous avait plongés dans les plus cruelles angoisses. Des renseignemens dus à l'obligeance du rédacteur en chef de la *Décentralisation* y avaient apporté quelques adoucissemens, lorsque votre dernière et navrante lettre à Émile G... est venue raviver et peut-être même augmenter notre douleur. Ce n'est plus, en effet, votre maladie seule qui nous effraie, c'est votre découragement de la vie, c'est votre renonciation à toute espérance. Il faut que les tristesses inconnues qui ont, dites-vous, assailli votre existence aient été bien poignantes, pour avoir ainsi triomphé d'un esprit aussi mâle et d'une âme aussi chrétienne. Nous qui vous aimons tant et qui faisons de votre bonheur un élément du nôtre, comment concevrions-nous l'espoir d'apporter à l'amertume de vos pensées, par nos caresses fraternelles, un remède ou même une consolation quelconque, si votre philosophie et votre foi y ont été impuissantes? Et pourtant, mon bon et illustre ami, tout en restant dans l'humilité de ma position, je pourrais vous offrir mon propre exemple pour vous encourager à reprendre la lutte et vous donner la certitude de la victoire. L'heure de mes confidences complètes n'est pas encore venue, même envers vous; mais je puis vous attester que, sauf le déshonneur, il n'est pas une douleur humaine dont je n'aie touché le fond. Eh bien! chez moi le père de famille soutient l'homme, et, si je ne suis pas encore parvenu à chasser définitivement de mon chevet le spectre obsédant du suicide, je conserve du moins assez de force pour garder sur mon visage le masque de la résignation et parfois celui du bonheur. Or Dieu vous a prodigué des joies que je n'ai pas même rêvées et qu'ont savourées bien peu d'hommes; la religion vous a donné pour le grand combat des armes qui me manquent. Faites donc, je vous en prie, ô mon bien-aimé poète, un vigoureux effort de volonté saine et de foi résolue, et débarrassez-vous des étreintes d'un désespoir qui, j'oserai vous le dire, n'a pas de causes irrémédiables.

Je conviens avec vous que, de quelque côté qu'on regarde, le présent est sombre et l'avenir terrible, mais sans vouloir faire de phrases, j'ai la conviction que l'enfer, — cette double symbolisation du mal et du malheur, — ne saurait prévaloir contre un pays qui s'appelle la France, ni contre un homme qui s'appelle Laprade. Malgré nos dissensions aussi lamentables que folles, Dieu finira par tirer notre nation de l'abîme, et dès à présent, il tient en réserve pour vos enfans, quand vous ne serez plus là pour les protéger, des trésors de gloire qui valent une fortune. Un catholique ne saurait se montrer moins croyant ni moins confiant qu'un libre penseur (car j'accepte avec orgueil devant les hommes, quoique avec humilité devant Dieu, ce titre que la secte ultramontaine prodigue si insolemment à tous ceux qui ne croient pas aux miracles et aux dogmes de sa fabrique). Pardonnez-moi cette inconvenante tirade. Ne vous rappelez que mon absolue confiance en la bonté de Dieu et ma certitude des destinées glorieuses promises à vos œuvres et à vos enfans. Laissez-vous entraîner à la sincérité et à l'ardeur de ma foi. Ne cédez plus si aisément à vos inquiétudes de catholique, de patriote et de père de famille, qui accroissent vos souffrances physiques et vos insomnies, si

elles n'en sont pas la première et la principale cause. Du jour où vous consentirez à rouvrir courageusement votre âme à l'espérance, la sécurité de l'esprit rendra à votre corps le calme et le sommeil; vous serez sauvé! et nous serons heureux! Si les supplications ont près de Dieu quelque efficacité, ma famille pourra revendiquer une part de votre guérison; car il n'est pas de jour où ma femme et ma fille, — deux ferventes catholiques, — n'aient mêlé, soir et matin, votre nom au mien dans leurs prières. Les miennes ne montaient pas au ciel dans les mêmes termes et dans la même forme. mais soyez bien convaincu qu'elles n'en étaient pas moins ardentes.

Tout à vous du plus profond de mon cœur.

ÉMILE PÉHANT (1).

A peine Victor de Laprade avait-il reçu cette lettre qu'il y répondit par celle qui suit :

Lyon, 5 décembre 1871.

Cher et bien cher poète et ami,

Votre noble et touchante lettre m'a profondément ému et m'a fait honte de mon découragement. J'essaie de l'expliquer sinon de le justifier en vous disant que c'est plutôt une faiblesse patriotique et nerveuse qu'une faiblesse morale. Mon corps est épuisé, irrité, exaspéré par l'insomnie et la souffrance : mon âme demeure au fond résignée : je n'ose dire qu'elle est forte, mais avec un peu d'aide de Dieu elle pourrait le devenir. Un de mes chagrins personnels, outre les tristesses de Français et de citoyen qui nous accablent tous, c'est mon impuissance à remplir les devoirs dont je me suis trouvé chargé et notamment celui de député. Vous me croirez sans peiue quand je vous dirai que j'ai été nommé malgré moi à l'Assemblée nationale. J'étais absent de Lyon au moment de ces élections improvisées. J'ai vu qu'on me portait candidat dans un journal; j'ai immédiatement supplié tous mes amis par le télégraphe de retirer de moi le calice; on m'a répondu par l'annonce de ma nomination. Je ne pouvais refuser un poste qui risquait d'être périlleux, et depuis lors, l'esprit des électeurs ayant complètement changé, tout le monde m'interdit de donner ma démission. Je serais remplacé, non pas même remplacé par un homme d'opinions très différentes, ce que j'accepterais très volontiers pour mon compte, mais par quelque scélérat de l'internationale; la démagogie lyonnaise, entièrement maîtresse du terrain, irait chercher quelque incendiaire, quelque assassln de la Commune pour lui donner ma place. Me voilà donc crucifié à ce mandat que je ne puis remplir. C'est une position faible et humiliante dont je voudrais sortir à tout prix; quand ma santé se rétablirait, je n'en aspirerais pas moins à cesser d'être député; je n'ai ni goût ni aptitude pour la vie parlementaire. Je suis un poète, un écrivain, même un écrivain politique à l'occasion, mais orateur, législateur, administrateur, rapporteur sur une question quelconque, je ne puis l'être, et à cause de la nature de mon esprit et à cause de la fai-

(1) Lettre inédite.

blesse de mon corps. Cet honneur qu'on m'a fait est donc pour moi un grand tourment, sans compter une foule d'autres. Ma vie, qui paraît enviable à la surface, ne l'est guère au fond; je suis comblé d'une foule de biens ou du moins de quelques-uns dont je n'avais pas le moindre besoin, mais aucun de mes besoins et de mes désirs réels n'est satisfait. Avec cela, tant que j'ai eu la force de travailler et de lutter, je ne murmurais pas. Aujourd'hui, c'est mon corps brisé et torturé qui murmure, mais je garde encore la clairvoyance de mon esprit et une certaine résignation stoïque, sinon chrétienne. Depuis quelques jours, quoique mes douleurs rhumatismales et névralgiques aient plutôt augmenté, je me sens plus de force. J'essaierai probablement de me traîner à Paris et à Versailles; nous avons à l'Académie un vote très important à donner pour le 28 décembre; il s'agit de quatre fauteuils. En paraissant à quelques séances de l'Assemblée, j'éloignerai le moment d'une démission que je brûle mais que tout le monde m'interdit de donner.

J'attends avec impatience votre nouveau poème. Si j'étais de fait ce que je suis de nom, académicien et député, je pourrais servir mes cliens qui le méritent, mais je ne suis qu'un invalide relégué dans une chambrette d'un faubourg de Lyon. Les quelques forces que je crois avoir recouvrées, je les dois à la colère. On dit de toutes parts que les Bonaparte vont revenir. Je suis allé chercher la brochure du grand Breton, *Bonaparte et les Bourbons*, qui semble écrite d'hier; j'y ai ajouté une préface où je piétine dans la fange le second Empire, et je fais imprimer cela; je vous l'enverrai bientôt; dites à notre ami G... qu'il se prépare à donner une grande publicité à cet instrument de combat.

Dieu vous garde, cher ami, le Dieu auquel nous croyons, nous deux, et qui est bien le même, et qui n'est pas celui de Veuillot, vous accordera de voir une aussi digne vie que la vôtre enfin récompensée. Heureux qui pourra concourir à cette récompense! Je vous embrasse de tout cœur.

VICTOR DE LAPRADE.

La récompense, — j'entends les hommages publics, — Émile Péhant ne devait pas la recevoir en ce bas monde. Malgré tout le talent qu'il y dépensa, sa chanson de geste n'obtint jamais qu'un succès d'estime, et c'est tout au plus s'il parvint à couvrir les frais d'impression.

En 1872, quand Émile Péhant se décida à publier la première partie de *Jeanne la Flamme*, sa situation était si ingrate et si précaire que les loisirs et l'argent nécessaires lui faisaient défaut pour aller en Basse-Bretagne recueillir sur place les élémens du *Siège d'Hennebont* (2), qui devait remplir la fin de son

(1) Lettre inédite.

(2) « Dans mon isolement et mon abandon, écrivait-il à Victor de Laprade, j'ai besoin d'aide pour continuer l'œuvre que j'ai si follement entreprise au déclin de ma vie. Si je n'écris pas le *Siège d'Hennebont*, quoique cette seconde partie de

poème. Et il faut croire qu'il ne put jamais se les procurer, puisque le *Siège d'Hennebont* ne sortit jamais de sa tête. La chose est d'autant plus regrettable que *Jeanne la Flamme* s'annonçait comme une œuvre vraiment belle et de beaucoup supérieure à *Jeanne de Belleville*. Le récit était bien proportionné, sans longueur et sans sécheresse. Le vers, plus souple et plus large, avait pris des ailes et montait aussi haut que la pensée. La rime qui, dans le poème précédent, était souvent pauvre, et comme embarrassée d'elle-même, était riche à présent, pleine de nouveauté et d'inattendu. Bref, à cet immense tableau du *Siège de Nantes* qui se déroulait durant tout un volume, il ne manquait, selon la judicieuse remarque de Laprade, qu'un peu de fantaisie et quelques élans lyriques. Encore un effort, et le *Siège d'Hennebont* allait mettre le sceau à la gloire de *Jeanne la Flamme*, et du même coup à celle du poète. Mais à quoi bon cet effort et pourquoi Péhant l'aurait-il fait?

Durant ces deux ans, écrivait-il à l'auteur de *Pernette* le 4 septembre 1874, j'ai travaillé comme un forçat, sans aucune distraction d'esprit, sans aucune consolation de cœur. Et je travaillais ainsi par devoir et par dévouement à ma bibliothèque, au milieu de tracasseries et de déboires qui ont été jusqu'ici mon unique récompense. Qu'importe, après tout, ces semblans d'injustice ? Je suis satisfait, sinon de mon œuvre, du moins du zèle et du soin que j'y ai apportés. Je me trouve assez payé de mes peines. Je touche d'ailleurs à ma libération. J'ai classé dans leur nouveau local mes diverses collections (non sans fatigue, car au dernier jour j'ai subi une légère attaque de paralysie à présent dissipée), et j'ai terminé l'impression du cinquième et du dernier volume de mon catalogue. Il ne me reste plus à publier que les tables et une *Notice descriptive de nos manuscrits et de nos livres rares ou précieux à divers titres*. Cette dernière besogne bibliographique ne me demandera qu'une année ou dix-huit mois d'application, et je pourrai enfin me permettre un peu de repos. Peut-être même trouverai-je dans cette occupation moins absorbante quelques intervalles de liberté. Cette perspective de loisir devrait

Jeanne la Flamme soit depuis longtemps toute vivante dans ma tête (plus vivante, hélas ! que ma plume ne saura la rendre), c'est que j'aurais absolument besoin sinon d'étudier, au moins de voir la scène vraie de mon drame. Pour des personnages fictifs, on peut à la rigueur dresser soi-même un théâtre factice ; mais quand la Muse emprunte à l'Histoire les héros de ses principaux récits, il est indispensable que les localités lui soient familières ou du moins qu'elle connaisse les principales lignes de la physionomie réelle du paysage. Autrement elle côtoie de trop près la rhétorique et les réminiscences pour n'y pas faire et souvent volontairement plus d'une chute. Or je compte sur l'effet de votre nom et des noms également glorieux qui l'accompagnent dans mon *Introduction* pour me procurer la possibilité d'une excursion de quelques jours en Basse-Bretagne. Le rêve s'en ira sans doute au vent comme tant d'autres ; mais c'est encore une consolation et un appui qu'une demi-espérance. » (Lettre inédite.)

m'inspirer la pensée de reprendre et d'achever, non pas ma chanson de geste tout entière, mais au moins ma *Jeanne la Flamme*, dont la grande et sympathique figure passe et repasse sans cesse devant moi et fait à ma lyre brisée de fréquens appels. Mais si mon enthousiasme n'est pas éteint, la volonté me manque autant que les forces. Une main tremblante comme la mienne n'écrirait plus que des vers glacés ou débiles. J'ai donc dit à la Muse un nouvel et bien définitif adieu (1).

Il mourut le 6 mars 1876. Un de ses disciples et amis, M. Joseph Rousse, ouvrit une souscription pour couvrir les frais d'une modeste plaque de marbre blanc destinée à perpétuer le souvenir du poète dans l'église de Guérande. Sur cette plaque, dressée contre une des parois de la chapelle de la Vierge, on peut lire en lettres rouges le sonnet qu'Émile Péhant fit pour la Madone, quand il mourait de faim à Paris :

Vierge sainte, ô Marie, étoile du matin,
L'amour que j'ai pour vous, je le tiens de ma mère;
Sa tendresse à vos soins confia mon destin :
Prouvez-lui que sa foi n'est pas une chimère!

L'athéisme longtemps m'a versé de son vin ;
Sa coupe est à ma lèvre aujourd'hui trop amère :
Je voudrais bien que Dieu m'admît à son festin;
Mais j'arrive si tard! j'ai peur de sa colère.

Demandez-lui ma grâce, ô Mère de Jésus!
Tous les cœurs repentans de vous sont bien reçus;
Contre le désespoir vous êtes leur refuge :

Car dès que vous priez pour des pécheurs contrits,
Dieu ne peut s'empêcher d'oublier qu'il est juge
Pour se ressouvenir seulement qu'il est fils!

Admirable et pieux *ex-voto* qui entretient le culte du poète parmi ses concitoyens dévots à la Vierge, en attendant que son buste soit élevé, — en face de la mer, — sous les beaux arbres qui bordent les anciens fossés de sa ville natale.

(1) Lettre inédite.

LÉON SÉCHÉ.

LES ARMES ANCIENNES

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE

On peut dire de la partie archéologique de l'Exposition de 1900 qu'elle est assurément unique. Il faut se montrer reconnaissant aux étrangers qui nous ont si généreusement confié leurs richesses, et remercier, particulièrement la reine d'Espagne pour sa libéralité : grâce à la régente Marie-Christine d'Autriche, Paris aura vu l'incomparable suite des tapisseries, des boucliers et des casques, qui, depuis quatre siècles peut-être, n'avaient point quitté le palais de Madrid. La Hongrie n'est pas restée en arrière, elle nous a envoyé les reliques des guerres turques, les harnais, les estocs et les palaches de ses hussards, ses glaives de justice. Enfin nos Musées de province, nos principaux amateurs, nos gros financiers, emportés par un patriotique enthousiasme, se sont séparés, pour un temps, des trésors d'art dont regorge le Petit Palais.

De tout cela, je voudrais sommairement esquisser l'histoire, dans la mesure de ma compétence : c'est dire que je ne m'appliquerai qu'à parler des armes. Mais si traiter des choses du passé est affaire grave et délicate, tant on est toujours menacé de s'entendre accuser de légèreté ou de pédantisme, au sens de chacun, on marche, quand on s'occupe des armes, entre des abîmes, et là, plus que partout ailleurs, sur le terrain archéologique, l'arbitraire vous entoure. Tout est incertitude et erreur. Moins que toute autre, la science des armes est codifiée. Et, pour tout dire, elle est encore dans ses langes. Au reste, il convient d'avouer que nous ne savons presque rien sur les objets de la vie courante,

aux temps passés. On s'est trop pressé de généraliser, avant même que de posséder les premiers principes. Et c'est en cela que Viollet-le-Duc et son école auront été particulièrement funestes. Leurs restitutions l'ont encore mieux prouvé que leurs écrits. A les en croire, tout, à travers le temps, aurait obéi à des règles fixes, qu'ils ont déduites *a priori* et énoncées comme axiomes. Leur souci continuel d'établir, d'une part, l'origine française des armes qu'ils rencontraient dans les collections et qu'ils dataient d'après une critique dont la direction maîtresse était essentiellement romantique, et de ranger, d'autre part, toutes ces armes dans des catégories réglementaires, les a menés aux pires erreurs.

S'affranchir de ces préjugés ne sera pas un mince labeur, et l'exposition du Petit Palais sera, ici, utile à plus d'un titre : elle prouvera que, si le génie français a tenu une place importante, ou prédominante à toutes les époques, dans les divers arts, celui de l'armurerie lui a été à peu près étranger. Ce n'est pas d'aujourd'hui, par exemple, qu'on fait venir les bonnes lames de Solingen ; on avait cette habitude depuis des siècles. Les foires de Champagne et de l'Ile-de-France, pour ne parler que des principales, étaient alors d'immenses marchés cosmopolites où chaque nation envoyait ses produits. Les matières premières arrivaient souvent de loin jusqu'aux pays de manufacture. C'était avec des aciers de Styrie que se forgeaient les belles épées de Tolède, et la contrefaçon allemande se donnait cours sur ces précieux articles. Quant aux armures, de tout temps, les belles pièces se fabriquaient en Italie et en Allemagne. Les rois des *Plattners*, des batteurs de plates, furent, au XVIe siècle, les Negroli de Milan et les Coleman d'Augsbourg. Aucun Français ne leur tint pied à cette époque. Au reste, le luxe des armes a dû toujours être assez médiocre, en France, comparé à ce qu'il était en Italie et en Espagne, voire dans l'Europe centrale. Je doute fort qu'un roi de France, Valois ou Bourbon, ait jamais possédé des armures comme celles de Charles-Quint ou de Philippe II. L'examen des quelques objets exposés convaincra, je pense, les plus incrédules sous ce rapport.

I

En bonne justice, la première place dans notre admiration doit être réservée à l'Espagne. Sans autre épithète, c'est un en-

semble merveilleux que celui des collections de son pavillon. Il n'existe pas, au monde, de pièces d'armes comparables à celles que le comte de Valencia a disposées dans les six vitrines de rez-de-chaussée et de l'étage. Cette sélection, dans les objets d'un musée tel que l'*Armeria* de Madrid, suffit à prouver le goût de son directeur. Le comte de Valencia est trop connu parmi les archéologues et les artistes pour que j'aie à le présenter ici. Mais je dirai, je répéterai plutôt, pour l'avoir souvent énoncé ailleurs (1), que, sous sa direction, l'*Armeria* de Madrid a subi une métamorphose complète. Cette galerie peut et doit être prise désormais comme le modèle qu'il convient d'imiter ; et nous devons appeler à grands cris le jour où toutes nos armes, aujourd'hui dispersées en divers locaux, seront montées et présentées dignement, comme celles du Musée de Madrid. De celles-ci, le comte de Valencia nous a apporté les parties les plus remarquables, casques et boucliers. Et la marquise douairière de Viane, avec une libéralité en tout point admirable, a confié à la France quatre pièces capitales : la tunique, les épées et la dague du roi maure Boabdil. Tout, dans le pavillon de l'Espagne, vaut qu'on s'y arrête ; la vitrine de Boabdil mérite une très longue station. Pour employer une expression triviale, qu'une certaine école, soi-disant littéraire, a mise à la mode, on y voit une *tranche de vie*, on y lit surtout des pages et d'histoire politique, et d'histoire de l'art. C'est la notion élargie de l'archéologie. Les choses parlent. En nous permettant de philosopher devant les dépouilles du vaincu de Lucena, la dame d'honneur de la reine régente nous a donné le plaisir le plus rare comme le plus délicat.

A considérer cette robe de velours à manches larges et courtes, dans sa coupe archaïque, on comprend, d'une fois, ce semble, l'économie de l'Espagne à la fin du moyen âge. Tout, dans ce vêtement vermeil, est étranger à la Péninsule. Le velours à fleurs vient d'Asie Mineure ou de Lucques, la passementerie est sans doute arabe, la coupe est peut-être asiatique, ce semble. Ma première impression, devant cette relique du XVe siècle, fut de reconnaître une de ces robes comme j'en ai tant vues dans le Sind ou à Mascate. Mais je crois que cette impression est un peu inexacte et que la tunique de Boabdil est tout bonnement une *saye d'armes*, comme on disait alors, et que les hommes d'armes

(1) *Les Musées de Madrid*, Paris, 1896 ; in-4°, p. 210.

de Castille et d'Aragon en portaient d'à peu près semblables, à la passementerie près. Les tapisseries de Naples qui représentent la bataille de Pavie (1), pour être bien postérieures, nous montrent des coureurs, des *genétaires*, cavaliers armés à la genète, qui sont encore vêtus de sayes de même coupe. Mais on peut dire aussi que dans l'Inde centrale et occidentale on use encore de pareils vêtemens. La remarque, pour l'épée, est identique : en Arabie, dans le Hadramaut notamment, on voit encore aujourd'hui des épées qui, pour être moins riches, n'affectent pas moins une architecture semblable. La dague, avec les expansions ailées de son pommeau, rappelle certains kandjiars turcs ; l'épée d'estoc qui l'accompagne paraît, au contraire, établie suivant la tradition marocaine, comme les deux petites gibecières de cuir brodé qui accompagnent la tunique. Voici donc des objets, au premier abord bien disparates, qui forment cependant un ensemble logiquement complet. Reprenons-en l'examen d'une façon plus sévère.

Et tout d'abord leur origine est d'une sincérité irréprochable. Ils portent, depuis plus quatre cents ans, leurs lettres de noblesse avec eux : « Toutes ces pièces merveilleuses, dit le comte de Valencia, faisaient partie des riches donations faites par les rois catholiques à don Pedro Fernandez de Cordoba, seigneur de Salares, et à son frère don Diego, alcade de los Donceles, à la suite de la déroute et de la capture de Boabdil el Chico, à la bataille de Lucena, en 1483. » Par héritage, elles passèrent dans la famille du marquis de Villaseca; aujourd'hui, elles appartiennent à la marquise douairière de Viane. Leur conservation est parfaite. La dalmatique a gardé sa doublure de simple toile. Car, suivant une coutume encore aujourd'hui courante en Inde, la doublure est toujours d'un tissu de coton très ordinaire, au contraire de ce qu'on observe dans nos vêtemens occidentaux, où les dessous tendent de plus en plus à se faire d'une étoffe plus précieuse que l'habit lui-même. La dalmatique que portait à Lucena le dernier roi maure de Grenade, sans doute par-dessus ses armes de mailles, est ouverte devant, et accompagnée sur tout son pourtour d'une passementerie d'or assez fine, avec attaches, fixées au droit de la poitrine, et d'un pareil travail. La ceinture, encore munie de sa boucle, est brodée d'or et d'argent par un

(1) Luca Beltrami, *La Battaglia di Pavia illustrata negli Arrazi del March. del Vasto*, Milan, 1896; in-f°, pl. VI.

artifice encore en honneur chez les brodeurs du Guzerat; la boucle semble sortir de l'officine de quelque orfèvre moderne de Mascate. Toute cette passementerie est franchement orientale. Il serait téméraire de rendre un pareil jugement sur le vêtement. J'ai déjà dit combien il avait peu de caractère; ses manches larges et courtes à ne recouvrir qu'à moitié les avant-bras, de coupe carrée, n'augmentent point son originalité. Quant au tissu, qui est un velours historié, du genre des *holosericea* ou velours tout soie, velours à trois poils, ou *tierçopelo*, comme disent les Espagnols, il ne présente pas de caractéristique nette pour établir sa provenance. Son état de conservation est superbe, il a gardé toute sa fleur et aussi l'éclat de sa teinture. Seule, la cochenille, la *graine d'écarlate*, comme on disait jadis, pouvait fournir une couleur d'aussi bon teint et ayant droit à cette épithète de *cramoisi* qui ne servit longtemps qu'à indiquer la force d'un ton. Au XVIIIe siècle, encore, le terme de cramoisi était employé dans le sens augmentatif. « *En cramoisi*, pour dire tout à fait, entièrement, au suprême degré, au delà de ce qu'on peut imaginer. Ce mot est fort à la mode à Paris, et ne vieillira même jamais parce qu'il a une expression très forte. » Ainsi parlait, en 1752, Leroux, auteur du *Dictionnaire comique*. Quelque soixante-dix ans auparavant le *Dictionnaire des rimes* entendait par *cramoisy, une teinture sans tache*. Mais depuis le règne de François Ier, c'était, au moins à partir de 1523, la cochenille d'Amérique qui fournissait l'écarlate. Jusqu'à cette époque, l'industrie du teinturier s'était contentée de notre coccide indigène, le kermès (*coccus baphica*) que l'on a trop souvent confondu avec l'espèce du chêne vert (*coccus ilicis*). C'est avec ce *coccus baphica*, traité par le vinaigre fort, que toute la région circa-méditerranéenne obtenait la belle teinture rouge que les gens de l'Archipel grec s'obstinent encore aujourd'hui à consacrer à la teinture des fez, tout comme ils procédaient du temps de Belon, mais sur une plus grande échelle : « Le revenu de la graine d'écarlate, disait le grand naturaliste voyageur du XVIe siècle, nommée *coccus baphica*, est moult grand en Crète; et parce que le cueillir est l'ouvrage des pasteurs et petites marmailles, les plus grands ne s'y veulent amuser... » Cette petite marmaille réalisait cependant des récoltes assez considérables pour que le kermès fût une importante source de revenus. Longtemps le kermès soutint la concurrence de la cochenille américaine, tant la matière première coûtait peu, tant

son traitement était simple, tant elle donnait une teinture tenace. Ce n'est pas pour rien que Jehan de Meun, avait dit dans son testament (1340) :

> Amour d'omme envers fame n'est mie tainte en graine,
> Par trop pou se destaint, par trop pou se desgraine

ni que Rutebeuf, dès le XIIIe siècle s'écriait :

> Ne plus que l'en puet faire écarlate sans graine.

Ainsi, à la fin du XVe siècle, la teinture d'écarlate devait-elle encore tenir le premier rang, à supposer que l'on eût commencé à introduire en Espagne la cochenille mexicaine, ce qui n'est nullement prouvé. Tout nous porte à croire que le velours de la dalmatique royale fut teint de fine écarlate, *taint en graine*, car la durée de la conservation est garante de la qualité. Je doute que les teintures modernes à l'aniline puissent affronter une pareille épreuve. L'origine du tissu lui-même est impossible à établir : il a pu être fabriqué à Gênes, aussi bien qu'à Venise, en Asie Mineure ou en Inde, peut-être même à Almeria, ville d'Espagne qui demeura célèbre, pendant tout le moyen âge, pour ses soieries et ses tentures. La tenue générale des ornemens indiquerait plutôt une source vénitienne ou lucquoise, car Venise et Lucques étaient réputées pour leurs répliques de soieries orientales. Le décor, très large, à ornemens fleuronnés réguliers, alternant avec des motifs du même genre, inclus, ceux-là, dans des compartimens lobés, ou avec des rosaces incluses dans des guirlandes à entrelacs de bâtons écotés, rappelle les velours italiens précités. Certains archéologues, amis des formules exactes et des classifications cadencées, appellent ces velours « figurés à meneaux sinusoïdes. » Je trouve l'expression en tout mauvaise. Car on devrait laisser le nom de tissus figurés aux étoffes où les ornemens représentent des figures d'hommes ou de bêtes, et ne donner le nom de meneaux qu'à des traverses reliant régulièrement, et sans disjonction, des motifs architecturaux, comme les montans d'une baie. Sans doute le vocable « historié » conviendrait-il mieux dans le sens général, comme celui de « polygones lobés » dans le sens particulier.

Mais je passe sur cette tunique, admirable à tous égards, comme sur les deux gibecières en cuir brodé, dont l'une, couverte d'inscriptions arabes, était destinée à renfermer le Koran, et j'en

viens aux armes qui doivent arrêter notre attention, car jamais nous n'en reverrons de semblables. Remarquable autant par son architecture que par son exécution, l'épée de Boabdil est certainement le plus bel exemple de l'armurerie hispano-mauresque que l'on possède. Entre ses sœurs, — on en connaît une dizaine dispersées en divers musées et collections particulières, — elle brille d'un éclat sans pareil. Seule aussi, sans doute, a-t-elle droit à ce nom « d'épée de Boabdil » dont se parent ses congénères. Toute la monture, à l'exception de la fusée en ivoire très délicatement sculptée, est en argent doré chargé de filigranes d'or et d'émaux polychromes disposés dans des modillons en polygones très anguleux et dans des plates-bandes en zigzag. Ce sont des émaux cloisonnés, translucides, exécutés avec la plus grande finesse. Des croix, répétées, parsèment le massif de la garde dont les retombées larges et longues sont, à leur face intérieure, évidées en rainures qui épousent le contour de la chape du fourreau. Le pommeau ovoïde s'effile en une longue tige verticale où se rive la queue de la soie. Son décor est le même que celui de la garde; il en est de même pour les bagues de la fusée, pour les garnitures du fourreau. La façon dont cette gaine de bois est habillée de maroquin brun, brodé d'arabesques en fil d'or, nous rappelle d'une manière frappante les armes du golfe d'Oman. Il y a là une tradition qui ne s'est jamais interrompue. Aujourd'hui encore, les armuriers de Mascate arrêtent l'enveloppe de peau au niveau des frettes de métal, habillant le bois de place en place, sans jamais monter les anneaux par-dessus le cuir. Et, si l'on regarde le fragment de bélière muni de sa boucle en fer à cheval, on croira voir un pareil objet rapporté de l'Inde ou de l'Oman avec son ruban en brocart de Bagdad. La boucle paraît avoir été forgée hier, l'étoffe avoir été tissée de notre temps. J'ai dit qu'on faisait encore de pareilles épées, avec de semblables lames, avec des montures seulement beaucoup plus grossières, en certaines régions d'Arabie. Mais l'épée de Boabdil porte sa date autant par la richesse, quasi wisigothique, de sa monture, que par son extraordinaire pureté d'exécution. Je suis convaincu qu'en aucune région de l'Orient on ne saurait aujourd'hui en faire une qui soit telle, et c'est en quoi cette extraordinaire relique de la civilisation grenadine doit rester chère à nos yeux. La lame ne mérite pas une mention spéciale. C'est celle d'une épée quelconque du xve siècle, assez courte, peu large, plate avec une gouttière mé-

diane qui s'arrête à sa première moitié. Sa marque, un S inscrit dans un cercle, indique une forge de Séville ou de Saragosse. Les lames d'un pareil modèle, anciennes ou récentes, sont communes en Arabie, et beaucoup portent le loup de Passau, poinçon qui est peut-être identique au *Perillo* du fameux Julian del Rey, armurier préféré, suivant une légende, de Ferdinand le Catholique qui aurait servi de parrain à ce mozarabe repentant. On a attribué à Julian del Rey la lame de l'épée hispano-mauresque que le duc de Luynes donna à notre Cabinet des médailles et qui a été décrite et figurée en maints endroits.

L'épée de Boabdil et ses sœurs sont ces épées, dites à la genète, dont la mode arma Musulmans et chrétiens d'Espagne pendant une bonne partie de la Renaissance. Ces belles armes complétaient l'accoutrement léger, où la maille tenait la principale place, du cavalier genétaire. On disait alors un *genêt* pour un cheval barbe, des étriers, un mors *à la genète*, pour des étriers et un mors construits dans la tradition arabe; monter *à la genète*, s'armer *à la genète*, étaient des locutions familières aux XV[e] et XVI[e] siècles. Le bouclier de bois à deux lobes appelé adargue, la sagaie ou javeline étaient les complémens de l'équipement à la genète. Tous ces objets ont aujourd'hui disparu; à peine quelques rares pièces de l'*Armeria* de Madrid peuvent-elles nous en donner une idée. Ce qui vient ajouter à cette idée, encore, ce sont les dagues à oreilles, dites *levantines*, et aussi *stradiotes*, que l'on peut voir en diverses collections. Une des plus belles est encore celle de Boabdil, et elle est, sans contredit, la plus complète, car elle n'a perdu ni son fourreau, ni son petit couteau bâtardeau, ni son gland de passementerie.

On entend par dagues à oreilles des armes courtes que l'asymétrie de leur lame devrait, en bonne justice, faire rejeter, pour la plupart, parmi les couteaux à armer, si les objets créés par la fantaisie de l'homme se laissaient ramener à des classifications systématiques comme les produits de la création. La nature de leur monture, où des attelles d'ivoire ou de corne sont rivées, dans bien des cas, sur une soie aplatie, où le pommeau massif des dagues est remplacé par une capule à ailerons, vient s'ajouter à ces caractéristiques, pour les faire rentrer dans la catégorie des couteaux. La levantine de Boabdil a sa poignée en fer plaquée de cuivre jaune doré et d'ivoire profondément ciselé en arabesques; une matière noire remplit les creux. La capule s'épa-

nouit en deux disques élégamment ciselés. La lame forte, à plusieurs plans de retaille, gravée et dorée, se recommande par sa belle conservation. Des inscriptions arabes, incrustées en or, courent sur une partie de sa surface. L'une dit : « *Il a été fait par Reduan;* » c'est là le seul renseignement que cet armurier, sans doute musulman, ait laissé pour qui sera tenté d'écrire son histoire; c'est aussi le seul que les armes de Boabdil nous fournissent, car, de l'épée, les inscriptions en caractères semicoufiques se rapportent toutes à la glorification d'Allah, comme celles de la seconde épée dont le pommeau porte la devise des rois de Grenade « *Allah seul est vainqueur.* » La gaine de la dague est d'un cuir brun gaufré avec une large chape circulaire et une bouterolle, en argent doré, rehaussé d'un précieux travail en filigrane sertissant des appliques d'émaux. Par une disposition, encore en usage dans l'Arabie, le bâtardeau rentre dans le fourreau derrière la dague, près de la bielle d'attache par où passe la ceinture. Celle-ci se voit sur la dalmatique, qu'elle ceint de son cuir gaufré brun, avec les boucles, les fermoirs et les trépas d'acier gravé et doré. Le cuir est rehaussé de passemens d'argent en rosettes et en listels. Le fourreau n'est pas seulement remarquable par son travail exquis, il porte aussi un gland de soie rouge et de cannetille d'argent intéressant à plus d'un titre, car il donne un bel exemple de la passementerie espagnole dont les modèles et les procédés ne changèrent pas pendant un siècle. Je n'en veux d'autre preuve que les glands faits pour Philippe II par le passementier Francisco Alvarez, dans la seconde moitié du XVIe siècle, et qui garnissent encore aujourd'hui les ornemens de chapelle, à l'Escurial.

La deuxième épée est une véritable épée de guerre, car la première est plutôt une épée de ceinture, un insigne, qu'une épée d'armes. Celle-ci représente autant un estramaçon qu'un estoc, car elle possède un dos assez épais, d'un côté, et qui va jusqu'à la première moitié de sa longueur. La pointe aiguë, retaillée, ne présente pas l'effilement caractéristique des vrais estocs : du talon à cette pointe, la largeur de l'allumelle reste la même. Pour prendre un terme moyen, appelons cette seconde arme : une épée d'arçon. Sans doute aussi le roi de Grenade la portait-il attachée au pommeau de sa selle. Des lignes longitudinales gravées au poinçon, ainsi que quelques arabesques, constituent tout le décor de cette lame dont le renforcement du talon — le *ricasso*, comme on dit — présente deux courts pans creux adoucis.

La monture d'ivoire gravé, ou pour mieux dire ciselé, profondément entaillé et noirci dans les arabesques et les inscriptions, est appliquée, rivée, sur le massif de fer constituant la poignée, comme les attelles d'un couteau. Les deux gouttières ménagées, sur les côtés, par l'écartement des plaques d'ivoire, laissent voir ce fer, partie constituante sans doute de la soie et dilatée, en haut et en bas, en deux massifs constituant une amorce de garde, et un pommeau, également habillés d'ivoire sur deux faces. Au massif cylindrique de la garde s'oppose, par conséquent, un renflement semblable tenant lieu de pommeau. On remarquera combien cette disposition est orientale, surtout arabe. Aujourd'hui, encore, les épées droites de Mascate sont montées, dans une certaine mesure, d'après ce principe, et M. Chantre a découvert de pareils types dans les sépultures du Caucase. C'est le type antique, par excellence, où la poignée ne comporte pas de croisillons, mais un massif. C'est le type primitif, et des glaives caractérisant l'âge du bronze, et de ceux figurés sur les monumens les plus anciens que possède l'humanité. Il y a aussi, dans l'arme de Boabdil, une certaine allure marocaine, une tendance vers l'asymétrie des longues lames étroites ressemblant aux flissahs kabyles. En somme elle accuse un sentiment plus barbare que la première, et doit remonter jusqu'aux modèles des envahisseurs les plus anciens. Le fourreau, de cuir brun, travaillé au petit fer comme un délicat ouvrage de reliure, précieusement doré dans ses ornemens imprimés, écailles régulières enserrant chacune une fleurette, étonne par son extraordinaire conservation. Les garnitures sont d'argent doré avec émaux translucides et nielles formant arabesques. La chape est épanouie en godet pour loger le massif de la garde, disposition fréquente dans les armes orientales, surtout touraniennes, et aussi chez les Persans, tandis que la disposition contraire est plutôt la règle chez les Occidentaux, où une capsule dépendant de la garde forme un petit couvercle qui obture l'entrée de la chape. On comprend l'avantage de cet agencement dans les pays pluvieux et humides. Cette chape porte deux anneaux opposés destinés à suspendre l'arme, ainsi qu'on l'observe dans la plupart des épées d'arçon. Son bord inférieur, denticulé, est rehaussé d'émaux translucides rouges; une pareille bordure ourle la bouterolle très vaste, magnifiquement niellée de méandres circulaires, d'écussons et d'inscriptions, tout comme l'entrée du fourreau.

Telles sont les reliques sincères et authentiques du dernier roi de Grenade, trophées de la journée de Lucena. J'ai dit sincères et authentiques, parce qu'il en existe beaucoup d'autres. Chaque jour, la critique en fait justice, et ce n'a pas été un des moindres mérites du comte de Valencia d'avoir supprimé, à l'*Armeria* de Madrid, toutes ces attributions romantiques qui ne tendaient à rien moins qu'à gratifier Boabdil de toutes les armes de Maximilien et de Philippe le Beau. Ce dernier, notamment, doit au savant conservateur de Madrid d'être rentré dans ses biens. Et nous pouvons admirer en ce moment, parmi tant d'autres richesses de cet *Armeria,* unique, on doit le dire, les merveilleux casques de parement que les inventaires du temps ont toujours donnés pour avoir appartenu au roi Philippe et non point au roi Boabdil, dont le nom ne figure même pas dans les inventaires des rois catholiques. Et c'est pourquoi nous commencerons l'examen des richesses d'art, exposées par la couronne d'Espagne, avec les casques de parement qui furent ceux de Philippe le Beau. Il est certain que le caractère général des entrelacs qui les rehaussent a pu être, à l'époque romantique, un bon motif d'erreur.

Quand on considère la superbe salade et la mirifique barbute touchées d'argent, incrustées d'or, qui brillent dans cette vitrine du rez-de-chaussée, comme deux perles irisées, on est, malgré soi, porté vers des splendeurs orientales. Mais à Venise, et en d'autres villes d'Italie, on s'inspirait volontiers des motifs orientaux, aussi bien dans l'ornement des tissus que dans celui des armures. L'origine italienne de ces casques ne peut être discutée, tous deux portent le poinçon des fameux Negroli de Milan, des clefs croisées, en sautoir, sous une couronne fleuronnée. L'inventaire illustré de Charles-Quint signale la barbute et la salade comme venant des Flandres, comme ayant appartenu à Philippe le Beau. Il en donne même les figures, et aussi des bavières ou masques mobiles, qui ont malheureusement disparu avec les cimiers : un anneau surmontant la crête de la barbute, un ornement en grenade ovoïde pour la salade. La seule hésitation possible porte aujourd'hui sur Maximilien et sur son fils Philippe. Peut-être les Negroli avaient-ils fabriqué ces pièces hors de pair pour l'empereur qui les laissa à son fils. On n'est pas fixé sur ce point, et encore est-il d'un petit intérêt.

On sait que l'on entendait, aux XIV[e] et XV[e] siècles, par *barbute*, un casque léger fait, tout d'abord, à l'exemple de celui que por-

taient les hoplites grecs. Forgé d'une seule pièce, le timbre légèrement crêté se prolongeait en un couvre-nuque long, épousant la forme de l'occiput, se continuant sur les côtés en grandes jouées imitant les paragnathides béotiennes. Aucune visière, aucune avance n'ombrageaient le front ni les yeux; souvent un nasal descendait suivant la ligne du nez; entre celui-ci et chaque jouée une échancrure semi-circulaire dégageait la vue. Telle fut la barbute des gendarmes italiens au beau temps des condottières. Et, prenant la partie pour le tout, la coiffure pour l'homme, on disait une *barbute* pour un cavalier armé de toutes pièces. Ainsi, le 13 avril 1362, le Petit Meschin se trouvait à la bataille de Brignais avec cinq mille barbutes. Une modification de cette forme de casques en faisait une coiffure plus légère, pour les parades. Dans ces barbutes de parement, que l'on appelait, au XVe siècle, salades à la vénitienne, et qui demeurèrent en honneur au siècle suivant, la face se trouvait complètement découverte, par la suppression du nasal et des jouées. La barbute de Philippe le Beau appartient encore à un autre modèle. Des pièces accessoires, mobiles, peuvent faire du léger casque de parement une défense de tête que l'adjonction de la bavière rend absolument complète. Les bas-reliefs de Naples, qui représentent le triomphe d'Alphonse V d'Aragon, — et dont on peut voir les moulages à notre Musée d'Artillerie, — nous offrent des barbutes de ce dernier système. Ce sont des objets rares entre tous. Plus communs sont ceux où l'acier disparaît sous un revêtement de velours, ordinairement écarlate, et servant de fond à de vastes rinceaux de bronze doré y appliqués. Telles sont ces barbutes de parement que l'on appelle, dans le langage courant, casques de commandant de galères, et qui devaient servir dans les parades et les carrousels.

La salade est, au contraire, dans la tradition allemande. Avec son long couvre-nuque projeté en arrière, sa visière montée sur tourillons et *à vue coupée,* suivant l'expression admise, elle nous fournit un superbe exemple de ces *salades à queue* qui furent surtout en faveur sous le règne de Charles VII. Elles avaient succédé au bassinet monumental qu'avaient porté, en dernier lieu, les combattans d'Azincourt. En France, on les abandonna sous le règne de Louis XI ; mais, en Allemagne, elles étaient encore de mise après la mort de Maximilien. On les retrouve comme casques de joute, cent ans plus tard, car le Musée d'Artillerie en possède qui datent d'Henri III, voire d'Henri IV, et qui sont de

travail allemand. Les Negroli de Milan, en construisant la superbe salade argentée, ont fait une œuvre purement allemande, en tant qu'architecture, s'entend, mais les décors dont ils l'ont chargée ne se rapportent en rien à la tradition allemande. On pourrait peut-être aussi leur attribuer, sans trop de présomption, cette autre magnifique salade, du même type fondamental, mais que leur puissante imagination s'est complu à façonner en mufle de bête, tandis que le couvre-nuque s'enfuit en une tête d'oiseau. Celle-là aussi date de la fin du xve siècle, et l'on sait qu'elle a appartenu à Philippe le Beau. Les jouées mobiles sont deux ailes où des traits incrustés d'or indiquent les divisions des pennes. Ces ailes, comme la visière, peuvent s'enlever à volonté, et le casque est ramené à la plus grande simplicité qui convient aux armes de guerre. Cette merveilleuse salade, comme l'a fait judicieusement remarquer le comte de Valencia, rappelle les fameux projets de casques composés par Léonard de Vinci. Mais les artistes allemands et italiens se copiaient alors les uns les autres avec une telle persévérance qu'il est, la plupart du temps, impossible de faire le départ entre les œuvres. Dans les armes, notamment, ce départ est absolument incertain. Dès que l'on commença à mettre au-dessus de la joaillerie pure, dont s'était contenté le moyen âge, par défaut de technique, le travail du métal lui-même, des recueils de poncifs commencèrent de se répandre dans les ateliers d'armuriers. Le plagiat, la contrefaçon, devinrent la règle. Avec notre époque, le xvie siècle fut assurément le temps où la vulgarisation encyclopédique se montra le plus prospère. Par l'essor immense que prit la gravure avec Albert Dürer et Marc Antoine, pour ne nommer que les plus illustres, se vulgarisèrent les œuvres de tous, les suites de modèles furent d'un débit courant en Italie, en Allemagne. De là elles passèrent en France et aussi dans les Flandres. Une sorte d'art cosmopolite s'établit, dont les productions, essentiellement industrielles, et comme telles dépourvues de tout caractère, inondèrent le marché. Et cela dura tant que les belles armes, ou pour mieux dire les armures ornées, demeurèrent marchandise demandée, c'est-à-dire jusqu'aux premières années du règne de Louis XIII, et même plus tard.

Et c'est pourquoi il est à peu près impossible de juger, par le seul examen du décor, de la provenance d'un harnois. Ce qui paraît italien a pu être exécuté à Munich d'après un poncif venu de

Rome ou de Pesaro. Tel casque a été forgé en Flandre qui semble venir en ligne droite de Milan. Il y a plus : une pièce a pu passer par plusieurs mains. Battue par un Français, repoussée par un Lombard, incrustée par un Bavarois, elle a été finalement dorée par un Vénitien, alors que sa composition première a été tirée de dessins franchement allemands, mais anciens, et accommodés au goût du jour. Il y a plus encore : on a vu des pièces beaucoup plus anciennes que leur décor. Je n'en veux d'autre preuve que cette armure de Louis XIII, cependant sincère, dont le chanfrein est peut-être de cent ans antérieur au reste, encore qu'il soit rehaussé des mêmes gravures dorées. J'en finirai avec la salade de l'*Armeria* par une remarque dernière. Comme j'ai pu m'en convaincre, il y a quelques années, à Madrid, elle est représentée, dans l'inventaire illustré des Armes de Charles-Quint, source de toute lumière, comme noircie en partie et largement dorée. Aujourd'hui, elle a perdu son enduit noir et apparaît blanche et or. Il en est, à peu près, partout de même. On ne portait guère d'armures blanches. Les plus communes étaient, dans la règle, noircies au feu, ce qui en rendait l'entretien plus commode. Les pièces de luxe étaient dorées en tout ou partie; et, d'ailleurs, on avait tant de moyens de dorer en faux et à bon marché, qu'il fallait être un bien petit compagnon pour aller à la guerre sous un harnois noir ou blanc, tout uni. Dès le règne de Henri II, tout bon arquebusier a son corps de cuirasse de Milan gravé à bandes, et sous Charles IX, est méprisé qui n'a point son corselet doré. L'Italie fabriquait alors à si bas prix, qu'elle fournissait toute l'Europe occidentale, quoi qu'en pût faire la concurrence flamande. L'Allemagne tenait les lames d'épée et imitait consciencieusement ces lames espagnoles dont les édits des rois catholiques interdisaient l'exportation. Tolède, Albacete, Bilbao, ne travaillaient donc que pour la Péninsule ou pour les rares privilégiés qui pouvaient emporter, par autorisation spéciale, ces précieuses lames si souples qu'on les gardait, ployées en cercle, dans des boîtes rondes : « J'ai enduré, s'écrie Falstaff, les tourmens de trois morts différentes : premièrement, une intolérable frayeur d'être découvert par ce jaloux bélier; secondement l'inconvénient de me voir ployé comme une lame de Bilbao, la poignée allant rejoindre la pointe!... » Les rois d'Espagne faisaient volontiers cadeau d'épées, les souverains italiens donnaient plus volontiers des armes repoussées, comme des

casques et des boucliers : c'est qu'ils avaient dans leurs États les artistes capables d'enfanter des merveilles. Ainsi le duc de Mantoue offrait-il à Charles-Quint, en 1535, toute une collection de rondaches et de bourguignotes dont on peut voir un choix au pavillon de l'Espagne.

Mais, pour ses armes de guerre et de tournoi, l'Empereur n'attendait de cadeaux de personne. Il les commandait à ses fournisseurs ordinaires, les bons batteurs de plates augsbourgeois de la famille Coleman, et aussi, parfois, aux Negroli de Milan. C'étaient là de véritables habits d'acier, faits d'après les mesures envoyées, et dont la simplicité n'était rompue, en général, que par des bandes gravées et dorées, suffisantes pour relever la monotonie des surfaces, mais incapables d'arrêter les coups d'épée et de lance. A peine, sur le timbre de l'armet ou de la salade, enlèvera-t-on quelques saillies en relief comme le corps d'une bête fantastique dont le bec s'allongera en visière, dont les ailes descendront en jouées. Quelques défenses de tête, très bien choisies, sont là pour nous bien aider à comprendre l'économie des harnois de combat et de joute. Et deux targes ornées par le célèbre graveur allemand Daniel Hopfer d'Augsbourg ajoutent encore à l'intérêt. C'est qu'en effet la haute pièce et le manteau d'armes sont les renforts indispensables pour le cavalier qui joute, aussi indispensables que le plastron doublé et la rondache à l'épreuve pour l'homme de guerre qui s'en va à la tranchée. Et si je ne craignais pas d'être accusé de n'être jamais content, je regretterais que le comte de Valencia n'ait pas exposé, à côté des casques et des targes, les photographies des superbes et exacts montages qu'il a exécutés, à Madrid, des armures pour la joute, homme et cheval dûment houssés et bardés, qui sont la gloire de l'*Armeria*. A leur défaut, contentons-nous d'examiner les armets et les targes.

Le beau heaume de champ clos, actuellement exposé à Paris, a appartenu à Charles-Quint pour qui il fut forgé par Desiderius Coleman d'Augsbourg, fils du vieux Lorentz Coleman, qui, en son temps, ne fut surpassé par personne. Longtemps il demeura l'armurier préféré de l'Empereur. Son fils eut à soutenir avec les Negroli de Milan une lutte de concurrence très âpre. Une rondache, conservée à l'*Armeria* de Madrid, nous en donne une preuve entre toutes originale et singulière : « Longtemps Desiderius lutta de talent pour égaler ces Negroli, pour obtenir des figures d'un relief aussi saisissant, d'une facture aussi large. Puis, un jour, il

déclara qu'il les avait atteintes et même dépassées, et il voulut le faire savoir à toute l'Europe. Pour ce, fit-il un magnifique bouclier repoussé que l'on peut voir au Musée (*Armeria Real*) de Madrid, et où il s'est représenté sous forme d'un taureau furieux fondant sur un homme armé d'un bouclier où se lit l'inscription *Negroli*. Le Negroli para-t-il le coup ? Il est permis de le croire, car la grande maison de Milan garda jusqu'au bout la clientèle impériale, comme Desiderius Coleman, du reste. » Les œuvres des deux fabriques rivales composent le meilleur de l'*Armeria* de Madrid. Les pièces poinçonnées par les Negroli et les Coleman s'y comptent par centaines. Nous pouvons voir, au pavillon royal d'Espagne, les plus beaux échantillons de la forge et du repoussage, de la ciselure et de la damasquine, de la gravure ou de l'incrustation, et juger les productions des deux écoles. Mais il convient d'apporter dans ces jugemens une grande réserve et se rappeler ce que nous avons dit plus haut, à savoir que la qualité maîtresse de ces artistes n'a pas toujours été l'originalité. Quand on se livre à une étude patiente des armes ornées, on ne tarde pas à retrouver une série de types de guerriers, de captifs, de mascarons, qui se répètent, identiques, ou variés par des modifications légères, dans l'attitude ou le détail, sur quantité d'objets très différens. Cette banalité dans le décor ne peut être reprochée aux armuriers allemands archaïques, comme le vieux Coleman « qui ne tomba jamais dans la minutie où se laissa aller Desiderius, à cette époque de décadence où l'orfèvrerie étendit ses procédés aux choses de l'armurerie. » On ne saurait trop le répéter, l'histoire de l'art de l'armurier, à partir de la seconde moitié du XVIe siècle, n'est plus que l'histoire d'une décadence. Il est même remarquable de voir l'Augsbourgeois Matheus Fraüenbrys exécutant, en 1543, une rondache avec de grands sujets repoussés dans le goût des productions chères au vieux Lorentz Coleman. Cette rondache, qui représente une femme nue, ramant contre le vent et le flot dans un esquif symbolique, est repoussée en demi-relief avec cette maëstria rude et un peu âpre dont tant de harnois plus anciens nous donnent de bons exemples. La seule concession au goût précieux du jour est l'ornementation, gravée à l'eau-forte, de diverses parties du fond et de l'esquif, et la dorure de quelques autres. Pour avoir été destinée à Philippe II, cette rondache n'était cependant guère à la mode, et plus d'un courtisan dut blâmer, en soi, la simplicité de cette arme qui sentait son vieux

temps, à côté des œuvres exécutées par les Negroli, juste à la même époque.

C'est, en effet, la date 1541 qui se lit, avec l'inscription *Philippi. Jacobi. Et. F. Negroli Faciebant* sous l'orle de la rondache à la Méduse, pièce capitale entre toutes, et que nous pouvons admirer en ce moment à Paris. Celle-là est le grand chef-d'œuvre sorti de la main des hommes et jamais la toreutique n'a rien produit de plus parfaitement beau. La conservation extraordinaire de l'objet ajoute encore à son inestimable valeur. De l'avis de tous ceux qui aiment et connaissent les armes, le bouclier à la Méduse : *La rodela de la Gorgona Medusa*, de l'*Armeria* de Madrid, est le plus magnifique qui soit au monde. La simplicité de la composition, la tenue sévère, le grand parti des larges repos noirs et des décors en caissons losangiques touchés d'or et d'argent, tout semble destiné à faire valoir le masque puissant et superbe qui s'enlève, au centre, en plein relief, symbole de l'épouvante portée sur les ailes de la mort. L'artiste inconnu, qui a modelé ce masque douloureux et tragique, n'est assurément pas l'auteur d'une autre rondache de Charles-Quint où l'umbo est façonné en mufle de lion. Pour riche que soit le travail, la forme demeure un peu molle. C'est à ce bouclier que se rapporte le curieux casque de parement dont le timbre est façonné en chevelure frisée, dont la mentonnière et les jouées imitent une barbe crêpelée ainsi que les moustaches repoussées en saillie, de telle sorte que la face de l'empereur apparaissait encadrée dans leurs frisons dorés. Dans ces pièces, sorties pareillement des ateliers des Negroli, en 1533, il convient d'admirer surtout la fermeté de l'exécution et la qualité de la forge. Ces vertus maîtresses se retrouvent, d'ailleurs, dans toutes les œuvres de ces artistes milanais, même dans le casque de parement, bourguignote à l'antique, où deux figures en ronde bosse, la Renommée et la Victoire, tirent par les moustaches un Turc renversé qui forme la crête du timbre. D'une exécution sage et froide, un peu guindé et banal dans son ensemble, ce casque a le mérite, énorme, d'avoir été forgé d'une seule pièce, et cela suffit à lui assurer la première place parmi tant d'autres objets faits, fréquemment, de pièces rapportées. Souvent même les fabricans ne se gênaient pas pour laisser les joints apparens. Une rondache de parement, exécutée par Lucio Picinino, de Milan, pour Philippe III, nous en fournit un exemple. Les mé-

daillons oblongs qui en chargent le champ y sont ajustés au moyen de vis dont on n'a même pas dissimulé les têtes. Mais c'était là le parti général d'ornementation de tout le harnois, dont cette rondache est une des pièces, et dont le bel armet, chargé de trois masques, est pareillement exposé à Paris. Longtemps attribuée à Don Juan d'Autriche, cette magnifique armure, richement repoussée et dorée, a été rendue, grâce aux recherches patientes du comte de Valencia, au roi Philippe III, son véritable propriétaire. Elle avait été donnée à ce monarque, en 1603, par le duc de Savoie, avec d'autres armes de luxe, et comprenait un harnois complet de gendarme, avec plusieurs casques, une rondache, et tout un caparaçon de cheval où quantité de médaillons ciselés s'appliquaient sur la housse, la bride, et la selle en velours noir; la bande de crinière et le chanfrein étaient du même travail que l'armure. Tous ces objets existent encore à l'*Armeria* de Madrid, à l'exception de quelques modillons volés, jadis, par des gardiens infidèles et qui se trouvent soit à notre Musée d'Artillerie, soit dans diverses collections particulières. Mais, pièces plus importantes, les brassards et les gantelets, une partie de la cuirasse manquent aussi. Tout récemment, le comte de Valencia en a retrouvé la mention, et l'histoire en est intéressante. Quand l'infant D. Carlos mourut, en 1632, à l'âge de vingt-cinq ans, on l'ensevelit avec des vêtemens d'apparat et des pièces d'armes qui appartenaient à son père. L'inventaire de l'*Armeria Real* de 1632 mentionne ces pièces : *gola, coraza entera, con escarcelas, guarda brazos con brazales, y manoplas.* On remarquera que l'habit de fer du vivant pouvait convenir au mort, car lorsque le duc de Savoie fit son cadeau à Philippe III, celui-ci n'avait que vingt-cinq ans, âge de l'infant défunt. Quand on installa à l'Escorial le tombeau des princes, on retrouva les pièces d'armes dans le cercueil de Don Carlos, mais ce n'étaient plus que des débris chargés de rouille, et on les y laissa.

Avec le casque et la rondache de Philippe III se termine la superbe série des trente objets qu'a exposés la couronne d'Espagne : douze boucliers et dix huit casques, choisis entre les plus riches et les plus précieux qui existent. Je n'ai parlé que de quelques-uns, tous méritent une mention spéciale. Mais les amateurs trouveront ces mentions exposées d'une manière précise, substantielle et succincte, dans le petit catalogue, rédigé en excellent français, que le comte de Valencia a publié dès les pre-

miers jours où il ouvrit l'exposition du Pavillon royal d'Espagne. On y trouvera maints renseignemens utiles tant sur ces armes que sur les tapisseries. Parmi celles-ci je n'en signalerai qu'une, parce qu'elle montre, en action, les belles armes et ceux qui les portaient. Elle fait partie de la fameuse suite des douze panneaux tissés de laine, de soie et d'or, et qui est dite *de la Conquête de Tunis*. On sait qu'elles furent exécutées, en 1546, sur l'ordre de Charles-Quint, et d'après les cartons du peintre Jean Vermayen, par Guillaume de Pannemaker, à Bruxelles. Celle-ci représente la grande revue, passée par l'Empereur, sous les murs de Barcelone, en l'an 1535, avant l'embarquement pour Tunis. Dans cette intéressante composition, je ne retiendrai que la conscience et la sincérité. Nulle place ne dut y être laissée à la fantaisie. Le Flamand Jean Vermayen avait accompagné l'expédition. Il ne demeura point sans multiplier les croquis, et toute son œuvre fut faite d'après nature. Cette seule tapisserie suffit à me persuader de son exactitude, et je crois qu'on en peut recommander l'étude à ceux qui, dans le domaine de l'art, se piquent de serrer l'histoire de près.

II

Au contraire de l'Espagne, qui n'a exposé qu'un très petit nombre d'objets d'une valeur artistique singulière, la Hongrie nous a envoyé une quantité considérable de pièces. Aussi son pavillon présente-t-il un aspect tout spécial, notamment pour les armes. On y voit surtout des choses d'usage, et où la valeur archéologique l'emporte, dans la règle, sur la qualité artistique. On ne saurait s'en plaindre. Ce n'est plus là quelques casques et rondaches de grand luxe, choisis entre tous pour nous fournir les plus beaux et les plus purs exemples de l'art des armuriers à la grande époque, mais bien une série considérable d'objets qui se rapportent à la vie courante. Disparates, au premier abord, ils ne tardent pas à donner à l'observateur patient une impression de continuité qui lui permet de bien comprendre l'histoire essentiellement guerrière de la Hongrie pendant plus de quatre siècles. Il convient donc de féliciter hautement et la couronne d'Autriche et la commission hongroise de l'importance de leur effort. Jamais, peut-être, autant de trésors du passé, appartenant à une même nation, ne se sont trouvés aussi utilement rassemblés.

L'empereur d'Autriche a laissé les organisateurs puiser dans son cabinet de Vienne, dans sa merveilleuse galerie d'Ambras où, depuis trois cents ans, s'accumulent les armures historiques les plus authentiques, pour ne parler que de celles-là. Des sociétés archéologiques, comme celle de Transylvanie, des villes, comme Nagy Szeben, des châteaux, comme celui de Kormend, ont dégarni, pour un temps, leurs musées ou leurs arsenaux. Mais ce n'est pas seulement, dans ce pays si attaché aux souvenirs de son glorieux passé, les villes et les châteaux qui ont des arsenaux : tel seigneur hongrois possède encore, comme au bon vieux temps, un magasin d'armes assez riche pour fournir à l'équipement de deux ou trois compagnies. Les Esterhazy pourraient, en cette fin du XIXe siècle, armer trois cents hussards, à l'ancienne mode, et celle-ci valait bien la nouvelle qui parle de retirer le sabre au cavalier. Et que d'autres richesses contiennent les magasins ou les salles des vieux manoirs féodaux ! Quelle profitable tournée archéologique ne ferait pas un savant entreprenant, comme le baron de Cosson, chez les Teleki, les Batthyany et les Festetics ! Ce qu'il y a de plus merveilleux, dans ce pavillon de Hongrie, c'est, si l'on peut dire, qu'on assiste à la vie intime des objets. Toutes ces armures, toutes ces épées, tous ces sabres sont là, qu'on nous passe l'expression, comme des vêtemens, des parapluies ou des cannes qu'une famille économe modifie, répare, adapte aux besoins de chacun de ses membres. Telle épée, véritable couteau de Jeannot, a servi à cinq ou six descendans d'un même aïeul. La lame, bien trempée, que l'ancêtre avait maniée avec sa poignée archaïque, a servi au petit-fils, qui l'a fait modifier au goût du jour, et meuler aussi, parce que l'acier s'était ébréché sur la maille turque. Mais ce n'est pas en Hongrie, seulement, que l'on trouve de pareils exemples. L'empereur Charles-Quint ne se gêna point pour faire retailler à son gré la fameuse épée du Cid par l'armurier Salvador, qui en changea aussi la garde pour lui en donner une conforme à la mode courante. Notre Musée d'Artillerie possède une épée du XVIe siècle qu'un Cossé-Brissac fit remanier profondément pour la porter sous le règne de Louis XIV. Au pavillon de Hongrie il ne manque pas de pareils exemples, même pour les armes de parement. L'épée du roi Mathias Corvin est aujourd'hui réduite à sa lame montée sur une garde en paraphe, allemande, datant du XVIIe siècle. L'estoc municipal exposé au premier étage montre

sur ses garnitures de vermeil, comme date la plus ancienne, le chiffre 1549. Mais les réparations ne lui ont pas manqué. En outre, les noms des bourgmestres poinçonnés sur la croisée d'argent se succèdent pendant trois siècles, le dernier est de 1848! Une autre épée de justice, placée tout à côté, est de 1543, comme l'indiquent et les chiffres et les ornemens en trèfles, vigoureusement repoussés, de sa bouterolle, tandis que la chape, gravée à la pointe, d'un tout autre travail, a été certainement refaite au XVIIe siècle. Nous pourrions multiplier les preuves. Mais notre fameuse épée de Charlemagne, conservée à la galerie d'Apollon, ne se présente-t-elle pas comme le meilleur argument, avec ses garnitures du XIIIe siècle, sa lame du XIVe et son fourreau en partie moderne?

A cette exposition de Hongrie on sent qu'il s'agit moins de cérémonies et de parades que d'une lutte âpre et journalière contre l'envahisseur oriental dont les lames courbes ont fini, à la longue, par passer aux mains des chrétiens, dont les chemises de mailles ont été adoptées par les hussards qui préférèrent longtemps cette défense lourde et souple aux harnois de plates occidentaux. Et c'est pourquoi les cuirasses hongroises datent presque toutes du XVIIe siècle, au plus tôt. Dans l'équipement archaïque du Magyar la tradition turque prévaut contre la mode germanique, comme chez les Polonais, ces autres défenseurs de nos marches. Car c'est aux uns comme aux autres que l'Autriche a dû de ne point voir la chair blonde de ses filles vendue à l'encan sous l'étendard surmonté du croissant. Ils ont été les Porte-Glaives de l'Europe orientale; ils ont usé dans cette lutte séculaire ce qu'ils auraient pu garder d'énergie pour résister à ceux-là mêmes qu'ils ont tant de fois sauvés! Passons! Un grand homme d'État a codifié la justice des hommes en un seul aphorisme: « Malheur aux nations reconnaissantes! » Tour à tour vainqueurs et vaincus, le Hongrois et le Polonais, ces ennemis éternels de l'Ottoman, semblent s'être ingéniés à chercher ce qu'on pouvait trouver de meilleur dans l'armement des mécréans. Le long estoc à lame triangulaire, effilée comme celle d'une rapière, l'estoc à la façon d'Allemagne, comme on disait au XVIe siècle, demeure chez eux, et cela pendant le XVIIIe siècle, encore, — tant le Hongrois est conservateur par fond de nature, — la seule arme de main conforme au type occidental. Mais la garde en étrier, ou à croisillon court, est dans le style oriental.

Pour le reste, l'arme favorite du Hongrois est le sabre, la palache élargie en spatule à son extrémité, dont la figure, répétée sur les targes et les pavois à section oblique, devient l'emblème même de la Hongrie.

C'est qu'en effet, dans la guerre turque, il s'agit toujours plus du tranchant que de la pointe du glaive. C'est le tranchant du cimeterre qui, à Nicopoli, à Semendria, à Varna, à Mohacz, a fait sa moisson sanglante. Le Musulman est essentiellement coupeur de têtes. C'est avec les têtes tombées sous le sabre que Tamerlan et Gengis-Khan ont édifié les pyramides dont les voyageurs du moyen âge semblent avoir sensiblement exagéré la hauteur. Celle de Delhi en comptait 90 000. Le fanatisme intransigeant des deux races en présence aide à comprendre la rigueur de la mesure. Couper 90 000 têtes en quelques journées est une besogne qui demande des bras exercés, et surtout un acier d'un tranchant impeccable. Bien manier l'arme courbe demande une particulière adresse. C'est pour y atteindre que l'enfant de la Transcaspienne s'assied tout le jour, pendant des mois et des années, au bord du ruisseau pour couper le fil de l'eau avec le damas. Quand il saura dûment séparer la tranche liquide sans en faire sauter les gouttes, seulement alors, il sera jugé digne de sacrifier un mouton. Bientôt il arrivera, d'un seul coup de cimeterre, à couper la bête en deux, par le milieu du corps, et cela malgré la laine. A l'exposition de la Hongrie, entre autres avantages, nous trouvons celui d'étudier l'arme courbe occidentale, qui est encore si mal connue. Quand on pense que le mot sabre, lui-même, n'apparaît dans notre langue que sous le règne de Louis XIV, vers 1676, — on peut s'en convaincre en lisant le *Traité des armes*, de Gaya, — on est amené à croire que l'objet lui-même n'était pas d'usage en France, et qu'il fut apporté par les fameux houzards hongrois. Il n'en est rien cependant, quoi qu'on ait essayé de nous imposer sur ce sujet. Viollet-le-Duc, en effet, dont l'autorité n'est que trop souvent invoquée, encore qu'il ait traité des armes de main avec la négligence la plus complète, n'a même point fait figurer, dans son *Dictionnaire du mobilier français*, les mots *Badelaire*, *Cimeterre*, *Coutelas*, *Fauchon*, et *Malchus*. Ainsi s'est-il dispensé d'aborder la question si épineuse de toutes les armes à lames asymétriques ou courbes.

Mais, sans m'arrêter sur ce sujet qui mériterait une longue étude, je reviens aux armes de la Hongrie : elles sont extraordi-

nairement intéressantes. Retenons, entre autres, une magnifique épée du cabinet impérial de Vienne. Sa fusée, d'ivoire, est travaillée en torsade, son pommeau, de ce modèle rarissime, dit *à oreilles*, est d'acier doré en plein, comme sa garde en simple croisée, mais d'une disposition singulièrement recherchée et bizarre. Le massif de cette garde est fourni par le corps et les quatre pieds d'une salamandre dont le cou, démesurément allongé, et la queue, contournée, forment les quillons. La lame, assez courte, très large, dont les deux tranchans s'enfuient régulièrement pour se rejoindre vers la pointe aiguë, est gravée et dorée. Elle montre, entre autres inscriptions latines, une mention qui la rapporte nettement à l'évêque Kalman (*Colomanus*), fils naturel du roi de Hongrie Charles-Robert d'Anjou, et qui vécut de 1317 à 1375. Je ne sais si la lame est de cette époque; mais sa gravure est certainement moins ancienne que le XIVe siècle, et sa monture date, à coup sûr, du XVIe siècle. La disposition en oreilles du pommeau, que nous retrouvons dans la levantine de Boabdil, n'est pas, en effet, un caractère certain d'ancienneté. L'admirable épée de la collection du regretté Ressmann date du règne de Charles IX, environ. Elle possède le plus beau pommeau à oreilles que l'on connaisse, et ce motif architectural se retrouve dans le massif de la croisée. Il existe, à Londres, un portrait du petit roi Édouard VI, où l'on peut voir une dague levantine avec une pareille capule. La monture de l'épée hongroise, faite de trois pièces disparates, appartient au XVIe siècle. Quant à la lame, elle rappelle celle de certains braquemarts du XVe siècle, encore qu'en plein XVIe siècle, en Suisse, on en portât couramment de semblables. Le fourreau, en bois habillé de maroquin, paraît avec ses garnitures, autant que j'ai pu le voir, être contemporain de la poignée.

Que faut-il donc penser de cette épée épiscopale ? Je n'ose le dire, car la notion historique me fait ici défaut. A-t-elle été, comme le sabre d'Étienne Bathory, fabriquée pour un besoin de la cause? J'inclinerais à le croire, mais les morceaux en sont bons. Il s'agit là, sans doute, d'une épée d'investiture ou de cérémonie, d'un de ces glaives, insignes du pouvoir temporel, que les princes évêques gardaient devant eux sur l'autel, tandis qu'ils officiaient, pour indiquer qu'ils jugeaient au temporel comme au spirituel, *ense et stola*. Ainsi pouvait dire sa messe l'évêque de Würtzbourg, parce qu'il était duc de Franconie. Et, puisque je parle de glaives

de justice, je dois dire n'en avoir jamais vu aussi riche collection qu'à ce pavillon de la Hongrie. La plupart des familles princières de ce pays gardèrent, en effet, le droit de haute et basse justice; jusqu'au commencement de notre siècle, elles avaient pouvoir de faire exécuter par le glaive. Ainsi pour les Esterhazy. C'est pourquoi l'on portait devant ces seigneurs, dans les solennités, les épées de justice, avec ces petites bannières rouges qui se plantaient aux quatre coins de la place où se dressait le billot, aux jours d'exécution. Toutes ces épées de justice sont dans la tradition occidentale, et comme on peut en voir dans nos musées, au Louvre, par exemple. Leur lame plate, longue, large, à deux tranchans, ne va pas en s'effilant du talon à l'extrémité qui est arrondie ou tronquée carrément; leur garde est une simple croisée à deux quillons sans pas d'âne, avec seulement, parfois, un anneau de côté, dans les types anciens. Seul le pommeau varie de formes suivant les époques, ordinairement de fer ou d'acier, globuleux ou en chapiteau évasé dans les objets archaïques, il est plus ovale, à pans coupés, en laiton ou en bronze, dans ceux du XVIIIe siècle. Je ne puis m'attarder sur les autres épées : aussi bien ne présentent-elles, en général, rien de particulièrement remarquable. Je dirai seulement quelques mots des espadons ou épées à deux mains, car on en voit là un certain nombre d'une très belle conservation. Certaines même possèdent encore leur fourreau, accessoire assez rare dans cette sorte d'armes pour qu'on soit allé jusqu'à en nier l'existence. On sait que l'on entendait par espadon une grande épée excédant toujours quatre pieds de mesure et qui, vu ses dimensions, ne pouvait se manier qu'à deux mains. Aussi la fusée est-elle extraordinairement longue, terminée par un petit pommeau qui n'est point là chargé, comme dans les autres épées, de mettre l'arme en équilibre dans la main. La garde est une grande croisée à deux quillons accompagnés, aux basses époques, de vastes anneaux de côté. Certains espadons de la Hongrie possèdent même un simple ou double pas d'âne. Mais c'était là plutôt un ornement, encore que les Allemands aient toujours apporté le plus grand soin à protéger la main qui empoignait l'épée. Des arrêts falqués hérissent le long talon plat de la lame, ils sont destinés à servir de seconde garde quand on déplace la main pour porter le coup à plus courte distance, car l'espadon se manie, comme le long bâton, par le déplacement continuel des mains, par un croisement continuel des avant-bras. Cette arme gigan-

tesque et extraordinaire ne paraît pas remonter à une très haute antiquité. En honneur surtout au XVIe siècle, elle semble avoir été vulgarisée par les Suisses et les Allemands. Dans les corps de lansquenets, on comptait toujours quelques *joueurs d'épée*, comme on disait ; mais cette arme, répandue partout sous le nom de *claymore*, de *montante*, de *spadone*, de *schwerdt*, suivant les pays, était surtout germanique et suisse ; on s'en est servi encore au siècle dernier.

De nos jours existent des associations où l'on se livre à l'escrime difficile de cette épée que les Bohémiens errans de l'Inde portent toujours pendue en sautoir sur le dos, comme les Allemands au XVIe siècle. Au reste, quand on s'occupe d'armes, on est toujours ramené vers l'Inde, tant en cette région les us des vieilles civilisations sont lents à disparaître. En contemplant les harnais hongrois je croyais, à chaque instant, voir des équipemens du Penjab. Les lormiers de Srinagar travaillent aujourd'hui leurs cuirs, les selliers et les brodeurs du Guzerat assemblent et habillent leurs selles, exactement comme les chapuiseurs hongrois construisaient leurs bâtes et leurs arçons. A examiner la collection extraordinairement nombreuse et composée d'objets bien choisis que la Hongrie a exposée, dans cette catégorie des harnachemens, on ne peut s'empêcher de regretter les modèles anciens si pratiques que la mode anglaise a fait bannir à jamais de l'Europe, mais que l'on aime à retrouver dans les régions asiatiques où l'homme vit, combat et dort à cheval. Depuis la selle d'armes à vaste siège rembourré, aux palettes d'arçon et de troussequin bardées d'acier, chère aux hommes d'armes durant les XVe et XVIe siècles, jusqu'aux selles à piquer du XVIIIe siècle habillées de velours ou de brocart, on trouve là toutes les formes usuelles, sans compter les grandes selles et de joute et de tournoi. Mais toutes se rapportent aux modèles occidentaux. C'est dans les objets purement hongrois que nous retrouvons l'influence asiatique la plus caractéristique, car le Hongrois est, avant tout, un coureur oriental. Regardez ces housses couvertes de modillons dorés, ces têtières bosselées de turquoises, ces chabraques qui disparaissent sous les broderies, ces selles à courts quartiers, à arçons de « selle turcique, » et vous croirez voir autant de caparaçons du Penjab, du Guzerat ou du Sind. Tout cela laisse ruisseler la splendeur, l'éclat du « luxe asiatique, » comme peuvent le dire tous ceux qui ont assisté aux fêtes éton-

nantes du Millénaire hongrois, au mois de juin de l'année 1896, alors que la couronne de saint Étienne, symbole matériel de la patrie hongroise, fut menée par les rues de Bude, dans un carrosse attelé de six chevaux blancs et entouré par toute la noblesse des comitats. Ceux-là seuls, devant qui a passé ce tourbillon d'hommes et de chevaux dans l'étincellement des soies, des velours, des plumes, des orfrois et des gemmes, ont compris ce que fut cette nation fastueuse et chevaleresque qui lançait, dans une immense clameur de joie et d'orgueil, comme un défi à notre civilisation morne, méthodique et lassée. Il ne m'a pas été donné d'admirer cette évocation magique du passé. Mais à considérer les chevaux couverts de ces somptueux harnais, je m'associais à l'enthousiasme du commissaire hongrois qui me faisait les honneurs de ces richesses, et je songeais aux cavaliers de l'Inde que j'avais vus tourbillonner, comme un essaim de brillans insectes, dans la poussière des parades. Les Mahrattes et les Hongrois appartenaient bien à la même famille, comme ces bons guerriers du temps passé dont la seule joie était d'aller à la mort sous de belles armes et de marcher au canon en grande tenue.

Amateurs effrénés de fantasias et de carrousels, les Hongrois n'ont pas dû nourrir le même amour pour les tournois occidentaux. Les armures de joute exposées sont toutes franchement allemandes. Dans la superbe série, qui vient surtout de la galerie d'Ambras, on trouve les types principaux du XV[e] au XVII[e] siècle, avec les hautes pièces de divers modèles. Encore qu'en général la haute pièce soit une demi-bavière, dont le côté droit est absent, la plupart de ces casques allemands en possèdent qui habillent complètement la ventaille de l'armet et forment une muraille fixe derrière laquelle le jouteur se tient complètement à l'abri. Pour voir par les fentes de la vue, par-dessus cette haute pièce, il devait baisser extraordinairement le menton et porter les épaules en avant. Dans les formes plus archaïques où le casque très vaste est un *heaume à tête de crapaud*, cette disposition est encore exagérée. Ces heaumes, qu'on porta jusque vers 1530 environ, furent le type le plus parfait des défenses de tête pour courir dans les joutes. La salade à queue de l'armure gothique, avec sa bavière fixée au plastron et indépendante du casque lui-même, et qui demeura en honneur chez les Allemands jusqu'au XVII[e] siècle, est un système tant soit peu impar-

fait, mais qui valait bien l'armet du XVIe siècle avec sa haute pièce. Tous ces systèmes sont représentés ici. Représentés aussi ces grands faucres ou arrêts fermes prolongés, en arrière, en un long copeau qui soutenait le contrepoids de la lance et la plaçait bien en équilibre sous le bras. Les fûts, dans les lances de joute, et on peut en voir un très bel échantillon, étaient beaucoup plus gros, mais aussi plus courts que ceux des lances de guerre. De ces dernières, le fût ou le bois, comme on disait, toujours fait de frêne, mesurait de dix-huit à vingt pieds et était souvent élégi par des cannelures longitudinales. On peut voir encore à ce pavillon de Hongrie tout un choix de targes, de pavois, et même des boucliers votifs, précieux entre tous. Un de ces derniers, avec le cimier de heaume qui l'accompagne, peut compter comme la pièce capitale de l'exposition des armes, car on ne connaît guère ces objets que par les sculptures, les descriptions et les inventaires, ou par quelques pièces rarissimes. Tel est le cimier de carton et parchemin que conserve *l'Armeria* de Madrid et qui a appartenu au roi Martin d'Aragon, dans les premières années du XVe siècle. Celui de l'église de Soprony est à peu près de la même époque. Comme le bouclier ovale qu'il surmonte, il est fait de cuir peint et représente une tête de bouquetin, noire avec les cornes rouges, et une amorce de poitrine jaune qui constitue, suivant la vieille expression héraldique, *la capeline* en bonnet coiffant le heaume. L'animal se trouve répété, en figure complète, sur le champ de l'écu, pareillement noir et jaune, il est passant, d'or, tête de sable et accorné de gueules, en langue de blason. On avait l'habitude, pendant le moyen âge, de déposer ces pièces représentatives dans les églises où étaient enterrés les nobles et, généralement, on suspendait casque et écu au-dessus du tombeau, où l'écusson se retrouvait, taillé dans la pierre ou le marbre, avec le heaume monumental, ses lambrequins et son cimier. En Angleterre, notamment, et aussi en France, on battait des heaumes en fer mince destinés à reposer sur le tombeau. Peut-être le vaste chapel de fer rivé à boulons aplatis, de Nagy-Szeben, et qui date du XVe siècle, est-il de cette nature. En Allemagne, les écus et les cimiers sont souvent portés par des tenans, statues assises d'anges, d'hommes armés ou de courtisanes, suivant le goût de chacun. La publication classique de Hefner Alteneck a vulgarisé certains de ces monumens d'où la largeur de composition la plus haute n'exclut jamais le précieux

intérêt du détail. Les effigies funéraires hongroises ne se recommandent point par de pareilles qualités, elles méritent cependant qu'on s'y arrête, comme aussi certaines statues d'église. Je crois devoir signaler le curieux Saint-Georges en bois sculpté, peint et doré de Loëse. Cette statue équestre d'une facture gracieuse et naïve, datée du XVe siècle, nous montre dans sa pleine sincérité le harnois gothique avec sa haute pansière à nervures, sa braconnière évasée à trois lames, et ses vastes tassettes prolongées sur les côtés pour former une faudière complète par sa jonction avec le battecul ou garde-reins à cinq lames. Le Saint-Georges de l'église de Loëse a dû être exécuté vers 1470, si l'on s'en rapporte à l'architecture de son harnois; mais, dans les joutes, on en a porté encore de tels, au milieu même du XVIe siècle, comme le prouvent ces armes de Maximilien II, montées sur un mannequin assez convenablement agencé, que possède notre Musée d'artillerie. C'est, au reste, le seul exemple d'armures archaïques, — encore est-il théorique, — que nous trouvions au pavillon de Hongrie. A l'exception des quelques harnois de joute allemands précités, toutes les défenses de corps, du XIIIe au XVIIe siècle, sont des chemises de mailles, à la turque ; ou bien elles sont construites comme des brigandines sans recouvrement de tissu, en lamelles imbriquées, à l'instar des panoplies indiennes. Un de ces corps se recommande par son travail précieux. Les petites plaques argentées qui le composent, finement repoussées, à ornemens déliés, sont rivées à recouvrement par séries longitudinales, réunies elles-mêmes latéralement par de petits anneaux. Cette disposition assure à l'ensemble une certaine flexibilité, dans tous les sens. Les appliques dorées qui rehaussent la poitrine sont ses étoiles alternant avec des chatons massifs, où sont serties de grosses gemmes en cabochons à fond de cuve. Telle est la brigandine hongroise, sans doute de la fin du XVIe siècle, sinon plus basse d'époque, qui fait le passage entre la maille et les fortes cuirasses à l'épreuve qui deviennent la règle, au XVIIe siècle.

Celles-ci se rapportent à la guerre moderne. Leur épais acier, renforcé au plastron, peut défier la balle du mousquet; aujourd'hui encore, à longue portée, elles protégeraient leur homme. Mais elles sont d'un poids effrayant. Leur caractère artistique est nul. Courtes et larges de taille, trop échancrées aux épaules, massives et sans grâce, elles sont celles que toute l'Europe guer-

rière a endossées sous Louis XIV, et même, un peu, sous Louis XV. Les premières ont apparu sous Louis XIII, elles caractérisent le mauvais goût utilitaire qui préside à l'établissement des modèles réglementaires. Laides entre toutes, elles le sont plus encore quand la bonne volonté du décorateur s'obstine à les vouloir orner. Leurs casques sont, ordinairement, la cervelière en coupole conique, du type byzantin, que viennent compléter un couvre-nuque détaché, des jouées en section de cercle, un nasal mobile qui traverse souvent une avance pointue. Ainsi la cervelière turque se transforme-t-elle en casque à la polonaise. Quelques modifications en tirent la capeline qui est également orientale. De ces capelines à armet, on voit ici plus d'un exemple; avec leur grand couvre-nuque épanoui et lamé, leur timbre hémisphérique et surbaissé, elles rappellent les casques japonais qui ne sont guère plus anciens, peut-être. Le jour où l'on datera d'une manière rationnelle et scientifique les armes du Japon, amènera certainement plus d'une surprise, et l'on sera étonné d'apprendre combien sont modestes, au moins comme ancienneté, ces objets que l'on voudrait nous présenter comme médiévaux. N'a-t-on pas attribué, sous le premier Empire, à Godefroy de Bouillon, une belle armure ornée du Musée d'Artillerie qui a été exécutée sous Henri III, sinon sous son successeur, vers 1590, au bas mot? C'est là un péché mignon d'amateur que de décerner des brevets d'antiquité aux objets, comme des attributions historiques. Des marchands de tableaux cette manie va s'étendant aux marchands d'armures. En France, la capeline orientale devient courante sous Louis XIII; sous Louis XIV, avec le chapeau de fer, elle fut la dernière coiffure de la grosse cavalerie, jusqu'à ce que les hideux casques de cuivre eussent fait leur apparition, pour donner à l'industrie du chaudronnier, définitivement, le pas sur l'art du batteur de plates. La cuirasse de guerre du palatin Palfy, qui nous battit à Malplaquet, possède une capeline de ce type. Si c'était alors la mode de s'en couvrir le chef à la guerre, la mode voulait aussi qu'on ne la figurât point dans les portraits. Car, comme pour montrer combien les armures usuelles différaient de celles sous quoi l'on se faisait peindre, on a exposé le portrait en pied du Palatin, brossé dans la manière froide et somptueuse d'Hyacinthe Rigaud. Là, le vice-roi de Hongrie se dresse avec une cuirasse et un casque, — placé près de lui sur une table, — purement théoriques, ce semble,

ainsi que tous ceux qui ornent les grands personnages du XVIIIe siècle. Et, détail qui a bien son prix, le peintre a, au contraire, reproduit très fidèlement les bottes du Palatin; on en peut juger puisqu'une de ces chaussures — vraiment historiques — est exposée dans une vitrine du rez-de-chaussée. Mais je m'arrête. Aussi bien, dans cette exposition de la Hongrie, faudrait-il, en bonne justice, tout citer et raconter les faits héroïques dont témoignent tous ces harnois faussés de coups, tous ces sabres dont la lame a meurtri son tranchant sur le Turc, tous ces drapeaux dont la soie lacérée par le fer, trouée par le plomb, pend tristement le long des hampes peintes. Le temps a affaibli la vivacité des tons, calmé l'éclat des ors; il n'a pas tari cette jeunesse éternelle du sang qui a poussé, dans le tourbillon de la charge, sur vingt champs de bataille, les chevaliers des marches du Danube, combattans obscurs et sublimes qui sont tombés, pendant des siècles, pour le salut de la chrétienté.

III

Au Petit Palais, nous nous trouvons assaillis par bien des pensées diverses. Mis en présence d'objets également disparates, mais peu nombreux et d'une sélection contestable, nous ne voyons pas jour à satisfaire notre curiosité archéologique, et aucune manifestation de grand art n'est là pour compenser cet ennui. Ce n'est plus le choix élégant et sévère de l'Espagne, ce n'est plus la profusion héroïque de la Hongrie; c'est plutôt une petite exhibition de Musées provinciaux et de quelques collectionneurs privilégiés, qui ont été admis, par protection spéciale, à ne point se trouver confondus dans l'immense bazar qu'est l'Exposition des Armées de Terre et de Mer, à peine aujourd'hui organisée. Il ne faudrait pas croire qu'au moins pour les armes, le Petit Palais soit organisé davantage. Depuis les armures exposées à l'entrée par le Musée d'Artillerie et prises, au petit bonheur, comme pour donner aux étrangers la plus petite idée de nos richesses archéologiques, jusqu'aux pièces semées dans des vitrines, au hasard des salles, parmi l'orfèvrerie d'église, c'est un amas confus : *rudis indigestaque moles*. L'étiquetage défectueux n'a même pas été fait avec une préoccupation chronologique : les attributions sont, pour la plupart, fausses. Sans parler du montage, aussi peu sincère que déplorable, de l'armure de François Ier,

— montage qu'un abbé illustre eût appelé « un assemblage adultère, » — sans insister sur cette armure du Musée de Draguignan dont les brassards et les gantelets sont montés à l'envers, sans faire remarquer, plus qu'il ne sied, combien l'attribution à Philippe le Bel d'un bassinet de 1340 environ, est illusoire, disons, une fois pour toutes, que la préoccupation d'exposer des objets exclusivement français, a mené l'organisateur aux pires aberrations. A vrai dire, pour les amateurs d'armes, la visite au pavillon de l'Espagne est un pèlerinage d'enthousiasme, la visite au pavillon de la Hongrie une partie de plaisir, la visite au Petit Palais est la plus amère des désillusions. Qu'on ne se méprenne point sur l'apparente aigreur de ce jugement ! Il ne manque pas au Petit Palais de sujets intéressans pour l'étude, si peu nombreux qu'ils soient. Mais la foule ne se porte pas vers l'Exposition pour étudier, elle s'y rend pour se distraire et s'instruire. Plus d'un visiteur aimerait, un bon catalogue en main, se rendre compte de ce qu'il voit, tant il est vrai que l'ignorance ne tient, chez beaucoup, qu'au défaut même du moyen de s'instruire. Or, si les Allemands et les Anglais possèdent, en leur langue, des guides fort complets pour le Petit Palais, le catalogue français n'a paru, lui, qu'à la dernière heure, et les numéros de référence n'ont été mis que des mois après sur les objets exposés ! Les conservateurs de nos Musées, chargés par surcroît de l'Exposition, n'ont point le temps, pas plus aux Invalides qu'au Louvre, de s'abaisser jusqu'à renseigner le public. *De minimis non curat prætor*, on ne met guère d'étiquettes dans nos Musées. A l'entrée du Petit Palais, quelques douzaines d'armures sont là pour nous le prouver. Les Musées ont leurs catalogues, le public est là pour les acheter, de même que la mode est de dire aujourd'hui : les amateurs sont là pour doter nos Musées et de leur argent et de leurs collections. Cet acheminement vers le socialisme d'État ne laisse pas de me rendre rêveur.

J'ai dit et je répète que l'étiquetage est insuffisant. Seul jusqu'ici le Muséum du Jardin des Plantes s'est astreint à étiqueter les pièces exposées dans ses galeries. Aussi cet établissement est-il généralement accusé de manquer d'élégance. Le désordre est d'une allure plus artiste. Le Petit Palais se recommande par sa note artiste. Les objets y sont disséminés au hasard, et suivant leurs dimensions. Aussi n'en parlerai-je qu'avec une extrême réserve, car je n'en sais guère plus, sur ses trésors, que

le bon public à qui je me suis trouvé mêlé. Comme lui, je me suis tenu, le nez collé aux vitrines, sous l'œil jaloux des gardiens, dans l'espoir de percer le voile de mystère qui recouvre la plupart des envois provinciaux. Je n'ai tenu aucun objet en main, j'ai pris mes notes furtivement, tant il a été recommandé aux garçons de salle d'empêcher *de prendre des croquis*, la phrase est textuelle. J'ajouterai enfin, qu'au contraire de ce que j'ai rencontré chez les commissaires de Hongrie et d'Espagne, c'est-à-dire la courtoisie, la bonne grâce et le désir de rendre service, je n'ai obtenu, de l'organisateur français, que silence et dédain, Sans doute le projet, dont je m'étais ouvert, de renseigner les lecteurs de la *Revue* lui avait-il paru téméraire. Mais cela est peu de chose. L'important c'est que le public puisse profiter des richesses nationales accumulées dans ce Petit Palais. Des conférences ont été annoncées où on l'instruira, à certaines heures, sur la nature des objets exposés. Je souhaite que la parole des démonstrateurs ait corrigé ce que les étiquettes présentent de contraire aux notions premières.

Quoi qu'il en soit, on pourra se rendre compte de la pauvreté générale de nos Musées de province, en fait d'armes. Cela tient, non pas tant à une mauvaise administration, qu'au vandalisme et à la cupidité révolutionnaires. Il y a plus, les destructions et les vols ne datent pas seulement de la Terreur, ils remontent beaucoup plus haut, ils tirent leur cause même de l'esprit foncier de notre race qui méprise les choses du passé et sacrifie tout à la mode du jour. Ce reproche n'est plus pour aujourd'hui, s'entend. Car maintenant on collectionne avec passion tous les débris du passé, et cela avec d'autant plus de zèle que la valeur marchande des curiosités va de jour en jour augmentant. Et c'est là le bon côté de cet excès même de l'esprit mercantile, en quête de bons placemens, puisqu'il préservera, entre mille choses inutiles, les raretés dont bénéficiera la postérité. Il est heureux que le Trésor de Pouan n'ait pas été découvert avant la Révolution, car je doute qu'il nous fût parvenu; on l'aurait bien vite envoyé au creuset étant donné la qualité de son or, qui est au plus haut titre. On sait que l'épée et le scramasaxe de Pouan comptent, avec les débris de l'épée, dite de Childéric, parmi nos monumens nationaux les plus vénérables. Attribuées à Théodoric, roi des Wisigoths, par Peigné-Delacour, ces armes remarquables par leurs montures où des tables de verre rouge sont encadrées dans

des massifs d'or, n'ont probablement de français que le gisement où on les trouva. Elles se rapportent à cet art venu sans doute de l'ancienne Scythie et que les Goths semblent avoir partout importé avec eux, jusque dans le centre de l'Espagne où fut déterré le fameux trésor de Guarazzar. En tout cas, les armes du Musée de Troyes, représentées à notre cabinet des médailles par de bons moulages, méritaient de figurer à l'Exposition de 1900, et leur valeur archéologique est hors de toute discussion, tout comme celle de la cervelière conique qui appartient au Musée de Grenoble où on la connaît sous le nom du casque de Véseronce, en souvenir du lieu de la découverte. C'est là qu'en 524 Clodomir fut battu et tué par les Burgondes. Mais ce casque, de forme byzantine, que l'on s'accorde à dater du XIe siècle, n'a pas dû appartenir aux combattans de Véseronce. Il convient plutôt de le rapprocher d'une cervelière assez semblable, que possède notre Musée d'Artillerie, et qui est attribuée à Henri le Lion, duc de Bavière, qui vivait au XIIe siècle. Rien n'indique, d'ailleurs, dans cette défense de tête un travail français. Les épées du Musée de Saint-Omer pourraient rentrer avec plus de vraisemblance dans la catégorie de nos produits nationaux. Ce sont, pour la plupart, d'anciens et curieux débris allant de l'époque carolingienne jusqu'à la fin du XVe siècle, sinon au commencement du XVIe siècle, comme l'indique une garde à pas d'âne unique qui est d'un modèle entre tous rare et précieux. On aurait pu éviter de confondre toutes ces épées, à première vue datant d'époques très diverses, sous une commune étiquette où est portée la mention : XIIIe et XIVe siècles. On y voit en effet un branc carolingien très pur, et bon nombre d'épées du XVe siècle, pour s'arrêter au principal. Beaucoup de lames montrent des inscriptions incrustées de cuivre ou d'argent. Les manufactures d'armes du nord de la France ont été trop florissantes durant notre moyen âge pour qu'il soit déraisonnable de leur faire honneur de ces produits. Chaque jour les tourbières de l'Oise et de la Somme nous rendent des épées et des dagues ; on les y trouve merveilleusement conservées. Les types les plus abondans sont ceux de 1250 à 1500, environ, la majorité même appartient au XIVe siècle. On peut voir encore au Petit Palais quelques curieux spécimens de dagues à rognons et de dagues à rouelles octogonales : ces dernières étaient souvent appelées dagues d'Écosse.

On peut voir aussi un très beau lot de couteaux et d'office,

et de table. Car les couteaux, exposés par les musées du Mans et de Dijon, sont des instrumens d'office, en général, et remarquables autant par leur bel état de conservation que par le précieux de leur travail. Ils datent du xve siècle et ont, presque tous, appartenu aux ducs de Bourgogne, dont les armes s'étalent, en appliques d'émaux, sur les mitres et les capules. Les étuis ou gaines coutelières sont de magnifiques ouvrages de fourrellerie. Le vélin en est doré, peint, gaufré suivant les meilleurs principes de l'art français, ou bourguignon, pour mieux dire — ce qui n'est pas absolument la même chose, — à cette époque où la renaissance italienne n'avait pas encore contrarié l'originalité nationale. Ce sont, entre tous, des spécimens rares et précieux, d'une industrie depuis longtemps tombée en désuétude, et que les ordonnances des métiers avaient réglementée sévèrement jusqu'aux derniers jours de l'ancien régime.

Les épées et les dagues exposées sont loin de valoir ces trousses. La plupart n'offrent rien de particulièrement remarquable pour se présenter ainsi isolées. Il en est de même des armures. Celles-ci, en général mal assemblées, appartiennent, pour la majeure partie, à la seconde moitié du xvie siècle. On a fait grand bruit autour d'une armure, repoussée à mascarons et à grands rinceaux, et qui aurait appartenu à Henri II, parce qu'elle se rapporte assez exactement à la figuration équestre de ce roi, reproduite dans les *Antiquités* de Willemin. Je n'en connais pas les origines. Tout ce que j'en puis dire est que le parti décoratif assez large en vaut mieux que l'exécution, assez grossière et médiocre. Rien ne prouve qu'elle soit d'un travail français ni qu'elle ait été travaillée au Petit-Nesle. On sait bien que dans les ateliers du Petit-Nesle, assez voisins du Louvre, avait été installée une colonie cosmopolite d'orfèvres et de ciseleurs, parmi lesquels les plus notoires furent André Mutuy, Pierre Baulduc, qui était un Allemand, Paul Romain et Ascanio Desmarriz, ceux-là Italiens. Mais on ignore à peu près tout de ces artistes, et de leurs œuvres. Pour l'armure du Musée de Draguignan, attribuée à François II, c'est un harnois bleui, à bandes gravées et dorées, d'un travail très ordinaire et d'une conservation assez bonne. On y voit un monogramme figurant deux M entrelacés, unis par un cercle extérieur, des F couchés et des S fermés. Ces derniers signes ont été pris, par certains, comme une preuve de l'amour ardent que porta le petit Valois à son épouse Marie

Stuart. Une tradition s'est établie d'après laquelle la reine douairière d'Écosse, après la mort de François II, aurait donné cette armure à Henri d'Angoulême, ce bâtard d'Henri II qui assassina, à Aix, Altoviti, général des galères de Marseille, et tomba frappé par la dague de sa victime. Le Grand Prieur ne survécut pas à sa blessure, et son cabinet fut mis au pillage. Le harnois royal tomba entre les mains de François de Vintimille. C'est dans le château de Luc, appartenant aux Vintimille, qu'il fut trouvé lors des saisies nationales de la Terreur. Une autre tradition veut qu'il ait appartenu à un Montmorency. Il est difficile d'en juger nettement, car on n'y trouve, à vrai dire, aucun caractère d'époque. A ne considérer que l'armet, on est frappé par le profil camard de la ventaille, la petite hauteur de la crête, l'ampleur du gorgerin, la mièvrerie des torsades très serrées qui ourlent les pièces. Ce dernier signe est un des plus précis que nous possédions pour juger de la date d'une armure. Plus le cordon est large et saillant, plus ses torsades sont espacées et obliques, plus l'objet est ancien. Ici c'est tout l'opposé. La première impression que donne le harnois de Draguignan, avec ses larges cuissots, en écrevisse, réunis directement à la gouttière du plastron sans l'intermédiaire habituel de la braconnière, avec ses gantelets à gardes évasées, avec son armet camard et à crête surbaissée, est celle de l'époque d'Henri III, sinon d'Henri IV. Peut-être cette armure de parement a-t-elle été remaniée. Quoi qu'il en soit, on peut dire, sans grande chance d'erreur, que c'est un travail français, mais un travail extrêmement médiocre, si l'on s'en tient à la qualité du destinataire. Le roi François II se contentait de peu. Les bandes longitudinales, gravées à la damasquine, avec fonds sablés, portent des casques héraldiques sans caractère, des masques à voiles retombant, sans originalité, car ces derniers ont été copiés sur les poncifs les plus vulgaires qui traînaient dans les ateliers du XVI[e] siècle et chez les armuriers, et chez les orfèvres, et chez les relieurs. Ces bandes sont dorées et en tout semblables à celles de ces corps d'armures courans que l'on nommait vulgairement « cuirasses de Pise, » parce qu'on les recevait, par quantités, d'Italie. La médiocrité, la confusion des sujets y appliqués les ont fait nommer aussi « armures à crapauds. » Dorés aussi sont les ornemens profondément gravés en creux qui courent sur les entre-deux. Rien de particulier n'est à noter dans ce harnois dont la provenance « historique » est même incertaine.

Des autres pièces d'armures exposées à côté, il y a peu à dire, ce sont des débris datant de François Ier jusqu'à Louis XIII. Une lourde salade de champ clos, à masque grillagé, d'acier noirci, est chargée, à profusion, de sujets repoussés, encadrés dans des cordons à rinceaux fins incrustés d'or. Ce casque rappelle, par ses détails d'exécution, la targe amygdaloïde conservée au Louvre et qu'on appelle le bouclier d'Henri II. Son exécution est encore plus pauvre, le dessin de certains cavaliers ne présente pas absolument la caractéristique de l'époque. En tous cas elle manque absolument du précieux par lequel se recommande notre targe de l'ancien Musée des Souverains. Cet objet, qui vient, je crois, d'une collection allemande, est plus que probablement de travail français. La médiocrité des ajustages, contrastant avec l'excès du décor, indiquerait la facture d'un orfèvre, plutôt que d'un armurier. Cette pièce mériterait d'être examinée de plus près. Je citerai, en dernier lieu, un chapel de fer du xve siècle, forme archaïque que les Allemands employaient encore dans les joutes, bien après que ces modèles eussent cessé d'être en usage à la guerre. C'est un objet intéressant qui appartient au Musée d'Abbeville. Il compte parmi les bonnes pièces de l'Exposition, comme aussi cette bourguignote du Musée de Chartres, contemporaine d'Henri III, sans doute, et qui est dans la tradition allemande, avec les monstres largement repoussés sur son timbre. Mais à considérer les productions des Frauenbrys, des Hopfer et des Coleman, au pavillon de l'Espagne, on voit qu'il s'agit là d'une pauvre et médiocre réplique. L'art français n'a rien à gagner à la réclamer pour sienne. Disons, pour finir, qu'il est vraiment fâcheux que la section archéologique des armes n'ait pas été mieux organisée au Petit Palais. Il ne manque pourtant pas à Paris de collections privées — sinon publiques — où l'on aurait pu choisir de merveilleux objets, triés un à un, pour former un petit, mais parfait ensemble, qui eût été à la gloire de notre Exposition, tandis que tout cela est disséminé, noyé, dans la section des Armées de Terre et de Mer, parmi le matériel roulant et les modèles réglementaires. *Dis aliter visum!* La seule consolation qui nous reste est de penser qu'à notre époque les Dieux passent vite.

MAURICE MAINDRON.

LA VIE ET LES ÊTRES VIVANS

DANS LES RÉGIONS POLAIRES

F. Nansen's Farthest North. Westminster, 1897. — *Expédition antarctique belge* (Société royale de géographie. Bruxelles, 1900). — Georges Newnes. *The « Southern Cross » Antartic Expedition*. Londres, 1899-1900. — Ch. Velain, *Les régions arctiques*. Delagrave, 1897. — J. Richard, *Les campagnes scientifiques de S. A. S. le prince de Monaco*, 1900. — A. Schimper, *Pflanzen-Geographie*. Iéna, 1898. — G. Bonnier, *Les plantes arctiques et les plantes alpines*. Revue générale de botanique, 1897. — E. Racovitza, *Résultats généraux de l'expédition antarctique belge*. *La Vie des animaux et des plantes*.

Il y a déjà quelque temps que les expéditions polaires n'ont plus pour but unique ou même principal l'accès du pôle, c'est-à-dire du lieu précis où l'axe de la terre en perce la surface. « Ce n'est pas pour mettre le pied sur ce point mathématique que nous entreprenons notre voyage, » disait Nansen avant de se lancer dans l'aventure à la fois héroïque et savante qui a été l'un des grands événemens géographiques du siècle. « Il s'agit, ajoutait-il, d'explorer l'immense région encore inconnue qui environne le pôle Nord. »

De même, l'expédition conduite dans les régions antarctiques par M. de Gerlache (1) ne se proposait point de tout sacrifier à une marche en avant vers le pôle austral pour s'en approcher au plus près. Son but était autre. Elle s'était fixé un programme d'études embrassant toutes les sciences qui se rattachent à la géographie, la physique du globe, l'océanographie et l'histoire naturelle des animaux et des plantes : elle emmenait des physiciens et des naturalistes. L'année suivante, c'était encore une mission

(1) Voyez la *Revue* du 1er août 1900.

scientifique que le navire de M. Borchgrevink, le *Southern Cross*, conduisait vers le continent antarctique et débarquait sur la Terre Victoria, où elle a séjourné un an.

Cela ne veut pas dire que l'âme de ces hardis pionniers soit insensible à toute espèce de gloire sportive. Chacun a rêvé de rompre, le premier, le cercle magique qui défend le pôle, arctique ou antarctique, réduit inviolé, but inaccessible jusqu'ici de tant de vaillans efforts. Nansen abandonne son navire le *Fram* lorsque la dérive l'éloigne du point mystérieux, et seul avec Johansen, il entreprend sur la banquise, à travers tous les périls, la marche hasardeuse qui devait l'amener, le 7 avril 1895, à la latitude de 86° 13′ 6″, plus près qu'aucun de ses prédécesseurs du point mystérieux. Tout le monde sait que le duc des Abruzzes vient de battre ce record de quelques minutes.

Même poursuite ardente du côté du pôle Sud. Quand le *Southern Cross* réussit, avec un bonheur presque inespéré, à rejoindre les explorateurs, abandonnés un an auparavant sur la plage glacée, M. Borchgrevink ne veut pas revenir en Europe sans avoir battu le record de James Ross, qui en 1842 avait atteint le parallèle de 78° 10′. Il cherche une brèche dans la falaise, et il s'avance, en traîneau, jusqu'au parallèle de 78° 50′. L'honneur était sauf.

Il y a cependant, plus de gloire certaine à résoudre quelques-unes des questions scientifiques qui se posent à propos de ces régions inconnues. Et parmi ces problèmes il y en a un, celui de la vie animale et végétale dans la zone polaire, qui offre un réel intérêt. Il a donné lieu déjà à des observations assez nombreuses et assez nouvelles pour mériter l'attention des naturalistes de profession et assez générales pour intéresser tout le monde.

I

Il y a dans l'une et l'autre région polaire quatre paysages différens, la banquise, l'inlandsis, la terre découvrable et la mer, c'est-à-dire quatre milieux diversement appropriés à l'exécution des actes de la vie et au développement des êtres vivans. Et ces quatre aspects de l'habitat des animaux et des plantes ne sont pas également répartis, ni distribués de la même manière, autour du pôle boréal et autour du pôle austral.

La zone antarctique est la plus simple. Les terres susceptibles

d'être à découvert pendant une période plus ou moins longue de l'année y sont rares, et, en dedans du cercle antarctique, il ne peut exister qu'exceptionnellement des régions côtières, insulaires ou continentales, qui soient nues, c'est-à-dire débarrassées, même temporairement, de leur manteau de neige ou de glace. Si l'on considère le parallèle de 65° de latitude Sud, sur tous ses points, la température moyenne annuelle de l'année est 0°. Cette remarque intéressante qui fait de ce 65e parallèle l'isotherme de zéro, n'indique pas que les terres correspondantes doivent rester couvertes de neiges éternelles. Et de fait, dans le canal de la *Belgica*, précisément à cette latitude de 65°, M. de Gerlache et ses compagnons ont trouvé des plages nues. Le niveau des neiges éternelles y descend seulement très près de la surface de la mer, à vingt ou trente mètres environ d'altitude. Les îlots qui occupent le débouché du canal de la Belgica dans l'océan Pacifique sont presque complètement découverts en été. Mais pour peu que l'on avance vers le Sud et même vers l'Ouest, la limite des neiges éternelles s'abaisse rapidement. La terre de Graham, les petites îles de la baie des Flandres restent toujours ensevelies sous la glace. Elles présentent l'aspect d'un dôme surbaissé, bordé sur son pourtour de falaises à pic où la roche apparaît à nu.

Au point du cercle antarctique, diamétralement opposé à la terre de Graham, c'est-à-dire sur la terre Victoria, où Borchgrevink est resté déporté avec ses neuf compagnons, pendant toute l'année 1899, il y a de même quelques parties découvertes. Au pied des hautes falaises qui représentent le continent antarctique, il y a d'étroites plages où la roche est à nu pendant l'été, et qu'une bande de mer libre entoure alors comme une ceinture. Autour de celle-ci règne la banquise, rompue et effritée sur quelques points, et plus ou moins pénétrable pour les navires convenablement protégés. La plage s'élargit quelquefois et une manière de vallée s'ouvre, qui ne tarde pas à s'achever un peu plus haut en glacier. Telle est la terre de Newnes découverte par Borchgrevink sur les bords de la baie de Robertson.

Au résumé, la région antarctique est une immense étendue éternellement glacée. Le centre en est occupé par un vaste continent et le pourtour par une ceinture de glace qui est la banquise. La masse terrestre continentale est recouverte d'un manteau de neige, qui s'accumule sur les sommets rocheux et en

adoucit les angles. Les hautes montagnes, le mont Melbourne, le volcan Érèbe, le mont Terror, s'offrent au regard comme des masses coniques plus ou moins surbaissées. Mais le plus souvent le relief est effacé. La neige tassée en glace a rempli les anfractuosités, comblé les vallées et fait disparaître les inégalités originelles. L'aspect est alors celui d'une nappe indéfinie où aucun accident de surface n'arrête le regard. C'est, en définitive, un glacier colossal qui se dégorge dans la mer ou sur la banquise. On s'en ferait une idée en considérant les glaciers des Alpes et en imaginant qu'un cataclysme ait amené le niveau de la mer jusqu'à la limite des neiges éternelles. On donne le nom d'*inlandsis*, qui signifie « glace intérieure, » à cette calotte glaciaire.

Si cette vue sur la constitution du continent antarctique est exacte, il n'y a pas de question à se poser relativement à la population d'êtres vivans qui pourrait l'habiter, ou, plutôt, la réponse est évidente : il est inhabitable. Ce ne peut être qu'une morne solitude, inhospitalière à la vie. Bien que personne ne l'ait encore parcourue et que les explorateurs les plus favorisés, comme Borchgrevink, en aient seulement foulé la lisière, on peut être assuré de n'y rencontrer, en fait d'animaux, pas d'autres hôtes que ceux de la banquise, en déplacement temporaire. Et, quant aux plantes, à peine peut-on espérer d'y trouver quelques-unes de ces algues microscopiques que Nordenskïold a observées sur la calotte glacée du Groënland, où elles produisent le phénomène de la neige rouge, et que, Nansen a retrouvées plus tard. Au contraire, on va voir que la banquise présente une flore et une faune remarquables, sinon par le nombre des espèces, au moins par celui des individus.

II

Les conditions géographiques de la zone glaciale arctique sont différentes de celles de la zone antarctique. Une mer profonde de trois à quatre mille mètres en occupe le centre. Cet océan qui entoure immédiatement le pôle Nord confine à des terres plus ou moins découvertes, comme le Groënland, la terre, ou mieux l'archipel de François-Joseph, et les parties boréales des grands continens asiatique, américain, et européen, avec le Spitzberg, la Nouvelle-Zemble et les îles de la Sibérie.

La continuité de la banquise avec des terres qui ne sont pas toujours entièrement glacées est un trait caractéristique de la zone arctique. C'est un fait de grande importance au point de vue de la dissémination des animaux et des plantes. La faune arctique comprend, outre les hôtes propres à la banquise (les habitans nomades, et par exemple les ours maraudeurs), des régions côtières insulaires ou continentales.

La banquise forme à elle seule toute la calotte polaire septentrionale au lieu de n'en être que la bordure, comme au pôle Sud. Elle couvre entièrement le bassin circulaire de l'océan Arctique, d'une couche non pas parfaitement uniforme et continue, mais au contraire, tourmentée, ravinée, sillonnée de chenaux, trouée de lacunes accidentelles qui forment des bassins aujourd'hui libres de glaces et ouverts à la navigation, et demain refermés. L'expédition de Nansen a fait justice de la légende d'après laquelle il existerait une véritable mer libre au pôle, objet de la recherche obstinée de tant de navigateurs.

La banquise arctique n'est qu'une mauvaise contrefaçon de terre ferme. Elle n'a rien de permanent et de fixe. Elle se crevasse, se rompt, se fragmente, se rétablit, se ressoude et se reforme capricieusement, au gré des vents, des tempêtes et des courans marins. Il en résulte cette conséquence, très importante au point de vue qui nous occupe, qu'elle ne peut fournir qu'un abri précaire à des animaux terrestres. La faune de la banquise ne peut être qu'une faune marine.

Le régime de la banquise arctique avait été deviné par Nansen, et cette notion lui avait fourni le plan de campagne qui a été si parfaitement justifié par l'événement. On savait que l'immense plaque glacée se disloque et se reconstitue perpétuellement, sur place; qu'elle se détruit par le bas en se dissolvant dans l'eau qui la baigne, et se refait par le haut, au moyen des chutes de neige atmosphériques. Mais il y a quelque chose de plus que l'on commençait seulement à soupçonner et que Nansen a clairement aperçu, c'est qu'elle s'écoule d'un mouvement d'ensemble. En plus de tous les va-et-vient auxquels elle est exposée, du fait des vents et des courans, elle subit un déplacement de totalité dont la direction est nettement déterminée. Il y a *dérive* de la banquise.

La raison de ce déplacement, c'est qu'il y a pour cette masse

de glace une sorte de centre de formation et une direction de débâcle, c'est-à-dire de destruction. La glace de mer se forme en plus grande quantité aux entours d'un point de l'océan Arctique où la température de l'atmosphère est plus basse que partout ailleurs. Ce *pôle du froid* est situé près des îles de la Nouvelle-Sibérie, environ par le 145e degré de longitude orientale et le 75e degré de latitude. Il en existe vraisemblablement un second à l'Ouest du côté de la côte américaine : mais nous n'avons besoin ici d'envisager que la partie orientale. D'autre part, ces glaces sont entraînées par le grand courant d'eaux polaires que Nansen a bien fait connaître, qui draine vers l'Atlantique l'océan Glacial.

Il y a, pour les eaux froides que les fleuves de la Sibérie et de l'Amérique septentrionale déversent constamment dans le bassin arctique, une seule issue véritablement large et en rapport avec l'abondance de l'afflux : c'est le vaste espace qui s'étend entre le Gröenland à l'Ouest et la Nouvelle-Zemble à l'Est, et qui est parsemé d'îles, telles que le Spitzberg et l'archipel de François-Joseph. C'est par là que les eaux affluentes de l'océan Glacial, circulant sous la glace de la banquise, trouvent leur écoulement dans l'Atlantique. Il y a deux autres exutoires encore, mais moins aisés de beaucoup. La décharge dans le Pacifique peut se faire par le détroit de Behring; mais celui-ci représente un canal étroit et peu profond et par conséquent insuffisant. La seconde voie de dégagement serait offerte par le détroit de Smith, à l'ouest du Groënland, qui amènerait les eaux polaires dans la baie de Baffin; mais ce chenal est plus étranglé encore que le précédent et plus insuffisant.

Le grand courant qui coule ainsi sous la plaque de glace polaire, entraîne celle-ci dans son mouvement; et lorsque, au retour de la belle saison, le bord de la banquise se disloque, les blocs détachés cheminent dans le même sens. Ils descendent, de conserve, avec les icebergs issus du glacier groënlandais, l'Atlantique septentrional, jusqu'à ce que les eaux chaudes du Gulf-Stream, venues à leur rencontre, les aient fondus.

Cette conception si lumineuse du régime des eaux dans l'océan Glacial était fondée sur l'observation des bois flottés amenés dans la mer Arctique par les fleuves sibériens et qu'on retrouve au point diamétralement opposé du cercle polaire, accu-

mulés contre la côte orientale du Groënland. Le plus remarquable de ces exemples est celui des épaves de la *Jeannette*. On connaît l'histoire de cette expédition dont M. Gordon-Bennett avait fait les frais et qui était conduite par le capitaine de Long. Elle avait, en 1879, abordé la mer glaciale par le détroit de Behring. Le navire la *Jeannette* avait piqué droit dans la banquise. Emprisonné dans celle-ci, il avait été amené, après deux ans de dérive, à la hauteur des îles de la Sibérie, et c'est là qu'il fut écrasé par les blocs de glace et coulé à pic. Ce tragique événement s'était produit le 13 juin 1881. Trois ans plus tard, en 1884, on trouvait à Julianehaab, à la pointe sud-est du Groënland, échouées sur un glaçon, des épaves authentiques de ce bateau. La plupart de ces débris sont pieusement conservés au musée de Copenhague.

C'est cette pérégrination qu'un destin fatal avait fait accomplir à la *Jeannette*, que la volonté de Nansen a fait accomplir à son bateau, le *Fram*. Suivant son expression pittoresque, il prit « un billet de glaçon, dans le grand convoi des glaces. » Dans ce trajet à travers la banquise, Nansen et ses collaborateurs ont fait les études les plus intéressantes à divers points de vue, et spécialement pour la biologie de ces régions.

L'une de ces observations, de haute importance pour le développement des êtres vivans, est relative à la température climatologique. Le froid, à mesure que l'on s'éloigue du centre sibérien est beaucoup moins rigoureux que l'on n'aurait pu s'y attendre. Aussi la glace atteint-elle à peine quelques mètres d'épaisseur, et devient-elle incapable de résister au mouvement des marées, sans se disloquer. Au-dessous, il y a une couche d'eau de plus de 200 mètres d'épaisseur dont la température est seulement d'un demi-degré au-dessous de zéro. Plus bas, cette température se relève : et dans les grands fonds, elle est d'environ 1° au-dessus de zéro. C'est ce que l'on a exprimé, sous une forme quelque peu paradoxale, en disant que la cuvette polaire était remplie d'eau tiède, et que c'est sur une mer relativement chaude que flottait la banquise arctique.

Il y a là une condition très favorable à la vie marine. L'eau de la mer Arctique n'est pas, en définitive, plus froide que l'eau des profondeurs dans les autres Océans. Au contraire, elle est un peu plus chaude. On conçoit dès lors que la vie, au-dessous de la

couverture glacée, puisse se développer avec ampleur, comme il arrive dans les autres mers.

Le contraste est saisissant, entre les conditions du milieu, de chaque côté de cette couche de glace : d'une part, c'est le royaume du froid, d'autre part, c'est, relativement, le royaume du chaud. Au-dessus, dans l'air, la température, dans les circonstances les plus excessives, peut tomber à 40° ou 50° de froid. Au-dessous de la plaque glacée, la condition climatologique est presque tempérée. Le thermomètre subit une brusque oscillation en passant d'une région à l'autre. Les conditions sont dures pour l'être aérien; elles sont normales pour l'être marin.

Les circonstances de température ne sont pas les seules à envisager. La lumière a aussi son rôle. Il y a des conditions d'éclairement, nécessaires à un grand nombre d'organismes végétaux. A certaines périodes, la glace diminue d'épaisseur. Lentement détruite par la fusion, dans sa partie plongée, il arrive qu'elle ne peut se reformer, dans sa partie émergée, parce qu'il ne se produit point de précipitations de neige. Alors, la couverture glacée devient plus ou moins translucide, et les conditions d'éclairement nécessaires à la vie végétale, sont suffisamment réalisées.

On aperçoit, sans peine, la conséquence de cette constitution du milieu marin, au-dessous de la banquise, au point de vue de la vie, animale ou végétale. Il reste à savoir dans quelle mesure elle va lui permettre de se manifester.

Le meilleur moyen pour élucider cette question est de se guider sur les observations de l'expédition antarctique belge. La tâche d'étudier la flore et la faune avait été confiée à un jeune naturaliste très distingué, M. Racovitza. Nous n'aurons qu'à suivre ses descriptions à la fois savantes et pittoresques. Il sera permis, ensuite, de conclure de la région antarctique à la région arctique.

Il est, en effet, facile de constater l'extrême analogie des conditions de toute espèce, dans ces deux régions antipodes, et, particulièrement des conditions physiques. La banquise dans laquelle le navire *la Belgica* est resté emprisonné pendant plus d'une année, du 16 février 1898 au 15 mars 1899, était tout à fait comparable à celle qui a retenu le *Fram* pendant trois années. Elle

était sujette aux mêmes accidens de dérive, occasionnés par les vents et les tempêtes, et soumise aussi à un mouvement général de translation. C'est grâce à cette dérivation d'ensemble que le navire a pu sortir, au bout de treize mois, de sa prison glacée et trouver, devant lui, la mer libre, dans la région occidentale.

III

Les circonstances ont fait que l'expédition belge, engagée peu profondément dans la banquise, s'est trouvée en présence de la faune et de la flore d'une zone marine côtière. Le climat y était très rude : le ciel presque toujours couvert, le froid humide, le vent continuel. Rarement avait-on une belle journée, où l'horizon se dévoilait et où le ciel apparaissait pâle et bleu.

C'est quand le vent soufflait du Sud, c'est-à-dire du pôle vers la mer libre, que se produisaient ces rares momens de détente. Dans ces journées ensoleillées, les explorateurs jouissaient du spectacle saisissant qui s'offrait à leurs yeux. A perte de vue, c'est une nappe d'une blancheur éblouissante, où scintillent les cristaux de la neige tombée les jours précédens. Sur cette surface, qui, au premier coup d'œil, paraît unie, bientôt des plans se dessinent : des ombres douces marquent des collines arrondies formées par les amas de blocs de fracture, dont la neige a comblé les intervalles. C'est ce que l'on appelle les *hummocks*. Des lignes sombres et zigzaguantes découpent la blanche surface. Ce sont des chenaux qui apparaissent entre les champs de glace ; ceux-ci en effet, ayant cessé d'être poussés les uns contre les autres par le vent de mer, se disjoignent et découvrent l'eau où ils surnagent. Une glace nouvelle mince, transparente, chétive, d'une teinte verdâtre, recouvre presque aussitôt la couche liquide et ressoude les bords de la banquise fracturée. Quelquefois, lorsque le vent augmente de force, il balaye devant lui la neige la plus récente, ainsi qu'une poussière. Des ondulations se dessinent alors à la surface du champ, reproduisant l'aspect des dunes mouvantes qui se forment, en des circonstances analogues, dans les plaines sablonneuses.

Ce tableau, offert en de rares journées d'été, dure peu. Le vent qui souffle du large y met bientôt fin. La foule des blocs glacés recommence sa poussée habituelle. La nouvelle glace se brise la première ; un bruissement en indique la rupture. Les

chenaux disparaissent; les plaques, tout à l'heure séparées, affrontent de nouveau leurs bords : elles s'écrasent, se chevauchent, se dressent en amas qui persistent ou s'écroulent, et tout ce travail s'accomplit avec des bruits étranges et inquiétans. Le ciel chargé de lourds nuages s'obscurcit, et la neige des nuées mêle ses tourbillons à celle de la banquise.

Tel est le milieu qui s'offre à l'observation du naturaliste. M. Racovitza l'a décrit, non pas seulement avec exactitude, mais avec un talent capable d'en évoquer l'impression chez ses lecteurs et ses auditeurs.

IV

Cette banquise où se trouvent réunis, si souvent, les agens les plus contraires à la vie, le froid et l'obscurité de la longue nuit polaire, on pourrait la croire vouée à la solitude et à la mort. Ce serait une erreur. La vie y fourmille : les animaux et les végétaux y pullulent.

Il faut savoir les observer. C'est d'abord sous la glace qu'il faut les chercher. Nous venons de dire que les chenaux recouverts d'une glace nouvelle, présentaient une teinte d'un brun verdâtre. Ils la doivent à une sorte d'enduit qui s'étale à la face profonde de la plaque glacée, au contact de l'eau. On l'aperçoit par transparence dans les parties minces. Dans les autres parties de la banquise où la glace est plus épaisse, on ne la voit pas immédiatement; mais elle y existe et il suffit de retourner les plaques, sens dessus dessous, pour en constater l'existence.

Cette matière existe aussi, moins tassée, en suspension, dans la couche d'eau sous-jacente à la glace, et cela, jusqu'à une certaine profondeur. Si l'on promène dans l'eau un filet assez fin, on en ramène toujours une certaine quantité. L'existence de cette couche verte n'est point particulière à la banquise antarctique. Nansen avait observé le même enduit sous la banquise arctique, et le naturaliste de son expédition, Blessing, avait souvent employé les loisirs de sa longue captivité à bord du *Fram*, à en faire l'examen microscopique.

Le naturaliste qui étudie, à un fort grossissement, une goutte de cette substance, est immédiatement fixé sur sa nature. Il y reconnaît des *Diatomées*, c'est-à-dire des plantes inférieures, voisines des algues les plus simples. L'enduit en question est une

boue, dont chaque grain est un être vivant. Chacun de ces infiniment petits possède une carapace solide, de forme élégante, ouvragée de trous et d'ornemens divers. La matière vivante, — protoplasma et noyau composant la cellule, — occupe l'intérieur de cette enveloppe squelettique ajourée, et peut pousser des prolongemens filiformes à travers ses orifices. Il faut ajouter que ce corps cellulaire est chargé de granulations, d'une couleur verte ou rougeâtre, comme les feuilles des plantes. Et ce sont en effet les mêmes granulations de chlorophylle que l'on trouve chez les végétaux. On sait que la granulation chlorophyllienne constitue l'élément le plus caractéristique des parties vertes des plantes ; elle leur permet d'utiliser les rayons lumineux pour s'alimenter au moyen de l'acide carbonique du milieu ambiant.

La lumière est donc une condition essentielle de l'existence de ce revêtement végétal qui peut être comparé à une sorte de prairie ou de pâturage sous-glaciaire. Pendant l'hiver, la glace s'épaissit et se couvre d'une neige, tout d'abord impénétrable à la lumière. A la longue, la condition s'améliore un peu ; la neige se durcit et devient un peu plus transparente ; mais la lumière filtre encore difficilement sous le pack : les diatomées ne se développent pas. La végétation s'appauvrit ou disparaît. Comme les prés reverdissent au retour du printemps et de l'été, de même en est-il de la prairie marine sous-jacente au pack. A l'arrivée de la belle saison, la glace de mer s'amincit ; elle se crevasse et se couvre de chenaux nombreux par où pénètrent les rayons lumineux, générateurs de la vie végétale. Le développement des algues cellulaires reprend avec vigueur ; la luxuriante végétation des diatomées s'étale, à nouveau, sous la glace.

Les naturalistes de profession seuls ont intérêt à pousser plus loin l'étude de ces diatomées antarctiques. Les genres auxquels elles appartiennent ne sont pas nouveaux et particuliers à la région. Les plus richement représentés sont les *Chorethron, Chœtoceros* et *Coscinodiscus.* On peut laisser de côté ces détails. Ce qu'il importe de bien comprendre, c'est le rôle fondamental de cette végétation. Ce n'est pas sans raison que nous avons comparé cette couche verdoyante à un pâturage. Grâce à elle, comme le dit M. Racovitza, la banquise, au lieu d'être un désert effroyable et stérile, devient une immense prairie flottante. Une prodigieuse quantité de petites espèces animales y trouve sa nourri-

ture. Ce sont des protozoaires, des crustacés, des mollusques, des annélides, tous de petite taille, mais rachetant leur exiguïté par leur nombre. Il est tel, que quelques espèces constituent de véritables bancs sous la glace. Et ces êtres, à leur tour, forment la base de l'alimentation des animaux de plus grande taille, les phoques, les cétacés et les oiseaux, par exemple, que nous allons tout à l'heure trouver parmi les hôtes de la banquise.

La flore de la banquise se réduit à ces diatomées. Le règne végétal n'y a point d'autres représentans. Et comme les terres voisines, recouvertes d'un manteau de glace épais et persistant, sont impropres au développement de la vie, on pourrait dire que c'est là toute la flore antarctique. Cependant, les explorateurs belges ont aperçu, en quelques endroits, la terre ferme et la roche à nu. Cela est arrivé pendant qu'ils naviguaient dans le canal qui devait les conduire de l'Atlantique à la banquise, et qui portera désormais le nom de détroit de la Belgica ou détroit de Gerlache. Là ils ont trouvé quelques plages découvertes, et quelques petites îles débarrassées de glace. La roche apparaissait encore à nu sur la paroi des falaises à pic qui supportent la croûte glacée qui constitue l'inlandsis.

Une pauvre végétation se développe sur cette faible portion de la terre antarctique. M. Racovitza y a recueilli vingt-six espèces de mousses, des hépatiques et des lichens plus abondans. L'étude préliminaire de ces mousses a été faite par M. Cardot. Leur végétation semble vigoureuse ; mais elles sont stériles et ne fructifient point. Un autre fait curieux, c'est qu'elles n'ont presque aucun rapport avec celles des terres magellaniques. A peine trouve-t-on deux mousses communes aux deux flores. Et ces plantes, différentes de celles du continent le plus voisin, offrent la ressemblance la plus frappante avec celles de la région la plus éloignée, la zone polaire arctique.

La même observation a été faite pour les hépatiques par M. Stephani. Si le fait se généralise, comme il est probable, il faudra conclure que les deux zones polaires, si écartées l'une de l'autre et sans communication, ont des flores entièrement semblables entre elles et différentes de celles de toutes les contrées interposées.

Il faut cependant attendre, avant d'affirmer ce fait, que l'étude soit achevée des collections rapportées par le *Fram*, par l'*Étoile-*

Polaire, ou par les missions des Terres arctiques telles que la mission anglaise permanente de Jackson sur la terre François-Joseph, ou la mission suédoise de la baie Treurenberg d'une part, pour les espèces arctiques — et, d'autre part, qu'on ait eu le temps d'examiner celles qu'a recueillies le *Southern Cross* dans les terres antarctiques.

Le détroit de Gerlache a fourni une seule plante d'organisation plus élevée, florifère ; c'est une *Aira* appartenant à la famille des graminées. Ces plantes, ainsi qu'un petit nombre d'algues oscillaires et diatomées aquatiques, qui se développent dans quelques flaques d'eau douce provenant de la fusion des neiges superficielles, sont, au rebours des précédentes, probablement un produit d'importation américaine. Elles ont été apportées par les oiseaux de haut vol qui circulent du continent américain au continent antarctique.

V

La faune antarctique n'a pas de peine à être plus riche que cette flore simplifiée. Sur la banquise on trouve des oiseaux et des phoques, mais la population animale est surtout nombreuse sous la glace. C'est cette faune marine qu'il faut examiner tout d'abord.

La population animale qui pullule sous la glace est distribuée en deux couches ou deux étages. L'étage inférieur est occupé par les animaux de fond : ils forment la *faune abyssale*. L'étage supérieur appartient aux petites espèces dont nous venons de parler, crustacés, annélides minuscules, protozoaires microscopiques, animaux herbivores, qui pâturent les diatomées : ou animaux carnassiers vivant aux dépens des précédens, dont ils font leur proie ; leur ensemble est désigné sous le nom de *Plancton antarctique*.

Le *Plancton* désigne cette masse d'animaux pour la plupart microscopiques, tout au moins minuscules, impossibles à dénombrer, qui flottent entre deux eaux, dans les mers polaires, comme dans toutes les mers et dans tous les milieux aquatiques. Lorsqu'on veut se rendre compte du degré de développement de la vie animale dans un milieu de ce genre, ne pouvant compter ces petits animaux comme on ferait pour les grands, on a la res-

source de recueillir le plancton dans un volume déterminé d'eau, et de le peser. C'est ce que l'on fait. Les naturalistes, pour exécuter le recensement de ces petites populations aquatiques, opèrent en bloc ; ils en pratiquent le cubage. Cette manière de procéder n'est pas une habitude bien vieille : elle remonte à une quinzaine d'années. C'est un physiologiste allemand, V. Hensen, de Kiel, qui l'a introduite dans la pratique zoologique. C'est lui d'ailleurs qui, en 1887, a créé le mot de Plancton.

La masse vivante du plancton flotte passivement. L'étendue de l'excursion possible étant, pour chacun des êtres, en proportion de ses faibles dimensions, les bancs qu'ils forment ne subissent que des mouvemens d'ensemble, sous l'influence des courans qui les transportent. Hors de là, le banc de plancton ne se disloque pas. Lorsqu'il est abondant, il dessine sous l'eau de vastes taches irrégulières et mobiles que les marins connaissent bien. On les aperçoit lorsque l'on examine d'une certaine hauteur la surface des eaux tranquilles. On recueille ces êtres vivans en écumant la mer au moyen d'un filet fin, en soie à bluter. On immerge le filet fin à une profondeur qui est constamment la même, par exemple, à 200 mètres. Quand on l'a relevé verticalement, il se trouve que l'on a filtré un cylindre liquide ayant toujours les mêmes dimensions, soit une hauteur de 200 mètres et une base égale à l'ouverture du filet. Un dispositif spécial permet de rassembler intégralement la masse de plancton récoltée, de manière à l'examiner avec les réactifs convenables, et enfin à la mesurer. Hensen et quelques autres naturalistes ont prétendu donner à cette mesure la précision d'une analyse quantitative. On lit couramment, dans les comptes rendus des explorations, des renseignemens du genre de celui-ci : « le coup de filet ramène 20000 copépodes, en moyenne ; » — ou encore ; « le mètre cube contient trois millions d'organismes. »

L'intérêt de la considération du plancton vient de son rôle. Il sert, en définitive, d'aliment aux animaux de grande taille, comme les bancs de sardines aux grands carnassiers marins. L'industrie des pêches et du peuplement des eaux marines est intéressée à connaître le nombre de poissons que peut nourrir, ou que nourrit en effet, un champ de pêche déterminé. Ce nombre est en proportion de la quantité du plancton.

Le pack antarctique recouvre donc, dans les points où il a

été exploré, un plancton, d'ailleurs peu abondant et peu varié. Ce sont surtout les crustacés qui y dominent; et avant tout, un petit crustacé schizopode, du genre *Euphausia*, semblable à une crevette, qui forme sous la glace des bancs immenses. C'est l'aliment principal des phoques et des manchots qui vivent paresseusement à la surface de la banquise, et qui n'ont qu'à exécuter un plongeon lorsqu'ils sentent le besoin de se nourrir.

Viennent ensuite, et par ordre d'abondance, des radiolaires; des crustacés copépodes et ostracodes; des mollusques ptéropodes, les limacines; des annélides. Et parmi ces dernières, il y a des espèces, les polychètes Pelagobies qui dévorent, tout comme les carnassiers de grande taille, les paisibles herbivores du plancton.

La masse des animaux du plancton antarctique subit des variations saisonnières, précisément réglées par les variations de leur pâturage de diatomées. A la fin de l'hiver, ces algues microscopiques sont devenues rares. C'est l'obscurité qui les a tuées, et non pas le froid, puisqu'elles en sont à l'abri. Elles ont succombé à la privation des rayons lumineux, arrêtés par l'épaisseur et l'opacité de la banquise. Sous l'influence de la famine, la population animale du plancton a décliné en même temps. Les débris organiques et les cadavres tombent alors des couches supérieures dans les couches plus profondes et enfin jusqu'au sol. Là elles servent d'alimens, à leur tour, aux habitans du fond.

VI

Les animaux qui peuplent le fond antarctique, exploré par la *Belgica*, appartiennent à la faune abyssale. Ce sont les habitans ordinaires des abîmes, les hôtes accoutumés de tous les grands fonds océaniques. Il n'y a, du reste, aucune raison pour qu'ils en soient différens. Rien ne ressemble plus à un grand fond de mer qu'un autre grand fond de mer. L'abîme antarctique ne fait pas exception à cette règle; rien ne le distingue de ceux des autres océans. La température y est sensiblement la même : c'est toujours le froid voisin de 0°. Seul, l'océan Arctique, d'après Nansen, ferait exception; le thermomètre de fond s'y élèverait à 1°. —

Dans ces grands fonds, l'obscurité est partout la même, c'est-à-dire absolue. Aucun rayon lumineux ne pénètre, au delà de 200 mètres; aucun rayon chimique n'atteint 400 mètres.

La présence ou l'absence de la couverture de glace des mers polaires ne peuvent avoir qu'un effet insignifiant sur ce résultat. Enfin l'immobilité y est complète. L'agitation de la surface et le mouvement des vagues s'amortissent à quelques mètres de profondeur. Les courans marins sont des phénomènes qui n'intéressent que les couches supérieures ou moyennes. L'eau de l'abîme est donc fixée : elle ne se déplacera plus jamais. Elle ne sera modifiée par d'autres eaux que par la voie des échanges lents dus à l'osmose et à la diffusion. La chute des corps de la surface, ou les mouvemens spontanés des animaux qui y ont fixé leur existence viennent seuls troubler cette monotone placidité.

La population de ce lugubre séjour n'est point, pour parler comme M. Racovitza, la foule des monstres rampans, hideux et sombres ; mais, au contraire, une armée magnifique de hauts et puissans seigneurs, vêtus de riches costumes et armés de brillantes cuirasses. Les uns portent des colliers de diamans, les autres, de lumineux solitaires, d'un éclat amorti. Ils sont, en effet, presque tous phosphorescens ; ils produisent par quelqu'un de leurs organes la lumière qui ne leur viendrait point du dehors. Ce sont des crinoïdes pédonculées, ou Lys de Mer, des Étoiles de mer, des Oursins, des Gorgonides, des Anémones de mer, des Annélides onduleuses, des Crustacés à yeux sessiles, et des Bryozoaires.

Les explorateurs de la *Belgica* ont opéré des dragages sur le fond pour ramener quelques échantillons de ces espèces benthiques. Et ce fond lui-même n'était, en réalité, un grand fond, que par la réunion de trois, des quatre caractères qui le définissent, à savoir le froid de 0°, l'obscurité absolue, et l'absence complète d'agitation. Ces conditions sont précisément les seules qui interviennent dans l'existence des animaux. Il manquait celui des trois caractères que l'on pourrait être tenté de regarder comme principal, mais qui n'est que la condition ordinaire de l'existence des trois autres : la profondeur. En réalité l'Océan, sous la plaque glacée qui avait emprisonné la *Belgica* et la promena sur une longueur de mille lieues n'avait qu'une profondeur de 500 mètres. Le fond en était formé par une sorte de plateau qui annonçait déjà l'approche du continent antarctique auquel la banquise faisait une ceinture protectrice. En s'éloignant du pôle vers la haute mer, on trouvait brusquement les

véritables grands fonds; la sonde descendait rapidement et presque sans transition de 500 mètres à 1 500 et davantage. La mer polaire australe est sans profondeur.

Tout au contraire nous avons vu que la mer polaire boréale est l'une des plus profondes, et ajoutons qu'elle semble être, d'après les caractères géologiques, l'une des plus anciennes, sinon la plus ancienne. Les géologues admettent qu'à la fin de la période tertiaire, à l'époque miocène, l'océan Arctique ne communiquait pas encore avec l'Atlantique, et qu'il jouissait d'un climat chaud. C'est plus tard, à l'époque glaciaire, que les espèces abyssales de l'Atlantique, et particulièrement les mollusques, selon M. Dautzenberg, ont dû remonter vers le Nord, pour constituer la faune sub-littorale des régions arctiques.

VII

L'identité de ces faunes marines montre que c'est l'identité des conditions physiques qui exerce une influence dominante sur la distribution géographique des êtres vivans.

La banquise n'est pas, non plus, la solitude désolée que l'on pourrait croire, étant données les conditions climatologiques rigoureuses qui y règnent: le froid excessif, le vent continuel, les chutes de neige fréquentes, l'instabilité, enfin, de l'appui que ses champs mouvans offrent aux animaux. Malgré cela, sa surface était animée, en tout temps, et jusqu'au cœur même de l'hiver, par la présence des oiseaux et des phoques. Ce sont là d'ailleurs les seuls représentans du monde des animaux supérieurs.

Les oiseaux d'abord. Il faut les distinguer en deux groupes: les hôtes ordinaires de la banquise, peu nombreux, réduits à cinq ou six espèces de pétrels, de goélands et de manchots; et les oiseaux de lisière. Ceux-ci peuvent bien fréquenter le bord du pack de la banquise et suivre, à une petite distance, les chenaux qui résultent de sa dislocation; mais ils ne s'aventurent jamais bien loin dans l'intérieur. Ils préfèrent le séjour des terres et des îles situées moins avant vers le Sud. M. Racovitza les a trouvés surtout nombreux dans le détroit de Gerlache. C'est en cette région qu'ils nichent et élèvent leurs petits, dans les trous de la roche et les fentes des falaises à pic, ou sur les corniches des rochers

et les plages découvertes. De là, ceux qui sont grands voiliers rayonnent dans une vaste étendue de l'Atlantique et du Pacifique et jusque dans les parages du cap Horn.

Les oiseaux de la banquise sont peu nombreux. M. Racovitza n'en a signalé que six espèces : trois pétrels, un goéland et deux manchots.

Le goéland, c'est le goéland brun. Il est de la taille d'un canard; mais il possède des ongles forts et crochus comme les véritables oiseaux de proie, dont il a d'ailleurs quelques habitudes. Il est d'un naturel courageux et il tient tête à l'homme même, lorsqu'il croit sa progéniture menacée. M. Racovitza a soutenu contre un couple de ces animaux une lutte qui n'était point sans danger pour eux, et il a rendu hommage à leur bravoure en la comparant à celle de l'aigle même. De l'autre côté du continent antarctique, sur la terre Victoria, M. Borchgrevink les a retrouvés, faisant leur proie des jeunes manchots au moment de leur éclosion; attaquant les chiens de l'expédition, s'en prenant même aux hommes. Ils fondaient sur leur tête avec impétuosité et essayaient de les frapper à coups d'aile; puis reprenaient du champ pour renouveler l'attaque.

Le Pétrel des neiges est un élégant petit oiseau qui s'est montré le compagnon le plus assidu des explorateurs de la *Belgica* pendant son séjour sur la banquise. Son plumage satiné est plus blanc que la blanche hermine ou que la neige même. On le voit planer gracieusement, comme un léger flocon, au-dessus des crevasses et des chenaux du champ de glace, guettant les petits animaux marins dont il fait sa proie, et se précipitant sur eux prestement. Il fond sur eux dès qu'il les aperçoit, avec tant de légèreté et d'adresse qu'il trouble à peine la surface de l'eau. Mais son ramage ne vaut point son plumage. Sa voix est criarde et désagréable, et lorsque l'on veut le saisir, il se défend d'une manière dégoûtante en vidant le contenu mal odorant de son jabot.

Le Pétrel antarctique, ou damier brun, est aussi un oiseau au plumage élégant. Quant à la troisième espèce, le grand Pétrel, il est plus gros; il atteint à la taille de l'oie domestique. Ses ailes sont fort étendues; leur envergure peut dépasser deux mètres. Ses habitudes sont celles du vautour; comme le vautour il se

nourrit de charogne ; c'est à lui qu'est dévolue la fonction de nettoyer la banquise des cadavres des oiseaux et des phoques qui y sont abandonnés.

Les plus bizarres des habitans emplumés de la banquise sont les manchots. M. Racovitza en a trouvé deux espèces, comme hôtes habituels de la surface glacée. C'étaient le Manchot de Forster et le Manchot de la Terre Adélie.

Le Manchot de Forster est le plus grand des représentans de ce genre. Les Anglais l'appellent le Pingouin impérial. Sa taille dépasse un mètre lorsqu'il est debout sur ses pattes, ce qui est son attitude habituelle. C'est le géant des oiseaux marins. La poitrine et le ventre sont ornés d'un plastron d'une éblouissante blancheur : le dos et les ailes dessinent une sorte d'habit noir à taches bleues. Le plumage qui coiffe la tête est noir. On ne peut s'empêcher, lorsqu'on l'aperçoit debout sur le bord d'un chenal, la tête enfoncée dans les épaules, immobile dans sa graisse, indifférent au froid contre lequel le protège à la fois sa chaude toison et l'épaisse couche de graisse qui la double, de le considérer comme une énorme caricature humaine qui serait l'image de l'indifférence béate et satisfaite. Il est bien vêtu ; il est bien nourri ; la table est toujours mise pour lui. Il n'a qu'à descendre dans le chenal et à plonger dans les bancs d'Euphausia pour se rassasier à souhait. Il n'est pas dérangé par le voisinage de l'homme et il ne commence à regimber que lorsqu'on lui met la main au collet, pour l'emmener.

Cet oiseau, dont la chasse est ainsi singulièrement simplifiée, est d'une précieuse ressource pour les explorateurs des régions polaires. Il fournit une viande qui est suffisamment savoureuse et surtout une graisse très abondante. On connaît cette espèce depuis le voyage du grand navigateur Cook ; le naturaliste de l'expédition, Forster, l'a décrit, en 1775. Mais les compagnons de Gerlache l'ont observé plus longtemps et ont mieux fait connaître ses mœurs et ses habitudes.

Un autre animal du même genre, le Manchot de la Terre Adélie, a été découvert par Dumont d'Urville en 1841 et décrit par Honbron et Jacquinot ; il est plus petit et plus vif. Il se déplace en marchant péniblement, ou, lorsqu'il veut aller plus vite, il glisse sur le ventre en s'aidant de ses pattes.

M. Racovitza a pu observer la mue de ces deux espèces d'animaux. Elle se produit à l'entrée de la saison froide contre les rigueurs de laquelle le nouveau plumage est destiné à les protéger. C'est une période critique pendant laquelle l'animal est exposé au froid, puisqu'il a perdu ses plumes, et à la faim puisqu'il n'a plus le vêtement imperméable qui lui permet de plonger sans se mouiller, pour chercher sa nourriture.

Pendant cette période difficile de jeûne, de froid et de malaise, les manchots semblent vouloir associer leurs misères; ils se rassemblent par groupes de trente à quarante, derrière les abris qui peuvent les protéger contre le vent, dunes de neige, toross ou hummocks. Tandis qu'en temps ordinaire, ils étaient d'une placidité parfaite, indifférens à la présence des oiseaux, des phoques et de l'homme même, ils deviennent ombrageux, défians, hargneux et poussent des cris de colère assourdissans aussitôt qu'on s'approche d'eux.

Il est vraisemblable que tous ces oiseaux ont une histoire très analogue. Mais il est difficile d'en suivre tous les épisodes sur une même espèce. D'ordinaire, il faut en observer plusieurs espèces et combiner ensuite tous ces renseignemens fragmentaires. C'est ainsi qu'il a été procédé, avec les deux espèces de manchots dont nous venons de citer quelques traits. Les explorateurs de la *Belgica* ne les ont pas vus faire leurs nids, pondre et élever leurs petits. Et, en effet, il est naturel que ce ne soit point sur la banquise même qu'ils se livrent à ces soins de ménage. Il leur faut, pour nicher, des terres découvertes. Les uns vont les chercher plus avant vers le pôle, au point où finit la banquise, sur les plages étroites qui s'étendent au pied de la falaise antarctique. C'est là que les membres de l'expédition Borchgrevink les ont rencontrés. — D'autres manchots vont chercher la terre propice en arrière, hors de la banquise, sur les îles découvertes ; tel est le manchot antarctique : et c'est précisément dans le détroit de Gerlache, en avant de la banquise, que M. Racovitza l'a vu et qu'il a observé ses curieuses habitudes.

C'est au moment du printemps antarctique — qui correspond à l'automne de nos pays — que Borchgrevink et ses compagnons, installés au pied de la falaise glacée, sur la Terre de Victoria, virent arriver le premier pingouin. La date exacte est le 14 octobre 1899. Un triste souvenir la précise : c'est ce même jour que le zoologiste de l'expédition, Hansen, incapable de supporter plus

longtemps les rigueurs du climat, succombait au milieu de ses compagnons désolés. L'exactitude des observations, telles au moins qu'elles sont relatées dans le récit de G. Newnes, se ressent de la disparition de l'observateur compétent. Et d'abord ces pingouins sont des manchots : les pingouins sont propres au pôle Nord : les manchots sont des oiseaux du pôle Sud. Ils n'appartiennent ni à la même espèce, ni au même genre, pas seulement à la même famille. Ces pseudo-pingouins sont, en réalité, des manchots, et même à ce qu'il semble les deux espèces précisément que la *Belgica* trouvait sur la banquise de la Terre de Graham, le manchot géant de Forster, et celui de la Terre Adélie.

Toujours est-il que les manchots arrivèrent pour s'apparier et pour pondre dès le milieu d'octobre. Ils étaient en foule innombrable. Le 3 novembre, on recueillait les premiers œufs. Douze jours plus tard, les membres de l'expédition en avaient déjà récolté 4000. C'était une précieuse réserve alimentaire que l'on conserva avec soin dans le sel. Les œufs, généralement au nombre de deux, sont déposés dans un nid très rudimentaire que l'animal construit avec des cailloux rangés en cercle. Le manchot antarctique y emploie encore d'autres matériaux, et, par exemple, les ossemens de ses congénères laissés sur la place. Dans cette construction très simple, « tombeau de ses aïeux et nid de ses amours » au sens propre du mot, la femelle dépose ses œufs; elle les couve avec l'aide du mâle, en surveille avec lui l'éclosion, et les deux parens, à tour de rôle, donnent la pâtée aux jeunes.

Cette pâtée, ils se la procurent en plongeant dans la mer, dans ces bancs de petits crustacés et d'autres animalcules qui constituent ce que nous avons appelé tout à l'heure le plancton. Le menu de leurs repas n'est pas composé de cailloux, comme G. Newnes le fait dire à Borchgrevink : ceux que les explorateurs trouvaient au dépeçant l'animal, comme ceux que l'on rencontre dans le gésier des poulets, sont introduits en supplément pour aider à la trituration des alimens véritables.

Dans ce premier âge les jeunes ont un ennemi redoutable, le goéland brun, l'oiseau agressif et pillard dont nous avons dit plus haut les habitudes rapaces. Les jeunes qui ont échappé au danger — et c'est naturellement le très grand nombre — prennent rapidement des forces, et à la fin de l'été antarctique, en mars ou avril, ils partent avec leurs parens et retournent sur la banquise. Les compagnons de Borchgrevink assistèrent à cette émigration,

qui commença exactement le 14 mars, avec le même sentiment que nous éprouvons, dans nos climats, quand nous voyons s'éloigner les hirondelles.

Les manchots sont des animaux monogames et sociables. Dans quelques espèces, ils s'assemblent pour nicher et élever leur famille en commun; ils constituent alors de véritables villages, que l'on appelle des *Rookeries* (1). M. Racovitza a observé des villages de ce genre, non plus sur la banquise elle-même, mais en deçà, dans le détroit de Gerlache ces sociétés étaient formés par deux espèces qui ne s'aventurent que sur la lisière de la banquise, et non point assez avant, comme les précédentes. C'étaient le manchot antarctique et le manchot papou.

Ce ne sont point toujours des sociétés tranquilles, ni surtout silencieuses. L'approche d'une nursery de manchots antarctiques est révélée de loin par le bruit qui s'y fait. C'est le bruit des querelles violentes qui s'élèvent continuellement entre ménages voisins. Quand on les observe de loin, on les voit s'invectiver, en quelque sorte, de nid à nid, le bec ouvert, les plumes hérissées, avec des gestes menaçans de leurs moignons d'ailes rudimentaires. Si l'on approche davantage, c'est contre l'envahisseur que se tourne la fureur universelle, la menace et l'invective assourdissantes.

Les villages de manchots papous sont plus calmes. Par contraste avec les manchots antarctiques qui sont des agités, ceux-ci sont des flegmatiques. M. Racovitza a pu s'asseoir au milieu d'eux sans les déranger. Après avoir donné certaines marques d'étonnement et élevé quelques protestations d'un ton mesuré, les animaux reprirent leur train de vie ordinaire et vaquèrent à leurs occupations sans plus s'inquiéter du visiteur importun qui les observait. Cette société était une sorte de garderie de jeunes, une véritable crèche. Les petits étaient groupés au centre : quelques

(1) Les oiseaux qui vivent en troupes ou en compagnies se séparent ordinairement pour la nichée et la ponte, actes en quelque sorte plus isolés et plus secrets de la vie de l'espèce. Mais il y en a qui, à cette époque, resserrent au contraire davantage le lien social et se groupent en familles pour la mise au monde et l'éducation des petits. C'est le cas de ces corbeaux de petite taille que l'on connait, dans nos campagnes, sous le nom de *freux*, et qui, au moment de la ponte, s'assemblent en familles, nichant sur les mêmes arbres. Ces colonies de freux se nomment *rookery* en Anglais, du mot même qui désigne le freux, *rooker*. On l'a étendu à toutes les sociétés du même genre, et, enfin, aux colonies de manchots.

adultes suffisaient à les surveiller : les autres, libérés momentanément du souci de la famille, se reposaient plus bas, sur la plage, ou se livraient à la pêche, plongeant dans l'eau pour y recueillir leur propre nourriture et celle de leurs petits. Le village était établi sur une sorte de terrasse, abrupte du côté de la mer, et le principal souci des surveillans était d'empêcher la jeunesse manchote de s'approcher trop près du bord et de s'exposer ainsi à une chute mortelle. Aussi faisaient-ils bonne garde, et rabrouaient-ils d'importance les jeunes imprudens. Après un certain temps, le surveillant était remplacé par un autre : les sentinelles étaient relevées.

VIII

Les détails qui précèdent complètent heureusement l'histoire particulière des animaux qui fréquentent la banquise : ils comblent des lacunes. D'autre part, ils confirment ce que l'on avait avancé déjà relativement à la distribution géographique des oiseaux. Et c'est là un point important pour l'histoire naturelle générale.

L'examen de la flore, d'ailleurs misérable, de la région antarctique nous avait montré, tout à l'heure, son identité presque absolue avec celle de la région arctique. L'étude de la faune marine nous avait apporté un enseignement analogue. La vie autour de l'un et l'autre pôles se présentait donc avec les mêmes caractères : de part et d'autre, c'étaient les mêmes espèces sédentaires. Au nord et au sud, l'analogie des conditions extérieures avait créé l'analogie des populations animale et végétale. Les espèces polaires se montraient bipolaires.

En ce qui concerne les oiseaux, il en est tout autrement. Ils ne sont point les mêmes dans les régions arctique et antarctique ; ils n'appartiennent pas aux mêmes genres, ni seulement aux mêmes familles. Il est curieux que ce soient les êtres vivans les plus mobiles qui soient le plus étroitement cantonnés. Le pôle Sud a les manchots et les becs-en-fourreau, le pôle Nord a les pingouins. Quant aux espèces non exclusives, ubiquistes, telles que les goélands et les mouettes, elles sont infiniment plus répandues au nord qu'au midi.

Pour se rendre compte de cette particularité dans la distribution géographique, et comprendre l'espèce d'opposition qui

existe entre les espèces ornithologiques du pôle Nord et celles du pôle Sud, il faut entrer un peu plus avant dans les détails de la classification zoologique.

La banquise antarctique est l'habitat de six espèces d'oiseaux seulement, — d'après ce que nous a appris l'expédition de la *Belgica*. Elle en héberge un plus grand nombre, si l'on compte les visiteurs accidentels qui lui viennent des terres découvertes, ou de la haute mer, et qui d'ailleurs s'arrêtent près de sa lisière. Nous les retrouverons dans un moment.

Tous ces oiseaux polaires, sauf un, appartiennent à l'ordre des Palmipèdes. Ce sont des oiseaux aquatiques, bien organisés pour la natation. Leurs pattes courtes et implantées à l'arrière du corps, avec des doigts munis de palmures qui, le plus souvent, se réunissent entre elles, constituent un puissant appareil de propulsion aquatique. En élargissant la base de sustentation, cette même palmure permet à ces oiseaux de se soutenir sur la neige molle et de marcher sur le sable inconsistant des rivages. Leur plumage serré est imprégné d'un suc huileux qui le rend imperméable à l'eau.

Ces palmipèdes sont protégés contre le froid par l'épais duvet qui s'étend au-dessous du plumage ; et cette protection est encore renforcée par la couche de lard qui double la peau. Tous nagent admirablement et marchent maladroitement : les uns, comme les pingouins et les manchots, sont privés de la faculté de voler ; les autres, au contraire, comme l'albatros et l'oiseau des tempêtes, surpassent, pour la puissance de leur vol, tous les autres oiseaux terrestres.

Les six espèces propres à la banquise antarctique appartiennent à trois familles seulement sur les sept qui composent l'ordre des Palmipèdes. Il y a deux membres de la famille des manchots : le manchot géant de Forster et le manchot de la Terre Adélie. Il y a un seul représentant de la famille des Laridès ; c'est le condottière de la bande, l'oiseau de proie dont nous avons signalé le caractère hardi, le goéland brun (*Megalestris antarctica*) ; enfin, il y a trois espèces de Procellaridés, le gracieux Pétrel des neiges, le damier brun et le grand Pétrel, dépeceur des cadavres abandonnés sur la clairière antarctique.

Les manchots avaient été baptisés d'abord du nom de Pingouins (*Pinguinos*), par les hardis navigateurs espagnols qui

avaient visité, les premiers, les régions australes : le trait qui les avait frappés, chez ces oiseaux bizarres, c'était l'abondance de leur graisse (*pengüie*). On a continué à les désigner par ce nom de pingouins, dans toutes les langues de l'univers, excepté dans la langue scientifique et excepté aussi dans la langue française, qui ont montré ici un égal souci de la précision. Les voyageurs arctiques, en effet, ne tardèrent pas à rencontrer, dans les régions glacées du Nord, d'autres oiseaux, semblables par quelques traits aux précédens, mais en réalité différens, auxquels ils donnèrent le même nom de Pingouins. Il y eut ainsi des Pingouins du Nord et des Pingouins du Sud.

Les naturalistes français du XVIIIe siècle, en examinant ces animaux avec plus de soin, s'aperçurent qu'ils constituaient des espèces tout à fait différentes. Ils réservèrent, en conséquence, le nom de Pingouins aux espèces du Nord, qui forment la famille ornithologique des *Alcidés*, et ils baptisèrent « manchots » ou « gorfous, » ceux du Sud qui, zoologiquement parlant, constituent la famille des *Impennes*.

Les uns et les autres sont incapables de voler : ils sont exclusivement nageurs. Leurs ailes sont réduites au rôle de nageoires. Mais cette transformation est poussée plus loin dans la famille des manchots que dans celle des pingouins. Le membre antérieur n'a plus figure d'aile : c'est un court moignon, revêtu d'écailles, en guise de plumes. Leurs pattes sont implantées si loin en arrière du corps qu'ils ne peuvent se tenir en équilibre qu'en se redressant et prenant une position presque verticale. La station debout est leur attitude habituelle sur la banquise et sur le sol : ils la conservent même en couvant. Leur corps repose solidement sur une sorte de trépied, formé par les deux pattes et la queue. Ils ont ainsi beaucoup de stabilité. Leur véritable élément, c'est l'eau. Ils nagent, enfoncés jusqu'au cou, avec une merveilleuse rapidité. Ils plongent, avec facilité, pour aller chercher leur nourriture dans les bancs de petits crustacés et de mollusques qui peuplent les eaux sous-jacentes à la banquise.

Les hôtes de la banquise arctique, les pingouins (*alca*) véritables, sont en quelque sorte moins spécialisés que les manchots pour la vie dans les eaux glacées. Leurs ailes portent encore quelques plumes rudimentaires; les pattes sont rejetées moins loin en arrière ; la station est plus oblique, le corps moins droit. Chez certaines espèces, le vol est possible.

— La famille des Laridés ne compte qu'un seul représentant sur la banquise antarctique : le goéland brun, *Megalestris antarctica*. Elle en compte, au contraire, un très grand nombre sur les glaces polaires du Nord. Ce sont des oiseaux dont la forme générale rappelle celle des hirondelles ou des tourterelles. En général, on donne le nom de goélands aux grandes espèces, et celui de mouettes aux petites espèces.

Les Pétrels (Procellaridés), ou oiseaux des tempêtes, appartiennent surtout, mais non pas exclusivement, aux régions australes. Les mers arctiques comptent aussi un petit nombre d'hôtes de cette famille, mais toujours d'espèces différentes, et quelquefois de genres différens de ceux du Sud. Ce sont des oiseaux de haute mer. La puissance de leur vol est telle qu'ils peuvent s'éloigner à d'immenses distances de toute terre et progresser, même contre les vents les plus violens. Ils nagent rarement; ils ne plongent presque jamais; ils courent souvent sur les vagues qu'ils effleurent en piétinant et en tenant les ailes élevées. Le nom de pétrel leur viendrait même, dit-on, de cette habitude de marcher debout sur les eaux, qui les a fait comparer, par les pêcheurs, à leur patron, saint Pierre. L'aisance merveilleuse de leur vol leur permet de pêcher leur proie, pendant la tourmente, sur le sommet des vagues furieuses lorsque l'agitation des flots ramène à la surface la multitude d'animaux, petits mollusques et crustacés, ou les débris d'êtres vivans dont ils font leur nourriture. Les trois espèces recueillies par la *Belgica* sur les glaces australes sont remplacées, dans les régions du Nord, par une seule espèce, le pétrel gris ou fulmar.

A ces hôtes ordinaires de la banquise antarctique, il faut adjoindre les hôtes accidentels, qui d'ailleurs ne s'y risquent jamais très avant, et adoptent de préférence les gîtes situés en deçà. On a rencontré, par exemple, dans le détroit de Gerlache, quelques espèces de manchots, tels que le manchot antarctique et le manchot papou, dont il a été parlé tout à l'heure; des sternes ou hirondelles de mer qui sont de la famille des goélands et des mouettes; des pigeons du Cap quelque peu dépaysés à de si hautes latitudes, et des puffins qui se rattachent à la famille des pétrels; enfin des cormorans, au cou plus ou moins dénudé.

Ces oiseaux de lisière sont donc surtout des goélands, des cormorans et des pétrels. Le plus intéressant de ces hôtes ailés du détroit antarctique est le goéland dominicain. C'est un grand oiseau blanc dont les ailes et une partie du dos présentent une teinte brun foncé, tandis que le bec et les pattes sont jaunes. Il a des habitudes alimentaires singulières. Il se nourrit de mollusques et particulièrement de ces petits coquillages bien connus, en forme d'entonnoir surbaissé, que l'on rencontre là, comme partout, appliqués à la surface des rochers et que l'on nomme des patelles. Seulement il ne les consomme point sur place ; après les avoir cueillis, il va les dévorer, un à un, à son aise, sur quelque rocher élevé où il abandonne la coquille. Et comme il y a beaucoup de goélands qui, dans les mêmes parages, ont répété pendant beaucoup d'années le même manège, il en résulte que ces amas de coquilles, accumulés pendant des siècles, cimentés ultérieurement par la vase et le sable qui proviennent de la désagrégation des rochers, peuvent simuler des assises régulières. Ces dépôts étant placés bien au-dessus des amas de même nature qui se forment actuellement plus bas sur le rivage, on pourrait croire, à première vue, que le niveau de la mer s'est abaissé et conclure à un exhaussement des côtes. Un géologue insuffisamment informé de ce trait de mœurs, pourrait être induit en erreur.

Il y a enfin, dans cette catégorie d'oiseaux qui vivent à la lisière extérieure de la banquise, une espèce remarquable et d'ailleurs caractéristique des régions antarctiques. C'est le Bec-en-Fourreau (*Chionis Alba*). Il avait été découvert par l'expédition de Cook, en 1774 : M. Racovitza l'a retrouvé dans le détroit de Gerlache, en 1898. Des excroissances bizarres qui engainent ses mandibules lui ont valu le nom qu'il porte. Mais la particularité qui le signale davantage à l'attention des zoologistes, c'est que ses pattes ne sont point garnies d'une palmure. C'est le seul, parmi toute la gent emplumée qui anime le triste paysage antarctique, qui ne soit pas un véritable palmipède.

IX

La classe la plus élevée du règne animal, celle des mammifères, a aussi ses représentans à la surface de la banquise polaire, tant au nord qu'au sud. Sur la couverture glacée de l'océan Arc-

tique, ce sont des ours, des rennes, des phoques. Sur la surface antarctique, ce sont uniquement et exclusivement des phoques.

Il y a, en tout et pour tout, quatre espèces de phocidés antarctiques. Les grandes expéditions de Ross, de Dumont d'Urville et de Wilkes les ont fait connaître depuis longtemps : ce sont le phoque de Weddel et le phoque crabier qui ont été trouvés par M. Racovitza, en avant de la banquise ; le grand Léopard de mer qui est le plus grand et le plus carnassier de tous, et le phoque de Ross.

De l'autre côté du cercle polaire austral, au voisinage de la Terre Victoria, l'expédition de M. Borchgrevink a rencontré aussi les mêmes animaux, déjà connus ; mais elle aurait aperçu, en outre, plusieurs espèces nouvelles. Le fait est à vérifier, avec d'autant plus d'attention, que le zoologiste du *Southern Cross* ayant succombé aux fatigues de la vie polaire, les observations faites par les autres explorateurs ne présentent pas des garanties de compétence suffisantes. Ce qu'il y a de certain, c'est que M. Racovitza, examinant les photographies récemment publiées par M. G. Newnes a reconnu, dans ces espèces prétendues nouvelles, ses vieilles connaissances de la banquise de la Belgica, le phoque crabier et le phoque de Ross.

La mer polaire arctique héberge aussi un grand nombre de phoques : mais ce ne sont point les mêmes que ceux du pôle Sud. On voit ici se reproduire à propos des mammifères le même fait qui a été signalé à propos des oiseaux : la faune arctique est distincte de la faune antarctique. Il y a des genres qui sont entièrement particuliers à la zone du Nord : par exemple les morses. Ces animaux, que les Anglais appelent Wallruses et qui sont désignés quelquefois par les noms de vache marine, cheval marin, atteignent des proportions considérables ; Nansen, dans son expédition sur la banquise arctique, en compagnie de Johansen, en a rencontré un grand nombre, et il a soutenu contre eux des luttes mouvementées.

La spécialité de la faune de la banquise antarctique se manifeste encore par un autre trait. Si l'on cesse de comparer la zone polaire du Nord à celle du Sud, et que l'on ne considère plus que celle-ci avec les subdivisions régionales qu'on y peut établir, on y retrouvera encore une sorte de cantonnement des espèces. Les phocidés qui vivent dans la partie la plus tempérée de la zone

antarctique, en dehors de la banquise, ne sont pas des phoques véritables, ce sont des otaries.

Les observations de la mission belge ont fourni une contribution intéressante à l'histoire naturelle de ces animaux, déjà fort étudiés. On n'a plus grand'chose à apprendre sur leur organisation. Elle est celle des carnassiers terrestres, les félins, les canidés, les ursidés, dont ils ne diffèrent que par une adaptation tout à fait particulière à la vie aquatique. Leur corps a pris la forme du corps des poissons; leurs membres postérieurs sont devenus des sortes de nageoires; leurs membres antérieurs, courts et engainés jusqu'au poignet dans l'enveloppe générale n'ont que des mouvemens peu étendus. Habiles à la nage, la plupart sont impropres à la marche sur la surface du sol ou de la glace. L'observation de leurs mœurs, seule, présentait quelques lacunes.

L'espèce la plus abondante sur la banquise antarctique était le phoque crabier. C'est aussi l'un des moins faciles à apprivoiser. Il ne se laisse pas approcher sans ouvrir une gueule menaçante, où l'on aperçoit un arsenal de dents fort aiguës et fort tranchantes. Mais cet appareil guerrier n'est destiné ni à l'attaque, ni à la défense. Son rôle, plus pacifique, est de déchirer et de broyer les coquilles et les carapaces des petits animaux dont il fait sa nourriture. On le voit nager, la gueule ouverte, à travers les bancs des crustacés et des mollusques, dont il engloutit de grandes quantités. M. Racovitza a vu la femelle mettre bas, à cru, sur le lit peu moelleux de la banquise, au commencement du printemps antarctique, c'est-à-dire au mois de septembre. La mère ne l'allaite que pendant quelques jours, puis l'abandonne à sa bonne fortune.

Le phoque de Weddel est celui dont le naturel est le plus doux. Le phoque de Ross est le plus rare; on ne le rencontre que pendant l'été. Il est le plus bruyant de la bande : sa voix est quelque chose d'innomable, qui s'approche tantôt du gloussement de la poule, et tantôt du roucoulement du pigeon ou du soufflement de la trompe. — La troisième espèce, le Léopard de mer, est la plus grande et la plus carnassière : elle est aussi la plus agile.

Ces animaux sont d'une grande ressource pour les navigateurs retenus dans les glaces. Ils ont rendu d'aussi grands services à la mission de Gerlache dans le Sud, que les morses en ont rendus à

la mission de Nansen, dans le Nord. Leur chair quoique noire et coriace était bienvenue auprès de gens réduits, pendant de longs mois, au régime exclusif des conserves. Quant à l'épaisse couche de lard qui les enveloppe, les marins la débitaient en briquettes qui, durcies par le froid, fournissaient un combustible maniable et excellent.

Le tableau de la vie dans la Région antarctique est maintenant achevé ; ou, du moins, l'esquisse de ce tableau. Nous connaissons la population animale et végétale de ses quatre paysages. Pour le premier, l'inlandsis, c'est-à-dire la couverture glaciaire qui s'étend partout sur le continent austral, sa situation est réglée d'un mot : il n'y a rien. Il est stérile et désert. — Le second paysage, — la banquise, — mal peuplé au-dessus de sa surface, l'est au contraire très richement au-dessous. — La troisième partie est constituée par les terres découvertes. En dehors des pentes rocheuses, trop abruptes pour que la neige puisse s'y fixer, ou des parois tout à fait verticales des falaises, cette zone ne comprend que quelques plages étroites, ou quelques îles basses dont la glace fond pendant l'été. C'est là sur ces maigres espaces où la nature est un peu moins inclémente que se réfugie, comme nous l'avons vu, la foule des êtres vivans. La dernière partie, c'est la haute mer : mais elle n'a qu'une frontière fictive, et il n'y avait à l'examiner qu'au voisinage de la banquise.

La comparaison des faunes et des flores australes, avec celles du pôle boréal, a mis en lumière leur remarquable spécialisation, pour tout ce qui vit au-dessus de la banquise ; et, au contraire, leur parfaite ressemblance pour tout ce qui vit au-dessous. C'est le signe que la diffusion et les migrations des espèces vivantes ont un meilleur instrument dans le milieu aquatique que dans le milieu aérien.

Mais il y a, en ce qui concerne la Région arctique, un chapitre qui reste tout entier à constituer. Les continens tempérés y passent graduellement à la zone polaire. Il serait intéressant de voir comment, dans ce passage graduel, se modifient les espèces sédentaires, tant animales que végétales. Et c'est ce que les botanistes ont commencé de chercher. Il s'agit là d'une question de physiologie qui s'éclaire petit à petit et que nous aurons peut-être à examiner quelque jour.

A. Dastre.

REVUES ÉTRANGÈRES

A PROPOS DE LA MORT DE NIETZSCHE

Friedrich Nietzsche, par le professeur Th. Ziegler, 1 vol. in-18, Berlin, 1900 ; — *Correspondance de Nietzsche et de Heinrich von Stein*, par Mme Fœrster-Nietzsche, dans la *Neue Deutsche Rundschau* de juillet 1900, etc.

Le malheureux Nietzsche a achevé de mourir. Depuis douze ans déjà sa raison s'était effondrée, et nulle trace ne subsistait plus d'une intelligence qui avait été naguère infiniment active, variée, et brillante : mais le corps s'obstinait à vivre. Une congestion l'a enfin terrassé, le 25 août dernier, dans la maison de Weimar qui lui servait d'abri en même temps qu'elle servait de siège aux Archives Nietzschéennes, fondées, comme l'on sait, pour répandre par le monde la gloire de son nom.

J'ai appris la nouvelle de cette mort le lendemain matin, par un journal, dans un wagon bavarois où j'avais pour compagnons de voyage cinq étudians de l'université de Würzbourg. Mes jeunes voisins s'entretenaient de leurs professeurs ; ils lisaient et discutaient le programme d'un congrès médical qui allait s'ouvrir quelque part, la semaine d'après : et comme ils avaient, avec cela, des physionomies très ouvertes et très éveillées, je pensai que la mort de Nietzsche ne manquerait pas de les émouvoir au moins autant qu'elle m'avait ému. Je me permis donc de tendre à l'un d'eux le journal que je venais de lire, en lui désignant du doigt la dépêche de Weimar. Le jeune homme me remercia, lut la dépêche, la relut tout haut à ses camarades : mais

je crus voir, sur les cinq visages, plus d'embarras que de véritable émotion. Et en effet, après quelques instans, l'un des étudians s'enhardit à me demander qui était ce Frédéric Nietzsche dont on annonçait la mort. Je répondis, assez embarrassé moi-même, que c'était un philosophe fameux : et ainsi finit notre conversation. Mais je ne pus m'empêcher de songer que, fort heureusement, l'auteur de *Zarathustra* s'était exagéré son importance future lorsque, dans une des esquisses de l'épilogue de son grand poème, il avait projeté de faire mourir son héros « de désespoir, à la vue des maux causés par sa doctrine. » Je songeai que celle-ci, grâce à Dieu, n'avait peut-être pas étendu ses ravages aussi loin que je l'aurais supposé, puisque, dans sa patrie même, des jeunes gens se trouvaient encore pour ignorer jusqu'au nom de son auteur. Et cette preuve nouvelle de la triste vanité de toutes choses humaines me laissa une impression presque consolante.

Je dois avouer, toutefois, que mon impression faillit se modifier, les jours suivans, quand je lus les études nécrologiques consacrées à Nietzsche dans la plupart des journaux allemands. Car, à l'exception de la presse catholique, il n'y a pas, je crois, une seule publication allemande quelque peu sérieuse qui n'ait accueilli la mort de Nietzsche comme un deuil national, et qui n'ait profité de cette occasion pour célébrer le génie du malheureux « sur-homme. » On a interrogé sur lui les philosophes et les philologues ; on a demandé à ses anciens professeurs, à ses camarades du collège et de l'université, ce qu'ils se rappelaient de lui et ce qu'ils en pensaient. Ai-je besoin d'ajouter que cette enquête n'a, d'ailleurs, rien produit qui vaille d'être signalé ? Ou plutôt elle n'a rien produit d'intéressant pour la connaissance de la vie et de l'œuvre de Nietzsche ; tandis que, considérée à un autre point de vue, elle pourrait servir à démontrer, une fois de plus, de quelle singulière façon la plupart des Allemands ont coutume de pratiquer le culte des grands hommes.

Ils les admirent, pour ainsi parler, en bloc, sauf à ne leur reconnaître, en détail, aucune qualité. Ils affirment, par exemple, que Nietzsche n'est pas seulement un poète, mais un philosophe, un éducateur, un digne représentant du génie de sa race. Ils affirment cela au début et à la fin de leurs articles : mais, entre ce début et cette fin, quand ils passent en revue les théories de Nietzsche, ils s'accordent à déclarer qu'elles seraient dangereuses, si, d'autre part, elles n'étaient absurdes. Et leur inconséquence revêt parfois les formes les plus amusantes. Dans la *Gazette de Francfort*, qui se pique d'être le plus

littéraire des journaux allemands, un rédacteur s'indigne de l'inintelligence de ses confrères français, qui ne veulent voir en Nietzsche qu'un poète et un fantaisiste; et, dans le même numéro du même journal, un feuilleton d'un savant professeur a précisément pour principal objet d'établir que l'œuvre philosophique de Nietzsche n'est qu'une série de contradictions, que sa doctrine de la « morale des maîtres » est une monstrueuse folie, et que, malgré l'incomparable beauté de son style et de ses images, on ne saurait assez se garder de la prendre au sérieux : ce qui n'empêche pas ce professeur de le proclamer, lui aussi, un « éducateur, » « parce qu'il a revendiqué les droits de l'individu. » Plus typique encore est le cas d'un autre professeur, un vieux philologue, qui a eu autrefois Nietzsche pour élève, et qui résume en ces termes son opinion sur lui : « Je n'ai rien lu de lui que son *Origine de la Tragédie*, ses *Considérations intempestives*, et certains passages de son *Zarathustra*. Et quelque admiration que j'aie éprouvée, jadis, pour ses aptitudes, je dois avouer que je ne puis accepter sa manière de penser, notamment en ce qui touche la philologie et la philosophie. Mais, en dépit de tout cela, j'ai l'impression que sa direction d'esprit était voisine de celle de Gœthe : et c'est de quoi, aujourd'hui, nous avons le plus besoin. Nous avons besoin de *plus de Gœthe!* » *Plus de Gœthe!* est le titre d'une brochure qui a paru en Allemagne, ces temps derniers, et qui y a fait grand bruit; le digne professeur oublie seulement que cette brochure portait en sous-titre: *Et moins de Nietzsche!*

« Moins de Nietzsche ! » c'est aussi la conclusion qu'on pourrait tirer d'un livre, en vérité tout à fait remarquable, que vient de publier sur l'auteur de *Zarathustra* M. Théobald Ziegler, professeur de philosophie à l'université de Strasbourg. Et d'abord je me hâte de constater que M. Ziegler est aussi exempt que possible de l'inconséquence que je reprochais tout à l'heure à la plupart des critiques allemands. Il n'admire Nietzsche que pour les qualités qu'il lui reconnaît; et il lui en reconnaît beaucoup, et ses éloges ont d'autant plus de portée que chacun d'eux s'appuie sur un solide ensemble de preuves : mais, après avoir démontré le danger de la doctrine de Nietzsche, il ne proclame pas celui-ci un « éducateur, » et ce n'est pas lui non plus qui, ayant établi l'absence de toute notion positive dans l'œuvre du soi-disant philosophe, s'aviserait ensuite de le mettre au premier rang des créateurs de systèmes. Avec une science, une finesse, et une modération exemplaires, il analyse de proche en proche la formation et l'évolu-

tion des idées de Nietzsche. Son livre contient, en cent cinquante pages, le résumé à coup sûr le plus complet d'une œuvre que je soupçonne d'avoir trouvé dans son pays même, jusqu'à présent, moins de lecteurs que d'admirateurs.

Je ne saurais, malheureusement, songer à résumer ici cet excellent résumé. Mais en attendant qu'on consente à nous le traduire, et que nous puissions, grâce à lui, rectifier l'image un peu trop *nietzschéenne*, peut-être, que nous a naguère donnée de la philosophie de Nietzsche M. Lichtenberger, voici deux ou trois points de détail sur lesquels l'opinion de M. Ziegler me paraît mériter d'être signalée.

Le premier de ces points est l'extraordinaire fortune des écrits et des idées de Nietzsche. Car cet homme, qui a poursuivi de sa haine méprisante l'esprit allemand, et les professeurs, et la démocratie, est aujourd'hui devenu l'idole d'une certaine jeunesse allemande, et des démocrates, et des professeurs eux-mêmes ; il l'est devenu presque sans délai, n'ayant commencé à écrire qu'en 1872. Et peu d'écrivains jouissent d'une popularité aussi étendue que cet impitoyable contempteur de la popularité, qui se vantait d'être, en toutes choses, « intempestif, » seul de son espèce, à l'inverse de son temps. Il y a là, comme le dit M. Ziegler, un problème, une sorte de « cas Nietzsche, » qui vaut d'être étudié après le « cas Wagner. » Et ce « cas » s'explique par une foule de raisons, dont la plus apparente, mais non peut-être la plus décisive, est l'éminente originalité littéraire de l'œuvre de Nietzsche. Celui-ci est d'abord un merveilleux « styliste, » et quiconque a le goût de la forme doit prendre plaisir à le pratiquer. Il est, en outre, un « aphoriste, » ce qui le rend plus facile à lire que tout autre philosophe. Il est, suivant l'expression de M. Ziegler, « un paradoxiste, » et rien ne frappe autant les jeunes esprits que le paradoxe. Et puis il est un poète, un très grand poète, avec un mélange de symbolisme et de mysticisme qui prête à son œuvre un charme d'attraction tout particulier.

Mais ces causes littéraires de sa popularité se renforcent d'autres causes plus profondes. La vérité est, suivant M. Ziegler, que les aphorismes de Zarathustra ont une « brutalité » qui flatte les instincts éternels de la démocratie, et qui correspond, aussi, à ses nouveaux principes moraux. On est heureux d'apprendre qu'un philosophe s'est trouvé pour prêcher l'égoïsme, l'absence de scrupules, le droit du plus fort. « Les années qui ont suivi la guerre de 1870 ont été une période d'humanitarisme ; aujourd'hui, ces années apparaissent comme une période de sensiblerie ridicule et stupide. On se pique d'être

« dur ; » et l'esprit militaire allemand n'est pas sans avoir contribué à produire cette tendance, dont le lieutenant de réserve nous fournit le type le plus expressif. Or le « Soyez durs ! » se dégage avec une intensité spéciale des derniers écrits de Nietzsche; et peut-être n'est-ce point par un simple hasard que certains de ses portraits nous fournissent de lui l'image d'un officier de réserve, à la fois cassant et embarrassé. » De là vient que les socialistes eux-mêmes s'accommodent de son individualisme, qui n'est d'ailleurs que « provisoirement » incompatible avec leur doctrine : car l'altruisme n'est pour les socialistes qu'un moyen, et s'ils recommandent aujourd'hui aux prolétaires l'union et la discipline, c'est afin de leur assurer une victoire qui leur permettra de laisser leur égoïsme naturel s'épanouir, un jour, en toute liberté.

Enfin Nietzsche est un « moderne ; » lui-même se vante d'être un « décadent. » Et sa personnalité, toujours présente dans ses écrits, et ce qu'on sait de son tragique destin, tout cela achève de faire comprendre que, plus vite encore et plus complètement que Schopenhauer avant lui, il soit devenu le philosophe à la mode.

Mais ce philosophe, avec tout son génie, était fou, au moins dans la dernière période de sa carrière d'écrivain. C'est ce que j'ai moi-même, autrefois, essayé d'établir (1), en citant quelques phrases de ses lettres et de son *journal* où, dès 1883, s'étalaient de la façon la plus manifeste les symptômes classiques du délire des grandeurs. J'ajoutais cependant que cette folie, qui ne pouvait avoir manqué d'agir sur le fond de ses idées, ne me paraissait point s'être traduite dans leur forme, et que, sans doute, son rôle s'était borné d'abord à faire perdre au poète tout contact avec la réalité, à le transporter, pour ainsi dire, au delà du monde, tout en laissant intactes ses merveilleuses facultés d'analyse et de raisonnement. M. Ziegler va plus loin. Il affirme que la folie de Nietzsche se reconnaît jusque dans le ton de ses livres ; et il se fait fort de déterminer, par l'examen de ces livres, la date exacte où elle a commencé. Voici d'ailleurs, tout entier, le passage où il traite de cet important problème, le plus important peut-être de tous ceux que soulève, d'abord, une étude impartiale de la philosophie de *Zarathustra :*

A quel moment précis l'intelligence de Nietzsche a-t-elle cessé d'être tout à fait saine et normale ? Je ne suis pas médecin, ni versé dans la con-

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet 1899.

naissance des maladies mentales : c'est donc en profane que je me suis efforcé de m'éclairer sur ce point ; et, pour y parvenir, je n'ai pas trouvé de meilleur moyen que de relire, ligne par ligne, dans leur ordre chronologique, les écrits de Nietzsche. Or j'ai découvert dans ces écrits, à un certain moment, un changement brusque, que rien ne faisait prévoir dans les écrits antérieurs. Un changement aussi complet qu'imprévu, portant à la fois sur le style, sur les images, sur la façon d'enchaîner les idées, sur le ton et les sentimens de la polémique. D'un ouvrage à l'autre, l'ensemble de la pensée de Nietzsche m'est apparu transformé. Et je me suis dit : « Voilà où doit avoir commencé la folie ! » Jusque-là, Nietzsche était sain; depuis lors il est surexcité, anormal, malade. Dans les quatre premiers livres de la *Gaie science*, datant de 1882, tout est encore en règle; dans le cinquième livre, écrit en 1886, Nietzsche est déjà malade. D'autre part, l'écrit intitulé : *Par delà le bien et le mal*, qui date de 1885, se rattache, très nettement, à la nouvelle manière. C'est donc dans la période comprise entre 1882 et 1885 que s'est produite la première altération de l'esprit de Nietzsche, et c'est aussi durant cette période qu'a été achevée la rédaction de *Zarathustra* : de telle sorte que ce livre, sous sa forme présente, nous apparaît comme né à la limite entre la santé et la maladie. Et, en effet, j'y trouve, malgré son éclatante beauté poétique, mainte erreur de goût, dans la pensée et le style, qui atteste déjà un désordre cérébral.

Cela ne signifie pas, naturellement, que je tienne tous les écrits ultérieurs de Nietzsche pour l'œuvre d'un fou. Fou, Nietzsche ne l'est devenu qu'en 1889, et, depuis lors, il n'a plus rien écrit. Mais je sens, dans ces écrits, quelque chose d'agité et de pervers, quelque chose d'aigu et de criard, qui va augmentant d'année en année, et dont les premières traces se reconnaissent déjà dans *Zarathustra*.

M. Ziegler ne croit pas, au reste, que ce « désordre cérébral » puisse être considéré comme la cause du caractère négatif de la philosophie de Nietzsche. Celui-ci était, par nature, un négateur. Il était incapable de rien construire sur les ruines de ce qu'il avait démoli. Et de même qu'il n'est jamais parvenu à donner une conclusion positive à son *Zarathustra*, de même tous ses ouvrages précédens et suivans restent, en fin de compte, de géniales ébauches, où manque la conclusion qu'on souhaiterait d'y trouver. Ayant un jour entrepris, à Bâle, une série de conférences sur la réforme de l'enseignement universitaire, Nietzsche a d'abord très éloquemment exposé les vices de l'enseignement universitaire de son temps ; mais quand il a eu, ensuite, à exposer le programme de l'enseignement tel qu'il l'entendait, sa belle ardeur s'est éteinte d'un seul coup ; il a interrompu la série de ses conférences, et personne ne saura ce que devrait être, suivant lui, le futur enseignement universitaire. Cet épisode est le symbole de toute sa carrière de philosophe.

C'est dans la dernière partie de sa *Transmutation des Valeurs* que Nietzsche devait exposer les principes positifs de sa doctrine, la philosophie de l'éternel recommencement, l'apothéose de la vie. Mais cette dernière partie nous manque, à jamais. Nous savons bien qu'à la « volonté de vivre » et à la « volonté de pouvoir » correspond, pour Nietzsche, ce principe positif : « La vie, en soi, est volonté de pouvoir. » Mais comment il concevait la synthèse de ces élémens, comment il en imaginait le détail, il aurait dû nous le dire, et ne nous l'a point dit. De même que, poète, il n'est point parvenu à créer le royaume de Zarathustra, de même, philosophe, il n'a pu exposer son système philosophique. Il ne nous a point appris ce que serait au juste le monde tel qu'il le rêvait, ce monde nouveau des *sur-hommes* où la volupté, l'égoïsme, la soif de domination deviendraient des vertus, et où serait admise comme un principe la spoliation du faible par le fort. Une fois de plus lui est arrivé ce qui lui était arrivé à Bâle, au moment où il allait nous faire part de ses idées positives sur l'avenir de nos universités : il est tombé malade et son œuvre est restée inachevée.

Trois fois Nietzsche a, de fond en comble, transformé sa doctrine : mais pas une seule fois il n'a réussi à revêtir sa doctrine d'une apparence systématique, ni même à formuler une seule affirmation qui ne fût une boutade ou un paradoxe. Il disait volontiers à ceux qui le lui reprochaient, et les *nietzschéens* ne se font pas faute de redire tous les jours, que, sous ses négations, se cache au moins une affirmation : celle de l'éternel recommencement des choses. Mais sans compter que c'est là une affirmation bien gratuite, et de bien peu de portée, M. Ziegler n'a pas de peine à prouver que seul un cerveau malade a pu y voir un principe original et nouveau. De Pythagore aux Alexandrins, tous les philosophes grecs ont connu l'hypothèse de ce qu'ils appelaient la « grande année : » la présenter aujourd'hui comme une nouveauté, c'est comme si l'on prétendait avoir découvert la formule : « Je pense, donc je suis. » Et pareillement ni le nom ni l'idée du « sur-homme » n'ont rien de nouveau. Gœthe ne fait-il pas dire à Faust, dans la première scène de sa tragédie : « Quelle pitoyable frayeur s'empare du *sur-homme* que tu es ? » Et tous les monologues de *Faust* ne contiennent-ils point, en germe, les principes *sur-humains* de *Zarathustra?* Ce qui est nouveau dans l'œuvre de Nietzsche, c'est l'impitoyable activité de sa critique, et surtout ce sont les sentimens personnels qui l'animent, c'est l'âme de poète qui s'y montre à nous. Voilà ce que prouve, péremptoirement, le remarquable ouvrage de M. Ziegler. Et peut-être cette originalité, pour restreinte qu'elle soit, vaut-elle mieux en somme que celle d'avoir été le premier à dire : « Soyons durs ! »

Lorsque Nietzsche disait : « Soyons durs ! » il plaisantait, car c'était en vérité le meilleur des hommes. Sa sœur, Mme Fœrster-Nietzsche, qui s'est pieusement chargée de l'entretien de son culte, a bien raison, à ce point de vue, de publier sans cesse de nouveaux documens biographiques dont chacun nous apporte un nouveau témoignage de la douceur, de la charité, des touchantes vertus chrétiennes de l'auteur de l'*Antéchrist*. Parfois, comme je l'ai dit, ces documens nous causent une impression pénible, en nous laissant voir, au fond du lucide esprit de Nietzsche, des signes annonciateurs de la folie prochaine ; mais jusque dans ses plus tristes accès de mégalomanie, le cœur du malheureux garde la beauté morale qui lui est naturelle ; et le délire même des persécutions ne parvient pas à y faire naître l'ombre d'une haine ni d'une colère. Les lettres de Nietzsche, en particulier, m'apparaissent de plus en plus comme le contrepoison de ses livres. Elles sont pleines de tendresse et d'humanité ; et l'âme du poète s'y montre tout entière.

Mme Fœrster vient précisément de publier encore quelques-unes de ces lettres, en y joignant les réponses du correspondant à qui elles étaient adressées, et qui se trouve être, lui aussi, une des figures les plus intéressantes de la littérature allemande contemporaine. C'est le poète et philosophe wagnérien Heinrich von Stein, que M. H.-S. Chamberlain a tout récemment fait connaître aux lecteurs de la *Revue* (1). Et rien n'est aussi curieux que le contraste que nous révèlent ces lettres entre deux hommes qui ont eu entre eux tant de points de contact, avant de subir, l'un et l'autre, la triste fatalité de leur destinée.

Stein était, en 1882, maître de conférences à l'université de Halle. Apprenant que Nietzsche venait d'arriver à Leipzig, il s'était empressé de l'y aller voir. Mais déjà Nietzsche avait quitté Leipzig. Il fut désolé, à son retour, d'avoir ainsi manqué la visite d'un jeune écrivain dont il avait autrefois beaucoup aimé le premier livre, un essai sur *les Idéals du Matérialisme*. Et il écrivit à Stein quelques lignes des plus aimables, où il lui disait, en terminant : « On m'a raconté que, plus que personne peut-être, vous vous étiez donné de cœur et d'âme à Wagner et à Schopenhauer. Voilà qui est inappréciable, à la condition de ne durer qu'un temps ! »

Le jeune professeur, pour toute réponse, lui envoya les bonnes feuilles de son nouveau livre, un recueil de douze dialogues, publiés sous le titre de : *Les Héros et le Monde*. C'est à cet envoi que Nietzsche, à son tour, répondit par la curieuse lettre que voici :

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin 1900.

En vérité, mon cher docteur, vous ne pouviez me répondre d'une façon plus agréable que vous l'avez fait en me communiquant les épreuves de votre livre... Oui, vous êtes un poète! C'est cela qui me touche : les sentimens et leur jeu, et non pas l'appareil scénique. C'est cela qui produit l'effet, et qui est digne de foi!

Quant à la langue... eh bien! nous causerons de la langue de vos dialogues quand nous nous verrons. Ce n'est point un sujet à traiter par lettre. Sans doute, mon cher docteur, vous lisez encore trop de livres, surtout trop de livres allemands! Comment peut-on lire un seul livre allemand?

Mais excusez-moi! Je l'ai fait moi-même, jadis, et cela m'a coûté bien des larmes!

Wagner a dit un jour de moi que j'écrivais en latin, et non en allemand. C'est vrai : et d'ailleurs je ne puis m'intéresser que de loin à tout ce qui est allemand. Considérez mon nom : mes ancêtres étaient des gentilshommes polonais, la mère de ma grand'mère encore était une Polonaise (1). Je ne suis ainsi qu'à demi Allemand; et, m'en faisant une vertu, je prétends m'entendre mieux à l'art du style que cela n'est *possible* à aucun Allemand. Ajournons donc à notre prochaine rencontre le plaisir de causer de tout cela!

Pour ce qui est des « héros, » je n'en ai point aussi bonne opinion que vous. Je reconnais que la condition de « héros » est la forme la plus acceptable de l'existence humaine, surtout lorsque l'on n'a pas d'autre choix. Mais voilà : nous prenons goût à quelque chose, et aussitôt le tyran qui est en nous (et que j'appellerais volontiers notre *moi* supérieur) nous dit : « Sacrifie-moi précisément ceci! » Et nous le lui sacrifions, mais c'est comme si l'on nous torturait à long feu. Ce sont en vérité les problèmes de la cruauté que vous traitez là! Se peut-il que vous y ayez plaisir? Je vous l'avoue : j'ai, quant à moi, trop de cette complexion « tragique » dans le corps pour ne pas être souvent amené à la maudire. J'aspire à enlever à l'existence humaine une partie de son caractère douloureux et cruel. Mais pour pouvoir vous en dire davantage, j'aurais à vous révéler ce que je n'ai encore révélé à personne : la tâche qui se dresse devant moi, la tâche de ma vie. Or de cela nous ne pouvons pas nous entretenir! Ou plutôt, tels que nous sommes l'un et l'autre, deux solitaires, nous ne pouvons pas *nous taire* ensemble de tout cela! Votre reconnaissant et dévoué de tout cœur,

F. NIETZSCHE.

Mme Fœrster nous apprend que Nietzsche rêvait de faire de Stein son « disciple. » C'est pour cela, peut-être, que, dans toutes les lettres qu'il lui écrivait, il s'étendait si complaisamment sur la « tâche de sa vie. » Stein ayant eu l'ingénuité, l'année suivante, de l'engager à venir à

(1) On sait que sur ce point Nietzsche, de l'aveu même de sa sœur, se trompait absolument : il n'avait pas dans les veines une seule goutte de sang polonais. Et si l'on voulait chercher de nouvelles preuves du dérangement cérébral qui a précédé, chez lui, l'éclosion décisive de la folie, on en trouverait une dans l'insistance croissante avec laquelle, de 1883 à 1888, il s'est glorifié de cette origine slave, tout imaginaire.

Bayreuth pour y entendre *Parsifal*, il lui répondait que c'était en effet chose monstrueuse « qu'un événement tel que *Parsifal* se passât loin de lui, » mais que « la loi qui pesait sur lui, » que sa « tâche, » ne lui en laissait pas le loisir. Et il ajoutait : « Mon fils Zarathustra vous aura sans doute révélé ce qui s'agite en moi. Si je parviens à atteindre ce que je veux, je mourrai avec la conscience que les milliers de siècles à venir ne jureront que par moi. »

Mais avec tout cela il aime le jeune homme d'une affection toute fraternelle. Il s'intéresse à ses travaux, il le conseille, il s'efforce de l'approuver et de lui découvrir les plus belles qualités. Ne pouvant le rejoindre à Bayreuth, il l'invite à venir le voir dans son Engadine. Et pendant les trois jours que Stein y passe près de lui, il n'y a point de marque de sympathie qu'il ne lui prodigue.

Par malheur Stein, lui aussi, avait une arrière-pensée à l'égard de son nouvel ami : il rêvait de le ramener au culte de Wagner ! Rêve aussi naïf que touchant, bien digne de cette âme noblement puérile ! Et ce fut ce beau rêve qui, bientôt, faillit causer la rupture de ses relations avec l'ex-apôtre de Wagner et du wagnérisme. Voici, exactement, de quelle piquante façon se produisit l'aventure.

Quelques jours après être revenu de son pèlerinage auprès de Nietzsche, Stein reçut la lettre suivante :

Mon cher docteur, Je vous envoie un dernier salut de Sils-Maria, car l'automne s'y fait sentir si fort qu'il en chasse même les ermites. Votre visite est une des trois bonnes choses dont je garderai une reconnaissance éternelle à cette année de *Zarathustra*. Mais vous, qui sait si vous n'avez pas trop trouvé Philoctète dans son île? et aussi quelque chose de cette croyance de Philoctète : « Sans mes flèches, impossible de conquérir Ilion? » Une rencontre telle que la nôtre comporte toujours une part de mystère. Mais croyez bien à ceci : que, dès maintenant, vous êtes un des rares hommes dont la destinée, en bien et en mal, appartient à ma destinée. Fidèlement, votre NIETZSCHE.

Sils-Maria, le 18 septembre 1884.

Stein connaissait, lui aussi, l'histoire de Philoctète. Et, après avoir encore remercié Nietzsche des heureuses journées qu'il avait passées avec lui, il crut pouvoir se permettre une allusion qui lui paraissait, sans doute, la plus inoffensive du monde. « Oui, écrivait-il, je partage la croyance de Philoctète dans la nécessité de ses flèches pour conquérir Troie. Mais est-ce que Néoptolème croit moins, pour cela, que c'est au *héros mort* que revient la plus grosse part, dans la conquête de Troie? Cette croyance l'empêche-t-elle de comprendre Philoctète ? Ne

doit-elle pas lui permettre, au contraire, d'aborder Philoctète d'une tout autre façon que dans l'*Odyssée?...* Ma conscience de moi-même s'élargit, quand je cause avec vous. L'émotion que j'ai éprouvée auprès de vous n'a de comparable que celle que m'a jadis causée mon premier entretien avec Mme Wagner... » Et la lettre s'achève ainsi par des complimens.

L'allusion à Philoctète elle-même était d'ailleurs, dans la pensée de Stein, un compliment. Elle signifiait que, sans pouvoir renoncer à son wagnérisme, le jeune homme était prêt, en somme, à devenir le disciple de Nietzsche. Mais soit que celui-ci ait mal entendu ce compliment, ou qu'il n'ait pu admettre la prétention d'admirer à la fois Richard Wagner et lui, sa sœur nous raconte qu'il fut cruellement offensé de la lettre de Stein, qu'il médita longtemps le projet d'une riposte, et que c'est par bonté, par compassion, qu'il se résigna enfin à ne rien répondre. Le fait est que, dès lors, le ton de ses lettres n'est plus le même. Une froide politesse remplace les expansions qu'on vient de voir. Le « sur-homme, » décidément, a renoncé à faire de Stein son disciple, et le confident de sa « tâche. »

Mais il n'a pas renoncé à l'aimer, à lui garder une place dans son tendre cœur. Quand il apprend, en 1887, la mort de Stein, il en éprouve une douleur vraiment pure de tout égoïsme et de toute vanité. « Des choses se passent au dehors de nous, — écrit-il à sa sœur, — qui nous attaquent au dépourvu, et nous font des blessures presque inguérissables. La mort du docteur Heinrich von Stein m'a accablé ; pendant plusieurs jours, j'en suis resté anéanti. » A un autre correspondant il écrit : « Ce Stein était, à beaucoup près, la plus belle *espèce* d'homme parmi les wagnériens. Sa mort me cause une douleur si vive que je me surprends sans cesse à ne pas y croire. »

Stein, de son côté, avait conservé jusqu'au bout son naïf respect pour le génie de Nietzsche. Quelques mois avant sa mort, il répétait avec admiration à un ami que, d'après ce que lui avait dit Mme Fœrster, « si Nietzsche parvenait à réaliser tous ses plans, une révolution en résulterait qui bouleverserait de fond en comble toutes les conceptions philosophiques et morales d'à présent. » Hélas ! ou plutôt heureusement, Nietzsche ne devait point « parvenir à réaliser tous ses plans ! » La révolution qu'attendait Stein ne s'est point produite. Et la phrase même : « Soyons durs ! » n'a converti que ceux dont le cœur était, d'avance, prêt à s'endurcir.

Du moins le pauvre Nietzsche a-t-il conservé, jusqu'au bout, l'espoir

de trouver un système philosophique qui bouleverserait le monde. Et si, parfois, il s'étonnait du peu de succès de son *Zarathustra*, parfois aussi il s'étonnait de l'importance qu'on y attachait ; car il avait l'impression que la seule partie importante de ce livre était son épilogue, qui restait à écrire. « Je suis pleinement satisfait de mon travail de cet été, — lisons-nous dans une de ses lettres, du 2 septembre 1882, — j'ai pu achever tout ce que je m'étais proposé de faire. Maintenant les six années prochaines vont être toutes consacrées à l'élaboration de mon plan, c'est-à-dire à l'exposé de ma philosophie. Tout s'annonce bien, et j'ai grand espoir. Quant à mon *Zarathustra*, il n'a provisoirement qu'un sens tout personnel : il a pour sens d'être mon livre de divertissement et d'encouragement ; à cela près, un livre obscur, caché, risible pour tout le monde. Heinrich von Stein, un beau type d'homme, en qui j'ai trouvé plaisir, m'a dit en toute franchise qu'il n'avait compris, du susdit *Zarathustra*, que douze chapitres, pas un seul de plus. Cet aveu m'a fait du bien. »

Combien on aimerait à voir mettre ces paroles de Nietzsche en épigraphe des nouvelles éditions de son *Zarathustra* ! Combien elles aideraient à fixer le véritable « sens » de ce livre « obscur et caché, » dont les *nietzschéens* prétendent nous imposer les plus folles boutades comme des versets d'un nouvel évangile, tandis que Nietzsche lui-même se plaisait à affirmer que ses plus intimes confidens n'y pouvaient rien comprendre !

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 septembre.

Le 22 septembre 1900 ne restera probablement pas une grande date de notre histoire : il a été marqué par le banquet des maires, banquet monstre et comme on n'en avait encore jamais vu, puisqu'il comprenait plus de vingt mille personnes, mais dont le trait le plus remarquable a été précisément celui-là. La réunion a eu lieu dans le jardin des Tuileries : les deux tiers des municipalités de France y étaient représentés. Un temps admirable a donné plus d'éclat à cette fête. Tout s'y est d'ailleurs parfaitement passé, et il y a lieu de croire que les nombreux convives de M. le Président de la République garderont un bon souvenir de l'accueil qui leur a été fait. Ils ont d'ailleurs exprimé leur satisfaction de la manière la plus significative. La gaieté et la cordialité n'ont pas cessé d'être de la partie, et M. Loubet, lorsqu'il est passé le long des tables, a été l'objet d'ovations sympathiques, qui ont pris un caractère encore plus expressif lorsqu'il est monté en voiture pour regagner l'Élysée. Pendant deux jours, il a dû consacrer son après-midi à recevoir les maires de France qui, venus quelquefois de si loin pour le saluer, ne voulaient pas quitter Paris sans l'avoir vu de près et sans lui avoir serré la main. Sans exagérer l'importance de cette manifestation, il faut la reconnaître. Évidemment, la République n'a rien perdu de sa force dans le pays : elle y est aussi solidement assise qu'elle l'a jamais été. Quant à la personne de M. Loubet, les attaques d'un certain nombre de journaux l'ont laissée intacte, c'est-à-dire respectée. Il est bon qu'on le sache au dehors, où les choses se déforment si facilement dans des imaginations parfois peu bienveillantes, et où on use si volontiers contre nous des armes que nous forgeons nous-mêmes dans l'intérêt de nos querelles de famille. La manifestation du 22 septembre a été, à ce point de vue, particu-

lièrement démonstrative. Le langage de M. le Président de la République a été l'objet d'une approbation générale, et assurément méritée, au point que les nationalistes eux-mêmes s'en sont déclarés satisfaits. Leur satisfaction n'est pas ici pour nous déplaire. Il faut laisser M. le Président de la République en dehors de nos querelles. Chaque parti peut s'apercevoir à tour de rôle qu'il a intérêt à ne pas l'y mêler, et si le parti nationaliste s'en aperçoit aujourd'hui, c'est tant mieux.

Les journaux ont déjà tant parlé du discours de M. Loubet, ils l'ont tant commenté, ils en ont tiré, parfois dans des sens divers, tant de conséquences imprévues, que nous arrivons un peu tard pour en dire nous aussi quelques mots. Il a été remarquable par ce qu'il contenait et par ce qu'il ne contenait pas. Il contenait des pensées d'union, de concorde, d'apaisement; il ne contenait la glorification d'aucune politique particulière, pas même de celle du ministère actuel. Il y avait longtemps qu'on n'avait pas entendu un discours officiel où il ne fût pas question de la défense de la République et de l'impérieuse nécessité d'y tout subordonner, d'y tout sacrifier, même les plus précieuses libertés publiques. Comment cette lacune n'aurait-elle pas été signalée? Pour en bien comprendre l'intérêt, il faut se rappeler tout ce qui avait immédiatement précédé. Depuis quelques jours déjà, le succès de la journée du 22 septembre était assuré, et on cherchait, dans certains milieux, à l'escompter au profit d'une politique déterminée et des hommes qui la représentent. Le banquet du 22 septembre devait être l'éclatante consécration de la politique de M. Waldeck-Rousseau et de ses collègues, faite avec une autorité sans pareille par la France municipale. Il semblait que les vingt-deux mille maires qui venaient à Paris y étaient surtout attirés par le désir de manifester en faveur d'un cabinet qui avait sauvé la République des plus grands périls; et le cabinet devait sortir de cette apothéose, — on a écrit le mot, — avec une auréole au front. Or, M. le Président de la République a pris soin de dire : « En répondant à notre invitation avec tant d'empressement, messieurs, vous n'avez voulu ni adhérer à un programme de parti, ni donner à quelques hommes politiques le plaisir de voir leurs amis réunis autour d'eux. » Ces paroles ont coupé court à toute tentative ultérieure d'accaparer pour le ministère une manifestation qui avait un caractère simplement républicain. Mais le souvenir des tentatives antérieures persistait. A partir de ce moment, les amis du ministère ont été suffisamment occupés à défendre le Président de la République de toute

intention hostile à son propre gouvernement. Ils ont raison sans doute. La presse indépendante et libérale n'a jamais dit que M. Loubet ait voulu se séparer publiquement de ses ministres, et encore moins de les désavouer. Mais qu'il ait voulu s'en distinguer, c'est ce qu'on ne saurait contester non plus. Son discours a été un discours présidentiel et non pas un discours ministériel : c'est en cela qu'il a plu.

Un passage en a beaucoup frappé : c'est celui où M. Loubet a parlé, en termes un peu voilés, mais pourtant assez clairs, de la possibilité de reviser la Constitution. On ne s'attendait pas à ce que M. le Président de la République prît lui-même cette demi-initiative, et la discrétion avec laquelle il l'a fait n'a rien enlevé à la netteté de l'intention. Ce n'est pas le moment de nous prononcer sur la revision : en principe, elle nous laisse sceptique. Croyant infiniment peu à la vertu de la lettre écrite en matière constitutionnelle, l'importance d'un article mis à la place d'un autre ne nous touche pas beaucoup. On pourrait les changer tous, ou presque tous, sans avoir rien fait d'utile, si on ne changeait pas en même temps les circonstances, les mœurs et les hommes. La France est le seul pays du monde qui fasse et refasse indéfiniment des constitutions; elle ne s'en porte pas mieux. C'est un remède dont l'efficacité n'a pas été démontrée par l'expérience : mais, comme il inspire encore confiance à beaucoup de nos compatriotes, et même aux plus distingués, nous n'en voulons pas trop médire. Il serait d'ailleurs cruel de leur enlever cette espérance sans en avoir une autre à leur offrir. Pour en revenir à son discours, M. Loubet ne s'est pas expliqué sur la manière dont il entendait éventuellement qu'on revisât la Constitution, et nous ne nous chargeons pas de pénétrer sur ce point toute sa pensée. M. de Vogüé a écrit autrefois, dans cette *Revue*, un article que nous n'avons pas oublié, en vue de prouver, — et il l'a prouvé avec évidence, — qu'il y avait dans la Constitution actuelle des ressources nombreuses dont on n'avait encore fait aucun usage : peut-être suffirait-il de les mettre en œuvre pour donner une allure imprévue à l'activité du mécanisme constitutionnel. Sans nier qu'au train dont marchent les choses, la revision puisse tout d'un coup, à un détour du chemin, s'imposer à nous comme une fatalité inéluctable, nous aimerions qu'on fît un essai complet de notre Constitution avant de s'occuper à la changer. L'opération aurait quelque chose de plus simple, et qui sait si elle ne nous dispenserait d'en poursuivre une autre, qui ne serait ni sans difficultés, ni sans périls ? M. Loubet a d'ailleurs parlé très sensément. Le monde contingent où nous vivons ne comporte rien d'absolu, et

les constitutions n'ont rien d'immuable. On peut toujours les modifier, soit en bien, soit en mal. Elles se modifient même à l'usage, sans qu'on ait besoin pour cela de Congrès ou de Constituante, par suite d'une loi générale qui s'applique à tout ce qui vit. Notre Constitution s'est beaucoup modifiée déjà. Quoi qu'il en soit, M. Loubet, en ne fermant pas la porte à toute revision, a désarmé certaines hostilités. Il s'est attiré les félicitations de quelques-uns de ses adversaires de la veille, sans mécontenter personne, ce qui est un double résultat. Son discours aura-t-il d'autres suites? La politique qu'il y a indiquée prévaudra-t-elle dans la pratique? Cela est plus douteux. Si les choses continuent d'évoluer dans le sens radical et socialiste, le souvenir même de la journée du 22 septembre ne tardera pas à s'estomper dans les ombres du passé. Le gouvernement de la République est peut-être celui de tous qui a été le plus habile à nous donner des fêtes éclatantes. C'est un décor lumineux; mais la pièce qu'on y joue nous intéresse encore davantage. Elle dure et se prolonge pendant que le décor pâlit et s'efface. Le banquet des maires est d'hier : nous avons aujourd'hui un mouvement préfectoral qui est un acte de combat, et, — ce qui est infiniment plus grave, — un décret et des mesures par lesquelles M. le ministre de la Guerre désorganise l'École de Saint-Cyr. C'est un triste lendemain!

Pour être complets, nous devons dire un mot du banquet qui n'a pas eu lieu à l'Hôtel de Ville : incident malheureux, dont la conséquence a été de mettre le Conseil municipal de Paris et le gouvernement à l'état d'hostilité déclarée. Il semble bien que, des deux côtés, on ne cherchât qu'une occasion ou un prétexte de prendre résolument cette attitude; mais le Conseil municipal n'a pas été bien inspiré dans la manière dont il a procédé. C'était de sa part une pensée toute naturelle et parfaitement convenable que d'organiser un banquet à l'Hôtel de Ville le lendemain de celui des Tuileries. L'espace manquait pour réunir plus de vingt mille personnes : il fallait se borner, et n'inviter que les maires des grandes villes de France et de l'étranger, car le Conseil municipal avait eu l'idée, excellente en soi, d'associer aux représentans de nos municipalités françaises ceux de plusieurs municipalités du dehors. Mais, parmi les éliminations qu'on était condamné à faire, il était inadmissible que le Président de la République et les membres du gouvernement fussent compris. Le Président de la République a bien été invité : seulement il l'a été tout à la dernière heure, et sans ses ministres, ce qui ne lui permettait en aucune manière d'accepter l'invitation. Le bureau du Conseil municipal, pré-

sidé par M. Grébauval, a eu le tort d'oublier que, dans une cérémonie pareille, le gouvernement est une espèce d'entité politique indépendante des personnes qui le composent. M. Waldeck-Rousseau, pour ne parler que de lui, n'est pas M. Waldeck-Rousseau : il est le président du Conseil des ministres. Ce n'est pas la politique qui est en cause, mais le protocole. En renversant les termes de cette proposition, le Conseil municipal a posé une question politique, et cela dans les termes les plus aigus. Dès lors, on sait ce qui s'est passé. La plupart des maires invités ont refusé publiquement de prendre part à l'acte de parti auquel on voulait les associer, les uns parce que leurs opinions personnelles les en détournaient, les autres parce qu'ils jugeaient la démonstration intempestive. Le nouveau Conseil municipal de Paris a eu, dès le premier jour, une déplorable tendance à imiter ses devanciers. Au lieu de faire ce qu'on attendait de lui, c'est-à-dire de la bonne administration, sage, économe et surtout tolérante, il a voulu jouer au gouvernement à côté du gouvernement officiel, et contre lui. Si un pareil précédent avait pu s'établir, est-il besoin de dire quelles en auraient été les conséquences? Mais le Conseil municipal, ou du moins son bureau, n'avait oublié qu'une chose, que le gouvernement au contraire se rappelait fort bien : c'est que le maire de Paris est le préfet de la Seine et que, en dehors des sessions, le bureau du Conseil municipal n'est rien du tout. M. le ministre de l'Intérieur, juriste éminent, aurait pu, dès la première minute, avertir M. le président du Conseil municipal qu'il faisait fausse route; peut-être de même l'aurait-il dû : il a préféré le laisser s'engager à fond dans une impasse, et lui réserver au bout une surprise de sa façon. En conséquence, quelques jours à peine avant le banquet, M. le préfet de la Seine et M. le préfet de police, invités tardivement et comme par repentir, ont fait savoir à M. Grébauval qu'il n'avait aucune qualité pour leur adresser des invitations, et que celles-ci, pour être correctes, devaient être faites par la Préfecture. L'usage, dans les solennités de ce genre, est d'associer le président du Conseil municipal au préfet de la Seine; ils signent l'un et l'autre les invitations; mais jamais encore le premier n'avait émis la prétention d'agir seul et indépendamment du second. Il était réservé à M. Grébauval de renchérir sur ses devanciers. Les lettres qu'il a reçues de M. le préfet de la Seine et de M. le préfet de police l'ont rappelé en termes fort secs à rester dans les limites de ses fonctions. Le dernier coup était porté. Le bureau du Conseil municipal a accusé le gouvernement d'avoir fait échouer son banquet, ce qui, si l'on

prend les choses au pied de la lettre, n'est pas exact. La faute initiale et finalement irréparable appartient à M. Grébauval et à ses collègues du bureau : le gouvernement n'a fait qu'en profiter et en jouer. Le banquet était déjà bien compromis lorsque la Préfecture est intervenue, et peut-être son intervention a-t-elle été plus utile que nuisible au Conseil municipal, puisqu'elle lui a fourni un prétexte pour tout décommander. Il n'aurait eu que quelques rares convives : encore ne lui en connaissons-nous qu'un, qui est M. Max Régis. Il faut désirer que cette leçon lui profite, et lui rappelle que les électeurs de Paris ne l'ont pas envoyé à l'Hôtel de Ville pour faire des manifestations politiques. C'est la seule morale à tirer de l'incident.

Il devient de plus en plus difficile de comprendre ce qui se passe en Chine, et peut-être n'est-ce pas seulement la faute de notre intelligence : jamais n'était encore apparu écheveau plus embrouillé. On n'a pas oublié, car l'histoire est d'hier, ce qui s'est passé en Crète à la suite de la guerre turco-grecque. La situation était assurément très compliquée, très confuse : pour la dénouer et l'éclaircir, on lui a appliqué cet instrument prestigieux qui s'appelle le concert européen. Aussitôt elle est devenue inextricable. Les amiraux se sont tirés d'affaire comme ils ont pu; livrés à eux-mêmes, ils ont à peu près rétabli l'ordre et l'ont ensuite maintenu ; mais les gouvernemens et les diplomates ont donné un spectacle d'impuissance si complet et si prolongé que l'Allemagne a fini par ne plus pouvoir y tenir. Elle s'est retirée du jeu : exemple à méditer.

Toutefois, cela ne l'a pas irrémédiablement dégoûtée du concert européen : elle s'est promis seulement, à la première occasion, de le conduire elle-même, se flattant que, dans ces conditions, l'harmonie ne manquerait pas de régner entre les puissances, et que l'accord parfait persisterait jusqu'au bout. Il suffisait que l'Allemagne tînt le bâton du chef d'orchestre, au lieu de se contenter, comme disait autrefois M. de Bulow, de jouer modestement sa partie de flûte au milieu d'instrumens plus sonores. L'empereur Guillaume a donc fait son affaire de la question chinoise. On connaît déjà les démonstrations auxquelles il s'était livré, ses discours retentissans, la nomination du feld-maréchal de Waldersee : son gouvernement nous ménageait une nouvelle surprise, qui vient de se produire sous la forme d'une proposition ferme adressée à tous les cabinets. On est tout d'abord tenté de remercier le gouvernement allemand de l'initiative qu'il a prise : peut-être, en cela, aura-t-il rendu service à tout le monde.

s'il réussit, ce qui est douteux, à faire prendre à chacune des puissances une attitude tout à fait nette. Mais y réussira-t-il ? Pour en juger, — autant du moins que cela est possible, — il faut se reporter au texte même de sa proposition. En voici le passage essentiel : « Le gouvernement de l'Empereur considère comme condition préliminaire de l'ouverture des négociations diplomatiques avec le gouvernement chinois, que ce gouvernement livre les personnes reconnues comme véritables et premières instigatrices des crimes commis à Pékin contre le droit des gens. » A première vue, rien ne paraît plus convenable, et nous ne sommes pas surpris du bon accueil qui a été spontanément fait par la presse internationale à l'initiative de M. de Bulow ; la presse française s'y est même montrée particulièrement favorable ; mais, à la réflexion, on se demande si la proposition est aussi pratique qu'elle paraît légitime, et le doute entre aussitôt dans l'esprit.

Ah ! si nous tenions le gouvernement chinois enfermé à Pékin ; si nous pouvions agir sur lui d'une manière directe et par des procédés immédiats et effectifs ; enfin si son sort dépendait de nous, rien ne serait plus simple que de lui présenter l'exigence allemande sous forme d'ultimatum. S'il refusait de s'y soumettre, nous saurions du moins ce qu'il nous resterait à faire, et nous le ferions puisque nous en aurions les moyens. Malheureusement, la situation est tout autre. Nous sommes à Pékin ; mais le gouvernement chinois n'y est plus. Il est, dit-on, dans le Chansi, à Taï-yen-fou, et il paraît disposé à aller encore plus à l'est, encore plus au sud, dans le Chensi, et à s'y installer d'une manière définitive, nous laissant à Pékin négocier à notre aise avec le prince Tching et Li-Hung-Chang. Est-il bien sincère dans la résolution qu'il affecte de construire un palais impérial à Singan-fou et de faire de cette ville la future capitale de l'Empire ? C'est ce que nous ne saurions dire encore ; mais cela est possible. Il n'y aurait rien d'extraordinaire à ce que la facilité et la rapidité avec lesquelles les forces des puissances ont pu et pourront toujours arriver à Pékin, aient fait réfléchir le gouvernement chinois et l'aient amené à prendre une détermination dont l'influence sur l'avenir serait immense. Peut-être aussi ne faut-il voir là qu'une manœuvre politique destinée à agir sur le présent, c'est-à-dire sur les négociations, qui sans doute s'ouvriront bientôt. Nous ne connaissons pas assez la psychologie de l'âme chinoise pour savoir si l'abandon de Pékin, de la capitale traditionnelle, qui est comme la Rome de ce vaste empire, peut être le résultat d'une détermination sérieuse et irrévocable. Mais, dans une

hypothèse comme dans l'autre, le gouvernement chinois échappe pour le moment à nos prises. Il s'est enfui, laissant entre nos mains sa vieille capitale comme un gage dont il s'applique à déprécier la valeur, et qui n'a peut-être pas effectivement toute celle que nous pourrions croire.

Telle est la situation : elle a inspiré très différemment la Russie et l'Allemagne. Il y a quinze jours, on était en présence d'une proposition russe ; on est aujourd'hui en présence d'une proposition allemande ; et on peut assurer sans exagération, en laissant les mots de côté pour aller au fond des choses, c'est-à-dire aux intentions politiques, qu'elles sont exactement le contre-pied l'une de l'autre. Pour peu que les propositions continuent de se succéder de la même manière, nous saurons bientôt quelle est la pensée de chacune des puissances, mais ce sera pour constater qu'il n'y en a pas deux qui soient d'accord. Le gouvernement russe, en proposant d'évacuer Pékin, adressait au gouvernement chinois une sorte d'invite à y rentrer, et il espérait que celui-ci y rentrerait en effet. Nous n'aurions pas osé l'affirmer, mais enfin on pouvait essayer. Il y avait là l'indication d'une politique claire, logique, dont les intentions finales étaient modérées, et qui, pour tous ces motifs, avait réussi à nous plaire. On en était là ; quelques puissances avaient adhéré à la proposition russe, et aucune à notre connaissance n'y avait opposé une fin de non-recevoir absolue. Il y en avait, comme l'Angleterre, qui attendaient, voulant sans doute voir venir. Elles ont vu venir de Berlin une proposition dont le but est d'imposer au gouvernement chinois une obligation qu'il n'accepterait peut-être pas, même s'il était à Pékin entouré de nos soldats, mais qu'il repoussera certainement dans l'état où sont les choses. Et alors qu'arrivera-t-il? C'est ce que l'Allemagne a omis de dire dans la note qu'elle a adressée aux puissances. Ce côté de la question lui a paru pour le moment accessoire. Si on y insistait beaucoup, peut-être répondrait-elle que le maréchal de Waldersee est sur le point de débarquer à Takou, qu'il sera bientôt à Pékin, et que dès lors tout s'arrangera pour le mieux. Mais cette perspective n'est pas envisagée par tout le monde d'un œil aussi optimiste. Tranchons le mot : la proposition allemande conduit à la reprise inévitable et immédiate des hostilités. Quel en serait le terme? Nul ne le sait : tout ce qu'on en peut dire, c'est que ce terme ne serait atteint que très loin de Pékin. Pékin n'aurait été que la première étape d'une guerre que le feld-maréchal de Waldersee dirigerait sans doute avec une supériorité digne de sa grande réputation militaire, mais qui pourrait être longue et nous ferait voir beaucoup de pays.

Aussi la proposition allemande, bien que le principe en soit séduisant, ne résoudra probablement pas le problème avec lequel les puissances sont aux prises. On ne sait pas encore quel accueil elle a reçu auprès des divers cabinets, à l'exception de celui de Washington. Le gouvernement américain y a répondu par un refus formel de s'y associer. La campagne pour l'élection présidentielle est déjà ouverte aux États-Unis : peut-être faut-il voir dans toutes les manifestations politiques qui viennent de ce pays, même lorsqu'elles s'appliquent à la Chine, le reflet des préoccupations intérieures dont tous les partis sont animés. Il n'était pas nécessaire, si on se place seulement au point de vue de l'action des puissances en Chine, de faire une réponse aussi cassante à la proposition de M. de Bulow, ni d'y en substituer une autre qui consiste à laisser au gouvernement chinois, « afin de lui donner l'occasion de se réhabiliter, » le soin de faire lui-même justice des auteurs des massacres. S'il y a eu de l'excès dans la note allemande, il y en a aussi, bien qu'en sens contraire, dans la réponse américaine. Il aurait suffi de demander à M. de Bulow quelle suite il comptait donner à son ultimatum, dans le cas assez vraisemblable où le gouvernement chinois refuserait de s'y soumettre : et l'entente à établir à ce propos aurait pris quelque temps. A voir la rapidité avec laquelle la proposition russe a disparu de la scène, il n'est pas interdit de penser que plusieurs autres s'y succéderont sans y laisser plus de traces, à commencer par celle de l'Allemagne. Il y a pourtant une différence sensible dans la manière de procéder des deux puissances. La Russie s'est contentée jusqu'ici d'exposer une politique ; d'après les dernières dépêches, elle commence seulement à l'exécuter, c'est-à-dire à évacuer Pékin ; mais pourquoi ne l'a-t-elle pas fait plus tôt ? Pendant plusieurs jours, elle n'a pas bougé, et les puissances qui avaient adhéré à ses suggestions n'ont pas bougé davantage. Un temps précieux a été perdu. Subitement, nous assistons à une volte-face. On assure, — la nouvelle demande toutefois à être confirmée, — que la Russie a pris possession de quelques territoires de la Mandchourie, ce qui serait en contradiction avec les assurances de désintéressement qu'elle avait données jusqu'ici. L'action allemande a un autre caractère. Avant même d'exposer une politique, l'Allemagne s'assure de tous les moyens de l'exécuter. Elle a commencé par envoyer le feld-maréchal en Chine, et ce n'est qu'au moment où il allait y arriver qu'elle a découvert son jeu et lancé sa proposition. De plus, soit par l'entraînement des circonstances, soit par suite d'un dessein préalable, les hostilités ont recommencé partout en Chine, et il ne restera au maré-

chal qu'à leur donner une impulsion plus vigoureuse : il le fera. Les fautes du gouvernement chinois, qui redevient agressif, brutal, massacreur même en présence des divisions et des hésitations des puissances, lui fourniront des prétextes. Dans quelques jours, il ne restera peut-être qu'un souvenir de la proposition de M. le comte de Bulow; les événemens auront marché ; mais ils n'auront pas marché dans un sens contraire aux vues allemandes si la guerre, rouverte sur une plus grande échelle et avec des forces plus nombreuses, a mis aux mains du maréchal de Waldersee le moyen de coercition qui nous manque aujourd'hui contre le gouvernement chinois. A coup sûr, il y aura des hésitations, des résistances même de la part de certaines puissances, et on aura de la peine à les faire marcher toutes du même pas ; mais l'empereur Guillaume espère les entraîner par l'espèce de fougue qui est en lui, et aussi par le tourbillon des événemens qu'il aura provoqués et déchaînés. N'a-t-il pas dit un jour que son plan s'exécuterait de point en point? Si cette prophétie se réalise, nous risquons d'être conduits, aussi bien les uns que les autres, beaucoup plus loin que nous ne nous sommes proposé d'aller.

Aussi est-il à craindre que le concert européen ne présente une fois de plus le spectacle d'anarchie et d'impuissance qu'il a déjà donné, et même que le caractère n'en soit plus pitoyable encore. D'abord, ce n'est pas seulement l'Europe qui est représentée en Chine; il y a aussi les États-Unis et le Japon ; et plus le nombre des concertans augmente, plus le danger d'un désaccord s'accroît. En outre, nous opérons pour la première fois dans des régions démesurées et peu connues, au milieu d'un peuple qui nous est mille fois plus étranger par sa manière de sentir et penser que par la distance matérielle qui nous sépare de lui. Le problème d'Orient, quelque complexe qu'il soit, nous est devenu familier et ne saurait nous causer désormais beaucoup de surprises : il n'en est pas de même du problème d'Extrême-Orient. Enfin, depuis que la politique coloniale et commerciale de l'Allemagne a pris les développemens que tout le monde connaît, — sans parler du Japon et de l'Amérique mêlés étroitement pour la première fois à nos affaires générales, — des élémens nouveaux, dont quelques-uns sont très actifs et très énergiques, viennent encore compliquer les difficultés de la tâche commune. Quel que soit leur dévouement à cette tâche, chacune des puissances, — et comment en serait-il autrement? — garde très éveillée la préoccupation de ses intérêts particuliers. Voilà pourquoi le prétendu concert est peut-être condamné à ne faire guère autre chose que du bruit. Quand

une ou plusieurs puissances, après avoir reconnu l'analogie ou l'identité de leurs intérêts, se sont mises d'accord pour agir ensemble, leur action a été généralement prompte et efficace : il n'en est pas de même quand elles se proposent d'agir toutes ensemble, et l'adversaire attentif, patient et subtil qu'elles ont en face d'elles ne manque pas de distinguer le point où commencent leurs dissidences. Il commence alors à ne plus les craindre autant. Faut-il le dire? Le concert des puissances a surtout pour objet de leur permettre de se surveiller mutuellement, quelquefois de s'entraver. C'est la plus énorme machine qu'on puisse imaginer, mais la plus impropre à l'action, faite qu'elle est de rouages qui ont une tendance naturelle et presque invincible à fonctionner en sens contraires.

Nous ne pouvons que mentionner aujourd'hui, faute de place pour en parler comme il conviendrait, la dissolution de la Chambre des communes anglaise et de la Chambre des députés autrichienne. Il est impossible, dans des faits d'apparence analogue, de s'être déterminé par des motifs plus différens que ne l'ont fait les ministères des deux pays. En Angleterre, si le Parlement a été dissous une année environ avant le terme habituel, c'est parce que le ministère conservateur a jugé que la situation était aussi bonne pour lui, et probablement même meilleure qu'elle pourrait jamais l'être : tandis qu'en Autriche, c'est parce que la situation était devenue intolérable et la vie parlementaire impossible qu'il a fallu se résoudre à un parti assez semblable à un acte de désespoir.

Lord Salisbury est parfaitement sûr de retrouver sa majorité; tout ce qu'il peut craindre, c'est qu'elle ne soit légèrement diminuée; encore rien n'est-il moins sûr. Le courant de chauvinisme qui emporte l'opinion est si fort chez nos voisins, qu'en dépit de l'iniquité initiale de la guerre du Transvaal, malgré les fautes militaires qui y ont été accumulées, malgré tout ce qu'elle a coûté et qu'elle coûtera, l'opinion britannique restera fidèle à un gouvernement qui a flatté ses passions les plus violentes et qui se vante d'avoir reculé les frontières de l'Empire. M. Chamberlain le fait avec arrogance; lord Salisbury y met une réserve de meilleur goût; on sent, en les écoutant, que les deux hommes ont une autre origine. Mais le second a fini par accepter ou par subir la politique que le premier a su imposer, grâce à une volonté plus forte et plus rude, et tous les deux tendent aujourd'hui au même but. Ils l'atteindront sur le terrain électoral. Les chefs du parti libéral ne se font aucune illusion sur le dénouement d'une bataille

où ils lutteront avec beaucoup de courage et d'honneur, non pas pour remporter une victoire impossible, mais pour maintenir leurs principes et leur drapeau. C'est seulement dans quelques années qu'on rendra aux uns et aux autres la justice qu'ils méritent. Le gouvernement montre lui-même, par la hâte un peu fébrile avec laquelle il court aux élections, qu'il considérerait comme imprudent de les ajourner à l'année prochaine; non pas que la fortune des armes puisse aujourd'hui être changée, mais parce que la liquidation matérielle de la guerre sera pénible, lourde, onéreuse, et qu'il est préférable de ne pas attendre cette épreuve pour demander au pays sa confiance.

En Autriche, la situation a un caractère bien différent. Le gouvernement parlementaire y est en proie à la plus redoutable des maladies. Le pays lui-même, de quelque manière qu'il vote, est impuissant à l'en relever, puisque le caractère de la crise est que la minorité refuse de se soumettre à la loi de la majorité et y fait obstacle par l'obstruction, c'est-à-dire par la force. L'empereur a essayé successivement de tous les ministères : aucun n'a résolu une difficulté insoluble. Cela n'a servi qu'à gagner du temps. Si on a pu croire que le pays finirait par se lasser de ces agitations stériles et qu'il donnerait tort à ceux qui les ont suscitées, les premières manifestations de la lutte électorale font craindre qu'on ne se soit trompé. Ce sont les hommes les plus modérés des partis en présence qui se déclarent fatigués, découragés, dégoûtés, et qui désertent l'arène pour céder la place à de plus violens. Il n'y a pas de symptôme plus grave en politique. Aussi, l'avenir apparaît-il très incertain. Ni en Angleterre ni en Autriche, les élections ne semblent devoir modifier la situation présente, si ce n'est pour l'accentuer et l'aggraver. C'est un inconvénient que l'Angleterre est de force à supporter, mais qui pourrait bien, en Autriche, sans mettre en péril, comme on le dit quelquefois, l'existence même du pays, modifier profondément les institutions qui le régissent, et substituer quelque combinaison nouvelle au dualisme dont la vertu semble épuisée, après plus de trente ans de paix intérieure et de liberté.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-gérant,

F. BRUNETIÈRE.

TI

U
du r
mobi
dans
de la
les c
le c
gard
opér
quin
arme
vide
chef
crou
soin
l'âm
Cha

(1)

LES
TRONÇONS DU GLAIVE

QUATRIÈME PARTIE (1)

XIII

Une lampe fumeuse éclairait à peine l'atelier de Martial ; hors du rond de lumière jaunâtre, les murs, les rares meubles, l'immobilité confuse des statues enveloppées de linges s'enfonçaient dans l'ombre, le froid silence de ce petit matin qui était encore de la nuit. Au dehors, les cadences sourdes des tambours, à tous les coins de la ville, faisaient, dans la misère des mansardes ou le confort des chambres, s'agiter par milliers le réveil de la garde nationale. On était au 19 décembre, et de nouveau une vaste opération, pompeusement annoncée par le Gouverneur après quinze jours d'inexplicable torpeur, allait utiliser cette immense armée de Paris, qui depuis les batailles de la Marne s'usait à vide, dans l'incroyable marasme où la laissait l'incurie de ses chefs. Les soldats, sans jamais voir la plupart de leurs officiers, croupissaient dans la neige et la boue ; jamais d'exercices, nuls soins de propreté ; un abandon de soi qui du corps gagnait l'âme. Deux semaines d'inaction, succédant à l'héroïque effort de Champigny et de Villiers, dissolvaient ces masses doutant de

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 septembre et du 1er octobre.

leurs généraux, redoutant de nouveaux échecs, d'autant plus abattues qu'elles avaient plus espéré. La garde nationale, elle, toujours inutilisée à chaque sortie, énervée et sceptique, se demandait : — « Est-ce enfin pour cette fois ? » Beaucoup l'espéraient. Martial, si cruellement déçu lorsque, au retour de l'attente devant la Marne, il avait senti retomber sur ses épaules le lourd blocus, était de ceux-là. Cet être jeune, qui ne demandait pas mieux que de se battre, souhaitant voir bientôt Paris délivré, la France sauve, qui aspirait à la reprise d'une vie normale de liberté, de travail, eût voulu un gouvernement plus actif, moins verbeux, un chef militaire pénétré de la grandeur de son devoir. Trochu, dont comme tant d'autres il avait trop attendu, ne lui inspirait plus, de déception en déception, qu'une antipathie violente. Encore ces députés beaux parleurs, ces avocats portés par les circonstances au pouvoir le plus complexe et le plus écrasant !... Mais Trochu, le chef suprême, le président responsable ! Martial se moquait qu'il eût les mains pures, si elles ne pouvaient tenir la barre.

Il bouclait son ceinturon, dut resserrer un cran :

— Hé ! soupira-t-il ; j'ai maigri. Et, comme il cherchait son képi : Le voilà, dit Nini pâlotte qui toussa, grelottant sous sa camisole. Il fit la grosse voix :

— Qu'est-ce que j'entends ? Tu vas te remettre au lit et soigner ce rhume.

Il la prit par la taille, baisa la nuque gracile, où l'or des cheveux follets frissonnait sous son souffle. Elle se blottit contre lui, en une tiédeur d'oiseau frileux. Il remonta l'étoffe de laine sur le cou délicat, d'où s'arquait la courbe pure de l'épaule. Le jeune corps d'il y a deux mois, l'Andromède aux rondeurs fermes, avait fondu aussi ; un affinement creusait le mignon visage, mettait à fleur de peau un charme souffreteux. C'était le contre-coup des longues journées à avoir froid, dans l'atelier de moins en moins égayé de flambées — ils avaient brûlé, l'autre semaine, la haie desséchée de lilas qui séparait leur jardinet de la cour, — des longues journées à avoir faim, la crémerie de la mère Groubet ayant depuis longtemps clos ses volets... Il avait fallu faire connaissance avec la carne salée et la morue sèche, aller dans l'aube noire, sous les rafales de pluie ou la tombée de la neige, à la queue des boucheries et des boulangeries. En bonne petite compagne, elle se levait courageusement, faisant avec simplicité le ménage, depuis que M[me] Louchard, percluse de rhumatismes,

geignante, gardait la loge. Elle était heureuse de partager avec Martial ces heures dures ; elle le trouvait si bon, si gentil ; son affection s'était resserrée, de toute la force de l'épreuve subie, de la douceur qu'il y avait à être heureux, malheureux ensemble. Leur tendresse, née d'une sympathie légère, s'était lentement approfondie, grandie en amour.

— As-tu de l'argent ? demanda-t-elle. C'est vrai, il ne savait pas quand il rentrerait. Elle prenait la lampe, allait au vieux secrétaire ; il fit jouer le secret. Tous deux se regardèrent avec un sourire. Diable, le tas avait baissé ! Pas étonnant, au prix des pommes de terre ! Avec leur insouciance, ils n'avaient pas songé à s'inquiéter d'abord, mais voilà que ce maudit siège en était à son quatre-vingt-seizième jour, et pour peu qu'il durât encore...

— Bah ! dit Martial d'un ton de blague convaincu, cette fois-ci on va trouer. Et les communications rétablies...

Les cadences sourdes des tambours se rapprochaient. Nini, les bras autour du cou, le retenait longuement. Elle avait les yeux gros de larmes, la peau brûlante.

— A bientôt, ma chérie. Non, je ne veux pas que tu sortes ! Recouche-toi vite.

Mais elle l'accompagnait jusqu'au seuil ; et, comme elle toussait encore, il dut se fâcher, pour qu'elle rentrât.

Dans la cour, il faisait nuit. Il se cogna contre la porte ouverte de l'écurie. Envolés, les pur-sang de Blacourt ! L'avant-veille, ils avaient disparu, sitôt la publication de l'arrêté qui réquisitionnait les chevaux des particuliers. Où diable les avait-il cachés ? Pas dans l'appartement des Du Noyer, toujours ! Le fermier de Clamart, barricadé, y débitait à poids d'or ses dernières poules et ses derniers légumes... Sous le porche, M. Delourmel, qui, un bout de chandelle à la main, descendait prudemment l'escalier, projetant sur le mur sa silhouette falote, sous l'ombre monumentale du sac surmonté de hauts piquets de tente et d'une gamelle, le héla :

— C'est vous, monsieur Poncet ?

Et, reconnaissant le bonjour cordial.

— J'en étais sûr. Il n'y a que nous de bons, ici. Puis, baissant la voix avec amertume, il soupira : — Quand on pense que ce fainéant de relieur est là-haut, bien au chaud ! M. Tinet dort avec sa Mélie ! Ce sont les vieux qui montent la faction !

En passant devant la loge silencieuse, Martial cria :

— Eh bien ! mon lieutenant !

Mais une voix plaintive sembla sortir de dessous des profondeurs d'édredon. Non, Louchard ne pouvait bouger, il était en proie à sa fièvre intermittente... Pas de chance ! Il l'avait eue déjà à la sortie de la Marne, et, chose curieuse, elle précédait toujours les nuits d'avant-poste, au lieu de les suivre. M. Delourmel cligna de l'œil d'un air entendu, et, soufflant sa bougie, la mit dans sa poche. La nuit en redevint plus opaque ; la porte retomba derrière eux. Ils se séparèrent, allant chacun à leur rassemblement. Le bataillon était à demi réuni ; Martial serra la main de Thérould. Changé, le bohème ; des yeux brillans dans une face barbue, aux pommettes saillantes. Une exaltation saccadait son geste, sa voix. Sur lui aussi, la misère mettait son empreinte famélique ; mangeant moins, il buvait plus, soutenu par l'excitant de l'alcool et du café. Il ne quittait pas les clubs, y pérorait parfois, gagné à la contagion de leur enragement, de leur outrance niaise. L'autre voisin habituel de Martial était un chapelier de la rue Monsieur-le-Prince, homme gras et court. Le rang se formait, avec son étrange amalgame de boutiquiers, de professeurs, de commis, d'avocats, de gens d'affaires. Le dernier sous-lieutenant élu, un marchand de vins du boulevard Saint-Michel, commanda d'une voix de rogomme : — *Garde à vos !...* Il y eut des adieux. Des femmes qui avaient accompagné leurs maris, leurs amans, s'écartaient. Les lanternes éclairèrent un capuchon sur des frisons bruns, une bouche jetant un baiser, le luisant de fusils et de visières. On entendit une fraîche voix faubourienne lancer : — « Ernest, ne te fais pas casser le cou ! A ton retour nous mangerons le chat ! » Des rires coururent. Le vent bruissait dans les hauts platanes de la fontaine. Martial, de sa place, voyait sa maison et, à une fenêtre du cinquième, une immobile petite clarté. C'était la lampe de Thévenat, déjà debout à son habitude, travaillant dans le recueillement des premières heures. Devant cette lueur sereine, Martial, ému, songea au labeur incessant de son père, penché sans doute lui aussi sur son œuvre, à cette heure, dans quelque chambre lointaine.

L'éreintement d'une longue marche, l'établissement du bivouac à Noisy-le-Sec, le mécompte d'apprendre que, par suite du dégel qui rend le terrain défavorable, on va rester là, attendre, Martial retrouvait la comédie habituelle de la guerre à l'usage

de la garde nationale, ce simulacre qu'ils accomplissaient de bonne foi, tandis qu'en haut lieu, on écartait de parti pris l'innombrable armée parisienne, dédaignée en tant que soldats, crainte en tant que citoyens. Une fois de plus, c'était la parade militaire, rien qui annonçât l'opération décisive, l'essai suprême de sortie. En vain, l'immense fleuve de gardes nationaux, les cent bataillons mobilisés, avaient ruisselé par les avenues et par les rues vers les ponts-levis des portes ; en vain, de Pantin à Rosny-sous-Bois, le déploiement des faisceaux et des tentes s'était aligné, dans une vaste stagnation. Martial passait deux jours de longue inertie à tuer l'ennui avec de courtes promenades sur place, d'oiseuses causeries, des parties de cartes sous la tente. Non les fermes préparatifs d'une veillée d'armes, mais l'éternel temps perdu des gardes au rempart. Même sensation de sécurité ; en avant, l'armée régulière ; sur les flancs et en arrière, la protection des forts. Même puérilité d'occupations ; en avait-il assez gaspillé d'heures précieuses, au spectacle du jeu de bouchon et des tournées chez les marchands de vin ! Il avait eu aussi des émotions plus hautes : il revit, du faîte des talus aux gazons flétris, l'immuable horizon avec la monotonie changeante des paysages d'automne, puis d'hiver, l'indifférente splendeur des couchers de soleil, orangés et pourpres, par delà des lignes allemandes, les brouillards épais où l'astre descend comme un bloc rouge, et les rideaux serrés de la pluie, la morne étendue des champs sous le tapis de la neige.

La neige ! Il revécut, avec un regain fier, les minutes d'inspiration, quand, les doigts en feu, il pétrissait, dressait avec les boules blanches que les camarades lui apportaient gaiement, la statue immaculée où, sous les traits d'une jeune République, jupe courte et bonnet phrygien, serrant dans sa petite main un fusil, il avait incarné la grâce frêle de sa maîtresse, le sursaut nerveux de la Parisienne. Il avait eu un joli succès, on venait à la ronde, on le félicitait. Le gel avait durci d'une vie éphémère l'effigie glorieuse, le grain micacé de la chair éblouissante. Le regret le poursuivait maintenant, de la statue fondue en boue, le regret d'une personne morte qu'il aurait aimée. Oui, il avait passé au rempart des heures qu'il n'oublierait pas. Et toujours cette impression d'étouffement, de prison, regards au ciel vers le glissement des nuages libres, une fuite de ballon rapetissé, ou le vol à tire-d'aile d'un pigeon annonciateur. Des séries de froid aigu,

d'indicible tristesse, d'espoirs éperdus. Se pouvait-il qu'on eût laissé se consumer stérilement leur flamme d'enthousiasme et de bonne volonté, se corrompre tant de forces vives? On était toujours à les leurrer de la sortie prochaine, on les cajolait, on les comblait de distinctions et d'éloges hyperboliques, et en même temps, on gardait d'eux une peur manifeste, trahie jusque dans la faiblesse des répressions, le ridicule des punitions. On les jugeait en secret un ramassis incohérent, indiscipliné. Que faire, disaient les généraux, sans songer qu'ils se condamnaient eux-mêmes, de troupes non aguerries? A qui s'en prendre, si elles ne l'avaient pas été?

Certes, il y avait dans le tas, et parfois dans des compagnies entières, des saoulards, des chenapans et des lâches. Pas plus tard que l'avant-veille, la moitié d'un bataillon s'était présentée aux avant-postes, ivre, commandant en tête. D'autres avaient déserté leurs tranchées. Clément Thomas avait dû licencier les tirailleurs de Belleville pour fuite devant l'ennemi et refus de marcher. Mais de ce que, sur plusieurs centaines de mille hommes tirés d'une capitale qui avait ses bas-fonds, il y avait d'inévitables élémens de désordre, devait-on juger à cet exemple la garde nationale entière? Pourquoi ne l'avoir pas, dès le début, disciplinée? Pourquoi n'en avoir pas tiré un noyau solide, qui eût fourni une véritable armée? Vraiment, on était mal venu à lui reprocher son incapacité militaire, quand on avait tout fait pour l'entretenir, rien pour y remédier... Mais Martial était jeune, avait besoin de vivre. Qu'à Noisy quelques-uns se répandissent dans les maisons abandonnées, à la recherche des provisions et du bois; que, dans les villages voisins, un pillage partiel défonçât armoires et tonneaux, brisât, pour les feux de bivouac, les palissades et les meubles, qu'y pouvait-il? Qu'y pouvaient tant de lieutenans et de capitaines sans autorité, souvent sans morale, sortis d'élections déplorables? Et n'était-ce pas la loi terrible de la guerre, qui, quand elle n'élève pas les caractères, les ravale, déchaîne la basse animalité? Aussi, quand Thérould, absent depuis une heure, reparut, deux bouteilles de Porto blanc sous le bras : « Et, tu sais, provenance garantie! Le marchand en répond, » Martial, sans s'enquérir davantage, trinqua de bon cœur avec les camarades. Le lieutenant, qui s'y connaissait, eut des clappemens de langue. Le vin était bon.

L'aube du troisième jour se leva dans le brouillard; au dégel

succédait un froid mordant. Dans la nuit finissante, des mouvemens de troupes avaient annoncé la bataille. La garde nationale prit les armes. Derrière elle, l'artillerie des forts entamait la canonnade. Sur tout l'horizon en avant, le tonnerre se répercuta. Cette fois, on allait donner. Martial ne pouvait se défendre d'un trouble. son cœur battit à grands coups. Mais les quarts d'heure, les demi-heures, les heures passèrent. Le canon grondait toujours.

Ils avaient remis les armes en faisceaux, on attendait.

Inemployé aussi, un régiment de mobiles, qui allait s'arrêter un peu plus loin, défila ; comme il passait devant le bataillon voisin, mal composé, des gardes les interpellèrent : « Hardi, les mobiles! Chaud! Chaud! Vive la République! » Ceux-ci répliquaient par des quolibets : « Hohé! les Sang-impur! Hohé! la Trouée! C'est votre tour! » Ligne et mobiles détestaient la garde nationale, qui suspectait leur patriotisme. Un moblot se tourna, fit un geste obscène, accueilli par des huées. Le canon grondait toujours; Martial, immobile, sentait croître son impatience douloureuse. Du bataillon voisin, un chant guerrier monta, l'inévitable *Marseillaise.* Piétinant sur place, comme des figurans d'opéra, des braillards hurlaient à pleine gorge :

Marchons, marchons !...
Qu'un sang impur abreuve nos sillons!...

Mais nul ordre ne venait. La masse gesticulante ne bronchait pas.

A ce moment, tandis que son cousin se morfondait, en réserve derrière d'autres réserves, le marin, Georges Réal de Nairve, accourait au galop du Bourget vers la Suifferie, pour rendre compte au Gouverneur. Le capitaine de frégate était passé depuis huit jours de l'état-major de Pothuau à celui du vice-amiral en chef la Roncière le Noury, qui avait désiré reprendre son ancien subordonné. Avancement qui, loin de flatter de Nairve, lui était plutôt à charge. Déjà, en quittant son fort, il avait éprouvé un désenchantement ; ces fonctions d'aide de camp, qui semblaient élargir son rôle, en réalité l'amoindrissaient. Que lui servait d'être mieux au fait des plans et des projets, s'il n'en voyait que davantage l'incertitude et la mollesse? D'humeur grave, peu courtisan, il était plus à l'aise, surtout plus utile, dans le cercle

restreint de ses fonctions primitives. Là, il était, comme sur son navire, le maître, faisant de bonne besogne, aimé, obéi. Les mâles figures des marins se tournaient vers lui, il lisait dans leurs yeux clairs le courage et la confiance. Maintenant, plus près encore des grands chefs, sa désillusion augmentait. Du courage, parbleu, on en avait à revendre! Mais de confiance, point. Tous jugeaient la partie perdue, ne persévéraient que par discipline. Georges de Nairve, si sûr de l'avenir quand il ripostait à Jacquenne, dans le cabinet de Thévenat, si allègre lorsqu'il croyait à la sortie de la Marne, accomplissait aujourd'hui tristement sa mission. Il savait trop que cet assaut du Bourget, soi-disant destiné à conquérir, d'Aulnay à Garges, la plaine vaste d'où l'armée de Ducrot eût pu ensuite s'élancer, n'était, avec une diversion de Vinoy sur Gournay, et d'autres sur plusieurs points, qu'une bataille platonique, une satisfaction donnée à l'opinion réclamant toujours ou la lutte en détail ou la sortie en masse. Malgré lui, il se disait : pourquoi avoir refusé en octobre de garder le Bourget conquis, y avoir laissé écraser sans secours une poignée de braves, en déclarant alors la position « de nulle importance stratégique, » pour venir la reprendre en décembre, y faire massacrer sans résultat d'autres héros?... De Nairve poussait son cheval : la situation était critique, les minutes valaient du sang.

Dans le Bourget en flammes, sur les fusiliers marins et le 138e de la brigade Lamothe-Tenet, qui se battaient en désespérés autour des barricades et des maisons, les obus français tombent de toutes parts. Il en vient d'une batterie placée par Trochu lui-même près de la Suifferie, du fort d'Aubervilliers, d'une autre batterie à Drancy. L'aide de camp a vu les marins écrasés par nos propres projectiles; il court avertir Trochu et la Roncière. La seconde brigade, général Lavoignet, est arrêtée devant un mur blanc. Impossible d'avancer. En vain le lieutenant de vaisseau Peltereau, avec une compagnie de fusiliers, contourne le village, l'attaque à revers.

La gorge sèche, la voix altérée, le marin a rendu compte. Il attend la réponse de Trochu. Le généralissime, à cheval, l'a écouté d'un air placide, tournant vers lui son visage ennuyé. Georges retrouve, sous le képi d'or à visière carrée, ce front de chauve qu'affuble d'habitude un bonnet grec, alors que dans son grand cabinet du Louvre, en veston civil et pantalon garance,

une pipe à la main, le général disserte interminablement; de la même voix pondérée, le Gouverneur, sans émotion apparente, comme s'il attachait peu de prix à la partie qu'il jouait, dit que « c'est bien, qu'il va faire avancer des renforts. Le commandant peut aller en prévenir Lamothe-Tenet. »

De Nairve, péniblement impressionné, galope en sens inverse. Des renforts! Il est temps. A quoi sert l'armée de Ducrot? Pourquoi la Roncière a-t-il refusé au conseil de guerre d'hier le concours de la division Berthaut, sous le prétexte qu'en attaquant de deux côtés, les troupes se tireraient les unes sur les autres! Que font, si l'on veut réellement sortir, les énormes réserves inactives?... Il rentre dans la zone du feu, son cheval danse. Voilà le pont du chemin de fer, le mur blanc se rapproche. Les soldats de Lavoignet n'ont pas avancé d'une semelle. De Nairve prend à gauche, remonte ensuite vers l'église, où tout à l'heure il a quitté Lamothe-Tenet. Qu'a donc son cheval? Un écart brusque a failli le désarçonner; à quelques mètres, sur sa droite, un obus qu'il n'a pas vu venir éclate. Une flambée subite jaillit de terre, un vol âcre de fumée et de mottes. De Nairve est loin; sa bête emballée, les naseaux sanglans, hoche avec furie son chanfrein brisé, hennit de douleur, et l'emporte. Elle ne sent plus le mors, elle est folle. Dans une vision fulgurante, le marin aperçoit sa vie à travers un éclair, des maisons grandissantes d'où les coups de feu partent, une rue, un tumulte de marins bleus qui frappent de la crosse et de la baïonnette. Puis tout croule, en un éblouissement rouge et noir. Son cheval s'est abattu. De Nairve gît évanoui le long de sa bête, contre une barricade. Son front a porté sur un madrier... Quand il revint à lui, un médecin allemand, penché sur sa couchette, était en train de lui bander le crâne. Il vit l'uniforme étranger, des yeux bleus derrière des lunettes, le plafond de toile de l'ambulance, et, poussant un soupir, il s'évanouit de nouveau...

Martial, à cinq kilomètres de l'action, devant les faisceaux, battait la semelle. Il s'était habitué à la rumeur grondante. Décidément ce n'était pas pour eux! Il lui semblait assister, derrière la toile, à une représentation à grand orchestre. Vers trois heures, quand le bruit cessa, Thérould, dont les grimaces et les bonimens étaient fort goûtés, monta sur une borne et, avec des gestes de pitre : — Messieurs et Mesdames, la grande opéra...tion est terminée! C'est pour avoir l'honneur de vous remercier!...

Et, tourné vers Paris invisible, il ajouta, au milieu des rires : Par ici la Sortie !

Un ordre courut, on s'en allait. A midi, Trochu, devant l'échec de la brigade Lamothe-Tenet, si héroïquement décimée que de la compagnie Peltereau il ne survivait que six hommes, et sans se donner la peine d'envoyer au secours du petit corps d'armée de Saint-Denis, seul engagé, une seule des innombrables troupes massées en arrière, avait rompu le combat, ordonné à Ducrot d'arrêter aussi son mouvement, d'ailleurs presque insensible. Quant à Vinoy, toujours sacrifié à Ducrot et réduit dans la nouvelle réorganisation des forces à une armée de réserve presque sans canons, il n'avait enlevé la Ville-Évrard que pour la voir perdre le même soir.

Martial, à reprendre la route de l'avant-veille, encore une fois vaincu sans avoir entendu siffler une balle, à rentrer dans la geôle plus lourdement verrouillée, dans ce Paris déjà enténébré par le crépuscule, rues noires et boutiques closes, remâchait son irritation. Autour de lui, on blaguait Trochu. Le froid cinglait. Quelqu'un dit : « Tout de même, il fera meilleur dans son lit que dans la plaine ! » Martial songea à l'armée des mobiles et de la ligne qui, d'Aubervilliers à Bondy, dressait ses tentes, au bivouac glacé, eut une satisfaction en pensant à l'atelier, où Nini l'attendait. Mais Thérould lui poussait le coude : « Regarde donc, ma vieille ! Non ! ce toupet ! » Ils venaient de franchir la porte de Pantin. Un attelage fringant les croisait. Dans une calèche pavoisée d'un drapeau de Genève, de beaux messieurs se carraient. « Mais c'est Blacourt ! » s'exclama Martial. Et il reconnut les chevaux gras et luisans. Voilà donc où ils avaient passé ! Blacourt en avait fait don, comme de sa précieuse personne, à une ambulance. Derrière la calèche suivait, tiré par deux rosses, un omnibus ignoble, destiné aux blessés. Le contraste était tel que des murmures et des ricanemens conspuèrent le double équipage. — Ne vous pressez pas ! cria Thérould, et surtout n'en ramassez pas trop ! — Si l'on ne voyait que des ambulances pareilles ! grommela le chapelier.

Heureusement, il y en avait d'autres. Pour quelques inutiles, oisifs protégeant leur peau, curieux de pitié malsaine, bien des dévouemens sincères se consacraient à l'œuvre de secours, ne reculant devant fatigues ni dangers. Aujourd'hui même, un brancardier des ambulances de la Presse, le frère Néthelme, de la

Doctrine chrétienne, relevant les blessés sous le feu, avait été frappé mortellement. Paris, à mesure que ses souffrances croissaient, redoublait de tendresse et de pitié pour les blessés, les malades et les pauvres. Au Grand-Hôtel, au Corps législatif, dans les innombrables ambulances où Américains, Belges, Suisses, Anglais rivalisaient de zèle avec la charité française, par milliers les blessés étaient recueillis et soignés ; mais, en dépit du bon vouloir, de l'argent prodigué, des dons en nature, entretien de cantines et fournitures de vêtemens, une effrayante mortalité sévissait. Inévitablement les foyers d'infection s'étendaient ; presque tous les amputés succombaient. La nourriture insuffisante et malsaine, graisses immondes, animaux d'égout, la rigueur du froid féroce depuis novembre, décimaient la ville ; la petite vérole, la bronchite et les pneumonies emportaient chaque semaine des milliers de victimes. Enfans et vieillards périssaient; les cimetières urbains, trop étroits, regorgeaient.

Il était dix heures du soir quand Martial tourna la clef dans la serrure. Il poussa la porte, entra dans le noir.

— C'est moi, n'aie pas peur!

Un cri de joie. Nini, sautant du lit, rallumait la chandelle, passait en hâte un jupon :

— Te voilà ! Tu n'es pas trop éreinté ?... Et, le prenant dans ses bras, elle l'étreignait. Il sentit contre lui palpiter le torse jeune. Sous la chemise entr'ouverte, il percevait la rondeur du sein et le battement du cœur. Il fut remué jusqu'au fond de lui par cette ardeur de tendresse, cette offre, ce don spontané.

— Tu vois, dit Nini, je t'attendais bien sage, j'étais au lit à sept heures pour avoir plus chaud.

Économisant le feu et la lumière, Paris finissait sa journée de bonne heure, s'endormait tôt. Les petits ménages se couchaient comme les poules.

— Mais ton rhume? gronda Martial. Recouche-toi bien vite.

Elle ne voulait rien entendre, s'enveloppait d'un châle. Et, dans l'atelier si froid que leurs haleines se condensaient, c'était un gentil remue-ménage, le café préparé sur une lampe à alcool, servi comme par enchantement, un babil gai. Elle lui faisait raconter ses journées, s'inquiétait, riait aux exploits de Thérould. Ils mordaient à belles dents dans le gros pain bis, trop dur, le trempaient dans ce café noir qui avec le chocolat et le vin étaient le plus clair de l'alimentation, soutenaient la fièvre de Paris.

Martial faillit s'étrangler, retira un brin de paille d'une bouchée.

— Diable, le pain se mélange.

Depuis dix jours, tout pain blanc avait disparu, toute vente de farine était interdite. Une panique avait suivi, emplissant certains quartiers de tumulte et de rassemblemens. Le bruit du rationnement imminent courait. Mais un arrêté du maire, Jules Ferry, avait démenti cette crainte, promettant que la consommation du pain ne serait pas limitée. Toujours la peur de l'opinion ; comme si, dans toute ville assiégée, on ne devait pas, et dès le premier jour, prescrire le rationnement des ressources.

Nini, à son tour, disait ce qu'elle avait fait, la gentille attention de Mme Thévenat venue voir si elle n'avait besoin de rien. Comme le temps lui avait paru long ! Elle ne pouvait plus se passer de son ami, trouvait un réconfort à cette affection simple et vraie, qui, née des circonstances, fleur délicate de ces ruines, avait poussé de si brusques racines. Ils étaient émus de songer qu'il avait fallu tant de misères pour les rapprocher, changer leur liaison, qui sans elles n'eût été qu'un caprice charmant, en un lien solide de joies et de souffrances; au lieu d'une ivresse passagère, ils connaissaient ce qui est le véritable amour, la vie partagée, rendue l'un à l'autre plus facile et plus douce.

— Allons, fit Martial, au dodo !

Serré contre elle, dans le petit lit, il éprouvait maintenant une tristesse : le regret de cette bataille perdue, de tous ces jours gâchés ; et à son amertume se mêlait le bonheur d'être là, d'être aimé, une reconnaissance pour celle qui, de vivre étroitement ces heures de détresse avec lui, en allégeait le poids. Il jouissait de sentir le frémissement du corps délicieux, son abandon confiant, et la mollesse de cette minute, tandis que là-bas, dans la plaine, en arrière, des morts, sur la terre gelée si profond qu'on n'y pouvait dresser les tentes, l'armée grelottait, souffletée par l'âpre bise. Le lendemain matin, dans la cuisine, Martial, pour se laver, dut briser la glace du seau. Les vitres disparaissaient sous d'épaisses arborescences. Ce qu'il devait faire froid là-bas!... Si froid qu'on évacua dans la journée des centaines d'hommes aux pieds gelés. Il fallait fendre le pain à la hache. Le vin n'était qu'un bloc dans les tonneaux. L'eau, que les corvées allaient puiser au canal de l'Ourcq, durcissait en route. Faisant feu de tout bois, brûlant charpentes et meubles des villages abandonnés, on vit durant quatre jours, autour des maigres brasiers, tourner mo-

biles et lignards, misérables à faire pitié. Pelotonnés dans leurs couvertures, ils jonchaient le sol, ou par troupeaux erraient dans la rafale, sous leurs loques. Le thermomètre descendit à 15 degrés. L'oisiveté achevait tout. Beaucoup de mobiles se ruèrent alors vers les portes, en criant : « Vive la paix ! » Ils le criaient encore au passage des généraux, qui, pour la plupart, sous leur air renfrogné, pensaient comme eux. Un corps d'armée de 32 000 hommes était tombé à 17 000. L'artillerie allemande ne cessait de sillonner d'obus la plaine. On ne put même obtenir l'armistice habituel pour l'enterrement des morts. Leurs cadavres sans sépulture se momifiaient, racornis au point de sembler des corps d'enfans. Quand l'armée eut bien souffert et que toute opération fut ainsi démontrée impossible, Trochu donna l'ordre de reprendre les cantonnemens.

Ces quatre jours, Martial ne put travailler ; le froid sibérien, tel qu'il n'en avait jamais vu de pareil, prenait aux moelles, engourdissait la pensée. Dans l'atelier, en dépit des calfeutrages improvisés, il semblait qu'on fût dans la rue. Il gelait jusqu'au coin du poêle, bourré pourtant de cotrets obtenus à grand'peine, — une folie de Martial, inquiet de voir retousser Nini. La réserve du tiroir baissait de plus en plus. Il ne restait que quatre-vingts francs. Allons, il faudrait toucher les trente sous de la garde nationale ! Les journées si courtes, entre le matin gris et la nuit noire dès quatre heures, paraissaient d'une longueur mortelle. Impossible de toucher un ébauchoir ; les maquettes, sous leurs linceuls raidis, étaient toutes crevassées. L'*Andromède* pétrifiée semblait une vieille. Eût-on pu manier la glaise, l'envie manquait. Cette vie anormale dévorait tout. L'artiste diminuait dans l'homme. Lire, s'évader dans le rêve ? Mais les yeux se détachaient de la page. Comment oublier une minute la réalité tragique ? L'univers se limitait à la ville investie, à ce siège qui durait depuis cent trois jours, à la dureté du présent et à l'inconnu de l'avenir.

Martial essayait de tromper son impuissance en sortant, en se mêlant à la vie des autres. La rue Soufflot, avec ses maisons rares, ses passans filant comme des ombres, avait dans le silence et la neige un aspect de lointaine province. Presque plus de fiacres, les omnibus se traînant à de longs intervalles. Les volet clos de la crémerie Groubet, sous le balancement de l'enseign la vache rouge en zinc, lui rappelaient avec un serrement d'es

tomac les repas évanouis. C'était le bon temps! On ne mangeait plus maintenant que de la morue et du riz, et, une fois par semaine, de la viande salée. Et encore, pour obtenir cette pauvre ration, il fallait que Nini se donnât tant de mal! Il revit la Nini de juillet, aux joues de pêche, aux yeux de lumière sous les frisons dorés, sa robe large de tussor à petits plis et à grands volans. L'image de son amie, avec ses yeux meurtris et ses pommettes pâles, l'obséda d'une tristesse étrange. Autour de lui, il remarquait, aux visages, cette même maigreur et ce teint jaune, accusant privations, soucis, et toujours l'idée fixe, la hantise obsidionale, qui selon les natures rendait irritable ou morne. Boulevard Saint-Michel, il s'amusait à voir derrière la vitrine d'un bijoutier, à la place des colliers scintillans et des bracelets d'or, des œufs frais dans la ouate des écrins. Tous les commerces languissaient. On ne vendait plus que ce qui avait rapport aux besoins immédiats, soulageait la faim, le froid. Un ciel terni, au-dessus des toits blancs et des cheminées noires, pesait comme un couvercle. La Seine était gelée.

Martial, avec Thérould, perdit toute une soirée dans les clubs, en rapporta une impression de salles sombres et tristes, de braillerie vaine. Pourtant, ce n'était pas le patriotisme qui manquait à ces gens, mais d'être intelligens, de comprendre, de savoir... Il se débitait là des bourdes énormes. « C'est effrayant, songeait-il, quand on se met à plusieurs, la somme de crédulité, d'imbécillité qui en résulte! » Les journaux soufflaient sur cette braise, tous hostiles au gouvernement, les conservateurs pleins de réticences et de pusillanimité, les rouges, de bravades et d'injures.

Le 27, succédant au froid polaire, la neige se mit à tourbillonner. Ses flocons drus et craquans étoupèrent l'espace, recouvrirent la ville et les toits de leur suaire éclatant. En même temps, une rumeur sourde retentit, un grondement d'orage à travers la blanche tombée silencieuse. Le bruit s'éleva avec l'aube, grandit avec le jour. On se disait : c'est dans la direction des forts de l'Est et du plateau d'Avron. Et, si habitué qu'on fût aux canonnades, il y avait, dans la continuité de celle-ci, une violence singulière qui à la longue angoissait. Les gens se regardaient, une même question dans les yeux. On s'attroupait aux portes des mairies. Enfin, la nouvelle si longtemps jugée absurde, impossible, courut. L'ennemi foudroyait les forts. Le bombardement était commencé.

XIV

En arrivant à Bordeaux, Poncet, au sortir de la gare, grimpait avec sa femme dans un triste omnibus d'hôtel; ils se sentaient dépaysés et las, furent cahotés, sans le moindre plaisir de curiosité, sur le pavé boueux. A travers les vitres, ils apercevaient la courbe majestueuse des quais, bordés de façades sombres et monumentales, l'immense déploiement de la Garonne, hérissée de coques et de mâts, qui profilaient sur le ciel gris l'enchevêtrement des vergues, encore lisérées de neige. Rue du Pont-de-la-Mousque, étroite et noire, l'omnibus s'arrêta. Leur mélancolie s'accrut, dans l'hôtel comble, où ils purent obtenir à grand'peine une chambrette sur une arrière-cour. Les murs étrangers, la tristesse du soir ajoutaient à leur exil, à leur humiliation de fuite.

Le lendemain, dans le tourbillon des courses, des occupations, leur mauvaise impression s'atténuait. Ils étaient dans une ville autrement vivante que Tours, où la Délégation n'avait imprimé qu'une animation passagère. Bordeaux, avec ses rues bruyantes, ses beaux magasins, avait une magnificence de grande cité, une atmosphère moins molle, fouettée par la vivacité de la mer et la sécheresse du midi proches. Restaurans, cafés, théâtres étaient pleins. A la population déjà dense de la capitale du Sud-Ouest se mêlait, dans une installation hâtive, dans un brouhaha de bon accueil, cette masse flottante, émigrée de Tours et de Paris, qui, des membres de la Délégation et du personnel des ministères jusqu'au remous d'individus que tout gouvernement traîne avec soi, comptait tant de purs dévouemens parmi tant de zèles suspects et d'âpres convoitises. Un flot nouveau de quémandeurs, fournisseurs aux aguets, inventeurs tous de génie, ambitieux politiques, venait grossir les rangs serrés des premiers postulans. Aux chants patriotiques, aux crieurs de presse, aux réunions publiques, aux défilés de gardes nationaux qui, musique en tête, sillonnaient les rues, on reconnaissait les opinions plus républicaines de cette foule qui, le 4 septembre, avait renversé de son socle, jeté dans le fleuve la statue équestre de Napoléon III. Beaucoup de francs-tireurs de trottoir évoluaient belliqueusement sur les allées de Tourny. Matin et soir, sur le champ de bataille des tables d'hôte, il se consommait un grand massacre

de cèpes à l'ail, de cruchades à la graisse et de saucisses à la Brunette. Les grands services s'organisaient. A l'Hôtel de Ville et à la division militaire, les bureaux de la guerre reprenaient, sur des tables volantes, entre des paravens, leur labeur forcené qui mettait debout régimens et batteries, activait l'immense création des ressources de toutes sortes; à la Préfecture, on faisait place aux employés du ministère de l'Intérieur. La marine se casait dans un bâtiment de dépôts; les Postes et Télégraphes au rez-de-chaussée du Grand-Théâtre. Crémieux, avec la Justice, fut logé à l'hôtel Sarget, dont le vaste balcon de pierre lui servit dès le lendemain aux harangues populaires. Glais-Bizoin, à cette nouvelle, accourait du camp de Conlie, pour prendre sans retard sa part d'importance. Avec ses goûts modestes et son sans-gêne habituel, il se contentait d'un petit logement place des Quinconces, recommençait sa vie d'audiences en plein air, son agitation de mouche du coche; son triomphe était de passer en revue la garde nationale, en l'absence de Gambetta et en compagnie de Crémieux; emmitouflés de macfarlanes et de cache-nez, les deux vieillards allaient alors du même pas, se tenant par le bras, — pour que l'un ne précédât pas l'autre.

M. Thiers, qui avait retenu l'entresol de l'hôtel de France, rue Esprit-des-Lois, arrivait sans se presser, avec sa petite cour. Circonspect, il regardait, écoutait. Toute sa politique tenait dans ce mot : attendre. Tandis qu'aux armées, Gambetta accordait son âme avec celle de Chanzy, dans la brève entrevue où tous deux unissaient leur foi au triomphe final de la France, courait de là essayer de galvaniser Bourbaki, à Bourges, l'ancien ministre de Louis-Philippe, dans l'attitude que lui avaient donnée son opposition primitive à la guerre, le dévouement de ses voyages auprès des puissances, sa conviction de l'armistice nécessaire, se préparait paisiblement à recueillir la succession du pouvoir, le jour où ceux qui le confisquaient seraient usés. Une partie de la France escomptait cette inévitable réaction, comptait sur lui. On le considérait comme le sauveur probable; on avait foi dans sa modération, son bon sens, ses lumières; et personne n'y croyait autant que lui.

Les journaux de Tours et ceux qui, n'ayant pu y trouver place, paraissaient à Poitiers et à Nantes, affluèrent, ajoutant à la zizanie des feuilles locales leurs ardentes revendications de partis. En face de tout cela, la présence attentive du corps diplo-

matique, suivant la Délégation à Bordeaux, comme il l'avait suivie à Tours, ambassadeurs, chargés d'affaires, attachés de légation, tous moins disposés à des interventions de sympathie efficace, que préposés à une surveillance méfiante, prête à profiter des fautes et à exploiter la situation. Seul toujours, pour correspondre avec l'Europe, le représentant de Jules Favre, le comte de Chaudordy, dont l'éloquente protestation contre les procédés barbares de la guerre allemande venait de retomber sans écho. La France, sous les yeux impassibles de la diplomatie européenne, demeurait isolée, au ban de la pitié du monde civilisé. Elle-même, avec un entêtement farouche, s'obstinait à rester à l'écart. Une conférence était sur le point de se réunir à Londres, la Russie ayant profité de notre abaissement pour dénoncer le traité de 1856, qui limitait à dix bateaux sa flotte sur la Mer-Noire. La France, première signataire du traité, eût dû être la première représentée. Gambetta souhaitait que Jules Favre se rendît à Londres, pour parler au nom de la République ; il eût pu en même temps constater *de visu* les efforts, les ressources de la province. Chaudordy insistait vivement, espérant que, la conférence transformée en congrès, on pourrait enfin préparer la paix, dans des conditions meilleures. Mais, devant l'intransigeance de la presse avancée, prônant le dédain silencieux, Jules Favre et le gouvernement, par peur de l'opinion, se refusaient à demander à Bismarck l'humiliant sauf-conduit.

Ainsi, l'exode de Tours à Bordeaux n'avait rien changé à la lutte solitaire et désespérée. Par une force irrésistible, qui, en dépit de la faiblesse du gouvernement de Paris, montait de l'âme du peuple des faubourgs, et qui en province, en dépit des campagnes aveulies, s'élançait de l'âme de Gambetta, le cours des événemens aboutissait à ce mot que le conseil de l'Hôtel de Ville, malgré Picard, résigné d'avance à la capitulation, malgré Jules Favre, désormais sans illusions, avait fait placarder aux murs, en réponse aux ouvertures de De Moltke : — Combattre !

Poncet, vite familiarisé avec ses habitudes nouvelles, le chemin qui de son hôtel le menait au bureau de la Commission, repris à la fièvre du travail, retrouvait avec plaisir les visages connus; d'autres lui devenaient vite familiers. Sous le hâle de la peau brune et l'éclat des yeux noirs, dans la vivacité gas-

conne, il lisait ses propres préoccupations. Bordeaux ne lui semblait plus une ville étrangère. Jusque-là, il avait cru que Paris seul était la France, qu'en dehors de ses écoles et de ses musées, de son vaste rayonnement d'industrie et d'idées, il n'y avait que vie réflexe, inertie et langueur; la province lui apparaissait arriérée et stérile. Et voilà que Tours, puis Bordeaux, lui révélaient des capitales subites, pleines d'un ressort imprévu, et d'inépuisables ressources. Il avait senti palpiter sous ses pieds une France inconnue, partout vigoureuse et féconde. Et, si le sort voulait qu'après Tours, Bordeaux succombât, il y avait d'autres foyers intacts, d'où la flamme ne demandait qu'à jaillir. Il y avait Lyon avec ses fourmilières d'ouvriers, Marseille la riche, Toulouse dorée de soleil, Nantes et ses vaisseaux, Grenoble et Clermont, dans la montagne. Il y avait, au cœur des plaines et des imprenables plateaux boisés, toute une réserve de villes, où, dans le cliquetis des armes et le hennissement des chevaux, des centaines de milliers d'hommes pouvaient surgir. Partout, c'était la patrie. Comme il aimait Gambetta de ne pas douter d'elle, de l'avoir réveillée de la torpeur où depuis dix-huit ans elle se corrompait dans un bien-être sans grandeur, livrée au culte lâche de l'argent ! Comme il l'eût voulue plus virile encore, tout entière debout, sans arrière-pensée de paix déshonorante et de vil repos! Et, dans sa religion filiale, son amour jaloux, il eût voulu lui faciliter la besogne, mettre à son service le peu de science qu'il possédait. Il en revenait, lui qui n'aurait pas tué une mouche, lui qui n'avait d'autre idéal que la paix des peuples et le bonheur des pauvres, à son obsession : le moyen de détruire et de chasser l'envahisseur; à sa dure cruauté opposer une terreur pire, tuer enfin la guerre par la guerre, en la rendant si terrible, qu'épouvantés, ces civilisés pareils à des barbares fissent trêve à leurs moissons sanglantes, pour laisser grandir sous le soleil la vraie moisson, le blé sacré, le pain de tous.

Le même soir, une petite colonne, péniblement, cheminait aux flancs d'une vallée, gravissant la côte, vers le remblai de la ligne ferrée de Tonnerre à Dijon. Elle avançait avec prudence; le pays montueux et boisé n'était occupé que par quelques avant-postes garibaldiens, et constamment traversé par les reconnaissances et les réquisitions prussiennes. Les hommes pliaient sous le sac, les mulets tiraient dans la neige. C'était une compagnie

du génie auxiliaire qui escortait Charles Réal et ses torpilles; on espérait faire sauter le lendemain, à l'aube, un pont du chemin de fer. Le petit village de Romont montra ses toits blancs au loin parmi les arbres. A mesure que Charles approchait, il distinguait des allées et venues suspectes, des apparitions d'uniformes sombres, aussitôt disparues. Soudain, comme les premiers éclaireurs de la compagnie atteignaient un taillis bordant la route, une voix rude leur cria : — Qui vive? Ils répondaient : — France! On s'abordait, on se reconnaissait. C'était un peloton isolé de francs-tireurs.

La stupeur de Charles n'eut d'égale que sa joie, lorsque, sous le costume gris de fer, hautes guêtres de cuir et béret à cocarde, il vit venir à lui un gaillard bien découplé, qui, en le regardant, s'écriait après une courte hésitation : — Comment, c'est vous, Réal! — Frédéric!

Du diable si tous deux s'attendaient à se retrouver dans ce coin perdu d'avant-garde! Le plus étonné était Frédéric. Qu'il fût là, lui, c'était tout simple. Depuis la surprise d'Autun, il avait quitté la ville, rejeté tout entier à l'imprévu fiévreux des coups de main et de l'aventure. Réal, en deux mots, le mit au fait. Ils éprouvaient un égal plaisir à se serrer la main, à ce miracle de leur rencontre, au milieu de la tourmente qui arrachait tout, balayait les familles comme des feuilles sèches! Se revoir ainsi, dans ce froid d'isolement et de mort, leur faisait chaud au cœur. Jamais ils n'avaient senti à ce point qu'ils étaient parens, liés par la force obscure du sang; jamais, avec leurs différences de caractère, ils n'auraient cru trouver un tel réconfort à cette communion d'amitié. Frédéric exigeait que, sitôt le cantonnement assuré, Charles fût son hôte. Il partagerait la soupe au lard, et l'on dédoublerait le lit : Ah! ça ne ressemblerait pas à Charmont! Que de temps et d'événemens depuis le mariage d'Eugène! Où était chacun maintenant?... Charles, à ce souvenir qui était son inquiétude de toutes les minutes, devint si triste que Frédéric n'insistait plus. Au bout d'une heure, la voiture d'explosifs remisée dans une grange devant laquelle une sentinelle montait la garde, ils s'attablaient, le capitaine du génie en tiers. Le feu dansait dans la cheminée ; le vin rouge dans les verres égayait la nappe : deux torchons de toile bise; les choux de la soupe embaumaient. On avait tant de choses à se dire! on se quittait demain... Frédéric conta son existence errante, depuis la sur-

prise manquée des Prussiens sur Autun ; trois semaines au plein air, avec des repas et des sommeils de hasard, des affûts de Mohican, parfois des coups heureux, un étrange monde de compagnons ; sa petite troupe restait homogène, grâce à une surveillance rigoureuse ; mais, autour de lui, quelle anarchie ! Charles abondait. Il y eut un silence ; le capitaine du génie hochait la tête. On parla de la surprenante inertie de l'armée des Vosges. Garibaldi était malade, cloué sur un lit de douleur. Mais Bordone ? puisque au demeurant c'était le chef réel ! Ignare et tranchant, vain de sa fortune, fanfaron de promesses, il se bornait à exploiter son ascendant, jouissait de l'heure présente, à l'abri du vieillard, dont la célébrité républicaine, la gloire internationale, imposaient à Gambetta et à Freycinet des ménagemens et des égards qu'ils n'avaient pas toujours pour les généraux français. Les seules opérations de guerre qui se fissent dans la région, on les devait à Crémer, dont la fougue et la résolution osaient. « Un lapin ! dit le capitaine du génie... Soiffard, mais énergique ! » A Nuits, le 18, il avait livré, contre l'armée de Werder, descendue de Dijon, une bataille meurtrière et glorieuse. Tout le jour, avec un régiment de marche, 800 mobiles de la Gironde, la 1re légion du Rhône et 20 pièces, il avait défendu Nuits et le plateau de Chaux. Il tuait ou blessait aux Allemands 900 hommes et 55 officiers, et si, faute de munitions, il battait en retraite, son acharnement intimidait ses adversaires au point que, loin de poursuivre, ils s'étaient repliés sur Dijon.

Un long moment, avant de se coucher, Charles Réal et Frédéric revenaient à la pensée des leurs, au sort de la famille dispersée ; à l'aube, ils se séparèrent, après s'être embrassés. Charles se remettait en route, vers le pont qu'il allait détruire. Frédéric avait une longue étape, devant, à vingt kilomètres de là, essayer de surprendre des uhlans en réquisition...

Trois jours auparavant, tandis que M. Réal partait d'Autun pour son expédition, bien inquiet sur le sort de ses fils : Eugène au Mans, Louis attaché au quartier général de Bourbaki, à Nevers encore, mais où demain ? et Henri, le pauvre, si enfant, si seul, malgré l'appui de son oncle ! — un jeune zouave, perdu dans le rang, se morfondait sous la bise glacée aux abords de la gare de Decize. Dans un désordre inexprimable, le 20e corps embarquait. Ligne, mobiles, artilleurs, cavaliers, services divers

affluaient, s'entassaient, encombrant les quais, piétinant la neige. Le 3e zouaves de marche, depuis des heures, attendait son tour. Qui eût reconnu, au front rasé sous la chéchia trop large, au visage gamin creusé déjà, au corps endolori dans la défroque des braies et de la veste de rencontre, le coquet, le fier adolescent qui, guides hautes, naguère conduisait avec tant de maëstria le phaéton dans l'avenue de Charmont, l'Henri amoureux de Céline, satisfait de vivre et ne doutant de rien?

Immobile, appuyé sur son chassepot et courbé sous le sac, il contemplait à droite et à gauche, avec des yeux bouffis de sommeil, la masse remuante de son bataillon aligné. Une palissade les séparait de la voie. Les wagons noirs, à la queue leu-leu, s'allongeaient, débordans d'hommes dont on voyait bras et têtes s'agiter. Les rails étaient jusqu'à perte de vue couverts de trains en souffrance, de files de locomotives et de voitures, bondés d'hommes, de munitions et de chevaux. C'était une bousculade, des cris, des ordres; le personnel affolé courait en tout sens... Ainsi commençait, dans les pires circonstances, avec un défaut total d'organisation matérielle, le gigantesque mouvement excentrique qui jetait vers l'est la première armée, avec le plan confus de débloquer Belfort au passage, et de couper ensuite les communications des Allemands, par une marche sur les Vosges.

Gambetta, durant son séjour à Bourges, avait usé sa chaleureuse conviction à presser Bourbaki. « Il n'y a que vous en France qui croyez la résistance possible! » s'écriait le général. Et, arguant de la décomposition de ses troupes, il renonçait à secourir Chanzy, non par manque de camaraderie, car il était tout dévouement chevaleresque, mais tant la perspective de marcher avec des recrues à une défaite qu'il préjugeait certaine, effrayait l'ancien commandant des vieux soldats de la Garde. Alors, de guerre lasse, Gambetta, revenant à son dernier espoir, l'idée fixe qui le poussait à la délivrance de Paris, au lancement têtu, infatigable d'armées convergentes, lui ordonna la reprise de l'offensive, la marche sur Montargis et Fontainebleau. A contre-cœur, Bourbaki obéissait, l'armée s'ébranlait enfin. Mais, de Bordeaux, Freycinet avait conçu un projet plus vaste, projet dont on avait parlé déjà; abandonné, repris... Au lieu de s'acharner au centre, pourquoi ne pas tenter une diversion puissante, sur le point faible de la circonférence, la ligne de ravitaillement ennemie? Longtemps, pour ce coup de force, il avait compté sur Garibaldi

à Autun, et sur Bressolles à Lyon, mais l'armée des Vosges ne bougeait pas, le 24e corps était lent à s'organiser. L'armée de Bourbaki serait un plus puissant bélier... Les plans du délégué et du ministre se contrariaient. Freycinet, confiant dans ses propres combinaisons, supplia Gambetta de renoncer aux siennes et lui envoya pour le persuader son mandataire habituel, M. de Serres, qui n'était pas étranger au plan de l'Est. Ce jeune ingénieur des chemins de fer, accouru d'Autriche au début de la guerre, et jusque-là sans fonctions précises, mais actif, intelligent, aimable et à qui ne manquaient ni la prévoyance, ni l'énergie, était le confident de Freycinet, un sous-délégué officieux, sans cesse par chemins entre les bureaux de la Guerre et les généraux. A Gambetta, objectant le mouvement commencé, il démontrait les beautés de l'opération lointaine, et le ministre s'était laissé convaincre, subordonnant son acceptation à celle de Bourbaki : celui-ci, trop heureux d'éviter toute rencontre immédiate avec Frédéric-Charles, souscrivait volontiers à un parti qui l'éloignait momentanément des armées allemandes.

Le transport de l'armée de l'Est, composée des 18e et 20e corps auxquels allaient s'adjoindre le 15e, le 24e et la division Crémer, en tout plus de 100 000 hommes, commençait aussitôt pour les deux premiers corps. Mais la Compagnie de Lyon et celle d'Orléans, prises à l'improviste, ne parvenaient pas, en dépit des colères et des menaces du délégué, à suffire à ce transit prodigieux. Pénurie de wagons vides, incroyables entassemens de wagons pleins, que l'intendance conservait en magasins roulans, s'obstinait à ne pas décharger ; insuffisance du personnel d'équipe, qui depuis l'appel aux armes n'était souvent que de vieillards et d'enfans ; pluie d'ordres contradictoires sur les employés ahuris, cédant au plus galonné, chacun voulant être servi à la fois ; nulle direction d'ensemble réglant la formation des trains, les graphiques de marche ; et, par-dessus, la complète ignorance des états-majors et des troupes aux manœuvres de l'embarquement et du débarquement, un pêle-mêle de régimens, chevaux, canons, voitures envahissant les gares, à Bourges, à la Charité, à Nevers, à Saincaize. Décidée le 20, l'opération pouvait à peine commencer le 23, et cette tentative énorme, dont tout le succès dépendait du silence et de la rapidité, s'ébruitait, se traînait, en un tumulte stérile, un enchevêtrement inextricable.

Henri, à qui le froid donnait envie de pleurer, lâcha un juron ;

il s'efforçait de paraître crâne, jouait à l'endurance du brisquard. Mais, devant lui, le feu des grandes bûches de Charmont ronflait dans le poêle de la salle à manger. Sa faim sourde se repaissait d'une vision de table chargée de plats. Un coup de coude lui défonça les côtes.

— Passe-moi du tabac, mon fi !

Son voisin, un grand diable, sec comme trique, dont le nez d'oiseau de proie pendait entre des moustaches phémonénales, sur une bouche fendue, loucha terriblement, par plaisanterie :

— La fumée, vois-tu, ça creuse; mais une chique, ça nourrit.

Ce chevronné, vétéran d'Algérie, de Crimée et du Mexique, dont la vie n'avait été que de remplacemens, et s'était bronzée aux camps, avait pris en amitié ce blanc-bec, d'autant plus tendrement qu'il l'avait vu jeune, gauche, les poches garnies, et ce qui ne gâtait rien, neveu du colonel. Rombart, moniteur patient, avait inculqué à Henri les notions de l'art militaire : comment on paquette un sac, comment le parfait zouave roule sa ceinture et coiffe sa chéchia. Avec cela, et le port d'armes, on allait au bout du monde ! Rombart était fier des progrès de son élève, admirait en lui sa propre science. Il lui décocha une autre bourrade amicale, d'avertissement cette fois. « Hep ! v'là le colo ! Il a de la tournure, ton oncle ! »

Le colonel Du Breuil, mécontent de l'attente, passait en avant du front; suivi d'un adjudant-major, il allait relancer le chef de gare. Barbiche raide, profil austère, sa canne légendaire à la main, il hâtait son pas encore vif. Les voix tombèrent; on l'accompagnait du regard.

Henri, une fois de plus, se sentit déçu. Il eût voulu que son oncle, par un clin d'œil, lui marquât qu'il s'apercevait de sa présence, il ne se rendait pas compte qu'absorbé par tant de soucis le colonel avait d'autres préoccupations; il le supposait prévenu contre lui, ennuyé de son inexpérience, doutant de ses qualités. Là où M. Du Breuil, soucieux de la responsabilité que lui avait confiée son beau-frère, s'était borné à de la réserve, veillant en dessous à ce que l'enfant fût bien traité, Henri découvrait de la froideur, l'injure d'un traitement immérité. Cette distance qui souvent sépare, d'une incompréhension méfiante, les très jeunes des très vieux, il la mesurait tout à coup, maintenant que son oncle était devenu son chef. Il le rendait responsable de toutes les déceptions qui avaient fondu sur lui, froissé son enthou-

siasme. D'abord son dépaysement violent à s'incorporer, atome infime, à ce chaos de troupes de misère, à subir du jour au lendemain le froid, la fatigue des marches, le manque d'abri pire que la hideur des logemens; et puis cet habillement qu'on lui avait distribué faute de neuf, le costume d'un zouave mort à l'hôpital! Il avait fallu recoudre la ceinture du pantalon bouffant; la veste était trouée aux coudes, tachée de graisse; cela l'humiliait. Le plus dur était cette obéissance forcée, cette abdication perpétuelle de la volonté, insupportable à ses dix-huit ans avides d'indépendance et gonflés du contentement de soi. Il était parti pour la victoire, une libre vie d'aventures, et, depuis dix jours, il tirait la jambe, de halte en étape, par les villes en désarroi, qu'il traversait obscur, par cette plaine sinistre de Saincaize, aux bivouacs de neige fangeuse.

Un ordre retentit; une poussée. Cette fois on allait partir! Détendu comme par un ressort, Henri s'élança dans la cohue des camarades. Partir! L'espoir miroita. L'avenir s'ouvrait... Et, en wagon, on aurait chaud.

Ils arrivaient sur le quai, voyaient déjà se former leur train vide. Mais en même temps qu'eux des artilleurs avaient pénétré. Un jeune colonel, figure tourmentée, voix tranchante, criait que ces wagons étaient les siens, serviraient à ses hommes et à ses chevaux, sommait le chef de gare d'ajouter des trucks pour les canons et les caissons. Voilà assez longtemps qu'il attendait! Mince, bien pris dans son uniforme d'artilleur de la Garde impériale encore élégant sous l'usure, Jacques d'Avol parlait d'un ton sans réplique. Mais le colonel Du Breuil s'avançait, plus grand, avec sa belle figure respirant le calme et la volonté. Entre eux, le chef de gare se récusait, d'un geste découragé.

— Ce train m'appartient, mon colonel, dit M. Du Breuil.

Il avait reconnu le commandant de l'artillerie du 20e corps, avec lequel plusieurs fois depuis Tours il avait eu des rapports froids. Il sentait en d'Avol l'ennemi de son fils, et, sous sa politesse hautaine, une hostilité remontée jusqu'à lui. La présence de l'évadé de Metz blâmait l'absence du prisonnier de Mayence; elle insultait, de son reproche tacite, à ce qu'il avait de plus cher au monde, son amour paternel et son sentiment militaire. Mais la conduite de Pierre ne justifiait pas une telle sévérité; M. Du Breuil percevait vaguement autre chose, et, dans ce mé-

pris silencieux, un motif personnel de haine, quelque intime blessure cachée.

D'Avol l'avait reconnu, et de le voir lui fut aussi une irritation. Tout l'irritait : cette campagne qu'il avait ouverte d'un tel tressaut de cœur, avec le premier coup de canon de Beaune-la-Rolande et qui depuis n'avait été que boues, fuites et inaction ! Ne s'était-il échappé de Metz que pour retomber dans le même cloaque, la même succession de catastrophes ? Il répondit :

— Vous faites erreur, ce train est à moi.

Et comme le colonel Du Breuil protestait, arguant de sa priorité d'occupant, il répliqua sèchement :

— Permettez. Je commande.

Ses fonctions spéciales, ordinairement remplies par un général, lui donnaient le pas. M. Du Breuil, dont l'ancienneté d'âge et de services devait s'incliner devant cette jeune autorité, souffrait cruellement, dans son amour-propre et son sens de la justice. Il ne put se retenir de hausser les épaules, en répétant :

— C'est un passe-droit. J'étais là avant vous !

D'Avol, l'orgueil fouetté par les centaines de regards posés sur eux, satisfait d'humilier dans le père l'image du fils, ce lâche, ce félon qui lui avait volé l'amour d'Anine, étendit le bras, et, dans un rappel aux convenances, dit avec une morgue narquoise :

— La discipline, colonel !

Le mot souffletait M. Du Breuil, de son intention blessante, de son ironie qui visait Pierre. Le vieillard rougit, s'en voulut d'être vieux, amputé, et cédant à regret, dans un sacrifice à cette discipline qu'il respectait par-dessus tout, même injuste, il recula d'un pas, avec une dignité suprême, et, de la main gauche, salua. Les artilleurs embarquaient.

Il était nuit close quand Henri put enfin monter en wagon. Chaque zouave avait reçu pour plusieurs jours deux fromages de Hollande et trois pains. On s'était empilé au petit bonheur. Le train se mit en marche. Il stoppait à tout instant. Henri, ne pouvant étendre bras ni jambes, au bout d'une heure avait une courbature ; il était encastré entre Rombart et un clairon, qui, blême, vomissait de fatigue. L'air devenait irrespirable, et pourtant l'on gelait. D'opaques ténèbres, où voletaient des flocons blancs, pesaient sur le cheminement du train, si lent qu'il ne dépassait pas la vitesse d'un cheval au pas. Impossible de dormir.

Le lendemain, la journée s'écoula, interminable, avec des stationnemens sans fin dans la campagne livide. De brèves minutes où l'on roulait trompaient l'impatience, cette torture d'être immobiles en cage. Le froid pénétrait, glaçant la moelle des os. La neige s'amoncelait au joint des portes. Rien à manger que le pain et le fromage pétrifiés, rien à boire, aux arrêts, que des poignées de neige. La nuit revint, sans repos que des sommeils ankylosés, pleins de frissons. Puis ce fut le jour, le supplice avivé, avec cette terne clarté de mort, ces étendues de pays qui se ressemblaient sous leur suaire.

Henri passait de rêveries fébriles à des abattemens mornes. Est-ce que cela durerait toujours ? Le régiment s'en irait-il, éternellement, dans ces geôles affreuses, vers un intangible but ? Il n'avait plus la notion du temps. Il y avait des siècles que Rombart avait cessé de plaisanter, des siècles que le clairon, qui, un instant avait essayé de sonner les notes allègres, les *Schouf, schouf, l'Arbi !* des marches d'Afrique, s'était rencogné, sans le souffle.

Une nuit encore, puis un jour. Ils ne sentaient plus l'odeur épouvantable qui montait d'eux-mêmes, sous le plafond bas. Les pieds gonflés étaient devenus énormes. On avait la gorge brûlante, la faim s'enrageait sur le pain gelé, où les dents ne pouvaient mordre. A une halte, Henri se souvenait confusément d'un aumônier, — c'était la première fois qu'il le voyait, — qui l'avait secoué par le bras, lui avait donné de l'eau-de-vie de sa gourde. Il longeait les wagons, distribuait du tabac, un mot jovial. « C'est le père Trudaine ! avait dit Rombart, en renouvelant sa chique. Un brave type !... » A un autre moment, dans une gare, le colonel s'était informé de lui, l'avait appelé, encouragé affectueusement. Belle consolation ! Il n'en faisait pas moins froid, ce n'en était pas moins horrible, cette lenteur et ces wagons ! Et cela dura trois jours encore. Les infectes cages ne charriaient plus qu'un bétail malade ; Henri fut un matin réveillé par un choc : une tête roulait sur son épaule ; le clairon était mort. Les médecins-majors ne pouvaient suffire à tous les malheureux dont les membres gelaient, ou que ravageaient variole et pneumonie. Des chevaux crevèrent de faim. Un engourdissement funèbre s'était emparé d'Henri. Il ne pensait même plus à ses illusions si cruellement trahies, il n'avait pas cru qu'il devait employer son courage à cela ! Seraient-ce toutes ses victoires ? Il oubliait Char-

mont, sa vie heureuse, son avenir de rêves. Une paralysie du cerveau l'accablait. Il s'oubliait lui-même, n'était que chair qui souffre. Lorsqu'on arriva à Chalon, Rombart dut le descendre, tant il était raide. Le train avait, en six jours, parcouru cinquante lieues. On était plus éprouvé qu'après une défaite.

XV

Ce fut par un de ces jours lugubres de la fin de décembre que Charmont vit arriver les premières colonnes de l'invasion. Une rumeur d'approche les avait devancées. Le vieux Jean Réal se trouvait au village, dans la matinée. Un gamin tout essoufflé vint dire au maire, Pacaut, que les uhlans avaient couché à la ferme de Mocquart, étaient au bas de la côte. Une panique se répandit; portes et fenêtres se fermaient, au désespoir de Pacaut, qui craignait qu'on n'indisposât les vainqueurs; il tremblait pour sa responsabilité, suppliait Jean Réal de ne pas attirer de malheurs sur la commune, en se laissant aller à quelque violence. Il regrettait maintenant que tous les fusils n'eussent pas été détruits. — Au moins, sont-ils bien cachés chez vous? demanda-t-il à voix basse et peureuse... Écœuré de se sentir isolé, impuissant, dans ce village pusillanime qui allait au-devant de sa servitude, le vieillard s'éloignait à grands pas, d'un air de réflexion décidée. Le maire se rejeta sur l'instituteur, qui, avec ses cheveux roux, ses yeux aigus, son profil émacié, avait écouté rageusement le colloque. Lucache, par ses opinions radicales, ses idées de lutte à outrance, était devenu la bête noire de la Commission municipale. — C'est votre sale République qui est cause de tout, gémissait Pacaut! Sans elle, y a belle lurette que nous serions en paix! Mais maintenant vous allez marcher droit! Et d'abord, la liste des billets de logement est-elle en règle?... » Massart, le gros menuisier, qui, à la nouvelle, était accouru, son rabot à la main, renchérit. Il eût voulu qu'on préparât du vin à la mairie, même on aurait dû réunir d'avance une provision de fourrage... — « J'ai vu M. le curé, ajouta-t-il. Il est d'avis qu'on enferme l'Innocent. Les fous, on ne sait jamais, — ça peut être dangereux. » Pacaut approuva: la mesure était bonne. On allait tout de suite prévenir le garde-champêtre. Et, comme il apparaissait sur la petite place aux tilleuls, on l'avisa. Le vieux soldat d'Inkermann regarda Pacaut et Massart avec stupéfaction, eut de la peine à

réprimer un rire. — On y va, fit-il. Lucache, révolté, rentrait dans son école, en faisant claquer la porte. Derrière la vitre guettait le visage inquiet de sa femme, une pâle créature souffreteuse. Des têtes curieuses avançaient le cou, des enfans se précipitèrent, on entendait les sabots des chevaux, sur le pavé. Et drapés dans leurs manteaux, les uhlans au trot parurent, lance haute.

Tout l'après-midi, Jean Réal, sombre, guettant du vestibule s'il n'apercevait pas au bout de l'avenue les casques à pointe, attendit. A l'exception des armes du village et des souvenirs les plus précieux des chambres, rien n'avait été caché; toute chose était en place, selon l'habitude familière. Comme si elles eussent marqué des heures ordinaires, les aiguilles des cadrans continuaient leur ronde; de grands feux égayaient les cheminées; les habitantes poursuivaient leur vie égale en apparence, silencieuses, plus tristes seulement. Ah! sans elles!... S'il n'avait pas craint d'attirer les représailles cruelles sur les chères femmes, eu peur pour ses petites-filles!... Il sentait se réveiller l'âme du lieutenant d'autrefois, qui avait affronté kaiserlicks et cosaques. Il aurait retrouvé assez de vigueur pour distribuer ses remingtons aux vignerons, faire ensemble le coup de feu. Mais il n'y avait plus dans la propriété que des vieux comme lui. Et que faire, sans autres bonnes volontés que Lucache et Fayet? Pouvait-il remonter ce courant de lâcheté, transformer le village, et non seulement Charmont, mais tous les villages environnans, hélas! qui sait, tous les villages de France?... Comment résister, seul, quand le pays ne le voulait pas, contre cette marée montante de l'envahisseur?... Que faire, sinon se terrer, subir les bras croisés l'outrage des réquisitions, donner le moins possible, opposer aux demandes, aux exigences, la force d'inertie, protestation encore? Mais que ces pillards ne s'avisassent pas de vouloir tout prendre, de mettre à sac ce Charmont que depuis tant d'années il avait vu, sous sa main, s'agrandir et fleurir, avec ses jardins qu'il s'était plu à orner, avec ses étables chaudes, ses caves bondées de vin, ces murs dont il avait dressé les plans et drapé le lierre! Il embrassait d'une possession méticuleuse, dans un rappel soudain, ses vignes, ses prés, ses bois, dont il connaissait jusqu'au plus petit sentier, et la maison vaste, avec ses recoins et ses greniers, ses pièces dont chaque objet faisait partie de sa vie, était une date, un souvenir. L'idée que des mains étrangères toucheraient à cela, que les bottes boueuses allaient fouler cette terre

dont chaque repli lui tenait au cœur, lui était intolérable, enfiellait son attente. Et, bien qu'à chaque minute il crût les voir apparaître, le brusque surgissement des casques, tout là-bas, au fond de l'avenue, l'ébranla d'une commotion. Dans la tristesse du crépuscule, la masse noire grossissait. Il distingua le groupe des officiers à cheval, le sourd balancement du pas; toute l'ombre du soir entra en lui.

Il fallut pourtant s'avancer, entendre le chef de la troupe, un major à belle barbe blonde, qui parlait un français rude, mais correct, l'inviter à loger le détachement : cent hommes; il aurait à fournir un bœuf et trois moutons, du vin ; en plus, pour sept officiers, le repas et des chambres. Il fallut veiller à l'installation dans les communs des Saxons à tunique verte, dîner en hâte, pour faire place dans la salle à manger aux maîtres provisoires de Charmont. Toute la soirée, dans le salon où comme d'habitude on se tint, parlant plus bas, le cœur serré, — pour la première fois Jean Réal ne s'assit pas devant ses cartes, — on entendit, à travers les portes, les grosses voix et les rires passer, en un brouhaha de syllabes rauques, avec l'âcre fumée des grosses pipes dont l'odeur empestait. Muette dans un fauteuil, la vieille Marceline ne marquait sa colère que par un tapotement nerveux de ses doigts secs sur son étui à lunettes. Jean Réal marchait de long en large, absorbé dans un mutisme que Marcelle ni Rose n'osaient troubler. Elles étaient toutes désorientées par cette rupture des habitudes, ce poids des présences étrangères, qui humiliait l'aînée, agitait la petite de curiosité et de peur. Gabrielle et Marie se tenaient l'une contre l'autre, les mains dans les mains, sur un canapé bas, sans avoir le courage de parler. Par momens, malgré les volets clos, un bruit venait du dehors, les chants assourdis des Saxons. Elles pensèrent à cette autre soirée où, des communs, les voix joyeuses des vignerons s'étaient élevées, fêtant les noces, après le vin d'honneur. Elles revirent l'aurore sanglante, l'étrange mystère de la nuit en feu au-dessus de la Loire et des campagnes rouges secouées de tocsins. Le présage n'avait pas menti. Le fléau était venu. Avec une amertume indicible, elles songeaient aux absens, dont elles étaient sans nouvelles; voir là ces Allemands, au lieu d'eux, accroissait encore l'éloignement, en soulignait la douleur. Non qu'elles craignissent pour elles-mêmes, mais ce joug brutal de l'invasion rouvrait d'un déchirement brusque toutes leurs blessures ensemble. Gabrielle,

qui avait tout donné, saignait dans son mari et dans ses trois fils. Bien qu'elle tremblât autant pour tous, c'est vers le dernier parti, son Henri, le plus jeune, que montait son vœu le plus fervent; comme si elle avait pu l'entourer d'une protection occulte, elle retrouvait pour lui des élans de prière ardente. Marie, dont l'être entier se concentrait en Eugène, souffrait, par cette seule hantise, autant que M[me] Réal, crucifiée à quatre clous. Qu'était-il devenu dans cette affreuse retraite? Elle le plaignait éperdument, elle eût voulu se dévouer pour lui, prendre sa part de ses fatigues, panser ses pieds meurtris. Sa vie de jeune fille, la courte et éblouissante révélation de sa vie de femme, et cet avenir dont, sur la terrasse, accoudés aux balustres, elle dans sa robe de mariée, lui en uniforme, il avait évoqué la douceur, montré les joies intimes, tout était suspendu à cette chère existence, dans l'inconnu, le noir. Il n'était pas, ce soir, jusqu'au malaise particulier, ces maux de cœur qu'elle supportait bravement à l'espoir du petit être qui se formait en elle, qui ne lui fût presque odieux. Cet inconnu, ce noir où elle se heurtait, tremblante, à l'avenir incertain, empoisonnaient le délicieux émoi des premiers jours; elle s'attendrissait sur elle-même et sur le germe frêle; quel sort leur était réservé? Des mois la séparaient de cette naissance, du nid refait de ces joies intimes dont Eugène parlait d'une voix si douce, — un abîme au delà duquel elle ne parvenait pas à s'imaginer le bonheur futur. Un voile le lui dérobait. Alors la même appréhension, qui dans les bras d'Eugène naguère avait changé son sourire en larmes, l'étreignit. Elle lutta un instant, puis longuement, immobile, se mit à pleurer, si bas qu'on ne l'entendait pas.

Le château s'endormit tard; la nuit, sur le pays occupé, fut si calme que Jean Réal, à sa fenêtre, put croire que Charmont était encore libre. Les Saxons s'éloignaient au matin, avec ordre. Avant le départ, le major avait, avec ses officiers, voulu saluer le propriétaire. Il avait décliné son nom, remercié, en termes dignes, et ensuite, sur le silence de M. Réal, murmuré: — Grand malheur, monsieur, cette guerre! Puis, avisant au mur du fumoir un vieux sabre, il s'était informé. Réal, retrouvant la parole, jetait : — J'ai servi sous Napoléon. Le major répétait, avec considération: — Ah ! Napoléon!... et dans ce mot tinrent la marche du temps, les retours du destin.

On respira pendant deux jours. Au village, vint raconter

Fayet le garde champêtre, tout s'était bien passé ; on gémissait pourtant sur la réquisition, fourrages et bestiaux enlevés ; on ne tarissait pas sur ces appétits d'ogres, engouffrant pain, rillons, pommes de terre et viande. Du reste, ils n'avaient fait de mal qu'aux garde-manger. Pas mauvais diables, polis avec les femmes, aimant la famille ; plusieurs avaient pris des enfans sur leurs genoux. Devant Céline, un soldat, dans son baragouin, s'était mis à parler d'une fiancée, laissée là-bas.

Puis, à la boue du dégel ayant succédé des routes fermes, ce fut le martellement sonore des passages de cavalerie. De nouveau Charmont fut submergé. Un escadron de Poméraniens entra dans l'avenue dépouillée. Les grands chevaux étiques emplirent écuries et hangars. On dut vider les remises pour leur faire place. Les dragons, cheveux longs et barbes incultes, avaient un air de bêtes affamées et farouches. La cour, avec les harnachemens dressés en tas, les balles de foin éventrées, la fontaine où les bais crottés allaient boire, semblait le camp d'une horde. Les officiers, de hauts reîtres brutaux, tempêtèrent parce que le dîner ne venait pas assez vite. Repus, ils pénétrèrent dans le salon, trouvèrent mauvais que les dames brusquement se retirassent. Enfermées dans leur chambre, elles écoutaient douloureusement la gaîté insultante des éclats de voix et le piano retentir de polkas et de valses. Jean Réal ne put contenir sa colère, quand Germain, scandalisé et les mains tremblantes, vint annoncer qu'ils exigeaient du champagne. — Il n'y en a pas pour eux ! Et, attends, je me charge d'aller le leur dire !... Gabrielle le retenait à grand'peine, tandis que Marceline, pour arranger les choses, glissait à Germain, dans l'oreille, de servir quelques bouteilles du vin mousseux de l'an dernier, le premier tas à gauche, dans la cave. Le piano résonna de plus belle, sous les durs accords. Des pas avinés et des traînemens de sabre montaient enfin ; tout à coup, un bruit de chute énorme et de dégringolade. Marcelle et Rose, satisfaites, ne pouvaient réprimer leurs rires, pouffaient à se tenir les côtes. Le lendemain les Poméraniens déguerpissaient sans trompettes. On eut du mal à nettoyer la cour.

Au village, on déchantait. Les Poméraniens avaient eu le vin brutal. Massart, dont les amabilités leur avaient paru suspectes, gardait un œil tuméfié, d'un coup de poing. Cette fois on avait razzié sans scrupules, sondé les cachettes, défoncé les

tonneaux. M. Bompin se louait d'avoir fait enfermer l'Innocent. L'instituteur, pris à la gorge, s'était vu menacer de prison, pour une simple observation. Le maire demeurait blême, d'un interrogatoire au sujet des fusils : « — Vous en avez! » affirmait le commandant soupçonneux, et Pacaut geignait : « — Non! non! je les ai moi-même jetés dans la Loire!... » A peine Charmont évacué, il vint au château, s'enquit encore si ces armes damnées étaient bien introuvables. Ne valait-il pas mieux les détruire de nuit, sans attendre?

Le temps s'était mis au froid le plus dur. Cette belle campagne aux horizons paisibles, d'une douceur harmonieuse, étalait des steppes désolés où les villages, les bois, les noyers des routes, au ras de la neige sous le ciel bas, espaçaient leurs taches noires. L'air si mol brûlait, dans une sécheresse de bise coupante. On ne voyait de vivant que le vol de corbeaux par bandes, et, sinuant à travers l'étendue blanche, un fourmillement renouvelé de convois et de troupes. La terre semblait morte, gelée dans ses profondeurs. Les sources mêmes s'arrêtaient. La Loire pétrifiée n'était que glacier lisse, ou chaos de blocs. L'étonnante rigueur de l'hiver, jointe au cataclysme de la guerre, s'abattait comme un châtiment mystérieux, un second fléau.

Alors des nuées d'êtres qui avaient faim, soif, et ravageaient chaque fois le sol au passage, d'interminables colonnes d'infanterie, des masses de chevaux portant des cavaliers, traînant des canons, se succédèrent. Pas de jour où Charmont n'eût à loger pour sa part des centaines de bouches dévorantes. Il défila des fantassins pesans, dont les barbes descendaient sur les tuniques foncées. Écrasés de fatigue, la mine têtue, disciplinée, ils paraissaient traîner à leurs semelles la lourdeur de tant d'étapes, à travers la terre conquise, depuis leurs pays d'Allemagne. Il défila des dragons hessois et des chevau-légers de Bavière, des cuirassiers blancs et des hussards bleus. Ils portaient sur de larges épaules des visages où la morgue de la victoire haussait les mâchoires épaisses, sous la jugulaire des casques.

Le château, dans cette double malédiction de la guerre et de l'hiver, se faisait petit. On n'y parlait qu'à mots rapides, à voix basse ; on pliait le dos avec rage. On ne prenait que le temps de remettre les choses en ordre après chaque fournée, ces écuries et ces hangars où hommes et bêtes laissaient leur fumier, ces chambres familiales devenues chambres meublées, où chaque

hôte laissait son relent. Courts intervalles, irrités par les constatations de dégâts qui suivaient chaque départ, exaspérés par l'attente de l'arrivée prochaine. Jean Réal s'assombrissait de plus en plus. Il comprenait trop son impuissance, l'inutilité maintenant de toute révolte. Il avait eu raison, à cause de Marceline, de Gabrielle, de Marie, des petites, de renfoncer en lui son âpre désir de lutte ; il eût fait massacrer inutilement toutes ces faibles vies dont il avait la charge, et qui appartenaient à d'autres. Dans cette abdication du pays entier, qu'il était peu, comme sa résistance eût été folle, en face de ce raz de marée, de ce flot d'inondation qui nivelait tout ! Pourtant, malgré sa force de caractère, cette sagesse qui lui coûtait tant, il avait des bouffées de sang terribles ; il eût voulu alors saisir au mur un de ces fusils que, dans chaque chaumière, chaque Français eut dû décrocher, et redevenu jeune, tirer, tirer, tuer des Prussiens, dans une ivresse rouge, comme à Leipzig. Son Charmont ! D'autant plus il le chérissait, d'autant plus il exécrait l'invasion. La France serésumait pour lui en ce coin où cinquante ans de sa vie avaient semé, récolté. Levé tôt, couché tard, surveillant, dirigeant tout, il avait vu les prés s'ajouter aux champs, les arbres grandir. C'était son œuvre, son bien. Il lui fallait voir fouler cela aux pieds ! Lui, un vieil homme respecté, le premier viticulteur du pays, il n'était plus que serf taillable et corvéable, vaincu anonyme à qui n'importe quel soudard venait dire : — « Vous ! le propriétaire, vous tuerez trois bœufs, donnerez tant de paille, tant de vin ! » Et, à voir de jour en jour se vider les étables, les granges et les caves, son cher bien entamé, ses réserves fondre, un crève-cœur indicible le tenaillait. Il gardait aussi une rancune contre Pacaut et ses acolytes, qui, heureux de nuire à un riche, déchargeaient le village, pour accabler le château.

L'avant-veille de Noël, des Bavarois s'installèrent pour deux jours. Ils étaient si las que beaucoup, leur sac jeté, se couchèrent et s'endormirent. A bout de forces, en loques, plusieurs ayant remplacé leurs uniformes par des blouses de moblots ou des culottes de paysans, ils n'avaient pas cessé de marcher et de se battre depuis deux mois : Coulmiers, Loigny, Josnes, Vendôme... Visiblement, il n'eût pas fallu un grand effort pour achever de les rompre. Ils étaient rassasiés de la guerre. L'approche de Noël, d'habitude joyeusement fêté dans les maisons allemandes, et cette année sans autre cloche ni cierge que ceux des services

mortuaires, ravivait en eux le souvenir de la famille et le regret de la patrie. Une tristesse, à l'idée de leurs mères, de leurs femmes, de leurs enfans, de leurs fiancées, pénétrait ces hommes rudes, qui sous leur grossièreté conservaient, comme un frais myosotis, la religion du foyer. Cette nuit-là, les Réal furent réveillés par des cris épouvantables ; une lueur d'incendie venait de la cour. Marcelle et Rose, dressées en sursaut, pâles, croyaient à des meurtres ; on s'informa : c'étaient seulement deux porcs que les Bavarois venaient de saigner, flambaient au-dessus de sarmens. La journée se passa à préparer les grillades et le boudin, à aller scier dans le parc un sapin. Le commandant du bataillon, un homme à figure douce, avait demandé la permission. Il se faisait comprendre avec difficulté, tout heureux quand, aidé par Marcelle, qui traduisait tant bien que mal, il vit sa requête accueillie. Mais Jean Réal n'avait pas prévu qu'ils iraient justement couper le sapin de la grande pelouse, celui qu'il aimait entre tous, l'ayant planté le jour de la naissance de Rose. Quand l'officier l'apprit, il en exprima ses regrets de façon touchante ; lui aussi avait des enfans, trois filles, et de la main partie de bas, levée chaque fois plus haut, il indiquait leur taille. On n'eut pas à se plaindre de lui, ni de ses lieutenans. Mais leur humanité restait impuissante à empêcher, le soir, que leurs hommes, après avoir commencé la fête par le choral de Luther, chanté à voix graves, la finissent par des danses de caraïbes autour de l'arbre illuminé, en brisant et brûlant bancs, palissades et tables, avec un plaisir stupide.

Marceline et Gabrielle eurent beau réunir la famille dans un petit salon, lampes claires, à l'abri des volets clos et des rideaux tirés ; les clameurs rauques passaient au travers. Au coin du feu, le vieux Réal, la tête dans ses mains, s'enfonçait dans une rêverie farouche. Tous faisaient le même retour au passé si proche, à leur Noël de l'an dernier : la famille était au complet, ils avaient attendu dans le grand salon, abandonné maintenant, la messe de minuit. Avec des lanternes, à pas silencieux, dans la neige, on avait suivi l'avenue, gagné l'église. Marie se serrait au bras d'Eugène. Marcelle et Rose marchaient devant. Au retour, dans cette salle à manger où les intrus choquaient leurs verres, ils avaient réveillonné gaiement, avec l'oie grasse et le boudin blanc ; à la cuisine, Germain présidait, très digne, le repas des domestiques, où Céline était venue, fraîche comme une églantine, sa

jeannette d'or au cou. Jusqu'à l'Innocent, à qui l'on avait donné, comme tous les ans, son bol de vin chaud et ses crêpes...

Triste Noël pour tous, et dont chacun des absens partageait l'amertume à cette heure, sans autre lien que le vain élancement de leurs cœurs. Jean Réal ne sortit de sa pensée que pour remarquer : « Comment se fait-il que Maurice du moins ne soit pas venu ? Il n'a jamais manqué ! » Depuis le passage de la division Maurandy à Amboise, on n'avait plus de nouvelles de lui. Enfin minuit sonna. Les lents coups de l'heure s'égrenèrent, moururent. Avec une émotion pieuse, mais troublée d'incompréhension et de douleur, ils songeaient à ce minuit qui, par toutes les églises du monde, célébrait, dans la ferveur des hymnes et le branle des cloches, la naissance de l'Enfant-Dieu, de celui qui n'était que paix et lumière, et dont la voix évangélique, toute de tendresse et de pitié, enseignait aux hommes de s'aimer les uns les autres.

Les Bavarois partis, des Silésiens vinrent. Plus brutaux encore, ils répandirent la terreur dans le village : Charmont ruiné voyait avec désespoir disparaître ses bestiaux et ses meules. Les habitans, toujours sur pied, chassés de leurs lits, menaient l'existence la plus misérable, maudissaient cette servitude qu'ils avaient préférée. Bonnes grâces et platitudes ne servaient de rien ; il fallait donner, donner toujours ; ce qui n'empêchait pas que l'on pillât. La seule propriété qui fût ménagée était le chateau du comte de la Mûre, où le régisseur, par ordre, faisait largement les choses. La cavalerie trouvait son fourrage prêt, les fantassins, des marmites pleines ; aux officiers, une table bien servie. Sur l'avis du garde champêtre, Pacaut avait fait relâcher l'Innocent, gênant à garder, et qui se tenait d'ailleurs tranquille. Mais de l'enfermer sans raison l'avait rendu tout à fait fou ; il errait du matin au soir, dangereux sous son air absent, avec cette espèce de prudence sournoise qu'ont les pires aliénés. Le froid descendait encore. Les branches des arbres, alourdies de neige et gelées sec, cassaient comme verre. A travers les vitres couvertes d'un givre opaque, ne filtrait presque plus de jour. Et, dans le désert blanc, les étendues mortes, sinuait toujours le fourmillement serré des convois et des troupes. En parcs, devant l'église où frémissait encore le bronze des cloches pacifiques, les canons accroupis allongèrent leurs cous de métal, bêtes malfaisantes dont la bouche d'ombre béait, terrible. Puis ce furent

des Polonais et des Badois. Les uns montraient des médailles bénites ; ivres, ils étaient cruels. Les autres avaient des mufles de férocité placide. Tous croyaient avoir Dieu avec eux. Un grand nombre chantait en chœur des psaumes. Un matin, devant la grille de l'avenue, cinq cents hommes alignés, à ce commandement brusque : « La prière ! » mirent genou terre, et la main aux casques se recueillirent. Charmont vit ensuite passer les longs échelonnemens de voitures, les chariots bondés et les chariots vides, tout ce qu'une armée traîne avec elle d'innombrables services, les ambulances, les bagages, parfois des prisonniers dont le pantalon rouge faisait mal à voir, puis des figures louches de revendeurs juifs et, derrière, un piétinement de troupeaux, des moutons bêlans et maigres, que touchaient de leur gaules des vétérans de la landsturm. Dans la continuité du flot, cette immigration de croisade où semêlaient les races de l'Allemagne, il semblait que le Nord entier descendît.

Au château, ces derniers jours de l'année firent aux Réal l'effet de ne jamais vouloir finir. On ne s'indignait plus, en s'apercevant qu'un objet manquait encore. Singulière manie qui s'attaquait aussi bien aux bibelots de prix qu'aux plus vulgaires ustensiles ! Grand'mère Marceline, dont les pommettes roses avaient pâli et qui à présent était en proie à une perpétuelle petite fièvre, notait successivement la disparition d'un métronome, d'une boîte à ouvrage en bois des îles et d'une machine à coudre. Le parc se dévastait. Les carreaux de la serre furent brisés à coups de pierres, les pelouses défoncées par des roues. On ne savait plus quelle pièce habiter. La maison violée avait perdu toute intimité; par les couloirs souillés, par les portes sans cesse battantes, sa vieille âme était partie. Le soir de la Saint-Sylvestre, comme on se séparait, un toc-toc timide frappa à la porte du petit salon; c'était Germain, avec un groupe fidèle de serviteurs et de servantes qui venaient apporter leurs vœux, se joindre aux pensées de la famille. 1870 finissait dans la désolation et le sang. Il fallait, quand même, espérer en 1871. Et, malgré soi, chacun essayait de croire, saluait tristement l'an nouveau.

— Zing ! Boum ! dit Martial, mal réveillé, en se frottant les yeux. Nini souleva sa tête charmante sous les cheveux en désordre.

Un grondement confus au-dessus de l'atelier, humble terrier

perdu dans le vaste Paris, les tirait de leur sommeil. Le vol des obus, striant de tous côtés le ciel gris avec un fracas sourd et des sifflemens, s'abattait sur les forts de la rive gauche.

— Cette fois, fit-il, ils bombardent Paris. Et dur!

Nini se serra étroitement contre lui, appuya sans parler la joue sur sa poitrine. Elle se sentait bien là, protégée, heureuse à l'idée de partager le péril; Martial, avec son insouciance de Parisien artiste, s'étira, bien au lit, comme si en effet il n'y avait aucun danger.

— L'année commence bien, railla-t-il. Ça promet!

— Brr! dit Nini, en sortant le bras des couvertures, pas chaud! Ce n'est pas drôle de se lever!

Il lui ramenait le drap jusqu'au menton; rapprochés, ils se pelotonnèrent, prolongeant la grasse matinée, par crainte du froid, ennui des heures vides. Et, le cœur gros de révolte, mais sans souci du tonnerre des lourds obus qui bientôt allaient tomber non loin d'eux, au Panthéon, à l'Observatoire, peu à peu, ils se rendormirent.

Leur vie, depuis que le bombardement s'était abattu sur les forts de l'Est, n'avait été pendant ces huit jours qu'une prolongation des souffrances qui, après le Bourget, avaient étreint Paris : misère du froid, diminution des ressources, rage contre l'inexplicable inertie du gouvernement. Chaque jour davantage, la Ville-Lumière perdait de sa flamme et de sa chaleur, envahie par le froid, l'ombre. Martial et Nini gelaient dans l'atelier obscur, près du poêle éteint; le charbon et le bois étaient presque introuvables. Le soir, les rues s'enténébraient, désertes, avec des coins de coupe-gorge. Les profondes avenues s'ouvraient dans l'opacité du noir, troué çà et là d'un tremblotement lointain de réverbère. Les quais semblaient ceux d'une cité morte, abandonnée depuis longtemps, avec leurs façades sinistres, au-dessus du fleuve immobile que des péniches bossuaient, dans une croûte de glace et de neige. La diffuse clarté rousse qui, la nuit, flottait sur la plaine d'édifices, emplissant le ciel, et qui faisait dire de loin aux voyageurs : « Voilà Paris! » et éveillait en eux une émotion devant le rayonnement du gigantesque foyer, s'était éteinte. On s'endormait; on se réveillait au bruit de cette canonnade incessante qui partait de Montfermeil, de Noisy-le-Grand, du Raincy. Quand on apprit que le plateau d'Avron venait d'être évacué, l'exaspération ne connut plus de bornes. Ainsi, depuis un mois on occupait cette

position importante qui, soutenue par le puissant fort de Rosny, entrait comme un coin dans les lignes ennemies, et l'on n'y avait fait que des travaux sommaires, destinés à parer à l'assaut. Personne n'avait semblé prévoir un bombardement, on avait laissé avec une incurie totale les Prussiens dresser en face leurs batteries. Puis, les obus balayant le plateau, artillerie et mobiles recevaient l'ordre de la retraite. Un *tolle* général s'éleva. Tout le monde, dans l'abandon de ce mont Avron qu'on avait en novembre couvert de batteries pour appuyer la marche de Ducrot sur la Marne, la sortie de Paris au-devant de l'armée de la Loire, voyait la ruine définitive de tout projet d'attaque, une preuve nouvelle de l'incapacité de Trochu.

Si bien qu'ils fussent au lit, ce matin-là, malgré le tapage qui mêlait à leur somnolence des rêves troubles d'ouragan, ils durent se lever, éprouvèrent la nausée de recommencer, les nerfs vibrans, ces journées vides où elle s'ingéniait à conserver le logis propre, à varier leur pitance, si rebutante qu'ils n'eussent pas, avant le siège, songé à l'offrir même à un chien, — où lui se rongeait à attendre l'appel des tambours qui à chaque instant rassemblait des compagnies de marche de la Garde nationale, aussitôt congédiées, dans de perpétuels contre-ordres, un ajournement indéfini de toute opération. Vers deux heures, le fracas des obus s'était rapproché. Leurs explosions assourdissaient, plus fréquentes. Ils entendirent un pas précipité, leur porte secouée. Thérould apparut, blême de saisissement et de révolte. — J'en ai vu éclater un dans le Luxembourg! jeta-t-il, en s'écroulant dans le fauteuil Louis XIII.

L'indignation le suffoquait.

— Faut croire que la montre de Bismarck vient de sonner le moment *psychologique!*

Nini haussa les épaules, et dans un rire nerveux :

— Ah bien! s'ils espèrent que Paris va leur tomber comme ça dans la bouche! le morceau est trop gros. Passera pas!

Une énergie raidissait son frêle corps. Dans cette ironie gamine passait l'âme de milliers de Parisiennes, des humbles créatures de sacrifice et de dévouement, cramponnées à la résistance quand même. La même rage soulevait les deux hommes, devant la froide cruauté de cette minute prédite qui jusque-là leur avait paru invraisemblable, tant elle était monstrueuse.

— Quand on pense, cria Thérould, debout d'une frénésie su-

bite, et brandissant le poing du côté du Louvre, que c'est ce gouvernement de faux républicains qui nous vaut ça! Ces donneurs d'eau bénite qui nous ont laissés moisir inutiles! Ce Trochu qui n'a su rien faire!

Dans la cour, un bruit de pioche mordant la pierre retentissait. Martial et Thérould, s'enveloppant de leur manteau, Nini emmitouflée d'un châle, sortirent. Un froid soleil étincelait sur la neige, pâlissait l'azur brumeux. Ils virent Louchard qui dépavait la cour. Il maniait l'outil, comme s'il n'avait fait que cela aux tranchées.

— Songez donc, monsieur Martial, si un obus tombait là-dessus! Au moins, avec une bonne couche de sable...

D'autres explosions se succédaient. Du Jardin des Plantes au Panthéon, de l'Observatoire à la rue de Sèvres, les projectiles pleuvaient sur tout le quartier du Luxembourg et de Saint-Sulpice. Les vitres tremblaient; la secousse ininterrompue des détonations se précipitait, comme les coups de piston d'une machine à vapeur. Sans aucun avertissement préalable que des menaces, le bombardement s'abattait sur les hôpitaux, les écoles, les musées et les églises. Les ténèbres ne ralentirent pas le fracas meurtrier. L'ambulance du Luxembourg était évacuée la nuit, à la panique des blessés. Des gens inoffensifs étaient tués dans leur lit. Les sinistres oiseaux de fonte sifflaient au-dessus des toits, avec un déchirement aigu, suivi d'éclats de foudre, d'un écroulement de débris. Une stupeur morne enveloppait la ville entière, les quartiers intacts comme les autres. Avec le soleil, le dégel était venu. Ce fut dans une fange glissante que, le dimanche au petit jour, Mélie et Tinet, n'y tenant plus, déménagèrent, emportant les outils du relieur et un paquet de nippes. Ils partageraient le taudis d'un camarade, au Temple, où l'on était en sûreté. L'après-midi, un camion, attelé de deux chevaux bien pansés, stationna devant la maison. On vit Blacourt affairé présider à l'enlèvement de ses meubles les meilleurs. Le soir, chargeant eux-mêmes une petite voiture à bras, les Delourmel s'éloignèrent, allant loger plus loin, chez des parens. Ils avaient empilé en deux malles leurs effets; et, leur appartement bien fermé, lui en redingote et képi, tirant aux brancards, elle en robe de soie du dimanche poussant à la roue, sans retourner la tête ils partirent. Quant au fermier, il se trouvait bien là, dans les meubles de Du Noyer; hors de sa terre perdue et

des profits qu'il tirait de ses derniers restes, tout lui était égal; il était abêti par cette succession de fatalités et l'unique pensée du lucre.

Quand Nini fut couchée, et que sous le tendre regard de Martial le sommeil l'eut prise, il s'esquiva sur la pointe des pieds, grimpa à tâtons les quatre étages. Il avait besoin de réconfort, le trouverait dans le paisible courage des Thévenat. Dès la porte, le sourire d'accueil le remontait. Mme Thévenat lui prenait la main pour le guider dans l'appartement sans lumière. Il entendit, en traversant la salle à manger, le battement d'ailes éperdu des canaris en cage.

— Les pauvres petits, dit-elle, sont fous depuis trois jours. Ils n'y comprennent rien. Dans le cabinet de travail, sous la lampe à demi baissée pour ménager l'huile, à travers une fumée de tabac, il aperçut Jacquenne et Thévenat, qui, méditatifs, causaient, à longs silences. Jacquenne, que sa vie errante et le perpétuel qui-vive avaient encore aigri, leva son front fuyant et sa figure creuse hérissée de poils gris. Il serra distraitement la main de Martial, en homme dont la pensée est ailleurs. Il avait signé l'avant-veille, avec 140 délégués des arrondissemens de Paris, une affiche rouge placardée sur les murs, et qui invitait le peuple à renverser un gouvernement d'incapables, réclamait le réquisitionnement général, le rationnement gratuit, l'attaque en masse. Il prévoyait des poursuites nouvelles.

— Et par quoi, ricana-t-il, nous répond-on ? Une belle phrase encore : « Courage ! Confiance ! Patriotisme ! Le gouverneur de Paris ne capitulera pas ! »

Thévenat, qui maintenant reconnaissait la justesse de tous les griefs de Jacquenne et partageait son désespoir, mais sans aller jusqu'au bout des conséquences, à l'application des théories communistes, soupira. Il savait que, dans le dernier conseil du gouvernement, on avait estimé n'avoir plus de pain que pour vingt-trois jours. Jacquenne, avec une moue hargneuse, reprit : — Si encore on avait écouté les maires, quand ils ont demandé qu'on associât la municipalité à la défense. Mais non ! ces messieurs du sabre resteront les maîtres !

Il faisait allusion au conseil de guerre adjoint à Trochu, et composé de généraux divers, presque tous convaincus de l'inutilité d'un effort quelconque. Les trois hommes s'étaient tus, la pièce s'estompait dans la fumée bleue, quand un sifflement

étrange se fit entendre, et presque aussitôt tout tremblait, l'abat-jour de la lampe, le Persée sur la cheminée, les vitres, dans un effroyable tonnerre. Muets, le cœur en suspens, ils tournaient leurs regards vers la fenêtre obscure, cet abîme du ciel et de la nuit où l'énorme grêle tourbillonnait. Par delà l'océan des toits, ils évoquaient les coteaux liés par une ceinture de fer, le cercle invisible que la province en marche n'avait pu atteindre, que désormais elle ne pourrait plus rompre, tout l'horizon charmant, aux bois noirs saccagés, d'où les batteries de Krupp crachaient leurs obus géans, foudroyaient Paris.

— Quand on pense, fit Jacquenne avec un éclat de rire amer, que ce Trochu, — et cela, j'en suis sûr, — doutant de tout parce qu'il doute de lui, sans foi dans son armée, dans ce Paris qui fait pourtant chaque jour ses preuves, n'a trouvé, contre ces Attilas, d'autre ressource que d'implorer sainte Geneviève, patronne de Paris !

Thévenat eut un geste étonné.

— Oui, dit Jacquenne. Il a envoyé à l'Imprimerie nationale une proclamation si saugrenue que le gouvernement, par peur du ridicule, l'a supprimée. Il invoquait la protection de la sainte, la remerciait de son intervention manifeste : elle seule avait pu inspirer aux Allemands cette pensée du bombardement qui les déshonorait.

— C'est un homme d'autres temps ! dit Thévenat.

Et, à l'idée de ce Breton mystique, général de la République, qui, à l'époque des canons à longue portée, au moment même où Bismarck enseignait que la force prime le droit, ne trouvait, dans son patriotisme sincère de citoyen, dans son expérience de soldat malheureux, que des armes pareilles, ils eurent un soulèvement de rage.

— Pourquoi, reprit Thévenat, ce chrétien ne pense-t-il pas d'abord au beau précepte : « Aide-toi, le ciel t'aidera? »

Le lendemain, décidément, la Garde nationale chômait, — Martial fit son tour de quartier. Un balcon descellé pendait à la maison d'en face. Quelques incendies, çà et là, dressaient leurs colonnes de fumée noirâtre. Les obus à pétrole en allumèrent douze. Depuis la première bombe, il y avait eu 94 victimes, 86 maisons frappées. Mais, déjà remise de son alerte, la population circulait comme de coutume. Les déménagemens, nombreux les premiers jours, devenaient rares. Les rues dangereuses,

d'abord désertes, se remplissaient de curieux et de promeneurs. Sitôt qu'un obus avait éclaté, les gamins couraient, donnant la chasse aux éclats. Les fragmens de fonte faisaient prime ; chauds, sentant la poudre et le goudron, ils se payaient plus cher. Le dimanche, dans les quartiers bombardés, l'affluence des badauds incorrigibles, dont ici la puérilité se haussait à l'héroïsme, avait été considérable. On s'étonnait presque du peu de traces que dans l'immense ville laissait l'énorme grêle. Grâce au dégel, un pigeon arriva. La nouvelle d'une victoire de Faidherbe à Bapaume donnait un peu d'espoir. L'admirable conduite des marins dans les forts, écrasés par le tir ennemi, et répondant comme à la manœuvre, enthousiasmait. Aux grilles des boucheries, où les queues patientes s'éternisaient, les seules qui soutinssent vraiment le siège, dont tout le poids retombait sur leurs épaules maigres, les femmes par milliers, avec un entêtement sublime, une énergie sombre, luttaient de toute leur souffrance silencieuse. Jamais on ne s'était cramponné davantage à l'espoir tenace, à l'irréductible volonté de ne pas se rendre. Paris écoutait le charivari, suivait du regard les trajectoires de mort, et, dédaigneux, songeait : « C'est bien la peine ! »

XVI

Journal de Gustave Réal.

Le carnet, dont la couverture s'élime, est devenu une chose triste et sale, couleur de ses pensées. A travers taches d'encre, hiéroglyphes au crayon, notations et souvenirs, une lettre de Charmont, reçue la veille, pique sa page griffonnée par Marcelle et dit le château envahi, les santés sauves. Il y a aussi, d'Eugène, un mot qui a voyagé; le revers porte les timbres du Mans, de Rennes, de Saint-Malo et du Havre... Eugène est tout près du Mans, où il se remet de ses fatigues. L'armée de Chanzy se reforme... Mais où sont Charles, Louis, Henri?...

Arras, 1er janvier.

Des coureurs ennemis sont venus jusqu'aux portes; une reconnaissance les a dispersés. Aujourd'hui l'armée se rassemble en avant de la ville; un nouveau mouvement se prépare. Mon am-

bulance suit. Adieu, mes blessés de l'ouvroir. On marche au secours de Péronne bombardée. Extrême importance de Péronne, clef de la ligne de la Somme. Combat aujourd'hui à Achiet-le-Grand. Pas d'autres malades que des mobilisés de la division Robin. Les ai renvoyés. Ils n'avaient rien.

3 janvier.

On se bat du côté de Bapaume.

4 janvier, au matin.

Ambulance pleine. Quelques Allemands. Dû charcuter toute la nuit. Grande victoire. Avons enlevé villages occupés par l'ennemi, sommes arrivés jusqu'au faubourg de Bapaume. Campé sur place. L'ennemi évacue Bapaume. Élan de nos troupes régulières et solidité de l'artillerie. Mais la division Robin s'est couverte de honte. Forcé de défendre l'entrée de l'ambulance contre quantité de lâches qui n'avaient d'autre mal que la peur! Nuit très froide, congélations en masse.

10 heures.

Les villages, inlogeables, sont pleins de morts et de blessés. Faidherbe, l'armée ayant beaucoup souffert, donne l'ordre de reprendre les cantonnemens autour de Boileux, devant Arras. On dit que le bombardement de Péronne a été suspendu.

7 janvier.

On se ravitaille. Évacué mon monde sur les hôpitaux et ambulances fixes d'Arras. Frappé du caractère sérieux et de la foi simple des blessés allemands. Quelle différence avec l'état d'âme de nos soldats, qui ne croient à rien. Nécessité d'une croyance, quelle qu'elle soit. Ce peuple est aussi plus instruit que le nôtre; presque tous savent lire, écrire, ont un carnet de route où ils griffonnent leurs impressions. En ai feuilleté plusieurs, qui expriment la conviction qu'ils font une guerre juste, que Dieu les soutient. Race forte, moins affinée, plus réfléchie. Curieux mélange d'idéologie, et d'animalité. Soigné un gros cuirassier qui, furieux de la diète nécessaire, répétait tout le temps, en roulant les yeux : « Viante! Viante ! » Il m'excédait tellement que j'ai eu envie de lui dire : « Tiens, mange et crève ! »

10 janvier.

On se ravitaille. Plus de nouvelles de Péronne, où le bombardement a repris. L'armée reposée se reporte en avant. Aperçu pour la seconde fois le général en chef ; j'ai confiance dans cet homme grand, au corps sec, au teint jaune. Les yeux luisent sous le verre bombé des lunettes. Les gestes sont rares, empreints d'une volonté calme. On le sent pénétré des trois vertus qu'il recommande : l'amour de la discipline, l'austérité des mœurs et le mépris de la mort.

11 janvier.

La division Derroja est entrée dans Bapaume. On apprend que Péronne a capitulé. Froide barbarie des Allemands qui ont écrasé d'obus la ville, visant exclusivement les églises et les hôpitaux. Toutes les maisons étaient atteintes à la fois. Mœurs de guerre nouvelles qui remontent à la sauvagerie primitive. Ils terrorisent les habitans qui supplient alors la garnison de se rendre. Le commandant de Péronne a dû céder à la pression de la ville. C'est pour aller plus vite en besogne, disent-ils, pour épargner aux villes les souffrances d'un siège en règle, et ils frappent un coup terrible au début. N'ont-ils pas eu le front de déclarer au commandant de place qu'ils le rendaient « responsable de tous les malheurs que le bombardement entraînerait pour la population civile ! »

Péronne tombée, voilà l'ennemi établi sur toute la ligne de la Somme, consolidé à Rouen.

Quand il se réveilla, le 1er janvier, dans l'auberge des environs de Chalon-sur-Saône, où depuis deux jours il vivait, ayant avec Rombart quitté sa compagnie, Henri Réal s'étira sur son matelas, détendant ses poings fermés, bâillant à se décrocher les mâchoires. Il sourit à ses forces retrouvées, à la vie de nouveau belle. Le régiment, cantonné dans un des faubourgs, attendait qu'on le remît en route ; et cette halte de trois jours, dans une ville hospitalière, n'était pas de trop pour faire oublier l'affreux voyage depuis Decize. Mécontent de voir que son oncle ne semblait pas s'occuper de lui, — supposition gratuite, car le colonel Du Breuil avait de ses nouvelles par ses chefs, — Henri savourait d'autant plus sa fugue, mettait une espèce de protestation ran-

cunière, d'amour-propre vexé à se tenir à l'écart. Sans rien solliciter, il s'étudiait à vivre en vieux troupier, à l'imitation de Rombart, ne paraissant qu'aux appels, le reste du temps passé à boire et à manger. Il se laissait aller, loin des officiers, à l'indépendance frondeuse dont il n'avait autour de lui que trop d'exemples, et qui s'accordait à son penchant réfractaire à la discipline. Reposé par trois nuits de sommeil, restauré par les fricassées que Rombart disputait à la faim turbulente des soldats de toute sorte campés dans l'auberge, il jouissait de cette existence sans pensées, éprouvait bien parfois un peu de honte à faire ainsi la guerre. Mais quoi? C'était une de ses nécessités! Plus tard, quand viendrait le tour des coups de fusil, des drapeaux qu'on enlève, on verrait ça! il saurait agir. En attendant, avec ce don de métamorphose qui adapte si vite les jeunes gens à des situations imprévues, il avait tout oublié de sa vie passée, jetait en chansons et en rires sa vie présente, l'espoir de demain. Il n'était pas jusqu'à la grossièreté franche de pareilles heures qui ne lui parût agréable, digne d'un soldat, d'un homme. Charmont, la petite Céline, rêve dissipé, plaisirs d'enfant. Il ne songeait guère à ses frères, ni que Louis, pourtant aussi de cette armée de l'Est, destinée à de grandes choses, pût être là, dans une ville voisine, peut-être dans celle-ci. Et en effet, la veille, perdu comme Henri dans cette confusion immense, et sans qu'aucun des deux s'en doutât, sans que nul pressentiment les eût avertis, Louis avait traversé Chalon, venant de Chagny, allant rejoindre à Dôle le quartier général.

— Ohé! les agneaux, on décampe!

L'auberge se vidait instantanément. Henri et Rombart se retrouvèrent à leur place, dans le rang. Et en route pour la gare! On les rembarquait. Encore! Et pour où? Allait-on recommencer, dans les cages roulantes, l'interminable supplice du premier voyage? Quand on sut qu'on allait à Dôle, courte distance, les visages rembrunis s'éclairèrent. Mais bientôt, sur la voie sommaire de cette ligne inachevée, inaugurée pour la circonstance, et où les appareils manquaient, ce furent les mêmes lenteurs et le même encombrement. Pendant quarante-huit heures, l'immobilité percluse dans le wagon tassé, le froid qui glace et ankylose, les marches par à-coups, suivies de longs, d'inexplicables arrêts dans des coins de campagnes désertes, aux abords des gares en construction. Henri, borné à des sensations immédiates, n'en

voyait, n'en comprenait pas plus que ces bœufs à l'œil terne, empilés dans un convoi parallèle, et dont les mufles cornus se montraient aux claires-voies, relevés en des beuglemens plaintifs.

Avec un fatal retard, qui viciait l'opération dans le principe, une partie du 18e et du 20e corps, suivant ce tronçon de ligne de Dôle ou le détour ferré de Mâcon, Bourg, Lons-le-Saulnier, l'autre peinant sur les chemins de montagne couverts de verglas, l'armée se traînait vers Besançon. Le poids des misères déjà subies durant cette campagne de trois mois, ses combats et ses retraites, alourdissait les troupes, qu'une main ferme n'avait pas ressaisies et que contribuait à maintenir flottantes leur improvisation même : généraux souvent inexpérimentés, états-majors ignorans, cadres insuffisans, secours administratifs presque nuls, — le tout, c'est-à-dire rien, pour animer des masses sans instruction ni entraînement militaires, capables pourtant d'endurance physique et d'efforts, magnifiques germes perdus.

Il manquait encore, ralliant par petits paquets, presque tout le 15e corps et le 24e corps. Tels, dénués de tout par impossibilité de se ravitailler, faute de convois, — car, le 18e et le 20e corps ayant perdu dans le transport presque tous leurs équipages, et le 24e n'en ayant pas, le pays traversé ne pouvait suffire aux immenses besoins de charrettes et de voitures, et des épaisseurs de neige et de glace rendaient tous chemins impraticables, — tels, sous le suaire meurtrier de cet hiver sibérien, s'avançaient à tâtons, vers leur destin obscur, ces 140000 hommes, seule force intacte, suprême espoir de la France.

Pour faire face à ces difficultés presque insurmontables, guider à la victoire cette apparence d'armée, il eût fallu dans le commandement une autorité, une ardeur, une décision, une ténacité géniales. Bourbaki, chef heureux, n'avait que l'éclat pâlissant d'un ancien prestige, la plus héroïque intrépidité, un dévouement sincère, mais abattu. A ses cinquante-six ans manquait le ressort de tout, la foi. Avec les gloires de l'Empire, son étoile avait disparu ; il survivait, meurtri, à cet écroulement. Il était de ce temps où, les généraux n'ayant qu'à lever le sabre, les soldats gagnaient les batailles. Aujourd'hui, les vainqueurs de Crimée et d'Italie, la Garde impériale emplissaient les casemates allemandes. Il avait 140000 hommes et pas de soldats. Dépaysé parmi ce monde nouveau, faisant quand même à la patrie un sacrifice entier, il la servait religieusement, non avec l'enthou-

siasme de l'officiant, mais avec une résignation de victime. Ceux qui avaient jadis vu, dans la fumée de l'Alma, le geste entraînant, l'altier visage, avec ses yeux de feu et son front dressé, ne reconnaissaient plus ce masque morne, empreint de tristesse et de désenchantement. Accablé sous la grandeur d'un rôle auquel rien ne l'avait préparé, Bourbaki le trouvait d'autant plus lourd qu'il sentait peser sur lui la mainmise de Freycinet. Ne se rendant pas compte que ses hésitations la nécessitaient, son amour-propre militaire souffrait de ces perpétuelles ingérences, sa loyauté, d'être suspect. L'aventure de d'Aurelle, les tiraillemens de mutuelle méfiance, se reproduisaient. Le commissaire du délégué, l'actif de Serres, était adjoint à l'état-major, autant pour contrôler que pour donner des ordres directs au besoin ; il avait en poche le décret de révocation du général, avec la date en blanc, comme s'il n'eût pas été préférable de remplacer tout de suite, par un plus jeune, le chef vieilli qu'on écrasait de sa responsabilité, tout en restreignant son initiative, déjà si molle. Aux regrettables inconvéniens de ce dualisme dans la direction, s'ajoutait encore la désorganisation intérieure, due à l'annulation du chef d'état-major, le général Borel, tenu entièrement à l'écart malgré sa compétence, remplacé par l'aide de camp du général et son ami personnel, le colonel Leperche. Ce qui constitue le premier rouage d'une armée, la machine motrice, fonctionnait de la façon la plus incomplète et la plus irrégulière. L'idée même qui, de Bordeaux, poussait vers l'Est généraux et soldats demeurait vague, en dépit de l'objectif immédiat, Belfort. Où aller après? Vers l'Alsace, vers Langres ou vers Épinal? On ne savait pas bien. Le déblocus au passage de la vaillante petite cité, investie depuis deux mois, valait-il seulement qu'on abandonnât celui de Paris? Chanzy, au lieu de ce mouvement trop large, lancé dans le vide, demandait instamment une marche concentrique des trois armées, Nord, Est, Loire, sur la capitale. Mais, se figurant aussi parfait stratège qu'il était excellent organisateur, Freycinet conservait son optimisme, et déclarait s'en tenir à son plan, « bien conçu et bien coordonné! »

La résistance de Belfort, par sa prolongation insolite qui contrastait avec la chute rapide des autres forteresses, Strasbourg excepté, enthousiasmait et inquiétait la France. On craignait qu'elle ne succombât bientôt. On ignorait quel homme était le colonel Denfert-Rochereau. Connaissant admirablement la place,

où il servait comme chef du génie et dont, nommé gouverneur, il avait complété lui-même les travaux, il opposait à l'investissement du général de Treskow la plus inflexible défense.

Henri, quand il descendit du train, respira. Plus de chemin de fer, maintenant! La ligne s'arrêtait là. On en avait fini avec le supplice des wagons, cet étau glacé où l'on agonisait. Sous la pâleur du ciel, tous les visages lui parurent blêmes, contractés de souffrance; les huit jours du double trajet y laissaient un stigmate. Comme la route allait être bonne! Qu'il serait doux de se dégourdir les jambes, de marcher en soldat, et, le soir, de trouver aux villages le repas et le gîte. Tant bien que mal, dans la gare pleine d'un vacarme, parmi l'encombrement fou des trains amassés sur des longueurs de kilomètres, le régiment débarquait. Dans la neige foulée, autour des garages, étaient épars des pains à l'abandon, et çà et là des tronçons de sucre, des quartiers de lard, des petits tas de grains de café vert. Distribution ou pillage? Mais le bataillon se reformait. Henri vit passer son oncle. Droit dans son macfarlane, visage tendu de volonté, le colonel dominait sa préoccupation anxieuse, — se battre dans ces conditions! — et l'élancement aigu que lui causait son rhumatisme à l'épaule droite, — son mauvais bras! Seul, dans la face impassible, aux yeux graves, le tremblement de la barbiche blanche disait la lutte intérieure.

Lorsqu'on se mit en marche, il y eut un moment douloureux: le sac écrasant le dos, la lourdeur des pieds gonflés se meurtrissant au sol durci, l'étreinte de la courbature à secouer. Beaucoup se traînaient clopin-clopant. Puis le rythme mordant des clairons, jetant l'entrain de la marche au soleil d'Afrique, redressait pour quelques minutes les échines. Henri rejetait l'idée de son premier voisin de wagon, la vision de cette tête cireuse dont jamais plus les lèvres ne frémiraient à l'embouchure de cuivre. Sa fatigue s'envolait, avec le poids de tant d'impressions mauvaises. Allégé, il humait l'air glacial qui lui vivifiait les poumons; sa poitrine s'enflait, dans une plénitude de force et d'espoir. Il regardait avec une supériorité martiale ses camarades de rang, le pittoresque horizon dont chaque village, dans l'éloignement des plans montagneux, chaque masse d'arbres, noire sur la neige, lui apparaissaient comme enveloppés de gloire, théâtre possible d'un triomphe. Était-ce là, ou là, qu'il se distinguerait, forcerait l'estime du vieux Du Breuil et l'admiration du bataillon? Qui sait la

destinée qui vous attend, quel éclatant fait d'armes peut vous rendre illustre? L'enthousiasme de la jeunesse, des réminiscences d'écolier firent passer en lui une bouffée d'héroïsme, le souhait absurde, mais généreux, d'un de ces exploits qui immortalisent un nom dans l'histoire : le drapeau conquis, le général ennemi tué... Il serra la crosse de son chassepot, ses doigts tremblaient sur l'acier froid. Ah! comme il tirerait de bon cœur le premier coup!... sur ce gros là-bas, qui a des torsades dorées! A toi, mon gaillard! Au front! Pan! par terre... Et les convulsions de sa victime ne l'émouvaient pas plus que celles d'un lapin qu'il eût tiré, dans les taillis de Charmont, lui donnaient même une satisfaction cruelle... Ou bien, après une charge à la baïonnette, il vient de prendre un canon... il est blessé au bras... son sang coule... Bourbaki passe, le félicite, et, détachant la croix d'un de ses aides de camp, devant le régiment le décore...

On marchait depuis deux heures. Henri, sous le sac, commençait à souffrir. Mais, encore vibrant de ses imaginations, il s'efforçait de régler son pas sur celui de Rombart. Le long de la route, sinuant dans la profonde vallée encaissée du Doubs, le régiment s'allongeait à présent, couleuvre énorme, aux anneaux déjà disjoints. Les bataillons s'espaçaient, et dans chacun d'eux l'échelonnement des compagnies et des sections déroulait sa lente ondulation.

— Ça tire? interrogea paternellement Rombart.

A vivre si près l'un de l'autre, toutes ressources communes, toutes privations partagées, le vieux zouave avait achevé de se prendre pour son « bleu » d'une affection sincère. Le petit était si gentil, si généreux! Rombart ressentait une secrète admiration pour ce fils de famille, distingué, pas fier, et qui « en avait, une instruction! » De se reconnaître une prépondérance pratique, à laquelle Henri lui-même rendait hommage, avivait encore son penchant. C'était une amitié faite de protection bougonne et de dévouement tendre, qui touchait chez ce dur à cuire, que sa vie d'aventures et de dangers, sans fleur de tendresse jusque-là, avait blindé d'une sereine philosophie.

Henri, d'une moue dégagée, siffla : — Peuh! et en même temps il se louait de son endurance stoïque, car les bretelles du sac sciaient l'épaule, le cuir des souliers lui écorchait la cheville. Mais paraître découragé, quand Rombart tenait ferme, lui semblait indigne de sa haute valeur. Le plus pénible était peut-

être la faim qui lui criait aux entrailles; ils n'avaient mangé depuis Chalon que du pain et du sucre, et pris, ce matin, devant la gare, que le café pilé sommairement, de la neige fondue en guise d'eau. On marchait en échangeant des paroles, lamentations sur la longueur de la route et les arrêts inexplicables, souhaits rageurs de l'étape. Grâce aux exhortations des officiers, à l'énergie du colonel allant au trot de son petit cheval arabe, de la tête à la queue de la colonne, le régiment, si éprouvé qu'il fût, ne présentait pas encore, malgré son égrènement, un aspect trop misérable. Mais, avec la tombée du soir qui faisait les jours si brefs et les nuits si longues, une halte venait geler sur place le peu de chaleur et d'élan qui restassent. Henri, qui avait quitté son sac, chancela, quand il fallut le recharger. Ses pieds enflés, écorchés dans le cuir raide, lui faisaient endurer une torture. Il eut beau faire, il boita. Les rangs suivans le talonnèrent. Il mettait son amour-propre, s'entêtait à ne pas ralentir. Ce fut Rombart qui, le voyant pâle, suant à grosses gouttes malgré le froid, le poussa de côté, pour marcher plus doucement. Henri, à ce moment, subit une contrariété cuisante; son oncle passait au trot, regagnant la tête. Il eût voulu éviter le regard du colonel. Mais M. Du Breuil l'avait aperçu et, sans s'arrêter, lui criait : — Hardi là !... Humilié, Henri avait alors une brusque envie de pleurer, et de tout lâcher, sac, fusil, de s'asseoir, de se coucher là. La nuit était venue. Rombart et lui, mêlés au dernier bataillon, mirent une heure à gagner l'étape, à rejoindre l'escouade.

Ils la trouvèrent établie au bord du Doubs, dont le champ de glace formait bivouac avec la route et les abords d'un village dont on ne savait pas le nom et où l'on ne pouvait entrer. Un autre régiment y cantonnait. On eut toutes les peines à allumer le bois. Arrivés à six heures, on ne put manger la soupe avant dix, une soupe à l'oignon, faute de viande. Henri finissait, lorsque l'adjudant se montra, appelant : — Réal ! — Présent ! dit Rombart en poussant le jeune homme. — Le colonel vous demande ! Henri, boitant bas, arrivait à un feu devant lequel, assis sur un pliant, M. Du Breuil causait avec des officiers ; il se leva, vint au-devant de son neveu, le prit sous le bras : — Hé bien, mon petit, ça ne va guère ? Et comme Henri, redressant la taille, protestait, le vieillard lui dit doucement :

— Va, va, je sais ce que c'est ! Tu es un bon garçon, un vrai

zouave ! Mais je ne veux pas que tu t'éreintes pour rien ; à quoi ça te servirait-il de te blesser davantage ? Tu ne t'es pas engagé, n'est-ce pas, pour entrer à l'hôpital ? Dorénavant je t'attache à moi. Tu ne suivras pas demain le régiment... Tu voyageras avec le convoi, tu pourras te reposer dans une voiture de cantine... Et comment s'appelle le zouave qui était avec toi ?... Rombart. Bien. Il t'accompagnera. J'ai un ordonnance malade, il le remplacera aux bagages. Vous ne vous quitterez pas. — Il avait débité cela d'un trait sans se laisser interrompre ; il lut la pensée d'Henri, à la fois reconnaissante et déçue, reprit :

— Ça ne t'empêchera pas de te battre. Repose-toi en attendant... Oui, oui, tu te battras comme les autres, je te le promets... Et, lui serrant la main, il ajouta : — Je n'ai pas de nouvelles de Charmont. C'est qu'ils vont bien. Puis, brusquement il se tourna : — Au revoir !

Le lendemain, après une nuit douloureuse sous le gourbi de branches et de toile dû à l'industrie de Rombart, Henri voyait avec un crève-cœur s'éloigner ses camarades. Le petit convoi des voitures de bagages et de cantines, parti quelques minutes après le dernier bataillon, s'acheminait difficilement. Il eut vite fait de laisser s'accroître sa distance. Les chevaux enfonçaient dans la neige, qui floconnait par essaims drus. Un épais tapis blanc se superposait à l'ancien.

— Ça nous prépare de jolis draps, dit Rombart qui marchait à côté du fourgon, sur le siège duquel Henri, sombre, regardait tourbillonner le vol d'ouate. Transi sous la couverture de cheval que lui avait prêtée le cantinier, il ne décolérait pas contre son sort. Sa gratitude s'était évanouie ; il ne voyait plus dans la sollicitude de son oncle qu'une marque de dédain, de pitié blessante. Que pensait-on de lui, à l'escouade ? On allait le supposer un fricoteur, un « embusqué, » qualifier durement sa conduite. Il s'étonnait de l'indifférence de Rombart, prenant les choses comme elles venaient.

Depuis longtemps le régiment avait disparu. La neige tombait toujours, fouettée aux visages par une bise coupante. Elle s'épaississait aux ornières, couvrait la trace des pas. D'autres convois étaient devant ; d'interminables arrêts immobilisaient tout. A un carrefour, ils se trompèrent, prirent un chemin divergent. Une cohue d'hommes et de charrettes s'y enlizaient. La journée passa, la nuit vint. Renonçant à rejoindre ce soir-là, ils dételèrent dans

un bois de sapins. On put manger, se chauffer, dormir à l'abri des voitures.

Quand ils se réveillèrent, la neige avait cessé de tomber. Tout était blanc. Henri brûlait de se remettre en route, de rattraper les camarades. Son pied lui faisait moins mal ; il l'avait, sur le conseil de Rombart, bien lavé dans la neige, frotté d'une chandelle achetée dans un village ; il lui semblait qu'il pourrait remarcher maintenant, mais vainement on essaya d'activer les chevaux, la route se déroula, les hameaux, les bourgs se succédèrent sans qu'ils revissent les braies rouges et les chechias du 3e zouaves. Ils piétinaient, confondus, parmi d'autres convois régimentaires, ou parmi les files de charrettes chargées de vivres, que traversaient à chaque instant de longues irruptions de caissons d'artillerie ; ou bien c'étaient des flots compacts de mobiles en désordre qui leur lançaient au passage des regards envieux. Encore une fois la nuit vint, et la soupe d'eau chaude, le sommeil de plomb.

Ce fut le troisième jour qu'Henri cessa d'espérer, comprit qu'ils avaient perdu le régiment. Dès lors il maudit sa blessure cicatrisée vite, le poste ridicule qu'on le contraignait d'occuper ; il passait son temps à accuser son oncle, à bouder Rombart, dont la bonne humeur, qui avait pourtant du mérite, lui paraissait déplacée. S'était-il engagé pour faire un tringlot, poussant aux roues, inutile dans un bas entourage de convoyeurs et d'ordonnances, au milieu des louches figures hébétées de traînards? Deux jours, deux nuits s'écoulèrent encore, dans le froid, la neige gelée, le vent âpre. Les chevaux, maigres à faire peur, avançaient peu, s'abattaient ; les fers sans crampons glissaient sur le verglas. Henri se faisait malgré lui à cette vie abrutissante, ne se doutait même plus depuis combien de jours il traînait ainsi par les routes, lorsque, dans la claire après-midi de janvier, très loin, par delà l'horizon barré de hauteurs et de bois, une rumeur imperceptible passa dans la bise. Rombart dressa l'oreille. Instinctivement le cœur d'Henri bondit. Le léger grondement se fit distinct.

— Le canon ! dit Rombart.

« Ah ! pensa Henri, mon oncle m'a trompé. »

Et il éclata en sanglots.

A quinze kilomètres de là, près de Villersexel où depuis huit heures du matin le canon se faisait entendre, Louis Réal, maussade, dépêchait en hâte, au château de Bournel où était installé le poste télégraphique du grand quartier général, un déjeuner som-

maire avec Sangbœuf, vis-à-vis de Guyonet furieux. Aux premiers coups de fusil, Sangbœuf et Louis, que ne retenait pas leur tour de service, l'avaient planté là, pour courir à une éminence voisine de Bournel et d'où l'on découvrait dans l'éloignement le champ de bataille, avec Villersexel en amphithéâtre sur un coteau dominé par le château de Grammont. Esquivés en fraude, sitôt Bourbaki parti avec son état-major, ils avaient pu apercevoir, se détachant sur la neige, les mouvemens de troupes; ils étaient revenus en courant, craignant qu'on eût remarqué leur absence. Mais le château était presque vide, le télégraphe muet. Sangbœuf, en maugréant : « A lui la faction! » prit la place de Guyonet, qui, armé de sa lunette, trotta à côté de Louis, retournant en hâte à l'observatoire. Le canon, qui s'était tu, venait de reprendre. — Enfin! dit Louis, avec une joie qui éclaira son visage calme.

Il pressa le pas, expliquant à Guyonet les péripéties du matin : les avant-gardes prussiennes, en marche sur Villersexel où avaient pénétré la veille l'extrême pointe des nôtres, avaient, accueillies par une fusillade, aussitôt déployé deux batteries, et, soutenues par d'immédiats renforts, enlevé le bourg. Louis ne comprenait pas l'abandon où on avait laissé cette poignée d'hommes. Que faisaient les troupes? Pourquoi n'avaient-elles pas occupé dès le matin les emplacemens désignés? Pourquoi le 18e corps, conformément aux ordres, n'était-il pas venu s'établir à Villersexel? En lui-même il répondait: c'est le retard fatal des colonnes, avec des masses éreintées, mourant de faim, de froid; c'est la difficulté des approvisionnemens; c'est l'indécision du général en chef, noyé dans le détail, messervi par l'inexpérience et l'incurie des états-majors. Dire que le 15e corps, pendant que les autres allaient se battre, débarquait à peine à Clerval, une station sans quais, sans garages, où l'avait poussé on ne savait quel ordre, tant il y avait peu d'unité et de prévoyance dans les commandemens. Venu par route, il eût été là depuis longtemps!

L'intendant en chef ne savait même pas qu'il aurait à nourrir le 24e corps, apprenait fortuitement l'arrivée du 15e. Des milliers de soldats restaient sans rien toucher, ou, tout d'un coup, un tas trop gros, qui se perdait, jeté dans la neige. Louis, comme ses frères, vivait la minute présente, tout à lui-même et à ce qui se passait autour de lui, au fonctionnement du petit appareil à travers lequel couraient, mystérieusement, les lignes griffonnées, et qui étaient des paroles vivantes, les voix lointaines de Frey-

cinet, de Gambetta, de De Serres et de Bourbaki. Il ne sortait pas de ce labeur humble, mais essentiel, où il voyait palpiter, avec la pensée de ces maîtres de tant d'existences humaines, l'âme même de la guerre. Il lui semblait être comme lié à la fragile existence de ces fils mobiles qu'il fallait, au péril des uhlans, jeter d'un poste à l'autre, sur des poteaux volans, dérouler dans la neige, accrocher aux haies, suspendre aux branches, et qui, reliés aux réseaux fixes, épargnés encore par l'invasion, vibraient sans cesse d'idées en marche. A peine si, de temps à autre, malgré son esprit de famille, son caractère posé et réfléchi, il trouvait une seconde pour songer aux siens, à Charmont, où il croyait toujours Henri, à Eugène, que par une dépêche de Chanzy, transcrite l'avant-veille, il supposait avec la deuxième armée contenue au Mans par Frédéric-Charles, réduite, contre le désir de Bourbaki souhaitant à son tour une diversion, à retenir seulement le Prince Rouge. Rien ne l'intéressait que ce qui s'agitait autour de lui, cette colossale mise en mouvement de l'armée vers Belfort. Il se demandait avec insistance ce que faisaient en retour Werder et son XIVe corps, cet ennemi qu'on avait d'abord voulu aller affronter à Vesoul, et qu'aujourd'hui, après avoir obliqué vers l'Est pour se rapprocher de Belfort, on retrouvait devant soi?

Oublieux du froid, les pieds dans la neige, Louis et son compagnon surplombaient l'horizon où un pâle soleil illuminait les villages, les sombres taches des bois épars dans la vallée, Villersexel et son coteau, et, par delà le cours gelé de l'Ognon, Moimay, Marat, d'où montaient, dans un roulement de tonnerre, des fumées blanches de canonnades. Plus loin encore, grâce à la lunette de Guyonet, ils distinguaient le cheminement des colonnes badoises, de la lourde landwehr. Tout convergeait sur les trois points de Marat, de Moimay et de Villersexel, vers lesquels se portaient enfin, débouchant par toutes les routes, sur le vaste front des hauteurs, les premiers régimens du 18e et du 20e corps, tandis qu'à l'extrême droite presque invisible, le 24e corps commençait à poindre. Devant cette mêlée confuse, engagée, semblait-il, au hasard, Louis, malgré les dissertations de Guyonet toujours stratège et qui expliquait la bataille à sa manière, ne voyait que masses mouvantes dans la fumée, un assourdissant tumulte déchiré d'éclairs. Mais, à la fureur et à la ténacité de l'attaque et de la défense, il éprouvait une incertitude pleine d'espoir, le sentiment réconfortant que ces troupes qu'il avait vues se

traîner, rongées de misères, et qui arrivaient sans ordre au combat, retrouvaient, dans la fournaise, le sang chaleureux de la race, l'élan qu'avaient illustré tant de victoires. Une espèce de jour pourpre, fait de la flamme des incendies et du crachement des canons, avait remplacé le soleil sur la neige, animait le crépuscule de son reflet tragique. Des heures s'étaient écoulées sans que Louis en eût conscience.

Il n'avait plus de regards que pour un groupe de batteries. Il les voyait évoluer dans le champ de sa lunette. Un colonel, qu'il devinait jeune, à sa taille fine, à ses mouvemens décidés, galopait à côté d'elles. Il ressentait à le suivre une émotion exaltée, une sympathie, comme s'il l'eût connu. C'était d'Avol. Louis admirait l'allure folle des attelages, le tressautement des canons sur la pente, caissons derrière, chaque batterie alignée comme à la parade, les conducteurs tenant en main la bride des sous-verges, servans sur les coffres, brigadiers et sous-officiers à leur rang. Au geste impérieux du jeune chef, en une seconde, servans à terre, canons dételés, les batteries ouvraient le feu, tiraient sans discontinuer, tandis qu'en seconde ligne, chevaux et conducteurs attendaient, impassibles. Mais un opaque brouillard peu à peu s'élevait, enveloppait tout de son voile dense, coloré d'écarlate. Louis, le cœur battant, put apercevoir pourtant tout le centre de la ligne française s'ébranler, fonçant sur Villersexel, puis, ne distinguant plus rien, rentra bien vite au château. Le calme qui y régnait était de bon augure. Toujours, dans la direction de Marat et de Moimay, le bruit faisait rage. Louis, à la fenêtre, scrutait la nuit. Il essayait en vain de démêler, là-bas, dans cette lueur qui par instans flottait, dans ce tapage qui ne finissait pas, des indices précis; sans savoir pourquoi, l'espoir grandissait en lui. C'était l'heure où, bien que les Allemands gardassent Moimay et eussent repris Marat, la bataille se dénouait sur l'abrupt coteau de Villersexel. L'épée haute, transfiguré, ayant retrouvé le rayonnant visage des soirs glorieux d'Algérie et de Crimée, Bourbaki se retournait vers les fantassins du 20e corps, criait : « A moi l'infanterie! Est-ce que l'infanterie française ne sait plus charger? » Et, les électrisant de son exemple, le général en chef, redevenu soldat, enlevait cinq bataillons de la division Ségard, les lançait à l'assaut. En même temps une partie de la division Penhoat, du 18e, se précipitait, par une brèche, dans le parc de Grammont et dans la grande rue. A la tête de quelques zouaves,

Du Breuil, canne au poing, avait marché. Une lutte épique ravagea le château, ensanglantant chambres, escaliers, corridors. Les Allemands se cramponnaient au rez-de-chaussée, les Français aux caves et aux étages supérieurs. Enfin le château leur restait, mais en flammes. Dans le bourg, on se massacrait pied à pied, à travers l'escalade des rues. Pour s'emparer des maisons, il fallait masser des fagots, et mettre le feu. Une âcre odeur de chair brûlée prenait à la gorge; jusqu'à dix heures, l'incendie crépita, dans l'écroulement des murs et le fracas des charpentes. Le brouillard s'étant dissipé, on s'égorgeait au clair. La fusillade continuait, meurtrière, atroce; des zigzags d'étincelles voletaient au flanc des nuages rouges. Et sur ce carnage tomba la paix du clair de lune, scintillèrent, au zénith glacé, les étoiles.

Maintenant, à Bournel, les mains tremblantes, Louis transmettait le télégramme modeste qu'à une heure du matin, Bourbaki, descendu de cheval dans la cour du château, venait de rédiger. Puis c'étaient des dépêches de victoire, signées par de Serres et Clément Laurier : « Le général couche au centre du champ de bataille. Villersexel, clef de la position, a été enlevé aux cris de : Vive la France! Vive la République! »

Non loin de là, trois jours après, tandis que l'armée s'ébranlait seulement pour attaquer à Arcey les avant-postes de Werder, qui, profitant du répit malheureux imposé à Bourbaki par les difficultés du ravitaillement, s'était glissé devant Belfort, — un convoi d'une trentaine d'hommes et de quelques voitures avançait, à bout de forces.

— Voit-on le village? demanda de l'intérieur d'un fourgon une voix jeune, bien lasse.

— Nous y sommes, foi de Rombart!

Et, grimpant sur le marchepied, le vétéran appuya son dire d'une grimace, pour faire rire Henri :

— Dans une heure!

— Je descends, fit le jeune homme.

L'immobilité lui était aussi odieuse que la marche. Il se rejetait de l'une dans l'autre, avec un désespoir taciturne. Cette vie de piétinemens et d'arrêts, ce cauchemar de bête de somme avaient abattu sa fierté juvénile. Il était tombé de l'enthousiasme et de l'espoir au plus morne abattement; il haïssait son oncle. Était-ce un métier que de relever sous le fouet à toute mi-

nute les chevaux couronnés jusqu'à l'os, butant sur le verglas, aussitôt debout retombant?... Une poussière de neige, soulevée par le vent, leur coupa le souffle. Enfin le village apparut. Avant d'y entrer, sur la gauche de la route, ils aperçurent une chose informe. Ils s'approchèrent. C'était un cadavre badois, défiguré, pieds nus. D'autres, à cent mètres, s'entassaient. Puis ce furent des maisons incendiées, des ruelles pleines de décombres, murs penchans, plafonds éventrés. Au-dessus, fumant encore, les carcasses d'une église et d'un château noircis.

— Bougre! fit simplement Rombart. Et, hélant une ombre peureuse qui se cachait derrière un volet : — Comment s'appelle cet endroit? Une vieille femme pencha sa tête branlante, et jaune, ridée, l'air d'avoir cent ans, prononça, après un silence :

— Villersexel.

Le spectacle était si horrible, si inattendu pour Henri, qu'il se souvint avec moins de regrets de son gros chagrin, quand impuissant, inutile, il avait entendu la canon de cette tuerie. Chacun se taisait. Rombart lui-même était impressionné. Et pourtant, malgré sa répulsion, Henri conservait aussi tenace le désir de reprendre sa place dans le rang, de s'évader de cette tourbe de charretiers où il croupissait, sans rien voir, sans rien savoir, d'étrenner son chassepot, de se battre, en homme, parmi cette armée qui devant lui, grand corps aveugle, allait tâtonnante à son destin, tandis que, lui barrant le passage, Werder et ses troupes la séparaient de Belfort, et que de flanc la menace d'une armée inattendue, formée en hâte par de Moltke et guidée par Manteuffel, épaississait son orage noir.

Paul et Victor Margueritte.

(*La cinquième partie au prochain numéro.*)

COLONIES SOCIALES ET COLLÈGES OUVRIERS

EN ANGLETERRE

I

Lorsqu'on quitte la grande artère de Whitechapel pour s'engager dans Commercial Street, on rencontre, à deux cents pas, l'église Saint-Jude qui s'élève sur la droite, tellement serrée par les bâtimens qui l'encadrent que l'étranger, pressé ou distrait, pourra passer devant elle sans la voir. Le quartier semble ignorer sa présence; les enfans jouent et se bousculent jusque sur ses marches. Le soir, la marée montante de la misère et du vice bat ses vieilles murailles. Sur la fameuse carte que M. Booth a dressée de ces quartiers déshérités, et où les différens degrés de l'ignorance, du dénûment, du désordre, de la barbarie sont indiqués par des nuances de plus en plus foncées, la région qui entoure Saint-Jude est d'un noir opaque, impitoyable, effrayant, que rien n'éclaire ni n'atténue.

L'église est curieuse; elle a des attractions pour l'archéologue, mais les souvenirs que je veux évoquer sont des souvenirs d'hier, pour servir de préface aux œuvres d'aujourd'hui et aux espérances de demain. Donc, il y a vingt ans, Saint-Jude avait pour pasteur un de ces hommes de foi et de progrès comme il s'en rencontre un grand nombre dans l'église anglicane, dans toutes les églises, le révérend Barnett. Il comprenait que son devoir n'était pas seulement de prêcher des dogmes, mais de répandre des vérités utiles autour de lui, de civiliser cette sauvagerie au milieu de laquelle il avait été jeté. Il obéissait à cet instinct qui pousse ses compatriotes à lutter contre le mal, à mettre en ordre le désordre,

à faire, suivant l'expression de Carlyle, un fragment de cosmos avec un coin du chaos. Ne cherchez pas ailleurs la supériorité de l'Anglo-Saxon dont on nous rebat les oreilles : si elle est quelque part, elle est dans ce besoin impérieux et dans ce don inné de l'organisation, de l'action sociale.

Mais il est des tâches tellement colossales qu'elles décourageraient le plus intrépide. Il y a un quart de siècle, le Londres occidental, qui est la ville de la richesse, du plaisir, de la vie intellectuelle, ignorait absolument le Londres oriental, qui est la ville de l'ignorance, de la misère et du crime. De temps en temps un absurde mélodrame prétendait donner un aperçu de ces mœurs horribles. Des bandes de curieux, bien armées et bien escortées, allaient, la nuit, visiter les bouges de l'East End, les maisons de débauche, les fumeries d'opium, les bals de matelots, les dortoirs populaires, les théâtres à un sou où l'on demandait l'aumône dans les couloirs, les bureaux de police bondés de cadavres vivans qui cuvaient leur gin ou leur whisky. J'ai fait partie d'une de ces expéditions, où notre *cicerone* ne savait pas un mot de ce qu'il nous montrait, et, depuis, j'ai eu à désapprendre tout ce qu'on m'avait alors appris de l'East End.

Imaginez une ville où il n'y a pas un gentleman, où la classe dirigeante fait absolument défaut, un peuple sans tête, où nul n'a une minute ni une pensée à donner à la chose publique, car, là, le travailleur est une bête de somme, et le loisir c'est la paresse, laquelle ne précède que d'une heure la prostitution ou le vol. L'aristocratie se compose de marchands de fer, de marchands d'huile et d'épiciers. Joignez-y les agens rétribués des administrations locales, quelques douteux légistes, les praticiens en boutique qui donnent des consultations pour six pence et qui vendent les drogues avec l'ordonnance, les usuriers qui commencent leur fortune en raclant un sou sur un jupon mis en gage et qui finissent par acheter des files de maisons, des rues entières. Joignez-y encore l'aristocratie invisible des grands voleurs, ce *high mob* avec lequel nous ont familiarisé les *Tales of mean streets* et *A Child of the Iago*, les œuvres si curieuses et si bien documentées d'Arthur Morrison (1). Au-dessous, s'étagent les classes et les sous-classes du monde ouvrier, qui se méprisent et se jalousent, depuis le mécanicien ou le calfat qui occupe une mai-

(1) Voyez dans la *Revue* du 15 février 1997 l'article que M. T. de Wyzewa a consacré à ces deux volumes.

son de quatre pièces, avec une porte close et une fenêtre garnie de géraniums, — les deux grands signes de respectabilité, — jusqu'au *docker* irrégulier, dont la famille s'entasse dans une ou deux chambres, et qui ne connaît que par intervalles le luxe de la pipe quotidienne et du roastbeef dominical, rôti chez le boulanger du coin. Les rues où ils vivent sont à peu près décentes. Derrière celles-là, se cachent d'autres rues, sordides, lamentables, désolées. Sur un écriteau, appendu à beaucoup de fenêtres, on lit ces mots : *mangling done here*. Le *mangling*, opération grossière et primitive qui remplace le repassage du linge pour les classes populaires, appartient exclusivement aux femmes, et cet écriteau signifie que la famille ne possède point de travailleur mâle, de *breadwinner*, ou que ce travailleur est alité, ou enfin que l'homme est un fainéant qui vit du labeur de sa femme, de sa maîtresse ou de sa mère. Nous entrons dans la région des gains précaires, aléatoires et suspects. « Seigneur, donnez-nous notre pain quotidien ! » Souvent ce pain n'est pas donné. L'homme, sorti le matin pour chercher un *job*, rentre le soir sans l'avoir trouvé. Plus d'un fera comme le héros d'un de ces terribles Contes de *Mean Streets;* il jette sa femme dans la rue : « J'ai faim. Va et gagne-moi mon souper ! » Cela est affreux et, pourtant, ce n'est encore que la porte de l'Enfer. Qui décrira l'horreur des *Slums*, où l'humanité abdique ses derniers soucis de confort, de propreté, de décence, où ne se fait jamais le silence, où le mendiant dort sur ses guenilles pour n'être point volé? où l'homme qui couche dans ces dortoirs peut se croire le droit de mépriser le malheureux qui rôde, la nuit, comme un chien sans maître, à la recherche d'un dessous de porte ou d'une marche d'escalier pour s'y blottir, fourbu, anéanti, enfiévré de jeûne et de fatigue?

Tel est l'East End et, surtout, tel il était il y a vingt ans. A l'époque où le recteur de Saint-Jude se mit à l'œuvre, le Londres oriental dépassait en barbarie l'âge des cavernes ou l'Afrique cannibale de notre temps. Tout clergyman envoyé dans ces parages devenait un missionnaire et son état d'âme changeait. Il passait du spirituel au temporel et de la doctrine à l'action; il oubliait provisoirement l'autre monde et ses joies pour ne voir que les misères de celui-ci. Mais il était ramené très vite par l'observation, par la nécessité, à cette idée fondamentale qu'on ne peut faire de bien aux corps qu'en s'adressant d'abord aux intelligences. Aux yeux d'un spectateur superficiel, toute cette

matière humaine qui grouillait dans l'East End était organisée. Le Londres de l'Est possédait les mêmes institutions que le Londres de l'Ouest. Chaque paroisse avait son conseil de fabrique (*vestry*), son conseil d'hygiène (*board of health*), ses écoles, ses magistrats, sa police, ses inspecteurs sanitaires, ses maisons de refuge, de travail et de correction, tout l'appareil administratif auquel nos pères ont honnêtement et fermement cru, aussi longtemps qu'ils ont vécu. Cela servait à conserver les dehors de la civilisation; mais, en réalité, le mal était aussi grand que si les moyens de répression ou de prévention, préparés à grands frais par la société, ne l'avaient même pas effleuré. Tous les jours ce mal grandissait. La vieille machine à faire le bien, fabriquée sous Élisabeth, retouchée par les philosophes benthamistes et par les hommes d'État de l'école de Manchester, ne marchait plus, et plus on la réparait, moins elle rendait de services, quoique l'optimisme officiel continuât à s'en proclamer pleinement satisfait. Tout d'abord, est-ce qu'on peut faire le bien avec une machine? Évidemment non. Pour être justes envers le passé, il faut ajouter que cette machine, comme beaucoup d'autres institutions humaines, a été d'abord un organisme vivant, né des circonstances ambiantes et répondant aux besoins de l'époque, doué de mouvement, de souplesse et de sensibilité. Peu à peu le temps a fait son œuvre, substituant la routine à l'action individuelle, réfléchie ou spontanée, mettant un rouage à la place d'un principe ou d'un sentiment. Et, comme il n'y a que l'homme qui puisse agir sur l'homme, la machine à faire le bien battait le vide avec une régularité et une précision dignes d'un meilleur emploi comme avec une inefficacité absolue. La charité vint à la rescousse, greffant ses erreurs passionnées sur les pédans sophismes de l'administration, jetant l'argent au hasard. Cependant Carlyle et Ruskin avaient passé par là et quelques hommes avaient compris leur enseignement. Le premier avait réhabilité l'individualisme, montré ce que peuvent le caractère et l'exemple; le second avait fait voir, dans ses livres admirables et fantasques, que, lorsque les hommes du peuple pourront comprendre, sentir, aimer tout ce que nous comprenons, ce que nous sentons, ce que nous aimons, ils seront nos égaux à tous les points de vue, même au point de vue matériel, et alors la révolution sociale sera évitée, — car elle sera faite.

Ces idées commençaient à se répandre parmi la jeunesse des

Universités, avec cet ardent désir d'une application immédiate qui, chez l'Anglais de nos jours, suit toute conception mentale. Par une réaction inévitable après l'égoïsme utilitaire de la génération précédente, apparaissait, dans ces jeunes hommes, une étrange soif de dévouement. C'est parmi eux que M. Barnett, — il faut retenir ce nom qui aura, certainement, une place dans l'histoire sociale du XIX[e] siècle, — chercha des collaborateurs. A ses auxiliaires ecclésiastiques, il adjoignit des *lay curates*, des vicaires laïques. Pourquoi des laïques ne se seraient-ils pas associés à la propagande morale, puisque les ecclésiastiques s'occupaient du progrès matériel? Ces choses ne sont pas aussi distinctes, ces domaines ne sont pas aussi séparés que certains voudraient nous le faire croire.

Parmi ces volontaires de l'apostolat auxquels le recteur de Saint-Jude fit appel, la figure la plus noble, la plus pure, la plus caractéristique est celle d'Arnold Toynbee. Je ne puis que l'esquisser en quelques traits : d'autres viendront après moi, j'espère, qui lui donneront tout son relief, toute sa couleur, toute sa bienfaisante fascination afin que sa pensée fasse encore du bien longtemps après que son cœur généreux a cessé de battre. Arnold Toynbee était le fils de Joseph Toynbee, un médecin, qui, vers le milieu de ce siècle, s'était fait une réputation spéciale pour les maladies de l'oreille. Ses premières années se passèrent dans une belle et paisible demeure de Wimbledon. L'enfant trouva, dans la bibliothèque de son père, un livre singulier et intéressant : *The Mystery of Pain*. Il le lut, le médita, causa longuement avec l'auteur, M. Hinton, qui était l'ami du docteur Toynbee et qui prit l'enfant en gré. Arnold devait appartenir toute sa vie à cette race d'hommes parmi lesquels se recrutent les apôtres, celle des « mystiques d'action. » C'est ainsi qu'il put se tromper sur sa vocation et s'imaginer qu'il serait soldat. Il ne se trompait qu'à demi, mais il ne savait pas encore de quelle puissance il serait le soldat, ni avec quelles armes, ni sur quel champ de bataille. Après quelques années, disons perdues, dans une école militaire préparatoire, il s'avisa que la robe lui conviendrait mieux que l'uniforme et que l'Université serait son fait bien plus que la caserne. C'était en 1870, et il avait dix-huit ans. Il alla vivre au bord de la mer, y passa une année entière dans la solitude, essayant de combler les lacunes de son éducation classique. Il n'y réussit qu'imparfaitement, ne devint jamais un

scholar, resta un moderne dans toute la force du mot. A Balliol College il ne conquit pas une *fellowship* par des connaissances ou des talens exceptionnels, mais, au moment où il mourut, on allait l'accorder à son caractère, à l'ascendant moral qu'il exerçait autour de lui. En effet, non seulement ses contemporains et ses élèves (on l'avait chargé de diriger les études des candidats au *Service civil* de l'Inde), mais ses aînés, ses maîtres l'écoutaient volontiers. On parle beaucoup à Oxford et à Cambridge, trop peut-être; on s'y enivre de parole et de pensée. J'ai vu, après quarante ans, s'éclairer le visage de vieux hommes d'État au souvenir de ces conversations de minuit avec de chers amis disparus, où l'intelligence prenait un libre essor, pendant que la lune blanchissait les pelouses, les toits gothiques, les vieux arbres, l'eau dormante du Cam ou de l'Isis, les carreaux de la chambre qui avait été celle d'un Newman ou d'un Tennyson, et l'étendue mélancolique des grands quadrangles où flottait, légère et subtile, la rêverie de vingt générations.

Arnold Toynbee sentait ces émotions-là; il les a décrites d'une façon délicieuse. Mais ce rêveur était un bon comptable. On l'avait fait économe (*bursar*) de son collège : ce qui indique une aptitude pour les chiffres, des facultés administratives. Il enseignait l'économie politique. De là, pour lui, nécessité de l'apprendre et de la comprendre. Dès qu'il l'eut comprise, il se mit en devoir de la démolir, persuadé qu'il serait en mesure de la reconstruire sur d'autres bases. L'esprit d'un Toynbee ne veut pas travailler comme celui d'un Adam Smith, d'un Ricardo, d'un Stuart Mill. Ceux-ci descendaient du général au particulier, armés d'une idée philosophique devant laquelle tout doit s'incliner. Toynbee étudiait la vie, laissait les lois se faire toutes seules par l'accumulation et le classement des faits, puisque les lois ne sont, en somme, que des faits généraux. Les économistes croient à la vertu souveraine, absolue, immortelle des principes; Toynbee croyait surtout à l'action réciproque et individuelle; il estimait que les vérités dont se composent les sciences de la vie sociale muent et se transforment comme la société, comme la vie elle-même. Un autre sujet dont il se préoccupait, c'était la réforme de l'église; il y voulait faire une large place à l'élément laïque. Il s'agit pour lui, remarquez-le, du gouvernement, de la discipline, non du dogme. On dirait que ce dernier point ne l'a jamais inquiété, que la question, réglée une fois pour toutes, était pour

lui sans angoisse et sans péril. Que croyait-il, au juste? Il ne nous l'a dit nulle part et personne, ni son maître, ni sa femme, ni ses amis n'ont songé à nous le dire. Il était uni de cœur avec tous ceux qui croient. Il arriva à Oxford tiède, indifférent, indécis : c'est là, dans ce vieux foyer de la connaissance humaine, qu'il trouva la foi. Aussi son esprit était-il en paix sur les relations de la science et de la foi. Pourquoi seraient-elles hostiles ? La science et la religion ont, disait-il, le même point de départ et le même aboutissement. Toutes deux admettent que ce monde a été fait en vue de la justice et que l'ordre y règne. Je ne dis point que cette idée de la science soit juste, mais c'était l'idée de Toynbee et elle le rendait heureux. Le miracle ne le gênait nullement ; c'était, pour lui « un langage, une façon de faire comprendre à certaines époques et à certaines âmes la puissance de Dieu. » Il écrivait : « Le mystère est aussi nécessaire aux phénomènes de la conscience que la clarté l'est aux opérations de l'intelligence. Dans la solitude au bord de l'Océan ou parmi les foules d'une grande cité, un éclair illumine notre nuit et, pendant un instant, nous montre l'ordre des choses divines. C'est ainsi que la vérité fut autrefois révélée aux prophètes et aux poètes. » Rien ne défend, pensait-il, de thésauriser et de fixer pour jamais ces intuitions sublimes. Il possédait, quant à lui, une preuve de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme qui tenait en cinq lignes et il la croyait si sûre qu'il lui avait donné la forme d'une équation.

Au point de vue pratique, son christianisme consistait, simplement, à imiter le Christ. Le matin, il lisait quelques versets de la Bible et, le soir, un chapitre de l'*Imitation*. Oh ! comme il aimait ce livre, cette source pure, large, intarissable, d'où la vie spirituelle s'épanchait à flots ! « Je voudrais, disait-il, m'y baigner, m'y plonger, m'y noyer. »

Toynbee n'était pas né écrivain, et pourtant quelques-unes des pensées qu'on a trouvées dans ses carnets et publiées après sa mort ont une très belle forme. Elles rappellent l'optimisme mélancolique de ce gentilhomme-philosophe qui fut Vauvenargues. Elles font aussi songer à Pascal. Lorsque je lis Pascal, je suis comme un enfant qui passe dans la nuit, tenu par une main nerveuse. Cette main le rassure, mais, parfois, elle semble gagnée de son tremblement. Toynbee a, lui aussi, ces obscurités émouvantes, ces brusqueries, ces frémissemens. Ce fut une joie im-

mense lorsqu'il parla pour la première fois en public et se découvrit orateur. Il s'aperçut qu'il pouvait à la fois préciser et élargir sa pensée en l'exprimant. Ces dons précieux, il les versa sur le peuple comme Marie-Madeleine répandit ses parfums sur les pieds du Sauveur. La fin peut être dite en deux mots. Sa santé ne suffit pas aux efforts qu'il lui imposa et il en mourut. Il avait un peu plus de trente ans. Après sa mort on réunit en un volume son esquisse de la *Révolution industrielle de 1760 à 1840*, quelques articles, quelques conférences et les pensées détachées dont il vient d'être question. Le maître de Balliol, l'éminent traducteur de Platon, le professeur Jowett écrivit pour ce livre une introduction : à défaut d'autre utilité, elle peut servir à mesurer combien la génération de Jowett était incapable de comprendre la génération de Toynbee.

Lorsque le révérend Barnett eut réussi à créer, à l'ombre, mais à part de Saint-Jude, l'institution qui devait servir de centre et de quartier général à sa propagande morale, à l'œuvre de régénération et de réconciliation sociale qu'il avait en vue, il plaça l'établissement nouveau sous l'invocation de Toynbee, comme, chez nous, on l'eût mis sous le patronage d'un saint. N'est-ce pas un saint, en effet, ce Toynbee qui, à dix-huit ans, avait éliminé de son cœur toute pensée de gain ou d'ambition personnelle, qui s'était promis de donner sa vie au bien et à la vérité et l'avait, en effet, donnée ?

II

En décrivant ainsi un homme qui n'a même pas vu commencer l'œuvre des *Settlements*, il semble que je m'attarde aux abords de mon sujet. Mais il ne faut pas oublier que l'âme de Toynbee, ou quelque chose de cette âme, habitait dans ces ouvriers de la première heure. A mesure que le mouvement s'élargit, il attira à lui des hommes de caractère et d'esprit différens. A côté des *churchmen* militans on y trouva des libres penseurs ; mais ces *churchmen* n'étaient pas des fanatiques et ces libres penseurs n'étaient pas des voltairiens. J'ai indiqué Toynbee comme le représentant de toute une génération, et je suis tenté de nommer Robert Elsmere comme le type d'un autre groupe de ces réformateurs. On s'étonnera de me voir placer un héros de fiction sur le même plan que Toynbee, qui a réellement vécu,

agi et pensé parmi nous. Mais Robert Elsmere est-il un simple héros de fiction, une créature de l'imagination de Mrs Humphry Ward ? Le succès même du roman, qui se maintient après douze années et que de nouvelles couches de lecteurs ont successivement adopté, me prouve qu'il répondait à des besoins latens, qu'il exprimait des idées flottantes dans l'atmosphère morale du temps, des sentimens, encore vagues, mais puissans au cœur de la jeunesse. Et, quand j'examine de près ce beau livre, je le trouve plein à déborder de vérité. Les personnages du second plan, eux-mêmes, sont des portraits et, tout à l'heure, je conduirai le lecteur dans une maison qui a été décrite, avec des touches ineffaçables, par l'auteur de *Robert Elsmere*. Je connais beaucoup d'êtres de chair et d'os, même parmi ceux dont le monde sait les noms, qui sont, en vérité, moins vivans que cet Elsmere, en qui se personnifie le doute bienfaisant et salutaire, comme autrefois s'incarnait dans René et dans Obermann le doute néfaste et désolant. C'est par ce doute qu'il diffère de Toynbee dont l'âme, on l'a vu, était absolument sereine. Je me garderai d'analyser ici la situation et le caractère qui font le grand intérêt de ce roman. Beaucoup de Français et de Françaises l'ont lu et peut-on faire mieux que d'en conseiller la lecture à qui ne le connaît pas encore ? Quiconque a senti se dresser en soi la terrible incompatibilité de la profession et de la croyance ou le douloureux divorce de l'affection et de la raison, sympathisera avec Elsmere. Lui aussi, il va chercher dans l'East End le champ de bataille commun aux réformateurs et aux apôtres ; il demande à l'action morale et sociale quelque chose de plus et de mieux que l'oubli : une solution.

La femme d'élite qui avait donné ce livre à la société contemporaine a continué son œuvre. Elle est devenue une influence, une force morale. Elle a pris part à l'entreprise des *settlements* et consacre à Passmore Edwards le meilleur de son temps et de son âme. Je l'y ai vue effleurer d'une caresse maternelle des têtes blondes penchées vers leur livre d'étude. Si je m'étais trouvé là à certaines heures privilégiées, je l'aurais entendue répandre dans des allocutions familières toutes les grâces de son esprit rêveur et profond. J'ai lu une de ces allocutions qui a été conservée et qui se termine, en guise de péroraison, par ces simples mots : « Bonne nuit ! » Est-ce que ce « Bonne nuit » n'est pas charmant ? Et ne vous dit-il pas clairement que cette maison n'est pas la maison du travail, ni de la

propagande, ni de l'aumône, mais, proprement et véritablement, la maison de l'amitié ?

C'est en 1884 que le chanoine Barnett établit dans une ancienne école industrielle, tout près de son ancienne église de Saint-Jude, mais absolument distincte et indépendante, l'institution à laquelle il a donné le nom du laïque Toynbee. C'est seulement sept ou huit ans plus tard que Mrs Humphry Ward et ses collaborateurs, — elle en eut beaucoup et des plus dignes, — commencèrent leur œuvre dans une maison appelée alors Gordon Mansions et où le professeur Henry Morley avait organisé une résidence universitaire, voisine de University College et rattachée à cette grande institution. Avec des fonds dont la majeure partie avait été fournie par M. Passmore Edwards (14 000 livres sur 20 000), on construisit de nouveaux bâtimens qui furent inaugurés en 1897 par lord Peel, avec un beau discours de M. John Morley. Parmi les personnes présentes, ce soir-là, sur l'estrade, je relève le nom du docteur Stanton Coit, le chef des agnostiques anglais. Par là on voit l'étendue de ce mouvement qui va d'un pôle à l'autre du monde pensant et fait appel, à la fois, à toutes les forces moralisatrices de l'heure présente.

Dans l'intervalle entre la création de Toynbee Hall et celle de Passmore Edwards, ou depuis 1897, se sont fondés Mansfield House, qui a pour champ d'action la vaste cité suburbaine de West Ham; les Bermondsey *settlements*, qui, sous l'énergique impulsion du Révérend Lidgett, se donnent pour mission de civiliser la région située au sud de la Tamise; Oxford House, qui se voue très franchement à la propagande religieuse et beaucoup d'autres maisons moins considérables. Les femmes de Girton et de Newn Ham, de Somerville, de Saint-Hughes et de Lady Margaret s'étaient associées, dès le principe, à l'œuvre des étudians d'Oxford et de Cambridge; elles ont voulu créer des *settlements* spéciaux où elles déploient le génie qui leur est propre et répondent à certains besoins qu'elles seules peuvent comprendre et soulager. Tous ces établissemens ont reçu le nom d'*University settlements* parce qu'ils doivent leur origine à des membres des deux universités. On les appelle plus souvent et plus justement *Social settlements*, et c'est ce mot que je crois traduire d'une façon à peu près exacte par celui de colonies sociales. Le mouvement s'est étendu aux grandes villes de province; il a passé en Amérique et dans plusieurs pays de notre vieux continent. Mais,

« pour que l'œuvre de régénération et de réconciliation portât des fruits, pour qu'elle amenât une modification sensible dans les relations des classes entre elles, il faudrait, a dit John Morley, traduisant la pensée des directeurs du mouvement, un *settlement* pour 20 000 âmes. » On est encore loin de ce chiffre.

J'ai visité plusieurs de ces *settlements*. On m'avait averti que ces visites ne m'apprendraient pas grand'chose. « Vous verrez des bâtimens; on vous ouvrira des salles dont on vous expliquera l'appropriation, et voilà tout. Pour savoir ce que c'est qu'un *settlement*, pour se former une idée de ce qu'on y fait, il faudrait y vivre et y travailler quelque temps. » Rien de plus juste. D'ailleurs, c'était le matin, au mois de juillet : l'heure et la saison étaient également défavorables. « Venez nous voir l'hiver, m'a-t-on dit à Toynbee Hall, surtout, venez le soir. » Et à Passmore Edwards : « C'est à cinq heures que nous devenons intéressans. De cinq à huit, c'est l'heure des enfans. La soirée appartient aux adultes. » En effet, quand j'ai visité Passmore Edwards, je n'y ai trouvé en activité que l'école des petites filles et l'atelier de couture. Le grand gymnase, tout neuf, admirablement installé, ventilé, éclairé, était parfaitement désert. A Toynbee Hall, personne dans le salon de réception; personne dans la salle des conférences, qui peut contenir plusieurs centaines d'auditeurs. Un cabinet de travail, entouré de livres, où l'on m'a permis de jeter un regard, était vide, également. Dans la galerie, nulle figure humaine, si ce n'est le portrait de Browning, donné par le poète et orné de sa belle signature. Dans la cour de tennis, deux joueurs s'exerçaient. La maison semblait endormie : une oasis de fraîcheur et de silence au milieu du désordre et du bruit. Les lieux ont leur physionomie, parfois décevante, parfois suggestive, toujours bonne à observer. Une idée m'avait traversé l'esprit en visitant Passmore Edwards : « Un couvent ! cela ressemble à un couvent. » J'avais presque chassé cette idée : elle me revint, beaucoup plus nette, à Toynbee Hall et prit possession de moi. Le salon était bien un parloir de couvent; le cabinet de travail ressemblait fort à certaine cellule monastique où j'ai travaillé. Jusqu'aux vérandas et aux galeries qui prennent, sans le savoir et sans le vouloir, des airs de cloîtres.

L'apparence de mon conducteur n'était pas pour dissiper l'illusion. Un grand vieillard aux cheveux presque blancs, très droit, très majestueux et très doux, au regard direct, à la parole

calme, grave, cordiale. Dans ce regard et dans cette parole passa une tristesse infinie, lorsqu'il nous parla d'une affreuse bataille de rue qui avait eu lieu, la nuit précédente, presque sous les murs de Toynbee Hall. Je ne sais même pas son nom, mais il reste dans ma mémoire comme l'image vivante de toute une race d'hommes admirables. Il y a cinq ans qu'il vit dans cette maison. Aucun vœu ne le retient; une demi-heure de cab le sépare de ce monde auquel il appartient par son origine et son éducation. Il peut, s'il lui plaît, dîner ce soir à son club, mais il n'en fera rien. Ses moindres mots révèlent l'état d'âme particulier au reclus et au missionnaire. Il est, en effet, l'un et l'autre. La foule qui l'entoure, si différente de lui, est tantôt un désert où son esprit s'isole pour méditer, tantôt un champ d'action où son dévouement se prodigue, prêchant la civilisation aux pires sauvages que le soleil éclaire. Involontairement, je l'habille d'une robe de bure qui descend en plis droits de ses épaules à ses pieds.

Je ne suis pas le premier qui ait cru voir des moines d'une certaine sorte dans les résidens, jeunes ou vieux, qui peuplent les *settlements*. Parmi eux, beaucoup s'indignent de la comparaison : quelques-uns en sont presque flattés. L'analogie a frappé, entre autres, sir Walter Besant. Cet esprit charmant, moitié ironique, moitié enthousiaste, qui a raillé les folies humaines, mais n'a pas su se défendre contre certaines illusions, ne s'est point mêlé de sa personne à l'entreprise des colonies sociales de l'East End; il les a, vaillamment, servies de sa plume, et parler d'elles sans parler de lui serait une omission, presque une injustice. Il a remarqué que les trois vertus du moine, la pureté des mœurs, l'obéissance et, jusqu'à un certain point, la pauvreté, ne sont pas moins nécessaires au résident des *settlements* modernes. Et comment ne pas rapprocher cette ardeur à la cause de l'éducation populaire, cette soudaine explosion de fraternité et de dévouement de cet autre mouvement d'où sortirent, au moyen âge, les ordres prêcheurs et qui donna naissance aux Universités?

Je ne veux pas exagérer la valeur de mon impression personnelle. Si j'étais venu visiter les *settlements*, comme on me le conseillait, par un soir d'hiver, et si je les avais trouvés en pleine activité, même alors, j'aurais pu éprouver cette inquiétude d'esprit dont parle dans un de ses écrits M. Barnett et qui est commune, nous dit-il, à presque tous ceux qui viennent passer une heure dans un *settlement*. Suivant qu'ils assistent à un concert,

à un cours, à une discussion, à une séance de gymnastique, de boxe ou d'escrime, ou à l'une de ces réceptions qui, à part l'étiquette du costume et des manières, rappellent à peu près les réunions mondaines, ils s'imaginent être entrés dans une école, dans un music-hall, dans une salle de meeting, dans un club ou dans un salon. En effet, le *settlement* est tout cela à la fois et bien d'autres choses encore, comme on va le voir.

III

D'abord, l'école. Elle est multiple, elle s'ouvre aux deux sexes, aux enfans comme aux adultes; elle embrasse, à des degrés divers, ces trois ordres d'enseignement : primaire, technique, universitaire. L'enseignement primaire, qui est donné dans les *settlements* diffère probablement de celui qu'on donne dans les *Board schools* par l'esprit et la méthode : il n'en diffère pas sensiblement quant aux programmes et aux matières étudiées. En ce qui touche l'enseignement technique, ce sujet demanderait une compétence spéciale que je n'ai point et des études comparatives détaillées que je n'ai pas eu le loisir de faire. D'ailleurs, — j'ai là-dessus le témoignage de tous ceux qui ont écrit sur les *settlements* ou qui m'en ont parlé, — l'éducation primaire n'est pas le but qu'on s'y propose; elle y est purement accessoire et, en quelque sorte, accidentelle, puisqu'elle fait double emploi avec une institution qui est elle-même un des principaux organes de la vie sociale. Quant à l'enseignement technique, quelques-uns des collaborateurs de l'œuvre des *settlements* seraient d'avis de l'éliminer sans réserve, comme absolument étranger à la mission qu'ils se sont donnée. En effet, les *settlements* n'ont pas été fondés pour apprendre à l'artisan son métier, mais pour former en lui l'homme et le citoyen. Ailleurs, on lui enseignera à se servir de ses doigts; ici, on lui enseigne à se servir de son cerveau. On prétend l'élever à la vie intellectuelle; on veut qu'après avoir été, tout le jour, le prolongement d'une machine, la main qui met en jeu une roue ou fait agir un outil, il redevienne, pour quelques heures, un être qui pense et qui sent. Chacun de nous, sa journée finie, dépouille le professeur, l'avocat, le médecin, l'ingénieur, et demande une émancipation, une détente nécessaire au plaisir, à la vie sociale, à une conversation avec ses égaux où il effleure tous les sujets, un seul excepté, celui-là précisément qui a fait

l'objet du labeur quotidien. Cette émancipation, cette détente, ce joyeux élargissement de la personne humaine, c'est le vaste et encyclopédique enseignement des Universités qui nous prépare à les goûter. Sans lui, point d'accès dans ce monde supérieur où toutes les intelligences se rencontrent dans une sensation d'art ou dans la discussion d'un problème moral. Pourquoi ne donnerait-on pas à l'ouvrier sa chance, — suivant l'expression anglaise? Pourquoi ne lui mettrait-on pas en main les clefs qui ouvrent ces portes-là? Pourquoi ne lui permettrait-on pas de gravir les rampes qui conduisent en haut? Pourquoi, si ses pieds maladroits buttent contre les obstacles, si cette ascension lui donne le vertige, ne lui donnerions-nous pas la main, nous pour qui cette route, tant de fois parcourue, n'a plus ni difficultés, ni terreurs?

Un romancier, parfois admirable, que nous avons le tort d'ignorer en France et qui, même en Angleterre, n'obtient peut-être pas toute la considération qu'il mérite, Thomas Hardy, écrivait, il y a quatre ou cinq ans, une œuvre saisissante, cruelle à lire, difficile à oublier: *Jude the obscure*. Ce Jude, humble amant de la science, autodidacte incompris et avorté, erre, toute sa vie, autour des portails universitaires, consumé d'un éternel et mélancolique désir de savoir, brûlé d'une soif que nul ne daigne étancher. Il n'arrive qu'à se déclasser, à être un objet de dérision pour sa femme et ses amis. Comme tous ceux qui sont venus trop tôt ou trop tard dans ce monde, ce martyr meurt sans être sûr d'avoir aimé une réalité. Au moment où Thomas Hardy écrivait cette douloureuse tragédie, digne d'Ibsen, elle était déjà un anachronisme, car il y avait plus de vingt ans que l'*University Extension movement* avait commencé à fonctionner. Ce mouvement va trouver Jude l'obscur dans sa mansarde ou dans sa chaumière, approche de ses lèvres la coupe où, seuls, les privilégiés, pendant de longs siècles et dans un sanctuaire fermé, ont eu la permission de se désaltérer. C'est en 1872 que Cambridge lança pour la première fois à travers les provinces du royaume ses commissions d'examen ambulantes et organisa, à l'aide de ses anciens élèves, des centres pédagogiques. En 1875, fut fondée à Londres, dans le même dessein, une vaste société qui accepta le concours des diplômés de toutes les universités.

Voici comment on procède. Quand on veut créer, dans un quartier de Londres, un ensemble de cours de ce genre, on réunit un certain nombre d'habitans notables, connus pour s'in-

téresser à la propagation de l'instruction populaire. Ils se forment en comité, avancent ou garantissent les fonds nécessaires pour les frais de publicité et d'impression, la location d'une salle, le paiement du professeur et l'achat des appareils nécessaires à l'enseignement. Ordinairement le coût d'un de ces cours qui comprend vingt-cinq leçons pour la durée entière de l'année scolaire (*session*) est de trente à trente-cinq livres sterling. Les membres du comité se remboursent en réclamant aux étudians une indemnité qui varie de dix shillings à une guinée pour les cours de l'après-midi, et qui, généralement, est fixée à cinq shillings pour les cours du soir. Rétribution minime, mais indispensable ne fût-ce qu'au point de vue de l'effet moral. L'ouvrier n'attache de valeur à un cours que s'il a donné de l'argent pour l'entendre. On a essayé, sur certains points, d'une première leçon gratuite, suivie de leçons payantes, et ce système a échoué. Je ne saurais, dans cette brève revue, rappeler tous les obstacles qu'on a rencontrés, ni énumérer les moyens, plus nombreux encore, par lesquels on les a vaincus. Rien ne m'a plus touché, à cet égard, qu'un article, publié en février dernier, par un membre du comité de Greenwich, dans le journal de l'*University Extension*. C'est le récit de vingt ans de lutte et d'efforts, souvent malheureux, aujourd'hui couronnés de succès, mais d'un succès toujours précaire si l'activité des travailleurs se relâche ou s'endort.

Il fallait cependant une sanction, un critérium pour mesurer les résultats de cet enseignement : on a créé une hiérarchie de certificats, correspondans aux diplômes universitaires. Ceux qui, la session terminée, répondent d'une façon satisfaisante aux questions du maître, reçoivent un certificat qui équivaut au *pass degree*. Ceux qui ont pu fournir un essai sur une question du cours indiquant, avec une connaissance suffisante du sujet, un certain talent d'exposition, obtiennent les « honneurs. » Un certificat d'assiduité récompense ceux qui ont suivi régulièrement deux cours pendant trois ans. Les élèves-maîtres, *pupil-teachers*, reçoivent un diplôme particulier. Cours et examens, le système entier fonctionne avec un succès croissant. En 1899, le nombre des étudians est descendu de 13000 à 12000, mais le nombre des certificats obtenus a augmenté dans une proportion sensible. Les matières professées sont bien celles qui, en tout pays, relèvent de l'enseignement supérieur. Cela autorise-t-il la Société de l'*Uni-*

versity Extension à se vanter d'avoir doté Londres de l'Université enseignante qu'attend depuis si longtemps la plus grande ville du monde? Je ne le crois pas, et il n'est point, à mon avis, de prétention plus dangereuse, ni d'erreur plus grave. Il ne suffit pas, qu'on le sache bien, d'asseoir dans des chaires des hommes intelligens et de leur faire professer, devant des auditeurs de bonne volonté, des matières de haut enseignement, pour être en droit de dire qu'on a créé une Université. Non, une Université véritable ne se contente pas de transmettre la science d'hier et d'aujourd'hui : elle fait la science de demain. C'est un lieu clos et abrité où un groupe d'hommes, animés des mêmes pensées et des mêmes aspirations, se livre en commun à la recherche de la vérité, que cette vérité soit philosophique, historique, ou scientifique. L'ouvrier est-il mûr pour prendre part à ce genre de travail? Évidemment non ; de longtemps, de très longtemps, il ne sera en état de s'y joindre. Le mot d' « Université populaire » est donc décevant, qu'on l'applique à l'*University extension* ou aux *University settlements*.

J'espère expliquer tout à l'heure, ce que vient faire le terme « Université » dans cette association de mots. Ce qu'il importe de remarquer, c'est que les *settlements* ont pris un rôle très important dans cette extension de l'enseignement supérieur à la petite bourgeoisie et aux ouvriers. Les deux mouvemens s'aident sans se confondre, sans s'absorber l'un l'autre. Très souvent les *settlements* fournissent le local quand ils ne fournissent pas les professeurs et les élèves. L'expérience déjà acquise par les « résidens » des besoins intellectuels et moraux du peuple leur permet de discerner quels sujets d'étude conviendront le mieux à cette catégorie spéciale d'étudians. Un ou deux exemples rendront plus claire ma pensée. Le conférencier qui venait entretenir les petits boutiquiers, les commis et les ouvriers du quartier Saint-Pancrace (c'est le nom de la paroisse où est situé Passmore Edwards) de Dante et de sa *Divina Commedia*, n'était peut-être pas parfaitement inspiré. En revanche, rien n'était plus pratique que la suggestion de M. John Morley lorsqu'il conseillait aux résidens du même *settlement* d'instituer un cours pour apprendre à bien lire les journaux. L'idée a été mise à profit. Un professeur, après avoir lu un article ou une correspondance du *Times*, se livre à un commentaire minutieux qui éclaircit les allusions historiques, explique les noms d'hommes et de lieux, les batailles

ou les traités dont il est fait mention, dégage, contrôle et, au besoin, critique la pensée générale de l'article.

L'histoire, la géographie, le droit usuel, l'économie politique, la physiologie, la géologie, la botanique, l'hygiène publique et domestique reviennent fréquemment sur les programmes. Les origines de la langue, l'évolution du saxon et de l'anglais primitif, les œuvres de Langland, de Chaucer et de Wycliffe attirent un assez grand nombre d'étudians. Chaque leçon raisonnée est doublée d'une leçon de choses. L'hiver est consacré à des promenades archéologiques parmi les vieux monumens de Londres ; l'été à des excursions botaniques dans les comtés voisins. A Bermondsey, on enrégimente les jeunes gens pour ces excursions. Ils campent en plein air, sont soumis à une stricte discipline, et une partie de leur journée est consacrée à des exercices militaires. Les ambulanciers de Saint-Jean leur apprennent le service des brancards, les pansemens provisoires et les premiers soins à donner en cas d'accident. Des cours de dessin conduisent leurs élèves jusqu'aux premiers examens de la grande école d'art de Kensington ; les apprentis-ingénieurs sont dirigés sur la voie qui les achemine vers les écoles spéciales. Les langues classiques et les mathématiques ne sont pas absolument négligées, puisque, à Toynbee Hall, on m'a assuré qu'on avait mis plusieurs candidats en état de passer heureusement l'examen d'entrée (*matriculation*) de l'Université de Londres. Cet ensemble de cours constitue moins un enseignement *supérieur* qu'un enseignement *général*. Ce sont, — pour employer un vieux mot, qui était et demeure très significatif, — les « humanités » de l'ouvrier. A mesure qu'il s'élèvera, elles monteront avec lui ; ou plutôt ce sont elles qui l'entraîneront dans leur lente évolution ascensionnelle vers un idéal chaque jour plus haut.

Quelle place tiennent la politique et la religion dans ce vaste système pédagogique en formation ? Les membres des *settlements* appartiennent, sans nul doute, à un parti politique, mais ils s'interdisent de faire servir au succès de telle ou telle cause l'influence morale qu'ils se sont acquise. Je vois, dans le *Magazine*, très intéressant et très bien fait, publié, chaque mois, par le *settlement* de Bermondsey qu'une société s'y est créée pour examiner les lois d'intérêt général. C'est un petit parlement en miniature. On y pérore, on y discute ; on y forme et on y renverse des cabinets, comme à Westminster, et les conservateurs ont besoin de

se coaliser avec les libéraux pour tenir tête à une formidable minorité socialiste, mais il me semble bien que, dans ces exercices parlementaires, les habitans du quartier sont à peu près livrés à eux-mêmes.

J'ai trouvé, dans le rapport du révérend Barnett pour l'année 1899, une phrase qui m'a grandement étonné et affligé. Il y est dit que l'œuvre des *settlements* suit, en se développant, une ligne parallèle au mouvement général des esprits, entraînés par l'idée impérialiste. « Les *settlements* ont pour objet, nous assure-t-on, de réveiller, dans chaque membre de la communauté, et de mettre en relief l'individualisme, pendant que l'impérialisme réveille et met en relief l'individualisme national. » Mais un mot imprudent n'efface pas vingt-cinq ans de discrétion et de sagesse ; et je me persuade que, dans l'avenir comme dans le passé, les *University settlements* resteront étrangers à ce que la politique contemporaine a de plus irritant et de plus suspect. La politique à laquelle les résidens des *University settlements* se donnent corps et âme est la politique locale. En effet ils comblent une lacune ; ils répondent à un besoin des plus urgens. Dans ces quartiers déshérités, exclusivement peuplés de travailleurs qui n'ont ni l'instruction voulue, ni le temps nécessaire pour l'administration de la chose publique, il est difficile, sinon impossible, de recruter les assemblées locales, telles que les conseils de fabrique (*vestries*), et les conseils sanitaires (*boards of health*). Les résidens sont prêts à remplir ces fonctions quand le suffrage des électeurs les leur confie. Ils entrent également dans les conseils de l'assistance publique, comme *poor law guardians*. D'autres, en qualité d'inspecteurs veillent sur les écoles publiques soumises à l'autorité des *school-boards*. C'est ainsi que Mansfield House dans West Ham, Toynbee Hall dans l'East End, et le Bermondsey *settlement* au sud de la Tamise ont pris un rôle prépondérant dans le gouvernement des affaires locales (1). Ils apportent dans ces petites assemblées, avec des connaissances plus sûres, plus modernes, plus sérieusement scientifiques, un esprit exempt de passions personnelles et mesquines. En même temps, ils s'efforcent de mettre l'homme du peuple en état de remplir lui-même ces fonctions, qui seront pour lui l'école de la vie publique, lors-

(1) Passmore Edwards est trop nouvellement établi pour aspirer encore à exercer ce genre d'ascendant. D'ailleurs le quartier, relativement plus riche, n'appelle pas, au même degré que l'East End, l'intervention des étrangers.

qu'il possédera un peu plus d'aisance, de culture et de loisir.

Les *settlements*, à l'exception d'Oxford House, ne donnent point d'éducation religieuse. Dans un roman publié cette année même sous ce titre *The Alabaster Box*, et où sir Walter Besant décrit l'existence et le travail des résidens dans une sorte de *settlement* idéal, formé de traits empruntés à tous les *settlements* véritables, on voit Hélène, une belle et imposante jeune fille qui remplit avec autant de charme que d'autorité les fonctions de *Warden*, promener, certain dimanche matin, à travers les rues de l'East End, un jeune visiteur dont elle veut faire un adepte de l'œuvre civilisatrice. Elle le conduit successivement chez les anglicans orthodoxes et chez les dissidens, parmi les catholiques et parmi les salutistes. Ici, résonne le plain-chant romain, pendant que la vapeur de l'encens monte vers le crucifix et que la procession des blanches aubes et des chasubles étincelantes se déploie lentement autour de la nef. Ailleurs, ils voient les pécheurs repentans sangloter au banc de pénitence et une voix émue leur crie avec angoisse : « Oh! mon frère, ma sœur, êtes-vous sauvés? » Et, gravement après avoir traversé tous ces lieux de prière, Hélène se tournant vers son compagnon, lui dit : « Nos gens ne sont pas là! » Où sont-ils donc? Partout, nulle part. Le *settlement* ne veut pas connaître la foi de ses amis. D'où qu'ils viennent, ils sont les bienvenus. Cela est bien dit, bien pensé! et pourtant, sir Walter Besant n'est pas tout à fait aussi équitable qu'il croit et veut l'être. Je ne peux m'empêcher de remarquer que, dans son curieux roman, le catholicisme est représenté par une sorte de simple, qui tient du saint et de l'idiot. Il met sa joie à collectionner des chapelets, à se tremper d'eau bénite, à traîner une vieille soutane dans les couloirs du *settlement* et à se donner — probablement — la discipline à ses momens perdus. Il contemple et n'agit point. Sans force intellectuelle et sans vigueur physique, il subit patiemment les injures et les coups. Savoir s'humilier et savoir mourir sont, en effet, deux grandes sciences; mais est-ce là tout le catholicisme? N'a-t-il pas d'autres talens et d'autres vertus? Un homme comme sir W. Besant ne peut ignorer les merveilleux dons que le catholicisme a déployés pour l'organisation et la conduite des sociétés. Il y aurait cruauté à comparer l'œuvre de l'anglicanisme avec celle que le christianisme romain a accomplie dans le monde. Aussi bien, ce n'est pas le lieu ni l'heure. Mais si les religions sont

appelées à participer à l'œuvre des *settlements*, elles doivent y pénétrer et y vivre sur un pied de fraternelle égalité et de mutuel respect.

Elles s'y rencontreront aussi avec certains esprits religieux qui ne fréquentent pas les temples. J'ai demandé à Mrs Humphry Ward : « Donneriez-vous la parole, sous sa responsabilité personnelle, à un professeur qui voudrait offrir une explication scientifique et rationaliste de la *Genèse?* » Elle m'a répondu affirmativement. Il va sans dire que, le lendemain, un clergyman obtiendrait le droit d'exposer, devant les mêmes auditeurs, la thèse dogmatique et théologique dans toute sa rigueur. Un dernier mot sur ce sujet délicat. Il est dit, dans le roman de sir W. Besant, et des personnes directement associées au mouvement m'ont confirmé le fait, que les hommes et les femmes du peuple, après avoir fréquenté le *settlement* pendant un certain temps, se rendent d'eux-mêmes à l'église. Est-ce conversion véritable et définitive? Est-ce instinct d'imitation, besoin de respectabilité, quelque chose comme la chemise blanche et les bottines cirées du dimanche? Je l'ignore, mais le fait devait être noté. « Nous ne prêchons pas la religion, m'a dit un résident : nous la suggérons. »

IV

L'œuvre des *settlements*, je l'ai fait pressentir dès le début, est une œuvre de réconciliation sociale, et, si j'ai insisté quelque peu sur le côté pédagogique, c'est parce que l'instruction donnée dans ces maisons a précisément pour but de préparer une sorte de matière première à l'action sociale. En effet il n'y a qu'un moyen de rapprocher et de fondre les classes, c'est de leur donner mêmes études, mêmes plaisirs, mêmes intérêts, même idéal. Lorsque nous nous trouvons au milieu des paysans, de quoi leur parlons-nous, sinon de l'agriculture et de la politique? Et quels sont les sujets de conversation abordables entre bourgeois et ouvriers? Les questions industrielles et, encore, la politique. L'ouvrier et le paysan seraient vraiment nos égaux si nous pouvions parler *de tout* avec eux. Utopie? Soit; mais le progrès est la moitié réalisable de l'utopie.

Dans les *settlements* on cause beaucoup, on cause énormément et ce sont les jeunes hommes d'Oxford et de Cambridge qui

ont apporté des Universités ce goût et, je dirais presque cet art de vivre et de penser en commun. C'est la force et la faiblesse des Universités : on y excite l'intelligence et on l'y gaspille en perpétuelles causeries. On y dit plus de choses de neuf heures à minuit qu'on n'en fait dans tout le reste du jour. Quelquefois il ne reste rien, le lendemain matin, de ces pensées nocturnes, si ce n'est l'intelligence qui a pensé et qui vaut un peu mieux qu'avant. Le peuple a les mêmes besoins de sociabilité, et plus grands encore. Mais comment les satisfaire? Est-ce que la vie de salon, est-ce que la vie de foyer est possible à des gens qui s'entassent pêle-mêle, sept ou huit, dans une ou deux chambres sordides? Où iront-ils? Le *public house* sera leur club; le *music hall* leur théâtre. Un homme qui connaît l'East m'a assuré qu'ils ne vont pas au cabaret pour boire, mais pour se réunir. C'est ici qu'interviennent nos amis du *settlement :* « Venez chez nous pour discuter et pour rire. Vous y serez plus confortablement qu'au *public house* et vous vous amuserez mieux qu'au *music hall.* » Je suis obligé de dire que ceux qui répondent à cet appel ne sont pas toujours ceux auxquels il est adressé. On invite l'artisan : c'est le commis de magasin, le boutiquier, le petit bourgeois qui se présente pour profiter des avantages du *settlement.* Peu à peu, cependant, l'ouvrier se décide. Il s'approche, d'abord un peu méfiant, et s'aperçoit qu'on ne l'a pas trompé; finalement il est conquis. Oh! pas d'une manière définitive! Il y a des jours où le vaurien, le *hooligan* reprend le dessus, et les membres du *settlement* apprennent que leur protégé est en prison, à la suite d'une rixe homicide. Ou bien c'est la petite rôdeuse qu'on avait convertie et qui arrive à la réception du samedi soir complètement ivre, la robe en lambeaux, l'œil tuméfié et noirci. Ces accidens sont prévus, comme les blessures à la guerre. On ne se décourage pas, on ne se scandalise point, mais on redouble d'efforts et on tâche de rendre le *settlement* encore plus attrayant.

Le programme de ces attractions, le « menu » des plaisirs du *settlement* est devenu d'une variété stupéfiante, depuis quinze ans que des hommes intelligens et dévoués s'ingénient à en multiplier les séductions. Tout y entre, ou peu s'en faut, depuis une discussion philosophique jusqu'à la boxe et au pugilat. Aux discussions préside un gentleman qui les ouvre, les dirige, les résume et les clôt, en faisant sentir aussi peu que possible son

autorité. Ces séances ne se terminent point par un vote comme celles des *Debating Societies* d'Oxford et de Cambridge, parce qu'il importe de laisser la question ouverte et de ne pas faire croire au peuple qu'un problème moral ou scientifique soit résolu par une majorité. Les *settlements* organisent le plus souvent qu'ils peuvent des expositions de peinture ; quelques-uns possèdent une galerie permanente. J'ai déjà parlé des visites archéologiques aux monumens et des voyages à la campagne. Lorsque j'ai visité Toynbee Hall, ces messieurs se préparaient à expédier trente-cinq mille jeunes Londoniens au bord de la mer pour une huitaine ou une quinzaine de jours. Ils font plus : ils envoient certains de leurs élèves faire des séjours d'étude, de santé, de plaisir en Allemagne, en Italie, en Grèce, jusqu'en Égypte et en Terre Sainte. Dans la maison, hommes, femmes, garçons, filles ont leur salle spéciale, leur club. On les habitue peu à peu à faire leur règlement, à administrer leurs finances, à se mettre d'accord sur le choix de leurs amusemens. Ces amusemens sont variés : golf, tennis, cricket, football ; à l'intérieur, les dames et les échecs. Pas de jeux d'argent et point de boissons enivrantes. Beaucoup de concerts et de représentations théâtrales. Le point est de les amener à y prendre part et à y prendre goût. On tâche de leur faire entendre de bonne musique comme on s'efforce de leur montrer de bonne peinture. Il y a toujours une salle de gymnastique dans les *settlements*. On y apprend à se battre honorablement et régulièrement, à observer les règles de la lutte à mains plates ; on fait honte aux jeunes gens des ruses traîtresses et féroces de la rixe des rues.

Ainsi il n'y a pas, le soir, un coin de la maison où il ne se passe quelque chose, où l'on ne trouve des hommes et des femmes réunis et s'amusant à leur manière. Et quand j'énumérerais tous ces divertissemens, les uns presque sévères, les autres presque enfantins, je n'aurais pas encore donné une idée complète de la vie qu'on mène au *settlement* et de l'esprit qui y règne. Ces maisons-là veulent être pour le peuple ce que les clubs du West End, ce que la « Société » est pour les classes riches. Les résidens jouent le rôle de maîtres de maison, peut-être même devrais-je dire de maîtres des cérémonies. Car ils s'effacent le plus qu'ils peuvent afin de persuader au peuple qu'il est vraiment chez lui.

Ceux qui jugent l'arbre à ses fruits et les actes humains à leurs conséquences directes demanderont quels résultats a donnés

jusqu'ici cette œuvre des *settlements*. La question vient un peu trop tôt. Le champ où opèrent les *settlements* est très limité et le bien qu'ils ont pu faire est malaisé à discerner; il ne peut guère, en tout cas, s'évaluer par des chiffres. Le meilleur témoignage que je puisse citer à cet égard est celui d'un cabaretier qui disait à un résident de Toynbee Hall : « Vous m'avez ruiné. J'ai déménagé, je suis allé m'établir deux rues plus loin. » Que les *settlements* se multiplient, que leurs sphères d'influence s'étendent jusqu'à se rencontrer et se confondre, et les industriels qui vivent de l'ivrognerie verront leurs bénéfices fort compromis.

Ce peuple qu'on instruit, qu'on amuse, qu'on promène, est-il reconnaissant? Suffit-il, comme le croient les fondateurs des *settlements*, que les classes se connaissent mieux et se voient de plus près pour se respecter et s'aimer? C'est là une thèse optimiste à laquelle je ne pourrais souscrire sans beaucoup de réserves. Ces douces influences, ces émanations civilisatrices, cette lente séduction du bien, qui doivent se dégager de tout ce qui se fait au *settlement*, s'en dégagent-elles réellement et pénètrent-elles au fond des âmes? Ou bien ces gens ne remportent-ils de là que le souvenir d'heures passées dans des salles bien éclairées et bien ventilées, « avec des messieurs très gentils et des dames très comme il faut, » la sensation d'un contact passager avec le monde des robes de soie et des habits noirs, où les voix sont musicales et où les mains sentent bon? J'hésite à dire ma pensée. Le *settlement* fera du bien à un grand nombre; il fera peut-être du mal à quelques-uns.

Il est une classe de personnes auxquelles il fera certainement du bien ; ce sont les résidens de tout âge qui s'y fixent pour un certain temps. Il y a, parfois, de l'alliage dans ces vocations. Tout n'est pas apostolique dans l'apostolat, tout n'est pas dévouement dans le dévouement. Il peut s'y mêler de la curiosité, du désœuvrement, de l'instabilité d'esprit; plus souvent, de la gloriole et ce besoin de gouverner autrui qui possède certains hommes et qui est plus fréquent parmi les Anglais que parmi les continentaux. Nés pour organiser, ils organisent quand même et, au besoin, désorganisent pour réorganiser.

Je pourrais citer tel *settlement* qui ressemble aux monarchies absolues du bon vieux temps où toute la constitution était dans le caractère et le tempérament du monarque. « Le *settlement*, c'est moi! » pourrait dire un *warden* de ma connaissance. Mais

il ne le dira point, car c'est un autoritaire inconscient, un tyran sans le savoir; celui-là discipline plus qu'il n'émancipe et ce n'est assurément pas le but de l'institution, mais cet excès de personnalité n'est pas un défaut général et, pour ceux qui entrent vraiment dans l'esprit des *settlements*, c'est une école d'humilité et d'abnégation. Celui qui s'y enferme, renonce momentanément à sa famille, à ses relations, à ses plaisirs, dans une large mesure à son confort, et à ces mille choses dont est faite l'existence des heureux et des oisifs. Il vit dans une simplicité monacale, sous l'autorité d'un homme ou d'une règle. Au lieu de songer à son bien-être, à son agrément personnel, à son progrès mental, à ses diversions artistiques, à ses lectures, il s'occupe, il s'ingénie à préparer toutes ces choses pour des créatures humaines qui ne sont pas de son rang et qui reçoivent ces soins avec une indifférence lourde, voisine de la méfiance. Et il a la douleur de voir souvent ses efforts en pure perte; il traverse des heures inévitables de dégoût, d'amertume et de tristesse. Mais qui sait si ces heures ne sont pas les plus fécondes? Lorsque le jeune néophyte rentre dans le monde après quelques années de cette vie-là, il a beaucoup appris et beaucoup désappris. Il a connu le peuple. Cette question sociale sur laquelle nous disons et écrivons tant de sottises, sur laquelle nous édifions tant de vagues et présomptueuses théories, il l'a étudiée sur le vif, touchée du doigt, soupesée, jaugée, sondée et parcourue dans tous ses recoins et à toutes les heures. Elle n'a plus pour lui ni épouvantes ni chimères.

V

A côté des enthousiastes convaincus qui croient sans réserve à l'action bienfaisante et à l'avenir illimité des *settlements*, à côté des sceptiques respectueux qui sympathisent avec l'œuvre, mais n'en attendent point des miracles pour le salut d'une société désormais irréformable, on rencontre une nuance d'opinion presque hostile à l'institution nouvelle. Certains amis du peuple voient avec déplaisir le développement continu de l'*University Extension* et des *Settlements*. Sous cette philanthropie aristocratique ils croient voir et ils dénoncent une intention réfléchie de prolonger l'ascendant des classes riches sur les classes laborieuses, de tenir celles-ci dans une éternelle minorité, sous la tutelle et le

patronage de celles-là. « C'est, disent-ils, un nouveau genre d'aumône : après le pain quotidien, la culture intellectuelle. De cette façon, on s'efforce de faire de la science ce qu'on avait fait de l'Église pendant de longs siècles, une complice de l'oligarchie nobiliaire et bourgeoise, un instrument du capitalisme. Pour que l'instruction profite au peuple, pour qu'elle soit une force entre ses mains et un moyen d'émancipation, deux choses sont nécessaires. D'abord, il faut que le peuple prenne la direction du mouvement, qu'il accepte les sympathies, les bonnes volontés, les concours spontanés et gratuits, mais non l'aide pécuniaire qui justifierait une intervention dominatrice. Il a maintenant son organisation, son gouvernement, ses finances : il est donc assez riche pour s'offrir à lui-même le bienfait de l'éducation supérieure qui, seule, fera définitivement de l'ouvrier l'égal de ses anciens oppresseurs. En second lieu, cette instruction doit être remaniée au point de vue de l'ouvrier. Sa science ne peut et ne doit pas être la science du bourgeois; elle doit en différer par les principes, l'esprit, la méthode. L'une appartient au passé et l'autre à l'avenir. A des classes nouvelles et à des temps nouveaux conviendra un nouvel enseignement que les vieux foyers universitaires ne peuvent plus donner, inféodés qu'ils sont à toutes les doctrines concomitantes du capitalisme. Le temps est venu de balayer toutes ces vieilleries, comme on a autrefois fait table rase de la scolastique. »

C'est de là qu'est sorti Ruskin Hall, le collège ouvrier d'Oxford (1) avec toutes les autres branches auxquelles il a servi de tronc. Seulement, par une dernière et inévitable ironie des choses, c'est le capital qui a fourni les armes nécessaires pour lutter contre le capital. Un riche Américain, M. Vrooman, a établi ses étudians-ouvriers dans une maison de la vieille ville universitaire, qu'il a placée, fort naturellement, sous le patronage de Ruskin. Ceux qui sont quelque peu familiers avec le grand penseur savent son ardeur pour la régénération, l'épuration, et l'ennoblissement des démocraties modernes. Comme il a à peu près tout dit sur tous les sujets, il prête à toutes les critiques, sauf une

(1) Il existe à Londres, dans Great Ormond Street, depuis plusieurs années un collège ouvrier qui fonctionne admirablement et qui rend de grands services, mais on n'y songe nullement à battre en brèche la science officielle et on y prépare, par les méthodes ordinaires, les jeunes ouvriers à s'élever d'un ou deux échelons dans la société.

seule : la préoccupation de classe, l'arrière-pensée bourgeoise est absente de son œuvre, candidement humanitaire. C'était un nom excellent à écrire sur la porte de la maison nouvelle. Ruskin Hall a été inauguré le 22 février 1899. Pourquoi M. Vrooman avait-il choisi Oxford comme théâtre de cette expérience pédagogique? Était-ce avec la pensée de défier et de mettre en échec sur son propre terrain la science universitaire? Je ne veux pas prêter à un homme de cette valeur une intention aussi puérilement agressive. J'aime mieux croire qu'en venant à Oxford, il espérait recevoir l'assistance de bien des membres de l'Université que ne domine point l'esprit routinier du lieu. En quoi il ne s'est pas trompé. Cependant je me figure qu'il eût été beaucoup mieux reçu, beaucoup plus vite compris, aux bords du Cam qu'à ceux de l'Isis.

Quoi qu'il en soit, M. Vrooman a été vigoureusement diffamé pour sa peine, non pas, comme on pourrait le croire, par la presse bourgeoise et réactionnaire, mais par les membres du parti populaire. J'ai lu quelques-unes de ces diatribes. Le grand crime de M. Vrooman, c'est d'être Américain. J'aurais imaginé que ce fait ajoutait au mérite de son action, mais il paraît que non et que cela dispense, au contraire, de la reconnaissance et même du respect les obligés de M. Vrooman. Par là on peut juger de l'état présent des esprits. Le vague impérialisme anglo-américain auquel M. Vrooman demande ses effets de rhétorique dans les grandes occasions, ne suffit pas à trouver grâce auprès des Jingoes. Pour moi, je ne reprocherais à ce hardi et intelligent démocrate que quelques excès de langage. Il y avait, dans son discours d'inauguration, des rodomontades bien inutiles à l'adresse de la Russie. Les premiers numéros du *Young Oxford*, organe mensuel de Ruskin Hall, contenaient des essais de satire personnelle contre les sommités universitaires d'Oxford qui étaient de nature à compromettre l'institution bien plus qu'à humilier ses adversaires. Ce n'est pas avec ces mesquins procédés qu'on sert les grandes causes. Depuis, *Young Oxford* s'est assagi. Il publie, avec des nouvelles du mouvement, le programme et l'esquisse des cours de philosophie et de sociologie qui sont professés dans la maison. Ces notes formeront un jour le *Novum Organum* de Ruskin Hall.

En effet on n'aspire à rien moins qu'à établir une classification évolutionniste des sciences et l'ordre dans lequel on les pré-

sente aux étudians constitue, à lui seul, une philosophie. On considère d'abord la matière première de l'Univers, l'atome et la molécule. Puis, continuant l'histoire de la vie, on suit la formation et la combinaison des cellules et l'on s'élève du simple au composé, des existences inorganiques aux êtres organisés, et du degré le plus obscur de la conscience à la plénitude de l'intellectualité. Ces études convergentes aboutissent à l'homme dont la relation avec le reste de la Nature se trouve, en quelque sorte, définie d'avance. Et toutes les sciences, y compris l'histoire et l'observation psychologique, ne sont que les avenues qui acheminent l'étudiant vers la science des sciences, vers la sociologie.

C'est le 22 juin dernier que j'ai visité Ruskin Hall. Le *warden* M. Dennis Hird, un gradué de l'Université, était absent, et c'est le *sub-warden*, M. Wilson, qui a bien voulu me faire les honneurs de la maison. M. Wilson est céramiste de son état. C'est donc un ouvrier d'art et, en effet, il a le regard vif et rêveur de l'artiste. Ses manières sont des plus agréables ; il trouve sans effort l'expression claire, gaie, pittoresque, et je n'ai été nullement surpris d'apprendre que sa parole avait de l'action sur de vastes meetings populaires.

La maison des étudians ouvriers est située aux confins de la ville universitaire. Elle a été longtemps habitée par Thomas Green, qui figure dans le chef-d'œuvre de Mrs Humphry Ward sous le nom du professeur Gray. C'est là qu'on trouvera l'homme et sa demeure décrits de main de maître. L'intérieur est peu changé ; le jardin, moins encore. Il est tel qu'aux jours, déjà lointains, où Ruskin, — alors professeur à l'Université, — y venait deviser avec le maître du logis. O le délicieux jardin, plein de belles fleurs et de gazons à l'herbe fine, drue et foncée ! De grands murs, tapissés de végétation, l'entourent, bornent le regard, enferment admirablement le penseur dans sa pensée. On n'y voit rien au delà, on n'y est vu de personne. Rien qu'un horizon confus de tours, d'arbres, de clochers et, au-dessus, le ciel bleu pâle, où courent de petits nuages blancs.

Près de la maison, deux longues tables de bois blanc, soigneusement frottées, où les étudians, au nombre d'une vingtaine, prennent leurs repas en été : « Nous avions d'abord des nappes ; nous y avons renoncé par propreté, me dit M. Wilson. Mieux vaut une table lavée tous les jours qu'une nappe changée toutes les semaines. Mais l'esthétique ne perd pas ses droits. » Et il

désigne du doigt deux beaux vases pleins de fleurs. Dans le bureau, au rez-de-chaussée, j'ai vu deux portraits de Ruskin, dont l'un est une sorte de caricature, mais une caricature à haute portée. Elle représente l'auteur des *Pierres de Venise* faisant l'office de cantonnier et construisant une route. Ne dit-il pas aux ouvriers, « ce dessin symbolique » qu'il leur faudra faire le chemin où ils passeront ? Au-dessus du bureau est la salle commune. Quelques tableaux, point de tapis; les meubles sont en bois de sapin. Une salle, assez vaste, dont une paroi est munie d'un tableau noir, sert de classe et de bibliothèque. Humble bibliothèque, née d'hier et bien pauvre encore ! Mais elle s'enrichira de dons successifs. Je suis introduit dans une grande chambre, inondée de clarté, où travaillent trois étudians qui m'accueillent avec politesse. De là je descends à la cuisine où je serre la main du cuisinier qui se tient près de ses fourneaux, revêtu du costume traditionnel. C'est un étudiant et ses aides sont des étudians comme lui. « Saviez-vous faire la cuisine avant de venir à Ruskin Hall ? » — « Du tout ! » On ne monte pas d'un seul bond à ces importantes fonctions, on commence par faire le thé, éplucher les pommes de terre, rincer les verres, essuyer les assiettes. Peu à peu on devient digne de surveiller un gigot ou de confectionner un *apple pie* et l'on revêt la jaquette blanche du commandement. Quand un plat est particulièrement « réussi, » les dîneurs appellent le cuisinier. Il paraît, on l'applaudit, et il salue.

Ces fonctions domestiques prêtent à des plaisanteries faciles, mais M. Wilson m'assure que ces exercices sont sains pour le corps et même pour l'esprit : « Cela les empêche de se prendre pour des êtres supérieurs. » Et il ajoute ce mot d'une sagesse admirable, qui tuerait dans l'œuf les révolutions de l'avenir, s'il était universellement compris et accepté : « Il vaut mieux que l'ouvrier reste ouvrier. » Lui-même il balaie tous les jours sans se plaindre les soixante-douze marches de l'escalier. Après quoi, il n'est pas plus incapable de se livrer à de hautes spéculations artistiques ou philosophiques que Charlotte n'était incapable de goûter Klopstock quand elle avait préparé des tartines de confitures à ses frères et sœurs.

L'entretien d'un étudiant coûte 10 shillings par semaine et les frais scolaires se montent à 2 shillings et 6 pence. Chaque étudiant fournit, de sa poche, les trente et une livres qui représentent sa dépense totale de l'année. Les frais généraux restent à la

charge du fondateur et il faudrait un chiffre de cent étudians, m'a dit M. Wilson, pour que Ruskin Hall mît son budget en équilibre. Le rêve, ce serait d'installer ces ouvriers à la campagne, au milieu d'une exploitation rurale qui leur permettrait de gagner sur place leur pension en leur laissant les loisirs suffisans pour l'étude.

Si le nombre des résidens est, jusqu'ici, très limité, celui des correspondans est déjà considérable. Il était de plus de douze cents en mars ; il dépasse aujourd'hui quinze cents. Ces correspondans sont admis après avoir rempli une feuille de questions, ingénieusement combinées, et rendu compte de leur éducation antérieure comme de leurs visées actuelles. Ils adressent à Ruskin Hall des travaux écrits qui leur sont retournés avec des corrections. Les maîtres s'occupent d'organiser des tournées dans certains centres où ils se mettront en rapport direct avec les correspondans, les interrogeront et jugeront ainsi de leurs progrès.

Tout cours d'études doit aboutir à une conclusion sous forme d'un diplôme. On se propose d'instituer un certificat et, pour obtenir ce certificat, les candidats n'auront pas seulement à justifier de certaines connaissances théoriques, mais à prouver qu'ils en ont fait quelque application pratique. Rien de mieux, mais comment s'y prendra-t-on? C'est ce que je ne devine pas et ce qu'on n'a pu m'expliquer. Si les initiateurs de Ruskin Hall réussissent à enlever aux examens et aux concours leur caractère exclusivement spéculatif et théorique, ils auront rendu un grand service à la pédagogie et à l'humanité.

On ne dit plus Ruskin Hall au singulier, mais on parle couramment des Ruskin Halls. Une maison de ce genre s'est ouverte à Manchester; une autre à Birkenhead; Birmingham en possède deux et d'autres sont en formation à l'heure où j'écris. M. Vrooman, depuis le mois de décembre, a passé la main aux *Trade Unions* et aux Sociétés coopératives. La première de ces agglomérations de travailleurs a derrière elle 4 millions d'Anglais; les coopératives comptent 1 650 000 associés. Un conseil supérieur a été élu pour surveiller et diriger les Ruskin Halls, mais ce conseil ne paraît pas prendre ses devoirs très au sérieux, car l'un de ses membres les plus considérables, M. Macdonald, a cru pouvoir, dans une interview avec un rédacteur du *Sun*, se laisser aller à des moqueries grossières contre M. Vrooman et contre son

œuvre. Les *Trade unions* n'ont pas un sou à donner pour ces sortes de choses. Les Sociétés coopératives dépensent, bon an mal an, plus de 1 200 000 francs pour l'éducation, mais c'est à l'instruction primaire et à l'instruction technique que va tout cet argent; de l'instruction universitaire, elles n'ont cure. En général, il règne dans ces sociétés populaires que nos pères ont connues si hardies, si vigoureuses, si agissantes et, à certains égards, si menaçantes, un étrange engourdissement, une tendance au repos et presque au sommeil. « Quoi! demandent les ardens du parti, est-ce assez pour vous d'avoir obtenu quelques livres de thé et de sucre à bon marché, introduit un peu de confort dans vos misérables intérieurs, arraché à vos maîtres un inutile bulletin de vote ? La grande bataille reste à livrer, et c'est sur le terrain de l'instruction supérieure que vous gagnerez définitivement vos droits d'hommes et de citoyens. Réveillez-vous, reprenez vos armes et en avant! »

Je ne sais si ce langage sera entendu, et si ce conseil sera suivi. Dans le cas contraire, l'avenir des Ruskin Halls est incertain. M. Vrooman a commis une grosse erreur historique lorsqu'il a dit que son collège était le premier qui eût été fondé à Oxford pour l'avantage des pauvres. C'est le contraire qui est vrai. *Tous* les collèges d'Oxford ont été fondés en vue de ceux qui avaient leur fortune dans leur cerveau. On sait ce qu'ils sont devenus. Peut-on affirmer que Ruskin Hall, livré à lui-même, ne subira pas une lente transformation de ce genre ? J'ai vu la Charte d'incorporation et je n'ignore pas ce qu'elle stipule : on n'enseignera pas les langues classiques à Ruskin Hall. D'autre part, les étudians sont trop pauvres pour se donner les laboratoires et les appareils nécessaires à l'étude des sciences expérimentales; ils sont trop ignorans pour aborder les hautes mathématiques. Dans ces conditions, on ne peut songer à annexer Ruskin Hall à l'Université. Oui, mais ce qui est vrai aujourd'hui le sera-t-il dans vingt ans, dans un demi-siècle? Nul n'aurait le droit de l'affirmer. Si M. Vrooman revenait au monde vers l'an 2000, peut-être trouverait-il sa maison occupée par des fils de lords et d'évêques, par tout un monde select au milieu duquel quelques boursiers, pourvus de grasses *scholarships*, démentiraient les intentions démocratiques du fondateur en ayant l'air de les rappeler.

Voilà ce que l'expérience du passé fait pressentir et voilà ce

qui arrivera infailliblement si l'histoire se répète indéfiniment, si demain ressemble à aujourd'hui comme aujourd'hui ressemble à hier. Mais on me dit que des temps nouveaux se lèvent et que l'humanité du xxe siècle va, décidément, sortir de la vieille ornière. Je le souhaite ! Si Ruskin Hall continue à vivre, si ses rejetons fleurissent et fructifient, si l'institution, dans son ensemble, reste fidèle à l'esprit de ses premiers habitans, je prévois une rencontre, une sorte de conflit entre les deux classes d'éducateurs et les deux systèmes d'éducation dont j'ai esquissé l'origine et les tendances dans cet article. Mais ce conflit ne m'inquiète pas, car il ne saurait y avoir de combat mortel qu'entre la culture et la barbarie, entre le jour et les ténèbres, entre l'affirmation et la négation. Deux forces civilisatrices ne peuvent s'entre-choquer jusqu'à se détruire l'une l'autre. Ici, je vois, d'un côté, une ambition légitime de monter et d'être indépendans, là une pensée généreuse de rapprochement pour le partage et la jouissance en commun du patrimoine humain. S'il y a encore, de part et d'autre, des illusions et des préjugés, l'expérience en fera justice. On comprend déjà, et on comprendra mieux tous les jours dans les *settlements*, que, si l'on veut travailler au bonheur de l'ouvrier, il faut premièrement développer son initiative et ne pas lui imposer des modes d'action, de plaisir, de pensée qui ne sont pas faits pour lui ; qu'en un mot, il convient de le laisser créer lui-même ses traditions et chercher son idéal ; qu'agir autrement, serait manquer d'intelligence et de respect envers l'ordre de choses naturelles dont nous sommes les molécules intégrantes et dont nous devons, bon gré mal gré, suivre les lois. A Ruskin Hall, on s'apercevra que si les méthodes de découverte et d'enseignement sont multiples, la vérité est une et que la science, après tout, ne mériterait pas son nom si elle n'était pas la même pour le bourgeois et l'artisan. Là-dessus l'accord pourra s'établir et, une fois de plus, la paix régnera entre les hommes de bonne volonté et de bonne foi.

AUGUSTIN FILON.

L'ASTRONOMIE EXPÉRIMENTALE

ET

L'OBSERVATOIRE DE MEUDON

I

L'éclipse totale de soleil du 18 août 1868 marque une date inoubliable dans l'histoire de l'astronomie. Ce jour-là, fut levé pour toujours le voile qui, jusqu'alors, cachait aux yeux des hommes les mystérieux phénomènes de la surface solaire. Un savant français, dont le nom, aujourd'hui illustre, faisait déjà autorité dans la science (M. Janssen avait alors quarante-quatre ans), avait été chargé d'aller observer la grande éclipse dans une station de l'Inde anglaise. Il avait choisi la ville de Guntour, et s'y était établi avec ses lunettes et ses appareils de physique, occupé à familiariser ses aides avec le maniement des instrumens. Mais l'éclipse approchait et le temps s'était gâté : il pleuvait, depuis quelques jours, sur toute la côte. Par miracle, le temps se remit la veille, et le 18 août le soleil brillait de tout son éclat. L'éclipse put être observée avec un plein succès ; on put étudier notamment deux magnifiques protubérances, dont l'une rappelait la flamme d'un feu de forge et l'autre une montagne neigeuse, embrasée par un soleil couchant. Les raies brillantes de leur spectre prouvaient qu'elles étaient formées d'hydrogène incandescent. Et c'est en contemplant ces raies que M. Janssen, par une inspiration de génie, entrevit la possibilité d'observer les

protubérances et les régions circumsolaires tous les jours, en dehors des éclipses. Il lui suffisait pour cela de promener son spectroscope sur le bord du disque solaire. Dès le lendemain, la méthode qu'il avait conçue fut appliquée, et il put revoir les protubérances de la veille, d'ailleurs profondément modifiées; et depuis ce jour jusqu'au 4 septembre, l'heureux inventeur put se plonger dans l'étude des phénomènes qu'il était donné à lui seul de voir; il put, à loisir, dresser des cartes de ces formations mobiles et changeantes, et jouir, en quelque sorte, d'une éclipse totale de dix-sept jours!

Les lettres contenant le récit de cette mémorable découverte n'arrivèrent à Paris qu'à la fin d'octobre, à peu près en même temps que l'annonce d'une découverte semblable, faite, le 20 octobre, en Angleterre, par M. Lockyer, qui depuis quelque temps était sur la voie d'une méthode fondée sur les mêmes principes. La méthode elle-même a été plus tard modifiée par M. Huggins. M. Janssen n'en reste pas moins le premier qui ait réussi à voir les protubérances en plein jour, inaugurant ainsi une ère nouvelle des études solaires. Il faut, pour comprendre l'enthousiasme qu'excita cette découverte, se reporter aux discussions auxquelles ont donné lieu les protubérances ou proéminences roses, entrevues pendant quelques éclipses totales; il faut relire notamment la célèbre notice d'Arago sur l'éclipse du 8 juillet 1842. On savait, dès cette époque, que le voile qui nous cache les entours du soleil est tissé de lumière : ils sont noyés dans l'éclat de l'atmosphère terrestre illuminée par les rayons solaires; pour les apercevoir, il faudrait affaiblir, éteindre la lueur atmosphérique qui nous éblouit. Mais comment s'y prendre ? Les moyens que propose Arago, — ascension d'une haute montagne, emploi d'écrans circulaires qui cachent le soleil, — n'offraient guère de chances de succès, et je ne sais si l'on a seulement essayé d'y recourir. Le spectroscope seul permet d'obtenir cet affaiblissement nécessaire du fond éclairé, en étalant la lumière blanche qu'il décompose en ses élémens, tandis que la lumière monochromatique d'une protubérance reste intacte et ainsi devient visible.

Le spectre d'une protubérance se compose, à la vérité, d'une série de raies multicolores, — rouge, verte, bleue, violette; — mais ces lignes brillantes, qui par leur position correspondent à des raies noires du spectre solaire, se trouvent séparées par de larges intervalles, et des prismes d'une dispersion suffisante les

montrent dès lors isolées. L'observateur aperçoit donc, par exemple, une raie rouge qui se détache sur le fond gris cendré, formé par le spectre très affaibli de l'atmosphère; en faisant mouvoir la fente du spectroscope de manière à balayer toute la région occupée par la protubérance, il en voit les tranches successives, représentées par la raie rouge, qui varie de longueur et d'intensité. On peut ainsi reconnaître aisément la forme de la protubérance et en dessiner les contours. Mais l'on peut aussi la voir tout entière d'un seul coup, en élargissant convenablement la fente du spectroscope, jusqu'à faire apparaître la silhouette rouge ou la silhouette bleue de la protubérance qu'il s'agit d'observer. C'est par cette méthode que, depuis des années, de nombreux astronomes explorent tous les jours les contours du disque solaire, et en surveillent les incessantes et parfois rapides transformations. Les protubérances se montrent, en effet, sous les aspects les plus variés : gerbes de feu, jets qui s'élancent à des hauteurs prodigieuses, panaches, nuages qui semblent flotter au-dessus d'un cratère, et qui se dissolvent bientôt et disparaissent. Cela ressemble souvent à des éruptions gigantesques, infernales. On dessine ces jets de flammes, on est même arrivé à les photographier d'une manière régulière.

Nous assistons ainsi au développement surprenant d'une nouvelle branche de l'astronomie qu'on pourrait, à juste titre, appeler l'*Astronomie expérimentale*, et dont l'essor date surtout de l'avènement de l'analyse spectrale. Il est vrai qu'une tentative avait été déjà faite par Arago pour introduire dans l'astronomie les méthodes de la physique : il avait conçu l'espoir de surprendre, dans les modifications de la lumière qui constituent les phénomènes de polarisation, la révélation de l'état physique des astres dont elle émane. Mais le polariscope ne tint pas ses promesses ; après quelques applications heureuses, les découvertes s'arrêtèrent. Il fallut attendre que l'étude des raies du spectre, trop négligée jusqu'alors, mît enfin dans les mains des astronomes un instrument de progrès d'une prodigieuse fécondité, et que la photographie, venant à son tour se mettre à leur service, bouleversât complètement les vieilles méthodes de recherche. L'astronomie expérimentale, née depuis quarante ans, a déjà exigé la création de tout un attirail d'instrumens spéciaux, installés dans des observatoires qui ressemblent à des laboratoires de chimie et de physique. On les appelle des observatoires d'as-

tronomie physique ou, plus simplement, d'astrophysique. Tel est l'observatoire de Meudon, fondé en 1878, et dont la création est due entièrement à l'infatigable zèle de M. Janssen et à l'éclat de ses découvertes.

M. Janssen avait, un des premiers, compris toute la portée et toute la fécondité de la nouvelle méthode d'analyse, fondée sur l'emploi du spectroscope, que Bunsen et Kirchhoff venaient d'inaugurer, et qui commençait à s'introduire dans les laboratoires. Il avait débuté, en 1860, par une thèse où il étudiait l'absorption de la chaleur obscure par les milieux de l'œil, qui préservent la rétine en arrêtant ces radiations dangereuses. Ce travail avait été entrepris au retour d'un voyage à travers l'Amérique, exécuté en compagnie de M. Grandidier. C'est à ce moment que furent publiés les premiers mémoires de Kirchhoff, et M. Janssen, frappé de l'importance des résultats déjà obtenus, résolut de demander à l'analyse spectrale de nouvelles révélations sur la constitution du Soleil.

Ses premières recherches devaient porter sur l'étude approfondie des raies obscures que fait naître dans le spectre solaire l'absorption élective, exercée par l'atmosphère terrestre. Ces raies « telluriques, » peu apparentes quand le Soleil est élevé sur l'horizon, s'accentuent et s'élargissent beaucoup au moment du lever ou du coucher, parce que la route des rayons dans l'atmosphère est alors plus longue ; elles s'affaiblissent au sommet des montagnes, où l'air devient plus rare. Les bandes sombres du spectre solaire avaient été signalées par sir David Brewster en 1833. M. Janssen, à l'aide d'un spectroscope multiple, put les résoudre pour la plupart en raies très fines comme les raies de Fraunhofer, et s'assurer qu'elles étaient constantes dans le spectre, quoique d'intensité très variable suivant la hauteur du soleil.

C'est ce caractère spécial qui permet de distinguer les raies telluriques des raies solaires proprement dites, qui sont dues à l'absorption exercée par les vapeurs que contient l'atmosphère du soleil. M. Janssen entreprit aussitôt de dresser une carte du spectre ainsi rectifié ; elle fut complétée au cours de diverses missions en Italie et dans les Alpes, de 1862 à 1864. Au mois de septembre 1864, nous trouvons M. Janssen au sommet du Faulhorn, où il voit les raies d'origine terrestre s'effacer à mesure qu'il s'élève dans son ascension. Le mois suivant, une ex-

périence instituée sur le lac de Genève lui permit de reproduire artificiellement les mêmes raies, et d'en démontrer ainsi, sans réplique, l'origine terrestre. Un grand bûcher de sapin ayant été allumé au bord du lac, à Nyon, la lumière de la flamme fut analysée dans le clocher de l'église de Saint-Pierre, à Genève. Or cette flamme qui, de près, ne donne aucune raie, sinon la raie jaune du sodium, présentait, à la distance de 21 kilomètres, les raies telluriques. Le lac Léman avait été choisi comme base d'expérience, afin que le faisceau lumineux, en rasant la surface de l'eau, traversât des couches d'air saturées d'humidité, ce qui devait ajouter aux chances de succès. C'est surtout dans le rouge, l'orangé et le jaune que les raies atmosphériques furent trouvées très nombreuses et très fortes.

C'était là un beau travail d'astronomie expérimentale, accompli entre les rives d'un lac suisse; nous allons voir M. Janssen le terminer dans une usine de la Compagnie du gaz. Il restait, en effet, à découvrir les élémens de l'atmosphère qui produisent cette forte absorption, cause des raies telluriques. Il était déjà probable que cette action devait, en grande partie, être attribuée à la vapeur d'eau; mais il fallait le démontrer par une expérience directe. Un premier essai, tenté en 1865, dans l'atelier central des phares, avec un tube de 10 mètres rempli de vapeur, n'avait pas donné le résultat qu'on attendait. Enfin, au mois d'août 1866, l'expérience fut reprise à l'usine de la Villette, avec un tube de fer de 37 mètres, qu'une machine de six chevaux remplissait de vapeur. Le tube fut placé dans une caisse garnie de sciure de bois afin d'en empêcher le refroidissement; la lumière était fournie par des becs de gaz. Cette lumière, dont le spectre est d'ordinaire continu, montrait les principales raies telluriques lorsqu'on la faisait passer par la colonne de vapeur de 37 mètres, à la pression de 7 atmosphères. On avait ainsi sous les yeux le spectre d'absorption de la vapeur d'eau, et aussi la preuve du rôle que cette vapeur joue dans la production des raies telluriques. Chose curieuse, malgré l'extinction de certaines nuances du rouge et du jaune, ce spectre est très brillant du côté du rouge, et il prouve que la vapeur d'eau est de couleur orangé rouge par transmission, ce qui explique la couleur rouge du soleil couchant.

Par la découverte du spectre de la vapeur d'eau, M. Janssen a rendu possible la connaissance de l'état hygrométrique des couches

inaccessibles de l'atmosphère terrestre ; il nous a ouvert l'étude des atmosphères planétaires au point de vue de la présence de l'eau, cet élément capital pour l'entretien de la vie. Il lui a été donné, à quelque temps de là, de constater par ce moyen la présence de l'eau dans l'atmosphère de Mars, pendant un séjour au sommet de l'Etna (1867). On ne peut assez insister sur l'importance de ces résultats, qui ont doublé le champ des études spectrales ; mais il faut dire tout de suite qu'ils ont été complétés plus tard par les recherches de M. Janssen et de M. Egoroff sur le spectre de l'oxygène, qui ont démontré qu'un certain nombre des raies telluriques sont dues à ce gaz. En effet, l'action absorbante de l'oxygène se manifeste par un système de raies fines, plus ou moins sombres, qui forment les groupes A, B, α, du spectre solaire, et par des bandes obscures, non résolubles, dans le rouge, le jaune, le vert, le bleu. Ces raies et ces bandes s'atténuent beaucoup au sommet des montagnes, et il est probable qu'elles s'évanouissent aux limites de l'atmosphère ; elles ne proviennent pas de l'action de la photosphère du soleil.

Pour résoudre ce problème, M. Janssen a tenté bravement, au mois d'octobre 1888, l'ascension de la station des Grands-Mulets, située sur le massif du Mont-Blanc, à plus de 3 000 mètres au-dessus du niveau de la mer, et sur la route qui conduit à la cime de la montagne. Entourée de glaciers, cette station était favorable aux observations, car M. Janssen avait résolu de les exécuter par un temps très froid et dans un lieu très élevé, afin d'éliminer plus sûrement les groupes telluriques dus à l'action de la vapeur d'eau, qui, dans les circonstances ordinaires, se mêlent aux groupes de l'oxygène et deviennent une cause de confusion. Mais l'ascension des Grands-Mulets présentait, à cette époque de l'année, des difficultés particulières. Le refuge était déjà abandonné, et il était tombé récemment une grande quantité de neige qui avait effacé les sentiers et masquait les crevasses ; enfin le froid, déjà rigoureux, rendait nécessaires des dispositions spéciales en vue d'un séjour prolongé. Le chef des guides avait pourtant déclaré que l'expédition n'était pas absolument impossible. Il faut lire l'émouvant récit que M. Janssen a fait de cette ascension. Il avait été obligé de se faire porter, pendant une partie du chemin, par une troupe de guides, à l'aide d'un appareil composé d'une échelle au centre de laquelle était suspendu un siège léger. Les instrumens, sortis de leurs caisses, avaient été distribués par fractions qui per-

mettaient leur transport à dos d'hommes. On arriva malgré tout; et pendant la nuit qui suivit le jour des préparatifs, le ciel s'éclaircit; dans la matinée du 15, le Soleil se leva radieux, par un temps splendide comme on n'en avait pas encore vu dans l'année. M. Janssen put instituer une série continue d'observations depuis 10 heures du matin jusqu'au coucher. Dans son spectroscope à plusieurs prismes, il suivait, avec l'élévation du soleil, la décroissance d'intensité des bandes et des raies de l'oxygène: quant aux bandes et aux raies de la vapeur d'eau, elles étaient absentes, comme on l'avait prévu. Les bandes sombres de l'oxygène avaient aussi fini par disparaître, et les raies qui s'y trouvent associées s'étaient notablement affaiblies. On pouvait conclure de ces résultats que le spectre de l'oxygène disparaîtrait aux limites de l'atmosphère terrestre : il ne nous arrive pas du Soleil. Cela prouve-t-il que l'oxygène manque dans le globe solaire? C'est là une autre question qui ne peut encore être tranchée; il est possible, après tout, que l'oxygène se rencontre dans le Soleil sous une forme différente de celles que nous lui connaissons.

Les conclusions auxquelles M. Janssen s'était arrêté en 1888 furent pleinement confirmées par les observations qu'il put faire, quelques années plus tard, à l'occasion de deux ascensions au sommet du Mont-Blanc (1890 et 1893); puis, encore tout récemment, par les photographies spectrales que M. le comte de La Baume-Pluvinel réussit à obtenir à la même station, en septembre 1898. Enfin M. Janssen les a corroborées par une expérience faite au mois de mai 1889, entre la tour Eiffel et Meudon. La couche d'air interposée entre cette tour et l'observatoire de Meudon est sensiblement équivalente, au point de vue de l'absorption, à notre atmosphère, car la distance est de 7700 mètres, et c'est là, à peu de chose près, l'épaisseur qu'aurait l'atmosphère si elle était comprimée de manière à présenter une densité uniforme, égale à celle des couches inférieures. En faisant passer à travers cette masse d'air une puissante lumière à spectre continu, on devait y voir apparaître les raies telluriques. La lumière électrique, installée au sommet de la tour et analysée à l'observatoire de Meudon, a donné en effet un spectre d'une vivacité comparable à celle du spectre solaire, et dans lequel on distinguait nettement les raies A, B de l'oxygène, et les raies de la vapeur d'eau. Les conclusions relatives à l'origine des raies telluriques du spectre solaire ont été ainsi vérifiées près du sol et à toutes les altitudes

accessibles ; nul doute qu'un jour les ballons-sondes, munis d'appareils automatiques, ne les confirment par des témoignages qu'ils iront chercher encore plus haut.

Mais revenons aux voyages de M. Janssen, dont nous avons interrompu l'énumération (il serait trop long, malheureusement, d'en faire le récit détaillé). Toujours par monts et par vaux, nous le trouverons, au mois de mars 1867, à Trani, en Italie, où il se dispose à observer une éclipse annulaire. Il conclut de ses observations que la couche absorbante qui produit les raies solaires doit être très basse, remarque qui sera confirmée par la découverte de la chromosphère. Trois mois plus tard, M. Janssen va étudier, dans l'île de Santorin, en Grèce, l'éruption volcanique qui vient de s'y produire, et il constate que l'hydrogène est la base des gaz combustibles qui s'échappent du cratère. C'est en revenant de Grèce qu'il eut l'occasion de séjourner trois jours sur l'Etna et de s'y livrer à des investigations concernant les atmosphères de Mars et de Saturne. L'année 1868 le conduit dans l'Inde pour l'observation de la grande éclipse dont nous avons déjà parlé ; elle lui suggère la belle méthode destinée, sinon à rendre désormais superflue l'étude des éclipses, du moins à en diminuer singulièrement le coûteux attrait.

Il restait cependant l'espoir d'y glaner encore quelques découvertes. M. Janssen avait compté observer en Algérie l'éclipse du 22 décembre 1870. Mais Paris était bloqué. M. Janssen partit en ballon, le 2 décembre, à 6 heures du matin, de la gare d'Orléans, passa au-dessus de Versailles, Chartres, le Mans, Château-Gontier ; à 11 heures, ayant vu la mer, il descendit près de Savenay, à l'embouchure de la Loire, sans accident, malgré le grand vent qui régnait à terre. Il avait fait 100 lieues en cinq heures, à plus de 2 000 mètres de hauteur : c'est une vitesse de 20 lieues à l'heure. Suivi du ballon et de ses quatre caisses d'instrumens, il se dirigea sur Nantes par un train spécial, puis à Tours, et se mit aussitôt en route pour Marseille et Oran, lieu choisi comme le plus favorable. Il y rencontra les astronomes anglais, qui avaient, à son insu, demandé et obtenu sa libre sortie de Paris au moment où il n'en avait plus besoin. Malheureusement, le temps fut, cette fois, tout à fait mauvais, et l'éclipse ne put être observée ; mais M. Janssen avait profité de son court voyage à bord du *Volta* pour inventer le « compas aéronautique, » sorte de boussole adaptée aux besoins de la navigation aérienne.

Il est resté, depuis cette époque, un fervent et fidèle ami des études aéronautiques, et son nom se trouve toujours mêlé à l'histoire des progrès de cette véritable science de l'avenir.

En décembre 1871, M. Janssen va observer, dans les Nilgherris, une autre éclipse, qui l'amène à supposer l'existence d'une nouvelle enveloppe solaire, l'atmosphère coronale.

En 1874, de nombreuses expéditions se préparent à observer, dans des stations lointaines, le passage de Vénus sur le Soleil. M. Janssen, qui était déjà membre de l'Académie des sciences et du Bureau des longitudes, se trouvait tout désigné pour conduire au Japon l'une des missions françaises, dont faisait partie M. Tisserand. C'est pour mieux fixer les phases successives du passage de la planète qu'il imagina le *revolver photographique*, qui permet de saisir au vol l'image fugace d'un objet en mouvement. On peut dire que cet ingénieux appareil a été le point de départ du fusil photographique de M. Marey, et peut-être du cinématographe. M. Janssen ne revint pas d'ailleurs en France sans avoir encore observé, au Siam, l'éclipse du 6 avril 1875.

Le second passage de Vénus, qui eut lieu le 6 décembre 1882, fut observé par M. Janssen à Oran, par un temps superbe. Des études entreprises, à cette occasion, sur la nature de l'atmosphère de Vénus aboutirent seulement à faire ressortir les difficultés très grandes de ces sortes de recherches, qui demandent des instrumens très délicats. L'année suivante, M. Janssen conduisait encore une mission à l'île Caroline, située dans l'Océan Pacifique, à 200 lieues au nord de Taïti, pour y observer, avec M. Trouvelot, l'éclipse totale du 6 mai 1883 ; des astronomes étrangers, MM. Tacchini et Palisa, avaient demandé à se joindre à la mission française. Les recherches portèrent, cette fois, plus particulièrement sur la nature et la constitution de la couronne solaire; il fut constaté qu'elle nous envoie une forte proportion de lumière réfléchie, qui indique la présence de poussières cosmiques. En revenant de Caroline par Taïti, on relâcha aux îles Sandwich, et M. Janssen passa seul une nuit sur le bord du cratère de Kilauéa, à étudier le spectre des flammes qui s'échappaient du volcan et qui lui rappelaient les éruptions solaires.

Au retour de ce long voyage, le regretté M. Blanchard, alors président de l'Académie, adressa à son confrère une touchante allocution; il fit une remarque aimable qui mérite d'être citée. « Vous nous avez tant accoutumés à vos départs pour des contrées

lointaines, lui dit-il en substance, lorsque venait à luire l'espoir d'une découverte, que nous n'avons pas éprouvé une grande surprise à l'annonce de votre projet de vous rendre dans une île déserte de l'Océan Pacifique; on savait que les obstacles ne vous ont jamais déconcerté... Cette fois pourtant, on se sentait touché par un rapprochement : votre enthousiasme pour la durée exceptionnelle de l'éclipse, — un peu plus de cinq minutes, — et votre insouciance pour la longueur de la navigation à travers l'Atlantique et le Pacifique, sans compter le voyage sur le continent américain, des mois d'ennui et de fatigue. Votre résolution vous avait mérité le succès, vos études antérieures vous l'avaient préparé, les circonstances atmosphériques vous l'ont assuré. C'est une bonne fortune pour la science. »

Ajoutons maintenant que, dans plus d'un de ces voyages, M. Janssen a eu pour compagne de route et secrétaire la noble femme qui, depuis longtemps, est habituée à seconder son illustre mari dans ses travaux. Mais il est temps que nous arrivions à la fondation de l'observatoire de Meudon.

II

L'astronomie expérimentale commençait à prendre son essor en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en Amérique; un peu partout, des observatoires se créaient, ou s'appropriaient à l'usage des nouvelles méthodes. La France, après avoir eu l'initiative d'une partie de ces découvertes, restait en arrière. Il est vrai qu'en 1869, au retour de sa mission aux Indes, M. Janssen avait obtenu de M. Duruy la promesse de la création d'un établissement où il pourrait poursuivre ses recherches. Mais la guerre vint arrêter ces beaux projets. Ce n'est qu'en 1874, au moment où s'organisaient les expéditions pour l'observation du passage de Vénus, que la question fut sérieusement engagée. Un député, M. Cézanne, ingénieur éminent, proposa à l'Assemblée nationale la création, près de Paris, d'un observatoire d'astronomie physique, et s'efforça d'en démontrer la nécessité; le ministre compétent promit de s'en occuper, après avoir pris l'avis de l'Académie des sciences. Le rapport de la commission nommée à cet effet fut entièrement favorable. M. Faye insista sur l'urgence de la création d'un établissement spécial, consacré exclusivement à l'astronomie physique; il invoqua la grande loi qui dirige tous

les efforts bien entendus, celle de la division du travail. La vieille astronomie ne pouvait plus suffire à embrasser toutes les sciences nouvelles nées dans ses observatoires : la météorologie, le magnétisme terrestre, s'en détachaient et réclamaient des établissemens séparés où ils fussent chez eux; il fallait reconnaître le même droit à l'astronomie physique.

L'année suivante (1875), en présence de l'avis favorable émis par l'Académie des sciences, le ministre de l'Instruction publique saisit la Commission du budget d'une demande de crédit de 50 000 francs pour parer aux premiers frais d'organisation et d'entretien d'un observatoire; et la même somme fut ensuite votée annuellement sur les budgets de 1876, 1877, 1878, 1879. L'observatoire fut installé provisoirement à Montmartre, boulevard Ornano, au lieu même où s'étaient achevés les préparatifs de l'expédition du Japon.

Il fallait trouver le lieu d'une installation définitive. On avait le choix entre deux domaines de l'État : la Malmaison et Meudon. Le directeur des Bâtimens civils conseilla à M. Janssen de demander Meudon. « Ce beau domaine, dont le château avait été incendié après la guerre, était porté au compte de la liquidation pour une somme dérisoire, et, s'il était vendu, il était morcelé et dépecé. Il y avait donc une raison d'intérêt national à conserver à l'État un aussi précieux domaine qui, indépendamment de l'observatoire, pouvait se prêter à d'autres installations d'ordre scientifique et à des travaux et des expériences de tous genres. » On y a, en effet, installé la station de chimie végétale, un service de ballons militaires, etc.

La demande fut agréée; mais le domaine était encore occupé par l'armée, et M. Janssen dut d'abord se contenter d'une hospitalité provisoire dans le parc, où il fit dresser les instrumens et les cabanes revenues du Japon. Au fur et à mesure de l'évacuation, on put s'étendre davantage et s'installer plus commodément. Cependant il s'agissait d'obtenir la construction d'un véritable observatoire. M. Janssen présenta au gouvernement un projet d'ensemble, comprenant la restauration partielle du château et son appropriation à l'usage astronomique, la remise en état des communs pour y placer la direction, le personnel, les bureaux, la bibliothèque, les collections, enfin la restauration de la grande avenue de Bellevue et de la magnifique terrasse. En 1878, sous le ministère de MM. Léon Say et Bardoux, à la suite de rapports

favorables présentés à la Chambre et au Sénat, les crédits demandés pour la restauration du château et les achats d'instrumens furent enfin accordés : ils s'élevaient à un peu plus d'un million (1 035 000 francs), et ils devaient être répartis par portions égales sur les exercices 1879, 1880 et 1881. C'est donc de l'année 1878 que date la fondation de l'observatoire de Meudon, ou, pour lui donner son titre officiel, de l'Observatoire d'astronomie physique de Paris, sis parc de Meudon (Seine-et-Oise). C'est ainsi qu'il est désigné dans les *Annales* dont M. Janssen a pu commencer la publication en 1896.

C'est dans le tome Ier, le seul qui ait paru jusqu'ici, qu'on trouve la description des bâtimens et des instrumens, accompagnée de photographies. Pendant vingt ans, M. Janssen, malgré l'insuffisance des crédits accordés, s'est attaché à faire de son observatoire un établissement de premier ordre, à la hauteur des exigences de la science moderne. La grande coupole qui abrite l'instrument principal, l'équatorial à lunette double, a été construite, dans les meilleures conditions, par la Société des anciens Établissemens Cail ; elle a 18 mètres de diamètre intérieur. Cette coupole est assise sur le mur circulaire neuf qui relie les deux façades conservées. Ces façades, surmontées de leurs frontons sculptés, qui sont des reliques de l'art du XVIIe siècle, encadrent d'une manière heureuse tout l'édifice. La coupole est mise en mouvement par l'électricité.

La lunette du grand équatorial est double, comme on vient de le dire ; elle comprend une lunette astronomique ou lunette oculaire, et une lunette photographique, reliées ensemble, et ayant la même longueur focale (16 mètres) ; mais les objectifs ont des ouvertures différentes, celui de la première lunette a un diamètre de 0^m^,83, tandis que celui de la lunette photographique n'a que 0^m^,62. La partie optique de ce bel instrument, qui est actuellement le plus puissant, comme instrument à deux fins, est due à MM. Henry frères, et la partie mécanique à M. Gautier. Entre les mains de M. Perrotin, directeur de l'observatoire de Nice, qui avait été temporairement attaché à l'observatoire de Meudon, la lunette oculaire a permis de découvrir de curieux détails touchant la structure de la surface de la planète Mars. La lunette photographique, entre les mains de M. Deslandres, a permis la constatation de faits très importans relatifs à la structure de la partie centrale de la nébuleuse d'Orion, à la question du nombre des

étoiles variables dans certains amas, à la constitution en spirale de la nébuleuse planétaire d'Andromède, etc.

Deux petites coupoles, de $7^{m},50$ de diamètre, abritent l'une la lunette équatoriale, l'autre un télescope de 1 mètre d'ouverture et de 3 mètres de distance focale, qui est le second grand instrument de Meudon, et qui a été encore exécuté par MM. Henry et par M. Gautier. Il est précieux par son énorme pouvoir lumineux. M. Janssen avait été amené à le commander par le succès que lui avait valu, en 1871, l'emploi d'un instrument analogue, de moindres dimensions ($0^{m},40$ d'ouverture et $1^{m},60$ de longueur focale), avec lequel il avait pu reconnaître l'existence de l'atmosphère coronale. La lunette de photographie solaire, de $0^{m},135$ d'ouverture, a été construite par Prazmowski. L'observatoire possède encore une lunette photographique de $0^{m},10$, de Steinheil; un équatorial de 8 pouces ($0^{m},21$) placé dans une coupole de 5 mètres de diamètre ; un sidérostat polaire; un cercle méridien portatif; des instrumens magnétiques et météorologiques, etc.

Il faut enfin parler des grands laboratoires pour l'étude spectrale des gaz et des vapeurs de notre atmosphère. La disposition des bâtimens s'est heureusement prêtée à l'installation des tubes d'une longueur considérable qu'exigeait l'analyse des spectres d'absorption des gaz et des vapeurs. M. Janssen a un laboratoire de 100 mètres de longueur et qui peut, au besoin, être porté à 140 mètres. Les boxes en chêne des anciennes écuries du château ont formé de précieux soutiens, bien espacés, pour des tubes de 60 mètres de longueur qui servent à recevoir les gaz comprimés. Ces tubes, qui ont de 5 à 6 centimètres de diamètre, sont construits en acier doublé de cuivre rouge, et assemblés par bouts de 6 mètres; ils résistent à des pressions de 200 atmosphères; ils sont fermés aux deux extrémités par des disques de verre. D'autres tubes d'acier, plus courts, peuvent supporter des pressions de plusieurs milliers d'atmosphères. Les gaz sont comprimés à l'aide de pompes et introduits par des robinets. Comme sources de lumière, on emploie la lumière Drummond ou la lumière électrique. C'est dans ce laboratoire qu'on a pu, notamment, étudier les spectres de l'oxygène et découvrir la loi curieuse qui régit l'apparition des bandes dans ce gaz. Mais c'est principalement sur la photographie solaire que se sont concentrés, dans ces dernières années, les efforts du savant directeur de l'observatoire de Meudon.

III

A son retour du Japon, où la photographie avait joué un grand rôle dans l'observation du passage de Vénus, et dès qu'on fut, tant bien que mal, installé à Meudon, M. Janssen résolut d'approfondir le problème de la reproduction photographique de la surface du Soleil. Les images obtenues jusque-là, même les plus parfaites, ne montraient pas les détails délicats de la surface visible : il était évident que le temps de pose avait été toujours tout à fait exagéré ; il restait sans doute beaucoup à faire. Il s'agissait d'abord de choisir les rayons sur lesquels devait porter l'achromatisme de l'objectif; on s'arrêta aux rayons violets, et les verres furent taillés en conséquence. On dut se préoccuper ensuite des moyens d'augmenter la finesse de la couche sensible, et d'en mettre la sensibilité spectrale en rapport avec la teinte de l'image. Il fallait enfin régler minutieusement la durée de l'exposition; M. Janssen y parvint en se servant d'un appareil ingénieux qu'il nomme *trappe photographique*, et qui permet de réduire la durée de l'action lumineuse à 1/3000 de seconde. Le diamètre des images fut porté successivement à 20, à 30, et parfois jusqu'à 70 centimètres. En dosant ainsi, d'une manière rigoureuse, l'action de la lumière, M. Janssen a réussi à obtenir des épreuves photographiques du Soleil dont la perfection n'a été égalée nulle part. L'observatoire de Meudon possède aujourd'hui une admirable collection de quelques milliers de clichés qui constituent son trésor, et dont les spécimens joints au tome Ier des *Annales* peuvent donner une idée.

Ces photographies ont révélé des détails de la photosphère que les plus grandes lunettes étaient impuissantes à montrer, ou du moins qu'on n'apercevait que très rarement. C'est ainsi qu'un éminent astronome américain, M. Langley, disait à M. Janssen, dans une visite à Meudon, en 1877, que les détails montrés par ces images, il ne les avait aperçus, pendant vingt années d'observations, que cinq ou six fois, pour quelques secondes seulement. C'est sans doute la durée si courte de la pose qui donne ici à la photographie la supériorité sur l'œil.

« Les photographies du Soleil, dit M. Janssen, sont à la fois les plus faciles et les plus difficiles à obtenir. Elles sont les plus faciles, si l'on veut se contenter de la reproduction générale de la

surface de l'astre avec la silhouette des taches et de leurs pénombres. Elles sont les plus difficiles si l'on veut parvenir jusqu'à la reproduction parfaitement nette des derniers élémens qui forment la surface lumineuse de la photosphère. En effet, le Soleil possède une telle puissance lumineuse que la paresse ou l'insensibilité relative de la substance photographique ne peut jamais devenir une difficulté, et qu'il est absolument inutile d'employer ces mécanismes au moyen desquels on oblige les instrumens générateurs des images à suivre les astres. Mais aussi, cette puissance lumineuse même devient un obstacle pour l'obtention des images très parfaites, à cause de certains effets où figure l'irradiation qu'elle produit, et qui tend à confondre les élémens si délicats dont la surface solaire est formée. » Les images fournies par le photohéliographe de Kew, depuis 1858, ont leur utilité pour la statistique des taches et pour l'étude de leur distribution, mais elles ne peuvent nous renseigner sur la structure intime de la surface du soleil; et tout ce qui a été tenté ailleurs dans cette direction est encore loin d'égaler la perfection et la richesse des photographies solaires de Meudon, qui nous ont révélé la véritable forme des élémens de la photosphère.

Ces élémens sont constitués par une matière fluide très mobile; dans les points de calme relatif, elle prend des formes globulaires, et il en résulte l'aspect d'une granulation générale; mais partout où règnent des courans, les granules s'allongent : ce sont des grains de riz, des feuilles de saule, ou même de véritables filamens. Cependant ces foyers d'agitation n'occupent que des plages limitées, et la forme granulaire est la règle. La surface du Soleil offre ainsi l'aspect d'un réseau dont les mailles seraient formées par des chapelets de grains réguliers, montrant, dans les intervalles, un enchevêtrement de corps étirés, allongés. Ces bouleversemens décèlent la présence de courans ascendans qui viennent rompre et disloquer la mince couche de matière lumineuse à laquelle le soleil doit son pouvoir rayonnant. Là où le calme se rétablit, ces fragmens prennent une forme d'équilibre globulaire. Ce serait là l'explication du réseau photosphérique. Les images successives prises avec le revolver photographique permettent d'étudier les mouvemens de cette lave, qui sont d'une violence inouïe.

Depuis 1898, la grande lunette de l'observatoire de Meudon a été mise à la disposition de M. Deslandres, qui l'a utilisée pour

la photographie stellaire : il a photographié avec succès des amas d'étoiles et des nébuleuses. On sait, d'autre part, qu'à l'Observatoire de Paris MM. Lœwy et Puiseux travaillent, depuis quelques années, à la formation d'un atlas photographique de la lune, qui est une véritable merveille. On voit que, pour les applications de la photographie à l'astronomie, la France a repris la tête du mouvement et ne craint plus aucune comparaison.

IV

Depuis 1891, l'observatoire de Meudon a une succursale au-dessus des nuages : c'est la station que M. Janssen est parvenu à établir au sommet du Mont-Blanc, à 4800 mètres d'altitude. Ce petit observatoire de montagne, dont l'installation a rencontré de très grandes difficultés, a été édifié et outillé, de 1891 à 1897, avec des fonds fournis par M. Janssen lui-même et par quelques généreux amis de la science. Nous avons déjà parlé des recherches qui ont été exécutées sur la cime de la montagne pour constater l'affaiblissement ou la disparition des raies telluriques appartenant à l'oxygène. Un jeune astronome russe, M. Hansky, a pu, en 1897, y déterminer, en collaboration avec M. Crova, qui observait à Chamonix, la valeur exacte de la *constante solaire*, qui mesure l'intensité de la radiation calorifique du Soleil. Cette radiation est en partie arrêtée par l'atmosphère terrestre, mais les hautes montagnes en reçoivent une portion plus large que les basses régions. On a encore effectué au Mont-Blanc des mesures de l'intensité de la pesanteur et d'autres travaux sur lesquels il serait trop long d'insister. Je ne parlerai pas non plus ici du voyage de M. Janssen au Congrès de Washington (1884), où devait se décider la question du méridien universel. Mais il convient de mentionner les prix qu'il a fondés à l'Académie des sciences, aux Sociétés de géographie, de photographie, d'astronomie, désireux d'encourager les autres après avoir si souvent payé de sa personne. Il a donné le rare exemple d'une vie exclusivement consacrée à la science, sans réserve et sans arrière-pensée.

Que lui reste-t-il à désirer? Il voudrait voir soutenus, encouragés plus efficacement et développés d'une manière plus large les établissemens qu'il a créés et qui sont destinés à poursuivre les recherches qu'il a inaugurées ou inspirées. L'astronomie expé-

rimentale offre un vaste champ aux investigations. La chimie céleste est encore à ses débuts; quels horizons ne nous ouvre pas l'analyse spectrale des étoiles et des nébuleuses! M. Janssen en a montré lui-même les perspectives infinies dans sa belle lecture sur l'*Age des Étoiles*, qu'on a entendue, en 1887, dans la séance publique des cinq Académies. Les étoiles blanches sont dans la fleur de leur jeunesse, les jaunes, et surtout les rouges, sont sur leur déclin; elles se refroidissent et s'encroûtent, et leurs spectres ont des rides. Le Soleil, — notre soleil, — a dépassé l'âge de la plus grande activité : c'est une étoile sur le retour. Ces indications nous parviennent des profondeurs de l'univers, sur les ailes de la lumière, qui se laisse interroger par le spectroscope. Rien n'empêche de supposer qu'un jour on découvrira encore d'autres moyens d'exploration, peut-être même de plus puissans. N'avons-nous pas vu le téléphone et la télégraphie sans fil surgir avant qu'on ait eu le temps d'achever toutes les lignes des télégraphes ordinaires? Nous sommes vraiment talonnés par le progrès! En attendant l'avènement de nouvelles méthodes, l'astronomie expérimentale pourra se contenter encore longtemps de celles qui sont à sa disposition, car l'analyse spectrale, la photométrie, la photographie céleste, n'ont pas dit leur dernier mot; pas plus, d'ailleurs, que l'art subtil des opticiens.

R. RADAU.

PATRIOTISME ET HUMANITARISME

ESSAI D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

II [1]

1870-1871

Au début de 1870, l'opposition républicaine était inquiète : elle tremblait que l'Empire, fortement appuyé sur une armée reconstituée, n'engageât brusquement une guerre offensive. Les Césars aiment les lauriers et les prétoriens aiment le sang : l'opposition avait le culte de l'humanité et la haine des pouvoirs forts. Le péril, à ses yeux, n'était point au delà du Rhin ; il était aux Tuileries. Patriote, elle désirait l'être ; mais la vie d'une nation, pour elle, ne comportait, si l'on peut ainsi dire, que deux mouvemens : le mouvement du peuple « libre, » votant en masse, d'une façon périodique ; et le mouvement de la milice, qui n'est autre que ce peuple lui-même, milice « libre, » elle aussi, et se levant en masse, d'une façon spontanée ; et les urnes étaient faites pour garantir la liberté contre les ennemis intérieurs, et les armes étaient faites pour garantir la liberté contre les ennemis extérieurs. Or, ces deux mouvemens, celui du peuple votant et celui du peuple armé, étaient maîtrisés ; l'Empereur possédait les urnes et les armes ; l'opposition républicaine, qui, après le second plé-

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet.

biscite comme après le premier, traitait en ennemi intérieur le chef de la nation, redoutait que la patrie, ainsi confisquée, ne devînt un danger pour le reste de l'humanité; elle en était inconsolable.

Derrière toutes les manifestations du parti républicain, au fond de toutes ses polémiques, à l'origine de toutes ses illusions, trois erreurs subsistaient, tenaces, et c'étaient des erreurs de fait. De l'histoire de 1792 et de 1793, il induisait qu'une armée n'a pas besoin d'être longuement exercée; de l'exemple de la Prusse, il concluait que le militarisme était suranné; de l'intimité que lui avaient témoignée, en territoire suisse, quelques démocrates allemands, il augurait que l'Allemagne ne menaçait point la France. Une année devait suffire pour amener beaucoup d'hommes du parti républicain à une triple résipiscence; année si soudainement instructive, qu'Hugo la qualifia de terrible. Et les autres, les impénitens, saisissant violemment l'héritage des erreurs désertées par l'ensemble du parti, se donnèrent comme les seuls défenseurs de la République et provoquèrent la Commune.

Voir évoluer, entre ces deux points extrêmes de l'horizon des idées, dont l'un s'appelle patriotisme et l'autre humanitarisme, la génération qui commençait de régir la France; saisir les alternatives de conduite qui la ballottaient entre l'un et l'autre de ces pôles; débrouiller le chaos d'idées contradictoires, — aspirations patriotiques, doctrines anti militaristes, — où se débattirent les protagonistes de la Défense nationale et de la Commune; épier les survivances des thèses humanitaires dans le cerveau de ces hommes nouveaux, et parfois en constater l'évanouissement; ressaisir en revanche, parmi les fidèles de la maçonnerie, l'ambitieux appareil de ces doctrines, et les retrouver en 1871 non moins solennelles, non moins inaccessibles aux leçons des événemens, non moins périlleuses pour l'intégrité de l'idée de patrie, qu'elles ne l'étaient en 1869 : tel est l'objet de cette étude.

I

En mars 1870, Camille Rousset, avec l'autorité qu'assurait à son nom la récente *Histoire de Louvois*, publiait un livre intitulé : *Les Volontaires*, *1791-1794*. Ce livre prétendait marquer la

déchéance d'une légende. « Il y a, depuis tantôt quatre-vingts ans, disait-il en sa préface, une légende des volontaires. Non seulement elle a faussé l'histoire, mais elle trouble encore aujourd'hui la question si importante et si débattue du système d'organisation militaire qui convient le mieux à la France. Rien ne vaut, rien ne supplée, même pour la guerre défensive, une armée permanente et régulière. » Les archives du ministère de la Guerre, savamment frustrées de leurs secrets, les livraient comme témoignages à l'appui de la thèse historique de Camille Rousset. Mais il était stérile d'espérer que des dépositions d'archives pussent prévaloir contre l'imagination dominatrice de Michelet, qui, dans son livre sur les *Soldats de la Révolution*, ressuscitait les armées de Sambre-et-Meuse et du Rhin, sinon telles qu'elles avaient été, au moins telles qu'elles auraient dû être d'après la philosophie républicaine. Dans les sphères démocratiques, on considérait cette philosophie comme plus vraie que l'histoire. On avait plaisir à se figurer que ces amans de la victoire avaient moins été des soldats que « des citoyens en armes, qui ne faisaient la guerre que pour fonder la paix, commencer la cité du monde; » on admirait avec attendrissement ce mot de Hoche : « Si les soldats étaient philosophes, ils ne se battraient pas, » et ce mot de Marceau : « Mes lauriers vous feraient horreur; ils sont teints de sang humain; » la « sensiblerie » des deux héros leur faisait pardonner leurs épaulettes. Les antimilitaristes les plus ombrageux invoquaient une autre parole de Hoche, digne d'après Michelet d'être son épitaphe : « Fils aînés de la Révolution, nous abhorrons nous-mêmes le gouvernement militaire; » et cette génération spontanée de généraux, — formés par leurs soldats, comme le disait Michelet, autant qu'ils les formaient eux-mêmes, — apparaissait comme la forme idéale de la défense nationale.

Après avoir remonté au delà du premier Empire pour contempler, à travers le prisme aménagé par Michelet, une image conventionnelle des armées révolutionnaires, l'opinion républicaine promenait ses regards au delà du Rhin, et elle entrevoyait l'armée prussienne sous la forme d'une milice. Elle convoquait, à l'arrière des troupes qu'elle avait vues manœuvrer dans Michelet, les troupes qui avaient vaincu à Sadowa, pour donner assaut, elles aussi, au vieux militarisme. Michelet, plus tard, avouait cette naïveté. « Nous étions charmés, dit-il quelque part, d'opposer à nos vieux traîneurs de sabre, aux militaires de métier,

un succès dû en partie à la *landwehr* citoyenne. Nous ne voulions pas savoir la part très réelle qu'y eurent l'armée permanente de Prusse, une caste vouée à la guerre, les corps des armes spéciales, habilement organisées, enfin la grande machine qui, plus qu'aucune autre, représente le militarisme en Europe. »

Une ignorance incroyable avait même dissimulé aux membres de l'opposition la portée de la loi militaire nouvelle imposée à la Prusse, en dépit de la Chambre prussienne, par le roi Guillaume et son ministre. Cette loi réduisait de quatorze ans à neuf ans le service dans la *landwehr*, élevait de deux à trois ans le service sous les drapeaux, et permettait, pour une mobilisation ordinaire, de ne faire appel qu'aux soldats et de laisser au fond de leurs villes et de leurs villages les hommes de la *landwehr :* c'était là, si l'on peut ainsi dire, une innovation militariste par excellence. Les mœurs de la Prusse étaient à l'avenant. « Durera-t-il longtemps encore, ce régime qui livre la vie, la santé, la liberté, l'honneur et la fortune d'une population aux autorités militaires, sans protection légale et sans contrôle juridique? » Ainsi parlait le jurisconsulte Gneist; et l'on devine que sous l'hégémonie de Bismarck de telles doléances demeuraient sans effet. Elles n'avaient point d'écho, en tout cas, parmi les antimilitaristes français : ils méconnaissaient, même, le caractère de l'éducation prussienne, et cette perpétuelle leçon d'esprit militaire qu'elle inculquait, et la charpente aristocratique qui maintenait, dans l'armée prussienne, la mâle intégrité des traditions.

Mais c'était l'Allemagne elle-même qu'ils méconnaissaient. Il suffisait à leur optimisme d'écouter les déclarations d'amour que leur adressait Jacoby, l'un des derniers *leaders* de la démocratie allemande, ou de parcourir tel récit de voyage, publié par la revue *les États-Unis d'Europe*, et dans lequel Amand Goegg, ancien ministre de la République badoise en 1848, annonçait les progrès de l'opinion républicaine au delà du Rhin. *La Démocratie*, journal de M. Chassin, avait des collaborateurs allemands qu'on trouvait rassurans. L'un d'eux, Auguste Ladendorf, confirmait au peuple français que « le peuple allemand tout entier et réuni ne voulait pas avoir de guerre, » mais il ajoutait, par une réserve significative, que jamais la nation allemande ne s'était « montrée aussi irritable, sentie aussi vulnérable, » et que « la brutalité du sentiment allemand s'était trop peu atténuée, » puis il concluait : « A cause du sentiment actuel et des souvenirs du

passé, vous Français, vous devez, plus que nous, vous exercer au renoncement; il vous appartient de faire disparaître les dernières traces de votre politique dynastique et traditionnelle. » M. Chassin, sans prévoir que la France vaincue devrait bientôt s'exercer au « renoncement, » imprimait, en même temps, cet avis d'un autre correspondant d'outre-Rhin, Karl Grün : « Le premier jalon à planter dans le champ du bien-être général sera indubitablement la suppression des armées à cadres permanens et leur remplacement par les milices nationales, possibles seulement à leur tour par une refonte de l'instruction populaire. » C'est ainsi que les bons conseils de la démocratie allemande, pieusement enregistrés par la presse de gauche, pourvoyaient au bien de la France.

Vainement un roman d'Hermann Grimm : *Puissances invincibles*, révélé ici même par Saint-René Taillandier, laissait-il transparaître les liens qui rattachaient à la Prusse les États de l'Allemagne du Sud. Et vainement Richard Bœckh, le fils du célèbre helléniste, expliquait-il, en un long ouvrage, que « l'esprit allemand ne pourrait, sans avilissement, voir se continuer l'union de l'Alsace-Lorraine, partie importante de la nation allemande, avec un État étranger, si la France ne rendait à la langue allemande en Alsace ses anciens privilèges de langue nationale. » Vainement aussi Santallier, le fondateur de l'*Union havraise de la paix*, racontait-il les méfiances à demi invincibles qu'il avait rencontrées en Allemagne : « C'est là, écrivait-il, que nous avons de la peine à prendre pied : on craint en Allemagne que notre Union ne soit une œuvre dans l'intérêt de la France; » et vainement laissait-il entendre que les rares adhésions qu'il avait recueillies dans la presse badoise avaient peut-être récompensé ses efforts, mais non point dissipé sa tristesse.

Lors même que M. Stoffel et lors même que M. Lefebvre de Béhaine eussent mis l'opposition en tiers dans les anxieux propos qu'ils tenaient au gouvernement impérial, l'opposition qui, dans la suite, accusa le second Empire de ne les avoir pas entendus, eût été la première à refuser de les écouter. Il semblait que certaines oreilles demeurassent volontairement rétives.

Michelet, par exemple, se trouvant en Suisse en 1867, assistait au gonflement d'orgueil des Prussiens; il les entendait dire et redire : « De Sadowa nous devions aller à Paris ; nous le prendrons l'année prochaine... » Il coudoyait, en France, à de nom-

breux foyers, ces immigrés d'outre-Rhin dont il devait, peu de temps après, faire un sanglant portrait et que toujours il avait soupçonnés de n'être que des espions. « Les Prussiens ivres, racontait-il plus tard, venaient nous défier dans Strasbourg. Comme dans les poèmes de Renaud, on voyait un Charlemagne dormir profondément en France sur un trône où l'étranger lui faisait impunément la barbe avec un tison. » Mais, si Michelet, avant le brusque réveil de la France attaquée, avait acquis une assez exacte connaissance des choses d'outre-Rhin pour y trouver de nouveaux argumens contre la politique de l'Empire et contre la personne de l'Empereur, il avoua lui-même, à la fin de 1870, la robuste impénitence de son optimisme à l'endroit de l'Allemagne, et comment l'assaut des canonnades allemandes, dévastant Strasbourg et Paris, ébranla du même coup cette longue et tenace confiance. Sa brochure : *la France devant l'Europe*, publiée à Florence, fut l'aveu d'une erreur et d'une révélation. Il s'y confesse de « ses sympathies aveugles pour l'Allemagne, » de sa tendresse pour ce pays de Bade où l'on voyait « le jardin commun de l'Europe; » il y raconte, non sans quelque dépit, cette sorte de captivité où il s'était laissé enclore par les souvenirs de la fête du 4 mars 1848, où il salua, devant la Madeleine, parmi les drapeaux des nations, portés par des députations d'exilés, le grand drapeau de l'Allemagne; il y dénonce, avec un mélange de reconnaissance et de regrets, le joug des « passions littéraires, vraiment fortes, que lui avait inspirées cette grande sœur de la France, » et l'aveugle hospitalité qu'avait donnée la France, en 1867, aux nations dont la convoitise la guettait. Soudainement la révélation avait surgi, balayant l'erreur; et cette révélation avait souffleté les humanitaires, « fous de croire que les murs, les haies, les barrières qui étaient entre les nations, se sont abaissés; » et elle avait prouvé, sans appel, que « la *personnalité croissante* sépare au contraire de plus en plus, sous certains rapports, et les nations et les individus. » Il y avait, en effet, une personnalité française qui, sous la pression d'un certain humanitarisme et sous l'égide des partis antibonapartistes, s'était volontairement laissé diminuer; et il y avait une personnalité allemande qu'on avait laissée grandir et s'exalter. Michelet saisissait, en décembre 1870, six mois trop tard, le phénomène dont l'opposition, jusqu'en juillet 1870, avait été, tout ensemble, parfaitement ignorante et inconsciemment complice.

II

La maçonnerie, jusqu'aux dernières heures de l'Empire, entretint les illusions de l'opposition : prévoir une guerre ou la préparer, c'était infliger un affront aux rêves d'internationalisme maçonnique. Or le Vatican, sans le vouloir, excitait les imaginations des « frères; » ils le voyaient faire un concile; pourquoi n'auraient-ils pas le leur? Ricciardi à Naples, Massol, Colfavru, Caubet, en France, se sentirent, tout d'un coup, des tempéramens d'hommes d'Église : ils voulurent opposer à la manifestation du catholicisme universel et de la « vieille barbarie » celle de l'esprit moderne et de la libre pensée internationale; et, lorsque ces somptueuses ambitions furent éconduites par le grand convent à l'instigation du général Mellinet, Caubet fit entendre que Mellinet avait fraudé les votes, et il fut inconsolable.

La maçonnerie du XIXe siècle, comme la chrétienté du moyen âge, rêvait la conquête de l'humanité tout entière et une sorte d'identification entre la famille maçonnique et la famille humaine: c'est ainsi qu'en mars 1870, à l'inauguration de la loge de Sainte-Marie-aux-Mines, le vénérable de Colmar portait une « santé humoristique à la suppression totale de la franc-maçonnerie, amenée, dans un avenir plus ou moins éloigné, par le triomphe définitif et universel des grandes idées de liberté, d'égalité et de fraternité; » et Macé portait une santé, « non moins spirituelle, à l'évaporation des principes maçonniques, qui doit précéder et amener peu à peu la suppression de notre institution. » L'acacia d'Hiram parodiait le sénevé de Jésus, il ombrageait toutes les nations et les unissait toutes.

Or, dans le Paris de 1870, il y avait un endroit, modeste, mais instructif, où volontiers les maçons parisiens s'empressaient, pour méditer sur ces grandioses espoirs: c'était la loge *Concordia*. Elle était purement allemande. C'est en octobre 1867 qu'elle s'était installée : trois membres du Conseil de l'Ordre du Grand-Orient s'étaient dévoués au rôle d'officians. Son vénérable, qui portait le nom de Meyer, s'attendrissait et les attendrissait en remarquant combien il était « beau qu'une loge allemande se fondât en France juste au moment où l'enchaînement fatal des événemens tendait à jeter le désaccord. » Jean Macé quêtait la *Concordia* pour sa Ligue de l'Enseignement ; la *Concordia* payait son écot.

Et cette loge devint pour le cosmopolitisme maçonnique, parfois inquiété par le bouillonnement des courans nationaux, une sorte d'oasis où l'on aimait à se confirmer dans la foi, à se réconforter dans l'espérance, et à pratiquer la solidarité, synonyme maçonnique de l'archaïque charité. La presse maçonnique de l'époque annonçait volontiers aux « Frères, » épars à travers la France, les événemens de famille qui réjouissaient cette loge, sorte de colonie prussienne couverte du drapeau de l'internationalisme : tantôt, c'était un échange de toasts entre Meyer et Massol, l'un buvant à la France, l'autre redisant les liens qui unissaient la France à l'Allemagne; tantôt, c'était un somptueux gala dans lequel Colfavru et M. Henri Brisson choquaient leurs verres, au nom du Grand-Orient et du rite écossais, avec MM. Meyer et Brinck, représentans des Frères d'outre-Rhin ; l'émotion croissait lorsque Lachambeaudie, dans une fable en vers, apprenait à Colfavru et à M. Henri Brisson que « myosotis » se dit en allemand *Vergiss mein nicht;* et elle n'avait plus de bornes lorsque, se tournant vers MM. Meyer et Brinck, il leur révélait, inversement, que *Vergiss mein nicht* se traduit en français par « myosotis. » Andrea Crispo, le publiciste maçonnique de Palerme, semblait mêler des larmes à son encre pour mentionner la *Concordia* : « Un Italien applaudissant à une œuvre allemande en France : tels sont les heureux résultats de l'institution maçonnique ; » et les francs-maçons de Mâcon, dans une lettre à un prêtre lyonnais qui les avait attaqués, disaient avec fierté : « Il y a moins de divergence entre les Maçons de France et ceux de Prusse ou d'Angleterre qu'entre les tendances ultramontaines du *Monde* et le néo-catholicisme du *Correspondant.* » L'unité maçonnique était plus parfaite que l'unité catholique ; l'acacia d'Hiram supplantait, en définitive, le sénevé de Jésus.

Chantait-on, par hasard, dans la loge *Concordia*, les cantiques maçonniques allemands publiés en un gros recueil à Berlin, en 1865, par les soins de la grande loge *Aux Trois Globes ?* Il faudrait croire, alors, que, lorsque le patriote allemand qui remplissait à la *Concordia* les fonctions de frère tuileur annonçait l'arrivée de Colfavru ou de M. Henri Brisson, les trente-quatre chants patriotiques qui figurent dans ce recueil étaient soigneusement laissés de côté. Car, tandis que la pacifique *Concordia*, fondée sous la protection de la maçonnerie française, était aux yeux de cette maçonnerie l'incarnation de l'esprit allemand, et tan-

dis que Colfavru et M. Henri Brisson mettaient un espoir infini dans la démocratie allemande, les loges prussiennes invitaient leurs membres à célébrer le roi Guillaume, « boulevard et chef de la patrie, » à fêter sa « couronne de vainqueur, » à saluer en lui le « maître, » à porter un *Hoch* aux couleurs du drapeau prussien, à chanter « l'épée du Prussien, prête à la défense du trône et du troupeau, aux combats dont la vie et la mort sont l'enjeu, » et à proclamer, enfin, que « la patrie de l'Allemand doit être toute l'Allemagne. » Mais la maçonnerie française respectait l'intimité de l'Allemagne; et, quel que fût son désir d'instruire le parti républicain, elle ne pouvait, en ce qui regardait l'Allemagne, que le confirmer dans ses erreurs.

III

Le 30 juin, au moment où quelques jours à peine nous séparaient de la déclaration de guerre, Thiers, qui voyait s'enténébrer les crêtes des Vosges et les mamelons de la Forêt-Noire, opprimait du poids de son ironie ceux qui se plaignaient que la France eût 400 000 hommes sous les armes : « On appelle cela la paix armée, s'écriait-il, qu'on dise plutôt : la paix désarmée. » Jules Favre, alors, de répliquer qu'il n'y avait point à être inquiet : « Les préoccupations militaires, affirmait-il, décèlent des projets ourdis dans l'intérêt de la dynastie (1). » Ce fut là le dernier mot de l'opposition républicaine au sujet des questions militaires, et comme le suprême résumé de cette politique d'utopistes dont Garnier-Pagès, Jules Simon, Jules Favre, M. Magnin avaient été les naïfs avocats, et que Taxile Delord, dans son *Histoire du Second Empire*, devait, peu de temps après, reléguer dans une indulgente pénombre. « Si toute l'Europe était civilisée, libre et républicaine, de l'Oural à l'Atlantique, il n'y aurait plus de guerre : » l'axiome avait été formulé par M. Buisson dans la revue *les États-Unis d'Europe*. Et l'opposition républicaine s'était mise à travailler pour la « civilisation, » pour la « liberté, » pour la « République universelle. » Il était trop tard ou trop tôt pour cette emphatique besogne : la guerre survint.

(1) A ce moment même se fondait en Dauphiné, sous les auspices de MM. Bovier-Lapierre, Oscar Durand-Savoyat, Édouard Rey, futurs membres des assemblées républicaines, un journal qui arborait comme programme : « la suppression des armées permanentes et la création de milices nationales pour garantir l'indépendance du pays. »

Il fut entendu qu'elle avait été amenée par les « provocations insensées » de l'Empire : cet aphorisme fut inscrit parmi les articles historiques du catéchisme républicain. Un quart de siècle après, le prince de Bismarck, en une audacieuse confidence, se complut à s'accuser; mais les légendes qui servent les passions sont immortelles comme les passions mêmes; et le verdict porté par les historiographes officiels du Quatre-Septembre sur le ministère du 2 janvier demeure soustrait à toute revision, encore que la révélation du faux commis à Ems mérite à tous égards d'être réputée « fait nouveau. »

En toute hâte, à l'annonce du dernier « crime napoléonien, » la Ligue de la Paix et de la Liberté convoqua une réunion extraordinaire à Bâle, pour le 15 juillet. L'invitation était signée de Barni, un Français, de Gœgg, un Allemand, de Rollanday, un Suisse. Il y eut peu d'affluence à ce Congrès : les uns s'abstinrent par empêchement, les autres par découragement. On ne pouvait se dissimuler que la démocratie allemande se mettait à la remorque du roi de Prusse : la déception était lourde, mais d'autant moins avouable qu'elle était plus cruelle. De toute évidence, la Ligue de la Paix et de la Liberté n'avait servi de rien : la guerre qui commençait à se dérouler en était une preuve sanglante. Fribourg et Nostag, membres du Congrès, demandèrent qu'on nommât deux délégués, qui rendraient visite, d'urgence, aux généralissimes des armées ennemies et qui les sommeraient, au nom de l'inviolabilité de la vie humaine, de déposer les armes : un meeting de députés, nommés par le suffrage universel des deux nations belligérantes, trancherait le différend. La Ligue de la Paix et de la Liberté sentit que Fribourg et Nostag s'aveuglaient sur le prestige dont elle pouvait jouir; elle ne s'exposa point au ridicule d'être éconduite, et repoussa leur projet. On était réduit, dès lors, à des protestations stériles et à des vœux platoniques. Barni, tout étonné qu'Allemands et Français commençassent de se battre sans en demander licence à Genève, déclara que la faute en était aux souverains. M[me] Maria Goegg rejeta la responsabilité sur les vices de l'instruction primaire, qui ne dressait point les enfans à « craindre les uniformes, emblème du sang répandu; » qui, tout au contraire, excitait en leur jeune âme « l'amour du militaire; » qui ne prédestinait point chaque soldat à « comprendre qu'il est avant tout un homme, que sa vie est une chose sacrée, et qu'il s'appartient; » et qui retardait, ainsi,

l'heure longuement augurée où l'on verrait les soldats « mettre bas les armes en s'embrassant, et se demander entre eux pourquoi verser leur sang, comme si la vie n'était pas douce pour ceux qui aiment ! » Plusieurs protestations françaises contre la guerre furent déposées sur le bureau du Congrès. L'une venait de Châtellerault, et l'orateur qui l'apportait gémissait sur « ces soldats de réserve envoyés peut-être à la boucherie comme les bestiaux que notre pauvre agriculture ne peut plus nourrir. » L'autre était signée d'un certain nombre de Lyonnais; elle maintenait que la guerre était l'œuvre de deux monarchies, non de deux peuples, et se flattait de déchirer les oreilles des hommes de massacre en livrant à tous les échos cette parole magique : Vivent les États-Unis d'Europe ! Une troisième protestation avait vu le jour à Troyes, et M. Mocqueris, gendre d'Eugène Pelletan, s'était chargé d'en être l'intermédiaire. Pour plus de solennité, Eugène Pelletan écrivit une lettre à Barni, dont le Congrès entendit lecture :

La voilà donc déclarée, cette guerre, qui n'est après tout qu'une apostille sanglante au plébiscite : c'est la guerre qu'il faut combattre, et notre champ de bataille à nous sera le progrès de la paix et de la liberté. Une partie de la presse démocratique et de l'opposition parlementaire donne dans le piège du chauvinisme... Notre patrie à nous, de l'un comme de l'autre côté du Rhin, c'est la liberté, c'est la fraternité des peuples; et, si les peuples régnaient, ils ne s'égorgeraient pas en ce moment pour le compte et dans l'intérêt des dynasties...

Louis Mie, plus tard député républicain de la Gironde, semblait verser des pleurs dans les flots du Rhin, qui, « limpide aujourd'hui et troublé demain, porterait vers la mer du Nord l'horrible tribut des colères monarchiques, » et rêvait, au grand banquet des États-Unis d'Europe, la fraternisation des peuples réconciliés. M. Chassin, en voyant à Bâle les deux numéros de son journal *la Démocratie* qui contenaient l'ensemble des protestations françaises, ajoutait : « Nous, républicains Français, nous sommes de tout cœur avec vous, républicains d'Allemagne, d'Espagne, d'Italie, de Suisse, d'Europe, du monde entier; » et il manifestait l'espérance que « la lutte, même en se prolongeant, ne risquerait pas de devenir nationale ni d'un côté ni de l'autre. » Deux Polonais, présens au Congrès, engagèrent entre eux une joute singulière : l'un, qui s'appelait le comte de Hauké, et qui, depuis l'insurrection polonaise de 1863, s'était dénommé Bossak, c'est-à-dire va-nu-pieds, refusa de protester contre l'explosion

de la guerre ; car il en attendait, comme conséquence, un soulèvement de l'opinion publique européenne, l'abolition des monarchies et la liberté des peuples. Mais son compatriote Bronislas Wolowski, ancien insurgé lui aussi, avait apparemment l'âme plus tendre ; car il s'opposait à ce que la défunte Pologne pût recouvrer au prix d'un crime l'existence et le bonheur ; or, la guerre était un crime ; et c'est pourquoi Bronislas donna la signature de protestation, que Bossak refusa. Ce bref congrès, fort gêné, fort essoufflé, se termina sans éclat, par le vote d'un appel aux peuples de l'Europe :

Une horrible guerre, une guerre barbare, vient d'éclater entre deux peuples civilisés.

Nous ne pouvons l'empêcher; elle suivra son cours. Cependant, nous avons regardé comme notre devoir le plus sacré de proclamer de nouveau, à la frontière immédiate des deux nations belligérantes, que de viles guerres, qui n'ont pas pour but l'affranchissement des peuples, mais la satisfaction d'ambitions dynastiques, ne pourront être évitées que quand les peuples posséderont le libre gouvernement d'eux-mêmes et décideront de leur propre sort... Que les peuples jurent avec nous de travailler à conquérir les formes de gouvernement qui rendront à jamais impossible le renouvellement de ces luttes féroces et amèneront, conformément aux principes de notre ligue, l'avènement des États-Unis d'Europe !

Depuis 1867, on le voit, la Ligue de la Paix et de la Liberté n'avait rien appris ; et cette nouveauté des « États-Unis d'Europe, » dont elle célébrait sans cesse l'avènement, avait l'aspect pitoyable d'un archaïsme qui n'a jamais vécu.

La maçonnerie française, elle aussi, pratiquait à merveille l'art de se comporter à contretemps : nous en avons pour indice les travaux auxquels se livrèrent certaines loges, à Marmande, à Bordeaux, à Nancy, durant ce mois de juillet où les hostilités s'engageaient. Les *Enfans de Gergovie*, de Clermont-Ferrand, suppliaient la maçonnerie française « d'étendre ses bras au-dessus des champs de bataille et d'inviter toutes les loges d'Allemagne à resserrer plus que jamais la chaîne d'union en leur envoyant un baiser fraternel. » Et les jours se succédaient, lamentablement décisifs : et les champs de bataille au-dessus desquels la maçonnerie française était priée d'étendre ses bras se rapprochaient de Paris. A vue d'œil, sur les cartes, on les sentait se déplacer, et l'on pouvait à l'avance marquer l'étape qui le lendemain serait arrosée de sang... L'une de ces étapes s'appela Sedan : la France y fut meurtrie, l'Empire y fut tué.

IV

Les petits groupes amis avec lesquels communiquaient, à travers l'Europe, les adeptes français de l'humanitarisme et de l'internationalisme, dissimulèrent malaisément leur joie. Rappelons-nous l'étrange saillie de Bossak-Hauké au Congrès de Bâle : puisque la guerre ménageait quelques chances pour le brusque avènement de la liberté, Bossak — une fois n'est pas coutume — n'avait point le courage d'être ennemi de la guerre. La doctrine était nette et passait pour sûre : les tyrans engendrent la guerre; la guerre perpétue les tyrans à moins qu'elle ne les supprime, et la guerre, en les supprimant, se supprime elle-même ; donc la journée de Sedan, pour ces logiciens illuminés, ressemblait à une aurore de paix. Le 5 septembre, en Suisse, le Comité central de la Ligue de la Paix et de la Liberté, condamnant à l'avance tous les prétextes au nom desquels on essaierait peut-être de continuer la guerre, salua cette aurore, blafarde encore de sang. Et le même jour, en Italie, la franc-maçonnerie transalpine, sous des signatures illustres parmi lesquelles on remarquait celles de Cairoli et de Frappoli, écrivait aux frères de France : « L'Empire, qui avait provoqué cette guerre d'extermination, est tombé. La République répudie cette guerre impie... Que l'Allemagne se montre grande et magnanime... Nous vous saluons aujourd'hui de Florence. L'Italie vous tendra bientôt la main de Rome. » Le salut adressé par la maçonnerie italienne à la France vaincue, et la souriante annonce par laquelle il se terminait, ne faisaient, en définitive, que souligner notre défaite; car n'était-ce point la diplomatie française qui avait, en 1864, obtenu la signature de Victor-Emmanuel en faveur de l'intangibilité de la Rome papale? Mais la République du Quatre-Septembre inaugurait une France nouvelle; et le garibaldien Frappoli ne croyait point faire acte d'impertinence ou de désinvolture en annonçant à ses frères de France, quinze jours à l'avance, que le royaume subalpin négligerait les signatures échangées avec l'Empire français.

Il y a des susceptibilités patriotiques dont la plus tendre fraternité maçonnique ne suffit pas à donner l'intuition : avec moins de délicatesse encore que Frappoli, la loge des *Amis philanthropes*, de Bruxelles, réussit, sans le vouloir, à froisser ces sus-

ceptibilités. Le 15 septembre, elle lançait un appel aux Frères de France et d'Allemagne. L'appel débutait par un cri de joie : « Le principal obstacle à la paix de l'Europe est tombé, disaient les maçons bruxellois... L'Empire a cru se sauver par la guerre, la guerre l'a perdu. Le sang qui a coulé sera fécond si la politique guerrière y reste noyée pour toujours. » Cette apologie voilée de la journée de Sedan et des conséquences universelles qu'on en attendait n'était que la préface d'une double invitation adressée aux deux maçonneries des nations belligérantes.

On conviait l'Allemagne à faire en sorte « que l'hydre vaincue ne trouvât pas dans cette rosée horrible la force de repousser une nouvelle tête, » à relire les pages de Kant en l'honneur de la paix, à prêter l'oreille aux plaintes du démocrate Jacoby, qui criait : A bas les armes! et à ne point justifier l'anxieuse clameur de Venedey : « Malheur aux victorieux! » Quant à la France, les maçons bruxellois lui disaient : « Tu es plus délivrée que vaincue... C'est ton droit, peuple de 1789, de 1830 et de 1848, de dégager ta responsabilité future de tout lien avec un gouvernement qui, malgré toi, contre toi, a restauré le militarisme. Car tu ne peux rompre trop solennellement avec cet esprit de gloire, mortel à la liberté... » Cette délivrance valait la peine d'être payée; l'éternelle proscription du militarisme ne pouvait être achetée trop cher. Sans ambages, les maçons de Bruxelles le signifiaient à la France : « La paix! La paix! s'écriaient-ils; et si elle tient à une question de forteresses, prends toi-même la pioche : ce sera démanteler l'œuvre de tes oppresseurs. Ta véritable forteresse doit être un peuple instruit et libre... La paix! et, si l'on te demande davantage, puisse la liberté t'avoir rendu la vigueur des nobles résolutions! » La phrase était troublante; jusqu'où la France, pour être digne de la liberté retrouvée à Sedan, devrait-elle pousser la noblesse de la résignation? Or, les Bruxellois de répondre, avec une œillade, sans doute, pour la maçonnerie d'Italie : « Tu rejettes la politique de César, ô France; rejette aussi ses présens. Renonce à ce que cette parodie de suffrage, dont tu as été dix-huit ans victime, t'a donné de territoires : désarme la conquête en rendant à Garibaldi sa patrie; et fais-toi grande en revenant à des frontières qui ont suffi à la France de Juillet et de Février. »

C'est ainsi que les complimens qu'adressait à la France émancipée l'humanitarisme international se terminaient tous par un appel au renoncement : on eût dit qu'elle devait payer rançon

aux autres peuples pour une défaite qui l'avait rendue libre. La Ligue de la Paix et de la Liberté aurait volontiers permis qu'on exigeât de la France une grandiose rançon, tant lui semblait grandiose l'évolution commencée à Sedan! Elle datait de Genève, et du 21 octobre, un manifeste au peuple français. Dans peu d'années la plupart des peuples, stimulés et enflammés par l'exemple de la France, se constitueraient en républiques alliées. Dès lors, continuait le comité de la Ligue, « en face d'un si grand service que vous rendrez à l'Europe ou plutôt au monde entier, dont vous retirerez vous-mêmes les principaux avantages et qui fera votre propre bonheur, que sont le paiement d'un ou deux milliards pour frais de guerre, le démantèlement de quelques forteresses, et même, en cas d'extrême nécessité, quelques autres sacrifices compatibles avec votre honneur? Ce serait un modique prix pour la liberté que vous auriez conquise par cette guerre, et pour la certitude de devenir, grâce à la République, un grand peuple instruit, moral, et matériellement heureux. » Et les signataires du manifeste, — sur cinq, un seul était Français, — traçaient à notre patrie sa politique future : le fédéralisme communal, et l'instruction laïque, et la séparation des Églises et de l'État, et le régime de la coopération aux lieu et place du salariat, et des milices aux lieu et place des armées. Avant tout, ils nous invitaient à « rejeter le chauvinisme » et à prouver que « le bonheur de l'homme, la gloire et la grandeur d'une nation ne consistent pas dans la possession d'un territoire étendu et d'une grande puissance militaire, mais bien plutôt dans l'indépendance et la liberté personnelle, dans l'instruction et le bien-être de chaque citoyen. » La récompense finale, enfin, qu'ils nous daignaient promettre, c'était « l'entrée de la France, comme un des membres les plus dignes, dans la confédération libre des États-Unis d'Europe. »

V

Était-ce la France, ou l'Empire, qui avait la responsabilité de la guerre? Sedan était-il une défaite de la France, ou une défaite de l'Empire? Volontiers on en discutait; en certaines sphères, on s'adonnait au jeu périlleux qui consistait à distinguer entre la France d'hier et l'Empire français; on osait comprendre cette strophe malfaisante, écrite par Hugo le 31 août 1870 :

Je vois en même temps le meilleur et le pire;
Noir tableau!
Car la France mérite Austerlitz, et l'Empire
Waterloo.

Lorsque l'ennemi piétine notre sol, lorsqu'il le baigne de notre sang, il est une infortune plus grande que toutes celles dont il nous humilie : c'est le doute où volontairement nous nous précipitons en nous demandant où est la patrie. On savait, avant 1789, qu'en servant le panache blanc du Bourbon, l'on servait la patrie. Mais la lutte du jacobinisme et de l'émigration fut pour l'idée de patrie, sur la terre de France, ce qu'avait été le grand schisme pour l'Église ; les émigrés, qui étaient avec le roi, croyaient être avec la France; et les Jacobins furent la France. Ce schisme dura peu; et, lorsqu'on observe les vicissitudes de la légitimité monarchique au XIXe siècle, on constate, chez les plus fidèles, une lente dissociation entre l'idée du roi légitime et celle de la patrie : le roi cesse de leur apparaître comme l'incarnation de la France. Peut-être, lui absent, cette France est-elle décapitée, mais du moins n'est-elle pas tout entière avec lui: elle ne le suit pas en exil, comme il paraissait aux émigrés du XVIIIe siècle que la patrie avait suivi le roi. Si trente ans suffisaient pour rasséréner l'histoire, on pourrait soutenir que Bazaine, subordonnant l'intérêt du pays à celui de la dynastie impériale, reprenait en fait, au bénéfice de l'Empire, l'antique raisonnement des émigrés au bénéfice de la royauté : la France, pour lui, c'était apparemment le prisonnier de Wilhelmshöhe. Mais la riposte lumineuse de M. le Duc d'Aumale : « Il restait la France, » mit, deux ans plus tard, un sceau définitif sur cette histoire du passé monarchique, qui volontiers identifiait le pays avec le souverain. La France, en effet, était restée; et Bazaine, volontairement enfermé dans Metz dont il se faisait une Byzance, seul à seul avec lui-même et défiant de tout autre que lui, cherchait nonchalamment où était la France, lorsque déjà, depuis longtemps, la France avait répondu. Les hommes du Quatre-Septembre, à demi complices et à demi instrumens d'une insurrection plus forte que l'Empire et plus forte qu'eux-mêmes, prirent une contenance et rendirent une contenance à la patrie en disant : la France, c'est nous. C'était trop complexe encore : mais le même phénomène de génération spontanée donne naissance aux Républiques et puis aux dictateurs; il suffit à Gambetta de quelques gestes décisifs pour que

partout on s'empressât de dire : la France, c'est lui. Et de fait, plusieurs mois durant, Gambetta fut la France.

Au lendemain de Sedan, les sections françaises de l'Internationale envoyaient un message au peuple allemand : « Tu ne fais la guerre qu'à l'Empereur, et point à la nation française, a dit et répété ton gouvernement. La France républicaine t'invite, au nom de la justice, à retirer tes armées ; sinon, il nous faudra combattre jusqu'au dernier homme et verser à flots ton sang et le nôtre. » Beslay, le futur doyen de la Commune, Tolain, le futur sénateur, MM. Camélinat et Vaillant, plus tard députés, M. Longuet, plus tard conseiller municipal, signèrent ce manifeste. Jules Favre, de son côté, dans la première circulaire qu'il adressait à nos agens diplomatiques, après avoir rappelé, sans remords et sans gêne, qu'il avait demandé à l'Empire de laisser l'Allemagne maîtresse de ses destinées, ajoutait : « Le roi de Prusse a déclaré qu'il faisait la guerre, non à la France, mais à la dynastie impériale. La dynastie est à terre ; la France libre se lève. » Vous retrouvez, entre les lignes de ces proclamations, la vieille distinction entre la guerre offensive et la guerre défensive. L'Empire, au dire du parti républicain, avait, en juillet 1870, déclaré une guerre offensive : la démocratie allemande s'était défendue. Les désastres d'août et de septembre avaient permis à l'Allemagne de devenir une conquérante : la démocratie allemande devait s'abstenir. Et la démocratie française, de son côté, passive ou paresseuse pour une guerre offensive, s'armerait jusqu'à épuisement pour la guerre défensive, si l'Allemagne l'y contraignait. C'est ainsi que le Quatre-Septembre avait modifié la situation réciproque des belligérans.

Dès lors, puisque la guerre était devenue défensive, la levée en masse s'imposait. A l'abri des souvenirs de 1792, on pouvait, tout ensemble, se sentir patriote et révolutionnaire. On y puisait une certitude électrique de la victoire ; et Trochu, qui seul y demeurait rebelle, encourut la mauvaise humeur des membres parisiens de la Défense. Aux yeux de Trochu, c'était la « véritable armée française » qui avait succombé en août, et le régime nouveau n'avait à opposer à l'Allemagne « que des soldats de convention dont le bon vouloir patriotique ne suffisait pas à égaliser les chances absolument disproportionnées de la lutte. » Les hommes de la Défense, au contraire, tels que Trochu les dépeint, saluaient en ces soldats l'avant-garde, probablement invincible,

de la légendaire « levée en masse, » nécessairement invaincue.

Ils apportaient au pouvoir les fausses traditions, les préjugés, les vues systématiques de leur parti. Plusieurs croyaient à la puissance de la proclamation de la patrie en danger, à l'enthousiasme populaire qui crée d'incomparables soldats, enfin à la légende des quatorze armées de la première République, sans tenir compte de l'incommensurable différence des temps, des situations, des voies et moyens de la guerre, des faits réels... Les raisonnables étaient débordés, entraînés par les exaltés, qui rêvaient des volontaires de 1792 refoulant l'invasion prussienne, tenaient leur exaltation pour une force supérieure à celle des armées disciplinées, et affirmaient le triomphe de la Défense nationale, à moins de connivence avec l'ennemi ou d'incapacité absolue du fait de ses directeurs.

Emmanuel Arago, le 6 septembre, rêvait d'une *revue monstre* dont les échos tiendraient en respect l'envahisseur; Trochu, le 14, finit par consentir : la revue eut lieu. « Patriotiquement et politiquement, écrit-il, c'était peut-être beau. Militairement, c'était déplorable. » Les imaginations entreprenantes rivalisaient entre elles pour trouver et lancer ce qu'il appelait des « scies patriotiques. » Tel, par exemple, le projet d'une sortie torrentielle qui percerait les lignes prussiennes; et ce n'était point seulement « le dada des Parisiens militans, mais aussi l'idée de la plupart des membres du gouvernement, même en l'absence, désormais acquise, de toute armée de secours. » Tirard, le futur ministre, ne crut pas dire une sottise, mais parler en confesseur de la foi républicaine, lorsqu'il criait, le 4 mars 1871, du haut de la tribune de l'Assemblée nationale de Bordeaux : « Vous demandez les moyens, on peut vous les indiquer : la levée en masse. Que les 750 représentans se mettent à la tête de la France, et vous sauverez la France ! Que la France tout entière se soulève ! » Et les amis de Tirard d'applaudir : ils avaient étudié l'art de la guerre dans les romans antimilitaristes d'Erckmann-Chatrian.

Dans les départemens, aussi, l'arrière-ban du parti républicain entretenait à l'endroit du « militarisme » un incorrigible esprit de suspicion. A Marseille, on décidait que, dans toutes les compagnies, un comité de surveillance de trois membres, — sachant ou non manier les armes, peu importait ! — épierait ou dicterait la conduite des chefs. A Toulouse, Duportal, le futur député, s'improvisait dictateur ; « considérant la triste expérience que le pays a faite de la foi civique et militaire des généraux formés à l'école monarchique de l'Empire, » il faisait un

coup d'État dans l'armée : à un général et à un colonel, il substituait deux civils, dont l'un était le fils même de Duportal. On déclarait, à Lyon, que rien n'est plus contraire au droit démocratique ni plus dangereux pour la souveraineté du peuple, que l'organisation autoritaire et hiérarchique de l'armée; on déclamait dans les rues contre le militarisme; on s'échauffait, autour des autels élevés à la patrie, en voyant affluer, au son du canon, les engagés volontaires, dont quelques-uns étaient éclopés ou amputés; et c'était faire preuve de mauvais esprit, de constater qu'un certain nombre renouvelaient plusieurs fois leurs engagemens dans la même journée, afin de toucher triple ou quadruple prime. On répétait que « le temps des armées permanentes est passé, que l'heure des armées populaires allait sonner à l'horloge de la victoire; » et par une dernière réminiscence de 1792, on faisait bon accueil à une lettre publique, datée de Hambourg et de novembre 1870, et dans laquelle un officier captif, plus tard sénateur, appelait de ses regrets et de ses vœux l'époque où des commissaires civils, armés des lois de la Convention, menaçaient la tête des généraux et ne leur laissaient d'autre alternative que de vaincre ou de mourir.

La tradition révolutionnaire, encore, et les récentes leçons de l'humanitarisme, conviaient le parti républicain à être aussi hospitalier pour les étrangers qu'ombrageux à l'endroit de l'armée nationale. Crémieux proposait qu'on formât un corps de cavaliers polonais. En vain Jules Favre, Trochu, Fourichon, voulaient-ils éconduire tout officier ou soldat étranger, et nommément Garibaldi : Crémieux, encore, passait outre. Il semblait que ce personnage, auquel une bizarre destinée, de vingt en vingt ans, réservait l'héritage provisoire des émeutes, demeurât fasciné, dans son cabinet de Tours, par l'emphatique souvenir de la réception qu'en 1848, membre du gouvernement provisoire, il avait faite aux délégués de la franc-maçonnerie. « La République, leur avait-il dit, fera ce que fait la maçonnerie; elle deviendra le gage éclatant de l'union des peuples sur tous les points du globe, sur tous les côtés de notre triangle; et le grand architecte de l'Univers, du haut du ciel, sourira à cette noble pensée de la République, qui, se répandant de toutes parts, réunira dans un même sentiment tous les citoyens de la terre. » Les aventuriers exotiques qui venaient offrir à la Défense leur parole ou leurs bras n'étaient-ils pas les avant-coureurs de la République universelle?

Un étranger, membre de l'Internationale, mourut à Toulouse, sous la dictature de Duportal; alors les délégués des clubs arborèrent la bannière rouge; Duportal, sur la tombe, rendit solennellement « à la terre, mère increée de l'éternelle humanité, le corps inanimé de cet intrépide champion de la pensée libre et du drapeau républicain; » et une péroraison, à longue échéance, sur « le terrestre paradis de la République universelle, » atténua la lugubre désespérance de ces paroles d'adieu.

Avant-coureur de la République universelle, aussi, ce singulier citoyen Train, que l'on vit émerger à Marseille, en octobre 1870, exubérant d'optimisme et d'emphase. Américain d'origine, il enflamma la Canebière. « A Berlin! à Paris! » criait-il à la cantonade. Il fallait de la poudre, des balles, des fusils; il se chargeait d'en fournir, d'en faire venir des États-Unis; car nos ambassadeurs, impérialistes et par conséquent mauvais Français, devaient arrêter les munitions... Et l'Alhambra, au nom de la démocratie, remerciait cet obligeant comparse.

Ce fut l'honneur de Gambetta, lorsque son césarisme, à Tours, commença d'asseoir la République, de se dérober, virilement, aux préjugés et aux chimères de ses amis politiques, et de faire prévaloir contre les exigences de leur esprit de système une politique réaliste, instrument du salut national. L'Assemblée de Versailles lui put reprocher de n'avoir jamais perdu de vue l'intérêt républicain; le fait était exact, mais était-il légitime d'en tirer un grief? Gambetta avait peut-être le droit d'identifier avec la France cette forme innomée de République, qui, en face de l'étranger, représentait la France. En revanche, malgré les proclamations de Gambetta sur la levée en masse, la vieille doctrine républicaine, également soucieuse d'abaisser l'altitude des frontières et le prestige des généraux, fut peu à peu congédiée.

Le 9 octobre, il arrivait à Tours, et déjà certaines mouches du coche, messagères de la République universelle, bourdonnaient autour de son impatiente activité: il y avait là Garibaldi, et quelques députés républicains d'Espagne. Un futur député de Tours, Armand Rivière, escorté d'une délégation, présentait à ces hérauts de la liberté les hommages de la démocratie tourangelle: il saluait en Garibaldi « le grand citoyen de la République universelle, qui a le plus contribué à l'affranchissement de la pensée humaine, en préparant la chute du pouvoir temporel des prêtres; » il flétrissait « cette chose infâme, qui s'interposait entre

la démocratie française et la démocratie italienne, et qui fut l'Empire, » et puis il concluait : « Lorsque, républicains français, italiens, espagnols, nous aurons vaincu l'ennemi commun, nous aurons jeté les fondemens de cette grande fédération à laquelle viendront s'associer nos frères les démocrates allemands, et qui formera bientôt les États-Unis d'Europe. » Gambetta laissa Rivière et Garibaldi larmoyer sur la République universelle; il s'enferma, lui, et travailla pour la patrie.

Les préfets qu'il avait nommés en province, ou les ardens républicains qui s'étaient eux-mêmes installés, brûlaient de venger sur les généraux de l'Empire la capitulation de Bazaine : Gambetta sut comprendre qu'en présence de l'ennemi, rien ne pouvait être plus déplacé que des taquineries d'opposition politique. « Je vous en conjure, écrivait-il à Esquiros à Marseille : réfléchissez que la politique du gouvernement, c'est la défense nationale, et uniquement la défense. » Le frère d'Eugène Spuller eût voulu, comme préfet de la Haute-Marne, faire peser une certaine hégémonie sur l'autorité militaire; Gambetta chargea Spuller de calmer ce zèle préfectoral. « Quelques têtes chaudes, télégraphiait-il au gouvernement de Paris, voudraient Garibaldi à la tête de toutes nos forces dans l'Est; mais je lui maintiens avec énergie son caractère de chef de volontaires. » Nul acte, surtout, ne fut plus décisif que sa proclamation du 1er novembre, qui témoignait à l'armée, hier encore servante de l'Empire, qu'elle avait été trahie, mais non déshonorée, par Bazaine : sa préoccupation, ce jour-là, fut de séparer la cause de l'armée française et celle du maréchal, et de prévenir ainsi les confusions que les adversaires acharnés du militarisme auraient voulu perpétuer.

D'ailleurs, l'expérience aidant, les plus chaudes têtes du jeune parti commençaient à branler, sceptiques, en présence des armemens improvisés et des hiérarchies improvisées. C'est Duportal lui-même qui, le 19 janvier 1871, devait télégraphier à Gambetta : « Ce qui manque le plus dans l'organisation du camp de Toulouse, c'est l'usage des traditions militaires. » Ni le zèle de Duportal et de ses créatures, ni l'active vigilance de Georges Périn et de M. Lissagaray, que Gambetta avait adjoints comme commissaires à cette armée du Sud-Ouest, ne suffisaient à remplacer la vertu de ces traditions militaires que sous l'Empire l'opposition persiflait : Duportal lui-même se laissait aller à l'expression d'un aveu ! « C'est la tradition de la République d'armer les jeunes chefs; nous en

ferons. » Ainsi s'exprimait Gambetta, le 9 octobre, dans sa proclamation aux citoyens des départemens. Homme d'action trop accompli, cependant, pour immoler l'intérêt national à l'observance de certaines doctrines, et les traditions militaires à la « tradition de la République, » il ne tarda pas à répudier l'enfantillage, dont il avait lui-même, en juillet 1870, donné la formule au Corps législatif : « Faire une guerre républicaine. » Une guerre républicaine, qu'était-ce à dire ? Si ce terme avait un sens, il eût signifié je ne sais quelle unanime défiance contre les chefs militaires du second Empire, et la conviction naïve que des citoyens brusquement armés et à demi exercés emporteraient infailliblement la victoire, et l'indifférence ou le mépris à l'endroit de « l'instruction des troupes, de leur cohésion, de leur esprit militaire. » Or. Gambetta, dans le discours qu'en 1872 il prononça pour glorifier Hoche, vanta précisément, avec une sorte d'affectation, l'estime que faisait Hoche de ces conditions indispensables de la victoire; il osa prononcer le mot d' « esprit militaire ; » et, pour partager cette estime, il n'avait pas, lui Gambetta, attendu 1872.

VI

Avec Gambetta, la République naissante confondant son propre salut avec celui de la patrie, songeait médiocrement à devenir universelle. Tout en amenant au pouvoir les hôtes des congrès de Genève, de Berne, de Lausanne, ou les créatures de la maçonnerie internationale, elle se présentait comme un régime d'action patriotique et ne donnait point lieu de craindre que la défense nationale et la défense républicaine fussent un jour dissociées. Cette autre forme de République qui, sous le nom de Commune, s'essaya brusquement à Paris, ne fut pas moins complexe en ses origines : le patriotisme y crut avoir sa part ; l'humanitarisme international eut la sienne, bientôt prépondérante. La proclamation du 30 mars 1871, par laquelle le Comité central de la fédération de la garde nationale remit ses pouvoirs à la Commune nouvellement élue, dessine en traits assez nets le double idéal dont la Commune leurra les imaginations parisiennes : d'une part, elle bravait les espions de Versailles en leur offrant « le spectacle grandiose d'un peuple reprenant sa souveraineté et, sublime ambitieux, le faisant en criant ces mots : Mourir pour la patrie ! » Et, d'autre part, elle concluait :

« Prêchez d'exemple en prouvant la valeur de la liberté, et vous arriverez au but prochain : la République universelle. »

La nouvelle de la capitulation de Metz, dont Félix Pyat avait surpris la primeur pour son journal *Le Combat*, et la colère causée par l'évacuation du Bourget, avaient, le 31 octobre 1870, entraîné certains bataillons de la garde nationale à donner comme une répétition du drame futur ; l'exaspération patriotique, ce jour-là, avait singulièrement secondé la tentative de Flourens. Et lorsque, en mars, les forcenés qui tuaient le général Clément Thomas lui criaient à tue-tête : « Tu nous as trahis à Montretout ! » ils affichaient un rôle de vengeurs de la patrie, qui, chez plusieurs d'entre eux, était sans doute sincère.

Mais, dans le *Journal Officiel de la Commune*, l'idée de République universelle surgit. Delescluze, dès la première séance, le 28 mars, fait proclamer que le Comité central de la fédération de la garde nationale a bien mérité de la République universelle; et, prenant, en mai, la direction des opérations militaires, il écrit à la garde nationale : « Votre triomphe sera le salut pour tous les peuples. Vive la République universelle ! » C'est à titre de soldats dévoués de la République universelle que Frankel, tout Hongrois qu'il fût, est validé dans son office de membre de la Commune; que Garibaldi est réclamé, vainement d'ailleurs, comme général en chef; que son fils Menotti est l'objet d'une élection dont il décline l'honneur; que Dombrowski, un Polonais, est investi du commandement de la place de Paris, et qu'autour de lui se pressent d'autres auxiliaires exotiques, qui s'appellent Rozwadowski, Kamienski, Rogowski, Györöck, Lukkow, Wroblewski : ayant fait blanc de leur épée, entre 1848 et 1870, dans les diverses émeutes européennes, ils étaient tous comme les officiers prédestinés d'une armée nouvelle, dont la Commune ménageait les premiers cadres, armée cosmopolite mise au service de la « liberté. » Rousselle, chargé de relever et de soigner les blessés de la Commune, s'intitulait « directeur général des ambulances de la République universelle » ; et la « section républicaine belge des États-Unis d'Europe » acclamait dans la Commune un mouvement cosmopolite pour l'émancipation des peuples. Telle était l'ampleur de l'idée de République, que, lentement, elle englobait et écrasait celle de patrie : l'heure était proche où ce dernier terme serait suspect. Le 13 mai, on voulut féliciter, pour un fait d'armes, le 128e bataillon : l'on déclara,

de prime abord, qu'il avait bien mérité de la patrie et de la Commune, puis, corrigeant le compliment, on substitua, pour l'affichage, le mot de République au mot de patrie.

C'est dans une lettre de Garibaldi que l'on saisit le point d'aboutissement des rêves hétérogènes dont la Commune marquait l'avènement : croyant que l'Europe se laisserait faire comme s'était laissé faire la passive Italie méridionale, Garibaldi machinait la politique européenne à la façon d'un drame romantique, avec une recherche spéciale de la singularité et je ne sais quel orgueilleux vouloir de réaliser l'absurde. Il écrivait, le 18 mai 1871, à un ami de Nice, que, s'il avait fait partie d'un Parlement qui ne fût pas composé par les prêtres, « gangrène humaine, » il aurait proposé l'union complète des nations libres, avec un pacte social dont le premier article serait l'impossibilité de la guerre, et Nice capitale de cette union européenne : et l'*Officiel* de la Commune s'empressait de publier cette lettre.

Deux personnages qui moururent pour l'insurrection, Flourens et Rossel, nous semblent assez bien symboliser les deux courans d'idées fort distincts, voire même presque inverses, que l'on constate à l'origine : Rossel est un type de patriotisme ; Flourens, un parangon d'humanitarisme.

Rossel, officier de l'armée de Metz, avait souffert de l'inertie commandée par Bazaine, et dans les colonnes de *l'Indépendance belge* il s'en était plaint amèrement. Préférant la fuite à la captivité, il accourut à Tours et offrit son épée ; des malentendus accidentels l'éloignèrent des mêlées qu'il rêvait. Il avait passé le temps de la guerre à désirer de se battre et à ne se battre point ; son âme débordait de rage lorsque éclata la Commune. « Le 18 mars, écrit-il lui-même, je n'avais plus de patrie : la France s'était effondrée ; plus de courage, plus de patriotisme, plus d'honneur. Le 19 mars, j'apprends qu'une ville a pris les armes, et je me raccroche désespérément à ce lambeau de patrie. » C'est ainsi que le patriote, chez Rossel, engendra le « communard. »

Les déceptions furent rapides : il se trouvait en présence d'un gouvernement improvisé, qui n'eut jamais le courage, quoi qu'en voulût Rossel, d'affronter la publicité ni de chercher à conquérir l'opinion par la presse, et qui, conservant toujours l'aspect d'une émeute, « n'avait ni hommes d'État ni militaires, et ne cherchait point à en avoir. » Mais le sort en était jeté ; et puis, où se battre ailleurs ? L'austère et têtu calviniste qu'était Rossel répétait vo-

lontiers cette maxime de Descartes : « Être aussi résolu dans ses actions, une fois son parti pris, dans les occasions urgentes, que si l'opinion en vertu de laquelle on agit était certaine... » Rossel demeura résolu ; même lorsqu'il eut perdu toute foi dans l'avenir de la Commune, il ne retira rien de sa fidélité. Il lui fallut peu de jours pour sentir l'inefficacité de la résistance parisienne : poursuivre un système de répression contre les citoyens qui refusaient ou marchandaient leur concours à cette résistance lui parut, dès le 7 mai, un acte de stérile barbarie ; il y renonça. Il n'aimait point, d'ailleurs, le « triste drapeau rouge » ni les « gueux d'officiers de la Commune, » et le 9 mai il refusa d'exercer plus longtemps « un commandement où tout le monde délibérait et où personne n'obéissait. » « La maladie des démocraties, écrivait-il, c'est de partager les responsabilités. On ne fait ainsi que de petites choses. Cette tendance est excessivement favorable aux petits despotismes et aux grosses dilapidations. Un individu qui n'a qu'un dixième, ou un centième, ou un millième d'influence dans la solution d'un débat déterminera son opinion par des raisons dix fois, cent fois, mille fois moins déterminantes que s'il avait toute la responsabilité. » L'homme d'action qui signait ces lignes eût pu jouer dans la Commune, au nom du patriotisme, le rôle dictatorial que joua Gambetta dans la République ; il fut, après la victoire de l'armée de Versailles, condamné à mort et exécuté, bien qu'on ne pût prétendre, ni qu'il se fût servi de la Commune ni que la Commune eût su profiter de ses services.

Tout autre était Flourens : il fut dès sa prime jeunesse un irrégulier qui promenait à travers l'Europe, avec des allures de croisé, je ne sais quel don quichottisme de la liberté. Tout de même que Bonaparte avait rêvé de prendre la Russie à revers avec l'appui des Indes conquises, tout de même Flourens, se lançant en 1869 dans la mêlée des insurgés crétois et rêvant ensuite de faire s'insurger Athènes, « espérait, après avoir renversé le gouvernement bâtard et débile de la Grèce, trouver là assez de forces pour revenir soulever Marseille, et marcher sur Paris si la chute de l'Empire tardait trop. » A Londres, dans les *meetings* où le conduisait Bradlaugh ; à Paris, dans les tumultueuses réunions de la Villette, il faisait acclamer la République universelle et la délivrance de l'humanité; et les assemblées qui l'entendaient étaient secouées « d'un tout-puissant élan vers l'avenir euro-

péen. » Il ne se contentait point, lui, de la guerre à coups d'épingle que l'opposition républicaine dirigeait contre l'armée; il avait, dans son journal *La Marseillaise*, créé une rubrique spéciale, qu'il qualifiait de tribune militaire; et il se flattait d'avoir rencontré beaucoup de sympathies parmi les soldats et parmi les sous-officiers. Parlant de lui à la troisième personne, en son style heurté et volontiers incorrect, il poursuivait :

Quant aux menaces des colonels et des états-majors, de tous ces traîneurs de sabres, ignorans de la guerre, abêtis par la triste oisiveté des casernes, bons tout au plus à massacrer des ouvriers désarmés dans les rues d'Aubin, ou des Arabes armés de fusils à pierre dans la Kabylie, et à fuir ignoblement devant les Prussiens; quant aux colères de cette fine fleur du jésuitisme militaire et du bonapartisme, Flourens avait profondément méprisé menaces et colères. Ainsi avait commencé à se moraliser l'armée : comprenant l'abjection de leurs chefs, l'infamie du despotisme qu'ils étaient chargés de défendre contre la nation, les meilleurs soldats ne voulaient plus du service, désertaient en foule.

Sedan survint : Flourens constata que cette journée tuait l'Empereur, proclama qu'elle sauverait la France, et prophétisa qu'elle allait fonder la République universelle, les États-Unis d'Europe. Immédiatement il se voulait mettre à l'œuvre, et le plan qu'il proposait à M. Rochefort était, en propres termes, conçu comme il suit :

A l'étranger, l'appel immédiat à la révolution, des barricades à Berlin et à Vienne, l'Espagne arrachée à la trahison de Prim et lancée hardiment dans les voies républicaines, Garibaldi, aidé de 20000 hommes, de fusils et d'argent, proclamant à Rome la République italienne, des agens envoyés à Londres pour y dire au peuple esclave des travailleurs les principes nouveaux, la solidarité des peuples, l'égalité entre tous les hommes, et jeter bas l'édifice vermoulu de la féodalité normande.

A l'intérieur, la destitution immédiate et la mise en arrestation de tous les états-majors bonapartistes, la rentrée dans le rang de tous les officiers, les Hoche et les Marceau sortant du rang par l'élection... Saint-Cyr n'est qu'une école jésuitique de cadets de l'ancien régime.

Le gouvernement de la Défense nationale n'adhéra pas au programme de Flourens : alors, jugeant son héroïsme incompris, il attacha son nom à la journée du 31 octobre 1870 et aux débuts de la Commune. Dans toute la France d'alors, un seul homme à ses yeux faisait son devoir : c'était Garibaldi. Que ne le laissait-on, lui Flourens, ou que ne laissait-on son cher Garibaldi ramasser en tous lieux, sans appareil militaire, des bataillons de

francs-tireurs, et mener brillamment à terme une guerre de partisans? Les soldats du César allemand, refoulés jusqu'au Rhin, laisseraient libres, à jamais, le temps et l'espace, pour une « ère nouvelle de régénération, d'égalité sociale, de justice et de paix universelle. » S'il avait été loisible à la Ligue de la Paix et de la Liberté, entre 1867 et 1870, d'organiser une force armée pour la défense ou le triomphe des démocraties européennes, Flourens était tout désigné pour en prendre le commandement. Il dut se contenter de cinq cents tirailleurs, à la tête desquels il périt, à l'aube d'avril, dans l'une des sorties qu'essayèrent les troupes de la Commune; et son trépas, peut-être, fut assez prématuré pour qu'il pût, en expirant, garder quelques illusions sur l'avenir de cette chaotique émeute et imaginer encore qu'elle se dénouerait en une berquinade, dont tous les peuples, devenus frères, se partageraient les rôles.

Flourens, rêvant on ne sait quelles romanesques levées en masse, était l'héritier légitime du vieux parti républicain. Lorsqu'on regarde de près l'histoire de la Commune, on y retrouve, s'essayant à l'application, les thèses aventureuses qu'énonçait l'opposition sous l'Empire et qu'elle commençait d'atténuer depuis qu'elle était devenue gouvernement : telle la théorie de la levée en masse. Un soubresaut de toutes les bonnes volontés ne suffirait-il pas à sauver Paris? C'est ce que croyait et ce que souhaitait Benoît Malon. Mais Cluseret, plus expert, souriait d'une telle candeur; il observait que, pour un service quelconque, il fallait commander jusqu'à six, sept, huit et neuf hommes pour arriver à en obtenir un. Les constatations qu'adressaient chaque jour à l'Hôtel de Ville les agens de police occulte qu'on appelait les « reporters Moreau » justifiaient les remarques de Cluseret (1). Même en maintenant les anathèmes d'antan contre le militarisme, une certaine discipline militaire était donc indispensable : de là les essais de cours martiales, inaugurés à plusieurs reprises durant la Commune, et toujours demeurés infructueux. Car la « cour martiale » était suspecte aux libres citoyens; cette dernière pousse du système militariste n'était-elle pas le germe d'une trahison?

Cluseret, durant les semaines où il eut la direction militaire de la Commune, s'abstint scrupuleusement de porter les

(1) Voyez de curieuses citations des « rapports Moreau » dans les récens Souvenirs de M. le général Bourelly (*Correspondant* du 10 septembre 1900).

insignes de son grade et d'afficher des allures de généralissime; il adressa une proclamation à la garde nationale contre la manie ridicule du galon, des broderies, des aiguillettes; il laissa la commission exécutive supprimer le grade de général comme incompatible avec l'organisation démocratique de la garde nationale, et poussa même la réserve jusqu'à dépouiller l'uniforme. Jamais l'axiome de la « liberté » républicaine : *cedant arma togæ*, ne fut plus rigoureusement observé. Mais les suspicions instinctives ne désarmèrent point; le seul titre de général, rapporté par Cluseret de la libre Amérique, suffisait à les éveiller; et son arrestation à la fin d'avril, motivée par l'échec d'Issy, fit l'effet à certains membres de la Commune, comme Delescluze et Félix Pyat, d'une de ces mesures de précaution républicaine qu'on ne multiplie jamais assez. Après le général Cluseret, le colonel Rossel fut à son tour suspect, d'autant qu'il avait antérieurement servi dans l'armée régulière. « C'est l'élément militaire qui domine toujours, disait alors Delescluze; et c'est l'élément civil qui devrait toujours dominer. » De défiances en défiances, la Commune en vint à donner à Delescluze, un journaliste, la direction des forces militaires, et à installer des commissaires civils, MM. Léo Meillet, Johannard, Dereure, aux côtés des généraux. « La Commune, proclama le nouveau délégué à la guerre, a pensé que son représentant dans l'administration militaire devait appartenir à l'élément civil. » On était alors au 10 mai : les progrès constans de l'armée de Versailles rendaient chaque jour plus précaire l'avenir de la Commune. Delescluze ne craignait point, clandestinement, d'incliner la toge devant les armes en allant consulter Rossel retraité. Le 21 mai, tout parut perdu : alors Delescluze et le Comité de salut public, condensant en un manifeste suprême la fermentation de leurs préjugés et le bouillonnement de leurs chimères, crièrent à la populace de Paris, de toute la force de leur angoisse : « Assez de militarisme, plus d'états-majors galonnés et dorés sur toutes les coutures! Place au peuple, aux combattans, aux bras nus! L'heure de la guerre révolutionnaire a sonné. » En ces jours d'agonie qu'expia cruellement la mort des otages, la Commune imputait ses désastres à ce qu'elle avait conservé d'appareil militaire; et les antiques chimères du parti républicain sur l'invincible vertu de la levée en masse tentaient un appel, à demi désespéré, à l'insurrection des bras nus. En un dernier soubresaut, la Commune se retrancha dans l'arsenal des

souvenirs révolutionnaires : une proclamation du peuple de Paris apprit à l'armée de Versailles, le 24 mai 1871, que « l'heure du grand combat des peuples contre leurs oppresseurs était arrivée : » l'armée de Versailles passa outre, et mit un terme précoce au grand combat.

Avant de succomber, la Commune avait inscrit dans notre histoire une page dont le patriotisme français garde un âpre souvenir : ce fut la destruction de la colonne Vendôme. On a parfois considéré ce sacrilège comme un coup de folie; et l'on a rendu la Commune responsable de l'état d'esprit qui provoquait de pareils égaremens et de l'état d'esprit qui les tolérait. « Monument de barbarie, symbole de la force brute et de la fausse gloire, affirmation du militarisme, négation du droit international, insulte permanente des vainqueurs aux vaincus. » C'est en ces termes que la colonne était flétrie, dans ce décret du 12 avril qui fut son arrêt de mort. Mais ces termes encore ne sont point d'une langue nouvelle; ils sont, exactement, la langue que parlaient, à la fin de l'Empire, les Garnier-Pagès, les Crémieux, les Jules Simon, pour exprimer leurs incompréhensibles haines, leurs pudeurs imprévues, leurs irrémédiables soupçons.

Relisez, d'autre part, les longs et filandreux considérans du pacte conclu entre la Commune et l'ingénieur qui se chargeait du renversement de la colonne Vendôme : vous croiriez parcourir une leçon de philosophie humanitaire, tant bien que mal étayée sur le positivisme. Patrie, gloires nationales, qu'importe en vérité? C'est de l'humanité qu'il s'agit, et c'est de son acheminement vers « un régime social où la théologie sera remplacée par la science et l'activité militaire par le travail et la paix. » A bas l'Empire, donc, qui, par le compromis concordataire et par les victoires napoléoniennes, parvint à « restaurer momentanément le régime théologique et militaire! » Napoléon Ier voulut « provoquer une déviation brutale de l'histoire, et cette déviation menaça de dissoudre le noyau civilisateur spontanément formé en Occident. » Ainsi la colonne Vendôme, « insulte permanente à la République occidentale, » glorifiait « l'un des plus cruels ennemis du genre humain, » et c'est pourquoi la Commune la renversait. Mais, sans tant épiloguer, elle eût pu trouver à l'avance les considérans de ce décret destructeur dans la littérature républicaine de la fin de l'Empire. N'est-ce pas Édouard de Pompery qui, en novembre 1867, écrivait à Jean Macé :

Un homme qui mérite comme vous le nom de Chrysostome, c'est Lanfrey. Son *Histoire de Napoléon*, dont le second volume vient de paraître, ouvrira un jour les yeux aux Français sur les dangers de la fausse gloire. Espérons que bientôt ils ne chanteront plus, les imbéciles :

Ah ! qu'on est fier d'être Français
Quand on regarde la colonne !

Et, dans le complément à l'*Encyclopédie moderne*, à l'article *Guerre*, Jules Bastide, sans ambages, lançait cet anathème :

Il y a sur la place Vendôme une colonne avec une statue, qui s'élève à plus de 40 mètres. Eh bien ! si les cadavres de tous ceux qui sont morts pour qu'on pût élever ce trophée glorieux étaient couchés côte à côte sur tout le sol de la place, comme ils le sont dans la fosse commune, ils formeraient une pyramide qui monterait bien plus haut que la colonne, et la statue aurait 120 mètres de cadavres par-dessus la tête.

Pyat et Courbet, en 1871, trouvèrent le bras séculier qui exécuta les anciens anathèmes de Bastide. La France en fut frémissante, et l'humanitarisme international en fut taré. Tout proche des campemens de l'ennemi, on humiliait la gloire de Napoléon I[er] pour punir Napoléon III de s'être laissé battre : calcul étrange, mais dont l'étrangeté même dénote le caractère complexe de la Commune.

« Ce fut un mouvement international, » disent les uns : et l'on cite Jules Favre, qui faisait retomber sur l'Internationale la responsabilité de l'émeute; mais Rossel, Martial Delpit, le général Appert, ont justement corrigé cette exagération. Et les autres de dire : « Ce fut comme une ruade lancée par le patriotisme parisien à l'égoïsme des ruraux; » on se demande, alors, quel en fut le bénéfice et quelle en fut la portée. De fait, il y eut à Paris, deux mois durant, une sorte d'exubérance d'énergies inoccupées; de véritables hallucinations, fruit de cette pléthore, qui poussèrent une populace à ramener l'histoire tout entière de la guerre à une série de trahisons; un besoin confus de revanches et de châtimens; des aspirations troubles où se mélangeaient, suivant les âmes et suivant les heures, le goût de l'héroïsme et le goût du crime, le courage que rien n'arrête et la sauvagerie que rien n'apaise; un mariage mal assorti entre le patriotisme féroce et l'humanitarisme béat; et je ne sais quel prurit morbide, enfin, de verser son propre sang par désespoir et d'y mêler le sang d'autrui par vengeance. Ce fut une grande déception pour

les dévots des chapelles humanitaires, de voir, ainsi, les fumées de l'humanitarisme se condenser en vapeurs de sang, et de constater que la Commune, pour avoir vainement tenté d'asseoir ses institutions militaires sur la haine du militarisme, avait entraîné d'innombrables vies humaines dans une boucherie plus stérile et plus inféconde que ne le fut jamais aucune des guerres d'antan.

VII

Une désillusion suprême s'entrevoyait : l'éclat même des principes maçonniques, naguère réputés tout-puissans pour unifier ici-bas, en une sorte de cité humaine, la multitude des patries, subissait une éclipse. Il semblait que, dans l'Allemagne victorieuse, ces principes eussent dû être comme le sel qui féconde la terre, puisque, sur le trône même, la maçonnerie allemande s'enorgueillissait d'avoir des fidèles. Mais on assistait à des apostasies douloureuses ; et la superbe germanique traitait d'insolens ou de fous les maçons étrangers qui prenaient à son endroit la liberté d'une remontrance ou d'un signe de détresse. De surprise, la maçonnerie internationale dut reculer, et rarement ambitions confiantes en elles-mêmes subirent une plus lourde chute.

Le 26 avril 1867, la loge des *Trinosophes de Bercy*, dont Foussier était alors vénérable, avait adressé une planche aux loges d'Allemagne en faveur de la paix, menacée par l'affaire du Luxembourg. La *Grande loge* de Francfort-sur-le-Main et les *Enfans de la Concorde fortifiée*, de Luxembourg, avaient fait à ce message l'honneur d'une chaleureuse adhésion : M. Alfred Desrues, historiographe des Trinosophes, ne publie ni ne mentionne aucune autre réponse. Malgré l'indéniable indifférence qu'avait rencontrée leur appel dans les loges d'outre-Rhin, un certain nombre des Trinosophes continuèrent leurs coquetteries. Ils avaient pour vénérable, en 1870, un observateur apparemment impartial, à qui les « chefs prussiens » semblèrent être cause de la guerre, et ce vénérable — on l'appelait le frère Pugeault — s'opposa, pour ce motif, dans la tenue du 13 juillet, à ce qu'on adressât un nouveau manifeste aux puissances maçonniques. Mais Foussier, futur conseiller municipal de Paris, obtint que la loge passât outre et fut chargé de rédiger le manifeste. Confiant en l'avenir, et considérant que, « tout en étant sensible aux malheurs publics, les Trinosophes sont d'un groupe qui a sa vie propre, » Foussier fit

décider qu'on maintiendrait, pour le 23 juillet, les « travaux de récréation » depuis longtemps annoncés : un banquet, un bal, — comme disent les profanes, — devaient avoir lieu ce jour-là. Une bannière en deuil planerait sur ces travaux, pour « faire voir aux sœurs que ce qui se passe au dehors ne laisse pas les Trinosophes indifférens. » Il y eut quelque gêne le 23 juillet ; et lorsque, le 26 août, la loge entendit lecture de la « planche » singulièrement conciliatrice des *Enfans de Gergovie*, cette gêne s'accentua. On commença par être surpris ; mais l' « orateur » de la loge soutint les bonnes intentions des « Frères » d'Allemagne ; un Trinosophe, qui se trouvait être Prussien, appuya l' « orateur, » et la démission du vénérable mit un terme à la tenue, qui, de toute évidence, avait été troublée. Foussier désormais avait le champ libre parmi les Trinosophes ; et ceux-ci, le 7 septembre, crurent illustrer l'histoire de la Maçonnerie et, subsidiairement, l'histoire des deux patries française et prussienne, en décidant de « rappeler au roi de Prusse, protecteur de la franc-maçonnerie universelle, ses devoirs de franc-maçon. »

Derechef, Foussier prit la plume : il proposa aux vénérables de toutes les loges parisiennes qu'une députation maçonnique fût expédiée au roi Guillaume pour « faire appel à son cœur de franc-maçon. » Quelques vénérables entendirent cet appel ; ils tinrent, à plusieurs reprises, de graves colloques. Les procès-verbaux de leurs discussions nous sont demeurés inaccessibles ; elles ne manquèrent, probablement, ni de vivacité ni de subtilité. Car le résultat fut hybride. D'une part, dix loges parisiennes adressèrent à tous les maçons du globe, par ballon, un long cri de douleur : « Le roi Guillaume et son fils sont nos frères. Ces ambitieux ont trahi leurs sermens, ils sont indignes et parjures ; ils ont forfait à l'honneur... Nous les excluons à tout jamais et répudions toute solidarité avec ces monstres à figure d'homme qui ont trompé jusqu'à nos frères d'Allemagne. Ils ont détourné les francs-maçons allemands du but final de la maçonnerie : la fraternité universelle. » D'autre part, les Trinosophes, persévérans en leur optimisme, ajoutèrent en post-scriptum un appel personnel aux Frères allemands, qu'ils conjuraient de songer au minotaure prussien et à la liberté, à l'avenir et au progrès, aux chemins de fer et à l'électricité, aux « barrières de convention qui séparent les États » et aux « murailles d'ossemens humains qu'élèvent les massacres ; » et les bons Trinosophes concluaient : « Le jour heu-

reux où la civilisation triomphera encore une fois de la barbarie, venez à nous, en frères généreux, nous vous accueillerons avec joie et répandrons sur vos blessures le baume consolateur de la fraternité ! » Foussier jouait au théocrate; il distribuait anathèmes et bénédictions; il prétendait incarner, en son pontificat maçonnique, l'équité internationale; il alternait, avec son robuste maillet, les gestes menaçans et les gestes bénisseurs, tout comme faisaient avec leurs crosses ces prélats du ténébreux moyen âge, auquel Foussier ne pouvait songer sans frémir.

Il est des essors d'ambition qui sont incoercibles : la maçonnerie parisienne connut une de ces exaltations. Elle rêva d'un nouveau Canossa. Le numéro 35 de la rue Jean-Jacques-Rousseau devait abriter cette scène d'histoire : il y avait là un local maçonnique; et « les frères Guillaume Ier, roi de Prusse, et Frédéric-Guillaume-Nicolas-Charles de Prusse, prince royal héréditaire, furent cités à comparaître en personne ou par représentant ayant qualité maçonnique, le samedi 29 octobre. »

On vit, ce soir-là, quinze à dix-huit cents maçons parisiens se presser dans l'enceinte; les deux accusés étaient contumaces. Foussier régnait sur l'assemblée; il fit décider, à l'unanimité, qu'on procéderait immédiatement au jugement. La présidence, pour plus de solennité, fut attribuée à Colfavru, le futur député radical de Seine-et-Oise : il avait, avec Hugo, longtemps représenté, dans les îles anglo-normandes, la liberté proscrite; il appartenait à ces « victimes du Deux-Décembre, » honorées au lendemain du Quatre-Septembre et pensionnées dans la suite. Thirifocq, qui devait, peu de mois après, mêler la maçonnerie à la Commune, lut un acte d'accusation contre les deux frères couronnés; l'assemblée frémissante allait passer au vote, lorsque Colfavru, qui était sérieux, eut un scrupule de légalité. Il expliqua que certainement le roi de Prusse avait, par les journaux, connu la citation, mais que régulièrement il fallait la lui transmettre par les voies diplomatiques, « que le citoyen Jules Ferry avait promis le concours du gouvernement, et qu'aussitôt la citation parvenue à son adresse, il serait procédé ainsi que les usages judiciaires le comportent. » Le meeting approuva : sur l'acte d'accusation de Thirifocq, quatre-vingt-dix maçons, représentant leurs ateliers, échelonnèrent leurs signatures; et une commission de sept membres fut nommée pour obtenir du gouvernement un sauf-conduit qui permettrait de porter la citation. L'histoire n'eut

pas de suite : le 31 octobre survint. Jules Ferry, qui fut superbe, ce jour-là, de sang-froid et de courage, avait mieux à faire qu'à servir de factotum dans cette comédie judiciaire ; aucun lien, du reste, ne l'unissait encore à l'église maçonnique ; et les quinze ou dix-huit cents théologiens qui voulaient donner aux *Plaideurs* une seconde édition retombèrent en sommeil.

Mais la loge *Henri IV*, probablement jalouse des *Trinosophes*, essaya de reprendre les poursuites ; elle interpella, le 30 novembre 1870, toutes les puissances maçonniques étrangères, et demanda que les deux têtes couronnées de Guillaume et de Frédéric fussent soumises au verdict d'un aréopage élu par la maçonnerie de l'univers et convoqué à Lausanne ou à Berne pour le 15 mars 1871. « Faute de se rendre à cette citation, stipulaient les Frères de la loge *Henri IV*, Guillaume de Hohenzollern et son fils seront déclarés traîtres à leurs sermens, félons, et hors la loi maçonnique. Ils seront maudits à tout jamais, et leur mémoire sera livrée à l'exécration de la postérité. » La maçonnerie universelle garda le silence, et l'arsenal de foudres qu'avait en réserve la loge *Henri IV* demeura sans emploi.

Quelques mois s'écoulèrent encore, durant lesquels certains des Trinosophes s'agitèrent d'une singulière façon. Nous laissons ici la parole à leur historien ; il ne parle que du bout des lèvres, et d'une façon volontairement insaisissable :

Quelques Frères s'étaient mépris sur les intentions du Frère Foussier, et dans le courant de janvier 1871 ils osèrent lui faire la proposition de faire prononcer une condamnation contre Guillaume, devenu empereur d'Allemagne, et contre son fils, disant qu'ils avaient les moyens de faire exécuter la sentence. Le Frère Foussier repoussa cette proposition avec indignation, en disant que la maçonnerie, ne vivant que dans le monde moral, ne pouvait vouloir produire que des effets moraux : qu'elle pouvait bien déclarer un Frère parjure, mais non prononcer des sentences qui rappelleraient les sociétés d'une autre époque. Il ajouta que les ennemis de l'institution pouvaient seuls faire de semblables propositions ; cependant on insista et on offrit au Frère Foussier cinquante mille francs pour faire rendre le jugement : il est inutile de dire qu'il persista dans son refus.

Nous ne nous chargerons point d'expliquer ces lignes un peu étranges, où quelques Frères audacieux apparaissent obsédés du souvenir de la Sainte-Vehme, comme l'était Foussier du souvenir de Grégoire VII : ce qu'il y a de sûr, c'est que, dans les dossiers de la justice maçonnique, l'affaire Hohenzollern demeura définitivement classée.

On put, au reste, deviner bientôt à Paris quel accueil aurait fait la maçonnerie allemande à cette ridicule citation: un démêlé qu'elle eut avec les Frères suisses prouvait à ce moment même, d'une façon fort édifiante, ses susceptibilités d'humeur. La grande loge *Alpina*, composée des députés de tous les ateliers maçonniques de la Suisse, s'étant réunie à Lausanne le 3 septembre 1870, pour élaborer un long manifeste contre la guerre. Findel, dont le journal maçonnique la *Bauhütte* était fort apprécié dans les loges d'outre-Rhin, demanda des explications à l'*Alpina*.

Nous avons été, déclara-t-il, amèrement déçus par ce manifeste, qui blesse le sentiment national allemand. Nous croyons que c'est un devoir maçonnique incontestable de se garder d'une immixtion contraire aux lois maçonniques dans les disputes des partis politiques... Il est injuste de reprocher à la nation allemande d'avoir livré à la boucherie l'élite de sa population sans avoir préalablement essayé une entente ou demandé une médiation... Il est faux qu'on ait fomenté une inimitié trompeuse entre deux grandes races... Il est faux que nos gouvernemens prétendent disposer du sort de leurs sujets et des destinées de l'Europe, car, dans les circonstances actuelles, le peuple allemand est uniformément d'accord avec ses gouvernemens... Nous regrettons que la grande loge *Alpina* voie les événemens au travers de lunettes aussi troubles et mette les deux nations dans le même sac.

On ne pouvait plus crûment signifier à la maçonnerie universelle, dont le Grand-Orient de France se flattait d'être une docile ramification, que l'on était Allemand avant d'être maçon; que l'humanitarisme maçonnique, en se mêlant de la guerre franco-allemande, se mêlait de ce qui ne le regardait point; que le patriotisme germanique avait des droits supérieurs; et que l'on recommencerait de tonner, en loge, contre les lauriers souillés de sang, lorsqu'on se serait, soi-même, aux dépens de la France, couronné de ces lauriers.

VIII

Elles étaient bien lointaines, encore que toutes proches, les heures d'ivresse humanitaire que l'on coulait doucement, à la loge *Concordia*, sous les naïfs auspices du Grand-Orient de France, entre maçons français et maçons allemands! On mit quelque temps, dans les loges françaises, à se remettre d'un pareil coup. Caubet, qui approuvait, lui, le manifeste de l'*Alpina*, prit l'Allemagne à partie, avec la vivacité de l'amitié trompée; il lui fit savoir qu'elle entrait dans l'âge de fer de la civilisation, et versa des larmes, non

sur la France vaincue, « dont l'action pouvait, *plus que jamais*, être féconde pour le bonheur de l'humanité, » mais sur l'Allemagne asservie au césarisme. Mais qu'importait à Findel l'avis de Caubet? Les trois grandes loges de Berlin et la grande loge de Saxe affirmèrent avec fracas leur chatouilleux patriotisme en protestant contre tous les actes de la maçonnerie parisienne, italienne, bruxelloise et suisse, relatifs à la guerre : l'orientation de la maçonnerie allemande était décisive.

Et les soufflets tombaient, étrangement drus, sur les certitudes d'autrefois. On apprenait, au Grand-Orient de France, que le 21 mars 1871, dans une séance de la loge de Potsdam, le Frère orateur avait salué, dans une langue auguste, « le Frère sur le trône, ce premier-né du jeune printemps. » — « Le travail qu'il a accompli, continuait l'orateur, n'a réussi à aucun autre maçon aussi bien qu'à lui... Le mensonge devait être terrassé par la lumière de la vérité : Dieu était avec lui, avec nous, et nous laissa vaincre. » Et les Caubet, les Massol, les Colfavru, cherchaient en vain, dans cette harangue imprévue, ce qu'ils appelaient « la vraie maçonnerie. » Puis d'autres échos leur venaient de Kissingen, à la fin de juillet : là, dans la loge l'*Innocence couronnée*, on célébrait les « événemens grandioses » qui avaient consommé l' « union si longtemps rêvée, » et l'on signalait la France comme un « foyer d'absurdité, de vanité, d'orgueil, » dont les loges étrangères devaient craindre le contact. La loge de Halberstadt et la loge de Darmstadt expulsaient brutalement des officiers français prisonniers de guerre, qu'elles avaient un instant accueillis; et l'assemblée générale des Grands-Maîtres, réunie à Francfort le jour de la Pentecôte, étudiait le projet d'une confédération des grandes loges d'Allemagne, avec commission permanente à Berlin. La maçonnerie allemande voulait faire comme la nation allemande, elle voulait s'unifier.

Poliment, fraternellement, la presse maçonnique française multipliait regrets et réserves : mais la *Bauhütte* ripostait brutalement à Caubet : « Que nos Frères de France veuillent bien garder leur sagesse pour eux, et songer à balayer devant leur propre porte. » Et Caubet, tournant les pages, pouvait lire encore, dans cette même *Bauhütte*, ce cruel article :

Vainement la France faisait-elle retentir au loin le cri de détresse : A moi les Enfans de la Veuve! Personne n'est venu à son secours. Car là il n'y avait pas de secours à donner, à moins que ce ne fût avec l'outil pesant,

avec la forte hache du charpentier, avec le lourd levier de fer, afin de démolir, afin de raser jusqu'au niveau du sol, et, après l'avoir bien déblayé de ses décombres, le faire servir à l'élévation d'un édifice nouveau.

Alors François Favre, directeur du *Monde maçonnique*, fit contre mauvaise fortune bon cœur ; avec une audacieuse désinvolture, il allégua l'exemple même de la maçonnerie allemande, — exemple que d'ailleurs il trouvait « déplorable, » — pour démontrer que « l'esprit cosmopolite de la franc-maçonnerie n'a rien de contradictoire avec l'esprit patriotique. » Il mêlait même à cette argumentation rassurante un développement contre l'internationalisme des Jésuites. Cherchant des argumens pour prouver à ses concitoyens qu'on peut être à la fois maçon et patriote, François Favre en trouvait, et à profusion, au delà du Rhin ; et jamais on ne pratiqua plus élégamment l'art de tirer parti des insultes.

Jean Macé avait encore plus de sérénité. Il profita d'un appel de l'*Alpina*, qui avait mis à l'ordre du jour de sa réunion solennelle de 1871 la question suivante : *Patriotisme et Maçonnerie;* sa plume humanitaire s'acharna sur cette délicate question, et les Frères lui durent un très instructif travail. Considérant le langage de Findel comme « l'expression isolée de la manière de voir d'un Frère qu'aveuglent en ce moment les ardeurs du patriotisme, » il rappela ce manifeste pacificateur de Kehl, pour lequel il avait quêté, en 1867, des signatures allemandes; et, s'abritant derrière ce souvenir, il entreprit l'étude philosophique du problème posé.

La patrie maçonnique, dit-il, c'est l'humanité ; disons mieux, car elle est placée plus haut encore : c'est l'idéal de justice à réaliser dans la personne humaine, partout où elle se rencontre. Chaque maçon a la sienne ensuite, dont les intérêts particuliers et les convenances ne sauraient prévaloir, c'est vrai, ni dans son esprit, ni dans son cœur, contre la loi de justice, contre les droits de l'humanité.

Il y a donc une « subordination, forcée pour chacun des maçons, de la patrie personnelle à celle qui nous est commune, à notre idéal de justice. » Cette subordination peut-elle faire du maçon un mauvais citoyen? Non, répond Macé, car

La famille, la cité natale, la patrie sont une extension progressive de la sphère du moi, s'épurant davantage et pour ainsi dire s'évaporant, à mesure qu'il se répartit sur une plus large surface d'êtres, qui sont siens, en série décroissante, comme parens, concitoyens, compatriotes. Son dernier terme appréciable d'évaporation, c'est l'humanité, dans laquelle il achève en

quelque sorte de se perdre en s'étendant sur tous les hommes ses semblables, et qui est la région impersonnelle par excellence, celle où l'être humain s'éloigne le plus de l'égoïsme animal. Or, de même que l'aigle qui s'élance vers les hautes régions de l'atmosphère ne peut les atteindre qu'après avoir traversé les couches inférieures, de même l'essor moral, qui enlève l'homme aux extrêmes limites de la sphère du moi, le fait passer par les étapes intermédiaires... L'âme qui a pu s'ouvrir à l'enseignement maçonnique du dévouement à la lointaine humanité ne saurait méconnaître la loi du dévouement à la patrie, qui la touche de plus près.

Macé ne s'attarde point sur ces cimes, qu'on dirait effilées en pointe d'aiguille; il descend bientôt sur le terrain pratique. « Il y a, dit-il, une manière de comprendre le patriotisme, dont la patrie peut souffrir cruellement. » Et il la définit : c'est la fascination des idées de violence et de conquête; elles entraînent des représailles, des périls, des contre-coups néfastes. Voilà donc un point où le premier devoir du citoyen est le même que celui du maçon : il doit consacrer toute son énergie à se mettre en travers de pareilles idées. Le vrai patriotisme consiste à assurer à son pays « la palme du progrès dans l'instruction ou dans la civilisation, » et voilà un second point où le devoir du citoyen est le même que celui du maçon : d'autant, ajoute Macé, que « le progrès d'instruction et de civilisation réalisé par un peuple profite toujours aux autres. » En résumé, conclut-il, « le patriotisme et la maçonnerie, *placés à une hauteur inégale sur la même échelle*, ne font qu'un dans la pratique; la vraie manière d'être patriote, c'est de l'être à la façon des maçons. » Macé ne pouvait quitter ses frères de l'*Alpina* sans dire une dernière fois sa surprise au sujet des récriminations allemandes: « Soyons fermes, s'écria-t-il. La maçonnerie a un rôle tout tracé dans les jours néfastes que nous traversons, c'est d'être partout à l'avant-garde du parti de la paix, de celle qu'appelaient de leurs vœux les maçons signataires du manifeste de Kehl. Ce rôle, elle pourra, ici ou là, l'oublier; mais il lui est interdit par ses principes de le répudier; quiconque le répudierait de parti pris ne serait plus maçon. »

Cependant, quelle que fût l'adresse de François Favre à tirer argument des insultes allemandes ou la complaisance de Jean Macé à les oublier, une question se dressait, qu'on eût pu croire impossible à éluder : quels devaient être, désormais, les rapports officiels entre la maçonnerie française et la maçonnerie allemande? Le grand maître, Babaud-Laribière, et les membres du Conseil de l'Ordre, avaient à cet égard les dispositions les plus

pacifiques. Babaud-Laribière, dans une circulaire du 1er août 1871, expliqua que nos malheurs seraient aggravés « si, l'enquête venant à démontrer que la maçonnerie allemande a été complice des crimes de la politique prussienne, le Grand-Orient de France était obligé de rompre ses relations avec nos Frères d'outre-Rhin. » Le grand convent se réunit en septembre : M. Poulle, plus tard président à la cour d'appel de Poitiers, était chargé du rapport sur la question allemande ; il le fit très succinct, et conclut à l'ajournement de toute solution jusqu'à plus ample enquête. L'un des meilleurs amis de Jean Macé, Duclaud, plus tard député de la Charente, remplissait dans ce convent les fonctions d'orateur : son devoir était de résumer les discussions. Rivalisant de laconisme avec M. Poulle, il se contenta de dire : « La gravité de la question des rapports avec les puissances allemandes ne vous a point échappé, et votre prudence l'a écartée par un sentiment sur lequel aucun de nous ne s'est fait illusion. » Sur ces entrefaites, l'assemblée se sépara ; on ne voit pas que la question ait figuré derechef à l'ordre du jour du convent de 1872.

L' « humanitarisme, » au lendemain des sanglantes déceptions qu'il avait essuyées, n'avait plus assez de crédit pour afficher, de nouveau, ses espoirs et ses exigences d'antan : il lui suffisait, pour l'heure, de commander ou de conseiller le silence sur ces déceptions. Rien de plus significatif, à cet égard, que les confidences qu'adressait Jean Macé, en juin 1871, à un Berlinois, fondateur d'une Ligue prussienne de l'Enseignement :

« Ce que je déplore avant tout dans les événemens auxquels nous venons d'assister, c'est la haine qu'ils ont allumée au cœur de mon peuple contre le vôtre. J'y vois un danger permanent pour la liberté et le progrès dans nos deux pays, une arme toujours prête, chez nous comme chez vous, aux mains des marchands de despotisme et de gloire militaire, l'un portant l'autre. Soyez donc assuré que je songe bien plus à l'éteindre qu'à l'attiser, et ne me considérez pas comme un ennemi vaincu qui boude, mais comme un compagnon d'armes momentanément empêché de faire campagne avec vous sur un terrain qui lui est personnellement interdit... »

Bref, parce que l'amertume prolongée des souvenirs est susceptible, un jour ou l'autre, de profiter aux « marchands de gloire militaire » et d'être exploitée par les « marchands de despotisme, » Macé promettait à son correspondant d'outre-Rhin de travailler à « éteindre, » bien loin d' « attiser. » Comme tous les Français, il projetait au delà des Vosges un regard attristé ; mais

ce qu'il « déplorait avant tout, » ce n'était point le scintillement des casques prussiens, douloureusement éblouissans pour un patriote; c'était le grossissement de certains nuages de « haine, » dont la fatale poussée troublait son imagination d'humanitaire; et, s'il prenait le deuil des provinces enlevées, c'était en tant que citoyen du monde. Au lendemain de la catastrophe, Macé, symbole accompli de cette maçonnerie qui lui rendait amour pour amour, demeurait semblable à lui-même, obsédé toujours par le péril du sabre et du goupillon, et fasciné par la contemplation lointaine d'une Europe définitivement unie, qui pardonnerait à la France, enfin désarmée, et protégée dès lors contre tout coup d'État, les glorieuses victoires du premier Empire. Il y avait, chez les hommes de cette école, je ne sais quel besoin de modestie pour la France. Témoin certain préfet du Quatre-Septembre, fort apprécié dans les loges, qui, s'excusant, en 1867, de ne pouvoir assister au Congrès de Genève, avait ainsi signé sa lettre aux congressistes : « Guépin, Européen, de votre province de France. » Le traité de Francfort détacha de cette province de France deux larges districts et installa, proche d'elle, un Empire qui se qualifia de national et qui n'affecta point cette audacieuse humilité de jouer à la province. Et, sous l'impression de cet événement, ceux d'entre les républicains qui détestaient les lisières de l'idée de patrie imposèrent du moins quelque discrétion, durant une assez longue période, à leur « humanitarisme » rougissant...

GEORGES GOYAU.

L'ART A L'EXPOSITION

DE 1900

IV [1]

AVONS-NOUS UN STYLE MODERNE ?

Quand on sort des admirables Rétrospectives, où l'on a vu l'art passé embellir la vie d'autrefois, et qu'on entre dans les galeries où sont les essais de l'art actuel pour embellir la vie moderne, il semble qu'on passe de la contemplation des êtres les mieux organisés, des mammifères supérieurs, à l'examen des premiers essais de la nature dans la vie animale et de ses tâtonnemens. On se rappelle le vers du poète :

> La vie immense ouvrait ses informes rameaux.

Car l'effort est immense ! Il a rempli toute l'aile Ouest des palais des Invalides du côté de la rue Fabert et une bonne partie de l'aile Est du côté de la rue de Constantine, sans parler de bien des pavillons au Champ de Mars et de plusieurs pièces des palais de la rue des Nations. Une multitude d'alvéoles, de niches, ont été pratiquées dans la galerie gauche des Invalides. Quelques-unes forment des appartemens entiers où le visiteur ne s'aventure

(1) Voyez la *Revue* des 1er mai, 1er juin, et 1er août.

d'abord qu'à tâtons, mais où chaque pièce s'illumine pour lui à mesure qu'il poursuit son exploration.

Mais, autant qu'elle est immense, cette création est informe. On croit assister au commencement du monde. Les auteurs semblent avoir joué avec une matière trop riche et trop docile qui se serait prêtée trop vite à des fantaisies peu réfléchies. Quand on vient de noter les formes précises des objets du Petit Palais, leurs organes définitifs, leurs membres clairement liés, on a l'impression qu'on descend dans un cycle antérieur de la vie, comme si d'un concours de chevaux on passait à de laborieuses restitutions d'hipparions ou de paloplæothérions. Des plantes serpentent sur les murs comme des tentacules ; des monstres entourent le foyer, semblables à des crustacés. La lumière trouble que dispensent les vitraux barbouille d'une couleur équivoque toutes ces larves. On croit marcher dans un rêve et parmi des monstres de l'âge secondaire. Tandis que dans les Rétrospectives on savait exactement quelle matière on touchait : si c'était du bois, de la terre ou du fer ou du verre, ici on ne parvient pas à s'y reconnaître. Les différens organes de la vie décorative se mêlent dans cet obscur creuset, comme dans la nature le règne animal, le règne végétal et le règne minéral se confondent au seuil de la vie.

Pourtant il y a quelque chose de clair. Une même étiquette désigne tous ces mystères. Où que vous soyez, vous voyez ces mots : Style moderne, Industrie d'art, Meubles d'art, Art nouveau. L'affirmation est universelle. La prétention est catégorique. Dans ce dédale que forment les sections de la Décoration et du Mobilier, des Industries diverses et de la Céramique, de la Verrerie, l'Orfèvrerie et le Joyau, c'est le fil conducteur. La création d'un style moderne, tel est le but et le plan de cette floraison étrange. Y a-t-il vraiment là un style moderne, c'est-à-dire a-t-on trouvé une forme à la fois nouvelle et durable pour embellir, depuis la maison jusqu'au joyau, ce qui est utile à la vie? A défaut de formes nouvelles et durables, nos artistes ont-ils découvert, pour revêtir les formes anciennes de nos objets, quelques teintes inconnues et splendides? Enfin l'ensemble de ces découvertes constitue-t-il ou non un style moderne? S'il y en a un, quels en sont les caractères ? S'il n'y en a pas, quelles en sont les raisons? Tel est le problème que nous porterons avec nous durant cette journée d'automne à travers les sections d'Art décoratif à l'Exposition.

I

S'il y en a un, le pouvons-nous savoir? Les contemporains de Louis-Philippe, dit-on, ne croyaient pas avoir un style, et cependant on reconnaît très bien les meubles faits sous Louis-Philippe. C'est là, bien que banal, un paradoxe. Si l'on appelle style d'un objet quelque forme sans beauté qui permette de le distinguer des objets de même nature faits en d'autres temps, toute époque a un style. La locomotive, qui n'a jamais eu de style, différait en 1899 de ce qu'elle était en 1850. Dira-t-on que celle-là et celle-ci avaient leur style? La forme du chapeau diffère presque chaque année : dira-t-on que chaque année il y a eu un nouveau style? On dira bien plutôt qu'il n'y a jamais eu de style de chapeau ni de locomotive, parce qu'il n'y a jamais eu de caractère de beauté. On peut aussi distinguer les divers fusils des diverses époques. Cela ne fait pas qu'ils aient un style. On dit : « un fusil de tel modèle » et non « de tel style » (sauf pour les époques de beauté). On dit : un pistolet Louis XIII, mais on dit : « un revolver à percussion centrale, hammerless, à clef, » car il ne se définit que par son utilité.

Il n'est donc pas étonnant que, sous Louis-Philippe, on ne se soit pas aperçu qu'on créait un style nouveau, puisque l'on ne créait pas de style du tout. Mais, aux époques de grand art où quelque nouveau style s'élabora, les contemporains ne s'aperçurent-ils pas que quelque chose changeait autour d'eux? Il est fort aventuré de le prétendre. Que voudrait dire l'expression *More romano* qu'on employait au xe siècle pour qualifier l'arche romane et, au contraire, les mots : *Novo ædificandi genere*, dont on qualifiait plus tard l'architecture qui la remplaça, ou bien enfin ceux de « goût moderne » dont se servait le graveur Cochin au milieu du XVIII[e] siècle quand il parlait du style Pompadour, si l'on n'avait pas, à ces différentes époques, la sensation très nette qu'on changeait de style? Et quand Philibert Delorme parlait de « voustes *modernes* que les maîtres maçons ont accoutumé de faire aux églises et aux logis des grands seigneurs, » ou quand Cochin, parlant du style rocaille, dit des décorateurs de son temps : « Nous consentons cependant qu'ils servent cette marchandise tordue à tous les provinciaux et étrangers qui seront assez mauvais connaisseurs pour préférer notre *goût mo-*

derne à celui du siècle passé, » il est bien aventuré d'affirmer qu'un art nouveau s'établit à l'insu de tout le monde et que, par exemple, le style rocaille se soit créé au XVIII[e] siècle, sans que personne s'en soit aperçu.

Seulement à quels signes le reconnaîtrons-nous? Suffira-t-il qu'il y ait quelque changement dans les formes des meubles et qu'on s'en aperçoive, pour qu'il y ait un style? Ou ne faut-il pas que ces formes, qui tranchent assez sur les anciennes pour n'être pas des pastiches, soient assez parfaites pour trancher aussi sur celles de l'avenir et se maintenir ou se restaurer en dépit des révolutions de la mode et du goût? Ne faut-il pas, de toute nécessité, non seulement quelque chose de neuf, mais quelque chose de fort? Si l'on ne réalise pas quelque chose de neuf, il n'y a pas de style « moderne. » Mais, si l'on ne réalise pas quelque chose de fort, on ne fait pas de « style » du tout. Et il faut précisément que les deux qualités se réunissent au même endroit de l'objet, car, s'il arrivait qu'une partie de l'objet fût neuve et faible et qu'une autre fût forte, mais déjà connue, ce qu'on aurait ainsi réalisé n'ayant de vie que par ce qu'il a d'ancien, et n'ayant de neuf que ce qu'il a de mort, perdrait toute valeur comme indication d'un style nouveau.

Tout d'abord nous remarquerons que le premier caractère commun aux décorateurs modernes, c'est l'*intention* philosophique ou littéraire, qu'ils mettent dans leurs thèmes décoratifs. Ils prennent une plante comme motif principal de leurs décorations et, des aspects de cette plante, ils font tout un meuble et parfois tout un salon. D'une courge ils font sortir une bibliothèque, d'un chardon un bureau, d'un nénuphar, une salle de bal. Jamais la logique d'un décor naturel ne fut serrée de si près. Un bahut est une synthèse; un gland de rideau, une analyse; une pincette, un symbole. Après cela, un salon, ou un fumoir, ne peut être qu'un poème, et il l'est en effet. A l'esplanade des Invalides, dans la section allemande qui avoisine les vieux canons, vous trouverez une hutte dans la forêt des fées qui n'est autre que le développement immobilier et mobilier de la *Légende des sept corbeaux*. Sous la voûte en terre cuite et les lambris de sapin venus de la montagne, règne la lumière bleuâtre des clairs de lune. La cheminée en fer forgé rappelle des formes forestières; — un vitrail fait apparaître la forêt allégorique où le drame se poursuit. Sur les chapiteaux, les corbeaux s'envolent.

Sur le fronton décoratif, un nid de corbeaux. Sur le fronton à gauche, la sœur de la Légende à la recherche de ses frères changés en corbeaux ; à droite, sa rencontre avec la bonne fée. Tout auprès, vous trouverez un boudoir qui n'est autre que la Légende de la Belle au Bois dormant. Les pilastres ne sont plus des pilastres, mais sont la bonne et la mauvaise fée. Les lampes sont des gardiens qui dorment. La cheminée supporte le lit de la princesse et, sur les boiseries comme sur les tentures et les fauteuils, courent des entrelacs d'épine et d'églantine qui poussèrent instantanément autour du château enchanté.

Ce développement logique d'un plan se retrouve également dans les plus petites choses. Dans les ouvrages d'orfèvrerie de M. Michelsen (à la section danoise aux Invalides), on voit un vase d'argent dont le pied est entouré d'algues. Son col, qui est ajouré, est formé d'une suite circulaire de bateaux à voiles et, pour expliquer ces bateaux, tous les flancs du vase sont vides et représentent des algues en relief sur l'immensité de la mer d'argent. Cela s'appelle *l'Armada*. A côté, dans la céramique sortie des ateliers de MM. Bing et Groendhall de Copenhague, vous trouverez la même logique dans chaque décor. Un vase est une personnification de l'automne. Une autre porcelaine est intitulée *Croissance*, et chacun répond bien au thème qu'on a choisi. Sur un grand vase de Sèvres, la nature se développe, depuis l'algue flottante au gré des eaux jusqu'à la nue flottante au gré des vents. Entre les deux passent les poissons et plus haut les mouettes ou les pétrels. Jamais décorateur gothique ou du temps de Louis XV ne mit plus d'intentions littéraires à déterminer ses lignes décoratives ni plus de logique à développer cette intention.

Mais l'intention est peu. La réalisation, voilà le point qui importe et, dans cette réalisation, il y a entre les essais nouveaux de profondes différences. Il y a, çà et là, de belles lignes décoratives. — Il y a, çà et là, des lignes nouvelles. — Mais ce ne sont point les belles lignes qui sont nouvelles. — Et ce ne sont point les nouvelles qui sont belles.

Ainsi, on trouve, en les cherchant bien, des meubles nouvellement construits d'un usage facile et d'un aspect esthétique. Les appartemens de MM. Waring et Gillow, aux Invalides, ont le cachet simple et orné qui convient à notre génération. Seulement il se trouve justement que c'est du style XVIIIe siècle, le style Sheraton pour la grande chambre à coucher, et que le salon mo-

derne est inspiré du style jacobéen campagnard. Il arrive aussi que, dans la pièce exposée par M. Heal, de Londres, un homme moderne pourrait vivre. Les meubles de chêne incrustés d'étain et d'ébène y sont hospitaliers, serviables et plaisans. Seulement ce n'est point là du style nouveau. Partout où vous rencontrerez quelque chose de confortable et de simple, c'est qu'il n'y aura aucun aspect tranchant de nouveauté.

Quant aux formes réalisées par nos modernes céramistes, elles se divisent en deux catégories bien distinctes. Les unes, qui sont simples, belles, propres à l'usage, se rapprochent toutes des formes antiques, si elles ne les reproduisent entièrement. Le cratère, l'amphore, l'aryballe, le pithos, le lécythe, en ont donné le cadre premier. D'autres formes à pans coupés sont celles de la vieille Chine ou du vieux Japon. Sans doute nos céramistes en ont varié quelque peu les trajectoires. Ils ont fait d'ordinaire très large le pied de leurs vases que les anciens faisaient pointus pour les enfoncer dans la terre. Ils ont relevé plus que les Grecs le point où la panse du vase a son principal diamètre, et tandis que le vase antique paraissait laisser tomber ses bras, les leurs semblent hausser leurs épaules. Mais le cadre demeure le même et il est naturel qu'il en soit ainsi, car les formes d'un vase sont déjà déterminées par son usage à ce point qu'elles ne peuvent varier que dans une fort étroite mesure, et, quand une d'elles a été trouvée un jour à la fois utile et belle, fût-ce il y a trois mille ans, il y n'a pas à la retrouver une seconde fois. Il n'en est point d'un vase comme d'une statue dont les mouvemens et les gestes peuvent varier la silhouette à l'infini. Le tour délimite exactement un de ses aspects dans l'espace et lui trace un cycle dans lequel sont contenus ses mouvemens.

La seconde catégorie se compose d'œuvres dont le nom peut être vase, buire, aiguière ou tout autre semblable, mais dont la forme ne se prête à aucun des usages que font espérer ces vocables. C'est de la sculpture en grès ou en porcelaine : ce sont des statues et parfois des caricatures, véritables personnalités qui se suffisent à elles-mêmes et qui, belles, médiocres ou détestables, n'ont rien d'un objet « d'art appliqué. »

Enfin, une troisième catégorie n'est que la réunion arbitraire des deux autres. A des formes de vases ou de meubles assez banales on a enlacé des statuettes qui ne le sont guère moins. On dirait un peuple de statues en déménagement. L'une a

attrapé un pot, l'autre un coffre, une troisième se rue sur une cassette, qu'elle s'occupe de fermer à clef avant le départ. Une quatrième grimpe sur une amphore pour en vérifier le contenu. Celle-ci se charge de la table, celle-là du fauteuil. Cette dernière se saisit d'un flambeau plus grand qu'elle, en sorte qu'on croit voir au naturel les gens qui servaient à table Gargantua et lui apportaient ses plats grands comme la tonne de Cisteaux le jour où, par mégarde, il avala sept pèlerins en qualité de laitues.

Quittons les formes généralement belles, mais anciennement connues et passons à celles qui affichent un éclatant cachet de modernité. Descendons par exemple l'escalier de l'Exposition allemande aux Invalides. Il semble que nous allons faire une exploration sous-marine. La lumière diffuse et bleuâtre qui tombe sous prétexte de vitraux; les monstres de cuivre qui se promènent à terre sous prétexte de boîtes à charbon; les algues qui fourmillent, montant sur les tapisseries; les longues bandes souples, torses et retorses, qui errent dans l'espace assombri et parmi les plantes de pierres comme des tentacules; tout fait penser qu'on est parmi les poulpes des méduses, des physalies et des oxystomes. Autour des vases d'argent de M. Michelsen, on voit des morues. Sur ceux en faïence de Mettlach. croissent des algues sans nombre. Au haut des porcelaines de Pillivuyt, s'accotent des poulpes. Au fond des plats de faïence de Rosenburg, dorment des crabes. Sur les flancs des vases de Meissen, dansent des Néréides. Les boucles de M. Vever, dessinées par Grasset, se font avec des esturgeons. Dans l'exposition de verreries de M. Gallé, toute une partie de la vitrine, celle qui se trouve du côté du couchant, est remplie de verres aux formes ou aux décorations sous-marines, et elle est intitulée *l'Ame de l'eau*. Là, un vase a la forme d'un galet épais et opaque; un autre a pour titre *les Algues*, qui apparaissent prises dans le verre; sur un troisième, sont incrustés de ces coquillages où l'on met l'oreille pour entendre les bruits de l'Océan, et çà et là les devises: « La mer est ton miroir, tu contemples ton âme » de Baudelaire et : « Homme libre, toujours tu chériras la mer. » Plus loin une danse de jeunes têtards. Un autre vase représente les *Nénuphars*, nés dans l'ombre, passant dans une région de lumière douteuse, puis enfin, comme ils approchent du col, s'étalant et fleurissant en plein jour avec la devise : « Nous monterons enfin vers la lumière. » Enfin partout s'installe et triomphe l'hippocampe. Vous le trou-

verez dans les joyaux de M. Vever comme sur les verres de M. Gallé. Ce curieux petit animal sert désormais à nouer les cheveux comme à fermer les livres ou à inviter à boire. Il n'y a pas longtemps, un hôtelier désireux d'attirer les voyageurs, et de leur persuader que son auberge était décorée en *modern style*, faisait publier que sa salle de billard présentait un décor lacustre : un plafond vitré, des poissons, des nixes et des plantes d'eau sur les parois, en un mot qu'il semblait qu'on jouât au billard dans un aquarium. Cet hôtelier avait trouvé là une véritable définition. S'il y a un style moderne, c'est un style essentiellement sous-marin.

Que faut-il penser de ce premier caractère?

Certes il est légitime d'aller chercher dans la vie sous-marine de quoi renouveler le pittoresque de nos décors. Une foule de ces petits êtres jouent leur rôle avec autant de grâce que les dauphins et avec plus d'inattendu. Mais on n'a point demandé seulement à la vie sous-marine ses formes dans ce qu'elle a d'achevé pour les semer à titre de moindres décors dans un ensemble ordonné par notre vie à nous. On lui a demandé l'idée même de ces ensembles. On s'est inspiré de sa vie à elle, de cette vie obscure, peu organisée, de ses formes balbutiantes, hésitantes, incertaines, et l'on a tiré d'elle non seulement ce qu'elle a d'achevé dans quelques-uns de ses produits, mais aussi ce qu'elle a d'incomplet et de confus dans ses origines, — ce qui est tout différent. Considérez les formes qui vous paraissent résolument nouvelles et vous remarquerez que toutes semblent appartenir, comme les formes animales sous-marines, à la classe des invertébrés. Le pied, soit de la table, soit de la chaise, soit du flambeau, adhère, colle, selon un contour vague, indéfini, au sol comme une anémone de mer. Les empâtemens du moderne style ressemblent à celui de ces mollusques qu'on voit collés sur les rochers ou quelquefois sur les coquilles. Les bras de ces meubles vaguent épars comme des annélides. Leurs sommets se recourbent comme des méduses. Les ferrures, serrures, poignées, s'incurvent en lignes hésitantes, soudainement renflées ou diminuées, sans aucun plan apparent, comme des flustres. Les profils ont la mollesse des vésicules. Les membranes de bois ou de fer, au lieu de rappeler la direction précise du bras de l'homme ou de la branche de l'arbre, simulent l'ondulation des cheveux dans le vent et des algues dans le courant. En voyant ces longues et lentes tiges recourbées, on se demande quel organe ou quel membre elles représentent.

Est-ce un pied? est-ce une nageoire? est-ce un arc? On ne sent pas de vie directrice, ni de force formelle : c'est un minimum de volonté comme chez les mollusques, et comme chez eux aussi un minimum de beauté.

Le second caractère, dû à cette imitation des formes invertébrées, inférieures, de la vie, c'est l'absence de netteté dans l'organisme, et de logique dans l'appropriation. On ne sait pas si l'on est dans un fumoir, un tribunal ou une chambre obscure pour photographe. Mais on se sent enveloppé par une conspiration contre ses aises les plus légitimes.

Les tables ont tant de pieds qu'on ne sait plus ou mettre les siens, et les fauteuils si peu de bras qu'on est tout penaud d'en posséder deux. Ou bien les accotoirs du fauteuil s'arrêtent dès le coude et s'écartent en sorte qu'ils ne peuvent servir de rien. Le dossier semble inventé par un misanthrope qui craint les fâcheux, n'ose leur fermer sa porte, et compte pour s'en débarrasser sur les muettes protestations de son mobilier. Ou bien ce dossier trop bas s'insinue sous l'omoplate, ou bien très haut, la partie rembourrée en est si étroite qu'elle semble calculée pour le dos d'un squelette. On n'y peut appuyer que l'épine dorsale. Quand par hasard le fauteuil est hospitalier, il a un dossier tellement énorme, qu'il devient impossible à déplacer. M. Havard a pourtant fort bien établi jadis dans sa *Grammaire de l'ameublement* qu'un fauteuil, quelles que soient les fantaisies du décorateur, est astreint à de certaines dimensions invariables, voulues par celles du corps humain au repos, et qu'il ne peut y échapper sans cesser d'être le compagnon de ce corps et l'instrument de ce repos. Mais c'est précisément l'ensemble de ces déconforts qui donnent ici à ces meubles leur aspect de modernité. Prenons-les en effet tels qu'ils sont : supprimons-en tout ce qui nous gêne dans l'habitude de la vie. Rétablissons tout ce qui est nécessaire, et nous y aurons du même coup supprimé tout l'ornement. Observez les chaises, par exemple : que de peines on s'est donné pour changer la place et la forme des barreaux! Sur leurs bâtons inclinés on ne peut plus reposer les pieds. Voulez-vous restituer le confort des anciennes chaises? Remettez les barreaux horizontaux. C'est fort bien, mais toute la modernité a disparu. Car, tandis que dans les styles anciens l'ornement est si bien lié à l'objet qu'on ne saurait proscrire l'un sans faire disparaître l'autre, ici, au contraire, ce qui est nettement orne-

mental et nouveau est postiche et surérogatoire. Dans le *modern style*, l'ornement, c'est ce qui gêne.

Il marque donc un arrêt brusque et parfois même une régression dans l'évolution du meuble vers le confort et la mobilité. Tandis que le fauteuil Louis XV n'est pas moins confortable mais est plus confortable qu'un fauteuil Louis XIV, qui l'était, déjà plus qu'un fauteuil Henri II, où l'on était mieux cependant que dans les chaises à haut dossier, les « faldistoires » du moyen âge, voici que les fauteuils *modern style* ne marquent aucun progrès de confort sur le Louis XVI ou sur l'Empire, mais au contraire une régression.

Même chose pour la mobilité. Il n'est pas indifférent que les meubles d'un salon soient plus ou moins mobiles et plus ou moins capables de se prêter à des groupemens spontanés. Le milieu, ici, influe sur la vie, et le meuble fait la conversation. Dans les retraites et les « confessionnaux » que, sous prétexte de modernité, l'on répand dans nos salons, toute sociabilité est tenue en échec. Se figure-t-on que la conversation puisse être la même entre gens qui siègent aux bancs d'un tribunal ou aux places géométriquement disposées d'un parlement comme Westminster, et des gens comme ceux qu'on voit dans le tableau du *Thé chez la princesse de Conti* au Louvre, répandus par groupes librement au gré du hasard, des affinités ou de la fantaisie ?

Or une loi générale, qui ne s'est jamais démentie jusqu'à nos jours, a été le progrès dans la légèreté et la mobilité. Ce progrès est arrêté net, et les modernistes prétendent fonder un style moderne en revenant aux dispositions les plus immuables d'un lointain passé. Car, tandis que le meuble Louis XVI est plus mobile que le Louis XIV, qui l'était déjà plus que le Louis XIII, tout d'un coup nous revenons à l'immobilité du Henri II et plus encore du moyen âge. Autour d'un foyer dont le large manteau descend inutilement sur une très étroite conduite de gaz, des canapés immuables ou des fauteuils encaissés, bloqués contre le feu, séparés du reste de la pièce comme des stalles d'église, sans articulations et rigides comme des bancs d'œuvre ou des bancs de cour d'assises, meubles devenus des « immeubles par destination, » évoquent une vague idée de tribunal et l'on ne sait quels juges vont s'y asseoir et qui l'on va juger.

Enfin, il restait aux novateurs un moyen désespéré de trancher sur le passé, c'était de demander à chaque art non pas ce qu'il

produit naturellement lui-même, mais ce que produit son voisin. Tandis que les pointillistes imitaient, dans leurs tableaux, la tapisserie, celle-ci imitait, dans ses trames, la peinture. Cependant la maroquinerie cherche à se faire prendre pour de la mosaïque, la céramique pour du métal. Le verre est désolé d'être transparent. Il devient de la pierre. Mais la porcelaine, en revanche, se couvre de cristaux. C'est une caractéristique de notre temps que cette inter-pénétration ou l'inter-change que font les arts de leurs différens procédés. Il n'y a point, dans ce chassé-croisé, la moindre création, pas plus qu'il n'y a création quand on traduit dans une langue un auteur qui a écrit dans une autre. Mais il y a un jeu d'adresse et de trompe-l'œil qui, pour quelque temps, peut simuler l'originalité.

Nous saisissons, là, sur le vif, le sentiment qui a donné aux essais de « modernisme » leurs différens caractères. Tout l'effort moderne est non pas un effort affirmatif d'un sentiment d'art, mais négatif du passé.

Parce qu'à certaines époques, comme sous Henri II, on reproduisait jusque dans les plus petits meubles les formes solides et géométriques de la pierre, ce n'est pas une affirmation que de se l'interdire toujours comme le fait le moderne style : c'est simplement une négation. Parce que le Louis XV ornait chacune de ses courbes d'un nouveau motif riche et plantureux, ce n'est pas une affirmation que de développer d'interminables filets du même diamètre, selon des courbes très lentes, que depuis longtemps on a appelés « le grand vermicelle belge, » c'est simplement un effort pour échapper aux enseignemens du passé. Le résultat est que, s'il y a bien certains de ces meubles dont l'aspect surprend, inquiète, il n'y a là aucune création, parce qu'il n'y a là aucun organisme utile créé. — Ce ne sont point là des serviteurs familiers de la vie. Bibliothèques où l'on ne peut mettre de livres, bureaux où l'on ne saurait ranger aucun papier, chenets qui défendent aux pieds de s'approcher du feu, poignées de portes qui empêchent les mains d'ouvrir, lavabos où c'est une entreprise sans espoir que de faire sa toilette, voilà peut-être du grand art, mais non assurément de l'art appliqué. La seule fonction à laquelle ces monumens paraissent propres, remplis qu'ils sont de petites étagères tarabiscotées, c'est à contenir d'autres objets d'art : quelque grès dûment flammé d'où sortent les pâles disques de l'inévitable « monnaie du Pape. » Ils sont si précieux,

d'ailleurs, que leur entretien suffit à les exclure de l'usage quotidien. Jamais plumeau ni torchon ne doit approcher les moulures *modern style* de ces dressoirs ou de ces caisses à bois : il faut des linges spéciaux, et mieux encore, il faut que les valets de chambre manient le pinceau. Quelle apparence y a-t-il après cela qu'on puisse les approcher avec des bûches? « Ce sont des meubles de musée! » disent avec orgueil leurs admirateurs. De fait on est venu de Kensington, de Berlin, de Bergen, de Tokio, en acheter une foule pour les Musées. On a fort bien fait, car ces meubles ne peuvent pas servir à autre chose. Là, dans ces nécropoles de l'art, on trouvera tout naturel que des fauteuils soient faits pour ne pas s'asseoir, des coupes pour ne pas y boire, et des assiettes pour ne pas y manger. Déjà l'on voit au Musée Galliera un lavabo qui a passé de l'atelier au Salon annuel et du Salon au Musée avec honneur sans avoir, un instant, été réduit à des travaux serviles. Quand les Musées seront tous peuplés d'objets semblables, les foules ne nous paraîtront plus si naïves de s'extasier devant le meuble qui endura le canif de Napoléon, à Fontainebleau, ou la table de bois sur laquelle Louis XVIII écrivit la Charte, car il sera devenu remarquable et presque extraordinaire qu'un secrétaire ait servi à écrire ou une marmite à faire la soupe. Seulement, du jour où l'objet d'art décoratif ne peut être utilisé dans la vie, il ne faut plus prétendre qu'il embellit la vie. Il n'embellit que les Musées.

Aussi bien, c'est là qu'on vénère précieusement les choses qui se démodent. C'est donc là que doivent rester logiquement les meubles de formes *modern style*. Car le goût des choses compliquées et obscures, qui a sévi si violemment en France pendant ces dernières années, ne devait pas éclipser longtemps le rayon de la clarté nationale. La condescendance française a des bornes, et les mêmes indifférens de bonne volonté qui ont bien voulu admirer de confiance le *Balzac* de M. Rodin, par amour de l'imprévu et du rarissime, refusent énergiquement de s'asseoir sur les sièges pointus du style nouveau. Cette mode qu'un jour apporta, un jour l'emporte. Les meubles *modern style* dont on avait embarrassé quelques salons, en ces dernières années, ont déjà commencé, vers les étages supérieurs des maisons, l'ascension fatale des choses démodées. Lorsqu'on quitte cette floraison artificielle par la porte des Invalides, il semble que les vieux canons, aux formes voulues par les grands siècles d'art, se soient

paisiblement braqués sur toute la fantasmagorie moderniste comme une protestation tranquille et forte du passé. Ils n'auront pas besoin de tonner : il suffira d'un souffle d'hiver, avec la lassitude de vivre, pour balayer ces choses qui ne sont nées ni d'un réel besoin d'utilité, ni d'un rêve de beauté, mais simplement du désir de faire autre que le passé. Dans la forme, la recherche du style a été impuissante, parce qu'elle a été négative.

II

Elle a été positive dans la couleur. Là, on n'a pas cherché à éviter les traditions anciennes, mais à les enrichir, ni à refuser le legs des vieux maîtres, mais à l'augmenter. On n'a pas voulu faire autrement, mais faire mieux. On a été mû par un réel désir, par une joie de l'âme, par un plaisir des yeux, et non par une opération de la logique. On ne s'est pas dit : Il faut, coûte que coûte, un style nouveau, — ce qui n'est qu'un raisonnement. On s'est dit, en regardant la nature : Comme voilà de belles couleurs! Comme il serait bon de les avoir sur nos objets familiers, constamment exposés à nos yeux dans nos maisons, au salon, sur notre bureau, à l'heure du loisir, à l'heure du travail! — ce qui est un sentiment esthétique.

C'est d'un semblable désir qu'était né l'art de Palissy lorsque « un jour, se promenant le long de la prairie en cette ville de Xaintes, près du fleuve de Charante. et en entendant des voix de jeunes filles assises sous certaines arborées qui chantaient le psaume CIV, » il résolut de figurer en quelques vitraux les paysages décrits par le prophète, puis, « vu que les peintures sont de peu de durée, rêva d'édifier un jardin jouxte le dessin que le prophète a décrit. » « Sache, dit encore Palissy, qu'il y a vingt et cinq ans passés, il me fut montré une coupe de terre tournée et émaillée d'une telle beauté, que dès lors, j'entrai en dispute avec ma propre pensée, et dès lors, sans avoir égard que je n'avais nulle connaissance des terres argileuses, je me mis à chercher les émaux comme un homme qui tâte en ténèbres... »

Nos novateurs de même. Les uns virent quelques fragmens de poteries à reflets de métal qu'un peintre rapportait d'Orient. D'autres admirèrent la beauté des porcelaines de Chine et du Japon, et tous alors « entrèrent en dispute avec leur propre pensée. »

Ils rêvèrent de donner à la terre émaillée ce revêtement somptueux, ces couleurs profondes qui embellissent, çà et là, nos poteries anciennes. Mais ils ne voulaient plus de cet éclat emprunté dont la manufacture de Sèvres avait autrefois soin de peindre et d'orner ses porcelaines. Ces décors dorés ou bariolés qui firent l'admiration de tout un siècle, peints par-dessus la porcelaine ou venant s'y ajouter, collés dessus comme un timbre sur une enveloppe et ensuite passés au four à un feu peu élevé, ne faisaient point partie intégrante de l'ouvrage. On pouvait ainsi obtenir les décorations les plus compliquées et les plus fines, mais elles restaient parasites. Logiquement, il était inutile de chercher à grands frais et à grand'peine sur de la terre des effets de peinture qu'on obtenait plus aisément sur la toile ou sur le papier. Esthétiquement, la couleur qui n'avait pas été cuite au grand feu comme la pâte se marquait sur celle-ci en des contours nets, durs comme dans un graphique, au lieu de passer insensiblement d'une nuance à l'autre comme dans une fleur.

Pour obtenir ces gradations insensibles, comment faire? Il fallait faire appel à un collaborateur puissant, mais fantasque et terrible : le grand feu. En effet, si vous prenez un vase de grès au moment où il sort des mains du potier, que vous le recouvriez, par place, d'une pâte contenant un des oxydes qui colorent, et que vous fassiez cuire le tout au grand feu à 12 ou 1 300 degrés, la couleur que vous avez posée se met à cuire tout ensemble avec le grès primitif, y fondra ses contours. Mais, d'une part, le grand feu est difficile à manier, les hasards y sont périlleux, ses fortunes incertaines. D'autre part, lorsque les novateurs se mirent à l'œuvre, on connaissait peu d'oxydes colorans applicables à la céramique. On était donc réduit à deux ou trois couleurs très sobres, à des bruns, ensuite à des bleus, enfin à des verts. Cette gamme était courte, mais chaque note en était puissante, parce qu'elle était donnée, non plus par un colorant tard venu, mais par une couleur qui avait vécu dans la flamme la vie et les épreuves du grès lui-même, par une âme qui avait couru les risques de la matière. Il fallait oser rivaliser avec les succès faciles obtenus au petit feu. Il fallait oser présenter au public des œuvres qui n'étaient purement que des ouvrages de potier et l'amener à prendre toute sa jouissance dans les seules qualités purement esthétiques d'une radieuse couleur.

Les modernistes l'osèrent. On était en 1883. De toutes parts

on faisait les mêmes recherches, dans les faubourgs de Copenhague comme sous les oliviers de Provence, dans les ateliers de Paris comme dans les environs de Cincinnati. Recherches techniques d'abord. Il s'agissait de trouver la composition de chaque émail dont le grès est couvert et qui pour cela s'appelle une « couverte. » Il fallait ensuite produire chacune des couleurs également capables de supporter le grand feu, de façon que la cuisson ne vînt pas, en fixant les unes, détruire les autres, et qu'elle les unît au lieu de les séparer. Un peu la déduction et beaucoup les hasards enrichirent d'année en année la palette du céramiste. Au bleu, au vert et au brun auxquels il était réduit d'abord sont venus s'ajouter le jaune, l'orangé et le rose.

Enfin, il fallait que l'éducation de son œil se fît en même temps que l'enrichissement de ses mains. C'est une étrange peinture, en effet, que celle où l'on a le grand feu comme collaborateur. La couleur dont on couvre le grès avant de le mettre au four n'est pas la couleur que les yeux verront, quand il en sera sorti. Le feu qui reçoit des vases d'un vert terne que donne l'oxyde de chrome, d'un jaune terreux que donne le fer, vous rend un vert éclatant et un or sombre. De même pour toutes les autres couleurs. Il faut que l'artiste voie à la fois ce qui est et ce qui sera. Comme sa main pose les oxydes colorans sur le grès, son œil transpose. Il voit déjà bleu ce qui est gris, il voit déjà jaune, feuille morte ce qui est blanc. C'est comme si la nature, au moment où elle peint d'un vert tendre les feuilles du printemps, voyait déjà l'or et la pourpre qu'elles revêtiront quand l'automne aura passé par là.

Certes il ne voit pas tout. Vers la trente-sixième heure où brûle le four, un mystère s'accomplit, dont il n'est pas le maître. Vainement il tourne autour du four, vainement il en retire avec mille difficultés la petite « montre » de terre, vainement il applique son œil contre le « regard » pour observer si le feu est encore jaune pâle ou s'il est déjà blanc et se demande s'il faut l'arrêter. L'œuvre du temps n'est pas toujours semblable à elle-même, les « montres » retirées d'un seul endroit du four, sont souvent infidèles, l'œil peut être illusionné par des vapeurs imprévues. Dans plusieurs jours, quand on démolira la porte du four, tout se trouvera peut-être taché ou brisé. Mais le feu n'est pas seulement un collaborateur fantasque : c'est aussi un magicien bienfaisant. Il rendra peut-être plus qu'on ne lui demandait. Il indiquera peut-être une richesse nouvelle. Il fera peut-être paraître aux yeux de l'artiste

un idéal dont il ne se fût pas avisé. C'est ce magicien qui lui a inspiré le « flambé, » lui qui a imaginé les effets de cristallisation. Un jour, la fumée qui sortait des cheminées de M. Delaherche fit croire à un incendie. On appela les pompiers. Le désarroi empêcha qu'on renouvelât assez vite la provision de bois et l'air pénétra indûment dans le four. Quand l'artiste s'en aperçut, il crut à un désastre et, en effet, toute la fournée était perdue, — hors un chef-d'œuvre qui donna l'idée et presque la loi d'un progrès nouveau. Beaucoup de joies ont été dues à de semblables surprises. Le céramiste a bien des secrets : celui-ci a une terre rare qu'on ne saurait trouver ailleurs, celui-là renferme dans des livres doctes les formules cabalistiques de ses terres colorées, de ses émaux. Mais le plus grand secret de tous, c'est le feu qui le possède, et à certains momens, après des jours et des nuits d'angoisses passés autour de ses alandiers à guetter la flamme et à conjecturer ce qu'elle lui donnera, le céramiste peut croire que deux génies se partagent l'empire du feu et s'y combattent: celui qui lui rend toute son œuvre en morceaux, détruisant parfois le rêve et le travail de toute une année, et celui qui la lui rend transfigurée en joyaux dépassant de beaucoup les rêves qu'il rêva.

Il profite de ces hasards et peu à peu en dégage la loi. C'est ainsi que l'on a poussé plus loin encore les progrès de la décoration au grand feu et d'un ton de couverte unique tiré des effets encore nouveaux. Car, non seulement le grand feu donne une autre couleur au vase qu'on lui a confié, mais encore il peut varier infiniment cette couleur qu'on lui donne. L'air entre-t-il dans le four? Voici que le vert devient bleu et le bleu devient blanc... La fumée, au contraire, l'envahit-elle ? Voici que le rouge se fait jaune et le jaune se fait noir. Ces variations de tons sous l'influence des différens gaz oxydans ou réducteurs de la flamme forment ce qu'on appelle le flambé. Pour s'en faire une idée complète, il faut se promener dans la dernière galerie du Palais des Invalides au rez-de-chaussée, classe 72, le long des petits réduits où l'administration a caché les merveilles de la céramique française. Il faut considérer ces grès de M. Delaherche aux lignes calmes et lentes comme sont calmes et lents les mouvemens du terrain de l'Ile-de-France où ils furent tournés. Là, sur une terre favorable, parmi les riches teintes d'une grasse campagne, se trouve le village au vieux nom céramique de la Chapelle-aux-Pots. A quelque distance, en plein champ, les paysans voient

trois ou quatre fois par an fumer la haute cheminée qui marque le point précis où les deux collaborateurs, l'artiste et le feu, travaillent. Si les lignes sont lentes, comme celles de ce paysage, les couleurs sont profondes comme celles de ces champs. Elles n'ont rien du bariolage qu'inspire la nature des tropiques ou simplement des pays méridionaux aux floraisons très diverses et très mélangées, mais dans leur simplicité, elles sont d'une richesse extrême. Pas une seule, dans toute l'exposition de M. Delaherche, ne détonne ni n'inquiète. Toutes satisfont le sentiment de la grande décoration. Ces œuvres n'ont rien à redouter des flux et des reflux de la mode. Conçues avec le temps elles n'ont rien à craindre du temps, car ce qu'elles nous donnent, ce ne sont pas seulement les joies de la surprise, qui se lassent, mais le repos de l'admiration, qui ne se lasse pas.

Pendant qu'on travaillait à la Chapelle-aux-Pots, parmi bien d'autres paysages nos céramistes français cherchaient à enrichir leur art. A l'autre bout de la France, dans un vallon d'or, entre des coteaux rouges comme du porphyre et une mer bleue comme un saphir, ombragés par les oliviers qui virent commencer le dernier acte du plus grand drame des temps modernes, entre Cannes et le golfe Juan, des céramistes ont construit une sorte de palais des fées. Ils ont puisé à pleines mains dans cette terre magique. De gigantesques crapauds ont été changés en faïences vertes et dorment sur les bords des bassins. Toutes les fleurs, tous les fruits, toutes les bêtes ont été changés en grès. Les artistes ont alors cherché, les yeux fixés sur l'Orient d'où viennent les voiles, à changer à son tour le grès en métal. Ils ont voulu reproduire les reflets qu'ils apercevaient sur les anciennes poteries dont les morceaux avaient traversé la mer. Comme ils y sont parvenus, nous pourrons le voir ici, et, quelle que soit l'opinion qu'on ait des formes céramiques de M. Massier, on ne peut qu'applaudir à ces surprenantes conquêtes sur l'impossible et sur l'inconnu.

Que la couleur soit le principal progrès et l'aboutissement de tous les efforts, c'est ce que nous observons encore quand nous regardons, dans l'admirable exposition de Sèvres, les pâtes de verre de M. Cross, épaisses comme du marbre, ou encore, au rez-de-chaussée, la céramique et les pâtes d'émail de M. Dammouse. Cela est si frappant que, voulant les définir, M. Garnier est amené à dire de cet artiste : « Il traite les figures non en scul-

pteur, mais en véritable *peintre*, procédant, comme les anciens émailleurs de Limoges, par transparence, de façon à laisser apparaître la pâte colorée du dessous et à obtenir ainsi un modelé doux et harmonieux. »

Ce triomphe de la peinture s'affirme partout : dans les bijoux de M. Lalique : ils sont beaucoup plus d'un peintre que d'un sculpteur ; dans les papiers peints d'Essex, où M. Voisey a mis, avec les nues volantes d'oiseaux qui forment sa signature, un sentiment de l'harmonie que vous chercheriez vainement dans toute la Rétrospective du papier peint, enfin dans les marqueteries aux nuances infinies de M. Gallé. Regardez son bahut *La Montagne* : il contient sur ses panneaux de véritables vues alpestres. Considérez sa commode en noyer de Turquie et vous apercevrez des villes en flammes, des minarets, toute une peinture des massacres d'Arménie. Huit cents bois différens d'essences naturelles et de teintes diverses forment sa palette d'ébéniste ; il les mélange comme un tapissier fait ses laines, et il n'est pas rare que, sur le même plateau grand comme la main, l'art subtil et les curiosités étranges de ce coloriste aient rassemblé des bois nés sur les points du globe distans les uns des autres de plusieurs milliers de lieues.

Mais que dirons-nous de ses verreries ? Si nous poursuivons notre route jusqu'au bout de l'aile gauche des Invalides, nous les trouverons au premier étage, entre l'exposition de Sèvres et les cristalleries du monde entier. Placée sur une corniche obscure, à pic d'un côté sur un escalier et de l'autre sur un bazar, surmontée de grands épis de blé, tout fâchés, aux barbes retroussées, cette longue vitrine s'aperçoit de loin. C'est ici le refuge de ceux qui cherchent quelque motif d'espérer pour l'Art. Espoir de couleur, surtout, car, si l'ancien verre était d'une inépuisable ingéniosité de lignes et de filigranes, combien ceux qui aiment la couleur lui souhaitaient plus de nuances, plus de fondu, plus de profondeur ! Était-il donc impossible de lui donner plus de vie, plus de vérité, et de reproduire en lui, sans perdre son éclat, les couleurs qui font la joie des yeux sur la terre, sur la mer et dans le ciel ? On avait bien la ressource de superposer plusieurs couches de verre chacune d'une teinte différente, et de creuser dans ses trois couches plus ou moins profondément, de manière à faire apparaître tantôt une couleur tantôt l'autre. C'est la gravure en camée. On obtenait ainsi une grande douceur et une

grande homogénéité. Mais ces teintes étaient réduites, volontairement ou non, par la coutume. à quelques couleurs classiques. Le vase de Portland, ce type du vase camée, n'est que du blanc opaque sur du bleu noir. Au contraire, M. Gallé voulait enfermer dans ses verres tous les rayons. Il rêvait de reproduire au bout de sa canne à souffler les splendeurs changeantes qu'il voyait fleurir au bout des tiges dans les champs de la Lorraine. Penché sur les harmonies végétales, il songeait à construire des coupes comme de petits monumens à la gloire des fleurs. La gravure en camée ne lui suffisait pas. Il fut donc conduit à une technique nouvelle. Hardiment, à la gravure en camée il substitua la marqueterie du cristal. Ces pâtes de verre colorées, dont on ne pouvait mettre que deux ou trois l'une sur l'autre, il les fixa sans nombre, à chaud, en fusion, les unes à côté des autres. A la superposition des verres il substitua la juxtaposition des verres. Il n'en fallait pas plus pour que la palette du verrier devînt l'égale de la palette du peintre. Du camée et du camaïeu, on bondissait jusqu'à l'arc-en-ciel. L'enthousiasme avait créé une technique. La technique allait donner un art.

C'est alors que les choses sous-marines exercèrent une action bienfaisante. Là où les formes sont si pauvres et si hésitantes, les couleurs sont d'une richesse inouïe et d'une affirmation solennelle. L'enseignement de la nature sous-marine est tout différent, selon qu'il s'agit de ses formes ou de ses couleurs : ses formes bégaient, ses couleurs chantent. Ces boules gélatineuses, ces champignons chevelus, ces arbres vivans, aux courbes incertaines, ne peuvent exciter que le mépris du sculpteur, mais quelle joie pour les yeux d'un Rubens ou d'un Vélasquez que le rose fondu dans le vert de l'haliotide; que le blanc d'opale de la méduse avec sa couronne de lilas clair; que le rouge profond de la porcelaine ou le fin azur de la physalie! Comment rendre ces nuances splendides, mais incertaines, changeantes et infinies?

« La peinture, disait Michelet, n'y a pas mieux réussi que la sculpture. Elle a peint les fleurs animées comme elle aurait fait des fleurs. Ce sont, au fond, des couleurs extraordinairement différentes. Les gravures coloriées dont on se contente en donnent la plus pauvre idée. Leurs teintes plates, pâles, quoi qu'on fasse, n'en rendent jamais l'onctueuse douceur, la souplesse, la tiède émotion. Les émaux, si l'on s'en servait, comme l'a essayé Palissy, y seraient toujours durs et froids ; admirables pour les

reptiles, pour les écailles de poissons, ils sont trop luisans pour rendre ces molles et tendres créatures qui n'ont pas même de peau : les petits poumons extérieurs que montrent les annélides, les légers filets nuageux que font flotter certains polypes, les cheveux mobiles et sensibles qui ondoient sous la méduse, sur des objets non seulement délicats mais attendrissans. Ils sont de toutes nuances, fines et vagues, et pourtant chaudes. C'est comme une haleine devenue visible. »

Elle l'est maintenant dans les joyaux de M. Gallé! Regardez la vitrine qu'il a intitulée « l'Ame de l'eau. » Cette couleur en suspension dans la mer que la peinture ou l'émail seul ne pourraient donner, la voici en suspension dans le cristal. Contemplez le vase des *Hippocampes* où vous lisez ce vers de Baudelaire :

C'est là que j'ai vécu dans les voluptés calmes.

Maintes et maintes pâtes colorées ont été juxtaposées par le verrier sur la masse chauffée à blanc que lui tendait le souffleur. De sa pince de fer, il appliqua les lambeaux de verre coloré pour figurer les algues, les coquilles, les hippocampes montant vers la surface. Et tout cela, cent fois, est rentré dans le feu. Refroidie et mise entre les mains du graveur, chacune de ces formes a été reprise au touret serrant du plus près possible le dessin primitif. De longues journées se sont passées à ce travail scabreux, bourdonnant et subtil. Mais il y a encore dans la nature une ambiance et un fondu qui ne sont pas ici. Dans la mer, l'hippocampe n'apparaît point par-dessus l'eau comme ici par-dessus le verre, mais dedans. L'eau n'est pas un fond : c'est une enveloppe. L'artiste veut cette enveloppe. Le premier décor, qui lui a coûté tant de peine, il le rejette au feu, et tout ce décor, il l'enveloppe d'une autre couche de verre épaisse avec la certitude de voiler son travail et au risque de tout briser. Inquiet, penché vers l'ouvreau du four, et le lendemain plus encore, à l'ouverture de la chambre où refroidissent ses verres, l'artiste attend la fortune de son étrange audace. Un cri de joie... Le feu a compris ce qu'on voulait de lui. Le rêve de Michelet se réalise, et voici que les hippocampes et les algues et les méduses et les perles passent et repassent sous ses yeux, noyées dans l'eau profonde du cristal.

La révolution est faite. Ce n'est plus là du Murano ni de la Bohême. Ce n'est plus une feuille de verre qui vibre sous l'ongle comme une chanterelle, ni un polype de miroirs qui reflète la lu-

mière comme un diamant. On ne cherche plus la limpidité, but suprême des verriers d'autrefois, ni la facette, triomphe de ceux d'hier. Le verre n'est plus un transmetteur comme la vitre ni un écho comme le miroir. Il a lui-même quelque chose à dire, et ce quelque chose, c'est la chanson grave ou tendre ou joyeuse de la couleur.

Comme les choses vivantes, l'œuvre de Gallé a ses momens d'exaltation et ses heures de tristesse. Il lui faut le rayon qui la pénètre et qui la transfigure. Ressemblance de plus avec les fleurs de mer. Un matin, j'assistais à la levée des filets jetés par quelques pêcheurs de la Méditerranée entre cette côte et ces îles qui ravissent depuis si longtemps l'imagination des hommes qu'ils appelèrent l'une *Costebelle* et les autres *les Iles d'Or*. Les filets ruisselans dans l'air embrasé ne ramenaient guère que de pauvres poissons diaphanes ou d'incomestibles mollusques mal contens d'être sortis de leurs habitudes et dédaignés des pêcheurs qui les laissaient se fondre et s'évaporer au fond des barques ou qui les rejetaient à la mer. Mais ces objets, si pauvres au regard d'un gastronome, étaient le plus beau spectacle pour un œil de peintre. Encore dans l'eau, ce n'était que des choses repoussantes et amorphes : sitôt dehors et traversées par le soleil, c'étaient d'éclatantes fleurs violettes, roses, dorées, nacrées, diamantées, orangées. Toutes les nuances de toutes les espèces cultivées dans les précieux jardins de la Riviera depuis Grasse jusqu'à Bordighera y éclataient, fondues et glacées par le mobile émail des eaux, traversées des dernières palpitations de la vie et des premiers feux du jour. De cette eau, on tirait des flammes !

On en retire de semblables des vitrines de M. Gallé. C'est maintenant vers trois heures que, par un beau soleil d'automne, cette impression vous saisit. Logées dans un coin sombre, leurs silhouettes à demi brouillées par les parois de verre et par les étagères de cristal où elles semblent flotter suspendues dans les eaux, ces grandes fleurs de verre charnues, étranges, aux lèvres demi-closes, paraissent parfois des choses ternes sans organisme, sans volonté. Mais, comme nous tirâmes les méduses de la mer, tirez ces verres hors de la vitrine, exposez-les de façon que le soleil en s'en allant les touche de son rayon frisant et presque horizontal. Alors tout s'anime, tout s'approfondit, tout vibre, et ces fleurs que le feu a faites restituent à l'œil du verrier toutes les flammes qu'elles lui ont coûtées.

Ici, nous touchons au plus grand bienfait de l'Art : perpétuer, dans notre vie, ce qui, dans la nature, n'a duré qu'une heure. Nous sommes précisément dans la saison où ce besoin est le plus sensible. C'est le moment où, dans nos bois, nous voyons s'échapper des arbres ces autres modèles pour le coloriste et ces autres trésors pour le rêveur : des feuilles mortes. Les unes tombent comme des pièces d'or sur les Danaés dans les tableaux des maîtres. Les autres tombent comme des flammes dans un incendie. D'autres tournoient comme la colombe qui se pose, d'autres flottent comme la plume volante, et les glands dorés eux aussi crépitent comme des balles. Le ciel, pendant quelques minutes, est rayé de ces splendeurs fuyantes. Mais ce n'est qu'un instant. La méduse tirée sur le sable fond et meurt. La feuille tombée de l'arbre se brise et pourrit. Heureusement, l'artiste qu'est Gallé l'a vue! Elle tombe nature morte : elle se relève œuvre d'art immortelle. Poissons tirés des mers, feuilles tombées du ciel, couleurs des arbres de l'océan, couleurs des arbres de la terre, toutes ces choses n'apparaissent que comme un rayon. Gallé saisit ce rayon et l'enferme. Revenez vers ses ouvrages et maniez-les d'une main experte et sous le soleil bénévole : regardez-les par l'ouverture du goulot à contre-jour et plongez votre regard dans le radieux tunnel, et vous retrouverez dans ces fleurs où l'on met des fleurs, dans ces verres où l'on boit l'idéal, tous les reflets vivans des choses de l'été que vous avez aimées et que, l'hiver venu, vous croyiez perdues. Vous y retrouverez l'âme profonde, aux mille lueurs, de la forêt qui vous enchanta pendant l'été et que vous croyiez endormie.

Enfin attendez un peu de temps encore auprès de la vitrine du maître verrier, et, lorsque la nuit sera venue, regardez s'allumer autour du four les sept ballons de verre qu'il a intitulés les *Sept cruches de Marjolaine*. Si l'on en croit le conte de M. Marcel Schwob, dont il s'est inspiré, la fille d'un « argillier » très pauvre avait reçu de son père, pour tout héritage, sept grandes cruches. Dans l'une d'elles se trouvait enfermé un prince dont l'enchantement ne pourrait être brisé qu'une nuit de pleine lune, par une jeune fille sage. Marjolaine le savait et rêvait d'être cette jeune fille. Chaque soir de pleine lune, elle venait interroger tantôt l'une, tantôt l'autre des sept prisons cristallines et mystérieuses, et leur jeter des grains de sable pour les éveiller. Mais les prisons restaient muettes. Et elle vieillit ainsi sans avoir

découvert son trésor... Certes, nous devons admirer la puissance des enchanteurs. Mais, quand nous aurons contemplé les sept verres ou apparaissent les sept couleurs de l'arc-en-ciel, nous penserons que M. Gallé a fait mieux que le magicien de la légende. Celui-ci n'avait fait qu'enfermer dans un seul de ses vases un prince dont l'amour n'aurait duré qu'un temps : celui-là a enfermé dans tous la beauté dont le bienfait dure toujours...

Cette apothéose de la couleur est inconsciemment symbolisée dans l'oiseau que les modernistes ont tous choisi pour motif principal de leurs décorations : le paon. En effet, à considérer la décoration moderniste depuis les énormes gallinacés qui flanquent les passerelles du pont des Invalides jusqu'au volatile minuscule qui se recourbe sur les peignes de M. Lalique, il semble bien que les combattans du style moderne se soient liés, comme les chevaliers d'autrefois, par le « vœu du paon. » Quelque école moderne que vous regardiez, vous la trouverez marquée d'un paon, comme, sous la Renaissance, d'un dauphin, et, sous la Restauration, d'un cygne. Considérez-vous les faïences de Delft? Sur une potiche polychrome de M. L. Senf, vous trouvez plusieurs paons. Un paon se juche sur le vase colossal exposé par la fabrique de porcelaine de Mehlen. Est-ce un bijou dessiné par M. Georges Ecalle? Il est fait de deux paons. Le paon sert à tout. Tandis que les yeux d'Argus dont Junon orna sa queue, marquent, dans un bijou, la place des pierres précieuses, l'arabesque de ses rectrices sert à des motifs de grilles en fer par MM. Marnez et Sonnier. Bon pour être mis en fer, il est aussi bon pour être mis en dentelle. Une revue spéciale, *Art et décoration*, qui organise fréquemment des concours d'esthétique appliquée à l'industrie, propose-t-elle un store de fenêtre? On lui envoie deux paons. Un motif pour la couverture de sa propre publication? On lui envoie trois paons. La chambre syndicale de la bijouterie organise-t-elle un concours pour les dessinateurs, en donnant comme thème une pièce de joaillerie destinée à être portée au corsage? Elle reçoit deux paons et une femme dans une plume de paon.

Sur une grande potiche, M. Gebleux donne au paon la consécration de l'art officiel de Sèvres. Pour décorer une parfumerie, M. Oscar Lavau a déployé des paons. Des paons aussi forment les vitraux du Pavillon moderne de la Hongrie aux Invalides. M. Muller en a modelé d'énormes autour de sa cheminée en céra-

mique. Si M. Kornhas a imaginé de faire une fontaine de faïence et de grès à reflets métalliques, ce n'est pas un dauphin, comme l'eût exigé une fontaine de Berain ou de Bouchardon, qui projette l'eau : c'est un paon. Sur un flacon à reflets métalliques où M. D. Massier a déployé les plus prodigieuses ressources de ses irisations, c'est une plume de paon qu'on croit voir. Et, enfin, c'est si bien la synthèse des recherches de l'art décoratif que M. Grasset fait d'un paon la couverture de sa collection de planches : *l'Animal dans la décoration*.

Après le dauphin païen, choisi pour ce qu'on lui attribuait d'humanité, la colombe chrétienne, symbole de « divinité, » après le cygne légendaire de la Germanie et de la Restauration, symbole parfait de la pureté de la ligne et de la « probité de l'Art, » nous voyons triompher l'oiseau qui ne sait rien dire, qui n'a pour lui, comme l'art impressionniste, que son éclat, et qui est, lui-même, une palette vivante des plus riches couleurs.

Comme nous avons constaté l'échec dans le renouvellement des formes, nous constatons donc le succès dans le renouveau des couleurs. La question que nous nous sommes posée : « Avons-nous un style moderne? » trouve ainsi sa réponse dans la simple définition du mot « style. » Si un renouveau dans la couleur de l'art appliqué, de la « décoration plane » suffit à constituer un style, nous serions bien près d'avoir un style moderne. Mais cette définition admettrait qu'on pût changer de style sans changer l'architecture ni la plus grande partie du mobilier, en un mot, tout ce qu'on pourrait appeler la « décoration cube. » Si, au contraire, cette décoration cube, ou décoration en relief, reçoit et révèle la marque de ce qu'on peut proprement appeler un style, alors nous n'avons pas de style moderne, parce que nous n'avons pas de style du tout.

III

Pourquoi n'avons-nous pas trouvé un style? C'est peut-être d'abord que nous l'avons trop cherché; et c'est surtout parce que nous l'avons cherché avec trop d'individualisme. Le style est la marque d'un temps, non d'un homme. Il est le contraire en art de ce qu'il est en littérature. Au lieu qu'on puisse dire ici : le style est de l'homme même, on doit reconnaître qu'il n'y a un style Louis XIV, un style Louis XV, un style Louis XVI, que si l'homme

qui a construit l'œuvre d'art décorative en est absent ou dissimulé. « Quand on parle des temps anciens, remarque très justement M. Walter Crane, on dit l'*art ancien*, et quand on parle des temps modernes, on dit : les *artistes* modernes. » Est-il donc étonnant que notre société où triomphe l'individu, n'ait pas aisément réalisé les conditions qu'indique ce terme d'art éminemment collectif ? La thèse commune aujourd'hui à tous les écrivains qui encouragent les modernistes, c'est que chaque artiste doit aller jusqu'au bout de son originalité. C'est exactement le contraire qui est vrai. Si, à Versailles, à Vaux, à Marly, chaque décorateur, chaque stuqueur, chaque Caffieri ou chaque Lespagnandel employé par Lebrun, au lieu de sacrifier à tout instant quelque chose au plan directeur, était allé jusqu'au bout de son originalité, non seulement il n'en serait pas résulté de style Louis XIV, — ce dont quelques-uns se consoleraient peut-être, — mais il n'en serait pas résulté de style du tout, et, au lieu d'avoir le style Louis XIV, nous aurions le déchaînement de Caffieri, ou l'effervescence de Lespagnandel.

Mais, en définitive, avons-nous besoin d'un nouveau style ? et cela veut dire simplement, puisqu'ici le besoin ne peut être qu'imaginatif, en avons-nous envie ? On le prétend et chaque jour nous entendons dire que notre génération ne saurait, sans déchoir, se contenter des modèles d'art décoratif enseignés par les siècles passés. Chaque jour, on affirme qu'un ensemble nouveau de lignes décoratives est nécessaire pour fournir un milieu adéquat aux engins nouveaux de la vie moderne. Et qu'enfin, si nous ajoutons ces engins, de formes imprévues par les décorateurs d'autrefois, à celles qu'ils ont imaginées, nous détruisons l'harmonie qu'ils ont voulue. On le prétend, mais on ne le démontre pas. L'idée qu'il faut que toute une maison, toute une pièce, soit rigoureusement du même style et que son ameublement soit arrêté à telle date précise, est une idée peu raisonnable.

Elle est contraire à tout ce que nous savons des lois de l'art et de la vie.

La vie, elle apporte, génération par génération, des engins nouveaux, et dans le même vieux château construit sous le roi René sont venus s'accumuler dressoirs Louis XIII, tables et pendules Louis XIV et peut-être bien aussi chaises longues de notre siècle et rocking-chair, couches successives de style comme des alluvions déposées par le fleuve du temps et dont se forme en dé-

finitive le patrimoine esthétique d'une vieille famille, d'une vieille maison et d'un vieux pays. Telle est la loi naturelle de la vie. C'est celle aussi de l'art. Non pas qu'il n'y ait une harmonie désirable dans un salon tout entier conçu à la même époque et offrant d'un bout à l'autre, dans ses tentures, dans son bois, dans son or, dans sa pâte durcie au feu, les manifestations d'une même vue de l'art. Cela peut advenir pour une seule pièce qui remplit un seul but : cela ne peut guère advenir dans une maison tout entière. D'ailleurs, quand l'art a trouvé une forme parfaitement adéquate à un besoin et que ce besoin persiste le même à travers le temps, ce n'est pas servir l'art que de la proscrire pour qu'elle ne se rencontre pas avec une autre forme inventée pour d'autres besoins en d'autres temps. Et de même que ce n'est pas blâmer une langue que de dire qu'elle est composite, puisqu'elle se compose de mots formés en différens temps et de différentes sources, pour répondre à différens besoins : de même un salon, une maison peuvent contenir des meubles imaginés à différentes époques pour répondre à différens besoins sans cesser d'appartenir au même ensemble. Comme il y a dans une langue des mots éternels pour exprimer certains besoins qui ne changent pas, il y a des formes éternelles. Une fois qu'elles sont trouvées, elles demeurent dans la maison de même que le mot dans la langue. A côté, se trouvent des mots, qui ne sont venus que plus tard, répondant à des nuances de pensées plus modernes et des meubles qui ne sont que plus tard apparus, répondant à des besoins que les aïeux ne connaissaient pas. Les uns et les autres s'ajoutent au patrimoine déjà acquis. Et c'est toujours la même langue et c'est toujours la même maison. Il y a des mots, enfin, qui ne répondent qu'aux besoins d'un instant, à la fantaisie d'une heure, à une nuance que peut seule imaginer et saisir un petit groupe d'initiés, mots d'argot ou mots de précieuses. Il y a des meubles que créa aussi le besoin d'une seule génération ou même d'une seule société dans un seul moment, comme les « pots à aumônes » au moyen âge ou les « voyeuses » au XVIIIe siècle, comme de nos jours ces doubles fauteuils en forme d'S dont le dossier rappelle à s'y méprendre l'appareil usité en physique sous le nom de tourniquet hydraulique ou encore ces banquettes à deux accoudoirs sans dossier qui ne sauraient servir qu'à l'exercice gymnastique dit des « barres parallèles. » Telles sont les formes passagères du mobilier dans un salon comme des mots qui, dans

une langue, durent deux ou trois saisons. Parce qu'ils existent et parce qu'ils sont nouveaux et parce qu'ils paraissent un instant nécessaires, faut-il tout sacrifier à leur existence et remanier tout le langage des formes pour les accommoder à ces tard-venus et pour obtenir l'homogénéité du style? C'est là une idée aussi lointaine du vrai sentiment de l'art que du vrai sentiment de la vie.

Dans une foule de cas, les styles anciens conviennent encore parfaitement à nos mœurs. Ils conviennent, d'abord, admirablement, aux grands appartemens de réception, à la vie luxueuse et d'apparat. Dans cette fonction, ils sont sans rivaux. Le Louis XV est infiniment plus riche et plus orné que le meuble au grand vermicelle, et il n'est pas plus incommode, car les lignes de nos modernes sont tout aussi mouvementées, si elles sont moins chargées d'ornemens. C'est du Louis XV pauvre. Les meubles légers du XVIIIe siècle restent à la fois les plus esthétiques et les plus serviables. Sur bien des points, ils nous suffisent. La chaise volante qu'on appelait une « inquiétude » convient bien mieux à nos mœurs que les escabeaux lourds et immobiles où l'on veut faire asseoir les gens du XXe siècle. En sorte qu'il n'est pas très surprenant ni fort douloureux qu'en tant qu'il s'agit des engins anciens de la vie, nous n'ayons pas trouvé un style nouveau.

Il y a, il est vrai, les engins nouveaux, ceux que n'ont pas connus nos pères et dont les maîtres d'autrefois ne nous ont pas laissé de modèles : l'ascenseur, l'automobile, la lampe électrique, la cheminée au gaz ou au charbon, le téléphone. Il semble que des besoins nouveaux aient dû susciter, pour les embellir, un nouvel art.

Mais ces thèmes sont-ils favorables à un style décoratif? voilà le nœud de la question. On la dénoue tout entière en avouant que notre temps n'est pas favorable à la décoration des formes, parce que nos progrès tendent tous à réduire ou à supprimer les formes à décorer. C'est là une plus grande révolution que toutes celles que l'art eut à subir. Car, dans toutes les autres, le progrès scientifique ne faisait que modifier les formes de l'engin susceptible de décoration. Aujourd'hui le progrès fait bien mieux que modifier la forme : il la supprime. Le chauffage à l'air chaud fait tout autre chose que modifier la forme de la cheminée. Il supprime la cheminée et toute l'ingéniosité ou le génie des décorateurs à venir ne pourra parvenir à décorer un objet qui n'existe pas. C'est un aphorisme véritablement esthétique, celui

qu'on peut lire sur le manteau de la cheminée de la villa Giacommelli près de Trévise : *Ignem in sinu ne abscondas.* Le jour ou la science l'oublia, l'art fut perdu. La science, en cachant le feu, a renversé le foyer. On ne se rassemble plus devant lui et l'hiver ne fait plus, selon l'expression du poète, « les chaises se toucher : » ainsi, avec le progrès, la nécessité de la chaleur n'est plus formative.

Même chose pour la lumière. L'électricité qui peut s'accommoder à toute forme, qui peut s'insinuer dans un chandelier Louis XV comme dans une lanterne vénitienne, dans un casque comme dans une fleur, ne suggère par elle-même aucune forme. Son engin n'offre aucune surface à décorer. Quels ornemens veut-on bien incruster dans l'épaisseur d'un fil? Autant vouloir décorer les fils de la Vierge qu'on voit flotter dans l'air. Elle rend inutile le lustre, ce bouquet de lumières qui pendait au plafond, car elle illumine, si l'on veut, le plafond même ou bien, disséminée en mille petits globules rayonnans tout autour de la pièce, elle donne la lumière partout sans en montrer le foyer nulle part. Ainsi on ne se rassemble pas plus sous la lampe qu'on ne se rassemble sous le foyer. N'offrant aucune surface à décorer, l'électricité ne peut inspirer aucune décoration nouvelle. Et, précisément parce qu'on peut la faire entrer dans une lampe de quelque style ancien qu'on voudra, elle ne suggère, ni ne nécessite, une forme nouvelle de lampe. Là encore la nécessité n'est plus formative.

Si donc on veut revêtir de formes amples les engins qui n'en comportent aucune, on fait de la décoration purement artificielle et indépendante de l'objet qu'on a voulu décorer. Elle pourrait être belle cependant, mais elle le sera en dehors et à l'encontre de toutes les conditions nouvelles fournies par cet objet. C'est exactement ce qui arrive. Ce qu'on appelle le style moderne peut bien être moderne par sa date, mais il est en contradiction absolue avec toute l'évolution de la vie moderne. Ces tables énormes et massives semblent faites pour un temps où on les chargeait d'une foule de services pesans et de monumens gastronomiques. La légèreté de nos services actuels nous permet d'user de tables légères facilement transportables et d'un aspect svelte. En imaginant des tables massives, myriapodes, nos modernistes tiennent pour rien le progrès accompli et nous ramènent artificiellement aux conditions de vie du plus lointain passé.

Un autre grand progrès de notre temps a été le chauffage. Grâce à lui, une température égale est établie dans les plus grands halls et permet de s'y tenir sans craindre les ouragans d'air froid qui traversaient il y a un siècle encore les salons des plus somptueuses demeures. Les modernistes tiennent ce progrès pour non avenu, puisqu'ils restituent ces fauteuils à haut dossier et à double « joue » qu'on appelait autrefois des « confessionnaux. » Difficiles à manier, formant une cage qui empêche de voir ce qui se passe au dehors, ils ne se recommandaient que par la nécessité où l'on était de s'en servir. De même, tous les efforts de la cristallerie ont tendu à obtenir des glaces de plus en plus hautes et larges, d'une seule pièce, afin que la vue ne soit pas arrêtée par les barreaux qui divisent la fenêtre en la soutenant. C'est pourtant le déconfort qu'on renouvelle, dans les petits carreaux des coupés modernes, ces espèces de « huis enchasillés » qui semblent inutiles en dehors des voitures cellulaires. Ils ne s'expliquaient autrefois que par leur nécessité. Cette nécessité disparaissant, ce n'est que par un artifice qu'on peut la reproduire, sous couleur de modernisme, lorsque le progrès moderne a précisément consisté à nous en débarrasser.

Quelles sont donc les indications de la vie moderne, et, si l'on voulait à toute force un style nouveau, quelles en seraient les conditions ?

Considérons ce qu'il advient nécessairement dans une vieille demeure, que ce soit un château du xe siècle, ou un hôtel du xviiie, lorsque ceux qui l'habitent veulent, sans trop se soucier de l'art, l'accommoder à leur vie. D'abord ils y font des trous : ou bien ils creusent des fenêtres là où il n'y en avait pas ou bien ils élargissent celles qu'ils avaient. Bien mieux, ils ne se contentent pas de la vue perpendiculaire au plan de cette ouverture : ils veulent encore voir à droite et à gauche, et ainsi leurs fenêtres s'avancent en encorbellement sur trois côtés. C'est le *bow-window;* le désir de plus de lumière, de plus d'air et de plus d'horizon, voilà le premier signe qui distingue la vie contemporaine.

Le second est celui de l'indépendance. Il y a longtemps qu'on s'est libéré de cette ancien assujettissement commun aux palais du xviie siècle : les chambres commandées les unes par les autres. Mais il n'y a pas longtemps qu'on a réalisé le *hall,* c'est-à-dire le salon où rien ne se commande, où des groupes différens peuvent écrire, jouer, causer sans mettre tout le monde dans les

confidences, et où, au lieu d'un centre, il peut y en avoir dix. Seuls les progrès du chauffage et de l'éclairage contemporains pouvaient permettre de le réaliser. Le chauffage de la cheminée obligeait à se réunir. Celui du calorifère permet de se disperser.

Enfin, le désir du confort plus que de l'apparat réduit naturellement les dimensions des chambres, en multiplie le nombre et fait régner dans les services que rend chacune d'elles le principe de la division du travail.

De là, suivent pour la décoration moderne quelques obligations très précises : d'abord, n'être pas trop massive ni trop sombre, pour ne pas intercepter la lumière qu'on a cherchée ; ensuite, ne pas être trop ample, pour ne pas encombrer ces multiples petites pièces chargées chacune d'un office différent. Enfin, n'offrir que peu de reliefs pour ne point gêner les mouvemens, et peu de complications ornementales pour ne point nécessiter un entretien trop difficile. Car, avec le goût de la lumière, nous est venu celui de la propreté, dont les contemporains de Boulle se souciaient fort peu. Loin d'exiger un grand entretien comme les meubles de prix que nous avons admirés dans les essais de *modern style*, le meuble vraiment moderne doit pouvoir vivre avec un minimum d'entretien. Car, si la science a réalisé bien des miracles et nous a libérés de bien des servitudes, elle n'a pu encore remplacer la main de l'homme dans ces soins journaliers, et justement l'évolution de la vie sociale a diminué, même dans les intérieurs les plus somptueux, le nombre des mains qui y sont occupées.

Ainsi, pour être moderne, le meuble doit être avant tout « pratique », et partant simple, et, pour qu'il soit simple, il faut que ses lignes soient très peu mouvementées. Car, dans la vie hâtive que ce temps nous a faite, nous voulons des meubles qui soient mobiles et des commodes qui soient commodes. L'erreur contemporaine est donc de chercher la ligne mouvementée : la vérité est de chercher la couleur. Car la ligne mouvementée se concilie mal avec l'usage pratique, la couleur se concilie avec tout ce que l'on veut et l'on peut déployer, sur un papier peint, les arabesques les plus folles sans aucun inconvénient pratique. On ne peut orner des tables, des bibliothèques ou des dressoirs de ces protubérances ornementales qui arrêtent à tout instant et contrarient les gestes et les mouvemens. La décoration plane souffre une foule de fantaisies insupportables dans la décoration en relief. De là, sa supériorité dans toute cette Exposition.

Aussi bien la logique du besoin triomphe malgré la recherche de l'inutile. Les seules formes vraiment belles d'aspect neuf que nous apercevions à l'Exposition, sont les formes très simples, sans ornemens, sans prétentions, sans richesse. Ce sont celles où il n'y a aucune recherche d'originalité. Elles s'adapteraient parfaitement à une vie facile, légère, sans ostentation, sans inquiétude. Mais cette vie, est-ce celle que nous vivons ? Pour donner à ces modestes choses l'hospitalité qui les ferait vivre, il faudrait que chacun acceptât l'idée d'un art sans éclat et d'une vie intérieure. Il faudrait que le nouveau riche renonçât à son faux Henri II ou à son pompeux Louis XV et se résignât à voir le beau dans le modeste. Il faudrait surtout que « l'amateur » renonçât au rare et à l'imprévu, à la chose dont on n'a pu établir qu'un seul exemplaire et que personne n'a jamais possédée. Mais qu'est-ce que cela ? Ce serait toute une révolution dans notre état social ! Aujourd'hui, ceux qui achètent les meubles de style ne s'en servent que comme d'une affirmation de leur richesse et le signe de leur ascension sociale. Leur but n'est pas d'honorer une maison qui le plus souvent n'est pas la leur, ni d'embellir un foyer qu'ils n'ont pas fondé et qu'ils ne légueront pas à leurs enfans. On n'habite plus une maison, mais une tranche de maison, comme un tiroir. On n'a plus le sentiment qu'en avaient autrefois ceux qui embellissaient pour des siècles les coins de terre et de pierre qui portaient leur nom. Dans ces hautes maisons modernes que nous imitons de Chicago, si les parois s'abattaient de tous côtés, des centaines d'hommes debout, les pieds des uns sur les têtes des autres, apparaîtraient étagés comme les figures de pierre sur les Godpuras Hindous. L'homme le plus riche habitant ces maisons n'a pas ce que possède le paysan dans sa cabane : le sol et le sous-sol de ces trois pieds de terre qu'il couvre de son corps quand il sommeille. Dans les champs, silencieux et déserts, l'aspect de l'unité humaine grandit. Ici, il se rapetisse. Là-bas l'homme se sent sur un point infime, mais du moins sur un point de l'espace, seul possesseur de l'infini au-dessous de lui et seul spectateur au-dessus. Dans le jour, personne ne travaille au-dessus de lui que peut-être les Anges, et la nuit, personne ne dort sous lui, que peut-être les morts. Les Chinois, qui trouvent peu honorable d'habiter sous les pieds des autres et qui bâtissent la plupart des maisons à un seul étage, sentent cela. Ils le sentaient aussi, les hommes d'autrefois, comme

Rollin qui avait écrit au-dessus d'une porte intérieure de sa modeste maison de la rue Neuve-Saint-Étienne-du-Mont : « Maison à toutes préférée où je suis habitant paisible de la ville et de la campagne, où je suis à moi et à Dieu. »

Aujourd'hui on ne le sent plus. On veut avoir une maison ornée, mais on ne s'avise pas que, pour cela, il faut avoir une maison. On rêve d'un foyer esthétique, mais on ne se préoccupe pas d'avoir un foyer. On cherche la formule de l'art moderne avant d'avoir trouvé la formule de la dignité et de la stabilité de la vie moderne. On veut embellir une demeure où l'on ne demeure pas. Quelle apparence y a-t-il qu'on réussisse? C'est vraiment un étrange phénomène qu'on entende constamment parler de la nécessité d'un art nouveau et qu'on n'entende jamais parler de la nécessité d'une vie nouvelle. Pourtant il faut avant tout que l'une se réalise et soit réalisée, depuis longtemps, pour que l'autre naisse un jour. L'art, et surtout l'art appliqué, n'est jamais allé plus vite que la vie. Cherchons la simplicité, la précision, la modestie, le calme dans tout ce qui nous entoure. Si nous ne parvenons pas à construire notre maison sur des fondemens qui nous soient propres, à quoi bon rêver un autre style que les styles du passé? Cherchons donc d'abord non pas un art nouveau, mais une vie nouvelle, le reste viendra par surcroît. S'il y a une vie nouvelle, elle nous fournira un art nouveau. Et s'il n'y a pas de vie nouvelle, nous n'avons pas besoin d'art nouveau.

ROBERT DE LA SIZERANNE.

L'ŒUVRE LITTÉRAIRE

DE

CALVIN

I

Il y a une Réforme purement française, qui n'a rien dû de son origine, ou peu de chose, à la Réforme allemande ou anglaise; qui ne laisse pas d'en avoir assez profondément différé; qui longtemps n'a été ni politique, comme l'anglaise, ni sociale, comme l'allemande, mais religieuse, théologique et morale; et qui enfin les a même précédées l'une et l'autre. C'est en effet en 1517 que Luther a, comme on sait, affiché ses thèses de Wittemberg, mais le *Commentaire sur les Psaumes*, en latin, de notre Lefebvre d'Étaples, est de 1512, et, — de Lefebvre d'Étaples à Calvin, de 1512 à 1536, — on peut suivre à la trace, dans des documens français, le progrès et l'évolution logique d'un protestantisme exclusivement français. Plus on l'étudiera, de plus près, avec plus de soin, dans un plus grand détail, et mieux on y verra les caractères distinctifs de ce que j'appellerai notre Réforme nationale. C'est une tendance à faire prédominer la morale sur le dogme; à mettre dans la pratique de la vie quotidienne tout ce que l'on essaie d'enlever aux œuvres, j'entends les œuvres extérieures et cérémonielles; c'est encore une tendance à « démocratiser » ou plutôt à « individualiser » le sentiment religieux; — et, tout cela, c'est ce que nous allons retrouver dans Calvin.

C'est aussi ce qui nous dispense de nous expliquer, à propos de Calvin, sur la Réforme en général; et, ne voulant ici parler que de son œuvre littéraire française, nous pouvons nous borner

à marquer brièvement l'opposition de l'esprit de la Réforme et de celui de la Renaissance.

On a souvent affecté de les confondre, et, sous le prétexte spécieux que la Renaissance et la Réforme auraient abouti finalement l'une et l'autre à « l'émancipation de l'esprit moderne, » de nombreux historiens y ont vu, veulent y voir encore aujourd'hui, deux mouvemens d'idées connexes et solidaires l'un de l'autre. Mais, en réalité, la Réforme et la Renaissance ne sont que contemporaines, ce qui n'est pas du tout la même chose ; et deux ou trois caractères qu'elles ont eus sans doute en commun ne les ont pas empêchées de se contrarier et de se combattre par tous les autres. Humanistes ou réformateurs, les uns et les autres se sont attaqués aux mêmes ennemis, — la scolastique, les moines, l'Église, — et ainsi, une haine commune pour le moyen âge a donc pu, en plus d'une occasion, les réunir ou les coaliser. Les uns et les autres, ils ont essayé de secouer les contraintes qui retenaient l'individu dans la subordination de la chose publique, et, à cet égard, on peut dire que, des Épicuriens italiens du XVe siècle aux Anabaptistes du XVIe, la différence n'est après tout que celle des courtisans de Léon X ou de Laurent de Médicis aux grossiers paysans de la Souabe ou de la Westphalie : il y a, je ne veux pas dire un excès, mais plutôt une déviation de la civilisation dont les effets moraux ressemblent à ceux de la barbarie. Et on peut encore ajouter qu'humanistes et réformateurs, dans la lutte qu'ils ont entreprise contre l'esprit du moyen âge, ayant rencontré les mêmes adversaires, c'est donc aussi, pour en triompher, les mêmes armes qu'ils ont empruntées les uns et les autres à l'antiquité. Mais, s'il y a deux antiquités : la païenne et la chrétienne ; si ce ne sont pas tout à fait les mêmes leçons qu'on puise dans Cicéron et dans saint Paul ; si, de ces deux antiquités, la seconde ne s'est établie que sur les ruines de la première, ici déjà paraît la différence, et, on va le voir, elle est tout de suite considérable.

Je lis, dans un des opuscules français de Calvin : *Excuse de Jehan Calvin à Messieurs les Nicodémites, sur la complaincte qu'ils font de sa trop grand'rigueur*, 1544, le passage que voici :

Il y a la première... il y a la seconde... et il y a la troisième espèce, de ceux qui convertissent à demi la chrétienté en philosophie, ou pour le moins ne prennent pas les choses fort à cœur, mais attendent, sans faire semblant de rien, voir s'il se fera quelque bonne réformation. De s'y employer, en

> tant qu'ils voient que c'est chose dangereuse, ils n'y ont point de cœur. Davantage, il y en a une partie d'eux qui imaginent des idées Platoniques en leurs testes et ainsi excusent la plupart des folles superstitions qui sont en la Papauté, comme choses dont on ne se peut passer. *Cette bande est quasi toute de gens de lettres.* Non pas que toutes gens de lettres en soient. *Car j'aimerais mieux que toutes les scienees humaines fussent exterminées de la terre* que si elles étaient cause de refroidir ainsi le zèle des Chrétiens et les détourner de Dieu. Mais il se trouvera beaucoup de gens d'étude, qui s'endorment en cette spéculation : que c'est bien assez qu'ils connaissent Dieu et entendent quel est le droit chemin de salut, et considèrent en leurs cabinets comment les choses doivent aller; au reste qu'ils recommandent à Dieu en secret d'y mettre remède sans se n'entremesler ni empescher, comme si cela n'était point de leur office. [*Opera J. Calvini*, VI, 600.]

Ces gens de lettres étaient nos Rabelais et nos Marot, dont Calvin, en ce temps-là même, se préparait à dénoncer l'un, et venait d'obliger l'autre, exilé déjà de France, à s'exiler de Genève pour avoir joué, dit-on, au trictrac avec Bonnivard; — et nous commençons à comprendre les raisons de leur attitude en face de Calvin, et qu'elle était exactement la même que celle d'Érasme, et de la plupart des « humanistes, » en face de la Réforme. Aussi longtemps que, l'esprit de la Réforme ne s'étant pas ouvertement déclaré, les humanistes n'ont cru voir en elle qu'une aide pour les émanciper du joug de la scolastique et de l'Église, ils lui ont donc été favorables. Mais dès qu'ils ont compris qu'il s'agissait de l'établissement d'une église nouvelle, et que la discipline en serait plus intolérante que celle de l'ancienne, ils n'ont plus vu d'avantage à s'être émancipés d'une servitude pour retomber sous une autre; — et il est difficile, en ce point, de ne pas leur donner raison. A vrai dire, la Réforme a été la condamnation de l'esprit de la Renaissance, et je ne sais si l'on ne pourrait exprimer la même idée d'une manière plus concrète en disant que rien, dans le catholicisme de leur temps, n'a plus profondément indigné les Luther et les Calvin, — d'une indignation plus sincère, mais plus fanatique aussi, convenons-en, — que l'indulgence dont l'Église couvrait, en feignant de les ignorer, les libertés des Érasme ou des Rabelais, à moins que ce ne soit, dans un autre genre, ce qu'il est permis d'appeler l'élégante sensualité du peintre de la Farnésine, ou des décorateurs de l'école de Fontainebleau. L'horreur de l'art est et devait demeurer un des traits essentiels et caractéristiques de l'esprit de la Réforme, en général, et de la réforme calviniste en particulier.

II

On trouvera, dans l'ouvrage de M. Abel Lefranc sur *la Jeunesse de Calvin* (Paris, 1888, Fischbacher), et surtout dans celui de M. E. Doumergue : *Jean Calvin, les hommes et les choses de son temps* (Lausanne, 1899, G. Bridel), les derniers renseignemens qu'on ait pu jusqu'ici réunir sur les premières années du réformateur. Il naquit le 10 juillet 1509, à Noyon, où son père, Gérard Cauvin, cumulait les fonctions de « notaire apostolique, procureur fiscal du Comté, scribe en cour d'Église, secrétaire de l'évêché et promoteur du chapitre. » Sa première enfance, dont nous savons d'ailleurs peu de chose, n'offrit rien d'extraordinaire, et s'il n'avait que douze ans quand son père lui obtint la collation de son premier bénéfice, ce n'était en ce temps-là qu'un abus trop commun. Il fit ses humanités à Paris, au collège de la Marche, où il eut pour maître Mathurin Cordier, qui devint plus tard son disciple, et ensuite au collège de Montaigu, 1523-1528. Puis, son père « ayant résolu de le faire étudier aux lois, comme estant le meilleur moyen pour parvenir aux biens et aux honneurs, » il alla faire son droit à Orléans, et à Bourges, 1528-1531, où enseignait le célèbre Alciat. Entre temps, on l'avait pourvu d'un second bénéfice, qu'il devait deux ans plus tard échanger contre un troisième.

La mort de son père, en 1531, interrompit les études de Calvin, et le laissa libre de suivre ses goûts. Il vint s'établir à Paris, chez un de ses oncles, Jacques ou Richard, qui tous deux y exerçaient le métier de serrurier ; et, pour ses débuts d'homme de lettres, il entreprit un ample commentaire du *De Clementia* de Sénèque. On discute encore si ce commentaire, qui parut en 1532, est ou n'est pas déjà « calviniste. » Son second ouvrage, — le *Discours* qu'il composa pour un de ses amis, Nicolas Cop, recteur de l'Université de Paris, et que celui-ci prononça dans la séance de rentrée solennelle des quatre Facultés, le 1er novembre 1533, — l'est-il davantage ? Il roule sur cette « philosophie chrétienne » dont Érasme avait créé le nom pour l'opposer à la « philosophie scolastique ; » et, ce que Calvin n'a pas emprunté d'Érasme, on veut qu'il l'ait emprunté d'un sermon de Luther. Il n'y a rien d'impossible. En tout cas, ce qui est certain, c'est que le scandale excité par ce discours non seulement obligea Cop de s'enfuir

en hâte et de chercher un refuge à Bâle, mais Calvin, comme son ami, se trouva impliqué dans la procédure entamée contre le recteur, et ne put éviter une arrestation qu'en quittant Paris pour Angoulême, d'abord, et bientôt pour Nérac. Nérac appartenait à la reine de Navarre; et si jamais la reine de Navarre a incliné vers le protestantisme, c'était alors, au lendemain de l'affaire du *Miroir de l'Ame pécheresse*.

Ce qui fait l'intérêt de ces discussions, qui pourraient autrement sembler assez insignifiantes, — et en effet qu'importe un opuscule de plus ou de moins dans les cinquante-six volumes de la collection des *Opera Calvini?* — c'est qu'à vrai dire, les motifs de sa conversion aux idées de la Réforme nous sont toujours assez mal connus.

Il n'y a rien, on le sait, de plus varié, ni de plus secret, de plus caché souvent à elles-mêmes, que les chemins qui mènent les âmes religieuses d'une croyance à une autre; et, quand elles ne nous ont pas laissé de « confessions » personnelles qui nous guident, rien n'est donc plus difficile que de voir clair dans les motifs obscurs d'une conversion. Or, tout au rebours de Luther, qui semble, lui, toujours prendre à témoin de tout ce qui se passe au dedans de lui l'univers et la postérité, Calvin ne nous a point laissé de confessions, encore moins de *Propos de Table*, ni, dans la collection de ses *Œuvres* ou de ses *Lettres* même, rien qui nous en puisse tenir lieu. Il nous dit bien, — dans la préface de son *Commentaire sur les Psaumes*, —que, « combien qu'il fût obstinément adonné aux superstitions de la Papauté, Dieu, *par une conversion subite*, dompta et rangea à docilité son cœur trop endurci en telles choses; » et nous savons, d'autre part, qu'il résigna ses bénéfices au mois de mai 1534, ce qui était la consommation de la rupture. Mais, pour « subite » qu'elle fût, sa conversion ne s'est pas faite en un jour, et on aimerait savoir quelles en furent les raisons.

Elles n'ont certainement pas été « philologiques; » et ni avant sa conversion ni depuis, il ne semble que Calvin ait un moment douté de l'authenticité de la révélation. On le verra plus tard poursuivre en Sébastien Castalion le blasphémateur du *Cantique des Cantiques*. Elles n'ont pas été « philosophiques; » et ni le surnaturel général, ni ce surnaturel particulier dont l'action se mêle, sous le nom de Providence, à la vie quotidienne de chacun d'entre nous, n'ont offensé son rationalisme. Bossuet même et Joseph de

Maistre ne feront pas plus tard une place plus considérable à la cause première dans le gouvernement des affaires de ce monde! Ont-elles donc été « théologiques » ou « morales? » Je crois qu'on devrait plutôt les nommer « historiques, » si, ce qui lui a paru le plus inacceptable du catholicisme, il semble bien que c'en soit le chapitre de la tradition. Serait-ce après cela le calomnier que de faire, dans le développement ou dans la formation de son protestantisme, une part à l'ambition de ne recevoir de loi que de lui-même? *Etiamsi omnes, ego non!* Si quelqu'un n'a jamais admis que l'on pût avoir raison contre lui, ni qu'il eût tort contre personne, assurément c'est Jean Calvin.

L'impossibilité de répondre d'une manière certaine à ces difficiles questions nous explique l'obstination avec laquelle on scrute ses premiers écrits, le *Discours* de Nicolas Cop ou le commentaire du *De Clementia*. S'il y a certes des points délicats, il n'y a point d'obscurité dans le dessein général de Calvin, ni dans ses intentions une fois formées, mais on ne saura jamais comment, dans quelles circonstances, à quelle occasion, sous l'impulsion de quel mobile il a commencé de les former. Il y aura toujours quelque chose d'énigmatique dans les origines de sa résolution. C'est encore ce qui le distingue d'un Henri VIII ou d'un Luther, et, avec lui, notre Réforme française, de l'allemande ou de l'anglaise. Mais ce n'est pas aussi ce qui fait le moindre attrait, je veux dire le caractère le moins singulier de cette physionomie impassible et fermée. Le « secret » de Calvin, qui a fait en son temps une partie de sa force, continue de le servir encore, et la résistance qu'il oppose à notre curiosité nous inquiète, nous irrite, et finit par nous imposer.

Cependant, et tandis qu'à Nérac et à Angoulême, dans la conversation de Lefebvre d'Étaples, sa doctrine prochaine achevait de se préciser, l'affaire des *Placards* éclatait à Paris. Le 18 octobre 1534, des *Placards* contre la messe et la transsubstantiation, en français, avaient été affichés dans Paris, à Orléans, et jusqu'à la porte même de la chambre du roi, à Amboise. Il s'en était suivi un redoublement de persécutions contre tout ce qui sentait l'hérésie. Calvin, déjà compromis, se décidait à s'exiler de France, et, passant la frontière, se dirigeait d'abord sur Strasbourg, d'où il allait s'établir à Bâle. Sa vie publique était commencée. Il venait d'avoir vingt-cinq ans.

Son histoire, à dater de ce moment, est tout entière au grand

jour, et on le retrouve bientôt en Italie, à Ferrare, où il se pourrait que la duchesse elle-même, Renée de France, fille de Louis XII, l'eût appelé. De Ferrare, il veut rentrer en France, mais la guerre est à toutes les frontières, et un détour qu'il est obligé de faire l'amène à Genève, où, nous dit Théodore de Bèze, « il ne prétendait rien moins que d'y faire sa demeure, mais seulement d'y passer pour tirer à Bâle et peut-être à Strasbourg. » C'est Farel, Guillaume Farel, qui réussit à l'y retenir, « pour y lire, — c'est-à-dire pour y enseigner, — en théologie. » Mais les Genevois sont divisés en deux camps : puritains d'un côté, libertins de l'autre, lesquels protestent énergiquement que « personne ne dominera sur leur conscience ; » et bien moins encore sans doute cet étranger, ce Français ! Les libertins l'emportent, et, le 23 avril 1538, ordre est donné à Calvin de vider la ville dans les trois jours. Sur l'appel de Bucer, il se rend à Strasbourg, où, de 1538 à 1541, il enseigne la théologie. C'est au commencement de cette dernière année que les Genevois repentans le rappellent, se soumettent, lui livrent, sans fonction ni titre, l'autorité la plus complète qu'un homme ait jamais exercée, puisqu'elle s'étend jusqu'aux choses les plus intimes de la morale et de la vie privée. Un petit *Traité* de quelques pages à peine, où il a entrepris de concilier, sur la question de la transsubstantiation, les partisans de Zwingle et ceux de Luther, — en leur donnant également tort à tous deux, — le met au premier rang des théologiens de la Réforme. Il fait paraître en même temps la première traduction française de son *Institution chrétienne* (1541), revue, augmentée, plus savamment et plus systématiquement ordonnée que la première édition latine, qui n'était qu'un petit livret : *breve enchiridion*, ce sont ses propres expressions. Le livre, sous cette forme nouvelle, devient rapidement le *Compendium* de la dogmatique protestante. L'autorité de Calvin en est accrue d'autant ; et, de ce jour, Genève entre avec lui dans son rôle historique : elle est devenue « la cité de Calvin, » en attendant qu'elle soit bientôt « la Rome protestante, » le centre où toutes les Églises réformées, l'allemande même et l'anglaise, vont adresser leurs vœux, demander des conseils ou des consultations, faire leurs plaintes, et, en cas de besoin, chercher les unes contre les autres un point d'appui, un excommunicateur, et un maître.

Arrêtons-nous donc ici pour étudier son œuvre, ou plutôt la partie de son œuvre qui nous appartient : c'est celle qu'il a écrite

en français, et qui se réduit d'ailleurs à un assez petit nombre d'ouvrages. *L'Institution chrétienne*, 1536-1541; le *Traité de la Cène*, 1541; le *Catéchisme de Genève*, 1542; le *Traité des Reliques*, 1543; l'*Excuse aux Nicodémites*, 1544; la *Briève Instruction... contre les Anabaptistes*, 1544; le violent pamphlet *Contre la secte fantastique et furieuse des Libertins qui se nomment spirituels*, 1545; et l'*Avertissement sur l'astrologie judiciaire*, 1549, en sont, je crois, les principaux. Ajoutons-y cinq ou six volumes de *Sermons* « recueillis de sa bouche, » qui ne sont qu'un commentaire perpétuel de l'Écriture sainte, — des leçons, à vrai dire, plutôt que des sermons; — et une correspondance assez volumineuse.

III

La forme de ces opuscules est extrêmement remarquable et, avant de parler de la « tristesse » habituelle du style de Calvin, — qu'on ne peut guère lui reprocher qu'à la condition d'avoir soi-même cette splendeur d'imagination qui est caractéristique de Bossuet, — il convient d'y louer la vigueur du pamphlétaire. Il lui arrive trop souvent, à la vérité, je ne puis pas dire de s'épuiser, car elle est inépuisable, mais de se traduire et visiblement de se complaire en injures violentes et grossières. Quiconque ne pense pas sur la « foi justifiante » ou sur « la prédestination » ce qu'en pense Calvin, et ce qu'il a décrété que les autres en penseraient, n'est aux yeux de Calvin qu'une grosse bête, qu'un âne, qu'un chien, qu'un « cureur de retretz. » Voici en ce genre une page curieuse de l'*Excuse aux Nicodémites*:

Pour bien exprimer quels ils sont, — *ils*, ce sont ici tous les *Nicodémites*, ensemble ou en tas, « gens du monde » et « gens de lettres, » — je ne saurais user de comparaison plus propre qu'en les accouplant avec des cureurs de retraits, — *qui cloacas repurgant*. Car, comme un maître Fifi, après avoir longtemps exercé le métier de remuer l'ordure, ne sent plus la mauvaise odeur, pour ce qu'il est devenu tout punais, et se moque de ceux qui bouchent leur nez, pareillement, ceux-ci, s'étans par accoutumance endurcis à demeurer dans leur ordure, pensent être entre les roses, et se moquent de ceux qui sont offensés de la puanteur, laquelle ils ne sentent pas. Et, afin de mener la comparaison tout outre, comme les maîtres Fifis, avec force aulx et ognons s'arment de contrepoison, afin de repousser une puanteur par l'autre, semblablement ceux-ci, afin de ne point flairer la mauvaise odeur de leur idolâtrie, s'abreuvent de mauvaises excuses, et perverses, comme de viandes puantes, et si fortes qu'elles les empêchent de tout autre sentiment. [*Opera Calvini*, VI, 595.]

Ce sont là de ses aménités; et peut-être dira-t-on qu'elles sont de l'époque, ce qui ne sera qu'à moitié vrai. On citera Rabelais, toujours, ou Ulric de Hutten. Mais Hutten ou Rabelais ne sont point des théologiens; ils ne font point profession d'enseigner la morale ni de réformer la religion; ils ne se donnent point des airs d'apôtres! Avouons-le donc plutôt : si l'on ne saurait contredire le petit-fils du tonnelier de Noyon qu'il ne se « débonde, » et ne se déborde en invectives également injurieuses ou salissantes, c'est bien un trait de son caractère colérique, et c'en est un surtout de l'énormité de son orgueil. On l'insulte lui-même; on l'outrage quand on élève la voix contre la sienne; et ce qu'il respecte le moins dans ses adversaires, c'est précisément cette liberté de penser qu'il revendique pour lui-même ou plutôt, — car j'ai tort de parler de liberté de penser, — ce sont les droits de « la conscience errante, » puisqu'il est toujours, lui, Calvin, en possession de la vérité.

Hâtons-nous d'ajouter qu'heureusement sa verve ne consiste pas tout entière en ce genre de grossièretés, et c'est en maître qu'il manie quelquefois l'ironie, comme dans ce passage que j'emprunte à son pamphlet contre la secte des Libertins:

Premièrement, comme les gueux de l'hostière, qu'on appelle, ont un jargon à part, qui n'est entendu que de leur confrérie, tellement qu'ils trahiraient un homme parlans en sa présence, sans qu'il s'en aperçût, aussi les Quintinistes (1) ont une langue sauvage, en laquelle ils gazouillent tellement qu'on n'y entend quasi non plus qu'au chant des oiseaux. Non pas qu'ils n'usent des mots communs qu'ont les autres, mais ils en déguisent tellement la signification que jamais on ne sait quel est le sujet de la matière dont ils parlent, ni que c'est qu'ils veulent affirmer ou nier. Or est-il vrai qu'ils font cela par malice, afin de surprendre les simples par trahison et en cachette. Car jamais ils ne révèlent les mystères d'abominations, qui sont cachés dessous, sinon à ceux qui sont déjà du serment. Cependant qu'ils tiennent encore un homme comme novice, ils le laissent bailler et transir la bouche ouverte sans intelligence aucune. Ainsi ils se cachent par astuce sous ces ambages, comme brigands en leurs cavernes. Et ce sont ces hauts propos que Saint Pierre et Saint Jude accomparent à des écumes ou bouillons, d'autant que puis après ils n'ont point de suite, mais, en pensant égarer le sens des autres par leur haut style, ils se transportent eux-mêmes, de sorte qu'ils n'entendent rien à ce qu'ils babillent [*Opera Calvini*, VII, 168, 469].

Ce qu'il y a de plus remarquable, peut-être, dans ces pages et

(1) Il les appelle *Quintinistes*, du nom d'un certain Quintin, qui était l'un des chefs de la secte.

beaucoup d'autres que l'on pourrait citer, c'est, — quand on songe à leur date, — la décision et, par suite, la lucidité de la pensée. Calvin est maître de son style. Il sait toujours ce qu'il veut dire et il le dit toujours. Autant ou plus que d'un écrivain sa manière est d'un homme d'action. On ne saurait donner moins à l'agrément ou au charme, et c'est sans doute la nudité, mais c'est aussi la gravité du temple protestant. Nous l'allons mieux voir encore dans son *Institution chrétienne*, qui est, à tous ces titres. un des grands livres de la prose française, et le premier en date dont on puisse dire que les proportions, l'ordonnance, l'architecture ont vraiment quelque chose de monumental.

IV

Il le doit à ce qu'il est le premier, — non seulement en France, mais en Europe, — où la dogmatique protestante, morcelée jusqu'alors, et comme éparse dans les sermons de Luther, et dans les traités de Zwingle ou de Mélanchthon, ait pris la consistance doctrinale et la figure extérieure d'un système lié en toutes ses parties. Mais, si Calvin, sans aucun doute, a bien voulu que son livre fût cela, ce n'en est pourtant pas l'origine ou la première occasion. En 1535, son ambition n'était pas si grande, ou du moins elle était autre ; et il s'agissait avant tout de défendre les réformés de France contre les imputations ou accusations politiques dont ils étaient l'objet. En effet, pour s'excuser aux yeux des princes protestans d'Allemagne, dont il avait besoin dans la lutte qu'il soutenait contre Charles-Quint, et, qui sait? pour se justifier peut-être à ses propres yeux de l'atrocité de ses persécutions, François Ier avait accusé les réformés de France de ne tendre en réalité, sous prétexte de religion, qu'au renversement de l'État et de la société. Les désordres des anabaptistes, assiégés dans Munster, à ce moment même, par le landgrave de Hesse, l'un des chefs de la Réforme, donnaient à l'imputation quelque apparence de vérité. C'est ce que comprit admirablement le génie politique de Calvin. On ne désespérait pas encore d'entraîner François Ier dans le parti de la Réforme. Pour y réussir, Calvin vit qu'avant tout, si l'on accusait les réformés « de ne chercher autre chose qu'occasion de sédition et toute impunité de mal faire, » c'était le reproche qu'il fallait écarter à tout prix. Il se rendit compte que, pour l'écarter, il y fallait quelque chose de plus

que de vaines protestations. La gravité de la circonstance exigeait une franchise entière, des explications qui fussent des engagemens, une profession de foi qui liât le protestantisme ; et c'est ainsi que, parti d'une intention purement politique, il se trouva comme entraîné à écrire un traité de doctrine.

La composition de l'ouvrage est très simple. Il se divise en quatre livres, le premier : *Qui est de connaître Dieu en titre et qualité de Créateur et souverain gouverneur du monde* ; le second : *Qui est de la connaissance de Dieu en tant qu'il s'est montré Rédempteur en Jésus-Christ;* le troisième : *Qui est de la manière de participer à la Grâce de Jésus-Christ; des fruits qui nous en reviennent et des effets qui s'ensuivent;* et enfin le quatrième : *Qui est des moyens extérieurs ou aides dont Dieu se sert pour nous conduire à Jésus-Christ son fils, et nous retenir en lui.* Mais ces titres, un peu généraux, et surtout d'aspect un peu théologique, ne disent pas suffisamment l'ampleur, la richesse, la diversité de l'œuvre ; ils n'en dessinent que le squelette ou l'armature ; et c'est pourquoi les commentateurs ou les critiques, sans méconnaître ni discuter les raisons de la disposition adoptée par Calvin, l'ont tous ou presque tous assez librement modifiée, selon l'objet qu'ils se proposaient. Les théologiens, comme l'auteur de l'*Histoire des variations*, ont réduit l'essentiel du livre aux trois points de la foi justifiante, de l'inamissibilité de la justice, et de l'Eucharistie. Les philosophes, — dont on peut dire qu'en général, et à l'exception de quelques rares déterministes, ils sont tous pélagiens ou semi-pélagiens, — n'en ont communément retenu, pour y tout rapporter, que la doctrine de la « Prédestination. » Et nous, à notre tour, n'ayant l'intention de l'examiner que du point de vue de l'histoire de la littérature ou du mouvement des idées, nous y chercherons successivement les idées philosophiques, les idées morales, et les idées politiques ou sociales de Calvin.

Philosophiquement donc, ce que s'est proposé l'auteur de l'*Institution chrétienne*, ç'a été, non pas du tout d'atténuer ou, comme on dit aujourd'hui, de minimiser le dogme, et d'en rendre l'incompréhensibilité plus accessible à la raison, mais de le débarrasser des commentaires de la scolastique, des surcharges de la tradition, et des interprétations d'une autorité, d'après lui tout humaine, pour le ramener à la pureté de son institution primitive. Ou en d'autres termes encore, plus objectifs : il y a une

révélation ; on ne la trouve uniquement que dans le livre saint ; et chacun, en principe, a le droit non seulement de n'en croire que le livre, mais, de ce livre même, il a le droit, ou pour mieux dire le devoir de ne prendre que ce qu'il en comprend. On ne saurait d'ailleurs nier que, dans l'établissement de cette thèse, Calvin ait fait preuve d'une rare érudition théologique ; d'une force de dialectique plus rare encore peut-être ; et enfin d'une subtilité qui ressemble à de la sophistique, si le triomphe en est l'art de déplacer les questions. Je n'en donnerai qu'un ou deux exemples :

Il y a, dit-il, un erreur trop commun, d'autant qu'il est pernicieux : c'est que l'Écriture Sainte a autant d'autorité que l'Eglise par avis commun lui en octroie. Comme si la vérité éternelle et inviolable de Dieu était appuyée sur la fantaisie des hommes. Car voici la question qu'ils émeuvent, non sans grande moquerie du Saint-Esprit : « Qui est-ce qui nous rendra certains que cette doctrine soit sortie de Dieu ? ou bien qui nous certifiera qu'elle est parvenue jusqu'à notre âge saine et entière ? Qui est-ce qui nous persuadera qu'on recoive un livre sans contredit en rejetant l'autre, si l'Église n'en donnait règle infaillible ? » Sur cela ils concluent que toute la révérence qu'on doit à l'Écriture, et le congé de discerner entre les livres apocryphes, dépend de l'Église... [*Opera Calvini*, III, 89, 90.]

Ai-je besoin de faire observer à ce propos ce qu'il y a d'inexact ou d'abusif, en fait, à dire que « le congé de discerner les livres apocryphes, » et « toute la révérence que l'on doit à l'Écriture, » *dépendent* de l'Église ? Calvin pourrait aussi bien dire que les vérités de la physique ou de la géométrie *dépendent* d'Archimède ou d'Euclide ! De quel droit confond-il encore « l'avis commun de l'Église » avec « la fantaisie des hommes ? » ou que fait-il, quand il les confond, que de supposer précisément ce qui est en question ? Et si enfin les « avis communs » ne s'appuient que sur la « fantaisie des hommes, » que dirons-nous alors des avis individuels, quand bien même ils seraient celui de Luther, de Zwingle, ou de Calvin, qui sans doute sont aussi des hommes ? Il écrit ailleurs :

Or il n'est pas maintenant difficile à voir *combien lourdement s'abuse* le maître des Sentences, — Pierre Lombard, — en faisant double fondement d'espérance : à savoir la grâce de Dieu et le mérite des œuvres. Certes, elle ne peut avoir d'autre but que la Foi. Or, *nous avons clairement montré* que la Foi a pour son but unique la miséricorde de Dieu, et que du tout elle s'y arrête, ne regardant nulle part ailleurs. Mais il est bon d'ouïr la belle raison qu'il allègue : « Si tu oses, dit-il, espérer quelque chose sans l'avoir mérité,

ce n'est point espérance, mais présomption. » Je vous prie, mes amis, qui sera celui qui se tiendra de maudire de telles bêtes, lesquelles pensent que c'est témérairement et présomptueusement fait de croire certainement que Dieu est véritable? Car comme ainsi soit que Dieu nous commande d'attendre toutes choses de sa bonté, ils disent que c'est présomption de se reposer et acquiescer en icelle. Mais un tel maître est digne des disciples qu'il a eus ès écoles des sophistes, c'est-à-dire Sorboniques. [*Opera Calvini*, IV, 66.]

Il « a montré *clairement!* » et les autres « se sont abusés *lourdement!* » Seulement, les autres n'ont rien dit de ce qu'il leur fait dire. Ils n'ont jamais prétendu qu'il y eût de la présomption à croire « que Dieu est certainement véritable; » et, comme plus haut, toute la question est de savoir quelle est « la vérité de Dieu? » si c'est Pierre Lombard qui la détient ou si c'est Jean Calvin? Et nous ne savons pour notre part ce qu'il faut en penser, — ou du moins nous n'avons pas à l'examiner aujourd'hui, — mais qu'y a-t-il de « bête » à espérer et à croire qu'il nous sera tenu compte ailleurs des efforts que nous aurons faits pour obéir à la loi de Dieu? C'est ainsi que Calvin, tantôt en brouillant habilement les termes, et tantôt en s'arrogeant sur ses adversaires la supériorité de l'insulte, excelle, non seulement à déplacer les questions, mais vraiment à en dénaturer le sens; et aussi, comme on le voit, les questions, après comme avant son argumentation, demeurent-elles entières.

J'aime mieux sa morale que sa philosophie et, de toute l'*Institution chrétienne*, c'est ce que j'admire et ce que je louerai donc le plus : l'indignation courageuse, la rigueur de raisonnement et la force de style, l'ardeur de conviction avec lesquelles il a réagi contre ce qu'il y avait d'immoralité cachée dans la pure doctrine de l'esprit de la Renaissance. A la dangereuse illusion de la bonté naturelle de l'homme, nul n'a opposé plus franchement, ni Pascal ni Schopenhauer, en termes plus énergiques ou plus durs, — disons même, si l'on le veut, plus décourageans, — la doctrine de la perversion ou de la corruption foncière de l'humanité. Nul, pas même Bossuet ou J. de Maistre, nous l'avons dit, n'a opposé plus hardiment ni plus éloquemment la doctrine de la Providence, et d'avance, à la doctrine encore informe, mais déjà visiblement naissante, de l'indépendance ou de la souveraineté de la nature. Et, à la doctrine du libre arbitre ou de l'autonomie de la volonté, si d'autres ont opposé, comme un Spinosa ou un Comte, leur fatalisme ou leur déterminisme,

nul, et sans reculer devant aucune des conséquences de son principe, n'a opposé plus constamment la doctrine de l'élection, de la grâce, et de la prédestination. Écoutons-le donc sur tous ces points. Ce sont ici les plus belles pages de l'*Institution chrétienne*, et Calvin n'est nulle part, à notre avis, ni mieux inspiré, ni surtout plus ressemblant à lui-même :

Il nous faut ici considérer distinctement ces deux choses : c'est à savoir que nous sommes tellement corrompus en toutes les parties de notre nature, que pour cette corruption nous sommes à bonne cause damnables devant Dieu... Les enfans mêmes sont enclos en cette condamnation, non pas simplement pour le péché d'autrui, mais pour le leur propre... L'autre point que nous avons à considérer, c'est que cette perversité n'est jamais oisive en nous, mais engendre continuellement nouveaux fruits, à savoir icelles œuvres de la chair que nous avons naguère décrites, tout ainsi qu'une fournaise ardente sans cesse jette flambe et étincelles, et une source jette son eau... *Notre nature n'est pas seulement vide et destituée de tous biens, mais elle est tellement fertile en toute espèce de mal qu'elle ne peut être oisive.* Ceux qui l'ont appelée concupiscence n'ont point usé d'un mot trop impertinent, moyennant qu'on ajoutât ce qui n'est concédé de plusieurs, *c'est que toutes les parties de l'homme, depuis l'entendement jusques à la volonté, depuis l'âme jusques à la chair sont souillées, et du tout remplies* — c'est-à-dire complètement — *de cette concupiscence :* ou bien, pour le faire plus court, que l'homme n'est autre chose de soi-même que concupiscence. [*Opera Calvini*, III, 293.]

C'est au moment même, 1535, il est bon de le rappeler, où Rabelais, dans son *Gargantua*, construisait son « abbaye de Thélème » que Calvin écrivait cette page ; et dirons-nous qu'en l'écrivant il songeât expressément à Rabelais, sur lequel son attention était éveillée depuis déjà deux ans? Mais son intention générale, en tout cas, n'est pas douteuse, et il ne se soucie pas tant de combattre ici le « Papisme » que le dogme épicurien de la bonté de la nature. Et, à la vérité, le même Rabelais n'a pas encore défini son pantagruélisme, « confit en mépris des choses fortuites, » mais Calvin a certainement lu le traité de Budé : *De contemptu rerum fortuitarum;* et pourquoi ne supposerions-nous pas qu'il y répond dans la page suivante?

Ce serait une maigre fantaisie d'exposer les mots du Prophète selon la doctrine des Philosophes, à savoir que Dieu est le premier motif, parce qu'il est le principe et la cause de tout mouvement : en lieu que plutôt c'est une vraie consolation, de laquelle les fidèles adoucissent leurs douleurs en adversités, à savoir qu'ils ne souffrent rien que ce ne soit par l'ordonnance et le commandement de Dieu, d'autant qu'ils sont sous sa main. Que si le gouvernement de Dieu s'étend ainsi à toutes ses œuvres, *c'est une cavil-*

lation puérile de le vouloir enclore et limiter dedans l'influence et le cours de nature. Et certes tous ceux qui restreignent en de si étroites limites la providence de Dieu, *comme s'il laissait toutes créatures aller librement selon le cours de nature,* dérobent à Dieu sa gloire, et se privent d'une doctrine qui leur serait fort utile : vu qu'il n'y a rien de plus misérable que l'homme, si ainsi était que les mouvemens naturels du ciel, de l'air, de la terre et des eaux eussent leur cours libre contre lui. Joint qu'en tenant telle opinion, c'est amoindrir trop vilainement la singulière bonté de Dieu envers un chacun. [*Opera Calvini,* III, 236, 237.]

Et que pense-t-il enfin de cette « liberté » dont la confiance en elle-même et dans son pouvoir se déduisait comme inévitablement de l'excellence ou de la bonté de la nature? Si nous ne pouvons avoir ici la prétention d'aborder ni d'approfondir un des problèmes les plus ardus de toute l'histoire de la philosophie, nous pouvons rappeler du moins comment Calvin l'a d'ailleurs, lui aussi, tranché plutôt que résolu, dans le sens que l'on sait, et d'ailleurs que lui imposait logiquement sa définition de la Providence :

Que dirons-nous des bons, desquels il est principalement ici question? Quand le Seigneur veut dresser en eux son règne, il refrène et modère leur volonté à ce qu'elle ne soit point ravie par concupiscence désordonnée, *selon que son inclination naturelle autrement porte.* D'autre part il la fléchit, dirige et conduit à la règle de sa justice afin de lui faire appéter sainteté et innocence. Finalement, il la confirme et fortifie par la vertu de son esprit, à ce qu'elle ne vacille ou déchée. Suivant laquelle raison Saint Augustin répond à telles gens : « Tu me diras : nous sommes donc menés d'ailleurs, et ne faisons rien par notre conduite. Tous les deux sont vrais, que tu es mené et que tu te mènes, et lors tu te conduis bien, si tu te conduis par celui qui est bon. L'esprit de Dieu qui besogne en toi est celui qui aide ceux qui besognent. Ce nom d'adjuteur montre que toi aussi fais quelque chose. » Voilà ses mots! Or, au premier membre, il signifie que l'opération de l'homme n'est point ôtée par la conduite et mouvement du Saint-Esprit, pour ce que la volonté, qui est duite pour aspirer au bien, est de nature. Quant à ce qu'il ajoute que par le mot d'aide on peut recueillir que nous faisons aussi quelque chose, *il ne le faut point tellement prendre, comme s'il nous attribuait je ne sais quoi séparément, et sans la grâce de Dieu :* mais, afin de ne point flatter notre nonchalance, il accorde tellement l'opération de Dieu avec la nôtre, *que le vouloir soit de nature : vouloir bien soit de grâce.* Pourtant, — entendez, c'est pourquoi, — il avait dit auparavant : « Sans que Dieu nous aide, non seulement nous ne pourrons vaincre, mais non pas même combattre » [*Opera Calvini,* III, 381.]

On le voit : il serait difficile, à chaque pas que fait Calvin en son sens, de s'éloigner davantage et plus résolument de l'épicu-

risme rabelaisien ou de l'indifférence érasmienne. Et sans doute on ne saurait nier, et nous n'avons garde de nier que ce soit ici le triple fondement d'une morale très haute, très sévère, presque ascétique! Mais qu'au lieu d'une « libération, » — dans le sens où l'entendent la foule et même les philosophes, — ce soit un nouvel asservissement de l'homme, et un asservissement plus étroit que l'ancien, c'est aussi ce qu'il faut bien reconnaître. Les vérités les plus dures de l'enseignement du christianisme, celles qui exigent de nous le plus de soumission, ou pour mieux dire, le plus complet dépouillement et la plus entière dépossession de nous-mêmes, bien loin de nous les adoucir, l'auteur de l'*Institution chrétienne* les aggrave. Liberté, nature, instinct, sous tous ces mots, Calvin ne voit qu'autant de suggestions diaboliques; il leur a déclaré la guerre; ce sont là les ennemis de Dieu qu'il s'agit d'anéantir à ses pieds! Disons encore quelque chose de plus : il n'a pas la défiance ou la crainte seulement, il a vraiment la haine de la nature. La vie chrétienne, à ses yeux, n'est que le combat quotidien de l'homme contre lui-même, et l'existence ne nous a été donnée que pour travailler à détruire tout ce qu'on croit qui en fait la joie. Si l'Église a paru l'oublier, il est inspiré de Dieu, lui, Calvin, pour la ramener à l'objet de sa mission. Tous les moyens y seront bons, puisque l'intention en est pure, et, la pureté de ses intentions lui étant à lui-même garantie par son désintéressement, c'est ici que sa morale se complète par sa politique.

Omnis potestas a Deo. C'est encore le point sur lequel Calvin n'a jamais transigé. Sa politique est tout entière fondée sur les « propres paroles de l'Écriture sainte, » et sa méthode est celle qu'on reprochera si fort à Bossuet. Entendons-le plaider la légitimité de la peine de mort. Les rois, dit-il, sont les ministres de Dieu :

Ils ne portent point le glaive sans cause, dit Saint Paul, car ils sont ministres de Dieu pour servir à son gré, et prendre vengeance de ceux qui font mal (*Rom.*, 13, 4). Certainement Moyse était ému de cette affection, quand, se voyant être ordonné par la vertu du Seigneur à faire la délivrance de son peuple, il mit à mort l'Égyptien (*Exode*, 2, 12; *Act.*, 7, 28). Derechef quand il punit l'idolâtrie du peuple par la mort de trois mille hommes (*Exode*, 32, 27). David aussi était mené de tel zèle quand sur la fin de ses jours il commanda à son fils Salomon de tuer Joab et Semei (*I, Rois*, 2, 5). Dont aussi, en parlant des vertus royales, il met celle-ci au nombre, de raser les méchans de la terre afin que tous les iniques soient exterminés de la ville de Dieu

(*Psaumes*, 101, 8). A cela aussi se rapporte la louange qui est donnée à Salomon. Tu as aimé justice, et as haï l'iniquité (*Psaumes*, 45, 8). Et comment l'esprit de Moyse, doux et bénin, se vient-il à enflamber d'une telle cruauté, qu'ayant les mains sanglantes du sang de ses frères, il ne fasse fin de tuer, jusqu'à en avoir occis trois mille... (*Exode*, 32, 27) (*Opera Calvini*, IV, 1 138, 1 139).

Mais, par hasard, si ceux qui « portent le glaive » se trompaient ? si peut-être ils confondaient les intérêts de la justice avec les suggestions de leur politique ou de leurs passions ? Même en ce cas, répond Calvin, nous continuons toujours de leur devoir obéissance :

Si nous dressons notre vue, dit-il, à la parole de Dieu..., elle nous rendra obéissans non seulement à la domination des princes qui justement font leur office, et s'acquittent loyalement de leur devoir, mais à tous ceux qui sont aucunement en prééminence, combien qu'ils ne fassent rien moins que ce qui appartient à leur état. Or, combien que notre Seigneur certifie que le Magistrat, — entendez par ce mot : le Gouvernement, — fût un don singulier de sa libéralité, donné pour la conservation du salut des hommes... néanmoins semblablement il déclare que, quels que soient les magistrats, ils n'ont la domination que de lui... Il nous faut donc insister à prouver et montrer ce qui ne peut pas aisément entrer en l'esprit des hommes : c'est qu'en homme pervers et indigne de tout honneur, lequel obtient la supériorité publique, réside néanmoins la même dignité et puissance laquelle notre Seigneur par sa parole a donnée aux ministres de la justice, et que les sujets, quant à ce qui appartient à l'obéissance due à sa supériorité, lui doivent porter aussi grande révérence qu'ils feraient à un bon roi, s'ils en avaient un (*Opera Calvini*, IV, 1 194).

Faut-il supposer là quelque arrière-pensée ? Si Calvin a écrit son *Institution chrétienne* pour défendre ses coreligionnaires contre des accusations de l'ordre politique, il a dû sans doute s'efforcer de montrer qu'il n'y avait rien dans les principes politiques de la réforme dont la « puissance constituée » dût ou pût prendre ombrage. Nous l'avons dit et nous le répétons. Mais ce qui n'est pas douteux, — et indépendamment de tout « opportunisme, » — c'est le rapport de cette politique avec la morale de Calvin. « Prince » ou « Magistrat, » de quelque nom qu'on les nomme, ce n'est pas « pour décider les différends et procès des biens terriens » que les « supérieurs » sont « ordonnés de Dieu, » mais pour assurer le principal : « à savoir que Dieu soit dûment servi selon la règle de sa loi. » On en voit également le rapport avec sa philosophie, si les « mauvais rois sont une ire de Dieu sur la terre, » comme l'enseigne le Livre (*Job*, 34, 30 ; *Osée*, 13, 11 ;

Isaïe, 3, 4 ; 10, 5); et, la Providence ayant ses raisons que nous ne connaissons pas, c'est elle dont nous devons respecter les desseins, même quand ils s'incarnent dans la férocité d'un Néron ou d'un Caligula. Tout cela se tient, s'enchaîne, se commande. Et tout cela enfin s'accorde avec le tempérament autoritaire de Calvin. « Cependant que j'avais toujours ce but de vivre en privé sans être connu, — a-t-il dit quelque part, — c'est Dieu qui m'a produit en lumière et fait venir en jeu, comme l'on dit. » Je ne doute point que Calvin l'ait cru. Mais on ne saurait en ce cas se tromper plus étrangement sur soi-même.

Tel est le contenu de l'*Institution chrétienne*, et une fois encore il faut convenir que nous n'avions pas avant elle, en français, de monument littéraire qui lui puisse être comparé. Ce n'est pas que l'injure ou l'invective n'y soit encore trop fréquente! « Je pense avoir profité quelque chose, dit-il à la fin d'un chapitre, *en découvrant la bêtise de ces ânes.* » De quoi s'agit-il donc ? de la « foi justifiante » ou de la « transsubstantiation ? » Non, mais de quelques empêchemens que le droit canonique a cru devoir mettre au mariage entre eux des parens ou alliés. Mais n'insistons pas sur ce manque de mesure ou de goût! Louons plutôt l'enchaînement des idées. Il est de telle sorte, si vigoureux et si solide, que, par quelque endroit du livre qu'on essaie d'en prendre la doctrine pour l'exposer, ce n'est pas seulement toujours la même doctrine qui revient, c'est toujours la même liaison, la même logique, et la même dépendance et subordination des parties. Louons encore la langue, dont la qualité, il est vrai, n'a rien de commun avec la fluidité de la langue des *Amadis* ni avec l'originalité composite de la langue de Rabelais, mais dont la sévérité ne laisse pas d'avoir sa noblesse, et la raideur même ou la tension, leur majesté. Elle n'est pas toujours aussi nue qu'on l'a dit, et les « ornemens » n'y font point défaut. Entre autres dons, Calvin a celui de la comparaison familière et pittoresque. « Voudrions-nous, demandera-t-il, que les hommes vécussent *comme rats en paille?* » Ceux qui prétendent se passer de ce que les enseignemens de l'Écriture ajoutent à la connaissance naturelle de Dieu lui font l'effet de ces « *vieilles gens larmeux*, ou comme que ce soit ayans la vue débile, qui veulent lire *sans lunettes.* » Il nous représente ailleurs Ismaël « déchassé d'Abraham et jeté *comme un pauvre chien au milieu d'une forêt.* » Il a même déjà le rythme, le rythme oratoire, tantôt plus lent et tantôt plus pressé.

En voici un exemple :

> La vie humaine est environnée et quasi assiégée de misères infinies. Sans aller plus loin, puisque notre corps est un réceptacle de mille maladies et même nourrit en soi les causes, quelque part où aille l'homme, il porte plusieurs esprits de mort avec soi, tellement qu'il traîne sa vie quasi enveloppée avec sa mort. Or que dirons-nous autre chose, quand on ne peut avoir froid ni suer sans danger ? Davantage, de quelque côté que nous nous tournions, tout ce qui est à l'entour de nous non seulement est suspect, mais nous menace quasi apertement comme s'il voulait nous intenter la mort. Montons en un bateau : il n'y a qu'un pied à dire entre la mort et nous. Que nous soyons sur un cheval : il ne faut sinon qu'il choppe d'un pied pour nous rompre le cou. Allons par les rues : autant qu'il y a de tuiles sur les toits, autant sont-ce de dangers sur nous. Tenons une épée, ou que quelqu'un auprès de nous en tienne : il ne faut rien pour nous en blesser. Autant que nous voyons de bêtes, ou sauvages, ou rebelles, ou difficiles à gouverner, elles sont toutes armées contre nous. Enfermons-nous dans un beau jardin, où il n'y ait que tout plaisir : un serpent y sera quelque fois caché. Les maisons où nous habitons, comme elles sont assiduellement sujettes à brûler, de jour nous menacent de nous appauvrir, de nuit de nous accabler... (*Opera Calvini*, III, 263, 264).

Assurément, ni de cette vivacité dans le raisonnement ou pour mieux dire dans l'argumentation, ni de cette précision et de cette propriété de termes, ni de cette brièveté succincte et pénétrante, nous n'avions encore de modèles dans notre langue. Nous n'en avions pas non plus de cet art de « suivre » sa pensée, et, — tout en l'expliquant ou la paraphrasant, — de ne pas la perdre de vue. La paraphrase du *Décalogue* est, à cet égard, une des belles choses de la langue française.

V

C'est en cette même année 1541, qui vit paraître l'édition française de l'*Institution*, que, sur les instances de tout un grand parti, Calvin, après avoir fait quelque difficulté de rentrer à Genève, avait fini par y consentir. Mais il avait cette fois posé ses conditions, dont la première était l'institution d'un *consistoire*, ou tribunal ecclésiastique, chargé de maintenir, par tous les moyens que « le bras séculier » mettrait à sa disposition, la pureté de la doctrine, l'intégrité des mœurs, — et l'autorité des ministres. La résistance fut d'ailleurs encore vive, et les Genevois ne se résignèrent pas sans combat. Douze ans durant Calvin dut lutter contre un peuple qui avait commis cette erreur de voir

dans la Réforme un principe ou une promesse de liberté. Le terrible homme ne recula pas d'un pas. La contradiction exaspéra son orgueil, et son intolérance naturelle dégénéra en cruauté. Qu'est-il besoin de rappeler ici ses victimes, depuis Castalion, exilé de Genève et réduit à mourir de misère, pour avoir voulu retrancher *le Cantique des Cantiques* du canon des Écritures, jusqu'à Michel Servet? « Tous pensaient alors, a-t-on dit, que l'erreur est criminelle, et que la force doit son appui à la vérité. » Non! — et l'histoire de la littérature est là pour nous le prouver, — tous ne le pensaient pas! Les « gens de lettres, » un Érasme ou un Rabelais, un Marot, une reine de Navarre, n'avaient même écrit que pour enseigner le contraire. Mais quelle contradiction n'était-ce pas, que de s'être détaché du centre de l'unité chrétienne, pour s'attribuer le droit de punir par le glaive l'hérétique ou le rebelle qui s'écarterait des principes de la théologie calvinienne! On feignit de ne pas s'en apercevoir, ou, peut-être, ne le vit-on pas. Le jour du supplice de l'Espagnol fut celui du triomphe de Calvin; Genève en conçut comme une espèce d'orgueil d'avoir désormais fondé son orthodoxie dans le sang; et comment ne l'eût-elle pas conçu, si l'on peut dire avec vérité qu'à chacune des exécutions ordonnées par le réformateur, bien loin que l'opinion s'en indignât, ou seulement s'en émût, répondait au contraire un accroissement d'autorité de l'Église de Genève et de Calvin lui-même?

On le voit bien dans la collection de ses *Lettres françaises*. D'année en année, mais surtout à partir de 1545, et grâce à cette croissante autorité de Calvin, on voit l'Église de Genève enfanter des Églises nouvelles, et celles qu'elle n'a pas enfantées, les soutenir de ses exemples, les diriger de ses conseils, les fortifier de ses consolations. De Paris, de Poitiers, de Dieppe, de Loudun, de Montpellier, de Nîmes, de Chambéry, de Lausanne, de Neuchâtel, d'Écosse et d'Angleterre, de Francfort, du fond de l'Allemagne ou de la Pologne, c'est à Calvin que l'on s'adresse; et, rois ou « protecteurs, » princes ou capitaines, politiques et pasteurs, c'est lui qui les gourmande, les condamne et les excommunie. « Seigneur Augustin, — écrit-il à l'un des anciens de l'Église de Francfort, — je suis fort marry, pour l'amour que je vous porte, d'ouïr de si fâcheuses nouvelles de vous, et encore plus d'être contraint vous écrire plus rudement que je ne voudrais. » C'est ainsi qu'il fulmine, comme investi d'une Papauté

protestante ; et, sur quelque point de morale ou de théologie qu'une difficulté s'élève, c'est à lui que l'on en réfère ; et il prononce, et il décide; et on s'honore d'une lettre de sa main; et, insensiblement, de la morale ou de la théologie son autorité s'étend aux choses de la politique. Écoutons-le parler aux rois.

Je ne vous écris, Sire, que le bruit commun, écrit-il au roi de Navarre, mais dont trop de gens sont abreuvés. C'est qu'on murmure que quelques folles amours vous empêchent ou refroidissent de faire votre devoir en partie, et que le diable a des suppôts qui ne cherchent ni votre bien ni votre honneur, lesquels par tels allèchements tâchent de vous attirer à leur cordèle ou bien vous adoucir en sorte qu'ils jouissent paisiblement de vous en leurs menées et pratiques... Je vous prie donc, Sire, au nom de Dieu, de vous éveiller à bon escient, connaissant que la plus grande vertu que vous puissiez avoir est de batailler contre vos affections, retrancher les plaisirs mondains, dompter les cupidités qui vous induisent à offenser Dieu, mettre sous le pied les vanités qui nous égarent bientôt. Car, combien qu'en cette grandeur et hautesse royale il soit difficile de se tenir en bride, si est-ce que la licence que se donnent les plus grands est tant moins excusable, puisque Dieu les a plus étroitement obligés. Et faut que la sentence de notre seigneur Jésus tienne, que le compte sera demandé à chacun selon qu'il aura reçu (*Lettres françaises*, II, 400, 401).

Citons encore quelques lignes d'une autre de ses lettres. Le 30 avril 1562, les protestans de Lyon s'étaient emparés de la ville, et leur triomphe avait été suivi des pires excès : ils étaient commandés par le fameux François de Beaumont, baron des Adrets.

Monsieur, lui écrit Calvin à ce propos, nous savons bien que Dieu, pour nous tenir en bride, attrempe toujours les joies qu'il nous donne de quelques fâcheries qui sont mêlées parmi, et pourtant (c'est pourquoi) nous n'avons pas été trop ébahis d'ouïr qu'on eût excédé mesure au changement qui est arrivé à Lyon. Et, combien qu'il nous ait fait mal qu'on se fût donné trop de licence en quelques endroits, toutefois nous avons porté cela paisiblement. Mais, depuis que vous êtes arrivé pour avoir la superintendance des affaires, il est bien temps qu'on se modère, et même que ce qui était confus soit remis en bon ordre... Si est-ce donc, monsieur, qu'il faut vous y évertuer, et surtout à corriger un abus qui n'est nullement supportable, c'est que les soudards prétendent de butiner les calices, reliquaires, et tels instrumens des temples... Car, en premier lieu, si cela advenait, il y aura un horrible scandale pour diffamer l'Évangile, et quand la bouche ne serait point ouverte aux méchans pour blasphémer le nom de Dieu, si est-ce qu'il n'est pas licite, sans autorité publique, de toucher à un bien qui n'est à aucune personne privée... [*Lettres françaises*, II, 469-470].

Nous ne savons pas si le baron des Adrets répondit à cette lettre, ni ce qu'il y répondit; mais, en lui écrivant d'une manière

si précise et si ferme, Calvin n'oubliait-il pas son *Traité des Reliques?*

Cependant, parmi tant de travaux si divers, sa santé déclinait tous les jours, et ni son intelligence ne s'obscurcissait, ni son énergie ne ployait, mais ses forces s'usaient dans la multiplicité de ses occupations. Trop de soins se le disputaient, dont son activité fébrile n'en voulait abandonner ou déléguer aucun à personne. Il prêchait au temple, il enseignait à l'Académie, il requérait au Consistoire, il travaillait à la consolidation de son œuvre et à la propagation de sa doctrine. « Il inondait de ses livres et de ses missionnaires la France, les Pays-Bas, l'Angleterre, l'Écosse, la Pologne. » Autour de lui, dans Genève même, il formait des Églises italienne, espagnole, anglaise, écossaise, flamande. Quand, au mois de février 1564, la maladie l'obligea de renoncer à l'enseignement et au prêche, il ne cessa pas pour cela de s'occuper des affaires de la république et de la « religion. » D'ailleurs, maître de lui jusqu'au dernier moment, et « tout contraire aux autres malades, dont les sens, quand ils approchent de la mort, s'évanouissent et s'égarent, » ni son orgueil ne l'abandonna, ni sa confiance en soi-même, ni surtout ses rancunes. Le 28 avril, en présence des ministres, assemblés par son ordre pour recevoir ses derniers adieux, et tout en protestant « de n'avoir écrit aucune chose par haine à l'encontre d'aucun, » il insultait encore ses adversaires. C'était eux, à l'entendre, qui l'avaient assailli « de combats merveilleux, auxquels, pauvre escholier timide, » il n'avait constamment opposé que la vérité du Dieu qui parlait par sa bouche. Pendant tout un mois que durait sa lente agonie, pas un doute n'effleurait son âme dure et impitoyable, un regret, un remords. Tout ce qu'il avait fait était bien fait! Et il expirait enfin, le 27 mai, paisiblement, à huit heures du soir, de telle sorte que, comme dit Théodore de Bèze, « en un même instant ce jour-là le soleil se coucha, et la plus grande lumière qui fut au monde pour l'adresse de l'Église de Dieu, — pour la conduite ou pour la direction, — fut retirée au ciel. » Il n'avait pas encore cinquante-cinq ans.

VI

Son œuvre française, on l'a vu, ne fait que la moindre partie de son œuvre littéraire, cinq ou six volumes à peine sur cinquante-

six qu'on a recueillis dans la grande édition du *Corpus Reformatorum;* et on serait tenté de dire qu'en comparaison de son œuvre politique ou sociale, cette œuvre littéraire elle-même n'est rien, ou peu de chose. On se tromperait! Le talent de Calvin, en son vivant même, n'a pas moins contribué que son caractère à l'autorité de son personnage, et on peut affirmer que, s'il n'était pas l'auteur de son *Institution chrétienne*, il ne serait pas ce qu'il fut. Oserons-nous dire qu'il ne le serait peut-être même pas, s'il ne l'avait écrite en français, en « langue vulgaire, » comme on disait alors encore; et en effet, qui se souvient aujourd'hui, en Hollande ou en Allemagne, d'Érasme et de Melanchthon, je veux dire qui les lit, ce qui s'appelle lire, ou qui se soucie de savoir quels hommes ils furent? Quelques historiens de la Réforme ou de la littérature! Et cependant on pourrait prouver que leur influence en leur temps, celle du premier surtout, pour être d'une autre nature, n'a guère été moindre que celle de Calvin ou de Luther. Mais, de même que Luther en traduisant *la Bible*, ainsi Calvin, en écrivant son *Institution chrétienne* en sa langue nationale, a établi de lui à nous, et à ceux qui viendront après nous, une communication, si je puis ainsi parler, et un contact qui ne s'interrompront qu'avec la durée de cette langue elle-même.

J'ajoute que, si son œuvre française ne fait qu'une petite partie de son œuvre littéraire, elle n'en est pas moins la plus importante. L'*Institution chrétienne*, à elle seule, c'est presque Calvin tout entier. Trente ans durant, ou peu s'en faut, de 1536 à 1561, l'*Institution chrétienne* est le livre qu'il a remanié, dont il a modifié, d'édition en édition, le plan, l'économie visible, l'architecture extérieure, mais non pas l'idée première, et encore moins la doctrine. Même on en peut à cet égard recommander l'étude à tous ceux qui ne distinguent pas une « évolution » d'un « changement, » et qui ne savent pas de combien d'expressions d'elle-même, et de « modalités, » et de développemens, et de prolongemens, et d'éclaircissemens, une même idée peut s'enrichir, — et ne pas changer cependant de nature. Aussi, dans l'œuvre entière de Calvin, ne trouverait-on pas, je pense, une seule idée qui ne se rapporte à l'*Institution chrétienne*, comme à son centre d'attraction. Ni contre les *Anabaptistes*, ni contre les *Libertins*, ni contre les *Nicodémites*, il n'a rien écrit qui qui ne fût en germe ou en puissance dans l'*Institution chrétienne;* et ses *Sermons sur la Genèse*, ou sur le *Deutéronome*, ou sur les *Psaumes* ne sont,

en vérité, que le récit des « expériences » bibliques sur lesquelles il a fondé sa doctrine. Il n'y a pas jusqu'à sa *Correspondance*, française ou latine, dont le principal intérêt ne soit d'éclairer, par les renseignemens dont elle abonde, quelques points douteux, ou pour mieux dire, quelques intentions de l'*Institution chrétienne;* et sa personnalité même, son caractère, le fond de sa pensée ne s'y révèlent point avec plus d'évidence que dans ce livre capital. *Homo unius libri !* Pour connaître Calvin on n'a besoin que de l'*Institution chrétienne;* et son œuvre française, en ce sens, est plus qu'une partie de son œuvre littéraire : elle est vraiment cette œuvre entière.

Si l'on voulait maintenant en préciser la signification, et la mettre à son rang dans l'histoire de notre littérature, on pourrait la comparer à l'œuvre de Rabelais, et, naturellement, on se défendrait, avant tout, de la ridicule tentation de vouloir les concilier.

Ante leves *enim* pascentur in æthere cervi!

L'eau et le feu ne diffèrent pas davantage. On ferait ensuite observer qu'en 1541, Rabelais n'ayant encore donné que les deux premiers livres de son *Pantagruel*, l'*Institution chrétienne*, par sa date, est donc le premier de nos livres que l'on puisse appeler classique. Elle l'est également, et bien plus que le roman de Rabelais, ou son poème, — par la sévérité de la composition, par la manière dont la conception de l'ensemble y détermine la nature et le choix des détails. Elle l'est, — par cette intention de convaincre ou d'agir qui, comme elle en est la cause, en fait le mouvement intérieur, l'anime de son allure ou de son rythme oratoire. Elle l'est encore, — par la gravité soutenue d'un style dont on a pu voir que la « tristesse » n'est pas le seul caractère. Elle l'est enfin, — pour cette « libéralité, » si je puis ainsi dire, toute nouvelle alors, avec laquelle Calvin y a mis à notre portée les matières qui ne s'agitaient jusqu'alors que dans les écoles des théologiens. Elle ne l'est pas moins pour le retentissement que la prose française en a reçu dans le monde. Mais l'est-elle aussi par sa convenance avec le génie français et par la nature de son inspiration morale? C'est une autre question, qu'on ne saurait sans doute éviter, et par un rapide examen de laquelle je voudrais terminer cette étude.

Disons-le donc sans hésitation : puisque le monde avait perdu

le sentiment de la misère originelle de l'homme, et celui des obstacles que rencontre en nous l'exercice de notre liberté; puisqu'il retournait en foule aux philosophies de la nature, et ne semblait aspirer désormais qu'à redevenir païen; puisque l'altération des mœurs le conduisait enfin aux abîmes, nul, plus que Calvin, n'a contribué à le retenir ou à l'arrêter sur la pente; et, pour ce motif, on peut dire que le mal qu'il a fait n'a pas été sans quelque compensation. S' « il faut qu'il y ait des hérésies, » celle de Calvin n'a pas été tout à fait inutile, je dis : à l'Église même; et, pour ne pas sortir ici du domaine de la littérature, je ne sais, sans Calvin, si Pascal, peut-être, et Bossuet certainement, seraient tout ce qu'ils sont; — ou plutôt, je ne le crois pas.

Mais, d'autre part, en mettant l'individualisme et le subjectivisme à la base de sa morale comme de sa théologie, — car il a beau faire, ce n'est pas en réalité sur l'Écriture qu'il les fonde, mais sur l'Écriture interprétée par Calvin, et le droit qu'il s'arroge, il me le donne donc, à moi, à vous, à tous les hommes; — ou encore, et, à mon avis, c'est ici sa grande erreur, en transformant la religion elle-même d'une « institution sociale » en une « affaire personnelle, » il détruisait d'une main ce qu'il prétendait édifier de l'autre. Sa morale a longtemps passé, passe encore pour être particulièrement sévère. Le mot n'est pas tout à fait juste, et il a besoin d'être expliqué. La morale de Calvin n'est pas plus sévère qu'une autre, mais elle est arbitraire, inquisitoriale, et tyrannique, dans ses applications comme dans son esprit. On lit, dans une lettre de lui, datée de 1547, et adressée *aux Fidèles de France*, pour les informer de l'état de l'église de Genève :

Quant est des bruits qui ont volé de nos troubles, premièrement ils se sont forgés sur les champs pour la plus grande part... Vrai est que *nous en avons plusieurs de dure cervelle et de col rebelle au joug...*, et principalement nous avons une jeunesse fort corrompue : ainsi, quand on ne leur veut point permettre toute licence, ils font des mauvais chevaux à mordre et à regimber. Naguère ils se sont fort dépités, sous ombre d'une petite chose. C'est qu'on ne leur voulait point concéder de porter chausses découpées, ce qui a été défendu en la ville il y a douze ans passés. Non pas que nous fissions instance de cela, mais pour ce que nous voyions que, par les fenestres des chausses, ils voulaient introduire toutes dissolutions. Cependant, nous avons protesté que c'était un même fatras qui ne valait pas le parler, que la découpure de leurs chausses, et avons tendu à une autre fin, *qui était de les brider et réprimer leurs folies* (*Lettres françaises*, I, 214, 215).

Oui, c'est bien cela! « Brider les mœurs » et faire ployer « les cols rebelles au joug, » tel a été l'objet de Calvin, et vingt-cinq ans durant, on ne voit pas qu'il s'en soit un seul jour écarté ni relâché. Il nous le dit lui-même : qu'on porte ou non des chausses découpées, il « n'en fait point d'instance, » mais il exige qu'on lui obéisse; et si quelque jeune épousée, au jour de son mariage, porte « les cheveux plus abattus » que ne le permet l'ordonnance du magistrat, elle fera donc trois jours de prison, elle, ses deux filles d'honneur, « et celle qui l'a coiffée. » Je ne doute pas, après cela, que le principe de cette tyrannie ne soit dans la perpétuelle confusion qu'il fait de la morale avec la politique, et l'origine de cette confusion dans la nécessité qu'il a sentie de mettre la morale à l'abri des contradictions de sa doctrine; dans l'urgence de réintégrer par quelque moyen le sens social qu'abolissait son individualisme; et dans l'obligation de masquer enfin, par un excès de sévérité, ce qu'il y avait de vacillant et de ruineux au fond de sa théologie.

Mais, précisément, la France n'a point voulu qu'on la « bridât; » et dès qu'elle a eu bien compris l'intention de Calvin, sa défiance, ou plutôt son effroi s'est aussitôt déclaré. Quelques historiens, de ceux qui se livrent au jeu puéril, en racontant l'histoire, de la refaire, ont exprimé plusieurs fois le regret que la France ne se fût point faite protestante! Nous ne voyons pas bien, à cette conversion, ce que la France eût gagné; mais ce qui est certain, c'est qu'elle a eu peur de Calvin. Son génie facile, le génie de Clément Marot, n'a pu s'accommoder de cette discipline; son génie social, celui de Marguerite de Valois, n'a pu se résigner à cette insupportable tyrannie des mœurs et des consciences; son génie littéraire enfin, tel qu'il s'incarnait dans Rabelais, n'a pu prendre son parti de cet anathème jeté, par l'auteur de l'*Excuse aux Nicodémites*, aux lettres et aux arts. Est-il permis de dire que nous sommes de ceux qui ne le regrettent pas, et de ceux surtout qui ne croient pas que l'on soit obligé, pour rendre justice à Calvin, de lui sacrifier trois cent cinquante ans d'histoire?

FERDINAND BRUNETIÈRE.

DÉMOCRATIE ORGANISÉE

ET

PARLEMENTARISME RÉEL

RÉPONSE A QUELQUES QUESTIONS

Je n'ai pas la présomption de croire qu'on ait retenu les conclusions de l'étude parue il y a deux mois ici même sous ce titre : *Parlemens et Parlementarisme* (1). Elles peuvent se ramener à deux principales et se résumer à peu près ainsi : Le parlementarisme, étant un fait moderne, européen et occidental, paraît être de tous les régimes le mieux approprié à nos pays en notre temps; mais le parlementarisme anglais, qui a été le prototype des autres, a subi, en passant sur le continent, des déformations qui en rendent le jeu impossible ou très difficile, inutile et improductif. Néanmoins, comme on ne voit pas par quoi on le remplacerait et que, ni la dictature de quelque nom qu'elle se décore, ni la démocratie directe ne serait une solution, il faut donc *non point détruire*, mais au contraire *construire* le parlementarisme.

J'ai reçu à ce propos un certain nombre de communications, parmi lesquelles celle que m'a fait l'honneur de m'adresser M. le marquis Tanari, sénateur du royaume d'Italie, me semble mériter une attention particulière, et appeler une réponse publique, à cause de l'intérêt, on peut bien dire à cause de l'importance des questions qu'elle soulève. C'est cette réponse que je voudrais qu'on trouvât en ces quelques pages, heureux de l'occasion qui m'est à nouveau offerte de pré-

(1) Voyez la *Revue* du 1er août.

ciser davantage et de plus en plus des idées qu'on ne saurait sans danger laisser dans la vague, puisque l'expérience, si elle doit s'en faire, s'en fera sur le corps vivant des nations, et qu'en ces matières, par conséquent, les formules ne seront jamais trop nettes, ni les expressions jamais trop serrées.

I

« Théoriquement, écrit M. le marquis Tanari, il n'est sans doute pas contestable que, pour donner de bons résultats, le parlementarisme doit être en harmonie avec le milieu civil, politique et moral auquel on l'applique ; avec la géographie même, ainsi que vous le dites. » Je dis plus : il n'y a pas à considérer seulement le milieu déterminé par l'espace, mais aussi le milieu déterminé par le temps ; ni seulement la géographie, mais aussi l'histoire ; il n'y a pas seulement, pour les institutions politiques, des régions ou des climats : il y a des époques ou des âges, il y a non seulement une *aire*, mais une *ère* du parlementarisme. — D'autre part, « dans le fait, — c'est toujours M. Tanari qui parle, — il n'est pas contestable que le parlementarisme anglais, prototype de tous les autres, s'est déformé en passant la Manche. » Ici encore, il y a plus : en passant la Manche, le parlementarisme anglais ne pouvait pas ne pas se déformer, justement parce qu'il changeait de milieu, parce qu'il n'était plus dans le milieu civil, politique et moral auquel il s'appliquait, dans le milieu anglais, c'est-à-dire dans son milieu géographique naturel ; mais, en outre, il ne pouvait pas ne pas se déformer, parce que, comme le milieu géographique et « le facteur espace, » « le facteur temps, » le milieu historique ou chronologique avait varié.

En Angleterre même, au moment où les peuples voisins s'éprenaient un peu étourdiment du régime anglais, et tout à coup, dans l'orgueil de leur découverte récente, sans préparation, sans observation suffisante, avec un reste d'ignorance qui peut seule expliquer une admiration si chaude, s'ingéniaient à l'imiter ; à ce moment déjà, et sur place, par l'effet du temps, le régime avait subi nombre de déviations et d'altérations. Ces grands enfans n'avaient plus maintenant de trêve ni de repos qu'on ne leur donnât la belle mécanique, pour eux toute nouvelle, car jusque-là ils l'avaient méconnue ou dédaignée, portés qu'ils étaient auparavant, en leur loyauté monarchique encore intacte et par une espèce d'horreur instinctive de la double révolution où un tel régime s'était affermi et développé, à n'y voir qu'on ne sait quoi d'informe et de barbare. Fait pour l'état social anglais, pour le milieu

civil, politique et moral de l'Angleterre, et de l'Angleterre du xviie siècle, ce n'est qu'à la fin du xviiie siècle que le parlementarisme commençait à gagner le continent, et ce n'est qu'au milieu du xixe siècle qu'il s'y asseyait et s'y propageait. Mais ni le facteur temps n'était le même, ni le facteur espace; et ce gouvernement anglais des environs de 1688 se trouvait deux fois dépaysé dans l'Europe d'après 1789; déguisé successivement ou simultanément à la mode française de 1815, à la mode espagnole de 1820, à la mode belge de 1830, à la mode piémontaise, hollandaise, autrichienne et prussienne de 1848, il avait peine à se reconnaître sous ces travestissemens multiples; c'était lui et ce n'était pas lui; comme on croyait que c'était lui, tandis que c'était autre chose, et comme on croyait que c'était autre chose, alors que c'était lui, en vérité ce n'était rien. Il n'y avait pas en France, en Belgique, en Espagne, en Piémont, en Autriche, en Prusse, de parlementarisme anglais, parce que nulle part ce n'était l'Angleterre du parlementarisme; et il n'y avait pas non plus de parlementarisme français, belge, espagnol, piémontais, autrichien, ou prussien, parce que partout c'était le parlementarisme anglais que l'on s'obstinait à copier et que l'on se flattait d'avoir.

M. le marquis Tanari m'accorde tout cela; il ne conteste ni l'une ni l'autre de ces propositions, qu'il déclare volontiers « incontestables, » soit théoriquement, soit en fait. Il consent, enfin, que « rien n'est plus exact, *à mon point de vue*, que la conclusion dernière où j'aboutis : « puisqu'en l'état des choses, il ne peut s'agir de détruire le parlemen- « tarisme, il faut le construire. » L'avouerai-je ? Cet « à mon point de vue » me gâte un peu le plaisir que j'éprouve d'un assentiment presque sans réserve. « A mon point de vue? » Serait-ce donc qu'en l'état des choses, disons qu'en l'état politique et social de l'Occident de l'Europe au xxe siècle, on se puisse placer à un autre ? Je tiens, quant à moi, qu'on ne le peut pas, ou du moins qu'on ne le peut qu'en négligeant tout ensemble le facteur temps et le facteur espace, qu'en s'évadant du milieu civil, politique et moral qui nous est donné, qu'en sortant des réalités, auxquelles on ne fait pas violence impunément, et qui un jour vous rattraperont bien; ce qui est absolument ne le pas pouvoir. A quelques degrés de plus vers l'Orient, et à une centaine d'années en arrière, on le pourrait encore peut-être; mais nous, en deçà du 30e de longitude Est, et en 1900, nous ne le pouvons point; et, s'il n'y a pour nous que cette solution, c'est que pour nous il ne saurait y avoir un autre « point de vue. »

Au surplus, ce n'est là que comme une sorte de question préalable,

extérieure au fond même du débat, et qui, tranchée dans un sens ou dans l'autre, le laisse subsister tout entier. Le vrai problème est celui-ci : étant admis qu'il faut non pas détruire, mais construire le parlementarisme, — et M. le marquis Tanari ajoute : « Je serais disposé à l'admettre, » — sur quel plan et sur quel modèle? Car il y a, en ce point, « une ambiguïté. » Et l'*ambiguïté* demeure la même, soit qu'on proclame que construire le parlementarisme est l'unique solution, et qu'il le faut, soit qu'on se borne à reconnaître que c'est une des solutions possibles : et qu'on le peut. « Le parlementarisme anglais étant le seul qui fonctionne utilement depuis deux siècles, — et d'ailleurs étant, comme il l'est, le prototype de tous ceux de l'Europe occidentale, — faut-il entendre par le mot *construire* la réformation de nos parlemens sur le modèle anglais? ou devons-nous aller à la recherche d'autres formes de gouvernement, pourvu qu'elles répondent aux définitions données et généralement acceptées? »

II

Dans ma pensée, il n'y a pas de doute : c'est la seconde méthode qui est la bonne, et je n'hésite pas à répondre que oui, que nous devons aller à la recherche, non peut-être de nouvelles formes de gouvernement, mais de nouvelles combinaisons, de nouveaux arrangemens du gouvernement représentatif ou parlementaire. Loin qu'il y ait lieu de pousser les divers États de l'Occident européen à se rapprocher du régime anglais, il est permis de se demander si le régime anglais convient encore très bien à l'Angleterre d'aujourd'hui. Évidemment, en Angleterre, certains élémens du régime anglais devaient rester et sont restés constans, quand il n'y aurait que le facteur espace, que le milieu géographique, et que la race, le milieu ethnique. Aussi s'est-il beaucoup moins déformé lui-même et au dedans, qu'il n'a été, au dehors, déformé par ses imitations continentales. Cependant le milieu civil, économique et moral, ou d'un mot le milieu social, s'est modifié autour de lui plus vite que lui; par-ci par-là, il a comme des airs de diligence roulant sur une voie ferrée, quelque chose de vieillot et de suranné, si bien que çà et là, dans ses accoutremens, ses manières et ses démarches, on ne sait trop s'il est plus vénérable ou plus ridicule; si bien, en tout cas, que là encore l'équilibre est rompu et qu'en Angleterre même, le parlementarisme anglais n'est plus en harmonie avec le milieu. Quoiqu'on ait essayé de le rajeunir, notamment par l'élargissement progressif du corps électoral, le désaccord,

selon les vraisemblances, ira en s'accentuant à mesure précisément qu'on voudra faire passer plus de force démocratique dans cette machine éminemment aristocratique; et, de toutes façons, ce n'est pas l'instant de recommencer les copies.

M. le marquis Tanari incline, lui aussi, vers cette opinion : « Sans vouloir insister, dit-il, sur l'incompatibilité qu'il y a, à mon avis, entre l'égalité démocratique et l'idée d'une véritable organisation, — par conséquent d'un parlementarisme vraiment utile, exempt des défauts et de la corruption qui l'ont discrédité dans l'opinion générale, — si le problème doit être posé en ces termes : « Corriger les déformations que le « prototype anglais a subies parmi les peuples occidentaux de l'Eu« rope, » je crains fort qu'il ne soit insoluble. » Et insoluble pourquoi? A cause, toujours, de la différence des milieux. « En Angleterre, il n'y a pas d'égalité démocratique, mais il y a des classes qui sont à peu près des ordres. La royauté y conserve un prestige puissant, et l'aristocratie y jouit de privilèges et d'institutions remontant à une haute antiquité. L'Angleterre vit encore d'une tradition historique dans laquelle et par laquelle les élémens disparates s'équilibrent et s'harmonisent suffisamment, malgré les modifications que le temps y a apportées. — Et ces constatations, si je ne me trompe, observe spirituellement l'honorable sénateur, valent bien l'Océan du prince de Ligne! »

Je sais qu'il y aurait à dire là-dessus, et que ces constatations, pour vraies qu'elles soient dans leur ensemble, étaient plus rigoureusement vraies de l'Angleterre d'il y a un demi-siècle que de l'Angleterre d'à présent. Ce serait aller un peu loin que de prétendre qu'il y a, en Angleterre, une « égalité démocratique ; » mais tout de même il y a une espèce « d'égalité britannique, » et comme une commune fierté du *Civis britannus sum*, qui est entre tous les Anglais une égalité plus réelle sans doute que notre égalité, toute verbale et oratoire, d'ici. Ce serait aller presque aussi loin que de vouloir qu'il n'y ait plus de classes en Angleterre ou que ces classes n'y soient plus des ordres. Si, il y a encore en Angleterre des classes, mais elles se compénètrent davantage, et elles sont encore à demi des ordres, mais on y entre. Ce serait, enfin, nier l'évidence que de nier que la royauté conserve, de l'autre côté du détroit, un prestige puissant et même récemment renforcé par le concours de diverses circonstances : le règne long, prospère et glorieux d'une femme, l'immense accroissement de l'Empire, etc., etc.; circonstances dont la moindre n'est peut-être pas, si paradoxal que cela paraisse au premier abord, la perte ou l'abandon volontaire par la Couronne d'à peu près tout son pouvoir effectif, de sorte

que, n'ayant plus rien à redouter d'elle, on l'aime mieux et on la respecte infiniment ; quoi qu'il en soit, du reste, pouvoir effectif ou puissance morale, la royauté est vraiment le point fixe, et comme l'ancre ou la chaîne de sûreté de la constitution anglaise.

Celui-là aussi nierait l'évidence même qui nierait qu'en Angleterre l'aristocratie jouisse de privilèges remontant à la plus haute antiquité ; mais d'autre part, comment ne pas remarquer que toute l'aristocratie qui en jouit ne remonte pas, elle, — et il s'en faut de beaucoup pour beaucoup de ses membres ! — à l'antiquité la plus haute ? et que peu à peu ces privilèges ou se restreignent ou se partagent ? Les très vieilles familles qui subsistent authentiquement et en ligne directe se comptent, et je crois qu'un curieux, se livrant dernièrement à ce petit calcul, a eu vite fait de les compter ; en compensation, il y a bien des façons nouvelles d'acquérir la pairie, ne fût-ce que par fortune rondement et rapidement faite. Encore que, par son ancienne fraction héréditaire, la Chambre des lords garde jusqu'à un certain point sa physionomie, quelques lignes pourtant commencent à s'en effacer, et ainsi il y a quelque chose d'ébranlé dans les fondations de l'édifice politique anglais ; le ciment aristocratique, dont il était maçonné, se désagrège ; le facteur temps fait son office. Et nous ne nierons pas non plus qu'en Angleterre ait longtemps régné la règle classique du noble jeu parlementaire, la dualité des partis ; mais, en revanche, qui niera qu'elle soit maintenant elle-même atteinte et ébranlée ? La section n'est plus aussi nette, et entre les deux grands partis historiques, s'en détachant et s'y ralliant tour à tour, tantôt les séparant et tantôt les rejoignant, bourgeonnent plusieurs petits groupes. Ce sont autant de raisons que nous donne l'Angleterre d'aujourd'hui de ne pas nous entêter à vouloir reproduire chez nous, quand lentement elle fléchit chez elle, l'Angleterre de Guillaume d'Orange ou des premiers Georges.

Après quoi, pour ne pousser rien à l'extrême, nous ne ferons nulle difficulté de reconnaître, comme l'affirme M. le marquis Tanari, que l'Angleterre vit encore de la tradition ; et, prenant des exemples au plus près, il serait aisé de citer la perruque des magistrats, le sac de laine du chancelier, quoi encore ? cet acte du XIIIe ou du XIVe siècle qui fut invoqué naguère lorsque la Reine voulut donner à sa fille, la princesse Béatrice de Battenberg, la capitainerie ou le gouvernement de l'île de Wight ; et combien, par surcroît, d'autres menus faits semblables ! Seulement qu'on y prenne garde : c'est là une tradition en quelque manière superficielle et extérieure, purement formelle, et qui est plutôt de la survivance que de la vie. Toutefois veut-on que ce soit de la

vie et que l'Angleterre en vive ? Veut-on bien davantage, et que nous avouions qu'il n'est pas jusqu'aux grands mouvemens de réforme, jusqu'aux révolutions, qui n'aient été accomplis en Angleterre pour revendiquer, pour rétablir, pour ressusciter des droits et des libertés prescrites, à telles enseignes qu'on pourrait dire que l'Angleterre n'a fait que des révolutions *selon la tradition, des révolutions en arrière?* — Mais alors c'est une raison de plus, et celle-là décisive, de ne point nous lancer aveuglément dans les imitations anglaises.

Radicale, en effet, est la différence, et la contradiction inconciliable, avec les peuples continentaux, et surtout les peuples occidentaux de l'Europe. Ils n'ont fait, eux, que des révolutions *contre la tradition, des révolutions en avant.* « La Révolution française de 1789 (dont les principes ont plus ou moins pénétré par tout l'Occident), écrit M. le marquis Tanari, dans l'excellente intention de purger la société humaine des maux de l'ancien régime..., s'est plu à traiter son malade par des moyens extrêmes, dignes d'un boucher ou d'un voleur. (Les termes sont sans doute un peu vifs, mais nous n'avons pas à les atténuer.) Elle a, je pense, dépassé son but. En faisant *tabula rasa* de toutes les institutions qu'elle a trouvées, elle a tué du même coup les traditions historiques de tous les peuples. Pour vivre, ces peuples n'ont désormais d'autre loi que l'*opinion* et comme remède à ses écarts que des *précédens.* » Mais l'opinion est actuelle et mouvante, point éprouvée, jamais fixée ; les précédens peuvent être arbitrairement créés, arbitrairement interprétés. L'opinion est impulsive et propulsive à l'extrême, les précédens ne suffisent pas à la régler et à la retenir. Avec des opinions, on ne saisit pas la vérité, ou l'on n'est pas sûr de l'avoir saisie, ou l'on ne sait pas pour combien de temps on l'a saisie ; avec des précédens, on ne refait pas une tradition. « Or, sans tradition, il n'est pas de parlementarisme possible et utile, du moins de parlementarisme à l'anglaise. »

Eh bien ! donc, puisque le parlementarisme à l'anglaise, en vieillissant, s'est déformé en Angleterre même ; puisque, sur le continent, il s'est déformé plus encore, se trouvant subitement déporté hors de ses conditions et de ses circonstances naturelles ; et, bien que le seul qui ait utilement fonctionné depuis deux siècles en Angleterre, puisque, sur le continent, il ne réussit pas à fonctionner utilement ; bien qu'il soit le prototype de tous ceux de l'Europe occidentale, puisqu'aucun ne rend assez fidèlement ses traits ; puisque la Mère des Parlemens n'a pu avoir un enfant qui lui ressemble et que tous ont plus ou moins mal tourné ; voilà « l'ambiguïté » résolue. *Il ne faut pas entendre par*

le mot « construire le parlementarisme » *la réformation de nos parlemens sur le modèle anglais.* Il faut aller à la recherche de formes nouvelles, d'arrangemens nouveaux du régime représentatif, disons-le franchement : à la recherche d'un parlementarisme moderne qui soit un parlementarisme *réel.*

III

D'un parlementarisme? Le pluriel serait plus exact. Il faut nous mettre en quête de formes nouvelles, et nationales, et locales du parlementarisme. Il faut être Français en France, Italien en Italie, et Prussien en Prusse. Ce qui signifie, en y regardant de plus près, que le parlementarisme, étant un fait récent, européen et occidental, paraît être d'une manière générale le régime qui convient, en ce vingtième siècle commençant, à toutes les nations de l'Europe occidentale; mais que, si l'on ne veut pas qu'il y subisse des déformations qui le faussent et le paralysent, il faut que chaque nation l'accommode et l'adapte à ses conditions et à ses circonstances naturelles, à son propre milieu. Les formes du parlementarisme ne peuvent être absolument et identiquement les mêmes pour tous les pays, parce que tous les pays ne sont pas les mêmes, ni tous les peuples, ni la géographie, ni l'histoire, et qu'ici manquent des élémens qui se rencontrent là. Ces formes ne peuvent être les mêmes, pour la France par exemple et pour l'Italie, parce que l'Italie a retenu l'élément monarchique que nous avons éliminé en France; et elles ne peuvent guère plus être les mêmes pour l'Italie et pour la Prusse, parce qu'il n'y a pour ainsi dire aucun rapport entre un roi de Prusse et un roi d'Italie, lesquels sont presque aussi différens l'un de l'autre que le sont entre eux le roi d'Italie et le président de la République française. Et il en est ainsi de tous les élémens qui doivent entrer en composition dans le régime politique des nations, et toutes les données changent comme celle-là. Affaire d'observation et de dosage; point de *codex,* de formulaire rigide : la règle est en ces choses de remplacer la règle par une sage opportunité.

Est-ce à dire pourtant que, nationales et locales en leur arrangement, dans la combinaison et par la proportion de leurs élémens, les formes nouvelles du parlementarisme n'auront pas quelque point ou quelque trait commun? Nullement : elles en auront au moins deux, dont le premier est que, par toute l'Europe occidentale, le nouveau parlementarisme sera un parlementarisme *moderne,* et le

second, que ce sera un parlementarisme *réel*. J'entends *moderne*, par opposition au parlementarisme de type anglais qui, au moment où le continent l'a adopté, était déjà trop vieux pour lui; et j'entends *réel*, par opposition à ce parlementarisme qui, depuis que le continent l'a adopté, n'y a jamais été rien que d'artificiel et de conventionnel, d'inconsistant et d'inexistant, de folâtre et de falot. J'entends par *moderne* et par *réel* que, dans toute l'Europe occidentale, il correspondra à un état social, sensiblement pareil dans tout l'Occident de l'Europe où se posent à cette heure les mêmes questions et qui à cette heure souffre de la même crise. J'entends par là que, comme l'état social de l'Europe contemporaine n'est plus du tout celui qui servit jadis à construire le parlementarisme anglais, le parlementarisme qu'il s'agit aujourd'hui de construire doit être modelé sur cet état social, et non sur autre chose : c'est de cet état social *réel* de l'Europe *moderne* qu'il doit tirer ses cadres et emprunter ses formes; par quoi véritablement il sera *moderne* et *réel*. S'il n'y avait dans les mots un peu de grossissement, on pourrait dire du parlementarisme anglais qu'avec ses classes qui sont ou qui étaient des ordres, il était, et il est encore d'essence « aristocratique » et « de type plutôt féodal ou militaire, » tandis que le parlementarisme nouveau, à quelques modifications locales et nationales qu'il se prête, sera décidément « d'essence démocratique » et « de type industriel »; ou encore, puisqu'on est en veine de prendre le langage des positivistes, qu'après « l'état fétichiste » et « l'état polythéiste » du régime parlementaire, en voici venir « l'état positif. » C'est cela même, et le parlementarisme qu'il nous faut à présent construire, c'est un parlementarisme *moderne* et *réel*; c'est proprement un *parlementarisme positif*.

Maintenant, est-il possible de le construire? Question qui en implique une autre : est-il possible d'organiser la démocratie? A ces deux questions aussi je répondrais : Oui, tout de suite, si M. le marquis Tanari ne m'opposait une objection en quelque sorte préliminaire, qui ne me semble point irréfutable, et qu'il est peut-être bon de réfuter d'abord, avant de produire une affirmation qu'elle affaiblirait, ou même qu'elle remettrait en cause.

IV

« S'il est vrai que l'égalité démocratique est un principe qu'on ne peut désormais méconnaître, cette idée d'égalité s'accorde-t-elle avec l'idée d'une véritable organisation? En d'autres termes : Peut-on con-

cevoir une organisation quelconque qui ne soit pas composée d'élémens spécifiquement divers, hiérarchiquement associés pour une fin d'utilité commune : la vie de l'être? » Telle est cette dernière objection de M. le marquis Tanari, qui ne me paraît ni dirimante, ni même très embarrassante. Oui, en effet, toute organisation suppose des élémens spécifiquement *divers*, et *associés*, et *hiérarchiquement* associés *pour une fin commune*, qui est ici *la vie de l'être*. Impossible de concevoir une « organisation » qui ne soit pas cela; et, comme on le faisait, avec beaucoup de force et de raison, remarquer l'autre jour à cette place : « Dans l'unité organique, l'harmonie résulte de la différenciation même des parties qui la constituent, et là même est le point de distinction de l'organique et de l'inorganisé (1). » Mais je dis, appliquant mot pour mot et dans toute leur rigueur à la démocratie ces conditions de toute organisation, qu'il n'y en a pas une seule à laquelle elle ne puisse satisfaire : comme toute autre forme de société ou de gouvernement, elle se compose *d'élémens spécifiquement divers*, pour ce motif en lui même suffisant qu'il ne se peut imaginer de société qui ne s'en compose; comme en toute autre forme de société ou de gouvernement, ces élémens divers y sont *associés* en vue de la vie de l'être, qui est leur fin commune; et je dis même que rien n'empêche que, comme dans toute autre forme de société et de gouvernement, ils y soient *hiérarchiquement* associés.

Le monde réel ne nous fournit point d'autres cas d'organisation : — soit; toute organisation est une intégration de parties entre elles différenciées, associées, et hiérarchisées : — soit encore. Il est aussi utopique de prétendre faire vivre une société, et l'organiser avec des élémens factices ou de commande, que de prétendre fabriquer un homme par des procédés mécaniques : votre bonhomme et votre société ainsi faits ne seront jamais que des automates plus ou moins réussis : — soit; je suis loin d'y contredire, et je ne demande pas mieux que d'y souscrire pour ma part, toutes réserves exprimées sur le degré de *positivité* à donner à la comparaison des sociétés avec des organismes ou des êtres vivans. Mais, cela posé, — et nous le posons, — où prend-on qu'il soit besoin, pour organiser la démocratie, de « recourir à des procédés mécaniques » ou d'y introduire de force ou d'astuce « des élémens factices et de commande? » Comme toute autre forme de société ou de gouvernement, la démocratie porte en elle-même des élémens naturels d'organisation. Elle en

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 septembre, l'article de M. Brunetière sur *la Littérature européenne*, p. 355.

porte suffisamment, et de parfaitement suffisans. Supposons, par exemple, que, comme nous l'avons indiqué, on fasse de la profession l'élément principal de l'organisation du suffrage universel, qui elle-même doit être la partie principale de l'organisation de la démocratie. Quoi de factice là-dedans? Quels élémens plus naturels, moins artificiels que la profession? Lesquels sont entre eux plus *différenciés* que les professions ne le sont entre elles? Lesquels *se spécialisent* plus sûrement? Lesquels *s'associent* et *coopèrent* plus spontanément à la *fin commune* de l'être social : la vie sociale? et d'un être social bien déterminé, la nation : la vie nationale? Il n'est pas d'élémens qui se coordonnent mieux; mais, — sans discuter d'ailleurs si ce n'est pas assez qu'il y ait coordination pour qu'il y ait organisation ou s'il y faut de toute nécessité la subordination des élémens, — je ne crains pas d'avancer que, même dans une démocratie qui a l'égalité pour principe, les élémens de la vie sociale, de la vie nationale, non seulement se coordonnent, mais se subordonnent hiérarchiquement.

Du moment qu'elle vit, et qu'elle n'est pas une abstraction pure, la démocratie, comme toute autre forme de société, de gouvernement et de vie, ne peut se passer ni de fonctions différenciées ni de fonctionnaires différens, et, si égalitaire qu'elle soit, ni elle n'égalise les fonctions, ni elle n'égalise les fonctionnaires. Même dans la démocratie la plus égalitaire, il ne viendra à l'esprit de personne de dire que le cantonnier qui rabote la route est, comme fonctionnaire, l'égal du ministre des Travaux publics, ou que les fonctions de juge de paix et celles de premier président de la Cour de cassation s'équivalent.

Car enfin, il faudrait une bonne fois s'entendre sur ce que c'est que l'égalité, même dans la démocratie. Ni là, ni nulle part, égalité ne signifie ni identité, ni uniformité. Tout ce que proclame la démocratie par *égalité*, c'est que personne n'est « disqualifié » au point de départ, et, si l'on nous passe ce jargon de champ de courses, que tout le monde y est « handicapé. » Tout ce qu'elle proclame, c'est que *légalement* tous les emplois sont accessibles à tout le monde, que *légalement* aucun n'y est inaccessible à personne. On n'a jamais dit autre chose, et voici ce que disait textuellement Louis Blanc dans le fameux programme rédigé pour le journal *La Réforme*, en 1848 : « Tous les hommes sont frères. Où l'égalité n'existe pas, la liberté est un mensonge... » Puis, immédiatement après : « La société *ne saurait vivre que par l'inégalité des aptitudes et la diversité des fonctions* (1)... »

(1) Louis Blanc, *Révélations historiques*, en réponse au livre de lord Normanby, Bruxelles, 1859, t. Ier, p. 67.

Ainsi la démocratie même la plus égalitaire ne va pas au delà; parce qu'aller au-delà, ce serait supprimer toute subordination et toute hiérarchie; mais que supprimer toute hiérarchie, c'est se jeter dans l'anarchie; et que se jeter dans l'anarchie, c'est se suicider, c'est n'être plus ni une société, ni un gouvernement, ni par conséquent une démocratie, ni rien qui ait un nom dans aucune langue. Tant que la démocratie mérite le mot de société et de gouvernement, tant qu'elle vit, elle admet donc, et elle suppose, comme toute forme de société et toute forme de gouvernement, des fonctions différenciées, mais associées, coordonnées, ou même subordonnées, à des fins d'utilité commune; elle présente donc des élémens naturels et nullement factices d'organisation; elle peut donc être organisée.

V

Et donc un parlementarisme *réel* peut être construit. Il peut l'être avec les élémens mêmes qui serviront à l'organisation de la démocratie; et le construire serait en même temps travailler à cette organisation. Je viens de rappeler que la profession pourrait être prise pour cadre ou pour base. Et, comme je demandais tout à l'heure : Quoi de moins factice? quoi de plus naturel? de plus profondément différencié, de plus nettement spécialisé, de plus spontanément associé pour le bien commun? je demande à présent : Quoi de plus *réel?* Quelle politique plus *réaliste?* Et quel parlementarisme plus conforme aux conditions et aux circonstances, plus en harmonie avec le milieu, que celui qui, se fondant sur ce fait que les questions économiques ou sociales passent de plus en plus au premier plan de la vie nationale, ferait passer, avec la profession, un élément social ou économique au premier rang de la représentation nationale? Par là les institutions évolueraient comme les nations; par là l'équilibre, aujourd'hui rompu à notre grand dommage, serait rétabli entre l'état social et le régime politique; et par là le parlementarisme *réel* rentrerait dans la définition de tout parlementarisme, où du reste il rentrerait sous quelque aspect qu'on l'examine. Il serait certes ce qu'est le parlementarisme originairement et essentiellement, dans sa règle et dans sa loi : un système de gouvernement par séparation, par relation et par équilibre des organes et des fonctions de la vie politique de la nation; ou, du moins, rien dans ses élémens constitutifs ne s'opposerait à ce qu'il le fût, et tout dépendrait de l'arrangement. Nous tenons toujours la directrice : il faut *construire* le parlementarisme moderne;

le parlementarisme doit être *réel;* le parlementarisme *peut* être construit.

Mais, qu'on le construise, durera-t-il ? — interroge-t-on ; — et j'ai quelque regret, pour ce que le mot a de raide et d'architectural, pour ce qu'il comporte de permanence et d'immobilité, d'avoir peut-être abusé du verbe : *construire*. Il faut en prendre notre parti. Dans le monde sans cesse agité par tant de secousses; où la loi, qui jadis était conservatrice par excellence, est elle-même devenue un agent de transformation; et sur lequel pèse toujours, en un point d'application bien choisi, l'irrésistible levier du Nombre érigé en toute-puissance; dans ce monde qui nous est fait, nous ne construirons plus pour des siècles : tâchons au moins de planter une tente pour des années. Dans le monde moderne, emporté d'un mouvement rapide, l'idéal n'est pas désormais d'avoir des institutions très solides, très résistantes, mais au contraire des institutions très souples, très plastiques, qui fassent aux sociétés et aux nations comme une enveloppe, qui leur soient comme un tissu extérieur, et qui se prêtent à toutes leurs évolutions.

Ce qu'elles dureront, nul ne le sait ; mais on sait d'abord qu'elles ne dureront pas, comme autrefois, simplement en durant ; qu'elles ne dureront qu'en se modifiant ; qu'elles dureront d'autant plus longtemps qu'elles se modifieront plus aisément; et qu'elles se modifieront d'autant plus aisément qu'elles suivront de plus près la réalité; ensuite on ne voit pas pourquoi elles ne dureraient pas autant qu'a duré dans le passé le parlementarisme à l'anglaise ; et enfin, on peut être assuré qu'elles dureraient beaucoup plus qu'il ne saurait durer à l'avenir; puisque, dès à présent, et sur le continent du moins, n'étant plus en harmonie avec le milieu ; n'étant plus conforme aux conditions et aux circonstances ; incapable de maintenir l'équilibre entre l'état social et le régime politique aussi bien qu'entre les fonctions et les organes de la vie politique d'un peuple ; impuissant à donner ce gouvernement par séparation et par relation des pouvoirs publics qu'est par définition le régime parlementaire ; dès ce moment, il est jugé et il est condamné : il est mort.

CHARLES BENOIST.

REVUE LITTÉRAIRE

TROIS POÈTES

Tandis que la condition de l'homme de lettres s'est, au cours de ce siècle, si profondément modifiée, la destinée des poètes eux seuls n'a pas changé, ou peut-être est-elle devenue plus dure. Le mouvement qui se fait sous nos yeux consiste à assimiler de plus en plus le métier d'écrivain à l'exercice d'une industrie quelconque. Mêmes procédés de réclame, même désir d'atteindre la foule en lui offrant à meilleur marché des produits de qualité inférieure, même certitude de réaliser de beaux bénéfices pour tout fabricant qui a du flair, de la hardiesse et de la persévérance. L'écrivain vit de sa plume ; on ne saurait le lui reprocher ; mais il faut pourtant bien constater que le poète n'en vi pas. Il n'existe pas encore de poésie alimentaire. Rimer n'a pas cessé d'être une occupation de surcroît et un exercice de luxe. Le poète demande son pain quotidien à quelque emploi généralement peu rétribué, ou encore à des écrits en prose. Sa besogne accomplie, il peut appartenir à son rêve d'art, et prendre les vers à la pipée en flânant par les champs ou par les rues. Mal payé en argent, il ne l'est guère mieux en renommée. Ses œuvres ne sont pas de celles autour desquelles s'organise le tapage des journaux, et plus se perfectionne le système de lancement des livres, moins les volumes de vers ont de chances de faire leur trouée. On les tire à petit nombre, on les écoule avec peine, on ne les réimprime guère. A moins de s'être mêlé de politique ou d'avoir travaillé pour le théâtre, un poète est assuré que son nom n'arrivera pas jusqu'à la foule ; mais d'autre part le public des

« honnêtes gens » va chaque jour se raréfiant, et le poète en est presque réduit à n'avoir que ses pairs pour lecteurs. Quelques-uns dont l'originalité était vigoureuse et qui ont su faire entendre une note nouvelle auront leur revanche auprès de la postérité; mais les autres, les plus nombreux, qui peut-être ont eu leur quart d'heure d'inspiration, que peuvent-ils espérer? Que deux ou trois pièces d'un joli tour prennent place dans les anthologies, où on les lira sans faire attention à la signature de l'auteur devenu presque anonyme. C'est pourquoi il faut se hâter de tresser une couronne à ceux qui s'en vont, et dont l'image aura si tôt fait de perdre, en s'effaçant, tout signe individuel. Et c'est un devoir facile à remplir dans cette *Revue* où l'on s'est toujours empressé d'accueillir et de tirer de la foule les meilleurs ouvriers de vers.

Trois poètes viennent de disparaître en quelques jours. Ils étaient aussi différens qu'il est possible, par l'âge, par l'humeur et par les tendances. Et, si le hasard réunit leurs noms, il serait d'ailleurs absurde d'établir entre eux aucune espèce de rapprochement.

Louis Ratisbonne, à vrai dire, eût à peine accepté qu'on le traitât de poète, et il prétendait seulement à être un lettré, amateur de poésie. Il avait donné de *la Divine Comédie* une traduction en vers qui suivait l'original tercet par tercet. Il ne s'abusait pas sur la valeur de ces sortes de tours de force. Un poète ne peut traduire un autre poète : il ne peut que l'imiter, à la manière dont les poètes latins ont imité les grecs, et nos classiques les poètes grecs et latins. Pour rester poétique, une traduction en vers doit être très libre. En donnant du texte de Dante une traduction presque littérale, Louis Ratisbonne avait surtout voulu témoigner de son admiration pour le génie du maître italien, et vivre avec lui dans une étroite intimité. De même en écrivant sa *Comédie enfantine*, il ne se faisait pas l'illusion qu'il allât enrichir de quelques perles notre écrin poétique. Des pièces faites pour être dites par les enfans, et pour que les enfans en les disant les comprennent, ne sauraient avoir aucun caractère littéraire. Faire parler les enfans, exprimer leurs idées naissantes et leurs sentimens à peine ébauchés avec des mots chargés de notre expérience et qui les déforment, c'est une entreprise condamnée d'avance. Avec leur puérilité étudiée, les auteurs de livres enfantins ressemblent à ces personnes qui, lorsqu'elles s'adressent aux enfans, se croient obligées d'affecter un zézayement. Ce n'est pas en mettant les enfans en scène, c'est en traduisant les émotions que nous leur devons, qu'on peut dégager une poésie

de l'enfance. Louis Ratisbonne le savait à merveille, et il était trop l'admirateur de Victor Hugo, pour avoir songé à s'en faire le rival. Critique très renseigné, polygraphe abondant, il se recommandait par la sûreté de son goût, l'élévation de sa pensée, la solidité de son caractère. Ces rares qualités lui avaient valu d'être choisi par Alfred de Vigny pour être son exécuteur testamentaire. Ce fut le grand honneur de sa vie. La façon dont il s'acquitta de la mission qui lui était confiée montre à quel point il en était digne, et mérite d'être citée en exemple à tous ceux qui sont chargés de prendre vis-à-vis de nous le soin de la mémoire des grands écrivains.

Dans quelle mesure en effet les papiers laissés par un écrivain appartiennent-ils au public? S'agit-il de ses œuvres? Nos pères entendaient à leur manière le devoir de l'éditeur. C'est par scrupule de piété qu'ils rajeunissaient le style de Villon ou de Montaigne, atténuaient l'expression des *Pensées* de Pascal, recomposaient les *Sermons* de Bossuet, et corrigeaient les *Lettres* de Mme de Sévigné. Nous avons poussé jusqu'à l'extrémité opposée le souci d'une scrupuleuse exactitude. Nous publions non plus seulement le texte authentique des œuvres achevées, mais aussi bien celui des brouillons, ébauches et projets de toute sorte. On a coutume de dire que ce genre de publications, s'il n'ajoute rien à la gloire des auteurs, ne saurait du moins y porter atteinte. Cela est faux, et on nuit à l'écrivain quand on met sous nos yeux les bavures de sa plume. Depuis plus de vingt ans qu'il s'était enfermé dans sa tour d'ivoire, Vigny y avait noirci pas mal de papier. Nous n'en avons rien vu. Tout juste nous a-t-on donné, tel qu'il l'avait préparé pour la publication, sans préface, sans commentaires, sans notes, chaque pièce y brillant de son éclat pur et froid, ce volume des *Destinées*, le plus beau qu'on doive à Vigny, en sorte que le meilleur de sa gloire a été posthume. Ou s'agit-il de papiers plus intimes, de notes rédigées par l'écrivain sans souci de publicité? En les publiant intégralement, on risque de livrer à l'impression et de perpétuer par elle beaucoup de niaiseries ou tout au moins de réflexions insignifiantes, ou encore de faire venir à la lumière tels aspects du caractère de l'homme qu'il eût mieux valu tenir dans l'ombre. En les détruisant, on risque de priver la littérature de quelques belles pages, ou peut-être de laisser ignorer certains traits qui auraient servi à faire mieux comprendre l'œuvre de l'écrivain. Le plus sage serait de faire un choix et d'extraire des cahiers griffonnés au jour le jour ce qui mérite de durer. Il y faudrait un tact très délicat, fait d'intelligence littéraire et d'amitié clairvoyante. En publiant quelques fragmens des

cahiers que lui avait légués son ami, Louis Ratisbonne a su tout à la fois respecter la discrétion d'une âme jalouse de garder son secret et nous aider à mieux suivre le développement d'une pensée solitaire. Cela fait que son nom restera inséparable de celui d'Alfred de Vigny : l'histoire des lettres n'oubliera pas ce qu'elle doit à l'éditeur des *Destinées* et du *Journal d'un poète*.

C'est parmi les poètes de terroir qu'il faut ranger Gabriel Vicaire, parmi ceux dont il semble que l'inspiration se soit levée du sol et dégagée de l'atmosphère natale. Fidèles au coin de pays où s'est éveillée leur imagination, où leur sensibilité toute neuve a commencé de vibrer, ils découvrent à ses horizons familiers un je ne sais quel charme qui échappe à d'autres yeux. Ils en aiment les aspects pour les avoir, du plus loin qu'il leur souvienne, rencontrés toujours : ils en aiment les gens pour avoir vécu toujours parmi eux. Ils les aiment, non pour aucun mérite particulier, mais parce que ce sont eux. Parmi les campagnes où ils ont couru à toute heure du jour, le long de la rivière dont ils ont tant de fois regardé l'eau couler, au pied de la colline, au seuil des maisons, ils retrouvent des sensations qui ont toute la fraîcheur des premières années. Ils en retrouvent de plus lointaines encore et de plus profondes, venues de ceux qui ont avant eux foulé la même terre. L'esprit de la race longtemps porté par les générations qui se sont succédé à un même endroit s'épanouit enfin en une fleur de poésie. C'est à lui que ces poètes sont redevables du meilleur de leur talent. Ce qui le prouve bien, c'est que, s'ils viennent à se dépayser, et s'ils s'essayent à d'autres thèmes, on ne trouve plus dans cette nouvelle partie de leur œuvre autant de saveur et d'originalité. Ce qui leur manque alors c'est ce qui manque à l'arbre déraciné, et partant, privé de la sève qu'il puisait aux profondeurs du sol.

La Bresse a été pour Gabriel Vicaire ce qu'a été pour d'autres la Bretagne ou l'Anjou. Encore faut-il savoir ce qu'il était capable d'y comprendre et d'y goûter, car la nature n'est que le cadre où chacun de nous fait tenir son rêve. Le rêve de Gabriel Vicaire ne s'élevait pas très haut : c'était celui du sage épicurien, content de sa médiocrité qui lui épargne les soucis de l'ambition et la peine de l'effort :

Sous un auvent de paille une chèvre à l'attache,
Une ravine ombreuse où le soleil fait tache,
Autour d'une fontaine un ruban de cresson,
Moins encore, il suffit. La divine chanson,
Nous l'entendrons toujours quand nous voudrons l'entendre,

Et la Bresse a pour nous je ne sais quoi de tendre
Et d'intime qu'ailleurs on ne saurait trouver.
Allons, c'est dit, Bressans, j'ai fini de rêver.
Sous mes rosiers fleuris, à côté de ma blonde,
Je finirai mes jours sans avoir vu le monde,
Heureux qu'un petit bois verdisse à l'horizon
Ou qu'une vigne grimpe autour de ma maison.

Tel Horace à Tibur : *Angulus ille præter cæteros ridet.* La grande affaire ici-bas, c'est d'être heureux, et le bonheur est à portée de notre main :

Que faut-il pour être heureux en ce monde?
Avoir à sa droite un pot de vin vieux,
En poche un écu, du soleil aux yeux,
Et sur ses genoux sa petite blonde.

Passer le jour à rien faire et la nuit à dormir, flâner la pipe aux dents, boire la rincette au cabinet du père Un tel et prendre la taille à la fille du cabaretier, courtiser une jolie fille qui n'est pas tigresse, et, si Jeanne est infidèle, l'oublier avec Annette, s'accommoder du temps qu'il fait et se tenir en joie, à coup sûr ce n'est pas un idéal très noble. Le poète s'en contente, l'ayant trouvé dans l'héritage de ses aïeux gaulois.

Il est aisé de voir par là sous quel aspect devait lui apparaître sa province et par où elle a pu le charmer. La Bresse, telle qu'il l'a dite dans les *Émaux bressans*, est la terre plantureuse, de vie grasse, insouciante et molle. Les histoires de ripailles et de longues beuveries tiennent une grande place dans cette poésie haute en couleur, et les originaux qu'on y voit défiler ont volontiers la mine enluminée et la trogne fleurie. Les scènes prises sur le vif et copiées sur nature dans ce milieu de petites gens et de bons buveurs font songer à celles qu'on voit dans les tableaux des peintres flamands. C'est un marché où grouillent les bêtes et les gens, c'est une « vogue » où déborde dans un trop plein de vie animale une gaieté vulgaire et bruyante, c'est un réveillon qui s'achève dans une odeur chaude et fade de mangeaille. Voici une guinguette où garçons et filles chantent, dansent et s'en vont tirer leur broc à la futaille; voici une salle où il fait bon se chauffer à l'âtre où les marrons cuisent sous la cendre, voici un intérieur de campagnards où les vieux se courbent sur le berceau où dort le nouveau-né. Cependant le paysage vaut par la simplicité de ses lignes et la modestie de ses aspects : c'est un bouquet d'arbres au

bord d'un marais, c'est l'auberge au détour de la route, c'est le clocher de l'église qui dépasse à peine le toit des maisons ; on devine la rivière derrière le rideau des peupliers. Tous ces tableaux d'un réalisme aimable sont d'un peintre qui se borne à reproduire ce qu'il voit, et s'obstine à faire chanter la gamme des teintes claires et des couleurs gaies, les seules qu'il trouve sur sa palette.

Le peintre joyeux et clair des *Émaux bressans*, le poète gaulois pareil à l'oisillon de France qui siffle en voletant tout au ras du sol, l'ami des bons compagnons, des bons lurons et des bons biberons, dévot de la dive bouteille célébrée par Rabelais, et du Dieu des bonnes gens inventé par Béranger, on devine comment il dut accueillir certaines modes qui vers 1885 commençaient à sévir en littérature. Les jeunes gens, l'âme en deuil, poussaient de grands soupirs et ne savaient plus dire que leur incurable mélancolie, leur lassitude et leur dégoût de toutes choses. Obscure et prétentieuse, la poésie nouvelle affectait les formes indécises et les tons mourans. Les mots assemblés au hasard, sans suite et sans lien, y donnaient l'impression d'un balbutiement sénile. Cela se décomposait, s'amollissait, se diluait. Gabriel Vicaire répondit par un éclat de rire aux broyeurs de noir et abstracteurs de quintessence. En collaboration avec Henri Beauclair, il publia une mince plaquette dont le succès fut très vif : *les Déliquescences*, par Adoré Floupette. Bien sûr, c'est au nom de la vieille gaieté française que le joyeux écrivain attaque la poésie nouvelle, et la critique qu'il en fait ne peut manquer d'être étroite. Mais on s'y attendait bien, et tout ce qu'on peut demander à Adoré Floupette, c'est que son ironie soit judicieuse et qu'elle soit amusante. Elle est l'une et l'autre. Elle souligne tous les traits par où l'école décadente prêtait au ridicule : l'affectation de perversité, le goût de la corruption, la recherche des sensations rares, le mélange de niaiserie prétentieuse et de puérilité voulue, l'obscurité du style, les contournemens de la phrase, les étrangetés de la prosodie. Les *Déliquescences* sont un des chefs-d'œuvre de la parodie. Imitant avec une telle fidélité qu'on pouvait s'y méprendre les auteurs dont il se moquait, Adoré Floupette laissait tout juste errer un sourire au coin de sa lèvre moqueuse. Quelques-uns s'y trompèrent, ce qui pour un parodiste est le triomphe même, et crurent à l'avènement d'une école nouvelle fondée par un certain M. Floupette qui, sur les ruines des écoles décadente, symboliste, instrumentiste, symbolo-instrumentiste et instrumento-symboliste, installait l'école déliquescente.

Ce qui est amusant, c'est que Gabriel Vicaire ne tarda pas à subir

l'influence d'Adoré Floupette. Non certes qu'il ait jamais sacrifié aux grâces obscures. Mais il est dans la déliquescence des degrés et des formes diverses. C'est l'une de ces formes, et sans doute l'une des plus aimables, que ce goût dont nous nous sommes, voilà quelques années, laissé prendre, pour une naïveté étudiée. Nous voulions nous refaire une âme candide et simple et pareille à celle des petits enfans. Légendes pieuses, contes de fées, histoires de nourrice, nous allions rechercher toutes ces choses falotes et douces, et, en les contant à notre tour sur le mode attendri, nous nous donnions infiniment de peine pour avoir l'air d'en être dupes. Ç'a été une veine facile de mysticisme transparent et de mièvrerie sentimentale. Prenez quelques-uns des derniers recueils de Gabriel Vicaire : *le Miracle de saint Nicolas*, *l'Heure enchantée*, *le Clos des Fées*, vous y trouverez des fées et des lutins, Obéron et Titania et Merlin avec Viviane, et des pages aussi, des varlets et des paladins; vous y trouverez de bons petits enfans, de pieux martyrs, des saints et des anges, et des vers de cantiques avec accompagnement de musiques célestes.

Ah ! la simplicité du bon religieux,
Quand la reverrons-nous, adorable exilée?
Comme l'espoir, la foi s'en est bien vite allée :
Nous n'osons plus frapper à la porte des cieux.

Qu'il était beau pourtant, cet âge d'innocence
Où s'éveillaient en nous les songes de l'Avent!
Qu'il est triste aujourd'hui, sous la neige et le vent,
Le sentier défleuri de notre adolescence!

Dans le désert de sable où je suis enfermé,
J'entends le bruit léger d'une source lointaine,
Et comme au temps divin de la Samaritaine,
Mon cœur tressaille encore au pas du Bien-Aimé.

Que le ton est changé et combien cette plainte nostalgique sonne étrangement quand on a encore dans l'oreille les rythmes sautillans et courts des pièces où Vicaire célébrait *les Volailles de Bresse* et le *Petit Cochon!* Le bon buveur bressan songe avec mélancolie aux âges révolus de la piété sincère et s'étudie à cueillir des fleurettes au jardin des antiques légendes. Il apporte encore dans ces exercices nouveaux bien de la grâce ; mais il n'y est plus lui-même. Il s'est mis à la mode du jour; il est devenu l'habile ouvrier d'une poésie agréablement conventionnelle. Il n'a plus la verve primesautière et l'originalité savoureuse de son premier recueil. Il est de ceux qui se sont mis

tout entiers dans un livre et dont c'est, au surplus, le grand mérite d'avoir su écrire ce livre.

Ces mélancoliques que raillait la gaieté bien portante de Gabriel Vicaire, ces rêveurs de rêves inquiétans, Albert Samain fut l'un d'eux. En fait il ne s'était embrigadé dans aucune école; surtout il répudiait les excentricités tapageuses, tout ce qui n'est que batelage forain destiné à faire se retourner les passans. Il a vécu tout à fait ignoré : on ne le rencontrait nulle part; on ne savait rien de lui, pas même son âge. Il a écrit très peu. Toute son œuvre publiée tient dans deux minces recueils où d'ailleurs on chercherait vainement un vers qui ne fût de la plus pure coupe parnassienne. C'est par sa conception de l'art et par l'espèce de sa sensibilité qu'il se rattache à l'école symboliste et plus particulièrement à l'influence de Baudelaire.

Une musique qui éveille au fond obscur de nous-mêmes un plaisir tout sensuel et fait courir en nous des frissons de volupté douloureuse, telle est la poésie dont rêve Albert Samain et qui donne à ses meilleures pages leur charme alangui :

Je rêve de vers doux et d'intimes ramages,
De vers à frôler l'âme ainsi que des plumages,

De vers blonds où le sens fluide se délie,
Comme sous l'eau la chevelure d'Ophélie,

De vers silencieux et sans rythme et sans trame
Où la rime sans bruit glisse comme une rame,

De vers d'une ancienne étoffe, exténuée,
Impalpable comme le son et la nuée;

De vers de soirs d'automne ensorcelant les heures
Au rite féminin des syllabes mineures,

De vers de soirs d'amour énervés de verveine
Où l'âme sent, exquise, une caresse à peine,

Et, qui, au long des nerfs baignés d'ondes câlines
Meurent à l'infini en pâmoisons félines,
Comme un parfum dissous parmi des tiédeurs closes,

Violes d'or et *pianissim' amorose*...

Je rêve de vers doux mourant comme des roses.

N'y cherchez donc ni l'expression d'aucune idée précise, ni la traduction d'aucun sentiment défini, ni la description d'aucun spectacle limité. Mais, à la tombée du crépuscule, c'est un charme de suivre le

progrès de l'ombre où se noie le contour des objets. Mais, aux soirs d'automne, la saison qui meurt apporte à notre âme une langueur délicieuse. Mais, sur le lac d'argent, la barque laisse en fuyant un sillage pâle sitôt effacé. Mais, sur la mer où chantaient les sirènes, les nautoniers pâmés sentaient le frôlement de caresses impalpables et mouraient amoureusement dans l'étreinte de leur rêve enlacé. Le poète se complaît à évoquer des images magnifiques et vagues où il retrouve un reflet de sa propre sensibilité : « Mon âme est une infante en robe de parade... Mon cœur est un beau lac solitaire qui tremble... La vie est comme un grand violon qui sanglote... » Le *Jardin de l'infante* est un jardin de rêve ou croissent des fleurs suspectes, fleurs d'ennui aux parfums lourds qui énervent et qui font mal.

On se lasse pourtant de la lassitude elle-même, et les yeux fatigués d'errer vainement à la poursuite des teintes indécises et des contours fuyans ont besoin de se reposer sur des images moins décevantes. Le nouveau recueil d'Albert Samain, *Aux flancs du vase*, était composé tout uniment de pièces descriptives. C'est un boucher à son étal, une fillette au marché emportant un canard dans son panier, un enfant qui fait des bulles de savon, un autre qui lutte avec un bouc, beaucoup d'enfans, d'ailleurs affublés de noms grecs :

Le petit Palémon grand de huit ans à peine
Maintient enfin le bouc qui résiste et l'entraîne
Et le force à courir à travers le jardin
Et brusquement recule et s'élance soudain.
Ils luttent corps à corps ; le bouc fougueux s'efforce ;
Mais l'enfant, qui s'arc-boute et renverse le torse,
Étreint le cou rebelle entre ses petits bras,
Se gare de la corne oblique et, pas à pas,
Rouge, serrant les dents, volontaire, indomptable,
Ramène triomphant le bouc noir à l'étable.
Et Lysidé, sa mère, aux belles tresses d'or,
Assise au seuil avec un bel enfant qui dort,
Se réjouit à voir sa force et son adresse,
L'appelle et souriante essuie avec tendresse
Son front tout en sueur où collent ses cheveux ;
Et l'orgueil maternel illumine ses yeux.

Cette pièce et d'autres où nous voyons tantôt une baigneuse qui se mire à la fontaine, et tantôt deux bergers qui rivalisent en chants alternés, auraient leur place entre un morceau d'églogue de Ronsard et un fragment de Chénier. Parti du symbolisme, Samain en avait suivi l'évolution et il s'écartait de Verlaine et de Mallarmé pour s'es-

sayer à un art qui était encore un art de décadence, raffiné et subtil, mais qui différait singulièrement de celui dont il s'était d'abord inspiré. Aujourd'hui, en effet, nous assistons, une fois de plus, à un phénomène dont le retour est fréquent dans l'histoire de notre littérature. Chaque fois que nos poètes veulent descendre des nuages et reprendre pied, ils se souviennent des Grecs, et particulièrement des Alexandrins plus près de nous et plus faciles à imiter. Comme au XVIe siècle avec les poètes de la Pléiade, comme au XVIIIe avec André Chénier, comme au XIXe avec Leconte de Lisle, quoique celui-ci eût plus de goût pour les vrais et grands maîtres, nous revenons à Théocrite et aux écrivains de l'Anthologie. Après l'envolée dans le vague où nous ont entraînés les symbolistes, leur art nous plaît justement par ce qu'il a de précis et de curieusement réaliste. Souhaitons seulement que nos poètes apprennent à goûter, à travers les œuvres des Alexandrins, celles qui leur servirent de modèles et que, remontant le cours des âges, ils reviennent de l'extrême raffinement à la simplicité classique.

C'est ainsi qu'à travers les différens recueils que nous venons de feuilleter, nous avons pu voir passer les courans qui ont, en ces dernières années, traversé notre poésie. Cela seul suffirait à prouver que l'œuvre des bons ouvriers de vers n'est pas une œuvre inutile. Ils servent à entretenir le culte des œuvres antérieures, ils rendent possible l'œuvre des poètes qui viendront après eux. Ils empêchent que la chaîne ne se rompe. Ils maintiennent une tradition. Grâce à eux, nous conservons le goût de la parole cadencée, nous continuons de faire sur les mots un travail que rien ne remplace, nous découvrons de nouvelles combinaisons de rythmes, des sonorités et des harmonies nouvelles. Grâce à eux la poésie, au lieu de se figer dans des moules désormais dénués de toute vertu plastique, s'ingénie, se transforme, garde la souplesse et l'aptitude à la vie. Et si, peut-être, ils n'ont eux-mêmes apporté qu'une modeste contribution à notre trésor poétique, grâce à eux, le poète de demain trouvera à sa disposition l'instrument préparé et accordé par eux pour celui qui doit en éveiller l'âme.

René Doumic.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 octobre.

A l'intérieur, la dernière quinzaine a appartenu au parti socialiste et collectiviste. Il a tenu deux Congrès, l'un international et l'autre national : mais, à dire vrai, cette différence n'a guère été que pour la forme, car dans le premier Congrès aussi bien que dans le second, ce sont surtout les affaires françaises qui ont été discutées. Le reste a paru relativement négligeable. Nous ne voulons pas dire par là que tout le monde ait été satisfait de cette espèce d'accaparement de l'intérêt par le collectivisme français ; non, certes ; certaines délégations étrangères ont paru fatiguées et même excédées de nos querelles de famille ; mais, bon gré, mal gré, le Congrès international a dû consacrer la plus grande partie de son temps à rechercher qui est-ce qui avait raison et qui est-ce qui avait tort parmi les socialistes français. Il aurait probablement aimé mieux s'en dispenser : ni M. Jaurès ni M. Guesde ne lui ont permis de se réfugier dans l'abstention. Le Congrès s'en est tiré à la manière des oracles. Il a décidé que M. Guesde avait raison, en principe, mais qu'il n'était pas impossible que M. Jaurès eût raison en fait. Sachons-lui gré de cette réserve. De quoi s'agissait-il, en effet? De savoir si M. Millerand avait bien ou mal fait d'entrer dans un ministère bourgeois. C'est une question que nous sommes prêts à discuter avec nos compatriotes quels qu'ils soient, sans nous arrêter à leurs opinions politiques, économiques ou sociales ; mais il y a quelque chose de pénible à entendre des Prussiens, des Italiens ou des Polonais opiner dans une affaire qui ne les regarde pas. Au surplus, le Congrès a préféré ne pas se prononcer clairement, en quoi il a montré plus de tact et de réserve que le socialisme français qui avait voulu l'obliger à le faire.

Nous n'analyserons pas son œuvre : les limites d'une chronique

n'y suffiraient pas. Le côté politique et le plus général de la question est le seul qui nous occupe aujourd'hui. Le parti socialiste est en pleine évolution, en France et partout. Les motifs en sont complexes. M. Jaurès a cherché à faire croire que le phénomène était dû chez nous à ce que nous étions en république; mais cela n'est pas bien sûr, et on lui a répliqué aussitôt en citant la Belgique. On aurait pu citer aussi l'Allemagne et l'Angleterre. La différence véritable entre nous et les autres est peut-être dans le fait que nous pratiquons le suffrage universel depuis plus longtemps : le suffrage universel à tous les degrés de l'échelle politique, à partir des conseils municipaux jusqu'aux plus hautes assemblées parlementaires. Il en est résulté pour le parti socialiste une facilité plus grande à entrer dans les pouvoirs publics, et une tentation à laquelle nous sommes surpris qu'il n'ait pas cédé plus tôt. Il a cru longtemps qu'il ne pouvait réussir que par l'emploi de la force révolutionnaire. Mais depuis, il s'est engagé sur le terrain électoral et, grâce à l'appel qu'il adressait aux appétits, en même temps qu'aux apparences scientifiques par lesquelles il séduisait les esprits superficiels, il y a obtenu d'assez nombreux succès, et a fini par conquérir à la Chambre une situation importante. Un gouvernement plus ferme et une majorité plus disciplinée n'auraient pas eu de peine à le tenir en respect, ou même à le réduire à une complète impuissance; mais notre gouvernement est généralement faible, la majorité est divisée en fractions, qui recherchent des alliances et les acceptent quelles qu'elles soient; enfin les circonstances récentes, qui ont jeté un si grand trouble dans les esprits, ont naturellement aggravé, soit dans le gouvernement, soit dans le parlement, les défauts qui les poussaient l'un et l'autre à une espèce d'anarchie.

Le milieu étant donné, un parti entreprenant, et d'ailleurs dénué de préjugés, devait s'y faire rapidement une place et l'élargir sans cesse. Alors, on a vu se produire un phénomène dont les uns se sont réjouis et les autres inquiétés. Le parti socialiste, de purement révolutionnaire qu'il était autrefois, s'est fait peu à peu parlementaire : non par goût, non par inclination, mais parce qu'il trouvait dans le Parlement un terrain qui lui convenait. Surpris tout d'abord de s'y développer si aisément, il s'y est bientôt habitué. Bientôt, une transformation profonde s'est faite en lui; non pas sans résistance bien entendu. Le vieux parti a protesté : dans toutes les évolutions historiques, il y a un vieux parti qui proteste. L'instrument parlementaire n'est pas de ceux qui peuvent être maniés également par tout le monde : il y faut des qualités propres qui sont celles, par exemple, de M. Jaurès, de

M. Viviani, ou de M. Millerand, mais non pas de M. Jules Guesde. Les anciens lutteurs, qui avaient longtemps semé dans la classe ouvrière la parole socialiste, et qui attendaient patiemment, mais avec une confiance admirable, que la moisson levât, se voyaient devancés, distancés, remplacés par une équipe toute neuve, composée d'orateurs fougueux ou habiles, d'écrivains lus en dehors des cénacles, de jurisconsultes subtils ou retors, de normaliens, d'ingénieurs, enfin de toutes les variétés d'intellectuels, sans parler de quelques gens plus pratiques. Devant cette armée envahissante, qui sentait sa supériorité et ne mettait peut-être pas beaucoup de discrétion à la faire sentir, les vieux socialistes ont eu un mot de colère et de mépris. Bourgeois! se sont-ils écriés, et ils n'avaient pas tort. Se voyant menacés dans la direction du parti, et déjà même dépossédés; ne reconnaissant plus leurs méthodes ni leurs procédés dans ceux qu'ils voyaient employer; défians et hargneux, ils ont conclu à la trahison. Que devenait la lutte des classes, si l'on s'entendait avec la classe ennemie? On voulait la duper, sans doute; mais ne risquait-on pas d'être dupe à son tour? Fallait-il renoncer aux grands espoirs révolutionnaires, désavouer le recours à la force et s'amoindrir aux proportions de ce lit de Procuste qu'on appelle la légalité? De pareilles perspectives révoltaient M. Jules Guesde : il y voyait la ruine de son parti dans sa déchéance personnelle. Son esprit s'est révolté; son cœur a éclaté.

Lorsque, par l'inexplicable caprice de M. Waldeck-Rousseau, M. Millerand est devenu ministre du Commerce, un événement aussi inattendu a mis le feu aux poudres. Chacune des deux fractions du parti socialiste a pu y voir la justification de ses espérances ou de ses craintes. La fraction parlementaire, même dans ses rêves les plus complaisans, n'avait pas imaginé qu'elle était si près du pouvoir; et la fraction révolutionnaire n'avait pas cru davantage que des amis de la veille rompraient avec des traditions vénérables dès la première invite qui leur serait faite sous la forme d'un portefeuille ministériel. Les uns exultaient et criaient victoire; les autres rougissaient et parlaient de honte et de capitulation. Toutefois, la force du fait accompli s'imposait à tous, et nul ne songeait à obliger M. Millerand à donner sa démission. On s'était tiré d'affaire, dans le Congrès national de l'année dernière, en laissant au passé ce qui lui appartenait, et en légiférant pour l'avenir. On avait décidé que — désormais — un socialiste ne pourrait entrer ou rester au ministère qu'avec le consentement formel de son parti. Le Congrès international de l'autre jour a dit, assez vaguement d'ailleurs, quelque chose d'analogue. Mais ven-

dant que les augures émettaient leurs sentences, où perçait, malgré tout, un regret et presque un blâme de l'indiscipline de M. Millerand, les organes du néo-socialisme répétaient à tous les échos qu'aucun ministère ne pourrait plus se constituer sans qu'une part leur y fût faite. De sorte qu'au moment même où les congrès affirmaient que le cas de M. Millerand ne devait pas constituer un précédent, les amis du ministre disaient encore plus haut qu'il n'y aurait plus en France de gouvernement sans eux. Et, au fond, c'est là ce qu'ils veulent. Ils veulent influer sur le gouvernement, non plus du dehors, mais du dedans. Ils ont été assez longtemps exilés de ce paradis politique : après y être entrés, ils ne supportent pas l'idée d'en sortir. Les obscures formules des Congrès n'ont à leurs yeux qu'une portée philosophique. En somme, ils sont logiques. Un premier pas doit en déterminer d'autres : ne dit-on pas que c'est le seul qui coûte ? Lorsqu'on a fait des coalitions avec les partis bourgeois pour entrer à la Chambre, et lorsque, une fois à la Chambre, on y a vécu de compromis avec les groupes les plus variés, il est un peu tard pour afficher les scrupules d'une conscience qui ne devient intransigeante qu'à l'heure où il s'agit de constituer un ministère. Pourquoi ce qui était permis dans un cas serait-il défendu dans l'autre ? Nous avons sans doute éprouvé une douloureuse surprise lorsque M. Waldeck-Rousseau a offert un portefeuille à M. Millerand; mais, si M. Millerand l'avait refusé, notre surprise aurait été mille fois plus grande : elle aurait dépassé toute mesure. Les vieux socialistes ont beau s'écrier que le parti s'est embourgeoisé. Eh ! sans doute : mais c'est précisément le caractère de l'évolution que nous avons signalée. Autrefois, le parti se composait presque exclusivement d'ouvriers, et il était conduit par quelques apôtres illuminés : nous le voyons bien changé, et jamais ce changement ne s'était manifesté d'une manière plus éclatante qu'au dernier Congrès international. Quelle différence avec le premier Congrès que M. Guesde a tenu à Montpellier il y a plus de vingt ans ! On ne voyait que des ouvriers et quelques hommes sombres au Congrès de Montpellier: on a surtout vu des bourgeois, des avocats, des professeurs, de riches propriétaires, et quelques hommes d'affaires au Congrès de Paris. Il faut croire que le socialisme, lui aussi, est arrivé. Beaucoup de gens, qui l'ont jugé une force, s'y sont ralliés; c'était une valeur en hausse, ils en ont pris; et c'est ce qui lui a donné l'air correct, vraiment bourgeois et presque cossu dont tout le monde a été frappé à la salle Wagram.

Ce néo-socialisme est-il plus ou moins dangereux que l'ancien :

pour nous, il l'est davantage. Dans nos mœurs actuelles, le recours à la force révolutionnaire n'est pas fort à craindre : il n'en est pas de même de cette infiltration, à petites doses si l'on veut, mais incessante, de l'esprit socialiste dans notre législation. Le parti socialiste, partout où il parvient à s'établir, soit dans les Chambres, soit dans un ministère, est toujours attentif aux occasions et actif à en profiter, tandis que le parti conservateur ou simplement républicain est souvent distrait et inerte. Au surplus, ce dernier croit devoir faire des concessions; il les juge, au moment où il les fait, sans grande importance; mais l'autre se sert de tout, ne se contente de rien, et n'occupe jamais une position que pour en conquérir une nouvelle. Qu'on en juge par l'exemple de M. Millerand. Fort de l'espèce de blanc-seing que le Congrès lui avait donné, M. Millerand n'a pas tardé à nous faire part de ses projets ultérieurs. Revenu dans cette région du Nord qui a été longtemps son champ de bataille préféré, il y a été reçu en triomphe. Les fêtes qu'on lui a données à Arras et à Lens sont de celles qui comptent dans la vie d'un ministre. Les rues de Lens, en particulier, disparaissaient sous les drapeaux et les girandoles; ce n'était partout qu'arcs de verdure et tapis de fleurs. Au milieu de ce joyeux décor, M. Millerand a prononcé un discours retentissant.

Sur les principes mêmes du socialisme, il n'a rien dit, ou peu de chose; mais il s'est longuement étendu sur les moyens de remporter la victoire définitive. M. Millerand a toujours désavoué les moyens révolutionnaires : cela ne veut pas dire qu'il ne poursuive pas une révolution très profonde, mais il espère l'atteindre par des moyens légaux. Le temps des coups de force et des barricades lui paraît passé sans retour. Il est depuis longtemps législateur, il est aujourd'hui ministre : faisons, dit-il, des lois et des décrets. Cela suffit. Mais quel doit être, et quel est effectivement l'objet des lois qu'il annonce? C'est d'armer de plus en plus fortement le parti socialiste dans sa lutte contre le capital, et de démanteler celui-ci. Pour cela, il faut organiser la grève, ce qui n'a pas été fait jusqu'à ce jour : on s'est contenté de l'autoriser. Les grèves ont été des moyens empiriques, sans règle, sans méthode, et surtout sans dénouement assuré. Elles se sont produites à la manière de convulsions douloureuses pour tout le monde, pour les patrons comme pour les ouvriers, et, si elles ont finalement amélioré la situation générale de ces derniers, ce n'a été qu'au prix des plus dures épreuves. Il n'en sera plus ainsi lorsque la grève, qui est encore à l'état inorganique, sera passée à l'état organisé. Pour cela, M. Millerand propose une double transformation dans les lois qui régissent les

syndicats et l'arbitrage. Les syndicats et l'arbitrage sont facultatifs, il faut les rendre obligatoires : alors, on entrera à pleines voiles dans les voies de l'avenir. Ces idées ne sont pas nouvelles; elles appartiennent au parti socialiste tout entier. M. Guesde les a toujours professées ; M. Jaurès les lui a empruntées et leur a donné tous les développemens que comporte la richesse de son vocabulaire ; M. Millerand les exprime à son tour, avec une hardiesse qui étonne un peu de la part d'un collègue de M. Waldeck-Rousseau. Celui-ci, en effet, a toujours énoncé et appliqué, même depuis qu'il est au ministère, des idées absolument contraires. Il a varié sur d'autres points, mais non pas sur ceux-là. M. Waldeck-Rousseau est l'auteur principal de la loi de 1884 qui a autorisé et organisé les syndicats professionnels, loi bienfaisante dans son origine et qui n'aurait pas cessé de l'être dans son application si on ne l'avait pas de plus en plus détournée de son principe fondamental, d'après lequel le syndicat est un système de représentation de leurs intérêts proposé, mais non pas imposé aux ouvriers. Ils peuvent, à leur gré, faire des syndicats ou n'en point faire, y entrer ou rester en dehors. Dans le premier cas, ils ont en main un instrument puissant; dans le second, ils conservent le droit de défendre leurs intérêts comme ils l'entendent, en toute indépendance à l'égard du syndicat dont ils ont préféré ne pas faire partie. En un mot, ils sont libres. C'est à cette liberté que le parti socialiste a déclaré une guerre qui redouble chaque jour d'intensité et de violence. Il ne supporte pas qu'un seul ouvrier puisse rester en dehors du syndicat ; il exige, au contraire, que le syndicat les représente tous, et qu'ils n'aient aucune représentation d'aucun genre en dehors de lui. Dès lors le syndicat, en même temps qu'il recevra l'impulsion de la généralité des ouvriers, imposera à chacun d'eux, en toute circonstance, la conduite qu'il doit tenir. En matière de grève par exemple, — et c'est l'organisation de la grève qui est le but, — le syndicat décidera si les ouvriers doivent ou non cesser le travail : la décision, une fois prise, s'imposera à tous. On ne verra plus se produire ces divisions entre ouvriers dont les uns veulent travailler alors que les autres ne le veulent pas : ils obéiront comme un régiment en bloc au même mot d'ordre. Conséquence : le syndicat sera l'unique organe des ouvriers dans leurs rapports avec les patrons. Il parlera au nom de tous.

M. Millerand, sans attendre le vote de lois qui n'ont même pas encore été présentées par lui, mais qui l'ont été par d'autres socialistes, a fait passer dans un décret récent tout ce qu'il a pu de ces principes.

Il s'agissait de la création de Conseils du travail, institution qui aurait pu être excellente si elle avait été faite par d'autres mains. Dans ces conseils, destinés à préparer la solution de toutes les difficultés entre le capital et le travail, les syndicats seuls seront représentés. S'il y a des ouvriers en dehors des syndicats, — et on sait qu'actuellement la grande majorité d'entre eux n'en font point partie, — ils seront tenus pour non existans : de la sorte, comme le disait l'autre jour un bon socialiste, sentant qu'ils ne peuvent pas vivre en dehors des syndicats, ils seront bien forcés d'y entrer. Est-ce tout ? Non. M. Millerand n'aurait pas rempli toute sa tâche s'il se contentait de rendre le syndicat obligatoire et si l'arbitrage ne l'était pas. Il le sera donc. Nous approuvons fort l'arbitrage pourvu qu'il soit libre ; il ne sera plus libre. On fera bien alors d'en changer le nom, car l'arbitrage, s'il n'est pas facultatif pour chacune des parties, perd son caractère essentiel. Il peut être un tribunal, un jury, tout ce qu'on voudra ; il n'est plus l'arbitrage. Au reste, M. Millerand se préoccupe fort peu du mot : la chose seule l'intéresse. Lorsqu'un différend éclatera entre les ouvriers et les patrons, il veut qu'il y ait une autorité préalable pour prononcer entre ceux-ci et ceux-là, et que cette autorité émette des sentences obligatoires et sans appel. L'obligation est partout, la liberté nulle part : celle du travail a complètement disparu.

Nous avons dit que M. Waldeck-Rousseau avait toujours été l'adversaire du syndicat et de l'arbitrage obligatoires ; et, si nous le répétons, ce n'est pas pour le vain plaisir de mettre un ministre en contradiction avec un autre, — bien que nous ayons le droit de le faire et de nous demander ce que devient alors la solidarité ministérielle, — mais parce que nous sommes pleinement d'accord avec M. le président du Conseil. Il y a juste un an, au mois d'octobre de l'année dernière, il rendait entre la Société et les ouvriers du Creusot une sentence arbitrale que nous avons à cette époque approuvée sans restriction. La plupart des questions que M. Millerand a traitées à Lens s'y trouvaient aussi traitées et même résolues, mais dans un sens tout opposé. En ce qui touche par exemple le caractère facultatif du syndicat, M. Waldeck-Rousseau rappelait avec force que « le respect de la loi de 1884 exclut toute distinction de traitement, suivant que les ouvriers sont ou ne sont pas syndiqués. » Le syndicat n'étant pas à ses yeux obligatoire pour les ouvriers, il se gardait bien d'imposer aux patrons l'obligation de ne traiter qu'avec lui. Et ici nous ne pouvons mieux faire que de citer encore ses propres paroles, parce qu'elles mettent également en relief les mérites et les limites du syndicat. L'arbitre,

disait-il, « considérant qu'aux termes de l'article 3 de la loi de 1884, les syndicats ont exclusivement pour objet l'étude et la défense des intérêts économiques, industriels, commerciaux et agricoles; que la défense ou l'amélioration des salaires rentre dans la catégorie des intérêts économiques; qu'il appartient en conséquence aux syndicats d'organiser entre leurs membres toute action et toute entente qu'ils jugent utiles pour conserver et améliorer les salaires de la profession; mais que telle n'est pas, ainsi qu'il est résulté des observations des parties, la question actuellement pendante; qu'il s'agit de savoir si, des réclamations venant à être formulées et les ouvriers syndiqués en ayant saisi le syndicat, la société *devra* les débattre avec celui-ci; considérant que, si les syndicats constituent un intermédiaire qui peut logiquement et utilement intervenir dans les difficultés qui s'élèvent entre patrons et ouvriers, nul ne peut être contraint d'accepter un intermédiaire; qu'un patron ne saurait exiger des ouvriers qu'ils portent leur réclamation au syndicat patronal dont il ferait partie; que les ouvriers ne sauraient davantage lui imposer de prendre pour juge des difficultés pendantes entre eux et lui le syndicat ouvrier auquel ils appartiennent, — décide : L'intermédiaire du syndicat auquel appartient une des parties peut être utilement employé si toutes les deux y consentent; il ne peut être imposé. » Il suffit de rapprocher ce texte du discours que M. Millerand a prononcé à Lens; tout commentaire est superflu. Jamais l'opposition de deux systèmes n'a été plus évidente. On dira peut-être que M. Waldeck-Rousseau n'était pas libre, qu'il était bien obligé d'appliquer la loi existante et que c'est précisément celle-ci qu'il est question de réformer; mais cette loi, c'est lui qui l'a faite il y a seize ans; elle porte son cachet particulier; et ce qui prouve qu'il n'a pas changé d'opinion à son égard, c'est que tout récemment encore, au mois de juin dernier, il disait devant la Chambre des députés, dans une de ces phrases courtes, ramassées et précises dont il a l'habitude, que le droit d'un ouvrier, fût-il seul à travailler, était égal à celui de tous les autres à ne pas le faire. Que devient ce droit individuel dans le système de M. Millerand? Il n'en reste plus aucune trace. Les ouvriers d'un côté, les patrons de l'autre, forment deux armées qui évoluent l'une à l'égard de l'autre d'après les prescriptions d'une théorie impérative. Rien ne peut s'en détacher, pour former de ces élémens intermédiaires qui ont, dans le passé, favorisé tant de rapprochemens. On sera désormais à la merci de prescriptions étroites auxquelles nul ne pourra échapper, et les conflits du capital et du travail se résoudront par l'intervention d'un

mécanisme automatique, qui ne laissera rien subsister de la liberté de celui-ci ni de celui-là.

Telle est la législation que M. Millerand promet de nous donner. S'il y réussit, la révolution pourra se faire en effet sans recours à la force brutale; la force légale en tiendra lieu avec avantage. Nous ne disons pas que, dans les conditions de l'industrie moderne, les contrats de travail et de louage d'ouvrage doivent rester exactement ce qu'ils étaient autrefois; ils ont déjà subi de grandes transformations dans la pratique. Pourtant les principes en sont restés les mêmes : ils se résument en ceci que l'homme qui vend son travail reste libre de sa personne. Que cette liberté ait été quelquefois fictive de la part de l'ouvrier pauvre et faible à l'égard du patron riche et fort, nous le voulons bien; mais ce n'est pas une raison pour la supprimer d'un seul coup au profit de la toute-puissance des syndicats.

Nous nous sommes étendu sur ces projets de M. Millerand, auxquels il a donné une forme habile et une modération apparente, parce qu'ils sont en quelque sorte la dernière expression de l'état d'esprit socialiste. Les deux Congrès de Paris, le premier surtout, le Congrès international, — car le second, le Congrès national, n'a été qu'une bruyante querelle de famille, — permettent de se rendre compte des changemens qui ont eu lieu dans la composition intime, et par conséquent dans le caractère du parti. Quant au discours de Lens, c'est le programme d'action du ministre et de ses amis. Il ne nous dit pas précisément ce qu'on veut faire, mais bien comment on se propose de le faire, par quels moyens, par quels procédés. Toutes ces manifestations nous permettent de discerner le but visé et encore mieux la voie par laquelle on espère l'atteindre. Quant à la question de savoir si M. Millerand est un bon ouvrier socialiste, nous la résoudrons par l'affirmative. Il sert parfaitement son parti : et si nous avons un regret à exprimer, c'est que le parti de la défense sociale, qui aujourd'hui va à la dérive sans organisation et sans chef, ne soit pas servi aussi bien.

Nous voudrions tenir nos lecteurs au courant de ce qui se passe en Chine: la situation est toujours confuse, pourtant elle s'est un peu éclairée depuis quelques jours. On peut l'envisager au point de vue militaire, ou au point de vue diplomatique. Au point de vue militaire, on croyait que l'arrivée du feld-maréchal de Waldersee imprimerait aux opérations une allure plus vive et plus décidée : il n'en a rien été, au moins jusqu'ici, et ce n'est peut-être pas la faute du maréchal

allemand. Il faudrait, avant d'agir, savoir ce qu'on veut faire; avant de se mettre en mouvement, savoir où on veut aller. Mais cela nous ramène à la politique. Elle a été, pendant ces dernières semaines, plus hésitante et plus contradictoire que jamais.

S'il en a été ainsi, le gouvernement allemand y a bien eu quelque responsabilité dans le passé. Nous en avons exposé trop souvent les motifs, et avec assez de franchise et de liberté, pour n'avoir pas besoin d'y revenir : nous aimons mieux dire qu'il a fait depuis de louables efforts pour dissiper les premières appréhensions qu'il avait fait naître. Nous en étions restés à la première dépêche de M. le comte de Bulow, dont le seul point original consistait à exiger de la Chine qu'avant l'ouverture de toute négociation, elle livrât aux puissances, comme auteurs présumés des massacres, les criminels que celles-ci désigneraient. C'était aller à une guerre certaine et interminable. M. de Bulow a expliqué par la suite qu'on avait mal compris sa dépêche, parce qu'elle contenait, étroitement mêlées et enchevêtrées il faut l'avouer, deux choses différentes, à savoir certaines idées un peu théoriques qu'avait le gouvernement allemand, mais qui lui étaient personnelles et qu'il n'entendait imposer à personne, et la simple énonciation du fait que les vrais coupables devaient être punis, que les représentans des puissances devaient les mettre en cause, enfin que ces mêmes représentans devaient s'assurer que les châtimens encourus seraient proportionnels aux crimes commis et réellement infligés. Dès lors, tout le monde se retrouvait d'accord. Les propositions allemandes, ainsi dégagées de tout alliage, correspondaient à ce qu'on peut appeler le bon sens universel. Il n'y avait plus d'objection à y faire. L'impression favorable qu'on en a ressentie avait été en quelque sorte préparée par une lettre de l'empereur d'Allemagne à l'empereur de Chine. Si Guillaume II avait toujours tenu un langage semblable, peut-être aurait-il moins ébloui les esprits, mais il les aurait certainement plus rassurés. Il a parlé cette fois avec la gravité qui convient à un chef d'État, avec tact, avec mesure, avec force. Aussi a-t-il recueilli une approbation unanime.

Cependant tout ce qu'il y avait à dire n'avait pas encore été dit; ou plutôt, si tout avait été dit, c'était à des momens différens et sans beaucoup d'ordre. On se trouvait en présence de propositions dispersées, qu'il y avait utilité à rapprocher les unes des autres et à coordonner. M. Delcassé l'a pensé, et, sans aucune prétention personnelle, il s'est contenté de réunir, pour les remettre ensemble sous les yeux des puissances, les idées que tantôt l'une et tantôt l'autre avaient

émises en vue de dénouer le conflit chinois. Il ne se dissimulait pas que plus son initiative serait discrète, plus elle aurait chance de réussir. Son mérite a été d'avoir embrassé la question dans son ensemble, sans rien négliger d'essentiel, et aussi d'être intervenu au bon moment opportun. La Russie avait proposé d'abord d'évacuer Pékin pour inciter le gouvernement chinois à y rentrer : c'était, dans sa pensée, la préface de la négociation future. L'Allemagne avait proposé à son tour d'exiger avant tout la livraison d'un certain nombre de criminels : c'était encore une préface, mais plus vraisemblablement de la guerre que d'une négociation. Nous avons dit que l'Allemagne s'était réduite à proposer depuis de punir exemplairement les criminels en question. Mais il ne s'agissait là que des réparations du passé, et encore d'une partie d'entre elles. M. Delcassé s'est souvenu que le programme des puissances comportait à la fois des réparations pour le passé et des garanties pour l'avenir, et il s'est efforcé de les énumérer toutes. Pour le passé, il faut sans doute le châtiment des auteurs des massacres, et la France avait été la première à le dire ; mais il faut aussi des indemnités équitables pour les intérêts de tout ordre qui ont été lésés. Pour l'avenir, il faut maintenir l'interdiction de l'importation des armes, constituer dans la capitale une garde convenable pour les légations, démanteler les forts de Takou, occuper militairement un certain nombre de points entre Tien-Tsin et Pékin. Tout cela est marqué au coin du bon sens. Aussi l'approbation n'a-t-elle pas tardé à se produire. Celle de la Russie était acquise d'avance, car rien n'avait été fait que d'accord avec elle. Celle de l'Italie a été immédiate. L'Autriche a vu, dans la proposition française, une base de discussion qu'elle s'est déclarée prête à accepter, si les autres puissances l'acceptaient également. On avait fait planer quelques doutes sur les dispositions de l'Angleterre ; elle a envoyé une adhésion très satisfaisante, se bornant à énoncer quelques idées personnelles sur la manière dont un certain nombre de points devraient être occupés entre Tien-Tsin et Pékin. Les États-Unis avaient été présentés comme peu favorables : leur réponse, montre avec quel soin scrupuleux et sympathique ils ont examiné tous les points de la proposition française. Ils en ont admis l'ensemble, et n'en ont repoussé formellement aucun, se contentant d'émettre quelques réserves, non pas sur les propositions elles-mêmes, mais sur les conditions dans lesquelles sa constitution intérieure pourrait lui permettre d'y adhérer. On n'a pas encore la réponse du Japon, mais tout fait croire qu'elle sera approbative. Seule, l'Allemagne, qui n'a d'ailleurs présenté

aucune critique, n'a pas non plus exprimé encore d'opinion officielle. Il n'est pas besoin de dire que les propositions de M. Delcassé ne constituent pas un cadre invariable ; elles sont plutôt un canevas sur lequel on peut travailler. Mais ne serait-il pas temps de se mettre au travail !

Quant au gouvernement chinois, ce qu'on dit de son attitude est tellement contradictoire, et varie si bien d'un jour à l'autre, qu'il est impossible de s'en faire une idée exacte. Tantôt on annonce qu'il se rend compte de la volonté des puissances en ce qui touche la punition des coupables, et qu'il y cède : le prince Tuan est dégradé, il va être mis en jugement, et tout le reste viendra naturellement par surcroît. Tantôt on assure que le prince Tuan est plus puissant que jamais, qu'il domine la cour, qu'il est lui-même l'auteur des bruits répandus sur sa disgrâce, et qu'il n'y a en tout cela qu'un jeu pour amuser les puissances. Nous ne nous chargeons pas de dire où est la vérité. Il semble bien que le gouvernement chinois ait fait quelques exécutions, mais personne n'a pu les contrôler, et, en admettant qu'elles aient été sérieuses, elles sont certainement insuffisantes. Un fait paraît malheureusement probable ; nous le faisions déjà prévoir il y a quinze jours : c'est que la Cour abandonne le Chansi pour le Chensi, et se transporte à Sin-gan-Fou. On ne saurait guère se méprendre sur le sens de cette nouvelle fuite de la Cour, qui semble surtout préoccupée de se mettre hors de notre portée. Tout cela n'est pas fait pour entretenir, ni pour réveiller l'optimisme ; aussi n'est-ce pas le sentiment que nous éprouvons ; il convient d'être plus réservé. Nous nous contentons de dire que les propositions de M. Delcassé ont dissipé quelques nuages : elles ont indiqué aussi les bases sur lesquelles les gouvernemens alliés, renonçant à toutes préventions ou préoccupations personnelles, peuvent dès aujourd'hui se mettre d'accord dans l'intérêt commun. Le jour où cet accord sera rétabli, il n'y aura pas un moment à perdre pour ouvrir les négociations, car l'hiver approche : et ce serait, de la part des puissances, la faute suprême de se laisser surprendre par lui en flagrant délit de désunion.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-gérant,

F. BRUNETIÈRE.

TABLE DES MATIÈRES

DU

CENT SOIXANTE-ET-UNIÈME VOLUME

QUATRIÈME PÉRIODE — LXXe ANNÉE

SEPTEMBRE — OCTOBRE 1900

Livraison du 1er Septembre.

Livraison du 15 Septembre.

Livraison du 1er Octobre.

Livraison du 15 Octobre.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — [illegible]

